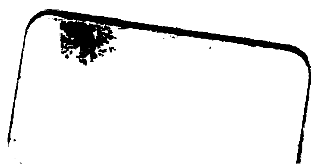

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06662185 9



GLL

LES

VICTOIRES ET CONQUÊTES

DES

ARMÉES ALLIÉES



PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS ET Cie, RUE AMELOT, 64.



Paris. — Typ. Morris et comp.

Les Croisés de la Civilisation

Crimean War

GUERRE D'ORIENT

LES VICTOIRES ET CONQUETES DES ARMEES ALLIEES

PAR

EUGENE WOESTYN

Paris

62, RUE DE LANCRY

1857





PREMIERS SOUSCRIPTEURS

AUX

VICTOIRES ET CONQUÊTES

DES

ARMÉES ALLIÉES

Sa Majesté l'Empereur NAPOLÉON III.

Son Altesse Impériale le Prince NAPOLÉON.

Son Altesse Impériale la Princesse MATHILDE.

L'ex-Commandant en chef de l'armée de Crimée, CANROBERT, Maréchal de France.

A SON ALTESSE IMPERIALE

LOUIS-EUGÈNE-JEAN-JOSEPH-NAPOLÉON

PRINCE IMPÉRIAL.

Le jour où Jésus, ange frêle,
Naquit à la terre et sur elle
Versa l'amour, Verbe nouveau,
Cette Cybèle émerveillée
Apparut soudain réveillée,
Comme la naissante feuillée
Aux effluves du renouveau.

Quand, sur l'ouragan de colères
Qui, du tropique aux mers polaires,
Gronde, plane votre berceau,
Tendre alcyon, douce espérance,
Le monde respire ! et la France
Burine un traité d'alliance
Dont votre sourire est le sceau.

Comme la colombe de l'arche,
Au monde égaré dans sa marche,
Vous avez porté l'olivier ;
Et, vers le rivage où l'idée
S'élève par Dieu fécondée,
La nef des nations guidée
Cingle aujourd'hui sans dévier.

Ces guerres seront les dernières,
Dormez en paix sur leurs bannières!
Puis, humbles échos du présent,
Lorsque s'apaisent nos tempêtes,
Laissez-nous entrevoir, poëtes,
Dans ses pacifiques conquêtes,
Votre avenir resplendissant.

S'il faut sa part à l'Allemagne
De la gloire de Charlemagne,
Si François premier et Léon
Ont baptisé les mêmes âges,
Nul siècle — j'en crois les présages —
N'égalera, devant les sages,
Le siècle des Napoléon!

EUGÈNE WOESTYN.

20 mars 1856.

INTRODUCTION

La Russie et la Turquie. — Testament de Pierre le Grand. — Invasion de la Crimée en 1736. — Campagne de 1771. — Indépendance de la Crimée sous le protectorat de la Russie. — Cession faite à Catherine II par le khan Saheb-Ghérai des trois villes de Kertsch, Kilbouroun et Ienikalé. — Protestation de la Turquie. — Traité de Kainaragig. — Seconde irruption en Crimée. — Intervention de la France. — Nouvelles prétentions de Catherine. — Conquête de la Crimée. — Manifeste de Catherine. — Ambassade de M. de Ségur. — Reprise des hostilités. — Médiation de la France. — Étrange proposition de Potemkin. — Intrigues de M. de Bulgakoff contre la France. — Projet d'un nouvel empire Grec. — M. de Ségur conseille à la Porte la prévoyance. — Voyage de Catherine en Crimée. — Opinions de Joseph II et de Napoléon Ier sur Constantinople. — Agressions contre les consulats russes. — Projet de traité. — Déclaration de guerre de la Russie. — Manifeste de Catherine. — Incendie de la flotte ottomane. — Prise d'Oczakoff. — Traité d'Yassy. — Tentatives d'Alexandre auprès de Napoléon. — Traité d'Andrinople. — Nicolas et Charles X. — L'empereur Alexandre II.

Le 28 janvier 1725, Pierre le Grand mourait dans toute la force de l'âge et du génie, laissant à ses successeurs ce testament alors tenu secret, mais depuis si célèbre :

« Entretenir la nation russienne dans un état de guerre continuelle » pour tenir le soldat aguerri et toujours en haleine ; ne le laisser » reposer que pour améliorer les finances de l'État, refaire les armées » et choisir les moments opportuns pour l'attaque ; faire ainsi servir la » paix à la guerre, et la guerre à la paix, dans l'intérêt de l'agrandis- » sement et de la prospérité croissante de la Russie.

» Appeler, par tous les moyens possibles, de chez les peuples les » plus instruits de l'Europe, des capitaines pendant la guerre et des » savants pendant la paix, pour faire profiter la nation russe des avan- » tages des autres pays, sans lui faire rien perdre des siens propres.

» Prendre part, en toute occasion, aux affaires et démêlés quel-
» conques de l'Europe, et surtout à ceux de l'Allemagne, qui, plus rap-
» prochée, intéresse plus directement.

» Diviser la Pologne en y entretenant le trouble et des jalousies
» continuelles ; gagner les puissances à prix d'or, influencer les diètes,
» les corrompre, afin d'avoir action sur les élections des rois ; y faire
» nommer ses partisans, les protéger, y faire entrer les troupes rus-
» siennes et y séjourner jusqu'à l'occasion d'y demeurer tout à fait.
» Si les puissances voisines opposent des difficultés, les apaiser mo-
» mentanément en morcelant le pays, jusqu'à ce qu'on puisse repren-
» dre ce qui aura été donné.

» Prendre le plus qu'on pourra à la Suède, et savoir se faire atta-
» quer par elle pour avoir prétexte de la subjuguer. Pour cela l'isoler
» du Danemark, et le Danemark de la Suède, et entretenir avec soin
» leurs rivalités.

» Prendre toujours les épouses des princes russes parmi les prin-
» cesses d'Allemagne pour multiplier les alliances de famille, rappro-
» cher les intérêts et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause en y
» multipliant notre influence.

» Rechercher de préférence l'alliance de l'Angleterre pour le com-
» merce, comme étant la puissance qui a le plus besoin de nous pour sa
» marine, et qui peut être la plus utile au développement de la nôtre.
» Échanger nos bois et autres productions contre son or, et établir entre
» ses marchands, ses matelots et les nôtres, des rapports continuels qui
» formeront ceux de ce pays à la navigation et au commerce.

» S'étendre sans relâche vers le nord, le long de la Baltique, ainsi
» que vers le sud, le long de la mer Noire.

» Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. CELUI
» QUI Y RÉGNERA SERA LE VRAI SOUVERAIN DU MONDE. En conséquence,
» susciter des guerres continuelles, tantôt aux Turcs, tantôt à la Perse ;
» établir des chantiers sur la mer Noire ; s'emparer peu à peu de cette
» mer, ainsi que de la Baltique, ce qui est un double point nécessaire
» à la réussite du projet, hâter la décadence de la Perse, pénétrer
» jusqu'au golfe Persique, rétablir, si c'est possible, par la Syrie,

» l'ancien commerce du Levant, et avancer jusqu'aux Indes, qui sont
» l'entrepôt du monde.

» Une fois là, on pourra se passer de l'or de l'Angleterre.

» Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche;
» appuyer *en apparence* ses idées de royauté future sur l'Allemagne,
» et exciter contre elle, *par dessous main*, la jalousie des princes.
» Tâcher de faire réclamer des secours de la Russie par les uns ou par
» les autres, et exercer sur le pays une espèce de protection qui prépare
» la domination future.

» Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe et
» neutraliser ses jalousies, *lors de la conquête de Constantinople*, soit en
» lui suscitant une guerre avec les anciens États de l'Europe, soit en
» lui donnant une portion de la conquête *qu'on lui reprendra plus tard.*

» S'attacher à réunir autour de soi tous les grecs schismatiques qui
» sont répandus, soit dans la Hongrie, soit dans le midi de la Pologne;
» se faire leur centre, leur appui, et établir d'avance une prédominance
» universelle par une sorte de royauté ou de suprématie sacerdotale:
» ce seront autant d'amis qu'on aura chez chacun des ennemis.

» La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjuguée, la
» Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la mer Bal-
» tique gardées par nos vaisseaux, il faut alors proposer séparément et
» très-secrètement d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de
» Vienne, de partager avec elles l'empire de l'univers.

» Si l'une des deux accepte, *ce qui est immanquable*, en flattant leur
» ambition et leur amour-propre, *se servir de l'une pour écraser l'au-*
» *tre;* PUIS ÉCRASER A SON TOUR CELLE QUI DEMEURERA, en engageant avec
» elle une lutte qui ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà
» en propre tout l'Orient et une grande partie de l'Europe.

» Si, ce qui n'est pas probable, chacune d'elles refuse l'offre de la
» Russie, il faudrait savoir leur susciter des querelles et les faire
» s'épuiser l'une par l'autre. Alors, profitant d'un moment décisif, la
» Russie ferait fondre ses troupes, rassemblées d'avance, sur l'Alle-
» magne, en même temps que deux flottes considérables partiraient,
» l'une de la mer d'Azof, et l'autre du port d'Archangel, chargées des

» hordes asiatiques, sous le convoi des flottes armées de la mer Noire » et de la mer Baltique. S'avançant par la Méditerranée et l'Océan, elles » inonderaient d'un côté la France, tandis que l'Allemagne serait » envahie de l'autre; et, ces deux contrées vaincues, *le reste de l'Eu-* » *rope passerait facilement, et sans coup férir, sous le joug.*

» Ainsi *peut* et DOIT être subjuguée l'Europe.

Si l'on remonte le cours des âges écoulés, il est facile de reconnaître que la politique de ce testament a toujours été suivie par les souverains qui se sont succédé sur le trône de Pierre Ier. Des bords de la Néva, l'œil des tzars convoite les rives du Bosphore, et Pétersbourg n'est pour eux qu'une halte sur la route de Constantinople, ainsi que va nous le démontrer l'examen rapide de l'histoire depuis un siècle et plus.

S'autorisant de quelques incursions des khans de Crimée sur le territoire russe, l'Impératrice Anne déclara, en 1736, la guerre à la Porte, dont la Crimée relevait, et le maréchal Munich, franchissant l'isthme de Pérécop, envahit l'ancienne Chersonnèse, où ses hordes promenèrent la ruine et la désolation. Le maréchal de Lasci, son successeur au commandement général des troupes, après avoir brûlé Karassubar et quelques autres villes de moindre importance, revint prendre ses quartiers d'hiver en Russie, se proposant de rentrer en Crimée au printemps; mais, à cette époque, il arriva qu'en raison des ravages de la précédente campagne, tous moyens d'existence manquèrent aux soldats, et que, hors d'état d'affronter ces misères et ces privations, Lasci se vit contraint de renoncer à la poursuite de l'expédition.

Les choses restèrent en cet état jusqu'au moment où le sultan déposa le khan de Crimée, Selim Ghéraï. Ce dernier se réfugia en Russie, et Catherine II, dont il invoquait la protection, saisissant le prétexte qui lui était offert, envoya en 1771 une armée commandée par Dolgorouky, avec mission de soustraire la Crimée au joug de la Porte. Docile aux ordres qu'il avait reçus, Dolgorouky occupa bientôt toutes les positions importantes du pays, et Catherine ne se jugeant pas encore en mesure de démasquer ses batteries, joua la magnanimité, assembla les tartares, et soumit à leur sanction le choix qu'elle avait fait de Saheb-Ghéraï pour arborer l'étendard aux cinq queues des khans de Crimée.

Les tartares acceptèrent le protégé de l'impératrice, et, à la suite de cette élection, l'indépendance de la province fut proclamée sous le protectorat de la Russie; seulement un article secret du marché conclu entre le nouveau souverain et la Sémiramis du Nord stipulait, au profit de cette dernière, l'abandon de trois villes sur le Dnieper : Kertz, Kilbouroun et Iénikalé, — abandon effectué l'année suivante.

Une armée de cinq cent mille turcs vint alors attaquer la Russie; mais les généraux Romanzoff et Repnin en détruisirent la moitié, et, pendant que la flotte russe incendiait en trois heures de temps la flotte ottomane dans la baie de Tschesmé, Romanzoff, ayant cerné à Schumla le grand vizir, le sultan se vit obligé de subir le traité de Kaïnaragig, conclu le 10 juillet 1774 entre la Porte et la Russie, traité dont voici les principales dispositions :

« Les tartares de Crimée sont indépendants et ont le droit de choisir leur souverain parmi les descendants de Gengis-khan. Toutefois, l'investiture de ce chef et la suprématie spirituelle sont réservées au sultan.

» Le khan peut battre monnaie, mais seulement au coin du Grand-Seigneur.

» *A l'exemple des autres puissances*, ON PERMET à la haute cour de Russie, outre la chapelle bâtie dans la maison de son ministre, de construire dans le quartier de Galata et dans la rue Bey-Oglou une église du rite grec, laquelle sera toujours sous la protection des ministres de cet empire et à l'abri de toute gêne et de toute avanie.

» La Sublime-Porte promet de protéger constamment la religion CHRÉTIENNE et ses églises; et aussi ELLE PERMET aux ministres de la cour impériale de Russie de faire dans toutes les occasions des représentations, tant en faveur de la nouvelle église à Constantinople que pour ceux qui la desservent, promettant de les prendre en considération, comme faites par une personne de confiance d'une puissance voisine et sincèrement amie.

» La Turquie abandonne à la Russie la nouvelle Servie, Azow et Taganrock.

» La Russie conserve sur le Dniéper la possession des trois villes

cédées par Saheb, et la libre navigation de la mer Noire et des autres mers dépendantes de l'empire ottoman lui est assurée. »

Ces derniers avantages ne pouvaient assouvir l'insatiable ambition de Catherine, qui, pofitant des dissensions élevées entre le khan et ses sujets, envoya bientôt une armée sur la frontière, alléguant pour prétexte qu'elle voulait faire respecter le traité de Kaïnaragig. Les tartares ayant assiégé Caffat résidence du khan, l'armée envahit la Crimée sous les ordres de Potemkin (*Patiomekine*) et apaisa la révolte.

C'est à cette époque (année 1779) que la France intervint pour la première fois dans le débat, en obtenant de Catherine le Grand, ainsi que l'appelait le prince de Ligne, l'évacuation de l'ancienne Tauride.

Mais, en dépit du cabinet de Versailles, l'impératrice renforçait les garnisons de la Pologne et de l'Ukraine, et par l'organe de son ambassadeur à Constantinople, réclamait de plus solides avantages que ceux qui lui avaient été concédés. Au nombre de ces prétentions figurait la neutralité absolue de la Porte en ce qui touchait la Crimée, quoi qu'il pût arriver dans l'avenir. D'un autre côté, et toujours à son instigation, le khan de Crimée demandait au divan la cession d'Oczakoff. Pour toute réponse, un bacha s'établit dans l'île de Taman, et comme le khan le sommait d'évacuer cette possession, il fit décapiter son envoyé. Aussitôt Catherine avertie exigea de son allié qu'il autorisât le passage d'une armée russe sur son territoire; cette armée devait, disait-elle, soutenir ses droits et venger son insulte, mais à peine entrée, elle s'éparpilla dans la presqu'île, prenant toutes les villes de gré ou de force et requérant des habitants le serment d'obéissance à Catherine II. Suwarow et Potemkin avaient, chacun de son côté, contribué à cette audacieuse conquête que leur souveraine annonça à l'Europe par le manifeste suivant :

« Notre dernière guerre contre l'empire ottoman ayant été suivie » des succès les plus signalés, nous avions certainement le droit de » réunir la Crimée à notre empire. Mais nous n'hésitâmes pas à sacri- » fier cette conquête et beaucoup d'autres à l'ardent désir de rétablir » la tranquillité publique et d'assurer la bonne intelligence et l'amitié » entre notre cour et la Porte. Ce fut ce motif qui nous déter-

» mina à stipuler la liberté et l'indépendance des tartares que nos » armes avaient soumis, espérant par ce moyen écarter pour jamais » toute cause de dissension et de froideur entre la Russie et la Porte. » Mais, quels qu'aient été nos sacrifices et nos espérances pour atteindre » ce but, nous avons vu bientôt, à notre grand regret, notre attente » trompée...

» L'amour de la paix nous faisait trouver dans notre conduite une » suffisante récompense des grandes dépenses que nous avions faites. » Mais nous avons été bientôt dissuadée par la révolte qui a eu lieu en » Crimée l'année dernière et les encouragements qu'elle a reçus de la » même source que les premiers.

» Nous avons, en conséquence, été forcée d'avoir recours à des » armements considérables, et nous avons fait entrer nos troupes dans » la Crimée et le Kouban, où leur présence était devenue indispen- » sable pour maintenir la tranquillité et le bon ordre dans la contrée » voisine.

» La nécessité où nous sommes de rester toujours armée nous a » occasionné de grandes dépenses et a exposé nos troupes à d'inévi- » tables et continuelles fatigues. La perte des hommes ne peut être » appréciée, et nous n'entreprendrons pas de l'estimer, mais la perte » en argent doit, suivant les calculs les plus modestes, être évaluée à » plus de douze millions de roubles.

» Animée par un désir sincère de confirmer et de maintenir la der » nière paix signée avec la Porte, en supprimant les disputes conti » nuelles que produisent les affaires de Crimée, nous croyons que ce » que nous devons à nous-même et à la sûreté de notre empire exige » également que nous prenions une fois pour toutes la ferme résolu- » tion de mettre fin aux troubles de la Crimée. Aussi, nous réunis- » sons à notre empire la péninsule de Crimée, l'île de Taman et tout » le Kouban, comme une juste indemnité des pertes que nous avons » faites pour maintenir la paix et le bonheur. »

Cette usurpation, sanctionnée par le traité du 8 janvier 1784, fut acceptée par l'Europe, sans autre protestation qu'une réclamation d'indemnité, faite par la France, en faveur de négociants de Marseille aux-

quels les corsaires russes avaient brûlé plusieurs bâtiments. Assurément, *la Lumière du Nord*, comme disaient emphatiquement les grands prêtres de l'*Encyclopédie*, Voltaire et d'Alembert, devait s'estimer heureuse d'en être quitte pour quelques milliers de roubles, et cependant la négociation entamée à ce sujet traîhait tellement en longueur que le ministère français se vit obligé d'envoyer à Saint-Pétersbourg un nouvel agent, M. le comte de Ségur. Grâce à la persistance de ce dernier, la question fut résolue le 6 septembre 1785, et les négociants marseillais reçurent les deux tiers environ de ce qu'ils avaient demandé.

Vers la fin du mois d'avril de cette même année 1785, divers mouvements des turcs du côté de l'Ukraine et de Silistrie avaient inquiété la Russie que la Sublime Porte, de son côté, accusait de vouloir franchir le Caucase et envahir l'empire turc par la Géorgie. La France, mise au fait de ces incriminations réciproques, chargea alors un ingénieur, M. Lafite, et des officiers français, de se rendre à Constantinople pour y organiser la défense. L'orage qui grondait depuis longtemps, éclata au commencement de décembre; pendant que le pacha d'Acalzike attaquait les géorgiens, un nouveau prophète, nommé Mansourah, prêchait la guerre sainte aux tribus du Caucase, les tartares du Kouban se joignaient aux lesghis et aux turcs pour envahir les états du roi d'Imerette, et la garnison musulmane d'Oczacoff se livrait à des brigandages sur le territoire, de l'empire russe. En réponse à ces provocations, Potemkin renvoya à leurs corps les officiers en congé, renforça les lignes d'observation du Caucase, et annonça une prochaine expédition dans le Kouban. La guerre, on le voit, était imminente, lorsque la France intervint et obtint du Divan les promesses suivantes, moyennant quoi la Russie s'engageait à renoncer à sa prise d'armes :

1° Ne plus favoriser les lesghis et les circassiens;

2° Défendre au pacha d'Acalzike d'encourager les brigandages des tartares du Kouban, et d'envahir les états du roi de Géorgie, Héraclius, vassal de l'impératrice.

La médiation de la France contrariait les vues de la cour de Russie, et Potemkin essaya de détacher cette puissance de la Turquie en lui

offrant un appât, conformément aux instructions de Pierre le Grand, c'est du moins ce qu'affirme dans ses *Mémoires* M. de Ségur, auquel le favori de Catherine aurait dit un jour :

— Pourquoi les grandes nations européennes ne s'entendraient-elles pas à l'effet de refouler les turcs en Asie? Les intérêts de la chrétienté y gagneraient et chaque partie coopérante y trouverait son avantage. Ainsi la France aurait Candie ou l'Égypte..... Qu'en pensez-vous?

L'artifice était grossier, et la réponse évasive de notre ambassadeur dut convaincre le ministre russe que la France, en dépit des *réclames* de l'Encyclopédie, savait le mot des énigmes politiques et diplomatiques de la cour du Nord. Ayant échoué de ce côté, Potemkin ne se tint pas pour battu, et de nouvelles instructions envoyées à son agent de Constantinople réveillèrent bientôt une querelle mal éteinte que la première étincelle devait ranimer sous les cendres où elle couvait. Au mois de juillet 1786, M. de Choiseul, notre chargé d'affaires près la Porte-Ottomane, avertit par une lettre M. de Ségur que l'ambassadeur russe, M. de Bulgakoff, s'attachait à inspirer aux turcs une injuste méfiance contre nous, les empêchait d'accorder à notre pavillon l'entrée de la mer Noire et donnait une active impulsion aux intrigues des agents de sa nation dans l'Archipel, tandis qu'au nom de son gouvernement il notifiait les exigences les plus injurieuses dans la forme et les plus menaçantes quant au fond. Des pourparlers eurent lieu à ce sujet, et M. de Ségur obtint la promesse qu'à l'avenir le ministre de Russie à Constantinople resterait dans les limites de sa mission.

Promettre n'engage à rien ! toujours est-il que M. de Bulgakoff, sans avoir égard aux observations de M. de Choiseul, continua ses sourdes menées. Prévenu par son collègue, M. de Ségur vint alors déclarer au comte Bezborodko, ministre des affaires étrangères, que Louis XVI ne pouvait tolérer qu'après avoir obtenu par ses bons offices le redressement des torts dont elle se plaignait, la cour de Russie semblât regarder comme nulle une convention si récente et si formelle. Le ministre répondit que la conduite du Divan avait manqué de franchise et que les ordres de Catherine à M. de Bulgakoff ne comportaient rien au delà

d'un rappel pur et simple des termes du traité de Kaïnaragig. Mais cette modération de l'impératrice s'alliait mal aux ambitieux calculs de Potemkin, qui voulait la guerre pour commander une armée et obtenir le grand cordon de Saint-Georges, et M. de Bulgakoff, redoutant la colère du favori, avait parlé plutôt dans le sens des instructions de ce dernier que conformément aux vues, apparentes du moins, de sa souveraine.

L'Angleterre et la Prusse, mécontentes d'un traité de commerce conclu entre la France et la Russie, encourageaient les hostiles dispositions du ministère ottoman, dispositions qu'avait justement excitées, il faut le dire, l'immense rassemblement de troupes ordonné par Potemkin sur la mer Noire, sous le prétexte d'honorer l'impératrice à son passage en Crimée. En effet, infanterie, cavalerie, artillerie, munitions, approvisionnements, rien ne manquait pour commencer le siége d'Oczakoff, le jour où Catherine en donnerait l'ordre. Ce n'était point encore la conquête de Constantinople que rêvait la veuve de Pierre III, mais, si nous en croyons les diplomates européens alors rassemblés autour d'elle, elle voulait annexer la Moldavie et la Valachie à ses récentes conquêtes et établir un nouvel empire grec au profit du jeune Constantin.

M. de Ségur s'explique fort catégoriquement sur ces soupçons du corps diplomatique; on en peut juger par cet extrait du second volume de ses *Mémoires* :

« Catherine, bien qu'elle ajourne son plan d'invasion de la Turquie,
» veut pourtant poser la première pierre d'un nouvel empire, et, pos-
» sédant déjà quelques parties de l'ancien empire grec, telles que la
» Tauride, la Géorgie, le Bosphore cimmérien, etc., elle doit faire
» couronner à Kerson, empereur des grecs, son petit-fils Constantin,
» avec l'espoir que, cette proclamation rallumant dans toute la Grèce
» le désir de secouer le joug ottoman, le colosse turc se trouvera tôt ou
» tard miné et ruiné par les désastres d'une longue guerre civile. »

Achevons maintenant l'esquisse de la situation interrompue par la citation qui précède :

L'empereur d'Autriche, tout en voulant s'opposer à l'expulsion to-

tale des turcs et à la conquête de Constantinople, se montrait moins éloigné de laisser la Russie s'emparer d'Oczakoff et d'Inkermann, afin qu'elle demeurât ainsi maîtresse du commerce de la mer Noire, ainsi que des débouchés du Borysthène et du Dniester.

Comme on le voit, l'horizon n'avait rien de rassurant pour les amis de la paix et les défenseurs de l'équilibre européen.

Les plaintes de M. de Ségur à Catherine II provoquaient d'assez maladroites dénégations de Potemkin, ce que voyant, notre ambassadeur écrivit à M. de Choiseul et lui dénonça l'activité des armements russes à Kerson et à Sévastopol.

« Malgré les dispositions pacifiques dont on me donne l'assurance, » ajoutait-il en finissant, les périls qui menacent l'empire ottoman » grossissent; on ne peut probablement lui prédire plus d'un an de » tranquillité. De part et d'autre les griefs s'amassent et les matériaux » des manifestes s'accumulent. La politique et la bonne foi veulent » que, pour ne point donner de réalité aux soupçons inspirés aux » turcs contre nous par la malveillance, loin de les endormir au » moment où les russes, dans leur voisinage, font des armements si » formidables sur la mer Noire, nous leur conseillions de se mettre à » leur tour sur un pied de défense respectable et imposant. »

Conformément à ces instructions, M. de Choiseul reprocha au gouvernement de la Porte sa léthargie, et lui conseilla d'armer ses vaisseaux, de fortifier ses garnisons et d'envoyer des troupes au bord du Danube.

Nous avons parlé du voyage de l'impératrice en Crimée, mais par incidence seulement; voici l'heure de donner quelques détails sur cette pérégrination, qui fut un événement politique, bien que ne réalisant dans leur entier ni les espérances des uns ni les appréhensions des autres.

Le cortége partit de Saint-Pétersbourg le 18 janvier 1787. L'impératrice rencontra successivement sur sa route le roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, auquel elle rêvait déjà d'enlever son fantôme de couronne, et Joseph II, empereur d'Autriche, qu'elle regardait comme le complice dévoué de ses projets de conquête. C'était se bercer d'une

illusion, car Joseph ne voulait pas pousser les choses aussi loin que Catherine, à preuve ces paroles adressées par lui à M. de Ségur pendant le séjour de la cour à Kherson :

— Constantinople serait un objet de jalousie et un sujet de discorde qui rendra toujours impossible l'accord des grandes puissances pour un partage de la Turquie. Pour mon compte, je ne souffrirai pas que les russes s'établissent à Constantinople ; *le voisinage des turbans sera toujours moins dangereux pour Vienne que celui des chapeaux.*

Il est curieux de rapprocher ce jugement de l'empereur d'Autriche de l'opinion formulée plus tard par l'empereur Napoléon Ier.

Le czar Alexandre lui avait proposé, à diverses reprises, une alliance ayant pour but de se partager la domination du monde et dont le premier acte devait être le partage de la Turquie. Napoléon, racontant les glorieuses phases de son existence à Sainte-Hélène, revint plusieurs fois sur ce chapitre et dit cette parole :

— Il était impossible de nous entendre. Alexandre désirait Constantinople et je ne pouvais lui céder sur ce point. Constantinople est la clef du monde; celui qui y régnera sera le vrai souverain.

En partant de Kherson, il fut un moment question d'aller à Kilbourn, vis-à-vis d'Oczakoff, en quelque sorte sous le canon des batteries ottomanes; mais il fallut renoncer à cette bravade quand on vit arriver dans le Liman une escadre turque composée de quatre vaisseaux et de dix frégates. La Porte suivait les conseils de MM. de Ségur et de Choiseul et se tenait sur la défensive, attitude raisonnable dont la modération n'était pas toujours imitée par ses sujets ; ainsi, la populace de Candie s'étant ameutée contre le consul russe à la Canée, le contraignit, après avoir arraché son pavillon, de chercher un asile au consulat français, et la nouvelle arriva qu'à Rhodes le chargé d'affaires russe avait perdu la vie dans un soulèvement populaire. Ces faits étaient graves, ils offraient à la Russie le prétexte si ardemment désiré; le corps diplomatique s'émut, intervint, et des conférences s'ouvrirent entre MM. de Bulgakoff, Ségur et de Herbert, internonce d'Autriche. Telles furent les propositions arrêtées entre les plénipotentiaires :

« La Porte enverra le firman convenu.

» On gardera réciproquement le silence sur la suzeraineté de la Géorgie.

» La Turquie forcera les algériens à restituer les navires russes pris par eux.

» Elle laissera châtier les tartares du Kouban qui viennent de faire mille prisonniers russes.

» Elle contiendra au delà du Bug les zaporaviens retirés chez elle.

» Elle ne prendra désormais en Crimée que la quantité de sel convenu.

» Elle n'insistera plus sur la demande faite de lui livrer l'hospodar Maurocordato, réfugié en Russie.

» Enfin, elle punira les séditieux qui viennent d'outrager les consuls de l'impératrice, dans les îles de Rhodes et de Candie. »

On croyait ce projet accepté par la Sublime Porte, lorsque, le 12 septembre 1787, on apprit à Saint-Pétersbourg que le Grand-Seigneur avait fait enfermer le 18 août l'ambassadeur russe aux Sept-Tours, et menaçait de déclarer la guerre à la czarine si elle ne lui restituait, sans coup férir, la Crimée et ses dépendances. Bien des causes avaient poussé le sultan à cette agression, causes qu'il est urgent d'énumérer pour la parfaite intelligence de la question :

1° L'attitude hautaine et les exigences provocatrices de M. de Bulgakoff ;

2° L'insolente inscription, placée au-dessus d'une des portes de la ville de Kherson : ICI EST LE CHEMIN QUI CONDUIT A BYSANCE ;

3° Le rassemblement des troupes russes sur la mer Noire ;

4° Le spectacle belliqueux de Sévastopol ;

5° Les sourdes incitations de l'Angleterre, qui cherchait à brouiller la France et la Russie, et de la Prusse, qui, convoitant Dantzick, espérait s'en emparer à l'aide d'une conflagration européenne.

Continuant les hostilités, la flotte ottomane attaqua dans le Liman la frégate russe *la Scorey*, qui, après lui avoir dégréé plusieurs bâtiments sans éprouver elle-même d'avaries, se réfugia dans la rade de Sévastopol. L'heure était passée des conventions diplomatiques, et pendant

que Catherine publiait son manifeste de guerre, Potemkin et Romanzoff s'occupaient de rassembler les troupes, de les échelonner, et le dernier de ces généraux engageait les hostilités.

Les notables événements de la campagne de 1787 furent la victoire de Kilbourn remportée par Suwarow, qui tua quatre mille hommes aux turcs (1), et la mise en état de défense d'Oczakoff. Au rapport de l'ingénieur français Lafite, cette place ne pouvait résister à un coup de main, mais les lenteurs de Potemkin à rassembler son corps d'attaque permirent aux turcs de la fortifier sur une grande échelle.

L'année suivante, le prince de Nassau et l'américain Paul Jones incendièrent la flotte turque dans le Liman. L'armée russe passa le Bug et se porta sur Oczakoff, qui fut pris d'assaut après une héroïque résistance. Sept mille ottomans y périrent, et les vainqueurs s'y signalèrent par d'effroyables atrocités. Ainsi le fait suivant est historiquement attesté par le prince d'Anhalt, témoin dont nul ne discutera la véracité puisqu'il combattait sous les ordres de Potemkin :

« Deux jours après l'assaut, des centaines d'enfants turcs chassés » par la faim des retraites où ils s'étaient blottis se hasardèrent à sortir ; » les soldats russes se mirent à leur poursuite, les saisirent, et, *pendant* » *plusieurs heures*, se récréèrent à les jeter en l'air et à les recevoir sur » la pointe de leurs baïonnettes en hurlant :

» — Mourez, chiens maudits ! Vous, du moins, vous ne ferez jamais » de mal aux chrétiens. »

La campagne de 1788 donna les résultats suivants :

1° Expulsion des turcs de la Crimée ;

2° Destruction de la flotte du capitan-pacha ;

3° Perte d'Oczakoff et de son territoire, de l'île de Bérésan, de Choczim et de la Moldavie ;

4° Évacuation de la Valachie et du Bannat ;

5° Dispersion des tartares du Kouban.

---

(1) Au nombre des morts figuraient trois officiers français envoyés par le cabinet de Versailles à la défense d'Oczakoff.

En 1789, les armées russes ne furent pas moins heureuses. Kamniski battit à Galatz Ibrahim-Pacha et le fit prisonnier. Suwarow et le prince de Cobourg défirent trente mille turcs, s'emparèrent de Foczany, de douze étendards et du camp des musulmans, puis, dans une seconde affaire, battirent le grand vizir et lui enlevèrent quatre-vingts canons et cinquante étendards. Le général Rebas chassa les turcs du fort Atgibey. Repnin vainquit le capitan-pacha et le contraignit de s'enfermer dans Ismaïl. Potemkin défit le beglier-bey de Romélie, et enfin les Autrichiens prirent Belgrade.

Pendant deux ans encore la Turquie lutta avec héroïsme pour reprendre à la Russie les provinces que cette puissance lui avait enlevées, mais ses efforts furent inutiles, et après avoir épuisé le sang de ses enfants et l'or de ses coffres, elle se vit obligée de subir le traité de Yassy conclu en 1792 entre le grand vizir et le prince Repnin. Ce traité, tout à l'avantage de la Russie, confirmait la spoliation de la Crimée.

Alexandre, comme nous l'avons dit plus haut, voulut suivre la politique de son aïeule, et sans l'opposition qu'il rencontra chez Napoléon garantissant l'intégralité des possessions européennes de la Turquie dans le traité du 24 mars 1812, le siége du gouvernement russe eût été transféré de Saint-Pétersbourg à Constantinople. N'était-ce pas le mystique ami de madame de Krüdner qui, le 23 février 1821, à Yassi, conviait, par l'entremise du major-général russe Ypsilanti, les hellènes à briser le joug musulman? Nicolas Ier fut comme Alexandre fidèle à cette sacro-sainte tradition, et, lors du traité d'Andrinople, à l'heure où le massacre des janissaires laissait Mahmoud sans défense, il fit proposer à Charles X, par M. le comte de la Ferronays, l'arrangement suivant :

La Russie marcherait sur Bysance, où elle entrerait à coup sûr. Loin de s'opposer à son mouvement, la France y aiderait au moyen d'une démonstration armée, et, en échange de ce bon office, elle recouvrerait sa frontière du Rhin échancrée par les traités de la Sainte-Alliance.

Mais la lucidité providentielle qui avait éclairé Joseph II et Napo-

léon Ier ne fit pas défaut au dernier roi de la branche de Bourbon, et il répondit :

— Cologne, Mayence, Anvers même entre mes mains ne balanceraient pas Constantinople dans celles de l'empereur Nicolas.

Plus tard, quand Méhémet-Ali voulut affranchir l'Egypte de la suzeraineté de la Porte, le czar vint imposer son alliance à Mahmoud, et en 1833 le désastreux traité d'Unkiar-Skélessi étendit le cercle de l'influence moscovite en Turquie.

Cet aperçu rapide du passé nous a conduits jusqu'à l'origine de la guerre actuelle, dont nous allons commencer l'émouvant récit, après toutefois un mot encore :

Le czar Nicolas aura été le dernier représentant de la politique égoïste suivie par la Russie depuis Pierre le Grand ; son successeur, l'empereur Alexandre, en acceptant son héritage, a compris qu'entre le passé et l'avenir c'était ce dernier qui représentait la cause vraiment grande, vraiment sainte, et, il faut le dire à son éternelle louange, il n'a pas hésité à lui donner des gages. Grâce à ses dispositions conciliantes, le progrès et la civilisation ont conquis une paix qui sera forte et durable, tout nous l'assure. La guerre a brûlé sa dernière cartouche, le travail va reprendre ses fécondes assises, et, s'associant à ses frères d'Europe, le grand empire slave verra bientôt que son isolement lui était fatal et que la sublime parole du Christ : *ut unum omnes sint !* est bonne et vraie pour les gouvernements comme pour les hommes.

CHAPITRE PREMIER

Question des Lieux-Saints. — François I[er] et Soliman. — Traité de 1740. — Discussions de 1844 et de 1847. — Intervention de la France. — Commission nommée. — Résolution prise. — Opposition des chrétiens du rite grec. — Ambassade du prince Menschikoff. — Retraite de Fuad-Effendi. — Première note du prince Menschikoff. — Firmans du Sultan. — Seconde note du prince Menschikoff. — Projet de traité. — Changement du ministère ottoman. — Lettre de Réchid-Pacha. — Ultimatum du prince Menschikoff. — Un article du *Moniteur universel*. — Coup d'œil rétrospectif sur les intrigues de l'ambassadeur russe. — Espoir d'une rupture entre la France et l'Angleterre. — Faits à l'appui. — Les prétentions de la Russie repoussées par le cabinet ottoman. — Dernier projet du traité envoyé par l'amiral Menschikoff. — Rejet par le cabinet ottoman. — Inconvenance de l'ambassadeur. — Fermeté du Sultan. — Départ du prince russe. — Les menaces de son adieu.

Les Lieux-Saints, c'est-à-dire l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, la chapelle de Nazareth et la grotte de la Nativité à Bethléem sont depuis longtemps un incessant prétexte de contestations entre les grecs et les latins ; ces derniers n'étant pas sujets du gouvernement ottoman, ont, à diverses reprises, invoqué la protection de la France, et un traité passé entre François I[er] et Soliman disposa que les latins avaient droit à la possession de ces sanctuaires, en vertu d'une occupation séculaire. En 1740, une nouvelle convention diplomatique entre Constantinople et Versailles ratifia cette disposition ; mais, nonobstant ces traités, les deux rites continuèrent de vivre en mésintelligence.

En 1844, la Russie obtint du sultan un firman qui confiait aux grecs l'entretien du Saint-Sépulcre, et tandis que les latins réclamaient près du gouvernement de Louis-Philippe, les agents du czar pressèrent tellement l'édification d'une nouvelle église grecque sur ces emplacements vénérés, que l'inauguration de la basilique eut lieu au moment où s'entamaient les négociations. Les terreurs du clergé romain étaient grandes et légitimes, car cette atteinte à l'œuvre de Godefroi de Bouillon devait se renouveler, et en effet un nouvel acte d'intolérance se produisit bientôt, et c'est là pour ainsi dire le point de départ de la guerre que nous avons à raconter.

S'autorisant de leur occupation, les latins avaient placé une étoile d'argent avec une inscription latine dans la grotte de la Nativité à Bethléem, bien que l'entretien de ce sanctuaire fût dévolu aux chrétiens du rite grec. En 1847, cette étoile disparut, et, après de vaines démarches auprès du patriarche, le clergé romain recourut à la France, qui demanda satisfaction à la Porte par l'entremise de son ambassadeur, M. de Bourqueney.

La réclamation comportait nettement formulés :

1° La réinstallation de l'étoile symbolique dans la grotte de la Nativité ;

2° La réintégration du clergé latin dans les sanctuaires dont on l'avait iniquement dépossédé, et au nombre desquels on comptait le tombeau de la Vierge, l'église de Bethléem et la coupole du Saint-Sépulcre.

Aucune résolution n'avait encore été prise quand s'accomplit la révolution de 1848 ; mais, loin d'abandonner la question, notre nouveau gouvernement s'adressa à toutes les puissances catholiques de l'Europe, intéressées comme la France elle-même à faire respecter les droits des catholiques d'Orient et à réprimer les empiétements de la Russie. Notre nouvel ambassadeur à Constantinople, M. le général Aupick, désirant une solution prompte, proposa de confier à une commission mixte le soin de régler l'affaire, et cette transaction fut immédiatement acceptée. Parmi les membres nommés figurait M. Aristarchi, conseiller du patriarche grec, choix incompatible sans doute

avec les règles d'une rigoureuse équité, puisque nul ne peut être juge en sa propre cause; mais n'oublions pas que les chrétiens du rite grec sont sujets du sultan, pour excuser la partialité de cette élection.

Le czar, en apprenant ce qui venait d'être décidé, écrivit au sultan pour se plaindre de la reconnaissance faite par ses ministres Reschid-Pacha et Ali-Pacha du traité de 1740; Abdul-Medjid, voulant lui donner satisfaction, substitua à la commission mixte une nouvelle commission exclusivement composée de fonctionnaires turcs et d'ulémas. Ce n'était point assez pour l'empereur Nicolas, qui, en se constituant aux yeux du monde comme chef et protecteur de l'Eglise grecque, songeait moins à sa foi religieuse qu'à son ambition politique; aussi, visant le même but avec d'autres armes, offrit-il alors au gouvernement français de régler à eux deux l'affaire, avec pure et simple notification de leur décision au sultan; la France répondit qu'elle s'en tenait à la médiation de la Porte, et le czar dut encore songer à un changement de batteries. Pendant ces pourparlers, Abdul-Medjid avait proposé d'étendre aux deux rites la communauté de tous les sanctuaires disputés par chacun, mais, tout sage qu'il était, cet accommodement fut rejeté de part et d'autre et la seconde commission ouvrit ses délibérations ; tel en fut le résultat :

1° La grande coupole du Saint-Sépulcre est déclarée commune aux diverses communions;

2° La petite coupole demeure exclusivement affectée aux grecs;

3° L'église de Bethléem leur est également conservée, mais comme la grotte de la Nativité s'ouvre sous l'autel de cette église, les latins auront une clef de l'édifice et deux clefs de l'autel;

4° Les latins pourront officier dans la chapelle du tombeau de la Vierge, à la condition de ne rien changer à la décoration intérieure du temple et d'enlever les insignes de leur culte aussitôt l'achèvement des cérémonies.

Ces décisions soumises au conseil des ministres furent acceptées, puis validées par un firman du sultan qu'on remit au vice-chancelier du divan avec injonction de partir pour Jérusalem, où il devait en presser l'exécution. Nicolas, pendant ce temps, ne restait pas inactif,

et ses agents dépêchés en Terre-Sainte y avaient si violemment agité les esprits, que, devant la résistance des grecs, force fut au fonctionnaire d'Abdul-Medjid d'en écrire à Constantinople et d'attendre de nouvelles instructions. Une délibération du conseil des ministres l'autorisa à passer outre, sans tenir compte du mauvais vouloir des chrétiens grecs; à cette délibération l'empereur de Russie répondit par l'envoi du prince Menschikoff comme ambassadeur à Constantinople.

Celui-ci, véritable représentant du vieux parti moscovite, suivit la tradition de mise en scène de Potemkin, lors du voyage de Catherine II en Crimée; voulant effrayer le sultan et son conseil afin de ne trouver chez eux aucune résistance aux volontés de son maître, il inspecta solennellement sur sa route la flotte et le corps d'armée de Sébastopol, et se fit acclamer, lors de son débarquement à Constantinople, par tous les grecs résidents, qui le suivirent jusqu'à son hôtel en poussant des cris d'enthousiasme. Cette réception avait lieu le 28 février 1853, trois jours après le départ de notre ambassadeur M. de La Valette. Cet éloignement du représentant officiel de la France servait trop bien les vues secrètes de l'amiral Menschikoff pour que ce dernier ne mît pas le temps à profit; aussi, dès le 2 mars, avait-il une conférence avec le grand vizir et trouvait-il le moyen de se défaire, par une réponse brutale et grossière, de Fuad-Effendi, ministre des affaires étrangères, qui, dans la question des Lieux-Saints, avait toujours démasqué les empiètements de la Russie. Accusé de plusieurs manques de foi par le prince Menschikoff s'énonçant à haute voix au milieu d'une assemblée nombreuse, Fuad-Effendi envoya immédiatement sa démission au sultan, qui le remplaça par Rifaat-Pacha.

Fier de ce premier succès qui éloignait des conférences un censeur importun, l'ambassadeur russe déploya alors toutes ses coquetteries vis-à-vis de l'ambassade anglaise afin de détacher dans cette affaire la Grande-Bretagne de la France, et il faut le reconnaître, le 6 avril, à l'arrivée de M. de Lacour, nommé en remplacement de M. de La Valette, la méfiance semée par le vieux diplomate russe avait si bien fructifié, que, quelques jours plus tard, il ne craignait pas d'abor-



Paris. Typ. Morris et comp.

S. M. Napoléon III, Empereur des Français.

der résolûment la question en adressant la note suivante à Rifaat-Pacha :

« Péra, 19 avril 1853.

» Son Excellence le ministre des relations extérieures, en prenant connaissance, à son entrée aux affaires, des négociations qui ont eu lieu, a vu la *duplicité* de ses prédécesseurs : il doit s'être persuadé combien on a manqué aux égards dus à l'Empereur de Russie, et combien est grande sa magnanimité, en offrant à la Porte les moyens de sortir des embarras que lui a créés la *mauvaise foi* de ses ministres. Ils ont *abusé de la religion de leur souverain* en le mettant en opposition avec ses propres paroles, et le plaçant envers son allié et son ami dans une position que ne peuvent admettre ni de hautes convenances ni la dignité souveraine.

» Tout en voulant être oublieux du passé, et n'exigeant pour réparation que le renvoi d'un *ministre fallacieux* et l'exécution patente de promesses solennelles, l'Empereur se trouvait obligé de demander des garanties solides pour l'avenir.

» Il les veut formelles, positives, et assurant l'inviolabilité du culte professé par la majorité des sujets chrétiens tant de la Sublime Porte que de la Russie, et enfin par l'Empereur lui-même.

» Il ne peut en vouloir d'autres que celles qu'il trouvera désormais dans un acte équivalent à un traité, ou un traité, et à l'abri des interprétations d'un mandataire mal avisé et peu consciencieux.

» Les délais qu'on a apportés jusqu'ici à prendre une décision finale sur les propositions de l'Empereur de Russie l'obligent à demander à la Porte une réponse catégorique et qu'il ne pourrait attendre plus longtemps. Il demande par conséquent :

» 1° Un firman explicatif, et dont la rédaction serait convenue, concernant la clef de l'église de Bethléem, et l'étoile en argent placée sur l'autel de la Nativité, dans le souterrain de ce même sanctuaire ;

» La possession de la grotte de Gethsémani par les grecs, avec l'admission des latins à y exercer leur culte, mais tout en conservant la préséance des orthodoxes et leur priorité pour la célébration du service divin dans ce sanctuaire ;

» Et enfin, concernant la possession commune des grecs avec les latins des jardins de Bethléem ;

» Le tout d'après les bases discutées entre Son Excellence Rifaat-Pacha et l'ambassadeur ;

» 2° Un ordre suprême pour la réparation immédiate, par le gouvernement ottoman, de la coupole du temple du Saint-Sépulcre, avec la participation du patriarche grec, sans ingérence d'un délégué d'un autre culte ;

» Pour la clôture murée des lucarnes ayant vue dans ce sanctuaire, et pour la démolition des harems attenant à la coupole, si la possibilité de cette démolition était prouvée ;

» L'ambassadeur est chargé d'obtenir sur ces points une assurance et une notification formelles ;

3° Un *sened*, ou convention, pour la garantie du *statu quo strict* des priviléges du culte catholique gréco-russe de l'Église d'Occident et des sanctuaires qui se trouvent en possession de ce culte exclusivement ou en participation avec d'autres rites à Jérusalem.

» L'ambassadeur doit répéter ici à M. le ministre des relations extérieures ce qu'il a déjà été dans le cas de lui exprimer plusieurs fois, que la Russie ne demande pas à la Porte des concessions politiques; son désir est de calmer les consciences religieuses par la certitude du maintien de ce qui est et de ce qui a toujours été pratiqué jusqu'à nos temps.

» C'est donc à la suite des tendances hostiles qui se sont manifestées depuis quelques années envers tout ce qui touche à la Russie qu'elle requiert, dans l'intérêt des communautés religieuses du culte orthodoxe, un acte explicatif et positif des garanties, acte qui n'affecterait en rien ni les autres cultes ni les relations de la Porte avec d'autres puissances.

» Le cabinet ottoman voudra bien aussi peser dans sa sagesse la gravité de l'OFFENSE commise, en la comparant à la modération des demandes de réparation et de garantie que le sentiment de légitime défense aurait pu poser dans un sens plus étendu et plus péremptoire.

» La réponse de M. le ministre des relations extérieures indiquera à l'ambassadeur les devoirs ultérieurs qu'il aura à remplir, et qui ne pourront être que conformes au maintien de la dignité du gouvernement qu'il représente et de la religion que professe son Empereur.

» *Signé* MENSCHIKOFF. »

Neuf jours après, le ministre des affaires étrangères répondit en ces termes à l'insolent ultimatum qu'on vient de lire :

« Sublime Porte, 28 avril 1853.

» La Porte est constamment animée du désir de fortifier les liens de paix et de bonne harmonie qui existent entre elle et la Russie, et le Sultan n'a pas de plus grand désir que de fortifier les liens d'amitié et d'alliance qui l'attachent personnellement à l'Empereur de Russie. Disposée qu'elle est à accueillir favorablement les demandes du prince Menschikoff qui ne mettent pas en péril sa dignité et son indépendance, la Porle est prête accorder, après négociation complète à ce sujet avec l'ambassadeur russe, l'érection à Jérusalem d'une église et d'un hospice russes, se réservant le privilége de donner plus tard, s'il est nécessaire, une réponse définitive au prince Menschikoff sur les propositions contenues dans la note annexée.

» La Porte prie, en attendant, le prince de prêter son attention aux considérations suivantes : les priviléges religieux accordés par les sultans à toutes les communautés chrétiennes sont et demeurent en pleine vigueur, et il n'est jamais entré dans l'esprit du sultan de les changer en la moindre des choses. La Russie cependant paraît avoir conçu des doutes à cet égard.

» La Porte s'empresse de lui donner toute assurance, en déclarant solennellement, en face du monde entier, que les priviléges religieux des sujets ottomans chrétiens, et particulièrement de ceux appartenant à l'Eglise grecque, seront à jamais scrupuleusement observés et garantis de toute injure. Quant à conclure avec la Russie un traité à ce sujet, la Porte ne pourrait jamais y consentir sans compromettre les principes fondamentaux de son indépendance et de sa souveraineté. Et quels que soient les liens d'amitié qui existent entre les deux gouvernements, cette amitié ne

peut jamais lui imposer un aussi grand sacrifice. Elle se trouve ainsi obligée à décliner la proposition qui lui a été faite par l'Empereur de Russie de conclure avec lui une convention qui la lierait de cette manière.

» La Porte s'en remet à l'opinion publique du monde entier, qui ne pourrait jamais permettre une telle violation de son indépendance et de ses droits nationaux, et en appelle à la justice et à la loyauté de l'Empereur lui-même.

» *Signé* RIFAAT-PACHA. »

Cette note, dont la rédaction ferme, quoique polie, écartait ouvertement les prétentions de la Russie à une suzeraineté spirituelle qui lui donnerait droit de s'immiscer dans les affaires intérieures de la Porte, fut suivie de deux firmans relatifs aux Lieux-Saints.

Notifiés le 5 mai, ces firmans annonçaient la clôture de tous débats sur cette affaire.

La solution trouvée par le sultan ne faisait pas le compte de l'amiral russe, qui, le jour même de la notification, envoyait à Rifaat-Pacha une nouvelle note et un projet de traité qu'il faut lire et relire pour apprécier comme il convient l'aveugle audace des agents de la Russie.

Voici ces documents acquis à l'histoire :

Note adressée par l'ambassadeur de Russie au ministère des affaires étrangères de la Sublime Porte.

« Le soussigné, ambassadeur de Russie, a eu l'honneur de remettre à S. Excel. le ministre des affaires étrangères de la Sublime Porte comunicatiou confidentielle d'un projet d'acte devant offrir au gouvernement de S. M. l'Empereur des garanties solides et inviolables pour l'avenir, dans l'intérêt de l'Église orthodoxe d'Orient.

» L'ambassadeur croyait pouvoir s'attendre à rencontrer de la part du gouvernement de la Sublime Porte un désir empressé de renouer sur cette base des relations de bonne et franche amitié avec la Russie. Il doit l'avouer avec un profond regret, il a été ébranlé dans cette conviction qui, dès son début, lui avait été inspirée par l'accueil gracieux de S. H. le sultan.

» Animé néanmoins de cet esprit de conciliation et de bienveillance qui forme le fond de la politique de son auguste maître, l'ambassadeur ne rejeta point les observations préalables qui lui furent faites par Rifaat-Pacha, tant sur la forme de l'acte précité que sur la teneur de quelques articles qui devaient en faire partie.

» Quant à la forme, l'ambassadeur maintient la déclaration qu'une longue et pénible expérience du passé exige, pour prévenir toute froideur et méfiance entre les deux gouvernements dans l'avenir, un engagement solennel ayant force de traité.

» Pour le contenu et la rédaction des articles de cet acte, il demandait une entente préalable, et, voyant avec une peine profonde les retards qu'y apportait le cabinet

ottoman et son désir évident d'éluder la discussion, il se crut obligé, par sa note verbale du 17-19 avril, de récapituler ses demandes et de les formuler de la manière la plus pressante.

» Ce n'est qu'aujourd'hui que la note de S. Exc. le ministre des affaires étrangères, accompagnant les copies des deux ordres souverains sur les sanctuaires de Jérusalem et les coupoles du Saint-Sépulcre, est parvenue à l'ambassadeur. Il considère cette communication comme une suite donnée aux deux premières demandes contenues dans sa note du 17-19 avril, il se fera un devoir de placer ces documents sous les yeux de son gouvernement.

» Mais n'ayant obtenu jusqu'ici aucune réponse au troisième et plus important point qui réclame des garanties pour l'avenir, et ayant tout récemment reçu l'ordre de redoubler d'insistance pour arriver à la solution immédiate de la question qui forme le principal objet de la sollicitude de S. M. l'Empereur, l'ambassadeur se voit dans l'obligation de s'adresser aujourd'hui à S. Exc. le ministre des affaires étrangères, en renfermant cette fois-ci ses réclamations dans les dernières limites des directions supérieures.

» Les bases de l'arrangement qu'il est chargé d'obtenir restent dans le fond les mêmes.

» Le culte orthodoxe d'Orient, son clergé et ses possessions, jouiront dans l'avenir, sans aucune atteinte, sous l'égide de S. H. le sultan, des priviléges et immunités qui leur sont assurés *ab antiquo*, et, dans un principe de haute équité, participeront aux avantages accordés aux rites chrétiens.

» Le nouveau firman explicatif sur les lieux saints de Jérusalem aura la valeur d'un engagement formel envers le gouvernement impérial.

» A Jérusalem, les religieux et les pèlerins russes seront assimilés, quant aux prérogatives, aux autres nations étrangères.

» Ces points, indiqués ici sommairement, formeront l'objet d'un *sened* qui attestera de la confiance réciproque des deux gouvernements.

» Dans cet acte, les objections et difficultés exprimées à plusieurs reprises par S. Exc. Rifaat-Pacha et quelques-uns de ses collègues ont été prises en considération, comme S. Exc. le verra par la minute d'un *sened* que l'ambassadeur a l'honneur de joindre à la présente note.

» L'ambassadeur se flatte de l'espoir que désormais la juste attente de son auguste maître ne sera pas trompée, et que, mettant de côté toute hésitation et toute défiance dont sa dignité et ses sentiments généreux auraient à souffrir, la Sublime Porte ne tardera pas à transmettre à l'ambassadeur impérial les décisions souveraines de S. H. le sultan en réponse à la présente notification.

» C'est dans cette espérance que l'ambassadeur prie S. Exc. Rifaat-Pacha de vouloir bien lui faire parvenir cette réponse jusqu'à mardi prochain, 28 avril (10 mai). *Il ne pourrait considérer un plus long délai que comme un* MANQUE DE PROCÉDÉS *envers son gouvernement, ce qui lui imposerait les* PLUS PÉNIBLES OBLIGATIONS.

» L'ambassadeur de Russie offre à S. Exc. l'assurance réitérée et sincère de sa haute considération.

» *Signé* MENSCHIKOFF. »

Péra, 5 mai 1853.

Projet de sened (traité.)

« S. M. l'empereur et padischa des Ottomans, et S. M. l'empereur de toutes les Russies, dans le désir commun de maintenir la stabilité du culte orthodoxe gréco-russe, professé par la majorité de leurs sujets chrétiens, et de garantir ce culte de tout empiétement à l'avenir, ont désigné :

» S. M. l'empereur des Ottomans... et S. M. l'empereur de toutes les Russies... lesquels, après s'être expliqués, sont convenus de ce qui suit :

» I. — Il ne sera apporté aucun changement aux droits, privilèges et immunités dont ont joui ou sont en possession *ab antiquo* les églises, les institutions pieuses et le clergé orthodoxe dans les États de la Sublime Porte Ottomane, qui se plaît à les leur assurer, à tout jamais, sur la base du *statu quo* strict existant aujourd'hui.

» II. — Les droits et avantages concédés par le gouvernement ottoman, qui le seront à l'avenir aux autres cultes chrétiens par traités, conventions ou dispositions particulières, seront considérés comme appartenant aussi au culte orthodoxe.

» III. — Étant reconnu et constaté par les traditions historiques et par de nombreux documents, que l'Église grecque orthodoxe de Jérusalem, que son patriarcat et les laïques qui lui sont subordonnés ont été, de tout temps, depuis l'époque des califes, et sous les règnes successifs de tous les empereurs ottomans, particulièrement protégés, honorés et confirmés dans leurs anciens droits et leurs immunités, la Sublime Porte, dans sa sollicitude pour la conscience et les convictions religieuses de ses sujets de ce culte, ainsi que de tous les chrétiens qui le professent, et dont la piété a été alarmée par divers événements, promet de maintenir et de faire respecter ces droits et ces immunités, tant dans la ville de Jérusalem qu'au dehors, sans préjudice aucun pour les autres communautés chrétiennes d'indigènes, raïas ou étrangers, admis à l'adoration du Saint-Sépulcre et des autres sanctuaires, soit en commun avec les Grecs, soit dans leurs oratoires séparés.

» IV. — S. H. le sultan aujourd'hui glorieusement régnant, ayant jugé nécessaire et équitable de corroborer et d'expliquer son firman souverain revêtu du hatti-humayum, au milieu de la lune de rebiul-akhir 1268 (fin de janvier v. l. 1852), par son firman souverain de....., et d'ordonner en sus, par un autre firman en date..... la réparation de la grande coupole du temple du Saint-Sépulcre, ces deux firmans seront textuellement exécutés et fidèlement observés pour maintenir à jamais le *statu quo* strict des sanctuaires possédés par les Grecs exclusivement ou en commun avec d'autres cultes.

» Il est convenu que l'on s'entendra ultérieurement sur la régularisation de quelques points de détail qui n'ont pas trouvé place dans les firmans précités.

» V. — Les sujets de l'empire de Russie, tant séculiers qu'ecclésiastiques, auxquels il est permis, suivant les traités, de visiter la sainte ville de Jérusalem et autres lieux de dévotion, devant être traités et considérés à l'égal des sujets des nations les plus favorisées, et celles-ci, tant catholiques que protestantes, ayant leurs prélats et leurs établissements ecclésiastiques particuliers, la Sublime Porte s'engage, pour le cas où la cour impériale de Russie lui en fera la demande, d'assigner une localité convenable dans la ville de Jérusalem ou dans les environs pour la construction d'une église consacrée à la célébration du service divin, par les ecclésiastiques russes, et d'un hospice pour les pèlerins indigents ou malades, lesquelles fondations seront sous la surveillance du consul général de Russie en Syrie et en Palestine.

» VI. — Il est entendu que, par le présent acte motivé par des circonstances exceptionnelles, il n'est dérogé à aucune des stipulations existantes entre les deux cours, et que tous les traités antérieurs, corroborés par l'acte séparé du traité d'Andrinople, conservent toute leur force et valeur.

» Les cinq articles qui précèdent ayant été arrêtés et conclus, notre signature et le cachet de nos armes ont été apposés au présent acte, qui est remis à la Sublime Porte Ottomane en échange de celui qui nous est remis par..... précités.

» Fait à....., le..... 1853 et de l'hégire.....

» *Signé*.....

» Ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de S. M. l'empereur de toutes les Russies près la Sublime Porte Ottomane. »

Évidemment le prince Menschikoff oubliait que nous venons d'entrer dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle ; il oubliait surtout les grandes leçons qui, depuis soixante ans, ont mûri la raison des gouvernements et perfectionné l'éducation politique des peuples ; car, dans l'hypothèse contraire, il y aurait eu plus qu'une orgueilleuse aberration à venir sommer un souverain d'abandonner, dans un délai de cinq jours, ses droits sur douze ou treize millions de sujets pour les déléguer à une puissance voisine dont le protectorat ne dissimulait même pas ses visées ambitieuses.

A la réception des documents rapportés plus haut, le sultan pressentit l'imminence de la crise et changea son ministère ; par suite de ce remaniement, le grand vizirat passa, le 13 mai, de Méhémet-Ali-Pacha, nommé ministre de la guerre, à Mustapha-Pacha, tandis que Réchid-Pacha prenait la direction des affaires étrangères en remplacement de Rifaat-Pacha. Cette révolution ministérielle avait sa signification; elle opposait à la Russie des hommes énergiques, habiles, dévoués à leur pays ; sur de tels hommes, les finesses diplomatiques, la fantasmagorie du sabre devaient rester également impuissantes, et leur choix répondait dignement et péremptoirement aux despotiques prétentions de l'ambassadeur russe.

La fermeté de Mahmoud venait de se révéler dans son successeur; ce n'était point Boabdil pleurant comme une femme l'Alhambra conquis, le Généralife envahi, Grenade perdue, mais le digne héritier d'un grand cœur s'apprêtant à défendre en homme ses droits méconnus et son pouvoir menacé, — noble rôle, tâche providentielle auxquels ne devaient faillir ni son esprit ni son âme.

A cet imprudent écho de Navarin et de Missolonghi, le monde allait encore tressaillir, mais cette fois la justice était du côté des Turcs, et la Russie, qui, dans la guerre hellénique, avait compté parmi les champions de la civilisation, se trouvait amenée à combattre ce qu'elle avait défendu. L'histoire est pleine de ces variations; nul pays où la bascule politique n'ait multiplié ces réactions; jugeons-en par le nôtre.

Les Francs se présentent-ils? le christianisme réagit sur eux et saint Rémy baptise le sicambre. A la tentative toute orientale des Sarrasins succède l'empire d'Occident de Charlemagne. Les croisades exagèrent l'empire du clergé; une réaction se prépare d'où sortira la Réformation. A cette dernière, Louis XIV répond par les dragonnades et la révocation de l'Édit de Nantes, intolérance bientôt châtiée par les philosophes du dix-huitième siècle qui sèment l'incrédulité et récoltent l'athéisme.

Le temps qui s'écoule, emportant toutes choses, ressemble à un vaste fleuve dont les eaux ne se peuvent calmer; aujourd'hui les flots battent une rive, demain ils frapperont la rive opposée. Vienne bientôt le jour où, calmée et paisible, l'onde emportera dans son cours régulier l'humanité vers les heureuses destinées que Dieu lui garde.

Par sa note, l'envoyé russe avait assigné le 10 mai comme dernier délai pour la réponse ; le nouveau ministère n'ayant été installé que le 13, Réchid-Pacha écrivit deux jours après la lettre suivante au prince Menschikoff :

» La Sublime Porte a pris connaissance de la dernière note de S. A. le prince Menschikoff. Ainsi que S. A. le prince Menschikoff en a été déjà informé, tant en personne que par intermédiaire, il est impossible, par suite des changements survenus dans le ministère, de donner une réponse explicite sur une question aussi délicate que celle des privilèges religieux avant de les examiner avec soin.

» Mais comme le maintien des relations amicales avec l'auguste cour de Russie est l'objet de la plus vive sollicitude de S. M. le sultan, il s'ensuit que la Sublime Porte désire sincèrement trouver un moyen de garantie de nature à satisfaire les deux parties.

» En informant S. A. le prince Menschikoff qu'un délai de cinq jours suffira et que l'on s'efforcera d'arriver, s'il est possible, à une prompte solution dans la question, j'ai l'honneur d'être, etc.

» *Signé* RÉCHID-PACHA. »

C'était un bien modeste délai que demandait là le cabinet, mais obéissant aux instructions qu'il avait reçues ou à l'arrogance de sa

nature, peut-être même à ces deux mobiles réunis, l'ambassadeur russe répondit, dès le 18, par cette déclaration que noùs rapporterons *in extenso* comme, au reste, toutes les pièces officielles de ce grand procès; notre ambition ne tend pas à mieux faire qu'un mémorial sincère et complet des phases diverses de la guerre d'Orient, et le meilleur moyen d'atteindre ce but est assurément celui que nous adoptons. D'ailleurs, quand les événements sont si près de nous, l'historien reste pâle malgré tout son talent, à côté des documents authentiques, et certes c'est surtout à la traduction des faits contemporains qu'on serait en droit d'appliquer le mot italien : *traduttore traditore* (traduction trahison).

Notification de l'ambassadeur de Russie au ministre des affaires étrangères Réchid-Pacha.

« Buyukdéré, 18 mai 1853.

» Le soussigné, ambassadeur extraordinaire de S. M. l'empereur de toutes les Russies, a eu l'honneur de recevoir la notification de la Sublime Porte en date du 15 mai. Elle est loin de répondre aux espérances que lui avaient fait concevoir la gracieuse réception et le langage de S. M. le sultan.

» En réponse aux notes consécutives que le soussigné a eu l'honneur d'adresser au cabinet ottoman, et qui, appuyées par ses explications verbales données aux ministres de la Sublime Porte, n'ont pas dû laisser de doute sur les vues désintéressées de son auguste maître, il n'a reçu que des assurances évasives et illusoires.

» Les deux firmans destinés à clore la discussion sur les lieux saints de Jérusalem ne pouvaient pas, en présence des anciens, offrir les garanties désirées par l'empereur.

» La promesse isolée d'étendre à nos sujets les priviléges dont jouissent à Jérusalem les pèlerins et établissements d'autres nations ne fait que confirmer un droit incontestable, qui, pour être exercé, n'avait besoin que de la sanction souveraine.

» La Sublime Porte, en rejetant avec suspicion les vœux de l'empereur en faveur de la foi gréco-russe orthodoxe, a manqué de considération vis-à-vis d'un auguste et ancien allié.

» Elle n'a fait qu'ajouter un nouveau grief à ceux dont le soussigné a l'ordre de demander la réparation, et elle justifie les sérieuses appréhensions du gouvernement russe pour la sûreté et le maintien des anciens droits de l'Église d'Orient. L'identité du culte, le lien séculier cimenté par les besoins et les intérêts réciproques des deux pays et par leur position géographique, au lieu d'être des gages de solide amitié, deviennent ainsi, par un déplorable égarement des pensées du gouvernement ottoman, la cause permanente d'une attitude insultante pour la Russie.

» S. E. le ministre des affaires étrangères s'est encore fait l'organe vis-à-vis le

soussigné de propositions que celui-ci peut d'autant moins accepter, avec les réserves y annexées, qu'elles sont simplement la reproduction de celles précédemment rejetées, èt que le projet de séparer et de classer dans leur forme les actes qui les contiendront impliquerait évidemment l'idée de ne rendre obligatoire que celle concernant l'établissement d'un hôpital russe à Jérusalem.

» S. Exc. Réchid-Pacha donnant à entendre qu'une note en réponse devra être discutée en conseil sur la base des mêmes propositions, et déclinant en même temps de préciser les termes, le soussigné ne voit là qu'un nouveau moyen dilatoire qui ne peut en aucune manière modifier sa détermination. L'ensemble des communications de la Sublime Porte ayant ainsi convaincu le soussigné de la futilité de ses efforts pour atteindre une solution satisfaisante de ses réclamations conforme à la dignité de son auguste maître, il se trouve appelé à déclarer qu'il considère sa mission comme terminée ;

» Que la cour impériale de Russie ne pourrait pas, sans déroger à sa dignité et sans s'exposer à de nouvelles insultes, continuer à conserver une légation à Constantinople et maintenir sur l'ancien pied des relations politiques avec le gouvernement turc ;

» Qu'en conséquence, et en vertu des pleins pouvoirs dont le soussigne est porteur, il quittera Constantinople, emmenant avec lui tout le personnel de la légation impériale, à l'exception du directeur de la chancellerie commerciale, qui, avec ses employés, continuera d'administrer les affaires de commerce et de navigation et de protéger les intérêts des sujets russes et leur marine marchande ;

» Qu'il regrette profondément d'être contraint à prendre cette détermination ; mais qu'après avoir fidèlement exécuté les ordres de l'empereur en soumettant à la délibération de la Sublime Porte les propositions les plus conciliantes, les plus équitables et les plus conformes aux vrais intérêts de l'empire ottoman, et ayant acquis la pénible conviction que le cabinet de S. M. le sultan n'est pas disposé à le reconnaître et à y répondre, il s'acquitte d'un dernier devoir en repoussant toute la responsabilité des conséquences qui pourraient résulter pour le cabinet ottoman, qui paraît avoir pour objet de créer une sérieuse mésintelligence entre les deux empires ;

» Que le refus de garantie pour le culte gréco-russe orthodoxe doit à l'avenir imposer au gouvernement impérial la nécessité de chercher cette garantie dans son propre pouvoir ;

» Qu'ainsi toute tentative contre le *statu quo* de l'Église d'Orient et son intégrité sera regardée par l'empereur comme équivalant à une infraction à l'esprit et à la lettre des stipulations existantes, et comme un acte d'hostilité vis-à-vis de la Russie, imposant à S. M. I. l'obligation d'avoir recours à des moyens que, dans sa constante sollicitude pour la stabilité de l'empire ottoman, et par suite de sa sincère amitié pour S. M. le sultan et de celle qu'elle portait à son auguste frère, l'empereur a toujours eu à cœur d'éviter.

» Le soussigné a l'honneur, etc.

» *Signé* MENSCHIKOFF. »

Sans même avoir attendu cet ultimatum menaçant, le gouvernement français avait répondu aux prétentions inqualifiables de la Russie, et la veille du jour où l'ambassadeur russe plaçait la Porte sous le coup

d'une rupture ouverte, le *Moniteur Universel* contenait la note qui suit :

« Paris, le 17 mai 1853.

» On avait pu craindre, au moment où M. le prince Menschikoff se rendait à Constantinople en qualité d'ambassadeur extraordinaire de S. M. l'empereur de toutes les Russies, que l'un des effets de sa mission ne fût d'annuler en partie les concessions obtenues par M. de la Valette au profit des pères latins de la Terre-Sainte dans le courant de 1852. On se rappelle que, sur la demande de la légation de France, le gouvernement de Sa Hautesse avait consenti à restituer au patriarche de Jérusalem, délégué du saint-siége, *la clef de la grande porte de l'église de Bethléem*, à donner l'ordre de replacer dans la grotte de la Nativité une étoile ornée d'une inscription latine et qui avait disparu en 1847, et enfin à accorder à la communion catholique le droit de célébrer son culte dans un sanctuaire vénéré, l'église dite du Tombeau de la Vierge.

» Le gouvernement de S. M. I. ne pouvait admettre qu'aucun de ces avantages fût retiré aux latins. Le cabinet de Saint-Pétersbourg, du reste, transmit bientôt au cabinet des Tuileries l'assurance que son intention n'était pas de contraindre la Porte à revenir sur les concessions qui nous avaient été faites.

» Les dernières nouvelles de Constantinople apportées par l'aviso à vapeur *le Chaptal*, en date du 7 mai, nous permettent d'affirmer que le maintien du *statu quo* à Jérusalem, réclamé par M. le prince Menschikoff, n'implique, dans l'état de possession des latins, aucune modification susceptible d'affecter l'arrangement convenu avec M. le marquis de la Valette. C'était là, pour nous, le point essentiel, celui qui ne pouvait être, de notre part, l'objet d'aucune transaction. Quant à nos anciens traités avec la Turquie, nul acte diplomatique, nulle résolution de la Porte ne saurait les invalider sans le consentement de la France.

» M. le prince Menschikoff demande encore au divan la conclusion d'un traité qui placerait sous la garantie de la Russie les droits et les immunités de l'Église et du clergé du rite grec. Cette question, complétement différente de celle des Lieux-Saints, touche à des intérêts dont la Turquie doit, la première, apprécier la valeur. Si elle amenait quelques complications, elle deviendrait une question de politique européenne, dans laquelle la France se trouverait engagée au même titre que les autres puissances signataires du traité du 13 juillet 1841. »

Ce langage, digne tout à la fois de la France et du souverain qui dirige ses destinées, aurait-il influé sur les déterminations du prince Menschikoff? Il est permis d'en douter, vu la croyance où il était que ses intrigues auprès de l'ambassade anglaise avaient déjoué toute combinaison d'alliance entre la Grande-Bretagne et la France, croyance qu'au reste certains actes de lord Aberdeen, chef du cabinet anglais, étaient de nature à fortifier, comme l'approbation du refus fait par l'amiral Dundas de venir mouiller avec sa flotte dans les eaux de la Turquie, alors qu'il y était invité par le colonel Rose, chargé d'affaires anglais, auquel le divan l'avait demandé en l'absence de l'ambassadeur, lord

Strafford de Redcliffe. Tandis que, le 20 mars, l'escadre française de la Méditerranée s'ébranlait pour aller jeter l'ancre dans l'archipel grec, la flotte anglaise restait à Malte, et certes le prince Menschikoff n'était pas alors le seul à penser que cette scission entre les deux grandes nations serait sérieuse et durable.

La veille du jour où l'ambassadeur russe lui adressait l'épître menaçante ci-dessus consignée, le cabinet ottoman décidait qu'il était impossible d'obtempérer aux conditions posées par le czar, et, le lendemain, Réchid-Pacha se rendait en personne auprès de l'amiral Menschikoff, auquel il apportait les regrets de ses collègues et l'assurance du vif désir qu'avait le sultan de conserver d'amicales relations avec la Russie, fût-ce au prix de mainte et mainte concession de détail. Cette démarche resta infructueuse, et le prince renouvela ses prétentions dans un nouveau factum dont il laissait aux ministres turcs la faculté de varier la forme sans rien modifier du fond.

Voici cette dernière édition :

Projet de note.

« La Sublime Porte, après l'examen le plus attentif et le plus sérieux des demandes qui forment l'objet de la mission extraordinaire confiée à l'ambassadeur de Russie prince Menschikoff, et après avoir soumis le résultat de cet examen à S. M. le sultan, se fait un devoir empressé de notifier par la présente à S. A. l'ambassadeur la décision impériale émanée à ce sujet par un iradé suprême en date du... (date musulmane et chrétienne).

» S. M. le sultan, voulant donner à son auguste allié et ami l'empereur de Russie un nouveau témoignage de son amitié la plus sincère et de son désir intime de consolider les anciennes relations de bon voisinage et parfaite entente qui existent entre les deux États ; plaçant en même temps une entière confiance dans les intentions constamment bienveillantes de S. M. I. pour le maintien de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire ottoman, a daigné apprécier et prendre en considération les représentations franches et cordiales dont l'ambassadeur de Russie s'est rendu l'organe en faveur du culte orthodoxe d'Orient professé par son auguste allié, ainsi que par la majorité de leurs sujets respectifs.

» Le soussigné a reçu en conséquence l'ordre de donner, par la présente note, l'assurance la plus solennelle au gouvernement impérial de Russie, que représente, auprès de S. M. le sultan, S. A. le prince Menschikoff, sur la sollicitude invariable et les sentiments généreux et tolérants qui animent S. M. le sultan pour la sécurité et la prospérité dans ses États du clergé, des églises et des établissements religieux du culte chrétien d'Orient.

» Afin de rendre ces assurances plus explicites, préciser d'une manière formelle les objets principaux de cette haute sollicitude ; corroborer, par des éclaircissements supplémentaires que nécessite la marche du temps, le sens des articles

qui, dans les traités antérieurs conclus entre les deux puissances, ont trait aux questions religieuses, et prévenir enfin à jamais toute nuance de mésentendu et de désaccord à ce sujet entre les deux gouvernements, le soussigné est autorisé par S. M. le sultan à faire les déclarations suivantes :

» 1° Le culte orthodoxe d'Orient, son clergé, ses églises, ses possessions, ainsi que ses établissements religieux, jouiront dans l'avenir, sans aucune atteinte, sous l'égide de S. M. le sultan, des priviléges et immunités qui leur sont assurés *ab antiquo*, ou qui leur ont été accordés à différentes reprises par la faveur impériale, et, — dans un principe de haute équité, — participeront *aux avantages accordés aux autres rites chrétiens, ainsi qu'aux légations étrangères accréditées, par la Sublime Porte par convention ou disposition particulière.*

» 2° S. M. le sultan ayant jugé nécessaire et équitable de corroborer et d'expliquer son firman souverain revêtu du hatti-humayum, le 15 de la lune de rébiul-akhir 1268 (16 février 1852), par son firman souverain du....... et d'ordonner en sus, par un autre firman en date du........ la réparation de la coupole du Saint-Sépulcre, ces deux firmans seront textuellement exécutés et fidèlement observés, pour maintenir à jamais le *statu quo* actuel des sanctuaires possédés par les Grecs exclusivement ou en commun avec d'autres cultes.

» Il est entendu que cette promesse s'étend également au maintien de tous les droits et immunités dont jouissent *ab antiquo* l'Église orthodoxe et son clergé, tant dans la ville de Jérusalem qu'en dehors, sans préjudice aucun pour les autres communautés chrétiennes.

» 3° Pour le cas où la cour impériale de Russie en ferait la demande, il sera assigné une localité convenable, dans la ville de Jérusalem ou dans les environs, pour la construction d'une église consacrée à la célébration du service divin par des ecclésiastiques russes, et d'un hospice pour les pèlerins indigents ou malades, lesquelles fondations seront sous la surveillance du consulat général de Russie en Syrie et en Palestine.

» 4° On donnera les firmans et les ordres nécessaires à qui de droit et aux patriarches grecs pour l'exécution de ces décisions souveraines, et on s'entendra ultérieurement sur la régularisation des points de détail qui n'auront pas trouvé place tant dans les firmans concernant les lieux saints de Jérusalem que dans la présente notification.

» Le soussigné, etc., etc. »

Bien que ce nouveau projet ne méritât pas un examen sérieux, puisqu'il n'était qu'une reproduction des notes précédentes, avec l'inconvénient en plus de ressusciter le débat des Lieux-Saints clos par les firmans du 5 mai, les ministres, les ulémas et les principaux fonctionnaires de l'empire ottoman se réunirent en conférence, et, après une longue délibération, décidèrent *à l'unanimité*, que les dernières propositions du prince Menschikoff étaient de tous points inacceptables. Averti de cette décision par sa créature, le logothète Aristarchi, l'ambassadeur força en quelque sorte l'entrée du palais du sultan ; mais cette inconvenance tourna à sa honte, car avec beaucoup de sang-froid

et de dignité Abdul-Medjid lui déclara que ses ministres n'avaient été que les fidèles interprètes de sa volonté, qu'il réclamait l'initiative de leurs actes et en assumait toute la responsabilité. Furieux de ce dernier échec, le prince Menschikoff quitta Constantinople le même jour (21 mai) en laissant pour adieu à la Sublime Porte cette inqualifiable déclaration :

« Buyukdére, 21 mai 1853.

» Au moment de quitter Constantinople, le soussigné, ambassadeur extraordinaire de S. M. l'empereur de toutes les Russies, a appris que la Sublime Porte manifestait l'intention de proclamer une garantie pour l'exercice des droits spirituels dont se trouve investi le clergé de l'église d'Orient, ce qui de fait rendait douteux le maintien des autres priviléges dont il jouit.

» Quel que puisse être le motif de cette détermination, le soussigné se trouve dans l'obligation de faire connaître à S. Exc. le ministre des affaires étrangères qu'une déclaration ou tel autre acte qui tendrait, tout en maintenant l'intégrité des droits purement spirituels de l'église orthodoxe d'Orient, à invalider les autres droits, priviléges et immunités accordés au culte orthodoxe et à son clergé depuis les temps les plus anciens et dont ils jouissent encore actuellement, serait considérée par le cabinet impérial comme un acte hostile à la Russie et à sa religion.

» *Signé*, MENSCHIKOFF. »

Cinq jours plus tard, le 26 mai, Réchid-Pacha expliquait ainsi la situation respective de la Turquie et de la Russie aux ambassadeurs ottomans en France, en Angleterre, en Prusse et en Autriche :

« Bien que la question des Lieux-Saints, qui formait un des objets de la mission de S. A. le prince Menschikoff, ambassadeur extraordinaire de Russie, ait été résolue à la satisfaction de toutes les parties, le prince a mis en avant, relativement au culte et au clergé grecs, des prétentions qui sont d'une tout autre nature.

» Il est de l'honneur de la Sublime Porte de préserver, dans le présent et dans l'avenir, de toute atteinte les immunités religieuses, ainsi que les droits et priviléges accordés sous les règnes précédents et confirmés par S. M. le sultan régnant, au clergé, aux églises et aux monastères des sujets ottomans qui professent la religion grecque, et de même que l'on n'a jamais songé à y apporter la moindre restriction, l'on n'a jamais, non plus, mis en doute les intentions amicales et loyales de S. M. l'empereur de Russie envers la Sublime Porte. Mais stipuler avec un gouvernement étranger par un *sened* (acte obligatoire), sous forme de convention, ou par une note ou déclaration ayant la même force et valeur, les droits, priviléges et immunités (quand même ce ne serait que pour la religion, le culte et l'église), en faveur d'une communauté nombreuse sujette du gouvernement, cela touche aux droits d'indépendance et aux bases gouvernementales de la puissance qui s'engage, et cela n'est nullement à comparer à quelques concessions faites par d'anciens traités.

» Cependant les faits ont été exposés au prince Menschikoff avec toute franchise et loyauté, et, en outre, on s'est parfaitement disposé à donner les assurances propres à dissiper les craintes conçues à l'égard des immunités de toutes sortes du culte que professe personnellement S. M. l'empereur de toutes les Russies. Mais malheureusement cela n'a pas mené à une entente entre les deux parties, et la Sublime Porte regrette vivement que le prince ait poussé les choses jusqu'à rompre les rapports officiels et quitter son poste.

» La Sublime Porte ne nourrit aucune intention hostile envers l'auguste cour de Russie ; son vœu le plus ardent, au contraire, est de resserrer encore plus que par le passé des liens d'amitié qui lui sont chers et précieux, par la reprise des rapports officiels. Elle espère donc que S. M. l'empereur, vu son caractère d'équité bien connu, ne voudra pas ouvrir, sans motif, la voie des hostilités, et que les principes constants de S. M. Impériale, dont l'univers entier est témoin, ne lui permettront pas des démarches en opposition avec les assurances positives qu'elle a données aux augustes cours de l'Europe.

» Mais comme il est de fait que le prince a rompu ses rapports et quitté son poste ; comme, dans cet intervalle, la Sublime Porte n'a nullement été assurée que la guerre n'aurait pas lieu, tandis que l'on voit les grands préparatifs militaires, de terre et de mer, faits par la Russie dans des endroits rapprochés de l'empire ottoman, la Sublime Porte, tout en n'ayant aucune intention hostile, se voit obligée, cependant, par prudence et par précaution, d'aviser aussi à quelques préparatifs, et il a été résolu qu'à partir de ce jour des dispositions militaires et de défense seront prises, et le gouvernement ottoman espère que les hautes cours, signataires du traité de 1841, lui donneront raison à cet égard.

» En m'acquittant par ordre souverain de cette communication, je saisis, etc.

» *Signé* RÉCHID. »

L'espoir, implicitement compris dans cette adresse, que l'amiral Menschikoff aurait outre-passé ses pouvoirs et que le czar le désavouerait fut bientôt détruit par la dépêche suivante émanée de M. de Nesselrode, chancelier de l'empire de Russie, et envoyée à Réchid-Pacha, le 31 mai, dix jours après le départ de l'ambassadeur :

Lettre adressée par le comte de Nesselrode à Réchid-Pacha, ministre des affaires étrangères.

« Saint-Pétersbourg, le 19 mai 1853.

» MONSIEUR,

» L'empereur, mon auguste maître, vient d'être informé que son ambassadeur a dû quitter Constantinople à la suite du refus péremptoire de la Porte de prendre vis-à-vis de la cour impériale de Russie le moindre engagement propre à la rassurer sur les intentions protectrices du gouvernement ottoman à l'égard du culte et des Églises orthodoxes en Turquie.

» C'est après un séjour infructueux de trois mois, après avoir épuisé de vive voix et par écrit tout ce que la vérité, la bienveillance et l'esprit de conciliation pouvaient lui dicter, c'est enfin après avoir cherché à ménager tous les scrupules de la Porte par les modifications successives auxquelles il avait consenti, dans

les termes et la forme des garanties qu'il était chargé de demander, que le prince Menschikoff a dû prendre la détermination que l'empereur apprend avec peine, *mais que Sa Majesté n'a pu qu'approuver pleinement.*

» Votre Excellence est trop éclairée pour ne pas prévoir les conséquences de l'interruption de nos relations avec le gouvernement de Sa Hautesse. Elle est trop dévouée aux intérêts véritables et permanents de son souverain et de son empire pour ne pas éprouver un profond regret en prévision des événements qui peuvent éclater, et dont la responsabilité pèsera tout entière sur ceux qui les provoquent.

» Aussi, en adressant aujourd'hui cette lettre à Votre Excellence, je n'ai d'autre but que de la mettre à même, tant qu'elle le peut encore, de rendre un très-important service à son souverain. Mettez encore une fois, monsieur, sous les yeux de S. H. la situation réelle des choses, la modération et la justice des demandes de la Russie, la très-grande offense que l'on fait à l'empereur en opposant à ses intentions si constamment amicales et généreuses une méfiance sans motif et des refus sans excuses.

» La dignité de S. M., les intérêts de son empire, la voix de sa conscience, ne lui permettent pas d'accepter des procédés pareils en retour de tous ceux qu'elle a eus et qu'elle désire encore avoir pour la Turquie. Elle doit chercher à en obtenir la réparation et à se prémunir contre leur renouvellement à l'avenir.

» Dans quelques semaines, les troupes recevront l'ordre de passer les frontières de l'empire, non pas pour faire la guerre, qu'il répugne à S. M. d'entreprendre contre un souverain qu'elle s'est toujours plu à considérer comme un allié sincère, mais pour avoir des garanties matérielles jusqu'au moment où, ramené à des sentiments plus équitables, le gouvernement ottoman donnera à la Russie les sûretés morales qu'elle a demandées en vain depuis deux ans par ses représentants à Constantinople, et en dernier lieu par son ambassadeur. Le projet de note que le prince Menschikoff vous a remis se trouve entre vos mains ; que Votre Excellence se hâte, après avoir obtenu l'assentiment de S. H. le sultan, de signer cette note *sans variantes*, et de la transmettre, au plus tôt, à notre ambassadeur à Odessa, où il doit se trouver encore.

» Je souhaite vivement que, dans ce moment décisif, le conseil que j'adresse à Votre Excellence avec la confiance que ses lumières et son patriotisme m'inspirent, soit apprécié par elle comme par ses collègues du divan, et que dans l'intérêt de la paix, que nous devons être tous également désireux de conserver, il soit suivi sans hésitation ni retard.

» Je prie Votre Excellence, etc., etc.,

» *Signé* NESSELRODE. »

A cette dépêche sur le sens de laquelle il n'était pas permis de se méprendre, il y eut deux réponses : un firman du sultan du 5 juin et une lettre de Réchid-Pacha du 15 du même mois Nous les citons dans leur ordre :

Nouveau firman accordé par le sultan Abdul-Medjid au patriarche de l'Église grecque orthodoxe.

« Ceci est le commandement adressé au moine Germanos, le patriarche grec de Constantinople, et à ceux qui dépendent de lui.

» Le Dieu tout-puissant, souverain dispensateur des grâces, après avoir par sa divine assistance et sa volonté éternelle, élevé ma personne impériale au rang suprême de sultan et à la glorieuse dignité de prince et de calife, a placé sous la juste autorité de mon califat, comme un dépôt particulier et sacré, un grand nombre de pays et de contrées et beaucoup de nations et de populations diverses.

» Depuis mon heureux avénement au trône, mon gouvernement impérial se ralliant à mes intentions sincèrement bienveillantes et à mes vœux réels, et remplissant les devoirs impérieux de la royauté et de la souveraineté, aussi bien que les saintes obligations du califat, n'a pas cessé, avec la faveur divine et les grâces du Tout-Puissant, d'appliquer ses soins les plus actifs et ses efforts les plus persistants à assurer aux sujets de toutes les classes une protection entièrement efficace, et à leur garantir avant tout la jouissance complète des priviléges dont ils ont été investis de tous les temps pour l'exercice de leur culte et l'administration de leurs intérêts ecclésiastiques. Aussi les heureux effets et les résultats salutaires de cette ligne de conduite ne cessent-ils de se manifester au monde.

» Le plus cher de mes vœux étant de faire disparaître complétement certains abus que la négligence et la paresse ont peu à peu enracinés et d'en éviter le retour pour l'avenir, je veux et je désire vivement préserver dans toutes les circonstances de toute atteinte les priviléges particuliers que nos glorieux prédécesseurs ont octroyés aux ecclésiastiques de ceux de mes fidèles sujets qui professent la religion grecque, priviléges qui leur ont été conservés et sanctionnés par ma personne impériale; conserver intacts les églises et couvents grecs situés dans mes États, avec les biens, immeubles et institutions ecclésiastiques qui en dépendent; garantir le maintien des droits et des immunités dont jouissent ces objets sacrés et leur clergé; en un mot, maintenir les priviléges et les concessions de ce genre formulés dans les *berats* des patriarches et des métropolitains qui contiennent les anciennes conditions de leur investiture.

» C'est pourquoi est publié un ordre péremptoire et souverain, aux termes duquel doivent être répétées et proclamées de nouveau mes intentions impériales à cet égard. Qu'on se garde de porter la moindre atteinte à l'état de choses défini plus haut, et qu'on sache que ceux qui contreviendraient à mon commandement s'exposeraient à ressentir les effets de ma colère impériale.

» Cet ordre est porté à la connaissance des autorités compétentes afin de leur enlever tout moyen d'excuses pour le cas où la moindre négligence à cet égard pourrait leur être reprochée.

» Et c'est pour manifester de nouveau ma haute volonté impériale, en ce qui touche la complète et efficace exécution des ordres qui précèdent, que le présent firman est délivré par mon divan impérial.

» Toi donc, qui es le patriarche susmentionné, quand tu en auras eu connaissance, tu agiras constamment conformément aux prescriptions de ce firman ; tu éviteras de l'enfreindre, et si quelque chose arrive de contraire aux résolutions catégoriques qui y sont exprimées, tu t'empresseras de le porter à la connaissance de la Sublime Porte. Sache-le, et aie foi dans cet auguste seing.

» Donné dans la dernière décade du mois de scheban 1269 (fin de mai et commencement de juin 1853). »

Par l'assurance qu'il donnait aux fidèles du rite grec, que leurs priviléges seraient respectés, ce firman répondait aux appréhensions feintes

de la Russie; mais la situation exigeait une réplique plus directe, et bien que, dès le 4 juin, les flottes combinées de l'Angleterre et de la France eussent reçu l'ordre d'aller s'embosser à l'entrée des Dardanelles, dans la baie de Besika, Réchid-Pacha ne crut pas devoir s'écarter dans sa dépêche de la voie de modération suivie jusqu'alors par le gouvernement ottoman, et tels furent les termes par lesquels il accusa à M. le comte de Nesselrode réception de son étrange cartel :

« Sublime Porte, 15 juin.

» MONSIEUR,

» Je me suis empressé de mettre sous les yeux de S. M. le sultan, mon auguste maître, la dépêche que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 19 mai dernier.

» S. M. le sultan a toujours montré en toute occasion les plus grands égards pour S. M. l'empereur de Russie, qu'il considère comme son allié sincère et comme un voisin bien intentionné; la Sublime Porte, ne mettant nullement en doute les intentions généreuses de l'empereur, a ressenti un profond chagrin de l'interruption des relations survenue malheureusement parce qu'on n'a pas bien compris peut-être l'impossibilité réelle où elle se trouvait, à propos de la question soulevée par M. le prince Menschikoff, de consigner dans un engagement diplomatique les priviléges religieux accordés au rite grec. Toutefois, elle éprouve la consolation de voir que, pour sa part, elle n'a nullement contribué à amener un semblable état de choses.

» En effet, le gouvernement ottoman a montré, dès le principe, les meilleures dispositions et offert toutes les facilités relativement à toutes les questions que M. le prince Menschikoff était chargé de régler d'après les ordres de l'empereur, et même, dans une question aussi délicate que celle des priviléges religieux de l'Église grecque, s'inspirant encore de ses sentiments pacifiques, et ne refusant pas les assurances qui pouvaient faire disparaître et réduire à néant tous les doutes qui auraient pu s'élever à cet égard, la Porte espérait surtout de la sagesse reconnue du prince Menschikoff que cet ambassadeur se montrerait satisfait du projet de note qui lui avait été transmis en dernier lieu, et qui contenait toutes les assurances demandées; quoiqu'il en soit, un fait regrettable s'est produit.

» Il est vrai que S. A. le prince Menschikoff a, la seconde fois, abrégé la minute du *sened* qu'il avait donné d'abord, et, en donnant à la fin un projet de note, il a fait quelques changements, soit dans les termes, soit dans la rédaction et le titre de la pièce. Mais le sens d'un engagement s'y trouvait toujours, et comme cet engagement diplomatique ne peut s'accorder ni avec l'indépendance du gouvernement ottoman, ni avec les droits de son autorité souveraine, on ne pouvait donner aux motifs d'impossibilité réelle présentés sur ce point par la Porte le nom de refus, et faire de cela une question d'honneur pour S. M. l'empereur de Russie.

» De plus, si on se plaint de cette impossibilité, en l'attribuant à un sentiment de défiance, la Russie, en ne tenant aucun compte de toutes les assurances offertes de la manière la plus solennelle par la Sublime Porte, et en déclarant qu'il était indispensable de les consigner dans un acte ayant force d'engagement, ne

donne-t-elle pas plutôt une preuve patente de son manque de confiance envers le gouvernement ottoman, et celui-ci n'a-t-il pas, à son tour, le droit de s'en plaindre?

» Toutefois, il s'en remet, pour répondre sur ces deux points, à la haute justice si connue de l'empereur de Russie, ainsi qu'à la haute raison et aux sentiments éminemment pacifiques de Votre Excellence, que chacun, d'ailleurs, a pu reconnaître et apprécier.

» S. M. le sultan, par un firman impérial revêtu de son auguste *hatti-schérif*, vient de confirmer de nouveau les priviléges, droits et immunités dont les religieux et les églises du rite grec jouissent *ab antiquo*.

» La Sublime Porte n'hésitera jamais à maintenir et à donner les assurances contenues et promises dans le projet de note remis au prince Menschikoff peu avant son départ. La dépêche reçue de la part de Votre Excellence parle de faire passer les frontières aux troupes russes. Cette déclaration est incompatible avec les assurances de paix et de bon vouloir de S. M. l'empereur. Elle est, en vérité, si contraire à ce que l'on est en droit d'attendre de la part d'une puissance amie, que la Porte ne saurait comment l'accepter. Les préparatifs militaires et les travaux de défense ordonnés par la Porte, ainsi qu'elle l'a déclaré officiellement aux puissances, ne sont donc nécessités que par les armements considérables de la Russie.

» Ils ne constituent qu'une mesure purement défensive. Le gouvernement du sultan, n'ayant aucune intention hostile contre la Russie, exprime le désir que les anciennes relations, que Sa Majesté regarde d'ailleurs comme si précieuses, et dont les nombreux avantages sont manifestes pour les deux parties, soient rétablies dans leur état primitif.

» J'espère que la cour de Russie appréciera avec un sentiment de confiante considération les intentions sincères et loyales de la Sublime Porte, et tiendra compte de l'impossibilité réelle où elle se trouve de déférer aux désirs qui lui ont été exprimés. Que cette impossibilité soit appréciée comme elle mérite de l'être, et la Sublime Porte, je puis l'assurer à Votre Excellence, n'hésitera pas à charger un ambassadeur extraordinaire de se rendre à Pétersbourg pour y renouer les négociations, et chercher, de concert avec le gouvernement de S. M. l'empereur de Russie, un accommodement qui, tout en étant agréable à Sa Majesté, serait tel que la Porte pourrait l'accepter sans porter aucune atteinte soit aux bases de son indépendance, soit à l'autorité souveraine de S. M. le sultan.

» Votre Excellence peut tenir pour certain que, pour ma part, j'appelle ce résultat de tous mes vœux, j'aime à croire que de son côté il en est de même.

» Je prie Votre Excellence, etc.

» *Signé* RÉCHID. »

L'arrivée imminente des flottes française et anglaise dans les eaux des châteaux des Dardanelles entraînait une trop grave complication des intérêts engagés pour que la cour de Russie ne cherchât pas à abuser l'Europe sur ses intentions. La note suivante de M. de Nesselrode adressée aux gouvernements étrangers tendait à ce but. Nous engageons le lecteur à vouloir bien se reporter aux extraits que nous avons donnés du traité de Kaïnaragig dans notre introduction pour apprécier comme il mérite de l'être ce factum :

Première circulaire de M. le comte de Nesselrode.

« Saint-Pétersbourg, le 30 mai (11 juin) 1853.

» M...

» La mission de M. le prince Menschikoff en Turquie ayant déjà donné lieu aux rumeurs les plus exagérées, rumeurs auxquelles son départ et l'interruption des rapports qui s'en est suivie ne feront sans doute qu'ajouter encore, je crois devoir vous transmettre à ce sujet quelques renseignements généraux pour vous servir à rectifier les fausses données qui pourraient s'être répandues dans le pays où vous résidez.

» Je crois superflu de vous dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétention que les journaux nous ont prêtée de réclamer soit un nouvel agrandissement de territoire, soit un règlement plus avantageux de notre frontière asiatique, soit le droit de nomination ou de révocation des patriarches de Constantinople, soit enfin tout autre protectorat religieux tendant à déplacer celui que nous exerçons traditionnellement de fait et de droit en Turquie en vertu de nos traités antérieurs.

» Vous connaissez assez la politique de l'empereur pour savoir que Sa Majesté ne veut pas la ruine et la destruction de l'empire ottoman, sauvé par elle-même à deux reprises; qu'au contraire, elle a toujours regardé et regarde encore le *statu quo* actuel comme la meilleure combinaison possible à interposer entre tous les intérêts européens, qui ne manqueraient pas de se heurter de front en Orient si le vide venait à s'y faire; et que, quant à la protection du culte gréco-russe en Turquie, nous n'avons pas besoin, pour en surveiller les intérêts, d'autres que ceux que nous assurent nos traités, notre position, l'influence résultant de la sympathie religieuse qui existe entre cinquante millions de russes du rite grec et la grande majorité des sujets chrétiens du sultan; influence séculaire, influence inévitable, parce qu'elle est dans les faits et non dans les mots; influence que l'empereur a trouvée toute faite en montant sur le trône, et à laquelle il ne saurait, par déférence pour les injustes soupçons qu'elle éveille, renoncer sans abandonner le glorieux héritage de ses illustres prédécesseurs.

» C'est vous dire combien ont peu de fondement tous les bruits semés au sujet de la mission du prince Menschikoff, laquelle n'a jamais eu d'autre objet que l'arrangement de l'affaire des Lieux-Saints.

» Il serait, monsieur, trop long de vous retracer en détail l'historique de toutes les plaintes par lesquelles elle a passé depuis l'année 1850. Cette question, nous avons la conscience de ne l'avoir point soulevée les premiers; nous savions trop combien elle était grosse de conséquences pour la paix d'Orient, peut-être même pour la paix du monde.

» Nous n'avons cessé, dès son origine, d'appeler l'attention sérieuse des grands cabinets sur la position qu'elle nous ferait, sur les graves éventualités qui en devaient naître; et le développement successif qu'elle a pris en amenant la crise actuelle n'a que trop justifié nos tristes prévisions. Il suffira pour le moment de vous rappeler qu'à la suite des premières concessions obtenues par la France en faveur des latins à Jérusalem, au détriment des priviléges séculaires accordés aux grecs, l'empereur, voyant chaque jour la partialité évidente de la Porte pour les latins l'entraîner à des concessions de plus en plus graves pour les droits et intérêts du droit oriental, se trouva dans l'obligation d'adresser sur ce sujet une lettre amicale, mais sérieuse, au sultan.

» Les résultats de cette démarche furent d'abord l'appel d'une commission exclusivement composée d'ulémas turcs, qui s'occupa d'un arrangement propre à concilier les prétentions réciproques; puis, après de longs pourparlers, une lettre responsive du sultan à l'empereur, annonçant la solution définitive de la question et renfermant les promesses les plus solennelles sur le maintien des anciens droits octroyés par la Porte aux communautés grecques. Un firman qui renfermait les détails de cet arrangement nous fut en même temps communiqué. En tête de ce firman, un hatti-schérif autographe du sultan reconnaissait et consacrait de la manière la plus formelle les actes antérieurs accordés aux grecs à différentes époques, renouvelés par le sultan Mahmoud et confirmés par le souverain actuel.

» Bien que cette lettre et ce firman fussent conçus dans un esprit et dans des termes qui s'écartaient quelque peu du strict *statu quo* que nous nous étions toujours attachés à maintenir, cependant ces pièces ayant paru à l'empereur satisfaire jusqu'à un certain point sa juste sollicitude pour les intérêts et les immunités du culte gréco-russe à Jérusalem, un désir de conciliation porta Sa Majesté à les accepter. Elle en prit acte, de manière à leur donner la valeur d'une transaction solennelle et définitive.

» En présence de ces documents catégoriques, officiellement communiqués à la suite d'une longue et pénible négociation, le gouvernement impérial était certes fondé à considérer comme à jamais clos un débat dont sa modération avait réussi à écarter les dangers et qui laissait les latins en possession de nouveaux avantages. Vous savez que malheureusement il n'en a point été ainsi.

» Je serais entraîné trop loin si je relatais ici tous les actes de faiblesse, de tergiversation et de duplicité qui ont signalé la conduite des autorités ottomanes lorsqu'il s'est agi d'accomplir les engagements pris à notre égard, et de procéder à Jérusalem, suivant les formes d'usage, à la promulgation, à l'enregistrement et à l'exécution du firman.

» Envoyé à cet effet dans la Ville Sainte, selon l'assurance explicite qu'en avait reçue notre mission à Constantinople, le commissaire turc une fois sur les lieux osa déclarer à notre consul, qui insistait sur la lecture et l'enregistrement du firman, qu'il n'avait point connaissance de cet acte et qu'il n'en était fait aucune mention dans ses instructions. Bien que plus tard, sur nos réclamations, le firman ait fini par être lu et enregistré à Jérusalem, il ne l'a été qu'avec des restrictions blessantes pour le culte oriental. Mais pour ce qui est de l'acte même, si l'on en excepte l'accomplissement de ces simples formalités, les dispositions particulières en ont été ouvertement transgressées.

» L'infraction la plus flagrante a été la remise aux mains du patriarche latin de la clef de la porte principale de l'église de Bethléem. Cette remise était contraire aux termes précis du firman. Elle heurtait profondément le clergé et toute la population du rite gréco-russe, parce que, suivant les idées accréditées en Palestine, la possession de la clef semble impliquer à elle seule celle du temple tout entier. Le gouvernement turc constatait ainsi aux yeux de tous, contre son propre intérêt même, la suprématie qu'il accorde à un autre rite que celui auquel est soumise la majorité de ses sujets.

» Un pareil oubli des promesses les plus positives consignées dans la lettre du sultan à l'empereur, un manque de foi aussi patent, aggravé encore par les procédés et le langage dérisoire des conseillers de Sa Hautesse, étaient certes de nature à autoriser notre auguste maître, blessé dans sa dignité, dans sa confiance amicale, dans son culte et dans les sentiments religieux qui lui sont communs avec ses peuples, à demander sur-le-champ une satisfaction éclatante.

» Sa Majesté l'aurait pu faire si, comme l'en accuse sans cesse une opinion faussée dans ses sources, elle ne cherchait que des prétextes pour renverser l'empire ottoman. Mais elle ne l'a point voulu. Elle a préféré obtenir cette satisfaction par les voies d'une négociation pacifique. Elle s'est efforcée encore une fois d'éclairer le souverain de la Turquie sur ses torts envers nous, comme envers ses propres intérêts, d'en appeler à sa sagesse des fautes de son ministère; et c'est dans ce but qu'elle a envoyé le prince Menschikoff à Constantinople.

» Sa mission avait deux objets, toujours relatifs à l'affaire des Lieux-Saints :

» 1° Négocier, à la place du firman que l'on avait mis à néant, un nouvel arrangement qui, sans enlever aux latins ce qu'ils venaient d'obtenir en dernier lieu (car nous voulions éviter de placer, en exigeant ce retrait, la Porte Ottomane vis-à-vis de la France précisément dans la fausse position où elle était placée vis-à-vis de nous), expliquât au moins ces concessions de manière à leur ôter l'apparence d'une victoire remportée sur le culte gréco-russe, et rétablit, moyennant quelques compensations légitimes, l'équilibre rompu aux dépens de ce dernier;

» 2° Corroborer cet arrangement par un acte authentique qui pût nous servir à la fois de réparation pour le passé, de garantie pour l'avenir.

» Cette première partie de la mission de notre ambassadeur extraordinaire, fort difficile et fort épineuse en elle-même, en ce qu'il s'agissait de mettre d'accord les droits et les intérêts réciproques mais contradictoires de la Russie et de la France, nous croyons y avoir apporté un extrême esprit de conciliation, dispositions auxquelles, nous aimons à le dire, le gouvernement français a répondu de son côté. Après de longues discussions, elle venait enfin de porter fruit, et le résultat en a été la rédaction de deux nouveaux firmans obtenus sans opposition de la part de l'ambassadeur de France.

» Mais, comme je vous l'ai dit plus haut, la question à négocier présentait encore une autre face. Obtenir un arrangement n'était pas tout. Sans un acte qui le validât, qui nous offrît la garantie que les nouveaux firmans seraient à l'avenir exécutés et religieusement observés dans leur principe et leurs conséquences, il est évident que ces documents, après la flagrante violation de celui qui les avait précédés, ne pouvaient avoir à nos yeux plus de valeur réelle que celui-ci. Cette garantie, l'empereur y attachait d'autant plus d'importance, qu'elle constituait au fond la seule et unique réparation qu'il demandât après l'outrage fait à sa dignité par le manque de foi de la Porte Ottomane, après surtout les circonstances qui l'avaient rendu encore plus patent.

» Le prince Menschikoff fut chargé de chercher à l'obtenir, moyennant une convention qu'il signerait avec le gouvernement turc. De *traité* proprement dit, il n'en a jamais été question.

» On s'est récrié hautement contre la forme de cette convention, comme portant atteinte aux droits de souveraineté du sultan, comme nous conférant de fait, au nom de la religion, un droit d'ingérence perpétuelle dans les affaires intérieures de la Turquie. Nous croyons qu'on se crée là un fantôme, qu'on se préoccupe de craintes dont le fondement est plus spécieux que réel.

» En *principe*, une convention ou même un traité pareil n'aurait rien d'insolite; et nous ne comprenons pas en quoi il serait plus attentatoire aux droits d'autonomie souveraine du sultan que les capitulations ou autres actes que possèdent déjà en Turquie la France et l'Autriche. Car, en *principe seulement*, c'est-à-dire en ce qui concerne l'indépendance du sultan, il importe peu qu'un acte s'applique à tel ou tel nombre plus ou moins considérable de ses sujets en faveur desquels s'exercerait un droit de protection étrangère.

5

» La garantie par traité assurée dans un autre État aux intérêts d'une communion étrangère a été usuelle de tout temps. A l'époque de la réforme, des États, même de grands États catholiques, ont conclu avec d'autres des traités ou conventions, par lesquels ils garantissaient chez eux à la communion protestante certains priviléges, franchises et immunités; en sorte que, même aujourd'hui, la position civile de cette communion y repose encore sur ces bases, sans que pour cela les États qui ont donné pareille garantie se soient crus lésés dans leurs droits souverains ou dans leur indépendance politique. A plus forte raison, en principe, de tels actes peuvent-ils être conclus avec un État musulman, dont les sujets chrétiens ont souffert et souffrent encore tant de fois, non-seulement dans leurs immunités, mais dans leurs propriétés et dans leur existence.

» Quant au *fait*, en ce qui nous concerne, la chose existe déjà, et la forme d'une convention que nous avons proposée n'offrirait rien de nouveau en matière de protection religieuse. Le traité de Kaïnaragig, par lequel la Porte s'engage à protéger constamment dans ses États la religion chrétienne et ses églises, implique pour nous suffisamment un droit de surveillance et de remontrance. Ce droit se trouve établi derechef, et plus clairement encore spécifié dans le traité d'Andrinople, qui a confirmé toutes nos transactions antérieures. Celle de Kaïnaragig date de l'année 1774.

» Voilà donc, de fait, près de quatre-vingts ans que nous possédons par écrit le droit même que l'on nous conteste, et dont on regarde la mention qui en serait faite aujourd'hui comme devant apporter une révolution toute nouvelle dans nos rapports avec la Porte Ottomane, en nous conférant la souveraineté effective de l'immense majorité de ses sujets.

» Certes, durant ce laps de temps, si nous avions été disposés à en abuser, comme d'incurables défiances le supposent, les occasions ne nous auraient pas manqué, dans les derniers temps surtout, où l'Europe, livrée à l'anarchie, où les gouvernements impuissants contre la discorde intérieure, étaient absorbés ou distraits par les révolutions de l'Occident en laissant en Orient libre carrière aux vues ambitieuses qu'on nous prête.

» Si nous avions les intentions qu'on se plaît à nous supposer, aurions-nous attendu, pour les mettre à exécution, que la paix fût rétablie en Europe? Aurions-nous disposé nos forces de manière à en offrir à nos voisins le secours moral ou matériel? Aurions-nous travaillé avec zèle, comme nous l'avons fait, à réconcilier nos alliés, à écarter tout ce qui pouvait nuire à l'union intime des puissances? Au contraire, nous aurions cherché à perpétuer leur désaccord.

» Nous aurions laissé les gouvernements européens se débattre entre eux ou avec leur peuple en révolte, et, profitant de leurs embarras, nous aurions volé sans obstacle au but de ce qu'on persiste à nommer notre politique envahissante. Aujourd'hui que l'ordre social s'est heureusement raffermi partout, et que les États, rassis sur leurs bases, peuvent disposer plus librement de leur action comme de leurs forces, le moment serait étrangement choisi pour suivre une pareille politique.

Encore une fois, en principe et en fait, une convention avec la Porte dans l'intérêt de nos coréligionnaires n'a rien de nouveau. Elle ne nous offrirait nul avantage que nous ne possédions depuis longtemps, et dont nous n'eussions pu faire abus si nos intentions étaient telles qu'on les suppose. Si nous sommes forts, nous n'en avons pas besoin. Si nous sommes faibles, un pareil acte ne nous rendrait pas plus à craindre.

» Cela est si vrai, que nous n'aurions jamais songé à en faire la proposition à propos de la question spéciale des Lieux-Saints si la Porte ne nous avait obligés,

par l'oubli de ses promesses antérieures, à tâcher de la lier plus étroitement au maintien du *statu quo* des sanctuaires de la Palestine; si, quand nous avons réclamé contre les concessions faites à notre détriment, elle ne nous avait donné pour excuse qu'en ce qui concerne les Lieux-Saints, la France avait un traité et que la Russie n'en avait pas.

» Au reste, monsieur, nous n'avons jamais fait d'une convention proprement dite la condition *sine quâ non* de notre accommodement avec la Porte. Tout en remettant sous cette forme au prince Menschikoff, lors de son envoi à Constantinople, la minute des stipulations qu'il aurait à négocier, il lui avait été laissé pleine et entière latitude non-seulement de les modifier dans leurs termes, mais aussi de les obtenir sous telle autre forme quelconque à laquelle répugneraient moins les susceptibilités de la Porte ou de la diplomatie étrangère.

» C'est d'après cette autorisation que notre négociateur, arrivé sur les lieux et ayant pu se convaincre des obstacles que rencontrait notre projet de convention, s'est borné à demander, sous le nom de *sened*, un acte plus en rapport avec les usages orientaux et moins conforme aux idées solennelles qu'implique d'ordinaire le mot de convention dans le droit public européen.

» Deux clauses étendues de ce premier projet de *sened* par lesquelles nous demandions, non pas, comme on l'a prétendu, le droit de confirmer l'élection du patriarche de Constantinople, mais simplement le maintien des immunités ecclésiastiques et des avantages temporels accordés *ab antiquo* par la Porte aux quatre patriarches de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, ainsi qu'aux métropolitains, évêques et autres chefs spirituels de l'Église orientale, ayant soulevé de trop graves objections, le prince Menschikoff n'a point refusé de supprimer entièrement ces deux clauses. Il en est résulté un second projet de sened, sur l'acceptation duquel il a longtemps insisté.

» Enfin, au dernier moment, la Porte persistant à rejeter toute espèce d'engagement qui porterait une forme bilatérale et synallagmatique quelconque, notre ambassadeur, dans l'esprit de ses instructions, avait été jusqu'à déclarer que si la Porte voulait accepter et signer immédiatement une note telle que celle dont vous trouverez ci-joint le projet lui-même, il consentirait lui-même à se contenter d'un pareil document et à le considérer comme réparation et garantie suffisantes.

» Voilà donc quel était, au moment où le prince Menschikoff a quitté Constantinople, le véritable *ultimatum* posé par le cabinet impérial; et c'est sur le retard qu'a mis la Porte à accepter la pièce en question que notre négociateur a enfin levé l'ancre pour Odessa et interrompu nos rapports diplomatiques avec le gouvernement ottoman.

» Ce qu'il a cédé successivement sur la forme et le fond de nos propositions mêmes, il l'a cédé également sur le terme originairement fixé pour leur admission. Il lui avait été prescrit, après une longue et stérile attente, de demander à la Porte une réponse définitive dans le terme de trois jours; et, quoique cette réponse conséquemment eût dû lui être donnée dès le 8 mai n. st., ce n'est pourtant que le 21 qu'il a quitté Constantinople.

» Après trois mois consécutifs de laborieuse négociation, ayant ainsi épuisé jusqu'aux dernières concessions possibles, l'empereur se voit désormais forcé d'insister péremptoirement sur l'acceptation pure et simple du projet de note. Toujours mû néanmoins par les considérations de patience et de longanimité qui l'ont guidé jusqu'ici, il laisse à la Porte un nouveau sursis de huit jours pour se décider; après quoi, quelque effort qu'il en coûte à ses dispositions conciliantes, il se verra bien forcé d'aviser aux moyens de se procurer, par une attitude plus

prononcée, la satisfaction qu'il a vainement essayé d'obtenir jusqu'ici par des voies pacifiques.

» Ce n'est pas sans un vif et profond regret qu'il adoptera cette attitude. Mais, à force d'aveuglement et d'obstination, on aura voulu le pousser dans une situation où, la Russie, acculée, pour ainsi dire, à l'extrême limite de la modération, ne pourrait plus céder d'un pas qu'au prix de sa considération politique.

» Veuillez, monsieur, communiquer au gouvernement auprès duquel vous êtes accrédité, en portant à sa connaissance la pièce importante qui sert d'annexe à cette dépêche. Nous le prions d'y vouer sa plus grande attention; car c'est elle qui forme en ce moment le nœud gordien de la question; le nœud que nous ne demandons encore qu'à délier PACIFIQUEMENT, mais qu'on semble avoir pris à tâche de vouloir nous forcer à rompre.

» En soumettant notre *ultimatum* au jugement impartial des cabinets, nous leur laissons à décider si, après les torts si graves dont la Porte s'est rendue coupable envers nous, après qu'elle nous a donné tant de causes de ressentiment légitime, il était possible de se contenter d'une moindre satisfaction. L'examen consciencieux de notre projet de note prouvera que, dépouillé de toute forme de traité ou même de contrat synallagmatique, il n'a rien qui soit contraire aux droits de souveraineté du sultan, rien qui implique de notre part les prétentions exagérées que nous prête une défiance aussi injurieuse pour nous qu'elle est peu justifiée par nos actes antérieurs.

» Cet examen suffira, nous l'espérons, pour faire évanouir les faux bruits répandus sur nos exigences hautaines, et pour montrer que, si le rejet des derniers moyens d'accommodement que nous proposons pour résoudre les difficultés qui nous ont été suscitées dans l'affaire des Lieux-Saints amène des complications compromettantes pour la paix, ce n'est pas sur nous que la responsabilité en devra peser aux yeux du monde.

» Recevez, etc.

» *Signé* NESSELRODE. »

A cette circulaire était annexé l'ultimatum du prince Menschikoff.

L'ordre chronologique amène ici l'insertion du premier manifeste du czar, relatif à l'occupation des provinces Danubiennes :

« Par la grâce de Dieu, nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., etc., etc.

» Savoir faisons :

» Il est à la connaissance de nos fidèles et bien-aimés sujets que, de temps immémorial, nos glorieux prédécesseurs ont fait vœu de défendre la foi orthodoxe.

» Depuis l'instant où il a plu à la divine Providence de nous transmettre le trône héréditaire, l'observation de ces devoirs sacrés, qui en sont inséparables, a constamment été l'objet de nos soins et de notre sollicitude. Basés sur le glorieux traité de Kaïnaragig, confirmé par les transactions solennelles conclues postérieurement avec la Porte Ottomane, ces soins et cette sollicitude ont toujours eu pour but de garantir les droits de l'Église orthodoxe.

» Mais, à notre profonde affliction, malgré tous nos effort pour défendre l'intégrité des droits et priviléges de notre Église orthodoxe, dans ces derniers temps, de nombreux actes arbitraires du gouvernement ottoman ont porté atteinte à ces



Paris. — Typ. Morris et Cie.

Bataille de l'Alma.

droits, et menaçaient enfin d'anéantir complétement tout l'ordre de choses sanctionné par les siècles, et si cher à la foi orthodoxe.

» Nos efforts pour détourner la Porte d'actes semblables sont restés infructueux, et même la parole solennelle que le sultan nous avait donnée en cette occasion n'a pas tardé à être violée.

» Après avoir épuisé toutes les voies de la persuasion et tous les moyens d'obtenir à l'amiable la satisfaction due à nos justes réclamations, nous avons jugé indispensable de faire entrer nos troupes dans les principautés danubiennes, afin de montrer à la Porte où peut la conduire son opiniâtreté. Toutefois, même à présent, notre intention n'est point de commencer la guerre; par l'occupation des principautés, nous voulons avoir entre les mains un gage qui nous réponde en tout état de cause du rétablissement de nos droits.

» Nous ne cherchons point de conquêtes, la Russie n'en a pas besoin. Nous demandons qu'il soit satisfait à un droit légitime si ouvertement enfreint. Nous sommes prêt, même dès à présent, à arrêter le mouvement de nos troupes, si la Porte Ottomane s'engage à observer religieusement l'intégrité des priviléges de l'Église orthodoxe. Mais si l'obstination et l'aveuglement veulent absolument le contraire, alors, appelant Dieu à notre aide, nous nous en remettrons à lui du soin de décider de notre différend, et, plein d'espoir en sa main toute-puissante, nous marcherons à la défense de la foi orthodoxe.

» Donné à Péterhoff, le 14e jour (26) du mois de juin de l'an de grâce mil huit cent cinquante-trois, et de notre règne le vingt-huitième.

» *Signé* NICOLAS. »

La résolution impériale fut ainsi dénoncée aux cours étrangères, par M. de Nesselrode :

« Saint-Pétersbourg, le 20 juin (2 juillet) 1853.

» MONSIEUR,

» Ma dépêche circulaire du 30 mai passé vous a informé de la rupture de nos rapports diplomatiques avec le gouvernement ottoman. Elle vous a chargé d'instruire le cabinet près duquel vous êtes accrédité des griefs que nous a donnés la Porte, de nos efforts infructueux pour en obtenir satisfaction, et des concessions successives que nous a fait faire notre désir sincère de conserver avec le gouvernement turc de bonnes et amicales relations. Vous savez qu'après avoir renoncé tour à tour à l'idée d'une garantie obtenue sous forme de convention, sened, ou autre acte synallagmatique quelconque, nous avions réduit nos demandes à la signature d'une simple note, telle que celle dont le texte vous a été transmis.

» Vous aurez pu voir que cette note, indépendamment des dispositions plus particulières aux saints lieux, ne renferme au fond autre chose, quant à la garantie générale réclamée en faveur du culte, qu'une simple confirmation de celle que nous possédons depuis longtemps. Je vous ai fait remarquer, monsieur, que lorsque la signature de cette pièce constituait aux yeux de l'empereur la seule et vraie réparation qu'il puisse accepter pour l'offense commise envers lui par la violation du firman de l'année 1852, comme aussi des promesses solennelles qu'y avait jointes le sultan, j'ai ajouté qu'un pareil acte était d'ailleurs indispensable, puisque l'obtention de nouveaux firmans, susceptibles d'être restreints, aussi bien que le premier, ne pouvait plus à elle seule nous offrir de gage suffisant pour l'avenir. En-

fin, je ne vous ai point dissimulé que si, après huit jours de réflexion, la Porte Ottomane refusait d'obtempérer à notre demande, l'empereur se verrait dans l'obligation de recourir, pour obtenir satisfaction, à des mesures plus décisives qu'une simple interruption de rapports.

» En posant cet *ultimatum* à la Porte, nous avions plus particulièrement informé les grands cabinets de nos intentions. Nous avions engagé nommément la France et la Grande-Bretagne à ne pas compliquer par leur attitude les difficultés de la situation, à ne pas prendre trop tôt des mesures qui, d'un côté, auraient pour effet d'encourager l'opposition de la Porte, de l'autre engageraient plus avant qu'ils ne l'étaient dans la question l'honneur et la dignité de l'empereur.

» J'ai le regret de vous annoncer aujourd'hui que cette double tentative a malheureusement été vaine.

» La Porte, comme vous le verrez par la lettre ci-jointe de Réchid-Pacha, vient de faire à celle que je lui avais adressée une réponse négative ou au moins évasive.

» D'autre part, les deux puissances maritimes n'ont pas cru devoir déférer aux considérations que nous avions recommandées à leur sérieuse attention. Prenant avant nous l'initiative, elles ont jugé indispensable de devancer immédiatement par une mesure *effective* celles que nous ne leur avions annoncées que comme purement *éventuelles*, puisque nous en subordonnions la mise à effet aux résolutions finales de la Porte, et qu'au moment même où j'écris, l'exécution n'en a pas encore commencé. Elles ont sur-le-champ envoyé leurs flottes dans les parages de Constantinople. Elles occupent déjà les eaux et ports de la domination ottomane à portée des Dardanelles. Par cette attitude avancée, les deux puissances nous ont placés sous le poids d'une démonstration comminatoire, qui, comme nous le leur avions fait pressentir, devait ajouter à la crise de nouvelles complications.

» En présence du refus de la Porte, appuyé par la manifestation de la France et de l'Angleterre, il nous devient plus que jamais impossible de modifier les résolutions qu'en avait fait dépendre l'empereur.

» En conséquence, Sa Majesté Impériale vient d'envoyer au corps de nos troupes stationné en ce moment en Bessarabie l'ordre de passer la frontière pour occuper les principautés.

» Elles y entrent, non pour faire à la Porte une guerre offensive, que nous éviterons, au contraire, de tout notre pouvoir aussi longtemps qu'elle ne nous y forcera point, mais parce que la Porte, en persistant à nous refuser la garantie morale que nous avions droit d'attendre, nous oblige à y substituer provisoirement une garantie matérielle; parce que la position qu'ont prise les deux puissances dans les ports et eaux de son empire, en vue même de sa capitale, ne pouvant être envisagée par nous dans les circonstances actuelles que comme une occupation maritime, nous donne en outre une raison de rétablir l'équilibre des situations réciproques moyennant une prise de position militaire. Nous n'avons, du reste, aucune intention de garder ce poste plus longtemps que ne l'exigeront notre honneur et notre sécurité. Elle sera toute temporaire; elle nous servira uniquement de gage jusqu'à ce que de meilleurs conseils aient prévalu dans l'esprit des ministres du sultan.

» En occupant les principautés pour un temps, nous désavouons d'avance toute idée de conquête. Nous ne prétendons obtenir aucun agrandissement de territoire. Sciemment et volontairement, nous ne chercherons à exciter aucun soulèvement parmi les populations chrétiennes de la Turquie. Dès que celle-ci nous aura accordé la satisfaction qui nous est due, et qu'en même temps viendra

à cesser la pression qu'exerce sur nous l'attitude des deux puissances maritimes, nos troupes rentreront à l'instant même dans les limites de la Russie. Quant aux habitants des principautés, la présence de notre corps d'armée ne leur imposera ni charges ni contributions nouvelles. Les fournitures qu'ils nous feront seront liquidées par nos caisses militaires, en temps opportun et à un taux fixé d'avance par leur gouvernement. Les principes et règles de conduite que nous nous sommes prescrits à cet égard, vous les trouverez exposés dans la proclamation ci-jointe que le général prince Gortschakoff, chef du corps d'occupation, a été chargé de publier à son entrée dans les deux provinces.

» Nous ne nous dissimulons nullement, monsieur, combien l'attitude que nous prenons a de portée, et quelles en peuvent devenir ultérieurement les conséquences si le gouvernement turc nous oblige à la faire sortir du cercle étroit et limité dans lequel nous désirons l'enfermer. Mais la position où il nous jette, en poussant les choses à l'extrême, en nous refusant toute satisfaction légitime, en ne répondant par aucune concession quelconque à toutes celles que le prince Menschikoff avait faites successivement sur la forme comme sur le fond originaire de nos propositions, ne nous laisse plus d'autre parti à prendre. Il y a plus : les principes si péremptoirement posés, malgré la modération du langage, dans la lettre responsive de Réchid-Pacha, aussi bien que dans sa note du 26 mai dernier aux représentants des quatre puissances à Constantinople, n'iraient à rien moins, s'il fallait les prendre à la lettre, qu'à mettre en question tous nos droits acquis, qu'à frapper de nullité toutes nos transactions antérieures.

» En effet, si le gouvernement ottoman juge contraire à son indépendance et à ses droits de souveraineté tout engagement diplomatique quelconque, même sous forme de simple note, dans lequel il s'agirait de stipuler avec un gouvernement étranger pour la religion et les églises, que devient l'engagement qu'il a contracté autrefois envers nous, sous une forme bien autrement obligatoire, de protéger dans ses États notre religion et ses églises?

» Pour peu que nous admettions un principe si absolu, il nous faudrait déchirer de nos propres mains le traité de Kaïnaragig, comme tous ceux qui le confirment, et abandonner volontairement le droit qu'ils nous ont conféré de veiller à ce que le culte grec soit efficacement protégé en Turquie.

» Est-ce là ce que veut la Porte? a-t-elle intention de se dégager de toutes ses obligations antérieures, et de faire sortir de la crise actuelle l'abolition à tout jamais de tout un ordre de relations que le temps avait consacré?

» L'Europe impartiale comprendra que, si la question se posait en ces termes, elle deviendrait pour la Russie, malgré les intentions les plus conciliantes, insoluble pacifiquement. Car il s'agirait pour nous de nos traités, de notre influence séculaire, de notre crédit moral, de nos sentiments les plus chers, nationaux et religieux.

» Qu'on nous permette de le dire : la contestation actuelle et tout le retentissement que la presse lui a donné en dehors des cabinets reposent sur un pur malentendu ou sur un défaut d'attention suffisante à tous nos antécédents politiques.

» On semble ignorer ou l'on perd de vue que la Russie jouit virtuellement, par position et par traité, d'un ancien droit de surveillance à la protection efficace de son culte en Orient, et le maintien de cet ancien droit, qu'elle ne saurait abandonner, on se le représente comme impliquant la prétention toute nouvelle d'un *protectorat* à la fois religieux et politique dont on s'exagère la portée et les conséquences.

» C'est à ce triste malentendu que tient toute la crise du moment.

» La portée et les conséquences de notre prétendu nouveau protectorat politique n'ont point d'existence réelle. Nous ne demandons pour nos coréligionnaires en Orient que le strict *statu quo*, que la conservation des priviléges qu'ils possèdent *ab antiquo* sous l'égide de leur souverain. Nous ne nierons pas qu'il n'en résulte pour la Russie ce qu'on peut justement appeler un patronage religieux. C'est celui que de tout temps nous avons exercé en Orient. Or, si jusqu'ici l'indépendance et la souveraineté de la Turquie ont trouvé moyen de se concilier avec l'exercice de ce patronage, pourquoi l'une et l'autre en souffriraient-elles à l'avenir, du moment que nos prétentions se réduisent à ce qui n'en est au fond que la simple confirmation?

» Nous l'avons dit, et nous le répétons, l'empereur ne veut pas plus aujourd'hui qu'il ne l'a voulu dans le passé renverser l'empire ottoman, ou s'agrandir à ses dépens. Après l'usage si modéré qu'il a fait en 1829 de la victoire d'Andrinople, quand cette victoire et ses conséquences mettaient la Porte à sa merci; après avoir, seul en Europe, sauvé la Turquie, en 1833, d'un démembrement inévitable; après avoir, en 1839, pris auprès des autres puissances l'initiative des propositions qui, exécutées en commun, ont empêché le sultan de voir son trône faire place à un nouvel empire arabe, il devient presque fastidieux de donner les preuves de cette vérité. Au contraire, le principe fondamental de la politique de notre auguste maître a toujours été de maintenir aussi longtemps que possible le *statu quo* actuel de l'Orient.

» Il l'a voulu et le veut encore, parce que tel est en définitive l'intérêt bien entendu de la Russie, déjà trop vaste pour avoir besoin d'une extension de territoire; parce que, prospère, paisible, inoffensif, placé comme utile intermédiaire entre des États puissants, l'empire ottoman arrête le choc des rivalités qui, s'il tombait, se heurteraient incontinent pour s'en disputer les ruines ; parce que la prévoyance humaine s'épuise vainement à chercher les combinaisons les plus propres à combler le vide que laisserait dans l'équilibre politique la disparition de ce grand corps. Mais si telles sont les vues réelles, avouées, sincères de l'empereur, pour qu'il puisse y rester fidèle il faut aussi que la Turquie agisse envers nous de manière à nous offrir la possibilité de coexister avec elle; qu'elle respecte nos traités particuliers et les conséquences qui en dérivent; que des actes de mauvaise foi, de sourdes persécutions, des vexations perpétuelles, intentés à notre culte, ne nous créent pas une situation qui, intolérable à la longue, nous forcerait d'en confier le remède aux chances aveugles du hasard.

» Telles sont, monsieur, les considérations que vous êtes chargé de faire valoir auprès du gouvernement... en portant à sa connaissance, par la présente dépêche, les résolutions et les intentions de S. M. l'empereur.

» Recevez, monsieur, etc.

» *Signé* NESSELRODE. »

Le lendemain du jour où cette circulaire était adressée au corps diplomatique, les Russes passaient le Pruth, qui sépare la Russie de la Valachie et de la Moldavie, et faisaient irruption dans ces principautés, précédés de la proclamation suivante :

« HABITANTS DE LA MOLDAVIE ET DE LA VALACHIE,

» S. M. l'empereur, mon auguste maître, m'a ordonné d'occuper votre territoire avec le corps d'armée dont il a daigné me confier le commandement.

» Nous n'arrivons au milieu de vous ni avec des projets de conquête ni avec l'intention de modifier les institutions qui vous régissent et la situation politique que des traités solennels vous ont garantie.

» L'occupation provisoire des principautés, que je suis chargé d'effectuer n'a d'autre but que celui d'une protection immédiate et efficace dans des circonstances imprévues et graves où le gouvernement ottoman, méconnaissant les nombreuses preuves d'une sincère alliance que la cour impériale n'a cessé de lui donner depuis la conclusion du traité d'Andrinople, répond à nos propositions les plus justes par des refus, à nos conseils les plus désintéressés par la plus offensante méfiance.

» Dans sa longanimité, dans son constant désir de maintenir la paix en Orient comme en Europe, l'empereur évitera une guerre offensive contre la Turquie aussi longtemps que sa dignité et les intérêts de son empire le lui permettront.

» Le jour où il obtiendra la réparation qui lui est due et les garanties qu'il est en droit de réclamer pour l'avenir, ses troupes rentreront dans les limites de la Russie.

» Habitants de la Moldavie et de la Valachie, je remplis également un ordre de S. M. I. en vous déclarant que la présence de ses troupes dans votre pays ne vous imposera ni charges ni contributions nouvelles; que les fournitures en seront liquidées par nos caisses militaires en temps opportun et à un taux fixé d'avance, d'accord avec vos gouvernements.

» Envisagez votre avenir sans inquiétude, livrez-vous avec sécurité à vos travaux agricoles et à vos spéculations commerciales, obéissez aux règlements qui vous régissent et aux autorités établies. C'est par le fidèle accomplissement de ces devoirs que vous acquerrez les meilleurs titres à la généreuse sollicitude et à la puissante protection de S. M. l'empereur.

» *Signé* l'aide de camp général, prince GORTSCHAKOFF. »

Il n'était plus possible à la France et à l'Angleterre de se faire illusion sur les tendances russes; aussi les gouvernements de ces deux pays protestèrent-ils, l'un avec la sage gravité qui est l'essence du tempérament national, l'autre avec la mâle fierté qui dictait jadis à M. Henri de Larochejacquelein ces belles paroles :

« A une menace la France ne peut répondre que la main sur la garde de son épée. »

Note circulaire adressée par M. Drouin de Lhuys aux agents français à l'étranger.

« Paris, le 15 juillet 1853.

» MONSIEUR,

» La nouvelle dépêche de M. le comte de Nesselrode, que le *Journal de Saint-Pétersbourg* publiait le lendemain du jour où elle était expédiée à toutes les légations de Russie, a produit sur le gouvernement de l'empereur une impression que S. M. I. m'a ordonné de vous faire connaître sans détour.

» Nous ne pouvons que déplorer de voir la Russie, au moment même où les efforts de tous les cabinets pour amener une solution satisfaisante des difficultés actuelles témoignent si hautement de leur modération, prendre une attitude qui

rend le succès de leurs négociations plus incertain, et impose à quelques-uns d'entre eux le devoir de repousser la responsabilité que l'on essayerait vainement de faire peser sur leur politique.

» Je ne voudrais pas, monsieur, revenir sur une discussion épuisée; mais comme M. le comte de Nesselrode allègue toujours, à l'appui des prétentions de Saint-Pétersbourg, l'offense que la Porte aurait commise à son égard en ne tenant pas compte des promesses qu'elle aurait faites à la légation de Russie à l'époque du premier règlement de la question des Lieux-Saints, en 1852, je suis bien forcé de répéter que les firmans rendus par le sultan, à la suite de la mission de M. le prince Menschikoff, ont été tout fondement à cet unique grief, et que s'il est un gouvernement autorisé à élever des plaintes légitimes, CE N'EST PAS CELUI DE S. M. L'EMPEREUR NICOLAS.

En effet, à la date du 10 mai dernier, M. le comte de Nesselrode, qui venait de recevoir des dépêches de M. l'ambassadeur de Russie à Constantinople, se félicitait, avec M. le général de Castelbajac, d'un résultat qu'il considérait comme une heureuse conclusion de l'affaire des Lieux-Saints ; M. Kisseleff, à Paris, me faisait une semblable déclaration, et partout les agents du cabinet de Saint-Pétersbourg tenaient le même langage.

» Les demandes formulées postérieurement par M. le prince Menschikoff quand l'objet principal de sa mission était atteint, quand on annonçait déjà son retour, ne se rattachaient donc par aucun lien à celles qu'il avait fait accueillir par la Porte; et c'était bien une nouvelle question, une difficulté plus grave qui surgissait à Constantinople, alors que l'Europe, un instant alarmée, était invitée par la Russie elle-même à se rassurer complétement.

» Pris en quelque sorte au dépourvu par des exigences qu'ils n'avaient pas dû soupçonner, les représentants de la France, de l'Autriche, et de la Grande-Bretagne et de la Prusse à Constantinople ont loyalement employé leurs efforts pour empêcher une rupture dont les conséquences pouvaient être si fatales. Ils n'ont pas conseillé à la Porte une résistance de nature à l'exposer aux dangers les plus sérieux; et reconnaissant à l'unanimité que les demandes de la Russie touchaient de trop près à la liberté d'action et à la souveraineté du sultan pour qu'ils pussent se permettre un avis, ils ont laissé aux seuls ministres de S. H. la responsabilité du parti à prendre. Il n'y a donc eu, de leur part, ni pression d'aucun genre ni ingérence quelconque, et si le gouvernement ottoman, livré à lui-même, n'a pas voulu souscrire aux conditions qu'on prétendait lui imposer, il faut assurément qu'il les ait trouvées entièrement incompatibles avec son indépendance et sa dignité.

» C'est dans de telles conjonctures, monsieur, que M. le prince Menschikoff a quitté Constantinople en rompant toute relation diplomatique entre la Russie et la Porte, et que les puissances engagées par leurs traditions et leurs intérêts à maintenir l'intégrité de la Turquie ont eu à se tracer une ligne de conduite.

» Le gouvernement de S. M. I., d'accord avec celui de S. M. B., a pensé que la situation était trop menaçante pour ne pas être surveillée de près, et les escadres de France et d'Angleterre reçurent bientôt l'ordre d'aller mouiller dans la baie de Besika, où elles arrivèrent au milieu du mois de juin.

» Cette mesure, toute de prévoyance, n'avait aucun caractère hostile à l'égard de la Russie ; elle était impérieusement commandée par la gravité des circonstances et amplement justifiée par les préparatifs de guerre qui, depuis plusieurs mois, se faisaient en Bessarabie et dans la rade de Sébastopol.

» Le motif de la rupture entre le cabinet de Saint-Pétersbourg et la Porte avait,

pour ainsi dire, disparu; la question qui pouvait se poser à l'improviste à Constantinople, c'était celle de l'existence même de l'empire ottoman, et jamais le gouvernement de S. M. I. n'admettra que de vastes intérêts se trouvent en jeu sans revendiquer aussitôt la part d'influence et d'action qui convient à sa puissance et à son rang dans le monde. A la présence d'une armée russe sur les frontières de terre de la Turquie il avait le droit et le devoir de répondre par la présence de ses forces navales à Besika, dans une baie librement ouverte à toutes les marines, et située en deçà des limites que les traités défendent de franchir en temps de paix.

» Le gouvernement de Russie, du reste, devait bientôt se charger d'expliquer lui-même la nécessité du mouvement ordonné aux deux escadres.

» Le 31 mai, en effet, quand il était impossible de connaître à Saint-Pétersbourg, où la nouvelle n'en parvint que le 17 juin, les résolutions auxquelles pourraient s'arrêter la France et l'Angleterre, M. le comte de Nesselrode envoyait à la Porte, sous forme d'une lettre à Réchid-Pacha, un dernier ultimatum, à bref délai, et qui contenait, très-clairement exprimée, la menace d'une prochaine occupation des principautés du Danube.

» Lorsque cette décision était prise avec une solennité qui ne permettait plus à un gouvernement jaloux de sa dignité de la modifier, lorsque, par une circulaire datée du 11 juin, S. M. l'empereur Nicolas la faisait annoncer à l'Europe, comme pour en rendre l'exécution plus irrévocable, notre escadre était encore à Salamine, et celle de l'Angleterre n'était pas sortie du port de Malte.

» Ce simple rapprochement de dates suffit, monsieur, pour indiquer de quel côté est partie cette initiative que l'on s'efforce aujourd'hui de décliner en en rejetant la responsabilité sur la France et l'Angleterre; il suffit également pour prouver qu'entre la communication faite à Paris et à Londres de la démarche tentée directement par M. le comte de Nesselrode à Constantinople et le rejet de cet ultimatum, le temps a manqué matériellement aux gouvernements de S. M. I. et de S. M. B. pour exercer, dans un sens quelconque, leur influence à Constantinople. Non, monsieur, je le dis avec toute la puissance de la conviction, le gouvernement français, dans ce grave débat, n'a nul reproche à se faire; il repousse au fond de sa conscience, non moins que devant l'Europe, la responsabilité qu'on lui impute, et, fort de sa modération, en appelle sans crainte à son tour au jugement des cabinets.

» Sauf le but si différent des deux démonstrations, il y avait peut-être une sorte d'analogie dans les situations respectives quand l'armée russe se tenait sur la rive gauche du Pruth, et que les flottes de France et d'Angleterre jetaient l'ancre à Besika. Cette analogie a disparu depuis le passage de la rivière qui forme les limites de l'empire russe et de l'empire ottoman. M. le comte de Nesselrode, d'ailleurs, semble le reconnaître quand il suppose déjà des escadres en vue de Constantinople, et représente comme une compensation nécessaire à ce qu'il appelle notre *occupation maritime* la position militaire prise par les troupes russes sur les bords du Danube.

» Les forces anglaises et françaises ne portent, par leur présence en dehors des Dardanelles, aucune atteinte aux traités existants. L'occupation de la Valachie et de la Moldavie, au contraire, constitue une violation manifeste de ces mêmes traités. Celui d'Andrinople, qui détermine les conditions du protectorat de la Russie, pose implicitement le cas où il serait permis à cette puissance d'intervenir dans les principautés : ce serait si leurs privilèges étaient méconnus par les Turcs.

» En 1848, quand ces provinces ont été occupées par les Russes, elles se trouvaient en proie à une agitation révolutionnaire qui menaçait également leur sécu-

rité, celle de la puissance souveraine et celle de la puissance protectrice. La convention de Balta-Liman, enfin, a admis que si des événements semblables venaient à se renouveler dans une période de sept années, la Russie et la Turquie prendraient en commun les mesures les plus propres à rétablir l'ordre. Les priviléges de la Moldavie et de la Valachie sont-ils menacés? Des troubles révolutionnaires ont-ils éclaté sur leur territoire? Les faits répondent d'eux-mêmes qu'il n'y a lieu, pour le moment, à l'application ni du traité d'Andrinople ni de la convention de Balta-Liman.

» De quel droit les troupes russes ont-elles donc passé le Pruth, si ce n'est du droit de la guerre, d'une guerre, je le reconnais, dont on ne veut pas prononcer le vrai nom, mais qui dérive d'un principe nouveau, fécond en conséquences désastreuses, que l'on s'étonne de voir pratiquer pour la première fois par une puissance conservatrice de l'ordre européen à un degré aussi éminent que la Russie, et qui n'irait à rien moins qu'à l'oppression, en pleine paix, des États faibles par les États plus forts qui sont leurs voisins?

» L'intérêt général du monde s'oppose à l'admission d'une semblable doctrine, et la Porte, en particulier, a le droit incontestable de voir un acte de guerre dans l'envahissement de deux provinces qui, quelle que soit leur organisation spéciale, font partie intégrante de son empire. Elle ne violerait donc pas plus que les puissances qui viendraient à son aide le traité du 31 juillet 1841, si elle déclarait les détroits des Dardanelles et du Bosphore ouverts aux escadres de France et d'Angleterre. L'opinion du gouvernement de S. M. I. est formelle à cet égard, et bien que, dans sa pensée, elle n'exclue pas la recherche d'un moyen efficace de conciliation entre la Russie et la Turquie, j'ai invité M. le général de Castelbajac à faire connaître notre manière de voir à M. le comte de Nesselrode et à lui communiquer cette dépêche. Je vous autorise également à en remettre une copie à M.

» Agréez, monsieur, , l'assurance de ma haute considération,

» DROUYN DE LHUYS. »

Réponse du comte de Clarendon à la deuxième circulaire du comte de Nesselrode.

« Foreign-Office, 16 juillet 1853.

» MONSIEUR,

» Le baron Brunow m'a communiqué la dépêche circulaire adressée par le comte de Nesselrode aux légations de Russie, sous la date du 20 juin (2 juillet) 1853.

» J'aurais beaucoup de peine à vous exprimer l'étonnement et le regret avec lesquels le gouvernement de S. M. a vu la déclaration contenue dans cette dépêche, savoir : que c'était par suite du refus de l'Angleterre et de la France d'accéder aux recommandations du gouvernement russe et par suite de l'entrée de leurs flottes dans les eaux de la Turquie que l'occupation des principautés avait eu lieu.

» Je remarque d'abord, quant à la première de ces assertions, que la dépêche du comte de Nesselrode, adressée sous la date du 1er juin au baron de Brunow, n'a pas été communiquée au gouvernement de S. M. avant le 8 juin, et par conséquent les ordres adressés à l'amiral Dundas, depuis une semaine, de se rendre près des Dardanelles, n'ont pas été donnés, comme le prétend la circulaire du comte de Nesselrode, après que les considérations exprimées dans sa dépêche avaient été soumises au gouvernement anglais.

» Mais en eût-il été autrement, les ordres n'eussent-ils pas été donnés, il eût été possible au gouvernement de S. M. de croire que la menace d'occuper les

principautés ne serait pas mise à exécution, par suite du refus de la Porte d'accepter des conditions qu'elle avait rejetées sans hésitation quelques jours auparavant.

» En conséquence, le 8 juin, le gouvernement de S. M. devait considérer l'occupation des principautés comme inévitable, et il pense que le cabinet de Saint-Pétersbourg ne prétendra pas que la note du comte de Nesselrode à Réchid-Pacha ne contenait qu'une simple menace qu'on ne se proposait nullement de mettre à exécution.

» En fait, d'ailleurs, la note du comte de Nesselrode, en date du 31 mai dernier, qui contient l'expression des intentions hostiles de la Russie, aurait suffi elle seule à autoriser le gouvernement de S. M. à prendre des mesures pour protéger la Turquie.

» Je vais tâcher d'établir à quelle époque et pour quels motifs la flotte anglaise a été envoyée dans les eaux de la Turquie.

» Le prince Menschikoff, par ordre de son gouvernement, a déclaré dans sa note du 5 mai, dont la copie a été reçue à Londres le 18 du même mois, que tout retard dans l'adoption des propositions qu'il avait faites au sujet de l'Église grecque, « serait considéré par lui comme un manque de respect envers son gouvernement » et lui imposerait les devoirs les plus pénibles. »

» En conséquence, dans sa note du 11 mai, dont la copie a été reçue à Londres le 30 du même mois, le prince Menschikoff, prévoyant que la résolution de la Porte serait négative ou insuffisante, disait : Si les principes qui formaient la base des articles proposés sont rejetés ;

» Si, par une opposition systématique, la Sublime Porte persiste à refuser de s'entendre d'une manière intime et directe avec la Russie, il devait considérer sa mission comme terminée, interrompre ses relations avec le ministère de S. M. le sultan, et rejeter sur ses ministres la responsabilité de toutes les conséquences qui pourraient en résulter.

» Enfin, dans sa note du 15 mai, reçue à Londres le 1er juin, le prince Menschikoff conclut dans les termes suivants : « C'est à la sagacité de Votre Excellence à » peser les conséquences incalculables et les grandes calamités qui peuvent en » résulter et qui pèseront de tout leur poids sur la responsabilité des ministres » de S. M. le sultan. »

» D'une part, les menaces réitérées envers une puissance dont la Russie elle-même a déclaré qu'elle prétendait soutenir l'indépendance ; ces menaces, disons-nous, faites pour soutenir des demandes bien peu conformes aux assurances données au gouvernement de S. M. ; d'autre part, les grands armements de terre et de mer faits sur la frontière même de la Turquie ne laissaient aucun doute dans l'esprit du gouvernement de S. M. sur l'imminence du danger auquel le sultan allait être exposé.

» Le gouvernement de S. M. regrettait profondément que ce danger résultât des actes du gouvernement russe, l'un des signataires du traité de 1841 ; mais comme le gouvernement de S. M. maintient aussi énergiquement qu'en 1841 les principes énoncés dans ce traité, et comme il pense que la paix de l'Europe est attachée au maintien de l'empire ottoman, il a compris que le moment était venu de se tenir en mesure de défendre le sultan dans l'intérêt même de la paix.

» Aussi, en apprenant le brusque départ du prince Menschikoff, le gouvernement de S. M. prit la résolution de mettre la flotte anglaise, qui n'avait pas encore quitté Malte, à la disposition de l'ambassadeur de S. M. à Constantinople.

» Le 1er juin, le gouvernement a adressé à lord Stratford-Redcliffe une dépêche

qui l'autorisait, dans certaines circonstances données, à appeler la flotte et à la diriger sur tel point qu'il jugerait convenable. Le 2 juin, le gouvernement adressait à l'amiral Dundas des instructions pour qu'il se rendît immédiatement près des Dardanelles et se mît en communication avec l'ambassadeur de S. M. La veille nous avions reçu copie de la note du prince Menschikoff, en date du 18 mai, dans laquelle il déclarait que sa mission était terminée, et que le refus de la garantie demandée « imposerait au gouvernement impérial la nécessité de la trouver dans » sa propre force. »

» Le 2 juin, je fis connaître au baron de Brunow la mesure prise par le gouvernement de S. M. Il n'a pas pu transmettre cette communication à Saint-Pétersbourg avant le 7 ou le 8, et, par conséquent, elle n'a pu avoir la moindre influence sur la résolution prise par le gouvernement russe.

» Cependant, la note dans laquelle le comte de Nesselrode annonçait à Réchid-Pacha que « dans quelques semaines les troupes russes recevraient l'ordre de » passer la frontière de l'empire, » portait la date du 31 mai ; sa dépêche au baron de Brunow, dans laquelle il a dit que si la Porte ne signe pas la note du prince Menschikoff dans une semaine, à dater du jour où elle serait remise à Réchid-Pacha, l'empereur «ordonnerait à ses troupes d'occuper les principautés,» porte la date du 1er juin.

» Il résulte évidemment de ce qui précède que la flotte anglaise n'a point été envoyée dans les eaux de la Turquie au mépris des considérations soumises au gouvernement de S. M. par le cabinet de Saint-Pétersbourg, et que la résolution d'occuper les principautés a été prise par le gouvernement russe la veille du jour où sont parties de Londres les instructions adressées à lord Stratford-Redcliffe.

» Cette décision a été prise parce que le gouvernement russe ne pouvait pas croire sérieusement un seul instant que la Porte acceptât, sans variante, les clauses que l'intérêt de sa sûreté et de sa dignité l'avaient obligée à repousser quelques jours auparavant. Néanmoins, le comte de Nesselrode affirme, dans sa dépêche circulaire du 27 juillet, que la présence des flottes anglaise et française dans la baie de Besika a provoqué et justifié l'occupation des principautés ; il prétend que les flottes sont presque en vue de la capitale, qu'elles en sont à peine à 200 milles, et que l'occupation maritime des ports et des eaux de la Turquie par ces flottes ne peut être balancée que par une occupation militaire de la part de la Russie.

» Mais le gouvernement de S. M. doit protester contre cette assertion dans les termes les plus énergiques. Il nie qu'il y ait aucune ressemblance entre la position des flottes combinées dans la baie de Besika et celle des armées russes dans les principautés. Les flottes ont aussi bien le droit de mouiller dans la baie de Besika que dans un mouillage quelconque de la Méditerranée. Leur présence dans ces eaux n'est interdite par aucun traité ; elle ne viole aucun territoire, et n'est contraire à aucun principe du droit des gens ; elle ne menace point l'indépendance de l'empire ottoman, et assurément la Russie ne devrait pas y voir une offense.

» Au contraire, l'occupation des principautés par la Russie constitue une violation du territoire du sultan et du traité social relatif à cette partie de son empire; elle constitue une infraction aux principes du droit des gens et un acte d'hostilité directe contre le sultan, auquel celui-ci aurait le droit de répondre par une déclaration de guerre et par une réquisition aux flottes alliées de s'avancer vers Constantinople pour la défendre.

» Cette occupation enfin constitue un précédent si dangereux, c'est un acte si violent de la part d'un État puissant contre un État que sa faiblesse devrait protéger, qu'elle a soulevé dans toute l'Europe des sentiments d'alarme et de répro-

bation. Il est évidemment impossible d'admettre qu'il existe aucune ressemblance ou qu'il y ait lieu d'établir aucune comparaison entre la position des flottes anglaise et française hors des Dardanelles et celle des armées russes dans les principautés.

» C'est avec un profond regret que le gouvernement de S. M. se voit placé dans la nécessité d'exprimer son opinion sur l'invasion récente du territoire turc, mais il croit que, s'il s'abstenait, il manquerait à son devoir et rendrait plus difficile à l'avenir son intervention pour la défense et le maintien des traités qui constituent le droit public européen et la seule garantie effective de la paix générale et des droits des nations.

» Les souffrances que l'occupation des principautés doit causer aux habitants seront sans doute diminuées par le gouvernement russe, qui prendra évidemment à sa charge les frais de cette occupation. Après avoir si souvent et si longuement discuté les demandes faites par la Russie à la Sublime Porte, je ne crois pas avoir besoin d'insister sur les autres passages de la dépêche circulaire du comte de Nesselrode, qui, d'ailleurs, ne contient ni fait ni argument nouveau à l'appui des demandes de la Russie.

» Je dois toutefois exprimer la conviction que la Russie se trompe en disant que la Porte est peu disposée à faire droit aux justes demandes de la Russie ou qu'elle cherche à échapper aux engagements qu'elle a pris envers la Russie. Si cette imputation était fondée, le gouvernement de S. M. n'aurait pas manqué d'employer toute l'influence dont il dispose pour engager la Porte à remplir loyalement ses engagements.

» Mais le gouvernement de S. M. n'a pas plus connaissance de la violation des engagements de la Turquie que des nombreux actes arbitraires du gouvernement ottoman, qui, dit-on, ont attenté aux droits de l'Église grecque et menacé de renverser un ordre de choses sanctionné par le temps et précieux pour l'Église orthodoxe. La Russie demande, en faveur de ses coréligionnaires en Orient, le *statu quo* strict et le maintien des priviléges dont ils ont joui sous la protection des empereurs de Russie.

» Mais le comte de Nesselrode se dispense complétement de donner des explications sur la manière dont le *statu quo* a été troublé, — sur les priviléges qui ont été méconnus, — sur les plaintes qui ont été faites, — sur les griefs qu'on a refusé de redresser. Le gouvernement de S. M. ne connaît qu'une seule offense faite par le gouvernement turc à la Russie, et cette offense a été réparée à la satisfaction du prince Menschikoff, et le dernier firman par lequel le sultan confirme les priviléges et les immunités de l'Église grecque a été reçu avec une vive reconnaissance par le patriarche de Constantinople. Où sont donc les motifs qui, comme le dit M. le comte de Nesselrode, justifieraient aux yeux de l'Europe impartiale la position prise par la Russie?

» Le comte de Nesselrode ajoute que la Russie, grâce à sa position géographique et à ses traités, possède virtuellement le droit de protéger l'Église grecque en Orient. S'il en est ainsi, et si ce droit (quelles que puissent être sa nature et son étendue) n'est pas interrompu, c'est la Russie qui met en doute son existence ou sa validité en s'efforçant d'obtenir de la Porte de nouveaux engagements.

» Si les anciens droits existent, et s'ils sont respectés par la Turquie, la Russie n'a aucun motif de se plaindre; mais si la Russie cherche à étendre ses droits, la Turquie a, de son côté, le droit d'examiner avec soin les demandes nouvelles qu'on lui fait et de repousser celles qui sont incompatibles avec son indépendance et sa dignité.

» Le gouvernement de S. M. reçoit avec une sincère satisfaction les assurances nouvelles que la politique de Sa Majesté Impériale et l'intérêt de la Russie exigent le maintien de l'état de choses qui existe en Orient; et comme les intérêts de la Turquie lui imposent la nécessité d'observer ses engagements envers la Russie, le gouvernement de S. M. se flatte que la Russie ne désirera pas (en faisant effort, dans les circonstances actuelles, pour faire accepter des demandes que la Porte ne peut admettre) prolonger une crise qui peut rendre inévitables des conséquences que l'Europe a si grand besoin d'éviter.

» Vous êtes autorisé à lire cette dépêche au comte de Nesselrode, et même à en donner copie à Son Excellence.

» Je suis, etc.

» *Signé* CLARENDON. »

La multiplicité de toutes ces pièces diplomatiques ayant entravé le cours naturel de notre narration, nous croyons utile de résumer succinctement les faits énumérés dans ce chapitre premier.

En 1844, à l'aide d'un firman arraché au sultan, la Russie élève une église grecque sur les dépendances du Saint-Sépulcre; les latins appellent de cet empiètement auprès de la cour de France, des négociations sont entamées et se poursuivent lorsque la disparition de la croix latine placée par les catholiques dans le sanctuaire de Bethléem vient fournir à ces derniers un nouveau grief et donner occasion à M. de Bourqueney, notre ambassadeur à Constantinople, de formuler cette double réclamation :

Rétablissement de la croix enlevée; restitution aux latins de divers Lieux-Saints successivement envahis par les grecs. La révolution de 1848 substitue le général Aupick à M. de Bourqueney : tandis que le gouvernement provisoire fait un appel à toutes les puissances catholiques de l'Europe en faveur du clergé latin de Jérusalem, notre nouvel ambassadeur près la sublime Porte, propose de remettre à une commission mixte le soin de régler le différend, ce qui est accepté par le sultan Abdul-Medjid; mais bientôt, sur la protestation de l'empereur Nicolas, le sultan casse la commission mixte et la remplace par des ulémas et des fonctionnaires turcs, offrant d'étendre aux deux rites la communauté des sanctuaires disputés par chacun. Cet accommodement est refusé, de part et d'autre, et la commission après plusieurs réunions, décide que les grecs, en conservant la petite coupole du Saint-Sépulcre, partageront la grande avec les latins, auxquels il sera permis d'officier

dans la chapelle du tombeau de la Vierge, à la condition de ne rien modifier de la décoration intérieure ; quant à l'église de Bethléem, elle demeurera affectée aux grecs, qui devront seulement remettre à leurs rivaux une clef du sanctuaire et deux de la grotte de la Nativité.

Acceptée par les ministres, validée par un firman, cette décision est expédiée à Jérusalem où les grecs empêchent son exécution à l'instigation des agents du czar ; et comme le sultan ordonne à son représentant de passer outre, le prince Menschikoff est député extraordinairement de Saint-Pétersbourg à Constantinople. Le premier acte du diplomate russe est de pousser par une grossièreté le ministre des affaires étrangères Fuad-Effendi à se démettre de son emploi. Fuad-Effendi a vécu en Russie, il connaît les tendances moscovites, ce serait un dangereux adversaire, tandis que son successeur Rifaat-Pacha pourra se laisser abuser par le vieil ambassadeur. Après cette première victoire, l'amiral Menschikoff profite du départ de M. de la Valette, notre représentant, pour intriguer sourdement auprès de l'ambassade anglaise et prévenir s'il se peut toute alliance même défensive. Le remplaçant de M. de la Valette, M. de Lacour, est à peine installé, que le prince croit avoir atteint ce résultat, et, le 19 avril, il adresse à Rifaat-Pacha la demande formelle d'un traité entre la Porte et la Russie, garantissant les droits et immunités des chrétiens du culte gréco-russe. Sa note, très-injurieuse dans la forme, se termine par une menace, au cas où le sultan ne déférerait pas à la volonté du czar. Neuf jours après, Rifaat-Pacha refusant d'accorder à la Russie une suzeraineté spirituelle qui amènerait infailliblement son ingérence dans les affaires intérieures de la Porte, répond au prince Menschikoff qu'on suspecte à tort les intentions de la Turquie, et que cette puissance prend à la face du monde entier l'engagement de respecter et de faire respecter les priviléges religieux des chrétiens du rite grec. Deux firmans du sultan succèdent à cette réponse et viennent clore le débat relatif aux Lieux-Saints; mais cette satisfaction ne suffit pas à l'ambassadeur russe, et, dans une nouvelle note à la date du 5 mai, il insiste sur la nécessité où il est d'obtenir des garanties, et propose un projet de traité où reparaissent ses précédentes

exigences, en assignant à la réponse du ministre des affaires étrangères un laps de cinq jours *pour tout délai*.

En présence d'une crise imminente, S. H. Abdul-Medjid change son ministère pour le mettre à la hauteur des événements. Mustapha-Pacha est nommé grand vizir en remplacement de Méhémed-Ali-Pacha, qui devient ministre de la guerre, et Réchid-Pacha succède à Rifaat-Pacha, au ministère des affaires étrangères. L'installation des nouveaux élus n'ayant eu lieu que le 13 mai, c'est le 17 seulement que Réchid-Pacha accuse réception de la note du 5 en demandant un délai de cinq jours pour que le nouveau ministère ait le temps d'examiner le traité proposé. Le lendemain, l'ambassadeur russe réplique par la notification de son prochain départ motivé sur le peu de sincérité des ministres ottomans; il faut donc accepter sans discussion son projét de traité, ou s'exposer aux éventualités d'une rupture avec la Russie. La veille du jour où le prince Menschikoff adresse à la Porte ce menaçant ultimatum, le gouvernement français publie dans *le Moniteur* une note pour rassurer les latins sur l'issue du débat des Lieux-Saints et en même temps pour annoncer son intention d'intervenir dans la question particulière soulevée par l'ambassadeur russe au cas où des complications imprévues en feraient une question de politique européenne.

Tandis que cette publication du *Moniteur* ébranle en France les fibres du sentiment national, à Constantinople la situation se rembrunit de plus en plus. Le cabinet ottoman rejette comme impossibles les conditions posées par l'agent du czar, et Réchid-Pacha se rend auprès du prince Menschikoff, auquel il offre, en compensation, les concessions de détail qui pourront lui sembler de nature à convaincre l'empereur Nicolas du désir qu'a le sultan de conserver avec lui des relations amicales. Pour toute réponse, l'ambassadeur russe produit un nouveau factum qui n'est que la reproduction des précédents. Les ministres, les ulémas et les hauts fonctionnaires ottomans convoqués le déclarent à l'unanimité inacceptable ; et le sultan, auquel l'amiral russe arrache brutalement une audience, revendique hautement l'initiative de tous les actes de ses agents. Ces graves événements se passent le 21 mai; le même jour, le prince Menschikoff réalise sa menace et quitte Constantinople laissant

derrière lui la déclaration que toute décision prise par la Porte en dehors de son dernier projet sera considérée par l'empereur Nicolas comme un acte hostile à la Russie et à sa religion.

Le 26 mai, Réchid-Pacha écrit aux représentants de la Turquie près les gouvernements de France, d'Angleterre, de Prusse et d'Autriche, que le sultan, tout en désirant le maintien de la paix, se voit forcé de prendre des dispositions militaires pour parer aux nombreux armements du czar, et les charge d'en faire la communication aux puissances près desquelles ils sont accrédités. Cinq jours après, une dépêche de M. de Nesselrode à Réchid-Pacha apporte l'adhésion pleine et entière de S. M. Impériale à *tous* les actes du prince Menschikoff, et l'annonce du prochain passage du Pruth par les troupes russes, qui occuperont, à titre de garantie matérielle, les provinces danubiennes jusqu'au jour où le sultan aura signé, *sans variantes*, l'ultimatum de l'ambassadeur moscovite.

Il importe de le dire ici, la Russie ne croyait pas à la possibilité d'une alliance entre la France et l'Angleterre, ce qui explique sa violence. Les intrigues du prince Menschikoff et les tendances du chef du cabinet britannique, lord Aberdeen, avaient créé à Saint-Pétersbourg des illusions qui s'étaient fortifiées du refus de l'amiral Dundas d'amener sa flotte dans les eaux de la Turquie, quand, à l'instigation du divan, il y avait été invité par le colonel Rose, et de l'immobilité des vaisseaux anglais dans la rade de Malte, lorsque, le 20 mars, l'escadre française de la Méditerranée allait occuper l'archipel grec. Mais le vieux parti moscovite s'était leurré d'un vain espoir, et, le 4 juin, les flottes combinées des deux nations recevaient l'ordre d'aller s'embosser à l'entrée des Dardanelles, et l'amiral de Lassusse, s'étant laissé distancer par lord Dundas d'un jour, cédait le commandement à l'amiral Hamelin.

Quant à la Turquie, elle ne demeurait pas non plus inactive. Le 5 juin, un firman du sultan confirme les chrétiens du rite grec dans tous leurs priviléges et prérogatives, et le 15 du même mois, Réchid-Pacha signale à M. de Nesselrode ce firman comme le meilleur témoignage des dispositions amicales et pacifiques de S. H. Abdul-Medjid, ajoutant que les

travaux de défense, récemment ordonnés par la Porte, ne sont que la conséquence obligée des armements de la Russie, et offrant d'envoyer à Saint-Pétersbourg un ambassadeur extraordinaire pour renouer les négociations, si le gouvernement russe consent à reconnaître l'impossibilité pratique des conditions posées par le prince Menschikoff.

La nouvelle de la prochaine arrivée des flottes alliées dans la baie de Besika oblige M. de Nesselrode à envoyer une circulaire aux représentants de la Russie près les divers gouvernements de l'Europe, et cette circulaire où les faits sont outrageusement dénaturés, et où la conduite du czar est justifiée par de mensongères interprétations des traités préexistants, part de Saint-Pétersbourg le 11 juin. Le 26, l'empereur Nicolas dans un premier manifeste, décrète la prochaine occupation des provinces Danubiennes, et le 2 juillet une seconde circulaire de son chancelier annonce ce manifeste à l'Europe. Le lendemain, les troupes russes, commandées par le général Gortschakoff, passent le Pruth, qui sert de frontière commune à la Russie et aux principautés danubiennes.

Alea jacta est! Le Rubicon est franchi! la France et l'Angleterre resteront-elles paisibles spectatrices d'une aussi monstrueuse violation du droit des nations? non certes! et les souverains qui dirigent leurs destinées seront à la hauteur des événements, si grands qu'ils deviennent. Deux protestations partent à la fois de Paris et de Londres. Dans l'une, M. Drouyn de Lhuys, avec une louable énergie, conteste toutes les allégations de la chancellerie russe, et taxe d'acte offensif et de déclaration de guerre l'envahissement des principautés; dans l'autre, le comte Clarendon regarde le passage du Pruth comme un acte d'hostilité direct contre le sultan, auquel celui-ci AURAIT LE DROIT de répondre par une déclaration de guerre, et *par une réquisition aux flottes alliées de s'avancer vers Constantinople pour la défendre*, et pose en principe que l'Angleterre ne saurait tolérer cette atteinte aux traités existants.



Paris.—Typ. Morris et Comp.

Leroy de Saint-Arnaud, maréchal de France

CHAPITRE II.

Les troupes russes dans les principautés. — Les hospodars. — La conférence de Vienne. — Déclaration de guerre du sultan. — Effectif des troupes russes sur le Danube et en Asie. — La flotte de la mer Noire. — L'armée turque. — Lettre d'Omer-Pacha au prince Gortschakoff. — Commencement des hostilités. — Affaire d'Issatcha. — Deuxième manifeste de l'empereur de Russie. — Proclamation d'Omer-Pacha. — Prise du fort Saint-Nicolas. — Combat d'Oltenitza. — Bataille d'Acalzique. — Sinope. — Adresse de Réchid-Pacha aux gouvernements de France et d'Angleterre. — Reprise des conférences de Vienne. — Note collective du 5 décembre. — Refus de l'armistice par la Porte. — Circulaire diplomatique de M. Drouyn de l'Huys.

Bien que la dépêche de M. de Nesselrode, en date du 15 juin, confirmée par la proclamation du général Gortschakoff, eut assuré aux Moldo-Valaques le maintien de leur administration intérieure, le premier soin du commandant en chef des troupes russes, aussitôt son installation dans les principautés, fut d'inviter les princes Ghika et Stirbey, hospodars de Valachie et de Moldavie, à cesser toutes relations avec le sultan, leur souverain légitime, et, de plus, à verser au trésor de l'armée le tribut énoncé dans le hatti-chérif de 1802 et accepté par la Porte Ottomane en remplacement des redevances qu'avaient jusque là payées les principautés en chevaux, moutons, grains, menues denrées, bois de construction, etc., etc.

Ces prétentions de la Russie furent connues à Constantinople en même temps que l'envahissement des provinces danubiennes, et déter-

minèrent les lettres de rappel que, le 25 du même mois, Réchid-Pacha adressa aux deux hospodars ; mais déjà l'influence russe prédominait à Bucharest et à Yassy ; au lieu de protester par leur départ contre la présence des troupes du czar dans leurs Etats et la violation du traité de Balta-Liman, les princes Ghika et Stir-Bey demandèrent au sultan de rester à leur poste, et celui-ci qui voulait épuiser tous les moyens de conciliation y consentit.

De ce dernier acte de condescendance, il serait injuste d'inférer qu'Abdul-Medjid envisageât avec une résignation apathique les périls de sa situation. L'issue de la conférence de Vienne démentirait cette opinion en tant qu'on aurait pu la concevoir un seul moment.

A la suite du premier manifeste de l'empereur Nicolas, MM. de Bourqueney pour la France, de Westmoreland pour l'Angleterre, de Buol pour l'Autriche et de Meyendorf pour la Prusse s'étaient réunis à Vienne afin d'aviser aux moyens d'éclaircir les divers points litigieux du débat entre la Turquie et la Russie. La diplomatie se flattait d'imposer silence au canon ! Vaines espérances, la plume devait rester impuissante là où déjà les épées étaient sorties du fourreau, et cette grande question de l'Orient qui préoccupe l'Europe depuis si longtemps voulait être vidée sur un autre champ de bataille que le tapis vert d'une salle de conférences. Après de nombreuses séances et des discussions animées, la note suivante fut rédigée par les plénipotentiaires, soumise à la Russie qui l'accepta, et adressée à Constantinople où elle parvint le 10 août :

« S. M. le sultan n'ayant rien de plus à cœur que de rétablir entre elle et S. M. l'empereur de Russie les relations de bon voisinage et de parfaite entente qui ont été malheureusement altérées par de récentes et pénibles complications, a pris soigneusement à tâche de rechercher les moyens d'effacer les traces de ce différend.

» Un *iradé* suprême, en date de..., lui ayant fait connaître la décision impériale, la Sublime Porte se félicite de pouvoir la communiquer à S. Exc. le comte de Nesselrode.

» Si, à toute époque, les souverains de Russie ont témoigné leur active sollicitude *pour le maintien des immunités et priviléges de l'Église orthodoxe grecque dans l'empire ottoman, les sultans ne se sont jamais refusés à les consacrer de nouveau par des actes solennels qui attestaient de leur ancienne et constante bienveillance* à l'égard de leurs sujets chrétiens. S. M. le sultan Abdul-Medjid, aujourd'hui régnant, animé des mêmes dispositions, et voulant donner à S. M. l'empereur de Russie un témoignage personnel de son amitié la plus sincère, n'a écouté que sa confiance infinie dans les qualités éminentes de son auguste ami et

allié, et a daigné prendre en sérieuse considération les *représentations* dont S. Exc. le prince Menschikoff s'est rendu l'organe auprès de la Sublime Porte.

» Le soussigné a reçu l'ordre, en conséquence, de déclarer par la présente que S. M. le sultan restera fidèle à la lettre et à l'esprit des stipulations *des traités de Kaïnaragig et d'Andrinople*, *relativement* à la protection du culte chrétien, et que *Sa Majesté regarde* comme étant de son honneur de faire observer à tout jamais et de préserver de toute atteinte, soit présentement, soit dans l'avenir, la jouissance des priviléges spirituels qui ont été accordés par les augustes aïeux de Sa Majesté à l'Église orthodoxe d'Orient, et qui sont maintenus et confirmés par elle, et, en outre, à faire participer, dans un esprit de haute équité, le rite grec *aux avantages concédés aux autres rites chrétiens par conventions ou dispositions particulières*. La Sublime Porte sera justifiée si elle ne peut pas admettre l'emploi d'expressions aussi équivoques que celles de conventions ou de dispositions particulières en faveur d'une grande communauté de tant de millions de sujets qui professent le rite grec.

» Du reste, comme le firman impérial qui vient d'être donné au patriarcat et au clergé grecs, et qui contient la confirmation de leurs priviléges spirituels, doit être regardé comme une nouvelle preuve de ces nobles sentiments, et comme, en outre, la proclamation de ce firman, qui donne toute sécurité, devra faire disparaître toute crainte à l'égard du rite qui est la religion de S. M. l'empereur de Russie, je suis heureux d'être chargé de faire la présente notification.

» Quant à la garantie qu'à l'avenir il ne sera rien changé aux lieux de visitation de Jérusalem, elle résulte du firman revêtu du hatti-chérif du 15 de la lune de rebiul-ewel 1268, expliqué et corroboré par les firmans des..., et l'intention de S. M. le sultan est de faire exécuter sans aucune altération ses décisions souveraines.

» La Sublime Porte, en outre, promet officiellement qu'il ne sera apporté aucune modification à l'état de choses qui vient d'être réglé, sans entente préalable entre les gouvernements de France et de Russie, et sans préjudice pour les différentes communautés chrétiennes.

» Pour le cas où la cour impériale de Russie en ferait la demande, il serait assigné une localité convenable dans la ville de Jérusalem ou dans les environs pour la construction d'une église consacrée à la célébration du service divin pour les ecclésiastiques russes, et d'un hospice pour les pèlerins indigents ou malades de la mêne nation.

» La Sublime Porte s'engage, dès à présent, à souscrire à cet égard un acte solennel qui placerait ces fondations pieuses sous la surveillance spéciale du consul général de Russie en Syrie et en Palestine.

Le gouvernement ottoman fut étrangement surpris à la réception de cette note, qui reproduisait et légitimait toutes les revendications du prince Menschikoff, et, après en avoir délibéré, il envoya aux gouvernements de France, d'Angleterre, d'Autriche et de Prusse un mémoire explicatif où il énumérait les diverses modifications demandées par le sultan et précisait la portée de ces modifications. Elles étaient au nombre de trois. Les voici dans leur ordre :

1° Le troisième paragraphe commence en ces termes : « Si, à toute » époque, les empereurs de Russie ont témoigné de leur active sollici» tude pour le maintien des immunités et priviléges de l'Église grecque » dans l'empire ottoman, les sultans ne se sont jamais refusés à les con» sacrer de nouveau par des actes solennels! » L'adhésion à ce paragraphe n'implique-t-elle pas la reconnaissance que le maintien des priviléges de l'Église grecque dans les États ottomans est exclusivement dû à l'active sollicitude des czars, tandis que, depuis le glorieux règne de Mehmed le Conquérant, ces priviléges ont été octroyés et maintenus sans la participation de qui que ce soit.

2° Le quatrième paragraphe où se trouve mentionné le traité de Kaïnaragig peut laisser croire, par l'ambiguïté de sa rédaction, que les priviléges religieux sont le résultat naturel et l'esprit commenté dudit traité, ce qui constituerait infailliblement au profit de la Russie un droit d'immixtion dans les affaires intérieures de la Sublime-Porte, droit équivalent à un partage de la souveraineté. Si l'on tient à rappeler dans le projet actuel la promesse énoncée au traité dont s'agit, il importe d'expliquer catégoriquement que cette protection est entièrement distincte de la question des priviléges religieux.

3° A la fin de ce même quatrième paragraphe, on décrète l'extension au rite grec des avantages octroyés aux autres cultes chrétiens. L'intérêt bien entendu de Sa Hautesse étant d'accorder cette extension, non seulement pour les avantages actuellement concédés aux communautés ses sujettes, mais encore pour les immunités à venir, il est donc superflu d'ajouter que la Porte sera justifiée de ne pouvoir admettre les équivoques expressions de conventions ou de dispositions particulières, en faveur du rite grec pratiqué par tant de millions de ses sujets.

Sous la condition de ces changements, le sultan s'engageait à signer la note de la conférence, en échange de l'évacuation des principautés. Le mémoire finissait par un appel aux hautes puissances, à l'effet d'obtenir une solide garantie contre toute ingérence à l'avenir dans le ressort de sa puissance et toute occupation momentanée de la Moldavie et de la Valachie.

La rédaction de la Porte Ottomane envoyée au cabinet de Saint-

Pétersbourg y fut refusée, ainsi que le constate une dépêche du comte de Nesselrode à M. de Meyendorff, à la date du 26 août (8 septembre) 1853. Dans cette dépêche, le ministre du czar énonçait en substance : que la première rectification, proclamant la constante sollicitude des sultans pour le culte orthodoxe, réduisait à néant la démarche du prince Menschikoff et taxait d'injustice et de déloyauté la conduite de la Russie; que la seconde avait pour but évident d'affaiblir le traité de Kaïnaragig, tout en ayant l'air de le confirmer; enfin que la troisième cachait une fin de non recevoir complétement inadmissible, en disant que le gouvernement ottoman s'obligeait à laisser participer le culte orthodoxe aux avantages qu'il accorderait aux autres communautés religieuses, *sujettes de la Porte*, attendu qu'un privilége concédé à une communauté catholique ou autre composée, non de rayas indigènes, mais de prêtres et laïques étrangers, échapperait ainsi aux communautés orthodoxes, sans réclamation fondée de leur part.

Les ambassadeurs de France et d'Angleterre ayant, après lecture du refus de M. de Nesselrode, émis hautement l'opinion que les conditions imposées à la Porte étaient périlleuses, qu'on ne devait pas les lui présenter à nouveau, la conférence fut dissoute de droit mais non de fait, et M. de Buol invita MM. de Bourqueney et de Westmoreland à la patience, s'engageant à obtenir du czar, qu'il allait retrouver à Olmütz, des concessions suffisantes pour le maintien de la paix. En effet, le 25 septembre, les empereurs d'Autriche et de Russie eurent une entrevue à Olmütz; le 3 octobre, le roi de Prusse rejoignait ces deux monarques à Varsovie et les ramenait le 8 à Berlin. Quoique le secret de ces divers conciliabules n'ait point encore transpiré, il est permis de croire qu'on n'y débattait pas une solution pacifique, à en juger par cette note confidentielle émanée du conseil des trois souverains et envoyée, le 20 octobre, à l'internonce d'Autriche, le baron de Brück, pour être remise à Réchid-Pacha :

« En conseillant unanimement à la Sublime Porte d'adopter le projet de note concerté à Vienne, les cours d'Autriche, de France, d'Angleterre et de Prusse sont pénétrées de la conviction que ce document ne porte nullement atteinte aux droits souverains et à la dignité de S. M. le sultan.

» Cette conviction est fondée sur les assurances positives que le cabinet de Saint-

Pétersbourg a données quant aux intentions qui animent S. M. l'empereur de Russie en demandant une garantie générale des immunités religieuses accordées par les sultans à l'Église grecque dans leur empire.

» Il ressort de ces assurances qu'en demandant, en vertu du principe posé dans le traité de Kaïnaragig, que le culte et le clergé grecs continuent à *jouir de leurs priviléges spirituels sous l'égide de leur souverain*, l'empereur ne demande rien de contraire à l'indépendance et aux droits du sultan, rien qui implique une intention d'ingérence dans les affaires intérieures de l'empire ottoman.

» Ce que veut l'empereur de Russie, c'est le maintien strict du *statu quo* religieux de son culte, savoir : une égalité entière de droits et d'immunités entre l'Église grecque et les autres communautés chrétiennes sujettes de la Porte, par conséquent la jouissance, en faveur de l'Église grecque, des avantages accordés à ces communautés. Il n'entend point ressusciter les priviléges de l'Église grecque tombés en désuétude par l'effet du temps ou des changements administratifs, mais demande que le sultan la fasse participer à tous les avantages qu'il accorderait à l'avenir à d'autres rites chrétiens.

» Le cabinet impérial d'Autriche aime, par conséquent, à ne pas douter que la Sublime Porte, en pesant encore une fois, avec toute la sérieuse attention que la gravité de la situation exige, les explications données par la Russie dans le but de préciser la nature et l'extension de ses demandes, ne se décide à l'adoption pure et simple de la note de Vienne.

» Cette adoption, tout en assurant au gouvernement ottoman un nouveau titre à la sympathie et à l'appui des puissances qui la lui ont conseillée, lui offre à la fois un moyen aussi prompt qu'honorable d'opérer sa franche réconciliation avec l'empire de Russie, réconciliation que tant d'intérêts majeurs réclament si impérativement. »

Cette note fut repoussée à Constantinople ; c'est que là aussi la marche des événements avait amené de sérieuses complications. Le 18 septembre, une dépêche télégraphique y avait apporté à l'internonce autrichien la nouvelle du refus de la Russie de ratifier les modifications introduites par la Porte dans le projet de Vienne. Avant la comunication officielle, qui n'eut lieu que trois jours après, M. de Brück s'empressa de voir les ambassadeurs de France et d'Angleterre, MM. de Lacour et Strafford de Redcliffe et les invita à se réunir à lui pour obtenir du gouvernement ottoman l'acceptation pure et simple de la convention des plénipotentiaires. Après plusieurs réunions et à la suite d'une séance tenue dans la nuit du 24 au 25 septembre, il fut décidé qu'une démarche en ce sens serait faite auprès du sultan, mais il était trop tard ! Le 25 septembre, le même jour où l'héritier de Hapsbourg et le descendant des Romanoff se rencontraient à Olmütz, Abdul-Medjid assemblait, sous la présidence du grand vizir, un conseil extraordinaire

composé de tous les ministres, des hauts fonctionnaires et des grands dignitaires de l'empire, au nombre de deux cents. Ce conseil se réunit deux fois, les 25 et 26 septembre, et déclara à l'unanimité des voix que la Porte ne pouvait, sans porter atteinte à sa dignité souveraine, revenir en rien sur les changements qu'elle avait faits à la note de Vienne. Cette déclaration revêtue du fetva (mandement) du scheick-ul-Islam (prince de l'islamisme) fut soumise à la sanction souveraine du sultan et notifiée dans *le journal de Constantinople* au public. En même temps, un manifeste annonçait aux puissances que le sultan allait défendre par les armes l'intégrité de son territoire et sa prérogative souveraine contre les attaques de la Russie. Quelques jours après, *le* 5 *moharrem* 1270 (8 *octobre* 1853), une proclamation du grand vizir Mustapha-Pacha invitait les habitants de Constantinople et de ses trois faubourgs, Scutari, Eyoub et Galata, à respecter les personnes et les propriétés de ceux de leurs compatriotes qui partageaient les convictions religieuses de l'ennemi, sous peine de châtiments sévères pour les contrevenants. Louable tolérance qui, en dépit des intrigues des agents secrets de Saint-Pétersbourg, fut appréciée comme elle méritait de l'être par les ulémas et les prêtres chrétiens et prévint toute espèce de légalisation des griefs du gouvernement russe.

Avant d'entrer dans le détail des opérations militaires, il est important d'énumérer les forces de chaque parti en Europe et en Asie.

L'armée russe, entrée dans les principautés sous le commandement du prince Gortschakoff, ayant le général Kotzebüe pour chef d'état-major général, se composait d'environ cent vingt mille hommes ainsi répartis :

1° Le quatrième corps (corps Danneberg).

2° Une partie du cinquième corps (corps Luders) comprenant une division d'infanterie de ligne, une division de cavalerie, quatre batteries d'artillerie à pied, deux batteries d'artillerie à cheval, un bataillon de chasseurs d'élite.

3° Quatorze régiments de Cosaques du Don, avec leur artillerie com posée de sept batteries à cheval, sous le commandement du comte Orloff.

4° Deux équipages de pont et un parc d'artillerie de gros calibre.

Le corps d'Osten-Sacken, dans son cantonnement de Bessarabie,

de l'autre côté du Pruth, formait la réserve de l'armée d'occupation.

Du côté des turcs, l'armée de Roumélie, commandée en chef par le *muchir* (maréchal) Omer-Pacha, comptait cent soixante mille hommes savoir :

Artillerie. . . . . 40 batteries à 12 par régiment de 1300 hommes. . . . . 4,300 hommes.

Cavalerie régulière. . . . . . 12 régiments de 720 hommes. 8,640

Gendarmes à cheval. 10,000

Albanais irréguliers. 12,000

Contingent égyptien. 15,000

Infanterie. 105,000

Elle se divisait en quatre corps principaux stationnés comme suit :

A Chumla, près des monts Balkans, cinquante mille hommes commandés par Omer-Pacha. A ce corps étaient annexés deux bataillons de tirailleurs de formation récente, armés par la France de carabines à tige sur le modèle de celles des chasseurs de Vincennes. A Babadaji, ancienne résidence des pachas de Silistrie, au sommet de la Dobristcha, vingt mille commandés par Alim-Pacha. En Bulgarie, sur le Danube, de Sistow à Ruscht-Schuck, trente mille commandés par Mustapha-Pacha; de Sistow à Widdin, vingt-cinq mille commandés par Ismaïl-Pacha; à Varna, Pravardin, Tirnova et dans les forteresses des Balkans, trente mille; indépendamment de cinquante mille hommes de réserve sous le commandement de Rifaat-Pacha qui avait établi son quartier général en Bulgarie, à Sophia.

En Asie, l'armée russe du Caucase, sous les ordres du prince Woronzoff, était forte de cent-soixante mille hommes; celle des turcs, divisée en deux corps ayant pour chefs Abdi-Pacha et Sélim-Pacha ne comptait que cent mille hommes de troupes régulières et cinquante mille irréguliers.

Si les forces de terre s'équilibraient numériquement, il n'en était pas de même des forces maritimes. De ce côté, tout l'avantage était pour la Russie dont la flotte de la mer Noire, soit à Sévastopol, soit à Nicolaïef, menaçait tout à la fois la Roumélie et l'Anatolie, Varna, Bourgas

et Constantinople, comme Amâstrah, Sinope, Trézibonde et Batoum. Voici le dénombrement de cette flotte aussi superbe, —aussi inutile,— que *l'Armada invicta* du successeur de Charles-Quint :

Un vaisseau de ligne à hélice de 120 canons, *le Bosphore*; cinq vaisseaux de ligne trois-ponts de 120 canons, *le Grand-duc Constantin, le Paris, le Varsovie, les Trois-Saints, les Douze Apôtres*. Total : 720 canons sur sept bâtiments.

Onze vaisseaux de ligne de 84 canons, *l'Alexandre, l'Impératrice Marie, l'Anapa, Uriel, Varna, Selafael, Chraboi, Yagudiel, Swiatoslaf, Tchesme, Rostislaf* : 924 canons sur onze bâtiments. Quatre frégates à voiles de 54 canons, *la Médée, la Messembria, la Sizopolis, la Kulavcha* : 216 canons sur quatre bâtiments.

Trois frégates à voile de 44 canons, *la Flore, la Kagul, la Kovarna* : 132 canons sur trois bâtiments.

Neuf bricks ou corvettes à voile de 20 canons, *l'Adrienne l'Andromaque, la Calypso, l'Enée, le Mercure, le Néarque, le Ptolémée, le Pylade, le Thésée* : 180 canons sur neuf bâtiments.

Trois vapeurs à aubes de 6 canons, *le Gromonosetz* (400 chevaux), *le Vladimir* (400), *la Bessarabie* (260) : 18 canons sur trois bâtiments.

Onze vapeurs à aubes de 3 canons, *l'Odessa* (260 chevaux), *l'Elbo-rouz* (260), *la Chersonèse* (250), *la Crimée* (250), *le Boetz* (150), *le Mogoutski* (150), *la Colchide* (120), *le Grosno* (120), *le Maladets* (120), *la Severnaïa-Svesda* (120), *l'Argonaute* (44) : 33 canons sur onze bâtiments.

Total général : 2,223 canons sur quarante-huit bâtiments.

Mentionnons en outre bon nombre de vaisseaux dématés transformés en pontons ou faisant office de batteries flottantes, vingt-cinq goëlettes, yachts et transports, une flottille de canonnières manœuvrée par les cosaques dont trente chaloupes pour la mer d'Azof et quinze pour le Danube, un grand nombre de petits vapeurs en fer de 50 à 100 chevaux, et trois remorqueurs sur le Danube.

Aussitôt que la statistique qui précède eut été publiée dans les journaux de France et d'Angleterre, nos populations d'occident, aveuglées par le préjugé, commencèrent à désespérer de la cause ottomane. On connaissait le soldat russe auquel Napoléon 1er a rendu hommage dans

ses causeries de Sainte Hélène. D'une nature vigoureuse, rompu à tous les exercices du corps, endurci contre l'intempérie des saisons et la fatigue, on savait qu'en campagne un morceau de biscuit et un peu d'eau suffisent à sa nourriture; on savait encore qu'un rouble par homme lui paraît la récompense suffisante d'une victoire qu'il a achetée de son sang et qu'au combat il brave volontiers la mitraille ennemie, par crainte du bâton de ses officiers; on savait enfin que, par son inflexible fermeté, il est le digne héritier de ces scythes que Fermanel nous peint comme les belliqueux nomades qui incommodent le plus leurs ennemis, marchant jour et nuit et ne se reposant qu'après la victoire, ou dans la mort.

Quant aux turcs, si l'on ne songeait plus aux ortas de janissaires figurant sur les contrôles pour plus de trois cent mille hommes, et ne pouvant réunir, ainsi qu'il arriva sous Mahmoud, un effectif de vingt-cinq mille soldats qui désertèrent pour moitié aux portes d'Andrinople, après avoir consacré vingt-trois jours à un trajet de quarante-six heures de marche, on se rappelait cet esprit d'insubordination inhérent aux troupes ottomanes qui contraignit un grand visir, enfermé dans son camp de Chumla avec quatre-vingt mille hommes, à lever aux environs, sur le refus de ses soldats de quitter leurs cantonnements, cinq mille hommes pour aller, à vingt-cinq lieues de là, secourir la place de Kratowa assiégée par les russes. On croyait que servilement attachés aux vieilles coutumes, ils ignoraient tout des méthodes précises créées et perfectionnées dans la guerre convertie en art, et n'avaient qu'une brutale audace à opposer à l'ordre, à la tactique et aux savantes combinaisons de leurs ennemis. Le temps n'est pas loin de nous en effet où, dans un des Codes turcs, on lisait cette disposition :

« Toute loi nouvelle est une *innovation*, déclare le saint prophète, *toute innovation est un égarement et tout égarement conduit au feu éternel.* »

Grave erreur pourtant et coupable ignorance! Le fanatisme ne règne plus à la Sublime-Porte, et, grâce à de sages modifications, les troupes s'y étaient préparées à mériter ce beau nom de *nouvelle armée victorieuse* que leur avait décerné le sultan Mahmoud en les instituant

le 29 mai 1826 en remplacement des janissaires. Vers 1843, Riza-Pacha avait eu la gloire de voir sanctionner par le jeune sultan un plan de réorganisation militaire qui, habilement mis en œuvre, put suffire à la régénération des troupes turques; heureusement pour l'empire de Mahomet, Abdul-Medjid, en ceignant, le 2 juillet 1839, le sabre d'Othman dans la mosquée d'Eyoub, n'avait point abdiqué les idées réformatrices de son père, et, par ses soins, l'armée des sultans manœuvra suivant l'ordonnance française en ce qui concerne l'infanterie, la cavalerie et le génie; quant à l'artillerie, elle participa du système français et du système prussien. C'est encore à la France qu'il demanda des modèles pour la hiérarchie et les attributions des grades, mais ce qui surtout fit la force de la nouvelle armée, ce fut, à l'imitation de la landwerh prussienne et de l'organisation militaire des cantons suisses, la division du service en deux catégories, l'activité et le *redif* (réserve). Après un temps déterminé passé sous les drapeaux, le soldat turc réintègre ses foyers, sous la promesse de répondre au premier appel qui lui sera fait, et cette ingénieuse combinaison permet au sultan de doubler, au cas de guerre, son effectif militaire, sans avoir à remplir ses cadres de recrues ignorantes, impuissantes, presque inutiles.

Les appréhensions de l'Europe occidentale étaient donc mal fondées, les événements le prouveront mieux encore que nos assertions.

Le 8 octobre, le divan fit parvenir au généralissime en chef de l'armée de Roumélie une lettre qu'il devait signer et adresser directement de son camp de Chumla au général Gortschakoff alors à Bucharest où résidait l'hospodar de Valachie qui, à l'imitation de son collègue d'Yassy, ne quitta les principautés que le 28 octobre. Cette lettre était une dernière épreuve pacifique, une suprême tentative de conciliation; elle offrait au général russe un délai de quinze jours pour évacuer les provinces danubiennes, en annonçant que le rejet de cette proposition serait le signal des hostilités.

Le prince Gortschakoff, — cette justice lui est due, — agit en cette circonstance avec la loyauté d'un soldat : au lieu d'abuser son adversaire par d'évasifs atermoiements, il répondit courrier par courrier qu'il

n'était personnellement apte à traiter de la paix ni de la guerre, que sa mission avait pour but l'occupation des principautés dont l'évacuation ne pouvait être décidée qu'à Saint-Pétersbourg. Quoi qu'il en fût de cette réponse, Omer-Pacha ne voulut pas dépasser le terme assigné par sa lettre, et ce ne fut que le 23 octobre qu'un engagement eut lieu à Issatcha, entre les turcs et les soldats de Nicolas. De leurs fortifications d'Issatcha, sur la rive gauche du Danube, ceux-là avaient aperçu deux vapeurs russes escortés de chaloupes canonnières qui essayaient de remonter le Danube dans la direction de Galatz. Bien que peu nombreuse, la garnison ottomane fit une sortie, et si elle ne parvint pas à fermer le passage, du moins le disputa-t-elle avec une vigueur et une audace du meilleur augure pour l'avenir.

Le même jour presqu'au même instant, en amont du Danube et aux environs de Turtukaï, entre Silistrie et Rustch-Schuck, des coups de feu étaient échangés entre deux compagnies russes et quelques égyptiens. Ces rencontres partielles, dues au hasard et sans résultat digne d'appréciation, méritent cependant d'être signalées en ce sens qu'elles empêchèrent un nouveau délai arraché à la longanimité du sultan par l'insistance des quatre ambassadeurs; ce délai reculait au 1er novembre le terme de l'évacuation des provinces danubiennes et la défensive d'Omer-Pacha, si toutefois les hostilités ne se trouvaient pas entamées. Cette suprême tentative diplomatique avait au reste si peu de chance de réussir que le czar Nicolas n'en attendait pas l'issue avant de lancer un deuxième manifeste ainsi conçu :

« Par la grâce de Dieu, nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., etc., etc.

» Savoir faisons :

» Par notre manifeste du 14 juin de la présente année, nous avons fait connaître à nos fidèles et bien-aimés sujets les motifs qui nous ont mis dans l'obligation de réclamer de la Porte Ottomane des garanties inviolables en faveur des droits sacrés de l'Église orthodoxe.

» Nous leur avions annoncé également que tous nos efforts pour ramener la Porte, par des moyens de persuasion amicale, à des sentiments d'équité et à l'observatiou fidèle des traités, étaient restés infructueux, et que nous avions, par conséquent, jugé indispensable de faire avancer nos troupes dans les principautés du Danube. Mais, en adoptant cette mesure, nous conservions encore l'espoir que la Porte n reconnaîtrait ses torts et se déciderait à faire droit à nos justes réclamations.

» Notre attente a été déçue.

» *En vain même les principales puissances de l'Europe ont cherché par leurs exhortations à ébranler l'aveugle obstination du gouvernement ottoman.* C'est par une déclaration de guerre, par une proclamation remplie d'accusations mensongères contre la Russie, qu'il a répondu aux efforts pacifiques de l'Europe, ainsi qu'à notre longanimité. Enfin, enrôlant dans les rangs de son armée les révolutionnaires de tous les pays, la Porte vient de commencer les hostilités sur le Danube. La Russie est convoquée au combat ; il ne lui reste donc plus, se reposant en Dieu avec confiance, qu'à recourir à la force des armes pour contraindre le gouvernement ottoman à respecter les traités et pour en obtenir la réparation des offenses par lesquelles il a répondu à nos demandes les plus modérées et à notre sollicitude légitime pour la défense de la foi orthodoxe en Orient, que professe également le peuple russe.

» Nous sommes fermement convaincu que nos fidèles sujets se joindront aux ferventes prières que nous adressons au Très-Haut, afin que sa main daigne bénir nos armes dans la sainte et juste cause qui a trouvé de tout temps d'ardents défenseurs dans nos pieux ancêtres.

» *In te, Domine, speravi, non confondar in æternum.*

» Donné à Tsarkoé-Sélo, le 20e du mois d'octobre (1er novembre) de l'an de grâce mil huit cent cinquante-trois, et de notre règne le vingt-huitième.

« *Signé* NICOLAS. »

Certes, il y aurait dans ce manifeste plus d'une injustice à signaler, plus d'une erreur à rectifier, mais ne vaut-il pas mieux reproduire cette proclamation d'Omer-Pacha à ses troupes et, quittant les voies tortueuses de la politique, se retremper dans les sentiments chevaleresques du soldat :

« SOLDATS IMPÉRIAUX !

» Quand nous combattrons notre ennemi, fermes et courageux, nous ne fuirons pas, et, pour nous venger de lui, nous sacrifierons notre tête et notre âme. Voyez le Coran ; nous l'avons juré sur le Coran. Vous êtes musulmans, et je ne doute pas que vous ne sacrifiiez votre tête et votre âme pour la religion et pour le gouvernement.

» Mais s'il est parmi vous un seul homme qui ait peur de la guerre, qu'il le dise ; car il est trop périlleux de se présenter à l'ennemi avec de tels hommes. La peur est une maladie du cœur. Celui qui a peur sera employé dans les hôpitaux et à d'autres services ; mais plus tard quiconque tournera le dos à l'ennemi sera fusillé !

» Les hommes courageux qui veulent, au contraire, s'immoler pour la religion et pour le trône, qu'ils restent. Leur cœur est uni à Dieu ; fidèles à la religion et s'ils se montrent valeureux, Dieu leur donnera certainement la victoire.

» Soldats ! purifions notre cœur et puis confions-nous dans l'assistance de Dieu !

» Combattons et faisons le sacrifice de nous-mêmes comme nos aïeux, et comme ils nous ont légué notre patrie et notre religion, nous devons les léguer à nos fils.

» Vous savez tous que le but de cette vie est de servir dignement Dieu et le sultan, et de gagner ainsi le ciel.

» Soldats ! quiconque a de l'honneur doit penser et servir dans ces sentiments. Dieu nous protége !

» *Le muchir* OMER-PACHA. »

Cette proclamation produisit sur l'armée ottomane un excellent effet moral et répondit aux vues du général en chef, qui avait résolu de prendre l'offensive. Son plan de campagne était à la fois ingénieux et simple. En raison des méandres du Danube, la ligne de défense qu'avaient à couvrir les turcs outrepassait les limites du possible, mais ce désavantage s'amoindrissait singulièrement par suite des forteresses, étagées sur la rive droite du fleuve, et des défilés des Balkans qui, au cas du passage des russes, leur opposeraient un double obstacle, — presque insurmontable si l'on évoquait les souvenirs des guerres de 1808 et de 1828. Kalafat, en face de Widdin, était comme la clef de la Serbie ; le général, qui connaissait parfaitement le terrain, ayant été chargé par le sultan, à une époque antérieure, de relever la topographie des provinces danubiennes, ordonna au corps d'Ismaïl de s'en emparer, et, tandis que les russes prenaient position à Slativa, puis à Kratowa, sur la grande route de Bucharest à Temeswar, il tentait sur deux points, pour amener la division des forces ennemies, le passage du Danube, à Giorgewo, au-dessus de Rustch-Schuck, et à Turtukaï, en face d'Oltenitza, bourgade à deux journées de marche de Bucharest, où les russes avaient un campement. Les ottomans échouèrent à Giorgewo, mais le 2 et le 3 novembre, dix mille hommes commandés par le général en chef passèrent sur la rive gauche du fleuve à Oltenitza. Pour cette première expédition, Omer-Pacha avait choisi ses meilleurs officiers et l'élite de ses troupes ; le centre obéissait à Ahmed-Pacha, l'aile droite à Mustapha-Pacha, l'aile gauche à Ismaïl ; Alid-Pacha et Nedja-Pacha commandaient l'artillerie.

Ajoutons que les soldats étaient pleins de foi dans leur général en chef, dont les précédentes expéditions au Liban et au Monténégro avaient toujours réussi, et l'on comprendra l'impétuosité avec laquelle ils sautèrent des chaloupes à l'eau quand les russes essayèrent de s'opposer à

leur débarquement. Après avoir refoulé leurs adversaires, les turcs envahirent les bâtiments de la Quarantaine au bord du Danube, s'y installèrent et fortifièrent l'île qui fait face à Oltenitza, au moyen de fascines recouvertes de terre. Ils présentaient un effectif de neuf à dix mille hommes. Le général Danneberg, sous les ordres duquel était le quatrième corps de l'armée russe, comprit l'importance d'un premier engagement, — les combats d'Issatcha et de Turtukaï n'étaient que des escarmouches sans conséquence, — et vint avec onze mille hommes, conduits par le général Pauloff, le Ney moscovite, pour rejeter les assaillants de l'autre côté du fleuve.

L'attaque commença le 4 au point du jour. En dépit d'une violente canonnade, les soldats d'Omer-Pacha risquèrent une sortie, et ne laissant derrière leurs batteries improvisées qu'un petit nombre de défenseurs, se répandirent dans la plaine en tirailleurs; après avoir repoussé un régiment de hussards et bravé plusieurs charges à la baïonnette, ils regagnèrent leurs fortifications sans que l'ennemi pût s'opposer à leur mouvement. Là, voyant que les russes s'étaient placés par une fausse manœuvre entre les feux croisés du fort de Turtukaï et des batteries de la Quarantaine, ils multiplièrent avec tant de bonheur leurs décharges, que le général Danneberg fut forcé de reculer jusqu'à des marécages où ses troupes empêtrées eurent beaucoup à souffrir des tirailleurs turcs. La lutte dura quatre heures; au bout de ce temps, les russes abandonnèrent le champ de bataille, y laissant trois cent quatre-vingt-seize morts, dont un colonel, un lieutenant-colonel, vingt-quatre officiers et trois cent soixante-dix soldats. En outre, leurs ambulances relevèrent huit cent cinquante-sept blessés, au nombre desquels on comptait le général Pauloff, six majors et vingt bas officiers.

Après une occupation de dix jours, Omer-Pacha quitta Oltenitza et repassa le Danube. Les russes s'étaient, retirés sur Bucharest, qu'ils craignaient de voir attaquer, et ce mouvement rétrograde permit aux ottomans d'organiser sur un pied convenable la défense de Kalafat.

A l'heure où se livrait le combat d'Oltenitza, Abdul-Medjid recevait à la mosquée d'Eyoub le titre de *Ghasi* (guerrier), que les sultans sont obligés de prendre avant de faire leurs premières armes. Cette dé-

marche annonçait aux musulmans que leur souverain, rompant avec la tradition qui, depuis Sélim II, a tenu les sultans éloignés du commandement des troupes, allait défendre de sa personne ses états menacés par l'ambition de la Russie.

Constantinople accueillit avec enthousiasme la nouvelle de la victoire d'Omer-Pacha, tandis que le général Gortschakoff s'efforçait de l'amoindrir, — au point d'annoncer aux blessés évacués sur Bucharest que leur intrépidité avait eu pour résultat de rejeter les turcs en deçà du Danube.

Le même bonheur favorisait les premières opérations de l'armée d'Asie. Ainsi, dans la nuit du 27 octobre, Sélim-Pacha, général en chef du corps ottoman de Batoum, composé de huit mille soldats de ligne, de six mille de la réserve et de dix mille irréguliers, détachait un bataillon de la garde impériale et trois mille irréguliers, avec mission de s'emparer du fort de Checkvétil ou Saint-Nicolas dans le Guriel. Cette place était défendue par deux bataillons d'infanterie, une compagnie d'artillerie et trois compagnies de cosaques. Attaqué dans la matinée du 28, le fort fut pris après quelques heures de combat; vainement une garnison voisine avait tenté de secourir ses défenseurs; le bataillon de la garde s'était porté à sa rencontre et l'avait mise en déroute. Quatre canons et deux mille fusils tombèrent au pouvoir des vainqueurs. On évalua la perte des russes à mille hommes; celle des turcs n'atteignit pas la moitié de ce chiffre. Le fils du prince géorgien Gouriel et une centaine de soldats demeurèrent prisonniers.

Le premier soin de Sélim-Pacha fut alors de réparer et de développer les ouvrages de la place; il le fit avec tant de succès que, le 18 novembre, une escadre russe composée de quatre frégates, de quatre bateaux à vapeur et d'un transport, essaya, sans y réussir, de déloger les ottomans, dont la mitraille endommagea à ce point un vapeur et la frégate *le Foudroyant* que ces deux bâtiments durent être remorqués, lors de la retraite.

Une nouvelle tentative des russes, le lendemain, ne fut pas plus heureuse. Les turcs les culbutèrent à Ouf, bourgade aux environs de Saint-Nicolas.



Paris. — Typ. Morris et Cie.

Embarquement des troupes à Toulon.

De son côté, Ahmed-Pacha, chef de l'état-major des troupes d'Anatolie, venait occuper, le 13 novembre, le village de Bayandir et mettre le siége devant la forteresse d'Alexandropol, sur la route de Kars à Tiflis. Le lendemain il repoussait vigoureusement une sortie des russes qui, après avoir passé la nuit à relever leurs morts, en laissèrent encore cependant deux cents sur la place avec vingt caissons et voitures.

Enfin, la nouvelle arrivait aux bureaux du ministère de la guerre qu'Ali-Riza-Pacha occupait les six districts d'Ashour, Abastoman, Kuplian, Tchetchéreck, Isvanda et Kahirtiz, dont les populations avaient demandé des gouverneurs turcs et proclamé avec enthousiasme l'autorité du sultan.

Par malheur, ces brillants débuts ne devaient pas se soutenir. Remplacé par Abdi-Pacha au siége d'Alexandropol, Ali-Pacha rencontra, le 26 novembre, à Acalzique, le corps d'armée du prince Andronnikoff, composé de sept bataillons et demi de réguliers, de neuf compagnies de cosaques, de quinze cents hommes de milice et de dix-sept pièces d'artillerie. Les turcs n'avaient que treize pièces de canon, dix-huit cents hommes d'infanterie, quatre cents cavaliers et dix mille irréguliers. Ces derniers, à la vue de l'ennemi, le chargèrent avec impétuosité, mais suivant leur coutume, sans aucun esprit de corps et pour ainsi dire individuellement; les russes les reçurent à portée et en firent un épouvantable carnage; repoussés avec perte, les assaillants entraînèrent les réguliers dans leur fuite, malgré les héroïques efforts des artilleurs, qui moururent sur leurs pièces. Au rapport du prince Andronnikoff, les turcs auraient perdu dans cette affaire dix canons de campagne, deux de montagne, neuf caisses à gargousses, deux caissons d'artillerie, cinq grands drapeaux (*sanjacks*), douze drapeaux de compagnie, six guidons, deux parcs d'artillerie riches de quatre-vingt-dix charges de cheval de gargousses et de cartouches, de quarante-deux barils de poudre et de cent soixante mille cartouches, la chancellerie d'Ali-Pacha, les tentes, une grande quantité d'armes, de chevaux, d'objets d'équipement, et enfin d'énormes approvisionnements de farine et d'orge.

Pendant que ces événements s'accomplissaient sur les rives du Kour,

le prince Beboutoff accourait au secours d'Alexandropol. Abdi-Pacha, ne se sentant pas suffisamment appuyé, leva le siége et allait repasser la frontière lorsque lui parvint la nouvelle du désastre d'Acalzique. Voulant réparer l'échec de son lieutenant, il revint sur ses pas et fut rejoint par le général russe, le 2 décembre, au village de Basch-Radyck-Laz. En moins de trois heures, son camp fut enlevé et ses troupes se débandèrent, abandonnant à l'ennemi trente-neuf canons. Cette défaite et la responsabilité de celle d'Acalzique entraînèrent bientôt la destitution du muchir Abdi-Pacha et la réorganisation de l'armée d'Anatolie sous les ordres de Khurchid-Pacha. L'une des principales réformes introduites par le nouveau règlement fut l'obligation pour les irréguliers de contracter des engagements et de subir le régime des troupes de ligne. Mais la Turquie n'avait pas épuisé la coupe d'amertume, et de nouveaux revers attristaient ses annales.

Bien que, dans sa troisième circulaire, M. de Nesselrode eût déclaré que la Russie resterait sur la défensive aussi longtemps qu'elle ne serait point forcée de sortir du cercle dans lequel elle voulait circonscrire son action, et ne prendrait pas l'initiative des hostilités, le 30 novembre, l'amiral russe Nakimoff vint attaquer la flottille ottomane dans le port de Sinope.

L'escadre, sous les ordres d'Osman-Pacha, comprenait :

Le Nizamieh, de	60 canons.
Le Naveick	52
Le Nesim	52
Le Kaïd	50
La Dimial	44
Le Fayl-Illah	38
Le Hani-Illah	36
Le Djiula-Safid	24
Le Redjibi-Féchan	24
Le Faïzi-Maabad	22
L'Izegli	4
Le Taïf	4
Total	410 canons.

Nous avons donné plus haut le détail de la flotte de Sévastopol ; en s'y reportant, il est facile de voir que l'escadre ottomane ne pouvait

essayer de lutter contre elle; aussi les instructions d'Osman-Pacha ne commandaient-elles autre chose que l'entretien des communications entre l'armée d'Anatolie et Constantinople. Depuis quelques jours, les vents du nord l'avaient contraint de se réfugier dans le port de Sinope, qui fait face à la ville de Sévastopol et dont l'ancrage est un des meilleurs de la côte asiatique. Le 27, deux vaisseaux et un brick russes poussèrent une reconnaissance jusque sous le feu des batteries de terre sans être inquiétés, et l'amiral turc, ne soupçonnant pas de perfidie, ne crut pas devoir réclamer la protection de la flotte anglo-française mouillée dans le Bosphore, à la date du 2 novembre. Cette sécurité lui fut fatale; le 30, à midi, trois vaisseaux à trois ponts, trois vaisseaux de deuxième rang, deux frégates et trois bateaux à vapeur, commandés par le vice-amiral Nakimoff, entrèrent dans la rade; en outre, quatre frégates stationnaient au dehors, et des croiseurs, échelonnés depuis le cap Indjeh jusqu'à Amastrah, veillaient à ce qu'aucun secours ne pût arriver de Constantinople. Dès que la flotte russe lui avait été signalée, Osman-Pacha s'était empressé d'expédier au sultan *le Taïf* et de prendre ses dispositions de combat. Aux sept cent soixante canons russes, il n'avait à opposer que quatre cent six bouches à feu et presque toutes d'un calibre inférieur, mais il était placé de manière à être appuyé par les batteries de terre.

Sommé d'amener son pavillon, l'amiral turc, monté sur *la Dimial*, envoya pour réponse une bordée au vaisseau amiral. Immédiatement le feu s'ouvrit sur toute la ligne et dura sans discontinuation jusqu'à trois heures et demie. L'inégalité des forces ne permettait point un doute sur l'issue du combat, et l'escadre ottomane fut complétement anéantie, mais non pas sans avoir fait des prodiges de valeur; et l'on peut dire sans flatterie qu'en cette affaire la gloire fut pour les vaincus. Les capitaines du *Naveick* et du *Nizamieh* s'étaient fait sauter. Tous les autres bâtiments avaient coulé. Osman-Pacha, qui, la cuisse fracassée, n'avait quitté son banc de quart qu'au moment où ses batteries étaient submergées, fut pris par les russes, ainsi que Nahir-Bey, capitaine du *Fayl-Illah*, et envoyé à Sévastopol avec cent vingt matelots échappés au carnage.

La destruction de l'escadre ne suffisait pas à l'amiral Nakimoff, qui incendia les chantiers de construction, où se trouvait une frégate presque achevée, et brûla la ville, sans que rien eût légitimé cet acte de stupide férocité. Vainement, dans une lettre adressée au consul autrichien, l'amiral russe a, depuis, attribué l'embrasement de Sinope aux débris enflammés des vaisseaux turcs; ses matelots ont été vus secouant partout leurs torches, comme les forçats de Moscou en 1812, et son nom ne se lavera jamais de cette flétrissure; vainement il a prétendu que les navires d'Osman-Pacha déposaient sans relâche dans le district d'Abasto des instigateurs de troubles et de soulèvements; l'assertion serait vraie qu'elle ne le justifierait pas d'avoir détruit une flotte turque dans un port turc et saccagé une ville innocente, au mépris d'engagements pris à la face de l'Europe. Les corsaires d'Alger, les pirates de Tunis, renommés jadis pour leurs sauvages déprédations, et leur barbarie, du fond de leur tombe, ont dû saluer dans l'amiral Nakimoff le vrai continuateur de leurs exploits et le digne héritier de leur gloire.

Le 3 décembre, *le Taïf* avait apporté à Constantinople la nouvelle de l'agression; on décida que deux frégates, l'une anglaise, *la Rétribution*, l'autre française, *le Mogador*, iraient à Sinope chercher des renseignements positifs sur l'étendue du désastre, et les ambassadeurs attendirent le retour de ces bâtiments pour répondre à la demande qui leur avait été faite par Réchid-Pacha de l'entrée des flottes alliées dans la mer Noire. Le 12, *le Mogador* et *la Rétribution* ramenaient cinq cents marins turcs, dont cent blessés, et confirmaient toutes les appréhensions engendrées par l'incomplet rapport du *Taïf*.

Les diplomates réunis en conférence à Vienne ignoraient la destruction de Sinope lorsqu'ils signaient le protocole et la note collective du 5 décembre, ayant pour but de demander à la Porte les conditions auxquelles son gouvernement consentirait à négocier un traité de paix; aussi cette note put-elle être envoyée par la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse à leurs ambassadeurs à Constantinople, avec cette instruction, que les quatre puissances voyaient dans l'ouverture des négociations la cessation des hostilités. Le sultan répondit par un refus à cette demande d'armistice, et, mis au fait des graves complications

survenues dans le différend turco-russe, les cabinets de Paris et de Londres autorisèrent l'entrée des flottes dans la mer Noire. Le 30 décembre, le *Moniteur* apprit à la France cette décision, en publiant la circulaire diplomatique adressée par Son Excellence M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères, au général Baraguey-d'Hilliers, qui, le 19 novembre, avait remplacé M. de Lacour à l'ambassade de Constantinople. On y remarquait ce passage :

« L'événement de Sinope s'est produit en dehors de toutes nos prévisions, et *ce fait déplorable* modifie l'attitude que nous aurions désiré garder.

» L'accord qui s'est opéré récemment à Vienne, entre la France, l'Autriche, l'Angleterre et la Prusse, a établi le caractère européen du différend qui existe entre la Russie et la Porte. Les quatre cours ont solennellement reconnu que l'intégrité territoriale de l'empire ottoman était une des conditions de leur équilibre politique.

» L'occupation de la Moldavie et de la Valachie constitue une première atteinte à cette intégrité, et il n'est pas douteux que les chances de la guerre ne puissent encore l'entamer davantage. M. le comte de Nesselrode, il y a quelques mois, représentait comme une compensation nécessaire à ce qu'il appelait dès lors *notre occupation maritime* l'envahissement des principautés du Danube.

» A notre tour, général, nous croyons qu'il est devenu indispensable de mesurer nous-mêmes *l'étendue de la compensation* à laquelle nous donnent droit et notre titre de puissance intéressée à l'existence de la Turquie et les positions militaires déjà prises par l'armée russe.

» Il nous faut un gage qui nous assure le rétablissement de la paix en Orient, à des conditions qui ne changent pas la distribution des forces respectives des grands États de l'Europe.

» Le gouvernement de Sa Majesté Impériale et le gouvernement de Sa Majesté Britannique ont, en conséquence, décidé que leurs escadres entreraient dans la mer Noire, et combineraient leurs mouvements de façon à empêcher le territoire ou le pavillon ottoman d'être en butte à une nouvelle attaque de la part des forces navales de la Russie.

» Le gouvernement de l'empereur, je le répète, n'a qu'un but, celui de contribuer à opérer, à des conditions honorables, un rapprochement entre les parties belligérantes ; et, si les circonstances l'obligent à se prémunir contre des éventualités redoutables, il conserve la confiance que le cabinet de Saint-Pétersbourg, qui a donné de si nombreux exemples de sa sagesse, ne voudra pas exposer l'Europe, à peine remise de ses secousses, à des épreuves que la haute raison des souverains a su lui épargner depuis de si longues années. »

Ce digne langage eut l'approbation générale, et n'excita pas moins d'enthousiasme à Paris qu'à Constantinople; pour la Turquie, c'était le gage du salut; pour la France, c'était la résurrection de son influence européenne endormie depuis Napoléon Ier, et qui, nouveau Lazare, sortait du tombeau à la voix d'un autre Napoléon.

CHAPITRE III.

Dénombrement des flottes alliées. — Leur entrée dans la mer Noire. — L'amiral Hamelin. — L'amiral Dundas. — Lettre des ambassadeurs français et anglais au gouverneur de Sévastopol. — *La Rétribution* dans le port de Sévastopol. — Bataille de Citate. — Pertes de l'armée russe en 1853. — Discours de la reine d'Angleterre. — MM. Drouyn de Lhuys et de Kisseleff. — Lettre de l'empereur Napoléon III à l'empereur Nicolas. — Réponse et manifeste de ce dernier. — Mémorandum du gouvernement russe. — Circulaire du ministre des affaires étrangères. — La Russie en état de siége. — Sir H. Seymour. — Insurrection en Grèce. — Organisation de l'armée d'Orient. — Convention du 20 mars entre la France, l'Angleterre et la Porte-Ottomane. — Entrée de la flotte anglaise dans la Baltique. — Opérations sur le Danube. — Combat de Turtukaï. — Combat de Matchin. — Passage du fleuve. — Occupation de la Dobrutscha. — Prise d'Hirsowa. — 27 mars, déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre à la Russie.

(1854. — JANVIER, FÉVRIER, MARS.)

L'escadre française, mouillée à Béikos, en avant de l'escadre anglaise, se composait de quinze navires, savoir :

La Ville de Paris, portant le pavillon de l'amiral Hamelin.	120 canons.
Le Valmy, portant le pavillon du contre-amiral Jacquinot.	120
Le Friedland.	120
Le Henri IV.	100
L'Iéna.	90
Le Bayard.	90
Le Charlemagne.	90
Le Jupiter.	86
Le Gomer, de 450 chevaux.	24
Le Mogador, de 650 chevaux.	16
Le Magellan, de 450 chevaux.	14
Le Sani, de 450 chevaux.	14
Le Caton, de 260 chevaux	10
La Sérieuse.	30
Le Mercure..	18
Total......	942 canons.

Le Napoléon, vaisseau à hélice de 90 canons, avait figuré dans cette escadre ; mais, au mois de novembre, l'urgence de certaines réparations importantes avait forcé son capitaine, M. Dupouy, de le ramener à Toulon.

L'escadre anglaise comptait vingt bâtiments, savoir :

Le Britannia, portant pavillon de l'amiral Dundas. . . .	120 canons.
Le Queen, portant pavillon du contre-amiral Lyons. . . .	120
Le Trafalgar.	120
L'Albion.	90
Le London.	90
Le Redney.	90
La Vengeance.	90
L'Agamemnon, vaisseau à hélice.	90
Le Bellérophon.	80
Le Sans-Pareil, vaisseau à hélice.	70
Le Leander, frégate à voiles.	50
La Rétribution, bateau à vapeur.	20
Le Terrible, —	20
Le Tiger, —	16
Le Furious, —	16
Le Niger, —	14
L'Inflexible, —	6
Le Sampson, —	6
Le Fury, —	6
Le Firebrand, —	6
Total.	1,110 canons.

Le 3 janvier, à six heures du matin, les deux escadres appareillèrent pour entrer dans la mer Noire et quittèrent le mouillage de Béicos, la flotte française tenant la tête. Malgré une pluie torrentielle, des groupes nombreux stationnaient sur les grèves de Thérapia et saluaient de vives acclamations et d'enthousiastes applaudissements les pavillons de France et d'Angleterre. Le vent, d'abord favorable, sauta subitement du sud-ouest au sud-est, et force fut aux vapeurs de remorquer les navires à voiles; le 6, les flottes étaient ralliées par cinq vaisseaux turcs, *le Chehper*, *le Fetzi-Bahri*, *le Mahbiri-Susuz*, *le Medjidié* et *le Saïdi-Chadi*, chargés de cinq mille hommes de troupes, d'armes, de vivres et de munitions à la destination du fort de Checkvétil et des autres garnisons de l'armée d'Anatolie. Avant que ce convoi ne prît la mer, le général Baraguey-d'Hilliers et lord Straffort de Redcliffe, écri-

virent au gouverneur de Sévastopol, pour le prévenir qu'en conformité des ordres de leurs gouvernements respectifs, les escadres française et anglaise allaient croiser dans la mer Noire afin de protéger le territoire ottoman, et l'inviter à donner à l'amiral commandant les forces russes les instructions nécessaires pour éviter tout incident de nature à troubler la paix. Le capitaine Drummond, commandant la frégate *la Rétribution*, fut chargé de porter à Sévastopol la notification des ambassadeurs; une brume épaisse couvrait la mer lorsqu'il arriva devant la ville, et, protégé par cette disposition atmosphérique, le capitaine Drummond amena sa frégate au milieu du port. Un coup de canon l'avertit alors qu'il avait été aperçu, il jeta l'ancre et fut hélé par un officier russe, qui lui signifia que, la rade étant fermée à tous les vaisseaux de guerre étrangers, il lui fallait sortir des passes et se tenir hors de portée des batteries de terre. Le capitaine de *la Rétribution* attribua au brouillard l'infraction dont il s'était rendu coupable, et manœuvra avec une si adroite maladresse qu'il put remporter le plan et la vue de Sévastopol, coup de maître qui lui valut, au retour, les félicitations des amiraux Hamelin et Dundas.

Les vapeurs français et anglais escortèrent, le lendemain, les renforts et les approvisionnements que le sultan envoyait à l'armée d'Anatolie; ils touchèrent à Batoum sans avoir rencontré un seul vaisseau russe. Le reste de la flotte poussa une reconnaissance dans la mer Noire, et vint ancrer à Sinope, d'où elle repartit, le 20, pour regagner le Bosphore, sur l'observation de l'amiral Dundas que le mouillage de Sinope n'était pas sûr. Ce recul fut, à première vue, défavorablement interprété, bien que les opérations de l'ancien capitaine de pavillon de l'amiral Parker et de l'ex-commandant de la station des côtes occidentales d'Amérique dussent commander la confiance; mais cette impression s'effaça bientôt devant la notification faite par les deux amiraux aux amiraux russes, qu'un délai de quinze jours leur était accordé pour remiser dans les ports tous les navires de guerre.

Tandis que ces événements avaient lieu sur mer, l'armée turque du Danube reprenait l'offensive avec un avantage marqué. Depuis le combat d'Oltenitza, les efforts des russes n'avaient tendu qu'à recon-

quérir l'importante position stratégique de Kalafat, qui complète le système de défense de Widdin, bâti de l'autre côté du Danube, et, réunissant ses ouvrages à ceux de cette place, offre un cercle formidable traversé par le fleuve et commandé par la tour de Widdin, qui lui sert d'observatoire. Dans ce but, ils resserraient chaque jour les lignes ottomanes et se fortifiaient à la hâte sur certains points rapprochés des avant-postes de l'ennemi.

Ahmed-Pacha, qui commandait à Kalafat, résolut dès les premiers jours de janvier d'en finir avec cette tactique, et, le 5 au soir, onze mille hommes quittaient le fort et marchaient à la rencontre des Russes. Treize bataillons d'infanterie, trois régiments de cavalerie et deux cents bachi-bouzoucks (irréguliers), composaient l'effectif du corps expéditionnaire; ils avaient avec eux vingt pièces d'artillerie, ainsi divisées : douze pièces de campagne, quatre pièces de position et quatre obusiers.

Le point que le général turc se proposait d'attaquer était le village de Citate, défendu par quatre bataillons d'infanterie, deux escadrons de hussards Paskiéwitsch, cinq escadrons de cosaques et douze bouches à feu, et protégé par une redoute élevée au sommet de la colline sur laquelle s'étagent les maisons de Citate. De plus, les bourgades voisines, comme Pojana, Boïlechti, Motzetzeï, étaient occupées par onze bataillons d'infanterie et deux régiments de cavalerie. Le commandement en chef de tout ce corps d'armée appartenait au général Aurep.

Les turcs bivouaquèrent à Maglovit pendant la nuit du 5 au 6; à l'exception des premiers arrivés, qui reçurent l'hospitalité chez les paysans du village, les soldats furent obligés de rester sur pied, vu l'état du sol détrempé par le dégel; mais ils supportèrent sans se plaindre ce surcroît de fatigue et, le lendemain, à l'heure du départ, ils témoignaient de la même ardeur et du même enthousiasme qu'à leur sortie du fort.

Tel fut l'ordre de bataille de l'armée ottomane : deux bataillons et deux canons stationnèrent aux villages de Maglovit et d'Orenja pour protéger la route de Kalafat; cinq bataillons d'infanterie, un régiment de cavalerie et huit pièces d'artillerie sous le commandement de Mustapha-

Pacha, furent laissés au pied de la colline à titre de réserve, et le reste des troupes turques s'élança sur les pas d'Ismaïl-Pacha à l'attaque de Citate. Teyfick-Bey, neveu d'Omer-Pacha, à la tête de six compagnies de chasseurs éparpillés en tirailleurs, précédait la colonne; les hussards de Paskiéwitsch, qui vinrent les premiers à sa rencontre, se replièrent en désordre à la troisième décharge; l'infanterie résista mieux, mais enfilée de bout en bout par les volées des batteries d'Ismaïl, elle se retira dans le village dont chaque maison, attaquée avec héroïsme, défendue opiniâtrément, fut enlevée à la baïonnette. Le carnage dura trois heures, et vers midi les russes, battus sur toute la ligne, commencèrent d'évacuer la place; coupés par la cavalerie turque, qui leur barrait la route, ils se virent obligés alors de chercher un refuge dans la redoute, et ils y auraient été massacrés jusqu'au dernier, si les garnisons russes du voisinage, averties par la canonnade, n'étaient accourues au secours des défenseurs de Citate.

A l'heure même où la victoire se décidait en faveur des soldats d'Ahmed-Pacha, neuf bataillons d'infanterie, deux régiments de cavalerie et seize pièces de canon les menaçaient par la route de Kalafat et allaient les placer entre deux feux, lorsque la réserve de Mustapha s'ébranla, et, exécutant un changement de front en arrière, envoya ses boulets au cœur des régiments ennemis.

L'artillerie de ces derniers, mal servie, essaya vainement de riposter; sur vingt de leurs boulets, à peine si deux ou trois touchaient le but, à la grande hilarité des canonniers ottomans; ce que voyant, les officiers russes commandèrent l'attaque à la baïonnette; mais avant que leurs soldats ne fussent arrivés au fossé derrière lequel s'étaient postés les turcs, la fusillade de ces derniers avait si fort éclairci les rangs des assaillants que, cédant à une terreur panique, ceux-ci jetèrent leurs armes et se débandèrent dans toutes les directions. Quoique épuisés par une nuit de fatigues et huit heures de combat, les troupes ottomanes demandaient à grands cris à les poursuivre; mais Ahmed-Pacha ne voulut pas exposer sans nécessité ses soldats, et sur son injonction la retraite s'effectua en bon ordre.

La bataille de Citate coûta à l'armée de Roumélie trois cent trente-

huit tués et sept cents blessés, au nombre desquels on comptait Ismaïl-Pacha, qui avait eu deux chevaux tués sous lui, Mustapha-Pacha, qui l'avait remplacé à l'attaque de la redoute, trois colonels et cinq chefs de bataillon; une compagnie de chasseurs, du chiffre de cent hommes, avait été complétement détruite.

Du côté des russes, il y eut trois mille morts, dont quatre colonels, trois chefs de bataillon et plus de soixante officiers; pour ces derniers, l'impartialité nous fait un devoir de déclarer que bon nombre s'étaient volontairement précipités sur les baïonnettes ennemies, après la certitude acquise de la défaite; deux mille blessés furent évacués sur Kratowa et Slatina; parmi eux se trouvaient le général Orloff, qui mourut de ses blessures, deux colonels et sept chefs de bataillon.

Cinq cents chevaux, cinq cents fusils, soixante épées d'officiers, beaucoup de croix de Saint-Georges, trois wagons de munitions et de nombreux bagages restèrent au pouvoir des ottomans.

Dans la nuit du 6 au 7, pendant que ces derniers envoyaient à Widdin leurs blessés, les russes enterrèrent leurs morts et abandonnèrent la redoute et le village de Citate, dont le nom venait de s'inscrire si glorieusement aux plus belles pages des annales de la Porte, ainsi que tous les postes voisins établis pour cerner la forteresse de Kalafat.

Le 7, le 8, le 9 et le 10 janvier, Omer-Pacha, qui, s'étant mis en route sur le bruit d'un combat, était arrivé pour la célébration d'une victoire, attaqua les russes dans une île du Danube où ils essayaient de se fortifier, et les en chassa.

Les rapports officiels constatent qu'à la fin du premier mois de 1854, sur les quatre-vingt-sept mille hommes de l'armée russe d'occupation, vingt-deux mille environ avaient succombé, soit aux chances de la guerre, soit aux attaques de la fièvre et du typhus.

Si, des champs de bataille, nous passons aux régions diplomatiques, nous verrons que les événements n'y avaient pas moins d'importance. M. de Castelbajac, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, ayant été chargé d'une communication verbale pour M. de Nesselrode, au sujet de l'entrée des flottes dans la mer Noire, M. de Kisseleff,

ambassadeur russe à Paris, fut chargé de demander des explications au cabinet français. Il écrivit donc, le 26 janvier, à M. Drouyn de Lhuys, que si l'escadre ottomane voulait s'abstenir de toute agression contre le pavillon et contre le territoire russes, sur les côtes d'Europe et d'Asie, une égale sécurité serait acquise au pavillon et au littoral ottomans, ajoutant que, pour qu'il fût permis aux navires turcs de continuer, sans obstacle, à entretenir les communications d'un port turc à l'autre, afin d'y envoyer des vivres, des munitions et des troupes, il faudrait que la même condition demeurât assurée aux navires de la marine impériale, pour maintenir librement les communications d'un port russe à l'autre, sur la côte d'Europe et sur celle d'Asie. Dans sa réponse, à la date du 1er février, M. Drouyn de Lhuys exposa qu'interdire d'une façon absolue au pavillon ottoman la navigation de la mer Noire, serait l'affaiblissement des moyens de défense, déjà insuffisants de la Sublime-Porte; que, d'un autre côté, il importait à l'équilibre européen que le territoire et le pavillon turcs fussent à l'abri de toute attaque ultérieure, et qu'à cet effet M. le vice-amiral Hamelin avait reçu la pacifique mission de faire rentrer, dans le port russe le plus voisin, les vaisseaux russes rencontrés en mer, et aussi d'empêcher la moindre agression des bâtiments turcs contre le littoral moscovite, ces navires n'étant destinés qu'au ravitaillement des garnisons de la Roumélie et de l'Anatolie, soit à la défense de la Turquie menacée dans l'intégrité de son territoire et dans ses droits de souveraineté, par l'occupation de deux de ses provinces et par le déploiement d'un appareil maritime et militaire en disproportion avec les ressources dont elle disposait elle-même. Trois jours après, M. de Kisseleff notifiait au ministre des affaires étrangères son départ de Paris. Pareils faits s'étaient passés à Londres, entre lord Clarendon et M. de Brunow, et à l'ouverture du parlement, le 31 janvier, les dernières espérances de paix s'étaient évanouies devant ces paroles de S. M. B. la reine Victoria :

« Je ne manquerai pas de persévérer dans mes efforts pour amener la paix entre la Russie et la Porte-Ottomane; mais la continuation de la guerre pouvant affecter profondément l'intérêt de l'Angleterre

et celui de l'Europe, je crois nécessaire de procéder à une nouvelle augmentation de mes forces de terre et de mer, *dans le but d'appuyer mes représentations*, et de contribuer plus efficacement au rétablissement de la paix. »

De son côté, l'empereur des Français parlait un langage non moins ferme et non moins digne, comme il ressort de la lettre écrite par lui, le 29 janvier, au czar Nicolas, et reproduite dans le *Moniteur* du 13 février. Nous emprunterons à cette lettre quelques passages qui caractérisent nettement la situation :

« Les troupes de Votre Majesté une fois entrées en Valachie, nous n'en avons pas moins engagé la Porte à ne pas considérer cette occupation comme un cas de guerre, témoignant ainsi notre extrême désir de conciliation. Après m'être concerté avec l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse, j'ai proposé à Votre Majesté une note destinée à donner une satisfaction commune; Votre Majesté l'a acceptée. Mais à peine étions-nous avertis de cette bonne nouvelle, que son ministre, *par des commentaires explicatifs, en détruisait tout l'effet conciliant et nous empêchait par là d'insister à Constantinople sur son adoption pure et simple.*

» La Porte, blessée dans sa dignité, menacée dans son indépendance, obérée par les efforts déjà faits pour opposer une armée à celle de Votre Majesté, a mieux aimé déclarer la guerre que de rester dans cet état d'incertitude et d'abaissement. Elle avait réclamé notre appui; *sa cause nous paraissait juste;* les escadres anglaise et française reçurent l'ordre de mouiller dans le Bosphore.

» Notre attitude vis-à-vis de la Turquie était protectrice, *mais passive*. Nous ne l'encouragions pas à la guerre. Votre Majesté, de son côté, montrant le calme qui naît de la conscience de sa force, s'était bornée à repousser, sur la rive gauche du Danube comme en Asie, les attaques des turcs, et avec la modération digne du chef d'un grand Empire, elle avait déclaré qu'elle se tiendrait sur la défensive. Jusque-là nous étions donc, je dois le dire, spectateurs intéressés, mais simples spectateurs de la lutte, *lorsque l'affaire de Sinope vint nous forcer à prendre une position plus tranchée.*

» La France et l'Angleterre n'avaient pas cru utile d'envoyer des troupes de débarquement au secours de la Turquie. Leur drapeau n'était donc pas engagé dans les conflits qui avaient lieu sur terre; mais sur mer, c'était bien différent. *Il y avait à l'entrée du Bosphore trois mille bouches à feu dont la présence disait assez haut à la Turquie que les deux premières puissances maritimes ne permettraient pas de l'attaquer sur mer.* L'événement de Sinope fut pour nous aussi blessant qu'inattendu ; car peu importe que les turcs aient voulu ou non faire passer des munitions de guerre sur le territoire russe? En fait, des vaisseaux russes sont venus attaquer des bâtiments turcs dans les eaux de la Turquie et mouillés tranquillement dans un port turc; ils les ont détruits, malgré l'assurance de ne pas faire une guerre agressive, malgré le voisinage de nos escadres. Ce n'était plus notre politique qui recevait là un échec, *c'était notre honneur militaire.*

» Les coups de canon de Sinope ont retenti douloureusement dans le cœur de tous ceux qui, en Angleterre et en France, ont un vif sentiment de la dignité nationale. On s'est écrié d'un commun accord : Partout où nos canons peuvent atteindre, nos alliés doivent être respectés. De là l'ordre donné à nos escadres d'entrer dans la mer Noire et d'empêcher, *par la force, s'il le fallait,* le retour d'un semblable événement.

» Voilà, Sire, la suite réelle et l'enchaînement des faits. Il est clair qu'arrivés à ce point, ils doivent amener promptement ou une entente définitive ou une rupture décidée.

» Si Votre Majesté désire autant que moi une conclusion pacifique, quoi de plus simple que de déclarer qu'un armistice sera signé aujourd'hui, que les choses reprendront leur cours diplomatique, que toute hostilité cessera, et que toutes les forces belligérantes se retireront des lieux où des motifs de guerre les ont appelées?

» Rien dans ce plan qui ne soit digne de Votre Majesté, rien qui puisse blesser son honneur. Que Votre Majesté l'adopte, la tranquillité est rétablie et le monde satisfait. Mais si, par un motif difficile à comprendre, Votre Majesté opposait un refus, alors la France,

comme l'Angleterre, serait obligée de laisser au sort des armes et aux hasards de la guerre ce qui pourrait être décidé aujourd'hui par la raison et par la justice. »

A ce loyal appel d'une haute raison et d'un grand cœur, le czar Nicolas répondit par un mémoire d'avocat; il discuta les actes de ses agents, s'efforçant d'établir que toutes ses agressions n'avaient été que la conséquence forcée de la conduite de la Porte et de ses auxiliaires. Ce factum se terminait ainsi :

« J'apprends pour la première fois que, tout en protégeant le ravitaillement des troupes turques sur leur propre territoire, les deux puissances ont résolu de nous interdire la navigation de la mer Noire, c'est à-dire apparemment le droit de ravitailler nos propres côtes. Je laisse à penser à Votre Majesté si c'est là, comme elle le dit, faciliter la conclusion de la paix, et si, dans l'alternative qu'on me pose, il m'est permis de discuter, d'examiner même un moment ses propositions d'armistice, d'évacuation immédiate des principautés et de négociation avec la Porte d'une convention qui serait soumise à une conférence des quatre cours. Vous-même, Sire, si vous étiez à ma place, accepteriez-vous une pareille proposition? Votre sentiment national pourrait-il vous le permettre? Je répondrai hardiment que non. Accordez-moi donc, à mon tour, le droit de penser comme vous-même.

» Quoi que Votre Majesté décide, ce n'est pas devant la menace que l'on me verra reculer. Ma confiance est en Dieu et dans mon droit, et la Russie, j'en suis garant, saura se montrer en 1854 ce qu'elle fut en 1812. »

Nous ne relèverons pas l'inconvenance de cette dernière date rappelée au neveu de l'empereur Napoléon Ier; le czar en a été cruellement puni par les petits-fils des soldats de Zurich et d'Austerlitz.

A la suite de cette lettre, le 16 février, MM. de Castelbajac et lord H. Seymour, ambassadeurs de France et d'Angleterre, quittèrent Saint-Pétersbourg, comme MM. de Kisseleff et de Brunow avaient quitté Paris et Londres. Cette rupture officielle entre les grandes puissances d'occident et l'empire russe amena, cinq jours après, le manifeste suivant de S. M. Nicolas Ier :

« Nous avons fait connaître à nos chers et fidèles sujets la cause de notre mésintelligence avec la Porte Ottomane. Depuis lors, malgré l'ouverture des hostilités, nous n'avons pas cessé de former, comme nous le faisons encore aujourd'hui, le désir sincère d'arrêter l'effusion du sang.

» Nous avions même nourri l'espérance que la réflexion et le temps convaincraient le gouvernement turc de son erreur, suggérée par de perfides insinuations, dans lesquelles nos prétentions, justes et fondées sur les traités, ont été, représentées comme un empiétement sur son indépendance, cachant des arrière-pensées de domination. Mais vaine a été jusqu'à présent notre attente. Les gouvernements anglais et français ont pris parti pour la Turquie, et la présence de leurs flottes réunies à Constantinople a principalement servi à l'encourager dans son obstination.

» Enfin, les deux puissances occidentales, sans déclaration de guerre préalable, ont fait entrer leurs flottes dans la mer Noire, en proclamant la résolution de défendre les turcs et d'entraver la libre navigation de nos vaisseaux de guerre dans la défense de notre littoral.

» Après un mode d'agir aussi inouï dans les rapports des puissances civilisées, nous avons rappelé nos légations d'Angleterre et de France et interrompu toutes relations politiques avec ces puissances.

» Et ainsi, contre la Russie combattant pour l'orthodoxie, se placent, à côté des ennemis de la chrétienté, l'Angleterre et la France.

» Mais la Russie ne manquera pas à sa sainte vocation; et si sa frontière est envahie par l'ennemi, nous sommes prêts à lui faire tête avec l'énergie dont nos ancêtres nous ont légué l'exemple. Ne sommes-nous pas aujourd'hui encore ce même peuple russe dont la vaillance est attestée par les fastes mémorables de l'année 1812? Que le Très-Haut nous aide à le prouver à l'œuvre! Dans cet espoir, combattant pour nos frères opprimés qui confessent la foi du Christ, la Russie n'aura qu'un cœur et une voix pour s'écrier : Dieu! notre Sauveur! Qu'avons-nous à craindre? Que le Christ ressuscite et que ses ennemis disparaissent! »

Pour corroborer et sa réponse à l'empereur des Français et son manifeste à son peuple, le czar fit paraître dans *le Journal de Saint-Pétersbourg* du 3 mars un *Memorandum*, adressé à ses agents à l'étranger, qui n'est que la paraphrase longuement délayée des deux pièces précédentes et que nous jugeons inutile de reproduire, aussi bien que la circulaire en date du 5 mars du ministre des affaires étrangères de France aux agents diplomatiques, si ce n'est toutefois, de cette dernière pièce, le passage suivant:

« Je ne dirai qu'un mot, monsieur, du manifeste par lequel S. M. l'empereur Nicolas annonce à ses peuples les résolutions qu'il a prises. Notre époque si tourmentée avait été du moins exempte d'un des maux qui ont le plus troublé le monde autrefois; je veux parler des guerres de religion. On fait entendre aux oreilles de la nation russe comme un

écho de ces temps désastreux ; on affecte d'opposer la croix au croissant, et l'on demande au fanatisme l'appui que l'on sait ne pas pouvoir réclamer de la raison.

» La France et l'Angleterre n'ont pas à se défendre de l'imputation qu'on leur adresse ; elles ne soutiennent pas l'islamisme contre l'orthodoxie grecque ; elles vont protéger le territoire ottoman contre les convoitises de la Russie ; elles y vont avec la conviction que la présence de leurs armées en Turquie fera tomber les préjugés déjà bien affaiblis qui séparent encore les différentes classes des sujets de la Sublime Porte, et qui ne pourraient renaître que si l'appel parti de Saint-Pétersbourg, en provoquant des haines de race et une explosion révolutionnaire, paralysait les généreuses intentions du sultan Abdul-Medjid. Pour nous, monsieur, nous croyons sincèrement, en prêtant notre appui à la Turquie, être plus utiles à la foi chrétienne que le gouvernement qui en fait l'instrument de son ambition temporelle. La Russie oublie trop, dans les reproches qu'elle fait aux autres, qu'elle est loin d'exercer dans son empire, à l'égard des sectes qui ne professent point le culte dominant, une tolérance égale à celle dont la Sublime Porte peut à bon droit s'honorer, et qu'avec moins de zèle apparent pour la religion grecque au delà de ses frontières et plus de charité pour la religion catholique chez elle, elle obéirait mieux à la loi du Christ qu'elle invoque avec tant d'éclat. »

Deux ukases des 16 et 21 février (28 février et 5 mars) avaient déclaré la Russie en état de siége et placé sous le régime de l'autorité militaire les divers gouvernements :

Au nord, le vice-amiral Boël commandait Archangel et toutes les dépendances baignées par le golfe de Bothnie.

Le grand-duc héritier, Saint-Pétersbourg.

Le général Berg, l'Esthonie et le golfe de Finlande.

L'aide de camp général Suvarow-Kiminsky, la Livonie et le golfe de Riga.

Au centre, le comte Paskéwitsh d'Erivan commandait la Pologne, la Courlande, Kowno, Wilna, Grodno, la Wolhynie, avec le général Rudiger pour remplaçant, au cas d'absence.

Au midi, le même comte Paskéwitsh d'Erivan, la Podolie, le Kherson, la rive droite du Bug et la Bessarabie, avec le général Gortschakoff pour suppléant dans ces trois provinces.

Ce n'était pas moins qu'une ligne de bataille de deux mille cent soixante-douze werstes (deux mille quatre cents kilomètres), qu'occupait l'armée russe depuis les frontières de la Laponie jusqu'au Caucase; on estimait que sept cent mille hommes étaient ainsi échelonnés du 42e au 64e degré.

Par crainte de répétitions fastidieuses, nous n'avons pas reproduit toutes les pièces officielles dans lesquelles le gouvernement russe protestait de sa bonne foi et de son désintéressement, mais nous en avons cependant offert à nos lecteurs suffisamment d'extraits pour qu'ils soient édifiés à ce sujet. A moins d'une incrédulité que les partisans de la sainte Russie n'hésitaient pas à qualifier d'inique et de messéante au premier chef, on ne pouvait se refuser à plaindre le czar pour toutes les calomnies que l'Europe émettait sur son compte... Et pourtant les prétendus Baziles n'étaient même pas des médisants ! d'imprudents amis du colosse du nord se chargèrent de le prouver.

Quelques jours après l'insertion du *Memorandum* que nous avons mentionné, le *Journal de Saint-Pétersbourg*, discutant la convenance du concours prêté au sultan par la France et l'Angleterre, reprocha au gouvernement de ce dernier pays son attitude présente, après les négociations qui avaient eu lieu entre lui et la cour de Russie au sujet d'un partage de la Turquie. Le cabinet français s'émut — et c'était son devoir — de cette scandaleuse révélation ; il demanda une enquête à la suite de laquelle le ministère britannique communiqua au parlement un *Memorandum* du comte de Nesselrode présenté au gouvernement anglais et basé sur des communications reçues de l'empereur de Russie, subséquemment au voyage de S. M. I. en Angleterre, au mois de juin 1844, ainsi que la correspondance secrète de lord Seymour, ambassadeur à Saint-Pétersbourg, depuis le 11 janvier jusqu'au 21 avril 1853. Le *Memorandum* se réduisait à ces quatre points principaux :

1° Les grands cabinets de l'Europe doivent s'entendre pour avertir

la Turquie qu'elle n'aura aucun secours à attendre d'eux si elle vient à manquer aux engagements pris vis-à-vis de l'un desdits.

2° L'Autriche et la Russie sont d'accord sur ce point; si l'Angleterre veut s'unir à elles, la France sera, le cas échéant, forcée de subir la décision de Saint-Pétersbourg, de Londres et de Vienne.

3° Sans la désirer, on peut prévoir la dissolution de l'empire ottoman.

4° L'union indiquée plus haut serait, dans ces circonstances, d'une importance énorme.

Quant à la correspondance confidentielle de lord Seymour, elle renfermait le récit de conversations intimes entre le czar et lui. Familière, anecdotique, intéressante, cette correspondance est cependant trop volumineuse pour trouver place ici; nous n'en extrayons que les divers passages qui mettent à nu la pensée du petit-fils de Catherine II. C'est lui-même qui parle:

— « Si l'Angleterre songe à s'établir un de ces jours à Constantinople, je ne le permettrai pas. De mon côté, je suis également disposé à prendre l'engagement de ne pas m'y établir, *en propriétaire*, il s'entend; car, *en dépositaire*, je ne dis pas. (*Lettre* n° 2.)

— » Si l'Angleterre est portée à croire que la Turquie conserve quelques éléments d'existence, il faut qu'elle ait reçu des renseignements inexacts. Je vous le répète, milord, le malade se meurt! et nous ne pouvons jamais permettre qu'un tel événement nous prenne au dépourvu. (*Lettre* n° 5.)

— » Je souhaite soutenir l'autorité du sultan, mais, s'il la perd, c'en est fait pour toujours. *L'empire turc est un de ces États qu'on tolère, mais qu'on ne reconstruit pas*. Dans un cas semblable, je vous proteste que je ne permettrai pas un coup de pistolet. (*Lettre* n° 6.)

— » Il y a plusieurs choses que je ne tolérerai jamais! Je commencerai par nous-mêmes: je ne tolérerai jamais l'occupation permanente de Constantinople par les russes. Après cela, je dirai que Constantinople ne sera jamais occupée par l'Angleterre, par la France ou par quelque autre grande nation. En outre, je ne permettrai jamais une tentative de reconstituer un empire bysantin ou une extension telle de la Grèce

qu'elle pût devenir un État puissant. Encore moins permettrai-je le démembrement de la Turquie en petites républiques, asiles des Kossuth, des Mazzini et des autres révolutionnaires de l'Europe. Plutôt que de me soumettre à quelqu'un de ces arrangements, je ferais la guerre, et aussi longtemps que je pourrais disposer d'un homme et d'un mousquet. (*Lettre* n° 6.)

— » Dans l'éventualité de la dissolution de l'empire ottoman, il pourrait être moins difficile d'arriver à un arrangement territorial satisfaisant qu'on ne le croit généralement.

» Les principautés sont, en fait, un État indépendant *sous ma protection ;* cela peut continuer ainsi : la Servie *peut prendre la même forme de gouvernement; il en est de même de la Bulgarie.* Quant à l'Égypte, je comprends tout à fait l'importance que ce pays a pour l'Angleterre. Je puis alors dire seulement que si, dans l'éventualité *d'un partage de la succession ottomane,* à la chute de cet empire, *vous preniez possession* de l'Égypte, je n'aurais pas d'objections à faire. Je dirais *la même chose* de Candie : cette île peut vous convenir, *et je ne sais pas pourquoi elle ne deviendrait pas une possession anglaise.* (*Lettre* n° 6.)

A ces attrayantes propositions de posséder l'Égypte et Candie, le gouvernement britannique avait répondu avec beaucoup de fermeté que l'empire ottoman n'était point dans un état désespéré et que tous les efforts des puissances européennes devaient tendre à son maintien; que la situation du czar comme dépositaire, mais non comme propriétaire de Constantinople, serait exposée à des hasards sans nombre, *tant à cause de l'ambition de longue date de son pays* que des rivalités de l'Europe ; qu'enfin une lutte européenne surgirait ainsi précisément des moyens qu'on prendrait pour la conjurer, car *ni l'Angleterre, ni la France,* ni probablement l'Autriche, ne consentiraient à voir Constantinople entre les mains de la Russie.

A la suite d'explications loyales de part et d'autre, l'incident fut vidé, et l'on maintint la déclaration de lord Russell à la chambre des communes, que, dans l'assistance donnée par elles à la Turquie, la France et l'Angleterre n'étaient mues par aucune arrière-pensée, aucun intérêt égoïste, aucun désir d'augmentation de territoire ou de puissance.

Ayant échoué de ce côté, l'empereur Nicolas ne se tint pas pour battu. A la fin de janvier, il avait envoyé à Vienne M. le comte Orloff, chargé d'une mission spéciale auprès du cabinet autrichien, et si l'on s'en rapporte aux bruits qui ont couru, cette mission n'avait rien moins pour but que de s'assurer de la neutralité de l'Autriche, en prévision du passage du Danube. D'autre part, ses agents soudoyaient l'insurrection des provinces grecques dépendantes de la Sublime-Porte et achetaient la tacite protection du roi de la Grèce proprement dite par de ridicules flatteries, comme, par exemple, de le saluer au passage du titre d'empereur d'Orient. Les choses en étaient venues à ce point que les ambassadeurs français et anglais avaient cru devoir adresser à S. M. Othon de respectueuses remontrances dès le mois de février 1854 ; mais ils avaient été éconduits. Peu de jours après, une rupture eut lieu entre la Turquie et la Grèce. Dès que la nouvelle en fut connue, l'insurrection, aiguillonnée par les proclamations des agents russes, s'étendit rapidement.

Deux mille hommes réunis sous les plis du nouveau labarum, — une bannière bleue écartelée d'une croix grecque avec la légende de Constantin : *In hoc signo vinces*, — marchèrent sous les ordres de MM. Kamyos et Karaïskaki, et furent bloquer Arta et Janina.

Un soulèvement éclata en même temps à Salonique, mais il fut aussitôt réprimé par la garnison turque, assistée d'un grand concours de chrétiens qui, au fait des atrocités commises ailleurs par leurs co-religionnaires, se tournèrent contre eux, bien loin de répondre à leurs cris d'émancipation et de liberté.

Fuad-Effendi, envoyé pour apaiser les troubles, promit le pardon à tous ceux des insurgés qui rentreraient dans le devoir. De son côté, Nechet-Bey adressa au cabinet grec une note explicative qu'il terminait en demandant le rappel des officiers enrôlés sous le drapeau de l'émeute ; leur renvoi devant un conseil de guerre, et d'autres décisions de moindre importance. Les ministres rédigèrent une réponse où tous les faits avancés par Nechet-Bey étaient soit niés, soit dénaturés, et cette réponse, votée par les deux chambres, détermina le départ de l'ambassadeur turc, qui quitta Athènes le 21 mars, après

une conférence avec les représentants de la France et de l'Angleterre.

Alors on répandit le bruit que la première de ces deux nations pactisait avec l'insurrection, et, tout absurde qu'il fût, ce bruit acquit des proportions telles, que le général Baraguey-d'Hilliers se vit obligé de le démentir en ces termes, dans une circulaire aux consuls français du Levant :

« La France et l'Angleterre sont les alliées de la Porte et veulent l'aider à repousser l'injuste agression de la Russie ; dans ce but, elles ont envoyé leurs forces de terre et de mer en Orient ; elles ne peuvent donc prendre sous leur protection ceux qui se font les partisans de la Russie, et elles les abandonneront, dans leurs biens comme dans leurs personnes, à toutes les conséquences de la guerre qu'ils ont provoquée. »

En outre, MM. Wyse et Forth-Rouen, représentants des nations alliées à Athènes, envoyèrent au gouvernement grec une note qui inspira au *Moniteur* l'article suivant, résumé rapide et clair de la situation :

« On se rappelle les circonstances qui ont amené la rupture des rapports entre la Turquie et la Grèce : le ministre du sultan près le roi Othon avait été chargé par son gouvernement de demander au cabinet hellénique des explications sur divers actes qui attestaient la complicité de ce cabinet dans la révolte de l'Épire.

» Le ministre des affaires étrangères, M. Païcos, répondit par des récriminations, prétendant que la Grèce seule avait à se plaindre, que des troupes turques avaient envahi la frontière hellénique et commis sur le territoire du royaume des violences sanguinaires.

» Les ministres de France et d'Angleterre ayant, comme représentants des puissances protectrices, reçu communication de cette réponse de M. Païcos aux représentations de Nechet-Bey, s'entendirent pour faire procéder à une enquête scrupuleuse sur les faits allégués par le gouvernement grec. Il est résulté de la manière la plus formelle de cette enquête que non-seulement aucun des griefs formulés par M. Païcos n'était fondé, mais que la violation de frontière et les actes sanguinaires dont il chargeait les autorités turques appartenaient aux autorités et aux troupes grecques. Il a été de plus démontré, par des détails recueillis de la bouche même des individus qui ont pris part à cette agression, que le gouvernement grec n'avait pu être induit en erreur, et qu'il avait pleine et entière connaissance de tous les incidents de l'affaire lorsqu'il avait, dans sa note à Nechet-Bey, accusé les turcs d'en être les auteurs.

» On s'étonnera moins d'un procédé si étrange lorsqu'on saura que le cabinet d'Athènes s'efforce encore aujourd'hui par tous les moyens de faire croire à la Grèce que sa politique a l'approbation des grandes puissances, et que M. Païcos a réussi à cacher au pays et aux chambres les représentations qui lui avaient été adressées de concert par les ministres de France, d'Angleterre, d'Autriche et de Prusse, pour l'engager à faire droit aux réclamations de l'envoyé de la Porte. M. Forth-Rouen et M. Wyse ont pensé qu'il était de leur devoir de faire connaître

au gouvernement hellénique les sentiments qu'une semblable conduite était de nature à leur inspirer. »

Au reste, la cause ottomane avait ses adeptes dévoués, si elle comptait de malveillants voisins.

Vers le milieu de mars, la veuve d'un prince kurde était arrivée à Constantinople avec plusieurs escadrons de cavaliers volontaires que cette Bradamante asiatique commandait elle-même.

Mais ces infimes détails disparaissaient dans l'ensemble du tableau, qui, de jour en jour, devenait plus énergique et plus imposant.

L'heure avait enfin sonné où le débat allait prendre d'épiques proportions; la France et l'Angleterre jetaient dans la balance leurs épées réunies, non plus comme du temps du vieux Brenn, au cri de : *Væ victis !* mais de : Gloire aux vainqueurs, paix aux vaincus ! ainsi qu'il convient à deux grandes puissances, missionnaires de l'intelligence, apôtres du progrès, avant-garde de la civilisation.

Dès le commencement de février, le gouvernement français s'était occupé de renforcer notre flotte, et deux mois suffisaient au radoub, à l'armement et à l'équipement de six vaisseaux, de sept frégates et de deux avisos à vapeur, savoir :

Le Suffren,	vaisseau de ligne	de 3e rang. . . .	90 canons.
Le Marengo,	id.	de 4e rang. . . .	80
Le Trident,	id.	id.	80
Le Duperré,	id.	id.	80
L'Alger,	id.	id.	80
La Ville de Marseille,	id.	id.	80
L'Asmodée,	frégate à vapeur. .	450 chevaux.	
L'Albatros,	id.		
Le Canada,	id.		
Le Labrador,	id.		
La Pandore,	id.		
Le Panama,	id.		
La Zénobie,	frégate à voiles.		
Le Météore,	aviso à vapeur.		
La Mouette.	id.	. . 200 chevaux . .	2 canons.



Paris. — Typ. Morris et Cie.

Lord Raglan, commandant en chef de l'armée anglaise.

De plus, on poussait activement les réparations du *Brandon*, de *la Capricieuse*, du *Chaptal*, de *l'Euménide*, du *Fulton*, de *l'Infernale*, du *Narval*, de *la Belle-Poule* et de *l'Ulloa*; enfin on disposait en vaisseau mixte *le Souverain*, vaisseau à voiles.

Le 24 février, le vice-amiral Parseval-Deschênes était promu au commandement d'une escadre de dix vaisseaux, quatorze frégates et quinze corvettes, tant à voiles qu'à vapeur. Cette escadre devait entrer dans la Baltique pour y opérer une diversion, empêcher la flotte russe de ces parages de venir placer entre deux feux l'escadre de la mer Noire, nécessiter le stationnement des troupes de la Finlande et de l'Esthonie et reprendre l'avantage — en attaquant leur territoire — qui était résulté pour les russes de l'occupation des provinces danubiennes.

Si le czar avait pris l'offensive par le passage du Pruth et l'envahissement de la Moldavie et de la Valachie, les flottes alliées de la Baltique pouvaient à leur tour commencer les hostilités au cœur même de l'empire moscovite. Avant d'arriver à Constantinople, l'armée du prince Gortschakoff avait encore à franchir le Danube, à prendre d'assaut les forteresses des Balkans, à écraser les Turcs et leurs alliés, tandis qu'un heureux bombardement de Cronstadt ouvrait à deux battants à la France et à l'Angleterre les portes impériales de Saint-Pétersbourg.

L'organisation de l'armée de terre ne marchait pas moins rapidement; les commandants des divisions militaires avaient reçu leurs instructions; les bataillons des régiments destinés à former le contingent de l'armée d'Orient étaient mis sur le pied de guerre; les troupes éprouvées de l'Algérie, trois régiments de zouaves, un détachement de spahis, un régiment de tirailleurs indigènes se concentraient à Oran, et les garnisons de France se préparaient à les remplacer en Afrique. Durant tout le mois de mars, le mouvement des troupes ne se ralentit pas sur Marseille et Toulon; les tirailleurs de Vincennes descendaient le Rhône; nos braves africains partaient du port d'Alger; l'infanterie devait être transportée par la marine impériale; quant à l'artillerie, à la cavalerie, aux équipages, aux vivres, au matériel, ils avaient à leur disposition, dans le port de Marseille, trois cent cinquante bâtiments de

commerce nolisés par l'administration de la guerre et aménagés pour le transfert de quatorze mille tonnes et de six mille cinq cent chevaux.

Le 11 mars, un décret impérial, inséré au *Moniteur*, avait ainsi constitué le personnel de l'armée d'Orient et de ses divers services :

ARMÉE D'ORIENT.

Général en chef.

Leroy de Saint-Arnaud, maréchal de France.

Aides de camp.

Trochu, colonel.
De Waubert de Genlis, lieutenant-colonel, commandant de place.
Boyer, capitaine.

Officiers d'ordonnance.

Reille, chef d'escadron.
Henry, chef d'escadron.
Grammont, duc de Lesparre, chef d'escadron.
De Villers, chef d'escadron.
Appert, chef d'escadron.
De Cugnac, capitaine.
De Puységur, capitaine.

État-Major général.

Chef d'état-major général.

De Martimprey, général de brigade.

Sous-Chef d'état-major général.

Jarras, lieutenant-colonel.

Commandant de l'artillerie.

Lebœuf, colonel.

Commandant du génie.

Tripier, colonel.

Chef de l'intendance militaire.

Blanchot, intendant militaire.

Commandant de la gendarmerie.

Guisse, chef d'escadron de gendarmerie, grand prévôt.

Aumônier supérieur.

L'abbé Parabère.

Officiers d'état-major attachés à l'état-major général.

Osmont, chef d'escadron.
Renson, chef d'escadron.
D'Orléans, capitaine.
De La Hitte, capitaine.
De Rambaut, capitaine.

Officiers d'artillerie attachés à l'état-major général.

Malherbe, chef d'escadron, chef d'état-major.
De Vassart, capitaine en second, adjoint au commandant.
Moulin, capitaine en second, adjoint au commandant.
Lafon, capitaine en second, adjoint au chef d'état-major.

Officiers du génie attachés à l'état-major général.

De Chappedelaine, lieutenant-colonel, adjoint au commandant.
Dubois-Fresnay, chef de bataillon, chef d'état-major.
Sarlat, capitaine adjoint au chef d'état-major.
Schmitz, capitaine adjoint au commandant.
Préserville, capitaine adjoint au commandant.

Fonctionnaires de l'intendance attachés à l'état-major général.

Blanc de Moline, sous-intendant de 1re classe.
Viguier, sous-intendant de 2e classe.
Lucas de Missy, sous-intendant de 2e classe.
Le Creurer, sous-intendant de 2e classe.
De Séganville, sous-intendant de 2e classe.
Gayard, adjudant de 1re classe.
Leblanc, adjudant de 2e classe.

Service politique et topographique.

Desaint, lieutenant-colonel, chef du service.
Davout, chef d'escadron.
Davenet, capitaine.
Perrotin, capitaine.

Trésorerie et Postes.

X....

Détachement de gendarmerie.

X....

Première Division.

Commandant.

CANROBERT, général de division.

Aides de camp.

CORNELY, chef d'escadron.
DE BAR, capitaine.

Officier d'ordonnance du général-commandant.

BRADY, capitaine d'artillerie.

Chef d'état-major.

DENIS DE SENNEVILLE, lieutenant-colonel.

Commandant de l'artillerie.

HUGUENET, chef d'escadron.

Commandant du génie.

SABATIER, chef de bataillon.

Intendance.

BOUCHÉ, sous-intendant militaire de 2e classe.
SANSON, adjudant de 2e classe.

Prévôt.

MANSUY, capitaine de gendarmerie.

Officiers d'état-major.

DELABARRE, chef d'escadron.
MANCEL, capitaine.
CLAVEL, capitaine.

Officier d'artillerie.

FABRE, capitaine.

Médecin d'artillerie et vétérinaire d'artillerie désignés par le gouverneur général de l'Algérie.

PREMIÈRE BRIGADE.

Commandant.

ESPINASSE, général de brigade.

1er régiment de zouaves.

BOURBAKI, colonel.

7e régiment de ligne.

DE PECQUEULT DE LAVARANDE, colonel.

1er bataillon de chasseurs à pied.

TRISTAN LEGROS, chef de bataillon.

DEUXIÈME BRIGADE.

Commandant.

VINOY, général de brigade.

20e régiment de ligne.

DE FAILLY, colonel.

27e régiment de ligne.

VERGÉ, colonel.

9e bataillon de chasseurs à pied.

NICOLAS, chef de bataillon.

Deux batteries montées.
Une compagnie de sapeurs du génie.
Un détachement de gendarmerie.

Deuxième Division.

Commandant.

BOSQUET, général de division.

Aide de camp.

LALLEMAND, chef d'escadron.

Chef d'état-major.

DE CISSEY, colonel.

Commandant de l'artillerie.

LEFRANÇOIS, chef d'escadron.

Commandant du génie.

DUMAS, chef de bataillon.

Intendance.

LAS CASES, sous-intendant militaire de 2e classe.
LEVY, adjudant de 1re classe.

Prévôt.

PELETINGEAS, capitaine de gendarmerie.

Officiers d'état-major.

RAOULT, chef d'escadron.
HARTUNG, capitaine.
LEROY, capitaine.

Officier d'artillerie.

JEUFFRAIN, capitaine.

PREMIÈRE BRIGADE.

Commandant.

D'AUTEMARRE, général de brigade.

Aide de camp.

LOVERDO, capitaine.

3e régiment de zouaves.

TARBOURIECH, colonel.

Tirailleurs indigènes.

WIMPFFEN, colonel.

50e régiment de ligne.

TRAUERS, colonel.

DEUXIÈME BRIGADE.

Commandant.

BOUAT, général de brigade.

Aide de camp.

CLÉMEUR, capitaine.

7e régiment d'infanterie légère.

JANNIN, colonel.

6e régiment de ligne.

DE GARDERENS DE BOISSE, colonel.

3e bataillon de chasseurs à pied.

DUPLESSIS, chef de bataillon.

Deux batteries montées.
Une compagnie de sapeurs du génie.
Un détachement de gendarmerie.

Troisième Division (corps de réserve).

Commandant.

S. A. I. LE PRINCE NAPOLÉON, général de division.

Chef d'état-major.

NESMES-DESMAREST, colonel, 1er aide de camp.

Aides de camp.

Ferri-Pisani, chef d'escadron.
Roux, chef de bataillon.
David, capitaine.

Officier d'ordonnance.

Vergne, sous-lieutenant au 1er régiment de spahis.

Officiers d'état-major.

De Bonillé, capitaine.
Courrier, capitaine.

Intendance.

Dubut, sous-intendant militaire de 2e classe.
Leboeuf, adjudant de 2e classe.

2e régiment de zouaves.

Cler, colonel.

22e régiment d'infanterie légère.

Sol, colonel.

Un régiment d'infanterie de marine.

BRIGADE DE CAVALERIE.

Commandant.

D'Allonville, général de brigade.

Aide de camp.

De Serionne, capitaine.

Intendance.

Bagès, sous-intendant militaire de 2e classe.

1er régiment de chasseurs d'Afrique.

De Ferrabouc, colonel.

4e régiment de chasseurs d'Afrique.

Coste de Champeron, colonel.

Un détachement de spahis.
Une batterie d'artillerie à cheval.

Réserves et Parc de l'artillerie.

Commandant.

Roujoux, lieutenant-colonel.

Commandant-adjoint.

Soleille, capitaine de 1re classe.

Directeur du parc.

Dusaert, capitaine de 1re classe.

Adjoint au directeur du parc.

Voilliard, capitaine de 2e classe.

Employés.

Duringer, garde de 2e classe.

Un chef artificier et un garde désignés par le gouverneur général de l'Algérie.

Médecin d'artillerie et vétérinaire d'atillerie désignés par le maréchal de France commandant à Lyon.

Deux batteries à pied.
Une batterie à cheval.
Deux batteries et demie de parc.
Une batterie de montagne.
Une section de fuséens.
Une demi-compagnie d'ouvriers.

Réserves et Parc du génie.

Commandant.

Guérin, chef de bataillon.

Commandant-adjoint.

Martin, capitaine.

Employés.

Deux gardes désignés par le gouverneur général de l'Algérie.

Deux compagnies de sapeurs.
Un détachement de sapeurs-conducteurs.
Un détachement d'ouvriers.

SERVICES ADMINISTRATIFS.

SERVICE DE SANTÉ.

Quartier général et réserve.

Chef du service médical.

Scrive, médecin principal de 2e classe.

Médecins.

Cabrol, médecin-major de 1re classe.

COLMANT, médecin-major de 2e classe.
PETITBON, aide-major de 2e classe.
COCUD, Id.
LAMBERT, Id.

Chef du service de la pharmacie.

JEANNEL, pharmacien principal de 2e classe.

Première Division.

CAZALAS, médecin-major de 1re classe.
QUESNOY, aide-major de 1re classe.
RAOULT-DESLONGCHAMPS, aide-major de 2e classe.
PERRIN, Id.
BAILLY, Id.
CASSAIGNE, pharmacien aide-major de 1re classe.

Deuxième Division.

BARBY, médecin-major de 1re classe.
BEAUCAMP, aide-major de 1re classe.
ROUSTANS, aide major-de 2e classe.
GILLIN, Id.
LAPEYRE, Id.
RATEAU, pharmacien aide-major de 1re classe.

Troisième Division.

TELLIER, médecin-major de 2e classe.
FOURNIER, aide-major de 1re classe.
PERRÉON, aide-major de 2e classe.
HERBECQ, Id.
LANTENOIS, pharmacien aide-major de 1re classe.

Brigade de cavalerie.

LADUREAU, aide-major de 1re classe.
ROLLET, aide-major de 2e classe.
NUZILLAT, Id.

PERSONNEL DE SANTÉ DE DEUX HOPITAUX A LA SUITE DE L'ARMÉE.

Premier hôpital.

VALETTE, médecin-major de 1re classe.
GUÉRET, Id.

CUVILLON, médecin-major de 2e classe.
BURLUREAUX, aide-major de 1re classe.
ARON, Id.
BLANVILLAIN, Id.
MICHE, aide-major de 2e classe.
GLEIZES, Id.
MARLIER, Id.
DUAUTHIER, Id.
MILLIOT, Id.
OHIER, Id.
MUSARD, pharmacien aide-major de 1re classe.
CLAQUART, pharmacien aide-major de 2e classe.

Deuxième hôpital.

SIESZ, médecin-major de 1re classe.
BONNET-MASIMBERT, Id.
FRATINI, aide-major de 1re classe.
CARION, Id.
BRUMENS. Id.
DESJARDINS, aide-major de 2e classe.
SEIGLE, Id.
RUEFF, Id.
BESSIÈRES, Id.
BARABAN, Id.
PONTON, Id.
GONTIER, pharmacien aide-major de 1re classe.
COOCHE, pharmacien aide-major de 2e classe.

Service des hôpitaux. — Administration.

Quartier général.

PETIT, officier d'administration de 1re classe.
JOUSSAIN, Id.
BATAILLE, officier d'administration de 2e classe.
PONCELET, adjudant d'administration en premier.
QUENOUT, adjudant d'administration en second.
GUILLOT, Id.

Réserve.

GMESTET, officier d'administration de 1re classe.
ALBERTINI, officier d'administration de 2e classe.
SAUVAGE, adjudant en premier.
FISSIAGE, Id.

Rousselot, adjudant en second.
Weisz, Id.
Denis, Id.
Vanier, Id.
Doucet, Id.
Baptiste, Id.
Chevalier, Id.
Sampolo, Id.

Première division.

Durfort de la Broye, adjudant en premier.
Gesta, adjudant en second.

Deuxième division.

Delcambre, officier d'administration de 2e classe.
Gasse, adjudant d'administration en second.

Troisième division.

Moriceau, adjudant d'administration en premier.
Pierron, adjudant d'administration en second.

Bureaux de l'Intendance.

A répartir entre les quartiers généraux, brigades et réserves.

Izard, officier d'administration de 2e classe.
Gassiot, adjudant en premier.
Loustauneau, Id.
Latouche, adjudant en second.
Levy, Id.
Pierron, Id.
Georges, Id.
Fristot, Id.
Barre, Id.

SERVICE DES SUBSISTANCES.

Quartier général et réserve.

Bourgeois, officier d'administration principal.
Arnaud, officier d'administration de 1re classe.
Morel, adjudant en premier.
Savy, id.
Mian, adjudant en second.

DUMAIN, adjudant en second.
VALABRÈGUE, Id.
HAZARD, Id.

Première Division.

BEHUE, officier d'administration de 2me classe.
MICHON, adjudant en premier.
GODARD, adjudant en second.
DEVÈZE, Id.

Deuxième Division.

FOUCHER, officier d'administration de 1re classe.
BABOT, adjudant en premier.
JOLAIS, adjudant en second.
GOURDOUX, Id.

Troisième Division.

D'AILHAUD DE BRISIS, officier d'administration de 1re classe.
BENARD, adjudant en premier.
DAUMAS, adjudant en second.
RIBEAUCOURT, Id.

SERVICES DE L'HABILLEMENT ET DU CAMPEMENT.

ARRIGAS, officier d'administration de 1re classe.
PINEL, adjudant en premier.
DARAN, Id.
LALANCE, adjudant en second.
ROSE, Id.

Troupes.

Commandant.

HUGUENEY, chef d'escadron.

Deux compagnies légères du train des équipages militaires.
Une compagnie montée, Id.
Un détachement d'ouvriers.
Trois détachements d'infirmiers.

Division de réserve.

Commandant.

Forey, général de division.

Aides de camp.

Dauvergne, chef d'escadron.
Schmitz, capitaine.

Chef d'état-major.

De Loverdo, colonel.

Officiers d'état-major attachés à l'état-major.

Delaville, chef d'escadron.
Colson, capitaine.
Piquemale, id.

PREMIÈRE BRIGADE D'INFANTERIE.

Commandant.

De Lourmel, général de brigade.

Aide de camp.

Villette, capitaine.

19e *régiment de ligne.*

Desmarest, colonel.

26e *régiment de ligne.*

Niol, colonel.

5e *bataillon de chasseurs à pied.*

Landry de Saint-Aubin, chef de bataillon.

DEUXIÈME BRIGADE D'INFANTERIE.

Commandant.

D'Aurelle, général de brigade.

39e *régiment d'infanterie de ligne.*

Beuret, colonel.

74e *régiment d'infanterie de ligne.*

Breton, colonel.

BRIGADE DE CAVALERIE.

Commandant.

Cassaignolles, général de brigade.

6e régiment de dragons.

De Plas, colonel.

6e régiment de cuirassiers.

Salle, colonel.

ARTILLERIE.

Commandant.

De Tryon, chef d'escadron.

Commandant-adjoint.

Bergère, capitaine.

Deux batteries montées.
Une batterie à cheval.

GÉNIE.

Commandant.

De Saint-Laurent, chef de bataillon.

Commandant-adjoint.

De Foucauld, capitaine.

Une compagnie du génie.

FORCE PUBLIQUE.

Prévôt.

Potié, capitaine de gendarmerie.

Un détachement de gendarmerie.

SERVICES ADMINISTRATIFS.

Intendance militaire.

Quartier général.

Bligny-Bondurand, sous-intendant militaire de 1re classe.
Schmitz, adjoint de 1re classe.

1re brigade d'infanterie.

Du Cor de Duprat, sous-intendant militaire de 2me classe.

2me brigade d'infanterie.

Conseillant, sous-intendant militaire de 2me classe.

Brigade de cavalerie.

Carjol, adjoint de 1re classe.

Bureaux de l'Intendance.

FARDET, adjudant d'administration en premier.
SCHEUBE, adjudant d'administration en second.
BREITEL, id.
RICOUR, id.
HEYL, id.

Service de santé.

HEYSCH, médecin-major de 2e classe.
FERNET, aide-major de 1re classe.
COURBET, aide-major de 2e classe.
TASSARD, id.
RONDET, id.
DITTE, pharmacien aide-major de 1re classe.

Service des hôpitaux.

Quartier général.

ARRON, officier d'administration, comptable de 2e classe.
MARCHAND, adjudant en premier.
BUFFETEAU, adjudant en second.

Première brigade d'infanterie.

VIGNE, officier d'administration de 2e classe.
GUIBOUT, adjudant en second.

Deuxième brigade d'infanterie.

HUBERT, adjudant en premier.
MAGET, adjudant en second.

Brigade de cavalerie.

POINSIGNON, adjudant en premier.
BUFFET, adjudant en second.

Service des subsistances.

Quartier général.

DE LAMOGÈRE, officier d'administration de 1re classe.
MEIFREDY, adjudant en premier.
LANDRÉ, adjudant en second.

Première brigade d'infanterie.

LABARRE, officier d'administration de 2e classe.
ROMANI, adjudant en second.

Deuxième brigade d'infanterie.

FERAY, adjudant d'administration en premier.
VITAUX, adjudant en second.

Brigade de cavalerie.

MARTY, adjudant en premier.
GOURDÉ, adjudant en second.

Service d'habillement.

BETTINGER, adjudant en premier.
MOLLARD, adjudant en second.

Une compagnie montée du train des équipages militaires.
Une demi-compagnie légère.
Un détachement d'ouvriers d'administration.
Un détachement d'infirmiers.

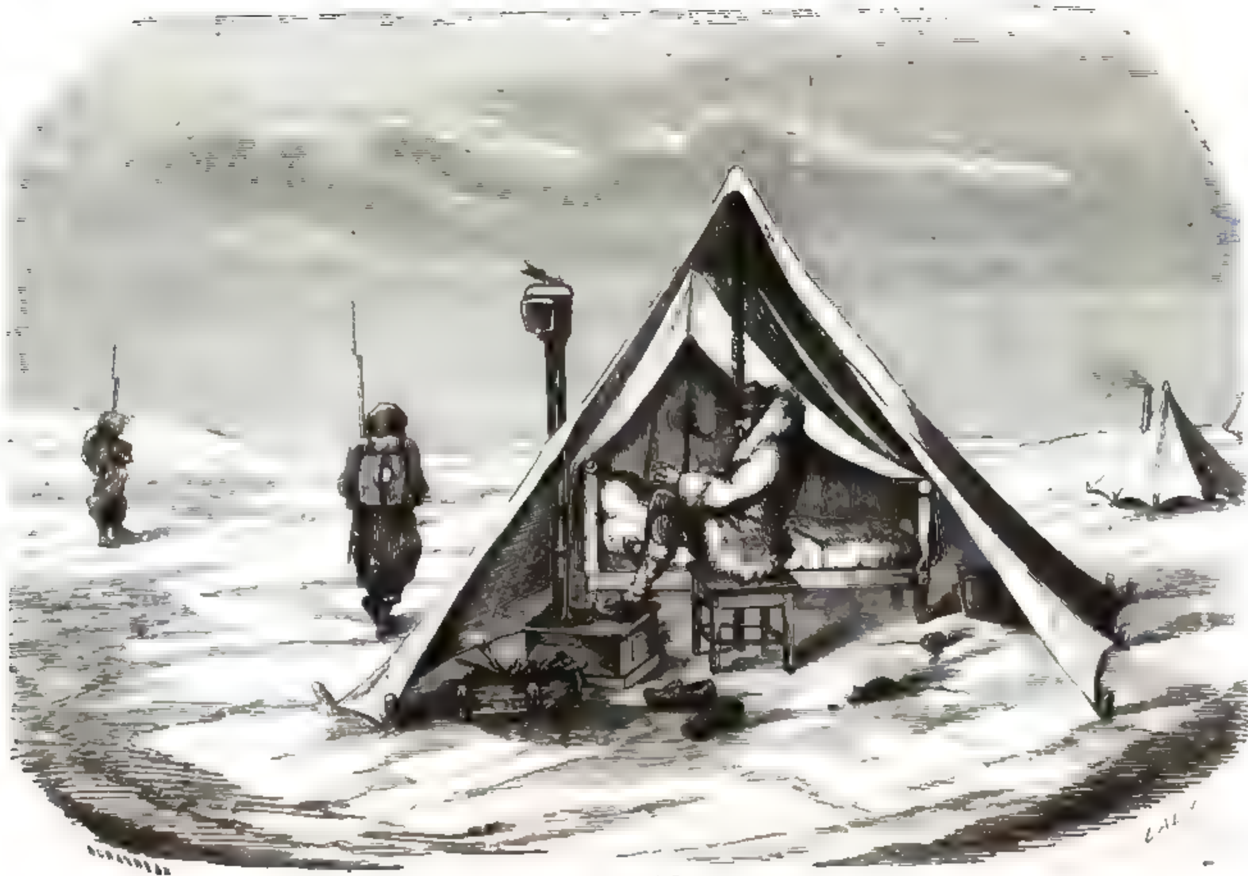
C'est en vertu d'un décret du 1er mars qu'un détachement de gendarmerie se trouvait attaché à l'armée d'Orient. Il fut pris dans la première légion de ce corps et placé sous le commandement en chef d'un *grand prévôt* suppléé divisionnairement par des officiers ayant titre de prévôts.

Aux termes du décret, la gendarmerie de l'armée d'Orient avait dans ses attributions la police des marchands, des vivandiers et des domestiques suivant les troupes ; elle devait inspecter la qualité et le mesurage des denrées vendues aux soldats, réprimer les délits, exercer la surveillance des prisons, et, en temps de marche, faire la police des colonnes expéditionnaires.

L'armée anglaise s'ébranlait également. Les ports de Plymouth et de Southampton étaient encombrés de cold-stream-guards, d'highlanders, de grenadiers de la garde et d'infanterie.

Du rapport de M. Gladstone, lu au parlement le 6 mars, il résulte que l'effectif devait être d'abord de vingt-cinq mille hommes et de deux mille cinq cents chevaux. Quatre-vingt-six navires à voile et dix-huit bateaux à vapeur étaient nolisés par l'État pour effectuer le transport des troupes.

Lord Raglan, directeur général de l'artillerie, ancien aide de camp de Wellington pendant la guerre de la Péninsule, et qui a laissé



Imprimé par J. Best.

Intérieur de la Tente d'un chef de bataillon. — D'après un dessin communiqué par M. le Commandant Protais.

un bras sur le champ de bataille de Waterloo, avait le commandement en chef de cette armée.

De même que, chez nous, à défaut de l'empereur, empêché par les soins du gouvernement, un Napoléon précédait ces aigles auxquelles le chef de son nom avait ouvert un si large horizon, un membre de la famille royale d'Angleterre, le duc de Cambridge, cousin de S. M. la reine Victoria, représentait dans les rangs anglais la maison de Hanovre. Il était général de la première division, et comptait au nombre de ses soldats les plus belles troupes de la Grande-Bretagne : trois bataillons de grenadiers de la garde et trois bataillons d'highlanders.

La deuxième division marchait sous les ordres de sir de Lacy-Evans. Aux cinquante combats qui illustraient ses états de service, ce brave officier de fortune allait ajouter de nouvelles campagnes.

Sir Georges Brown, compagnon d'armes de lord Raglan en Espagne et en Portugal, était à la tête de la division légère.

Lord Lucan commandait la cavalerie. Les hasards de la politique le ramenaient, allié des turcs, aux mêmes lieux où il avait combattu ces derniers, en 1829, comme volontaire dans l'armée russe.

En outre, l'amiral Charles Napier, le vainqueur de Dom Miguel et de Méhémet-Ali, promu au commandement de l'escadre anglaise de la Baltique, appareillait le 11 mars à Portsmouth, et entrait le 13 dans le Cattégat, avec huit vaisseaux à hélice, dont deux trois-ponts, quatre vapeurs à hélice et quatre vapeurs à aubes, d'une force totale de sept mille trois cent soixante-dix chevaux, et portant huit mille huit cent cinquante-sept hommes et huit cent quatre-vingt-dix-sept canons.

Six jours après, le général Canrobert quittait Marseille sur *le Christophe Colomb*, remorquant *le Mistral*, avec le premier convoi de l'armée d'Orient à destination de Gallipoli.

Le lendemain, 20 mars, la convention suivante était conclue entre la France, l'Angleterre et la Turquie :

« Art. 1er. Sa Majesté la reine de la Grande-Bretagne et Sa Majesté l'empereur des Français ayant donné l'ordre, sur le désir du sultan, à de fortes divisions de leurs flottes de se rendre à Constantinople pour assurer au territoire et au pavillon ottomans la protection que pourraient exiger les circonstances, Leurs Majestés

prennent, par le présent traité, l'engagement ultérieur de coopérer, dans une plus grande extension, avec Sa Majesté le sultan, à la protection du territoire ottoman en Europe et en Asie contre l'agression de la Russie, en fournissant dans ce but à Sa Hautesse le sultan un nombre de troupes suffisant.

» Les troupes de débarquement seront envoyées par Leurs Majestés sur tels points du territoire ottoman qui paraîtraient convenables. Sa Hautesse le sultan s'engage à ce que les troupes françaises et anglaises de débarquement, qui seraient envoyées par Leurs Majestés, reçoivent le même accueil et soient traitées avec le même respect que les forces navales françaises et anglaises qui, depuis quelque temps, sont déjà employées dans les eaux de la Turquie.

» Art. 2. Les hautes parties contractantes s'engagent réciproquement à se communiquer sans perte de temps toute proposition que l'une d'elles recevrait directement ou indirectement de la part de l'empereur de Russie relativement à la cessation des hostilités, à un armistice ou à la paix. Et, en outre, Sa Majesté le sultan s'engage à ne conclure aucun armistice et à n'entamer aucune négociation pour la paix, à ne conclure aucun préliminaire de paix avec la Russie sans la connaissance et l'assentiment des autres hautes parties contractantes.

» Art. 3. Aussitôt que le but du traité actuel sera atteint par la conclusion du traité de paix, Leurs Majestés la reine d'Angleterre et l'empereur des Français prendront des mesures immédiates pour retirer leurs forces de terre et de mer qui auront été employées pour atteindre l'objet du traité actuel, et toutes les forteresses et positions sur le territoire ottoman qui seront occupées temporairement par les forces de l'Angleterre et de la France seront rendues aux autorités de la Sublime Porte dans l'espace de..... jours calculés d'après la date de l'échange des ratifications du traité qui aura mis fin à la guerre actuelle.

» Art. 4. Le présent traité sera ratifié, et les ratifications échangées aussitôt que cela pourra avoir lieu dans l'espace de..... semaines, à compter du jour de la signature. »

L'obligation que nous nous sommes imposée de suivre concurremment les divers épisodes de la guerre, sur leurs différents théâtres, nous ramène maintenant au bord du Danube.

De part et d'autre on avait mis l'hiver à profit.

Sur la rive gauche, les russes avaient fortifié Giorgewo, Oltenitza et les îles de Galatz; dans l'intérieur de la Moldo-Valachie, ils avaient installé un arsenal à Dockschau et couvert d'ouvrages avancés la petite ville de Fochzany, sur laquelle ils pouvaient évacuer hôpitaux, parcs et magasins, si les turcs avaient l'avantage. Leur flottille était mouillée entre Galatz et Braïlow, et ses chaloupes canonnières, remorquées par des vapeurs, protégées par les batteries des divers îlots tombés au pouvoir des russes, avaient fréquemment jeté l'alarme dans les villages de la rive ottomane. Enfin le général Salos était descendu à Braïlow avec vingt-quatre pièces de canon et des renforts d'hommes.

Sur la rive droite, les turcs avaient construit dans l'île qui fait face à Widdin une redoute chargée de couvrir Kalafat, et à Turtukaï, Dafez-Pacha, commandant des bachi-bouzoucks, avait placé au confluent de l'Ardjick une forte batterie.

Bien que le blocus de Kalafat eût été repris, confiant dans les forces qu'il y laissait, — trente-deux mille hommes avec cinquante-deux pièces de campagne et quarante-sept de siége, — Omer-Pacha s'était replié sur Schumla, afin de couvrir la route d'Andrinople.

Telle était la situation respective des deux armées lorsque le général Gortschakoff reçut l'ordre de passer le Danube. Le 12 mars, il envoya six bataillons d'infanterie et un détachement de cavalerie, appuyés de huit canons, reconnaître l'île de Turtukaï, que défendait un millier d'irréguliers. Ce même jour, la garnison de cette place s'augmenta d'un bataillon et demi d'infanterie, d'une compagnie de tirailleurs et de trois pièces de canon. Le 13, une division russe composée de seize bataillons d'infanterie, d'un régiment de cavalerie et de vingt-quatre canons, s'étageait sur la rive du Danube en face de l'île, les batteries et quatre bataillons au bord du fleuve, le reste en dehors de la portée des batteries ottomanes. Ignorant le renfort qu'avait reçu la garnison, le général russe espérait foudroyer l'artillerie ennemie et jeter un pont, mais tous les travaux commencés dans ce dernier but furent aussitôt ruinés par les boulets des turcs, et après une inutile tentative de traversée à la nage, les assaillants opérèrent leur retraite, laissant sur le terrain deux mille cinq cents morts ou blessés.

C'était la seconde fois que Turtukaï voyait triompher les armes du sultan, mais cette victoire n'avait qu'ajourné le passage du Danube. Le général Gortschakoff transporta ses troupes vers la frontière de la Moldo-Valachie et prit ainsi ses dispositions :

Les turcs devaient être attaqués aux îles en avant de Braïlow, à Ismaïl et à Galatz, mais Braïlow était le point principal.

Le général Gortschakoff se l'était réservé et l'occupait avec quatorze bataillons, cinq régiments de cavalerie, six escadrons de cosaques et quarante-quatre bouches à feu.

A Galatz, le général Luders avait vingt-quatre bataillons, quatorze

escadrons, dont six de cosaques, et soixante-quatre pièces de canon.

Le général Uschakoff comptait à Ismaïl des forces à peu près égales à celles du prince Gortschakoff.

La direction matérielle du siége était confiée à l'aide de camp général Schilder.

Tandis que le général en chef attaquerait les retranchements de Matchin, défendue par quinze mille hommes, Luders viendrait prendre à revers la même ville. Deux diversions étaient préparées pour favoriser le mouvement : elles consistaient dans une démonstration du général Uschakoff contre Isatcha et une attaque du colonel Zouroff contre Hirsowa, au nord et au sud de Matchin.

Dans la nuit du 21 au 22, les pontonniers du général Schilder avaient jeté des ponts sur trois points ; dès que l'aube parut, les colonnes se mirent en mouvement, mais les turcs étaient sur leurs gardes, et l'on se battit avec acharnement toute la journée sans que les assaillants gagnassent du terrain; loin de là! nombre de soldats russes furent tués, d'autres se noyèrent, et le pont de Braïloff fut gravement endommagé.

Le lendemain, l'attaque reprit, renforcée de troupes fraîches arrivées pendant la nuit. Des batteries installées dans l'île de Vindoïa protégèrent de leur feu un convoi de barques qui bientôt mit à terre trois bataillons, une compagnie de cosaques et quatre pièces d'artillerie légère. Les ottomans leur disputèrent le rivage, mais à chaque instant de nouveaux débarquements avaient lieu, et, pour comble d'infortune, le général Luders, dont l'évolution n'était pas même soupçonnée, ayant pu effectuer son passage sur des chaloupes, vint faire la diversion commandée par le prince Gortschakoff, et Matchin fut évacuée.

Pendant ce temps, le général Uschakoff éprouvait à Isatcha une résistance terrible, mais les forces étaient trop inégales et, après avoir épuisé leurs munitions jusqu'à la dernière gargousse et à la dernière cartouche, les turcs se replièrent sur Babadaji, mettant entre eux et l'ennemi les marais de Bazelin.

De part et d'autre, le sentiment du devoir avait engendré des prodiges de valeur et d'abnégation : d'un régiment du général

Uschakoff mal engagé, il n'était pas resté un survivant pour attester qu'à la honte de reculer ses compagnons avaient préféré la mort. Chez les ottomans, les égyptiens s'étaient entre tous distingués, se montrant dignes du vainqueur de Nézib, leur initiateur à la discipline européenne. Déjà, dans une précédente affaire, les trois bataillons de leur avant-garde avaient donné, et des quinze cents hommes qui les composaient, dix-huit seulement étaient restés debout.

Maître du nord de la Dobrutscha, le prince Gortschakoff adressa aux habitants de cette contrée une proclamation. Il s'y annonçait comme le protecteur et l'ami des populations paisibles, n'en voulait, disait-il, qu'aux turcs barbares qui s'obstinaient à maltraiter les chrétiens, promettait de ne finir la sainte lutte qu'après avoir écrasé sous ses pieds les ennemis de son maître, et terminait par la menace de rigoureux châtiments pour ceux des habitants de la Dobrutscha qui ne témoigneraient pas une grande déférence aux soldats russes ou feraient secrètement cause commune avec les turcs.

C'était, dans un autre ordre d'idées et par l'intimidation, — sinon par le fer, — le *crois ou meurs* des espagnols aux malheureux indiens du Nouveau-Monde.

Le dénoûment de ce premier envahissement de la Dobrutscha fut la prise d'Hirsowa. Cette ville, attaquée le 20 mars, à la fois par la flottille qui remontait le fleuve et par le colonel Zouroff, détaché du corps d'armée de Braïlow, avait repoussé les trois premiers assauts; mais l'ennemi, s'étant, le 21, rendu maître des ouvrages avancés, avait commencé le siége le 24, et, le 30, était entré dans la citadelle démantelée par l'artillerie.

Des deux cent mille hommes que les russes comptaient en Moldo-Valachie, soixante mille, à cette date du 30 mars, occupaient la Dobrutscha, à Isatcha, Matchin, Hirsowa et Kustendjè.

Sur un autre point, les rives de la mer Noire, des désastres compensaient ces avantages. Craignant de voir attaquer simultanément leurs forteresses du littoral par la flotte anglo-française et les circassiens de Schamyl, les garnisons moscovites évacuaient suc-

cessivement ces positions, en y mettant le feu, et se retiraient tant sur les corps du Caucase que sur le Danube et Tiflis.

Pendant leur croisière d'exploration, les frégates à vapeur *le Sampson* et *le Cacique* assistèrent ainsi au pillage des ruines de Soubachi par les montagnards du Daghestan, et à l'incendie de Touaps et de Psnad, trois de ces forteresses.

Sans doute le bruit de ces succès et de ces revers dut produire à Saint-Pétersbourg une sensation profonde, mais il y avait été précédé par une nouvelle devant laquelle pâlissaient toutes les autres; nouvelle bien faite pour émouvoir le czar, en dépit des allures dominatrices de son caractère : c'était la déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre, officiellement annoncée aux chambres des deux pays dans la séance du 27 mars.

CHAPITRE IV.

Neutralité de l'Autriche et de la Prusse. — Convention d'alliance entre la France et l'Angleterre. — Traité austro-prussien du 20 avril. — Ratification du traité entre la France, l'Angleterre et la Porte-Ottomane. — Conférence de Bamberg. — Convention entre l'Autriche et la Porte. — Refus du cabinet de Saint-Pétersbourg. — État de l'Europe à la fin de juin 1854. — Opérations dans la mer Noire. — Affaire du *Furious*. — Bombardement d'Odessa. — La flotte de Sévastopol défiée. — Évacuation par les russes de Redoute-Caléh. — Ordre du jour de l'amiral Hamelin. — Perte du *Tiger*. — L'armée d'Orient au camp de Gallipoli. — Départ de S. A. I. le prince Napoléon. — Le maréchal Saint-Arnaud à Marseille. — Son ordre du jour. — Il débarque à Constantinople. — Situation des turcs et des russes. — Proposition du prince Paskiéwitsch au gouverneur de Silistrie. — Bataille de Bazarjick. — Entrevue de Varna. — Le camp de Schumla. — Transports retardés en mer. — Départ des troupes pour Varna. — Revue passée par le sultan de la division de S. A. I. le prince Napoléon. — Corps ottomans annexés aux divisions des alliés. — Fusion des escadres de la Méditerranée et de l'Océan. — Blocus du Danube. — Insurrection grecque. — Rappel du général Baraguey-d'Hilliers. — La division de réserve à Athènes. — Subdivision navale de l'Archipel. — Déclaration de S. M. Othon, roi de Grèce. — Siége de Silistrie. — Mort de Mussa-Pacha. — Mort du général russe Schilder. — Retraite inopinée des russes. — Évacuation de la petite Valachie. — Les flottes de la Baltique. — Dénombrement. — Combat de Gamla-Karlibi. — Bâtiments russes incendiés à Brateshead et à Uléaborg. — Impossibilité d'attaquer présentement Cronstadt. Les amiraux se rabattent sur les îles d'Aland. — Bombardement de Bomarsund.

(Avril, Mai et Juin 1854).

Avec le chapitre précédent a fini le prologue du drame oriental; maintenant l'action se précise et marche d'un pied plus rapide, sur les pas d'acteurs à la taille du débat agrandi, vers un dénoûment qu'à nulle puissance humaine il n'était donné de créer plus radieux et plus beau. Acceptons sa nouvelle allure, et si l'intérêt et l'émotion ne jail-

lissent pas du choc de ses nombreuses péripéties, qu'on ne s'en prenne qu'à l'infimité du chroniqueur.

A la suite de la proclamation de guerre du 27 mars, des interpellations sont adressées à M. de Manteuffel, dans le parlement prussien, au sujet de l'attitude que prendra la Prusse en ce grave conflit; le ministre se prononce pour la neutralité. Cette déclaration, à laquelle adhère l'Autriche, est, à la conférence de Vienne, l'origine d'un débat qui se termine, le 9 avril, par un protocole où sont énoncées les décisions suivantes :

« Les quatre gouvernements restent unis dans le double but de maintenir l'intégrité territoriale de l'empire ottoman, dont le fait de l'évacuation des principautés danubiennes est et restera une des conditions essentielles, et de consolider, dans un intérêt si conforme aux sentiments du sultan et par tous les moyens compatibles avec son indépendance et sa souveraineté, les droits civils et religieux des chrétiens, sujets de la Porte.

» L'intégrité territoriale de l'empire ottoman est et demeure la condition *sine quâ non* de toute transaction destinée à rétablir la paix entre les puissances belligérantes; et les quatre gouvernements s'engagent à rechercher en commun les garanties les plus propres à rattacher l'existence de cet empire à l'équilibre général de l'Europe, comme ils se déclarent prêts à délibérer et à s'entendre sur l'emploi des moyens les plus convenables pour atteindre l'objet de leur concert.

» Quelque événement qui se produise, les quatre gouvernements s'engagent réciproquement à n'entrer dans aucun arrangement définitif avec la cour impériale de Russie, ou avec toute autre puissance qui serait contraire aux principes énoncés ci-dessus, sans en avoir préalablement délibéré en commun. »

Le 10 avril, les délégués de la France et de l'Angleterre signent à Londres une convention d'alliance qui, semblable au protocole de Vienne pour le reste, compte en plus ces articles :

« Art. 2. L'intégrité de l'empire ottoman se trouvant violée par l'occupation des provinces de Moldavie et de Valachie et par d'autres mouvements des troupes russes, LL. MM. l'Empereur des Français

et la Reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande se sont concertées et se concerteront sur les moyens les plus propres à affranchir le territoire du Sultan de l'invasion étrangère et à atteindre le rétablissement de la paix. Elles s'engagent, à cet effet, à entretenir, selon les nécessités de la guerre, appréciées d'un commun accord, des forces de terre et de mer suffisantes pour y faire face, et dont des arrangements subséquents détermineront, s'il y a lieu, la qualité, le nombre et la destination.

» Art. 4. Animées du désir de maintenir l'équilibre européen, et *ne poursuivant aucun but intéressé*, les hautes parties contractantes renoncent d'avance à retirer aucun avantage particulier des événements qui pourront se produire.

» Art. 5. LL. MM. l'Empereur des Français et la Reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande recevront avec empressement dans leur alliance, pour coopérer au but proposé, celles des autres puissances de l'Europe qui voudraient y entrer. »

De son côté, le souverain régulateur de la sainte Russie adresse un nouveau manifeste à son peuple, le 11 avril :

« Par la grâce de Dieu,

» Nous, Nicolas Ier, *empereur et autocrate de toutes les Russies, de Moscou, Kiew, Wladimir et Novgorod; czar de Kasan, czar d'Astrakan, czar de Pologne, czar de Sibérie, czar de la Chersonèse Taurique; seigneur de Pskoff et grand prince de Smolensk, de Lithuanie, de Valachie, de Podolie et de Finlande; prince d'Esthonie, de Livonie, de Courlande et de Semgalie, de Samogitie, de Bialystok, de Karélie, de Tver, de Jougrie, de Perm, de Viatka, de Bulgarie et de plusieurs autres pays; seigneur et grand prince du territoire de Novgorod intérieur, de Tschernigoff, de Riaizan, de Polotzk, de Rostof, de Jaroslaf, de Bielozero, d'Oudorie, d'Obdorie, de Koudinie, de Witebsk, de Mtislaf, et dominateur de toute la région hyperboréenne; seigneur du pays d'Herie, de Kartalinie, de Grousinie, de Kabardinie et d'Arménie; seigneur héréditaire et suzerain des princes tscherkesses, de ceux des montagnes et d'autres encore; héritier de la Norvége, duc de Schleswig-Holstein, de Saint-Ormarn, de Ditmarsen et d'Oldenbourg, etc., etc.;*

» A tous nos fidèles sujets savoir faisons :

» Dès l'origine de notre différend avec le gouvernement turc, nous avons solennellement annoncé à nos fidèles sujets qu'un sentiment de justice nous avait seul porté à rétablir les droits lésés des chrétiens orthodoxes sujets de la Porte Ottomane.

» Nous n'avons pas cherché, nous ne cherchions pas à faire de conquêtes, ni à

exercer en Turquie une suprématie quelconque qui fût de nature à excéder l'influence appartenant à la Russie en vertu des traités existants.

» A cette époque déjà, nous avons rencontré de la méfiance, puis bientôt une sourde hostilité de la part des gouvernements de France et d'Angleterre, qui s'efforçaient d'égarer la Porte en dénaturant nos intentions. Enfin, à l'heure qu'il est, l'Angleterre et la France jettent le masque, envisagent notre différend avec la Turquie comme n'étant qu'une question secondaire, et ne dissimulent plus que leur but commun est d'affaiblir la Russie, de lui arracher une partie de ses possessions, et de faire descendre notre patrie de la position puissante où l'a élevée la main du Très-Haut.

» Est-ce à la Russie orthodoxe de craindre de pareilles menaces?

» Prête à confondre l'audace de l'ennemi, déviera-t-elle du but sacré qui lui est assigné par la divine Providence? Non!... La Russie n'a point oublié Dieu. Ce n'est pas pour des intérêts mondains qu'elle a pris les armes : elle combat pour la foi chrétienne, pour la défense de ses coréligionnaires opprimés par d'implacables ennemis.

» Que toute la chrétienté sache donc que la pensée du souverain de la Russie est aussi la pensée qui anime et inspire toute la grande famille du peuple russe, ce peuple orthodoxe, fidèle à Dieu et à son Fils unique Jésus-Christ, notre Rédempteur.

» C'est pour la foi et la chrétienté que nous combattons.

» *Nobiscum Deus, quis contra nos?*

» Donné à Saint-Pétersbourg, le onzième jour du mois d'avril de l'an de grâce mil huit cent cinquante-quatre, et de notre règne le vingt-neuvième.

« *Signé* NICOLAS. »

Le 20 du même mois, le baron de Hess et le comte de Thun-Hohenstein pour l'Autriche, et le baron de Manteuffel pour la Prusse, signent à Berlin un traité d'alliance offensive et défensive, dont l'article additionnel expose que, l'occupation prolongée par les troupes russes du territoire ottoman, sur le bas Danube, étant un danger pour les intérêts politiques, moraux et matériels, de la Confédération Germanique, l'Autriche imitera la Prusse, qui l'a déjà fait, et demandera au cabinet de Saint-Pétersbourg la suspension de tout mouvement en avant de son armée dans les possessions turques et des garanties complètes pour la prochaine évacuation des principautés danubiennes. Il y est ajouté qu'au cas d'un refus de la Russie, les parties contractantes repousseront, à l'aide de tous les moyens militaires qui sont à leur disposition, toute attaque contre le territoire de l'une ou de l'autre. Quant à une action offensive, elle ne sera déterminée que par l'incorporation des principautés ou par le passage des Balkans.

Ce traité, soumis à l'approbation de la diète germanique le 24 mai, amène la réunion à Bamberg des plénipotentiaires de Bavière, de Bade, du Hanovre, de la Hesse-Darmstadt, de la Hesse-Électorale, de Nassau, de Saxe et du Wurtemberg, et l'acceptation du traité avec quelques observations plus prétentieuses qu'efficaces.

Le 23 mai, un décret impérial inséré au *Moniteur* rend exécutoire le traité d'alliance signé le 12 mars entre la France, l'Angleterre et la Turquie, et ratifié le 8 mai. C'est une pièce trop importante au débat pour que nous n'en reproduisions pas la rédaction définitive :

« ART. 1er. Sa Majesté l'Empereur des Français et Sa Majesté la Reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, ayant déjà, à la demande de Sa Majesté Impériale le Sultan, ordonné à de puissantes divisions de leurs forces navales de se rendre à Constantinople, et d'étendre au territoire et au pavillon ottomans la protection que permettraient les circonstances, Leursdites Majestés se chargent, par le présent traité, de coopérer encore davantage avec Sa Majesté Impériale le Sultan, pour la défense du territoire ottoman en Europe et en Asie, contre l'agression russe, en employant à cette fin tel nombre de leurs troupes de terre qui peut paraître nécessaire pour atteindre ce but; lesquelles troupes de terre Leursdites Majestés expédieront aussitôt vers tels ou tels points du territoire ottoman qu'il sera jugé à propos; et Sa Majesté Impériale le Sultan convient que les troupes françaises et anglaises, ainsi expédiées pour la défense du territoire ottoman, recevront le même accueil amical et seront traitées avec la même considération que les forces navales françaises et britanniques employées depuis quelque temps dans les eaux de la Turquie.

» ART. 2. Les hautes parties contractantes s'engagent, chacune de son côté, à se communiquer réciproquement, sans perte de temps, toute proposition que recevrait l'une d'elles de la part de l'empereur de Russie, soit directement, soit indirectement, en vue de la cessation des hostilités, d'un armistice ou de la paix ; et Sa Majesté Impériale le Sultan s'engage en outre à ne conclure aucun armistice et à n'entamer aucune négociation pour la paix, ou à ne conclure aucun préliminaire de paix ni aucun traité de paix avec l'empereur de Russie, sans la connaissance et le consentement des hautes parties contractantes.

ART. 3. Dès que le but du présent traité aura été atteint par la conclusion d'un traité de paix, Sa Majesté l'Empereur des Français et Sa Majesté la Reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande prendront aussitôt des arrangements pour retirer immédiatement toutes leurs forces militaires et navales employées pour réaliser l'objet du présent traité, et toutes les forteresses ou positions dans le territoire ottoman qui auront été temporairement occupées par les forces militaires de la France et de l'Angleterre seront remises aux autorités de la Sublime Porte Ottomane dans l'espace de quarante jours, ou plus tôt, si faire se peut, à partir de l'échange des ratifications du traité par lequel la présente guerre sera terminée.

» ART. 4. Il est entendu que les armées auxiliaires conserveront la faculté de prendre telle part qui leur paraîtrait convenable aux opérations dirigées contre

l'ennemi commun, sans que les autorités ottomanes, soit civiles, soit militaires, aient la prétention d'exercer le moindre contrôle sur leurs mouvements ; au contraire, toute aide et facilité leur seront prêtées par ces autorités, spécialement pour leur débarquement, leur marche, leur logement ou leur campement, leur subsistance et celle de leurs chevaux, et leurs communications, soit qu'elles agissent ensemble, soit qu'elles agissent séparément.

» Il est entendu, de l'autre côté, que les commandants desdites armées s'engagent à maintenir la plus stricte discipline dans leurs troupes respectives, et feront respecter par elles les lois et usages du pays.

» Il va sans dire que les propriétés seront partout respectées.

» Il est, de plus, entendu, de part et d'autre, que le plan général de campagne sera discuté et convenu entre les commandants en chef des trois armées, et que si une partie notable des troupes alliées se trouvait en ligne avec les troupes ottomanes, nulle opération ne pourrait être exécutée contre l'ennemi sans avoir été préalablement concertée avec les commandants des forces alliées.

» Finalement, il sera fait droit à toute demande relative aux besoins du service, adressée par les commandants en chef des troupes auxiliaires, soit au gouvernement ottoman, par le canal de leurs ambassades respectives, soit d'urgence, aux autorités locales, à moins que des objections majeures, clairement énoncées, n'en empêchent la mise à exécution.

» Art. 5. Le présent traité sera ratifié, et les ratifications seront échangées à Constantinople dans l'espace de six semaines, ou plus tôt si faire se peut, à partir du jour de la signature.

» En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs l'ont signé et y ont apposé le cachet de leurs armes.

» Fait en triple, pour un seul et même effet, à Constantinople, le douze mars mil huit cent cinquante-quatre.

» *Signé* : Baraguey-d'Hilliers.
» Stratford de Redcliffe.
» Réchid. »

Pour en finir avec la campagne diplomatique du second trimestre de 1854, il ne nous reste à mentionner que la convention de Bogadgi-Kény, arrêtée le 14 juin entre la Sublime-Porte et l'Autriche. Cette convention a pour but de mettre un terme à l'occupation des provinces danubiennes par les russes. L'empereur François-Joseph y promet d'employer, après l'épuisement des négociations, une démonstration armée, si besoin est, et s'engage à rétablir, durant son séjour en Moldo-Valachie, les choses sur le pied où elles étaient avant la guerre.

Onze jours auparavant, le comte Esterhazy, ambassadeur autrichien à Saint-Pétersbourg, a été chargé d'une démarche auprès du czar, et le 12 juin, le baron de Werther s'est joint à lui pour réclamer de l'équité de l'empereur de Russie le rappel de l'armée d'occupation ; mais à ces

tentatives conciliatrices, M. de Nesselrode répond le 29 juin avec cette évasive phraséologie et cette astucieuse rhétorique dont maintes et maintes preuves ont été déjà citées :

« Les principautés ne sont plus pour nous qu'une position militaire, la seule où, poussant l'offensive, il nous reste quelques chances de rétablir l'équilibre en notre faveur. Si nous les évacuons, quelle sécurité l'Autriche peut-elle nous offrir? Nous serons à la merci de nos ennemis, affaiblis moralement et matériellement par un sacrifice en pure perte. En prenant auprès des puissances occidentales l'engagement d'amener l'évacuation finale des principautés, le cabinet de Vienne n'a pu s'interdire de mettre la Russie en état de procéder à l'évacuation avec honneur et sécurité pour elle. Qu'il veuille bien nous dire quelles garanties il peut nous donner, et le czar, par déférence pour les vœux et les intérêts de l'Allemagne, sera disposé à entrer en négociation sur l'époque précise de l'évacuation.

» Notre auguste maître ne veut ni prolonger indéfiniment l'occupation des principautés, ni les incorporer à ses États, encore moins renverser l'empire ottoman. Sous ce rapport, il ne fait aucune difficulté de souscrire aux trois principes posés dans le protocole du 9 avril.

» 1° INTÉGRITÉ DE LA TURQUIE. Elle ne sera pas menacée par le czar tant qu'elle sera respectée par les puissances qui occupent les eaux et le territoire du sultan ;

» 2° ÉVACUATION DES PRINCIPAUTÉS. La Russie est prête à y procéder moyennant les sécurités convenables ;

» 3° CONSOLIDATION DES DROITS DES CHRÉTIENS EN TURQUIE. Le czar est prêt à concourir à la garantie européenne de ces droits si ses coréligionnaires conservent leurs anciens priviléges en en acquérant de nouveaux. »

Comme on le voit, les chancelleries s'agitent tandis que Dieu mène les événements ; mais ce qu'il importe de remarquer, c'est l'attitude de l'Europe à mesure que le conflit grandit entre les parties intéressées.

La Russie a jeté sur le Danube deux cent cinquante mille hommes appelés des points les plus éloignés de son vaste empire, couvert ses frontières de Prusse et d'Autriche, augmenté les travaux de défense

d'Helsingfors et Vibong en Finlande, de Cronstadt en avant de Saint-Pétersbourg, de Rewel en Esthonie, de Riga en Livonie et, sur la mer Noire, de Kaffa, de Nicolaïef, de Sévastopol; elle a, pour venir en aide à ses finances épuisées, émis huit séries de billets, chacune d'elles représentant trois millions de roubles argent, soit ensemble quatre-vingt-seize millions de francs, et demandé une offrande *volontaire* à tous les seigneurs, tous les propriétaires et tous les commerçants de la Russie, offrande dont le produit a été considérable tant à cause des dévouements sincères que du soin apporté par les bureaux à stimuler le zèle des patriotes récalcitrants. Il ressort de cet exposé une somme énorme de sacrifices, mais la Russie est l'instigatrice de la guerre, et, bon gré mal gré, il lui faut acquitter la lettre de change qu'elle a tirée sur la tranquillité de l'Europe.

La France a appelé les réserves sous les drapeaux pour augmenter l'effectif de l'infanterie, a décrété la formation d'un sixième escadron dans les cinquante-trois régiments de cavalerie existants et l'établissement de deux camps de manœuvres, l'un sur la Manche, l'autre sur le Rhône; elle a remis en vigueur la loi des secours dus aux femmes et enfants des marins de la quatrième classe appelés au service, prêté dix millions à la Porte Ottomane, et négocié un emprunt de deux cent cinquante millions qu'en dehors de la féodalité financière les intelligentes économies du peuple ont couvert instantanément; mais la France s'est constituée la protectrice du faible contre le fort, du droit contre l'injustice, de la civilisation contre l'oppression et la barbarie.....

Il en est de même de l'Angleterre, qui a ajouté onze mille hommes à l'effectif de sa marine, appelé quatorze mille recrues pour l'armée de terre, et augmenté de moitié pendant un semestre *l'income-tax* (impôt sur le revenu) pour subvenir aux frais de la guerre.

La Turquie a fortifié ses positions de la rive droite du Danube, réorganisé son armée d'Anatolie, armé sa flotte de la mer Noire; mais pour la Turquie il s'agit de vie ou de mort.....

Rien de pareil avec les autres puissances; elles se sont prononcées pour la neutralité, et pourtant la Prusse demande à son parlement trente millions de thalers (cent douze millions de francs), destinés à parer aux

éventualités, augmente l'effectif de ses troupes, qui est de 614,000 hommes appuyés de 1,584 canons, arme sa landwehr, et concentre un corps d'armée dans les provinces du Rhin.

L'Autriche négocie coup sur coup deux emprunts, l'un de cinquante millions de florins, l'autre de trente-cinq millions, appelle avant le temps quatre-vingt-quinze mille recrues, et porte à trois cent mille hommes son armée, renforce les garnisons de la Lombardie, de la Vénétie et de la frontière du Tessin, échelonne, de la Dalmatie à la Bukowine, les troisième et quatrième corps, et couvre la frontière de la Pologne russe.

Le Danemark rappelle trois classes de soldats congédiés, organise la défense de son littoral et ravitaille ses forteresses.

La Suède obtient de la diète deux millions et demi de rixdales (quatorze millions de francs), destinés au maintien de sa neutralité.

Le Piémont, qui bientôt fera cause commune avec la France et l'Angleterre, augmente le chiffre de son armée.

La Hollande et la Belgique l'imitent dans ces mesures de précaution.

La Suisse, enfin, tient au complet le personnel et le matériel de l'armée fédérale, et recommande aux États de la Confédération de s'assurer de chevaux pour la mobilisation des contingents.

Pendant qu'au nord et à l'occident s'accomplissent, en vue de l'avenir, tous ces mouvements de troupes, les hostilités commencent sur la mer Noire par suite d'une provocation des russes. Voici les faits :

Le 6 avril, sir William Lorinc, capitaine de la frégate à vapeur anglaise *le Furious*, arrive devant Odessa avec mission d'embarquer les consuls et ceux de nos nationaux qui en manifesteraient le désir. A quatre ou cinq milles de distance, il fait hisser les couleurs anglaises à côté du pavillon parlementaire, et poursuit sa route.

Deux coups de canon à poudre partent de la batterie; sir William croit qu'on l'invite à ne pas avancer davantage et fait immédiatement stopper et mettre la barre en grand à babord. Une embarcation sous pavillon blanc se détache de la frégate et porte au môle le lieutenant Alexander. Durant ce temps, et jusqu'au retour de la chaloupe, les roues du *Furious* restent immobiles ; seulement le bâtiment dérive in-

sensiblement sous l'action d'une brise de nord-ouest qui souffle du côté de la terre ; son arrière est tourné vers la Quarantaine, ses sabords du premier pont sont fermés, et rien, dans ses manœuvres, ne décèle une intention hostile.

Le lieutenant Alexander, une fois débarqué, demande à voir le consul anglais ; sans pouvoir obtenir de réponse, il est invité à prendre le large ; il s'éloigne, et à peine est-il à un mille du rivage, que sept coups de canon à boulet sont tirés, tant contre l'embarcation que contre la frégate.

A la nouvelle de cet attentat, les amiraux Hamelin et Dundas, indignés, se promettent d'en obtenir réparation. Justement *le Banshee*, vapeur anglais, apporte le 10 avril l'ordre de commencer les hostilités ; la joie est universelle à bord, les matelots illuminent les bâtiments, et escomptent, en joyeuses chansons, les périls de la future campagne. Enfin, le 17 avril, les flottes alliées quittent l'ancrage de Baltchitck et de Kavarna, et s'arrêtent le 20 dans la rade extérieure d'Odessa, le tirant d'eau des vaisseaux ne leur permettant pas d'approcher du mouillage habituel de cette ville. A peine arrivé, on remet à lord Dundas une lettre du gouverneur d'Odessa, le lieutenant général Osten-Sacken, par laquelle celui-ci proteste contre la violation du droit des gens qui lui est imputée, et rejette sur les manœuvres du *Furious*, qui se serait trop approché de terre, la responsabilité de l'agression dont il a été l'objet.

Une enquête est immédiatement commencée ; sir William Lorinc et son équipage démentent le rapport d'Osten-Sacken, et leur assertion est corroborée par le témoignage des capitaines de bâtiments marchands mouillés en rade d'Odessa. Alors les deux amiraux, à titre de réparation, somment le gouverneur d'avoir à leur remettre tous les bâtiments anglais, français et russes, actuellement ancrés près de la forteresse ou des batteries d'Odessa, le prévenant que si, au coucher du soleil, il n'a pas répondu dans un sens affirmatif, ils vengeront, par la force, l'insulte faite au pavillon de l'une des escadres.

Osten-Sacken garde le silence, et, dans la soirée du 21 au 22, l'attaque est résolue et fixée au lendemain.



Paris. — Typ. Morris et comp.

S. M. Victoria Ire, Reine d'Angleterre.

Voici l'état de défense d'Odessa à cette époque : la forteresse et sept batteries établies au commencement de 1854, savoir :

1° Une de dix pièces de canon, sur le môle du port de Quarantaine, protégeant l'entrée du grand port ;

2° Une de six pièces, défendant le port de Quarantaine ;

3° Une voisine de celle-là, et placée de manière à croiser son feu avec elle ;

4° Une sur le quai du port de pratique ;

5° Une de l'autre côté du golfe, au village de Dofinoftra ;

6° Deux au sud de la ville.

A six heures et demie du matin, les deux frégates françaises *le Vauban*, capitaine d'Herbinghen, *le Descartes*, capitaine Darricau, réunies aux deux frégates anglaises *le Tiger*, capitaine Giffard, et *le Sampson*, capitaine Jones, arrivent à neuf ou dix encâblures de distance devant la batterie du fort impérial, qui les salue d'un premier coup de canon. Les frégates ripostent, et comme le calibre de leurs bouches à feu est plus fort que celui des pièces ennemies, leurs coups portent mieux et plus sûrement. Le vaisseau anglais *le Sans-Pareil* et la corvette à vapeur *le Highflyer*, mouillés à la limite extrême de la portée des batteries, se tiennent prêts à servir d'appui aux frégates engagées. Aux premières décharges, la frégate à vapeur française *le Mogador*, capitaine de Wailly, la frégate à vapeur anglaise *la Terrible*, capitaine Cleverty, et nos vieilles connaissances *le Furious*, capitaine Lorinc, et *la Rétribution*, capitaine Drummont, se rapprochent en hâte du lieu de l'action pour y prendre part.

Le feu dure depuis une heure et demie, lorsque trois boulets rouges brisent les rayons des roues à aubes du *Vauban*, et mettent le feu dans sa muraille à vent ; les pompes jouent vainement, un des projectiles a pénétré entre maille, et l'incendie couve intérieurement ; alors le chef d'état-major de l'escadre, M. le capitaine de vaisseau comte Bouët-Willaumez, monté à bord du *Vauban*, et enjoint au capitaine de la frégate de se retirer momentanément au milieu des escadres, afin d'y recevoir les secours nécessaires.

Ce vide est bientôt comblé par l'entrée en lice du *Mogador*, de

la Terrible, du *Furious* et de *la Rétribution*. Les obus des sept frégates tombent drus comme grêle sur la batterie du môle, et détruisent la moitié de ses pièces, ce qui permet à nos bâtiments de se rapprocher et de bombarder les magasins et les navires du port impérial. Tandis que les russes renforcent l'artillerie démantelée du môle, au moyen de batteries établies sur les hauteurs d'Odessa, six chaloupes anglaises se glissent dans la partie nord-ouest, que l'on a négligé de couvrir, et lancent de là force fusées à la Congrève.

A midi, *le Vauban*, qui a réparé ses avaries, rallie les autres frégates. A une heure, l'incendie ravage sur tous les points le port impérial. La poudrière de la batterie du môle saute et l'explosion tue ou blesse la presque totalité des servants de pièces. La toiture du magasin qui contient tous les objets du matériel à l'usage des paquebots à vapeur de l'État dans la mer Noire s'effondre sur elle-même, et jonche au loin le sol de débris enflammés. La caserne des cosaques et le grand magasin d'approvisionnements sont entièrement consumés, ce qui entraîne la perte d'un assez grand nombre de cavaliers, de chevaux et d'une forte quantité de grains et de fourrages. Le môle lui-même, atteint par de nombreux boulets, est gravement endommagé. Profitant du désordre résultant de l'embrasement général, les frégates s'avancent de deux encâblures et foudroient une douzaine de petits bâtiments russes abrités derrière les chaînes de la darsine. Les canons du port de commerce recommencent alors contre nos vaisseaux un feu bien nourri qu'appuient les mortiers installés sur les hauteurs; mais les frégates n'en accélèrent pas moins leur œuvre de destruction. Un seul instant, trois d'entre elles virent de bord pour répondre à la batterie de campagne installée de l'autre côté du golfe; à quatre heures, les quatre pièces de 16 de cette batterie sont hors de combat, et ce qui reste d'hommes et de chevaux se replie sur l'intérieur. Dans ce dernier engagement, nos obus incendient quelques maisons du village de Dolinoffra.

Dès lors, tous nos coups sont dirigés contre les bâtiments russes encore à flot dans le port impérial, et qui deviennent à leur tour la proie des flammes vers quatre heures et demie. Au matin du bombardement,

le port d'Odessa contenait trois bâtiments à vapeur, cinquante-trois à voiles et cinq machines à draguer. Des trois bâtiments à vapeur, l'un *le Dniester*, en fer et de quarante chevaux, appartenant à l'État, reçoit plusieurs boulets dans sa coque, se remplit en moins de cinq minutes et coule ; un second, *le Luba*, a l'avant de sa carène troué par seize boulets et coule aussi ; le troisième, *l'Audia*, de quatre-vingt-dix chevaux, coule encore. Des cinq machines flottantes à draguer, la plus neuve est entièrement détruite, les quatre autres éprouvent des avaries plus ou moins considérables. Des cinquante-trois navires à voiles, l'un, *le Nicolas Ier*, de 600 tonneaux, est complétement brûlé, ainsi que deux bricks et une goëlette chargée de *canel-coal* de Newcastle, en destination d'Ismaïl. Le reste, qui se compose de caboteurs de divers tonnages, reçoit de nombreuses avaries.

Bref, la ruine du port est complète ; celle de la ville d'Odessa, en ce moment à la merci de notre escadre, suivrait de près si on en donnait le signal à nos frégates ; mais le délégué de l'empereur de Russie est seul coupable d'un attentat au droit des gens ; c'est donc le port impérial seul, les magasins et les navires qu'il renfermait et les batteries qui les protégeaient de leurs feux, que les amiraux ont résolu de détruire. Ni les trente mille hommes de la garnison d'Odessa, ni les soixante-dix canons de sa forteresse et de ses batteries n'ont pu empêcher ce résultat. On donne le signal de cesser le feu, les bâtiments rallient leurs pavillons respectifs, *le Descartes* ayant reçu cinq boulets et *le Vauban* et *le Mogador* chacun quatre, mais pas un seul dans leurs machines ou chaudières.

Le nombre des tués et blessés chez les russes est de cent environ ; sur les escadres, pas un homme n'a été atteint par les projectiles ennemis ; seulement *le Vauban*, à la suite d'un accident arrivé à une de ses bouches à feu, a eu deux hommes tués : les matelots Boisserieux et Papo, et deux blessés : le chef de pièce Soyer et le matelot Ramée.

L'amiral Hamelin a raison de dire, en terminant son rapport du bombarbement d'Odessa :

« Un pareil résultat, monsieur le Ministre, atteste hautement l'immense supériorité du calibre et du tir des bouches à feu de nos frégate

à vapeur sur celles de l'ennemi ; et si l'art suprême de la guerre consiste à faire beaucoup de mal sans en recevoir, jamais semblable maxime ne reçut une plus complète application. »

Le 17 mai suivant, le *Moniteur* enregistre les récompenses accordées aux braves de l'escadre qui se sont particulièrement distingués à Odessa.

Sur la proposition du maréchal ministre de la guerre, S. M. l'Empereur nomme chevalier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur Abbe, 1er maître de canonnage à bord du *Mogador*, et confère la médaille militaire aux marins ci-après désignés :

Équipage du VAUBAN.

Amène, 2e maître de canonnage.
Virove, matelot de 1re classe.
Vacon, apprenti-marin.

Equipage du DESCARTES.

Courme, capitaine d'armes de 1re classe.
Angeli, 1er maître de canonnage.
Herschiller, sergent d'armes.

Équipage du MOGADOR.

Didier, matelot de 1re classe.
Duchemin, id. de 2e.
Correoc, id. id.

Équipage du VALMY.

Costa, quartier-maître de charpentage.

Équipage de la VILLE DE PARIS.

Sirodin, quartier-maître de canonnage.

Équipage du FRIEDLAND.

Turcan, 2e maître de charpentage.

Équipage du CATON.

Boutin, 2e maître de charpentage.

Quatre jours après l'affaire d'Odessa, le vent saute au nord et les deux escadres mettent à la voile en cinglant vers les côtes ouest de la Crimée. Pendant qu'elles croisent en face de Sévastopol et de Kaffa, quelques vapeurs détachés vont reconnaître les côtes d'Arménie. Le 28 avril au matin, *le Descartes*, chassant en avant de la flotte, rencontre un brick anglais qui, pris par une frégate russe la veille, a été abandonné par elle aussitôt qu'elle a reconnu les escadres. D'autres croiseurs capturent plusieurs bâtiments marchands naviguant sous pavillon moscovite et deux vaisseaux montés par huit cents soldats russes qui sont déclarés prisonniers de guerre. Enfin, *le Furious* et *le Caton*, envoyés en exploration dans la baie d'Eupatoria, y prennent résolûment sous le canon de la citadelle quatre bâtiments russes.

La flotte du czar ne quittant pas ses abris de Sévastopol et du détroit de Kaffa, en dépit de toutes ces provocations, les escadres combinées s'avancent, le 29, vers le premier de ces points; deux vaisseaux restent à l'arrière, hors de vue des terres de Crimée, afin d'abuser l'amiral russe sur le chiffre réel des forces alliées, mais cette précaution demeure inutile et les navires moscovites restent accroupis sur leurs ancres, indifférents au défi qui leur est porté.

Pendant que dix-sept bâtiments anglo-français continuent de croiser devant Sévastopol, *l'Agamemnon*, portant le pavillon du contre-amiral anglais, sir E. Lyons, *le Charlemagne*, *le Mogador*, *le Vauban*, et cinq vapeurs anglais remontent le littoral criméen et circassien, sur lequel la Russie possède seize forteresses, depuis la mer d'Azof jusqu'à l'Arménie, d'Anapa à Batoum. Les principales sont celles d'Anapa, Choubêche (Soubâchi), Cagri, Socoum-Caléh, Redoute-Caléh, Bouka, Psnad, Touaps, Vuzula et Rujack-Bay. Plusieurs ont été abandonnées, ainsi qu'on l'a vu au chapitre précédent; une autre, celle d'Ozugherti, tombe au pouvoir des circassiens, auxquels le commandant du *Charlemagne* a distribué des cartouches; en outre, les mêmes montagnards se sont installés dans le fort de Socoum-Caléh, l'un des plus importants de la côte. Le 17 mai, *le Charlemagne*, naviguant de conserve avec *le Sampson*, arrive en vue de Redoute-Caléh, que l'ennemi occupe encore; il rallie d'autres navires et somme le commandant d'éva-

cuer la place, ce que fait celui-ci sans coup férir; les turcs investissent immédiatement la position. Quelques jours auparavant, les circassiens ont battu les russes à Touaps et à Anacria.

Au commencement de juin, les troupes du czar ne possèdent plus que les redoutes d'Anapa et de Rujack-Bay. Ces deux points, fortifiés avec soin, sont défendus par vingt mille hommes.

Un ordre du jour de l'amiral Hamelin résume ainsi les opérations des flottes alliées dans la mer Noire :

« Le port impérial d'Odessa, réduit en cendres, ainsi que tout ce qu'il renfermait; l'ennemi défié dans Sévastopol et n'osant pas en sortir; les bâtiments de commerce russes capturés en mer ou sur les rades ouvertes; les seize forts que la Russie avait échelonnés, depuis un demi-siècle, sur le littoral de la Circassie, abandonnés par elle en prévision de nos attaques prochaines; enfin, le pavillon russe, chassé de cette même mer Noire où il prétendait dominer en maître; tels sont les premiers résultats obtenus par nos vaisseaux et par les bâtiments à vapeur opérant sous leur égide. »

La croisière n'a perdu qu'un navire, *le Tiger*, qui, s'étant échoué par un épais brouillard à six mille d'Odessa, a été pris par les russes. Le capitaine Giffard, commandant ce bâtiment, emmené prisonnier, est mort de ses blessures.

Le Christophe Colomb et *le Mistral*, qui sont partis de Marseille, le 19 mars, avec le général Canrobert, sont salués, au passage de Malte, par les sympathiques hurrahs de la garnison anglaise, et touchent à Gallipoli, dans la nuit du 30 au 31 mars, au moment où vingt-quatre vaisseaux quittent la rade de la Joliette pour amener vingt mille hommes à la même destination.

D'après les instructions de l'empereur Napoléon III au maréchal St-Arnaud, en lui remettant le commandement, « la presqu'île de Gallipoli est adoptée comme lieu principal de débarquement, parce qu'elle doit être, comme point stratégique, la base de nos opérations, c'est-à-dire la place d'armes où nous mettrons nos dépôts, nos ambulances, nos approvisionnements, et d'où nous puissions avec facilité nous porter en avant, ou nous rembarquer. »

Gallipoli, situé sur un promontoire, à l'entrée du détroit des Dardanelles, offre de loin une perspective séduisante avec sa colline couverte de maisons peintes de couleurs variées, de minarets étincelants, et de massifs de cyprès et de térébinthes; mais quand on pénètre dans ses ruelles infectes, sans air, sans lumière, quand on foule du pied sa campagne aride et nue comme celle de Rome ou le delta du Rhône, — non que la nature y soit inféconde ou épuisée, bien au contraire! le mirage s'évanouit, l'illusion s'envole et l'on se trouve en face de la désolante réalité. Combien de nos soldats, partis de la pauvre Sologne, de l'indigente Bretagne ou de la Champagne pouilleuse, à la vue de ces jachères sans fin, cherchent le mot de cette stérilité! Hélas! il n'est pas ailleurs que dans la torpide indifférence des indigènes développée, jusqu'à l'atonie la plus complète, par les insatiables exactions de l'impôt.

Quoi qu'il en soit, ceux qui sont logés dans la ville, — les officiers et les employés nécessaires à l'administration, — sont les plus mal partagés, en dépit des avantages apparents de leur position; l'œuvre de Dieu reste belle et grande encore dans sa plus âpre nudité; l'œuvre des hommes, à peine satisfaisante à son plus haut point de perfection, devient hideuse dès qu'elle forfait à ces deux conditions rudimentaires: l'ordre et la clarté, seuls principes de beauté, de force et de vie.

A huit kilomètres de Gallipoli, sur le versant d'une colline, du faîte de laquelle l'œil embrasse la mer de Marmara et l'Archipel, dans un endroit désigné sous le nom de Béyardi-Kouyoussou, sont campés les zouaves et l'infanterie française; les chasseurs de Vincennes occupent le plateau de Bockenne (fontaine secrète), non loin du génie, qui est le plus rapproché de la ville.

Les anglais se cantonnent au village de Boulahir, à six kilomètres en avant des lignes françaises. Sur le bord de la mer, un groupe de tentes blanches environne une tente verte, sur laquelle se déploie la bannière ottomane: c'est le dépôt du matériel gardé par des soldats turcs et un employé supérieur de l'administration.

Avant notre débarquement, le gouvernement de la Sublime-Porte a ordonné l'érection d'un camp, suffisant à un millier d'hommes, et la

construction de quatre fours à cuire le pain. Ces préparatifs sont à peine achevés quand on signale nos transports, mais qu'importe?..... nos braves soldats ont manié la truelle, le marteau, la hache et le rabot, avant que d'endosser le harnais militaire; ils se mettent incontinent à l'œuvre, et bientôt la colline est un vaste atelier où les uns enfoncent les piquets et assujettissent les tentes, tandis que les autres déblaient le sol, le nivellent, tracent les rues et les empierrent; ici l'on maçonne de nouveaux fours, là on équarrit la charpente des ateliers de réparation; ceux-ci, sur des charriots attelés de bœufs, amènent la paille, — édredon du soldat en campagne, — et le bois qu'attendent les gueules béantes des fours; ceux-là, dépècent des moutons avec la précision du meilleur étalier, et le mêlent avec la quantité de riz nécessaire à la confection du pilau indigène. C'est une seconde édition de la tour de Babel, avec un mélange de tous les dialectes du sud, du nord, et de tous les patois du centre de la France, depuis la pétillante accentuation de la Cannebière jusqu'au majestueux ronflement des Flandres, depuis la nasillarde mélopée du bas-normand jusqu'au grasseyement parisien.

Et la gravité musulmane contemple avec stupéfaction le tableau; les turcs, ces somnolents petits-fils des fakirs de l'Inde, ces fanatiques des abrutissantes visions de l'opium, ne comprennent rien à l'incessante activité, à la fièvre de mouvement, à cette *furia francese*, qui est le trait distinctif de notre tempérament national.....

Nos braves leur ménagent, au reste, d'autres surprises. Si le français, comme un autre, mieux qu'un autre peut-être, sait se passer du nécessaire, il n'en est pas de même du superflu; aussi, dès le lendemain de l'installation, on improvise des restaurants et des cafés où, grâce aux vins de l'Archipel, résonnent bientôt les refrains de Vincent, de Nadaud et de Dupont, entremêlés aux chœurs traditionnels de : *La ri fla fla fla*, et de :

As-tu vu la casquette, la casquette,
As-tu vu la casquette au pèr' Bugeaud ?

Une charge de caserne, épicée et *forte en gueule*, comme eût dit Molière, est acclamée en franc argot du boulevard du Temple; le

joyeux récit d'une razzia africaine est interrompu par le dernier calembour qu'ont prêté à Grassot les petits journaux; partout enfin même épanouissement, même insouciance du danger à venir, même gaieté! On rit plus, en une seule soirée, dans une de ces modestes baraques qu'il n'est arrivé de le faire dans tout Gallipoli, depuis l'an de grâce 1356 que les turcs s'en emparèrent, et les échos du promontoire, s'ils ont survécu à la mythologie grecque, doivent être surpris de retrouver dans le sifflement gouailleur et cavalier d'un zouave *en bordée* la magnifique mélodie du cantique chanté par les croisés au pied du Saint-Sépulcre, et sur laquelle un barde naïf a adapté le récit des grotesques mésaventures du bon roi Dagobert.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement en des récréations futiles que se dépense l'exubérance de séve et le trop plein d'activité de nos soldats. Les vétérans initient les recrues au dur apprentissage du métier et les aguerrissent; leur expérience chevronne ces conscrits; grâce à eux, en un jour, les enfants sont des hommes; puis les zouaves qui, dans l'intervalle des expéditions, ont appris en Afrique le rude métier de pionnier, ouvrent une large et belle route du camp à Gallipoli, à la place de l'étroit sentier tracé par les pâtres sur la colline; les autres corps de l'armée, renouvelant les prodiges des anciennes phalanges romaines, déblayent le port et la darse, creusent des fossés pour l'écoulement des eaux et l'assainissement de la ville, nivellent les places, élargissent les quais, construisent des jetées, plantent des débarcadères, établissent des hôpitaux provisoires, transforment, en un mot, la vieille cité turque de fond en comble.

Comme nous admirons en France les routes, les aqueducs, les cirques, les ponts qu'y ont laissés les légionnaires des Césars, un jour la Turquie reconnaissante montrera avec orgueil les restes de ces travaux accomplis par nos soldats qui, double bienfait, lui auront, — en empêchant sa mort, — enseigné le travail, qui est la vie.

Malgré la multiplicité de leurs occupations, les français trouvent encore le temps de se familiariser avec leurs alliés d'outre-Manche; la première froideur a bientôt disparu, grâce à la cordialité de leurs

avancés, et quoi qu'en veuillent de vieux préjugés, la France et l'Angleterre fraternisent de bonne foi et sans arrière-pensée dans la personne de leurs soldats.

Aussi, quand la division de sir Georges Brown est appelée à Scutari, où lord Raglan a établi son quartier-général, notre armée prête-t-elle un concours actif et dévoué à son embarquement. Le général Canrobert lui donne ses bateaux plats, et l'amiral Bruat toutes les embarcations de son escadre.

Durant ce temps, le maréchal Saint-Arnaud, commandant en chef de l'armée d'Orient, est arrivé le 20 avril à Marseille. Trois jours auparavant, Son Altesse Impériale le prince Napoléon, commandant la 3e division, s'y est embarqué sur *le Rolland*. Le maréchal passe en revue, le 24, la division de réserve, commandée par le général Forey, et adresse aux troupes cet ordre du jour, brillante préface de ceux qui vont suivre :

« Soldats,

» Dans quelques jours, vous partirez pour l'Orient; vous allez défendre des alliés injustement attaqués, et relever le défi que le czar a jeté aux nations de l'Occident.

» De la Baltique à la Méditerranée, l'Europe applaudira à vos efforts et à vos succès. Vous combattrez côte à côte avec les anglais, les turcs, les égyptiens; vous savez ce que l'on doit à des compagnons d'armes : union et cordialité dans la vie des camps, dévouement à la cause commune dans l'action.

» La France et l'Angleterre, autrefois rivales, sont aujourd'hui amies et alliées; elles ont appris à s'estimer en se combattant; ensemble, elles sont maîtresses des mers; les flottes approvisionneront l'armée, pendant que la disette sera dans le camp ennemi.

» Les turcs, les égyptiens ont su tenir tête aux russes depuis le commencement de la guerre; seuls, ils les ont battus dans plusieurs rencontres; que ne feront-ils pas secondés par vos bataillons !

» Soldats, les aigles de l'Empire reprennent leur vol, non pour menacer l'Europe, mais pour la défendre. Portez-les encore une fois, comme vos pères les ont portées avant vous; comme eux, répétons tous, avant de quitter la France, le cri qui les conduisit tant de fois à la victoire : *Vive l'Empereur !*

» *Le maréchal de France, commandant en chef l'armée d'Orient,*

» DE SAINT-ARNAUD. »

Le samedi, 29 avril, la garnison de Marseille garnit d'une double haie le quai de la Joliette; une foule immense encombre les alentours; le maréchal va partir. A peine a-t-il mis le pied sur *le Berthollet*,

qu'une unanime acclamation couvre le retentissement des fanfares et salue le premier pas du général en chef sur la route glorieuse où l'attend une mort prématurée.

Le 1er mai, S. A. I. le prince Napoléon, qui a touché barre à Malte, à Smyrne, à Gallipoli, arrive à Constantinople. Son bâtiment est salué de vingt et un coups de canon par les vaisseaux de guerre français, anglais et américains à l'ancre dans la rade.

Le sultan, au lieu de recevoir le prince, assis, suivant les us de l'étiquette musulmane, marche à sa rencontre jusqu'au seuil du grand salon, et met à sa disposition le palais de Fétigé-Séraï où, le lendemain, il lui rend sa visite, honneur insigne que n'ont point encore enregistré les annales de l'islamisme.

C'est au prince Napoléon qu'il est réservé d'inaugurer les services rendus par la France aux enfants de Mahomet. Le 4 mai, un violent incendie éclate dans les bazars de Constantinople ; son altesse impériale s'y porte avec les équipages du *Rolland* et de *la Pandore*, organise les travailleurs et se rend maître du feu si promptement que l'admiration des turcs se traduit par cette phrase imagée :

— L'éclair a vaincu la flamme !

Après avoir relâché une demi-journée à Malte, *le Berthollet* mouille, le 7 mai, à Gallipoli ; le maréchal débarque ; aussi soucieux que le maréchal Bugeaud, à l'école duquel il s'est formé, du bien-être du soldat, il veut juger par lui-même des soins apportés à l'aménagement des troupes. Il visite tout, les travaux de défense et les bivouacs, et recommande à plusieurs reprises de presser les travaux d'assainissement par crainte que les exhalaisons pestilentielles n'engendrent dans le camp quelque épidémie.

Le lendemain, la corvette qui le porte double la pointe du sérail et jette l'ancre devant Tophana ; le maréchal s'installe avec son état-major à Yéni-Kéüi, sur le Bosphore, en face de Béikos, où l'attendent six magnifiques chevaux, présent du sultan. A peine arrivé, il s'abouche avec le divan et se renseigne sur la position présente des turcs et des russes. Voici l'exposé de la situation tel qu'on le lui présente :

Le prince Paskiéwitsch, nommé, au commencement d'avril, général

en chef de l'armée du Danube, forte de quarante mille hommes, est descendu des principautés dans la Dobrutscha pour diriger l'opération du passage des Balkans; mais avant que de traverser l'Emineh-Dag (montagne qui protége), l'Hœmus des grecs, il faut enlever Silistrie, la place la plus forte de la rive droite, défendue par douze bastions, neuf forts détachés et une enceinte crénelée, protégée par trois blockaus, et dans ce but le prince Paskiéwitsch a demandé au gouverneur de la ville, Sali-Pacha, une entrevue qui a eu lieu devant les deux attachés d'ambassade français et anglais.

Le vieux général moscovite est allé droit au fait; le czar Nicolas, son maître, lui a enjoint d'emporter Silistrie quand même; ne serait-il pas sage de rendre la place pour éviter l'effusion du sang? A la suite d'un court débat, on s'est séparé sans rien préciser ; mais les attachés d'ambassade présents à l'entrevue ont cru remarquer une tacite connivence entre les deux interlocuteurs, et, le lendemain, lorsque le prince russe est revenu pour obtenir une solution, c'est Mussa-Pacha, successeur de Sali-Pacha, qui lui a répondu :

— Si vous avez reçu l'ordre de prendre à tout prix Silistrie, prince, je me suis promis de la défendre à tout prix; à chacun son rôle! attaquez-la, je la défendrai.

Immédiatement, le généralissime russe a recommandé la poursuite en toute hâte des opérations destinées à l'investissement de la place ; commencées, le 5 avril, sous les ordres du lieutenant-général Krouloff, elles consistent dans l'édification de quatorze batteries à épaulement, pouvant canonner la ville et la flottille turque abritée derrière l'île Hopa.

Le 19, le major Korolenko, avec deux mille volontaires embarqués sur des chaloupes, est descendu dans les îles Hopa et Goly, et les a fortifiées de batteries, en état, neuf jours plus tard, d'inquiéter les bâtiments ottomans mouillés près de là.

Le 19, le général Gortschakoff a descendu la Dobrutscha, et, menaçant la route d'Andrinople, s'est établi sur le plateau de Bazarjick avec une armée de soixante-dix mille hommes; Omer-Pacha, parti de son camp de Schumla avec des forces égales, est venu l'y provoquer.

Chez les russes, l'aile droite était commandée par le général Kotzebue, le centre par le général Luders, l'aile gauche par le général Gortschakoff. Chez les turcs, Mustapha-Pacha dirigeait l'aile gauche, Omer-Pacha le centre et Nakim-Pacha l'aile droite.

La violence de l'engagement s'est portée, dès l'abord, au centre des deux armées, où Omer-Pacha a été culbuté en un clin d'œil. Ayant eu le bonheur de rallier sa réserve, et protégé par un mouvement de ses ailes, il est revenu à la charge et a forcé le général Luders de se replier à son tour. L'affaire s'est ainsi dénouée sans avantage marqué et après des pertes considérables pour chacune des parties.

Sur un autre point, à Kalafat, les russes se sont approchés, le 16 avril, afin de reconnaître la place, avec cinq régiments de hussards, huit escadrons de cosaques et six pièces de canon; le gouverneur de Kalafat ayant envoyé contre eux plusieurs régiments de réguliers, deux compagnies de bachi-bouzoucks et six canons, les russes, après trois heures de combat, ont été vigoureusement repoussés jusqu'à Maglovir.

A la suite de cette peinture de la situation, le maréchal Saint-Arnaud proclame la nécessité d'arrêter une base d'opérations, et à cet effet on décide qu'une entrevue aura lieu à Varna entre les généralissimes français, anglais, turc, assistés des amiraux Hamelin et Dundas, du séraskier et du ministre de la guerre et de la marine du sultan. Le maréchal se propose de partir le 18, attendant le 17 le retour du lieutenant-colonel Dieu et du commandant Henry, députés à Omer-Pacha pour le prévenir de la réunion. Les nouvelles apportées par ces deux officiers sont satisfaisantes; le général en chef de l'armée de Roumélie les a cordialement accueillis; ses soldats sont mal vêtus, mal chaussés, mais braves et résolus. Un seul détail a navré l'âme des visiteurs, c'est le mauvais état des hôpitaux militaires : les pauvres malades y sont couchés sur le plancher, avec des haillons pour couvertures, manquant des soins les plus nécessaires, et sans que leurs officiers les visitent jamais.

Le 18, le maréchal Saint-Arnaud, lord Raglan, le séraskier et Riza-Pacha s'embarquent pour Varna et y descendent le 19, à neuf heures du matin. Omer-Pacha est arrivé, mais les amiraux des flottes alliées manquent à la réunion, retenus qu'ils sont devant Sévastopol par un

brouillard intense qui défend toute évolution, sous peine de risque d'abordage. Par l'ordre du maréchal Saint-Arnaud, ignorant des causes du retard, *le Berthollet* et *le Caradoc* partent à la découverte des escadres, avec invitation pressante à lord Dundas et à son collègue de hâter leur arrivée.

Le 19, une conférence de cinq heures a lieu entre les trois généraux en chef; le maréchal Saint-Arnaud demande à Omer-Pacha le bilan de sa situation, que celui-ci dresse avec une concision toute lacédémonienne :

— Effectif complet, réparti sur divers points, cent quatre mille hommes, dont dix-huit mille à Silistrie, quarante-cinq mille à Schumla, vingt mille à Widdin et à Kalafat, six mille à Varna, — principales positions de sa ligne d'opération. Larges approvisionnements de subsistances et de munitions. Camp retranché de Schumla imprenable, tant qu'il le défendra. Pour les russes, concentration de leurs troupes autour de Silistrie; nombreux ponts jetés sur le Danube; déjà devant la place quarante-cinq mille hommes, et l'armée en compte cent trente mille, et les renforts qui lui arrivent de tous côtés porteront bientôt ce chiffre à deux cent mille.

Le maréchal l'interroge sur l'issue du siége de Silistrie, et le muchir répond que la place tiendra six semaines, mais qu'elle sera infailliblement prise. Un fait imprévu peut même amener, sous quinze jours, cet inévitable dénoûment, et alors les russes attaqueront Schumla. Les français et les anglais cantonnés à Gallipoli laisseront-ils écraser une bonne armée qui est à même de leur rendre des services, qui se battra bien et avec leur secours sauvera la Turquie?...

Le maréchal et lord Raglan sont émus de cet appel énergique; ils en comprennent la portée, et décident qu'une division française occupera, à quatre kilomètres de Varna, une position militaire où elle élèvera les ouvrages militaires nécessaires à sa défense, et qu'une division anglaise se portera à Dévena.

« Les russes, dit le maréchal, seront attaqués par des troupes fraîches, entre un grand fleuve et un camp retranché; très-sûrement nous les culbuterons si nous pouvons mettre des forces suffisantes en ligne. »

A deux heures de la nuit, les généraux montent en voiture, et partent pour Schumla; ils font une halte à Pravadi, bourgade située au bas des premières ondulations des petits Balkans, et constatent l'importance de cette position pour les probabilités de l'avenir. A Schumla, le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan passent en revue les troupes d'Omer-Pacha. Les hommes sont mal armés, mal vêtus, mal chaussés surtout, mais ils manœuvrent bien. Les chevaux de la cavalerie, quoique petits et sans apparence, ne démentent pas leur origine arabe, ont beaucoup de fond et sont excellents; quant à l'artillerie, elle est aussi bien tenue et aussi bien manœuvrée que la nôtre. Le camp est, en outre, très-intelligemment disposé, et les soldats y gardent sous la tente l'ordre qu'ils doivent tenir en cas d'attaque. Mais toute médaille a son revers, et Schumla a ses hôpitaux, dont il a déjà été parlé plus haut; le maréchal compare leur état d'abandon, leur déplorable organisation avec nos hôpitaux français, d'un entretien si parfait, et où le soldat se voit transporter sans répugnance, assuré qu'il est d'y être suivi par la sollicitude de ses chefs, traité par des médecins habiles, des opérateurs expérimentés, et entouré des soins maternels des dignes filles de Saint-Vincent de Paul, ces anges de dévouement, si justement désignées sous le beau nom de Sœurs de Charité; il encourage les malades, qui lui baisent les mains en pleurant, leur distribue des secours, et sous le coup de la vive impression qu'il a ressentie, écrit au ministre de la guerre pour lui demander l'envoi de médecins et de chirurgiens français affectés au service des ambulances ottomanes.

Le soir même, la nouvelle arrive à Omer-Pacha que les russes redoublent d'impétuosité autour de Silistrie, et que chaque heure écoulée empire la situation de la place; le muchir s'empresse de mettre cette dépêche sous les yeux de ses collègues de France et d'Angleterre, qui, modifiant leur premier plan, arrêtent qu'au lieu de deux divisions, ce sont toutes leurs forces disponibles qu'ils aggloméreront à Varna et aux environs. En outre, comme Gallipoli est à vingt jours de marche de Varna, et que le trajet par mer s'accomplit en vingt-quatre heures, il est convenu que les troupes qui y sont campées adopteront ce dernier mode de locomotion.

Le maréchal, ces dispositions prises, remonte à Varna, où l'attend l'amiral Hamelin ; il lui expose la situation et met en réquisition toute la flotte pour le transport des divisions de Gallipoli. L'amiral promet de débarquer vingt-quatre mille hommes à Varna, en deux voyages, avec six frégates à vapeur françaises et six frégates à vapeur turques, remorquant de gros bâtiments.

De retour à Constantinople, le maréchal provoque la réunion d'un conseil présidé par le sultan lui-même, y démontre la nécessité d'un emprunt, qui est autorisé séance tenante, et obtient une ordonnance enjoignant aux agents de la Sublime Porte de mettre, aussi souvent qu'ils en seront requis, à la disposition du commandant en chef de l'armée française toutes les ressources du gouvernement.

En vertu de cette ordonnance, le séraskier et le capitan-pacha partent pour Gallipoli, afin de surveiller la mise en état des vapeurs et des transports turcs. Le maréchal suit la même route ; il veut faire le recensement de ses forces, activer les préparatifs, communiquer à tous l'énergie qui le dévore ; aussi, en quittant le pont du *Berthollet*, son premier soin est-il d'ordonner une revue générale. Malheureusement les vents du nord retiennent en mer la majeure partie des vaisseaux français, et le débarquement ne s'est encore effectué que pour vingt-sept bataillons d'infanterie, cinq cents chevaux appartenant à divers corps et trente pièces d'artillerie. Indépendamment de ce retard naturel, une complication de l'insurrection grecque a nécessité l'envoi au Pirée de la division du général Forey, ce qui doit, pour plusieurs semaines, priver l'armée d'Orient de sa réserve.

Sur l'ordre du maréchal, onze vapeurs français et turcs s'élancent dans l'Archipel avec mission de rallier et de remorquer les bâtiments qu'ils rencontreront. Il est important de tenir la parole donnée à Omer-Pacha, si l'on ne veut décourager les défenseurs de Silistrie et confirmer les russes dans la bonne opinion qu'ils ont de l'issue de la campagne, mais en même temps il ne faut pas risquer de compromettre, par un échec, l'influence morale attachée à nos aigles. Voici le moyen terme adopté par le maréchal Saint-Arnaud, auquel le commandement en chef des armées alliées a été dévolu · une division anglaise et la première brigade de

la division Canrobert, sous la direction des généraux G. Brown et Canrobert, vont aller occuper les hauteurs, en avant de Varna, *à titre d'avant-garde;* pendant qu'elles s'y établiront, de nouveaux arrivages auront lieu, la cavalerie sera concentrée à Andrinople, et les cadres se compléteront.

Le lendemain, le maréchal passe une nouvelle revue, accompagné du séraskier et des principaux officiers d'une division d'infanterie anglaise. La ligne des troupes se profile sur un parcours de seize kilomètres, dans l'ordre du campement; le commandant en chef loue la mâle attitude du soldat, la précision de ses manœuvres, et lui rappelle que, partout, mais particulièrement dans un pays allié déjà appauvri par la guerre, la discipline, d'où naît le respect de la propriété et de la personne des habitants, est la preuve de ce qu'on pourrait appeler l'honorabilité des armées, comme elle fait leur force au jour du combat.

Le 1er juin, le général Canrobert quitte Gallipoli avec sa première brigade, son artillerie et ses bagages; la division Brown est également partie de Scutari. Après une traversée de vingt-sept heures, le premier convoi de troupes des deux nations arrive à Varna, les zouaves marchant à la tête de la colonne.

Les anglais établissent leur camp au bord du lac qui baigne le pied de la colline d'Aladyn; les français s'installent dans Varna même, et peuplent l'isolement de ses rues principales. On sait que les maisons turques n'ont en général sur la voie publique qu'une ouverture, — indispensable, — la porte; sans pitié pour la pruderie musulmane, nos soldats éventrent leurs façades, ouvrent au jour les murailles aveugles, et, grâce à ces améliorations préalables, obtiennent des boutiques que garnissent bientôt les appétissants étalages des marchands et des cantinières venus d'Afrique et de Marseille. Un ex-rapin de l'atelier Cogniet charbonne quelques esquisses pantagruéliques sur les parois blanchies à la chaux d'un immense magasin, et, le lendemain, on lit au-dessus de la porte du lieu :

Grand Restaurant de l'Armée d'Orient, pour MM. les Officiers et Sous-Officiers. — RATA NATIONAL. — *Cuisine française.* — *Vins étrangers.*

L'édilité municipale n'est pas fort avancée en Turquie, où l'insouciance du gouverné et l'apathie du gouvernant semblent d'accord pour

éviter toute amélioration ; ainsi les rues sont complétement dénuées de ces écriteaux indicateurs dont l'Occident a, depuis si longtemps, apprécié l'utilité. Au bout de quelques jours, places, rues et carrefours sont baptisés et étalent fièrement leurs noms nouveaux à tous leurs angles : *rue de l'Hôpital, rue des Postes, rue Ibrahim, rue Yusuf*, etc.

L'agréable ne fait pas négliger l'utile, et pendant que les sapeurs élèvent des jetées, les zouaves, les chasseurs et le génie enrichissent le port d'un débarcadère.

Le 9 juin, le général Bosquet fait son entrée à Andrinople avec l'avant-garde de la 2ᵉ division, composée de chasseurs à pied, de chasseurs d'Afrique et d'infanterie. Hommes, femmes, enfants, turcs, grecs, arméniens ont leurs visages et leurs habits de fête ; ils forment la haie sur le passage. Rustem-Pacha, gouverneur de la ville, vient au-devant du général, qui est harangué par l'archevêque arménien et complimenté par Sélim-Pacha, aide de camp du généralissime ottoman.

De son côté, le 28 mai, la troisième division, sous les ordres de S. A. I. le prince Napoléon, s'est mise en marche pour Constantinople sur trois colonnes : l'avant-garde formée du bataillon de chasseurs à pied, la 2ᵉ brigade, la 1ʳᵉ brigade.

La route qui longe la mer de Marmara est, jusqu'à Rodosto, frayée entre des rochers et, sur beaucoup de points, impraticable à l'artillerie ; mais les chasseurs de Vincennes s'escriment vaillamment de la pince et de la pioche et déblayent le passage. Puis, leur tâche accomplie, comme leurs pères avaient égratigné la pyramide de Chéops pour y laisser cette épigrammatique inscription :

A 3,000 kilomètres de Notre-Dame! — ils burinent sur les rochers avec cet esprit français qui éclate même au milieu des plus graves préoccupations :

TRAIN DE PLAISIR POUR MOSCOU ET SAINT-PÉTERSBOURG. — TRAIN-EXPRESS. — GRANDE VITESSE.

Le 8 juin, la division arrive à Constantinople, et va planter ses tentes

autour de la caserne de Daoud-Pacha, dans la vallée qui descend vers la mer. S. A. I. le prince Napoléon adresse à ses troupes l'ordre du jour suivant :

« Officiers, sous-officiers et soldats de la troisième division de l'armée d'Orient !

» Vous êtes les premiers soldats français qui, depuis les croisades, faites votre entrée dans ce pays. L'apparition de nos aigles à Constantinople restera un grand fait dans l'histoire et un grand souvenir pour chacun de vous.

» Par votre discipline, par votre respect pour les mœurs et les usages d'un peuple ami dont vous venez défendre les foyers contre une agression injuste, vous vous honorerez.

» L'Europe a les yeux fixés sur vous. Vous vous rendrez dignes de la haute mission que l'Empereur vous a confiée. »

Abdul-Medjid, devant qui le séraskier a retracé en termes admiratifs le tableau de la revue de Gallipoli, manifeste le désir d'un pareil spectacle. Descendant d'Abd-er-Rhamme, il est anxieux de juger par ses yeux si les petits-fils de Charles-Martel sont dignes de leurs fiers ancêtres, ces gaulois qui, « si le ciel se fût écroulé, l'eussent soutenu de leurs boucliers. » Ne sont-ils pas le dernier boulevard, la suprême ressource de l'empire de Mahomet?

C'est le 17 que le maréchal Saint-Arnaud doit présenter la troisième division à Sa Hautesse; Riza-Pacha a commandé pour cette revue toute la garnison de Constantinople. A dix heures, nos soldats viennent se masser sur l'immense plateau qui, borné par l'hôpital de Maltépé et la caserne de Rami-Tchiflich, domine la vallée d'Eyoub, en face de la Corne d'Or dont les hauteurs disparaissent sous des milliers de spectateurs, aussi bien que les autres coteaux du voisinage.

Les troupes françaises et ottomanes se rangent sur six lignes de profondeur, vis-à-vis la brèche du vieux rempart romain. Le 2e régiment de zouaves et l'infanterie de marine sont à la première ligne; le 20e et le 22e régiments d'infanterie légère occupent la seconde; les spahis, l'artillerie et le service administratif composent la troisième. Les troupes turques forment trois autres lignes à l'arrière. Le 19e bataillon de chasseurs de Vincennes, le génie et la gendarmerie s'échelonnent en équerre sur la droite.

Les généraux Monet et Thomas commandent les brigades. S. A. I. le prince Napoléon a la direction des manœuvres; il se tient à cheval à la tête de son avant-garde pour recevoir le sultan. A midi, celui-ci s'avance, accompagné du maréchal Saint-Arnaud, d'un général anglais et d'un nombreux état-major de pachas et d'officiers, vers un pavillon de soie verte que surmonte le globe impérial. Les états-majors français et anglais l'y rejoignent.

Alors Abdul-Medjid parcourt le front des colonnes, et la résolution empreinte sur le visage de nos soldats réagit si violemment en lui, qu'à deux reprises il lance son cheval au galop, ce que de mémoire humaine aucun de ses sujets n'a encore vu. Le défilé s'exécute par bataillons serrés en masse, les chasseurs de Vincennes et les zouaves marchant au pas gymnastique. Cette rapide allure produit une sensation profonde sur tous les spectateurs, dont l'émerveillement se traduit par un brouhaha admiratif. Un escadron de spahis ferme la colonne de la troisième division; vient à la suite une brigade turque composée d'un régiment d'infanterie, d'un régiment de lanciers et d'une batterie d'artillerie.

Après la revue, le sultan va saluer mesdames de Saint-Arnaud et Yusuf, qui ont assisté aux manœuvres en calèche découverte, et met à leur disposition, ainsi qu'à celle de madame d'Allonville, son palais et ses jardins de Thérapia.

Le lendemain de la revue, la troisième division française et ce qui reste de troupes anglaises cantonnées à Scutari, s'embarquent pour Varna.

Le corps de S. A. I. le prince Napoléon a été, en vertu d'une convention passée entre la France et la Sublime-Porte, augmenté d'une brigade turque composée d'un régiment d'infanterie, d'un régiment de cavalerie et de vingt pièces de canon.

Par une autre clause de la même convention, la France prend à sa solde quatre mille bachi-bouzoucks dont elle confie le commandement au général Yusuf. Une semblable brigade est attachée à la division anglaise, et ces irréguliers passent sous les ordres du colonel Beatson.

Enfin, un décret du 11 juin ayant autorisé la formation d'un corps

de cavalerie légère, sous le nom de *spahis* d'Orient, pour le complément des cadres de l'armée, le maréchal Saint-Arnaud est autorisé à régler provisoirement les dispositions relatives à l'organisation, à l'habillement, à l'armement et à la solde de ce corps, dont chaque régiment doit être commandé par un lieutenant-colonel et comprendre quatre escadrons.

On le voit, chaque journée est bien remplie pour l'armée de terre; si l'heure de la lutte n'a pas encore sonné, l'énergie, la célérité des préparatifs auxquels concourent, sans souci de repos ou de ménagement, et l'intelligence des chefs et le dévouement des soldats, permettent de bien augurer de l'avenir.

Le maréchal se distingue au premier rang ; il est à tous et partout; à la façon dont il se multiplie, on le croirait doué du merveilleux don d'ubiquité. L'histoire, hélas ! a plus d'une fois consigné de semblables symptômes.... Cette fièvre du généralissime français, comme le frisson de Henri de Guise dans la cour du château de Blois, comme l'abattement de Mirabeau après son magnifique discours contre les Jacobins, est le pressentiment d'une fin prochaine, la révolte de la matière contre l'éternel sommeil qui la menace.

L'armée navale ne reste pas non plus inactive. Le 1er juin, les vice-amiraux Hamelin et Dundas, dans une déclaration datée de Baltchick, annoncent le blocus effectif du Danube par les flottes alliées, y compris toutes les embouchures de ce fleuve qui communiquent avec la mer Noire.

Trois jours auparavant, l'escadre de la mer Noire s'est augmentée de l'escadre de l'Océan, sans emploi par suite de l'achèvement des transports de troupes. Tout en centralisant le service général, l'amiral Hamelin, commandant en chef, en qualité de doyen des vice-amiraux, décide que la flotte continuera de former deux escadres pour assurer la prompte exécution de tous les détails du service.

Voici la composition de notre état-major naval et celle de notre flotte à la suite de cette fusion :

Commandant en chef.

Le vice-amiral Hamelin, ayant sous ses ordres directs l'escadre de la mer Noire.

Commandant en second.

Le vice-amiral Bruat, ayant sous ses ordres l'escadre de l'Océan.

Commandants-adjoints.

Le contre-amiral Charner.
Le contre-amiral Lugeol.

Chef d'état-major.

Le comte Bouet-Willaumez, capitaine de vaisseau.

Commissaire d'armée.

M. Michelin.

Aumônier-supérieur.

M. l'abbé Cresp.

Médecin en chef.

M. Marrouin.

Première Escadre.

Escadre de la mer Noire.

BATIMENTS	ESPÈCES		CANONS	CHEVAUX	CAPITAINES
Le Friedland....	vaisseau de 1er rang......		120	»	Guérin.
Le Valmy.......	—	—	120	»	Serval.
La Ville de Paris	—	—	120	»	Rigaut de Genouilly.
Le Henri IV.....	—	de 2e rang......	100	»	Jehenne.
Le Bayard......	—	de 3e rang......	90	»	Borius.
Le Charlemagne..	—	mixte de 3e rang.	90	450	De Chabannes-Curton
L'Iéna..........	—	de 3e rang......	90	»	Rapatel.
Le Jupiter.......	—	—	90	»	Lugeol.
Le Marengo......	—	de 4e rang......	80	»	Martin.
La Belle Poule...	frégate de 1er rang......		80	»	Dangeville.
La Panthère.....	transport-magasin		»	»	Quesnel.
Le Mogador.....	frégate à vapeur.........		8	650	Warnier de Wailly.
Le Descartes.....	—	—	20	540	Darricau.
Le Vauban......	—	—	20	440	D'Herbinghem.
Le Cacique......	—	—	14	450	Guesnet.
Le Magellan.....	—	—	14	460	Magré.
Le Sané.........	—	—	14	450	Labrousse.
Le Caton........	corvette à vapeur........		4	250	Pothuau.
La Mouette.......	aviso à vapeur.........		2	200	D'Heureux.
Le Dauphin.....	—	—	2	200	Tabuteau.
Total : 20 bâtiments......			1,078	4,080	

Deuxième Escadre.

Escadre de l'Océan.

BATIMENTS	ESPÈCES	CANONS	CHEVAUX	CAPITAINES
Le Montebello	vaisseau de 1er rang	120	»	BASSIÈRE.
Le Napoléon	— à vapeur	62	960	DUPOUY.
Le Suffren	— de 3e rang	90	»	FABRE LA MAURELLE.
Le Jean-Bart	— mixte de 3e rang.	90	450	TOUCHARD.
La Ville de Marseille	— — de 4e rang.	80	»	LAFON-LADÉBAT.
L'Alger	— — —	80	»	SAISSET.
Le Caffarelli	frégate à vapeur	14	450	SIMON.
Le Roland	corvette à vapeur	8	400	LA RONCIÈRE.
Le Primauguet	— —	8	400	REYNAUD.
Total : 9 bâtiments		552	2,660	

ESCADRES RÉUNIES.

29 bâtiments, 1,630 canons, 6,740 chevaux.

Le pavillon du vice-amiral Hamelin, commandant l'escadre de la mer Noire, est arboré sur *la Ville de Paris*, et celui de son adjoint, le contre-amiral Lugeol, sur *le Valmy*. Le pavillon du vice-amiral Bruat, commandant l'escadre de l'Océan, est arboré sur *le Montebello*, et celui de son adjoint, le contre-amiral Charner, sur *le Napoléon*.

En outre, la subdivision navale sous les ordres du contre-amiral Le Barbier de Tinan, en croisière dans l'Archipel pour la surveillance des côtes de la Grèce et la répression des pirates de l'Épire, compte quatorze bâtiments dont neuf à vapeur :

BATIMENTS	ESPÈCES	CANONS	CHEVAUX	CAPITAINES
La Pomone	frégate mixte de 3e rang.	36	220	BOUET.
La Sérieuse	corvette à gaillards	20	»	DELMAS DE LA PÉROUSE.
Le Mercure	brick de 1re classe	18	»	GICQUEL DES TOUCHES.
L'Olivier	— —	18	»	DE LA MOTTE.
Le Cerf	brick-aviso	10	»	AUMONT.
Le Gomer	frégate à vapeur	16	450	LEGROS.
Le Pluton	corvette à vapeur	4	220	FISQUET.
Le Chaptal	— —	2	220	POUTIER.
Le Héron	aviso à vapeur	4	200	LE BÉGUE.
Le Prométhée	— —	4	200	LEFÈVRE.
La Mégère	— —	4	200	DEVOUX.
Le Narval	— —	4	160	BÉRAL DE SÉDAIGES.
Le Salon	— —	4	160	ROUSSIN.
La Salamandre	— —	2	120	CARRELET.
TOTAL		146	2,150	

C'est à bord de la frégate *le Gomer* qu'est arboré le pavillon du contre-amiral commandant la subdivision.

Enfin, dix-sept frégates et corvettes à vapeur, à l'ancre dans le port de Toulon, n'attendent qu'un signal pour prendre la mer, et quatorze vaisseaux de ligne, dont sept à hélice, quittent les chantiers de construction pour former une quatrième escadre, dite *de réserve*.

Puisque la subdivision navale du contre-amiral Le Barbier de Tinan nous a conduit sur les rives de la Grèce, voyons, sans autre retard, ce qu'y est devenue l'insurrection soudoyée par la Russie.

Lacamilios Temeli occupe l'Épire avec sa bande et lève des contributions aux environs; il traîne à sa suite quelques pièces d'artillerie dont l'origine russe ne semble pas discutable. Grizanis, Bardekis, Papacosta et d'autres chefs sont battus par les turcs à Volo, à Armiro, à Janina, à Metzowo en Thessalie, à Arta, à Prévésa en Épire; enfin Tzavellas et Karaïskaki, principaux généraux des insurgés, sont, le 25 avril, chassés de Péta, centre de leurs opérations, par Osman-Pacha et Fuad-Effendi.

L'intelligence du gouvernement grec avec les révoltés est de notoriété publique; on nomme trois officiers supérieurs de l'armée qui ont reçu mission de diriger le mouvement insurrectionnel; on cite le chiffre des subsides fournis par le cabinet d'Athènes à Tzavellas, dont une lettre, livrée à la publicité, mentionne la réception d'une somme de trente mille drachmes (vingt-sept mille francs) envoyée par le ministre de la guerre, et la demande au même fonctionnaire de soixante-quatre mille thalaris (environ quatre-vingt-dix mille francs).

Forts de cet appui, les insurgés grandissent en audace, et leurs pirates osent attaquer les bateaux de transport de l'armée d'Orient. A propos de ce dernier fait, le contre-amiral Le Barbier de Tinan vient à Chalcis sur *le Gomer* et adresse des représentations aux autorités grecques, qui n'en tiennent aucun compte.

Le sultan prend d'énergiques mesures de répression, et ordonne aux grecs établis dans les possessions turques de rentrer sur le territoire de leur nation. Vainement l'ambassadeur du roi Othon, M. Metaxa, réclame un délai de six mois, Abdul-Medjid maintient l'exécution instantanée



Imprimé par J. Best.

Ambulance.

du décret d'expulsion, et nombre de négociants grecs se font naturaliser turcs pour éviter la ruine de leurs comptoirs. Cette mesure, autorisée par le code de la guerre, est sur le point d'amener un conflit entre la France et la Sublime-Porte. Un millier de grecs catholiques demandent une exemption motivée sur la différence de leur religion et du culte russe; se voyant refuser, ils recourent à notre ambassadeur, M. Baraguey-d'Hilliers, qui insiste en leur faveur et prend un ton de plus en plus menaçant, à mesure que le sultan persiste à généraliser l'expulsion ; mais, le 10 mai, *le Moniteur* publie sur l'incident une note qui se termine ainsi :

« Il appartenait au divan de juger quels étaient ceux des sujets hellènes dont la présence pouvait ou non offrir des dangers. Si, en cette circonstance, le gouvernement de l'empereur avait à faire entendre un conseil, c'était de ne point transformer en question religieuse une question de sûreté publique.

» Tel est le sens des instructions qu'il a envoyées à Constantinople. »

Le même numéro du *Moniteur* annonce le rappel du général Baraguey-d'Hilliers, chargé d'un commandement important au camp de Boulogne.

La question grecque, au reste, a pris des proportions telles qu'elle préoccupe les esprits et attire l'attention du gouvernement. Le 14 mai, un long article inséré au *Moniteur*, après avoir rappelé tous les services rendus à la Grèce par la France, fait pressentir que cette dernière ne laissera pas impunie l'ingratitude de son obligée, et les faits confirment bientôt les insinuations de la feuille officielle.

Le général Forey, au moment de l'embarquement de sa division pour Gallipoli, a reçu du ministre de la guerre l'ordre de retarder son départ jusqu'à ce que de nouvelles instructions lui soient adressées; c'est la mission d'aller au Pirée et d'obtenir du roi Othon une réponse satisfaisante aux demandes du cabinet français, qui lui parvient, en même temps que le gouvernement publie cette note:

« La France et l'Angleterre ne déclarent pas la guerre à la Grèce; elles veulent soustraire le gouvernement hellénique à la funeste influence à laquelle il a cédé et lui offrir une dernière chance de salut. »

L'expédition comprend les huit mille hommes d'infanterie de la division de réserve et un régiment de marins anglais. L'embarquement a lieu les 11 et 12 mai sur l'escadre du vice-amiral Bruat, dont les différents navires se rallient dans le port de Malte du 5 au 20 mai. Le général Forey instruit alors ses troupes de leur nouvelle destination :

« Soldats, au moment où nous allions partir de Toulon pour rejoindre nos frères d'armes à Gallipoli, un ordre de l'Empereur est venu changer notre destination; c'est au Pirée que vous allez aujourd'hui pour rappeler le gouvernement grec au sentiment de ses devoirs envers la France, qui a tant fait pour lui.

» Dans cette mission, honorable pour votre division, vous vous montrerez les dignes enfants de la France, soldats braves s'il le faut, disciplinés toujours, et après avoir donné un appui aux grecs paisibles que des ambitieux ou des insensés, excités par les agents de l'étranger, voudraient entraîner à leur perte, vous continuerez votre route pour l'Orient, où vous attendent vos compagnons d'armes. »

Le 25 mai, la flotte mouille au Pirée à cinq heures du soir, sous le pavillon du contre-amiral Le Barbier de Tinan. Le lendemain, avant l'aube, des chaloupes canonnières débarquent des marins anglais et français qui s'emparent du lazaret, de la poudrière et des avenues aboutissant au quai. L'amiral capture un certain nombre de bâtiments grecs soupçonnés de piraterie, fait jeter à fond de cale les matelots et renvoie à terre les officiers, tandis que le général va reconnaître l'emplacement de son camp; il se décide pour le plateau situé entre les forts du Pirée et de Munghia, sur l'observation que la disposition du terrain abritera les troupes contre les vents du nord-ouest tout chargés des pestilentielles exhalaisons des marais d'Athènes.

Quatre mille hommes d'infanterie et le régiment de marins anglais descendent à terre une fois ces dispositions prises, et installent sur leurs affûts, mèche allumée, les canons des embarcations.

La cour de Grèce est en grand émoi à la vue de tous ces préparatifs; le roi délibère avec son conseil, et plusieurs ministres tiennent conférence sur *le Gomer* avec l'amiral, le général Forey et les ambassadeurs, MM. Wyse et Forth-Rouen. Enfin, cédant à la nécessité, le monarque hellène indique une audience solennelle pour répondre à l'ultimatum de la France et de l'Angleterre demandant le remplacement du cabinet et la déclaration d'une absolue neutralité.

A l'heure marquée, MM. Wyse et Forth-Rouen, escortés par un détachement anglo-français, pénètrent dans la salle du trône, où le roi, debout sur l'estrade, la figure chagrine, sans lever les yeux et d'une voix hésitante, leur adresse ces paroles :

— Je déclare que j'observerai fidèlement une stricte et complète neutralité vis-à-vis de la Turquie, que je prendrai sans retard toutes les mesures nécessaires pour l'effectuer, et que, dans ce but, j'appellerai à mes conseils de nouveaux ministres, qui, par leur caractère et leur intelligence, soient les plus propres à donner exécution à cet engagement de ma part.

Le même jour le nouveau cabinet, choisi sur les indications des ambassadeurs, commence ses fonctions; il proclame une amnistie en faveur des soldats qui se sont associés à l'émeute, invoque le concours des bons citoyens pour ramener la sécurité et la tranquillité dans le royaume, et adresse, par l'entremise du ministre de l'intérieur, aux préfets et sous-préfets helléniques une circulaire sur la ligne politique qu'il convient de suivre :

« Des tentatives que je n'appellerai que malheureuses ont exposé notre indépendance nationale aux plus graves dangers.

» Grâce aux impénétrables décrets de la Providence, grâce à la bienveillance des deux puissances bienfaitrices, notre patrie a encore été sauvée au moment même où elle semblait se précipiter dans l'abîme.

» Cependant la malveillance, indifférente aux circonstances critiques où se trouve la nation, redoute l'affermissement et le retour de l'ordre, qui, en fortifiant le pouvoir et en facilitant l'accomplissement de sa tâche bienfaisante, ne saurait qu'être fertile en heureux résultats.

» Habile à dénaturer la vérité et toujours prête à exploiter la crédulité des plus simples, elle s'applique infatigablement à ébranler par mille bruits mensongers le respect dû à l'autorité et à agiter les esprits dans les provinces; espérant par là rendre impossible toute amélioration matérielle et morale sous un gouvernement pour lequel elle n'éprouve aucune sympathie.

» Les faits se sont chargés et se chargeront toujours de répondre aux inventions de la malignité, si féconde qu'elle soit.

» Toutefois, il est de notre devoir d'éclairer l'opinion et de mettre la vérité à la portée de toutes les classes du peuple. Vous direz que la présence de l'armée alliée ne saurait avoir d'autre objet que de protéger notre indépendance nationale, compromise par une politique irréfléchie; vous ferez comprendre que ces soldats ont été envoyés par les deux puissances bienfaitrices qui ont créé le royaume hellénique, et qu'ils sont frères de ceux qui ont si généreusement combattu pour notre indépendance; vous affirmerez que le gouvernement actuel se propose essentiellement de faire revivre l'empire des lois, et, en entretenant des rapports

d'amitié avec les puissances étrangères, d'épargner au pays les maux dont il était menacé.

» La loi donne au pouvoir des moyens suffisants pour réprimer la calomnie. Mais, ayant la conscience de sa force, et inspiré de sentiments bienveillants, le gouvernement se bornera à la combattre par son respect inviolable pour la loi, par sa sollicitude pour les intérêts de la nation, et par ses efforts incessants pour mériter l'estime de l'étranger à l'aide de la bonne foi, pour inspirer au peuple, au moyen d'une bonne administration, cette confiance dans les institutions et ce respect de la justice qui sont la meilleure garantie du bonheur des peuples et de la puissance des États.

» Telle est la mission de l'armée alliée, tel est le but de la politique intérieure du ministère actuel. Veuillez présenter à vos administrés l'une et l'autre sous leur véritable jour. Le peuple grec, avec la perspicacité qui le caractérise, comprendra sans peine le but de toutes ces manœuvres astucieuses, de toutes ces insinuations perfides, et ne tardera pas à déjouer par sa sagacité les coupables projets des perturbateurs de l'ordre public. »

Le 29, le général Forey quitte Athènes, en y laissant une garnison de trois mille hommes sous le commandement du colonel Breton du 74e de ligne, pour surveiller l'exécution des promesses du gouvernement grec, et se dirige sur Gallipoli. La précaution n'est point inutile, car, dans le courant de juin, deux mille hommes, sous les ordres de Botzaris, de Zorbos et de Tyani, luttent avec avantage en Épire contre les troupes de Fuad-Effendi, et sans la présence intimidatrice du détachement français, il ne faut pas mettre en doute le concours que leur prêteraient les héllènes.

Le contre-amiral, de son côté, donne vigoureusement la chasse aux pirates de l'Archipel. Le 4 juin, *le Chaptal*, après avoir capturé une bombarbe armée de fusils, de pistolets et d'une couleuvrine en fer, rallie à la hauteur des îles Fournes, entre Samos et Nicaria, *le Wasp*, aviso anglais à hélice, et prend avec lui plusieurs bâtiments cachés derrière les rochers. Ces bateaux sont remis avec douze prisonniers au gouverneur de Maratro-Campo, port de l'île de Samos. Quatre jours après, *le Chaptal* et *le Wasp* brûlent sur la côte nord-est de Nicaria deux bateaux et une bombarde, explorent minutieusement une dizaine d'autres bâtiments, et conduisent à Tigani ceux qui leur paraissent suspects. Le lendemain, à sept milles de ce port, *le Chaptal* capture dans les rochers le bateau de Moro, l'un des plus fameux pirates de l'Archipel, met en fuite les bandits, après une courte résistance, et

ramasse sur le lieu du combat la cargaison d'un navire turc pillé la veille. Cette croisière produit un excellent effet, tant sur le commerce, dont elle relève le moral, que sur les corsaires, qu'elle effraye et paralyse.

Mais ce n'est ni en Thessalie ni en Épire qu'est le danger pour Constantinople; qu'importe un ramas d'insurgés et de bandits quand les meilleures troupes de la Russie investissent Silistrie, l'une des clefs des Balkans, qu'elle protége par sa forte position ?

Le 11 mai, le général Schilder a vainement essayé de jeter un pont entre les îles du Danube où il est campé et la rive droite; grâce à des renforts, il est plus heureux le 16, et vingt mille russes franchissent le fleuve. En même temps, un autre corps de vingt mille hommes marche de la Dobrutscha sur Silistrie, après avoir perdu beaucoup de monde à Rassowa. Les assiégeants ouvrent la tranchée le 19 et s'attaquent d'abord aux trois forts détachés de Iklani-Tabia, Ordon-Tabia, et Arab-Tabia. Cette dernière redoute, simple amas de terre, à deux mille mètres de la place, est incessamment foudroyée par douze batteries russes. Elle repousse deux assauts les 20 et 21 mai; le dimanche 28, la garnison se laisse surprendre, déjà les cosaques ont franchi le fossé et escaladé le parapet, lorsque les turcs accourent et les précipitent du haut en bas de la pente fortement ravinée. Les russes reviennent deux fois à la charge et deux fois ils sont culbutés par les albanais et les égyptiens.

Dans la nuit du 29 au 30, Mussa-Pacha sort de la place et attaque le flanc droit de l'ennemi. Le lieutenant-général russe Selvane, supposant que le fort compte moins de défenseurs, donne ordre au général-major Popoff, commandant la 2e brigade de la huitième division d'infanterie, de venir le renforcer avec quatre bataillons, et s'élance à l'assaut d'Arab-Tabia avec trois compagnies du 3e bataillon du régiment d'infanterie de Poltava, le 3e bataillon de chasseurs d'Alexopol et le 1er bataillon du régiment de chasseurs de Zamosc.

L'escarpement du rempart arrête les assaillants à moitié de l'escalade, et en faisant battre la retraite, le lieutenant-général Selvane est mortellement blessé. Son adjoint, le général-major Vessilitzky rallie les troupes et les ramène dans les tranchées. Sur un autre point, le

major Popoff essaye également un assaut qui ne réussit pas davantage, et le 1er bataillon du régiment de chasseurs d'Alexopol, qu'il a lancé, le général-major prince Ouroussoff à sa tête, est obligé de se replier et de regagner la colonne.

Les défenseurs d'Arab-Tabia ne comptent dans ce combat de nuit que soixante-cinq morts et relèvent cent douze blessés. Voici, d'après l'*Invalide russe*, qui a dû chercher à les atténuer, les pertes des assiégeants.

Tués : 271, parmi lesquels le lieutenant-général Selvane et un officier subalterne.

Blessés : 440, dont un général et dix-huit officiers.

Contusionnés : 147, dont un général et dix-neuf officiers.

Au nombre des blessés figurent le major Popoff, le colonel comte Orloff, aide de camp de l'empereur, qui a le premier escaladé le rempart, le colonel Kostenda, de l'artillerie à cheval de la garde, et le lieutenant-colonel Gladysh, commandant le 1er bataillon de chasseurs de Zamosc.

Dès que le jour paraît, des bachi-bouzoucks, espérant une récompense, sortent de Silistrie et coupent les têtes des cadavres, après les avoir dépouillés; mais Mussa-Pacha, averti, prohibe ces mutilations, plus dignes des sauvages décrits par Fenimore Cooper, que de soldats civilisés, et faisant arborer le pavillon blanc, enjoint aux irréguliers de porter les morts au camp russe.

Un assaut général signale la journée du 2 juin ; pendant que les troupes des tranchées canonnent les forts, la flottille bombarde la ville. Mussa-Pacha est assis près de la porte de Stamboul, lorsqu'un éclat de grenade lui fracasse les reins. Il meurt douze minutes après, et Silistrie perd en lui son meilleur défenseur.

Un seul trait qui le peint admirablement :

Quand les émissaires du prince Paskiéwitsch sont venus lui offrir une somme considérable pour favoriser, à l'aide de manœuvres concertées d'avance avec le général russe, la reddition de la place, il leur a répondu en leur mettant sous les yeux cet article d'un code militaire dont la rédaction est son ouvrage :

— Tout commandant de place ou de forteresse qui capitulera avant quarante jours de tranchée ouverte sera fusillé.

La mort de Mussa-Pacha n'arrête pas le combat; les russes ont miné la première batterie du fort Arab-Tabia, mais, de leur côté, les turcs ont pratiqué des contre-mines, dont une éclate sous la colonne d'attaque, qu'elle jette dans le désarroi le plus complet; profitant du désordre de l'ennemi, la garnison fait une sortie et s'empare des retranchements russes. De nouvelles attaques ont lieu les 5, 7 et 13 juin; pendant l'une d'elles, le parapet du fort Arab-Tabia est renversé par une mine; aussitôt une muraille humaine le remplace, tandis que les égyptiens creusent des fosses du fond desquelles, le genou en terre et le fusil épaulé, ils tiennent l'ennemi à distance.

Au combat du 13, le général Schilder, qui surveille l'établissement d'une mine, a la jambe emportée par un boulet de canon; on l'ampute à l'ambulance de Kalarash, mais il ne survit pas à l'opération. Les généraux Paskiéwitsch et Gortschakoff ont été blessés dans une affaire précédente.

Malgré l'héroïsme de la résistance, il est facile de prévoir la fin de la lutte et d'en assigner le terme. Chaque fois qu'ils repoussent les russes, les silistriotes saluent leur victoire du cri national de : *Allah il Allah!* (Il n'y a de Dieu que Dieu!) Seulement, chaque jour ce cri perd de sa force et de son intensité; c'est que la mort a clos des lèvres ouvertes la veille. La mitraille décime aussi les russes, mais de nouvelles hordes remplacent les phalanges moissonnées, et les assiégés voient avec le sublime désespoir du courage impuissant l'inutilité de leurs efforts et de leurs sacrifices. Ils ont compté sur les méphitiques exhalaisons des marais de la Dobrutscha; mais, comme au canon, les russes payent tribut aux fièvres et au typhus sans que leur nombre semble diminuer.

— Deux mois de séjour dans les marécages, a dit Omer-Pacha à Schumla, et l'armée de Paskiéwitsch est vaincue sans combat!

Oui! si d'incessants renforts ne venaient combler les vides à mesure, et en quelque sorte fatiguer la contagion. Pauvres martyrs que ces défenseurs de Silistrie! ils ont compté sur la France, et les éléments paralysent notre action. Omer-Pacha a fait espérer une diversion, mais la

concentration de cent mille hommes autour de la place, par le vieux Paskiéwitsch, qui veut en finir, le retient à Schumla. Hali-Hassan Pacha a introduit quelques troupes dans la ville, ce ne sont que des victimes de plus.

« Dieu est trop haut et la France est trop loin, » comme le disait la Pologne expirante ! !

Soudain, le 28 juin, les russes lèvent brusquement le siége, détruisent leurs ouvrages de défense, et, laissant les Balkans en arrière, repassent le Danube et prennent à marches forcées les routes de Ploïesti et de Kimpina. Leur précipitation est sans égale; malgré l'intensité dévorante de la chaleur, on double les étapes sans accorder de repos aux malheureux soldats, que les coups de soleil et les congestions cérébrales foudroient par centaines. Pour permettre d'évaluer le désastre, il suffit de citer cet exemple : un corps de six mille hommes, parti de Silistrie, n'en compte que moitié en arrivant à Kimpina.

Deux opinions sont émises sur la cause déterminante de la retraite des russes.

Suivant la première, le bruit de la prochaine arrivée des divisions alliées a effrayé Paskiéwitsch, qui, durant les quarante jours de siége, a déjà perdu vingt-cinq mille hommes et dont le camp est ravagé par l'épidémie.

Ce n'est pas ce que pense le maréchal Saint-Arnaud. En apprenant cette nouvelle, qui l'abat, — il avait espéré une bataille, comptant sur une victoire, — le généralissime envoie à la découverte, et l'un de ses officiers d'ordonnance, le commandant de Villers, lui fait un tel rapport de l'étendue, de la solidité et de la perfection des batteries et des redoutes du camp retranché des russes, qu'il n'hésite pas à y voir l'intention bien arrêtée des généraux ennemis de se concentrer sur la rive droite du fleuve pour livrer bataille aux armées alliées, en avant et en arrière de leurs fortifications.

En outre, si les divisions françaises et anglaises s'agglomèrent à Varna, cent vingt kilomètres les séparent encore de Silistrie, de Silistrie démantelée, expirante et qu'un dernier assaut doit emporter.

La retraite ne peut donc être expliquée que par un ordre du czar et

par l'obéissance passive qui, depuis le moujick jusqu'au plus haut dignitaire de l'empire, caractérise le peuple russe.

Que si l'on scrute maintenant la conscience de Nicolas Ier, en y cherchant le motif d'une décision qui affaiblit l'autorité morale de son armée, on le trouvera peut-être dans l'évidence des difficultés accumulées autour de lui, par suite des démonstrations de l'Autriche, et dans la nécessité d'amener, par l'évacuation des principautés, le cabinet de Vienne à s'interposer de nouveau entre les puissances occidentales et la Russie.

En effet, telle a dû être la secrète raison du gouvernement de Saint-Pétersbourg; aucune autre n'est plausible ni vraisemblable.

Nous le répétons : le général Canrobert, le prince Napoléon et le général Bosquet, au camp de Franka, à Varna et à l'entrée des Balkans, sont séparés de Silistrie par une distance de cent vingt kilomètres, et la ville est à bout de forces! Pas une de ses maisons qui ne soit criblée de boulets (en trente-neuf jours de siége, les russes ont tiré quatre-vingt-douze mille coups de canon)! Pas un de ses bataillons qui ne compte moins de vivants que de morts! Ce n'est plus qu'un fantôme de place défendu par des ombres. Or, à moins d'une injonction formelle et sans appel, le feld-maréchal Paskiéwitsch n'abandonnerait pas une victoire certaine devant l'éventualité d'un péril éloigné, car il a d'immenses pertes à venger, car il s'est promis un dernier laurier pour sa dernière campagne.

D'ailleurs, dès le courant de mai, le mouvement en arrière n'a-t-il pas commencé avec l'abandon de Kratowa par Liprandi? ce n'est point sur le Danube ou sur Bucharest que ce général a dirigé ses magasins, mais vers Fockschani et Slatina, où deux mille hommes de son corps ont été mis en déroute, le 28 mai, par les turcs, qui leur ont pris quatre canons. De plus, les malades et les blessés ont été transférés de Bucharest à Yassy, aussi bien que le commissariat des guerres, et la proclamation du baron de Budberg, administrateur impérial, est restée impuissante à déguiser cette évolution rétrograde :

« Rassurez-vous, disait-il aux valaques, en leur prêtant des regrets qu'ils n'avaient point ; nos troupes n'abandonneront pas votre terri-

toire. La petite Valachie n'est évacuée que provisoirement; la Moldavie ne le sera jamais. »

Ainsi, tous les efforts des russes pour traverser le Danube, les pertes qu'a subies leur armée sous le ciel insalubre de la Dobrutscha, leurs énormes dépenses pour l'investissement de Silistrie, tout demeure inutile, et le trimestre qui vient de s'écouler ne représente pour eux que trois mois perdus et un échec d'une haute gravité morale et matérielle.

Leurs armes ne sont pas plus heureuses sur la Baltique.

L'amiral anglais, sir Charles Napier, est au commencement d'avril dans le Sund, attendant la déclaration de guerre. Sa flotte, qui a été renforcée, se compose de quarante-neuf bâtiments jaugeant ensemble quatre-vingt-cinq mille quatre cent cinquante-quatre tonneaux, avec vingt-deux mille hommes d'équipage et deux mille trois cent quarante-quatre canons. On y compte dix vaisseaux de ligne à hélice, sept vaisseaux de ligne à voiles, quinze frégates et corvettes à hélice, dix-sept frégates et sloops à roues et à aubes, répartis en trois divisions sous les ordres du contre-amiral Chads, montant *l'Edimbourgh*, du contre-amiral Corry, montant *le Neptune*, du contre-amiral Plumridge, montant *le Léopard*. Le pavillon amiral de sir Charles Napier flotte sur *le Wellington*, le plus beau vaisseau qui soit jamais sorti des chantiers d'Angleterre.

Le 4 avril, on reçoit la nouvelle officielle de la déclaration de guerre; les bâtiments des trois escadres se pavoisent instantanément et les matelots poussent trois violents hourrahs pour l'Angleterre et trois formidables grognements à l'adresse de la Russie. Le lendemain, la flotte quitte la baie de Kioge, au-dessous de Copenhague, et fait voile vers l'île de Bornholm, où elle est ralliée par l'avant-garde de l'escadre française, *l'Austerlitz*; ce nom glorieux est d'un bon présage pour l'expédition.

Le 15, l'amiral anglais débouche dans le golfe de Finlande et se porte sur Helsingfors, où se trouve une partie de la flotte russe; mais il est arrêté par les glaces, aussi bien que devant Rewel, dont il s'est approché sous la protection d'un épais brouillard. Il s'établit alors en croisière, l'escadre Chads sur les côtes de Courlande, de Windau à Po-

langen, l'escadre Corry dans le golfe de Livonie, vis-à-vis Riga, l'escadre Plumridge à l'entrée du golfe de Finlande, en observation devant Sweaborg.

Il n'est pas inutile d'entrer dans quelques détails sur l'état de défense du littoral russe de ce côté; en voici le rapide aperçu :

Les îles d'Oesel et de Dago qui forment le détroit d'Esthonie, mettant en communication les golfes de Livonie et de Finlande, sont défendues par d'excellentes fortifications. En suivant la côte de l'Esthonie, on trouve à Rewel une citadelle, un arsenal de marine et des batteries récemment installées pour balayer la rade; quelques ouvrages entourent Narva un peu plus haut, puis on arrive à Cronstadt, le Gibraltar de la Baltique, le boulevard de Saint-Pétersbourg, après avoir passé l'île de Hoghland, que des batteries placées au faîte d'une éminence protégent contre une descente. Bâtie sur l'île Kotline-Ostrov, Cronstadt divise le golfe en deux bras, dont l'un, celui qui longe la Carélie, est impraticable aux vaisseaux d'un fort tonnage. Les fortifications du côté gauche sont le fort Pierre, le fort Constantin, armé de cinquante canons, le fort Alexandre, armé de cent seize, et la citadelle, armée de soixante-douze; du côté droit, se succèdent le Riesbanck, de soixante canons, le Kronslott, dont Pierre le Grand fit le modèle en bois, et le fort Menschikoff; sans compter un nombre considérable de batteries et d'autres ouvrages. Bien que Cronstadt couvre Saint-Pétersbourg, la nouvelle de l'expédition dans la Baltique a déterminé le gouvernement russe à élever quatre batteries aux embouchures de la Néva. Après Cronstadt, la première place de guerre en ces parages est Wiborg, qui, défendue par une île fortifiée, est environnée d'une muraille flanquée de bastions, et reliée par un pont à une citadelle; puis apparaissent: Frédricksmann, entourée de sept bastions et de deux demi-lunes casematées, Lovisa, commandée par la forteresse de Swartholm; Ruotsinsalmi, défendue par dix-neuf bastions, Sweaborg, qui couvre Helsingfors et compte mille canons dans ses sept forteresses; c'est la place la plus importante du nord; ses ouvrages de défense, construits par les suédois, ont coûté vingt millions de rixdales de banque (cinquante millions de francs). En outre, les forts de Hangoë protégent l'entrée des golfes de Finlande et de Bothnie, où l'on ren-

contre encore la forteresse d'Abo et la citadelle de Bomarsund, sur le compte de laquelle nous aurons bientôt à revenir plus au long.

La flotte russe de la Baltique embrasse trente et un vaisseaux, cinquante-deux frégates, bricks et corvettes, dix yachts à vapeur et cent trente chaloupes canonnières, savoir :

BATIMENTS	ESPÈCES		CANONS	CHEVAUX
La Russie	vaisseau	de ligne	120	»
L'Empereur Pierre I[er]	—	—	120	»
Le Saint-Georges	—	—	112	»
L'Archangel	—	—	112	»
L'Emgeiten	—	—	84	»
Le Gunule	—	—	84	»
Le Krasnol	—	—	84	»
Le Prochor	—	—	84	»
Le Pultawa	—	—	84	»
Le Vladimir	—	—	84	»
Le Viborg	—	à hélice	84	»
Le Volga	—	—	84	»
L'Impératrice Alexandra	—	—	84	»
La Bérézina	—	—	74	»
Le Borodino	—	—	74	»
Le Brienne	—	—	74	»
L'Arcis	—	—	74	»
L'Audren	—	—	74	»
La Finlande	—	—	74	»
L'Ezéchiel	—	—	74	»
Le Katzbach	—	—	74	»
Le Smolenska	—	—	74	»
L'Ingermanland	—	—	74	»
Le Kulm	—	—	74	»
La Gimofa-Azofa	—	—	74	»
Le Natron-Meaga	—	—	74	»
Le Sisoï	—	—	74	»
Le Vilagos	—	—	74	»
La Fère Champenoise	—	—	74	»
Le Michaël	—	—	74	»
Le Kamschatcka	frégate	à vapeur	16	450
L'Olaf	—	—	16	450
Le Smiloï	—	—	12	400
Le Grémiaschi	—	—	6	400
A reporter			2,628	1,700

Report		2,628	1,700
Le Grosachi	— —	6	400
Le Bogatir	— —	6	300
Le Chabroï	— —	6	300
Le Rurick	— —	6	300
La Diana	— —	6	200
L'Hercule	— —	6	200
L'Alexander-Newski	frégate à voile	58	»
La Constantine	— —	54	»
Le Césarewitz	— —	44	»
La Césarewna	— —	44	»
L'Amphitrite	— —	44	»
Le Castor	— —	44	»
L'Ajax	brick ou corvette	20	»
Le Palinure	— —	20	»
Le Paris	— —	20	»
Le Philoctète	— —	20	»
Le Prince de Varsovie	— —	20	»
Le Navarin	— —	20	»
La Dwina	— —	20	»
L'Oliwutza	— —	20	»
L'Oural	— —	20	»
Le Fœdor	— —	20	»
L'Arctic	— —	20	»
		3,152	3,400

Notons au passage que, dans la marine impériale russe, les vaisseaux de ligne et les frégates portent des canons sur les passavants du pont supérieur, ce qui augmente d'un douzième par bâtiment le chiffre des bouches à feu.

La flotte compte encore trois frégates-écoles de tir à fond plat, quinze schooners ou transports, cinquante chaloupes canonnières anciennes et vingt-quatre nouvelles, et dix yachts à vapeur de cent à cent soixante chevaux. De plus, les chantiers de Saint-Pétersbourg et de Cronstadt détiennent huit vaisseaux à hélice en construction; les machines de ces bâtiments, commandées en Angleterre, ont été saisies par le gouvernement britannique au moment de la livraison. Enfin, un ukase du 14 avril décrète la formation d'une flotte à rames de réserve sur les côtes finlandaises, et la levée de quatre légions de rameurs affectés à cette flotte,

au moyen d'un appel de volontaires dans les quatre gouvernements de Pétersbourg, Novgorod, Olonetz et Twer.

Le grand-duc Constantin, sous-secrétaire d'État au ministère de la marine depuis un an et demi, est promu, dans les premiers jours d'avril, au commandement de la flotte; il a sous ses ordres l'amiral Ricord, qui était à Navarin, et le vice-amiral de Lütcke. A ce dernier est spécialement dévolue la défense de Cronstadt.

Pendant que sir Charles Napier est, avec le gros de son escadre, au mouillage d'Elfsnaben, en avant de l'archipel de Stockholm, plusieurs vapeurs détachés se portent de nouveau vers Riga, dont les glaces les repoussent. On apprend, le 5 mai, que la débâcle a eu lieu à Cronstadt, la flotte quitte Elfsnaben, et bloque, le 12, les trois ports de Libau, Windau et Riga.

Enfin, les flottes de la Baltique sont déprisonnées, les glaces ont disparu, le golfe de Finlande est libre. *L'Arrogant* et *l'Hécla* s'élancent vers le nord, avec mission de reconnaître les postes de la rade de Hangoë. Le 19, ils remontent une petite rivière, quand des coups de feu sont dirigés contre une de leurs chaloupes; l'artillerie des deux navires y répond et déloge bientôt les russes de leur embuscade. Le lendemain, ils se trouvent à portée d'une redoute, en face de la petite ville d'Eckness; le capitaine Hall, commandant *l'Hécla*, ouvre le feu, auquel riposte une batterie établie sur un promontoire. *L'Arrogant*, à son tour, envoie sa volée, et l'on voit fuir au galop un détachement d'artillerie; *l'Arrogant*, en rasant la batterie, touche terre, mais heureusement ses boulets ont démonté les canons, et il peut se relever et rejoindre *l'Hécla*. La redoute est muette; le sol est jonché d'affûts brisés, de casques, de havresacs et d'armes abandonnés par les russes; le capitaine Hall descend à terre avec une chaloupe, enlève un canon sur la plage et le transporte à son bord, comme trophée de l'expédition. Le lendemain les deux vaisseaux rallient l'escadre, et *le Wellington* leur adresse ce signal :

« Bien agi, *Arrogant* et *Hécla ;* »

tandis que les autres navires se pavoisent et les saluent de trois frénétiques hourrahs.

Le 22, le capitaine Wilcox, commandant la frégate *le Dragon*, s'embosse à l'angle d'un des forts établis dans l'île de Hangoë, et lui lance des bombes qui dégradent deux de ses embrasures; en revanche, deux des canons du fort portent dans son gréement et lui font des avaries. *Le Basilic* et *la Magicienne* attaquent pendant ce temps les batteries masquées du côté de la terre; une fusillade bien nourrie les accueille. De son côté, *l'Hécla* canonne le fort Gustave-Adolphe, qui lui riposte vigoureusement.

Le 24, l'escadre continue de voguer à l'est. Le 28, l'amiral Napier déclare le blocus rigoureux des ports, rades, havres ou criques appartenant à la Russie dans la mer Baltique, sur les côtes de Courlande, d'Esthonie, de Finlande et dans le golfe de Bothnie, depuis le 55ᵉ degré 53′ de latitude nord jusqu'au 65ᵉ degré 50′, ce qui représente une longueur de mille kilomètres, sur lesquels on rencontre les ports de Polangen, Libau, Windau, Riga, Pernau, Hapsal, Baltishport, Rewel, Cronstadt, Viborg, Frédrichsmann, Sweaborg, Abo, l'archipel d'Aland et Uleaborg.

Le 6 juin, *l'Odin* et *le Vulture* remontent la côte de la Bothnie orientale et mouillent dans la baie de Gamla-Karlby, près des chantiers de construction. Sir Charles Wyse, premier lieutenant du *Vulture*, descend à terre, et, précédé du pavillon parlementaire, va sommer le bourgmestre d'avoir à lui livrer tout ce qui appartient au gouvernement de Russie, promettant que, cette condition effectuée, la ville et les propriétés particulières seront respectées. Le magistrat se retranche derrière l'absence d'instructions pour ne pas obtempérer à la sommation; sir Ch. Wyse, sans autre débat, regagne ses chaloupes, lorsqu'une décharge de fusils et de pièces de campagne est dirigée sur ses marins et sur lui; il veut essayer de faire tête à l'attaque, mais la position des assaillants est excellente, et force lui est de battre en retraite.

Le Vulture et *l'Odin*, empêchés par le peu de profondeur et les attérissements de la baie de protéger leurs embarcations, comptent dans cette affaire, le premier, un tué, un blessé; le second, trois officiers et trois marins tués et quinze blessés; en outre, le feu des russes détruit la chaloupe à roue du *Vulture*.

Cet échec est promptement réparé par le contre-amiral Plumridge, à la division duquel appartiennent ces deux vaisseaux. En moins de six heures et sans brûler une cartouche, à Brateshead, il incendie quatorze navires, un immense amas de planches et de mâts, dix mille barils de goudron, et se retire éclairé par des colonnes de flamme qui s'élèvent jusqu'à cent mètres.

A Uléaborg, le premier lieutenant de la frégate à vapeur *le Léopard*, à la tête d'un détachement de trois cent cinquante hommes, s'empare de la ville, dont la majeure partie des habitants s'est répandue dans la campagne. Le gouverneur, sans essayer de résistance, accompagne les marins anglais jusqu'au chantier, où ces derniers brûlent seize navires et d'énormes approvisionnements de bois de construction. Pendant seize heures que dure l'incendie, la population qui n'a pas fui Uléaborg assiste impassible à ce spectacle, n'ayant d'autre préoccupation que celle d'échanger ses bœufs, ses moutons et ses pommes de terre contre les guinées anglaises.

Cette croisière du contre-amiral Plumridge est désastreuse pour la Russie ; en trente-six jours, elle détruit quarante-six navires à flot et sur chantier, d'un tonnage réuni de onze mille environ, cinquante mille barils de poix et de goudron, des madriers, des mâts, des mâtereaux, des planches, des voiles et des cordages pour plus de quatre cent mille livres sterling (huit millions de francs).

Le 11 juin, la flotte française aborde le golfe de Finlande ; elle a quitté Brest, le 20 avril, et mouillé, le 27, dans les dunes, où les vents contraires l'ont retenue quelques jours; le 21 mai, elle a jeté l'ancre à Kiel, où elle s'est renforcée de huit vapeurs employés jusque-là au transport de l'armée d'Orient, et, le 29, elle a repris la mer pour rallier l'escadre anglaise.

Il tarde à l'amiral Parseval-Deschênes, il tarde à ses braves matelots de confondre nos trois couleurs avec le pavillon britannique; ne sera-ce pas en effet un magnifique spectacle que celui des nationaux de Jean Barth et de Duguay-Trouin s'unissant fraternellement aux compatriotes de Nelson pour la défense d'une même cause, et enterrant sous les plis de leurs drapeaux entremêlés de vieilles haines et des préjugés que, la



Imprimé par J. Best.

S. A. I. le Prince Napoléon.

veille encore, on disait éternels. On oublie le passé devant les radieuses promesses de l'avenir, et cet avenir est si proche qu'il est presque le présent.

Voici sur cette jonction des détails intéressants contenus dans une lettre d'un témoin oculaire ; elle a été publiée par *le Moniteur de la Flotte*, auquel nous l'empruntons :

« Il était deux heures du matin quand l'escadre française reconnut pour la première fois les terres de Russie. La brise mollissait beaucoup. A une faible distance, un phare se dessinait sur le gris du ciel, il n'était pas allumé. Sur toute la côte, depuis la déclaration de guerre, les feux sont partout éteints et les balises enlevées. Au point du jour, le relèvement plaça l'escadre à environ huit milles au N.-E. du phare, indiquant en même temps dans sa direction l'entrée de Baltischport.

» Le ciel, ce jour-là, fut d'une pureté remarquable, mais le soleil peu ardent. Il est loin d'être, en ces parages, aussi vif qu'en France à pareille époque de l'année; le burnous et le caban sont encore de saison et le seront pendant toute la campagne, car le thermomètre, qui descend parfois jusqu'à six degrés au-dessous de zéro, dépasse rarement treize degrés. On distinguait facilement à la lunette la petite ville de Baltischport groupée autour de son clocher, à l'est d'une baie et sous l'abri d'un fort. Son port était désert, mais une coque de grand navire, avec bas-mâts seulement, révéla bientôt une batterie flottante mouillée en avant sur rade pour en défendre l'approche.

» La panique et la terreur se répandirent parmi les habitants lorsqu'à leur réveil ils aperçurent l'escadre naviguant majestueusement sur trois colonnes, les vapeurs éclairant la marche; mais l'amiral Parseval-Deschênes, qui avait hâte de rejoindre ses alliés, se dirigea au N.-N.-E., et ils se rassurèrent. On pensait n'être pas éloigné de l'escadre anglaise, car les croiseurs qu'on avait rencontrés dans les eaux de Gothland avaient indiqué la baie de Barosund comme point de rendez-vous général. Malheureusement un calme désespérant surprit l'escadre au milieu du golfe. Elle mit en panne, et chacun aussitôt explora l'horizon avec la longue-vue.

» La largeur du golfe en cet endroit n'atteint pas neuf lieues ; on apercevait facilement les deux rives également basses, demi-noyées, et bordées de hauts sapins dont les tiges élancées, couronnées d'une chevelure en parasol, plongeaient leur ombre dans la transparence de l'eau et prenaient à cette distance une taille gigantesque. Pas un souffle, pas une voile ne troublaient au loin la surface du golfe, qui semblait dormir; aussi, le soir, on put distinguer dans le sud, malgré les roches du rivage, les blanches maisons et les tours de Rewel, que frappait d'un dernier rayon le soleil couchant. La nuit, la première qu'on passait au milieu des forts russes, fut admirable.

» Le lendemain fut une journée d'émotions. L'escadre était sous voiles à neuf heures, cherchant à s'élever dans le vent qui venait du nord, lorsqu'on signala dans l'est une escadre de forts navires à vapeur faisant route sur elle. Peu d'instants après, l'horizon tout entier sembla couvert de vaisseaux. La brume qui se levait dévoilait au nord le mouillage de l'escadre anglaise. Plus de vingt navires de guerre y stationnaient en ligne. L'escadre française elle-même formait une colonne de dix-huit voiles évoluant avec ordre, et elle avait en face d'elle, parfaitement distincts, huit superbes vaisseaux à hélice qui, d'une marche rapide, couraient

sur elle toutes voiles serrées, jetant au vent de longues et épaisses lignes de fumée.

» Les deux vaisseaux de tête venaient de reconnaître mutuellement leurs grades. *Le Duc de Wellington*, la merveille des chantiers d'Angleterre, guidait la division à vapeur portant le pavillon de vice-amiral. Ordre à l'armée française aussitôt d'arrêter sa marche, car on était à l'entrée des passes où se dirigeait l'escadre à vapeur.

» Comme par un mouvement électrique les deux escadres échangent alors leurs pavillons en tête du grand mât, et le canon français salue le premier ses alliés. L'amiral Parseval s'était empressé, par courtoisie, de devancer l'amiral anglais; Napier confondit son salut avec celui des français, et même une seconde salve de dix-sept coups partit encore du milieu de sa ligne, d'un des vaisseaux aux couleurs françaises; c'était *l'Austerlitz*. Jamais on ne vit spectacle plus beau, plus grand, plus émouvant.

» Cependant la division à vapeur anglaise continuait à défiler lentement et avec ses huit vaisseaux devant l'amiral français. Les deux commandants en chef venaient encore d'échanger, de leurs pavillons, un nouveau salut. Les musiques anglaises jouaient de tous côtés l'*Air de la reine Hortense* et les musiques françaises jouaient le *God save the Queen*. La jonction des escadres était noblement consommée. Le cœur du brave amiral Parseval-Deschênes, qui avait si admirablement conduit son escadre, devait battre de joie et de bonheur.

» La baie de Barosund, où les escadres sont mouillées, comprend une étendue d'environ six milles de longueur, sur sept à huit de largeur; sa profondeur moyenne est de dix-sept brasses, et le fond est très-sain, mais le contour est parsemé de roches à fleur d'eau d'un granit très-dur et polies par les vagues. Plusieurs de ces rochers forment des îlots assez étendus où l'on trouve une végétation fort triste : quelques petits sapins, des bruyères, une herbe rare, mais que peuvent apprécier les amateurs de la chasse du lièvre et du canard. L'une de ces roches possède un phare au pied duquel sont construites quelques maisons.

» Les habitants de ces lieux ont fui, laissant désertes leurs pauvres cabanes bien propres, bien tenues, leurs filets, leurs vêtements pendus aux murs et abandonnés. Ce sont des pêcheurs. Leur aisance s'explique par le voisinage d'Helsingfors, qui n'est qu'à sept lieues de cet endroit. Les deux amiraux ont adressé à leurs escadres des ordres du jour pour recommander aux marins que ces habitations et celles qui se trouveront sur tout le littoral soient respectées. Les pauvres finlandais, en apprenant cette mesure prise depuis l'arrivée des français, se sont montrés rassurés et reconnaissants.

» Du sommet de ce phare, on distingue à la longue-vue la forteresse, le port et les vaisseaux russes mouillés. On en compte sept, plus des frégates, corvettes et autres bâtiments.

» Les anglais ont voulu, par cette originalité qui leur est propre, que le czar ne perdît pas le souvenir de leur passage : ils ont gravé les noms de tous leurs vaisseaux sur les vitres du phare.

» Vue de cette élévation, la rade où mouille la flotte offre un coup d'œil magnifique. Plus de cinquante navires y sont à l'ancre, offrant, d'une extrémité à l'autre de la baie, une masse imposante de coques et de mâts de toutes dimensions, environ trois mille bouches à feu, des lignes de batteries qui se croisent, s'alignent, se confondent en tous sens. Dans les intervalles, partent des vapeurs qui sillonnent la rade, ou des embarcations pavoisées qui voltigent à la rame et à la voile, à toute heure de la journée.

» Les musiques qui jouent, le clairon, le tambour qui anime le soir la danse des

matelots anglais, et par-dessus cette scène, semblant couronner l'armée au repos, les nobles couleurs de France et d'Angleterre flottant ensemble; puis, parfois, les équipages sur toutes les vergues, les hourras qui retentissent, le canon qui tonne et enfin la fumée, qui, comme un rideau, enveloppe subitement et dérobe toute la rade, c'est là un spectacle admirable, sublime dont rien ne peut donner l'idée! »

L'escadre française se compose de trente et un bâtiments de diverse nature, ainsi répartis :

BATIMENTS	ESPÈCES	CANONS	CHEVAUX	CAPITAINES
Le Tage	vaisseau de 2e rang	100	»	Fabvre.
L'Austerlitz	mixte	100	540	Laurencin.
L'Hercule	vaisseau de 2e rang	100	»	Larrieu.
Le Jemmapes	— —	100	»	Robin du Parc.
Le Breslaw	— 3e rang	90	»	Bosse.
Le Duguesclin	— —	90	»	La Chapelle.
L'Inflexible	— —	90	»	Pironneau.
Le Duperré	— 4e rang	80	»	Penaud.
Le Trident	— —	80	»	Maussion de Candé.
La Sémillante	frégate de 1er rang	60	»	Chiron du Brossais.
L'Andromaque	— —	60	»	Guillain.
La Vengeance	— —	60	»	Bolle.
La Poursuivante	— 2e rang	50	»	Prudhomme de Borre.
La Virginie	— —	50	»	Séré de Rivière.
La Zénobie	— —	50	»	Hérail.
La Psyché	— 3e rang	40	»	Guilbert.
L'Algérie	— —	10	»	Féréol de Leyritz.
Le Darien	frégate à vapeur	14	450	Didelot.
L'Asmodée	— —	16	450	Lagarde-Chambonas.
La Licorne	frégate-transport	»	»	Urvoy de Portzampac.
L'Infatigable	— —	»	»	Dauriac.
Le Beaumanoir	brick de 1re classe	16	»	De Marolles.
Le Phlégéton	corvette à vapeur	10	400	Coupvent-Desbois.
Le Laplace	— —	8	400	Caboureau.
Le Souffleur	— —	6	220	Moulac.
Le Lucifer	aviso à vapeur	6	200	Dispan.
L'Aigle	— —	6	200	Martineau-des-Chenets.
Le Milan	— —	4	200	Huchet de Cintré.
Le Brandon	— —	4	160	Cloué.
Le Fulton	— —	4	160	Le Bris
Le Daim	— —	4	120	Salaun.
	Totaux...	1,308	3,500	

Le vice-amiral Parseval-Deschênes a son pavillon à bord de *l'Inflexible ; le Duguesclin* porte celui du contre-amiral Penaud.

L'abbé Caron est attaché à l'escadre en qualité d'aumônier supérieur.

Bien que la flotte russe présente au moins des forces égales à celle des alliés, et qu'elle ait sur cette dernière l'avantage de la connaissance des lieux, elle reste dans ses ports, abritée derrière ses forteresses.

Les amiraux Napier et Parseval-Deschênes, ayant reconnu l'inutilité d'une attaque dirigée contre Cronstadt, décident d'emporter l'île d'Aland. Cette île relie la Finlande à la Suède; elle est donc pour la Russie d'une grande importance, et l'on comprend les sacrifices faits par Alexandre et son successeur afin de s'en assurer la possession.

En 1822, le czar actuel, alors grand maître du génie impérial, a décidé l'établissement de la citadelle de Bomarsund, au fond de la baie de Lumpar.

Élevée sur un rocher qui domine une vaste étendue, cette forteresse a été construite à grands frais, avec des blocs de granit fournis par la contrée. Terminée, elle doit se composer de quinze tours reliées entre elles par une enceinte à triples bastions en granit, mais trois de ces tours seulement protégent la place, celle de Noztich, celle de Tzée et celle de Presto, chacune de vingt canons. L'enceinte continue n'a encore que deux cent cinquante mètres de longueur, et pourtant six mille ouvriers y ont été employés pendant plusieurs mois; il est vrai que l'épaisseur de la muraille est d'un mètre quatre-vingts centimètres. Le diamètre des tours est de trente mètres; la forteresse compte deux étages casematés à l'épreuve de la bombe, percés chacun de quatorze embrasures encadrées de briques.

On estime que la citadelle achevée pourra recevoir soixante mille soldats et six cents pièces de canons; aujourd'hui la garnison n'est que de deux mille quatre cents hommes avec cent quatre-vingts bouches à feu.

Nicolas aime Bomarsund, qui est son œuvre, comme Louis-Philippe aimait le musée de Versailles, sa création. Pierre Ier a bâti Cronstadt, Alexandre a fortifié Sweaborg, il fera mieux avec Bomarsund, vaste établissement naval à cheval sur les deux golfes de Bothnie et de Finlande, menaçant la Suède et commandant la Baltique, immense camp retranché pour ses armées de terre et de mer, sentinelle avancée et port principal de la Russie sur ce littoral.

Le 21 juin, *l'Hécla*, *l'Odin* et *le Valorous*, frégates à vapeur, sous la direction du capitaine Hall, incendient à l'aide de bombes des magasins d'approvisionnements, et démontent deux batteries à fleur d'eau. La perte pour les assaillants est de quatre hommes. *L'Hécla* se retire avec sa coque trouée de sept boulets, un de ses tambours traversé, et n'ayant évité de plus graves accidents que par le courage du midshipman Lucas, qui a saisi et jeté à la mer une bombe tombée sur le pont. Au reste, il a vengé par anticipation ces mutilations glorieuses, car les cadres de briques des embrasures des casemates portent la trace de ses projectiles.

Le 26 et le 27, quatre navires anglais procèdent à un nouveau bombardement, mais devant l'infimité des résultats obtenus, les deux amiraux prennent la résolution d'attendre le corps de troupes de débarquement que la France organise.

CHAPITRE V.

Le camp de Boulogne. — Corps expéditionnaire de la Baltique. — Proclamation de l'Empereur. — Arrivée d'une escadre anglaise à Calais. — Embarquement des troupes. — Un aide-de-camp du czar à Bomarsund. — Récits mensongers de *l'Invalide russe*. — Arrivée du corps expéditionnaire. — Proclamation de l'amiral Parseval-Deschênes. — Conseil tenu par les commandants en chef des forces de terre et de mer. — Prise de la tour de Tzée. — Prise de la tour de Nortich. — Reddition de la forteresse. — Épisodes du siége. — Le général Baraguey-d'Hilliers et le général Bodisco. — Embarquement des prisonniers. — Proclamation des chefs alliés aux habitants des îles d'Aland. — Traits d'humanité de nos soldats. — Récompenses au corps expéditionnaire et à la flotte de la Baltique. — Ordre de détruire Bomarsund. — Le camp de Varna. — Organisation de la cavalerie irrégulière. — Premiers cas de choléra. — Combat de Giorgewo. — Mort du duc d'Elchingen et du général Carbuccia. — L'expédition de Crimée résolue. — Expédition de la Dobrutscha. — Combats avec les cosaques. — Le choléra. — Ordre du jour du général Canrobert. — Incendie de Varna. — Ordre du jour du maréchal Saint-Arnaud. — Proclamation de l'Empereur à l'armée d'Orient.

(Juillet, Aout 1854.)

Sur le rapport du vice-amiral Parseval-Deschênes, le ministre de la guerre a exposé à l'Empereur la nécessité d'envoyer des troupes de débarquement dans la Baltique pour y seconder l'action des flottes, et Sa Majesté choisit, parmi les régiments agglomérés au camp de Boulogne, un corps expéditionnaire, composé comme suit :

Commandant en chef.

Baraguey-d'Hilliers, général de division.

Commandant du génie.

Niel, général, membre du comité des fortifications.

Aide de camp.

Montiage, capitaine du génie.

Commandant-adjoint.

Jourjeon, lieutenant-colonel du génie.

Commandant de l'artillerie.

Rochebouet, lieutenant-colonel d'artillerie.

Chef d'état-major.

Gouyon, colonel d'état-major.

Aumônier.

L'abbé Martin.

Intendance.

Lecauchois-Féraud, sous-intendant militaire de 1re classe.

Première brigade.

Commandant.

D'Hugues, général de brigade.

Aide de camp.

Ducrot, capitaine d'état-major.

2e régiment d'infanterie légère.

Suau, colonel.

3e régiment de ligne.

Ducrot, colonel.

12e bataillon de chasseurs à pied.

Deuxième brigade.

Commandant.

Grisy, général de brigade.

Aide de camp.

De Jouffroy, capitaine d'état-major.

48e régiment de ligne.

51e régiment de ligne.

Génie.

1re compagnie de sapeurs-mineurs du 1er bataillon du 1er régiment.

Alquier, capitaine.

Artillerie.

4e batterie du 1er régiment d'artillerie.

Vasse, capitaine en second.

Un détachement de la 14e batterie du 1er régiment.

Léopold, lieutenant en premier.

Un détachement de gendarmerie.

Devauge, maréchal-des-logis.

Corps médical.

Lacronique, médecin-major de 1re classe.
Noguès, aide-major de 1re classe.
Simon, pharmacien aide-major.
Capuran, adjudant d'administration près les hôpitaux.

Le 12 juillet, l'Empereur arrive à Boulogne et, sur le plateau de Vimereux, passe en revue le corps expéditionnaire; il parcourt au pas de son cheval tout le front des lignes, fait former un immense carré, se place au centre avec les généraux de l'état-major et, après avoir distribué aux officiers, sous-officiers et soldats les décorations et les médailles militaires qui leur sont affectées, il adresse cette proclamation aux troupes expéditionnaires :

« Soldats,

« La Russie nous ayant contraints à la guerre, la France a armé cinq cent mille de ses enfants! L'Angleterre a mis sur pied des forces considérables. Aujourd'hui, nos flottes et nos armées, unies pour la même cause, vont dominer dans la Baltique comme dans la mer Noire. Je vous ai choisis pour porter les premiers nos aigles dans ces régions du Nord. Des vaisseaux anglais vont vous y transporter, fait unique dans l'histoire, qui prouve l'alliance intime de deux grands peuples et la ferme résolution des deux gouvernemens de ne reculer devant aucun sacrifice pour défendre le droit du plus faible, la liberté de l'Europe et l'honneur national!

« Allez, mes enfants! l'Europe attentive fait ouvertement ou en secret des vœux pour votre triomphe. La patrie, fière d'une lutte où elle ne menace que l'agresseur, vous accompagne de ses vœux ardents; et moi, que des devoirs impérieux retiennent encore loin des événements, j'aurai les yeux sur vous, et bientôt en vous revoyant je pourrai dire :

» Ils étaient les dignes fils des vainqueurs d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland, de la Moskowa.

» Allez! Dieu vous protége! »

Accentuée par la voix vibrante de Sa Majesté, cette allocution pénètre aux angles les plus éloignés du carré et soulève dans tous les rangs une tempête de cris de : *Vive l'Empereur!*

Le soir même, le corps expéditionnaire prend le chemin de Calais, lieu choisi pour son embarquement. Presque au même moment où les colonnes quittent le plateau de Vimereux, l'escadre anglaise, dont Napoléon III a parlé dans sa proclamation, passe devant les ruines du Risban, se développe sur la ligne du Courgain, et salue dans la rade de Calais le drapeau national de vingt et un coups de canons, et de treize, le pavillon du contre-amiral de Lapierre.

Placée sous les ordres du commodore Grey, cette escadre se compose des bâtiments ci-contre énoncés :

L'Hannibal, vaisseau à hélice	. . . .	90 canons.
L'Algiers, —	. . . .	91
Le Royal-William, —	. . . .	120
Le Saint-Vincent, —	. . . .	101

Le commodore Grey a son pavillon à bord de *l'Hannibal;* il attend d'être rallié par :

Le Termagant, frégate à hélice	. . . .	24 canons.
Le Sphinx, corvette à aubes	. . . .	6
Le Gladiator, —	. . . .	6

Le Prince, grand steamer de la Compagnie générale.
Le Clifton, transport à voiles.
La Belgradia, —
La Colombia, —
Le Fox, —
La Julia, —
Le Herefordshire, —

Le Prince, seul, doit porter deux mille cinq cents hommes.

Son Excellence le ministre de la marine a désigné plusieurs navires pour concourir avec l'escadre anglaise au transport du personnel, du matériel et des approvisionnements de toute nature. De ces navires, les uns sont à l'ancre dans le port de Calais :

L'Asmodée, frégate à vapeur de	. . . .	450 chevaux.
Le Laplace, corvette à vapeur de	. . . .	400
La Reine Hortense, —	. . . .	320

Le Goëland, aviso à vapeur de.	200	chevaux.
Le Cocyte, —	160	
L'Ariel, —	120	
Le Daim, —	120	
Le Corse, —	120	
Le Favori, bâtiment à voiles.		
Le Lévrier, — .		
Le Myrmidon, — .		

D'autres y arrivent le 13 :

Le Tilsitt, vaisseau de ligne de.	90	canons.
Le Saint-Louis, —	90	
La Sirène, frégate.	50	
Le Fulton, aviso à vapeur.	160	chevaux.

Six chalands remorqués par *le Daim*, *le Cocyte*, *le Corse* et *l'Ariel*.

Le Fulton, porte les chevaux de l'état-major; les chalands sont chargés de poudre, de grains et de vivres.

Ces derniers enfin y mouillent le 18 :

La Cléopâtre, frégate de 50 canons, revenant des mers de la Chine.

Le Laborieux, corvette à vapeur de.	220	chevaux.
Le Cassini, —	220	
Le Christophe-Colomb, aviso à vapeur de. . .	160	

Le contre-amiral de Lapierre, l'amiral anglais Berkeley et le commodore Grey, s'entendent à l'effet de compléter, en trois jours, les diverses opérations de l'embarquement. Pendant qu'on y procède, des troupes du corps expéditionnaire, une partie est logée chez les habitants, l'autre campe dans les dunes et sur les glacis de la citadelle, à l'endroit même où, en 1347, Eustache de Saint-Pierre et cinq notables de Calais furent, en chemise et la corde au cou, porter les clefs de la ville à Édouard III, qui avait promis d'épargner le reste des Calaisiens à la condition que six des principaux bourgeois se dévoueraient pour leurs concitoyens.

Le 13, l'Empereur arrive à quatre heures à Calais, et visite les avisos *le Corse* et *le Cocyte*, dont les lieutenants de vaisseau Foullioy et Du-

buisson lui font les honneurs. Le lendemain, il inspecte les bivouacs du 3e régiment de ligne et du 12e bataillon de chasseurs à pied. Ce même jour, on procède à l'embarquement du matériel. Vers deux heures de l'après-midi, Sa Majesté monte à bord de *la Reine Hortense*, avec le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, les généraux Baraguey-d'Hilliers et Rolin, le colonel Fleury, le commandant de Méneval et le maire de Calais, pour aller visiter l'escadre anglaise, qui forme un demi-cercle dans la rade, à environ trois milles du port. L'aviso à vapeur *le Corse*, portant le pavillon du contre-amiral de Lapierre, accompagne *la Reine Hortense*.

Une foule nombreuse encombre la jetée, les glacis du Courgain, — du haut desquels Napoléon, en 1803, a contemplé les côtes d'Angleterre, — les remparts du vieux fort Risban, et tous les points d'où l'on peut embrasser l'imposant tableau qu'offre la rade.

Dans cette ville, possédée deux siècles durant par les successeurs des Plantagenets, et reconquise en huit jours par François de Guise, dans cette ville dont la perte a tué Marie la Catholique, qui, mourante, disait :

— Ouvrez-moi la poitrine ; à la place du cœur, vous trouverez Calais !

Dans cette ville, sur les falaises de laquelle Napoléon Ier a rêvé le sort d'Harold pour la maison de Hanovre, et pour lui le rôle de Guillaume le Conquérant, les couleurs nationales de France et d'Angleterre marient leurs banderoles. Matelots anglais, marins français, fraternellement unis, vont partir de là pour aller défendre dans les mers du Nord le droit des nations et la sainte cause de la justice. Émouvant spectacle, enseignement fécond, qui, sur le flot calmé de séculaires tempêtes, font flotter un rameau d'olivier, et nous montrent au-dessus des haines sombres et des sanglantes dissensions, le but providentiel de la famille humaine : la concorde et l'amour !

Au moment où *la Reine Hortense* lève l'ancre, une salve d'artillerie l'annonce, et l'escadre y répond de tous ses canons. Les marins, rangés en ligne sur les vergues des vaisseaux pavoisés, avec le pavillon de France au grand mât, acclament l'Empereur au passage, et les specta-

teurs agitent, sur les hauteurs voisines, leurs mouchoirs et leurs chapeaux, en signe d'hommage et d'admiration. En arrivant au mouillage de *l'Hannibal*, dont la dunette est couverte d'un brillant état-major, Napoléon III descend avec son entourage dans un canot dont le commandant de *la Reine Hortense*, le capitaine Excelmans, tient le gouvernail. Mais le flux est à son apogée, et la violence de la houle, jointe à un vent défavorable, paralyse les efforts des seize vigoureux rameurs qui nagent vers *l'Hannibal;* il faut que l'aviso *le Corse* prenne en remorque le canot et le conduise à sa destination. L'Empereur, guidé par le commodore Grey, visite le bâtiment, félicite les officiers de l'ordre qui règne à bord, complimente l'équipage sur sa belle tenue, et, poursuivi par les enthousiastes vivats des marins britanniques, revient débarquer non loin de l'endroit où, lors de la Restauration, une empreinte de bronze signalait le premier pas de Louis XVIII sur la terre de France.

Les premiers détachements des dix mille hommes composant le corps expéditionnaire s'embarquent le 15. Chaque soldat, en vue de la température rigoureuse qu'il est appelé à affronter, est muni d'une couverture de laine ; on distribue, en outre, des gobelets de fer-blanc, propres à chauffer de l'eau, des bâtons et de la toile pour des tentes, à raison d'un gobelet pour deux hommes et d'une tente pour quatre.

Le 16, *le Myrmidon,* accompagné d'une flottille de bateaux pêcheurs, opère le transférement d'une grande quantité de poudre, de boulets, de bombes de vingt-deux kilogrammes, d'obus et de boulets creux pour canons à la Paixhans ; il transporte encore un parc de siége entier composé de pièces de 16, de mortiers et d'obusiers de 24. Dans les évolutions du transbordement, une lourde pièce de bois échappe aux hommes qui la soutiennent et blesse mortellement trois matelots anglais.

L'escadre anglaise appareille aux premières lueurs matinales et ne laisse dans la rade que quelques frégates au milieu des bâtiments français.

Le 18, sept bricks et goëlettes, venant du Havre, apportent des vivres au corps expéditionnaire ; un de ces bricks est entièrement chargé de sucre et de café. Ce même jour, trois compagnies du 12ᵉ chasseurs

et les derniers détachements du 51e de ligne s'embarquent sur les corvettes françaises *le Fulton*, *le Christophe-Colomb*, *le Cocyte*, et sur les corvettes anglaises *le Lucifer* et *le Lézard*.

Favorisée par un beau soleil, la foule a envahi les quais et la jetée, et, tandis que les joyeuses fanfares des clairons répondent à l'aubade de la musique municipale de Calais rangée sur la rive, elle salue de ses applaudissements les voiles qui glissent, éployées comme de grands oiseaux blancs, et disparaissent à l'horizon.

Le 19, vient le tour des artilleurs et du dernier bataillon du 3e de ligne. L'embarquement se trouve ainsi effectué au grand complet; le commandant en chef reste seul à terre. A neuf heures et demie du matin, le 20 juillet, il monte à bord de *la Reine Hortense* et gagne la haute mer.

Pendant que le corps expéditionnaire vogue à pleines voiles vers la Baltique, le czar dépêche un de ses aides de camp et un officier de la marine impériale en exploration à Bomarsund.

Déguisés en pêcheurs finlandais, ces deux aventureux émissaires dépistent avec adresse la surveillance de la croisière anglo-française, pénètrent dans l'île d'Aland, et en inspectent minutieusement les abords et les forces.

D'après leur rapport, détaillé avec plans à l'appui, un siége en règle doit emporter la place, mais la difficulté pour les navires à voiles de franchir les passes de la baie de Ledsund et de la baie de Lumpar leur paraît rassurante à tous égards, et ils confirment l'empereur Nicolas dans cette opinion, que les flottes alliées échoueront devant Bomarsund, et qu'il est inutile de renforcer la garnison, composée de deux mille cinq cents soldats, sous les ordres du général Bodisco.

Cette conclusion, toute prévue qu'elle était, satisfait le gouvernement, qui, pour inoculer sa confiance au peuple, autorise *l'Invalide russe* à publier des hâbleries dans lesquelles les marins de l'empire hyperboréen sont exaltés au détriment des matelots français et anglais.

N'est-il pas permis d'appliquer une légère variante à un vers fameux, et de s'écrier :

C'est du Nord maintenant que viennent les Gascons !

lorsqu'on lit des contes bleus de la nature de celui-ci :

« Le pilote Sederling était parti le 1er juillet de l'île de Bansker, dans un petit bateau, quand un steamer ennemi commença à lui donner la chasse à coups de canon. Neuf boulets passèrent au-dessus de la tête du pilote. Le steamer, ayant touché une roche sous-marine, s'arrêta, mais il envoya immédiatement à la poursuite du pilote deux chaloupes armées d'un équipage double, dont la moitié ramait, tandis que l'autre tirait des coups de fusil. Les balles sifflaient autour du pilote, mais il ne tarda pas à gagner le vent sur les anglais.

» Respirant plus à l'aise, Sederling saisit alors sa carabine et envoya deux balles aux anglais, qui lui répondirent par des salves et cessèrent de le poursuivre. »

De pareilles exagérations ne nuisent qu'à leurs auteurs; en flattant d'absurdes préjugés, elles contredisent la raison et ravalent les deux parties, sans que le sentiment national derrière lequel elles s'abritent leur soit une excuse.

Notre impartialité est entière, et nous conviendrons que la presse française a aussi ses *Invalides russes;* mais, de Paris ou de Saint-Pétersbourg, toutes les fanfaronnades n'empêcheront point ce résultat que l'héroïque résistance de l'ennemi comptera pour moitié dans la gloire de nos armes, et que sans l'allure foudroyante de nos attaques réitérées, la belle défense des russes ne serait qu'un inglorieux triomphe. Les défaites misérables ne font pas les grandes victoires, et c'est la mesure du géant vaincu qui donne au vrai la taille du vainqueur.

Le blocus des ports finlandais se poursuit, et les escadres de Cronstadt et de Sweaborg ne cherchent pas à s'y opposer. Mettant à profit les tranquilles loisirs que leur fait la prudence moscovite, les amiraux Napier et Parseval-Deschênes se livrent à une minutieuse étude de l'hydrographie de l'île d'Aland, sondent les passes, balisent les canaux, pendant que les soldats de la garnison accoudés aux embrasures, regardent impassibles les travailleurs anglo-français. Seulement ils surveillent, du haut de leur observatoire, les rapports des marins avec les paysans de l'île, et ceux de ces derniers qui montent à bord d'un bâtiment ennemi sont rigoureusement fouillés au retour.

Un jour, deux enfants de quinze et de seize ans sur lesquels on

trouve quelques schellings, à la suite d'une de ces inspections, sont décapités, sans pitié pour leur âge et leur ignorance du mal, et l'on envoie les cadavres de ces victimes d'un barbare patriotisme, au lieu de leur naissance, pour y servir d'exemple.

Le 30 juillet, les vigies signalent à l'horizon plusieurs voiles; ce sont : *l'Hannibal*, *l'Algiers*, *le Saint-Vincent*, *le Royal-William* et quelques bateaux à vapeur amenant la 1re brigade du corps expéditionnaire : le 12e régiment d'infanterie légère, le 48e régiment de ligne et le 12e bataillon de chasseurs à pied, — environ sept mille hommes. Une heure après, l'amiral Parseval-Deschênes publie cet ordre du jour :

« OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET MARINS DE L'ESCADRE IMPÉRIALE DE LA BALTIQUE,

» En trois mois à peine écoulés depuis votre sortie des ports de France, escadre née de la veille, vous avez eu à satisfaire à des exigences et à vaincre des difficultés réservées d'ordinaire aux plus longues navigations.

» Aucune fatigue, aucune épreuve n'ont manqué à votre zèle et à votre dévouement : exercices et travaux incessants pour nous présenter dignement à nos amis et à nos ennemis, vigilance continuelle dans une mer trompeuse, semée d'écueils, où chaque inconvénient est un danger, influences épidémiques, aujourd'hui écartées, grâce à Dieu, mais non sans pertes cruelles, vous avez tout accepté, tout supporté avec cette parfaite discipline, ce courage calme et patient de l'homme de mer, et cette confiance mutuelle qui honore la marine française à tous les degrés de la hiérarchie.

» C'est mon devoir et c'est mon bonheur de vous en remercier. Ce que vous avez fait me répond de ce que vous ferez dans la nouvelle phase de notre campagne.

» Les flottes russes, dans leurs propres mers, paraissent décidées à ne pas accepter le combat offert par les troupes alliées. Devant Cronstadt, notre rôle allait se réduire à un blocus de cinq cents lieues de côtes.

» L'Empereur n'a pas voulu qu'il en fût ainsi : Sa Majesté a choisi et désigné un but important à nos efforts et à nos canons ; je suis heureux de vous l'annoncer.

» Le brave général Baraguey-d'Hilliers arrive à la tête de dix mille hommes de nos vaillantes troupes.

» L'Empereur envoie ses aigles rejoindre nos vaisseaux pour montrer aux régions du Nord ce que peut la puissante volonté de la France armée pour une noble cause : le droit du plus faible et la liberté de l'Europe.

» La marine et l'armée sont depuis longtemps accoutumées à s'appuyer l'une sur l'autre, n'ayant d'autre rivalité que celle de bien faire.

» Qu'ils soient donc les bienvenus nos frères de l'armée : notre concours loyal et entier les attend, et bientôt, devant l'ennemi comme toujours, nous se-

rons dans une même pensée, la gloire de la France, dans un même cri : Vive l'Empereur !

» *Le vice-amiral sénateur commandant en chef l'escadre de la Baltique,*

» PARSEVAL. »

Le 31, le général Baraguey-d'Hilliers mouille dans la baie de Ledsund, dont les amiraux Parseval-Deschênes et Plumridge lui font les honneurs. Le lendemain, sir Charles Napier, qu'une indisposition a empêché la veille, vient à bord de *la Reine-Hortense*. Un conseil, composé du général Baraguey-d'Hilliers, de l'amiral Napier et de l'amiral Parseval-Deschênes, décide, séance tenante, l'investissement à bref délai de la citadelle de Bomarsund, après quoi les trois commandants en chef des forces de terre et de mer poussent, sur *le Darien*, une reconnaissance de la place.

A la suite de cette excursion, sir Charles Napier retient ses collègues à dîner et leur offre le divertissement d'un spectacle d'amateurs. Les matelots de son équipage jouent successivement *Charles II ou le Joyeux Monarque*, et *les Jeux de la Fortune*. Improvisé comme leur théâtre, le talent des acteurs laisse à désirer, mais la bizarrerie des accoutrements, l'étrange aspect de John Bull déguisé en lady, les grotesques saillies de ces comédiens de hasard et les sympathiques trépignements de l'auditoire composent en somme une curieuse et amusante récréation.

Le 3 août, les chaloupes conduisent à terre les troupes expéditionnaires pour les reposer des ennuis de leur séjour à bord, et les ramènent après une promenade de trois heures. Durant cette excursion, le capitaine Sullivan, du *Lightning*, entre dans une ferme de l'île et demande à acheter des provisions. Le paysan s'excuse sur la défense qui leur est faite de recevoir des monnaies étrangères, ajoutant qu'au surplus les anglais ont pour eux la force et qu'ils peuvent prendre ce que, lui, n'a point droit de leur vendre. On en est là de l'entretien lorsque accourt un commissaire russe, qui, vociférant et menaçant, cherche à repousser chez lui le maître de la ferme. Craignant pour ce malheureux des violences ultérieures, le capitaine Sullivan fait un signe à ses matelots, et, en un clin d'œil, le brutal fonctionnaire est transporté dans la chaloupe et de là sur *le Wellington*, où on le garde prisonnier.

La présence de nos forces navales dans la baie de Ledsund, à l'extrémité sud de l'île d'Aland, ne permettait point de cacher à l'ennemi le but qu'on se proposait, mais, par contre, elle offrait l'avantage d'intercepter toute communication entre Aland et Abo et de priver la place de tous secours du côté de la Finlande. Le 6 et le 7 août, chacun des navires remonte dans la baie de Lumpar, au nord de laquelle est située la forteresse de Bomarsund. Pour détourner l'attention des russes, le général en chef a désigné trois points de débarquement, l'un au nord, à la hauteur de Halta, l'autre sur le versant oriental de la montagne, au sud de la baie de Tranvick, le dernier au sud-ouest de la même montagne.

Le général Niel, accompagné de cinq soldats, débarque le 7, et rampant sous les broussailles, se glissant entre les rochers, va reconnaître la position et étudier les passages par lesquels nos troupes pourront arriver à l'abri des feux de la place, ceux qui permettront le traînage de l'artillerie, et enfin les points favorables à l'établissement des batteries. Après un examen sérieux et prolongé, le général Niel conclut que la tour du sud, dominant le pays environnant et la citadelle elle-même, doit être attaquée la première. Le lieutenant-colonel Rochebouët, commandant l'artillerie, et le brigadier général S. Harry Jones, commandant le génie sur la flotte anglaise, se rangent à cet avis, qui est finalement adopté par le général en chef.

En conséquence, il est arrêté qu'à cinq cent cinquante mètres on placera une première batterie de quatre pièces de 16 et de quatre mortiers : sa destination est d'abattre la toiture en zinc percée de lucarnes par lesquelles les tirailleurs finlandais, armés de carabines à tiges, peuvent plonger au loin dans la campagne, d'égueuler les embrasures des deux étages casematés, et de tâter le granit du parement extérieur. Une seconde batterie de pièces de 32 de la marine anglaise, placée à trois cents mètres, essayera d'ouvrir la tour, tandis que, concourant au même but, quatre pièces de 30 de la marine française, établies à cent trente mètres, battront le revêtement.

L'amiral Parseval-Deschênes procède avec une louable activité, dans des conditions exceptionnelles de navigation, au remorquage des trans-

ports et au transbordement du matériel, des approvisionnements et des troupes.

Le 8 août, à trois heures du matin, le débarquement des soldats s'effectue aux trois points choisis par le général en chef, sous la protection toute prévoyante du *Duperré* et de *l'Édimburgh*.

Le général Harry Jones, avec neuf cents hommes de troupes anglaises et deux mille cinq cents hommes d'infanterie de marine française, prend terre à la hauteur de Halta, et se dirige sur Bomarsund, en occupant avec son détachement la langue de terre, entre Siby et la mer, de façon à assurer ses derrières et à fermer toute issue à ceux qui voudraient sortir de la place.

Le 12ᵉ bataillon de chasseurs de Vincennes, soutenu par le 2ᵉ régiment d'infanterie légère, s'empare des hauteurs au nord et au sud de Tranvick, et garde le point d'intersection des routes qui, de ce village, vont rejoindre la voie postale de Castelhom à Bomarsund; il est rallié à cet embranchement par le 3ᵉ et le 48ᵉ régiments de ligne. Ce dernier doit occuper définitivement les points conquis par le 12ᵉ bataillon de chasseurs et destinés à servir de camp retranché pour le débarquement de tout le personnel et du matériel de l'artillerie, du génie et de l'administration. Le 51ᵉ régiment de ligne mis à terre au sud-ouest de la montagne de Tranvick, se porte rapidement sur la route postale en avant de Castelhom.

Tous ces mouvements s'exécutent sans que nos soldats aient à brûler une cartouche, mais en revanche le trajet est pénible, tant à cause des difficultés naturelles du terrain que de la destruction, par les russes, de tous les ponceaux et des nombreux abatis jetés par eux en travers des routes. Enfin, on rend praticable à l'artillerie le chemin de Tranvick à Noza-Fimby, et les divers corps, se resserrant, complètent l'investissement de la place, en entrant en communication, près du lac de Perness, avec le détachement du général Harry Jones. Des batteries et des redoutes préparées par l'ennemi sont frappées d'impuissance par le feu de notre marine, qui contraint leurs défenseurs de les abandonner et de rentrer dans la citadelle.

Sur l'invitation du général Baraguey-d'Hilliers, les escadres réunies

établissent un débarcadère plus rapproché du camp que la plage de Tranvick ; le 48e régiment de ligne est chargé de le défendre.

Dès le lendemain de l'investissement, le génie commence à fabriquer des fascines et des gabions, tandis que le général Niel, le lieutenant-colonel d'artillerie de Rocheboüet et le brigadier général Harry Jones reconnaissent, sous une grêle de balles et de mitraille, l'emplacement des premières batteries. Le travail offre de graves obstacles : on ne peut cheminer qu'au moyen de sacs à terre remplis au loin, et les pièces doivent être amenées sur des traîneaux à force de bras ; mais avec nos braves soldats, on le sait, ce qui n'est qu'impossible se fait toujours.

Dans la journée du 10, beaucoup de boulets et d'obus pleuvent sur nos avant-postes occupés par le colonel Ducrot, et le 3e régiment de ligne ; heureusement, ces projectiles sont perdus pour la plupart. Dans la nuit du 11 au 12, les sapeurs construisent le masque de la batterie n° 1 du plan du général Niel, et l'artillerie, désormais à couvert du feu de la place, travaille tout le jour à cette batterie qui consomme quinze mille sacs de terre et où les pièces sont à étages ou plutôt à ressauts. Une gabionnade en sacs de terre avec une communication en arrière relie les batteries ; en outre, un épaulement à deux cent cinquante mètres de là permet d'y embusquer des chasseurs à pied, de soutenir d'autres établissements projetés plus près de la tour de Tzée ou du sud, et de relier la gauche des troupes à un escarpement en rochers derrière lequel les soldats seront à l'abri et qui servira de parallèle. Pour connaître l'effet du canon sur le granit dans des conditions à peu près les plus favorables, la batterie n° 3, armée de six pièces de 30 et à laquelle on communique par un sentier que des branches de sapin dérobent, non aux coups, mais à la vue de l'ennemi, est établie à cent quarante mètres de la tour.

Cette ouverture de la tranchée nous coûte douze hommes tués ou blessés. Au nombre des premiers, on compte le lieutenant Nolfe du 12e bataillon de chasseurs à pied.

Le 13, à quatre heures et demie du matin, la batterie n° 1, de quatre pièces de 16 et de quatre mortiers, commence son feu ; d'abord et jus-

qu'à midi les russes font des coups d'embrasures très-heureux; ils touchent et détériorent trois de nos pièces; mais à partir de midi, la batterie, parfaitement servie, prend une grande supériorité. Les boulets, s'ils se brisent contre le granit, ébranlent les blocs du parement et déterminent des fissures aux angles des embrasures. Les bombes qui pleuvent sur la toiture paraissent inquiéter vivement les assiégés, et, sentant que la tour ne résistera pas à leur action, nos tirailleurs redoublent d'efforts, lorsqu'à cinq heures du soir, l'ennemi cesse son feu et hisse le pavillon blanc. Le commandant demande une suspension de deux heures pour prendre les ordres du gouverneur; le général Niel accorde une heure et envoie son rapport au général Baraguey-d'Hilliers.

— Une heure! s'écrie ce dernier, c'est cinquante-neuf minutes de trop. A l'ouvrage, tout de suite! nous ne voulons pas autre chose qu'une capitulation sans conditions.

La trêve expirée, le feu reprend de part et d'autre; les chasseurs de Vincennes tirent avec tant de précision, que l'ennemi ne peut arriver à servir ses pièces. La nuit venue, le génie français organise la batterie n° 3; de son côté, le général Jones a terminé la sienne, (le n° 2), si bien qu'au crépuscule, à une heure du matin, les assiégés aperçoivent ces nouveaux ouvrages, et, découragés, ne répondent plus aux provocations de notre artillerie. Alors, deux officiers français, M. Gigot, sous-lieutenant au 12e bataillon de chasseurs à pied, et M. Gibon, sous-lieutenant de voltigeurs au 51e régiment de ligne, suivis d'hommes déterminés, escaladent le revêtement et pénètrent dans l'ouvrage. Le colonel russe, commandant la tour, en voulant repousser cette attaque imprévue, est atteint de deux coups de baïonnette, et deux officiers et trente soldats, seul reste de la garnison qui venait d'évacuer la tour, sont amenés prisonniers au quartier-général. La plupart de ces hommes semblent abrutis par l'ivresse. En passant devant la batterie anglaise, le colonel s'écrie:

— O Angleterre, Angleterre! nous ne nous attendions pas à cela de votre part.

Un témoin occulaire nous raconte un beau trait du sapeur Maire,

du 12e bataillon de chasseurs. L'un des premiers, à la suite du sous-lieutenant Gigot, il voit l'épée du commandant russe menacer la poitrine de cet officier, et s'élance au-devant du coup ; comme un peu plus tard son chef lui reproche affectueusement de s'être ainsi exposé :

— Lieutenant, répond Maire, vous étiez notre chef, et mieux vaut perdre un doigt que la tête.

L'occupation de la tour de Tzée n'est pas sans péril pour nos troupes, bien que les rendant maîtresses de presque toutes les positions qui dominent la place ; à nos bombes ont succédé celles des russes, et les maçonneries des voûtes menacent de s'écrouler en plusieurs endroits. D'ailleurs la tour de Nortich (ou du nord) prend des revers dangereux pour nous sur les terrains où les batteries contre la gorge de la forteresse devront être établies ; aussi décide-t-on de tourner contre elle la batterie anglaise demeurée sans emploi par suite de la prise de la tour du Sud.

Le 14, on transfère tous nos moyens d'attaque, bouches à feu et sacs à terre, derrière des rochers et une grande caserne en construction qui protégent les travailleurs contre les feux de la place. A la nuit, un cheminement de cent mètres est construit, et vient aboutir à un pli de terrain d'où l'on peut approcher la citadelle jusqu'à environ quatre cents mètres sans être vu. Pendant que le général Niel reconnaît l'emplacement de la batterie de brèche, l'artillerie installe sur un point abrité quatre mortiers et deux obusiers de 22 centimètres.

Le 15, à huit heures du matin, la batterie du général Jones, servie par des matelots et des soldats de marine de *l'Edimburg*, du *Hogue*, de *l'Ajax* et du *Blenheim*, sous le commandement du capitaine Ramsay, du commander Prudy, du lieutenant Somerset et d'autres officiers, ouvre son feu. Pour armer cette batterie, établie au sommet de la montagne, il a fallu qu'un fort détachement d'artillerie royale et de marins, sous la direction du capitaine Sturlett, transporte six canons de 32 à une distance de quatre milles et demi.

Bien qu'à sept cent cinquante mètres de l'ouvrage attaqué, les pièces sont servies avec une telle précision qu'une brèche se manifeste entre deux embrasures, et qu'à trois heures de l'après-midi l'intérieur de la

tour est à découvert. Les assiégés arborent le pavillon blanc dans la soirée; sir Georges Ord, major de brigade du général Jones, s'empare du fort, et, reconnaissant l'impossibilité de conserver après le point du jour des communications avec les postes avancés, emmène prisonniers trois officiers et cent quinze soldats qui sont immédiatement adressés à l'amiral Napier et de là embarqués sur *le Termagant.*

La garnison se composait d'un lieutenant du génie, d'un capitaine et d'un sous-lieutenant d'infanterie et de cent vingt-neuf canonniers et soldats de ligne; elle avait pour artillerie seize canons de fer de 18 et deux canons de fer de 32.

Les russes comptent dans cette affaire six hommes tués et sept blessés. Les anglais ont deux marins tués et un blessé, entre autres le lieutenant du génie Cameron Wrottesley, atteint grièvement par un boulet qui a frappé le tourillon d'un des canons, et mort vingt minutes après avoir été transporté sur *le Belle-Isle.*

A la même heure où le général Jones a commencé de battre en brèche la tour du Nord, les mortiers et les obusiers du général Niel jettent force projectiles creux dans la place. Celle-ci riposte par une grêle de boulets et de mitraille; mais les rochers abritent notre position, et les chasseurs à pied, bien embusqués et couverts par des sacs de terre, tirent dans les embrasures et dans les lucarnes d'où les tirailleurs finlandais nous envoient des balles très-plongeantes. En outre, du côté des français, deux pièces de campagne (canons de 12 de l'Empereur) canonnent la place, en changeant de position et se retirant après chaque coup.

Depuis le commencement du siége, huit vaisseaux, dont quatre français et quatre anglais, et les vapeurs les plus fortement armés des deux escadres, c'est-à-dire *le Trident, le Duperré, l'Ajax, l'Edimburg, l'Asmodée, le Phlégéton, le Darien, l'Arrogant, l'Amphion, le Valorous, le Driver, le Bulldog* et *l'Hécla,* se disposent à prendre part à l'attaque de la forteresse, cherchant nuit et jour, sous le feu des tirailleurs russes, la sonde à la main, dans leurs embarcations, les fonds qui en permettront l'approche.

Jugeant le moment opportun, à cette date du 15, et pour opérer une

diversion qui soulage les troupes de terre, les amiraux réunis dirigent le feu de leurs plus forts calibres sur les murailles de granit de la citadelle, et ne tardent pas à être agréablement surpris des effets de ce tir à grande portée; pour en donner l'idée, nous ne citerons qu'un exemple : une pièce du *Léopard*, monté par le contre-amiral Chads, fait éclater le granit avec un boulet plein de 120 livres.

« Par une heureuse coïncidence, dit l'amiral Parseval-Deschênes dans son rapport au ministre de la marine et des colonies, nos vaisseaux, pavoisés pour la solennité du 15 août, saluaient la fête de l'Empereur d'une manière inaccoutumée. »

Les canonniers de la flotte tirent aux embrasures à boulets pleins, sur la toiture et dans la cour intérieure à obus : des dégâts se manifestent bientôt à diverses places. Pendant ce temps, le capitaine Pelham, du *Blenheim*, entretient un beau feu avec un canon de dix pouces de diamètre, établi dans une batterie d'où l'ennemi a été délogé quelques jours auparavant. Sa position est dangereuse, mais il a mis en si bon état la batterie que les artilleurs y sont à couvert de la mitraille des assiégés.

La matinée du 15 est signalée par un événement d'importance : les russes s'obstinant à envoyer des bombes sur la tour du Sud, y allument et entretiennent un incendie que tous les efforts sont impuissants à éteindre. Après avoir reconnu qu'il y aurait grand danger à vouloir en retirer les poudres, attendu qu'on écrase partout sous les pieds des cartouches et des gargousses, on fait évacuer la position, et peu de temps après que nos soldats sont sortis, les poudres ayant pris feu, la tour saute et est presque entièrement détruite par l'explosion.

Dans la nuit du 15 au 16 le général Niel installe une première batterie de brèche de quatre pièces de 30, qui ouvre la gorge du fort qu'elle voit jusqu'au pied, à une distance de quatre cents mètres environ, et choisit un peu plus près, à trois cent quatre-vingt mètres, l'emplacement d'une seconde qui sera armée de deux pièces de 30 et des deux obusiers de 22, actuellement à la batterie des mortiers. Par son ordre, les sapeurs et travailleurs d'infanterie élèvent à la hâte le masque de cet ouvrage avec deux rangs de gabions remplis de sacs à terre, après quoi l'artillerie construit le coffre et les plates-formes.

De son côté, l'amiral Parseval-Deschênes, pour achever l'investissement de la citadelle et ôter à l'ennemi sa dernière chance de retraite, fait occuper l'île de Presto par un détachement de cinq cents hommes d'infanterie de marine, cent quatre-vingts soldats de marine anglais, mis à sa disposition par sir Ch. Napier, et quatre compagnies de débarquement des vaisseaux dirigées par le capitaine de frégate Lantheaume, second de *la Zénobie*, sous le commandement supérieur de M. le lieutenant-colonel d'infanterie de marine de Vassoigne. Cette occupation, résolûment conduite, et l'attaque de la tour de Presto, troisième et dernière sentinelle avancée de Bomarsund, produisent dans la garnison une sensation profonde. Bien qu'enveloppée de toutes parts, elle tente un dernier effort et pointe ses canons sur la batterie de brèche, où elle a nos soldats sous les yeux et pour ainsi dire sous la main ; elle nous blesse quatorze hommes en arrière; mais ses boulets, tirés de bas en haut, ne peuvent traverser le parapet. Un de ces projectiles passe à côté du général Baraguey-d'Hilliers qu'accompagne, en qualité d'aide de camp, le capitaine du *Driver*, sir Arthur Cochrane, fils du comte de Dundwald.

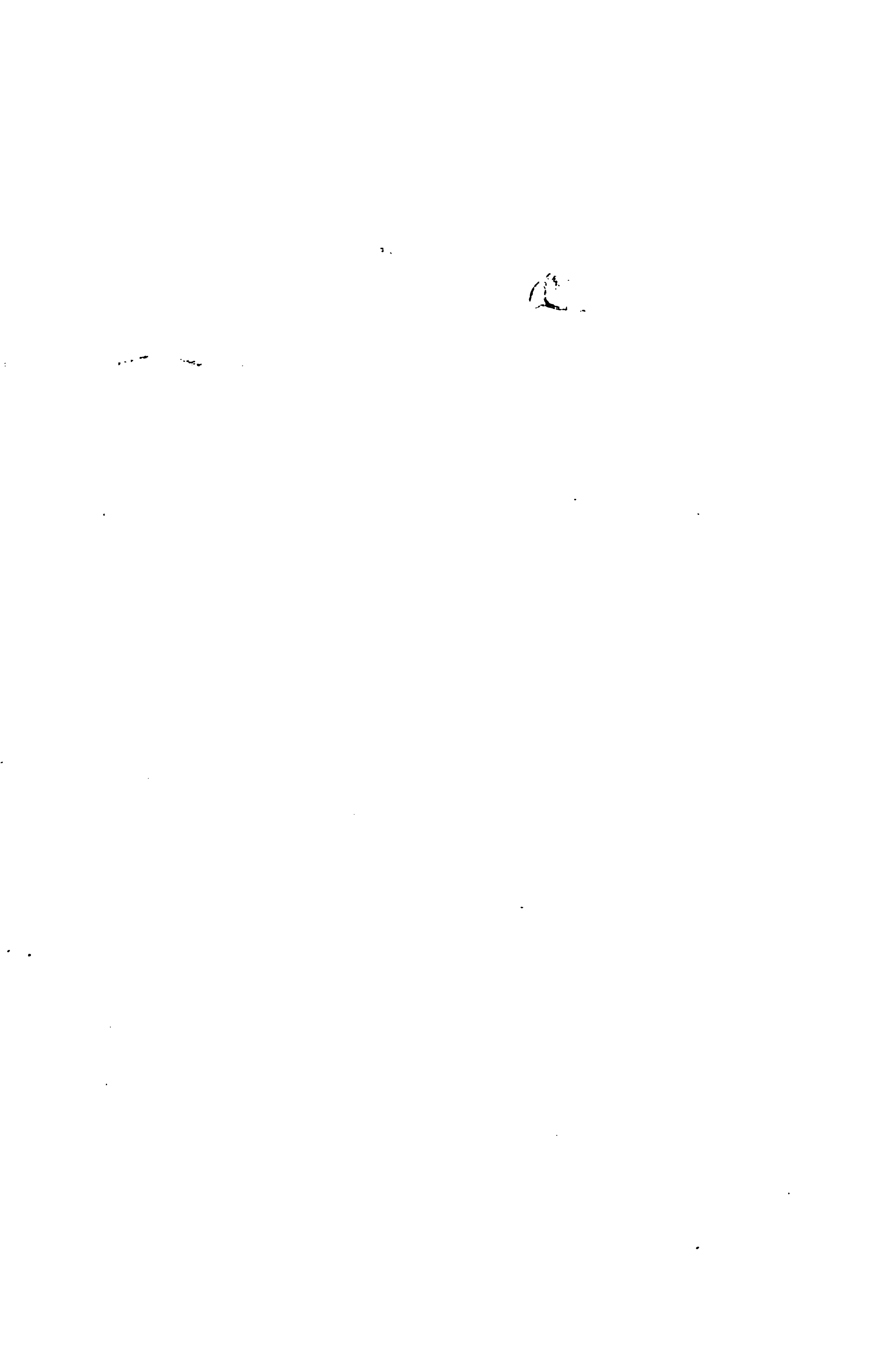
La batterie de mortiers et d'obusiers continue son feu sans désemparer, aussi bien que celle du capitaine Pelham, qui, aidée du lieutenant Close et du contre-maître Wildman, cause de notables dommages à la citadelle et s'attire le périlleux honneur d'être prise pour point de mire par la majeure partie des bouches à feu de Bomarsund. Voyant cela, l'amiral Napier ordonne à l'*Edimburg*, à l'*Ajax*, à l'*Arrogant*, à l'*Amphion*, au *Valorous*, au *Sphinx* et au *Driver*, qui se trouvent à portée de leurs canons de dix pouces de diamètre, et aux mortiers français en batterie sur la côte, d'envoyer à l'ennemi une bombe et un boulet toutes les cinq minutes ; les navires obéissent, et, après quelques décharges, la garnison, effrayée des ravages de notre artillerie, hisse le pavillon blanc.

Le colonel Gouyon, chef d'état-major de l'armée de terre, le capitaine de frégate de Surville, aide de camp de l'amiral Parseval-Deschênes, et le capitaine Hall, du *Bulldog*, envoyé par l'amiral Napier, pénètrent dans la place, que le général Bodisco leur rend sans condi-



Imprimé par J. Best.

Embuscade de Chasseurs piémontais.



tions. Le colonel Gouyon appelle alors le colonel Suau du 2me léger, qui est de tranchée avec un bataillon de son régiment, et quelques compagnies du 12e bataillon de chasseurs à pied ; mais au moment où ces troupes se présentent aux portes de la citadelle, une scène de tumulte éclate dans les rangs de la garnison ; des coups de fusil sont échangés. Les plus exaltés, parmi les russes, veulent faire sauter le fort ; il en est même un qui exécuterait ce projet désespéré, sans la bravoure du soldat Bellanger du 6me d'artillerie, qui lui arrache sa torche et le renverse à ses pieds. L'ordre enfin se rétablit ; quand les amiraux français et anglais se rencontrent avec le général en chef à Bomarsund, tout y est calme, et la garnison, au nombre d'environ deux mille hommes, défile devant les troupes alliées et se rend au camp des anglais, où elle déjeune, après quoi elle est conduite aux chaloupes, distantes de trois kilomètres, par un fort détachement d'infanterie de marine que commande le capitaine Suger.

Les officiers semblent consternés, principalement le lieutenant-colonel du génie, Alexandre Kranshold, qui a organisé la défense de Bomarsund, et le vieux général Bodisco. Ce dernier, non sans quelque hésitation, demande au général Baraguey-d'Hilliers de certifier qu'il a fait son devoir :

— Assurément, général, répond l'interpellé ; je rends hommage à la bravoure avec laquelle vous vous êtes défendu, à la prudence dont vous avez donné la preuve en ne prolongeant pas une lutte inutile ; et pour gage de ma haute estime, je vous prie de reprendre cette épée que nulle main n'aurait tenue plus dignement que la vôtre.

Envoyé à bord de *l'Inflexible*, le gouverneur de Bomarsund y est reçu avec les honneurs militaires dus à son grade par l'amiral Napier en personne, qui lui tend la main et lui témoigne la considération méritée par son âge, sa bravoure et ses malheurs.

Outre les deux mille prisonniers dont nous venons de parler, la citadelle renferme environ quatre cents blessés ; on y trouve dans les tours quarante-six pièces en batterie, et dans le réduit cent trente-neuf bouches à feu, y compris quatre pièces de campagne, prêtes à être attelées, et trois mortiers, plus un grand approvisionnement de poudre, de projectiles, d'armes, d'outils, etc.

Les prisonniers, embarqués sur des steamers, sont envoyés au commodore Grey, dans la baie de Ledsund; puis, tandis que les chefs rédigent leurs rapports officiels, nos soldats, au lieu de jouir d'un repos dont ils ont si grand besoin, parcourent en tous sens les ouvrages de la citadelle, et regardent avec une enfantine curiosité les marques nombreuses de leur adresse et de leur intrépidité. Bien que l'aspect intérieur prouve l'excellence du tir des navires, les murs ne sont pas endommagés au point qu'avec une garnison si forte, sans une brèche et dans un fort casematé, le gouverneur fût forcé de se rendre; mais, après la prise des deux forts avancés, avec une batterie de brèche élevée devant lui et prête à jouer, sans aucune espérance de secours, il n'aurait fait, en résistant plus longtemps, que prolonger en pure perte l'effusion du sang. D'ailleurs, des ordres formels de l'empereur de Russie, révélés par les officiers, entravaient la défense au point de l'annihiler.

En effet, il était interdit, même au cas d'un péril imminent, de toucher aux fondements des fortifications.

C'est le religieux respect qu'on a eu pour cet ordre de ne pas découvrir les abords de la place qui a permis à nos batteries de brèche de s'établir à l'abri du feu des assiégés.

Au milieu des blessés, nos soldats oublient que naguères encore ils combattaient ces mêmes hommes; ils les consolent et les encouragent avec une sensibilité peut-être un peu bien brutale dans sa forme, mais au fond pleine de cœur.

— Pauvres vieux, murmure un chasseur de Vincennes, le sourcil froncé et en tortillant sa moustache, vous n'êtes pas à la noce! C'est la faute à *la payse*, et il frappe sur le canon de sa carabine Minié. Ah! nom d'un nom! c'est égal; si j'avais su, j'aurais pas visé si juste.

Le soldat français est là tout entier; ardent et brave à l'heure de la lutte; bon et compatissant dans la victoire.

Des divers épisodes individuels qui ont signalé le siége, il en est deux qui honorent la marine anglaise, et nous nous plaisons à les enregistrer:

La Pénélope se trouvant échouée sous le canon de l'ennemi, les marins employés par le contre-amiral Chads au transport des canons de la batterie du général Jones oublient leur fatigue, laissent là leur dîner, courent à leurs embarcations, portent secours à *la Pénélope*, et après cette fatigante récréation, reprennent leur tâche comme si de rien n'était.

Le lieutenant anglais Bytheson, de *l'Arrogant*, et un interprète, déguisés en pêcheurs, vont s'embusquer dans des buissons, au bord de la route de poste. Quatre courriers arrivent; Bytheson et l'interprète, armés de revolvers, leur barrent le chemin et s'emparent de leurs dépêches. Mais ce coup de main n'a pas les conséquences qu'en espéraient ses auteurs, les courriers ne portant ce jour-là aucune dépêche du gouvernement russe.

En résumé, chacun a bravement fait son devoir, soldats de terre et de mer, anglais et français; une part de ce grand résultat revient de droit à la parfaite intelligence qui n'a pas cessé de régner entre les chefs, malgré la différence des nations, malgré la diversité des armes et ce bon accord, ce concours de chacun à la cause commune, ce dévouement de tous pour chacun, ne sont pas les faits les moins remarquables du siége de Bomarsund.

Le 10 août, une proclamation du czar, adressée aux habitants de l'île d'Aland, et lue publiquement dans tous les villages, a accusé les alliés de venir en Finlande avec des intentions de pillage, de carnage et d'incendie. Le vol, le viol et l'assassinat y sont représentés comme la conséquence naturelle du passage des français et des anglais. Aussi les habitants d'Aland, effrayés par ces calomnies, ont-ils fui dans les bois pour éviter les atrocités dont ils se croient menacés; mais, le 27 août, la déclaration suivante, lue dans toutes les églises, et rapidement propagée, a pour effet de ramener dans leurs foyers les pauvres fugitifs :

« Nous, soussignés, les généraux en chef des armées combinées de terre et de mer, permettons, par la présente, aux autorités de ces îles, de continuer à remplir leurs fonctions respectives, et nous comptons qu'elles le feront avec zèle et circonspection. Dans les temps de troubles et de guerre, il est du devoir de tout bon citoyen de se dévouer tout entier au maintien de l'ordre et de la paix. Il ne

faut pas que les classes inférieures se laissent égarer en s'imaginant qu'il n'existe ni loi ni ordre, car l'un et l'autre seront maintenus aussi strictement qu'auparavant.

» Depuis les derniers événements qui ont changé l'aspect de ces îles, le blocus a été levé, et le public est informé qu'on peut librement faire le commerce avec la Suède aux mêmes conditions et avantages que ci-devant. Chacun est averti de n'avoir aucune communication avec l'ennemi ou la Finlande, et quiconque sera convaincu de les assister de quelque manière que ce soit, sera puni rigoureusement.

» BARAGUEY-D'HILLIERS.
» CHARLES NAPIER.
» PARSEVAL-DESCHÊNES.
» HARRY JONES. »

On proclame en outre que les personnes et les propriétés seront respectées, qu'on payera toutes les denrées mises en réquisition pour les besoins de l'armée, et les plus incrédules se rassurent. La conduite de nos soldats et de nos marins est, au reste, bien faite pour affermir cette confiance. La garnison a, par ordre du czar, détruit toutes les habitations particulières dans un certain rayon autour de la forteresse, en sorte que nombre de paysans, ruinés par cette mesure, ne trouvent plus que des décombres là où ils avaient laissé leurs modestes héritages. Les charpentiers de nos navires les aident à reconstruire des cabanes, et, en attendant que leurs champs ensemencés puissent les nourrir, chaque escouade prélève sur sa gamelle *la part à Dieu*, qui est consacrée aux plus nécessiteux. Les chefs, de leur côté, viennent en aide à cette bienfaisance du soldat, et répartissent aux vieillards, aux femmes et aux enfants, la farine, l'orge et les autres provisions abandonnées par la garnison dans les magasins de la citadelle.

Divers faits intéressants signalent nos premiers jours d'occupation. Nous empruntons le suivant à la correspondance de M. Alfred Launoy, l'un de nos officiers :

« En traversant un bois dévasté, près des ruines fumantes d'une riche maison, nous aperçûmes avec étonnement une jeune fille d'environ seize ans assise au milieu des décombres et versant des larmes de désespoir. Sa figure douce et charmante portait l'empreinte de la souffrance et de la douleur. En nous voyant, elle parut vouloir fuir; mais bientôt, reconnaissant l'uniforme français, elle se rassura.

» Nous approchâmes, et après l'avoir saluée avec respect, nous l'in-

terrogeâmes en français et en anglais. Elle nous répondit dans cette dernière langue et nous fit le récit de ses malheurs.

« Son père, riche propriétaire du pays, faisait de grandes affaires en bois avec un jeune négociant anglais, établi aux environs de Stockholm. Ce jeune homme eut occasion de la connaître dans un voyage en Suède, et la demanda en mariage. Ses propositions furent agréées ; la jeune fille allait voir son bonheur s'accomplir, lorsqu'une lettre de son fiancé tomba entre les mains de la police russe. Cette lettre, toute de tendresse et d'amour, entièrement étrangère à la politique, devint sa perte et celle de sa famille. Son père, déclaré suspect, fut envoyé en exil, et on la renferma elle-même dans une maison de correction.

» Lorsque les français et les anglais s'emparèrent de Bomarsund, elle quitta son indigne prison et se rendit à la maison paternelle, qu'elle trouva en feu. La soldatesque russe, quelque temps avant le siége, avait brûlé, par ordre de l'empereur, les villages et les habitations des alentours, et réduit les habitants à la plus affreuse misère.

» La jeune fille, recueillie par les français, a été l'objet des soins les plus touchants ; un petit vapeur suédois, qui part demain pour Stockholm, la conduira en Suède, où l'attend le jeune négociant anglais qui doit unir son sort au sien. »

La France accueille avec enthousiasme la nouvelle de la prise de Bomarsund ; elle doit récompenser les vainqueurs, et ne se montre pas ingrate !

Par décret impérial du 28 août, le général Baraguey-d'Hilliers est élevé à la dignité de maréchal de France.

Un second décret du même jour nomme dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur :

Armée de terre.

—

GRAND-OFFICIER.

NIEL, général du génie.

COMMANDEURS.

GRÉSY, général de brigade.

D'HUGUES, général de brigade.

OFFICIERS.

Génie.

JOURJEON, lieutenant-colonel.

Intendance.

LECAUCHOIS-FÉRAUD, sous-intendant de 1re classe.

2e régiment de ligne.

DUCROT, colonel.
DE BOISTERTRE, chef de bataillon.

2e régiment d'infanterie légère.

SUAU, colonel.
LACRONIQUE, médecin-major de 1re classe.

48e régiment de ligne.

DEGRAVE, capitaine.

CHEVALIERS.

Aumônerie.

L'abbé MARTIN, aumônier du corps expéditionnaire.

État-major.

DUCROT, capitaine.
DE JOUFFROY, capitaine.

3e régiment d'artillerie.

VASSE, capitaine en second.
LÉOPOLD, lieutenant en premier.
PEUGNIEZ, garde de 2e classe.
BELLANGER, artilleur.

1er régiment de génie.

MONTIAGE, capitaine en premier.
ALQUIER, capitaine en second.
BOISVIEUX, garde du génie de 1re classe.

12e bataillon de chasseurs à pied.

DE LABATTUT, capitaine.
MARAIS, id.
MOCHAIN, lieutenant.
GIGOT, sous-lieutenant.
MAIRE, sapeur.

3e régiment de ligne.

ROUX, capitaine.
BÈCHE, id.
JEANSON, id.
GAILLARD, soldat.

48e régiment de ligne.

GRUNDLER, capitaine.
BERTRAND, id.
GRANDERYE, id.
GRANIER, lieutenant.
MARIE, soldat.

51e régiment de ligne.

JOANNÈS, capitaine.
FRITSCHLER, id.
EVO, lieutenant.
ARMAND, caporal.

2e régiment d'infanterie légère.

DELMONT, capitaine.
CHARLES, id.
CASANOVA, lieutenant.
RICAULT, soldat.

Détachement de gendarmerie.

DEVAUGE, maréchal des logis.

Service de santé.

SIMON, pharmacien aide-major.
CAPURAN, adjudant d'administration.

Subsistances.

BLOCH, officier-comptable.

Un décret du même jour confère la médaille militaire aux sous-officiers et soldats dont les noms suivent :

1er régiment d'artillerie.

OUSSET, maréchal des logis.
BLANC, id.

1er régiment de génie.

IMBERT, caporal.
ROQUEL, sapeur.
LEJUIF, id.

12e bataillon de chasseurs à pied.

CAUTERELLE, sergent-major.
BABOI, sergent.
JEANTIEN, id.
ROCHE, id.
PATRY, id.
DELATTRE, caporal.

Surmont, chasseur.
Potier, id.
Revol, id.
Bentz, id.
Berner, id.
Sureman, id.
Kramp, id.
Jacques, id.
Laurent, id.
Fournier, id.
Priolaud, id.

3e régiment de ligne.

Ghys, sapeur.
Gilbert, soldat.
Guillot, id.
Wolf, id.
Damon, id.

48e régiment de ligne.

Bouvier, sergent.
Mutard, id.
Colonna, id.
Barbe, sergent.
Evrain, id.

51e régiment de ligne.

Chabre, sergent.
Lecoat, caporal.
Morin, soldat.
Cordelier, id.
Mellon, soldat musicien.

2e régiment d'infanterie légère.

Dreville, sergent-major.
Chenaux, caporal.
Courtent, soldat.

7e compagnie des ouvriers d'administration.

Touzeau, caporal.

Service de santé.

Godot, infirmier-major, sergent.
Bernard, infirmier.

Un décret du même jour nomme dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur :

Armée de mer.

—

GRAND'-CROIX.

Parseval-Deschênes, vice-amiral, commandant en chef l'escadre de la Baltique.

COMMANDEUR.

Maussion de Candé, capitaine de vaisseau.

OFFICIERS.

Pironneau, capitaine de vaisseau.
Prudhomme de Borre, id.
Didelot, id.
De Surville, capitaine de frégate.
Fouet, id.

1er régiment d'infanterie de marine.

Avezac-Lavigne, chef de bataillon.
Doisnel, capitaine.

CHEVALIERS.

Aumônerie.

L'abbé Caron, aumônier supérieur de l'escadre.

Commissariat.

De Kermadec, sous-commissaire.

1er régiment d'infanterie de ligne.

André, capitaine.
Baillou, soldat.

2e régiment d'infanterie de marine.

Thierry, capitaine.
Harivel, id.
Ruillier, id.
Garnier, lieutenant.
Leportier, soldat.

Sur les bâtiments de l'escadre.

Deflotte, lieutenant de vaisseau.

Allix, lieutenant de vaisseau.
Bouyer, id.
Perron, id.
De Vauguyon, id.
Le Loarer, id.
Dubrat, enseigne de vaisseau.
Caubet, id.
Lestic, id.

Timonerie.

Tugdual, maître.

Charpenterie.

Guével, maître.

Manœuvriers.

Brondel, 1er maître.

Service de santé.

Chéron, chirurgien de 1re classe.
Gras, id.

Un décret du même jour confère la médaille militaire aux marins, sous-officiers et soldats de marine dont les noms suivent :

Équipages.

Darras, sergent d'armes.
Joseph, matelot.
Bergot, id.
Milon, id.

Canonnerie.

Quinquis, quartier-maître.
Decamps, id.
Lebrun, id.
Beller, 1er maître.
Monnier, 2e maître.
Augier, id.
Droalin, id.

Timonerie.

Leguen, 2e maître.
Meunier, id.

Manœuvriers.

Troisjours, quartier-maître.
Mahot, id.
Mignon, id.
Sage, 2e maître
Lavenant, 2e maître

Voilure.

Rousseau, 1er maître.
Mouisse, 2e maître.

Charpenterie.

Mesnage, 1er maître.
Prégent, 2e maître.
Rougeot, 1er maître.
Andrieu, id.

Calfat.

Taulanne, 1er maître.

Mécaniciens.

Ripoteau, 1er maître.

Service de santé.

Maze, infirmier.

Régiment d'artillerie de marine.

Peugel, sergent.
Jacquenod, caporal.
Del, id.
Pfinstag, canonnier.

1er régiment d'infanterie de marine.

Saint-Marc, sergent-major.
Raccord, id.
Boulet, sergent.
Couty, id.
Echasson, caporal.
Schaeck, sapeur.
Dolas, canonnier.
Roulot, id.
Gérôme, id.

2e régiment d'infanterie de marine.

Jousselin, sergent.
Morisot, id.
Lech, sapeur.
Ochet, id.

Enfin, un dernier décret du même jour publie les promotions suivantes :

Artillerie de marine.

Lieutenant-colonel.

FRIBAUT, chef de bataillon, commandant l'artillerie dans la Baltique.

Chef de bataillon.

RÉGNAUT, capitaine.

Capitaine.

DE DOMPIERRE, lieutenant.

Malgré les rapports envoyés par l'amiral Napier et les généraux Niel et Harry Jones à leurs gouvernements respectifs sur la possibilité de garder la citadelle de Bomarsund dans l'état où elle se trouve actuellement, la France et l'Angleterre arrêtent d'un commun accord la destruction de tous les ouvrages de défense de l'archipel d'Aland et l'évacuation de Bomarsund. L'ordre en arrive au corps expéditionnaire le 28 août; immédiatement, le général Niel et le lieutenant-colonel Jourjeon mettent à l'œuvre les soldats du génie; ceux-ci commencent les travaux par Presto, et la tour de cette île, sentinelle avancée de la citadelle, la seule des trois qui ait résisté à l'attaque des 14, 15 et 16, s'écroule le 31 août aux acclamations des flottes et des troupes de terre.

En Orient, les faits marchent moins vite.

A la nouvelle de la levée du siége de Silistrie, le maréchal de Saint Arnaud presse la concentration des troupes à Varna. Les amiraux Hamelin et Bruat lui prêtent un concours actif et dévoué; grâce à eux, neuf mille hommes sont débarqués en un jour, parmi lesquels le corps du général Forey, arrivant de Grèce. Les 1re, 2e et 4e divisions sont ainsi au complet; la 2e division, sous les ordres du général Bosquet, arrivera le 8, précédée, à deux jours de distance, par l'artillerie, et les brigades de cavalerie des généraux d'Allonville et Cassaignolle.

Pour remercier la marine impériale, le maréchal publie cet ordre du jour :

« Varna, 1er juillet 1854.

» SOLDATS,

» Pour vous rapprocher de l'ennemi, vous venez de mettre en quelques jours cent lieues de plus entre la France et vous. Depuis que vous l'avez quittée, votre activité, votre énergie, ont été à la hauteur des difficultés qu'il fallait vaincre; mais

vous ne les auriez pas dominées sans le concours dévoué que vous a offert la marine impériale.

» Les amiraux, les officiers, les marins de nos ports et de nos flottes se sont voués à la pénible mission de transporter vos colonnes à travers les mers. Vous les avez vus livrés aux plus durs travaux pour réaliser des opérations d'embarquement et de débarquement souvent répétées, et nous pouvons dire qu'ils se sont disputé l'honneur de hâter la marche de nos aigles.

» Témoin de cette loyale confraternité des deux armées, je saisis avec bonheur l'occasion qui s'offre à moi de lui rendre hommage; et j'irai demain porter solennellement aux flottes des amiraux Hamelin et Bruat des remercîments auxquels j'ai voulu associer chacun de vous et qui s'adresseront à la marine impériale tout entière.

» *Le maréchal de France, commandant en chef l'armée d'Orient,*
» DE SAINT-ARNAUD. »

Comme l'annonce la proclamation, le généralissime se rend, le lendemain, à bord du vaisseau amiral avec tout son état-major, et exprime en personne sa gratitude aux commandants des escadres de la mer Noire et de l'Océan. Cette visite, à laquelle la flotte s'est préparée avec une propreté minutieuse, coquetterie des ménagères de Frise et de toutes les marines de l'Europe, est saluée par les joyeuses acclamations de nos matelots rangés en ligne sur les bâtiments pavoisés.

Varna, où se trouve à cette heure le quartier général des armées alliées, est une ville bulgare, à mi-chemin des bouches du Danube et de Constantinople : elle s'élève à l'extrémité d'une vallée resserrée entre les contre-forts des Balkans, qui, en se prolongeant dans la mer Noire, forment la baie de Varna. Le plateau qu'occupent les troupes anglo-françaises, borné au nord par les Balkans, au sud par les remparts de la ville, est protégé au levant et au couchant par quatre forts détachés; fortement ondulé, le terrain y disparaît sous des vergers, des vignes, des bouquets d'ormes et de frênes, au milieu desquels se détachent, par groupes ou capricieusement isolées, les tentes de nos soldats.

L'intelligence la plus cordiale règne entre les français et les anglais, qui sont les uns pour les autres un objet de spectacle et s'étudient curieusement. Ce n'est pas seulement la différence des uniformes, dont quelques-uns étranges, — chez les premiers celui des zouaves, chez les seconds celui des highlanders, — qui provoque leur mutuelle attention, c'est encore et surtout l'allure et le mouvement particuliers à chacun.

La marche militaire d'un peuple ne ressemble jamais à celle d'un autre : le français laisse pendre ses bras à droite et à gauche, et les agite pour favoriser l'action du corps, avançant le bras droit avec la jambe gauche et *vice versa*; l'autrichien se balance avec des airs déhanchés en exagérant l'allure française; le prussien, substituant au mouvement naturel un mouvement étudié, a pris l'habitude de l'amble comme la girafe, et avance toujours le bras et la jambe du même côté; le russe balance ses bras en avant du corps par un mouvement de droite à gauche, assez semblable au geste que l'on ferait pour engager un tambour à battre sa caisse; l'anglais, raide, tout d'une pièce, marche d'un pas automatique et sans remuer ses bras, qui retombent verticalement sur les hanches.

La désinvolture aisée, les brusques façons de nos soldats causent donc aux troupes de lord Raglan un ébahissement égal à celui qu'éprouvent nos *africains* et nos conscrits devant les mouvements anguleux et l'allure compassée des habits rouges et des *sans-culottes* (les highlanders).

« On dirait tous généraux du Gymnase déguisés en *pious* (1), comme le fait gaîment observer un enfant de Paris. »

Au reste, l'aspect de la division anglaise, avec ses beaux et vigoureux soldats, ses uniformes éclatants, est superbe. Ses manœuvres sont plus lentes que les nôtres, mais l'exécution n'en est pas moins parfaite, et, somme toute, le tempérament flegmatique de nos alliés offre cela de bon, que, s'il ne les précipite pas en avant, il les empêche de reculer, comme l'atteste, sur le champ de bataille de Waterloo, le pli de terrain qui recouvre deux régiments d'écossais tués jusqu'au dernier homme, sauf un tambour, sur la ligne même que Wellington leur avait tracée avec son épée, en leur défendant de s'en écarter.

Cette entente des deux peuples se manifeste par des galanteries à l'adresse de leurs chefs respectifs; si lord Raglan vient au camp français, nos musiques exécutent spontanément le *God save the Queen* ou le *Rule Britannia;* si le maréchal Saint-Arnaud passe devant les tentes anglaises, nos airs nationaux frappent ses oreilles; elle se traduit encore

(1) Abréviation du terme argotique de *pioupiou*, pour désigner un simple soldat.

par le libre échange des produits particuliers à chaque pays : nos africains révèlent aux enfants de la Tamise les mystères de l'absinthe, en apprennent la recette du grog au genièvre, et quelle que soit la liqueur, fraternisent avec eux le verre à la main.

Dans ce campement de Varna, hâtons-nous de le dire, nos soldats sont aussi bien que possible ; ils couchent sous des tentes ; chaque homme est muni d'une ceinture de flanelle, et reçoit du pain frais, de bonne viande, du café matin et soir. En outre, toute corvée est récompensée par une ration de vin.

Omer-Pacha arrive le 4 à Varna, et le 5 il assiste à une revue des 1re, 3e et 5e divisions au camp de Franka. Le maréchal lui en fait les honneurs, accompagné de lord Raglan, des amiraux Hamelin, Dundas, Lyons et des officiers des deux flottes.

La ligne de bataille s'étend par bataillons en masse le long du plateau ; sur le versant de la montagne, en face de la rade de Varna, la cavalerie et l'artillerie forment deux lignes. Le muchir admire la magnifique tenue de nos troupes, qui, de leur côté, remarquent le contraste choquant que présente le somptueux costume du pacha, étincelant d'or, constellé de pierreries, en regard de l'équipement délabré des lanciers dont il est accompagné.

Après la revue, nos soldats accostent ces derniers et s'enquièrent de la façon dont ils sont traités.

— Vous donne-t-on des vivres? demandent-ils.

— Oui, nous en recevons.

— Êtes-vous contents?

— Nous le sommes.

— De quelle nature sont ces vivres?

— Du pain.

— Et après.....?

— Rien que du pain ; le sultan ne peut faire davantage.

— Avez-vous une solde?

— Assurément.

— Quelle est-elle?

— Vingt-huit piastres (5 fr. 60 c.) par mois.

— Vous la touchez régulièrement?

— Nous n'avons rien reçu depuis neuf mois, le sultan ne peut nous payer.

— Et vous ne murmurez pas?

— Contre qui? le sultan est plus malheureux que nous.

La grandiose simplicité de ce désintéressement si voisin de l'héroïsme impressionne nos troupiers, au nombre desquels se trouve cependant plus d'un des braves ouvriers qui, en 1848, mettaient trois mois de misère au service de la république, et leur émotion se traduit par diverses réflexions que celle-ci résume toutes :

—Qu'est-ce qu'on nous disait donc des turcs? mais, nom d'un nom ! ce sont des hommes, — et *des bons*.

C'est le maréchal qui a invité Omer-Pacha à se rendre à Varna pour se concerter avec lui et lord Raglan sur les mesures à prendre.

L'Autriche persiste dans ses hésitations. Les russes ont cent dix mille hommes : quarante mille avec Liprandi, trente-six mille avec Gortschakoff, trente-quatre mille avec Baumgartner, Danneberg, Sawonioroff et Chruleff. Les armées alliées sont séparées du Danube par une contrée où les russes n'ont laissé que ruine et dévastation. Faut-il, loin de nos vaisseaux, s'aventurer à franchir le fleuve, sans une appréciation possible des conséquences de ce mouvement? Après un lucide résumé de la situation présenté par le maréchal, on décide que le corps d'armée d'Omer-Pacha se partagera en trois divisions, à Rustchuck, à Silistrie et à Schumla, et qu'en attendant un mouvement de l'Autriche en Valachie, les troupes alliées resteront sur la défensive.

Précisément, un envoyé autrichien, le lieutenant-colonel Kalick, arrive au quartier-général de Bulgarie avec une lettre du feld-zeugmeister, baron de Kess, commandant en chef l'armée autrichienne, annonçant que son gouvernement est disposé à entrer dans la petite Valachie, pour y occuper les positions abandonnées par les russes et prévenir un retour offensif de ces derniers. La dépêche pose à ce sujet la nécessité d'un concert entre les divers généralissimes, avant l'entrée des bataillons autrichiens sur le territoire de la Turquie. Au vague de ces ouvertures, il est fait une réponse pleine de réserve.

Tout en s'occupant de la direction éventuelle de ses opérations futures sur le Danube, le maréchal de Saint-Arnaud étudie les moyens qui lui permettraient de transporter tout ou partie de ses colonnes sur tel point de la côte de la mer Noire qui serait choisi pour être le théâtre d'une action de vigueur. La frégate à vapeur *le Vauban* opère sur ce littoral une reconnaissance détaillée, à laquelle prennent part des officiers spéciaux appartenant aux deux armées et à la flotte. En outre, une commission empruntée aux mêmes corps discute, sous la présidence du maréchal, la question du transport et du débarquement des troupes.

Des instructions du ministre de la guerre qui lui recommandent de rester à Varna, sans descendre vers le Danube, afin que l'armée soit toujours prête à être emportée par la flotte et puisse recevoir le plus rapidement possible ses renforts et ses ravitaillements, a déterminé cette mesure.

Les turcs, d'ailleurs, ne nous attendent pas pour commencer les hostilités sur le fleuve; ils occupent au nombre de quinze mille les environs de Kalarash et de Giurgewo. Le 5 juillet, à quatre heures du matin, deux compagnies débarquent dans l'île Moukan-Oglou, en aval de Giurgewo, et y improvisent une redoute qu'ils arment de quatre pièces de canon. Une escouade de cosaques qui avait la garde de l'île s'est enfuie à leur approche, et la batterie russe de Smurda, sur la rive gauche du Danube, est trop éloignée pour inquiéter leur prise de possession.

Le 7, Hassan-Hakki-Pacha, commandant le corps impérial de Rutschuck, confiant dans un faux rapport qui lui annonce l'évacuation de Giurgewò, envoie à neuf heures du matin dans l'île de Kama, située au pied de Rutschuck, deux cents hommes sous les ordres de Béïram-Pacha et de Béher-Pacha. Cette petite troupe, au débarquement, se trouve en face du 38e régiment de la dixième division, qui dirige sur elle un feu bien nourri, sans parvenir à lui faire lâcher pied. Neuf bataillons d'infanterie et un bataillon de chasseurs, sous les ordres d'Ali-Pacha et de Méhémet-Marali-Pacha, accourent renforcer les turcs, tandis que les phalanges russes s'augmentent de huit bataillons d'in-

fanterie, de quatre escadrons de hussards, de quatre escadrons de uhlans, et de quatre pièces de campagne, amenés en hâte de Slaposia et de Giurgewo par les généraux Villebois et Seymonoff.

Soutenus par le feu de la forteresse de Rustchuck, les turcs attaquent vigoureusement les russes, qui bientôt les enveloppent; la mêlée devient furieuse, on se bat à l'arme blanche, presque corps à corps, mais après dix heures et demie de cette lutte acharnée, les troupes du czar battent en retraite, détruisent les ponts qui existent sur le Danube et au détroit de Giurgewo, et incendient les embarcations et les établissements militaires du port de cette ville.

Leur perte, dans cette journée, est évaluée à cinq mille hommes, tant tués que blessés; du côté des ottomans, on compte cinq cent sept tués et six cent cinq blessés.

La nouvelle de ce combat est accueillie à Bucharest par une panique générale; le baron de Budberg fait, sur l'heure, empaqueter les archives des divers ministères, et place à la porte de ces administrations un piquet de cosaques, chargés de fouiller, à leur sortie, tous les employés. Cette vexation n'est pas la seule qu'on impose aux valaques. M. de Nesselrode, qui ne les trouve pas assez dévoués à la cause de la Russie, recommande, au nom du czar, une sévérité excessive à M. de Budberg, et celui-ci, conformément à ces instructions, persécute et incarcère ceux des habitants qui lui sont suspects de sympathie pour les turcs.

Le 13 juillet, le cabinet de Saint-James adresse à lord Raglan des instructions sur la ligne d'opérations à suivre; ces instructions interdisent toute lutte sur le Danube, et ordonnent une expédition en Crimée. En voici, d'ailleurs, l'exact résumé dans une dépêche du ministre de la guerre au maréchal Saint-Arnauld:

« Se bien garder d'entrer dans la Dobrutscha et de poursuivre les russes au delà du Danube; réserver toutes les troupes, tous les moyens pour tenter une expédition en Crimée et *faire le siége de Sévastopol*: ne renoncer à cette entreprise capitale qu'après avoir acquis la conviction raisonnée d'une disproportion évidente des forces de la défense avec celles de l'attaque, disproportion qui ne pourrait que s'accroître si l'expédition n'était pas immédiatement effectuée. Un corps ottoman,

commandé par des officiers français et anglais, serait chargé de s'emparer de Pérékop et de fermer l'isthme à l'ennemi, ou bien de faire une diversion en Circassie, en s'emparant d'Anapa et de Soukoum-Caléh, les seules positions que la Russie ait gardées sur ces côtes. »

Le 7 juillet, l'Autriche a demandé à la France d'appuyer, par l'envoi d'une division, le corps de troupes qu'elle veut établir dans les principautés, et S. E. M. Drouyn de Lhuys a prévenu S. E. le maréchal Vaillant que l'Angleterre *ne veut pas* compromettre son armée avec les fièvres meurtrières de la Moldavie.

Il est, au reste, temps de se hâter, car une épouvantable maladie, le choléra, décime nos troupes. Le midi de la France, où il exerce ses ravages, l'envoie avec ses renforts de troupes à Malte, d'où il gagne le Pirée et de là Gallipoli; dans les premiers jours de juillet, la chaleur tropicale qui règne à Varna, au point de tarir les fontaines et de dessécher les ruisseaux, détermine des malaises subits et des vomissements, funestes avant-coureurs du fléau asiatique, dont on signale le premier cas le 9 juillet.

A Gallipoli, le 6 juillet, quelques jours après la mort de sa mère, le général duc d'Elchingen vient de passer une revue; il descend de cheval, lorsqu'il sent les premières atteintes de la terrible maladie. Pendant que M. Girard, premier médecin du camp, et le colonel Duhesme s'empressent autour de lui, il dépêche son aide de camp, le capitaine Klenenberg, à l'aumônier de la brigade, le père jésuite Gloriot, qui se hâte d'accourir.

En le voyant entrer, le duc lui tend la main et lui dit :

— Monsieur l'aumônier, je tiens à ce qu'on sache que c'est moi qui vous ai fait appeler : je veux mourir en bon chrétien.

Puis il se confesse, et après avoir reçu l'absolution, croise ses mains sur sa poitrine, offre à Dieu le sacrifice de sa vie, et lui adresse la prière la plus touchante pour sa femme et ses enfants, dont l'aîné, Michel Ney, sous-officier au 7me régiment de dragons, parti la veillle pour Varna, ne pourra recevoir dans un dernier baiser, le dernier soupir de son père.

Sa prière finie, le duc d'Elchingen dit à M. l'abbé Gloriot :

— Revenez dans une heure ou deux, vous m'administrerez l'extrême onction.

A trois heures, l'aumônier revient en effet, et voyant le général assoupi, il le réveille avec ménagement.

— Faites, mon père, murmure le malade, je suis tout à vous.

La pieuse cérémonie achevée, le duc paraît se rendormir; à huit heures l'agonie commence. L'abbé Gloriot récite à son chevet les prières des mourants, entouré de l'état-major qui sanglote silencieusement. Au dernier verset, le général duc d'Elchingen a cessé de vivre.

Michel Ney, rappelé à Gallipoli, reçoit la sainte et douloureuse mission de rapporter en France le cœur paternel, et de préparer sa mère à la perte qui vient de la frapper. Le corps est inhumé à Gallipoli; c'est le général Carbuccia, commandant la brigade de la légion étrangère, qui conduit le deuil; trois jours après, il meurt lui-même victime du choléra.

Cette double perte impressionne vivement l'armée de Gallipoli; les plus rigoureuses mesures de salubrité sont prescrites dans les bivouacs et autour du camp; mais, bien qu'elles soient religieusement observées, la mort continue sa tâche et chacun est agité de funestes pressentiments. Une lettre de l'abbé Gloriot à l'évêque de Beauvais trace ce tableau de la situation:

« Sous l'impression d'épouvante que cause le choléra, les sentiments religieux se raniment dans tous les cœurs; les officiers sont les premiers à recourir à mon ministère, et ils viennent me trouver à toutes les heures du jour et de la nuit. J'entends souvent leur confession en me rendant d'un hôpital à l'autre; d'autres fois, je les rencontre m'attendant sur les escaliers intérieurs de l'hôpital. Je m'appuie sur la rampe; ils se mettent à genoux à mes côtés et reçoivent le pardon de leurs fautes. Quand ils m'aperçoivent dans les rues, ils descendent de cheval, me remercient affectueusement, et ajoutent presque toujours:

— Ah! mon père, si je suis atteint, ne manquez pas de vous rendre au premier appel.

Le service des hôpitaux et des ambulances pour l'armée d'Orient est organisé avec un soin tout particulier et de manière à suppléer à l'in-

suffisance des ressources locales, sur quelque point que se trouvent nos troupes. Il se compose de :

Douze hôpitaux mobiles pour cinq cents malades chacun.	6,000
Un hôpital de dépôt pour mille malades. . . .	1,000
Un deuxième hôpital de dépôt, au Pirée, pour cinq cents malades.	500
Une réserve de sept cent cinquante fournitures complètes.	750
Ce qui assure le service des hôpitaux pour. . . .	8,250 malades.

Chacun de ces hôpitaux est abondamment pourvu du nécessaire; un seul exemple : l'approvisionnement en linge peut faire face à cent quatre-vingt mille pansements.

Le régime alimentaire des hôpitaux est représenté par neuf millions neuf cent mille kilogrammes de conserves diverses, représentant six cent vingt mille portions de malades.

Le service des médicaments comprend quinze pharmacies complètes, pouvant suffire chacune au service hospitalier de cinq cents malades, soit sept mille cinq cents malades, pendant trois mois. Un dépôt central de pharmacie, installé à Constantinople, détient les réserves nécessaires pour ravitailler, pendant six mois, les quinze pharmacies mobiles.

En outre, le théâtre des opérations a reçu des cantines d'ambulance pour douze mille hommes, indépendamment des quarante-cinq cantines régimentaires, remises aux divers corps, à mesure de leur embarquement.

Le maréchal a réclamé, en faveur de nos pauvres malades, les soins maternels, la sollicitude inquiète et constante des bonnes sœurs de charité, et bientôt cinquante de ces dignes hospitalières débarquent au Pirée, à Gallipoli, à Constantinople, où leurs vertus, leur abnégation, leur dévouement, rappellent aux turcs les traditions de dévouement, d'abnégation et de vertus des pères de la Merci. La su-

périeure des saintes filles de Vincent de Paul, en envoyant les premières missionnaires, donne l'espoir que ce chiffre de cinquante sera très-prochainement doublé.

Enfin, tandis que le service médical prend ses mesures pour repousser la contagion, l'administration militaire s'efforce, à l'aide d'un bon régime, de la prévenir. La ration réglementaire de viande est portée de deux cent cinquante grammes à trois cent cinquante, et est composée de viande fraîche deux jours sur trois. La ration réglementaire de pain est élevée de sept cent cinquante grammes à mille, et une forte ration de sucre et de café, remplacée de temps en temps par une distribution de vin, est accordée chaque jour au soldat.

Voici le tableau détaillé des rations distribuées à l'armée d'Orient depuis le commencement de la campagne jusqu'à la fin de juillet :

VIVRES-PAIN.

Farine, représentant en blé soixante-seize mille sept cent quintaux-métriques, fournissant.. . .	7,670,000 rations.
Biscuit, trente-cinq mille cinq cent quatre quintaux métriques, fournissant.	4,830,000
Riz, seize mille six cent quintaux métriques, fournissant.	27,740,000
Total.	40,240,000

VIVRES-VIANDE.

Viande sur pied, vingt-six mille quintaux métriques, fournissant	5,200,000 rations.
Bœuf salé, mille cinq cent soixante-dix quintaux métriques, fournissant.	520,000
Lard salé, cinq mille cent trente quintaux métriques, fournissant.	2,140,000
Total. . . .	7,860,000

LIQUIDES.

Vin, cinq mille deux cent soixante-quinze hectolitres, représentant.	2,110,000 rations.
Eaux-de-vie, cinq cent quatre-vingt-onze hectolitres, représentant.	946,000
Café et sucre, deux mille cent quintaux métriques, représentant en rations mixtes.	5,730,000
Total.	8,786,000

Indépendamment des fours permanents, construits sur divers points, vingt-quatre fours de campagne expédiés de France assurent la transformation de la farine en pain.

Et comme rien de ce qui intéresse la santé et le bien-être du soldat n'est omis par l'administration, aux effets réglementaires d'habillement et d'équipement dont chaque homme est pourvu, on ajoute tous les objets que les prévisions d'un hiver rigoureux sur la mer Noire font reconnaître utiles : cravates de laine, ceintures de flanelle, couvertures, etc., etc.

Espérons que tant de précautions ne demeureront pas infructueuses, et que bientôt les affligeants tableaux dont nous venons de retracer le crayon s'effaceront pour ne plus reparaître.

On a lu au début du précédent chapitre l'évasive réponse adressée par M. de Nesselrode au comte Valentin Esterhazy et au baron de Werther, au sujet de leurs communications touchant l'évacuation des provinces danubiennes. Cette réponse ne satisfait pas les puissances occidentales et, le 22 juillet, M. Drouyn de Lhuys adresse à notre ambassadeur à Vienne, M. de Bourqueney, une dépêche où, après avoir rétorqué les sophismes du ministre russe, il expose que : la Russie a abusé de son protectorat sur la Moldavie et la Valachie pour traiter ces provinces à l'égal de ses propres possessions; qu'elle a établi sur la mer Noire un appareil exagéré de forces navales, menace éternelle contre la Sublime Porte; que le commerce de toutes les nations a à

souffrir de la possession sans contrôle par elle de la principale embouchure du Danube; que la fausse interprétation du protectorat religieux mentionné au traité de Kaïnaragig est la cause première de la guerre actuelle.

En conséquence, le gouvernement français estime qu'il faudrait, dans l'intérêt de l'Europe :

1° Que le protectorat exercé jusqu'ici par la cour impériale de Russie sur les principautés de Valachie, de Moldavie et de Servie cessât à l'avenir, et que les priviléges accordés par les sultans à ces provinces dépendantes de leur empire fussent, en vertu d'un arrangement conclu avec la Sublime Porte, placés sous la garantie collective des puissances;

2° Que la navigation du Danube, à ses embouchures, fût délivrée de toute entrave et soumise à l'application des principes consacrés par les actes du congrès de Vienne;

3° Que le traité du 13 juillet 1841 fût révisé de concert par les hautes parties contractantes, dans un intérêt d'équilibre européen et dans le sens d'une limitation de la puissance de la Russie dans la mer Noire;

4° Qu'aucune puissance ne revendiquât le droit d'exercer un protectorat officiel sur les sujets de la Sublime Porte, à quelque rite qu'ils appartiennent, mais que la France, l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Prusse et la Russie se prêtassent leur mutuel concours pour obtenir de l'initiative du gouvernement ottoman la consécration et l'observance des priviléges religieux des diverses communautés chrétiennes, et mettre à profit, dans l'intérêt réciproque de leurs coreligionnaires, les généreuses intentions manifestées par S. M. le sultan, sans qu'il en résultât aucune atteinte pour la dignité et l'indépendance de sa couronne.

S. E. M. Drouyn de Lhuys conclut en demandant à l'Autriche et à la Prusse l'exécution de la convention du 20 avril. Le même jour, lord Clarendon expédie à l'ambassadeur anglais près la cour autrichienne, le comte de Westmoreland, des instructions identiques. Les deux gouvernements ainsi rappelés à leurs engagements cherchent à traîner en longueur la solution, et protestent près des cabinets de Paris et de Londres du bon vouloir de la Russie. Cependant ils soumettent le traité

d'alliance à la diète germanique, et celle-ci y adhère par l'adoption de cette résolution :

« La Diète germanique, considérant que S. M. l'empereur d'Autriche et S. M. le roi de Prusse ont communiqué à la haute Confédération allemande le traité d'alliance offensive et défensive du 20 avril, en l'invitant à y accéder; prenant en considération et reconnaissant les motifs qui ont porté les deux hautes puissances d'Autriche et de Prusse à conclure ce traité et à le communiquer à l'organe constitué de la Confédération; se rappelant sa haute mission de protéger les intérêts communs de l'Allemagne contre toute lésion, même en dehors du territoire de la Confédération; guidée par le vœu de mettre en œuvre l'union, la fidélité et la force allemandes pour le bien de la patrie commune en accédant audit traité, arrête, en se fondant sur l'article 2 de l'acte fédéral et les articles 1, 35 et 47 de l'acte final du Congrès de Vienne :

» 1° La Diète accède, au nom de la Confédération germanique, au traité conclu entre l'Autriche et la Prusse, à l'effet de former une alliance offensive et défensive pour la durée de la guerre qui a éclaté entre la Russie d'une part, la Porte, l'Angleterre et la France de l'autre, traité dont voici la teneur..., ainsi qu'à l'article additionnel de l'article 2 dudit traité dont voici la teneur..., en prenant acte de la présente déclaration et étant convenu que S. M. l'empereur d'Autriche et S. M. le roi de Prusse rempliront les obligations qui leur incombent en vertu de l'article 11 de l'acte fédéral au moyen de toute leur puissance allemande et non allemande.

» 2° Les mesures nécessaires pour l'exécution de la présente résolution formeront l'objet d'une résolution spéciale. La commission nommée dans la séance du 24 mai est chargée de les préparer et de se mettre en rapport dans ce but avec la commission militaire. »

Le czar, irrité d'abord de l'attitude de la Prusse et de l'Autriche, sur la reconnaissance desquelles il avait escompté tout au moins une neutralité absolue, revient bientôt à de plus pacifiques dispositions, et propose, par l'entremise du prince Gortschakoff, d'évacuer les principautés à la condition que les puissances belligérantes n'y entreront pas. Sur l'objection qui lui est faite de l'inadmissibilité de cette clause, il se résigne à une évacuation pure et simple, — qui d'ailleurs a le double avantage de soustraire ses troupes à la pernicieuse influence de contrées insalubres et de les masser derrière le Pruth de façon à surveiller tout à la fois l'Autriche, si elle entre dans les provinces danubiennes, et les armées alliées au cas d'un débarquement en Crimée.

Le 26 juillet, le baron de Budberg adresse cette proclamation aux habitants de la Valachie :

« S. M. l'empereur de toutes les Russies, roi de Pologne et protecteur des principautés de Moldavie et de Valachie, protecteur de tous ceux qui professent la foi

grecque orthodoxe, a résolu de faire quitter aux troupes impériales, pour un terme très-court, les contrées insalubres du Danube, pour les retirer dans les terrains plus sains des montagnes.

» L'ennemi a cru, dans son étroitesse de vues, que nous reculions parce que nous avions peur de lui, et a cherché à nous attaquer pendant la marche de nos vaillants soldats. Mais à peine le prince Gortschakoff, commandant en chef, eut-il ordonné à ses troupes de repousser l'ennemi, que celui-ci s'enfuit honteusement, en abandonnant ses armes et ses munitions, que nos troupes emportent avec elles.

» Lorsque la saison sera plus favorable, nous reviendrons à vous en armes pour vous délivrer pour toujours de ces turcs barbares. Notre retraite se fera avec précaution et sans précipitation, afin que l'ennemi ne puisse croire que nous fuyons devant lui. »

Le baron de Budberg publie encore un rescrit impérial, qui confie la gestion des affaires publiques au conseil administratif du pays, et une lettre du prince Gortschakoff au prince Constantin Kantacuzène, président de ce conseil, pour lui rappeler que la Russie a traité avec des soins particuliers les blessés de Sinope, et demander, en faveur des blessés russes que l'armée laisse derrière elle, une équitable réciprocité d'égards et de bons procédés.

Les russes se dirigent par trois routes parallèles vers la petite rivière du Séreth, cherchant à entraîner dans leur retraite les milices valaques qu'ils ont jointes au gros de leur armée; mais celles-ci refusent obstinément. Alors le général Aurep, qui commande l'arrière-garde, les somme de livrer leurs armes; nouveau refus du colonel Vladoïano, des autres officiers, des soldats. Craignant de recourir à la force, dans les conditions où il se trouve, le général Aurep s'avise d'un stratagème, renouvelé de l'enlèvement des sabines par les bandits de Romulus. Il invite les valaques à un banquet d'adieu; ceux-ci, avant que d'entrer dans la salle, mettent leurs fusils en faisceaux, se débarrassent de leurs casques en cuir, de leurs gibernes et de leurs sabres, et s'empressent de faire honneur au festin, avec une partie des russes; pendant ce temps, l'autre partie s'empare des armes et les entasse sur les fourgons qui détalent immédiatement. Quand ce vol leur est connu, les valaques veulent protester: mais les cosaques, n'ayant plus rien à craindre d'hommes désarmés, leur arrachent leurs vêtements et les abandonnent dans un état presque complet de nudité.

C'est le 2 août qu'a commencé la grande retraite et, d'après les

ordres du général Osten-Sacken, à la fin du mois l'évacuation doit être absolue et définitive. L'avant-garde part de Fockschany le 4 et passe le Pruth sous les ordres du général Liprandi; artillerie, équipages de pont, matériel et bagages remontent par toutes les routes de la province, tandis que les troupes défilent à travers champs, protégées par le général Luders, qui, de son cantonnement de Galats couvre les flancs de l'armée.

Le choléra, si rapide que soit la marche des russes, va plus vite qu'eux, et les force de convertir vingt et un villages en hôpitaux, entre Oursitchemi et Ohiletschki.

On se rappelle qu'un décret a autorisé l'annexion à l'armée française d'un corps d'irréguliers, sous le titre de *Spahis d'Orient*, et que l'organisation et le commandement en ont été confiés au général Yusuf. Dans l'opinion du maréchal Saint-Arnaud, ces bachi-bouzoucks, derniers représentants des huns d'Attila comme les cosaques russes, en exécration aux populations qu'ils pillent, terreur des contrées qu'ils ravagent, formeront une excellente colonne mobile pour harceler l'ennemi, une fois qu'on les aura assouplis et façonnés au joug de la discipline européenne. S'il est dans l'armée française un homme capable de mener à bien cette tâche ingrate, c'est incontestablement le général Yusuf, l'organisateur des mamelucks algériens, le hardi capitaine des gendarmes maures.

Autorisé par le gouvernement ottoman à choisir, parmi les quatorze mille irréguliers de l'armée turque, quatre mille hommes des mieux montés, le maréchal demande à Omer-Pacha de lui envoyer des bachi-bouzoucks à Varna, où le général Yusuf commence la formation des spahis d'Orient. Le muchir, tout en ne voyant pas d'un bon œil l'incorporation d'une partie de sa cavalerie dans les divisions françaises, défère aux sollicitations de son collègue, et lui adresse plusieurs bandes d'irréguliers, en le prévenant que l'un des principaux chefs, l'agha Bel-Khassim, refuse d'entrer avec sa cavalerie dans le nouveau corps, sous le prétexte que ses conditions avec sa compagnie ne mentionnent pas cet engagement. Le muchir ajoute que le service des bachi-bouzoucks étant tout volontaire et spontané, il ne se croit pas en droit de



Highlanders.



Paris.—Typ. Morris et Comp.

Chasseurs français.

violenter leurs préjugés ou leurs caprices. En outre, plusieurs chefs, de ceux qui se sont rendus à Varna, s'empressent de retourner à Schumla dès qu'ils connaissent les propositions du généralissime français. Comme le motif de leur antipathie à servir dans nos rangs est le même pour tous, il nous suffira de citer une des protestations expédiées à Omer-Pacha :

« Au serdar Ekrem Omer-Pacha,

» Nous, cavaliers zaptgies de Koniah, du commandement du Kolassy » Jussufaa.

» Vous nous avez ordonné de venir à Varna; nous nous y sommes » rendus, et nous avons fait le service avec les troupes françaises. Le » commandant de ces troupes a voulu nous faire quitter celles de notre » patrie et nous enrôler dans ses rangs. Nos soldats ne consentent pas » à cela. Par cette raison, la troupe s'en est allée à Schumla.

» J'ai voulu déconseiller les soldats, en les suivant jusqu'à Jéni- » bazar, avec mes propos; ils me répondent :

» — Nous sommes prêts à donner nos têtes dans une guerre du » padischah contre ses ennemis. Si nous mourons comme soldats de » notre padischah, nous mourrons comme des martyrs et ayant quelque » mérite devant Dieu; mais en entrant au service étranger et servant » pour de l'argent, nous mourrons comme des mercenaires, en exposant » par là, pour toujours, nos familles à la honte.

» *Signé* dervis ALI, chef des zaptgies. »

Quoi qu'il en soit de ces scrupules mal entendus, le général Yusuf parvient à compléter six régiments d'un effectif de trois mille chevaux. Le maréchal, qui est impatient de juger à l'œuvre les spahis d'Orient, mande leur organisateur le 19 juillet, et lui annonce qu'un rapport du colonel Desaint, envoyé en exploration dans la Dobrutscha, après l'évacuation de Silistrie, estime à dix mille hommes le chiffre des russes restant dans cette province, dont sept mille d'infanterie éparpillés à Matchin, Matihe, Toutcha et Babadagi, et deux régiments de hussards

et un millier de cosaques aux environs de Kustendjé; trente-cinq pièces de canon accompagnent ces troupes.

Ce rapport a suggéré au commandant en chef des armées alliées l'idée d'une expédition dans la Dobrutscha, afin de prouver à l'ennemi que les français avancent plus vite encore qu'il ne recule, de satisfaire à la légitime impatience du soldat d'en finir avec la monotone oisiveté de la vie des camps, et principalement de combattre par les distractions de la marche et par le changement d'air l'influence épidémique.

En conséquence, il invite le général Yusuf à se porter avec ses trois mille hommes vers Babadagi, où se trouve le gros des russes; à Kustendjé, il ralliera les quinze cents zouaves du colonel Bourbaki, qui a reçu des ordres en conséquence, et ses mouvements seront appuyés par les trois divisions échelonnées entre les camps, Bajardzick et Baltchick, de manière à répondre au premier de ses appels. Seulement, comme les troupes vont recevoir une nouvelle destination, il importe de se hâter; le temps manque pour établir des dépôts intermédiaires de Varna à Kustendjé, la colonne expéditionnaire devra donc emporter quatre rations de biscuit et trois rations d'orge par cavalier. En arrivant à Kustendjé, elle recevra par mer des subsistances en biscuit et en orge pour quatre mille hommes et quatre mille chevaux pendant douze jours, laps de temps réputé suffisant pour l'exécution du coup de main; car le maréchal n'a pas de plus grande ambition :

« Inquiéter les russes de manière à leur donner à penser qu'on veut les poursuivre en Valachie, rien de plus, rien de moins. »

Le général Yusuf quitte Varna le 22, avec les spahis d'Orient. La 1re division, sous les ordres du général Espinasse, remplaçant le général Canrobert, qui explore le littoral criméen, est partie la veille, augmentée d'un escadron du 1er hussards, et emportant des vivres d'ordinaire pour quinze jours. La 2e brigade de ce corps doit s'arrêter à Mangalia; le 7e régiment de ligne de la 1re brigade a ordre de stationner entre ce point et Kustendjé, où le reste de la brigade, composé d'un bataillon de chasseurs de Vincennes et du 1er régiment de

zouaves, campera avec faculté de pousser jusqu'à Sitiskoï, le 7ᵉ régiment de ligne venant le remplacer à Kustendjé. La 2ᵉ division, sous les ordres du général Bosquet, quitte ses tentes, le 22, à quatre heures du matin, emportant quatre jours de vivres dans le sac, deux jours d'orge sur les chevaux, et traînant à sa suite, sur trois cent soixante-dix arabas (1), le complément de dix jours de toute nature. Elle a deux jours pour se rendre à Bajardzick, d'où elle gardera les routes de Silistrie, de Rassowa et de Mangalia.

Le 23, le maréchal écrit au général Espinasse de pousser sa 2ᵉ brigade jusqu'à Mangalia, que va occuper le général Bosquet, tandis que la 3ᵉ division, commandée par Son Altesse Impériale le prince Napoléon, le remplacera à Bajardzick.

— Il faut sa part au canon! a-t-il dit un jour. Hélas! ce n'est pas ce danger qu'auront à affronter nos soldats sur le chemin où nous allons les suivre.

De Varna à Kustendjé, on compte les étapes suivantes :

Du camp de Franka à Kapakli	11	kilomètres.
De Kapakli à Tchatal-Tchesmé	18	»
De Tchatal-Tchesmé à Kavarna	17	»
De Kavarna à Sattelmuch-Gol	22	»
De Sattelmuch-Gol à Mangalia	26	»
De Mangalia à Orgloukoï.	20	»
D'Orgloukoï à Kustendjé	27	»

Une chaleur des tropiques embrase l'atmosphère; mais de Varna jusqu'aux environs de Kavarna la route serpente à travers des forêts dont le feuillage abrite nos soldats contre le soleil; au début de la troisième étape, c'est un véritable désert qui s'étend devant la colonne: plus un arbre, plus un accident de terrain; partout la plaine hérissée de chardons et de hautes herbes flétries, qui montent jusqu'à la ceinture. La marche est pénible sur ce sol, assez semblable aux prairies du

(1) L'*araba* est une espèce de charrette particulière à la Bulgarie et aux autres populations des rives du Danube.

nouveau monde décrites par les romanciers américains, et dont la monotonie n'est que rarement interrompue par quelques flaques d'eau croupie. Les villages sont rares et d'un aspect misérable; les bulgares qui les habitent s'enfuient à notre approche, abandonnant leur pauvre hutte de pierres sèches; ils suivent de loin les traces des russes, qui les ont fanatisés.

Un simple fait établira péremptoirement la portée de l'influence moscovite sur ces malheureux.

Lors de notre installation à Varna, le maréchal a loué aux habitants, pour les besoins du service, huit cents voitures bouvières, à raison de trois francs par jour, indépendamment de la nourriture du conducteur et de l'attelage; connaissant les préventions hostiles des bulgares contre nous, il a pris soin de faire régulièrement payer les journées, et pourtant, en une seule nuit, cent cinquante ont déserté, et les autres, surveillés de près, ont brisé ou brûlé leurs arabas, plutôt que de les voir souiller en les laissant à notre solde.

Un témoin oculaire, M. Maurice, trace le tableau suivant de l'émigration bulgare :

« C'était à six lieues de Varna, l'endroit s'appelait Samenick. Notre bivouac était établi dans une immense clairière, simulant un carré dont chaque face touchait presque la lisière du bois. A vingt-cinq pas, s'enfonçait dans le taillis un chemin qui venait du village.

» Pendant une heure, ce chemin se couvrit de voitures d'émigrants. Quel curieux et touchant tableau !

» Chaque famille a deux voitures attelées de bœufs; tout le mobilier y est entassé : dans l'une, les vêtements, dans l'autre, les meubles. Toute la famille accompagne.

» Le père, bulgare au cou bronzé et nu, au bonnet de laine brune épaisse enfoncé jusqu'aux yeux, ouvre la marche et conduit l'attelage. La charrette suit pesamment et grince sur ses essieux, comme si elle se plaignait pour tous.

» L'aîné, jeune homme ou jeune fille, conduit le second attelage, voiture plus petite. Derrière, vient la mère, qui marche gravement et veille à la fois sur les richesses de la famille et sur les enfants groupés

autour d'elle; les jeunes filles de douze ans portent les tout petits enfants sur leur dos, comme les pauvres bohémiennes, ou bien elles portent sur l'épaule une longue tige d'érable, le support de la tente qui abritera la famille dans le bois. Les autres enfants piétinent autour de la mère et regardent avec étonnement *la ville immense* (le camp français) qui s'est élevée soudain dans la plaine où, le matin encore, ils ne voyaient que leurs troupeaux.

» Les voitures sont recouvertes de nattes; si la natte manque et laisse à découvert la pauvre fortune de la maison, c'est que l'aïeule, bonne vieille femme trop âgée pour suivre à pied la colonne, a pris place sur les hardes.

» Certaines familles n'ont plus de chef, la fille aînée le remplace en tête du convoi. Les jeunes gens généralement sont absents. Il y a dans ces groupes de la tristesse et quelque chose de patriarcal.

» Le visage des émigrants n'exprime pas l'effroi. Ces gens voient des étrangers qui prennent place chez eux, ils se retirent; c'est la résignation de la servitude.

» En quittant le foyer, les liens de famille se resserrent. Chaque membre, jeune ou vieux, a sa fonction. La femme, compagne courageuse, donne la force aux enfants; la fille aînée leur donne l'exemple. C'est une scène digne d'un bon pinceau. »

La colonne expéditionnaire arrive le 25 à Mangalia, où elle est rejointe par le général Yusuf, les spahis d'Orient et un régiment de lanciers turcs. Mangalia, ruinée par les russes durant la campagne de 1828 à 1829, a été dévastée de nouveau par les hordes de cosaques, et n'offre plus qu'un amas de décombres, au milieu desquels circulent, hébétées par le désespoir, quelques vieilles femmes.

Le lendemain, à quatre heures du soir, les troupes se remettent en route. A mesure qu'elles avancent, le paysage apparaît plus désolé. Les villages incendiés, les jardins bouleversés, les moissons foulées au pied des chevaux, les puits comblés ou empoisonnés par les cadavres qu'on y a jetés, tel est le navrant panorama qui se déroule aux regards attristés de nos soldats, depuis Mangalia jusqu'à Orgloukoï. Soudain, auprès des fortifications romaines connues sous le nom de *Muraille de Trajan*,

un orage terrible vient ajouter à la désolation du tableau, et, ruisselante de pluie, trempée jusqu'aux os, la division achève dans la boue son étape jusqu'au lac de Pallas où elle installe son camp à quatre kilomètres environ de Kustendjé.

C'est le 28 juillet; le même soir, l'avant-garde des spahis d'Orient, commandée par le capitaine de Preuil, rencontre les cosaques et les attaque vigoureusement. Dans la chaleur de l'engagement, le capitaine de Preuil est cerné par un escadron ennemi, a son cheval tué sous lui et reçoit neuf coups de lance, avant qu'un chef des bachi-bouzoucks sous ses ordres puisse le dégager.

Le général Yusuf, content de la bravoure déployée par nos nouveaux auxiliaires et voulant stimuler leur émulation, détache sa plaque de grand officier de la Légion d'honneur et la remet au spahi qui a le plus contribué à la délivrance du capitaine, en lui disant :

— Prends cette décoration ; tu me la rendras le jour où je te donnerai la croix de la Légion d'honneur. C'est la récompense du dévouement et du courage que vous avez montrés, toi et tes soldats.

Averti par ses éclaireurs que trois régiments russes occupent les environs, le général Yusuf mande au général Espinasse qu'il se met à leur recherche avec douze cents zouaves, sa cavalerie et quatre pièces de canon, et l'invite à porter en avant sa division, pour appuyer ses opérations, si besoin est.

Le lendemain, à Karnasani, les spahis d'Orient, ayant à leur tête le chef de bataillon Magnan, rencontrent de nouveau les cosaques, qui, au nombre de trois cents, sont culbutés par un des régiments de la brigade, sous les ordres de M. Benner, ex-officier au 7e de ligne. Mais de nouveaux escadrons font, à leur tour, rétrograder ce régiment jusqu'au moment où le reste de la brigade vient à son aide. Les bachi-bouzoucks se battent bravement et forcent l'ennemi à la retraite du côté de Babadagi, où ils le poursuivraient sans la défense qui leur en est faite par le commandant Magnan et le capitaine d'état-major de Sérionne. A la suite de cette affaire, deux mille moutons, abandonnés par les russes, tombent entre nos mains.

Le plan du général Yusuf consiste à surprendre l'ennemi à Babadaji,

où il s'est concentré : les ordres sont donnés en conséquence, mais, à six heures du soir, lorsqu'on sonne le départ, cinq cents hommes restent étendus à terre, foudroyés par le choléra, qui a doublé les étapes pour nous rejoindre. Deux heures après, trois cent cinquante agonisants envient le sort de cent cinquante de leurs camarades dont la mort a terminé les souffrances. La retraite est immédiatement ordonnée ; on enterre les morts, on charge les malades sur les chevaux de la cavalerie et de l'artillerie, et l'on se met en route.

Le 31 juillet, les spahis d'Orient rencontrent la 1re division fuyant aussi devant le fléau redoutable et regagnant le bivouac de Pallas, où elle a laissé un bataillon, quelques malades, les sacs de l'infanterie et une section d'ambulance. C'est dans la nuit du 30 juillet, au bivouac de Kergeluck, que cette division a ressenti les premières atteintes du mal, et avant le lever du soleil, les tentes regorgeaient de morts. Les deux troupes ont le même besoin de secours et sont également impuissantes à se venir en aide ; leur réunion n'aurait d'autres résultats que d'offrir des aliments nouveaux à l'intensité de la contagion ; les spahis d'Orient continuent à se diriger sur Mangalia, tandis que la colonne du général Espinasse rallie sa réserve au bord du lac Pallas.

Chaque arme paye son tribut au monstre asiatique, mais le corps des zouaves est particulièrement décimé ; on dirait qu'allié des russes, le choléra devine en eux leurs plus redoutables adversaires.

Le général Espinasse se hâte d'évacuer ses malades sur Kustendjé, où le vapeur *le Pluton* doit les recueillir ; quant aux hommes valides, il leur annonce qu'il va les reconduire à Varna, lorsque arrive le général Canrobert, amené par *le Cacique*.

Peu d'officiers généraux sont aimés du soldat comme l'est le commandant en chef de la 1re division, le général Canrobert, qui, à ce point de vue, semble avoir hérité la succession du maréchal Bugeaud. En effet, si d'autres rivalisent son habileté militaire, nul ne possède, à l'égal de lui, cette sollicitude paternelle, cette bienveillance infatigable, irrésistible, qui joignent, dans le cœur des troupes, au sentiment du devoir, les deux puissants mobiles de l'affection et du dévouement. Le général Canrobert est une de ces âmes d'élite qui ne faiblissent jamais

devant leur mission, si pénible qu'elle soit, quelques sacrifices qu'elle leur impose! Il se sent responsable de toutes ces existences dont il a charge, et sa vie militaire s'use à la réalisation de ce grand problème si bien défini par l'Empereur :

— PEU DE SANG VERSÉ POUR UN GRAND RÉSULTAT.

A peine sa présence est-elle signalée au camp, qu'elle y opère une heureuse réaction; les agonisants chez lesquels on ne soupçonnait plus qu'un souffle de vie se traînent hors des tentes, et l'entourent en lui criant :

— Vous venez nous sauver, mon général; emmenez-nous, emmenez-nous!

Dans leur touchante superstition, ils s'accrochent à la jupe de sa capote d'uniforme, comme si sa personne rayonnait le salut, et que son seul contact dût les guérir.....

Aux premiers pas du général à travers le camp, il se trouve en face d'un zouave dont il a été le colonel en Afrique :

— Eh bien, général, pas de chance, lui dit ce dernier. Quinze ans de Kabyles, de Flittas et de Beni-Menasser, un tas de campagnes, neuf blessures, et mourir ici comme un chien enragé!

Son chef l'exhorte au courage et lui tend la main; le soldat va s'en saisir, lorsqu'un éclair lui traverse l'esprit, et, se rejetant brusquement en arrière, il s'écrie avec une douloureuse résignation :

— Merci, mon général, mais on dit que ça s'attrape!

A cette preuve de l'affection que lui portent ses soldats, le commandant de la première division ne peut retenir une larme; puis, comprenant la nécessité de relever le moral des troupes, il va de malade en malade, et, comme Bonaparte à Jaffa, se penche sur eux, les réconforte par de bonnes paroles et fait luire à leurs yeux l'espérance d'une gloire prochaine. Aux mots de bataille et de victoire, un suprême sourire illumine le visage des mourants, mais le fléau les a touchés, ils sont à lui, et chaque minute aggrave la situation.

Dans la nuit du 31 juillet, les chevaux et les mulets du corps des officiers d'artillerie emportent à Kustendjé plus de huit cents malades.

Tout retard serait mortel; aussi le lendemain la division commence-t-elle à battre en retraite. Un bataillon du 27ᵉ régiment de ligne et le bataillon du 9ᵉ régiment de chasseurs de Vincennes forment l'arrière-garde et sont chargés du transport des malades; tous les deux sont plus tard mis à l'ordre du jour de l'armée, pour le soin avec lequel ils se sont acquittés de cette difficile mission.

Un trait de dévouement signale cette retraite.

M. Paul Péreira, sous-lieutenant au 27ᵉ régiment de ligne, ressent soudainement les premiers symptômes du choléra; ne voulant pas effrayer ses soldats, il se laisse insensiblement distancer par la colonne, et bientôt, terrassé par une recrudescence du mal, s'affaisse en travers de la route. A ce moment, un capitaine de zouaves, M. Antoine Abbatucci, petit-fils du général de la république, vient à passer. Son cheval s'arrête devant le corps qui lui barre le chemin; le capitaine met pied à terre, relève M. Péreira, et reconnaît en lui un compatriote, un ami de collége. Après l'avoir embrassé et lui avoir donné les premiers soins, il l'installe sur sa monture et le reconduit jusqu'au camp de Varna, d'où le malade sort quelques semaines après parfaitement guéri.

La journée du 2 août augmente tellement les ravages du typhus dans la première division, qu'on est obligé de requérir les chevaux de main et les mulets des officiers, les litières, les arabas et les cacolets ne suffisant plus aux besoins de l'ambulance. Pour surcroît de fatalité, les vivres sont épuisés, et le général Canrobert, en même temps qu'il charge le capitaine du bâtiment affecté au transport des malades de lui faire expédier de Varna des rations à Mangalia, dépêche son aide de camp, le capitaine Mancel, au général Yusuf.

Cet officier marche toute la nuit avant que de rattraper les spahis; enfin il les atteint et demande à leur commandant de faire tous les sacrifices possibles afin d'envoyer des subsistances et des moyens de transport à la colonne. Le général réunit ses bachi-bouzoucks, leur trace le tableau de la malheureuse situation où se trouve la première division, qui sacrifie ses enfants pour le salut de leur religion et de leur pays, et à laquelle il faut à tout prix porter des vivres. Électrisés par la pa-

role puissante de leur chef, dominés par son émotion, les bachi-bouzoucks lui répondent d'une voix unanime :

— Nous ne leur en porterons pas sur nos chevaux, mais sur nos épaules.

Justement un convoi de subsistances vient d'arriver à Mangalia ; on en charge six cents chevaux, y compris ceux des officiers Magnan, chef d'escadron, Abdalaï, chef d'escadron du 4e régiment de chasseurs d'Afrique, Faure, capitaine, de Sérionne, aide de camp du général Yusuf; et le détachement, la bride en main, fait vingt-quatre kilomètres pour rejoindre la division qu'il rencontre à une journée de marche de Mangalia. Un escadron de lanciers turcs est chargé d'aller convoyer les cholériques restés en arrière avec le général Espinasse.

Quelques jours après son installation à Mangalia, le général Canrobert publie l'ordre du jour suivant, afin de relever le soldat de l'affaissement moral où l'entretiennent les ravages de la contagion :

« OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS DE LA PREMIÈRE DIVISION,

» Le fléau qui, depuis huit jours, n'a cessé de peser sur nos rangs, a à peu près disparu. La Providence, en vous l'envoyant, a voulu éprouver votre courage, votre résignation ; ces vertus de l'homme de guerre ont été chez vous au-dessus du mal, dont il lui a plu de vous frapper. A l'exemple de vos pères, à Jaffa, vous avez montré devant le choléra le même front serein qui rendit les glorieux vainqueurs des Pyramides et de Monthabor encore plus grands devant la peste qu'ils ne l'avaient été devant l'ennemi, et attira sur eux l'admiration de l'histoire.

» Je vous remercie, mes camarades, de votre dévouement. J'en rends compte à votre général en chef, dont la sollicitude vous suit, et qui, après avoir pourvu à vos besoins, m'écrivait :

« Je vous loue du calme et de l'ordre qui ont régné dans votre colonne, au milieu » des circonstances difficiles où se révèle la véritable valeur de ceux qui comman» dent et de ceux qui obéissent. »

» Chefs et soldats, vous avez été ce que vous serez toujours, les enfants d'élite de la France; fermes devant le danger, sous quelque forme qu'il se présente, et sans cesse prêts à donner à notre patrie et à notre Empereur une existence qui leur appartient et qui est entre les mains de Dieu.

» Sous peu, nous aurons gagné des contrées saines où votre santé sera complétement rétablie, et après les regrets donnés à nos compagnons qui ont succombé, il ne nous restera plus de ces mauvais jours que le souvenir des vertus qu'ils ont fait ressortir en vous, vertus qui font l'orgueil et la consolation de votre général, et sont le sûr garant de vos prochains succès contre l'ennemi.

» Bivouac de Mangalia, 7 août.

» CANROBERT. »

Comme le personnel médical est insuffisant pour les besoins du service, chaque corps fournit aux ambulances un détachement commandé par un officier et deux sous-officiers. Enfin des bâtiments mouillent dans la rade de Mangalia et reçoivent environ deux mille cholériques. Le 9, le général Espinasse et le lieutenant-colonel de Senneville, chef d'état-major du général Canrobert, sont transférés du bivouac de Tchabla, où le fléau les a frappés, dans la cabine du *Vauban*.

La première division, aussitôt l'embarquement de ses malades, rejoint à Varna la deuxième et la troisième divisions, qui, bien qu'atteintes par l'épidémie, ont moins souffert que les troupes des généraux Canrobert et Yusuf.

Les détails de cette désastreuse expédition donnent lieu en France à tant de commentaires que le gouvernement croit devoir publier dans *le Moniteur* ces deux notes :

« Le bruit de la mort du général Espinasse s'étant répandu, nous le démentons avec plaisir. Rentré en France presque mourant, il est vrai, du choléra, cet officier général est assez bien rétabli pour retourner prochainement en Orient; il est venu à Boulogne prendre congé de l'Empereur, et il attend les ordres de Sa Majesté pour le maréchal Saint-Arnaud. »

« L'opinion publique s'est vivement préoccupée de la situation d'une partie de notre armée dans la Dobrutscha, et on a prétendu que le général Espinasse, commandant la 1re division en l'absence du général Canrobert, était cause, par des marches forcées et par son imprévoyance, des pertes que le choléra avait fait éprouver. Le général Espinasse s'est borné à exécuter ponctuellement les ordres qui lui étaient transmis. Il n'a fait avec sa division, au delà de Kustendjé, qu'une marche de cinq heures pour appuyer le général Yusuf, commandant l'avant-garde composée des bachi-bouzoucks, auxquels s'étaient joints 1,500 zouaves. Afin de les moins fatiguer, le général Espinasse leur avait fait laisser leurs sacs en arrière dans une position qu'il était sûr de reprendre le lendemain.

» Bien plus, dans ce bivouac de Kerjeluck, où le choléra a sévi avec tant de violence et que des récits mensongers présentent comme dénué de toute ressource, on n'a manqué ni d'eau courante ni de viande fraîche. Sans doute, dans un pays malsain comme la Dobrutscha, l'expédition a pu aggraver les effets de la maladie, mais il y aurait injustice à en imputer les résultats funestes uniquement aux marches forcées ou à l'imprudence des généraux. »

Durant la fatale incursion de nos troupes dans la Dobrutscha, Omer-Pacha, à la tête de quatre-vingt-treize mille hommes, marche sur les derrières des russes évacuant la Valachie. Les lanciers turcs et les irréguliers qui le précèdent en éclaireurs n'aperçoivent pas même les traînards de l'ennemi, mais en revanche on suit ses traces aux nombreux ravages qu'il a exercés sur sa route.

De Giurgewo à la rivière d'Argis, de Leuci à Aufa, la campagne n'est qu'une vivante image de la destruction; ponts coupés, villages déserts, moissons saccagées, partout la désolation et la ruine.

Les russes sont venus en amis dans les principautés, si l'on s'en rapporte à leurs proclamations ; alors, comme le dit la légende d'une caricature publiée à Bucharest après leur départ :

— Ces amis-là ne sont pas des turcs.

Omer-Pacha, reconnaissant l'inutilité de sa poursuite, redescend à Giurgewo et y construit une enceinte continue, protégée par huit redoutes. Il jette, avec le concours des pontonniers anglo-français, sur le grand bras du Danube à Rutschuck, un pont de treize cent soixante-huit mètres de longueur, et l'inaugure en grande pompe. Un arc de triomphe aux couleurs de la France, de l'Angleterre et de la Turquie, commande la tête du pont; à l'autre extrémité, une batterie de vingt-quatre pièces de canon mêle, de minute en minute, sa formidable voix aux acclamations de la foule. Le muchir, en grand costume, avec la plaque et le grand cordon de la Légion d'honneur, traverse le pont, sur lequel les pontonniers constructeurs forment la haie; il est accompagné d'un nombreux état-major où brillent les uniformes de France, d'Angleterre, de Turquie, d'Autriche et de Prusse.

Après une courte allocution où il rappelle le double but qu'a la fête : de solenniser tout à la fois l'évacuation de la Valachie par les russes et l'édification du pont de Rustchusk, chef-d'œuvre qui éternisera sur le Danube le souvenir du passage des armées alliées, le généralissime ottoman réunit sous une tente les officiers des diverses nations, et leur offre un banquet, tandis qu'une tente parallèle reçoit les sous-officiers et soldats. Si les menus diffèrent, l'enthousiasme et la joie sont les mêmes des deux côtés.

Le 7 août, l'avant-garde de l'armée ottomane entre à Buchàrest et partage la garde des barrières de la ville avec la milice valaque, à laquelle elle abandonne l'exclusive possession de tous les autres postes. La plus stricte discipline est recommandée par Halim-Pacha, chef de l'avant-garde, et les contrevenants sont punis de la bastonnade ou des arrêts, suivant la gravité du délit.

Pendant ce temps, Omer-Pacha organise trois camps : à Negoechti, à Ohilechti et à Colentina. Sur chacun de ces points, les caissiers des détachements sont chargés d'acquitter les bons de logement délivrés par les quartiers-maîtres, et les soldats ont ordre de payer comptant tout ce qu'ils achètent.

Ces soins pris, le muchir arrive le 22 août à Bucharest, où les sympathies de la population lui ont préparé une entrée triomphale. Plus de trois mille voitures, appartenant aux boyards et aux riches marchands, encombrent la chaussée sur une longueur de plusieurs kilomètres, tandis que les piétons s'entassent sur les bas côtés, comme nous le voyons à Paris, aux jours de réjouissances publiques. Tout le monde, sans distinction de sexe et de fortune, a des fleurs à la main. Après deux heures d'attente, apparaissent les dorobanz ou gendarmes valaques, envoyés comme gardes d'honneur au-devant du muchir ; un escadron de lanciers turcs les suit, et derrière ces derniers, s'avance dans une magnifique voiture, attelée de huit chevaux, Omer-Pacha, vêtu d'une tunique bleue brodée d'or, ayant au cou le portrait du sultan, entouré de diamants, en sautoir le grand cordon de la Légion d'honneur, et sur la poitrine les plaques de cet ordre, du Nicham et de Mitidjé. A ses côtés est assis le prince Constantin Cantacuzène, magnifiquement habillé

d'une tunique bleue brodée d'argent, et portant, au milieu de nombreuses décorations, le grand cordon — rare aujourd'hui — de l'ordre de la Couronne de Fer, institué à Milan par Napoléon Ier.

Derrière la voiture caracole un brillant état-major composé des membres du ministère valaque, des officiers d'ordonnance du prince Stirbey, du chef du divan Hamazan-Effendi, des pachas Saïd, Halim, Achmed, Zadig, Skander-Bey, et d'officiers français, anglais, ottomans. Deux escadrons de lanciers et deux régiments d'infanterie valaque ferment la marche. Un des régiments d'infanterie valaque fait tache au milieu de cette foule resplendissante et bigarrée des plus vives couleurs. C'est celui que les cosaques du général Aurep ont dépouillé à Bouzeo et dont le nouvel uniforme se réduit à une veste et un pantalon de couleur brune, avec le fez ottoman pour coiffure. Douze mille hommes de cavalerie et d'infanterie turques, un peloton de soldats du génie français, un peloton de soldats anglais accompagnent le cortége. Omer-Pacha est applaudi sur toute la ligne; il répond à ces marques de sympathie suivant l'usage turc, en envoyant des baisers. Une fois entré dans la ville, les bouquets pleuvent sur sa voiture de chaque fenêtre. Plusieurs de ces galants sélams s'égarent en route et tombent aux mains de nos officiers qui les consultent curieusement, sans rien deviner à leur mystérieux langage.

Sur la place s'élève une tente au seuil de laquelle le métropolitain arrête Omer-Pacha pour le complimenter au nom du clergé et des boyards. La réponse du général ottoman est courte, mais claire et pleine de promesses. Nous en extrayons ces deux passages :

« Sa Majesté impériale sera bien charmée de voir justifiée la confiance qu'elle a toujours mise dans le peuple roumain, et sa sollicitude paternelle ne cessera de s'étendre aussi sur ce pays et de travailler au bonheur de ses habitants.

» Les preuves de sympathie que vous avez données aux troupes placées sous mon commandement sont comprises et appréciées par elles, et elles sauront s'en rendre dignes par leur discipline. Au reste, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour avancer le bonheur de votre brave et fidèle nation. »

Au métropolitain succède une députation de la jeunesse valaque qui dépose aux mains d'Omer-Pacha une adresse en ces termes :

« ALTESSE,

» Libres d'exprimer les sentiments de sympathie et de gratitude envers leur auguste suzerain, les roumains ont salué avec la plus vive joie l'entrée de l'armée impériale à Bucharest. La présence de Votre Altesse parmi nous et l'appui de son armée victorieuse nous font espérer que nos souffrances vont cesser et que la nation roumaine va enfin jouir de ses anciens droits, priviléges et institutions garantis par les hatti-shériffs de la Sublime Porte. Nous croyons, en venant présenter à Votre Altesse cette humble supplique, remplir un double devoir envers notre auguste suzerain et envers le pays.

» Jusqu'ici le protectorat russe n'a eu pour la Roumanie d'autres avantages que de la désorganiser et d'étouffer chez elle tout élément de prospérité. Aujourd'hui une ère nouvelle commence pour nous. En repoussant l'envahisseur, la Sublime Porte vient de nous prouver une fois de plus que sa haute sollicitude n'a pas cessé de veiller aux destinées de ce pays, à la conservation de ses droits et à l'inviolabilité de son territoire. C'est pourquoi ses fidèles roumains croiraient manquer à un devoir sacré si, en présence des événements, ils restaient dans l'inaction.

» Nous exprimons donc un vœu général du pays en suppliant humblement Votre Altesse d'épuiser toutes les ressources militaires des principautés. Jusqu'à l'accomplissement définitif du noble but que se propose notre auguste suzerain, tout ce qui est en âge ou capable de porter les armes dans ce pays serait heureux et fier de combattre à côté de l'armée ottomane, qui, sous le commandement de Votre Altesse, vient de se couvrir d'une gloire éternelle. »

Quand la députation de la jeunesse valaque s'est retirée, des élèves de l'école d'agriculture présentent des couronnes au généralissime, qui les remercie avec effusion de cœur et va passer une revue des armées turque et roumaine au camp de Colentina. Après la revue, Omer-Pacha se retire sous une nouvelle avalanche de fleurs, et aux cris de : « *Vive le sultan! vive Omer-Pacha!* » regagne son quartier général de Cotroceni.

Si les russes ont affranchi de leur présence les provinces danubiennes, ils n'en semblent pas plus incliner pour cela vers une solution pacifique. Un ukase impérial appelle aux armes le ban et l'arrière-ban de tous les cosaques de la Russie, et cette réserve seule forme une imposante armée dont le contingent comprend les cosaques d'Europe, ceux de Sibérie, ceux du Caucase et les baskirs.

Les cosaques européens embrassent les pulks du Don, de la mer Noire, d'Astrakan, de la petite Russie, de la mer d'Azoff, du Danube, de l'Oural et de Meschéria, représentant un total de	60,000	chevaux
Les cosaques sibériens se composent des pulks d'Orembourg, de Sibérie, de Tobolsk, de Tomsk, de Feniseisk, d'Irkustseck, de Sebaikil, de Jakusk, de la Tartarie, de Charazai, de Tenginsk, représentant un total de.	40,000	»
Les cosaques caucasiens comprennent les pulks du Kuban, du Volga, de Stawropol, de Gor, de Greben, de Masdock, de Kislar et de Coper, représentant	10,000	»
Les baskirs comptent un effectif de	15,000	»
Total. . .	125,000	chevaux

Dès que la nouvelle de ces appels de troupes arrive aux puissances occidentales, elles réunissent à nouveau leurs plénipotentiaires à Vienne, et, d'une note solennellement échangée entre ces derniers, le 8 août, il ressort que la tranquillité de la Turquie, par rapport à la Russie, ne peut être solide et durable :

1° Si le protectorat exercé jusqu'à présent par la cour impériale de Russie sur les principautés de Valachie, de Moldavie et de Servie ne cesse pas à l'avenir, et si les priviléges accordés par les sultans à ces provinces dépendantes de leur empire ne sont pas placés sous la garantie collective des puissances, en vertu d'un arrangement à conclure avec la Sublime Porte, et dont les dispositions régleraient en même temps toutes les questions de détail;

2° Si la navigation du Danube, à ses embouchures, n'est point délivrée de toute entrave et soumise à l'application des principes consacrés par les actes du congrès de Vienne;

3° Si le traité du 13 juillet 1841 n'est pas révisé de concert par toutes les parties contractantes dans un intérêt d'équilibre européen;

4° Si la Russie ne cesse de revendiquer le droit d'exercer un protec-

torat officiel sur les sujets de la Sublime Porte, à quelque rite qu'ils appartiennent, et si la France, l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Prusse et la Russie ne se prêtent leur mutuel concours pour obtenir de l'initiative du gouvernement ottoman la consécration et l'observance des priviléges religieux des diverses communautés chrétiennes, et mettre à profit, dans l'intérêt commun de leurs coreligionnaires, les généreuses intentions manifestées par S. M. le sultan, sans qu'il en résulte aucune atteinte pour sa dignité et l'indépendance de sa couronne.

En vertu de la même note, les conditions particulières que chaque gouvernement voudra mettre à la conclusion de la paix avec la Russie sont réservées, et les plénipotentiaires s'engagent solidairement, pour les nations qu'ils représentent, à ne discuter aucune proposition du cabinet de Saint-Pétersbourg, qui n'impliquerait pas, de sa part, une adhésion pleine et entière aux principes sur lesquels il est déjà tombé d'accord avec les deux autres puissances.

L'Autriche, par l'entremise du comte Esterhazy, exhorte, le 12 août, la Russie à souscrire aux quatre conditions. Une semblable invitation lui est adressée le lendemain, au nom de la Prusse. La note de M. de Manteuffel est même beaucoup plus explicite que celle de M. Buol, et résume très-nettement les points litigieux :

« Le czar lui-même se sera convaincu de la nécessité d'obvier à l'avenir aux inconvénients et aux dangers qui, pour la Russie, comme pour le repos de l'Europe, s'attachaient aux institutions qui formaient le droit public des principautés danubiennes et de la Servie, et la sollicitude éclairée de Sa Majesté Impériale pour ces pays ne méconnaîtra pas les avantages et les bienfaits que pourra leur assurer une garantie collective de leurs priviléges par les puissances européennes.

» La libre navigation du Danube ne saurait que répondre aux véritables intérêts du commerce russe, et, bien que les entraves auxquelles elle est assujettie aux embouchures de ce fleuve ne soient point encore entièrement écartées, l'esprit élevé de l'empereur et les déclarations réitérées de son cabinet ne laissent point de doute sur leur ferme intention d'y mettre une prompte fin.

» Quant aux priviléges des sujets chrétiens du sultan, ce n'est pas seulement en adoptant le protocole du 9 avril que Sa Majesté Impériale s'est déclarée d'accord avec le principe d'une sollicitude solidaire et collective des puissances pour le sort de nos coreligionnaires; mais la même pensée avait déjà présidé aux ouvertures que le cabinet de Saint-Pétersbourg avait faites à ce sujet, il y a quelque temps, à Berlin; et comme l'indépendance et la souveraineté du sultan ont été si souvent et si hautement proclamées comme conformes aux vues de l'empereur, Sa Majesté ne voudra pas refuser son concours aux efforts réunis des puissances pour concilier l'amélioration du sort des rayas chrétiens avec les intérêts du gouvernement ottoman, en assurant à ce dernier l'initiative dont il a besoin pour maintenir son indépendance et sa dignité.

» Enfin, le traité du 13 juillet 1841 a été le résultat de conjonctures tellement particulières, que sa révision par toutes les puissances contractantes ne saurait, en principe, rencontrer des difficultés; et la Russie, comme puissance limitrophe de la mer Noire, semble même spécialement appelée à l'examen des importantes questions qui s'y rattachent. »

L'obstination de Nicolas Ier résiste aux sollicitations de la Prusse et de l'Autriche. Cette dernière, au reste, n'attend pas la réponse du czar pour exécuter la convention qu'elle a passée avec la Sublime Porte relativement à l'occupation des provinces danubiennes, et le baron de Hess reçoit des ordres en conséquence, à son quartier-général de Czernowitz, dans la Bukowine, où, à égale distance du 3e corps, cantonné à Lemberg, en Gallicie, et du 4e, qui occupe les abords d'Hermanstadt, en Transylvanie, il peut, à son gré, franchir le Pruth, au nord de la Moldavie, ou entrer dans cette province en franchissant le Sereth (la Moldave), qui la sépare de la Valachie.

Le feld-zeugmeister envoie le colonel Kalick à Omer-Pacha, afin de concerter avec lui les premières opérations, et adresse aux habitants des principautés une proclamation dans laquelle il annonce sa prochaine arrivée:

« Je viens parmi vous, dit-il, pour éloigner les calamités de la guerre, et ramener les bénédictions de la paix. Recevez avec con-

fiance les troupes impériales, elles le mériteront par leur bonne conduite et leur excellente discipline.

» En revanche, j'attends de la population l'ordre et la tranquillité, et des autorités tous les secours nécessaires au logement et à l'approvisionnement de l'armée, pour les besoins de laquelle des indemnités seront immédiatement payées. »

A côté de cette proclamation, paraît la suivante, émanant du commissaire spécial de la Porte Ottomane :

« VALAQUES !

» Sa Majesté Impériale le sultan, notre gracieux souverain, dans sa haute et paternelle sollicitude envers tous ses sujets sans distinction aucune, s'est plu à vous donner un nouveau témoignage de sa bienveillance en daignant me nommer son commissaire impérial dans la principauté de Valachie pour veiller à votre bien-être et rétablir l'ordre, qui a été si malheureusement troublé par l'injustice et par l'arbitraire du gouvernement russe.

» En vous faisant part de cette gracieuse détermination de Sa Majesté Impériale, je m'empresse de vous faire connaître ce qui suit :

» La Sublime Porte ayant conclu une convention spéciale avec le gouvernement de Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique, comme elle en avait préalablement conclu avec les gouvernements de France et de la Grande-Bretagne, je dois vous informer que, selon la teneur du susdit acte, des forces militaires autrichiennes entreront provisoirement dans les deux principautés. La présence de ces troupes en Valachie ne doit nullement vous inquiéter, puisqu'elles y entrent comme appartenant à une des puissances amies et alliées de la Sublime Porte ; elles ne vous seront aucunement à charge, puisqu'elles payeront exactement et en argent comptant tout ce dont elles auront besoin de faire l'achat dans le pays.

» Les russes ayant définitivement quitté les principautés, l'état précédent du pays doit être rétabli.

» Les anciens priviléges et immunités sont et seront toujours maintenus ; et vous verrez encore par là que le maintien de ces priviléges n'est dû nullement aux traités qui sont déjà annulés, mais bien à la sollicitude bienveillante et paternelle de Sa Majesté Impériale le sultan, notre souverain, dont l'honneur et la gloire y sont profondément intéressés.

» Valaques, votre pays a bien souffert ; mais sous l'égide protectrice de notre gracieux souverain, tout va rentrer dans un état normal. En attendant que les circonstances en permettent un plus heureux développement, vous devez continuer à obéir aux lois qui vous régissent, et à conserver pour elles ce sentiment de respect qui est si indispensable au bonheur et à la prospérité d'un pays. A cette condition, rien ne sera plus facile et plus doux que de maintenir l'ordre et la tranquillité publics, auxquels notre auguste souverain m'a chargé de veiller avec soin.

» Je place toute ma confiance dans vos sentiments de dévouement et de fidélité à Sa Majesté Impériale, notre bien-aimé souverain, et dans votre légitime affection au pays qui vous a vus naître.

» *Le commissaire impérial ottoman, général de division :*

» DERVISCH. »

Il répugne à l'orgueil du czar de confesser l'évacuation forcée des principautés, et leur occupation par les autrichiens ; dans une position aussi critique, Falstaff, roué de coups, prétend qu'il s'est fait battre pour attiédir sa bouillante valeur ; usant d'un moyen analogue, l'empereur de Russie, par un ordre du jour adressé à tous les corps de son armée, annonce :

1° Qu'il a ordonné, dans sa haute sagesse, aux troupes de Moldavie et de Valachie, d'en sortir pour se tourner du côté où le danger est le plus grand ;

2° Qu'afin de *protéger les principautés contre une invasion de l'armée turque*, l'ancien allié de la Russie s'est engagé à les occuper en attendant.

Le 22 août, le feld-maréchal-lieutenant Corononi, commandant le corps d'occupation sous la direction supérieure du feld-zeugmeister baron de Hess, passe la frontière au défilé des monts Karpathes dit *Rothen-Thurm* (de la Tour rouge) avec deux brigades du camp d'Hermanstadt ; d'autres détachements autrichiens entrent en Moldavie, par Bistritz, et en Valachie par Botza et Prediala.

L'Autriche a eu raison de prendre l'avance sur la réponse du cabinet de Saint-Pétersbourg, car cette réponse est un refus péremptoire, catégorique, absolu, définitif, ainsi qu'il ressort de ces deux dépêches de M. le comte de Nesselrode aux ambassadeurs russes de Vienne et de Berlin.

« **Saint-Pétersbourg, 16—26 août 1854.**

» *Au prince Gortschakoff, à Vienne,*

» J'ai reçu les communications que le cabinet autrichien nous a adressées, à la date du 10 août, et je les ai soumises à l'empereur.

» En accédant à la demande qui nous avait été faite, par l'Autriche de ne pas pousser plus avant nos opérations militaires dans la Turquie et de rappeler nos troupes des principautés, nous avons eu exclusivement en vue les intérêts autrichiens et allemands, au nom desquels cette demande nous avait été faite. La concession demandée devait avoir pour nous les conséquences les plus graves. Elle nous enlevait, comme nous l'avons déjà fait remarquer au gouvernement autrichien, le seul point militaire qui pouvait rétablir en notre faveur l'équilibre des positions, sur l'immense théâtre des opérations de la guerre. Il y a plus, elle devait nous exposer irrémédiablement au danger de voir se jeter en masse sur nos

côtes d'Asie et d'Europe, dans la mer Noire, les forces militaires de la France, de l'Angleterre et de la Turquie.

» Malgré ces inconvénients et ces dangers évidents, nous nous étions néanmoins, tenant compte des vœux de l'Autriche et de l'Allemagne, déclarés prêts à nous retirer volontairement et complétement des principautés du Danube. Nous renoncions même à toutes les conditions de réciprocité de la part de nos adversaires, nous ne demandions absolument rien de ceux-ci. Nous nous bornions à exprimer à l'Autriche le désir d'être informés des garanties de sécurité qu'elle était personnellement en mesure de nous offrir; en d'autres termes et dans la prévision qu'il n'était pas en son pouvoir de nous assurer un armistice, nous désirions savoir si du moins après que l'évacuation serait accomplie, et que, par conséquent, les engagements contractés par elle vis-à-vis des puissances occidentales seraient remplis, nous pouvions compter que l'Autriche cesserait de faire cause commune avec ces puissances, dans le but hautement avoué d'amener l'abaissement moral et matériel de la Russie.

» En même temps, et pour donner une preuve de nos intentions pacifiques, nous nous déclarions prêts à adhérer d'avance aux principes inscrits dans le protocole du 9 avril. Au lieu de répondre directement à des questions qui lui étaient adressées directement, l'Autriche a cru devoir soumettre l'affaire aux puissances occidentales et faire dépendre de ces dernières la résolution que nous attendions d'elle seule. Il était évident que le sacrifice que nous étions prêts à faire en vue de ses intérêts particuliers et des intérêts de l'Allemagne tout entière ne pouvait avoir de valeur aux yeux de la France et de l'Angleterre, et que ces deux cours, dont le but est d'humilier et d'affaiblir la Russie en prolongeant la guerre, ne se montreraient pas disposées à entrer dans la voie de la conciliation. C'est là malheureusement ce qu'a prouvé la communication que le comte Esterhazy nous a faite. En réalité, le cabinet autrichien nous transmet actuellement, comme résultat de ses conférences avec les cours de Paris et de Londres, des bases nouvelles de paix, lesquelles, en ce qui touche la forme, sont rédigées de la manière la moins convenable pour une adoption honorable, et sur la signification desquelles nous ne saurions nous tromper, attendu que, d'après l'aveu du gouvernement français, tel qu'il est constaté sans réserve par la publication officielle de sa réponse au cabinet de Vienne, ce qu'on entend par l'intérêt de l'équilibre européen ne signifie pas autre chose que l'anéantissement de tous nos traités antérieurs, la destruction de tous nos établissements maritimes, lesquels, par suite de l'absence de tout contre-poids, sont, dit-on, une menace perpétuelle contre l'empire ottoman, et la restriction de la puissance russe dans la mer Noire.

» Ce sont là néanmoins les bases que le gouvernement autrichien nous recommande; et, quoiqu'il nous exhorte à les accepter sans réserve, il n'en croit pas moins devoir nous informer que, pour ce qui les concerne, les puissances maritimes ne les considèrent nullement comme définitivement arrêtées, et se réservent de les modifier en temps opportun, suivant les chances de la guerre; de telle sorte que notre acceptation des bases ne suffirait pas pour nous fournir même la prévision certaine de la cessation des hostilités. Le gouvernement autrichien va plus loin encore : il nous déclare qu'à son avis ces bases résultent des principes du protocole, et qu'elles sont les conditions nécessaires d'une paix solide et durable; en conséquence, il nous informe qu'il s'y rallie complétement, et il a même pris vis-à-vis des puissances occidentales l'engagement formel de ne traiter avec nous sur aucune autre base.

» Dans de telles circonstances, il devient superflu pour nous d'examiner des

conditions que l'on déclare mobiles et susceptibles d'être modifiées en même temps qu'on nous les pose, des conditions qui, si elles devaient rester telles qu'on vient de nous les proposer, supposeraient une Russie affaiblie par l'épuisement d'une longue guerre, et qui, si la puissance passagère des événements nous forçait jamais de les accepter, loin d'assurer une paix solide et durable à l'Europe, comme semble le croire l'Autriche, ne livreraient cette paix qu'à des complications sans fin. L'empereur, en accédant, comme il l'a fait, aux principes posés dans le protocole, n'avait pas l'intention de leur donner la signification qu'on y attache. Le sacrifice immense que nous étions prêts à faire aux intérêts particuliers de l'Autriche et de la Prusse devant rester sans compensation de la part de l'Autriche, et celle-ci, au lieu d'y voir un moyen de se dégager des obligations qu'elle avait contractées jusqu'ici, ayant cru, au contraire, devoir se lier par des obligations plus fortes et plus étendues encore aux puissances qui nous sont hostiles, nous regrettons vivement de ne pouvoir donner de suites à ces dernières communications. Nous croyons que, dans notre situation présente, nous avons épuisé la mesure des concessions compatibles avec notre honneur, et, comme nos intentions franchement pacifiques n'ont pas été accueillies, il ne nous reste qu'à suivre de force la voie de nos adversaires, c'est-à-dire à laisser aux éventualités de la guerre à déterminer définitivement la base des négociations. Le gouvernement autrichien sait déjà que des motifs, tirés uniquement des nécessités stratégiques, ont porté l'empereur à ordonner à ses troupes de prendre position derrière le Pruth. Revenus ainsi dans notre pays et nous tenant sur la défensive, nous attendrons dans cette position que des ouvertures équitables nous permettent de concilier les vœux que nous faisons pour la paix avec notre dignité et nos intérêts politiques, en évitant de donner lieu par nous-mêmes à de nouvelles complications, mais décidés en même temps à défendre résolûment notre territoire contre toute agression étrangère, de quelque part qu'elle vienne.

» Votre Excellence aura la bonté de porter la présente dépêche à la connaissance du comte de Buol.

» Recevez, etc.

» NESSELRODE. »

« *A. M. le baron de Budberg, à Berlin.*

» Saint-Pétersbourg, 14-26 août 1854.

» MONSIEUR LE BARON,

» Le baron de Werther a placé sous nos yeux les communications de son cabinet en date du 1er-13 dernier.

» Le gouvernement prussien, y examinant les quatre points qui viennent d'être proposés par les puissances occidentales et adoptés par l'Autriche, émet l'opinion que ces points seraient de nature à former la base d'une entrée en négociations pour la paix, et, comme tels, nous en recommande l'adoption.

» Je crois superflu, monsieur le baron, d'énumérer ici les raisons qui ne nous permettent point d'entrer même dans l'examen des nouvelles conditions qu'on nous pose. Ces raisons se trouvent suffisamment développées dans la réponse, en copie ci-jointe, que nous venons d'adresser à l'Autriche, et que vous voudrez bien porter à la connaissance du cabinet de Berlin, en le priant de s'y référer.

» Nous regrettons profondément de n'avoir pu, en cette occasion, déférer une

fois de plus à ses suggestions amicales. Mais comme c'est d'après ces mêmes suggestions, et, pour ainsi dire, sous sa dictée qu'ont été rédigées les dernières ouvertures de notre part, auxquelles l'Autriche vient de répondre d'une manière si différente de celle que l'approbation du gouvernement prussien nous avait permis d'espérer, il ne s'étonnera sans doute pas que nous ne puissions nous départir des bases de négociations qu'il avait lui-même jugées équitables et satisfaisantes. C'est en vain que nous avons fait tous les sacrifices qui dépendaient de nous aux intérêts de l'Autriche et de l'Allemagne.

» Au moment où, même avant de connaître quelles sécurités nous offrirait l'Autriche, nous lui présentions, par l'évacuation des principautés, un moyen de se délier des obligations du protocole, elle a cru devoir, par l'interprétation abusive qu'elle donne à cet acte, s'engager encore plus avant vis-à-vis des puissances occidentales dans la voie qui l'entraîne à nous imposer avec elles des conditions qui, dans la pensée hautement avouée de celles-ci, ont pour but d'humilier et d'abaisser matériellement la Russie, non pour assurer, comme elles le prétendent, l'équilibre européen, mais pour le changer à leur bénéfice exclusif ou le compromettre indéfiniment.

» Nous avons suffisamment prouvé par nos concessions successives de quel côté se trouvaient réellement les dispositions pacifiques. Aucune de ces concessions n'a été accueillie; chacune, au contraire, n'a servi qu'à amener de nouvelles exigences. Il ne nous reste donc plus, à notre grand regret, qu'à accepter la position qu'on nous crée et qu'à attendre des événements une occasion plus favorable pour entamer les négociations d'une paix qui ne cessera jamais de former notre désir le plus sincère.

» L'empereur vous charge de vous expliquer dans ce sens auprès du gouvernement prussien en portant la présente dépêche à sa connaissance.

» Recevez, etc.

» *Signé* NESSELRODE. »

Ce nouvel échec des tentatives diplomatiques a pour contre-coup un redoublement d'activité du côté des armées alliées, chez lesquelles depuis longtemps d'ailleurs, on se prépare à la guerre, conformément au précepte antique : — *Si vis pacem, para bellum!*

Dès l'origine de la campagne, le maréchal Saint-Arnaud a entrevu la possibilité d'une descente en Crimée, et de nombreux croiseurs sont envoyés à diverses reprises en reconnaissance sur le littoral de cette province. Les russes gardent l'expectative et se bornent à une rigoureuse surveillance; des cosaques échelonnés le long des côtes partent au galop sitôt qu'ils aperçoivent un vaisseau étranger et vont prévenir le poste le plus rapproché. Quant à la mer, pas une seule voile russe ne s'y montre!

Le 18 juin, cependant, le vaisseau français *le Descartes* et les frégates anglaises *le Furious* et *le Terrible*, croisant de conserve devant

Sévastopol, se trouvent en vue de quatre corvettes et de deux frégates à vapeur tirant des bordées entre le port et le cap Chersonèse, au sud de la ville; immédiatement, ils se rangent en ligne, *le Descartes* au centre ; les ennemis exécutent le mouvement pareil; on voit des soldats se presser sur les ponts; un de leurs canons envoie même un boulet qui tombe hors de portée. Ainsi provoqués, nos bâtiments se rapprochent et ouvrent le feu; mais devant cette menaçante démonstration, les russes virent de bord et rentrent sous le canon de Sévastopol.

Le lendemain, nos aventureux croiseurs défient sans plus de succès deux vaisseaux à trois ponts et deux frégates qui évoluent près de la ligne d'embossage de la rade. Ce parti pris de longanimité offre à nos marins l'excellente occasion d'observer la ville et le port, et ils ne s'en font faute. C'est ainsi qu'ils constatent la présence à l'ancre de cent neuf bâtiments représentant deux mille deux cents bouches à feu de tout calibre, savoir : dix-sept vaisseaux, quatre frégates, cinq corvettes, douze navires à vapeur, sept avisos et soixante-quatre chaloupes canonnières. C'est ainsi encore qu'ils étudient la topographie des fortifications dont un ingénieur français a doté Sévastopol.

Car, fait à noter en passant, cette Russie qui aspire à régner sur le monde n'a pas la première vertu des dominateurs, l'idée créatrice. Douée au même degré que les chinois d'une grande puissance assimilatrice, elle copie habilement, mais jamais elle n'invente. Péterhof rappelle Versailles, disent les flatteurs de l'empereur Nicolas! Versailles, soit! mais Versailles sans Bossuet, Corneille, Racine, Molière, sans Colbert et Louvois, sans Lebrun, Lesueur, Poussin et Lulli, sans Turenne et Villars; c'est Versailles comme le Mirabeau du salon de Curtius est un grand homme.

Pompée disait :

— En frappant de mon pied l'Italie, j'en ferai sortir des soldats!

Les czars ont frappé du pied la Russie, et il n'en est sorti que des chambellans, gentlemen parfaits, hommes du monde accomplis, d'accord! mais plutôt faits pour orner un salon que peupler un grand siècle. Qui a organisé l'école polytechnique de Russie? Bazaine, français! Qui a élevé la colonne Alexandrine? M. de Montferrand, français. Qui a

vivifié l'université de Saint-Pétersbourg? M. de Gour, français encore. Qui a creusé les canaux, ouvert les routes, fouillé les mines de la Russie? Poirier, Carbonel, Sainte-Aldegonde, français toujours. Sur vingt directeurs d'usines, dix-neuf sont français. Pourtant avouons-le, on a secoué notre joug lorsqu'il s'est agi de construire le chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Tzarkoe-Selo, et ce travail a été confié à un ingénieur.... allemand, M. Goetschner. Quant aux ingénieurs russes, la médisance leur impute nombre d'accidents pareils à celui qui mit en religion le père Grüber, supérieur des jésuites à Saint-Pétersbourg et l'ami de M. de Maistre :

Le père Grüber était ingénieur à Vienne; chargé de construire un pont sur le Danube, il crut merveilleux de détourner le fleuve et de travailler ainsi tout à son aise. Le pont fut achevé très-solidement; mais le Danube obstiné ne voulut jamais rentrer dans son ancien lit. On eut, de cette façon, un pont sans rivière près d'une rivière sans pont, ce que le gouvernement d'Autriche prit en mauvaise part; d'où la destitution du futur supérieur des jésuites de Saint-Pétersbourg.

Nous pourrions donner ici le relevé des observations de nos croiseurs sur les fortifications de Sévastopol, mais nous préférons en ajourner la publication; un moment doit venir où l'opportunité s'en fera mieux sentir.

Tout, en effet, semble pousser les armées alliées à transporter devant cette place le théâtre de la lutte. A la suite d'une dépêche du gouvernement britannique, que lord Raglan considère *comme emportant l'ordre d'attaquer Sévastopol*, les généraux et les amiraux des deux puissances occidentales se réunissent en conférence secrète le 18 juillet.

Lord Raglan, l'amiral Dundas, le contre-amiral Lyons, stimulés par la pressante énergie de leurs récentes instructions, votent unanimement l'expédition, à laquelle adhèrent les chefs français. A la suite de cette décision, on arrête qu'une commission, composée, pour la France, du général Canrobert, des colonels Trochu, Lebœuf, et du chef de bataillon du génie Sabatier; pour l'Angleterre, du général Brown et d'officiers supérieurs de l'artillerie et du génie, partira en exploration dans la mer Noire, et, s'approchant des côtes plus qu'on ne l'a encore essayé,

relèvera les points restés douteux dans la topographie du littoral, et jugera de la possibilité d'un débarquement.

Le maréchal Saint-Arnaud dissimule son anxiété, et pourtant elle est grande. Le siége de Sévastopol n'est pas un coup de main, c'est toute une campagne. On parle de prendre Pérékop et de couper l'isthme; mais le mouillage de Pérékop est interdit aux gros bâtiments, mais le climat de cette contrée est mortel.... Enfin, le rapport de la commission éclaircira ces doutes. Un autre plan, d'une réussite plus certaine, s'il est moins ambitieux, lui agréerait presque davantage.

Ce serait, en opérant un double débarquement sur la côte asiatique, au nord et au sud, l'attaque simultanée des citadelles d'Anapa et de Socoum-Caléh, les dernières forteresses occupées par les russes en cette contrée. La garnison de ces deux forts est d'une vingtaine de mille hommes; il serait facile d'en avoir raison, et le maréchal veut avant tout une victoire prompte qui relève l'énergie de l'armée et recouvre d'un brillant linceul les nombreuses victimes inglorieusement tombées sous les coups de l'épidémie.

La visite d'une députation des montagnards du Daghestan le fait secrètement incliner du côté de ce dernier projet.

Le 25 juillet, Méhémed-Emin, beau-frère de Schamyl et son naïb ou lieutenant sur le versant occidental du Caucase, arrive à Varna, accompagné de cinquante chefs circassiens, sur la frégate à vapeur *le Vauban*, qui était allée transporter un détachement d'osmanlis à l'embouchure du Tchuruck-Sou. Il offre, ainsi que les montagnards de son escorte, de soulever les tribus du Caucase et d'appuyer de quarante mille fusils le mouvement offensif qu'effectueraient, sur la côte asiatique, les armées alliées.

Le maréchal ordonne en l'honneur des chefs circassiens une grande revue, et sans rien arrêter avec eux, les engage à inquiéter, quoi qu'il arrive, les russes le plus possible.

La commission d'exploration revient le 28 juillet, et rend compte de ses opérations au conseil. Elle a rasé les côtes d'assez près pour se trouver à portée des boulets russes, sur la distance qui lui était assignée, c'est-à-dire trois lieues au nord, trois lieues au sud de

Sévastopol. Après avoir bien vu, bien étudié, elle déclare le débarquement possible sans témérité, répond du succès, si les troupes sont vigoureuses, les mesures bien prises et les ressources suffisantes, et indique la Katcha comme l'emplacement le plus sûr et le plus favorable pour aborder.

Malheureusement, le choléra est toujours dans sa période ascendante à Varna, où, malgré les ambulances-succursales, installées en plein air sur divers points, tous les malades ne peuvent trouver place dans les hôpitaux. Le contingent de cholériques des 1re, 2e et 3e divisions vient encore surcharger l'insuffisance de ces cadres, et la flotte, elle-même, paye son tribut au fléau. Nonobstant, on commence les préparatifs en donnant ordre à l'artillerie de s'exercer au maniement des chalands de nouveau modèle, construits dans les chantiers de Constantinople, pour le transbordement de son matériel.

Ces chalands, au nombre de quarante, portent chacun deux pièces avec leurs avant-trains engerbés sur elles; l'une est à l'avant, l'autre à l'arrière, et le centre, demeuré libre, reçoit les douze chevaux d'attelage et les dix-huit conducteurs et servants. Lorsque le chaland touche terre, il faut un quart d'heure environ pour mettre les pièces en état d'ouvrir leur feu.

Enfin, l'épidémie semble décroître; grâce à d'immenses tentes-ambulances, placées au sommet des collines, dans une atmosphère plus saine que celle de la plaine, grâce encore à un renfort de médecins et d'infirmiers, arrivés de Constantinople, grâce surtout aux soins pieux des sœurs de charité, la fréquence des attaques diminue, les cas de guérison se multiplient, et le maréchal Saint-Arnaud peut annoncer aux troupes la fin du fléau dans cet ordre du jour :

« Au milieu des pénibles épreuves que nous venons de traverser, j'ai puisé des consolations dans les actes de dévouement que le péril commun a fait naître et dans la vigueur morale qu'ont montrée, pendant la durée de l'épidémie, ceux qui obéissent et ceux qui commandent dans cette armée.

» La première division, surprise pendant ses marches par l'invasion du fléau, s'est trouvée dans la situation la plus douloureuse; mais l'ordre, l'espérance et le calme n'ont pas cessé d'y régner comme dans les meilleurs jours, et elle a renouvelé sous ce rapport les beaux exemples qu'avait donnés avant elle la garnison de Gallipoli.

» Je loue comme ils le méritent et je remercie avec effusion les officiers et les soldats qui viennent de s'honorer ainsi aux yeux de l'armée en combattant, avec une énergie que rien n'a pu vaincre, les difficultés d'une situation qui aurait pu étonner, à certains moments, des courages moins éprouvés.

» Les regrets que je donne à ceux de nos camarades que nous avons perdus et qui sont morts dignement à leur poste de combat, sont tempérés par la satisfaction que j'éprouve de me voir entouré de tant de braves gens. Je sais que je puis tout attendre d'eux, et j'envisage avec une sécurité profonde les efforts qu'il me reste à leur demander pour mettre fin à notre grande entreprise.

» Au quartier général de Varna, le 8 août 1854.

» *Le maréchal commandant en chef,*

» A. DE SAINT-ARNAUD. »

Et ce n'était pas seulement en Bulgarie que l'épidémie disparaissait, c'était encore à Gallipoli, où les indigènes avaient reçu nos soins comme nos propres soldats, ainsi que l'atteste cette lettre au général Levaillant, commandant le camp français :

« Gallipoli, 12 août 1854.

» MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

» J'ai l'honneur de vous informer que M. le docteur de l'intendance sanitaire est venu ce matin m'annoncer, grâce à Dieu, l'heureuse nouvelle que le choléra a fini par disparaître, et nous avons tous l'espérance de n'avoir plus à regretter de nouvelles victimes. Ainsi le calme commence à renaître après l'orage. C'était, en effet, une formidable tempête que cette crise du choléra que nous avons essuyée ! c'était un ennemi implacable qui s'acharnait contre nous avec tant de furie ! Mais de quelles armes savantes ne vous êtes-vous point servi pour le combattre ! Je vous dois, monsieur le général, une éternelle reconnaissance pour les mesures que vous avez prises, toutes tendant à extirper les germes du fléau, comme aussi je dois vous remercier du dévouement qu'ont montré les hommes placés autour de vous.

» Je croirais manquer à ma conscience en ne plaçant pas en première ligne M. le colonel Adam, commandant la place. De quel zèle infatigable n'était-il pas animé lorsqu'au plus fort de l'épidémie il veillait avec un soin particulier à la propreté de la ville, à l'inhumation des décédés et jusqu'à la nourriture des habitants ! Ses conseils nous ont été d'une très-grande utilité et ont puissamment contribué à faire disparaître un moment plus tôt la calamité qui nous accablait. M. l'intendant de Molines, poussé de son côté par un intérêt tout paternel pour la consolation des habitants, a, je ne l'ignore pas, accordé toute espèce de facilités à MM. les docteurs qui se dévouaient pour soigner les habitants délaissés, mourant de misère et de maladie.

» Les bénédictions du peuple retentissent chaque jour pour vous d'abord, monsieur le général, ainsi que pour tous ceux qui se sont sacrifiés au salut de l'humanité souffrante. Les noms chéris des docteurs qui ont si fièrement bravé la mort pour porter des secours aux agonisants du pays, m'ont été communiqués par M. le colonel commandant la place, et je dois vous faire savoir que j'ai fait un

rapport à mon gouvernement de ce qui s'est passé pendant le choléra et dans lequel je signale les noms de ceux qui se sont le plus dévoués. Nul doute que le gouvernement de Sa Majesté Impériale le sultan saura tenir compte à chacun des services qu'il a rendus dans des circonstances aussi graves.

» Il est un nom encore digne d'être placé parmi ceux que je viens de signaler: c'est celui de M. Spiro Xanthopulo, docteur sanitaire des Dardanelles, que le gouvernement a envoyé ici depuis l'apparition du fléau. J'aime à vous le faire savoir, monsieur le général, M. Xanthopulo a eu de nombreuses conférences avec M. le colonel Adam pour la propreté de la ville, à laquelle il a beaucoup contribué. Il est inutile de dire que M. Xanthopulo a soigné avec un désintéressement sans égal un grand nombre de familles prolétaires de toutes religions.

» J'ai rempli le devoir sacré que m'impose ma position en vous rendant compte de la conduite pleine de dévouement de M. le colonel Adam, de M. de Molines et de celle de MM. les docteurs. Il m'en reste encore un, et celui-là je le remplis aussi avec joie: c'est celui de vous prier, pour la seconde fois, de vouloir bien, monsieur le général, agréer le tribut de ma reconnaissance, celui de mes profonds remercîments et l'expression de ma très-haute considération.

» *Le gouverneur, chargé des affaires des troupes auxiliaires à Gallipoli,*

» RASCHID. »

Mais la fatalité réserve une dernière épreuve à nos troupes dans le campement de Varna, qui nous aura coûté, avec celui de Gallipoli, six mille de nos meilleurs soldats, dont cent cinquante officiers de tous grades.

Le 10 août, à sept heures et demie du soir, un liquoriste grec approchant une lumière d'un tonneau d'alcool y met le feu; ses vêtements s'enflamment, il remonte éperdu dans sa boutique, y embrase, en cherchant des secours, d'autres spiritueux, et de là l'incendie se propage à travers la ville. L'étroitesse des rues, la combustibilité des matériaux employés à la construction des maisons, favorisent l'action du feu, et bientôt Varna n'est plus qu'un immense océan de flammes roulant, sous l'impulsion du vent, ses vagues rougeâtres et ses tourbillons de fumée

Tandis que les musulmans s'entassent dans les mosquées, implorant le secours du prophète, que les grecs déménagent leurs meubles et leurs effets les plus précieux, nos soldats s'élancent vaillamment dans toutes les directions et disputent à l'incendie ses victimes. Des traits innombrables de courage et de dévouement signalent cette première heure: nous en citerons deux au hasard:

Un jeune chasseur de Vincennes entend des cris au premier étage

d'une maison dont le magasin brûle au rez-de-chaussée; il applique une échelle au balcon, escalade lestement les barreaux et enfonce d'un coup de poing la fenêtre. Deux jeunes filles, deux sœurs, se tiennent étroitement embrassées, attendant la mort.

— Faites excuse si j'entre ainsi sans être annoncé, mais ça presse; allons, mesdemoiselles, détalons.

Ce disant, il va pour emporter l'une des jeunes filles, mais celle-ci se cramponne à sa sœur et lui indique par ses gestes qu'il faut les sauver toutes les deux ou qu'elles mourront ensemble.

— Hé ben, c'est gentil d'être pas égoïste, et je vous recommanderai pour le prix Montyon, ma petite odalisque!... Heureusement on a pratiqué le gymnase, système Amoros, et les reins sont solides, reprend le chasseur; puis, saisissant une des sœurs, il l'installe à califourchon sur ses reins tandis qu'il assied l'autre sur son bras gauche, et ainsi chargé, il redescend dans la rue, où il dépose son double fardeau sain et sauf, et court à de nouveaux dangers.

Dans une maison voisine, on a évacué tous les habitants, sauf la propriétaire, une pauvre vieille femme venue de Marseille afin de trafiquer avec l'armée.

— Et moi, s'écrie-t-elle en pleurant, et moi, l'on va donc me laisser mourir parce que je ne suis plus ni jeune, ni jolie...

— Soyez tranquille, on a sa mère, répond un zouave qui vient d'escalader le balcon, une bonne vieille comme vous! Tant pis si je me roussis, mais avant tout, honneur au sexe! Il l'emporte, et, derrière lui, la maison s'effondre dans le brasier qu'il vient de traverser au pas gymnastique.

La réverbération des flammes a été aperçue des camps, et les colonnes se dirigent en courant vers la porte d'Ibrahim sous la conduite du général Bosquet. Déjà le maréchal Saint-Arnaud, les généraux Martimprey, Bizot et Thiry sont au milieu des travailleurs qu'ils encouragent; c'est que le péril est imminent, un péril immense, incalculable; les flammes envahissent la rue qui monte du port à l'intérieur, et c'est à droite de cette rue que s'élèvent les trois magasins où sont les munitions de l'armée, deux mille quintaux de poudre représentant huit millions de

cartouches et plus de quatre-vingt mille coups de canon. De ces poudrières, une seule est en pierre; les deux autres sont construites en pans de bois et toutes trois ne sont protégées que par des toitures en tuiles plates sur lesquelles commencent à pleuvoir les flammèches et les brandons enflammés.

Les compagnies du génie entaillent à coups de hache les murailles, tandis que les artilleurs étendent sur les toits des draps mouillés. Adossés aux murs des magasins à poudre, les généraux et les officiers supérieurs donnent l'exemple de l'intrépidité; de huit heures du soir à quatre heures du matin, ils occupent sans désemparer ce poste où la lutte est acharnée et la mort presque certaine, mais précisément à ces causes leur place est là, et non ailleurs.

— Où sera le danger vous me trouverez, a dit le maréchal à ses aides de camp en les dépêchant sur différents points.

Le jeu des pompes et la sape luttent sans relâche et en désespérés contre le torrent de flammes qui, par vingt canaux, épanche ses nappes incandescentes autour des poudrières. Pendant cinq minutes, on croit tout perdu, les soldats du génie sont rejoints par le feu au moment où ils attaquent une maison voisine des magasins de munitions. Une seule hésitation, et l'incendie se fraye un passage ! et du levant au ponant, du sud au septentrion, Varna s'allume en un instant comme les villes maudites de l'Écriture ! et dans cette gigantesque fournaise, disparaît notre brave armée, l'espoir de la France, le salut de la Turquie, le châtiment du czar ! Mais Dieu ne permettra pas ce désastre... Les officiers eux-mêmes manient la hache; leurs coups redoublés brisent les poutrelles, éventrent les façades; la maison se lézarde, surplombe, chancelle et s'écroule en lançant dans l'air de hautes colonnes d'étincelles.

— Vaincre ou mourir! criaient les travailleurs en s'encourageant. Ils ont vaincu : et s'il reste un foyer brûlant encore, il est circonscrit et l'on n'en a plus rien à craindre.

Les anglais dont le dépôt de poudre est situé plus loin l'ont intrépidement déblayé, malgré l'averse incandescente qui les inondait, et leurs soldats du génie ont emporté au pas de course les barils hors de la ville.

On estime la perte totale à huit millions; au nombre des édifices détruits on compte les magasins de campements français, où le feu a dévoré une assez grande quantité de vivres et d'effets d'habillement et d'armement, et les grands magasins anglais.

Quant aux pertes particulières, voici ce qu'écrit à ce sujet un témoin oculaire, avec peut-être un léger grain de rancune et de partialité :

« Varna n'est peuplée que de marchands français, anglais, maltais et smyrniotes. Tous ces gens sentent la rue de la Verrerie, la Cannebière, l'épicerie enfin, et gagnent beaucoup d'argent. L'incendie ne les a pas ruinés, bien au contraire; ils se rattrapent sur le prix des denrées, et nous payons tout des prix fabuleux. »

L'incendie s'est étendu sur une longueur de trois cent cinquante mètres et une largeur de cent quatre-vingt-cinq. Les deux tiers de la ville, du côté du port, ne sont plus qu'un amas de ruines fumantes, du milieu desquelles, cinq jours durant, jaillissent sur différents points des jets de flamme qu'on étouffe aussitôt. Le 11, pendant toute la journée, les pompes inondent les murs des poudrières, et les pierres sont à ce point brûlantes qu'elles absorbent l'eau instantanément.

Dès que l'on est maître du feu, on s'enquiert de son origine et l'opinion générale l'attribue aux grecs qu'auraient soudoyés les agents de la Russie. On cite à l'appui les faits suivants :

Une main inconnue a barricadé la porte d'Ibrahim, entre les camps et l'intérieur de la ville, dans le but évident de retarder l'arrivage des secours.

Plusieurs grecs ont été vus alimentant les flammes avec leurs propres meubles qu'ils leur jetaient à dévorer.

Un sapeur français a fendu la tête d'un misérable au moment où celui-ci cherchait avec une torche à embraser des baraques en bois, à l'arrière des poudrières. On a trouvé sur le cadavre un poignard et des pistolets.

Le maréchal prescrit une enquête minutieuse, mais elle n'apporte aucun éclaircissement, et, jusqu'au jour de la justice divine, l'impunité demeure acquise aux coupables, — si coupables il y a eu.

Profitant du désordre occasionné par l'embrasement de Varna, cent



Paris. — Typ. Morris et Cie.

S. H. le Sultan Abd-ul-Medjid.

dix bachi-bouzoucks, du corps des spahis d'Orient, désertent avec leurs armes dans la nuit du 10 au 11, et vont rejoindre ceux de leurs camarades qui, depuis le retour du général Yusuf, leur ont donné l'exemple. Le fanatisme d'un côté, de l'autre l'horreur de la discipline expliquent ces évasions qui se renouvellent encore les nuits des 11 et 12.

Le commandant en chef rassemble les irréguliers et les engage à s'expliquer catégoriquement. Ils lui répondent en demandant en masse à quitter le service de la France et à retourner dans leur pays, laissant entrevoir que, de toute manière et quoi qu'on fasse, ils abandonneront très-prochainement notre drapeau.

Le général Yusuf, comprenant ce que pourrait avoir de funeste, au milieu d'une bataille, une désertion si formellement résolue, avertit le maréchal Saint-Arnaud et lui conseille le licenciement du corps des spahis d'Orient, qui est prononcé par un arrêté à la date du 15 août 1854.

Les puissances occidentales, averties des ravages commis par les irréguliers sur leur passage, même en Turquie, ont depuis longtemps déjà demandé le renvoi de ces troupes au sultan. La malheureuse tentative de civilisation faite par le maréchal sur ces barbares décide la Sublime Porte, et sauf quinze cents bachi-bouzoucks incorporés dans l'armée, le reste est renvoyé à sa vie errante et sauvage.

Les irréguliers d'Asie acceptent, sans murmurer, leur dissolution; mais les albanais se montrent plus rétifs, et, aux environs de Giurgewo, ce n'est qu'après effusion de sang, qu'ils rendent leurs armes aux égyptiens et se laissent transporter sur la rive droite du Danube.

Le choléra, nous l'avons dit, diminue de jour en jour au camp de Franka, mais, en revanche, il décime les flottes alliées, dont les amiraux se réunissent le 19 à Baltchick pour se consulter sur l'opportunité du débarquement en Crimée, dans les circonstances défavorables où l'épidémie place les équipages de nos navires. D'un commun avis, l'amiral Dundas et l'amiral Hamelin se prononcent pour l'ajournement de l'expédition. Le maréchal, averti de cette conférence et de son issue, convoque un grand conseil et ouvre la discussion par un lucide résumé de la situation. Il parle haut et ferme, sans ambages et sans

artifices de rhéteur, fort qu'il est de sa conscience, confiant qu'il est dans son droit. Après avoir déroulé le passé qui, sans profit, nous a coûté si cher, il expose l'avenir avec ses chances heureuses et ses éventualités défavorables; puis, quand il a tout dit, il demande une décision, débattue, amendée, si l'on veut, en ses prémisses, mais dont la conclusion soit formelle et sans appel.

Un avis contradictoire est émis et rétorqué aussitôt; la discussion s'échauffe; l'opposition au sentiment du maréchal, assez violente au début de la conférence, perd du terrain, et lorsque arrive le vote, lord Raglan, appelé le premier, répond : Oui! et entraîne lord Dundas, jusqu'alors le plus hostile à la mesure. L'amiral Hamelin imite son collègue et vote affirmativement. Quant aux amiraux Bruat et Lyons, ils n'ont pas quitté un instant le parti de l'expédition. Le maréchal complète alors l'unanimité des suffrages et lève la séance par ces paroles :

— C'est chose convenue et *irrévocablement arrêtée*, l'expédition aura lieu. Réunissons nos efforts, maintenant, pour ne perdre ni un jour, ni une heure, ni une minute.

Le lendemain, il rassemble chez lui tous les généraux, dont plusieurs sont opposés au projet, non pour leur demander un avis, mais pour les prévenir du prochain embarquement des troupes et leur révéler le plan de l'opération et les résultats qu'il en espère. Le colonel Trochu est alors engagé à lire la dépêche qu'il vient de lui dicter. Nous en extrayons le passage suivant :

« L'inaction était-elle possible aux deux armées campées à Varna? Ni l'honneur militaire, ni l'intérêt politique ne le permettaient. Il fallait forcer l'ennemi à nous craindre. Frapper la Russie dans la Crimée, l'atteindre jusque dans Sévastopol, c'était la blesser au cœur.

» Un terrible fléau s'est abattu sur nous et a jeté la mort dans nos rangs; le feu a anéanti une partie de nos approvisionnements et de ceux de nos alliés; la saison déjà avancée nous menace; mais la force inébranlable de la volonté et l'énergie du cœur triompheront de tous ces obstacles. Les préparatifs s'achèvent; vers la fin du mois, les troupes seront embarquées, et, avec l'aide de Dieu, elles débarqueront bientôt en Crimée, sur le sol même de la Russie.

» Certes, nos ressources ne sont peut-être pas aussi complètes que l'on aurait pu le désirer; nous n'avons pas une armée très-nombreuse, le courage et l'élan des troupes en décupleront le nombre; rien n'est impossible à des soldats comme les nôtres et à l'union fraternelle des deux nations. »

Chaque général, après cette lecture, est invité, en ce qui le concerne, à hâter les préparatifs de départ de sa division ou de sa brigade.

Le prince Napoléon, qui, souffrant de fièvres contractées dans les marécages de la Dobrutscha, se reposait au château de Thérapia, habité par madame de Saint-Arnaud, arrive au camp en même temps que le duc de Cambridge.

Le 21 août, six frégates à vapeur, parties de Gallipoli, mouillent à Varna, où elles doivent embarquer et conduire à Baltchick le 5e régiment d'infanterie légère, le 46e régiment de ligne, la compagnie d'élite de la légion étrangère, le 8e régiment de cuirassiers, le 7e régiment de dragons et l'artillerie. Une notable partie du parc de siége est à destination.

A cette même date, S. E. le ministre de la guerre écrit au commandant en chef de l'armée d'Orient :

« Comme vous, je pense, maréchal, que, plus le débarquement de vos troupes sera prompt et rapide, plus le succès est assuré.

» C'est pour cela que je vous fais expédier tous les vapeurs que le ministre de la marine, par un sublime effort, a pu réunir à Toulon; vous ne sauriez trop en avoir.

» C'est par le transport d'un personnel et d'un matériel immenses, fait d'un seul coup de Varna en Crimée, que la France et l'Angleterre montreront la puissance de leurs moyens et la force irrésistible de leur alliance, non-seulement dans leur lutte actuelle, mais dans toutes les autres que l'avenir tient probablement en réserve. »

En effet, cinq cents navires de transport, à voiles ou à vapeur, sont à la disposition des généralissimes pour le transbordement de leurs troupes. En outre, l'administration militaire française a expédié à Varna un nombre illimité d'outils de campement, comme pioches, pelles, haches, serpes, faux, faucilles, bissacs, couvertures, tentes, bidons, indépendamment d'un assortiment varié d'effets de pansage.

Cinquante mille français, vingt-cinq mille anglais, vingt mille turcs et vingt-cinq mille matelots forment l'effectif de l'expédition. La flotte de guerre se compose de soixante-deux bâtiments, savoir :

Vingt-cinq vaisseaux de ligne à voile ou à vapeur, dont quinze français et dix anglais.

Vingt-neuf frégates ou corvettes, dont quinze françaises et quatorze anglaises.

Huit vaisseaux turcs.

Le 25 août, cet ordre du jour du maréchal Saint-Arnaud annonçe à nos troupes l'expédition de Crimée :

« OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS DE L'ARMÉE D'ORIENT,

» Vous avez déployé beaucoup de calme et d'énergie au milieu de circonstances douloureuses qu'il faut oublier.

» L'heure est venue de combattre et de vaincre. L'ennemi ne nous a pas attendus sur le Danube. Ses colonnes démoralisées, détruites par la maladie, s'éloignent péniblement. C'est la Providence, peut-être, qui a voulu nous épargner l'épreuve de ces contrées malsaines ; et c'est elle aussi qui nous appelle en Crimée, pays salubre comme le nôtre, et à Sévastopol, siége de la puissance russe, dans ces murs où nous allons chercher ensemble le gage de la paix et de notre retour dans nos foyers.

» L'entreprise est grande et digne de vous. Vous la réaliserez à l'aide du plus formidable appareil militaire et maritime qui se vît jamais. Les flottes alliées, avec leurs trois mille canons et leurs vingt-cinq mille matelots, vos émules et vos compagnons d'armes, porteront sur la terre de Crimée une armée anglaise, dont vos pères ont appris à respecter la haute valeur, une division choisie de ces soldats ottomans qui viennent de faire leurs preuves à vos yeux, et une armée française que j'ai le droit et l'orgueil d'appeler l'élite de notre armée tout entière.

» Je vois là plus que des gages de succès, j'y vois le succès lui-même.

» Généraux, chefs de corps, officiers de toutes armes, vous partagerez et vous ferez passer dans l'âme de vos soldats la confiance dont la mienne est remplie.

» Bientôt nous saluerons ensemble les trois drapeaux flottant sur les remparts de Sévastopol de notre cri national : *Vive l'Empereur !*

» Au quartier-général, à Varna, le 25 août 1854.

« A. DE SAINT-ARNAUD. »

Le 28 août, l'amiral Hamelin fait afficher à bord de tous les bâtiments l'ordre d'embarquement et de débarquement. En voici les principales dispositions :

« La flotte française navigue dans le sud de la flotte anglaise ; les amiraux, chefs de la flotte, en tête de leurs escadres, et par le tra-

vers l'un de l'autre, à petite distance. L'escadre turque derrière la flotte française.

» Quand l'amiral signalera de mouiller, les bâtiments devront, autant que possible, jeter l'ancre dans l'ordre où ils naviguent.

» Les vaisseaux de combat mouilleront par sept brasses, sur une étendue de un mille.

» Les 2e, 3e et 4e lignes, mouilleront à une encâblure, l'une derrière l'autre.

» Les bâtiments de transport mouilleront à demi encâblure les uns des autres.

» Les vaisseaux turcs, au large du convoi.

» La 1re division de l'armée sera embarquée sur les vaisseaux de combat de la 1re ligne, avec un pavillon carré rouge pour signalement.

» La 2e, sur les vaisseaux-transports de la seconde ligne, avec un pavillon blanc.

» La 3e sur les vaisseaux-transports de la troisième ligne avec un pavillon bleu.

» La 4e, sur les frégates et corvettes non pourvues de matériel d'artillerie.

» Chaque navire fera confectionner un ou deux jeux de ces trois sortes de pavillons, pour le service de ses embarcations. Ces dernières devront arborer sur leur étrave le pavillon de la division qu'ils conduiront à terre. Sur la plage, trois pavillons semblables seront plantés aux points désignés par les généraux de division, pour servir de ralliement aux canots chefs de groupe et aux chalands, porteurs de leurs troupes. La 1re brigade sera débarquée dans le sud de son pavillon; la 2e dans le nord.

» Comme il y a un certain nombre de bouches à feu à mettre à terre en même temps que ces troupes, et aussi des chevaux appartenant aux officiers généraux et supérieurs débarqués, les frégates et corvettes à vapeur, chargées de cette artillerie ou de ces chevaux, mouilleront dans le voisinage des vaisseaux, tant pour recevoir d'eux le chaland où ils devront embarquer le matériel d'artillerie, que pour leur envoyer leurs

canots-tambours remorqués par leurs propres embarcations et dans lesquels on devra embarquer autant de troupes que possible.

» Toutes les embarcations devront coopérer au débarquement, sauf les chaloupes des quatre vaisseaux à trois ponts de l'escadre française ; ces dernières, armées en guerre, et pourvues de fusées à la congrève, avec affûts de bord comme de terre, auront mission de coopérer à la protection du débarquement.

» Le premier voyage de débarquement devra donner ce résultat :

Vaisseaux de combat.

» Un trois-ponts envoie à terre	6 canots qui portent	175 hommes		
	2 chalands........	270 —	à 135 l'un	
	2 canots-tambours et leurs remorqueurs	220 —		
		665 —		
» Deux trois-ponts..				1,330 hommes
» Un deux-ponts envoie à terre	6 canots qui portent	240 hommes		
	2 chalands........	270 —	à 135 l'un	
	2 canots-tambours et leurs remorqueurs	220 —		
		730 —		
» Quatre deux-ponts..				2,920 —

Vaisseaux-transports.

» Un trois-ponts envoie à terre	6 canots qui portent	175 hommes	
	1 chaland.........	135 —	
	2 canots-tambours et leurs remorqueurs	220 —	
		530 —	
» Deux trois-ponts..			1,060 —
» Un deux-ponts envoie à terre	6 canots qui portent	240 hommes	
	1 chaland.........	135 —	
	2 canots-tambours et leurs remorqueurs	220 —	
		595 —	
» Quatre deux-ponts..			2,380 —
» Trois deux-ponts ayant leurs chalands chargés du matériel de l'artillerie...			1,380 —
» Les canots de *la Pomone*, *la Tisiphone*, *l'Euménide*, *la Mégère*, *le Dauphin* et *la Mouette* débarquant les cinq cents hommes de *la Pomone*........			500 —
» TOTAL...........			9,570 hommes

soit l'effectif de la 1re division, et une partie de la 2e et de la 3e.

» Si toutes les mesures prescrites s'exécutent avec ordre et intelligence, une trentaine de mille hommes, pourront, par un beau temps, être mis à terre, ainsi qu'une quarantaine de bouches à feu, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. »

Le 30 août, les troupes anglaises reçoivent les communications suivantes :

« 1° L'invasion de la Crimée ayant été résolue, les troupes s'embarqueront sur les bâtiments de transport qui s'assembleront à Baltchick, et se rendront avec les flottes combinées à leur destination.

» 2° Quand il sera ordonné aux troupes de débarquer, elles devront entrer dans les bateaux, selon l'ordre où elles se trouveront dans les rangs.

» 3° Elles devront s'asseoir ou se tenir debout, suivant qu'il sera jugé convenable, et dès qu'une fois elles seront placées, il leur faudra rester parfaitement tranquilles et observer le silence.

» 4° Elles devront porter avec elles, mais non pas sur elles, leurs havresacs ; et en quittant les bateaux, elles se les chargeront sur le dos ou les placeront sur la plage, dans l'ordre où elles se tiendront, selon qu'il leur sera prescrit.

» 5° Les régiments se formeront en colonnes contiguës, à un quart de distance.

» 6° Elles ne chargeront pas avant d'avoir débarqué, et elles ne le feront pas alors sans en recevoir l'ordre.

» 7° Les chevaux fournis pour le service seront débarqués après le débarquement des troupes.

» 8° Les officiers et les soldats devront porter du pain et de la viande salée pour trois jours et apprêtée. Les soldats auront leur bidons plein d'eau.

» 9° Les outres d'eau seront également débarquées et placées avec les munitions de réserve; et les chevaux destinés à ce service, si l'on peut les prendre, ce qui est maintenant douteux, seront amenés sur le rivage aussitôt qu'on le pourra.

» 11° Il est nécessaire que les officiers n'emportent, dans le premier cas, sur la plage, que les objets qu'ils peuvent porter eux-mêmes.

» 11° L'état-major du service médical, attaché aux divisions et aux brigades, débarquera en même temps qu'elles.

» 12° Les batteries débarqueront avec les divisions auxquelles elles sont attachées, aussi bien que les sapeurs qui sont dans une situation semblable. Ces derniers porteront avec eux ce qu'il leur faudra d'outils et d'instruments à faire des retranchements.

» 13° La division de cavalerie légère débarquera la première. Quatre compagnies du 2e bataillon de la brigade des carabiniers seront attachées à chacune des brigades de la division et formeront l'avant-garde.

» 14° Suivra la première division, puis la seconde, la troisième et la quatrième.

» 15° La cavalerie sera prête à débarquer, mais elle ne débarquera point avant qu'elle n'en reçoive l'ordre spécial; elle prendra avec elle des grains et des fourrages pour trois jours.

» 16° Les autorités navales pourvoiront au débarquement de ce qu'il faut justement de chevaux des officiers de l'état-major, et il est recommandé à ces officiers de mettre sur leurs chevaux des grains et des fourrages pour trois jours.

Ordre du débarquement.

» Quand les troupes seront dans les chaloupes, elles se formeront sur le côté des vaisseaux qui fait face au rivage et d'où elles débarqueront, prêtes à se former en ligne de front, au signal qu'en donnera *l'Agamemnon*. Les bateaux devront se tenir à vingt pieds de distance des rames et avirons les uns des autres.

» Ils devront observer attentivement les signaux, afin que l'ordre de se former en ligne ne soit pas pris pour celui de s'avancer. C'est en ligne et de front qu'ils s'avanceront : ils devront apporter le plus grand soin à conserver la ligne, afin qu'aucun bateau ne la dépasse ou ne se trouve en arrière; mais tous se dirigeront vigoureusement et avec ensemble vers le rivage, en observant le plus rigoureux silence.

Arrangements.

» Il sera attaché à chaque division un vapeur de guerre pour donner

assistance en cas de besoin pendant qu'on sera en mer. *Le Triton* et *le Spitfire* recevront l'ordre de mouiller comme points de limite pour la division légère, et comme étant un guide général pour les autres.

» Les bateaux de la flotte qui débarqueront l'infanterie seront rangés en division : dans l'une, les chaloupes et les bateaux des troupes; dans une autre, les bateaux à tambour de roues de vapeurs ; dans une troisième, les bateaux du service de transport.

» Tous les officiers auront copie de ces instructions.

» Tous les équipages des bateaux porteront dans leurs havresacs leurs provisions du jour, et leur ration d'eau-de-vie dans une petite gourde.

Instructions du service médical.

» Dans le cas où l'armée aurait à effectuer un débarquement sur une côte ennemie, se trouvant face à face avec des troupes qui lui opposeraient de la résistance, les soldats, avant que de quitter les vaisseaux, devront prendre un bon repas, et apprêter avant le départ tout ce qui paraîtra nécessaire pour être servi. Pour cela, le porc vaut mieux que le bœuf, parce qu'avec les légumes que les soldats peuvent trouver sur la plage, il donne plus de vigueur.

» Les fonctionnaires du service médical débarqueront avec les derniers bateaux de leurs régiments, et porteront avec eux leurs havresacs, leurs appareils à pansement et les civières, si l'ennemi s'oppose au débarquement, de façon à pouvoir faire porter sur-le-champ les blessés aux bateaux, qui les transporteront aux vaisseaux réservés pour les recevoir. On aura soin que chaque vaisseau employé à ce service soit pourvu d'eau et d'une tasse en corne. »

De son côté, le prince Menschikoff, qui commande à Sévastopol, a concentré sur le littoral criméen tous les condamnés disséminés dans les citadelles d'Alexandrowsk, de Bachnut, de Slawiansk et de Tchugujew, et leur fait élever des retranchements qu'il inspecte avec soin. Il excite les travailleurs, encourage les vaillants et châtie les paresseux; on dit même qu'à Pérékop, le 24 août, il a souffleté un major pour n'avoir pas instantanément exécuté un de ses ordres. Cette brutalité a

son excuse en ce qu'elle est inhérente à la hiérarchie russe. Ainsi le prince Menschikoff, sans un murmure, recevrait de l'empereur l'indigne traitement que lui-même a infligé à l'un de ses inférieurs.

A Odessa, le commandant de place Armenkoff organise en milices civiques tous les habitants capables de porter les armes, tandis que le gouverneur Krusenstern, après avoir évacué les blés sur Tirasopol, cherche par cette proclamation, du 30 août, à parodier l'héroïsme de Rostopchin à Moscou :

« HABITANTS D'ODESSA,

» L'ennemi se montre de nouveau en vue de notre ville plus fort que jamais. Nous sommes armés et bien préparés. Nous saurons nous opposer de la manière la plus énergique à toute tentative de débarquement de l'ennemi. Mais les canons des bâtiments ennemis ont une longue portée. Cependant ne vous effrayez pas, il y a aussi des moyens pour résister à ce danger. Préparez des toiles et des peaux mouillées, et jetez-les sur les bombes que l'on pourrait lancer sur la ville. Il faudra tenir des seaux d'eau sur les toits pour pouvoir immédiatement éteindre les incendies. Si néanmoins l'ennemi, fort de ses canons à longue portée, continue opiniâtrément le combat, nous nous retirerons à Tirasopol après avoir réduit la ville en cendres pour que l'ennemi n'y trouve pas un abri. Malheur à celui d'entre vous qui resterait en arrière pour éteindre l'incendie !

» KRUSENSTERN, *gouverneur*. »

Mais qu'importent ces vaines démonstrations, notre armée précipite ses préparatifs. L'énergie du maréchal semble s'être à tous inoculée. Lui-même, malgré son anévrisme, se multiplie et donne à chacun l'exemple, oubliant ses souffrances à force de les dissimuler. A tous ces enthousiasmes, à tous ces dévouements qui couvent, impatients de se faire jour, il ne faut qu'une étincelle ; cette proclamation de l'Empereur vient en déterminer l'explosion :

« SOLDATS ET MARINS DE L'ARMÉE D'ORIENT,

» Vous n'avez pas encore combattu, et déjà vous avez obtenu un éclatant succès. Votre présence et celle des troupes anglaises ont suffi pour contraindre l'ennemi à repasser le Danube, et les vaisseaux russes restent honteusement dans leurs ports. Vous n'avez pas encore combattu, et déjà vous avez lutté avec courage contre la mort. Un fléau redoutable, quoique passager, n'a pas arrêté votre ardeur. La France et le souverain qu'elle s'est donné ne voient pas sans une émotion profonde, sans faire tous les efforts pour vous venir en aide, tant d'énergie et tant d'abnégation.

» Le premier consul disait en 1799 dans une proclamation à son armée :

« La première qualité du soldat est la constance à supporter les fatigues et les » privations, la valeur n'est que la seconde. »

» La première, vous la montrez aujourd'hui; la seconde, qui pourrait vous la contester? Aussi nos ennemis, disséminés depuis la Finlande jusqu'au Caucase, cherchent avec anxiété jusqu'à quel point la France et l'Angleterre porteront leurs coups, qu'ils prévoient bien être décisifs, car le droit, la justice, l'inspiration guerrière sont de notre côté.

» Déjà Bomarsund et deux mille prisonniers viennent de tomber en notre pouvoir. Soldats ! vous suivrez l'exemple de l'armée d'Égypte; les vainqueurs des Pyramides et du mont Thabor avaient comme vous à combattre des soldats aguerris et la maladie; mais, malgré la peste et les efforts de trois armées, ils revinrent honorés dans leur patrie.

» Soldats ! ayez confiance en votre général en chef et en moi. Je veille sur vous, et j'espère, avec l'aide de Dieu, voir bientôt diminuer vos souffrances et augmenter votre gloire. Soldats ! à revoir.

» NAPOLÉON. »

CHAPITRE VI.

Destruction de Bomarsund. — Départ des flottes. — Les russes ruinent le fort de Hangoë. — Les prisonniers russes en France et en Angleterre. — Le choléra à Bomarsund. — Visite à Flaca. — Touchante allocution du pasteur. — Les portraits de l'Empereur Napoléon et de l'Impératrice Eugénie. — Les lauriers de Bomarsund. — Fin de la campagne de la Baltique. — Récompenses aux officiers, sous-officiers et soldats qui se sont particulièrement distingués pendant l'épidémie. — Embarquement des troupes de Crimée. — Retards des Anglais. — Rapport de l'intendant-général. — Nouvelle commission d'exploration. — Débarquement à Eupatoria. — Fausse attaque sur la baie de Katcha. — Ordre du jour du maréchal Saint-Arnaud. — Lettre des généraux alliés à Omer-Pacha. — Marche des troupes. — La cavalerie anglaise et les cosaques. — Bataille de l'Alma. — Ordres du jour du maréchal Saint-Arnaud et de lord Raglan. — Promotions et décorations qui en sont la suite. — Épisodes de la journée. — Soins aux blessés. — Départ de ces derniers pour Constantinople. — Le général Thomas. — Passage de la Katcha et du Belbeck. — Occupation de Balaklava. — Mort du colonel Tarbouriech. — Le commandement en chef est remis par le maréchal au général Canrobert. — Mort du maréchal.

(SEPTEMBRE 1854.)

Voici quelle est, au 1er septembre, l'état des fortifications de Bomarsund: La tour de Tzée a sauté sous les boulets russes, après sa prise par nos soldats; les anglais ont ruiné celle de Nortich, et celle de Presto a été détruite par le général Niel. Vingt fourneaux de mine, répartis dans les casemates du grand fort et reliés entre eux par une mèche de plus de deux mille mètres de longueur, sont prêts à jouer.

Le 2, dans la matinée, les tambours battent le rappel et annoncent que l'œuvre de destruction touche à son terme. Aussitôt chacun s'éloigne de la citadelle pour courir aux collines, du sommet desquelles on peut sans danger contempler le spectacle. Les habitants de l'archipel se

mêlent, sur cet amphithéâtre, à nos soldats et à nos marins; aucune expression chagrine ne se lit sur le visage de ces indigènes; c'est qu'ils comprennent, en leur naïf instinct, que la forteresse était bien plus, pour eux, une menace qu'une protection.

A sept heures et demie, les soldats du génie allument la mèche et se replient, en courant, sur les spectateurs. Des détonations successives ébranlent le sol et se répercutent dans les échos de la falaise; on dirait que des milliers de canons tonnent à la fois; d'énormes blocs de granit, lancés en l'air comme la pierre d'une fronde, jonchent au loin le plateau de leurs débris calcinés; les tourbillons de flammes embrasent l'horizon et, dans les nuages de fumée, sifflent, sinistres éclairs, des grappes d'obus. A peine le regard a-t-il eu le temps d'embrasser l'ensemble de cette magnifique horreur, qu'il ne reste plus de l'imposante citadelle de Bomarsund qu'un amas informe de ruines, sur lesquelles l'incendie darde ses mille langues de feu.

Après cette exécution des ordres qu'elles ont reçus, les troupes expéditionnaires regagnent la baie de Ledsund, les généraux et l'état-major sur *le Fulton*, et *le Phlégéton* remorquant le vaisseau amiral *l'Inflexible* qui, le dernier, déroule les couleurs nationales dans la baie de Lumpar.

Quelques jours auparavant, le 27 août, sur le bruit de l'entrée des croiseurs anglo-français dans le golfe de Finlande, les russes ont eux-mêmes détruit la citadelle d'Hangoë, comprenant la tour de Meyerfeld, celle de Gustave-Adolphe et le grand fort de Gustafsvarn.

Une convention du 10 mai, promulguée le 29 août, a ainsi réglé le sort des prisonniers ;

1° La France et l'Angleterre se répartiront d'une manière égale, autant que possible, les prisonniers de guerre ;

2° Si l'un des deux pays en a à entretenir un plus grand nombre, tous les trois mois le compte de l'excédant des dépenses sera établi et le gouvernement de l'autre pays lui remboursera cet excédant.

3° Il en sera de même si un des deux pays en a un certain nombre pendant un plus long temps à sa charge.

En vertu de cette convention, mille des prisonniers de Bomarsund

sont remis au commodore Grey et les mille autres embarqués sur *la Sirène* et *la Cléopâtre.*

Le général Bodisco, prisonnier sur parole, est conduit au Hâvre avec sa femme et son fils par la frégate à vapeur *le Souffleur;* il est accompagné d'un capitaine du génie, du neveu de ce capitaine, appartenant au corps des cadets, et d'un autre officier; sa suite se compose d'un soldat finlandais et d'une femme de chambre. Le gouvernement français l'ayant autorisé à résider où il voudra, à l'exception de Paris, le général se retire à Evreux, après un séjour d'une semaine au Havre dont la population lui témoigne de sympathiques égards et une affectueuse déférence.

Au reste, il faut le dire à la louange de notre pays, les prisonniers russes sont partout bien accueillis. Dans le faubourg Saint-Antoine, les nombreux ouvriers de ce quartier industriel fraternisent avec eux chez les marchands de vin; ils poussent même si loin la bonne réception que le commandant de l'escorte est obligé d'intervenir en leur faisant observer que de nouvelles libations retarderaient forcément la marche du convoi.

— Bah! laissez donc, sergent, la patrie est pour eux au fond de la bouteille! répond avec l'à-propos français un des amphitryons.

Et les russes s'éloignent aux cris cent fois répétés de :

— *Bono* français! *bono* français!

C'est l'île d'Aix, à l'embouchure de la Charente, qui est assignée pour lieu de détention aux prisonniers. Ils y arrivent, le 15 septembre, au nombre de neuf cent quatre-vingt-dix-huit, dont vingt-neuf officiers et neuf cent soixante-neuf sous-officiers et soldats. Parmi ces derniers, on compte trois soldats de la garde impériale, quelques cosaques du Don et du Dniester; le reste appartient à l'artillerie et au vingt-deuxième régiment de ligne.

Par ordre du général Baraguey-d'Hilliers, les officiers ont conservé leurs armes. Leur uniforme se compose d'une tunique bleue avec revers et collet rouge écarlate, d'une casquette plate, bleue, avec bourdaloue rouge; les épaulettes sont d'argent, variant de grosseur et de rangs de franges, suivant les grades. L'uniforme des soldats se

compose d'une longue capote gris-marron par dessus un habit vert foncé à courtes basques, avec collet et passe-poils rouges, d'un pantalon bleu, d'une casquette plate, noire, à visière recourbée, entourée d'un bourdaloue rouge. Tous portent les moustaches et les cheveux en brosse comme nos troupes; quelques-uns seulement ont les favoris d'ordonnance. Seize femmes et une quarantaine d'enfants accompagnent les captifs. Deux d'entre elles sont particulièrement intéressantes : la première a perdu son mari pendant la traversée et reste veuve avec trois petites filles; la seconde s'est par erreur embarquée sur un vaisseau français, tandis que son mari faisait partie du détachement remis au commodore Grey. Ces femmes sont généralement laides, mais leur simple toilette est toujours d'une exquise propreté; avec leurs foulards de couleur noués en fanchon sur la tête, elle ressemblent aux marchandes de balais bavaroises; toutes ont les cheveux blonds, à l'exception d'une juive qui est très-brune.

La garnison de l'île d'Aix est renforcée de deux compagnies détachées du 6e régiment de ligne, lors de l'installation des prisonniers. On loge ces derniers dans les bâtiments affectés jadis aux captifs arabes et dans le fort Liodot qui défend l'entrée de la Charente. Un pavillon de l'hôpital et l'aile du génie militaire sont mis à la disposition des officiers, avec des lits pareils à ceux qu'on affecte aux malades dans les hôpitaux. Les soldats sont couchés, comme nos troupiers au bivouac, sur un sac de campement rempli de paille, avec une bonne couverture de laine pour se couvrir. Leur nourriture se compose de pain de munition, blanc comme celui de deuxième qualité et bluté au vingtième, de deux cent cinquante grammes de viande fraîche et de six décagrammes de légumes secs (haricots, pois, lentilles, fèves etc.); ils s'en montrent fort satisfaits, surtout du pain; celui qu'ils mangeaient à Bomarsund était noir et mélangé de terre et de paille. Étant assez bien fournis d'argent, ils joignent à cet ordinaire de fréquentes rasades d'eau-de-vie et de nombreuses pipes de tabac.

Les officiers affichent une extrême sobriété; ils prennent le thé matin et soir et dînent vers deux heures. Ainsi que leurs soldats, ils fument beaucoup.

Les deux premières semaines, on laisse aux captifs tout leur temps, sous la condition de répondre à trois appels, deux aux heures des repas et un au milieu de la journée; mais, plus tard, on les emploie aux fortifications de l'île qui exigent des réparations, et ils s'acquittent de corvée avec bonne humeur et docilité.

Le soldat russe est traité par ses chefs avec un dégradant mépris; il semble être à leurs yeux pétri d'un plus grossier limon, animé d'une intelligence moins noble qu'eux-mêmes, et, chose bizarre! ces officiers affectent tous une grande austérité de principes religieux, et se disent les fervents disciples du Nazaréen qui a prêché la fraternité, en conseillant aux hommes de s'aimer les uns les autres, et l'égalité en annonçant que les premiers seraient les derniers et les derniers les premiers! Ah! s'ils avaient au cœur un peu de l'esprit de ces maximes dont les mots reviennent incessamment sur leurs lèvres, ils comprendraient que ce déshérité est leur frère, et, comme dans la parabole du samaritain, ils verseraient l'huile et le vin sur ses blessures. Alors, au lieu de soldats-machines évoluant apathiquement autour du cercle des prescriptions, ils auraient, ainsi que nous, des troupes ardentes, attelant au devoir leur intelligence et leur dévouement, et le poussant ainsi jusqu'à l'héroïsme.

Quand un de leurs chefs passe devant les prisonniers, c'est à peine s'il répond par un dédaigneux regard à leur salut respectueux; aussi se montrent-ils honorés et reconnaissants du signe de tête que leur envoient, en pareille circonstance, les officiers français. Nos troupiers poussent avec eux la familiarité plus loin, et s'ingénient de cent mille façons à leur donner des talents de société, à leur inculquer le beau langage et à les façonner aux belles manières.

Ici, trois cosaques apportent toute leur attention à la confection d'une soupe à la française qu'ils s'obstinent, en dépit des observations de leur professeur, à avaler en partie double, le pain d'un côté, le bouillon de l'autre.

Là, les artilleurs, prenant des leçons de boxe et de savate, mesurent la terre avec une infatigable patience. Plus loin, c'est la canne et le coup de tête des *bons gars* de la Bretagne qu'on enseigne aux chasseurs de la ligne.

Ailleurs, un autre groupe écoute, bouche béante, un vieux chevronné qui, en argot de caserne, lui explique les règles de la langue française. Pauvre langue! à l'entendre ainsi parlée, Montaigne la déclarerait plus que jamais ondoyante et variable, et ni Boileau, ni Vaugelas, ni Patru ne la reconnaîtraient.

La récréation succède à la classe; elle se compose immanquablement de chansons et de noëls de corps de garde, dont les russes sont autorisés, vu leur peu de pratique de notre idiôme, à ne répéter que le refrain. Rien de plus comique que ces enfants du Nord détonnant gravement : *Drinn drinn* ou *Sur l'air du Tra la la la.*

Un des correspondants auxquels nous empruntons ces détails familiers ajoute :

« De notre côté, nous avons lié connaissance avec les officiers russes, auxquels nous avons fait une cordiale réception. Ils se sont rendus à notre invitation en grande tenue et revêtus de leurs uniformes, qui sont assez bien, quoique un peu simples et trop sombres. Pendant toute la soirée, la conversation a été très-animée, et leurs confidences nous ont éclairci bien des points qui restaient obscurs ou douteux pour nous. Du reste, ils sont très-sages et fort modérés dans leurs appréciations; aussi nous avons pu, sans indiscrétion, aborder sur la politique les questions les plus scabreuses sans crainte de les froisser ou d'être froissés par eux. Le gouverneur civil, qui est officier aux tirailleurs de la garde impériale, M. Furihielm, paraissait surtout touché de notre accueil :

» — Nous ne sommes que des machines de guerre, m'a-t-il dit; une fois hors du champ de bataille, nous n'avons plus d'ennemis, nous n'avons que des frères, comme le prescrit toute religion.

» Le colonel paraît fort instruit, surtout en artillerie; il connaît toutes nos armes, vante beaucoup la carabine de nos chasseurs, qu'il met bien au-dessus de l'arme des chasseurs-tirailleurs russes, quoique celle-ci soit plus légère et plus courte.

» Un des officiers les plus distingués est le lieutenant-colonel du génie Alexandre Kranshold, qui a vu, comme l'ont dit les journaux, le général Niel venant reconnaître l'emplacement de la batterie dirigée

contre la tour principale, et ne comprend pas qu'il ait pu échapper à la mitraille qu'on a lancée contre lui.

» Il blâme énergiquement le système de fortifications adopté en Russie. A Bomarsund, les casemates étaient si mal disposées, qu'après plusieurs coups de canon tirés, les soldats étaient aveuglés et asphyxiés par la fumée. Le même vice de construction existe à Cronstadt et à Sévastopol.

» Outre ces officiers, la réunion comptait encore le lieutenant-colonel major Guillaume Tamelakh, qui commandait la place à Bomarsund, le lieutenant-colonel d'artillerie, le commandant de l'infanterie et le major commandant les tirailleurs; enfin, dix-huit capitaines, lieutenants-capitaines, lieutenants et sous-lieutenants. Tous sont finnois ou polonais, sauf un cosaque et trois russes pur sang. L'officier cosaque est en capote comme les soldats; il paraît, du reste, qu'en temps de guerre, les officiers, pour ne pas être reconnus par l'ennemi, doivent porter la capote du soldat.

» En dépit de certaines appréciations peu bienveillantes, tous les soldats russes que j'ai vus sont très-propres. »

Les prisonniers échus à l'Angleterre sont moins favorisés que les nôtres; on les loge sur des pontons où une ration quotidienne, soit de biscuit, soit d'une livre et quart de pain frais, et d'une quantité raisonnable de sucre, de thé, de chocolat, de gruau, de viande fraîche, de légumes et de fruits, leur est assurée. Ce n'est pas que les russes aient d'ailleurs à se plaindre de mauvais procédés en Angleterre, bien au contraire. Ainsi, le capitaine Stewart, du *Termagant*, conduisant à Sheerness le capitaine du génie Swearoff, le capitaine Millart et le lieutenant Blüm, tous trois avec leurs femmes, et cent quatre-vingt dix-neuf soldats russes, offre un dîner d'adieu aux officiers et aux dames, avant que de les déposer sur le ponton *le Devonshire*. Swearoff porte au dessert un toast au capitaine et le remercie de ses bons soins pendant la traversée. Le capitaine Stewart lui fait raison en émettant le vœu d'une prompte libération.

Ainsi encore, un peu plus tard, lorsque cent soixante-dix des prisonniers de Sheerness, dont quinze officiers et cinq femmes, sont

transférés à Lewes, dans l'ancienne prison du comté de Sussex, ils sont, à toutes les stations du chemin de fer, l'objet des égards et des prévenances des autres voyageurs.

Nous ne pouvons clore nos pages sur l'expédition de la Baltique, sans y mentionner le passage du choléra. Comme au Pirée, à Gallipoli et en Bulgarie, le fléau a sévi dans l'archipel d'Aland. Le 16 juillet, un cas est signalé à bord du vaisseau français *l'Austerlitz*; le lendemain même de la prise de Bomarsund, la contagion envahit l'île d'Aland.

Les tentes et les baraques de l'ambulance, installée au village de Fimby, sont encombrées en quelques heures, et ce n'est pas trop des efforts combinés des aumôniers, des médecins, des pharmaciens, des infirmiers et des employés de l'intendance, pour combattre l'invasion de l'épidémie et en arrêter le développement. Les équipages de nos vaisseaux sont également affectés, mais nulle part on ne souffre comme dans l'île de Presto. Les compagnies d'infanterie de marine qui ont été débarquées sur ce point, relèvent quatorze victimes en prenant terre. Heureusement le digne commandant de l'escadre, M. le vice-amiral Parseval-Deschênes veille à tout, et au bout d'une heure, un service de santé est organisé et fonctionne à Presto. Le nombre des agents subalternes étant insuffisant, les aumôniers, les officiers, les soldats s'improvisent infirmiers, présentent les boissons aux malades, les roulent dans les couvertures de laine, les frictionnent, qui avec des morceaux de flanelle, des pans d'habits russes, qui avec du foin, voire des orties. C'est que les objets de pansement font défaut comme les bras, tant l'irruption du mal a été soudaine, imprévue, envahissante......

Les amiraux et tout le corps d'officiers ne quittent pas les ambulances, encourageant les hommes valides, consolant les malades et recevant les dernières volontés des agonisants, testaments naïfs qui parlent tous de la patrie, la grande famille, de la famille, la sainte patrie. De ces doigts que la mort va glacer et raidir, s'échappent de modestes économies, des bagues, des montres, des boucles de cheveux qui iront consoler au pays une vieille mère ou une jeune fiancée. Un

breton remet à son capitaine deux francs qui payeront deux messes pour le repos de son âme; un autre, charge l'aumônier de *l'Algérie* d'adresser en son nom, au village natal qu'il a scandalisé par le spectacle de ses erreurs de jeune homme, des excuses publiques.

Beaucoup en réchappent et peuvent réclamer aux dépositaires les gages de leurs dernières volontés; ceux qui succombent sont inhumés avec une sollicitude filiale. Chaque cadavre a son linceul, sa bière et sa tombe; une croix de bois, portant le nom et le grade du mort, surmonte chaque fosse, et la piété de quelque frère d'armes y ajoute ou des gazons en croix, ou des arbres verts que les indigènes promettent de respecter.

La flotte anglaise, atteinte comme la nôtre, compte aussi des victimes; le seul équipage du *Termagant* a dix-sept morts sur quarante-trois malades.

Enfin nous allons quitter cette terre en y laissant, face à face, la forteresse écroulée et notre cimetière; mais avant le départ, les habitants de Flacca, l'un des plus forts villages de la baie de Ledsund, invitent nos officiers à leur venir faire les adieux.

Dans une salle de la maison commune que décorent les portraits de l'Empereur et de l'Impératrice des français, encadrés de fleurs et de feuillages, une modeste collation a été dressée; le maire, les syndics des hameaux environnants, le pasteur et les notables de Flacca en font les honneurs à nos officiers avec une touchante cordialité, puis, à la fin, le pasteur, beau vieillard à cheveux blancs, leur adresse en suédois une allocution que l'interprète traduit ainsi :

« MESSIEURS LES OFFICIERS,

» Au moment où vous allez quitter à jamais nos campagnes pour retourner en France où vous attendent les objets chers à votre affection, recevez l'expression de notre sincère reconnaissance pour la manière pleine de bienveillance et d'humanité dont vous nous avez traités.

» Nous avons été des amis pour vous et vos dignes alliés.

» Vous avez protégé nos familles, respecté nos propriétés, secouru nos misères.

» Merci! nobles étrangers! Que l'empereur qui commande à votre grande et magnanime nation reçoive les sentiments de profonde gratitude de nos cœurs reconnaissants, lui qui vous a envoyés.

» Bientôt, vous serez loin.... Dans quelques jours la neige blanchira nos bois et nos plaines; la terre d'Aland reposera sous son enveloppe de glace.

» Retirés dans nos maisons, agenouillés autour du foyer, à l'heure de la prière, nos pensées se reporteront vers vous.

» Nous demanderons à Dieu qu'il rende la paix au monde, qu'il vous donne le bonheur que vous méritez, à vous et à votre brave amiral, que nous avons appris à aimer et à admirer. »

Au moment de partir, un officier, désignant les portraits de Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie, demande s'il ne pourrait pas s'en procurer de semblables, afin de les emporter en France (ces portraits, coloriés à la manière allemande, sont d'une ressemblance frappante et de beaucoup supérieurs aux enluminures de nos marchands d'estampes); on lui répond que chaque habitant de Flacca possède un pareil exemplaire, mais quelque prix qu'il y mette, nul ne veut lui céder le sien.

— Vous allez les retrouver vivants, laissez-nous leurs images, dit chacun en éludant ses offres.

Et comme il interroge le pasteur sur la cause de cette affection des alandais pour nos souverains :

— Ah! c'est qu'ils doivent être bons, ceux-là qui ont de pareils enfants! réplique mélancoliquement le vieillard.

Tout est prêt sur la flotte pour l'appareillage; la saison rigoureuse va venir et les gros temps ne sauraient permettre aux vaisseaux de haut bord d'arriver à Cronstadt; d'un commun accord, les commandants français et anglais déclarent terminée l'expédition dans la Baltique, et l'amiral Parseval-Deschênes ramène à Cherbourg son escadre, tandis que le commodore Grey croise devant Rewel et dans le golfe de Bothnie, jusqu'au jour où les glaces ferment les ports russes.

Avant que de quitter Bomarsund, un détachement de nos marins,

comme, aux jours de la Grèce antique, les prêtres d'Apollon, lors des Daphnéphories, a parcouru tous les jardins, en quête d'une branche de laurier pour la rapporter à l'Empereur; mais, bien que des laurinées la famille soit nombreuse, — depuis l'utile laurier-cerise jusqu'à l'agréable laurier-rose, — il n'y a pas aperçu l'ombre d'un daphné.

— Mes enfants, s'est écrié un vieux maître d'équipage, ne vous étonnez point de la chose; la gloire ne connaissant pas le chemin de ces latitudes rhumatismales, son arbuste ne saurait s'y trouver, mais, aujourd'hui que nous y avons passé, il en poussera; nos canons n'ont pas ménagé la graine.

— Avec tout ça, l'Empereur n'aura pas son bouquet! fait observer un matelot.

— Tu crois?... eh bien! et ces sapins que nous venons de planter sur la fosse de nos défunts! coupons-en quelques branches, camarades, ça sera les lauriers de Bomarsund; on peut leur donner cet avancement, elles ont ombragé des braves.

Et sur ce mot, chacun a coupé un rameau vert, dont, plus tard, le faisceau est remis à l'Empereur, au camp de Boulogne.

Notre expédition dans la Baltique ne sera pas infructueuse, et la destruction des fortifications d'Aland donnera au czar la mesure de nos forces. Pourquoi faut-il que le choléra soit venu moissonner des hommes qu'avait respectés la mitraille ennemie!... Grâce à Dieu, la France s'est montrée assez forte pour tenir tête à son double adversaire, et sur les deux champs de bataille, elle a vaincu! ici, par sa bravoure; là, par sa science et son dévouement.

Ah! le maréchal Saint-Arnaud disait vrai à Varna:

— La France est la grande nation!

Notre assimilation de l'ambulance des cholériques à un champ de bataille n'a rien d'hyperbolique, nous n'en voulons pour preuve que les nombreuses victimes laissées par le corps de santé militaire sur le théâtre de sa lutte avec le fléau: les médecins-majors Poutier et Lagèze, les aides-majors Musard, Plassan, Claquard, Stéphani, Dumas et Gérard. Ceux-là aussi sont des héros, mieux encore, des martyrs..... et leurs palmes valent toutes les autres! Murat, Désaix, Kléber, braves

entre les plus braves, ne pâlirent-ils pas en voyant Desgenettes s'inoculer, à Jaffa, le virus pestilentiel?

C'est donc à juste titre que l'Empereur accueille la nouvelle de la défaite de l'épidémie comme une victoire, et récompense ceux qui se sont signalés aux ambulances.

A cette occasion, des décrets des 21 septembre, 11, 14 et 21 octobre, nomment, dans l'ordre impérial de la Légion d'Honneur :

Armée d'Orient.

COMMANDEUR.

Lévy, directeur médical de l'armée.

OFFICIERS.

Intendance.

De Molines, sous-intendant de 1re classe.
Bligny-Bondurand, id.
Du Cor de Duprat, id. de 2e classe.

Corps médical.

Salleron, médecin principal de 2e classe.
Perrier, médecin major de 1re classe.
Grillois, id.
Eichacker, id.

CHEVALIERS.

Aumônerie.

L'abbé Gloriot.

28e régiment d'infanterie de ligne.

Grosjean, lieutenant.

23e régiment d'infanterie légère.

Gosse, sous-lieutenant.

Gendarmerie d'Afrique.

Chastain, brigadier à cheval, détaché.

Corps médical.

Haspel, médecin major de 1re classe.
Latour, id. de 2e classe.
Pellier, id. de 2e classe.
Brumens, aide-major de 1re classe.
Burlureaux, id.
Vaghette, id.
Bertrand, id.
Seigle, id.
Raoult-Deslongchamps, id.
Barberet, id.
Castaing, id.
Cuignet, id.
Tirard, aide-major de 2e classe.
Constantin, id.
Delune, id.
Cavaroz, id.
Xanthopulo, médecin turc, envoyé à Gallipoli.
Jeannel, pharmacien principal de 2e classe.

Intendance.

Gayard, adjudant de 1re classe.

Administration.

Delcambre, officier comptable de 1re classe.
Deprez, id. de 2e.

Service des hôpitaux.

Sauvage, adjudant en premier.
Clavette, infirmier-major sergent.

Flotte de la mer Noire.

OFFICIERS.

Aumônerie.

L'abbé Cresp, aumônier supérieur de la flotte.

Corps médical.

Marroin, chirurgien principal de l'escadre de la Méditerranée.
Beau, chirurgien de 1re classe.

CHEVALIERS.

Aumônerie.

L'abbé Bellée.

L'abbé Gros.
L'abbé Dégerine.

Corps médical.

Gourrier, chirurgien de 1re classe.
Leroy de Méricourt, id.
Bourgarel, id.
Pellegrin, chirurgien de 2e classe.

Manœuvriers.

Tournier, 1er maître.

Corps expéditionnaire de la Baltique.

Corps médical.

Bonacorsi, aide-major de 1re classe.

Cinq décrets des 15 et 21 septembre, 14 et 21 octobre et 4 novembre confèrent la médaille militaire aux sous-officiers et soldats dont les noms suivent :

Armée d'Orient.

3e régiment du génie.

Léonard, caporal.

9e régiment d'artillerie.

Bresson, canonnier.

13e régiment d'artillerie.

Poujade, maréchal-des-logis.

1er régiment de hussards.

Kœstel, brigadier.
Stadler, hussard.

1er régiment de zouaves.

Bulton, sergent.
Roy, id.
Boutet, id.
Delafargues, caporal.
Darnault, id.
Curet, id.
Lainé, zouave.
Marionneau, id.
Duval, id.
Rémond, id.
Barron, id.
Levai, id.

1er bataillon de chasseurs à pied.

Drouard, sergent.
Mazen, caporal.

3e bataillon de chasseurs à pied.

Montbuy, chasseur.

9e bataillon de chasseurs à pied.

Feray, caporal.
Gros, chasseur.
Papier, chasseur.

Bataillon de tirailleurs algériens.

Lekal-ben-Kassem, soldat.

7e régiment d'infanterie de ligne.

Ferrand, sergent.

20e régiment d'infanterie de ligne.

Lassagne, sergent-major.
Maestracci, sergent.
Delibes, caporal-sapeur.
Odru, caporal.
Brugeiroux, voltigeur.
Perroncel, id.
Lapierre, id.
Borsat, id.
Chervalier, id.

27e régiment d'infanterie de ligne.

Bontus, sergent-major.
Lesueur, caporal.
Gelos, grenadier.
Chapy, voltigeur.

28e régiment d'infanterie de ligne.

Delaporte, sergent.

46e régiment d'infanterie de ligne.

Gautier de la Guistière, sergent.

23e régiment d'infanterie légère.

Bodin, sergent.

2e escadron du train des équipages.

THOMASSIN, maréchal-des-logis.
TRIBALET, 2e soldat.

Service des hôpitaux.

MAILLOT, infirmier-major sergent.
CANDALON, id.
SCHWAIZER. id.
DUVAL, id.
SEIGNAU, id.
RIGAL, infirmier-major caporal.
RENAUDY, id.
BROSSY, infirmier soldat 1re classe.
LEMOUX. id.
HUCK, id.

Flotte de la mer Noire.

Régiment d'artillerie de marine.

LEGROS, sergent.

1er régiment d'infanterie de marine.

MAURICE, sergent.

Équipages.

LEGALL, matelot de 1re classe.
OSTER, matelot de 3e classe.
DE LEUSSE, novice.

Artillerie de bord.

STEINBACH, quartier-maître canonnier.
HÉTET, 2e maître.
SANTONI, id.

Manœuvriers.

MOUREAU, quartier-maître.

Voilure.

GAZIELLE, 1er maître.
BROUQUIER, id.
DAVID, 2e maître.
DONNAUD, id.
SOLARO, id.

Service des hôpitaux.

BARDOUX, infirmier-major.
ALBERT, id.
AMALRIC, id.
BAHER, id.
CHAUVIN, id.
LAZENNEC, 1er infirmier.
BLANC, 2e infirmier.

Corps expéditionnaire de la Baltique.

2e régiment d'infanterie légère.

BELBÈZE, sergent.
MONIER, caporal.

L'embarquement de l'armée d'Orient s'effectue le 1er septembre dans la rade de Baltchick; on n'a pu y procéder la veille à cause de la violence du vent qui aurait broyé les chalands chargés de troupes contre le flanc des navires. L'escadre turque rallie la flotte ce même jour, et le lendemain, dans la soirée, arrive sur *le Berthollet* le maréchal Saint-Arnaud, qui s'installe à bord du vaisseau-amiral *la Ville de Paris*. Le gros temps empêchant le transbordement des chevaux retient en vue de Varna les vaisseaux anglais; on les attend vainement le 3; enfin le 4, l'amiral Dundas écrit qu'il va lever l'ancre, et, sur le signal de l'amiral Hamelin, la flotte appareille à quatre heures du matin, par une fraîche brise du nord-ouest, les huit vaisseaux turcs à droite vers l'est, l'escadre de l'amiral Bruat au centre, et à gauche, l'escadre de l'amiral Hamelin.

Dans la soirée, lord Dundas écrit que les transports arrivés manquent d'eau et qu'il ne partira que le lendemain à l'aube. Le jour se lève, la matinée s'écoule et les vigies ne signalent aucune voile à l'horizon. Tandis que la flotte louvoie, le maréchal adresse par le capitaine du *Caton* une dépêche à lord Raglan dans laquelle il se plaint vivement de ces retards successifs. Le lendemain, à trois heures, *le Caton* revient apportant la nouvelle que l'escadre anglaise a appareillé le matin, à la suite d'une altercation assez chaude entre l'amiral Dundas et l'amiral Lyons, qui voulait partir la veille.

C'est le 8, à l'île des Serpents, que l'escadre anglaise et les deux convois, remorqués par des vapeurs, rallient la flotte ; le coup d'œil est véritablement imposant, formidable, magnifique : au milieu de la haute mer, unie comme une glace, et sous un ciel d'une éblouissante sérénité, — l'un des aspects les plus grandioses de la nature, — s'alignent sur trois rangs et montés par soixante mille hommes, cinq cents navires qui, avec leurs forêts de mâts, auxquels s'accrochent les agrès comme de gigantesques lianes, et dont les voiles grises, les pavillons omnicolores semblent le feuillage et les fleurs, matérialisent la plus vigoureuse personnification de la puissance humaine.

Durant les jours d'attente, M. l'intendant militaire Blanchot adresse, de la rade de Baltchick, au maréchal ministre de la guerre, un rapport sur l'organisation administrative de l'expédition. A ce rapport, en date du 5 septembre, nous empruntons les deux renseignements qui suivent :

Administration.

Le personnel de l'intendance attaché au quartier général se compose de :

MM.	Blanc de Molines, sous-intendant militaire de 1re classe.		
	De Séganville,	*id.*	2e classe.
	Viguier,	*id.*	*id.*
	Lévy, adjoint de 1re classe.		

Un sous-intendant et un capitaine faisant fonctions d'adjoint sont attachés à chacune des quatre divisions.

Le service des ambulances ne pouvant être organisé en Crimée dès les premiers jours, M. Bondurand, sous-intendant militaire, reste à Varna, chargé de surveiller les hôpitaux sur lesquels on évacuera les blessés jusqu'à nouvel ordre. L'intelligence et l'expérience de ce fonctionnaire qui exerce cette spécialité depuis l'ouverture de la campagne lui ont valu ce poste de confiance.

Approvisionnements.

Les vivres, calculés pour trente mille rationnaires, se composent de :

Biscuit. . . . . 25 jours	} rations de repas et de soupe.
Farine. . . . . 15 »	
Riz . . . . 45 »	rations à 90 grammes.
Sel . . . . 55 »	
Sucre . . . . . . } 50 »	ration double.
Café. . . . . . . }	
Salaisons. . . . . . 17 »	
Viandes fraîches . . 10 »	
Vin. . . . . 800,000 rations.	
Eaux-de-vie. . . . . . 400,000 «	

Le jour de la réunion des flottes, une nouvelle conférence entre les généraux et amiraux alliés se tient à bord de *la Ville de Paris ;* seul, lord Raglan est absent. On a appris que les russes occupent l'embouchure de la Katcha ; il importe donc de déterminer un autre lieu de débarquement. Le maréchal, en proie à une fièvre violente, quitte la séance en annonçant qu'il fera suivant la décision de lord Raglan, auquel il engage les autres membres d'en référer. Les amiraux Hamelin et Lyons, les colonels Trochu et Steel, montent alors sur *le Caradoc,* et y consultent le généralissime anglais ; mais cette visite est sans résultat décisif, et ce n'est qu'à la reprise de la séance sur *la Ville de Paris,* qu'on décrète une nouvelle exploration du golfe de Kalamita.

A six heures, la commission déléguée reçoit les dernières instructions

du maréchal, empêché par ses souffrances de l'accompagner, et fait voile vers la côte d'Eupatoria. Ses membres appartiennent aux deux nations et sont :

Sur *le Primauguet*, corvette à vapeur française : le général de division Canrobert, le général d'état-major de Martimprey, le général d'artillerie Thiry, le général du génie Bizot, l'amiral Bruat, les colonels Trochu et Lebœuf.

Sur *le Caradoc* : les généraux anglais lord Raglan, Burgoyne, Rose et Brown, et sur *l'Agamemnon*, le contre-amiral Lyons.

Le Sampson accompagne l'expédition pour la protéger de ses canons, si besoin est.

Les quatre navires se rapprochent du littoral et le longent à petite distance depuis le cap Chersonèse jusqu'au cap Loukoul. A Sévastopol, rien n'est changé, mais à la Katcha, au Belbeck, à l'Alma, les russes ont organisé la défense et installé des camps. Trente mille hommes environ sont répartis entre ces diverses positions. Remontant plus au nord, la commission finit par découvrir, entre la rivière d'Alma et Eupatoria, une plage intermédiaire, située par le parallèle de quarante-cinq degrés de latitude, complétement découverte et on ne peut plus propice à un débarquement de troupes; puis, rasant la côte d'Eupatoria qu'aucune fortification ne protége et où même la résidence d'une garnison lui semble douteuse, elle constate la nécessité d'occuper cette ville, qui sera le point d'appui des armées et des flottes, et abritera dans son immense lazaret les troupes mises à terre.

A la suite de cette reconnaissance, lord Raglan assemble les officiers de la commission, et leur demande de prendre une résolution prompte qui sera soumise à la sanction du généralissime français et des amiraux en chef. Le général Canrobert, que le maréchal a chargé de défendre le premier projet, comme offrant l'inappréciable avantage d'opérer la descente sur un point plus rapproché de Sévastopol et à proximité de l'eau douce, s'acquitte de sa mission; il fait ressortir qu'à l'endroit proposé en dernier lieu, nos soldats seront séparés de la rivière par une distance de vingt kilomètres et qu'ils auront nécessairement à souffrir; mais lord Raglan insiste pour l'adoption du second plan qui n'exige

pas un débarquement de vive force, et la majorité se ralliant à son opinion, il est décidé :

1° Que le débarquement, au lieu de s'effectuer sous le feu de l'ennemi, dans les baies de Katcha et de l'Alma, aura lieu sur la plage intermédiaire entre les rivières et Eupatoria, au lieu dit *Old-Fort* (Vieux-Fort), à sept lieues nord de Sévastopol.

2° Que le même jour, deux mille turcs, un bataillon français, un bataillon anglais, deux vaisseaux turcs et un vaisseau français occuperont Eupatoria.

3° Que trois ou quatre jours après le débarquement, l'armée se mettra en marche dans le sud, sa droite appuyée à la mer et à une escadre de quinze vaisseaux ou frégates à vapeur, qui la suivra le long du littoral, pour la protéger de son artillerie et assurer ses approvisionnements.

Le 11, la commission est de retour; elle soumet sa résolution au maréchal et aux amiraux Dundas et Hamelin. Le premier, qui, depuis le 6, n'a pas quitté le lit où le clouent les douleurs aiguës de son anévrisme, domine le mal par un énergique effort, et essaye à son tour de ramener les opinions à l'ancien projet; mais les généraux anglais persistent à défendre l'œuvre des derniers explorateurs; ils font valoir qu'à peu de distance d'Old-Fort s'élève, au milieu de plantureux pâturages peuplés de beaux troupeaux, le gros bourg de Starve-Ukrelemi. Le maréchal cède de guerre lasse; d'ailleurs, il a tant désiré la lutte, que partout où elle s'offre, elle est la bienvenue.....

Le 12, les escadres et les convois cinglent vers Eupatoria sur une ligne d'étendue de plus de sept lieues; à quatre heures de l'après-midi, *le Primauguet* porte au *Caffarelli* une dépêche qui prescrit au commandant du bord et au général Forey de nouvelles dispositions ainsi énoncées :

« Les frégates et corvettes portant les troupes de la 4e division (*le Descartes* et *le Primauguet* exceptés) devront se tenir prêtes à aller, avec les vaisseaux anglais, jeter l'ancre devant la rivière de Katcha, soit avant, soit après le mouillage de la flotte, suivant le signal qui leur en sera fait, et opérer une fausse attaque et un débarquement simulé dans

cette baie. Le commandant de ces bâtiments réunis devra donc, dans l'après-midi et surtout dans la nuit, opérer tous les préparatifs de ces débarquements, lancer des fusées, tirer des coups de canon.... Ces bâtiments effectueront ensuite leur départ, de manière à avoir rallié la flotte au jour.

» La baie d'Eupatoria sera le refuge où la flotte devra jeter l'ancre en cas de survents. »

Debout, sur la dunette de *la Ville de Paris*, le maréchal interroge avec sa longue vue l'horizon.

— Mes belles journées, mes nobles fatigues des expéditions contre Bou-Maza et les kabyles vont donc recommencer! dit-il à ceux qui l'entourent, et son front rayonne l'enthousiasme... Soudain, il tressaille en portant la main à sa poitrine.... Le mal est toujours là terrible, incessant, implacable. Une expression d'amer découragement se peint sur le visage du maréchal, il quitte le pont, s'enferme dans sa chambre et écrit au ministre de la guerre la lettre suivante :

« Monsieur le Maréchal,

« Ma situation, sous le rapport de la santé est devenue grave. Jusqu'à ce jour, j'ai opposé à la maladie dont je suis atteint tous les efforts d'énergie dont je suis capable et j'ai pu espérer pendant longtemps que j'étais assez habitué à souffrir pour être en mesure d'exercer le commandement, sans révéler à tous la violence des crises que je suis condamné à subir.

» Mais cette lutte a épuisé mes forces. J'ai eu la douleur de reconnaître dans ces derniers temps et surtout pendant cette traversée, durant laquelle je me suis vu sur le point de succomber, que le moment approchait où mon courage ne suffirait plus à porter le lourd fardeau d'un commandement qui exige une vigueur que j'ai perdue, et que j'espère à peine recouvrer.

» Ma conscience me fait un devoir de vous exposer cette situation. Je veux espérer que la Providence me permettra de remplir jusqu'au bout la tâche que j'ai entreprise, et que je pourrai conduire jusqu'à Sévastopol l'armée avec laquelle je descendrai demain sur la côte de Crimée. Mais ce sera là, je le sens, un suprême effort, et je vous prie de demander à l'Empereur de vouloir bien me désigner un successeur.

» Veuillez, etc.

» *Le maréchal commandant en chef,*

» A. de Saint-Arnaud.

« *A bord du vaisseau* la Ville de Paris, *le* 12 *septembre* 1854. »

C'est que plus il se rapproche du but et mieux il comprend la dé-

plorable situation de l'armée, se trouvant sans commandant en chef. Déjà même, et craignant que la réponse ministérielle n'arrive trop tard, il a parlé d'envoyer quérir le général Morris, le plus ancien de grade des officiers généraux de l'armée d'Orient, lorsque le général Canrobert, dont il s'est fait accompagner sur *la Ville de Paris*, entre chez lui et lui dit :

— J'apprends, monsieur le maréchal, que vous vous inquiétez du choix de votre successeur. Avant que de prendre une décision sur laquelle vous auriez à revenir, permettez-moi de vous communiquer cette dépêche.

Sur ces mots, il lui remet une lettre close, à la date du 12 mars, et conçue en ces termes :

« AU GÉNÉRAL CANROBERT,

» Par ordre de l'Empereur, vous prendrez le commandement en chef de l'armée d'Orient, si quelque événement de guerre ou de maladie empêchait le maréchal de Saint-Arnaud de conserver ce commandement.

« Le maréchal, ministre de la guerre,

« VAILLANT. »

— Merci, mon cher Canrobert, s'écrie, après avoir lu, le malade qui tend la main au général; vous savez combien je vous aime et la confiance que j'ai en vous; maintenant, je suis tranquille.

Dans la nuit du 12 au 13, une bourrasque du nord-est jette un peu de confusion dans les convois; plusieurs bâtiments restent en arrière, et pour laisser le temps aux vapeurs de les rallier, l'amiral Hamelin signale le mouillage à l'entrée de la baie de Kalamita, au fond de laquelle est bâti le gros bourg d'Eupatoria.

— Tiens! ces gueux de russes ont copié Montmartre, s'écrie un enfant de Paris, en apercevant les cinquante moulins éparpillés sur la colline, à l'est de la ville.

Le maréchal qui a résolu de faire occuper ce point par un bataillon anglais, un bataillon français, deux bataillons turcs et de l'infan-

terie de marine, — en tout trois mille hommes, — sous les ordres du général Yusuf, envoie en parlementaires les colonels Trochu et Steel, accompagnés d'un détachement et appuyés par trois frégates à vapeur. Ces officiers trouvent la ville évacuée ; pas un uniforme, à l'exception d'une centaine de malades et du major-gouverneur, qui, à la première sommation du colonel Trochu, lui répond :

— Nous sommes tout rendus, faites ce que vous voudrez.

La population tartare accueille avec de grandes démonstrations de joie les soldats français ; les femmes leur baisent les mains comme à des libérateurs, enfin la réception est si satisfaisante que, sur le rapport des parlementaires, le maréchal décide qu'un bâtiment et quelques compagnies d'infanterie de marine suffiront à l'occupation d'Eupatoria.

La journée du 13 est entièrement consacrée au ralliement des convois ; quelques heures avant la nuit, les généraux Canrobert et de Martimprey partent sur *le Primauguet* et *la Mouette* pour faire une dernière reconnaissance et indiquer à ces deux navires la position exacte que doivent occuper les colonnes de l'escadre. A deux heures et demie du matin, deux fusées lancées de *la Ville de Paris* annonçent à l'amiral Dundas que son collègue se dispose à appareiller et, peu de temps après, vaisseaux et frégates à vapeur, attelés les uns aux autres, se dirigent vers la plage d'Old-Fort. *La Ville de Paris*, remorquée par *le Napoléon*, tient la tête; près d'elle nagent *l'Ajaccio*, *le Berthollet* et *le Dauphin*, destinés au service des ordres de l'amiral. A l'avant filent à toute vapeur *le Primauguet*, *le Caton*, *la Mouette*, qui vont aligner près du rivage des bouées de couleur différente, comme indication du mouillage des diverses colonnes.

Le convoi anglais, sous la conduite de *l'Agamemnon* et du *Sans-Pareil*, se développe sur notre flanc. Quant à l'escadre anglaise, elle se dirige à la voile vers la baie de Katcha où l'amiral Dundas doit, au moyen d'une fausse attaque, donner le change à l'ennemi.

A sept heures du matin, l'amiral Hamelin signale le mouillage *suivant le plan convenu* et, dix minutes après, *la Ville de Paris*, larguant ses remorques, laisse tomber l'ancre au poste assigné devant la plage.



Prise d'un bastion, à Sébastopol.

Les chaloupes et canots prennent immédiatement la mer, et les chalands remorqués par chaque vaisseau sont accostés le long du bord. A sept heures quarante minutes, l'embarquement des troupes de la première division commence à bord de tous les navires sur lesquels cette division a été répartie.

Les vigies placées dans les huniers ne signalent aucun mouvement de troupes sur la côte ; — ou l'amiral Menschikoff n'a pas cru devoir chercher à empêcher un débarquement protégé par trois mille bouches à feu sur une plage ouverte, ou il attend ailleurs l'attérage.

Quoi qu'il en soit, et par précaution, l'amiral Hamelin détache les chaloupes des quatre vaisseaux à trois ponts qui sont armées en guerre et approvisionnées de fusées à la congrève ; il leur ordonne d'aller prendre poste, deux à l'angle nord de la plage, deux à l'angle sud, leurs feux se croisant avec ceux du *Descartes*, du *Primauguet* et du *Caton*, qui se sont embossés aussi près de terre que le leur a permis leur tirant d'eau et de manière surtout à balayer avec leurs obus la falaise du sud par où l'ennemi pourrait se présenter.

Grâce à cette disposition, l'artillerie ennemie sera prise en écharpe, si elle vient pour contrarier nos opérations.

A huit heures dix minutes, un immense cri de : *Vive l'Empereur!* accueille l'ordre de commencer la mise à terre. Une baleinière de *la Ville de Paris* nage vigoureusement vers la rive, emportant le général Canrobert et le contre-amiral Bouët-Willaumez, tandis que le capitaine Anne Duportal, nommé commandant de la plage, s'y rend de son côté. Un quart d'heure après, le général Canrobert s'élance le premier sur la grève et plante le pavillon français en Crimée.

C'est le 14 septembre 1854, quarante-deuxième anniversaire du jour solennel où la grande armée est entrée à Moscou, avec Napoléon Ier (14 septembre 1812).

Les matelots de la baleinière creusent le sol et dressent les guidons destinés à indiquer aux différentes divisions l'emplacement où elles doivent se former. Un détachement d'infanterie de marine, de fuséens-marins et d'artilleurs de marine de *la Ville de Paris*, commandé par le capitaine de cette frégate, s'installe sur la falaise du sud prêt à rece-

voir amis et ennemis. Pendant ce temps, l'*Ajaccio*, *le Dauphin* et *la Mouette*, remorquant les chalands et les embarcations chargés de soldats, luttent de vitesse; l'honneur de toucher la plage le premier aiguillonne cette émulation, mais la manœuvre est si parfaite que tous les trois arrivent pareils. A neuf heures vingt minutes, les troupes débarquent en masse et se forment aussitôt. La première division au complet foule le sol russe; elle est presque immédiatement suivie de son artillerie, débarquée par *le Pluton* et *l'Infernal* dans des chalands désignés à l'avance.

Les transports déposent vivement les hommes dont ils sont chargés et retournent aux vaisseaux avec l'aide du *Rolland*, du *Lavoisier* et de plusieurs avisos à vapeur. Bientôt les deuxième et troisième divisions, l'artillerie et le génie se succèdent à terre sans interruption.

Le maréchal, du haut de la dunette de *la Ville de Paris*, suit avec intérêt les opérations du débarquement, qui s'accomplissent avec une célérité prodigieuse, presque mathématiquement et sans un accident qui vienne les troubler ou les interrompre. En vingt-deux minutes, on a transbordé six mille soldats qui manifestent bruyamment leur satisfaction « de ne plus être encaqués comme des harengs. » Sur certains bâtiments, ils ont été véritablement fort gênés; ainsi *le Valmy*, comptait trois mille hommes à bord, et, durant treize jours, ce n'est qu'à de longs intervalles que chacun a pu conquérir un petit coin du pont pour s'y reposer.

Ce débarquement, qui, suivant l'expression d'un témoin oculaire, s'opère avec autant d'aisance qu'à Saint-Cloud ou au quai d'Orsay, est un curieux spectacle à contempler :

Ici, des soldats impatients sautent en riant dans la mer qui déferle et ne permet pas aux canots d'arriver jusqu'à terre; là, de plus timides se font véhiculer sur le dos des marins; ces derniers, dans l'eau jusqu'aux épaules, tirent les barques et dirigent les ballots, les tonneaux, les caisses, les chevaux et les mulets qu'on jette à la mer; ces pauvres bêtes nagent jusqu'au bord, prennent pied, se secouent, et soudain sont à nouveau submergées par la lame; alors elles se décident à gravir la falaise; d'autres épouvantées regagnent la pleine mer, où il

faut les aller chercher à la nage. Enfin, c'est un tableau plein d'animation et de pittoresque, aussi mouvementé que le port de Bercy, mais d'une couleur bien autrement saisissante.

A dix heures, les troupes anglaises touchent terre, les officiers en tête, chacun ayant le havresac avec deux kilogrammes de viande salée, le manteau roulé en bandoulière, le bidon au côté et le revolver à la ceinture. Les soldats portent les mêmes rations que leurs chefs, plus une couverture, une paire de souliers et une paire de chaussettes.

Au lieu des chalands sur lesquels l'armée française charroie son artillerie, nos alliés emploient des embarcations jumelées recouvertes d'une plate-forme qui reçoit les pièces.

Pendant ce débarquement, on voit un officier russe, escorté de quelques cosaques, s'avancer à cheval du côté du rivage, mettre pied à terre, s'asseoir à portée du canon, prendre des notes sur les mouvements des alliés et se retirer aussi tranquillement qu'il est venu.

La plage et la falaise sont tellement encombrées de troupes qu'une attaque de l'ennemi n'est plus probable; aussi l'amiral rappelle *le Caton*, et lui donne mission de faire mouiller entre la terre et les vaisseaux tous les navires du convoi qui ont quitté à la voile la baie d'Eupatoria, et rallient l'escadre en grand nombre.

La première brigade de la première division occupe militairement la droite des hauteurs; la gauche est gardée par la deuxième brigade, se reliant avec la seconde division qui, conduite par le général Bosquet, a pris la position à elle assignée par le plan général, aussi bien que la division de S. A. I. le prince Napoléon. Les soldats de cette dernière, campés à huit kilomètres de la mer, près de la route de Sévastopol, trouvent sur la plaine des blés coupés et abandonnés par les paysans dans la précipitation de leur fuite ; leurs mains expertes ont bientôt disposé ces gerbes en lits moelleux sur lesquels ils se promettent de goûter les douceurs d'une sieste réparatrice. Chaque brigade établit ses grands gardes, ses petits postes et ses postes de soutien.

Dans la division anglaise, sir Georges Brown, qui a débarqué le premier, avec un détachement de tirailleurs, monte à cheval et pousse une exploration à travers la campagne; mais des cosaques, placés en em-

buscade, se mettent à sa poursuite, et le forcent de regagner ses quartiers au galop.

A midi, les vaisseaux turcs, mouillés depuis une heure, aident au transbordement de nos soldats ; il en reste un si petit nombre sur les navires que l'amiral ordonne de consacrer exclusivement les chalands au transport des chevaux et de l'artillerie. Bientôt le complément de cette dernière, les chevaux des états-majors et ceux d'un escadron de spahis sont débarqués.

Soudain, une vive canonnade retentit dans la baie de Katcha, à trois lieues au sud de la plage d'Old-Fort; c'est la diversion effectuée par les huit bâtiments à vapeur anglo-français, que l'on aperçoit au loin rasant la côte.

Le journal de la quatrième division expose ainsi ce semblant d'attaque :

A la hauteur de l'Alma, l'escadrille signale à mi-côte un camp de six à sept mille russes avec deux avant-postes sur chacun des revers de la rivière et un détachement de cosaques en observation le long de la plage. Les frégates anglaises envoient des obus, *le Caffarelli* lâche sa bordée, les russes ne répondent pas.

Alors, protégées par le feu du *Coligny* et du *Caffarelli*, des chaloupes amènent à terre des soldats comme pour un débarquement, et s'y maintiennent assez longtemps, à une distance de cent mètres environ. Le poste le plus avancé, recevant les obus de nos bâtiments, roule ses tentes et se replie sur le grand camp.

La flottille s'avance vers le sud, constate la présence de deux postes à l'embouchure de la Katcha, et, décrivant une courbe à la naissance du golfe de Sévastopol, remonte au lieu du débarquement général.

A la brise du nord de la matinée a succédé le calme ; l'escadre anglaise, après avoir fait mine de descendre vers la Katcha, vient mouiller dans les eaux de son convoi.

Il est deux heures ; le maréchal, impatient de se mettre à la tête de l'armée, quitte avec son état-major *la Ville de Paris*. A peine à terre, il monte à cheval et parcourt la ligne des troupes auxquelles il adresse cet ordre du jour :

« 14 septembre, *pendant le débarquement sur les côtes de Crimée.*

» Soldats,

» Vous cherchez l'ennemi depuis cinq mois; il est enfin devant vous, et nous allons lui montrer nos aigles. Préparez-vous à subir les fatigues et les privations d'une campagne qui sera difficile, mais courte, et qui élevera devant l'Europe la réputation de l'armée d'Orient au niveau des plus hautes gloires militaires de l'histoire.

» Vous ne permettrez pas que les soldats des armées alliées, vos compagnons d'armes, vous dépassent en vigueur et en solidité devant l'ennemi, en constance dans les épreuves qui vous attendent.

» Vous vous rappellerez que nous ne faisons pas la guerre aux paisibles habitants de la Crimée, dont les dispositions nous sont favorables, et qui, rassurés par notre excellente discipline, par le respect que nous montrerons pour leur religion, leurs mœurs et leurs personnes, ne tarderont pas à venir à nous.

» Soldats! à ce moment où vous plantez vos drapeaux sur la terre de Crimée, vous êtes l'espoir de la France; dans quelques jours, vous en serez l'orgueil!

» Vive l'Empereur!

» *Le maréchal commandant en chef,*

» A. de Saint-Arnaud. »

Insensiblement, de gros nuages noirs s'amoncèlent au sud de l'horizon, le vent s'élève et, avec lui, une forte houle; en prévision du mauvais temps, l'amiral signale aux navires les plus rapprochés de la plage de mouiller au large. *Le Caton* et *le Roland* les remorquent successivement, puis, cette tâche accomplie, ils mouillent eux-mêmes dans le sud de l'escadre, pour parer aux brûlots. A la nuit, le grain indiqué par l'état de l'atmosphère éclate; le vent siffle de l'ouest; la lame est grosse et crache son écume jusqu'au pied des falaises; le transbordement de l'artillerie et des chevaux offre des dangers, aussi l'amiral en chef donne-t-il l'ordre de suspendre l'opération. Mais se trouvent déjà à terre : les trois divisions d'infanterie au complet, munies de quatre jours de vivres, leurs bagages et leurs chevaux, les compagnies du génie et tout leur outillage, plus de cinquante pièces d'artillerie avec leur matériel, les chevaux des spahis et ceux du maréchal et de l'état-major.

A la droite des troupes, la mer Noire moutonne; autour d'elles s'étend à l'infini une vaste plaine dont le riche terrain, délaissé par la culture, n'offre que des chardons, du thym, du serpolet et de l'absinthe sauvage. Dans ces steppes, l'eau et le bois manquent complétement;

pour obtenir la première, on est obligé de creuser des trous au fond desquels on puise une eau saumâtre due aux infiltrations de la mer et que les procédés chimiques ne dessalent que fort imparfaitement. De plus, il n'est pas question de pain ce jour-là, le biscuit y supplée sur toute la ligne; mais, en revanche, nos éclaireurs font main-basse sur un beau troupeau de bœufs, composé d'une centaine de bêtes environ. La douleur du bouvier tartare, à la capture de son bétail, n'est rien à côté de son hébétement, lorsqu'on lui en remet la valeur en bel et bon or. La main crispée sur les napoléons qu'on lui a comptés, il semble, comme le pêcheur des contes arabes ou le bûcheron du Brockën, s'attendre à les voir se métamorphoser en feuilles sèches ou en charbons éteints; aussi, sous l'influence d'une terreur superstitieuse, éprouve-t-il chaque pièce, l'une après l'autre, en lui faisant toucher la médaille bénite de saint Alexandre Newski, qu'il porte au cou. Sa joie, une fois qu'il est convaincu de la réalité de son trésor, ne saurait se dépeindre; il se sauve à toutes jambes vers son village, et y montre à tous l'irrécusable témoignage de la probité des armées alliées.

Un instant après, ses compatriotes accourent au camp avec des œufs, des volailles, des moutons, qu'ils cèdent à des prix fort raisonnables; on en peut juger par cet échantillon, relevé sur le carnet d'un fourrier :

Cinquante œufs.	1 fr.	20 c.
Trois poulets.	1	80
Deux dindons.	3	»
Un mouton.	1	50

Une députation de tartares s'adresse à lord Raglan pour obtenir de la poudre et des armes; elle lui fait connaître que la Russie a laissé la population de Crimée dans une ignorance complète au sujet de la guerre, et lui apprend que le choléra a tué vingt mille hommes de la garnison de Sévastopol.

La nuit du 14 au 15 fatigue énormément les troupes alliées; jusqu'au matin, une pluie torrentielle les inonde; les français ont encore quelques tentes à leur disposition, mais dans le camp anglais il n'en existe qu'une seule improvisée par les soldats de sir de Lacy-Evans, pour leur géné-

ral. Le duc de Cambridge et sir Georges Brown couchent sous une charrette renversée; quant aux officiers et soldats, ils passent la nuit, roulés dans leurs couvertures, au milieu de flaques d'eau dont l'humidité a bien vite transpercé le tissu de laine qui les enveloppe. Pour comble de malheur, impossible en ce déluge d'allumer du feu, d'y sécher le linge de rechange et d'y préparer, pour se réconforter, le grog national.

Le lendemain, quoique la bourrasque continue, on procède au débarquement de la 4e division; l'état de la mer rend l'opération difficultueuse et même dangereuse. Plusieurs chevaux glissent des chalands et gagnent la rive à la nage; les canots ne peuvent attérir; force est aux soldats d'entrer dans l'eau jusqu'à la poitrine; la chaloupe que montent le général Forey et son état-major chavire sur les brisants, quelques officiers tombent à la mer, mais on leur vient en aide et aucun ne périt.

Le maréchal, averti dans la matinée qu'on a aperçu un fonctionnaire russe et un petit poste d'infanterie à quelques kilomètres des avant-postes, fait transmettre à M. de Molène, par le colonel Trochu, l'ordre de capturer le détachement, et surtout le fonctionnaire dont les papiers peuvent offrir des renseignements intéressants. M. de Molène, lieutenant de spahis, part avec soixante cavaliers, ayant pour guide un tartare déguisé en spahis; il traverse un gué, cerne le village et s'empare, presque sans coup férir, du poste à côté duquel se trouve tout attelée la voiture du fonctionnaire, qui s'apprêtait à gagner Sévastopol. Invité à accompagner au camp français le détachement, ce dernier obéit sans difficulté; quant aux fantassins russes, on les empile sur des charriots tartares, et le convoi s'achemine triomphalement vers le quartier-général, où, à l'entrée de la tente du maréchal, il dépose en faisceau les premiers fusils conquis sur l'ennemi. La division anglaise, en le voyant défiler, a poussé trois hourras en son honneur.

Ce coup de main est d'un bon augure, et la nouvelle en circule rapidement dans le camp, à l'intime satisfaction du maréchal qui entend aux alentours nos troupiers manifester leur énergie et leur entrain par des plaisanteries comme celles-ci :

— C'est fini de l'orage. Voilà le baromètre qui remonte au beau fixe et marque : *Victoire*.

— Menschikoff est un homme de précaution, il envoie des fourriers préparer les logements des prisonniers que nous allons lui faire. Etc., etc.

Le 16, on achève de débarquer les chevaux et le matériel, et l'armée se trouve au complet : la 1re division dans le sud, appuyant sa droite à la mer ; la 2e et la 3e formant une courbe allongée vers l'est, et la 4e dans une direction oblique par rapport au rivage, et sa droite en avant du quartier-général du maréchal Saint-Arnaud. Les anglais ont leur gauche au nord. Les turcs sont à l'arrière.

On ne saurait passer sous silence l'habileté de notre marine, en cette circonstance; — pour le devoir ainsi compris, les plus grands éloges ne sont que justice. Malgré les complications de l'opération et les contre-temps atmosphériques, tout s'est accompli suivant le plan arrêté et dans un laps de temps relativement très-court, si l'on envisage l'importance du matériel d'une armée de soixante mille hommes :

Quatre-vingt-quatre pièces d'artillerie de campagne, en ne comptant qu'une pièce par mille hommes, — proportion la plus réduite.

Vingt-quatre pièces de réserve et de position : soit, en tout, quatorze batteries de six pièces, dont deux obusiers.

Quatre cent trente-quatre voitures, et dix-huit cents chevaux, une batterie comportant trente et une voitures attelées, chacune, de quatre chevaux.

La forge, les caissons à gargousses, les caissons à cartouches d'infanterie de chaque batterie.

Les caissons d'outils du génie.

Les fourgons et les approvisionnements de l'administration des vivres.

Les voitures et civières d'ambulance.

Les chevaux de la cavalerie et des états-majors.

Les bagages de chaque corps.

Le gros matériel, les pièces de siége, les munitions, etc., etc.

Les difficultés étaient si nombreuses et si réelles, que la Russie commençait à ne plus croire au débarquement.

Odessa, toute meurtrie encore de nos boulets, a solennisé avec de grandes démonstrations l'anniversaire de sa fondation, ne se préoccupant plus de l'éventualité d'un nouveau bombardement; et la célébration de cette fête inspire à l'*Invalide russe* ce trop long et très-inopportun sarcasme :

« Où sont donc, s'écrie-t-il, les flottes alliées? sur quelles côtes se promènent leurs vaisseaux innombrables? quels sont les plans et les projets que couvent les cerveaux de Dundas et d'Hamelin? (Traduction littérale du texte.) De quel beau fait pensent-ils régaler les nouvellistes européens? Quel est le nouveau mensonge qu'ils veulent inscrire dans l'histoire? Où sont les pyramides qui les contemplent depuis quarante siècles? Sur quelle zone espèrent-ils retrouver un Waterloo ou un Marengo? Verrons-nous enfin les résultats inouïs, les victoires éclatantes qu'on promet à l'Europe depuis si longtemps?

» Le temps se passe, chaque jour les eaux de la mer Noire deviennent plus obscures, l'air fraîchit, l'équinoxe est aux portes? Où est la terrible *Armada*? Veut-on répéter aux Tuileries et à Windsor les paroles de Philippe II : « Je ne les ai pas envoyés pour faire la guerre aux » tempêtes? » Où sont les ennemis? Sur les côtes de la Tauride, près d'Anapa, d'Ismaïl? Où flottent leurs pavillons? Mais qu'importe à Odessa? Odessa a célébré, dans la pompe et la magnificence, les fêtes des princes impériaux, la fondation de la ville, et les braves étudiants du lycée de Richelieu qui ont porté le 22 avril des munitions à la batterie Schegoleff. *Macte animo, sic itur ad astra.*

» Le général Armenkoff a harangué les artilleurs d'Odessa :

— « Enfants, priez avec ferveur, servez fidèlement, résistez avec » courage et tirez juste. »

» Des salves de canon ont accompagné ces paroles, et quand cette journée de fête a été finie et que les feux de joie ont été éteints, Odessa s'est endormie d'un sommeil paisible. »

Pauvre Odessa ! elle n'a pas eu le temps de cuver son délire que le télégraphe électrique lui transmet la nouvelle de la descente des

armées alliées à Old-Fort, et le même rédacteur de *l'Invalide russe* écrit, sur le verso de son dithyrambe, cette piteuse justification de l'inaction du prince Menschikoff, qui, somme toute, pouvait nous tuer une dixaine de mille hommes, — s'il était impuissant à empêcher notre attérage :

« L'aide de camp général prince Menschikoff, commandant les troupes en Crimée, a porté à la connaissance de S. M. l'Empereur que, le 1—12 de ce mois, une nombreuse flotte anglo-française s'est montrée en vue d'Eupatoria, et qu'ensuite un corps considérable d'infanterie, avec quelque cavalerie, a opéré une descente entre Eupatoria et le village de Kaptougaï; à l'approche de l'ennemi, tous les habitants ont évacué la ville, ainsi que tous les villages des alentours.

» Le prince Menschikoff, reconnaissant l'impossibilité d'attaquer l'ennemi sur une plage unie, commandée par le feu de la flotte, a concentré la majeure partie de ses forces dans une position avantageuse, où il se disposait à recevoir les assaillants. Il ajoute en terminant que les troupes sous ses ordres, enflammées de zèle et de dévouement au trône et à la patrie, attendent avec impatience le moment de combattre l'ennemi. »

La descente inattendue d'une nombreuse armée sur leurs côtes effraye les paysans, et bon nombre de ces indigènes se réfugient à Sévastopol, laissant derrière eux voitures, chevaux et troupeaux; mais rien de cela ne se perd, grâce au zouave, le *doctor subtilis et mirabilis* de la razzia, le saint Vincent de Paul du bétail abandonné.

L'un d'eux ramène au camp un bœuf superbe; le colonel Tarbouriech le rencontre et lui demande :

— Où as-tu pris cela ?

— Je ne l'ai pas pris, mon colonel; pauvre orphelin sans feu ni lieu, sans père ni mère, sans bourgeois ni bourgeoise, abandonné du ciel et des hommes, il m'a inspiré de la pitié et je l'adopte.

— D'où vient ce bœuf, enfin?

— Ce bœuf, vous prenez ça pour un bœuf, mais ce n'est qu'un veau, aussi vrai que ceux de Pontoise et comme le cantinier n'en a jamais

marié de plus authentique avec des carottes et des petits oignons; seulement il est fort pour son âge?

— Pourquoi l'amènes-tu?

— Ne vous inquiétez pas! je veux lui faire un sort..... Un échange de bons procédés, quoi! je le nourrirai, il me nourrira, nous nous nourrirons ensemble et tour à tour! Donnes-moi de quéqu't'as, j'te donnerai de quéqu'j'ai.

— Prends garde, le maréchal défend la maraude; on assure même qu'il est question de fusiller sur l'heure et sans jugement tous les délinquants.

— Lui! notre ancien commandant, allons donc! ses zouaves seraient cuits sur toute la ligne..... Une seconde édition du massacre des innocents..... Oh! non! D'ailleurs, ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat, c'est de règle ça.

— Oui, mais gredin, vous voyez des fossés partout.

— Ah! dame, on ne sait pas bien sa géographie, c'est la faute de la mutuelle. Un peu pus d'éducation, et nous serions tous officiers.

Un autre zouave, plutôt que de rentrer les mains vides au quartier, revient avec deux femmes tartares au bras, — les premières dont il soit donné à nos soldats de contempler les visages rectangulaires, les nez aplatis et les yeux écartés.

En somme, les troupes sont moins mal dans ce mauvais bivouac d'Old-Fort que les premières heures ne l'auraient fait supposer. C'est du moins ce qui ressort du rapport du maréchal au ministre de la guerre, dont voici un extrait :

« Les tartares commencent à arriver au camp; ils sont très-doux, très-inoffensifs et paraissent très-sympathiques à notre entreprise. J'espère que nous obtiendrons par eux du bétail et des transports. Je fais payer avec soin toutes les ressources qu'ils nous offrent, et je ne néglige rien pour nous les rendre favorables. C'est un point très-important.

» En tout notre situation est bonne et l'avenir se présente avec de premières garanties de succès qui semblent très-solides. Les troupes sont pleines de confiance. La traversée, le débarquement étaient assurément deux des éventualités les plus redoutables qu'offrait une entre-

prise qui est presque sans précédents eu égard aux distances, à la saison, aux incertitudes sans nombre qui l'entouraient. Je juge que l'ennemi qui laisse s'accumuler à quelques lieues de lui un pareil orage sans rien faire pour le dissiper à son origine, se met dans une situation fâcheuse, dont le moindre inconvénient est de paraître frappé d'impuissance vis-à-vis des populations. »

Si l'on paye leurs denrées aux indigènes chez lesquels le sentiment de la propriété a été plus fort que la crainte de notre invasion et qui sont restés dans leurs habitations, on se montre moins scrupuleux à l'égard des émigrés. A chaque instant, nos troupiers se faufilent dans les jardins et les maisons abandonnés où ils trouvent en quantité d'excellents fruits, des légumes, des œufs et des volailles qui servent à varier l'ordinaire de campagne.

« Savez-vous quel est le nouvel uniforme adopté par nos soldats, nous écrit à cette époque un officier? Le crayon fidèle de deux hommes de ma compagnie qui détalent là-bas vous en donnera l'idée :

» Lié à l'avant du képi, un superbe dindon qui a la gouailleuse prétention de parodier l'aigle de Russie; une douzaine de poulets en guise d'épaulettes; pour buffleteries, des chapelets d'oignons et de carottes; une ceinture de choux et de pastèques alternés; un panier d'œufs remplaçant le sac, et un barillet de vin la giberne. Joignez à cela sur un couvercle de panier, disposé en éventaire, un amas de raisins, et vous aurez l'exacte photographie de mes coquins qui hurlent à tue-tête :

» — Chasselas Menschikoff, deux sous l' tas ! comme s'ils traînaient encore le haquet des quatre saisons dans les faubourgs de Paris.

» Du reste, le raisin de Crimée est digne de toutes les Erigones du dix-huitième siècle, et ne déparerait pas les fameuses treilles de Thomery. Nos alliés pourtant affichent pour eux un certain mépris. La bonne Angleterre qui ne possède que le cep de Henri VIII, à Hampton-Court, dédaigne toutes les autres vignes et ne voit que du verjus, en dehors des grappes nationales. »

L'eau douce manque toujours, mais les caboteurs-marchands, à la suite de l'armée, commencent à apporter du vin et des liqueurs : seulement les patrons de ces bâtiments, grecs pour la plupart, rançonnent

impitoyablement le soldat, et lui vendent de mauvais vin ordinaire trois francs la bouteille, sept francs l'eau-de-vie, cinq francs l'absinthe, quatre francs la demi-bouteille de champagne, etc., etc.

L'armée anglaise est comparativement plus malheureuse que la nôtre, comme le prouve ce fragment de lettre d'un grenadier du 55e régiment de ligne anglais :

« Nous avons fait sept milles dans la nuit du 16 septembre, par un temps des plus froids et une pluie battante, sans autre abri que nos manteaux et nos couvertures. Dans la prévision d'une attaque nocturne, nous avions été obligés de garder nos sacs, nos gibernes et nos armes. Un grand nombre de mes camarades se couchèrent sur le sol; mais d'autres, rassemblant des bottes de foin ou de paille à défaut de bois, allumèrent du feu, se groupèrent à l'entour et passèrent la nuit à causer et à chanter des chansons. Bien leur en prit, car plusieurs des malheureux qui s'étaient couchés furent le lendemain cousus dans leurs couvertures, endormis du sommeil éternel!

» Il y avait un gros village à un mille de notre camp; mais les habitants s'étaient enfuis. Les français ont la permission de marauder et nous ne l'avons pas. Ils ont visité ce village au nombre de trois ou quatre cents, et en ont ramené des bestiaux, de la volaille, du linge, des barils de vin. Les pauvres soldats anglais les regardaient et n'osaient même prendre un morceau de bois pour faire chauffer leur café, de peur d'être jugés par une cour martiale. »

Le 17, les généralissimes français et anglais annoncent en ces termes leur débarquement à Omer-Pacha :

« ALTESSE,

» Nous avons débarqué heureusement au nord de Sévastopol; l'ennemi n'a opposé aucune résistance lorsque nous nous sommes emparés de ces positions.

» Cette circonstance a produit la plus profonde impression sur les populations tartares, qui ne nous cachent pas leurs sympathies.

» Le matériel et l'artillerie sont débarqués. Nous marchons sur Sévastopol avec la plus entière confiance dans le succès de notre grande entreprise. »

C'est ce même jour que le maréchal espère quitter le bivouac d'Old-Fort; mais, comme à Baltchick, la division anglaise n'est pas prête et

le départ est remis au lendemain, onzè heures du matin. Voici à ce moment l'effectif exact de l'armée alliée, d'après les chiffres officiels :

FRANCE.

Infanterie. . .	24,800 h.	27,600 h. — 72 bouches à feu.
Artillerie . . .	2,500 »	
Génie.	300 »	

ANGLETERRE.

Infanterie. . .	23,600 h.	27,600 h. — 65 bouches à feu.
Artillerie . . .	2,000 »	
Cavalerie . . .	1,200 »	
Génie.	800 »	

TURQUIE.

Infanterie. . .	6,000 »	6,000 h.	»
	Total :	61,200 h.	137 bouches à feu.

Au rapport de nos prisonniers, la Russie n'a pas, en Crimée, plus de soixante mille hommes ; encore sont-ils disséminés sur divers points. La rapidité de nos mouvements préviendrait la concentration de ces forces éparses, le maréchal le comprend, mais son activité s'émousse contre les lenteurs de la locomotion anglaise.

Les généraux Canrobert, Thiry et Bizot profitent de l'inaction forcée de nos divisions, pendant cette journée, pour pousser, sur *le Primauguet*, une nouvelle reconnaissance aux abords de l'Alma et de la Katcha, et voir si les dispositions de l'ennemi sont restées les mêmes.

Le 18, lord Raglan s'excuse, sur de nouveaux empêchements, de ne pouvoir encore se mettre en route. Le maréchal lui répond que, sans attendre d'autre ajournement, il va lancer son ordre de départ pour le lendemain matin à sept heures.

En effet, dans la matinée du 19, l'armée alliée s'ébranle. La division Canrobert, marchant par bataillon, en colonne par peloton, l'artil-

lerie au centre, forme l'avant-garde ; la seconde division, chacune de ses brigades marchant en colonne par division, couvre le flanc droit; la troisième division, le flanc gauche; le contingent turc et la division Forey composent l'arrière-garde. L'armée française représente ainsi un losange dont les bagages occupent le centre.

Cet ordre de marche est appuyé à gauche par les anglais; à droite, par la flotte qui suit le mouvement avec une admirable régularité. Cette dernière compte neuf vaisseaux et autant de frégates et d'avisos à vapeur : l'amiral a laissé à Eupatoria *l'Iéna* pour assurer de l'eau aux équipages, et dépêché à Varna le reste de l'escadre, qui doit y embarquer neuf mille hommes et neuf cents chevaux.

Le soleil flamboie; l'atmosphère est lourde et brûlante; nos soldats, affaiblis par la privation d'eau potable depuis quatre jours, s'avancent péniblement à travers une plaine ici pierreuse comme la Camargue, là ondulée de dunes sablonneuses qui cèdent sous le pied et ajoutent à la fatigue. Les colonnes appuyées à la mer souffrent moins, parce qu'elles suivent les sentiers frayés par les tartares qui les parcourent fréquemment avec des arabas attelés de dromadaires.

Au bout d'une heure, la lassitude est telle que le maréchal ordonne une halte de cinquante minutes. Il l'emploie à parcourir le front des colonnes avec lord Raglan, les généraux Bosquet, Forey et plusieurs officiers :

— J'espère que vous vous battrez bien, dit-il au 55ᵉ régiment de ligne anglais en passant.

— Vous l'espérez? soyez-en sûr! réplique une voix partie des rangs. Réponse fière et digne d'un français.

A une heure, on arrive enfin sur les bords du Bulganack, où nos soldats étanchent leur soif avec une sorte de sensualité; les anglais, dont la marche est plus lente et qui ont laissé beaucoup de traînards en route, n'y trouvent plus qu'une eau boueuse, « pareille à celle d'une auge à porcs. » Les russes ne cherchant pas à disputer le passage de la rivière, notre avant-garde fait bientôt halte sur les hauteurs qui dominent la vallée de l'Alma, en face des positions russes, dont on distingue parfaitement les lignes, malgré les deux lieues qui nous en séparent. Pour

l'intelligence de ce qui va suivre, une rapide esquisse de la topographie locale est nécessaire.

Qu'on se représente une chaîne de collines d'une hauteur de cent à cent trente mètres, commençant à la mer et s'étageant, sur un parcours de huit à dix kilomètres, à travers la plaine où expirent ses dernières ondulations. Avant les cataclysmes diluviens, ces collines n'offraient qu'un seul et même bloc sillonné de gorges profondes; mais sous l'action destructive des eaux, elles se séparèrent un jour à leur centre et sur toute leur longueur, l'un des côtés restant debout, taillé à pic, l'autre s'écrasant dans sa chute et n'offrant plus qu'une sorte d'éminence ravinée, tandis qu'entre eux l'Alma établissait son lit. L'identité des caractères géologiques, le parallélisme des plis de la droite et des gorges de la gauche dont ils semblent la continuation, confirment la vraisemblance de cette hypothèse scientifique.

C'est sur les mamelons de la droite que s'est installée l'armée française, la première division au centre, avec la deuxième à l'est et la troisième à l'ouest.

A deux heures de l'après-midi, lord Cardigan se porte en avant avec sa brigade de cavalerie légère; ce que voyant, le prince Menschikoff détache à sa rencontre les dragons de la deuxième brigade de la dix-septième division de cavalerie légère, neuf escadrons de cosaques et une batterie d'artillerie à cheval du Don. Devant la supériorité de ces forces, lord Cardigan se replie en bon ordre sur la réserve, malgré le feu des canonniers russes. Lord Raglan envoie des batteries en toute hâte, et à la première décharge, l'ennemi fait volte-face et redescend vers les avant-postes de la division Canrobert. Au quartier-général, on croit qu'il vient nous attaquer, et l'on se dispose à le bien recevoir. La division se forme en bataille sur deux lignes, et le maréchal lance une batterie montée au-devant des dragons russes. Nos premiers obus, habilement dirigés, tombent, en les éclaboussant, au milieu de leurs escadrons, qui regagnent les hauteurs, poursuivis par les huées françaises et les grognements anglais. Lorsqu'ils ont complétement disparu, un cri formidable de : *Vive l'Empereur!* ébranle toute notre ligne.

Ce premier engagement coûte aux anglais quatre blessés. En outre, le lieutenant-colonel Lagondie, attaché par l'Empereur à l'état-major de lord Raglan, en revenant de communiquer avec S. A. I. le prince Napoléon, a cru rallier la cavalerie anglaise et est tombé au milieu d'un régiment russe qui l'a emmené prisonnier.

Les troupes restent en bataille une heure environ, puis rentrent dans leur campement; il est manifeste qu'une nouvelle sortie de l'ennemi n'est pas à craindre, et que maintenant il attendra notre attaque.

En effet, le prince Menschikoff se croit inexpugnable sur les hauteurs de l'Alma; ainsi, il écrit à l'empereur Nicolas diverses lettres où cette opinion se reproduit sans cesse, et toujours plus fortement enracinée :

— « J'ai laissé débarquer tranquillement l'ennemi, pour le rejeter dans la mer. En tous cas, la formidable position de l'Alma le retiendra toujours au moins trois semaines. Au surplus, *s'il me forçait d'emblée sur l'Alma, il ne resterait plus qu'à lui ouvrir Sévastopol.* »

— « J'occupe une position formidable, imprenable; dans six semaines, les français ne m'auront pas débusqué de là, fussent-ils cent mille de plus; *c'est plus difficile à prendre que Sévastopol!* J'ai sommeil, je vais me coucher; j'ai le temps de dormir avant que les français ne soient ici. »

A cinq heures, le maréchal réunit devant sa tente les officiers généraux français et leur communique le plan de bataille dont il a concerté l'ensemble avec lord Raglan. En voici le résumé succinct :

Tandis que l'armée anglaise exécutera un mouvement tournant sur la droite des russes, une division française attirera l'attention de ces derniers sur leur gauche et maintiendra la communication avec la flotte. Le gros de l'armée forcera le centre de l'ennemi.

La division Bosquet, augmentée du contingent turc, est chargée du premier mouvement. Les 1re et 2e divisions opéreront au centre. La 4e division formera la réserve.

Des vaisseaux anglo-français, serrant la côte, couvriront la marche et l'attaque de la division Bosquet.

L'aile droite, composée de la 2e division et des turcs, partira à cinq

heures et demie; l'aile gauche, formée par les anglais, à six heures ; le centre à sept heures.

A la suite de cette communication générale, chaque chef reçoit ses instructions spéciales avec un tracé détaillé de l'emplacement affecté à ses troupes.

Le colonel Trochu et le général Rose, officier général anglais délégué auprès du maréchal, se rendent alors auprès de lord Raglan pour lui soumettre en détail le plan dont il a accepté l'ensemble. Le généralissime des troupes de la Grande-Bretagne approuve toutes les dispositions, ainsi que l'heure choisie, et convient avec les envoyés de son collègue que les généraux anglais, le prince Napoléon et le général Canrobert arrêteront d'un commun accord la simultanéité de leurs mouvements.

Autant la journée a été étouffante, autant la nuit est froide; les hauteurs se couronnent de feux qui, par leur étendue, permettent aux alliés d'évaluer les forces des russes.

Voici le sommaire aperçu de la position de ces derniers :

D'abruptes collines d'une hauteur de trois cent cinquante à quatre cents pieds, partant de la mer, longent l'Alma l'espace de cinq kilomètres, tournent en amphithéâtre autour d'une large vallée et se terminent à une crête dont la pente moins difficultueuse va se perdre au loin dans la plaine. Sur le plateau que forment ces collines les russes sont installés au nombre de quarante-cinq mille.

La rivière est guéable, mais ses bords sont escarpés sur nombre de points et la précaution qu'a eue l'ennemi de couper les saules qui l'ombrageaient en rend le passage dangereux, parce que rien n'y abrite plus le soldat. En face de la position, sur la rive de l'Alma, s'élève le village de Bourliouk ; on voit à côté un pont en partie ruiné par les cosaques. En avant du point où finissent les hauteurs s'ouvre béante une profonde tranchée qui en défend les abords. Un peu en arrière, une puissante batterie armée de canons de position couvre la droite. Toutes les éminences qui commandent la rivière sont amplement pourvues d'artillerie, et sur les pentes s'entassent des masses d'infanterie, tandis que la réserve — douze mille hommes de la garde et trois mille dragons — garde les faîtes suprêmes.

Au reste, tel est l'effectif des troupes du prince Menschikoff et leur disposition sur le terrain :

Quarante-deux bataillons, seize escadrons et quatre-vingt-quatre pièces.

Infanterie : 8 bataillons et 16 pièces de la 14e division d'infanterie, 16 bataillons et 36 pièces de la 16e division, 12 bataillons et 24 pièces de la 17e division, 4 bataillons de la brigade de réserve de la 13e division, le 6e bataillon de tirailleurs, le 6e bataillon combiné de sapeurs et de marins. Cavalerie : la 2e brigade (hussards) de la 6e division de cavalerie légère, avec la batterie légère n° 12 d'artillerie à cheval et la batterie n° 4 d'artillerie du Don.

Le centre de l'ordre de bataille est formé sur le bord de la berge escarpée de la rivière, vis-à-vis le village de Bourliouk, et l'aile gauche sur une hauteur à environ deux verstes de la mer ; l'aile droite forme la partie la plus faible de la position.

En avant de la ligne de bataille, sur la rive droite de la rivière, le village de Bourliouk et les vignobles les plus voisins sont occupés par des tirailleurs.

En réserve, derrière le centre, sont postés trois régiments d'infanterie (de Volhynie, de Minsk et de Moscou) avec deux batteries légères à pied ; sur leur droite, deux régiments de hussards avec deux batteries légères à pied ; sur leur gauche, deux régiments de hussards avec deux batteries à cheval, et derrière l'aile droite le régiment de chasseurs d'Ouglitch.

Un bataillon de réserve (du régiment de Minsk) a été détaché pour occuper le village d'Ouloukoul en arrière du flanc gauche de la position, tout près du rivage de la mer.

Esquissons maintenant le tableau de la bataille, avec les modifications apportées par l'imprévu à l'audacieuse et savante stratégie du plan du maréchal, qui consiste, comme nous l'avons dit, à tourner l'ennemi sur la gauche et sur la droite, tandis qu'on attaquera son centre, de façon à l'enfermer dans un triangle de fer et de feu.

Au petit jour, le général Yusuf arrive au quartier général de la 2e division, chargé, par le commandant en chef de l'armée française,

de diriger dans cette journée le contingent turc. A cinq heures et demie, les deux brigades du général Bosquet et les ottomans s'ébranlent et marchent vers l'Alma, parallèlement à la côte, et à un kilomètre environ de cette dernière. De notre centre, on voit parfaitement leurs bataillons se masser dans la plaine, mais, en revanche, chez les anglais rien n'indique qu'on se dispose au mouvement simultané contre la droite des russes, arrêté entre les généralissimes.

Étonnés de cette inaction, le général Canrobert et le prince Napoléon se rendent auprès de sir de Lacy-Evans, lui rappellent les instructions de la veille, en l'engageant à se hâter; le général anglais répond qu'il n'a pas d'ordres et qu'il faut en référer à lord Raglan. Le général Canrobert repart au galop et va prévenir le maréchal de ce contretemps, Celui-ci dépêche d'un côté le commandant Renson au chef de la deuxième division, avec ordre de s'arrêter jusqu'à ce que nos alliés soient prêts à appuyer son mouvement, et de l'autre le colonel Trochu au généralissime anglais.

Lord Raglan rejette ses lenteurs sur l'arrivée tardive d'une partie de ses troupes, qui, empêchées par leurs bagages, n'ont atteint le bivouac que fort avant dans la nuit, et promet de regagner le temps perdu. Mais cela n'est déjà plus en son pouvoir; le colonel Trochu a à parcourir huit kilomètres sur un sol accidenté, encombré, et si précipitée que soit sa course, il est dix heures et demie quand il revient rendre compte de sa mission, et ce n'est que vingt minutes après que l'ordre de marcher est transmis au général Bosquet.

Ce dernier a profité d'ailleurs de son repos. Par ses ordres, des pelotons de chasseurs d'Afrique se sont éparpillés en éclaireurs à travers la plaine, jusqu'aux rives de l'Alma. Lui-même, accompagné de son état-major, du chef d'escadron Lefrançois, commandant l'artillerie, et du chef de bataillon Dumas, commandant le génie, est allé reconnaitre les passages, sous la protection des tirailleurs.

Deux se sont offerts à lui : le premier, très-rapproché de la mer, est un sentier à peine frayé qui escalade le raide escarpement des hauteurs et peut, non sans d'immenses difficultés vaincues, conduire l'infanterie sur les crêtes; le second, plus éloigné d'un kilomètre, se compose d'un

étroit ravin qui part d'un village incendié au bord de la rivière, et monte jusqu'au sommet des pentes. Les talus déchirés par de nombreuses anfractuosités, hérissés de racines, sont également accessibles à l'infanterie, mais l'opinion générale est que jamais l'artillerie ne se tirera de ce passage. Seul, le commandant Lefrançois émet un avis contraire ; il ne nie pas que l'entreprise ne soit pénible, mais impossible, il le conteste, et, conformément à son opinion, il est décidé qu'on la tentera.

Pendant que son général inspecte les chemins qui vont la conduire à la victoire, la division procède tranquillement à l'importante opération du déjeuner. Les moissons fauchées qui couvrent le sol lui fournissent tout à la fois des javelles pour la coction de son café et des gerbes pour s'y reposer des fatigues de la marche.

Sur la mer, *le Vauban, le Roland, le Lavoisier, le Berthollet, le Primauguet, le Spitfire, le Caton*, *le Descartes* et *le Caffarelli,* qui sont venus mouiller, la veille, en face de l'embouchure de l'Alma, s'apprêtent à seconder les troupes de terre, bien que la hauteur des falaises leur interdise une action décisive. Depuis le matin, les équipages perchés dans les haubans et les huniers, à cheval sur les barres, entassés sur les passerelles des tambours des vapeurs, « font la queue » pour jouir de l'émouvant spectacle qui va se dérouler sous leurs yeux.

Malheureusement, nous l'avons dit, les lenteurs des anglais ont déjoué en partie les calculs du maréchal. Il espérait surprendre les russes par la rapidité de ses manœuvres, et l'inaction de nos troupes au milieu de la plaine a permis à l'ennemi d'apprécier nos dispositions et de parer aux éventualités. Le prince Menschikoff, vieux soldat rompu aux ruses de la guerre, a deviné l'importance secondaire de l'attaque de la seconde division et dégarni son aile gauche, protégée suffisamment d'ailleurs, il le croit ainsi, par l'escarpement à pic des rampes pour renforcer son centre et sa droite, contre lesquels il pressent que donnera le gros de l'armée alliée.

A onze heures, le général Bosquet, commandant en personne la brigade d'Autemarre et suivi de son artillerie, se dirige vers le second passage, celui du ravin près du village incendié ; la deuxième brigade

et le contingent turc, sous les ordres des généraux Bouat et Yusuf, gagnent au pas de course celui qui longe la plage, en appuyant à droite pour traverser l'Alma à son embouchure.

De chaque côté de la barre, l'eau a peu de profondeur, mais à gauche elle repose sur un fond de vase, où deux chevaux de hussards, envoyés pour éprouver le gué, s'enfoncent à vue d'œil et qu'on a mille peines à retirer ; il faut donc la franchir à droite sur la chaussée de sable formée des attérissements de la mer et explorée la veille par l'équipage du *Roland*. Seulement cette chaussée est d'une telle exiguïté qu'on ne peut passer qu'un à un. Les soldats s'y engagent résolûment, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et secoués par les lames, mais le chemin est impraticable à l'artillerie, et sur le conseil du colonel Raoult, son chef d'état-major, le général Bouat envoie sa batterie à la brigade d'Autemarre, qu'elle rejoint l'après-midi sur le plateau.

La rivière franchie, le 3ᵉ bataillon de chasseurs à pied, le 7ᵉ léger et le 6ᵉ régiment de ligne, composant la brigade Bouat, abordent le sentier reconnu le matin par le général Bosquet. Il est encaissé entre des roches dont les flancs rapprochés ne permettent le passage qu'à un homme de front, et sa pente est si raide que les officiers doivent se tenir à la crinière de leurs mulets et de leurs chevaux pour ne pas tomber ; aussi l'ascension de la colonne s'accomplit-elle lentement et le feu tonne depuis longtemps lorsqu'elle débouche à l'arrière du plateau.

La brigade d'Autemarre effectue plus aisément la traversée de l'Alma ; aucun obstacle sérieux ne s'oppose non plus à elle sur le parcours du village incendié, et elle touche la tête du ravin sans avoir été inquiétée. Il y a là un temps d'arrêt fort court mais solennel ; dans toutes les poitrines une secrète angoisse étreint les cœurs, qui battent plus vite ; c'est une de ces heures où l'on vit des années en une minute. Les officiers adressent à leurs hommes les recommandations d'usage en pareille occurrence, d'avoir du sang-froid, de ne pas tirer sans ordre, etc. Puis le général Bosquet fait un signe, et les zouaves s'élancent sur les pentes de chaque côté du ravin. Là, pas de sentier frayé, le talus à pic, inaccessible aux chèvres, mais non aux *africains*.

Une broussaille flétrie, une touffe d'herbe pulvérulente, une légère aspérité, la moindre déchirure du sol, voilà leurs points d'appui; parfois l'un d'eux vient à céder et l'homme roule jusqu'au bas de la pente; celui-là ne s'en montre que plus ardent à recommencer; les flancs du ravin se hérissent de zouaves; celui qui a rencontré un appui quelque peu résistant s'y maintient et tend la jambe aux camarades qui grimpent à ses côtés. Si le prince Menschikoff, suivant à la lettre ses bravades, repose, et que le ciel lui envoie le même songe qu'à Jacob, il doit voir de singuliers anges étagés sur son échelle.

En moins de cinq minutes, les premiers zouaves atteignent le plateau supérieur. Les soldats de Lamarque à Caprée ont mis plus de temps, et l'ascension était moins difficile. Cinquante cosaques environ échangent avec eux quelques coups de feu, puis se replient sur le gros de l'armée russe.

Aussitôt l'occupation des crêtes effectuée, le général Bosquet s'élance dans le ravin en chargeant le commandant de Barral de la prompte expédition de la première batterie d'artillerie. Protégés par le feu des tirailleurs, les attelages partent au galop, toute autre allure entraînant de force la chute des voitures, et bientôt les premières pièces apparaissent au sommet de l'escarpement, conduites par le chef d'escadron de Barral et le capitaine Fiévet, commandant la première batterie.

Ces premières bouches à feu sont placées à la limite des crêtes, en potence sur l'armée ennemie; à peine une pièce est-elle dégagée de son avant-train qu'elle commence son feu, et ce coup de canon parti de nos batteries ouvre la journée; l'artillerie française élève la voix la première; c'est elle aussi qui dira le dernier mot.

A cette détonation, le maréchal et son état-major, qui, du haut d'un mamelon, suivent anxieux les évolutions des divers corps, braquent leurs lunettes sur les hauteurs.

— Voici les russes qui canonnent la seconde division, dit un officier en apercevant les batteries.

— Non! s'écrie le maréchal, non, grâce à Dieu! je vois des pantalons rouges, c'est Bosquet! il a déjà gravi les hauteurs; je reconnais là mon vieux Bosquet d'Afrique.

Rien que de juste dans cet hommage rendu au commandant en chef de la 2e division; mais si l'on tient compte de la froideur existant entre le maréchal et le général Bosquet, on le trouvera aussi honorable pour celui qui l'adresse que pour celui qui en est l'objet.

Sainte fraternité que celle du drapeau! elle annihile les antipathies et, pour la gloire de la mère-patrie, réunit dans la communion du sacrifice les frères divisés.

Un officier russe est allé en toute hâte avertir son généralissime de l'arrivée des zouaves sur le plateau. Le prince se croit tellement inattaquable de ce côté qu'il traite de folles billevesées le rapport de son inférieur et lui enjoint de retourner sur les lieux pour y constater son erreur. Celui-ci revient annoncer que ce n'est plus seulement l'infanterie ennemie qui envahit les hauteurs, mais qu'il a vu l'artillerie y prendre position. L'amiral Menschikoff lui répond par un coup de cravache accompagné d'un flot d'épithètes injurieuses, et dépêche son aide de camp vers l'endroit où l'on prétend que débouchent les colonnes alliées, avec mission de lui rendre un compte exact de la situation.

Lorsque l'aide de camp lui confirme le témoignage du premier officier, le prince reste un instant consterné. L'une des causes de cet abattement mérite d'être relatée :

Comme les races antiques, les peuples primitifs ont la superstition des présages,—bons ou mauvais. En Russie, où la civilisation n'est qu'une croûte de glace sur un abîme de barbarie, cette croyance fatidique existe aussi bien chez les classes élevées que dans les couches inférieures de la société. C'est dire que le prince Menschikoff la partage comme le dernier cosaque de son armée. Or, la veille, à Sévastopol, sur la place du théâtre, au moment où les habitants éperdus, furieux et poussés par le courage de la peur, sommaient le généralissime russe de laisser sortir de la ville les femmes, les enfants et les effets les plus précieux, la colère de la foule a été détournée par un incident de funeste augure : sur la toiture du théâtre s'abattaient des vols innombrables d'hirondelles, qui, à un coup de canon d'alarme parti du fort Constantin, ont ouvert leurs ailes et disparu à l'horizon, devançant d'un mois l'époque habituelle de leur émigration.

« Pourquoi? demande M. le docteur Félix Maynard, auquel on doit la révélation de ce détail. Est-ce qu'elles ont l'instinct des horreurs d'un siége? Est-ce qu'elles devinent que bientôt l'atmosphère de cette contrée sera empoisonnée par les conflagrations de la poudre et que la mitraille écrasera les maisons où elles maçonnèrent leurs nids? Ce n'est pas sans raison qu'elles avancent ainsi l'heure du départ, surtout quand il leur reste encore de nombreux beaux jours à passer et que les jeunes couvées possèdent à peine des ailes assez puissantes pour entreprendre un voyage de long cours. »

Ainsi a pensé la foule terrifiée, ainsi a pensé le prince qui s'est efforcé de dissimuler ses angoisses sous ce cri sauvage :

— Les ennemis sont venus! eh bien, nous leur ferons la guerre, la guerre au couteau, jusqu'à ce que nous leur en ayons brisé la lame dans le ventre.

L'audacieuse escalade de la 2e division lui semble une première justification du mauvais présage de la veille, et malgré lui de tristes pressentiments l'agitent; mais le général surmonte les terreurs de l'homme, et avise aux moyens de parer le coup qui le menace. Cinq batteries, chacune de huit bouches à feu, sont expédiées sur la droite et se rangent à huit cents mètres environ des français, deux de pièces de 12 et une de licorne (obusiers du calibre de 0m, 17), appuyées à la dernière crête, deux à cheval du calibre 6 sur la gauche.

Le bataillon du 3e régiment de zouaves, couché dans un pli de terrain à cent mètres en avant de nos batteries, attend l'occasion d'agir, ayant à sa tête le colonel Tarbouriech et le chef de bataillon Dubos, qui, du haut de leurs chevaux, assistent impassibles à l'engagement de notre artillerie contre les canonniers russes. La brigade d'Autemarre s'est rangée à l'arrière, amenant la batterie de la 2e brigade, qui, commandée par le capitaine Marcy, a immédiatement commencé son feu à droite de la première. Ce renfort est largement compensé par l'entrée en ligne chez l'ennemi de deux nouvelles batteries à cheval. Il a quarante bouches à feu, et nous douze.

Debout, sous une grêle incessante de boulets, le général Bosquet stimule l'ardeur de nos artilleurs, qui soutiennent sans faiblir cette lutte

inégale pendant une heure et demie. Servants et chevaux roulent décimés par la mitraille ennemie; les vides sont aussitôt remplis, et notre feu continue avec la même énergie. Trente-deux roues sont brisées, mais la Providence a laissé intactes toutes nos pièces; soudain deux régiments de cavalerie russe et une batterie à cheval s'ébranlent comme pour tourner la droite de notre position et prendre en rouage les batteries Fiévet et Marcy, que ce mouvement, s'il réussit, doit anéantir. Le commandant de Barral devine le danger et fait pleuvoir des obus sur les ennemis, tandis que le général Bouat se porte en avant avec sa brigade, et les escadrons qui se voient déjà cernés s'éloignent au galop.

Ce fait d'armes sans précédents de douze pièces résistant à quarante et restant maîtresses du terrain doit être attribué à la supériorité du nouveau système d'artillerie française : autrefois on employait deux calibres, 8 et 12; chaque batterie, composée de six pièces, quatre canons et deux obusiers, n'en comprenait en réalité que quatre ou deux, selon qu'elle tirait à boulets ou à obus; aujourd'hui on a adopté le calibre unique de 12, et chaque pièce lance indifféremment l'un ou l'autre des deux projectiles.

Pendant que la première division effectue son mouvement, les autres corps d'armée attendent le signal de l'attaque dans l'ordre suivant, en partant de la droite : ceux du général Canrobert et du prince Napoléon; ceux de sir de Lacy-Evans, de sir Georges Brown et du duc de Cambridge. Les généraux Forey et Cathcart commandent les réserves française et anglaise.

A peine le canon du général Bosquet a-t-il retenti, que le maréchal réunit les commandants en chef des divisions, et leur dit en désignant les versants sur lesquels les russes échelonnent rapidement leurs colonnes :

— Que chacun de vous attaque droit devant soi et suive pour manœuvrer ses propres inspirations. Il faut à tout prix arriver sur ces hauteurs; je n'ai pas d'autres instructions à donner à des hommes dans lesquels j'ai toute confiance.

Immédiatement la marche sonne partout, et les masses d'infanterie descendent les pentes qui conduisent à la rivière. La 1re division

s'avance sur deux lignes en colonne, sa 1re brigade précédée des bataillons de chasseurs à pied éparpillés en tirailleurs. Le colonel Bourbaki, du 1er de zouaves, et son régiment ont mission d'emporter les quelques maisons groupées en amont du village d'Almatamack et défendues par des tirailleurs embusqués derrière les haies de jardins, les murs des cours, les bouquets d'arbres, les plis de terrain, partout enfin où ils ont trouvé un abri sûr. Malgré les vides que le tir des russes fait dans leurs rangs, les zouaves fondent comme une avalanche sur le bord de l'Alma, — très-ravinée à cet endroit.

Les soldats du génie se mettent en devoir d'entailler le talus; mais avant qu'ils n'aient remué la première pelletée de terre, les zouaves ont escaladé les arbres qui ombragent la rivière, et se glissant le long des maîtresses branches, se trouvent, au moyen d'un élan vigoureux, sur l'autre rive. Vainement le 33e régiment de Moscou arrive au pas de charge pour empêcher cette audacieuse descente; une batterie de la 1re division, bien que réduite à quatre pièces par l'épidémie de la Dobrutscha, dirige contre lui un feu si meurtrier qu'elle le force à la retraite. Les zouaves et les chasseurs à pied s'élancent alors à l'escalade, et les autres régiments de la division qui, l'arme au pied, attendaient impassibles, sous une averse de mitraille, s'ébranlent à leur tour aux cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur! Vive le maréchal!*

Les généraux, comme pour une solennité, ont revêtu la grande tenue; autour d'eux se pressent les intendants et les aumôniers, qui, malgré le danger, sont bravement à leur poste, le bréviaire sous le bras.

On est au bord de l'Alma, dont le lit, sur ce point, est profondément encaissé :

— Allons, mes enfants, dit en souriant le maréchal aux soldats du 39e de ligne, retroussez-vos jupes et passez l'eau.

— Les canards l'ont bien passée!

— Les chevilles mouillées, un vrai bain de dames.

— Pas à fond de bois! répondent avec entrain les troupiers.

Alors, soutenus par les tirailleurs, dont les carabines Minié font mer-

veille et portent presque à chaque coup la mort dans les rangs des russes, les bataillons entrent dans l'eau et reparaissent bientôt sur l'autre rive, non sans échanger de joyeuses plaisanteries sur le bain froid qu'ils viennent de prendre. L'artillerie, après quelques efforts, est obligée de rebrousser chemin et d'aller chercher, pour gravir la hauteur, le ravin qui a servi de route aux batteries de la seconde division. A ce moment, l'abbé Parabère, aumônier en chef de l'armée d'Orient, dont le cheval vient d'être tué, s'élance à califourchon sur un des canons du commandant Huguenet, et arrive sur cette monture d'une nouvelle espèce au sommet du plateau. Nos braves artilleurs admirent ce trait de courage et rebaptisent à l'instant même la pièce, qui dorénavant s'appellera *le Parabère*.

La première ligne de la division du prince Napoléon se porte sur le village de Bourliouk, incendié par les russes. Pendant qu'elle sonde la rivière, les batteries ennemies la foudroient, mais le prince établit, en personne, à droite du village, les douze pièces du commandant Bertrand, et, protégé par leur feu, le général Monet franchit l'Alma avec le 2e régiment de zouaves, commandé par le colonel Cler, et le régiment d'infanterie de marine, sous les ordres du colonel Duchâteau. A peine ont-ils refoulé les tirailleurs russes, qu'une batterie cachée se démasque et vomit la mort dans nos rangs. Le prince Napoléon, qui suit le mouvement offensif des deux régiments, est sur le point d'être atteint par un obus, lorsque, prévenu du danger par le général Thomas, chef de sa deuxième brigade, il se jette de côté, ainsi que ce dernier. Le projectile passe en ricochant à côté d'eux, et frappe à la cuisse le sous-intendant militaire Leblanc. Bientôt, il devient nécessaire d'appuyer la première brigade, qu'une dizaine de pièces russes, défendues par un seul bataillon, et distantes d'environ trois cents mètres, prennent en écharpe. Le général Thomas part à la tête du 22e léger, le conduit sur l'autre rive, et lui donne ordre d'enlever à la baïonnette la batterie russe, tandis qu'il secondera le mouvement avec le 20e léger; mais, au moment où, devançant ce dernier régiment, il lui indique la route à suivre pour s'abriter des feux plongeants qui nous déciment, le général reçoit une balle dans l'aine et se voit forcé d'abandonner le champ de bataille.

C'est l'instant où la première division atteint les hauteurs. L'ennemi tourne contre elle les sept batteries qui, depuis une heure et demie, s'acharnent sur la division Bosquet sans pouvoir la débusquer de sa position. A sept cents mètres des colonnes du général Canrobert, s'élève une tour en pierres blanches destinée à un télégraphe; c'est là que le prince Menschikoff a installé son quartier-général. Soudain, à l'arrière de ce bâtiment, paraît un carré long d'infanterie qui marche en avant et menace d'écraser nos régiments, dont l'artillerie n'est pas encore arrivée. Le capitaine de Bar, officier d'ordonnance du général Canrobert, va, par ordre de ce dernier, demander une batterie au général Bosquet, et, un instant après, les six pièces du capitaine Fiévet labourent à mitraille ces masses imposantes qui déjà ne sont plus qu'à deux cents mètres de nos troupes. Chaque décharge emporte des files entières; la confusion désorganise les lignes; en vain les officiers cherchent à ramener leurs soldats débandés; l'un d'eux, sans préoccupation des boulets qui fauchent les hommes à droite et à gauche, parcourt les rangs, arrête les fuyards, et les saisissant avec une rage sublime, les enlève de terre, comme doué d'une force surhumaine, et reforme les pelotons, qu'il ramène à la charge. C'est vraiment un beau spectacle à contempler que la lutte désespérée de son courage contre la panique générale.

— Le brave officier! s'écrie le général Bosquet, si j'étais près de lui, je l'embrasserais!

M. de Bazancourt, au livre duquel nous empruntons cet épisode, oublie d'ajouter que cet intrépide capitaine est, un peu après, coupé en deux par un boulet, à la tête de sa compagnie.

Le maréchal, entouré de son état-major, suit du haut d'un tertre les évolutions des divers corps; en voyant les troupes de la 1re et de la 3e divisions offrir leurs poitrines à la mitraille ennemie, sans que leur élan en soit comprimé, il s'écrie à diverses reprises :

— Oh! les dignes fils d'Austerlitz et de Friedland!

Puis, emporté par son enthousiasme, il s'élance au galop et parcourt le front des lignes, adressant aux différents régiments de chaleureuses allocutions. Et cependant il est en proie à une fièvre dévorante. Plus d'une fois, vaincu par la douleur, il est obligé de se faire soutenir sur

son cheval par deux cavaliers. Vainement ses aides de camp l'invitent à prendre un peu de repos, il reste treize heures en selle, dissimulant ses souffrances, et puisqu'il ne peut vaincre la mort, cherchant du moins à mourir debout et de la mort d'un soldat.

— Il n'y aura donc pas aujourd'hui de boulet pour moi ? murmure-t-il souvent.

C'est ainsi qu'était à la bataille de Fontenoi le maréchal de Saxe. Presque mourant, il avait visité ses postes dans une mauvaise carriole d'osier empruntée à un paysan et, au premier coup de canon, s'était fait hisser sur son cheval pour n'en descendre qu'après la victoire. Frédéric de Prusse, bon juge en semblable matière, écrivait à ce sujet :

« Agitant, il y a quelques jours, la question de savoir quelle était la bataille de ce siècle qui avait fait le plus d'honneur au général, tout le monde tomba d'accord que c'était sans contredit celle dont le général était à la mort lorsqu'elle se donna. »

Le maréchal, voyant la lutte engagée sur tous les points, fait avancer la réserve, avec ordre au général Forey d'appuyer d'une de ses brigades la division Canrobert et de porter l'autre vers la droite au secours du général Bosquet. Le général d'Aurelle exécute le premier mouvement, et la brigade de Lourmel le second. Tandis que les troupes défilent au pas de course devant le mamelon qu'occupe le maréchal, celui-ci crie au général d'Aurelle :

— D'Aurelle, allez vous mettre, sans perdre une minute, à la disposition de Canrobert, qui a grandement à faire là-haut. Allez, je compte sur vous.

— Vive l'Empereur ! répond celui-ci en agitant son képi et accélérant sa marche.

L'artillerie descend au gué de l'Alma, mais sa marche est lente et menace de retenir longtemps la brigade au repos :

— En avant ! dit le général d'Aurelle, et aussitôt le 39e régiment de ligne, ayant à sa tête le brave colonel Beuret, se jette dans le courant, et, se soutenant aux roues de l'artillerie, gagne l'autre bord, y laisse ses sacs, pour avoir une plus grande liberté de mouvements, et grimpe à l'assaut du plateau. Il y trouve les 1er et 2e régiments de zouaves et le

1er bataillon de chasseurs à pied aux prises avec la mitraille ennemie, qui les décime sans leur faire perdre un pouce de terrain. Les batteries de la réserve, conduites par le commandant La Boussinière, répondent aux batteries russes établies à droite et à gauche du télégraphe, mais nous perdons beaucoup de monde, et la cavalerie s'apprête à nous charger. Il ne faut pas attendre son choc, qui peut décider la bataille en faveur des russes ; le colonel Cler, envisageant cette terrible éventualité, crie d'une voix tonnante à son régiment :

— A moi, mes zouaves ! à la tour ! à la tour ! et il part au galop dans la direction du télégraphe.

Le 1er et le 2e régiments de zouaves, les chasseurs à pied, le 39e régiment de ligne, guidés par le général d'Aurelle, les colonels Bourbaki et Beuret, se précipitent à sa suite et vont se heurter aux baïonnettes russes, qui plient sous l'irrésistible impulsion de cette avalanche humaine. La lutte s'engage corps à corps, haletante, désespérée ; les hommes s'étreignent et se renversent, se mordant, se déchirant, s'étranglant avec une rage indicible ; on foule aux pieds les morts, et les blessés, dans un effort suprême, s'attaquent aux jambes de ceux qui restent debout, ne pouvant les frapper au cœur ; mais l'approche simultanée de la division Bosquet, sur la gauche, de l'armée anglaise, sur la droite, met fin à cette boucherie, et l'ennemi bat en retraite.

Le colonel Cler s'élance dans la tour et arbore au sommet l'aigle du 2e de zouaves, en criant : *Vive l'Empereur !* Derrière lui, le sergent-major Fleury, de la 5e compagnie du 1er bataillon du 1er régiment de la même arme, gravit les échafaudages supérieurs ; il y plante le fanion de sa compagnie ; trois balles de mitraille l'atteignent au cœur et à la tête et il tombe. A son tour, le sous-lieutenant Wilfrid Poidevin arbore le drapeau de son régiment, quand un boulet l'atteint en pleine poitrine et le renverse. Héroïque jeune homme ! à la revue du 17 septembre, au bivouac d'Old-Fort, le maréchal lui a dit :

— Vous portez un drapeau, monsieur, mais j'espère bien que vous m'en apporterez un russe avec celui-là ?

— Je ferai de mon mieux, maréchal ! a-t-il répondu, et il a tenu parole.....

Le général Canrobert arrive au galop, suivi de sa division, pour aider les hardis conquérants du télégraphe, lorsqu'un éclat d'obus ricoche de son épaule à sa poitrine et le renverse de son cheval. Au-dessus des cris de triomphe que poussent nos soldats vainqueurs, s'élève ce cri, qui les domine tous :

— Le général Canrobert est tué !

Retracer la douloureuse stupeur des troupes nous serait impossible ; tous les visages ont pâli, tous les cœurs ont cessé de battre. Sur plus d'une figure noircie par la poudre on voit couler des larmes, et l'on entend mille imprécations ainsi formulées :

— Gredin de sort ! dire que ce coup-là pouvait aussi bien m'attraper ! L'armée n'a pas de chance !

— Menschikoff me payera celle-là.

— Nous mangerons les russes jusqu'au dernier.

— Notre général pour une victoire, c'est trop cher ! etc., etc.

Mais à la consternation succède l'enthousiasme, aux larmes une joie frénétique, quand reparaît, le bras en écharpe, le général, qui demande son cheval et se remet en selle. A ce moment le maréchal arrive sur le plateau ; il félicite devant ses colonnes S. A. I. le prince Napoléon de sa belle conduite durant l'action, puis s'arrête devant les zouaves, se découvre et leur dit :

— Merci, zouaves !

Cet hommage d'une simplicité si grandiose électrise toute l'armée, qui le ratifie par d'unanimes acclamations, tandis que les zouaves, — rougissant pour la première fois, — semblent se demander d'où leur vient cet excès d'honneur. Le maréchal reçoit alors la nouvelle par le général de Martimprey que les batteries ennemies arrêtent nos alliés dans leur mouvement offensif.

— Allons aux anglais ! dit-il, et il donne l'ordre aux trois divisions de se porter en toute hâte sur la gauche.

L'heure est venue de raconter les opérations de l'armée anglaise et nous prions le lecteur de revenir en arrière avec nous.

Au début de la bataille, l'armée anglaise s'avance sur deux rangs contigus avec le front des deux divisions couvert par l'infanterie légère



Imprimé par J. Best.

Victor-Emmanuel, Roi de Sardaigne.

et une batterie d'artillerie à cheval. La 2e division, commandée par le lieutenant-général de Lacy-Evans, forme la droite, appuyée à la gauche de S. A. I. le prince Napoléon. La division légère, commandée par le lieutenant-général sir Georges Brown, occupe la gauche. Derrière sir de Lacy-Evans est le lieutenant-général Richard England, avec la 3e division, et derrière sir Georges Brown, S. A. R. le duc de Cambridge, avec la 1re. La 4e division, commandée par le lieutenant-général Georges Cathcart, et la cavalerie, sous les ordres du major-général comte de Lucan, forment la réserve.

Les deux premières divisions attaquent le village de Bourliouk, qui est immédiatement incendié par les russes. Ne voyant pas à se diriger sous les tourbillons de flammes et de fumée, les troupes se divisent, et deux régiments de la brigade Adams passent la rivière à droite du village, tandis que la 1re brigade traverse à gauche sous les ordres du major-général Pennefather. La division légère a déjà franchi l'Alma droit en face de l'ennemi. Un feu roulant dirigé contre ces vaillantes troupes ne les arrête pas; foudroyé par dix-huit pièces de gros calibre, le 33e de ligne est presque anéanti, mais le reste de la division s'avance en bon ordre, et la 1re brigade, commandée par le major-général Cadrington, s'empare d'une redoute avec l'aide du général de brigade Buller et de quatre compagnies de chasseurs, sous les ordres du major Norcott. Les pertes subies par le 7e, le 23e et le 33e régiment l'obligent bientôt à abandonner cette position, lorsque le duc de Cambridge vient appuyer son mouvement; les russes, débordés sur leur gauche, concentrent leurs forces en face de Bourliouk et arrêtent les anglais. C'est le moment où nous intervenons. La batterie Toussaint, dirigée par le commandant la Boussinière, inonde d'obus le flanc des colonnes ennemies et y porte le désordre. Profitant de cette heureuse diversion, la brigade des gardes à pied, sous les ordres du major-général Bentinck, et la brigade des highlanders, commandée par sir Colin Campbell, attaquent à droite et à gauche les carrés russes. La division Brown débouche sur les hauteurs; l'ennemi perd de sa résolution, ne sachant où faire face; une volée de fusées à la Congrève multiplie dans ses rangs la confusion : reconnaissant son impuissance, il se retire sur toute la ligne. La bataille est gagnée!

Les russes se dirigent vers la Katcha, jalonnant le chemin de morts et de blessés; leurs bataillons se rallient dans la plaine, où l'artillerie du général Bosquet ouvre à boulets roulants leurs carrés. Malheureusement nous n'avons pas de cavalerie, et celle du comte de Lucan, embourbée dans les marais de l'Alma, ne peut poursuivre l'ennemi.

— Que n'ai-je mes chasseurs d'Afrique! dit le maréchal, l'armée du prince Menschikoff ne reverrait pas Sévastopol.

Bien qu'abattu par la fièvre et la fatigue, le maréchal refuse d'abandonner déjà le champ de bataille; cette victoire ardemment désirée et à laquelle il a sacrifié quelques-uns des jours qui lui restaient à vivre, il la veut contempler sur le front rayonnant des vainqueurs. Une heure encore à la gloire, et que la mort vienne, il ne lui disputera plus sa proie. Alors comprimant les lancinantes douleurs du mal, redressant sa taille affaissée, l'œil fier, il parcourt les lignes, se découvre là où des vides accusent nos pertes, et adresse aux troupes cet ordre du jour :

« SOLDATS,

» La France et l'Empereur seront contents de vous!

» A Alma vous avez prouvé aux russes que vous étiez les dignes fils des vainqueurs d'Eylau et de la Moskowa. Vous avez rivalisé de courage avec vos alliés les anglais, et vos baïonnettes ont enlevé des positions formidables et bien défendues.

» Soldats, vous rencontrerez encore les russes sur votre chemin, vous les vaincrez encore, comme vous l'avez fait aujourd'hui, au cri de: *Vive l'Empereur!* et vous ne vous arrêterez qu'à Sévastopol : c'est là que vous jouirez d'un repos que vous aurez bien mérité.

» Champ de bataille d'Alma, le 20 septembre 1854. »

Ce fragment de lettre d'un zouave du 1er régiment résume pittoresquement le récit que nous venons de faire:

« Hauteurs de l'Alma, 22 septembre.

» Le 19 l'armée s'est mise en marche; quatre jours de privations de bonne eau nous avaient un peu fatigués. Le soir on a campé sur

une petite position occupée par des éclaireurs russes, d'où l'on distinguait parfaitement, après une plaine de deux lieues, les hauteurs formidables où quarante mille ennemis voulaient nous tenir en échec. Leur cavalerie s'étant un peu avancée, on l'a chassée à coups de canon. Le lendemain, en route pour la bataille !

» A midi l'action s'engage ; les tirailleurs commencent la lutte, les balles sifflent, et on commence à mordre la poussière. Les zouaves du 1er régiment passent la rivière sous le canon ennemi, posent les sacs et attendent la charge. Quand elle sonne, on s'élance. Le brutal ronfle. Les russes veulent nous couper le passage. Comme ils n'ont que du canon, ça renverse et n'arrête pas. On commence à monter : déjà leurs tirailleurs avaient fui ; leurs masses en font autant, et nous commençons à marcher sur leurs morts.

» Sous la mitraille et sous les balles, nous arrivons au haut. Le 1er chasseurs à pied, vieux d'Afrique, arrive peu après, puis le 2e zouaves, et, à cinq bataillons, nous flanquons la chasse à toute la clique. Les russes s'étaient formés en carré derrière le fort, pendant que les plus déterminés entouraient le rempart.

» En avant ! en avant ! et nous nous ruons sur le fort, et notre drapeau y flotte ; coupé en deux par un éclat, il est relevé aussitôt. Naturellement le reste de l'armée travaillait de son côté, mais on ne voit guère que devant soi dans ce moment-là. Le carré russe est enfoncé par nos balles seules, et bonsoir ! C'est là qu'une balle m'a baisé la joue gauche, une égratignure.

» L'artillerie française et le reste des divisions arrivent au moment où les pièces russes recommençaient à tonner contre nous. On leur en a tué en masse avec le canon dans leur retraite.

» Les écossais, selon leur héroïque tradition, ont monté sur les pièces ennemies l'arme au bras.

» Nous soignons les blessés ennemis comme les nôtres. On les embarque à mesure.

» Les matelots courent sur le champ de bataille et veulent avoir qui un fusil, qui un bouton, tous des bottes pour laver le pont cet hiver. Ils ont tout vu de dessus les vergues et les haubans et sont émerveillés.

Nous avons eu le plaisir d'entendre crier par nos camarades : Vivent les zouaves !

» Le premier pas est fait ! les russes ont beau tout brûler dans leur retraite, ils se flambent eux-mêmes. »

Voici maintenant le rapport du maréchal Saint-Arnaud à S. M. Napoléon III :

« *Au quartier général, à Alma. Champ de bataille d'Alma, le 21 septembre 1854.*

» SIRE,

» Le canon de Votre Majesté a parlé !... Nous avons remporté une victoire complète. C'est une belle journée, sire, à ajouter aux fastes militaires de la France, et Votre Majesté aura un nom de plus à joindre aux victoires qui ornent les drapeaux de l'armée française.

» Les russes avaient réuni, hier, toutes leurs forces, tous leurs moyens pour s'opposer au passage de l'Alma. Le prince Menschikoff les commandait en personne. Toutes les hauteurs étaient garnies de redoutes et de batteries formidables.

» L'armée russe comptait quarante mille baïonnettes venues de tous les points de la Crimée; le matin il en arrivait encore de Théodosie : six mille chevaux, cent quatre-vingts pièces de canon de campagne ou de position.

» Des hauteurs qu'ils occupaient, les russes pouvaient nous compter homme par homme, depuis le 19, au moment où nous sommes arrivés sur le Bulganach.

» Le 20, dès six heures du matin, j'ai fait opérer par la division Bosquet, renforcée de huit bataillons turcs, un mouvement tournant qui enveloppait la gauche des russes et tournait quelques-unes de leurs batteries.

» Le général Bosquet a manœuvré avec autant d'intelligence que de bravoure. Ce mouvement a décidé du succès de la journée.

» J'avais engagé les anglais à se prolonger sur la gauche pour menacer en même temps la droite des russes, pendant que je les occuperais au centre; mais leurs troupes ne sont arrivées en ligne qu'à dix heures et demie. Elles ont bravement réparé ce retard. A midi et demi, la ligne de l'armée alliée, occupant une étendue de plus d'une grande lieue, arrivait sur l'Alma, et elle était reçue par un feu terrible de tirailleurs.

» Dans ce moment, la tête de la colonne Bosquet paraissait sur les hauteurs : je donnai le signal de l'attaque générale.

» L'Alma fut traversée au pas de charge. Le prince Napoléon, à la tête de sa division, s'emparait du gros village d'Alma sous le feu des batteries russes. Le prince s'est montré digne en tout du beau nom qu'il porte. On arrivait en bas des hauteurs sous le feu des batteries ennemies.

» Là, sire, a commencé une vraie bataille sur toute la ligne, bataille avec ses épisodes de brillants hauts faits et de valeur. Votre Majesté peut être fière de ses soldats, ils n'ont pas dégénéré : ce sont des soldats d'Austerlitz et d'Iéna.

» A quatre heures et demie, l'armée française était victorieuse partout.

» Toutes les positions avaient été enlevées à la baïonnette au cri de: *Vive l'Em-*

pereur! qui a retenti toute la journée. Jamais je n'ai vu d'enthousiasme semblable : les blessés se soulevaient de terre pour crier. A notre gauche les anglais rencontraient de grosses masses et éprouvaient de grandes difficultés, mais tout a été surmonté.

» Les anglais ont abordé les positions russes dans un ordre admirable sous le canon, les ont enlevées et ont chassé les russes.

» Lord Raglan est d'une bravoure antique, au milieu des boulets et des balles, c'est le même calme qui ne l'abandonne jamais.

» Les lignes françaises se formaient sur les hauteurs en débordant la gauche des russes, l'artillerie ouvrait son feu. Alors ce ne fut plus une retraite, mais une déroute : les russes jetaient leurs fusils et leurs sacs pour mieux courir.

» Si j'avais eu de la cavalerie, sire, j'obtenais des résultats immenses, et Menschikoff n'aurait plus d'armée; mais il était tard, nos troupes étaient harassées, les munitions d'artillerie s'épuisaient, nous avons campé à six heures du soir sur le bivouac même des russes.

» Ma tente est sur l'emplacement même de celle qu'occupait le prince Menschikoff, qui se croyait si sûr de nous arrêter et de nous battre, qu'il avait laissé sa voiture. Je l'ai prise avec son portefeuille et sa correspondance ; je profiterai des renseignements précieux que j'y trouve.

» L'armée russe aura pu probablement se rallier à deux lieues d'ici, et je la trouverai demain sur la Katcha, mais battue et démoralisée, tandis que l'armée alliée est pleine d'ardeur et d'élan. Il m'a fallu rester ici aujourd'hui pour évacuer nos blessés et les blessés russes sur Constantinople, et reprendre à bord de la flotte des munitions et des vivres.

» Les anglais ont eu quinze cents hommes hors de combat. Le duc de Cambridge se porte bien; sa division et celle de sir G. Brown ont été superbes. Moi, j'ai à regretter environ douze cents hommes hors de combat, trois officiers tués, cinquante-quatre blessés, deux cent cinquante-trois sous-officiers, et soldats tués, mille trente-trois blessés.

» Le général Canrobert, auquel revient en partie l'honneur de la journée, a été blessé légèrement par un éclat d'obus qui l'a atteint à la poitrine et à la main : il va très-bien. Le général Thomas, de la division du prince, a reçu une balle dans le bas-ventre, blessure grave. Les russes ont perdu environ cinq mille hommes. Le champ de bataille est jonché de leurs morts, nos ambulances sont pleines de blessés. Nous avons compté une proportion de sept cadavres russes pour un cadavre français.

» L'artillerie russe nous a fait du mal, mais la nôtre lui est bien supérieure. Je regretterai toute ma vie de ne pas avoir eu seulement mes deux régiments de chasseurs d'Afrique. Les zouaves se sont fait admirer des deux armées ; ce sont les premiers soldats du monde.

» Veuillez agréer, sire, l'hommage de mon profond respect et de mon entier dévouement.

» *Le maréchal* A. DE SAINT-ARNAUD. »

Ce qu'il faut le mieux admirer dans cette relation où le lyrisme épique s'allie si heureusement à la concision militaire, c'est la modestie du maréchal, qui ne parle que des autres et laisse dans l'ombre sa pro-

pre gloire. On ne saurait mieux la comparer qu'au rapport de la victoire de Staffarde adressé à Louis XIV par le maréchal de Catinat. Ce dernier s'y effaçait entièrement aussi, au point qu'après lecture, les courtisans se demandaient :

— Catinat en était-il?

— Gardez-vous d'en douter! répliqua Louis XIV. On peut avoir besoin de détails sur les services d'autrui; les siens sont connus d'avance, et son rapport vous prouve qu'il sait aussi bien dire que bien faire.

Il n'est pas sans intérêt de lire, après les relations des nôtres, le rapport suivant adressé par le prince Menschikoff à l'empereur de Russie; c'en est le meilleur et le plus éloquent corollaire :

» A midi les ennemis se portèrent sur l'Alma et attaquèrent résolûment notre position. Leur aile droite était formée par les français et leur aile gauche par les anglais.

» L'armée turque était restée en réserve derrière les troupes françaises.

» Les unes et les autres s'avancèrent avec précision en lignes déployées sous la protection d'une chaîne épaisse de tirailleurs armés de carabines. Nos tirailleurs reçurent l'ennemi par un feu bien dirigé, et en peu d'instants une vive fusillade s'engagea sur toute la ligne de bataille. Dès le commencement du combat, les nombreux tirailleurs ennemis, armés de carabines à balles coniques, firent de grands ravages dans nos rangs. Un grand nombre de commandants tombèrent les premiers victimes de cette arme meurtrière, et cette circonstance exerça nécessairement une grande influence sur la marche ultérieure du combat.

» Après avoir occupé les vignobles de la rive droite de l'Alma, les bataillons ennemis se formèrent en colonnes, passèrent la rivière et se déployèrent de nouveau en ligne de l'autre côté, malgré le feu constant de nos batteries. Le prince Menschikoff donna ordre à la première ligne de recevoir l'ennemi à la baïonnette pour le rejeter sur la rivière. A plusieurs reprises nos bataillons, précédés de leurs intrépides chefs, se précipitèrent à la charge, baïonnette en avant, mais chaque fois accueillis par le terrible feu roulant de la ligne déployée, ou par l'épaisse chaîne de tirailleurs à carabines, ils furent repoussés avec de grandes pertes. L'infanterie ennemie supportait avec fermeté et sans broncher le feu parfaitement dirigé de notre artillerie; les bataillons déployés se couchaient à terre et s'abritaient derrière les accidents de terrain, tandis que leurs tirailleurs fusillaient nos artilleurs. Dans une de nos divisions de huit pièces, tous les servants et tous les chevaux furent jetés sur le carreau.

» Pendant que ce combat acharné avait lieu au centre de la position et à notre aile droite, l'aile gauche, malgré la distance où elle se trouvait de la mer, était atteinte par les projectiles de la flotte. A l'abri du feu de cette artillerie marine, une colonne française ayant en tête des troupes d'Afrique (nommées zouaves) traversa la vallée de l'Alma près du rivage de la mer et gravit rapidement la falaise par un sentier à peine tracé le long d'un étroit ravin. L'apparition de ces troupes

sur notre flanc et presque même sur nos derrières obligea le prince Menschikoff à faire avancer, de la réserve, les régiments de Minsk et de Moscou avec quelques escadrons de hussards; mais les français étaient déjà parvenus à établir sur les hauteurs une batterie qui accueillit nos réserves par un feu très-vif. Ces deux régiments furent contraints de se replier.

» Alors le prince Menschikoff, voyant son aile gauche tournée, le centre et l'aile droite ne pouvant plus se maintenir à la suite des pertes énormes qu'ils avaient faites, commença à ramener toutes ses troupes vers la Katcha. Afin de couvrir leur retraite, il fit avancer la brigade de hussards. Cette mesure, et peut-être aussi les pertes considérables qu'il devait avoir éprouvées, arrêtèrent la poursuite de l'ennemi. Il resta sur l'Alma, et nos troupes, passé minuit, traversèrent la Katcha.

» Dans ce combat sanglant les deux partis ont considérablement souffert. Nous avons eu dix-sept cent soixante-deux hommes tués, deux mille trois cent quinze blessés et quatre cent cinq atteints de contusions. Quarante-cinq officiers supérieurs et subalternes sont au nombre des morts. Parmi les blessés on compte quatre généraux (le lieutenant général Kvitsinsky, chef de la 16e division; le major Stchelkanoff, commandant la brigade de la même division; le général major Goguinoff, commandant de brigade de la 17e division, et le général major Kourtianoff, commandant du régiment d'infanterie de Moscou) et quatre-vingt-seize officiers supérieurs et subalternes.

» La perte de l'ennemi n'est pas connue avec certitude. D'après quelques rapports elle surpasserait même la nôtre; mais dans tous les cas il est impossible que l'attaque opiniâtre de leurs bataillons sous la grêle de nos boulets et de notre mitraille n'ait également coûté fort cher aux alliés. »

Ce rapport honore le prince Menschikoff; il y rend justice aux siens sans calomnier ses adversaires; il y respecte la vérité, et le fait mérite d'être signalé! il est assez rare chez les sujets de la sainte Russie, à preuve cette note publiée à Varsovie par ordre du prince Paskiéwitch après la bataille de l'Alma :

« Le 20 septembre une rencontre a eu lieu entre nos troupes et celles des alliés sur les bords de l'Alma. Le prince Menschikoff, réalisant son plan de campagne d'engager seulement au combat l'avant-garde de son armée et de se replier sur Sévastopol, a conduit les troupes sous ses ordres aux abords de la forteresse et y a pris une forte position. On croyait que d'autres combats auraient encore lieu sous peu de jours. Nous avons perdu sur l'Alma mille hommes tués et blessés, mais l'ennemi nous ayant attaqués dans nos retranchements et sous le feu de toutes nos batteries, doit avoir nécessairement éprouvé des pertes bien plus considérables. »

On le voit, sous la plume du vainqueur de Varsovie, la bataille n'est plus qu'une rencontre; la retraite du prince Menschikoff est une conséquence de son plan de campagne, et les quatre mille quatre cents morts et blessés sont réduits des trois quarts.

La victoire de l'Alma produit en France une sensation profonde; chacun comprend que la patrie vient de reprendre son rang à la tête des nations, et devant la grandeur du résultat on oublie un instant ce qu'il nous a coûté. Au reste, la France et l'Empereur s'en souviendront en temps et lieu et, en attendant la part des morts, voici ce que leur reconnaissance accorde aux vivants : à grande gloire, grandes récompenses!

Par décrets des 14 et 21 octobre, les généraux et officiers dont les noms suivent sont promus aux grades de :

1re section du cadre de l'état-major général.

GÉNÉRAL DE DIVISION.

BOUAT, général de brigade, commandant la 2e brigade de la 2e division d'infanterie.

GÉNÉRAL DE BRIGADE.

BOURBAKI, colonel du 1er régiment de zouaves.

Corps expéditionnaire d'infanterie de marine.

CHEF DE BATAILLON.

SAVIGNY, capitaine adjudant-major.

CAPITAINES.

GAILLARD, lieutenant.
GRAEVE, id.
PETIT, id.

LIEUTENANTS.

THOMAS, sous-lieutenant.
DAVID, id.
DESCHARS, id.
AZAN, id.

SOUS-LIEUTENANTS.

BARNAUD, sergent-major.
BONIJOLY, id.
PONT, id.

Par décrets des 21 et 28 octobre, sont promus dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur les officiers et sous-officiers dont les noms suivent :

GRANDS OFFICIERS.

CANROBERT, général de division, commandant en chef l'armée d'Orient.
BOSQUET, général de division.
FOREY, id.

COMMANDEURS.

État-major général.

THOMAS, général de brigade.
Comte de MONET, général de brigade.
D'AURELLE, id.

Intendance.

BLANCHOT, intendant militaire de l'armée.

Artillerie.

FORGEOT, colonel de la réserve.

Tirailleurs algériens.

WIMPFFEN, colonel.

7e régiment de ligne.

DE PECQUEULT DE LAVARANDE, colonel.

OFFICIERS.

État-major.

HENRY, chef d'escadron.
RENSON, id.

Intendance.

DE SEGANVILLE, sous-intendant de 2e classe.
PIRONNEAU, id.

Réserve d'artillerie.

ROUJOUX, lieutenant-colonel.

7e régiment d'artillerie.

HENRI BERTRAND, chef d'escadron.

11e régiment d'artillerie.

HUGUENET, chef d'escadron.

13e régiment d'artillerie.

CLAUDET, capitaine en 1er.

État-major du génie.

RICHER, chef de bataillon.
DE SAINT-LAURENT, id.
DUMAS, id.

1er régiment de zouaves.

BAROIS, chef de bataillon.

2e régiment de zouaves.

ADAM, chef de bataillon.

9e bataillon de chasseurs à pied.

NICOLAS, chef de bataillon.

Tirailleurs algériens.

MARTINEAU-DESCHENETS, chef de bataillon.

1er régiment de la légion étrangère.

NAYRAL, chef de bataillon.

Hors cadre.

D'ANGLARS, chef de bataillon détaché.

20e régiment d'infanterie de ligne.

MERMET, lieutenant-colonel.
COUÉ, chef de bataillon.

50e régiment d'infanterie de ligne.

DE CHABRON, chef de bataillon.

20e régiment d'infanterie légère.

COMPERAT, chef de bataillon.

Corps expéditionnaire d'infanterie de marine.

MERMIER, chef de bataillon.
LEPRINCE, capitaine.

CHEVALIERS.

État-major.

FAY, capitaine de 2e classe, aide de camp du général Bosquet.
LOYSEL, id., aide de camp du général Vinoy.

Artillerie.

MOULIN, capitaine-adjoint au commandant de l'artillerie de l'armée d'Orient.

4e régiment d'artillerie.

MASSOT, capitaine en 1er.
HURSTEL, lieutenant en 1er.

6e régiment d'artillerie.

DE BEAULAINCOURT, capitaine en 2e.

7e régiment d'artillerie.

LAGUILLAUMY, 1er canonnier.

8e régiment d'artillerie.

GUIMENET, lieutenant en 1er.
GRENOT, id. en 2e.
LOYAL, adjudant sous-officier.

9e régiment d'artillerie.

HENRIOT, maréchal-des-logis.

12e régiment d'artillerie.

BOBINOT-MARCY, capitaine en 1er.
ENCOIGNARD, maréchal-des-logis.

13e régiment d'artillerie.

DORLODOT, lieutenant en 1er.
BOUVIER, adjudant sous-officier.
PLICHON, maréchal-des-logis.
AMYOT, 1er canonnier.
CULPIN, id.

15e régiment d'artillerie.

DE VASSART, capitaine en 2e.

16e régiment d'artillerie.

AMAUDRIC DU CHAFFAUT, lieutenant en 1er.
VIALLET, 2e canonnier.

17e régiment d'artillerie.

JAUMARD, capitaine en 2e.
VAUDREY, lieutenant en 2e.
SEMMARTIN, maréchal-des-logis.

3e régiment du génie.

FOURCADE, capitaine en 1er.
THOUZELLIER, sergent.
BERNARD, id.
ARDOIN, id.

1er régiment de zouaves.

D'AUDEBARD, capitaine.
DORMOY, lieutenant.
DEVIGNE, sous-lieutenant.
PARSEVAL, sergent-major.
RICHARDOT, sergent.
LEBEAU, id.
SEGUY, id.

2e régiment de zouaves.

PRUVOST, capitaine adjudant-major.
LESCOP, capitaine.
OIZAN, lieutenant.
GUILLON, sous-lieut. porte-drapeau.
DE VERMONDANS, sous-lieutenant.
GESLAND, sergent chef des clairons.
WEIDEMBACH, sergent.
GOUNEAU-GARREAU, id.
GROS, zouave.
LALIGNE, id.

3e régiment de zouaves.

LETORS DE CRECY, capitaine adjudant-major.
LALANNE, capitaine.
MASQUELEZ, lieutenant.
DOUSSELIN, id.
SURBIN, sergent.
LOUBES, zouave.
SALOMON, id.
COMBES, id.
DORMOIS, zouave.

1er bataillon de chasseurs à pied.

BELLEVILLE, capitaine.
D'HUGUES, lieutenant.
COLIN, sergent.

9e bataillon de chasseurs à pied.

DUPLAT, lieutenant.
GADAY, id.
PONS, sergent.
ANCILLON, id.

19e bataillon de chasseurs à pied.

DUJARIC, capitaine.
BIGNON, lieutenant.

1er régiment de la légion étrangère.

VIEZ, lieutenant.
VEZU, sergent.

2e régiment de la légion étrangère.

ROBERT, capitaine.
APPEL, soldat.

4e régiment de chasseurs d'Afrique.

CHASTENET DE PUYSÉGUR, capitaine.
DE LOSTANGES, maréchal-des-logis.

7e régiment d'infanterie de ligne.

DE PARSEVAL-DESCHÊNES, capitaine adjudant-major.
FAVREAUX, lieutenant.

20e régiment d'infanterie de ligne.

GOFFARD, capitaine.
CHORGNON, lieutenant.
MARÉCHAL, sergent.

27e régiment d'infanterie de ligne.

VANHEULLE, capitaine adjudant-major.
PERIN, capitaine.

39e régiment d'infanterie de ligne.

GUISOLPHE, capitaine adjudant-major.
CLUZEL, capitaine.
BLUM, adjudant.

42e régiment d'infanterie de ligne.

BENOIT, sergent.

50e régiment d'infanterie de ligne.

ANGLADE, capitaine.

FAVREAU, lieutenant.

7ᵉ régiment d'infanterie légère.

LAXAGUE, lieutenant.

20ᵉ régiment d'infanterie légère.

PARANT, capitaine.

22ᵉ régiment d'infanterie légère.

SEGONNE, caporal.
VALLIER, soldat.

Corps expéditionnaire d'infanterie de marine.

DOMANEC-DIÉGO, capitaine adjud.-maj.
GUILLOT, capitaine.
GAGNÉ, id.
RIBERT, lieutenant.
NEUDOT, id.
MARTIN DES PALLIÈRES, sous-lieutenant.
FOREST, sergent-major.

Service de santé.

ANDRIEU, médecin major de 2ᵉ classe.
GARRIER, id.
CARION, aide-major de 1ʳᵉ classe.
ROUSTANS, id. 2ᵉ id.

Par décrets des 21 et 30 octobre, la médaille militaire est conférée aux généraux, sous-officiers et soldats dont les noms suivent :

État-major.

S. A. I. le prince NAPOLÉON, général de division, commandant la 3ᵉ division de l'armée d'Orient.

1ᵉʳ régiment d'artillerie.

DUPUECH, 1ᵉʳ canonnier.

4ᵉ régiment d'artillerie.

RIBES, 1ᵉʳ canonnier.
VACHER, id.

7ᵉ régiment d'artillerie.

ANDRÈS, adjudant sous-officier.
ADAM, maréchal-des-logis.
JACQUELINE, brigadier.
VARIZAT, 1ᵉʳ canonnier.

8ᵉ régiment d'artillerie.

RISSEIL, maréchal-des-logis.
RICKELINCK, id.
DELAMOTTE, brigadier.
MASSÉ, artificier.
LABORDE, 2ᵉ canonnier.

9ᵉ régiment d'artillerie.

MATHA, maréchal-des-logis.
OUBEN, 1ᵉʳ canonnier.

12ᵉ régiment d'artillerie.

PARANT, brigadier.
BOURGEOIS, brigadier.
VENDRAND, 1ᵉʳ canonnier.
JANIN, 2ᵉ canonnier.

13ᵉ régiment d'artillerie.

STAHL, maréchal-des-logis.
GAILLOT, 1ᵉʳ canonnier.
LAGOUTTE, id.
VERMOUL, 2ᵉ canonnier.
FILLINGER, id.

16ᵉ régiment d'artillerie.

MOSSER, maréchal-des-logis.
THINET, id.
FAVOULET, 1ᵉʳ canonnier.
OZON, 2ᵉ canonnier.

17ᵉ régiment d'artillerie.

TRABER, 1ᵉʳ canonnier.
ALLET-COCHE, id.
MILLEVILLE, id.

1ᵉʳ régiment du génie.

ENAUT, sergent.
MARIN, caporal.

2ᵉ régiment du génie.

STUBERT, sergent.

3ᵉ régiment du génie.

CHABBERT, sergent.

1er régiment de zouaves.

MARILLIER, sergent-fourrier.
SAINT-HILAIRE, sergent.
CHAUSSIER, id.
PONTICO, id.
BOISEAU, caporal.
GERMA, id.
DUVAL, zouave.
BONGAIN, id.
LEMESLE, id.
PARMENTIER, id.

2e régiment de zouaves.

BASTIEN, sergent.
COTTAVOZ, id.
JULLIAN, id.
AUBER, caporal.
VERRES, zouave.
LAURANS, id.

3e régiment de zouaves.

BONNEFOY, sergent.
HIRCHMEYER, caporal.
LENÈS, zouave.
VEISSIÈRE DE LAGRAVE, zouave.
DECOMBES, id.
MUTHS, id.
PLÉE, id.
SOLAND, id.
JACOT, id.
STACCLIN, id.
BARDOU, clairon.

1er bataillon de chasseurs à pied.

ETIENNE, caporal.
RIOUDAT, chasseur.
GONACHON, id.
MIGNUCCI, id.

9e bataillon de chasseurs à pied.

BERNARD, caporal.
ACHEN, chasseur.
DEPARIS, id.
LOMBARDE, id.

1er régiment de la légion étrangère.

GOUBE, sergent-fourrier.
EFFELING, sergent.
RACT, caporal.
BRANDT, id.
DEWEVER, id.
HULTCH, grenadier.
ADAMS, id.
DURMACIER, id.
SCHMITT, id.

2e régiment de la légion étrangère.

JACOBS, sergent.
CARABACCA, grenadier.
FUCHS, voltigeur.
PEREZ, id.

Tirailleurs algériens.

KADDOUR, tirailleur.
DJELALI, id.
MOHAMED, id.
MAAMAR, id.

2e escadron du train des équipages.

VOINOT, brigadier.

Détachement de gendarmerie.

DELIBESSART, brigadier.
PÈNE, gendarme.
LASCOMBES, id.

Corps expéditionnaire d'infanterie de marine.

COATALEM, sergent-major.
CAMPI, sergent.
GIPOULOU, id.
OTTAVI, id.
JÉROME, id.
DUFOURNET, caporal.
PARPAILLON, soldat.
QUÉNEAU, id.
VÉDIG, id.

7e régiment d'infanterie de ligne.

TIERCY, sergent.
POURQUERY, id.
SALON, fusilier.
DIDIER, id.

20e régiment d'infanterie de ligne.

MARÉCHAL, sergent-fourrier.
BESSIN, sergent.

Maincent, caporal.
Jourdan, id.
Joubert, grenadier.
Gasquet, id.
Alfonsi, fusilier.
Antoni, id.

27e régiment d'infanterie de ligne.

Cauvé, sergent.
Ménager, id.
Meyer, caporal.
Clary, voltigeur.

39e régiment d'infanterie de ligne.

Schreiner, sergent.
Mairel, caporal.
Coué, id.

50e régiment d'infanterie de ligne.

Jod, soldat.
Pozzo-di-Borgo, soldat.
Poumirou, id.
Lagarde, id.
Periot, id.
Panse, id.

7e régiment d'infanterie légère.

Dewatin, sergent.
Baratte, id.
Guerbert, id.

20e régiment d'infanterie légère.

Lartigue, voltigeur.
Golvary, fusilier.
Carivène, id.

22e régiment d'infanterie légère.

Hurstel, carabinier.
Dijon, id.
Coupeau, id.
Saint-Germain, voltigeur.

On ne lira pas sans intérêt, nous l'espérons, divers épisodes de la bataille qui n'ont pu trouver place dans le récit d'ensemble et où se révèlent, dans toute leur énergie, le courage et l'entrain de nos soldats :

Un artilleur a les deux bras emportés; son capitaine le rencontre au moment où on le transfère à l'ambulance :

— Ah! mon pauvre garçon, dans quel état ils t'ont mis!

— C'est vrai, commandant, ils ne m'en ont même pas laissé un pour manger la soupe.

Un bataillon de zouaves s'aligne sur le bord de l'Alma pour protéger les ouvriers du génie qui préparent une route à l'artillerie. Les tirailleurs russes, embusqués dans les buissons et derrière les murs de l'autre rive, leur tuent beaucoup de monde :

— Eh! eh! fait observer un zouave, le commandant qui nous a dit : « Vous serez comme un mur de ce côté de la rivière! » Voilà qu'on lui ébrèche sa façade.

— Fallait y mettre, répond un autre, l'avis obligé : Défense de déposer ici aucune ordure.

Un voltigeur du 19e régiment d'infanterie de ligne dit au chirurgien

qui vient de lui extirper une balle du haut de la cuisse et la lui montre :

— Major, donnez-la-moi ! les cosaques me l'ont prêtée, je la leur rendrai ; les bons comptes font les bons amis.

Un chasseur de Vincennes reçoit une balle dans le ventre et roule à terre, mais il se relève aussitôt, et portant la main à son gousset, pousse un effroyable juron.

— Ça te cuit? lui demande un camarade.

— Du tout ! c'est que ces maladroits-là ont aplati ma montre. Tiens, regarde, quel trou en rubis ! Les sauvages ! nos membres ne leur suffisent pas, faut encore qu'ils détériorent les effets....

Un instant avant que le général Thomas ne soit blessé, il dit à un grenadier :

— Eh bien, mon garçon, cela va commencer pour nous.

— Oui, mon général ! j'entends les violons qui s'accordent; seulement, faites excuse, mais il me semble que dans la contredanse vous aimez trop la figure du cavalier seul. On ne s'expose pas comme ça, nom d'un nom !

— Un officier doit s'exposer autant qu'il expose les autres, réplique le brave général Thomas.

— Possible, mais si le drap manque et qu'il ne reste que la doublure, ça fait une *ch'tite* (chétive) culotte.

Quand le maréchal de Saint-Arnaud va rejoindre les divisions sur le plateau, il trouve sur la première colline la route barrée par un amas de morts et de mourants.

— Nous les tenons ! nous les tenons ! râlent ces derniers en se soulevant et saluant leur commandant en chef. Puis, comme ils remarquent que celui-ci se détourne pour ne pas les fouler aux pieds de son cheval, ils se recouchent avec un magnifique stoïcisme et lui disent :

— Passez, passez, mon maréchal, c'est plus court par ici.

La veille de la bataille, le maréchal annonce au général Bosquet qu'il lui confie le mouvement tournant de l'aile droite, mouvement dont l'énergie rapide doit assurer le succès de la journée :

— Laissez-moi franchement écraser par l'armée russe, lui dit alors le général, afin qu'elle prononce son mouvement et dégage le centre ;

quelques forces que j'aie devant moi, je vous promets de tenir au moins une heure.

Dans une charge à la baïonnette, un enfant de Paris, voyant la vigoureuse résistance des russes, s'écrie en les lardant :

— Mais sauvez-vous donc, malheureux ! n'avez-vous jamais été au Cirque ? l'étranger fuit toujours devant les français... Vous n'êtes pas à votre réplique, sauvez-vous donc.

Le maréchal a besoin d'un homme de bonne volonté pour porter un ordre, en l'absence de ses officiers d'ordonnance ; un sergent de la ligne se présente :

— Allez, lui enjoint-il, et rapportez-moi la réponse le plus vite possible.

L'émissaire a à traverser un vaste espace découvert, que sillonnent incessamment les balles de l'ennemi ; il part, accomplit sa mission et revient en rendre compte.

— Vous êtes blessé, monsieur ? lui dit le maréchal en voyant sa tunique couverte de sang.

— Non, maréchal, je suis mort !.. et il s'affaisse à ses pieds.

Au début de l'engagement de la division du général Bosquet, les zouaves du colonel Tarbouriech, couchés dans un pli de terrain, regardent passer les boulets au-dessus de leurs têtes :

— Jolie partie de raquettes, dit l'un, mais je ne tiendrais pas à recevoir le volant.

— Bah ! réplique un camarade, de mauvais joueurs de boules ! ils dépassent le cochonnet.

Le soir de la bataille, le maréchal écrit son rapport à l'Empereur, puis, quand il a apposé son sceau, il dit à ses aides de camp :

— A présent, je puis mourir !.....

Le mot d'Épaminondas à Mantinée.

Et cet héroïsme se trouve également chez les anglais. Ainsi, les régiments d'highlanders ont à s'emparer d'un glacis traversé par une large coupure surchargée d'artillerie ; ils y montent au pas cadencé, avec un imperturbable sang-froid. Les drapeaux des fusiliers sont troués, l'un de vingt et une et l'autre de vingt-quatre balles. Les deux porte-

drapeaux, MM. Lindsey et Thistlethwarte, échappent miraculeusement à la mort. De toute cette garde, trois officiers seulement sortent du combat sains et saufs; les autres sont tués ou blessés.

L'armée anglaise traverse un vignoble; sans ralentir leur marche, sans cesser de combattre, les soldats et les officiers, dévorés par une soif ardente, cueillent des grappes et les mangent sous le feu de l'ennemi.

Sir Colin Campbell, commandant en chef de la garde écossaise, enjoint à ses highlanders de ne faire feu qu'à trente pas, et leur décharge emporte des rangs entiers de russes. L'héroïque patience qu'ils ont montrée, en avançant malgré la mitraille et en ne tirant qu'à la distance indiquée, attire l'attention de lord Raglan, qui vient féliciter leur chef :

— Que puis-je faire pour vous? lui dit-il en lui serrant la main.

— Milord, répond sir Colin Campbell, je ne vous demande qu'une grâce qui ne vous coûtera pas grand'chose. On m'a donné un chapeau de général fort beau, fort galonné, mais qui me semble bien lourd: laissez-moi, pour le reste de la campagne, reprendre le bonnet à plumes des montagnards écossais.

L'autorisation est sans peine accordée ; sir Colin jette son chapeau et se montre fièrement, coiffé de la toque nationale, à ses soldats enthousiasmés.

Les russes aussi sont grands devant la mort, ce qui fait de la bataille de l'Alma une véritable lutte épique, un vrai combat de géants.

Les lignes de tirailleurs de leur 33e régiment de ligne (troupes du Caucase arrivées le matin même d'Anapa) se fusillent avec nos zouaves à la distance de l'épaisseur d'un chétif mur de clôture.

Un officier du même régiment a son épée brisée à la garde d'un coup de crosse :

— Rends-toi, lui crie le chasseur qui le voit désarmé. Pour toute réponse, son adversaire lui applique un vigoureux soufflet. Le français recule de trois pas et lui plonge sa baïonnette dans la poitrine.

— Pardon et merci! murmure l'officier, mais je voulais mourir en soldat.

Nous compléterons ces détails par quelques extraits des nombreuses correspondances publiées en France et en Angleterre :

« Je viens de parcourir les bords de l'Alma. Il est impossible d'imaginer un terrain mieux disposé pour une guerre de tirailleurs : d'épais fourrés d'aulnes et de trembles, des vignes, des jardins entourés de murs épais, et à travers cette accumulation d'obstacles une tranchée à pic, de huit à dix mètres de large et de quatre à cinq de profondeur, au fond de laquelle coule l'Alma. On pouvait arrêter là toute une journée des soldats ordinaires, mais non des *Africains.* Je ne sais pas même si ces braves ont mis dix minutes à aborder et à traverser le ravin. »

« On ne saurait se faire une idée de la manière prodigieuse dont nos soldats combattent : habitués à la guerre d'Afrique, et attaquant avec une résolution inouïe, mais aussi avec une intelligence merveilleuse, sont-ils devant une batterie, preste!... vous les voyez s'éparpiller en tirailleurs et tuer au loin sans exposer une masse saisissable; de même devant les carrés ennemis; puis, s'il faut charger, quand ils ont jeté le désordre dans une colonne, vous les voyez former un bloc subit et charger à la baïonnette. Les braves anglais sont toujours ces colonnes de fer qui vont intrépidement se faire tuer sans se presser, sans reculer d'une semelle. Quand lord Raglan a vu nos divisions de droite escalader les murailles gigantesques de la falaise qui encaissaient la rivière, il applaudissait et s'écriait :

« — Oh ! ce ne sont pas des hommes, ce sont des tigres et des lions! »

« Les russes se sont battus avec un très-grand courage. L'honneur de la journée revient en grande partie à la 1re brigade de la 2e division, qui a eu à gravir la partie la plus difficile de la position, et qui, pendant un certain temps, a eu à soutenir, sous la protection de trois canons seulement, le feu de douze pièces ennemies. La conduite de cette brigade, dans cette circonstance critique, a été héroïque. Les vides que faisait chaque boulet étaient immédiatement comblés sans le moindre désordre dans les rangs. »

« Si les anglais avaient pu tourner plus complétement la droite des russes, ils eussent moins souffert, et peut-être eussent-ils fait davantage. Mais les troupes, emportées par leur ardeur, se sont précipitées en avant sur le front même des redoutes et les ont enlevées comme si elles eussent dédaigné de dévier d'un seul pouce du chemin qui conduisait le plus directement à la victoire. »

« Lorsque les zouaves de la division Bosquet parurent sur le plateau, les cosaques s'élancèrent sur eux en criant : *Turco*, *turco!* Abusés par le costume, ils croyaient avoir affaire aux ottomans, pour lesquels ils professent un mépris décidé. L'attaque vigoureuse de nos zouaves les détrompa vite et cruellement. »

« Le 39e a été cité comme s'étant fait remarquer d'une manière toute particulière ; c'est au point que le maréchal a dit à M. Forey : « Mais ce régiment a été long- » temps en Afrique ? — Non, lui fut-il répondu, il n'a pas fait campagne depuis » 1832. » Aussi le général Forey l'a-t-il mis à l'ordre de la division. »

« En voyant la division Bosquet escalader les hauteurs, le prince Menschikoff s'écriait : « Mais il faut que ces français soient fous ou soûls pour monter par là avec leur artillerie, et oser monter si vite que cela ! » Alors un autre russe, qui sait parler français, lui répond en latin : « Heu ! heu ! *in vino veritas!* »

« Les généraux français ont été plus braves, ils ont été téméraires, tous en tête. C'est bon pour une première action, ça enlève le soldat ; mais ce serait fâcheux à l'avenir, parce qu'on pourrait bien se réveiller un beau jour sans généraux. Je me trouvais près de Canrobert et de M. Blanc quand ils ont été touchés. Les boulets, les biscaïens et les obus tournoyaient autour de nous, devant le bout du nez, aux pieds, partout. Un soldat de ma compagnie a été blessé à côté de moi, et une fois, par un mouvement instinctif, je me pris à vouloir chasser avec la main un fort biscaïen, qui avait frôlé ma guêtre de cuir, comme lorsqu'on veut chasser une mouche. Eh bien ! pas un moment d'émotion ; et, pendant que tous étaient couchés par ordre, je me suis relevé, voyant notre colonel et nos commandants à cheval, comme honteux d'avoir pris cette position : c'est alors que je voyais arriver ces projectiles à profusion. On ne comprend réellement pas que nous n'ayons pas été hachés tous en morceaux ; et puis ces diables de soldats qui riaient de plus belle : on eût dit qu'ils avaient la conscience d'arriver vainqueurs. Il faut que ce sentiment ait dominé chez eux réellement pour qu'ils aient montré tant de sang-froid. On leur avait cependant dit que les russes n'étaient pas à dédaigner ; que, bien au contraire, ils étaient solides et difficiles à abattre. »

Un dernier épisode a signalé la journée du 20 septembre : c'est la prise de la voiture du prince Menschikoff, celle-là même dans laquelle il se promenait à Péra, lors de son ambassade près du sultan :

Les batteries à cheval de la réserve se sont installées de manière à repousser les charges de cavalerie que l'ennemi pourrait effectuer dans le but d'assurer sa retraite. Tout à coup, une voiture attelée de trois chevaux, dont un en arbalète, tourne un mamelon à environ un kilomètre des pièces françaises et se dirige au galop sur elles ; bientôt, reconnaissant l'uniforme de notre artillerie, le conducteur s'arrête et repart du même train dans une direction opposée, mais le commandant la Boussinière s'est mis à sa poursuite avec vingt servants, et il capture l'équipage à portée d'un escadron russe qui poursuit tranquillement sa route. Cinq personnes occupent la voiture ; l'une d'elles, le général Korganoff, tue d'un coup de pistolet un canonnier ; les camarades du mort lui ripostent par une décharge et une balle lui traverse les deux joues. Les chevaux, tenus en bride par les artilleurs, prennent le chemin du quartier général, où la voiture et les prisonniers sont remis au maréchal. On découvre dans un coffre le portefeuille du prince Menschikoff, et dans ce portefeuille sa correspondance. On y lit que le généralissime russe croyait tellement à l'inaccessibilité des trois collines de l'Alma qu'il demandait des vivres pour trois semaines. — Et en trois heures nos soldats l'avaient chassé de cette position.

D'un autre fait, on peut déduire l'aveugle confiance du prince et sa certitude de nous battre. Au même instant que son arrière-garde effectue son mouvement de retraite, plusieurs calèches remplies de dames et quelques amazones devancent les cosaques, reprenant en toute hâte le chemin de Sévastopol. Elles sont venues pour assister à notre défaite, et le spectacle n'a pas tenu les promesses de l'affiche. Un de nos obus ayant atteint des soldats de l'arrière-garde, ces Marphises moscovites, avec une intrépidité qui les honore, reviennent sur leurs pas et aident les blessés à monter dans leurs calèches, après quoi elles repartent au galop.

La journée du 21 septembre est employée au ravitaillement de l'armée, à l'enterrement des morts et à l'évacuation des blessés. Les russes reçoivent comme nos nationaux les soins des médecins et les honneurs funèbres. Pour le français, l'ennemi souffrant n'est plus qu'un frère à secourir. Voici en quels termes le brigadier général Rose, de l'armée anglaise, rend hommage à l'humanité de nos soldats :

« J'ai vu, sur le champ de bataille même, des soldats français donner des soins et de la nourriture aux blessés russes, et les brancards emporter côte à côte un russe et un français. »

Le premier mouvement de ces malheureux, à notre approche, est une manifestation d'effroi, mais ils se rassurent bientôt et acceptent avec docilité les adoucissements à leurs souffrances qu'on leur propose. Les agonisants meurent sans proférer une plainte. Les cadavres ont cette physionomie souriante que la mort, quand elle est instantanée, imprime d'ordinaire sur la face humaine. En certains endroits, ils sont tellement amoncelés qu'au lieu de leur creuser une fosse, on les recouvre simplement de terre. Un sac de campement ou une veste russe indique la nationalité de ceux qui reposent sous ces tombes. D'après les documents officiels, tel est le relevé exact des pertes de chacun à la bataille de l'Alma.

Chez les français : 3 officiers tués, 54 blessés ; 253 sous-officiers et soldats tués, 1033 blessés. Total : 1343 tués ou hors de combat.

Chez les anglais : 26 officiers, 19 sergents, 2 tambours, 306 soldats tués ; 73 officiers, 95 sergents, 17 tambours et 1427 soldats blessés ;

2 tambours et 16 soldats ont disparu. — Total : 1983 tués ou hors de combat. En outre, la division anglaise a perdu 26 chevaux.

Chez les russes : 2,000 morts et plus de 4,000 blessés. — Total : 6,000 tués ou hors de combat. Ils ont laissé entre nos mains un millier de prisonniers, cinq mille fusils et dix mille sacs.

Généralement, on trouve au cou des cadavres russes des petites croix et des chaînes de métal. Plusieurs ont dans leurs sacs un exemplaire du Coran. Les soldats portent leur argent dans des bourses attachées à leur jarretière gauche. Tous les officiers russes, généraux compris, ont endossé la capote grossière du soldat, et c'est un hasard qui révèle aux anglais, parmi leurs prisonniers, la présence des majors généraux Korganoff et Schokanoff.

Nos marins et nos soldats transportent les blessés, les malades et les cholériques à bord du *Montezuma*, du *Panama*, du *Vulcain*, de l'*Albatros*, des *Andes*, du *Colomb* et de l'*Orénoque*, qui les emmènent à Constantinople; la traversée est horrible; sur un seul bâtiment, on jette à la mer cinquante hommes morts de leurs blessures ou du choléra, en quatre jours. Les 24, 25 et 26 septembre, on les transfère des navires aux hôpitaux de Péra et de Scutari, à l'aide de charrettes, d'arabas, de cacolets, de civières et de brancards réunis par les soins de Riza-Pacha, ministre de la guerre. Les registres des infirmiers mentionnent pour ces trois journées l'entrée à l'hôpital français de :

1,350	blessés français.
220	id. russes.
350	malades des trois nations.
1,920	

A l'hôpital anglais :

2,060	blessés anglais.
120	id. russes.
2,180	

Au nombre des blessés français internés à Péra, se trouvent trente et un officiers, parmi lesquels M. Coué, chef de bataillon, M. Mermet,

lieutenant-colonel, M. Leblanc, sous-intendant militaire, et le général Thomas. La translation de ce dernier fait sensation à Constantinople. Les passants se découvrent sur son passage, les postes lui rendent les honneurs militaires, et Riza-Pacha et le grand vizir Méhémet-Pacha lui apportent la décoration du Medjidié de la part du sultan. Une mesure nécessaire, mais douloureuse, et surtout pour des gens déjà si cruellement frappés, a précédé le transbordement. Un pauvre matelot anglais la décrit en ces termes :

« Quand nous sommes arrivés à Scutari, les turcs nous ont enlevé nos bagages, par mesure sanitaire, et ils ont tout brûlé. Ils ne m'ont laissé que mon vieux fusil brisé et ce que j'avais sur le corps. Je ne regrette pas mon sac; mais il renfermait des objets qui m'étaient chers et qui m'avaient soutenu dans les périls de la guerre, de la maladie, et je puis dire de la faim. Ainsi, on m'a ôté, pour les détruire, la bourse que ma mère m'avait brodée et la Bible que ma sœur m'avait donnée avant mon départ; mais n'importe ! »

Nos soldats vivent d'intelligence avec les russes ; ils se rendent entre eux mille petits services. Ainsi un chasseur dont le pied est fracassé bourre sa pipe et celle d'un cosaque qui a le bras en échape, tandis que celui-ci va chercher des allumettes pour leur usage commun. Ainsi encore, sur les terrasses de l'hôpital, des invalides des deux nations mettent en pratique l'axiome : Union fait force ! et se complètent à deux une paire de bonnes jambes, ou bien, entre manchots, ils organisent, à quatre pour deux, des parties de piquet ; un tient les cartes et l'autre joue.

Pendant que nos pauvres blessés reçoivent les soins réclamés par leur position, leurs frères d'armes s'apprêtent à marcher en avant. Le maréchal aurait voulu, dès le 22, poursuivre les russes et les provoquer à un nouveau combat, mais les anglais, dont les ambulances sont plus peuplées que les nôtres et en même temps moins rapprochées de la mer, ne peuvent seconder ce désir.

Des déserteurs polonais arrivent au camp, et racontent que, dans la soirée du 20, l'armée russe s'est divisée en deux colonnes, dont l'une, commandée par le prince Menschikoff, a pris la direction de Backtchi-Séraï, tandis que l'autre marchait sur Belbeck. Ils ajoutent que, démoralisées et manquant de vivres, ces troupes ne disputeront ni le passage de la Katcha ni celui du Belbeck.

Le 23, à sept heures du matin, les alliés abandonnent les hauteurs de l'Alma et descendent dans une plaine où, à chaque pas, ils trouvent des traces du passage des russes; des cadavres, des sacs, des armes, divers outils, et principalement un nombre incroyable de jeux de cartes, éparpillés sur tous les sentiers. Le soldat russe est, en général, un joueur forcené et un partisan déclaré de la cartomancie; aussi est-il bien rare qu'il n'ait pas un vieux jeu de cartes au fond de son sac; le sacrifice qu'en ont fait les soldats du prince Menschikoff prouve leur désordre moral : d'après leur superstitieuse croyance, les *panagias*, *szars* et *szarewitz* (carreaux, piques et trèfles) attirent les balles.

Après une étape de treize kilomètres, notre armée passe la Katcha, l'infanterie à un gué facile, l'artillerie et les ambulances sur un pont, et campe au sommet du plateau qui, de cette rivière, s'étend jusqu'au Belbeck. Le site est charmant et semble un ressouvenir de la terre édénique; partout des arbres chargés de fruits savoureux, des pelouses émaillées de fleurs aux vives nuances, des vignes mûries par le soleil, et, pour compléter le tableau, des myriades de lièvres qui, troublés dans leurs solitudes et ahuris par la brusque invasion de nos soldats, expirent sous la crosse des fusils et peuplent le garde-manger des escouades. Mais tant de charmes qu'ait cet immense jardin, il est vite oublié pour le spectacle qui surgit à l'horizon : c'est le profil des fortifications de Sévastopol, se découpant dans les rougeurs du couchant! Sévastopol, la Colchide de ces nouveaux Argonautes, la terre promise de ces autres Hébreux, la Jérusalem de la nouvelle croisade.

Les russes ont pillé, en passant, le village de Katcha; seule, l'église a été respectée; les popes qui la desservent réclament la protection de lord Raglan, et immédiatement un poste est installé près du monument. Au milieu du bivouac des zouaves se trouve un télégraphe dont ils fatiguent les bras toute la soirée, disant que Sévastopol doit désirer des nouvelles, et qu'il faut lui en donner.

Les flottes ont suivi l'évolution des troupes de terre, et sont venues mouiller en face de leur campement. Dans la soirée du 24, l'amiral

Hamelin se présente à la tente du maréchal et lui transmet la communication suivante :

Le 22, il a envoyé le capitaine La Roncière de Noury, avec *le Roland*, en reconnaissance devant Sévastopol. Cet officier a constaté qu'à l'entrée de la passe, entre les forts Alexandre et Constantin, étaient mouillés, enchaînés l'un à l'autre, cinq vaisseaux et deux frégates, savoir : *la Sainte-Trinité*, de 120 canons; *le Rostislaff*, et *le Zagoodieh*, de 84; *l'Uriel* et *le Solitaire*, de 80, et les frégates *Sisepoli* et *Kolevka*, de 40. Tout d'abord, le capitaine La Roncière a cru que la flotte russe acceptait enfin le défi maintes fois répété des escadres alliées, mais il n'en était rien. Durant la nuit, les sept bâtiments toués en avant de l'estacade ont été dégréés; l'on a transbordé leur mâture légère, leurs bouches à feu, tout leur matériel, en un mot; et, au soleil levant, ces navires ont successivement disparu sous les eaux, ne montrant, au-dessus des vagues, que leurs grands mâts, auxquels on avait cloué le sinistre pavillon noir. Plus de doute! l'amiral Menschikoff a sacrifié la flotte pour sauver la ville! Grâce à ces carcasses à fleur d'eau qui encombrent le chenal et ne laissent qu'à un seul navire le passage en zigzag, tout bâtiment arrivant du large sera obligé de ranger de très-près le fort Constantin et les batteries voisines, de manière à être haché par l'artillerie s'il veut forcer le passage. De plus, le capitaine La Roncière de Noury a remarqué qu'à l'est et à l'ouest des barres, huit vaisseaux amarrés, et fortement inclinés pour agrandir la portée de leur tir, devaient aisément balayer le nord de la rade.

Le maréchal se voit dans la nécessité de concerter avec lord Raglan un nouveau plan d'opérations. En effet, dans le premier projet d'attaque de Sévastopol, la flotte joue un grand rôle; elle a mission, une fois le fort Constantin pris et les batteries légères de la partie nord enlevées, de donner dans le port en brisant les estacades, d'attaquer les batteries du sud, et d'offrir un concours assuré aux armées alliées dans le port même de Sévastopol. Le barrage de la rade frappe d'impuissance toutes ces mesures. Aussi, les commandants en chef des deux armées arrêtent-ils qu'ils tourneront la ville par l'est, s'empareront de Balaclava, et se jetteront dans le sud de Sévastopol, pour l'attaquer de

ce côté. Les flottes sont chargées de convoyer, de la Katcha à Balaclava, l'artillerie de siége.

Avant que de lever l'ancre, l'amiral Dundas rassemble sur le transport *l'Adon* tous les blessés russes recueillis en route et les adresse au gouverneur d'Odessa avec cette lettre :

« J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que, par suite de la marche des armées alliées sur Sévastopol après la bataille de l'Alma, un certain nombre d'officiers et de soldats russes blessés ont été laissés sur les derrières, dans les petits villages voisins des lieux où ils sont tombés. A la requête de Son Excellence lord Raglan, j'en ai réuni autant que j'ai pu (environ trois cent quarante).

» En vue d'abréger les souffrances de ces braves soldats, qu'un long voyage en mer aurait nécessairement augmentées, je les ai envoyés à Odessa plutôt qu'à Constantinople.

» Le commandant Rogers, de la marine royale, les mène à Odessa sous pavillon parlementaire, et je crois que Votre Excellence, dans le même sentiment d'humanité, recevra ces hommes et les considérera comme non-combattants jusqu'à ce qu'ils soient régulièrement échangés. »

L'armée se met en marche, le 24, à neuf heures du matin, les anglais tenant la tête de la colonne ; on recommande aux hommes la plus grande diligence, l'intendant n'a plus que cinq jours de vivres, et l'on ne doit rallier les flottes qu'à Balaclava. La vallée du Belbeck déroule bientôt devant nos soldats ses perspectives enchantées ; de riantes villas surgissent du fond des bois comme de blanches apparitions ; de beaux jardins s'échelonnent sur la croupe des collines ; mais, à mesure qu'on approche, on reconnaît que les russes ont passé par là ; les puits sont remplis de chaux et de fumier, les villages incendiés, les maisons de plaisance dévastées. Néanmoins, nos troupiers croient devoir honorer ces dernières de leur visite : ils y font main basse sur tout ce qu'ils trouvent, et généralement le mobilier est riche.

La villa du général Bibikoff se distingue entre toutes par l'élégance de son architecture et le pittoresque de ses jardins ; c'est là que nous suivrons des zouaves et des chasseurs à pied, fraternellement associés pour leur œuvre d'exploration. Dans un boudoir, aussi somptueux que celui d'une actrice à la mode, un bouquet fraîchement cueilli couronne une potiche japonaise ; un numéro de *l'Illustration* est grand ouvert sur un guéridon : nos soldats commencent par regarder *les images*, puis,

tandis qu'un fringant sergent de chasseurs se mire dans l'énorme glace d'une psyché et convie son ami François aux charmes de cette récréation, l'ami François ronfle sur le velours d'un divan, que découd silencieusement un petit zouave; un autre tapote sur le piano l'air de : *Drinn, drinn;* le reste déménage les étagères encombrées de ces mille superfluités charmantes et fragiles inventées jadis pour les petits-Dunkerques de Trianon, et si justement remises à la mode par le goût actuel. Une seconde escouade de *chapardeurs* s'est dirigée vers les dépendances souterraines de l'édifice, et bientôt des bouteilles de toutes formes, des tonneaux de toutes provenances, remontent avec eux à la surface du sol. Les grands crûs de Hongrie, d'Espagne, du Cap, d'Italie, d'Allemagne et de France sont joyeusement fêtés; faute d'instruments nécessaires, on ne débouche pas les bouteilles, on les décoiffe à coups de briquet, et lorsque de tous ces vins généreux, il ne reste plus qu'un parfum éphémère, nos gais compagnons, sur un tas de flacons brisés et de barriques éventrées, plantent un écriteau ainsi conçu :

« Reçu du général Bibikoff pas mal de bouteilles dont nous lui rendrons la monnaie en canons.

» *Les Zouaves et les Chasseurs à pied français.* »

Voulant y voir clair pour rentrer au bivouac, la bande joyeuse n'imagine rien de mieux que d'incendier la villa, et c'est à la lueur des flammes qu'elle regagne son campement, les uns couverts d'ajustements de femme et dans un joli char à bancs du haut duquel ils s'égosillent à crier, comme les anciens conducteurs de coucous :

— Saint-Cloud! Versailles! encore un lapin!

les autres emportant au bout de leurs fusils quelque riche épave de la razzia. Les zouaves, notamment, véhiculent le mobilier complet d'un petit salon qu'ils vont offrir au maréchal, en souvenir de l'expédition de Crimée. Celui-ci choisit un joli guéridon en marqueterie et l'envoie à Constantinople à madame de Saint-Arnaud.

La seconde étape conduit l'armée au delà du Belbeck, qu'elle a franchi moitié à gué, moitié sur deux ponts, l'un de bois, l'autre en pierre,

après avoir suivi la grande route d'Inkermann et de Sévastopol. Pour atteindre le chemin de Balaclava et commencer le mouvement tournant arrêté par les généraux en chef, il faut de ce point faire une pointe au sud-est; l'armée anglaise marche à l'avant-garde; la nôtre, divisée en deux colonnes, suit sous les ordres des généraux Canrobert et Forey.

Dans la nuit, l'état du maréchal s'est compliqué d'une attaque de choléra. S. A. I. le prince Napoléon et lord Raglan, qui lui rendent visite le matin, le trouvent au plus mal, malgré l'assurance d'un mieux sensible qu'il leur donne avec l'entêtement d'un malade qui veut se faire illusion. Voici en quels termes le général anglais rend compte de cette visite au duc de Newcastle :

« Je l'ai vu le 25; il souffrait beaucoup, et pensait qu'il était de son devoir de renoncer au commandement le lendemain matin. »

Au moment du départ, le maréchal s'obstine à monter à cheval, mais il chancelle et tombe dans les bras de ses aides de camp, qui le placent sur les coussins de la voiture du prince Menschikoff.

L'armée doit parcourir une vingtaine de kilomètres à travers les taillis, avec un seul chemin frayé et d'une largeur médiocre qu'on abandonne à l'artillerie et à la cavalerie. L'infanterie s'ouvre une route dans le bois même, obéissant à la boussole pour se diriger. Comme les anglais ont beaucoup de bagages, leur convoi, composé d'arabas traînés par des bœufs ou des buffles, met longtemps à défiler, et ce n'est qu'à midi que les clairons français sonnent la marche.

La 1re division de l'armée anglaise s'égare d'abord, et l'hésitation de ses mouvements condamne nos colonnes à une halte prolongée; mais après avoir tourné la montagne que dominent les phares d'Inkermann, les highlanders débouchent enfin des taillis auprès de l'établissement agricole connu sous le nom de *Kuthor-Mackensie* (ferme Mackensie). Des puits pleins d'eau fraîche se trouvent en ce lieu et sont largement fêtés par nos alliés. Soudain, les éclaireurs de la division signalent l'ennemi à quelque distance en avant; c'est l'extrême arrière-garde de l'armée du prince Menschikoff, qui, craignant de voir intercepter ses communications, a ravitaillé en grande hâte Sévastopol, et n'y laissant que huit bataillons de réserve, renforcés des marins de la flotte mis à

terre, se reporte sur Backtchi-Séraï, où il espère recevoir des approvisionnements de Simphéropol et des renforts de Pérékop. Lord Raglan profite de la surprise des russes pour les faire charger par sa cavalerie. Après un court engagement, l'ennemi bat en retraite, abandonnant sur le terrain des morts et des blessés, quelques prisonniers, parmi lesquels figure un capitaine d'artillerie, vingt-cinq fourgons de munitions, vingt chariots de provisions, sans parler des bagages qui jonchent le sol sur une superficie de trois milles, dans la direction qu'ils ont suivie. Les anglais poursuivent leur route et vont bivouaquer sur les rives de la Tchernaïa.

Arrivé là, lord Raglan manifeste son inquiétude de ne pas rencontrer les flottes le lendemain au mouillage de Balaclava. Le lieutenant de marine Maxse, du vaisseau *l'Agamemnon*, lui propose d'aller porter une dépêche à sir Edmond Lyons et, malgré la difficulté du trajet, malgré les partis de cosaques qui sillonnent la contrée, il rejoint l'amiral et rapporte à lord Raglan la promesse que ses instructions seront suivies à la lettre.

Le 26 au matin, les troupes anglaises marchent sur Balaclava; un détachement russe, renfermé dans le vieux fort génois qui domine la ville, leur envoie quelques boulets et des obus; mais en voyant la division légère et une batterie d'artillerie à cheval occuper les collines de la droite et de la gauche, la garnison, à laquelle les tirailleurs anglais ont tué douze hommes, dépose les armes, et les notables ouvrent leurs portes et font acte de soumission en offrant sur un plat d'argent à lord Raglan les clefs de la ville, du pain, du sel, des fleurs et des fruits, naïfs emblèmes de la sainte hospitalité mieux appréciés aux anciens âges qu'à notre époque railleuse et sceptique.

Des lois sévères interdisent le pillage au soldat anglais, mais cette fois,

> La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
> Quelque diable aussi le poussant,

il pénètre dans les habitations désertes, en déloge les meubles, y dépeuple les basses-cours et y met les caves à sec ; se glisse dans les jardins, cueille les fruits et les légumes, si bien qu'on le rencontre en rase campagne

dormant sur des lits de plume, ou assis sur un canapé et gravement occupé à contempler, dans le miroir d'une toilette à la duchesse, les ravages exercés par la fatigue dans l'économie de son placide facies. Lord Raglan dépêche deux compagnies de grenadiers pour rétablir l'ordre, et promet par une proclamation de protéger les habitants de Balaclava.

Les colonnes françaises, retardées, comme nous l'avons plus haut expliqué, n'arrivent qu'à la nuit à la ferme Mackensie, exténuées, abattues, et l'on décide qu'on installera là le bivouac plutôt que de prolonger sous un épais brouillard et dans la nuit l'étape pour descendre jusqu'à la Tchernaïa. Malheureusement, nos alliés ont tari les puits et les soldats en sont réduits à ce qui reste d'eau échauffée au fond de leurs bidons. La verve gauloise ne saurait manquer à baptiser ce néfaste endroit, aussi l'appelle-t-elle *le Camp de la soif*.

Pendant cette nuit, le colonel Tarbouriech, du 3e régiment de zouaves, succombe à une attaque de choléra, aggravée par les fatigues de la route. De son côté, le maréchal s'affaiblit de plus en plus; le docteur Cabrol, qui depuis si longtemps le dispute avec une héroïque opiniâtreté à la maladie, reconnaît l'impuissance de ses efforts et prévient le colonel Trochu que les souffrances du chef de l'armée française touchent à leur terme. L'aide de camp accepte la douloureuse mission qui lui est dévolue: il éclaire, non sans de délicats ménagements, le maréchal, et celui-ci mande immédiatement le général Canrobert, auquel il remet le commandement. Le lendemain, il adresse ses adieux aux troupes dans cette proclamation :

« Au quartier général, au bivouac de Menkendlé, le 26 septembre 1854.

» SOLDATS !

» La Providence refuse à votre chef la satisfaction de continuer à vous conduire dans la voie glorieuse qui s'ouvre devant vous. Vaincu par une cruelle maladie avec laquelle il a lutté vainement, il envisage avec une profonde douleur, mais il saura remplir l'impérieux devoir que les circonstances lui imposent : celui de résigner le commandement dont une santé à jamais détruite ne lui permet plus de supporter le poids.

» Soldats, vous me plaindrez ! car le malheur qui me frappe est immense, irréparable et peut-être sans exemple.

» Je remêts le commandement au général de division Canrobert, que, dans sa prévoyante sollicitude pour cette armée et pour les grands intérêts qu'elle représente, l'Empereur a investi des pouvoirs nécessaires par une lettre close que j'ai sous les yeux. C'est un adoucissement à ma douleur que d'avoir à déposer en de si dignes mains le drapeau que la France m'avait confié.

» Vous entourerez de vos respects, de votre confiance cet officier général, auquel une brillante carrière militaire et l'éclat des services rendus ont valu la notoriété la plus honorable dans le pays et dans l'armée. Il continuera la victoire d'Alma, et aura le bonheur que j'avais rêvé pour moi-même et que je lui envie de vous conduire à Sévastopol.

» *Maréchal* A. DE SAINT-ARNAUD. »

Certes, à nul homme il n'est donné de souffrir d'un coup plus rude ni d'une plus immense douleur ! Et déjà le maréchal de Villars en a fait l'amère expérience quand, après la prise de Pizighitone, vaincu par ses infirmités, il s'est désigné un successeur et est allé mourir de la fièvre à Turin, lui Villars, le vainqueur de Hochstett et de Malplaquet, le héros de Denain.

A quatre heures, le nouveau commandant en chef de l'armée ayant réuni les officiers généraux, leur a annoncé la retraite du maréchal et sa nomination, puis il s'est tourné vers le général Forey et a terminé son allocution par ces mots :

— Je regrette vivement que le choix de Sa Majesté n'ait pas appelé à ce commandement celui auquel il appartenait par droit d'ancienneté et qui l'eût si dignement rempli ; mais je sais les devoirs qu'impose à votre nouveau chef cette succession du passé, et j'y emploierai tout ce que Dieu m'a donné de forces et de courage, tout ce que j'ai dans le cœur de dévouement à la France et à l'Empereur.

L'émotion provoquée par ces chaleureuses paroles vibrait encore, lorsque le général Forey l'a plus violemment excitée par cette réponse pleine d'abnégation et de dignité :

— C'est avec une confiance absolue, général, que l'armée tout entière accueille son nouveau chef, celui que la volonté de l'empereur appelle à sa tête ; je suis le plus ancien général de division parmi tous ceux qui vous entourent, et c'est à ce titre que je viens vous dire de compter sur mon dévouement de soldat et de vieux camarade ; vous n'aurez pas dans toute l'armée de lieutenant plus soumis.

Un peu plus tard, cet ordre du jour, en confirmant au soldat la nomi-

nation du général Canrobert, adoucit l'amertume des regrets que lui a causés la nouvelle de la retraite du maréchal :

« SOLDATS DE L'ARMÉE D'ORIENT,

» Les graves circonstances dans lesquelles m'échoit l'insigne honneur d'être votre commandant en chef augmenteraient pour moi le poids de cette tâche, si le concours de tous ne m'était assuré au nom de la patrie, au nom de l'Empereur. Pénétrés, comme je suis, de la grandeur de la mission historique que nous accomplissons sur cette terre lointaine, vous y apporterez, chacun dans votre sphère et avec le dévouement le plus absolu, la part d'action qui m'est indispensable pour la mener à bonne fin.

» Encore quelques jours de souffrances et d'épreuves, et vous aurez fait tomber à vos pieds le boulevard menaçant du vaste empire qui naguère bravait l'Europe. Les succès que vous avez remportés sont les garants de ceux qui vous attendent; mais n'oubliez pas que l'intrépide maréchal qui fut notre général en chef les a préparés par sa persévérance à organiser la grande opération que nous exécutons et par la brillante victoire de l'Alma !...

» Au quartier-général de la Tchernaïa, le 26 septembre.

» CANROBERT. »

Mais avant ces faits qui se passent au bivouac de la Tchernaïa, il a fallu à nos soldats jeter des ponts sur cette même rivière, pour la traverser et aller établir leur camp général sur les coteaux, au-dessus de la route de Sévastopol. Durant cette opération, on a entendu la canonnade de Balaclava.

— Tiens, s'est écrié un artilleur, nos bons alliés ont plus de chance que nous, ils rencontrent les russes ; quant à ce qui est des enfants de Pantin et de sa banlieue, ceux-ci n'aiment pas leur façon de tremper la soupe et trouvent leur bouillon trop salé.

En arrivant au camp de la Tchernaïa, le maréchal est si faible qu'il ne peut descendre de voiture ; les soldats se précipitent à sa rencontre et lui témoignent par leur empressement une respectueuse sympathie. L'illustre malade les salue, tend sa main aux zouaves, qui la baisent en pleurant et s'achemine vers Balaclava, où on lui a préparé ses logements dans une petite maison, au bord de la mer. C'est là qu'il attend *le Berthollet* pour retourner à Constantinople.

Le général Canrobert, sur son départ, — il va lever le camp et se rapprocher de Sévastopol, — lord Raglan et l'amiral Lyons viennent lui faire une dernière visite :

— Je me sens mieux, leur dit-il, les soins de ma femme me remettront, et je pourrai encore servir la France et l'Empereur.

Sa femme, la France et l'Empereur! ses trois affections!

En le quittant, les généraux essuient leurs larmes. Quel navrant spectacle aussi que cette agonie qui s'épuise en une lutte impuissante!....

Un de ses aides de camp demande alors au maréchal s'il désire un prêtre.

— Oui, qu'on appelle l'abbé Parabère, répond-il; puisque je ne puis mourir en soldat, je veux mourir en chrétien.

L'abbé Parabère arrive, mais en même temps que lui se présentent les matelots du *Berthollet*, qui ont réclamé l'honneur de porter le maréchal à leur bord; la pieuse cérémonie est donc retardée de quelques instants. Le malade repose sur un cadre de marine, avec un pavillon tricolore qui l'abrite du soleil; une compagnie de zouaves lui sert d'escorte; un nombreux état-major l'accompagne. Sur le passage du cortége, les soldats anglais se découvrent et s'inclinent. Une fois à bord, on installe le malade dans une cabine sur la dunette, et l'abbé Parabère lui administre l'extrême-onction. Jusqu'à la fin, le maréchal conserve sa lucidité d'esprit : à ceux qui pleurent silencieusement autour de son chevet, il adresse des encouragements et des consolations; par moments, il se recueille et prie; enfin, à quatre heures douze minutes, il se soulève seul, jette ce cri :

— L'Empereur!... ma pauvre Louise!...

et retombe, laissant à la terre un cadavre, à la postérité un nom de plus à inscrire dans ses annales.

La triste nouvelle se répand aussitôt parmi l'équipage; les matelots, tête nue, front baissé, passent en se signant devant la cabine et s'agenouillent un peu plus loin murmurant à demi-voix les prières pour les morts. A huit heures, *le Berthollet* mouille à Thérapia, dont le château est occupé par madame de Saint-Arnaud. Le général Yusuf, M. de Puységur, gendre du maréchal, et le docteur Cabrol se rendent près d'elle pour l'instruire du malheur qui vient de la frapper, et, pendant ce temps, le commandant Henry accompagne dans le canot major le corps à

Béikos, où il est déposé sous les voûtes de la chapelle de l'ambassade de France.

Le sultan fait offrir à madame de Saint-Arnaud, par ses ministres de la guerre et de la marine, de célébrer en grande pompe les obsèques de l'illustre mort, mais la maréchale remercie; elle ne veut qu'un service funèbre à la chapelle française, et il y est célébré en présence du chargé d'affaires, du personnel de l'ambassade, des officiers du feu maréchal, de l'ambassadeur d'Angleterre et de sa suite. Les pavillons des deux ambassades restent hissés en berne jusqu'au départ du cercueil sur *le Berthollet*, qui s'effectue le 4 octobre. Une foule nombreuse et recueillie se presse sur les rives du canal de Constantinople; madame de Saint-Arnaud est dans une chaloupe turque conduite par vingt rameurs en grand deuil; la batterie de Yéni-Kéuï salue le bâtiment de dix-neuf coups de canon, tirés à deux minutes d'intervalle les uns des autres. Deux bateaux à vapeur portant le séraskier et le capitan-pacha naviguent sur les flancs du *Berthollet*; leurs musiques jouent des marches funèbres; quand le cortége passe devant le palais impérial, le sultan paraît sur le balcon et salue de la tête et de la main; toutes les batteries de Constantinople échangent des salves, et le bâtiment mortuaire gagne la mer de Marmara, où les vapeurs ottomans cessent de l'accompagner.

Arrivée à Marseille le 11 octobre, la dépouille du maréchal est solennellement déposée dans les caveaux des Invalides, le 16. Ce même jour, l'Empereur, qui, au récit de l'agonie du commandant en chef de l'armée d'Orient, n'a pu retenir ses larmes et s'est écrié :

— Oui, je perds en lui un ami dévoué!

l'Empereur, disons-nous, écrit à madame de Saint-Arnaud cette lettre digne de lui, digne du mort dont elle glorifie la mémoire :

« Saint-Cloud, le 16 octobre 1854.

» MADAME LA MARÉCHALE,

» Personne plus que moi ne partage, vous le savez, la douleur qui vous oppresse. Le maréchal s'était associé à ma cause le jour où, quittant l'Afrique pour prendre le portefeuille de la guerre, il concourait à rétablir l'ordre et l'autorité dans ce pays. Il a associé son nom aux

gloires militaires de la France le jour où, se décidant à mettre le pied en Crimée, malgré de timides avis, il gagnait avec lord Raglan la bataille de l'Alma, et frayait à notre armée le chemin de Sévastopol.

» J'ai donc perdu en lui un ami dévoué dans les épreuves difficiles, comme la France a perdu en lui un soldat toujours prêt à la servir au moment du danger. Sans doute, tant de titres à la reconnaissance publique et à la mienne sont impuissants à adoucir une douleur comme la vôtre, et je me borne à vous assurer que je reporte sur vous et sur la famille du maréchal les sentiments qu'il m'avait inspirés.

» Recevez-en, madame la Maréchale, l'expression sincère,

» NAPOLÉON. »

Le lendemain, le Conseil d'État vote, à titre de récompense nationale, une pension de vingt mille francs à madame la maréchale de Saint-Arnaud.

Pendant que le pays témoigne sa reconnaissance à la famille du maréchal qui a doté ses fastes d'une victoire de plus, un épisode curieux, qui s'est passé à Constantinople quelques semaines avant, a en France des conséquences graves — dans le monde de la bourse. C'est quelque chose d'audacieux comme la nouvelle de la mort de Napoléon à Moscou propagée par Mallet, lors de sa conspiration, et acceptée par les fonctionnaires les plus haut placés, sans examen, sans réplique. Voici le fait :

Un steamer de la mer Noire descend le Bosphore, le 23 septembre, dans la soirée ; il est pavoisé et illuminé ; ses canons saluent de vingt et un coups le palais du sultan, et toutes les batteries des forts, comme un formidable écho, leur répondent. Attirée par les détonations, la foule s'amasse, on s'enquiert de la cause ; une timide hypothèse est hasardée par un nouvelliste ; passant de bouche en bouche, elle se dessine, prend un corps, devient une réalité, et bientôt, du château des Sept-Tours au Sérail, de Galata à Top-Kané, à Eyoub comme à Scutari, ce cri vole de groupe en groupe :

— Sévastopol est pris !

Illuminations, feux de joie, feux d'artifice s'allument sur toute la ligne

du rivage, et le lendemain seulement on découvre que l'innocente cause de ces démonstrations a cru apporter la nouvelle de la victoire de l'Alma, ignorant qu'on l'a déjà reçue par *l'Orénoque*.

Un tartare envoyé en mission près d'Omer-Pacha et parti avant que, l'erreur ne soit reconnue, propage le faux bruit de poste en poste, si bien que *le Moniteur* publie, le 3 octobre, cette dépêche transmise par l'agence autrichienne de Bucharest à M. de Buol à Vienne, communiquée par celui-ci à M. de Bourqueney, qui l'a adressée à S. E. M. Drouyn de Lhuys :

« Aujourd'hui, à midi, est arrivé de Constantinople un tartare porteur de dépêches pour Omer Pacha. Comme ce dernier se trouve à Silistrie, les dépêches ont dû lui être envoyées. Ce tartare annonce la prise de Sévastopol. D'après ses rapports, dix-huit mille russes ont été tués et vingt-deux mille faits prisonniers. Le fort Constantin est détruit, et les autres forts avec deux cents canons ont été pris. Six vaisseaux de ligne russes ont été coulés. Le prince Menschikoff s'est retiré dans l'intérieur du port avec les autres vaisseaux, et a annoncé aux commandants des troupes assiégeantes qu'il ferait sauter tous ses autres bâtiments si l'attaque continuait. On lui a donné six heures de réflexion, en l'invitant à se rendre, au nom de l'humanité. »

La télégraphie privée enchérit sur la note de la feuille officielle, et durant quelques jours, la France célèbre la prise de Sévastopol; mais enfin, deux dépêches placardées à la Bourse mettent fin à cette immense mystification.

Ces dépêches annoncent le passage du Belbeck par nos troupes et leur établissement à Balaclava, où nous allons les retrouver.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

Paris, typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.

LES

VICTOIRES ET CONQUÊTES

DES

ARMÉES ALLIÉES



PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS ET Cie, RUE AMELOT, 64.

GUERRE D'ORIENT

LES VICTOIRES ET CONQUÊTES DES ARMÉES ALLIÉES

PAR

EUGENE WOESTYN





PARIS

AU BUREAU DES VICTOIRES ET CONQUÊTES

RUE MAZAGRAN, 16.

ON SOUSCRIT RUE DE LANCRY, [illegible].

—

1856



Imprimé par J. Best.

Nicolas Ier.

CHAPITRE VII.

Les troupes au bivouac de Kamiesch. — Sévastopol ; sa topographie, ses fortifications. — Premières opérations du siége. — Le nouveau Régulus. — Les marins enrégimentés pour le service du siége. — Les renforts de Varna. — L'artillerie anglaise refoule une colonne russe. — Le général de Lourmel attaque l'ennemi. — On arrête un plan définitif d'attaque. — Ordre du jour du 9 octobre. — Ouverture de la tranchée. — Batteries nouvelles. — Ordre du jour de lord Raglan. — Ouverture du feu des batteries. — Bombardement. — Ordre du jour du 24 octobre. — Lettre du czar au prince Menschikoff. — Bataille de Balaclava. — Héroïsme de la cavalerie anglaise.

(OCTOBRE 1854.)

Nous avons, pour suivre l'agonie du maréchal Saint-Arnaud, quitté nos braves troupes au moment où elles arrivaient au bivouac de Balaclava, il est temps de les y rejoindre.

Les anglais qui formaient l'avant-garde se sont établis par la ville, et force est aux français de camper sur l'herbe de la plaine ou dans les vignobles des coteaux ; mais ils ne s'en plaignent pas, ayant en abondance raisins, poires, pêches, figues et amandes. Les zouaves, du haut des rochers qui leur sont échus en partage pêchent à la ligne des hirondelles de mer et des courlis, à la grande satisfaction des marins de la flotte, auxquels cette idée n'est jamais venue pour égayer les longues heures de la traversée.

En même temps que nos colonnes atteignaient Balaclava, *le Napoléon* et *le Charlemagne*, remorquant cinq bâtiments chargés de subsistances,

mouillaient dans la rade de cette ville. Aussi, grâce aux distributions qui leur sont faites de biscuit, de sucre, de thé, de rhum et de vivres de toute nature, les divers contingents de l'armée alliée se remettent-ils des longues privations auxquelles ils ont été condamnés ; de plus, les tentes que l'on a débarquées les abritent contre les intempéries. Quant aux malades, ils sont commodément installés dans un vaste édifice, situé en bon air, au milieu des jardins, et converti en hôpital général.

Le 27 septembre deux divisions françaises et deux divisions anglaises explorent le plateau à l'extrémité duquel s'élève Sévastopol. Les généraux Bizot et Thiry, de l'artillerie et du génie, dirigent cette colonne, avec mission de reconnaître la ville. Après avoir franchi plusieurs ravins et de nombreuses collines, les troupes expéditionnaires passent devant la place, dont les batteries restent muettes, et campent sur les hauteurs du cap de Chersonnèse. Les 3e et 4e divisions les y rejoignent le 29, et, après une reconnaissance poussée par le général d'Aurelle jusqu'à la mer, le bivouac définitif de cette colonne, commandée par le général en chef en personne, est installé juste en face de Sévastopol, entre la baie de Streletzka (*du tir*) et la baie de Kamiesch (*des roseaux*). La 1re et la 2e division, sous les ordres du général Bosquet, sont chargées d'occuper les hauteurs qui commandent les vallées de la Tchernaïa et de Balaclava, pour empêcher une attaque venant de l'intérieur de la Crimée; leur gauche s'appuie aux anglais près d'Inkermann; ces derniers s'échelonnent depuis ce point jusqu'en face du faubourg de Karabelnaïa (*baie des vaisseaux*). Enfin, sur les sommets des défilés qui serpentent entre Balaclava et Sévastopol, on élève des redoutes en terre dont la défense est confiée à des détachements anglo-turcs.

Voici donc ce Gibraltar de la Crimée, cette imprenable Sévastopol ! Au fond de sa baie, elle étage sur une colline ses jardins et ses édifices entre l'anse de l'Artillerie et celle du Carénage ; une enceinte de trois pieds d'épaisseur la protége. A l'extrémité de ce mur s'élève une tour maximilienne (à plusieurs étages casematés) ; un peu plus loin est le fort de la Quarantaine, puis le bastion du Mât, la tour Malakoff et le Redan (ligne de retranchements à crémaillère, en terre). Telle s'offre à nous la place du côté du sud-est que nous occupons. Plus tard, nous

aurons occasion de parler des autres ouvrages de défense, mais ce qu'il importe d'établir dès à présent, c'est le formidable armement de toutes ces fortifications. D'après une statistique du 6 janvier 1854, la ville possédait à cette époque sept cent dix-neuf canons, ainsi répartis :

Au nord du port :	Batterie du Télégraphe. . . .	17	pièces.
	Fort Constantin	104	»
	Batteries casematées.	80	»
	Double batterie	31	»
Au sud du port :	Fort Paul	80	»
	Fort Saint-Nicolas.	192	»
	Batterie entre les forts Saint-Nicolas et Alexandre . . .	50	»
	Fort circulaire.	50	»
	Fort Alexandre	64	»
	Batterie de la Quarantaine.	51	»
	Total.	719	»

Et le prince Menschikoff a dû renforcer cette artillerie, qui, dans tous les cas, s'est augmentée des bouches à feu retirées des vaisseaux qu'on a coulés à l'entrée du port.

L'impartiale histoire ne peut se refuser à le proclamer : l'adjudant-général prince Alexandre Sergegewitch Menschikoff se montre digne de la confiance que le czar a en lui et digne aussi des adversaires qui lui sont opposés. Après sa défaite de l'Alma, il revient à Sévastopol ; en quelques heures, par ses soins, les femmes, les enfants, les vieillards, les malades sont dirigés sur les deux villes de Yalta et d'Aloupka, au bord de la mer et par delà les monts Yaïla ; puis, tandis qu'on encloue le port, les galériens embrigadés, sous la direction d'ingénieurs militaires, utilisent les défenses naturelles multipliées autour de la place, augmentent le nombre des chemins couverts palissadés, des lunettes et des demi-lunes, protégent le mur d'enceinte par des flanquements et un fossé dont la terre rejetée en avant fournit un glacis qui couvre la

maçonnerie, et, faute de terre-plein annexé à ce mur, élèvent des batteries en forme de cavaliers et tirant par-dessus le rempart.

L'activité du prince Menschikoff embrasse tout et suffit à tout; les marins des vaisseaux détruits lui fournissent un corps de dix mille hommes propres à la défense de ses fortifications; en Russie les matelots sont rompus aux exercices du soldat et peuvent indifféremment servir sur mer et sur terre. A ce détachement il joint la moitié de son armée pour former la garnison de Sévastopol, et va, avec l'autre moitié, prendre position entre le Belbeck et la baie, où lui arrivent des renforts de Kertch et de Pérécop.

Des officiers généraux d'une bravoure et d'une habileté notoires combattent sous ses ordres; ce sont : l'amiral Maurice Borysowicz, commandant en chef la flotte et les ports de la mer Noire, l'adjudant général vice-amiral Korniloff, chef d'état-major de la flotte de la mer Noire et des ports, et le vice-amiral Michel Staniakowitch, gouverneur militaire de Sévastopol.

L'idée d'un coup de main contre la place, déjà fortement ébranlée par suite du déploiement d'ouvrages formidables improvisés par les russes, qui travaillent nuit et jour, est tout à fait abandonnée, lorsque des boulets et des obus, tombant jusque dans le camp, viennent révéler la prodigieuse portée de l'artillerie ennemie, et tout s'organise pour un siége régulier.

Les anglais sont chargés de l'attaque de l'est; quant à nous, nos opérations se concentrent sur le plateau situé entre le ravin des anglais et le ravin de la Quarantaine, à douze cents mètres de la place.

Des bigues et des ponts sur chevalets sont installés dans la baie de Kamiesch pour le transbordement du gros matériel de l'artillerie, du génie et de l'administration. Quatre bataillons des 1re, 2e et 3e divisions françaises, sous les ordres du lieutenant-colonel d'état-major Ramet, surveillent le débarquement et fournissent les contingents nécessaires aux corvées.

Le 2, dans la matinée, la 4e division française s'échelonne entre la baie de Streletzka et un bâtiment dit *la Maison Blanche*, sur une lon-

gueur de trois mille deux cents mètres, à trois mille mètres, environ de la ville.

De son côté, l'armée anglaise prend ses positions définitives. La division England, formant la gauche, touche le grand ravin de Sévastopol, qui la sépare des français; au centre, lés divisions Cathcart et duc de Cambridge sont précédées de la division légère Georges Brown et suivies de la cavalerie et des grands parcs d'artillerie et de génie; à droite la division Lacy-Evans s'étend jusqu'aux hauteurs d'Inkermann.

Ce même jour, les éclaireurs du corps d'observation signalent sur les collines au nord de la rade une colonne russe de cinq à six mille hommes escortant un convoi de voitures et s'acheminant vers Backtchi-Séraï. A midi, les grand'gardes annoncent le retour de ces troupes; le général Bosquet détache deux cents zouaves et chasseurs à pied, qui, sous les ordres du commandant Dubos, s'embusquent derrière des crêtes, au-dessus du pont d'Inkermann. Le corps russe atteint la tête de ce pont lorsqu'un feu nourri de nos tirailleurs le force à rétrograder; un bataillon de zouaves, un bataillon de chasseurs à pied et une batterie d'artillerie défendant le passage de la Tchernaïa, l'ennemi se tient dans une immobilité complète jusqu'à la nuit; mais alors, favorisé par l'obscurité, il rentre dans Sévastopol. Une batterie et une chaloupe canonnière qui lançaient, de l'extrémité de la rade, des obus sur l'embuscade ont empêché les zouaves de se porter plus avant.

Dans la nuit du 2 au 3, le capitaine du Val de Dampierre, officier d'ordonnance du général Bosquet, après avoir dîné à bord de la flotte, regagne à cheval le camp, distant de douze kilomètres; le docteur Mauret et un chasseur l'accompagnent, également à cheval. Trompés par la pénombre, ils quittent la bonne voie, s'égarent sur la gauche et viennent donner dans un poste russe dont les hommes les entourent aussitôt en les sommant de se rendre. Le docteur et le chasseur réussissent à se dégager et s'éloignent au galop; mais le capitaine, dont le cheval est tué d'un coup de feu, reste aux mains des ennemis. Conduit devant un officier général, il lui demande la faveur d'envoyer un émissaire au camp français, afin de rassurer ses amis, et par leur entremise sa famille, en leur annonçant sa captivité sans blessures.

— La loyauté française m'est connue, répond avec beaucoup de courtoisie le général russe, veuillez me donner votre parole de revenir immédiatement, et vous pourrez porter vous-même votre message.

En effet, M. de Dampierre, auquel son généreux adversaire prête un de ses chevaux, franchit nos avant-postes, instruit le général Bosquet de sa situation, et, après une absence de trois heures, revient se constituer prisonnier. Ce que les romains trouvèrent sublime chez Régulus est considéré comme tout naturel par les amis du capitaine, et pas un ne songe à lui faire fausser sa parole. Si fanatique que l'on soit des anciens, faut-il reconnaître encore que la civilisation moderne entend mieux le point d'honneur.

Sont nommés, par ordre du général en chef en date du 2 octobre :

Commandant du corps de siége, comprenant les 3e et 4e divisions, le général Forey.

Commandant du corps d'observation, comprenant les 1re et 2e divisions et le contingent turc, le général Bosquet.

Le corps d'observation a pour mission de soutenir l'armée de siége sur son flanc droit et de la protéger contre les tentatives d'une armée de secours venant de l'intérieur de la Crimée.

Le 3 octobre, l'armée reçoit de Varna les derniers escadrons du 1er régiment de chasseurs d'Afrique ; toute la journée, des corvées, appartenant aux divisions françaises et au contingent turc, transportent à bras, de la baie de débarquement au parc du génie, trois mille cinq cents gabions, le double de fascines, et commencent à creuser les lignes de circonvallation.

Les opérations sont ainsi réglées par un ordre du jour :

Un corps de piocheurs trouvera des outils et des instructions au dépôt du génie, où des officiers et soldats de cette arme prendront la direction des travaux. La garde chargée de défendre les travailleurs et la tranchée sera sous les ordres d'officiers d'état-major. Ouvriers et soldats partiront à la nuit, en observant un rigoureux silence, et dissimulant autant que possible leurs mouvements aux vedettes de la place. Le succès et la promptitude des opérations dépendront de l'activité et de la conduite régulière des travailleurs.

Si l'ennemi fait une sortie, la garde de la tranchée s'efforcera de le refouler; au cas où elle n'y parviendrait pas, les travailleurs emporteront leurs outils et se replieront sur les derrières jusqu'à ce que la tranchée soit complétement évacuée.

La garde se tiendra derrière les travailleurs, à l'abri du feu de la place; là où cette dernière condition ne sera pas remplie, elle se couchera en ordre de bataille, avec armes et fourniment; un tiers au moins devra veiller toute la nuit, se tenant prêt à marcher à la moindre alerte.

Les corps des travailleurs et les gardes seront composés de régiments entiers, et non de détachements particuliers.

L'escadre débarque, pour prendre part aux opérations du siége, trente bouches à feu dont vingt canons de 30 et dix obusiers de 22, ainsi que trente fusées d'artillerie de marine. Mille marins sont mis à terre en même temps que ces pièces, cinq cents pour les servir, cinq cents pour les soutenir. M. le capitaine de vaisseau Rigaud de Genouilly, de *la Ville de Paris*, est chargé du commandement de ce corps auxiliaire.

La flotte entière désirant *briquer à blanc* les russes, on a été obligé de tirer au sort les marins expéditionnaires, qui descendent en bon ordre dans la baie de Kamiesch, les servants de pièces portant le sabre et le pistolet, les fuséens et les fusiliers la carabine à tige, chaque homme ayant au dos son petit sac et sa couverture de laine roulée en écharpe. Les derniers rangs de chaque peloton portent en outre les chaudières, gamelles, bidons, etc.; suivent les objets de campement, tentes de nuit, embarcations et bonnettes de perroquet. Une fois mis à terre, les marins s'attèlent aux traîneaux fournis par chaque vaisseau et destinés au transport des pièces, dont les affûts, à très-petites roues, sont exclusivement propres au service du bord.

La flotte anglo-française bloque les côtes depuis Odessa jusqu'à Kertch; l'escadre turque croise depuis Sévastopol jusqu'à la baie de Katcha.

Le 4, la troisième division se rapproche de la place, appuyant sa gauche à la Maison-Blanche et sa droite à la maison de l'Observatoire. Les grands parcs du génie et de l'artillerie sont en arrière du centre et de la droite de cette division. Le grand quartier-général est installé der-

rière ces deux grands parcs, entre le corps de siége et le corps d'observation. Ce dernier couvre son front, du côté des vallées de la Tchernaïa et de Balaclava, de fortifications de campagne et d'ouvrages de circonvallation.

Un officier polonais déserteur franchit nos lignes; amené devant le général Canrobert, il le renseigne sur les fortifications de Sévastopol, qui font face aux français, et les troupes consacrées à leur défense. D'après son rapport, les russes sont décidés à se faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de se rendre. En revanche, les polonais incorporés dans la garnison n'ont pas oublié qu'ils sont les français du nord, et que, sous les ordres de Poniatowski, leurs pères ont combattu dans les rangs de la grande armée; aussi n'attendent-ils qu'une occasion favorable pour déserter en masse; mais on les surveille de près, et un ordre du gouverneur de la place défend tout rassemblement ou tout conciliabule de soldats polonais dans les rues.

Un zouave, capturé par les russes dans une heure de maraude, s'échappe également de Sévastopol et regagne son bivouac. Voici sur son évasion des détails extraits d'une lettre adressée à sa famille :

« Pour lors, j'étais à la recherche de quelque gibier à poil ou à plume, quand je tombe au milieu d'un détachement russe, vilains oiseaux, sur ma parole! Enfin, c'est la bête qui prend le chasseur! Le monde à l'envers, que voulez-vous?..... On m'emmène à Sévastopol, où je me trouve en pays de connaissance avec une vingtaine de français et une quarantaine d'*english*, pincés avant votre serviteur, les derniers pour des motifs moins folâtres que moi! On n'est pas parfait!

» Le lendemain au matin, un grand sec d'officier, raide comme l'eau-de-vie de la cantinière, astiqué comme mon fourniment un jour d'inspection, vient nous proposer de travailler aux fortifications, en nous assurant que nous serons bien nourris, bien traités et tout ce qui s'ensuit. Les français hurlent, les anglais grognent; bref, on refuse sur toute la ligne. L'officier, toujours aussi sec et aussi raide, donne l'ordre alors de nous faire sortir de la place et de nous conduire dans l'intérieur de la Crimée, à je ne sais quelle diablesse de ville, ça finit en *pol*, c'est tout ce que j'en ai retenu.

» — Minute, que je lui dis, mon officier; les camarades ont des engelures, mais pas moi, et je travaillerai à vos fortifications, afin de goûter à la bonne nourriture, sur laquelle un zouave ne boude jamais. Jacquot n'a pas déjeûné; Jacquot est bien sage; Jacquot veut du nanan.....

» Les camarades me regardent d'un air indigné; nos bons alliés regrognent; le grognement est le fond de leur langue; joie ou peine, plaisir ou ennui, l'anglais grogne toujours, ça vous donne l'idée de son charmant caractère. Moi, je les laisse faire, je les laisse partir surtout, j'ai mon idée..... Histoire de rire.

» On me conduit aux ateliers, et je commence à abattre la besogne en veux-tu, en voilà. Les russes me guignent de l'œil et semblent se dire :

» — Eh ben, celui-là n'est pas manchot!

» Nenni dà, mes agneaux, et vous le verrez tout à l'heure. Comme en me prenant on a eu la délicatesse de ne pas toucher à mes poches, il me reste quelque argent que j'offre à mon escouade de convertir en un liquide quelconque pourvu que ce soit du bon. Le russe n'est pas fier, il accepte, et j'ai le plaisir de voir mes trois pièces de cinq francs monter à la tête et descendre dans les jambes de mes compagnons; quelles trognes! quels festons! un vrai roulis de coups de soleil..... La nuit arrive : à la nuit tous les chats sont gris et les russes aussi. Tandis que, cahin caha, ils rassemblent leurs outils avant que de regagner la caserne, je me blottis derrière des sacs de terre, et mes gaillards décampent sans s'apercevoir que je manque à l'appel. Alors, j'escalade les talus, je me laisse glisser jusqu'au bas, et, à quatre pattes, comme un lézard, je me faufile dans les broussailles, j'attrape nos avant-postes, et le tour est joué! »

Dans la nuit du 4 au 5, un escadron de lanciers, favorisé par les ténèbres, sort de Sévastopol et cherche à surprendre un poste de zouaves; ceux-ci repoussent l'ennemi à la baïonnette. Cet engagement nous coûte deux hommes tués.

Le 5, on continue activement le débarquement du matériel de siége; le canon tonne dans les forts en avant de la place; les bombes et les

obus arrivent dru sur le camp français; mais grâce à l'espacement de la ligne de circonvallation, ils tombent, pour la plupart, dans le vide. Les compagnies de génie attachées au corps de siége et d'observation s'installent au parc du génie, laissant au général Bosquet une section de leur arme pour l'établissement de ses lignes.

Le général du génie Bizot pousse une reconnaissance du côté ouest de la ville, afin d'asseoir définitivement son point d'attaque; le général d'Aurelle est chargé de l'accompagner avec le 5e bataillon de chasseurs à pied et deux bataillons de la 3e division. Au moment du départ, à trois mille mètres des ouvrages avancés, quatre hommes tombent frappés par des éclats d'obus. A huit heures du matin, l'expédition se met en marche, appuyant d'abord à gauche pour dérouter la surveillance de la place, puis revenant par un crochet dans sa véritable direction.

Rien n'indique qu'elle ait été aperçue jusqu'à la maison du Clocheton, où elle s'abrite derrière les murs de la cour et du jardin. Le sol est partout couvert d'éminences sur les pentes desquelles s'élèvent des maisons de plaisance abandonnées par leurs propriétaires; des murs en pierres sèches séparent ces divers héritages, et permettent à nos soldats, qui les longent avec précaution, de cacher leur marche à l'ennemi. Mais quand le général Bizot, accompagné seulement de trois ou quatre officiers, se porte en avant de la maison du Clocheton, laissant embusqués dans les ravines du terrain les chasseurs à pied, des cavaliers russes, placés en vedettes sur les hauteurs, dénoncent à la place la présence de ces derniers, et la route que suivent les hardis explorateurs. Immédiatement des bombes et des boulets pleuvent, inoffensifs, dans cette direction; le général Bizot, qui a relevé tous ses plans, jusque sous le feu de l'artillerie ennemie, donne à midi le signal du départ, et la petite troupe rentre au camp sans avoir perdu un seul homme.

Un peu plus tard, le capitaine du génie Schmitz, devant cette même maison du Clocheton, a la cuisse emportée par un boulet de canon et meurt quelques heures après. C'est le premier officier que perd l'armée sous les murs de Sévastopol.

Les travailleurs assiégeants rencontrent sur différents points des difficultés presque insurmontables, mais l'énergie de nos soldats fait

face à tout, et c'est gaiement qu'ils vont chercher au fond des ravins la terre nécessaire aux retranchements des batteries installées sur la roche nue.

Du côté de la place, les travaux sont poussés avec une égale activité ; à l'aide de longues-vues on voit les habitants mêlés aux soldats et occupés comme eux aux nouveaux ouvrages de défense.

A trois heures et demie, une dame russe se présente à nos avant-postes et réclame de la bienveillance du commandant en chef une garde pour son château. A peine s'est-elle retirée, que la générale retentit; la cause de cette alerte est une nouvelle sortie des russes qui s'avancent sur la gauche de la 4ᵉ division, à un kilomètre de la ville, pour incendier une maison située près de la mer, au point culminant qui sépare Sévastopol du camp français, et où nos postes avancés pourraient s'abriter du feu de l'ennemi. C'est en vain qu'on essaye d'éteindre le feu, mais la colonne russe se retire à l'approche de nos soldats.

Le même jour, des escadrons de cavalerie, appuyés par de l'artillerie, tentent en vain une attaque du côté de la Tchernaïa; le feu des anglais les refoule sur la rivière.

Le 7, à six heures du soir, neuf bataillons commandés par le général de Lourmel et accompagnés d'une section d'artillerie resserrent la ligne d'investissement, depuis la Maison Brûlée jusqu'au grand ravin qui tombe au sud du port. Des éclaireurs, enterrés dans des trous ou embusqués derrière des mamelons, épient les alentours. A onze heures et demie, ils signalent la sortie de deux bataillons d'infanterie et d'un peloton de cavalerie, traînant avec eux deux pièces de canon, et se dirigeant sur la Maison Brûlée; un bataillon du 39ᵉ de ligne et deux compagnies du 19ᵉ bataillon de chasseurs à pied se portent à leur rencontre et les accueillent par une vigoureuse fusillade. Les russes, ayant riposté par une décharge qui tue deux hommes du 39ᵉ, regagnent la ville.

A cette date, l'état sanitaire de l'armée française est excellent. Le choléra a complétement disparu de nos ambulances ; il n'en est pas de même chez nos alliés, qui comptent environ quatre mille malades.

Le 9, on arrête en conseil le plan d'attaque :

La division turque, forte de huit bataillons, vient camper en arrière

de la gauche de la 3e division, et fait partie du corps de siége, qui se trouve avoir vingt-six bataillons d'infanterie, présentant un effectif de quatorze mille combattants.

A huit cents mètres de la place, les travailleurs élèveront un front bastionné sur lequel seront disposées, à des emplacements déterminés, cinq batteries dont le feu sera simultané. La marine fournira et servira les batteries 1 et 2.

L'ouverture de la tranchée aura lieu dans la nuit, avec le lieutenant-colonel d'état-major Raoult pour major de tranchée, le colonel d'artillerie Lebœuf pour commandant de l'artillerie, et le colonel du génie Tripier pour commandant du génie, sous l'inspection supérieure des généraux Bizot et Thiry. Rien n'a été omis des dispositions nécessaires à la prompte exécution des travaux : les dépôts de tranchée sont établis et l'ambulance est installée à la maison dite *des Carrières.*

Les russes tentent une nouvelle sortie à trois heures et demie du soir. Quatre bataillons appuyés d'une batterie de campagne s'avancent en bon ordre, leurs tirailleurs en avant, vers la Maison Brûlée tandis que le 5e bataillon des chasseurs à pied, le 2e bataillon du 36e de ligne et le 2e bataillon du 22e léger, de grand'garde à environ mille mètres de la place, les attendent à genoux ou couchés derrière des murailles en terre et des plis de terrain. Quand les tirailleurs ennemis ne sont plus qu'à deux cents mètres, nos troupes dirigent sur eux un feu bien nourri, auquel répond l'artillerie russe placée sur les flancs de la colonne. Le général Canrobert, qui visite les avant-postes, accourt sur le lieu du combat, et voyant qu'après trois quarts d'heure d'une fusillade soutenue, les russes ne cherchent pas à gagner de terrain, donne à deux bataillons l'ordre d'avancer. Les tirailleurs s'élancent de pierre en pierre en continuant le coup de feu, et les bataillons déployés chargent l'ennemi à la baïonnette; ni le feu de la place, ni celui des troupes de sortie, n'arrêtent leur élan, et bientôt les assaillants battent en retraite, poursuivis par les chasseurs de Vincennes jusqu'à trois cents mètres des ouvrages avancés.

Le nombre des ouvriers désignés pour les travaux de la tranchée est de seize cents, dont moitié doit travailler trois heures, de six à

neuf, puis être relevée par l'autre moitié, qu'elle relèvera à son tour trois heures après. A cinq heures, la 1re brigade de huit cents travailleurs se rend au dépôt de la maison des Carrières; là, chaque homme reçoit une pelle et une pioche qu'il porte sur l'épaule, ayant son fusil en bandoulière. Répartis en deux colonnes de quatre cents hommes, commandés par des officiers du génie, les ouvriers s'acheminent alors vers la Maison Brûlée, où se trouve le dépôt de gabions. Au commandement de l'officier du génie, chaque soldat charge un gabion et se dirige vers le lieu désigné pour l'ouverture de la tranchée. On marche en rampant, afin de dérober ses mouvements à l'ennemi, et l'on arrive ainsi à vingt pas de la ligne tracée par le génie. A cet endroit, l'ordre est donné aux troupes de se coucher, puis des sentinelles se détachent et vont en avant éclairer les approches. Elles sont munies d'une pioche pour se creuser un trou dans le sol au cas où la disposition du terrain ne les abriterait pas suffisamment.

Chaque homme, ayant en main son fusil, se tient accroupi derrière le gabion qu'un sous-officier du génie a mis en place; les outils sont déposés à droite et à gauche du travailleur, qui, profitant de la nature rocailleuse du sol, ramasse des cailloux et les amoncelle silencieusement devant lui. Lorsque l'anxieuse émotion du premier moment est dissipée, les armes sont abandonnées pour les outils, et au signal de : « *Haut les bras !* » huit cents pioches entament le plateau et rejettent la terre sur les gabions. Les travaux commencent ainsi sur une longueur d'environ mille mètres; un vent violent du nord-est les favorise en empêchant le bruit d'arriver jusqu'à Sévastopol; aussi la nuit s'écoule-t-elle sans que nos pionniers soient inquiétés. Au jour naissant, ces derniers ont ouvert neuf cent trente-six mètres de boyaux à une profondeur suffisante pour couvrir les hommes contre le feu de la place; par mesure de prudence et suivant leurs instructions, les officiers les ramènent dans leurs campements respectifs.

Les batteries russes tonnent en vain, pendant toute la journée du 10, contre le plateau, dont le sol bouleversé dénonce les travaux de l'attaque; les dégradations sans importance qu'occasionne cette pluie de boulets sont à l'instant réparées par les ouvriers du génie, qui élar-

gissent et approfondissent à couvert les parallèles et les boyaux de communication.

A la nuit tombante, nouvelle sortie des russes : cinq bataillons sur notre gauche, et sur notre droite une colonne à peu près d'égale force; mais ce n'est plus une surprise cette fois, car à l'éclat des musiques militaires se mêlent les cris et les chants des soldats; le camp français est dans l'attente, tout prêt à recevoir l'ennemi... Inutile alerte, la reconnaissance circonscrit son évolution sous le feu de la ville et rentre sans avoir brûlé une amorce.

Le 11, l'artillerie et la marine commencent à élever les cinq batteries entre lesquelles doivent être réparties cinquante-six bouches à feu (canons, mortiers et obusiers). Durant le jour, on élargit les fossés creusés pendant la nuit, on fouille les tranchées intermédiaires, et chacun, par son zèle, par son mépris du danger, vise à atteindre le plus promptement possible le but glorieux qu'on se propose. A la nuit, trois mille soldats rivalisent d'ardeur, malgré les salves incessantes de l'artillerie ennemie. Le bastion Central et le bastion du Mât se distinguent entre tous et tirent jusqu'à cinquante coups par heure.

Tandis que l'armée de terre emploie si bien toutes les heures du jour et de la nuit, la flotte, de son côté, ne reste pas inactive.

La division de vaisseaux à hélice et de bâtiments à vapeur qui a débarqué le matériel du siége croise au sud-est de Sévastopol, sous les ordres du vice-amiral Bruat.

Réunis à une division anglaise, *le Napoléon*, *l'Ulloa*, *la Mégère* et *la Pomone* surveillent la côte entre Balaclava et la baie de Yalta.

Le gros des escadres française et anglaise, et cinq vaisseaux à voile, dont un monté par le vice-amiral Hamelin, stationnent à la hauteur de la Katcha.

Cinq vaisseaux à voiles et dix corvettes à vapeur, sous les ordres du contre-amiral Lugeol, transportent les renforts de Varna et de Bourgas à Balaclava.

Deux vaisseaux turcs, une frégate anglaise et *l'Iéna*, navire français, stationnent dans la baie d'Eupatoria pour assurer le ravitaillement de la flotte.

A la suite d'une reconnaissance des batteries de mer, opérée le 5 par les amiraux Hamelin et Bruat, le général Canrobert, sur le rapport de ces derniers, a décidé qu'on établirait, sur l'emplacement d'un ancien fort génois, une sixième batterie qui, malgré l'éloignement de son tir, pourra contre-battre avantageusement l'artillerie de la Quarantaine et appuyer l'extrême gauche de nos attaques.

Le lendemain 6, l'amiral Bruat, accompagné du colonel d'état-major Desaint et de plusieurs officiers du génie et de l'artillerie, revient étudier le terrain entre les baies de la Quarantaine et de Streletzka; il monte le *Roland;* douze grandes embarcations le précèdent. Ces dernières nagent sans être aperçues, mais le *Roland* reçoit au passage et jusque dans la baie de Streletzka, assignée pour point de débarquement, une grêle de boulets et d'obus, qui, du reste, ne lui causent aucune avarie. La reconnaissance achevée sous une pluie de projectiles, l'expédition regagne le camp sans avoir à déplorer la perte d'un seul homme.

Le 11, un navire autrichien, chargé de fourrages à destination de l'armée française, est jeté par le vent sous le feu des batteries de la Quarantaine; l'équipage se sauve dans les canots, et le bâtiment, livré au caprice des vagues, vient s'échouer en arrière de la quatrième division, où il est renflué par la marine, sous la protection d'un bataillon du 74e de ligne.

Le 12, la construction des cinq premières batteries est presque achevée et l'on procède à leur armement. Le capitaine d'artillerie Magalon commence l'édification de la sixième sur l'emplacement du fort Génois. *La Ville de Paris, le Bayard* et *le Henri IV* doivent lui fournir quatre canons de 50, *l'Alger* et *la Ville de Marseille* six obusiers Paixhans de 80. Chaque vaisseau fournit encore le personnel nécessaire à la manœuvre des pièces, soit quatorze hommes par canon et autant par obusier, ainsi qu'un détachement de marins-fusiliers de quarante hommes pour les trois-ponts et de trente pour les deux-ponts. En outre, *le Marengo, la Pomone* et *le Suffren* débarquent cinquante marins-fusiliers, ce qui porte le contingent mis à terre par la marine française à quinze cents hommes et à quarante bouches à feu. La sixième batterie est placée, comme la première et la seconde, sous les ordres du capitaine de vais-

seau Rigaud de Genouilly, assisté des capitaines de frégate Lescure et Méquet pour l'artillerie, et Pichon pour les compagnies de débarquement.

A la première heure de la nuit, un bataillon du 39e de ligne prend position près du fort Génois, que protége une ligne de tirailleurs avancés. Les travailleurs entassent les sacs à terre, ouvrent la tranchée, posent les blindages, préparent les plates-formes et fortifient les épaulements et les parapets, en y ménageant des créneaux et des gradins pour la fusillade. Mais ce n'est là que la partie facile de l'opération ; il faut charroyer, en dépit des difficultés du terrain, les pièces de siége et les disposer dans leurs embrasures ; les marins redoublent d'énergie et d'activité ; ils veulent réussir, et, grâce à leurs efforts, les canons et les obusiers, montés sur des chariots porte-corps de l'artillerie de terre, sont, à grand'peine, hissés sur le mamelon et cachés dans les ruines du fort Génois jusqu'à ce que l'heure soit venue de les mettre en place.

A une heure du matin, les vedettes signalent une nouvelle sortie de la garnison. Nos soldats courent aux armes, mais en se voyant attendus, les russes font volte-face et rentrent aussitôt. Les commandants en chef de l'armée alliée enjoignent aux troupes de regagner leurs positions, et à peine y sont-elles abritées, qu'une formidable canonnade part de la place. Toutes les batteries tonnent à la fois ; on compte en une heure jusqu'à huit cent quarante-cinq coups de canon, obusier et mortier. Le sol tremble, et pendant une demi-journée, l'air est sillonné de projectiles enflammés, comme sous l'explosion d'un gigantesque bouquet d'artifice.

Blottis dans des trous de taupes creusés avec leurs sabres, les soldats n'ont pas trop à souffrir de ce déluge de mitraille, où les obus incendiaires, les obus à balles, les bombes de la plus forte espèce se mêlent aux boulets, dont certains portent jusqu'à quatre kilomètres.

Une bombe éclate à cent cinquante mètres d'un de nos marins et projette un de ses débris jusqu'à vingt pas de lui ; il s'élance dessus, le ramasse et dit en le serrant au fond de son sac :

— Ça fera un presse-papier pour le curé de mon village.

Une vedette russe, que nos tirailleurs ont baptisée *le singe vert*, se

tient en observation sur un mât fort élevé, du haut duquel elle plonge dans nos tranchées et indique aux pointeurs de la place les endroits vulnérables des assiégeants.

Les travaux, interrompus par la foudroyante canonnade de l'ennemi, reprennent de plus belle, tant nos soldats, qui, depuis douze jours, reçoivent sans y répondre la mitraille russe, ont hâte de rendre politesse pour politesse, comme ils le disent pittoresquement.

Les anglais, bien que moins avancés que nous, travaillent également avec ardeur. Il faut dire, à leur excuse, qu'ils ont souffert plus que nos troupes des fatigues de la traversée, des marches forcées et des campements en plein air. Le soleil d'automne a encore de la force, mais les nuits sont froides; en outre, durant trois jours, du 10 au 13, il règne un vent du nord qui fait craindre de la neige, et nos alliés supportent malaisément ces brusques variations de température, n'ayant rien pour en combattre la pernicieuse influence. Nous avons donné le chiffre de leurs malades; voici maintenant le portrait fidèle de leurs hommes valides : figures amaigries, sur lesquelles la poussière, la sueur et le hâle ont accumulé de fantasques arabesques; habits usés, tachés, boueux, qui n'ont pas été dégrafés depuis plusieurs semaines; fournitures souillés et ternis. Les officiers eux-mêmes ne sont pas mieux traités; le rouge de leur uniforme a perdu son éclat, les broderies d'or sont devenues noires, mainte déchirure déshonore les pantalons, et les schakos affaissés ont des aspects hétéroclites. En dépit des ordres du jour, la plupart portent un châle roulé sur la poitrine.

Sur trois mille hommes dont se composait originairement la brigade des gardes, il n'en reste que dix-sept cents sous les armes, à la date du 13, et quatorze officiers sur quarante. Le service sanitaire n'est pas organisé chez les anglais comme chez nous, et la proclamation suivante de lord Raglan prouve que leurs médecins n'apportent pas, dans l'accomplissement de leur mission, tout le zèle et tout le dévouement désirables :

« Camp devant Sévastopol, le 16 octobre 1854.

» Le commandant en chef a le regret d'être obligé de blâmer fortement la conduite du corps médical dans une circonstance dont il a été personnellement témoin

hier. Les malades étaient envoyés à Balaclava sous la surveillance d'un médecin de la division à laquelle ils appartenaient; à leur arrivée, ils n'ont trouvé rien de prêt pour les recevoir.

» Le commandant en chef sait que l'inspecteur général en second des hôpitaux, le docteur Dumbreck, avait donné des ordres verbaux au médecin d'état-major à Balaclava, mais cet officier a négligé de transmettre l'ordre à son chef, et il en est résulté que les malades, dont plusieurs souffraient extrêmement, sont restés plusieurs heures dans les rues, exposés au mauvais temps. Le nom de l'officier qui a commis cet acte de négligence est connu du commandant en chef. Il ne le publiera pas cette fois, mais il l'engage à être plus soigneux à l'avenir des ordres écrits à l'officier responsable. Lorsqu'un convoi de malades sera envoyé au camp, soit à l'hôpital, soit à bord des navires, il sera accompagné non-seulement par un médecin, mais par un lieutenant quartier-maître de la division, qui précédera le convoi et prendra des mesures pour que les blessés confiés à sa charge soient convenablement reçus.

» *Signé* RAGLAN. »

Nonobstant ce, les anglais ont ouvert quinze cents yards de tranchée dont la plus grande partie est en état de recevoir les gros canons. Ils sont plus éloignés que nous, mais le débarquement de leurs pièces est terminé. Il ont amené de Balaclava et établi dans un parc de réserve une quantité énorme de poudre, de boulets et de bombes; seulement beaucoup de bouches à feu restent sans emploi. La route est jonchée de boulets par suite de la rupture de plusieurs chariots que les marins ont chargés outre mesure. La gaieté de ces derniers est à la hauteur de leur empressement. Ils remorquent les pièces au son du fifre et du tambour, chantant, jurant et jetant à l'indigène qui les contemple avec stupéfaction, l'éternel salut qu'ils adressent indifféremment au turc, au bachi-bouzouck, au bulgare, au tartare ou au russe:

— *Bono Johnny !*

Sir John Burgoyne a marqué l'emplacement des batteries destinées à tirer contre les navires, à dix-neuf cents yards environ de distance; ces batteries sont garnies de canons de huit et dix pouces.

Tout se dispose pour l'ouverture du feu du côté des assiégeants; d'après les calculs faits, on estime que les batteries anglaise et française pourront jeter vingt-cinq mille six cents bombes et boulets par jour contre la place, en tirant un coup toutes les dix minutes.

Des renforts venus de Varna et de Gallipoli portent à vingt-trois mille hommes le corps de siége.

Pendant que le génie indique la continuation de la première parallèle vers la capitale du bastion du Mât, l'artillerie commence l'installation de deux nouvelles batteries, 7 et 8.

Une compagnie de francs-tireurs est organisée dans la journée du 15 par les soins du général Forey. Elle se compose d'un capitaine, d'un lieutenant, de deux sous-lieutenants, de quatre sous-officiers, de huit caporaux et de cent cinquante hommes pris parmi les meilleurs tireurs des bataillons de chasseurs à pied et des régiments de zouaves. Cette compagnie doit fournir soixante-quinze tirailleurs par jour, de quatre heures du matin à six heures du soir. Les francs-tireurs placés en avant de la nouvelle tranchée, à droite de la batterie n° 5, se baugent par groupes de trois ou quatre dans des abris creusés d'avance et dirigent leurs coups, dès la matinée du 16, sur les embrasures du bastion du Mât, à huit cent cinquante mètres de distance. Ils portent un tel désordre dans la garnison de ce bastion qu'une colonne sort sur ce point et se dirige vers les petits postes de francs-tireurs; mais la fusillade de précision qui la décime et à laquelle elle ne peut répondre qu'inégalement, la contraint à rétrogader.

Le surlendemain, le commandant en chef, appréciant les services de ce nouveau corps, crée une seconde compagnie de francs-tireurs.

Le 14, le général Canrobert et l'amiral Hamelin, ont concerté une attaque en commun de Sévastopol par les troupes de terre et de mer. Le 15, les amiraux des escadres alliées se réunissent à bord du *Mogador* et arrêtent les dispositions à prendre pour seconder l'armée. Devant l'impossibilité évidente d'attaquer les forts du nord sans prêter le flanc aux batteries du sud, on décide que les vaisseaux français et turcs placés les premiers attaqueront les ouvrages du sud, et l'escadre britannique ceux du nord. Une ligne imaginaire tracée de l'est à l'ouest le long de la passe de Sévastopol sépare les emplacements affectés à chaque flotte. Quatorze vaisseaux français, combattant sur deux lignes endentées qui occuperont une étendue de huit encâblures, iront près des brisants du sud, attaquer les trois cent cinquante bouches à feu des batteries de la Quarantaine, du fort Alexandre et de l'Artillerie. En même temps, la flotte anglaise s'embossera près des brisants du nord, et tiendra

en échec les cent trente canons de la batterie Constantine, du Télégraphe et de la tour Maximilienne du nord. L'amiral turc, Ahmed-Pacha, avec les deux seuls vaisseaux qui lui restent en ce moment, jettera l'ancre entre les escadres française et anglaise.

Le 16, le général Thiry et le colonel Lebœuf inspectent soigneusement les batteries où les canons viennent d'être démasqués, et constatent leur état comme suit :

Batterie n° 1. — (*Marine.*) 7 canons de 30; 2 obusiers de 22.
» n° 2. — (*Marine.*) 8 canons de 30; 4 obusiers de 22.
» n° 3. — (*Armée.*) 6 mortiers de 27; 2 mortiers de 22.
» n° 4. — (*Armée.*) 6 canons de 24; 2 mortiers de 22.
» n° 5. — (*Armée.*) Batterie à trois faces : 1re face, 4 obusiers de 22; 2e face, 4 canons de 24; 3e face, 2 canons de 24 et 2 canons de 16.
» n° 6. — (*Marine.*) Batterie du fort Génois : 4 obusiers de 22. Les autres pièces ne sont pas encore installées.

Malgré l'état incomplet de cette dernière batterie, à l'achèvement de laquelle sont employés cinq cents soldats, le total des bouches à feu du côté des français s'élève à cinquante-trois, qui, réunies aux soixante-treize des anglais, composent un ensemble de cent vingt-six pièces, devant lutter contre les deux cent cinquante que l'ennemi peut nous opposer sur ce point.

Le général Bizot et le colonel Tripier s'assurent de la solidité des épaulements et font raser par des sapeurs du génie la Maison Brûlée, qui pourrait servir de point de mire à l'artillerie des assiégés.

Sur le soir, le général Canrobert réunit dans sa tente les chefs des divers corps de l'armée, et leur expose qu'en raison de l'excessive terreur qui règne à Sévastopol, terreur dont tous les déserteurs de la garnison citent des preuves multipliées, un assaut lui semble avoir des chances de succès. En conséquence, il leur annonce que, suivant son plan d'opérations, des colonnes d'assaut fournies par les troupes

d'élite et soutenues par le corps de siége devront, munies d'échelles et de grappins, se tenir prêtes à escalader le rempart, tandis que les batteries de terre et de mer écraseront les défenses de la place. Il recommande en outre à la cavalerie d'être en mesure de brider instantanément, et au corps d'observation d'être sous les armes et de doubler ses grand'gardes. Le signal du feu sera donné par la batterie n° 3, au moyen de trois bombes tirées coup sur coup à six heures et demie du matin.

Lord Raglan prend des dispositions analogues. D'après le mémorandum adressé par lui aux généraux de division commandant sous ses ordres, la cavalerie du comte de Lucan et la réserve de sir Campbell doivent marcher au premier signe. Cette pièce officielle note en outre la place qu'occuperont les généralissimes des armées alliées : le général Canrobert se tiendra à la Maison d'Eau, à la gauche de la ligne anglaise; lord Raglan dans les carrés, sur le front de la division de sir Richard England.

L'enthousiasme des troupes est au comble; marins et soldats s'embrassent et poursuivent de huées joyeuses les projectiles qui passent sur leurs têtes de plein fouet. Un obus tombe aux pieds d'un capitaine, qui le ramasse et l'emporte sur ses épaules.

— Fameux échantillon des fruits de Crimée! lui crie un farceur, mais méfiez-vous des noyaux.

Enfin, à six heures du matin, le 17, le colonel Trochu arrive à la tranchée, apportant au général Thiry l'ordre d'ouvrir le feu. Les canonniers se rangent aussitôt autour des pièces, et les trois bombes de la batterie n° 3 décrivent dans l'air leur sillon parabolique. Au même instant, les cent vingt-six pièces des armées alliées tonnent à la fois; la place riposte de toutes les batteries ayant vue sur les deux attaques. L'armée entière, debout et en armes, couronne les hauteurs, assistant, impatiente de s'y mêler, à ce spectacle imposant et terrible. Les bombes, les obus, les boulets ruissellent, ricochent et bondissent dans les boyaux et sur les épaulements; ici des pièces sont égueulées, là d'autres s'affaissent sur leurs affûts brisés; partout le sang coule, les cadavres s'amoncèlent. Les nuages de fumée ne nous permettent pas de voir si

nos pertes sont compensées et si la place souffre de notre bombardement; mais vers neuf heures le feu des assiégés se ralentit; sur plusieurs points, il s'éteint tout à fait, et l'on constate, à l'aide de longues-vues, qu'une vaste caserne, en arrière du bastion Central, est ruinée de fond en comble et que le bastion du Mât est démantelé.

Déjà l'on songe à l'assaut, lorsque la canonnade recommence plus furieuse, plus acharnée qu'au début. L'ennemi a remplacé ses pièces hors de service et nous fait tête de nouveau. La lutte demeure toujours indécise, quand, à neuf heures et demie, une bombe russe éclate sur le magasin à poudre de la batterie n° 4 et le crève. L'explosion est terrible; cinquante-sept cadavres, broyés, brûlés, lancés à travers l'espace, jonchent le sol; le capitaine Petitpied, commandant la batterie, effroyablement mutilé, n'offre plus qu'une masse informe et sanglante; les lieutenants Bergère et Joubert, sont grièvement blessés, et les huit pièces démontées gisent au milieu des débris de leurs affûts et des ruines de la batterie. Les russes, comprenant, au silence qui se fait sur ce point, l'avantage qu'ils viennent de remporter, redoublent d'efforts; la batterie n° 5, écrasée sous une avalanche de bombes et de boulets qui la prennent de revers et d'enfilade, cesse également son feu. Un quart d'heure après, l'explosion d'un caisson à gargousses désorganise la batterie n° 1, admirablement servie par nos marins.

Dans cette batterie, M. Michel, aspirant de 1re classe du *Henri IV*, a la jambe emportée par un boulet; des servants de pièces s'empressent autour de lui et veulent le relever pour le porter à l'ambulance :

— Ce n'est rien, mes amis, continuez, dit-il en leur désignant leurs canons, et vive la France!

Le général en chef laisse, en présence de ces désastres successifs, le commandant de l'artillerie juge de l'opportunité de continuer le feu. Celui-ci, réduit à la moitié de ses forces, et ne pouvant, sans désavantage, poursuivre la lutte, donne, à dix heures et demie, le signal de cesser le tir.

L'ennemi, voyant notre immobilité, ralentit ses coups; pourtant, vers une heure et demie, une bombe entraîne l'explosion d'un second magasin à poudre.



Imprimé par J. Best.

Prise de Bomarsund.

Les anglais, moins maltraités que nous, continuent leur canonnade jusqu'au soir. Ils font sauter le magasin à poudre de la grande batterie du Redan, et démontent les pièces placées sur une tour carrée dite Tour du Kourgane ou monticule Malakoff. Il résulte du rapport du prince Menschikoff que les murailles de cette tour sont, en outre, entamées par de larges brèches.

Nos alliés ont perdu cent hommes dans cette journée, et nous un peu plus du double, par suite des explosions de poudrières et de caissons.

Le calme plat contrarie les opérations de la flotte; pour réunir la division de la Katcha et celle de Kamiesch, on se voit forcé d'accoupler les vaisseaux aux frégates à vapeur, qui les remorquent lentement, *le Mogador—la Ville de Paris*, *le Vauban—le Friedland*, *le Christophe Colomb—le Bayard*, etc. Ce n'est qu'à dix heures et demie que le ralliement a lieu. Les vaisseaux turcs et l'escadre anglaise se montrent une heure après, appareillant de la Katcha. A onze heure cinquante minutes, le vaisseau-amiral hisse les signaux suivants, qui sont répétés par tous les navires :

— *Branle-bas de combat.* — *La France vous regarde !*

Les équipages y répondent par une unanime acclamation de :

— Vive la France ! vive l'Empereur !

A midi et quart, nouveau signal : *Mouiller suivant le plan donné.*

Le Charlemagne, dont la vitesse est supérieure et qui doit occuper l'extrémité de la ligne prend la tête et supporte seul pendant une demi-heure le feu de toutes les batteries. *Le Montebello*, *le Friedland*, *la Ville de Paris*, *le Henri IV*, *le Napoléon*, *le Mahmadré*, vaisseau de l'amiral turc Ahmed-Pacha, et la bombarde *le Vautour*, chargée d'essayer des pièces à longue portée, suivent *le Charlemagne* et s'avancent à sept encâblures (1,400 mètres) des batteries de la Quarantaine, du fort Alexandre et du fort Nicolas, dont l'armement réuni représente trois cent quarante-sept bouches à feu. Quand cette première ligne a jeté l'ancre au poste assigné à chacun de ses bâtiments, les vaisseaux de la seconde ligne viennent s'embosser dans ses créneaux, un peu en arrière. Ce sont *l'Alger*, *le Jean Bart*, *le Marengo*, *la Ville de Marseille*, *le Suffren*, *le*

Bayard, *le Jupiter* et *le Tahriflé*, vaisseau de l'amiral turc Hassan-Pacha.

De son côté, l'escadre anglaise prend possession de son mouillage, ayant comme la flotte française ses navires à voile accouplés à des bâtiments à vapeur : *le Queen* au *Vesuvius*, *Vengeance* à *Highflyer*, *Albion* au *Firebrand*, *Britannia* au *Furious*, *London* au *Niger*, *Arethusa* au *Triton*, *Bellerophon* au *Cyclops*, *Rodney* au *Spiteful*, *Trafalgar* à *Retribution*. Viennent en service détaché *l'Agamemnon*, *le Sans Pareil*, *le Terrible*, *le Sampson* et la canonnière *le Sphinx*. Ces vaisseaux ont à combattre les batteries Wasp, du Télégraphe et du fort Constantin, montant à cent quatre-vingt-quatre bouches à feu.

Les boulets et les obus russes pleuvent dans nos agrès pendant tout le temps que s'exécute la manœuvre du mouillage; chacun est à son poste, haletant d'impatience; soudain, un cri formidable couvre le fracas des batteries de la place, nos équipages saluent le signal : *Commencez le bombardement!* que vient d'arborer le vaisseau amiral. Tous les vaisseaux lâchent à la fois leur bordée, et, durant cinq heures, les décharges se succèdent sans interruption. D'épais tourbillons de fumée, incessamment sillonnés de rouges éclairs, environnent la flotte et les forts. On dirait l'éruption de deux volcans. A deux heures et demie le feu des forts se ralentit; celui de la Quarantaine cesse complétement.

A six heures et demie, la nuit étant venue, les escadres regagnent leurs mouillages.

Des calculs approximatifs fixent à cent mille le nombre des projectiles échangés entre les navires et la place. *L'Albion* a seul envoyé huit cent soixante-treize boulets et neuf cent vingt-cinq bombes. De la division anglaise, c'est le bâtiment qui a le plus souffert; quatre-vingt-treize boulets ont troué sa coque; tous ses mâts ont été brisés, et sans le dévouement du capitaine et de l'équipage du *Spiteful*, il était perdu. Dès le début de l'action, *l'Agamemnon*, *le Queen* et *le Rodney* ont bravement franchi la ligne de bataille pour bombarder de plus près les forts russes. La perte du côté des anglais est de quarante-quatre hommes tués et deux cent soixante-six blessés.

Dans l'escadre française, *la Ville de Paris* est le vaisseau le plus maltraité. Une demi-heure après l'ouverture du feu, l'amiral Hamelin, qui y commande, est sur son banc de quart, entouré de son état-major; les boulets pleins et creux font rage autour de lui. Tout à coup une bombe éclatant dans la chambre du capitaine éventre le pont de la dunette où se tient l'amiral : M. Sommerville, officier d'ordonnance, est coupé en deux et lancé à la mer; un aspirant est tué; sept autres officiers, dont les deux aides de camp de l'amiral, tombent grièvement blessés; l'un de ces derniers, M. Zédé, a les deux jambes fracassées par des éclats de bois. Dans ce désastre, qui a jonché de mourants les ruines de la dunette, l'amiral Hamelin échappe comme par miracle; une violente commotion a ébranlé son banc de quart, mais il reste sain et sauf, ainsi que son fils Emmanuel, enseigne à bord du *Primauguet*, près de lui en ce moment, et que son chef d'état-major, le contre-amiral Bouët-Willaumez. Debout à son poste de commandement, il continue d'ordonner la manœuvre, et *la Ville de Paris* ne cesse son feu qu'à la nuit, emportant de nobles cicatrices : cinquante boulets dans sa muraille, dont trois au-dessous de la flottaison, trois boulets rouges qui ont mis le feu, — aussitôt éteint qu'allumé, — cent boulets dans son gréement fort endommagé, y compris tous les mâts, et une vingtaine d'obus dans la dunette.

Mais bénies soient les avaries quand elles enrichissent les archives du bord d'une page honorable et glorieuse comme cette lettre, adressée, le lendemain du combat, à l'amiral Hamelin par le général Canrobert :

« Devant Sévastopol, le 18 octobre 1854.

» Mon cher amiral, en rentrant à mon bivouac, je m'empresse de vous adresser les remerciements de l'armée et le mien tout particulièrement, pour le vigoureux concours que vos vaisseaux lui ont prêté hier. Il ajoute à la dette que nous avons, d'ancienne date, contractée avec la flotte, et soyez sûr que, le cas échéant, tous s'empresseraient de l'acquitter.

» J'ai appris avec de vifs regrets que vous aviez perdu deux officiers de votre état-major, et qu'entre tous les vaisseaux qui ont fait des pertes, *la Ville de Paris* est celui qui a le plus souffert. C'est un honneur qui appartenait au vaisseau amiral, et je ne crains pas d'en féliciter vos officiers et votre équipage.

» Je ne terminerai pas cette lettre sans vous dire combien je suis satisfait de l'énergique conduite de vos marins à terre et de l'excellent esprit qui les anime.

» Recevez, etc.

» *Signé* CANROBERT. »

Sur *le Montebello*, M. de la Bourdonnaye, aspirant de marine, a la tête emportée par un boulet, à côté d'un enseigne qui s'affaisse, les deux jambes brisées.

La perte de l'escadre française est de trente morts et de cent quatre-vingts blessés.

Quant au résultat de l'attaque des flottes, il ne répond guère à l'immensité des moyens de destruction et se réduit à l'explosion de la poudrière du fort Constantin, à l'incendie de plusieurs maisons au faubourg de la Marine et à d'assez graves dégâts dans les batteries du fort Alexandre et de la Quarantaine.

Le rapport du prince Menschikoff accuse cinq cents morts pour cette journée du 17. Le vice-amiral Nakymoff et le capitaine de vaisseau Yergomischeff figurent parmi les blessés. Au nombre des morts se trouve l'aide de camp général vice-amiral Korniloff, dont la jambe droite a été brisée par un boulet sur le péristyle du théâtre, au moment où il y écrivait un ordre. Le czar lui avait envoyé la veille, par un émissaire spécial, l'ordre de se ménager. C'est là pour les russes la plus grande perte de la journée. L'amiral Korniloff, en apprenant la défaite de l'Alma, avait organisé en quelques heures la défense de Sévastopol, et la Russie le comptait à bon droit comme un de ses meilleurs généraux. La lettre suivante adressée à sa veuve en est le témoignage irrécusable :

« Elisabeth Vassilievna,

» La mort glorieuse de votre époux a privé notre flotte d'un de ses amiraux les plus distingués et moi d'un de mes collaborateurs les plus aimés que je destinais à continuer les habiles travaux de Michel Petrovitch Lazareff. Sympathisant profondément à la douleur de toute la flotte et à votre affliction, je ne saurais mieux honorer la mémoire du défunt qu'en répétant avec vénération ses dernières paroles. Il disait : « Je suis heureux de mourir pour la patrie. » La Russie n'oubliera point ces paroles, et vos enfants héritent d'un nom respecté dans les annales de la flotte russe.

» Je demeure à jamais votre affectionné,

» *Signé* Nicolas. »

En somme, la journée est pour nous une déception et un enseignement : une déception en ce qu'elle nous enlève l'espoir de prendre aisément Sévastopol ; un enseignement, parce qu'elle nous révèle la valeur réelle des russes, sur le compte desquels nous nous abusions

généralement; *le Times* et *le Moniteur* s'empressent de le reconnaître dans un article auquel nous emprunterons quelques lignes :

« Il est impossible de ne pas rendre justice au courage, à la persévérance et à l'habileté de nos adversaires, qui, jusqu'ici, n'ont négligé aucun moyen de résistance, et paraissent se relever de chaque désastre avec de nouvelles forces.

» C'est à quoi l'on devait s'attendre, car nul ne doute du courage du soldat russe ou du loyal dévouement de ses officiers.

» Nous espérons seulement, pour le bonheur de l'humanité, que ces qualités n'iront pas jusqu'à un sauvage dédain de la vie, quand elles se trouvent désormais impuissantes à défendre la ville. »

Le 18, le dernier bataillon du 1er régiment de la légion étrangère complète la division Levaillant et porte à cinq le chiffre des divisions de l'armée. Attachée au corps de siége, et campée en seconde ligne derrière la 4e, cette dernière est ainsi composée :

1re Brigade. — Général de la Motte-Rouge. — **21e et 42e de ligne.**

2e Brigade. — Général Couston. — **5e léger et 40e de ligne.**

3e Brigade. — Général Bazaine. — **1er et 2e régiments de la légion** étrangère.

La 1re division, par suite de ce renfort, quitte sa position et vient camper sur deux lignes, à la droite de la cavalerie et du grand quartier général, entre le corps d'observation et le corps de siége.

Sur le plateau qui fait face au bastion du Mât, et dont nos troupes ont pris possession le 17, on construit le masque d'une batterie de douze pièces; le général en chef a recommandé, si la chose était possible, d'y joindre celui d'une deuxième batterie à l'extrémité droite au-dessus du ravin, voulant concentrer sur ce point tous ses moyens d'attaque et espérant le désemparer rapidement, avec le concours des batteries anglaises qui contrebattent sa face gauche.

En outre, cinq mille sept cent cinquante soldats du génie et de l'artillerie réparent à la hâte les dégradations des six batteries, à l'aide de fascines, de gabions et de sacs à terre.

Aux numéros 1, 2, 3, on surélève les épaulements en leur donnant

plus d'épaisseur, et l'on refait celles des embrasures qui ont été ravagées par l'artillerie.

Au numéro 4, dont la poudrière a sauté, on reconstruit les magasins et les plates-formes, à l'exception de la sixième, qui ne peut être rétablie, et l'on renouvelle le matériel complétement hors de service, au moyen de cinq canons et de deux mortiers.

Au numéro 5, on remet en état seulement trois pièces de 24; deux contre l'épaulement de gauche et une derrière la première traverse.

Au n° 6, les canonniers de la 4e division, sous le commandement du lieutenant d'artillerie Polignac, rétablissent les quatre obusiers de 22 et y ajoutent une pièce de 50.

Aux nos 7 et 8, on répare quelques dégradations sans importance et l'on complète l'armement.

L'artillerie anglaise continue son feu contre la tour Malakoff, dont les batteries ont été renouvelées pendant la nuit. Profitant d'une brume épaisse qui couvre au loin la campagne, deux bataillons russes et un escadron de cavalerie viennent pour surprendre les avant-postes anglais; c'est le général-major Sémiakine qui, d'après l'ordre du prince Menschikoff, a quitté le village de Tchorgoun et se dirige par les hauteurs de Balaclava sur les derrières de nos alliés, pour opérer une diversion et détourner l'attention des anglais de la forteresse. Lord Raglan, suivi de son état-major et d'un fort détachement de la division Bosquet, vole à leur rencontre, tandis que les tunisiens cantonnés dans les quatre redoutes qui défendent les approches de Balaclava leur lâchent une volée de boulets.

Cette double démonstration en impose à l'ennemi et suffit à le faire rétrograder.

Le 19, à six heures et demie du matin, le feu reprend sur toute la ligne avec une incroyable furie. Le brouillard gêne de part et d'autre la direction du tir, mais les ravages causés par les bombes et les boulets n'en sont pas moins immenses. Le général Forey détache deux officiers de son état-major, le chef d'escadron de Laville et le capitaine Schmitz, frère de celui qui a été tué à la maison du Clocheton, pour aller inspecter les batteries.

Le premier se dirige vers la tranchée; le second vers le fort Génois. Autour d'eux, les projectiles sillonnent l'espace et labourent le sol, mais rien n'arrête leur course rapide.

Le chef d'escadron de Laville trouve partout les batteries en bon état, si ce n'est le n° 5 qui, enfilée de revers comme l'avant-veille, malgré les traverses qu'on y a établies, est une seconde fois ruinée avec la majeure partie de ses pièces égueulées et la plupart de ses hommes tués ou blessés. Sur le rapport de l'officier inspecteur, le général Forey envoie à neuf heures à cette batterie l'ordre de cesser son feu.

Celle du fort Génois, sous le commandement du capitaine de vaisseau Penhoat, n'a pas discontinué de tirer depuis le 17 : aussi les russes la foudroient-ils avec acharnement. A l'instant où le capitaine Schmitz y arrive, une seule pièce reste debout, les autres gisent pêle-mêle sur les débris de leurs affûts et les cadavres de leurs servants. On marche dans le sang jusqu'à la cheville et des nuées de bombes, de boulets et d'obus à Scharpelenne (obus qui éclatent en lançant des grêles de balles) dégradent les parapets, les gradins et les plates-formes.

Impassible auprès de son unique pièce, le brave commandant Penhoat pointe lui-même.

— Tant qu'il me restera un coup de canon à tirer, je ne bouge pas d'ici ! dit-il au capitaine Schmitz.

Ce dernier se hâte de rendre compte de cette persistance héroïque, et le général Canrobert accourt au fort Génois féliciter le capitaine Penhoat, dont le courage est mis plus tard à l'ordre du jour de l'armée, et ordonner la suppression de la batterie. Le tir des russes est sur ce point d'une précision telle qu'il pourrait bien se faire que le fort Génois soit l'emplacement de leur polygone. Le nom de la petite baie qui l'avoisine corrobore cette hypothèse : on l'appelle *baie du Tir*.

Une saute de vent a dissipé le brouillard et permis à nos artilleurs de pointer avec plus de justesse; aussi la tour du bastion Central est-elle entièrement minée et la face droite du bastion du Mât si violemment entamée que, le lendemain, on n'y compte plus que deux pièces en batterie.

Le feu cesse à trois heures de l'après-midi. Au nombre de nos victimes, nous comptons deux jeunes capitaines d'artillerie, MM. Masset et Vassert. La mort a frappé ce dernier au milieu d'un éclat de rire, et la face du cadavre a conservé l'expression joyeuse qui, à l'instant suprême, épanouissait le visage du vivant.

L'artillerie anglaise fait merveille dans cette journée du 19; la grosseur de son calibre supplée à son éloignement (mille à onze cents mètres environ); ses canons-Lancastre, surtout, se distinguent par la longueur de leur portée et la précision de leur tir. Dans ces pièces d'invention nouvelle, le boulet, qui pèse cinquante kilogrammes, est elliptique, et se dirige dans le sens du grand axe de l'ellipse, grâce à une hélice qui sillonne intérieurement l'âme du canon. Les projectiles des canons-Lancastre portent à quatre mille mètres.

La défense n'est pas moins digne d'éloges que l'attaque. Les batteries russes ont constamment répondu à nos volées par des décharges vigoureuses et bien nourries. Un statisticien du corps de siége s'amuse à supputer que, depuis l'ouverture du feu, elles ont consommé huit cent mille kilogrammes de poudre et deux millions quatre cent mille kilogrammes de fonte; or, les alliés n'ayant guère perdu que huit cents hommes, il en résulte que chaque adversaire hors de combat a coûté à l'ennemi mille kilogrammes de poudre et quatre mille kilogrammes de fonte.

Il paraît au reste, à propos de cette effrayante consommation de munitions, que les envois du ministre de la guerre ne répondent pas aux exigences du généralissime russe. Du moins prête-t-on à ce dernier un mot qui le prouve; il est vrai que, de même qu'en France pendant un demi-siècle tous les mots ont été dits par M. de Talleyrand, l'on attribue en Russie tous ceux qui courent les salons au prince Menschikoff. Cette facilité d'esprit n'aurait même pas peu contribué à le mettre en crédit près de S. M. Nicolas Ier, très-versée, comme on le sait, dans la gaie science du duc de Roquelaure et du marquis de Bièvre. Quoi qu'il en soit, et sans que nous en garantissions l'authenticité, voici le mot :

— Quel singulier ministre de la guerre que ce Dolgorouki ! il n'a pas inventé la poudre ; il ne l'a jamais sentie, et il n'en envoie pas.....

Le tir des russes s'est sensiblement amélioré, et leurs boulets ont maintes fois déchiré nos embrasures. Le fait suivant prouve en faveur de l'habileté et de la justesse de leurs pointeurs :

Un boulet frappe une pièce à la volée; on la change. Un second coup loge, cette fois, le projectile dans la gueule même du canon; mais, étant trop gros, il n'y pénètre que d'un tiers et y reste enchâssé.

Cette pièce est portée, comme curiosité, à la tente du général Canrobert.

Nos francs-tireurs restent les héros de la journée. Embusqués au fond de leurs trous, en avant des parallèles, ils guettent les canonniers russes et les visent avec une redoutable adresse, aussitôt qu'ils montrent aux embrasures la moindre partie de leur corps. Un seul chasseur en tue neuf pour sa part, et bientôt la première ligne des batteries s'est éteinte devant eux. L'ennemi a vainement pris la précaution de fermer les embrasures avec des portes à deux battants à l'épreuve de la balle; au moment où les battants s'ouvrent pour braquer la pièce, une balle siffle qui couche à terre le servant, avant même qu'il ait eu le temps de faire feu. Les chasseurs tyroliens, les boucaniers américains n'ont jamais tiré plus juste.

Exaspérés, on voit à plusieurs reprises les russes soulever les affûts par derrière et lâcher sur les embuscades des pleines volées de mitraille.

Six mille travailleurs poursuivent activement le développement de la tranchée; dans la nuit du 19 au 20, la première parallèle est terminée.

Les assiégés poussent avec une ardeur égale les nombreux travaux destinés à augmenter les lignes de défense de Sévastopol. Sous l'intelligente direction du capitaine de génie Todleben, qui, digne héritier des Vauban et des Coborn, deviendra en moins d'une année, capitaine, commandant, lieutenant-colonel, adjudant-colonel, maréchal de camp et adjudant général, la population tout entière véhicule des fascines et des brouettes chargées de terre. Le côté nord du port se hérisse de nouveaux ouvrages qui commandent les approches par mer et par terre.

Le 20, des détachements d'ouvriers du génie poussent la tranchée

jusqu'au ravin qui nous sépare des anglais. Les batteries ennemies bombardent ce point de dix heures à une heure, et de deux à trois heures, mais leurs projectiles ne dégradent la parallèle que d'une façon insignifiante; le plus grave résultat est l'explosion du magasin à poudre dans la batterie n° 2; encore personne n'y est-il blessé.

Durant la nuit du 20 au 21, l'ennemi, appréciant l'importance des travaux récemment exécutés, veut essayer d'en entraver la poursuite. Quand la demie de la deuxième heure a sonné, une colonne de deux cents hommes déterminés, sous la conduite du lieutenant Troiski et du garde marine prince Poutiatine, sort de Sévastopol et se glisse dans l'ombre vers nos avant-postes, où les sentinelles, accablées de fatigue, sommeillent sur leurs fusils. Par excès de précautions, les russes se sont déchaussés, et nul bruit ne les signale lorsqu'ils pénètrent au nombre de soixante dans la batterie n° 3. Là, ils commencent à enclouer les pièces, quand le lieutenant Clairin, dont l'attention est éveillée par le marteau, leur crie :

— Qui vive?

— Ne tirez pas, nous sommes anglais! lui réplique-t-on avec une pureté d'accent qui lui dénonce le piége.

L'appel aux armes retentit aussitôt et les furibondes clameurs des russes lui répondent. Les gardes de tranchée, les canonniers saisissent leurs armes placées contre l'épaulement, et, soutenus par la compagnie de voltigeurs du 1er bataillon du 74e de ligne, engagent dans les ténèbres une lutte corps à corps; mais pendant qu'une partie des assaillants fait tête aux défenseurs de la batterie, l'autre partie encloue trois mortiers au n° 3 et quatre pièces au n° 4. A l'énergique appel des lieutenants Lebelin de Dionne et Clairin, les voltigeurs du 74e conduits par le capitaine Herment, s'élancent la baïonnette en avant dans l'ouvrage envahi, ainsi qu'une section de chasseurs à pied du 5e bataillon, sous les ordres du lieutenant Vermot; les autres compagnies du 1er bataillon du 74e se déploient sur les épaulements, en prévision d'une nouvelle surprise. Les russes résistent énergiquement. Le prince Poutiatine et sept soldats sont tués sur les pièces qu'ils viennent d'enclouer; le lieutenant Troiski, percé de sept coups de baïonnette, est fait prison-

nier, avec quatre autres blessés, au milieu des canons sur la lumière desquels son marteau s'escrime avec rage. Le reste de la colonne bat en retraite.

Transporté à l'ambulance et traité avec les égards que lui a mérités son intrépidité, le brave Troiski meurt le lendemain, au moment où le général Canrobert, qui admire son courage, envoie demander de ses nouvelles. Le seul renseignement qu'on ait pu obtenir de lui, c'est que notre artillerie, — et surtout les mortiers, — incommodant vivement les assiégés, il a cru devoir sacrifier sa vie au salut commun.

Parmi les nôtres, le lieutenant Vermot est atteint à la jambe et au bras par des éclats de bombe qui entraînent, quelques jours après, l'amputation des deux membres.

Le voltigeur Audié du 74e est mis à l'ordre du jour de son régiment, pour sa belle conduite pendant l'action. Lors de la distribution des récompenses, son nom ne figure pas cependant sur la liste; c'est que le colonel Breton a lu sur une page de son livret qu'avant d'entrer au service il a subi un emprisonnement de deux mois pour tapage nocturne et bris de clôture.

— Audié, lui dit-il devant le régiment assemblé, je rends hommage à votre courage et je l'admire ; si je n'ai pas demandé de récompense pour vous comme pour vos camarades, vous connaissez mes motifs.

— C'est juste ! mon colonel, répond le voltigeur. Seulement, j'en ferai tant que vous oublierez mon passé.

— Bien, Audié, tenez votre parole en brave soldat que vous êtes, et je déchirerai le feuillet, dit le colonel Breton.

Pauvre Audié, cette réhabilitation promise, il cherchera toutes les occasions d'en avancer l'heure. Enfin, la nuit du 15 janvier, il se battra comme un lion dans les tranchées, persistera à y demeurer, malgré une blessure grave, et ne s'éloignera qu'après avoir reçu une seconde blessure non moins dangereuse que la première. Alors son passé sera oublié comme il le désirait, et à preuve son colonel lui remettra la médaille militaire enveloppée dans le feuillet déchiré de son livret; mais le ruban orange liséré de vert ne brillera que sur son cercueil. A Con-

stantinople, où on l'aura transféré, sa blessure nécessitera la désarticulation de l'épaule et il mourra des suites de l'opération.

Les sept pièces enclouées par les russes sont heureusement remises en état et reprennent leur tir le lendemain.

La tentative de Poutiatine et de Troiski devait être secondée sur plusieurs autres points, mais d'après le rapport du prince Menschikoff, les autres détachements, déconcertés par l'active vigilance des assiégeants, sont rentrés dans Sévastopol sans donner suite à leurs projets d'attaque, et ramenant douze hommes blessés. Aussi, le 21, le général Canrobert a-t-il soin de rappeler dans l'ordre du jour consacré à la belle conduite des combattants de la veille « que la vigilance à la guerre, et surtout devant une place assiégée, est le premier des devoirs. »

Pendant ce temps, le corps d'observation est incessamment tenu en éveil par un corps de cavalerie russe d'une vingtaine de mille hommes qui campe au côté nord de la ville, tantôt à droite, tantôt à gauche du Belbeck. Des embuscades de zouaves et de chasseurs à pied veillent chaque nuit près du ravin par lequel on pourrait surprendre le camp. Mais les russes se bornent à d'inoffensives démonstrations ; à coup sûr, ces continuelles alertes n'ont d'autre but que de fatiguer les troupes, et celles-ci, sevrées de sommeil, ne pouvant se déshabiller, en butte à la pénétrante humidité des nuits, soupirent après une seconde, une troisième édition de l'Alma, qui change la situation et *en finisse*....

Pour donner une idée des privations de toute nature dont souffrent nos soldats, voici le prix des seules denrées qui leur arrivent de Varna pour varier l'ordinaire de campagne :

Saucisson et jambon. . . .	8 francs le kilogramme.
Pommes de terre.	1 fr. 25 c. et 1 fr. 50 le kilog.
Tabac.	4 fr. le kilog.
Rhum.	6 fr. le litre.
Cognac et absinthe.	8 —

Le génie trace la deuxième parallèle le soir du 21 octobre. Des compagnies d'infanterie avec quarante chasseurs à pied disséminés en tirail-

leurs protégent ce travail. Au matin du 22, la gabionnade couronnée sur presque tout son développement et défendue par un fort parapet couvre parfaitement les travailleurs. Le 23 et le 24, on achève d'ouvrir et d'épauler cette parallèle et l'on établit devant le ravin des gradins de franchissement. Le général en chef parcourt les travaux et témoigne dans un ordre du jour sa satisfaction aux armées de terre et de mer.

Les russes, de leur côté, élèvent de nouvelles batteries sur le revers du ravin que traverse notre première parallèle ; partout où ils trouvent des inclinaisons convenables, ils installent des pièces et inondent nos travaux d'obus, de boulets et de mitraille ; ils essayent même d'établir des batteries volantes contre nos ouvrages les plus avancés ; mais les francs-tireurs dirigent sur elles une fusillade si bien nourrie que force leur est de les retirer.

Au dire des déserteurs polonais, notre artillerie a ruiné plusieurs bastions ; de fréquents incendies allumés par nos projectiles ravagent différents quartiers chaque jour ; les approvisionnements diminuent dans Sévastopol, où l'on souffre principalement de la disette d'eau, — les pluies solsticiales n'ayant pas encore inondé la contrée et la plupart des citernes étant à sec. Malgré l'autorisation accordée par le général Canrobert aux femmes de la ville de venir puiser aux fontaines en dehors de l'enceinte, on assure que l'eau fraîche et limpide se vend un rouble le verre ; mais il y a sans doute beaucoup d'exagération dans ces rapports, comme dans les précédents, qui nous ont déjà abusés. On commence à se défier du déserteur polonais chez nous, et à croire que ce pourrait bien être un émissaire de Menschikoff chargé de nous égarer par de faux renseignements, tout en en recueillant de réels sur notre propre situation.

Cependant la place souffre ; malgré son héroïque défense, les assiégeants font des progrès et la nécessité de battre ces derniers apparaît à tous comme l'obligation pressante du moment. L'aide de camp Albédinski a remis au prince Menschikoff une lettre autographe du czar qui se termine ainsi :

« Il faut que les ennemis soient battus à tout prix ; et j'espère que votre plus prochain courrier m'apportera de telles nouvelles. »

Les renforts attendus par l'armée de secours et retardés par l'obligation où ils ont été de se fractionner, vu la rareté des puits sur la route à parcourir, sont enfin arrivés vers le milieu d'octobre. Ils se composent de plusieurs régiments d'infanterie, des chasseurs d'Odessa, de régiments de lanciers et de hussards, et de cosaques du Don, de l'Oural et de Popoff, sous la conduite du général Liprandi.

Rien n'a été épargné pour fanatiser ces nouvelles troupes ; mensonges, promesses, toutes les fallacieuses amorces ont été mises en jeu. Au moment du départ des chasseurs d'Odessa, l'archevêque Innocent a béni leurs drapeaux et leurs armes, et le général Annenkoff, du ton de Pierre l'Ermite prêchant la croisade, leur a adressé ce discours :

» Guerriers qui aimez le Christ, guerriers victorieux ! victorieux parce que vous aimez le Christ ! il ne vous a pas été donné de vous reposer longtemps de vos peines et de vos hauts faits sur le Danube.

» La voix de votre Empereur vous appelle dans la presqu'île de Crimée pour châtier et battre nos superbes ennemis qui, aveuglés par la méchanceté et l'orgueil, ont osé passer la mer et envahir le territoire qui est le berceau du christianisme répandu dans toute la Russie et le lieu où a été baptisé le grand duc Wladimir.

» Dieu sera présent dans vos rangs, et les anges combattront avec vous invisiblement.

» L'ennemi, qui est arrivé par un seul chemin, fuira sur dix, mais sans échapper à nos glaives ; car, sachez-le, il est entouré de toutes parts. Il voudrait fuir et s'en retourner chez lui sur les ailes du vent, mais, surpris par nos braves bataillons, il ne l'ose. Il n'y a plus qu'à lui porter le dernier coup et à le jeter à la mer comme un cadavre.

» C'est à vous et à votre courage que cet honneur est accordé. Allez donc en hâte, afin de profiter de cette rare occasion pour la joie de la Russie et la gloire de votre souverain chéri. »

L'armée de secours campe au nord de Balaclava, dans les dernières gorges de la chaîne de Tschakir-Dag. Elle commande le cours du Belbeck, les routes de Simféropol et d'Inkermann, communique avec

Sévastopol et est maîtresse des défilés qui peuvent la conduire à Balaclava.

Nous avons parlé des fréquentes alertes du corps d'observation jusqu'au 22 octobre. Le 23, on aperçoit les colonnes ennemies du côté d'Inkermann. Le 24, on signale dans le haut de la vallée de la Tchernaïa quinze bataillons, quatre cents hommes de cavalerie et de l'artillerie. C'est le général Liprandi qui, à la tête de sa division (12ᵉ d'infanterie), vient étudier le terrain pour l'attaque que le prince Menschikoff lui a ordonné de diriger le lendemain contre Balaclava, afin de couper les communications des assiégeants avec leur centre d'approvisionnements. Le prince Menschikoff espère que la population grecque de cette ville secondera le mouvement de ses troupes, ignorant que tous les grecs ont été expulsés par ordre de lord Raglan, pour cause de manifestation en faveur de la Russie.

Le 25 au matin, le général Liprandi, avec vingt-deux mille hommes et quarante pièces de canon, quitte le village de Tchorgoun, s'engage dans les montagnes d'où descend la Tchernaïa et débouche par la vallée de Kadikoï. En face des russes, sur quatre monticules étagés, dont le plus élevé, près le village de Kamara, a reçu le nom de mont Canrobert parce que ce général y a fait sa jonction avec le général anglais, après l'occupation de Balaclava, se dressent quatre redoutes construites à la hâte pour protéger les hauteurs qui traversent la plaine de la Tchernaïa. De ces redoutes incomplètes et n'offrant qu'un relief insuffisant, trois seulement sont armées avec sept gros canons de fer empruntés aux vaisseaux anglais ; six cents tunisiens y sont répartis.

Au moment de l'apparition des russes dans la plaine, le seul régiment qui s'y trouve est le 93ᵉ highlanders. Le régiment d'infanterie d'Azoff, sur les pas du général-major Semiakine, envahit la redoute du mont Canrobert ; les tunisiens l'accueillent par une vigoureuse fusillade et se jettent sur lui à l'arme blanche, mais ils sont trop inférieurs en nombre et force leur est de se replier, laissant cent soixante-dix morts sur les gradins. L'ennemi s'empare également des trois autres ouvrages contigus et s'installe dans les redoutes 1, 2 et 3 ; quant à la 4ᵉ, la jugeant trop rapprochée du camp anglais, il la rase, brise les roues

et les affûts des canons et jette au bas de la montagne ces derniers encloués.

Les turcs, en abandonnant les redoutes, cherchent à rallier les highlanders déployés sur le versant de la montagne, avec sir Colin Campbell à leur tête. Un régiment de cosaques de l'Oural, trois escadrons de cosaques du Don, une brigade de hussards, deux régiments de dragons de la garde russe les poursuivent la lance et le sabre dans les reins ; mais la grosse cavalerie anglaise, sous les ordres du brigadier-général Scarlett, protége la retraite des ottomans par des changements de position impassiblement effectués sous le feu de l'ennemi.

De l'autre côté de la gorge de Balaclava, les généraux Canrobert et Raglan accourent au galop et donnent des ordres.

La division du général Cathcart, les gardes cold-stream, les fusiliers écossais et les écossais gris de la division Cambridge sont invités à rallier le 93e highlanders sur les flancs duquel se sont massés les tunisiens. La grosse cavalerie du comte de Lucan longe les jardins qui entourent la ville, tandis que s'ébranle la cavalerie légère de lord Cardigan.

Le général Canrobert relie la gauche des anglais à sa droite au moyen de la brigade Vinoy étagée sur les versants ; en outre, la brigade Espinasse va garder la route de Balaclava et le général Morris, à la tête du 4e régiment de chasseurs d'Afrique, descend en plaine pour soutenir la cavalerie anglaise.

La prise des redoutes a surexcité les russes ; leur artillerie éparpillée sur la ligne de bataille foudroie le mamelon qu'occupent les highlanders et les turcs, ce que voyant sir C. Campbell ordonne un mouvement à droite qui place ses troupes à l'abri d'une éminence. Les batteries anglaises vomissent leurs projectiles sur l'ennemi sans parvenir à l'arrêter ; les cosaques envahissent déjà l'emplacement qu'occupait la cavalerie légère de lord Cardigan ; à cet instant, une troupe de quatre cents cavaliers se détache du gros et galope à gauche sur le front des highlanders. Ces derniers les accueillent à six cents mètres par une décharge de leurs carabines-Minié qui a pour effet d'incliner l'élan des russes vers le flanc droit des écossais ; mais une seconde décharge à

bout portant, commandée par le colonel Ainslie, les met en déroute et ils s'éloignent à toute bride, tandis que les troupes entassées sur le plateau, crient :

— Bravo, highlanders, bravo !

Le lieutenant-général Ryjoff, qui commande les escadrons russes, descend dans la plaine au moment où lord Lucan ordonne à la brigade Scarlett, composée des écossais gris (*scots-greys*) et des dragons d'Enniskillen, d'aller se ranger à la gauche des highlanders. Voyant la colonne ennemie, et bien qu'elle lui soit trois fois supérieure, le brigadier général Scarlett traverse au galop le camp de la cavalerie légère dont toutes les tentes ne sont pas encore enlevées, franchit rapidement les vignes qui le séparent des russes et, tournant à gauche, lance sur la droite de ces derniers ses écossais gris. Ils bondissent en poussant un formidable hourrah et disparaissent au milieu des escadrons russes ; on voit étinceler les sabres, puis après un moment de confusion où tout s'agite pêle-mêle, anglais et russes, hommes et chevaux, les scots-greys apparaissent de l'autre côté de la première ligne trouée, défoncée avec une furie sans égale. Avant même qu'ils n'aient pris le temps de reformer leurs rangs, la seconde ligne s'offre à leurs yeux et ils fondent dessus.

— Dieu les protége ! ils sont perdus ! murmure-t-on sur les hauteurs d'où les généraux en chef suivent les évolutions des troupes. Mais déjà les valeureux gris ont dépassé la deuxième ligne. La première qui s'est ralliée menace de les envelopper, lorsque le général Scarlett envoie le major Conolly, son aide de camp, porter ordre au 5e dragons d'attaquer à droite et au 4e de la garde d'attaquer à gauche. Ce mouvement simultané sur leurs flancs déconcerte les russes. Jaloux de la bravoure des gris, les dragons enfoncent à leur tour les deux lignes avec un indomptable élan, et la cavalerie ennemie, entraînant les détachements d'infanterie installés dans deux des redoutes prises le matin, se replie en pleine déroute sur ses positions, poursuivie par les dragons et décimée par les boulets de l'artillerie de campagne.

Une immense acclamation part de la plaine et des hauteurs, les offi-

ciers agitent en l'air leurs chapeaux, les soldats brandissent leurs armes ; l'enthousiasme est au comble chez l'armée alliée.

— Allez féliciter de ma part le général Scarlett, dit lord Raglan à l'un de ses aides de camp, et répétez-lui que la charge exécutée par sa brigade est une des plus brillantes que j'aie jamais vues.

— Sa seigneurie est trop bonne, répond modestement le vieil officier lorsqu'on lui transmet le message ; nous n'avons fait que notre devoir. Présentez à milord tous mes remercîments.

Lord Raglan, voyant les russes se retirer, envoie à lord Lucan l'ordre de reconquérir par tous les moyens possibles les hauteurs, en lui annonçant que la division Cathcart est chargée d'appuyer ses mouvements. Cet ordre, dont les deux généraux déclineront la déplorable responsabilité, a de tels résultats que nous croyons devoir exposer les faits en leur entier.

Le capitaine Nolan, du 15e régiment de hussards, aide de camp du brigadier Airey, quartier-maître général de l'armée anglaise, accourt à franc étrier et remet à lord Lucan une dépêche ainsi conçue :

« Lord Raglan veut que la cavalerie s'avance rapidement sur le front, poursuive l'ennemi et tâche de l'empêcher d'emporter les canons. Une troupe d'artillerie à cheval peut accompagner. La cavalerie française est sur votre gauche. — Sur-le-champ !

» R. AIREY. »

Lord Lucan relit à deux fois ces instructions, puis il expose au messager l'inutilité et les dangers d'un semblable mouvement. L'aide de camp insiste de la manière la plus formelle pour une attaque immédiate.

— Attaquer..... jusqu'où? demande le commandant en chef de la cavalerie anglaise, qui ne voit ni les russes, ni les batteries.

— Là sont nos canons, là est l'ennemi, milord, répond le capitaine Nolan, en désignant l'autre extrémité de la vallée.

Lord Lucan, quoiqu'à regret, considère l'ordre comme péremptoire et, malgré son pouvoir discrétionnaire de lieutenant général, ne veut

pas désobéir en face de toute l'armée à son supérieur ; il appelle donc lord Cardigan et lui transmet l'injonction du commandant en chef. Celui-ci, stupéfait, hasarde quelques observations sur la témérité de l'entreprise.

En effet, la cavalerie russe s'est reformée, et, à sa droite, vient d'arriver le général-major Jaborkritsky, avec trois bataillons d'infanterie des régiments de Wladimir et de Souzdal, deux compagnies du bataillon de tirailleurs n° 6, deux escadrons du régiment de hussards du grand-duc de Saxe-Weimar, deux sotnias (escadrons) du régiment n° 60 des cosaques de Popoff, et quatorze pièces d'artillerie, dont dix de la batterie de position n° 1 et quatre de la batterie légère n° 2 de la seizième brigade d'artillerie.

Lord Lucan est du même avis que son collègue; ses appréhensions, il les partage; ses objections, il les a lui-même présentées; mais l'ordre émane de lord Raglan, il faut obéir ! il faut obéir, bien que le gros de l'armée du général Liprandi occupe le fond de la vallée, que les taillis sur le flanc des collines recèlent de forts détachements de tirailleurs, et que la gorge de Kamara soit défendue par les redoutes conquises sur les tunisiens, par une batterie de huit pièces qui, placée sur le grand mamelon boisé d'où l'on domine la plaine de la Tchernaïa, croise son feu avec les précédentes, et par une batterie établie au fond de la gorge et la balayant dans toute sa longueur. La victoire est impossible, la mort assurée, n'importe ! Lord Cardigan tire son sabre, éperonne son cheval et part à fond de train en criant :

— En avant ! le dernier des Cardigan !

Sa brigade est placée perpendiculairement à la ligne des redoutes enlevées; deux divisions d'infanterie anglaise avec leur artillerie s'étagent sur deux lignes entre elle et Balaclava; mais le danger de cette position, c'est que la gauche, complétement isolée quand la droite s'appuie au mont Canrobert, est prise d'écharpe par la batterie du général-major Jaborkritzky. Lord Raglan, pour y parer, réclame le concours de la cavalerie française, et sur l'ordre d'avancer transmis au général Morris, commandant en chef de cette arme, la brigade de chasseurs d'Afrique du général d'Allonville s'échelonne par régiments en arrière de l'aile

gauche des escadrons du brigadier-général Cardigan. De son côté, lord Lucan a fait tous ses efforts pour rendre le mouvement le moins dangereux possible : la brigade a été formée sur deux lignes, et les écossais gris et les royaux de la grosse cavalerie sont chargés de l'appuyer jusqu'à l'endroit où ils pourront protéger sa retraite.

Les escadrons d'attaque, représentant à peine l'effectif d'un régiment, volent sur les traces de leur héroïque commandant à côté duquel galope, sabre au poing, le capitaine Nolan. En avant, les batteries ; sur les flancs, les tirailleurs armés de carabines à longue tige ; de tous côtés une averse de mitraille sous laquelle se ruent intrépidement les cavaliers. Le capitaine Nolan est la première victime de cette attaque désespérée ; un biscaïen l'atteint en pleine poitrine, et son cheval, à la crinière duquel il s'est cramponné dans les convulsions de l'agonie, emporte son cadavre jusqu'au milieu des bataillons russes. La brigade, rapide comme une trombe, traverse cet ouragan de fer et de feu, passe sur le ventre d'une masse d'infanterie, et sabre les canonniers sur leurs pièces. La cavalerie lui oppose une seconde ligne, qu'elle accule à la troisième dans un élan surhumain ; mais là les russes, sur quatre lignes de profondeur, présentent une muraille impénétrable ; vainement les débris de l'invincible brigade cherchent à l'entamer ; pour comble, des escadrons de lanciers chargent ses flancs, des régiments d'infanterie s'avancent contre elle, et les braves anglais qui ont survécu à ce combat de géants comprennent qu'ils vont être cernés de tous côtés!..... Soudain leurs chefs les rallient, commandent une volte-face, et au cri de : *En avant!* la petite troupe, décimée, écrasée, foudroyée, s'abîme une seconde fois au milieu des masses russes qu'elle a traversées ; c'est un boulet qui brise tout dans sa trouée ; les sabres sont ébréchés que les bras frappent sans relâche avec l'automatique régularité d'un balancier ou d'un volant de machine, creusant des vides aussitôt comblés qu'ouverts....

Par malheur, cette lutte inégale, où chacun des cavaliers de lord Cardigan a cent ennemis à combattre, va se terminer par leur anéantissement complet, quand le général Morris, qui s'est échelonné derrière la cavalerie anglaise, lance quatre escadrons du 4ᵉ régiment de chas-

seurs d'Afrique sous la conduite du général d'Allonville et du colonel Champéron. Ces soldats, qui se sont maintes fois signalés en Algérie, escaladent au galop les escarpements et fondent sur les pièces de la batterie Jaborkritzky que les servants entraînent précipitamment à l'arrière. Le commandant Abdelal, suivi de son escadron, les poursuit l'épée dans les reins, lorsque des broussailles sortent deux carrés d'infanterie russe, protégés par de nombreux tirailleurs; emportés par l'ardeur de leur élan, le capitaine Dangla et le lieutenant Gauffre, donnent sur les baïonnettes ennemies et tombent criblés de coups; mais leur mort généreuse a frayé un chemin où s'engouffrent nos chasseurs d'Afrique avec une furieuse impétuosité, précédés par les capitaines Burtin et Ollier. Les carrés russes sont défoncés; leurs hommes, fauchés par le sabre de nos cavaliers, couvrent le mamelon de cadavres ; à ce moment la retraite sonne pour nos escadrons; le général Morris voit accourir trois régiments de cosaques du Don, et ne veut pas exposer plus longtemps les soldats du 4e, qui se rallient derrière le 1er dont les tirailleurs ont soutenu la retraite de la cavalerie anglaise.

Voici les pertes du 4e des chasseurs d'Afrique : treize morts dont deux officiers ; deux amputés, cinq autres blessés; seize chevaux tués et douze blessés.

Quant à la brigade anglaise, il ne lui reste que cent quatre-vingt-cinq cavaliers des six cents dont elle se composait avant l'attaque.

L'évidente intention des russes, en cette affaire, est d'amener les alliés à quitter leurs positions inexpugnables pour descendre en plaine; mais les généraux en chef qui éventent cette tactique contiennent l'ardeur de leurs soldats, et plutôt que d'engager une bataille dans des conditions désavantageuses, laissent au pouvoir des russes deux des redoutes qu'ils ont enlevées; la plus avancée a été reconquise par les turcs avec le concours de la division de sir Georges Cathcart. Cet intrépide officier offre même de reprendre les deux autres, mais lord Raglan, d'accord avec le général Canrobert, estime que les moyens de défendre la position étendue occupée le matin par les troupes ottomanes, s'étant trouvés insuffisants, il est nécessaire d'abandonner les lignes extérieures, et de concentrer ses forces, qui s'augmenteront d'un corps

considérable des marins de l'amiral Dundas, immédiatement en face de l'étroite vallée de Balaclava et sur les escarpements de la droite, ce qui procurera une plus étroite ligne de défense qu'on fortifiera de parapets et de redoutes pour prévenir un nouvel assaut des russes, assurer aux alliés les deux flancs des hauteurs et établir solidement la position de Balaclava.

Plusieurs régiments anglais campent dans la vallée, et une brigade de la 1re division se tient à portée pour lui prêter assistance.

Le prince Menschikoff publie à Sévastopol, à l'issue de la journée, une proclamation emphatique dans laquelle il s'attribue la victoire, et, à la suite d'un *Te Deum*, fait triomphalement promener par les rues les canons pris sur les tunisiens.

Voici, d'après le journal du corps de siége, l'état de nos pertes à cette date du 25 octobre, depuis l'arrivée des troupes devant la place :

Officiers : tués 4 ; blessés 35.

Troupes : tués 129 ; blessés 994.

Le chiffre quotidien des morts varie de 8 à 10 ; celui des blessés de 16 à 22.

L'établissement des russes sur la rive gauche de la Tchernaïa fait envisager au général Canrobert l'insuffisance des ouvrages défensifs de l'armée anglaise ; il voit combien sont exposées les divisions campées à l'extrémité du plateau d'Inkermann, où aboutissent deux routes venant de la vallée, et décide que la 1re division, à partir du 26, ne fournira plus ni bataillons de garde, ni contingents de travailleurs, et restera sous son commandement direct pour se porter là où il le jugera convenable. Le général Bosquet reçoit en même temps l'ordre de disposer le corps d'observation de telle sorte qu'il embrasse les vallées de Balaclava et de la Tchernaïa et appuie sa droite à la gauche des anglais.

Le corps de siége comprend à cette époque, avec l'artillerie et le génie, vingt quatre mille huit cent trente sept hommes, plus treize cent quarante marins.

Dans la matinée du 26, le prince Menschikoff, avec sept mille hommes d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, sort de la place ; on croit

d'abord qu'il va rejoindre par la vallée d'Inkermann le général Liprandi sur les hauteurs de Kadikoï; mais, profitant de ce que ses mouvements sont cachés aux alliés par les collines, il débouche tout à coup sur la gauche de la seconde division anglaise commandée par sir de Lacy-Evans.

Protégées par de nombreux tirailleurs, les colonnes russes s'avancent jusqu'aux avant-postes occupés par le 30ᵉ et le 49ᵉ régiments. Ceux-ci résistent bravement et quand leurs munitions sont épuisées chargent à la baïonnette. Les capitaines Boyly et Atcherley du 30ᵉ, le lieutenant Conolly du 49ᵉ, sont grièvement blessés, à la tête de leurs soldats.

Grâce à l'intrépidité de ces deux régiments, la division se masse en avant de ses tentes sous le commandement du major-général Pennefather et du brigadier-général Adams. Les canons prennent position et vomissent une grêle de boulets sur les russes. Au bruit de la mitraille, le duc de Cambridge détache la brigade des gardes sous les ordres du major-général Bentinck et une batterie de tirailleurs; sir Georges Cathcart amène un régiment de tirailleurs et sir Georges Brown envoie des canons sur la gauche; en outre, le général Bosquet dépêche au pas de course cinq bataillons sur le théâtre de la lutte, et vient en personne mettre le reste de ses troupes à la disposition de sir de Lacy-Evans qui le remercie chaleureusement en lui donnant l'assurance que les anglais suffiront à repousser l'ennemi. Et, en effet, malgré la rapidité de leur mouvement et la violence de leur attaque, les russes, décimés par dix-huit pièces de position et la fusillade de l'infanterie, se replient en désordre, laissant derrière eux quatre-vingts prisonniers et cent trente morts.

Au milieu de la nuit, le corps d'observation est mis en alerte par une violente canonnade de l'ennemi, qui, se croyant attaqué, fait feu sur toute sa ligne. Lorsqu'il a reconnu son erreur, il reprend son immobilité. A quatre heures du matin, notre mousqueterie tonne à son tour; du fond de la vallée monte un bruit de chevaux s'avançant au galop. Les soldats courent aux armes et prennent leur ordre de bataille; mais bientôt un immense éclat de rire circule dans leurs rangs; au lieu de l'ennemi qu'ils attendent, ils n'ont en face d'eux que des chevaux sans

cavaliers qui, effrayés sans doute par les décharges de la nuit, ont rompu leurs longes et se sont enfuis dans la direction des alliés. Les français en arrêtent une cinquantaine ; le double environ est pris dans les lignes anglaises.

Le 27, on pousse la tranchée en avant de la deuxième parallèle ; les francs-tireurs, embusqués dans des trous-de-loup ou derrière des créneaux formés au moyen de sacs à terre sur les crêtes des parapets de tranchée, tirent sur tout ce qui se présente et ralentissent considérablement le feu de la place. Leur ambition est de *décrocher*, comme ils disent, *le monsieur au paletot blanc.*

De si minime importance que soit cet épisode, il est bon de le mentionner ; rien ne montre mieux l'enjouement du français au milieu du péril.

Le monsieur au paletot blanc est un honnête rentier de Sévastopol, qui, chaque matin, donne la comédie à nos éclaireurs. Suivi de plusieurs moujicks, il s'installe en avant de l'enceinte sur un pliant jusqu'à ce que ses gens lui aient arrangé une tente et disposé en batterie un canon à bras. Alors il se lève, met le feu à la pièce et revient s'asseoir. Pendant qu'on recharge, il fume un cigare, déguste un verre de liqueur, et passe ainsi deux heures, alternant les coups de canon avec les rafraîchissements. Le flegme ironique de ce personnage irrite nos francs-tireurs, qui le prennent volontiers pour point de mire, mais la balle conique qui doit l'atteindre n'est pas encore fondue. En revanche, ils lui ont déjà tué une cinquantaine de servants, ce qui doit singulièrement ébrécher son domestique, à moins, comme le dit un zouave, que *cette capilotade de larbins* (valets) ne soit une mauvaise plaisanterie, une raillerie nouvelle. Suivant lui, tous ces domestiques sont des mannequins, et c'est le paletot blanc qui les renverse lui-même en tirant une ficelle.

Le 28, le génie pousse les cinq cheminements sur lesquels doit s'appuyer la troisième parallèle jusqu'à deux cent soixante mètres du bastion du Mât.

Le 29, le temps change subitement : une pluie froide, accompagnée de petits grêlons, tombe pendant une partie de la journée. Un vent



Imprimé par J. Best.

Le Général Canrobert remettant le commandement de l'armée au Général Pélissier.

violent souffle du nord, mais les travaux ne se ressentent point de cette brusque variation de température ; on pioche avec une ardeur extrême pour se réchauffer.

Vers trois heures du matin, une petite colonne russe d'une cinquantaine d'hommes sort de la place et se dirige dans l'obscurité sur la batterie n° 4, où elle tue une de nos sentinelles d'un coup de baïonnette. Aux cris de la victime, trois compagnies du 26e de ligne font feu ; l'ennemi riposte par une décharge et se retire immédiatement, sans nous avoir fait grand mal, puisque le rapport de l'ambulance de tranchée ne porte, pour les vingt-quatre heures, que deux tués et quatre blessés.

Le 30 et le 31 on termine la construction des batteries de la deuxième parallèle au nombre de six, savoir :

Batterie	n° 10	— (*Armée*) —	4 canons de 24, 3 obusiers de 22.
—	n° 11	— (*Marine*) —	10 canons de 30, 4 obusiers de 22.
—	n° 12	— (*Armée*) —	4 canons de 24, 4 obusiers de 22.
—	n° 13	—	2 canons de 16, 2 canons de 24, 2 obusiers de 22.
—	n° 14	—	4 mortiers de 22, 2 obusiers de 22.
—	n° 14 *bis*	—	6 mortiers de 15.

Toutes ces batteries, comme les premières, concentrent leur feu sur deux points d'attaque : le bastion du Mât à droite et le bastion Central à gauche.

On suit parfaitement les mouvements de l'ennemi du haut de l'Observatoire : c'est ainsi qu'on appelle la colline du faîte de laquelle, à l'aide d'une lunette, on plonge dans la ville. Sans être dangereux comme la tranchée, ce poste ne laisse pas que de comporter ses périls, et, si nous en croyons la correspondance d'un officier, il y arrive parfois des boulets de quarante kilogrammes que la place réserve tout exprès pour les gens à longue vue.

Les travailleurs russes égalent les nôtres en activité. Du 25 au 31, ils élèvent de nouvelles batteries au moyen de terres apportées dans des paniers et construisent de nombreux retranchements en pierres sèches,

malgré l'incessante fusillade de nos francs-tireurs, qui réduisent au silence et contraignent à la retraite les pièces de campagne étagées en avant du bastion du Mât. Au moment où l'artillerie russe abandonne l'enceinte, elle est remplacée par des tirailleurs dont les zouaves — experts en la matière — apprécient ainsi l'habileté :

— Joli talent de second ordre.

Nous terminerons cette relation des opérations du mois d'octobre par la liste des promotions faites et des décorations accordées en récompense de l'affaire du 17.

Par décrets impériaux des 24 novembre et 2 décembre, le colonel Trochu, aide de camp du général Canrobert, le colonel Lebœuf, chef d'état-major d'artillerie, et le colonel Tripier, chef d'état-major du génie, sont promus au grade de général de brigade. Le vice-amiral Hamelin est nommé amiral, et les capitaines de vaisseau Rigaud de Genouilly, de *la Ville de Paris*, et de Chabannes-Curton, du *Charlemagne*, passent contre-amiraux.

Par décret impérial du 2 décembre sont nommés dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur :

COMMANDEURS.

Anne-Duportal, commandant supérieur de la marine à Kamiesch.

Jurien de la Gravière, chef d'état-major général de l'escadre.

OFFICIERS.

Fabre, capit. de vaisseau.
Martin, id.
Lecointe, id.

CHEVALIERS.

Zédé, lieut. de vaisseau.
Delaage, id.
De Somer, id.
Grével, id.
Amet, id.
Favier, id.
Gulert, lieut. de vaisseau.
Galiber, id.
Rallier, id.
Bruat, id.
Bergasse. id.
De Terson, id.
Aragon, enseigne.
Ganteaume, id.
Hamelin, id.
Vaillant, id.
Prompt, id.
Maisse, id.

Artillerie de bord.

Le Cay, quartier-m^e.
Bourdon, id.
Lejean, id.
Pujol, id.
Morazzani, 1er m^e.
Rohan, 2e m^e.
Bornot, id.
Castillon, 2e m^e.
Tremblet, id.

Timonerie.

Parcheval, 2e m^e.

Equipage.

Joret, matelot.
Lejouan, id.
Francinus, id.
Giraud, id.
Plachot, id.
Tristan, id.
Cario, id.
Braguel, id.
Isnard, id.
Horé, id.
Bourbonne, id.
Mazziac, id.
Derbrée, id.

Par décret impérial du 2 décembre, la médaille militaire est conférée aux sous-officiers et soldats dont les noms suivent :

Artillerie de marine.

Carrère, caporal.
Menu, artificier.

Infanterie de marine.

Dapremont, soldat.

Artillerie de bord.

Madec, quartier-m^e^.
Carriot, id.
Chapuis, id.
Kuterham, id.
Bescou, id.
Gouzier, id.
Becouarne, id.
Coué, 2e m^e^.
Le Priol, chef de pièce.
Raguenès, id.
Touzin, chargeur.
Le Gall, id.
Kergonat, id.

Timonerie.

Couvreur, quartier-m^e^.

Manœuvres.

Creps, quartier-m^e^.
Garnier, id.
Robert, id.

Charpenterie.

Giraud, 1er m^e^.
Helgouach, 2e m^e^.

Mécaniciens.

Baillardon, contre-m^e^.
Court, chauffeur.

Equipage.

Dupuy, matelot.
Martin, matelot.
Martineau, id.
Mortegoutte, id.
Bréhon, id.
Tribou, id.
Rémaud, id.
Godard, id.
Gothier, id.
Caillé, id.
Reynaud, id.
Troadec, id.
Garnier, id.
Broudin, id.
Lartigue, id.
Nadreau, id.
Lecudennec, id.
Maillart, id.
Jaouen, id.
Derrien, id.
Perrineau, id.
Napoleoni, id.
Aulibé, id.
Fauvel, id.
Aballain. id.
Botret, id.
Trehen, id.
Besse, id.
Boudarmand, id.
Augier, id.
Masson, id.
Raoul, id.
Duval, id.
Maunier, id.
Lanoye, id.
Chanel, id.
Champiout, id.
Hamon, id.
Vernet, id.
Herry, id.
Coriou, id.
Margallet, id.
Dignon, matelot.
Lehaux, id.
Lamy, id.
Beaufils, id.
Lefroute, id.
Rolland, id.
Cloirec, id.
Devaux, id.
Houbre, id.
Pladec, id.
Flers, id.
Adelisse, id.
Dubief, id.
Roussel, id.
Le Dujé, id.
Chalaye, id.
Poulouin, id.
Duprat, id.
Levot, id.
Deslauriers, id.
Langevin, id.
Santelli, id.
Burel, id.
Mérigny, id.
Kervella, id.
Clara, id.
Tichador, id.
Fasse, id.
Camoin, id.
Moguire, id.
Raud, novice.
Le Berre, id.
Quichaona, id.
Manoni, id.
Pradinès, id.
Chevillon, id.
Goarant, id.
Coulomb, id.
Garnier, id.
Ménandais, id.
Gouriézec, mousse.

CHAPITRE VIII.

Ouverture de la 3e parallèle. — Situation de l'armée anglo-française. — Renforts de l'armée russe. — Préparatifs d'assaut. — Reconnaissances autour de la place. — Rapport de lord Raglan. — Arrivée des grands-ducs à Sévastopol. — Bataille d'Inkermann. — Le général Bosquet. — Épisodes. — Le champ de bataille. — Sortie des russes. — Mort du général de Lourmel. — Proclamation du général Canrobert. — Lettre de l'Empereur Napoléon. — Correspondance des généraux alliés avec le prince Menschikoff. — Conseil de guerre du 6 novembre. — Dépêche du général Canrobert du 8. — Excursion navale à Yalta. — Conseil de guerre du 7. — Ouragan du 14. — Naufrage de plusieurs bâtiments. — Le capitaine Jehenne. — Poursuite des travaux. — Précautions prises contre l'hiver. — Épisodes. — Mort du monsieur au paletot blanc. — Action du 21 novembre. — Situation des armées. — Rapport du général Canrobert.

(Novembre 1854.)

Dans la nuit du 1er novembre, les cheminements, pratiqués avec le pic, la pince et le pétard dans des bancs de roches, arrivent à cent quarante mètres du bastion du Mât, et c'est à cette distance que le génie commence simultanément à droite et à gauche le tracé de la troisième parallèle. En conduisant les approches aussi près de l'enceinte, les officiers de cette arme ont réalisé presque l'impossible, puisqu'ils sont arrivés en quatorze jours à cette 3e parallèle, marchant toujours à la sape volante dans le roc vif, où l'on met soixante-douze heures à faire le travail d'une nuit dans un terrain ordinaire.

La gauche se trouve particulièrement exposée, et voici par quels

moyens on arrive à sauvegarder la vie des intrépides pionniers. Avant que de développer les travailleurs le long du tracé, on étage par-devant deux rangs de gabions jointifs remplis de sacs à terre et couronnés de fascines.

La fusillade russe a commencé à neuf heures et demie du soir; à quatre heures du matin, nos ouvriers sont partout à couvert; la sape est couronnée et le parapet a bonne épaisseur.

A quatre heures et demie, l'ennemi sort avec des pièces de campagne et pendant une heure dirige sur les ouvrages français une formidable canonnade; mais ses douze à quinze cents boulets dérangent à peine quelques fascines.

Nos ouvrages sont suffisamment avancés pour qu'on donne l'assaut et que l'on s'empare de la première enceinte, à la condition toutefois que nos alliés assailliront simultanément le Redan et Malakoff, sans quoi notre attaque contre le bastion du Mât nous exposerait au feu de toutes les batteries, tant des casernes que de Karabelnaïa et de la seconde enceinte. Les ouvrages de Karabelnaïa, entre autres, sont réellement formidables; d'immenses travaux y ont été exécutés et sont venus en aide aux accidents naturels du sol. Dix-sept cents mètres environ séparent les batteries anglaises de la place; mais quand on leur signale ce long parcours à découvert sous la mitraille, nos alliés répondent qu'ils marcheront contre le Redan et Malakoff comme à l'Alma, droit devant eux et l'arme au bras. Malheureusement leur armée est considérablement réduite par suite des maladies et du feu de l'ennemi; elle ne compte guère que quinze mille hommes, et a grand besoin des renforts qui lui sont annoncés.

Le corps français s'est augmenté de seize mille hommes durant le mois d'octobre. La brigade du général Mayran va quitter le Pirée pour rejoindre les troupes de Crimée. Incessamment l'armée comptera huit divisions. Le gouvernement a en ligne, pour le transport des soldats et du matériel, soixante-dix-sept bâtiments, dont quinze vaisseaux et soixante-deux frégates, corvettes, avisos, tant à voiles qu'à vapeur.

Jusqu'alors les hommes n'ont pas trop souffert; la pluie mêlée de

grêle, amenée par le vent du nord, a fait place au soleil, et les journées sont douces ; seulement les nuits commencent à devenir très-fraîches ; les chevaux, qui, après les fatigues diurnes, dorment en plein air, s'en ressentent et dépérissent.

L'armée russe a reçu du Danube et des provinces méridionales les dixième, onzième et douzième divisions, dont le corps du général Liprandi était l'avant-garde, commandées par le général Dannemberg; elles escortent deux des fils du czar, envoyés pour exalter l'enthousiasme du soldat et témoigner de l'importance qu'attache à la défense de la Crimée l'empereur de Russie ; ce sont le grand-duc Nicolas, jeune homme de vingt-trois ans, inspecteur général du génie, et le grand-duc Michel, âgé de vingt-deux ans, quartier-maître général de l'artillerie. Chacune de ces divisions, composée de seize bataillons d'infanterie, de deux batteries d'artillerie et de quelques escadrons de cavalerie, a laissé ses bagages à Nicolaïeff pour continuer plus rapidement la route dans des voitures mises en réquisition forcée.

Le 2 novembre, telle est la position des russes : le général Liprandi a sa gauche aux redoutes du mont Canrobert et sa droite à l'auberge du pont de Pierre, sur la Tchernaïa. Le prince Menschikoff campe avec le gros de l'armée sur le plateau de Kutow-Mekengia et aux alentours du fort du Nord. Les divisions du général Dannemberg occupent une forêt, à deux lieues nord-est de Sévastopol, avec leur cavalerie légère et leur artillerie dans la plaine du Belbeck, derrière le fort Sévernaïa, qui domine le promontoire Constantin.

Le 1er novembre, les batteries françaises ouvrent contre la place le feu de quarante-sept bouches à feu nouvellement installées, et l'effet en est rapide, car, à partir de midi, le bastion du Mât ne répond plus à nos volées régulièrement réitérées que par des coups isolés, intermittents et rares.

Les commandants en chef de l'armée alliée se réunissent dans la matinée, et, après un minutieux examen de leur situation et de celle de l'ennemi, décident qu'on donnera l'assaut le 6. A cet effet, le génie se hâte de pratiquer au long des dernières tranchées les gradins de franchissement, et le général Forey reçoit la délicate mission de préparer de

solides colonnes d'assaut et de mettre à leur tête des officiers intrépides, résolus, intelligents.

Les fatigues des hommes ont motivé la détermination des généralissimes. Le soldat qui, dans la tranchée, n'a qu'un jour de repos sur trois, trouvera à Sévastopol un abri contre les pluies glaciales qu'amène le vent du nord-est. Les anglais, dont les travaux de défense ont été suspendus après l'installation des premières batteries, envisagent joyeusement une attaque de vive force, et quand on leur a demandé s'ils étaient prêts à marcher, ils ont répondu :

— Oui, de jour et de nuit, nous le sommes !

Les espions du prince Menschikoff le tiennent au courant de ces dispositions. Notre camp en est infesté. Un d'eux, déguisé en tartare, a été découvert au milieu de nos avant-postes et fusillé. Un autre, plus habile, s'est glissé chez les anglais sous l'uniforme de capitaine des zouaves. Durant une heure, on l'a vu promener son apparente insouciance de poste en poste jusqu'au moment où un lieutenant du 75e d'infanterie, soupçonnant quelque fraude, a dépêché un émissaire à sir Campbell. Alors le prétendu zouave qui n'avait rien perdu de l'inquiète surveillance du lieutenant, s'est insensiblement rapproché des limites, et, arrivé là, s'est élancé à toutes jambes dans la direction de Sévastopol.

Dans la nuit du 2 au 3, on pousse activement les ouvrages de la troisième parallèle; les travailleurs sont protégés par le feu des mortiers et des batteries de gros calibre. Les russes ne cessent de mitrailler ce point avec soixante pièces de campagne, établies de manière à balayer la route que pourraient suivre les colonnes d'attaque, et cinq cents pièces de position dirigées contre nos retranchements. En même temps, leurs tirailleurs s'acharnent après ceux des ouvriers qui ramassent dans les anfractuosités des rochers la terre pour remplir les gabions. La canonnade continue sans interruption, comme un seul roulement incessant et formidable, répétée par des échos aussi durs et précipités que le battement des marteaux de l'enclume d'une forge. On sent distinctement trembler la terre à quatre kilomètres de distance, et, dans le ciel embrasé, des milliers de bombes décrivent leur parabole comme autant d'étoiles filantes.

A l'aube, la parallèle est achevée, et les commandants du génie et de l'artillerie annoncent au général Canrobert que rien désormais ne s'oppose à l'assaut projeté. Le temps presse; la gelée a fait son apparition la nuit même, et menace nos soldats de nouvelles fatigues et de privations plus dures; aussi, le général en chef, accompagné des généraux d'armes spéciales, explore-t-il les abords de la place, tandis que les commandants désignés des colonnes assaillantes reconnaissent le terrain sur lequel ils doivent s'engager.

Dans une lettre datée de ce jour et adressée à Sa Grâce le duc de Newcastle, lord Raglan expose sa situation qui peut se résumer ainsi:

Depuis le 28 octobre l'ennemi a renforcé le corps qu'il avait dans la vallée de la Tchernaïa, en artillerie, cavalerie et infanterie, et s'est étendu à gauche, où il a occupé non-seulement le village de Kamara, mais les hauteurs qui le dominent, et poussé des avant-postes et jusqu'à des canons sur l'extrême droite des anglais.

Lord Raglan a placé autant d'hommes qu'il lui en restait de disponibles sur les escarpements de ce côté, pour empêcher toute tentative d'attaque de Balaclava, et la ligne entière a été couverte par un parapet qu'ont construit les highlanders, les soldats de marine et les turcs. En outre, on a achevé la forte redoute en face de la gorge qui conduit à Balaclava; enfin, à gauche de cette redoute, une batterie servie par des matelots complète la position qu'ont à défendre les troupes de sir Colin Campbell.

Sur les hauteurs qui dominent ce point, se trouve la brigade française du général Vinoy, prête à porter secours à toute position anglaise qui serait attaquée, et reliant les troupes de la vallée au gros de l'armée placé sur le plateau.

Le port de Balaclava est commandé par le capitaine Davies, du *Sans Pareil*, et le contre-amiral sir Edmund Lyons est en rade, d'où il entretient avec lord Raglan des communications quotidiennes.

Le 3, au matin, un soldat du 19e régiment d'infanterie et deux canonniers de l'artillerie royale désertent les rangs de l'armée anglaise et passent à l'ennemi, après avoir subi la peine ignominieuse du fouet pour cause d'indiscipline. Les renseignements fournis par eux sont

discutés dans un conseil de guerre tenu entre les grands-ducs, le prince Menschikoff et le général Gortschakoff, auquel le czar a confié la direction générale des opérations, et déterminent cette résolution que l'armée russe prendra immédiatement l'offensive.

On a vu, par l'analyse de la lettre de lord Raglan au duc de Newcastle, que toute l'attention du généralissime anglais s'est portée sur Balaclava; quant aux pentes abruptes et décharnées qui, dans certaines parties, encaissent la Tchernaïa, au point où cette rivière atteint la baie de Sévastopol, il a négligé de les rendre inaccessibles au moyen d'abatis faciles à pratiquer, et s'est borné à y élever une redoute de gabions, de fascines et de sacs à terre, mais dépourvue de banquettes pour la fusillade et d'artillerie; on n'y a ménagé que deux embrasures garnies chacune d'une pièce, sir de Lacy-Evans ayant fait observer que des canons isolés, et ne se reliant pas à un système général de défense, avaient dix chances pour une d'être capturés par l'ennemi.

Aussi est-ce par ces hauteurs, qui dominent les ruines d'Inkermann, que les généraux russes se proposent d'attaquer l'armée alliée avec le corps Dannemberg, tandis que la division Liprandi agira sur la vallée de Balaclava, et qu'une sortie de la garnison ruinera les parallèles françaises, entre le fort de la Quarantaine et le bastion du Mât. Si tous ces mouvements sont d'une exécution rapide et simultanée, les anglais et les français, attaqués dos à dos, devront abandonner les travaux de siége et traverser l'armée russe pour regagner leurs deux ports de dépôt, Balaclava et Kamiesch.

Durant la journée du 3, nos batteries de gauche sont cruellement éprouvées; au n° 13, quatorze canonniers tombent sous la mitraille ennemie et la batterie suspend son feu; balles, obus, boulets pleins et creux ravagent les parapets, les talus d'escarpe, les contr'escarpes, les plongées et les banquettes, malgré l'incessante fusillade des francs-tireurs placés aux extrémités de la deuxième parallèle.

Dans la nuit du 3 au 4, le général de Lourmel, commandant la tranchée, fait reconnaître les abords du bastion du Mât. Son officier d'ordonnance, le capitaine d'artillerie de Lajaille, trois autres officiers et six soldats, s'avancent en silence vers le bastion et constatent en avant

la présence d'un fossé d'une profondeur d'un mètre cinquante centimètres à deux mètres. Des deux parts, les batteries ne lancent que de rares boulets, aussi la reconnaissance s'achève-t-elle avec autant de bonheur qu'à son début.

Le 4, les grands-ducs entrent à Sévastopol. De même qu'au camp, ils y sont reçus avec un indescriptible enthousiasme. Les cris d'allégresse de la population fanatisée se mêlent au bruit des cloches et aux mugissements du canon. Une messe solennelle est célébrée dans l'église Saint-Michel : une cérémonie semblable a lieu au camp, et à l'issue chaque soldat reçoit une médaille à l'effigie de saint Alexandre-Newski, l'un des patrons de la Russie. En outre, une image de Jésus-Christ, envoyée par l'impératrice et apportée par le prince Galitzin, circule de bataillon en bataillon et exalte le dévouement et le fanatisme des troupes. On assure même que les popes, avertis d'un envoi de cinq millions de livres sterling à l'armée anglaise, adressent aux soldats l'allocution suivante :

« Si vous êtes vainqueurs, de grandes joies vous sont réservées ;
» nous savons de source certaine que ces infidèles anglais ont dans
» leur camp, tout près d'ici, une somme énorme que Dieu fera tomber
» dans vos mains.

» Cette somme s'élève au chiffre de trente millions de roubles !
» L'empereur vous donne le tiers de ces immenses valeurs ; le second
» tiers est réservé à la reconstruction de la ville de Sévastopol que
» vous allez délivrer ; le reste sera partagé entre les princes et les
» officiers qui, demain, vous guideront au combat.

» Chacun de vous, soldats, recevra cinq cent quatre-vingts roubles !

» Aux blessés, notre empereur promet un mois de solde et de rations
» en supplément.

» Quant à ceux de vous auxquels Dieu réserve une mort glorieuse,
» notre empereur leur permet de disposer dès à présent de leur part de
» ce butin. Que chacun de vous fasse donc connaître ses intentions ;
» elles seront religieusement respectées. »

Le prince Menschikoff ne peut contenir sa joie et renchérit sur l'extra-

vagance de la dépêche qu'il a adressée quelques jours auparavant au prince Paskiéwitsh, gouverneur de Varsovie, et dont voici les derniers paragraphes :

« Une terrible calamité est suspendue sur la tête des envahisseurs, pour les châtier dans leur orgueil et dans leur ambition.

» Dans quelques jours ils auront péri par le fer ou auront été jetés à la mer, et de ces deux armées qui se sont flattées de s'emparer de Sévastopol et de la Crimée, il ne restera pas un soldat pour rapporter dans leurs pays la nouvelle de leur entière destruction. »

Cette dépêche, interceptée et remise au gouvernement français, qui la communique à l'Angleterre, inquiète les deux nations. Avis en est transmis aux généralissimes de l'armée de Crimée, mais il ne parvient à son adresse qu'après la journée d'Inkermann.

Dans l'explosion de sa gaieté, le prince Menschikoff accable de caresses son chien dont les folles gambades attirent l'attention des jeunes grands-ducs !

— Sévastopol donnez la patte ! (le chien s'appelle Sévastopol !) faites le beau ! sautez pour leurs Altesses Impériales !

Sévastopol par ci, Sévastopol par là ! Le caniche obéit avec une intelligence digne de Munito ou du chien d'Aubry de Montdidier.

— Pourquoi le nommez-vous ainsi ? demande le grand-duc Nicolas, qu'intrigue cette bizarre dénomination.

— Altesse, réplique en souriant le prince Menschikoff, c'est parce que

Cet animal est très-méchant,
Quand on l'attaque il se défend.

Toute la nuit du 4 au 5, une pluie torrentielle ne cesse de tomber ; le capitaine Martin et le lieutenant Fescourt, suivis de sapeurs et de soldats, veulent profiter de cette disposition atmosphérique pour reconnaître le terrain sur lequel s'engageront les colonnes d'assaut ; mais la

place est en éveil, et l'expédition, accueillie par une vigoureuse fusillade, doit rentrer dans les retranchements.

Au matin, la pluie fait place à un brouillard d'une telle intensité qu'on ne voit point à deux pas. Vers quatre heures, toutes les cloches des églises de la ville sonnent à la fois; c'est le signal qui annonce aux généraux de se préparer à marcher : Dannemberg sur Inkermann, Gortschakoff et Liprandi sur Balaclava, Timofeïff sur nos travaux d'approche.

Les grand'gardes et les sentinelles avancées, épuisées par les corvées de régiments et le travail des tranchées, sont engourdies par le froid sous leurs vêtements transpercés, tiennent à peine leurs armes humides et, cédant au sommeil, ne devinent pas l'ennemi dont l'artillerie commence à gravir les hauteurs. Il est juste de dire que la brume protége ce mouvement dont le fracas est couvert par les rafales du vent.

Toutefois un sergent de la division légère, de garde aux avant-postes et plus vigilant que ses camarades, croit entendre monter de la vallée comme un sourd ferraillement de roues de voitures et court prévenir le major anglais Bunbury.

— Ce n'est rien, répond celui-ci, quelque araba, quelque chariot de munitions qui profite de la nuit pour entrer à Sévastopol.

Pendant ce temps, les hommes du corps Dannemberg escaladent les pentes à pic et disposent sur les crêtes quarante-deux pièces de canon. Ce corps se compose des régiments de Catherinebourg, de Tomsk, de Kolivan, de la 10e division d'infanterie; des régiments de Sélinghinsck, de Yakoutsk et d'Okhotsk, de la 11e; des régiments de Wladimir, de Stowzdal et d'Oaglitch, de la 16e; des régiments de Boutyrsk, de Borodino et de Taroutinas, de la 17e, représentant un effectif de quarante mille hommes, répartis en deux colonnes sous la conduite des lieutenants généraux Soimonoff et Pawloff.

C'est le moment où le général Codrington visite ses avant-postes. Le capitaine Pretymann, du 23e régiment, lui dit au passage :

— Tout va bien; mais il ne serait pas étonnant que les russes profitassent de l'obscurité pour attaquer notre position. Ils doivent compter

sur le brouillard et sur les effets de la pluie qui nous engourdit et fait rater nos fusils.

— Eh bien! s'ils viennent, nous les recevrons, réplique le général.

Au même instant, et comme l'écho de ce défi, des coups de feu retentissent dans les bas-fonds. Les sentinelles de la 2e division se replient et dénoncent la présence de l'ennemi sur plusieurs points. Le jour ne fait que poindre; l'épaisseur du brouillard enveloppe la vallée et ne permet de voir ni les colonnes Dannemberg, ni le corps Liprandi qui commence à déployer, dans la plaine, ses masses d'infanterie entre sa cavalerie et son artillerie.

Le major général Codrington s'élance au galop vers le camp et réveille en hâte la brigade placée sous ses ordres. Cent gardes coldstream du 55e régiment, qui occupent la redoute dont nous avons parlé, assaillis par une pluie de boulets, dédaignent de se servir des deux uniques canons qui soient à leur disposition et attendent intrépidement l'assaut l'arme au bras. Une éclaircie du brouillard permet aux russes d'embrasser l'emplacement du camp et de la redoute, et aussitôt des volées de mitraille inondent le premier point, criblant hommes et chevaux et déchirant les tentes qu'on n'a pas encore eu le temps de replier.

Suivant les instructions du général Dannemberg, les colonnes Samoinoff et Pawloff, agissant simultanément, doivent : la première envahir rapidement la rive gauche du ravin et tourner les hauteurs d'Inkermann, la seconde balayer les broussailles avec ses compagnies de tirailleurs; mais le général Samoinoff, voyant la lutte engagée entre ses éclaireurs et les sentinelles anglaises qui leur disputent pied à pied le terrain, au lieu d'appuyer sur la droite pour tourner la position, lança droit devant lui les régiments formés en colonnes par compagnies. En débouchant sur le plateau, le général tombe mortellement frappé; il est une des premières victimes de cette meurtrière bataille.

Les chasseurs d'Ockhotsk se précipitent sur la batterie, mais à dix pas les gardes leur envoient une si furieuse décharge qu'ils reculent; une seconde tentative corps à corps n'est pas plus heureuse, quand arrivent les régiments d'Yakoutsk et de Selinghinsk. Enfermés dans un cercle de feu, les défenseurs de la redoute jonchent le sol et ils sont

réduits des deux tiers, lorsqu'à la baïonnette ils se frayent la retraite au travers des assaillants.

Aux premières détonations qu'entend la 2e division française, le général Bosquet monte à cheval et fait sonner la générale. Bientôt chaque régiment est sous les armes. On signale l'ennemi près des ponts d'Inkermann, dans la plaine de la Tchernaïa et vis-à-vis le télégraphe russe élevé sur le plateau, au débouché de la route de Woronzoff; sur ces trois points la fusillade retentit; c'est près du télégraphe que se masse l'infanterie de la 2e division.

Le général Canrobert, de son côté, dépêche aux divers généraux sous ses ordres les officiers de son état-major pour leur indiquer les positions à prendre; ces derniers trouvent partout les soldats en armes et prêts à marcher. Pendant ce temps, le commandant en chef de l'armée française parcourt les quinze kilomètres de notre déploiement, cherchant à se rendre compte des forces russes et surveillant les mouvements de nos divisions qui s'échelonnent sur trois lignes dans la plaine de Balaclava, avec une ligne d'artillerie largement espacée qui les couvre.

Le général Bosquet court à Inkermann avec le général Bourbaki, un bataillon du 7e léger, un bataillon du 6e de ligne, quatre compagnies de chasseurs à pied et deux batteries à cheval de la réserve du commandant la Boussinière. Au pied du moulin qui sert de démarcation aux lignes anglaises, il rencontre les généraux Brown et Cathcart, leur expose ses appréhensions au sujet du plateau d'Inkermann qui, suivant lui, sera le véritable théâtre de la lutte, et leur offre le concours des troupes qui le l'accompagnent, voire de nouveaux renforts, s'il en est ultérieurement besoin.

— Nos réserves sont suffisantes pour parer aux éventualités, répondent les généraux anglais; veuillez seulement couvrir un peu notre droite, en arrière de la redoute.

Le général Bosquet laisse le général Bourbaki avec les bataillons du 7e léger et du 6e de ligne sur le flanc droit des anglais, et ramène au télégraphe le reste de son détachement. Là, il trouve la 1re et la 2e divisions échelonnées le long des lignes tracées parallèlement aux hauteurs.

La réserve se tient en arrière sur le plateau. Le commandant de Barral a installé les deux batteries de la 2e division, l'une dans l'emplacement désigné, l'autre sur un point nommé *la Queue d'Hironde*, à gauche de la route de Woronzoff, au bas des escarpements. En outre, une batterie de six pièces de 30, de la marine, est établie au pied du télégraphe.

Bientôt l'artillerie russe envoie des volées de mitraille auxquelles ripostent nos bouches à feu; mais l'attention du général Bosquet se porte toujours du côté des anglais, et, quand le colonel Steel, secrétaire de lord Raglan, envoyé par les généralissimes inquiets de la situation des troupes engagées, se présente à lui, il lui dit :

— Allez à Inkermann, c'est là que tout se passera.

A travers le brouillard qui se lève, on peut, en effet, apercevoir la cavalerie russe déployée en colonnes de ce côté, où tonne une formidable canonnade, tandis que, dans la plaine, l'attaque est molle et sans relief. L'artillerie braquée par l'ennemi contre les 1re et 2e divisions est si rudement endommagée par les pièces à longue portée de la batterie de marine, qu'elle se voit contrainte de rétrograder.

Le colonel Steel revient plus rapidement encore qu'il n'est parti; des officiers l'accompagnent et continuent leur course effrénée vers le quartier-général anglais; quant à lui, il arrête court son cheval, blanc d'écume, en face du général Bosquet.

— Eh bien! lui demande ce dernier, ont-ils besoin de renforts?

— Oui, m'a répondu lord Cathcart, en ajoutant qu'il était inutile de se presser. Le brave général est jaloux de réserver à nos troupes l'honneur de la défense; mais j'ai pu apprécier leur situation, elle est désespérée.

— Je le savais bien! s'écrie le général; puis, il ajoute en tendant la main au colonel Steel : Allez, retournez près de sir Cathcart et dites-lui que les français arrivent au pas de course.

Rien que de vrai dans le rapport du colonel; qu'on en juge par le simple récit des faits :

Surpris dans leur sommeil, les soldats de la deuxième division, au bruit de la mousqueterie et des hurlements sauvages poussés par les russes, se rangent sous les ordres du brigadier général Pennefather

qui les commande en l'absence de sir de Lacy-Evans, empêché par la maladie. Ils ne prennent même pas le temps de dépouiller les longues capotes grises dont ils s'enveloppent pour la nuit et qui, leur donnant une sorte de ressemblance avec l'infanterie russe, les exposent à de funestes méprises.

Pendant que la brigade du général Adams s'efforce de balayer les taillis du mamelon que l'ennemi a envahis, la brigade Pennefather marche pour prendre les russes en flanc. A leur aide arrivent bientôt les bataillons de la division légère du lieutenant général George Brown. La 1re brigade, conduite par le major général Codrington, descend les pentes de Sévastopol; le brigadier général Buller porte la seconde en avant à gauche, avec le 11e régiment, commandé par le lieutenant-colonel Jeffreys. La belle brigade des gardes accourt se ranger au front de bataille, à l'extrême droite, sous les ordres du duc de Cambridge et du major général Bentinck. Lord Cathcart, avec le concours des brigadiers généraux Goldie et Torrens, réunit tous les hommes de la 4e division qui ne sont pas de service aux tranchées, les divise en deux colonnes, et, tandis que celle du général Goldie prend position à gauche de la route d'Inkermann, marche avec l'autre vers les hauteurs qui dominent la vallée de la Tchernaïa.

Les batteries de la 1re et de la 2e divisions, rangées sur le front des lignes, sont écrasées à la fois par l'artillerie de campagne des russes, les pièces de la place et les bordées de mitraille que, du fond de la baie, leur envoient les vaisseaux de guerre.

Dans l'épaisseur du brouillard, on ne distingue l'ennemi qu'aux rouges éclairs des détonations; le pied glisse sur le terrain détrempé par la pluie ou s'embarrasse dans les broussailles dont le sol est hérissé; mais tous ces obstacles n'entravent ni l'attaque ni la défense; des deux côtés, c'est la même résolution, la même furie. Voici le tableau de la lutte tracé par un des combattants :

« Alors commença une des plus sanglantes mêlées qu'on ait vues depuis que le fléau de la guerre est déchaîné sur le monde. Des écrivains militaires ont mis en doute qu'aucune troupe ait jamais reçu une

charge à la baïonnette; mais, dans cette journée, la baïonnette a été souvent la seule arme employée. Nous avons aimé à nous persuader qu'aucun ennemi ne ferait face, sans fléchir, au soldat anglais faisant usage de son arme favorite, et qu'à Maïda seulement l'ennemi avait osé croiser la baïonnette avec lui; mais à la bataille d'Inkermann, nous n'avons pas seulement fait des charges inutiles, nous n'avons pas seulement vu des chocs désespérés entre des masses d'hommes luttant avec la baïonnette, nous avons encore été obligés de résister baïonnette à baïonnette à des masses d'infanterie russe qui revenaient sans cesse à la charge et qui s'élançaient sur nos bataillons avec la fureur et la résolution les plus incroyables.

» La bataille d'Inkermann défie toute description. Ç'a été une série d'actes d'héroïsme terribles, de combats corps à corps, de ralliements découragés, d'attaques désespérées dans des ravins, dans des vallées, dans des broussailles, dans des trous cachés aux yeux des humains, et d'où les vainqueurs, anglais ou russes, ne sortaient que pour se lancer de nouveau dans la mêlée.

» Personne, en quelque endroit qu'il eût été placé, n'aurait pu voir même une faible partie des épisodes de cette glorieuse journée, car les vapeurs de l'atmosphère, les brouillards et la pluie obscurcissaient si profondément le ciel sur le point où la lutte s'est livrée, qu'il était impossible de rien discerner à quelques pas de soi. »

Les officiers payent de leur personne comme le simple soldat, et des deux parts les pertes sont nombreuses; chez les anglais, les éclatants uniformes des chefs les dénoncent aux balles ennemies. Le combat dure depuis plusieurs heures, et nos alliés, quoique épuisés de fatigue et de faim, continuent vaillamment la lutte. Attaqués à l'improviste, ils n'ont pas mangé depuis la veille, mais le commissaire général Darling a l'audacieux bonheur d'amener, au centre même de l'engagement, des voitures attelées de mulets et chargées de provisions. Chaque homme, sans quitter d'ailleurs son poste de combat, reçoit du biscuit et un verre de rhum.

Bientôt les munitions manquent dans les rangs anglais, et l'acharne-

ment des assaillants ne fait que redoubler ; les baïonnettes et les crosses des fusils suppléent aux cartouches épuisées ; celles-ci se brisent, celles-là sont faussées ; alors, sans autres armes que ses bras, le rude breton se jette sur son adversaire, l'enlace, le renverse, et, saignant de vingt blessures, expire sur son cadavre étranglé.

C'est aux entours de la redoute que se porte le fort de l'action ; les gardes cold-stream la reprennent et s'y installent à nouveau ; mais les russes reviennent immédiatement à la charge ; trois fois ils escaladent le talus, trois fois ils sont culbutés dans le fossé que comblent leurs morts. L'absence de banquettes empêchant les assiégés de faire feu, leurs adversaires s'abritent au pied du parapet et envoient par-dessus des pierres, des débris d'armes, des boulets ramassés çà et là, qu'à leur tour leur rejette la garnison. Furieux de ce nouvel insuccès, les russes se précipitent une dernière fois aux embrasures et roulent foudroyés par une décharge à bout portant. Mais de nouvelles colonnes les remplacent : de quelque côté que l'on se tourne, soit vers les pentes qui regardent l'extrémité du port, soit vers les deux routes qui montent de la vallée, on ne voit partout que des masses d'infanterie russe, et les gardes cold-stream, se reconnaissant impuissants à conserver la redoute où dorment de l'éternel sommeil huit de leurs officiers et deux cents des leurs, s'ouvrent à la baïonnette un chemin vers leurs divisions.

Au même moment, lord Cathcart tente une diversion par une marche hardie sur le flanc de l'ennemi, et, à la tête de quelques compagnies, se jette dans le ravin. L'épée à la main, il fond sur les bataillons russes lorsqu'il se trouve cerné par de nouveaux régiments dont le brouillard et les plis du sol lui ont caché l'approche.

— S'il faut mourir, mourons bravement ! s'écrie-t-il en poursuivant son élan. Soudain une balle lui fracasse la tête et il tombe. Le colonel Seymour, son aide de camp, descend de cheval pour le relever ; une balle lui casse la cuisse et le renverse sur le corps du lieutenant général. Les compagnies, suivant l'expression d'un témoin oculaire, *piquent une tête* au milieu des régiments ennemis et regagnent leur position, laissant derrière elles une trouée sanglante.

Malgré l'héroïsme de leur défense, nos alliés sont débordés par ce

torrent d'assaillants; déjà leurs ailes commencent à être entourées, quand de grands cris viennent ranimer, non pas leur courage que même la certitude de la mort ne saurait affaiblir, mais leur espérance :

— Courage, les anglais, vivent les anglais !

— *Good Frenchmen ! hurrah! for the Frenchmen !* répondent avec enthousiasme les troupes britanniques; et, puisant de nouvelles forces dans ce secours providentiel, elles repoussent énergiquement les russes qui déjà se voyaient vainqueurs.

Plus tard, un jeune soldat du régiment des gardes, racontant cet épisode de la bataille, dira naïvement :

— A l'arrivée des français, j'ai cru voir mes père et mère.

En quittant le colonel Steel, le général Bosquet a, par son chef d'état-major, le colonel de Cissey, envoyé l'ordre au général Bourbaki d'attaquer à la baïonnette la gauche des russes. Ce dernier gravissait déjà les pentes du plateau, quand il a été rejoint par le chef d'état-major. Le général Bosquet, à la tête d'un bataillon de zouaves et d'un bataillon de tirailleurs algériens, s'est lui-même dirigé en toute hâte vers le théâtre de la lutte, sur lequel arrivaient au galop les deux batteries à cheval du commandant de la Boussinière. A la sollicitation d'autres officiers anglais qui sont accourus, en labourant à coups d'éperons le flanc de leurs chevaux, annoncer que les progrès de l'ennemi continuaient, le général d'Autemarre s'est à son tour mis en marche avec un bataillon de zouaves et deux bataillons du 50e de ligne, tandis que le commandant de Barral partait avec une de ses batteries montées. La 1re division s'est alors étendue pour couvrir à elle seule les lignes de défense de la Tchernaïa.

Il est huit heures lorsque les quatre compagnies de chasseurs à pied, le bataillon du 7e léger et le bataillon du 6e de ligne, sous les ordres du général Bourbaki, débouchent au pas gymnastique sur le plateau et sont accueillis avec l'enthousiasme que nous avons signalé. Les blessés eux-mêmes se soulèvent et retrouvent des forces pour saluer d'un sympathique hourrah leurs alliés, tandis que les combattants brandissent allègrement leurs armes mutilées et sanglantes. Sir Georges Brown est venu au-devant de nos troupes et charge avec elles au milieu des

broussailles, lorsqu'après avoir été rangées en bataille par le général Bourbaki, près de la batterie fixe que les anglais ont établie en avant de leur camp, elles s'élancent au cri de : *Vive l'Empereur !*

Leur choc est irrésistible ; elles s'enfoncent dans les bataillons russes, comme le coin au cœur de l'arbre, et paralysent soudainement l'élan de l'ennemi, dont l'une des premières balles brise le bras et déchire la poitrine du vieux général Brown. Toutefois, le premier moment de stupeur passé, les officiers russes raniment l'exaltation de leurs soldats et se précipitent les premiers sur les baïonnettes françaises. Écrasées par le nombre, refoulées par l'avalanche toujours grossissante des assaillants, nos troupes reculent, mais pied à pied et faisant tête à leurs adversaires.

Le porte-drapeau du 6e régiment qui s'est jeté en avant, tombe raide mort, et son étendard, ramassé par un chasseur d'Ockhotsk, passe de main en main jusqu'aux dernières files, ce que voyant, le colonel Filliol de Camas se précipite, l'épée haute, en criant :

— Au drapeau, mes enfants !

Un coup de feu dans la poitrine l'arrête en chemin. Le lieutenant-colonel Goze et un des chefs de bataillon, qui le suivent de près, arrivent jusqu'au drapeau, mais ils tombent en y touchant : enfin un lieutenant saisit sa hampe et le rapporte triomphalement au régiment.

En recevant la balle qui lui troue la poitrine de part en part, le colonel de Camas dit au sergent Ricci qu'il se sent mortellement frappé, et réclame son appui pour regagner le camp. Tous deux s'acheminent à travers la mêlée, lorsqu'une faiblesse oblige le blessé à s'asseoir. Le sergent appelle à son aide un soldat du 7e léger, et tous deux, soutenant le colonel par-dessous les épaules, l'entraînent à une trentaine de pas ; mais, arrivé là, ce dernier, qui perd ses forces avec son sang, se laisse glisser à terre.

— Je n'ai plus qu'à mourir, dit-il. Rejoignez vos camarades, mes amis, allez ! on a besoin de vous là-bas.

Ricci insiste pour demeurer près de lui et le soulager jusqu'au moment où il sera possible de le transférer aux ambulances....

— C'est ton colonel qui te donne un ordre pour la dernière fois; ne lui désobéis pas.

Alors, il détache le ruban de la Légion d'honneur, en priant le sergent de le remettre à son lieutenant-colonel, lui adresse quelques recommandations pour son frère, sa mère et sa femme, puis il ajoute :

— Si tu apprends que quelqu'un ait eu à se plaindre de moi, dis-lui que je lui en demande pardon.

Sur ces derniers mots, il perd un instant connaissance..... Rappelé à lui par les soins du sous-officier, il roule des yeux égarés, étend les mains dans le vide, semble y chercher quelque chose, et expire en murmurant :

— L'épée de mon père!

Le dévoué Ricci est resté jusqu'à la fin près de son chef agonisant; le brusque retour des russes, qui refoulent à leur tour les français et regagnent le terrain précédemment perdu, le force d'abandonner le cadavre. Il a mieux à faire d'ailleurs qu'à veiller sur cette dépouille inanimée, il a à la venger.

Sur un autre point, un obus tombe au milieu de l'état-major anglais, qui occupe un mamelon élevé. En éclatant, le projectile blesse le cheval du capitaine Somerset, tue celui du capitaine Gordon et brise la cuisse du brigadier-général Strangways. Bien que sa jambe ne tienne plus au tronc que par quelques nerfs et des lambeaux de chair, le vieux soldat dissimule ses atroces souffrances et, sans une plainte, dit à voix basse à son voisin :

— Voulez-vous être assez bon pour m'aider à descendre de cheval? seul, je ne saurais le faire.

On le dépose sur un brancard et on le porte à l'ambulance, où il meurt deux heures après l'amputation de sa jambe.

Les russes ont couronné les hauteurs de plus de cent canons tirant dans toutes les directions, dont quarante au moins exclusivement braqués sur le plateau d'Inkermann; sillonné en outre par la mitraille de la batterie du Phare et par la canonnade des vaisseaux embossés au fond de la rade qui envoient jusqu'à des boulets de 128. Le commandant de la Boussinière a ouvert le feu de ses deux batteries de réserve au moment

même de l'attaque du général Bourbaki; malgré l'inégalité des forces, malgré ses pertes (quarante-sept hommes tués ou blessés et cent quatre chevaux tués) il soutient énergiquement la lutte. Voyant la droite française débordée, il y porte rapidement une de ses batteries, et plus rapproché des masses ennemies, y sème le désordre et la mort.

C'est l'heure où le général Bosquet accourt avec les tirailleurs algériens, les zouaves et les bataillons du 50ᵉ que commande le général d'Autemarre. Venus toujours courant, quand ils rejoignent nos alliés, tous sont épuisés, haletants, à ce point qu'un seul clairon peut emboucher la charge. Après une courte pause, l'éclatante sonnerie des zouaves mêle ses notes aiguës aux grondements de la mousqueterie, et la colonne s'élance, suivant l'ordre du général Bosquet, qui lui crie :

— Ne tirez pas ! vous tueriez des anglais... à la baïonnette !

L'épée haute, entouré de son état-major, il leur montre le chemin, allant au danger comme à une vieille connaissance. En face du torrent d'hommes que l'armée russe déverse incessamment sur le plateau, il comprend la nécessité de renforcer son attaque et fait avancer les bataillons du général d'Autemarre. Pendant qu'il veille à l'organisation des colonnes, le commandant de Barral lui amène la batterie de la 2ᵉ division.

— Commandant, lui dit le général, je vais charger à fond avec les troupes que j'ai sous la main pour reprendre aux russes toutes ces positions; les anglais doivent garder ma gauche ; établissez vos pièces de manière à appuyer mon mouvement.

La batterie de la 2ᵉ division est alors disposée à côté des bouches à feu de la réserve qui viennent d'être heureusement ravitaillées; le colonel Forgeot dirige l'opération, et pendant ce temps le commandant de Barral fait porter en avant deux canons, mais il est obligé de les ramener auprès des autres, pour éviter une ruine prompte et sûre. Bientôt deux nouvelles pièces de la 2ᵉ division entrent en ligne, et les anglais rouvrent le feu de leur batterie fixe, ce qui complète du côté des alliés un total de vingt-deux bouches à feu.

Le général Canrobert laisse la 1ʳᵉ division et trois escadrons de cavalerie, sous les ordres du général d'Allonville, en face du corps Liprandi,

et conduit à Inkermann les derniers régiments de la 2e division. Lord Raglan, de son côté, doit envoyer les réserves pour soutenir les combattants. En explorant le théâtre de la lutte, le commandant en chef de l'armée française descend à travers les broussailles du ravin du Carénage, accompagné du général Rose, du général de Martimprey, son chef d'état-major, et du commandant Cornely, l'un de ses aides de camp. Tout à coup, sur le bas de la pente, des régiments russes en ligne de bataille s'offrent à lui; qu'ils gravissent l'escarpement, et nul obstacle ne leur barrera le chemin. Redoutant cette périlleuse éventualité, le général Canrobert rétrograde afin de faire garder ces hauteurs, lorsqu'il rencontre un régiment irlandais qui, après avoir vidé ses gibernes jusqu'à la derniere cartouche, rentre au quartier pour y prendre de nouvelles munitions.

— Voici ce qu'il nous faut, s'écrie-t-il; puis, se tournant vers un de ses compagnons, il ajoute: Général Rose, appelez ce régiment, et dites-lui de défendre ce défilé.

L'officier anglais échange quelques mots avec le colonel des irlandais et annonce au généralissime que ces troupes sont dans l'impossibilité absolue de tirer un seul coup de feu.

— N'importe, réplique le général Canrobert, nous leur enverrons tout à l'heure des cartouches; mais jusque-là qu'elles élèvent leurs baïonnettes au-dessus des broussailles, afin de montrer à l'ennemi que ce passage est gardé.

L'ordre est immédiatement exécuté, et l'état-major appuie à droite. Les zouaves, conduits par les commandants Dubos et Montaudon, commencent à se montrer sur ce point.

— Hâtez-vous, hâtez-vous! leur dit au passage le général en chef. Surtout point de fusillade... la baïonnette!

Arrivé sur le terrain avec eux, il voit le général Bosquet prendre la tête de ces bataillons et les guider au combat. A peine ont-ils dépassé un large pli du sol qui leur cache l'ennemi, que le commandant Dubos accourt annoncer qu'il est enveloppé; le général Bosquet se trouve lui-même en face d'une ligne russe, dont quarante pas environ le séparent. Il pensait rencontrer là nos alliés, mais ceux-ci décimés depuis le matin

par la mitraille et manquant de munitions, ont été forcés d'abandonner ce point. Le danger est imminent ; l'ennemi tient ses fusils, prêt à épauler ; le général Bosquet renonce, faute d'appui, au mouvement projeté et se replie vers la position qu'il vient de quitter, sans cesser de faire face aux russes.

— Regardez-les donc, dit-il avec un superbe sang-froid aux officiers de son état-major, ne croirait-on pas qu'ils nous présentent les armes?

Les zouaves traversent en arrière la tête de colonne qui cherche à tourner l'attaque, et la ligne de bataille est à l'instant rectifiée.

Les généraux en chef suivent attentivement du regard les évolutions de troupes, en dépit des boulets qui sillonnent le sol autour d'eux, quand leur parviennent deux nouvelles inquiétantes : l'envahissement des ouvrages français et l'attaque des positions anglaises du côté de Balaclava.

Lord Raglan, dont l'impassibilité ne se dément pas, dit alors à son collègue :

— Je crois que nous sommes... très-malades.

— Pas encore désespérés, croyez-le bien, milord, répond le général Canrobert.

Peu après, les aides de camp envoyés aux informations reviennent dire qu'en effet la gauche des tranchées françaises a été un instant envahie par une sortie de la garnison, mais que le corps de siége en a vite repoussé l'ennemi; quant à l'attaque de Balaclava, elle se borne à de rares escarmouches sans aucune importance, comme au début de l'action. A ce moment, au-dessus de la tête du commandant en chef des troupes françaises éclate un obus à scharpenelle; une des balles lui entame le coude droit ; un éclat du même projectile blesse à ses côtés le cheval du général Rose. Résistant à ceux qui l'engagent à s'éloigner du champ de bataille, le général Canrobert ordonne aux médecins de panser à la hâte sa blessure ; puis, comme à l'Alma, il se remet en selle et continue de diriger les opérations.

Les débris du régiment des gardes s'acharnent à défendre la redoute et ses entours ; écrasés par le nombre, ils tombent sans reculer d'une semelle. Le général Bosquet les voit enveloppés et voués à une mort

certaine ; les zouaves, les tirailleurs algériens et les chasseurs à pied l'entourent :

— Allez, mes zouaves invincibles! allez, mes braves chasseurs ! leur crie-t-il en désignant les masses russes prêtes à se refermer sur les gardes intrépides. Quant à vous, montrez-vous enfants du feu, dit-il en arabe aux tirailleurs algériens.

Zouaves, chasseurs et tirailleurs algériens lui répondent par un cri formidable qui couvre un instant la grande voix du canon. L'ennemi stupéfait cherche de l'œil les nouveaux adversaires annoncés par ces menaçantes clameurs et ne les voit nulle part, bien que les détonations se succèdent sans relâche et que ses rangs s'éclaircissent. Ce n'est plus la guerre en bataille rangée qui s'offre à lui, mais la guerre africaine, la guerre du lion et du tigre, la guerre du sauvage, mille fois plus terrible et plus terrifiante que les machinations de la stratégie civilisée. Chaque homme combat pour soi, et se traînant à terre, chargeant son arme derrière les broussailles, bondit tout à coup comme une panthère! un éclair a sillonné l'espace, un russe est tombé mortellement frappé. Quant au meurtrier, il s'est de nouveau tapi dans un pli du sol, il rampe comme tout à l'heure, mâchant la cartouche, amorçant le fusil. Déconcerté, l'ennemi ne sait où viser et à chaque instant ses files sont décimées par des balles invisibles ; puis, tout à coup, les tirailleurs éparpillés se lèvent, réunis en bloc, et fondent sur les régiments qu'ils traversent en jonchant le sol de cadavres. Cette fois on va pouvoir les atteindre ! non, ils ont encore disparu pour reparaître bientôt et continuer leur sanglante et redoutable fantasia.....

Vainement les officiers russes reforment leurs colonnes et les ramènent au combat ; ces attaques soudaines, imprévues, paralysent les soldats qui s'arrêtent consternés, épouvantés, sous la mitraille et les boulets roulants de nos batteries renforcées de quelques pièces amenées par le colonel Dickson.

Le général Monet, à la tête d'une brigade de la 3e division, stationne, prêt à donner, derrière la batterie fixe des anglais. Le prince Napoléon accourt vers Inkermann avec la deuxième brigade de cette division. Le général Bourbaki tient en échec les russes sur la gauche, et le 4e chas-

seurs d'Afrique, sous les ordres du général Morris, massé derrière un mamelon, attend l'ordre de soutenir l'infanterie.

Les assaillants reportent alors toutes leurs forces sur la redoute anglaise, mais leurs masses énormes, encaissées dans les ravinements du terrain, ont peine à se déployer, et sont labourées par la fusillade des tirailleurs et les boulets de l'artillerie. Avant qu'elles soient revenues de leur première émotion, les bataillons du général d'Autemarre, les tirailleurs algériens du colonel Wimpfen, les zouaves des commandants Dubos et Montaudon, s'élancent sur elles et les massacrent sans merci. C'est une véritable boucherie, les cadavres recouvrent les cadavres, et le cri sauvage du vainqueur se mêle au râle des agonisants. Les zouaves se distinguent au premier rang, déchaînés, formidables, effrayants comme les tigres de l'Inde au milieu de leurs jungles. Dans la redoute où ils ont pénétré, ils écrasent les chasseurs d'Okhotsk, qui la défendent; l'odeur du sang attise, enivre leur fureur, et ils tuent pour tuer; l'ennemi recule, mais ils se cramponnent à lui, et ils tuent encore; acculés à l'escarpement des carrières, les russes s'arrêtent épouvantés de l'abîme béant ouvert derrière eux, nos soldats les y poussent, et ils tuent toujours, et la vallée a bientôt comme le plateau, sa moisson de cadavres.

Cet endroit où tant de sang a coulé, où tant de victimes ont péri gardera depuis lors l'énergique dénomination d'*Abattoir*.

La réserve russe, qui s'est trop tardivement portée vers le lieu du combat est elle-même entraînée par les fuyards, et le général Dannemberg, dont l'artillerie, réunie aux feux de la place et des vaisseaux, protége la retraite, rassemble ses troupes au passage de la Tchernaïa-Retchka. La batterie Laurrey, de la 3e division, établie à la pointe de l'éperon des hauteurs, envoie quelques volées sur les masses agglomérées dans le vallon; mais elle se retire bientôt, tant à cause de l'éloignement qui rend inoffensifs la plupart de ses projectiles, qu'en raison de la prise qu'elle offre à la batterie fixe du phare d'Inkermann.

Les fuyards se divisent en deux colonnes, dont l'une s'enfonce dans le ravin qui aboutit au fort du Nord, et dont l'autre s'achemine vers la



Imprimé par J. Best.

La Baie d'Eupatoria.

ville, jalonnant de morts et de blessés l'étroite chaussée qui traverse les marais de la Tchernaïa. La déroute est complète ; chacun se hâte sans ordre, sans direction, n'obéissant qu'à l'unique préoccupation de mettre entre lui et les alliés les murailles de la place ; aussi, sur certains points, l'encombrement est tel qu'au moment où l'état-major franchit au galop le pont d'Inkermann, pour gagner le faubourg, il précipite dans la rivière nombre de malheureux fantassins. Les deux grands-ducs, Nicolas Nicolaiéwitch et Michel Nicolaiéwitch, sont dans ce groupe. Le rapport du prince Menschikoff les signale comme « étant restés exposés, durant le combat, au feu de la mitraille et de la mousqueterie, en braves soldats russes. »

Les généralissimes anglais et français, chevauchant sur une jonchée de morts et de mourants, arrivent à la redoute où l'amas de cadavres est si considérable qu'ils sont obligés de mettre pied à terre. En rencontrant le général Bosquet, lord Raglan lui presse affectueusement la main et lui dit :

— Au nom de l'Angleterre, je vous remercie.

A deux heures et demie, ils sont rejoints par le duc de Cambridge aux environs du moulin placé à l'extrémité des lignes anglaises. Le prince est abattu, sa physionomie pâlit sous une affliction profonde, et des larmes roulent dans ses yeux. Les généraux s'empressent autour de lui et le félicitent. Il s'est en effet battu comme un lion, à la tête de son beau régiment des gardes, et son uniforme troué par les balles atteste suffisamment sa bravoure et son mépris de la mort. Mais à ces éloges si justement mérités, le duc de Cambridge répond, en secouant douloureusement la tête :

— Ils sont morts, tous mes amis, tous mes frères d'armes, tous ceux avec lesquels j'ai vécu, et si je ne suis pas mort comme eux, ce n'est pas ma faute.

L'amertume de ses regrets résiste aux consolations qui lui sont à l'envi prodiguées, et il regagne triste et seul son bivouac. Le lendemain, sa mélancolie empire ; le transport au cerveau se déclare, et bientôt sa santé est assez gravement altérée pour que les médecins prescrivent au jeune prince un retour immédiat en Angleterre.

Il part à bord de *la Britannia,* qui va à Constantinople, et là s'embarque pour Londres.

La diversion tentée par les russes que commande le prince Gortschakoff, du côté de Balaclava, se réduit à l'échange de quelques volées de mitraille, mais la troisième attaque, celle contre nos travaux d'approche, a beaucoup de gravité et peut glorieusement figurer à côté de notre relation de la bataille d'Inkermann.

Au moment où l'ennemi ouvre son feu contre les positions anglaises de Balaclava, le général Canrobert dépêche un de ses aides de camp au général Forey, pour lui demander une brigade du corps de siége et lui signaler la probabilité d'une sortie de la garnison. Le général Forey envoie la brigade Monet, de la 3e division, et transmet ses ordres sur tout le parcours des parallèles.

Des bataillons de soutien et de réserve se massent par les soins du colonel Raoult, major de tranchée, autour de la maison du Clocheton, où l'on a transféré le dépôt, après avoir reconnu que son premier emplacement (la maison des Carrières) prêtait trop le flanc aux batteries de la place. Les différentes divisions prévenues se tiennent derrière les ouvrages prêtes à recevoir l'ennemi. Malheureusement le brouillard circonscrit la surveillance des gardes de tranchée, et c'est sans être aperçue, qu'une colonne de cinq mille hommes, ayant en tête le régiment d'infanterie de Minsk, et conduite par le major-général Timoféïff, sort de Sévastopol par la porte ouverte à droite du bastion de la Quarantaine.

Précédée d'une chaîne de tirailleurs, et une batterie d'artillerie roulant entre les bataillons du corps d'attaque, la colonne franchit en silence le ravin, laisse sur sa gauche le cimetière, surprend dans une maison isolée un avant-poste d'une douzaine de chasseurs à pied, et envahit les batteries 1 et 2, où, grâce au premier moment de désordre, les soldats enclouent huit bouches à feu. Les défenseurs de ces batteries, bien qu'inférieurs en nombre, se battent bravement; chaque traverse est le théâtre d'un nouvel engagement, et les russes n'avancent qu'au prix de pertes énormes. L'arrivée subite le long des boyaux de deux compagnies du 19e bataillon de chasseurs, en réserve au Cloche-

ton, et de quatre compagnies de la légion étrangère, change la face du combat; le 19e et le 39e de ligne arrêtent leur mouvement de retraite, et reprennent énergiquement l'offensive. Le général de la Motte-Rouge, qui commande les tranchées, franchit les parapets à la tête de trois compagnies du 20e léger, mais déjà l'ennemi débusqué, se replie; alors, dépassant la première enceinte, le général le refoule jusqu'à la maison du Rivage, et, s'abritant derrière les pans de murs, dirige sur lui une fusillade meurtrière.

Les russes, à leur tour, reçoivent des renforts, deux bataillons et six pièces d'artillerie, qui rentrent immédiatement en ligne et rétablissent une sorte d'équilibre.

Dès le début de l'action, le général de Lourmel, avec deux bataillons du 26e de ligne et le 8e bataillon de chasseurs à pied, a pris la direction de la maison Brûlée: le général d'Aurelle, à la tête de sa brigade, s'est jeté sur l'extrême gauche pour essayer de tourner l'ennemi; le prince Napoléon, est venu prendre possession de la maison du Clocheton, afin d'appuyer la droite, tandis que la division Levaillant, formant la réserve, s'installait dans les positions abandonnées par les généraux de Lourmel et d'Aurelle; enfin, le commandant en chef du corps de siége a conduit le 5e bataillon de chasseurs au ravin des Carrières, dans le but de couper, de ce côté, la retraite aux russes.

Le général d'Aurelle côtoie la mer au pas de course, sous la mitraille des bastions, s'empare des bâtiments de la Quarantaine, y place le 1er bataillon du 74e, échelonne en seconde ligne les autres bataillons commandés par le colonel Beuret, et poursuit son mouvement. Le général de Lourmel, parvenu au faîte du plateau, sur l'autre versant duquel l'ennemi déploie ses colonnes, descend avec sa brigade, malgré le feu roulant des tirailleurs et les volées de boulets qui, partant de la réserve du major-général Timoféiff, creusent dans ses bataillons des sillons sanglants. L'élan du général et des soldats est irrésistible, et les russes culbutés se replient rapidement, ayant aux talons les ailes de la peur. Le général, qui les poursuit l'épée dans les reins, dépassant un village abandonné, refoule les fuyards jusqu'au pied des défenses extérieures de la place. Soudain de violentes décharges de mitraille et de mous-

queterie viennent en aide aux vaincus; quelques-uns des nôtres ont atteint les fossés; déjà dans la ville on croit à un assaut (des dépêches télégraphiques annonceront même à Saint-Pétersbourg que cet assaut a eu lieu sous la direction du général Forey !), mais il faut rétrograder, quoiqu'il en coûte à l'enthousiasme des troupes et au bouillant courage de leur jeune chef, sous peine de voir anéantir jusqu'au dernier homme de ces beaux régiments, si vaillants, si résolus. Le général de Lourmel, a guidé l'attaque, il ne dirigera pas la retraite; une balle le frappe à la poitrine, pénètre entre la deuxième et la troisième côtes, traverse le poumon et sort par l'omoplate; malgré cette horrible blessure, l'intrépide officier reste à cheval et continue son mouvement en avant; mais cette lutte contre la mort est au-dessus des forces humaines, il prévoit l'instant où le corps faillira à l'âme, où la souffrance l'emportera sur le courage, et invite, par un de ses aides de camp, le colonel du 26e de ligne à prendre le commandement de la brigade. C'est seulement après ce devoir accompli, que le général révèle son état aux officiers qui l'entourent.

Le chef d'escadron Dauvergne, aide de camp du général Forey, et le capitaine Colson apportent aux brigades engagées l'ordre de cesser la poursuite et de sonner la retraite.

— Je suis blessé, répond le général au commandant Dauvergne, transmettez l'ordre au colonel Niol auquel j'ai remis le commandement. Allez, ne perdez pas une minute; Niol est sur ma droite.

L'aide de camp vole, sous la grêle de balles dont les russes inondent la plaine, du revers nord de la baie de la Quarantaine où ils se sont ralliés, et remet au colonel du 26e des instructions ainsi conçues ;

« Ne cherchez pas à opérer votre retraite en ordre précis; ce serait donner vos masses en pâture à la mitraille; retirez-vous aussi promptement que possible, jusqu'à ce que vous ayez trouvé un repli de terrain pour vous mettre à couvert et vous reconstituer; ne vous occupez pas de vos derrières : d'Aurelle et moi nous y veillons, et nous nous porterons en avant pour protéger votre retraite et empêcher qu'elle soit sérieusement inquiétée. »

Le colonel Niol dirige alors la retraite, tandis que le général d'Aurelle

contraint, par la vigueur et la précision de sa fusillade, l'ennemi à rentrer dans la place.

« Je ne saurais trop vous faire l'éloge des troupes engagées le 5 novembre, écrit le lendemain le général Forey au commandant en chef de l'armée française, car je n'ai à leur reprocher que trop de valeur. »

La même dépêche évalue à douze cents le nombre des russes hors de combat dans cette sortie et mentionne l'inhumation de deux cent cinquante cadavres sur la gauche des attaques, en annonçant que plus de cent blessés ont été recueillis. De notre côté, les pertes sont cruelles, sinon multipliées. Outre le général de Lourmel, qui meurt le surlendemain de sa blessure, l'armée pleure les chefs de bataillon du 26e, d'Hérail de Brisis et Chénevrier, tués pendant l'action. Le chiffre des blessés est considérable; ainsi, au 19e de ligne, sur vingt officiers, on en compte quinze.

La mort du général de Lourmel est un deuil public pour nos troupes, et le général Forey n'est que l'écho de tous, lorsqu'il écrit :

« Je ne puis vous exprimer la douleur dans laquelle me plonge ce malheur. L'armée perd un général dont la bravoure chevaleresque ne connaissait aucun obstacle, et un chef auquel semblaient réservées de hautes destinées. »

Dans l'ordre du jour qu'il adresse au corps de siége le lendemain, le général Forey rappelle l'article 205 de l'ordonnance sur le service en campagne, où il est dit :

« Les troupes qui, pour repousser l'ennemi, se sont portées hors de la tranchée, ne doivent pas se livrer à la poursuite. Le général de tranchée a soin de les faire rentrer à leurs postes, avant que la retraite des assiégés permette à l'artillerie de la place d'agir librement contre elles. »

Quant au résultat matériel de l'attaque de la garnison contre nos ouvrages, il est absolument nul, se réduisant à d'insignifiantes dégradations. Des huit pièces enclouées, six reprennent leur feu une demi-heure après, et les deux autres sont remises en état le lendemain.

A l'issue de la victoire d'Inkermann, et sur le champ de bataille même, le général Canrobert, fait distribuer à l'armée la proclamation suivante :

« SOLDATS,

» Vous avez eu aujourd'hui une autre glorieuse journée.

» Une grande partie de l'armée russe, à la faveur de la nuit et du brouillard, a pu venir s'établir, avec une puissante artillerie, sur les hauteurs qui forment l'extrême droite de nos positions. Deux divisions anglaises ont soutenu un combat inégal avec l'inébranlable solidité que nous connaissons à nos alliés, pendant qu'une partie de la division Bosquet, conduite par son digne chef, et l'artillerie à cheval arrivaient à leur appui, et se lançaient sur l'ennemi avec une intelligence et une audace auxquelles je rends ici un éclatant hommage.

» Définitivement rejeté dans la vallée de la Tchernaïa, l'ennemi a laissé sur le terrain plus de quatre mille des siens tués ou blessés, et en a enlevé au moins autant pendant la bataille.

» Pendant que ces événements s'accomplissaient, la garnison de Sévastopol faisait sur la gauche de nos attaques une sortie qui a fourni aux troupes du corps de siége, et particulièrement à la 4e division, conduite avec la plus grande vigueur par le général Forey, l'occasion de donner à l'ennemi une sévère leçon. Les troupes appelées à repousser cette sortie ont fait preuve d'une énergie qui ajoute beaucoup aux titres que leur a déjà mérités la constance avec laquelle elles ont supporté les rudes et glorieux travaux du siége.

» J'aurais à citer des corps, des militaires de toutes armes et de tout grade qui se sont hautement signalés dans cette journée ; je les ferai connaître à la France, à l'Empereur et à l'armée. Mais j'ai voulu dès aujourd'hui vous remercier en leur nom et vous dire que vous venez d'ajouter une grande page à l'histoire de cette campagne difficile.

» Au quartier-général, devant Sévastopol, le 5 novembre 1854.

« *Le général en chef*, CANROBERT. »

Lord Raglan, dans son rapport au duc de Newcastle, parle en ces termes de l'armée française et de son chef :

« C'est pour moi une satisfaction bien grande d'appeler l'attention de Votre Grâce sur la brillante conduite des troupes alliées ; les français et les anglais ont rivalisé d'ardeur, de bravoure et de dévouement.

» Je n'essayerai pas d'entrer dans le détail du mouvement des troupes françaises, je craindrais d'en faire un exposé inexact; mais je suis fier de l'occasion de rendre hommage à leur courage et aux services qu'elles ont rendus avec tant de vigueur, de payer un tribut d'admiration à la belle conduite de leur chef immédiat, le général Bosquet.

» Je suis heureux aussi de pouvoir dire hautement combien j'apprécie le précieux concours que j'ai reçu du commandant en chef, le général Canrobert, qui était de sa personne sur le terrain, et constamment en communication avec moi. Je ne puis trop faire l'éloge de sa cordiale coopération en toutes circonstances. »

Ce rapport motive de la part de Sa Majesté la reine d'Angleterre un éloge que le général Canrobert communiquera à l'armée par un ordre général, en date du 28 décembre :

« Le général en chef est heureux d'avoir à faire connaître aux troupes les termes, très-honorables pour nos armes, dans lesquels Sa Majesté la reine d'Angleterre apprécie leur conduite à la bataille d'Inkermann :

« La reine a remarqué avec une reconnaissante satisfaction la vigueur avec » laquelle les troupes de son allié, l'Empereur des français, sont venues en aide » aux divisions de l'armée anglaise, engagées dans un combat si inégal. Sa » Majesté est profondément sensible à la coopération cordiale du commandant en » chef, général Canrobert, et à la vaillante conduite de cet officier distingué, le » général Bosquet. Elle voit dans les cris avec lesquels les soldats des deux » nations s'encourageaient mutuellement pendant l'action des preuves de l'estime » réciproque que cette campagne et les traits de bravoure qu'elle a produits, ont » fait naître de part et d'autre. »

» Sa Majesté la reine d'Angleterre ne pouvait louer d'une manière plus flatteuse l'attitude de l'armée à la bataille d'Inkermann. En marchant à l'aide de nos braves alliés, nous avons rempli un devoir qu'eux-mêmes accompliraient envers nous avec la vaillance que nous leur connaissons, et dont nous avons eu sous les yeux tant de preuves.

« *Le général en chef*, CANROBERT. »

De son côté, l'Empereur Napoléon III adresse au commandant en chef de l'armée d'Orient, par un de ses aides de camp, le général de Montebello, sur la mission duquel nous reviendrons en son lieu, une lettre dont nous anticipons également la publication, pour ne rien scinder de cette glorieuse journée :

« Palais de Saint-Cloud, le 24 novembre 1854.

» GÉNÉRAL,

» Votre rapport sur la victoire d'Inkermann m'a profondément ému. Exprimez en mon nom à l'armée toute ma satisfaction pour le courage qu'elle a déployé, pour son énergie à supporter les fatigues et les privations, pour sa chaleureuse cordialité envers nos alliés. Remerciez les généraux, les officiers, les soldats de leur vaillante conduite. Dites-leur que je sympathise vivement à leurs maux, aux pertes cruelles qu'ils ont faites, et que ma sollicitude la plus constante sera d'en adoucir l'amertume.

» Après la brillante victoire de l'Alma, j'avais espéré un moment que l'armée ennemie en déroute n'aurait pas réparé si promptement ses pertes, et que Sévastopol serait bientôt tombé sous nos coups; mais la défense opiniâtre de cette ville et les renforts arrivés à l'armée russe arrêtent un moment le cours de nos succès. Je vous applaudis d'avoir résisté à l'impatience des troupes demandant l'assaut dans des conditions qui auraient entraîné des pertes trop considérables.

» Les gouvernements anglais et français veillent avec une ardente attention sur leur armée d'Orient. Déjà des bateaux à vapeur franchissent les mers pour vous porter des renforts considérables. Ce surcroît de secours va doubler vos forces et vous permettre de reprendre l'offensive. Une diversion puissante va s'opérer en Bessarabie, et je reçois l'assurance que, de jour en jour, à l'étranger, l'opinion publique nous est de plus en plus favorable. Si l'Europe a vu sans crainte nos aigles, si longtemps bannies, se déployer avec tant d'éclat, c'est qu'elle sait bien que nous combattons seulement pour son indépendance. Si la France a repris le rang qui lui est dû, et si la victoire est encore venue illustrer nos drapeaux, c'est, je le déclare avec fierté, au patriotisme et à l'indomptable bravoure de l'armée que je le dois.

» J'envoie le général de Montebello, l'un de mes aides de camp, pour porter à l'armée les récompenses qu'elle a si bien méritées.

» Sur ce, général, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

« NAPOLÉON. »

Par malheur, toute glorieuse médaille a son revers funèbre; le *Te Deum* qui célèbre la victoire des survivants sonne en même temps le glas des morts, et c'est avec des larmes que la patrie arrose les lauriers de ses enfants. Aussi, après ces proclamations enthousiastes, force nous est-il de dresser le douloureux inventaire de la journée.

L'armée française a dix-sept cent vingt-six hommes hors de combat. On compte parmi les morts le général de brigade de Lourmel, le colonel du 6e de ligne, Filliol de Camas, les chefs de bataillon du 26e de ligne, d'Hérail de Brisis et Chénevrier. Au nombre des blessés figurent les généraux Canrobert et Bourbaki, légèrement atteints. Le général Bosquet a eu un cheval tué sous lui par un boulet de canon.

Les pertes de l'armée anglaise sont évaluées à deux mille cinq cent quatre-vingts hommes hors de combat, dont quarante et un officiers morts, parmi lesquels trois officiers généraux et cent un officiers blessés, dont cinq officiers généraux. Parmi les morts, on compte : le lieutenant général Cathcart, les brigadiers-généraux Goldie et Strangways, le colonel Seymour, aide de camp de sir G. Cathcart, le lieutenant-colonel Pakenham, des grenadiers de la garde, et James Hunter Blair, lieutenant-colonel des fusiliers écossais de la garde. Sont au nombre des blessés les généraux Adams, Brown, Bentinck, Pennefather et Torrens. Par suite des pertes de cette journée et de celle du 25 octobre, l'effectif anglais ne se compose plus que de seize mille cinq cents baïonnettes.

Les chiffres officiels du bulletin du prince Menschikoff sont de deux mille neuf cent soixante-neuf morts et de cinq mille sept cent quatre-vingt-onze blessés ; mais le relevé du champ de bataille leur donne un démenti formel, et l'on sera encore au-dessous du vrai en grossissant d'un tiers ces deux nombres. On compte parmi les morts le général Soimonoff, le colonel Zagoskini, commandant la dixième brigade d'artillerie, le général major Villebois, commandant de la deuxième brigade de la dixième division d'infanterie, le général Schalnakoff, plusieurs commandants et chefs de bataillon, et presque tout le corps d'officiers des régiments de Catherinebourg, Tomsk et Kolyvan.

Le soir même du combat, on commence à enterrer les morts. Cette tâche douloureuse occupe nos soldats plusieurs jours. Durant toute la nuit, des soldats du train des équipages, portant des lanternes et des litières, relèvent les blessés et les transportent aux ambulances. Un colonel anglais, voyant avec quelle sollicitude pieuse et délicate on procède à cette pénible récolte, saute au cou d'un de nos sous-intendants militaires et lui dit dans la chaleur de son effusion :

— J'ignore ce que nous garde l'avenir ; mais je jure que, personnellement, je ne tirerai jamais l'épée contre la France.

Du reste, nous ne pouvons mieux faire, en cette circonstance, que de citer le rapport de l'intendant militaire de l'armée française d'Orient

au maréchal ministre de la guerre. C'est une belle page ajoutée aux annales de notre intendance et de notre service de santé.

« Au camp devant Sévastopol, 7 novembre 1854.

» MONSIEUR LE MARÉCHAL,

» L'armée française vient encore de prouver son immense supériorité sur l'armée russe. Il ne m'appartient pas de parler des combats qui ont eu lieu le 5 à la pointe d'Inkermann et au corps de siége; mais je dois vous rendre compte des mesures administratives qui ont été prises dans cette circonstance.

» Dès le commencement de l'action, j'ai envoyé un renfort de mulets, de cacolets, de litières et de brancards à la 2e division qui, seule, a eu une partie de ses troupes engagées. Plus tard, et à mesure que le combat devenait plus sérieux de ce côté, et lorsqu'il a commencé à la tranchée, j'ai envoyé successivement sur les divers points tous les moyens de transport dont je disposais. Ils ont été suffisants, et tous nos blessés ont été transportés et installés dans les ambulances avant la nuit. L'enlèvement des blessés a été dirigé à la tranchée par M. le sous-intendant militaire de Séganville et par MM. Le Creurer, Boucher et Pironneau, sur le champ de bataille d'Inkermann, mission pénible accomplie avec dévouement sur un terrain incessamment labouré par les boulets. J'ai eu également beaucoup à me louer des bons services de MM. de La Broye, comptable de l'ambulance du quartier général, et Juving, comptable de celle de la 2e division.

» Deux cent trente français et quelques russes ont été portés de l'ambulance de tranchée à celle du quartier général; environ cent autres russes, blessés sur le terrain du siége, ont été envoyés à l'ambulance de la 4e division; enfin, celle de la 2e division a reçu trente-quatre français et quelques anglais blessés à Inkermann. Tous ont trouvé les soins que réclamait leur état.

» Je dois aussi un juste tribut d'éloges aux militaires du train des équipages et aux infirmiers : comme toujours, ils ont fait leur devoir avec un dévouement et une abnégation remarquables bien compris par toute l'armée.

» L'effectif des ambulances est de dix-huit cent vingt-sept malades, dont neuf cent trois blessés. Le plus grand nombre des blessés sera sauvé, mais il y a des blessures graves.

» Les ambulances principales de la tranchée et de la 2e division ont été augmentées de tout le personnel disponible sur les autres points.

» Dans ces grandes épreuves, nos officiers de santé sont admirables de dévouement; je les ai retrouvés, dans cette circonstance, ce qu'ils ont été à Gallipoli et à Varna, pendant le choléra, et à la bataille de l'Alma, ce qu'ils sont tous les jours, depuis le commencement du siége de Sévastopol. Si j'avais à nommer tous ceux qui ont mérité des témoignages de satisfaction, il me faudrait envoyer à Votre Excellence la liste complète des médecins qui font partie des ambulances où les blessés ont été recueillis. Permettez-moi seulement de vous citer M. Scrive, médecin en chef, qui dirige de la manière la plus satisfaisante notre service médical, depuis notre débarquement en Crimée, et MM. les médecins Thomas, Secourgeon, Malapert, chefs des ambulances des 1re, 2e et 4e divisions, Marny et Mestres, médecins-majors au quartier général.

» Je prépare des évacuations sur Constantinople, afin d'éviter l'encombrement de nos ambulances qui, outre nos blessés, reçoivent, après chaque engagement,

un grand nombre de blessés russes. Cinq cents de ceux-ci environ auront été reçus dans nos ambulances à la suite de la journée du 5.

» Je suis avec respect, etc.

» BLANCHOT. »

On obtient quelques renseignements des blessés russes, sur la journée du 5, comme le prouve cet interrogatoire du sergent Wasily, du 31e régiment (régiment de Wladimir.)

— Où avez-vous été blessé?

— Au combat de la Quarantaine.

— Quel était le chiffre des russes à la sortie contre la gauche de nos attaques?

— Dix mille, bataillons et réserves compris, sortis de trois casernes.

— Combien restait-il de soldats dans Sévastopol?

— Très-peu de monde; tous les soldats avaient renforcé l'armée pour l'affaire d'Inkermann.

— Y avait-il beaucoup d'eau dans Sévastopol?

— Il n'y en avait pas beaucoup avant les pluies; mais les pluies ont rempli les citernes, et depuis ce temps on nous donnait de l'eau à volonté.

— Y a-t-il beaucoup de vivres dans Sévastopol?

— Il y en a pour soixante-dix mille hommes.

— Quelle est la nourriture du soldat?

— Deux fois par semaine il a de la viande fraîche, ordinairement du biscuit et des épinards.

— Le feu des français a-t-il tué beaucoup de monde dans la place?

— Les soldats tombaient comme la pluie.

— Depuis combien de temps votre régiment est-il à Sévastopol?

— Depuis un mois.

— Que pensez-vous du combat de la Quarantaine?

— Tout le monde avait peur que les français n'entrassent du même coup dans la ville; les russes avaient reçu l'ordre de battre en retraite pour se retirer dans les casernes et les défendre, parce qu'il n'y avait que peu de monde dans Sévastopol. Même après la rentrée des troupes, on craignait encore de voir arriver les français.

— Les rues de la ville sont-elles barricadées?

— Toutes les entrées de la ville sont barricadées ; quant aux rues, je n'en sais rien. Les soldats sont enfermés dans les casernes, et n'en sortent que pour combattre.

— Quel est le côté le plus facile pour entrer dans Sévastopol?

— Le côté de la Quarantaine, où l'on s'est battu le 5, n'est défendu que par les batteries. Quand nous avons vu arriver les français sur elles, et entrer dans l'une d'elles, nous nous sommes crus perdus. Maintenant il est sûr que l'on fera de ce côté des fortifications.

— Quelles sont les recommandations que l'on fait aux soldats russes?

— De tirer toujours sur les officiers.

— Pourquoi les russes ont-ils toujours fait leurs sorties par la gauche?

— Parce qu'ils savaient que les français gardent mieux leur droite que leur gauche.

— Y a-t-il eu des généraux tués dans ce combat?

— Le général Schalnakoff, général de brigade.

— Combien de temps Sévastopol peut-il encore résister?

— Dieu le sait! Les chefs font croire que les français n'entreront jamais; mais les soldats savent bien le contraire.

— Quel est le chiffre total de l'armée russe?

— Cent mille hommes.

— Quels sont ceux des soldats français que vous redoutez le plus?

— Vos zouaves. Nos cosaques, en les voyant se jeter à plat ventre devant les boulets, et se relever sains et saufs, les prennent pour des démons qui meurent et ressuscitent à volonté.

Le 6, des matelots expédiés de Balaclava viennent aider les troupes à déblayer le champ de bataille; ils y ramassent environ quinze mille fusils, et de plus, assez de bois brisés pour entretenir trois jours durant toutes les cantines du camp. On creuse de larges tranchées, au fond desquelles s'entassent, pêle-mêle, français, anglais, turcs et russes.

A quatre heures du soir, lord Raglan, le duc de Cambridge et nombre d'officiers anglais et français, conduisent à leur dernière demeure, sir Cathcart, le brigadier Goldie, le général Stranyways et le colonel Seymour. L'emplacement choisi pour leur tombeau est à gauche d'In-

kermann, sur un tertre entouré d'un mur ruiné. Les pierres placées sur les fosses reçoivent chacune le nom du mort, et ce petit cimetière est baptisé Cathcart's-Hill. Une sentinelle est chargée d'y veiller jour et nuit. Onze autres officiers sont enterrés près de là; puis, plus loin, près du moulin, quatorze encore. Quelques cadavres anglais ayant été signalés près des lignes russes, lord Raglan charge le capitaine Fellows d'aller les réclamer, et de profiter de l'occasion pour s'enquérir du nombre exact et des noms des prisonniers britanniques faits par l'ennemi.

Précédé d'un trompette et accompagné de M. Monassion, interprète arménien, le capitaine se présente en parlementaire au quartier-général ; deux officiers suivis de quelques lanciers cosaques lui barrent le chemin et l'interrogent en français sur l'objet et le but de sa mission.

— Lord Raglan, répond sir Fellows, désirerait savoir combien d'officiers de notre cavalerie sont en votre pouvoir et m'envoie pour recevoir leurs lettres.

— Veuillez reculer, dit un des russes, vous ne pouvez vous tenir si près de notre camp. Je vais communiquer votre demande au général, qui peut seul décider si elle doit vous être accordée.

Tandis qu'il s'éloigne, les lanciers repoussent poliment le parlementaire et ses compagnons. Après quelques minutes d'attente, un vieil officier, entouré d'un état-major peu nombreux, arrive conduit par le lieutenant qui est allé prévenir le général, et, s'adressant aux anglais, leur dit d'un ton bref et tranchant :

— Je suis le prince Menschikoff; que voulez-vous de moi, messieurs?

— Général, je viens vous demander l'autorisation d'inhumer quelques-uns de nos morts tombés auprès de vos lignes.

— Qu'est-ce à dire, monsieur? s'écrie le prince, qui l'interrompt avec indignation ; vos morts ont reçu la sépulture. Dites à lord Raglan que nous sommes chrétiens, et que, tout en faisant la guerre, nous accomplissons scrupuleusement les devoirs des chrétiens. Les morts sont enterrés, les blessés sont soignés.

— Je vous en remercie en son nom, général; maintenant il me reste

à vous demander de me faire connaître la liste de nos officiers prisonniers et de m'autoriser à recevoir leur correspondance.

— J'ignore ces noms, mais si vous voulez revenir demain, on vous les dira en vous remettant leurs dépêches.

L'entrevue, assez froide au début, se termine avec plus d'affabilité de la part du prince Menschikoff; seulement, en quittant le capitaine, il lui dit avec une ironique bonhomie :

— Vous m'excuserez si je qualifie votre attaque du 25 octobre d'attaque bête, parlant selon la loi militaire.

L'assurance, donnée par le généralissime russe, que les blessés des alliés sont traités avec égards et sollicitude, est confirmée par diverses lettres particulières des prisonniers qui se louent des soins dont ils sont l'objet et de la bienveillance que chacun leur témoigne. Un fait révélé par ces correspondances, c'est que les jeunes grands-ducs et les autres officiers supérieurs visitent fréquemment les hôpitaux et prodiguent aux malades des consolations et des encouragements.

Et cependant le bruit court parmi les alliés, qu'au plus fort de l'action, on a vu des soldats russes, et même des officiers, s'acharner sur des blessés à terre et se détourner de leur route pour les achever. Les anglais affirment que le major Anghelopoulo frappait de son épée des hommes tombés et désarmés; cet officier, grièvement blessé lui-même et prisonnier de nos alliés, a été transporté à nos ambulances et de là évacué sur Kamiesch, tant l'indignation générale était menaçante pour lui. Bientôt lord Raglan l'a fait réclamer, et le major a subi plusieurs interrogatoires à l'hôpital anglais de Coulèll; mais aucune preuve matérielle n'ayant confirmé les graves présomptions qui pèsent sur lui, on l'a transféré à Malte, où il est mort de ses blessures.

La nouvelle de ces lâches assassinats dont on prétend que le général Cathcart, son aide de camp Seymour et le colonel Camas ont été victimes, exaspère nos troupes.

—Comment, nous soignons leurs blessés, et ils massacrent les nôtres! Ces chrétiens-là sont donc aussi sauvages que les bédouins?

Il est certain que, durant la bataille, nos troupiers relevaient et portaient à l'ambulance les ennemis qui tombaient autour d'eux. Un offi-

cier de chasseurs à pied raconte même, à ce sujet, qu'ayant rencontré deux voltigeurs soutenant un russe dont la capote était ensanglantée, il leur demanda :

— Qu'est-ce qu'il a attrapé?

— Presque rien, répondit un des voltigeurs, un coup de baïonnette que je lui ai porté dans le flanc.

On comprend donc le sentiment de juste réprobation qui les anime. Le général Canrobert et lord Raglan s'en font l'écho, et adressent au prince Menschikoff cette lettre collective :

« 7 novembre 1854.

» GÉNÉRAL,

» Nous venons dénoncer à votre loyale indignation des faits odieux qui sont sans exemple dans les guerres de notre temps; nous nous sommes longtemps refusés à les croire vrais, bien que des témoins dignes de foi nous les eussent affirmés; aujourd'hui, des preuves irrécusables ne nous permettent pas de douter de leur triste réalité.

» Des soldats russes achèvent avec l'arme qu'ils ont entre les mains ceux de nos officiers et de nos soldats qui, mêlés avec eux pendant l'action, sont gisants sur le terrain par suite de blessures.

» Ainsi, pendant que nous donnons aux blessés de l'armée de Votre Excellence, soit sur le champ de bataille, soit dans nos hôpitaux, les soins que nous donnons à nos propres soldats, nos blessés semblent ne pas avoir de quartier à espérer.

» Dans une armée qui combat, les actes individuels de violence sont difficiles à prévoir et à réprimer; nous ignorons s'il s'en est présenté, par exception, dans les armées anglaise et française; mais Votre Excellence sait qu'avec nous, les actes de cette nature ne sont point à craindre, et que nos soldats ne se livreront, dans aucun cas, par représailles, à des excès qui donneraient à cette guerre le caractère le plus affreux, et qui violent à la fois les lois de la guerre et de la religion chrétienne. Dénoncés au monde, ils tendraient à placer l'armée qui s'en rendrait coupable, en dehors de la grande famille européenne civilisée.

» Nous sommes profondément convaincus que Votre Excellence est pénétrée des sentiments que nous exprimons ici, qu'elle les accueillera avec la douloureuse impression dont nous sommes pénétrés nous-mêmes, et qu'elle prendra les dispositions nécessaires pour mettre un terme à ces horreurs, dont la continuation, malgré la loyauté reconnue des officiers de l'armée russe, entacherait gravement l'honneur de son drapeau.

» Nous terminons en exprimant le regret que l'armée russe n'ait, après aucune des actions de guerre qui ont eu lieu, demandé à enterrer ses morts; cette demande aurait été accueillie avec empressement, et aurait déchargé les armées alliées d'un pénible devoir que, conformément aux usages naturels et consacrés dans les guerres, il appartient à l'armée russe de remplir.

» LORD RAGLAN.— GÉNÉRAL CANROBERT.»

Le surlendemain, le gouverneur de Sévastopol répondait à cette communication dans les termes suivants :

« 9 novembre 1854,

MESSIEURS LES GÉNÉRAUX EN CHEF,

» Quoique aucun fait de ce genre ne soit encore parvenu à ma connaissance, j'accorde qu'un soldat exaspéré ait pu individuellement, et dans la chaleur du combat, se porter à un acte de violence; et, si tout acte semblable est profondément regrettable, je ne me dissimule point cependant en même temps que le sac de l'église de Chersonèse, ce temple antique, auquel nos soldats ont assisté sur les bastions de Sévastopol, a produit l'impression qui doit naître chez les hommes religieux et qui vénèrent tous les objets du culte attaqué dans ce qu'il a de plus cher, dans ses foyers comme dans ses temples. La résistance d'un peuple prend un caractère souvent cruel, en acquérant des proportions qui sont celles de la situation.

» Mais que, partant d'un fait isolé, une accusation formelle et générale de ce chef soit dirigée contre l'armée impériale, c'est ce que je ne puis admettre, et je la renvoie sans discussion et sans récrimination aucune à ceux qui voudraient la porter. Les précédents connus de cette guerre, dans le nord comme dans le midi, m'autorisent à parler de la sorte, le caractère de la nation en fait foi et des actes tout récents le prouvent.

» Un ennemi sans défense est et sera toujours sous la protection du drapeau russe.

» Quant au devoir d'enterrer les morts, en y ajoutant les soins à donner aux blessés laissés sur le champ de bataille, ils appartiennent de tout temps à celui qui s'y maintient.—Après l'affaire du 13-25 de ce mois, le soldat russe a enseveli les victimes, et aujourd'hui il enterrera les morts dans le cas où ils seraient sans sépulture, et alors que les troupes alliées n'y mettront pas d'obstacles.

» PRINCE MENSCHIKOFF. »

Tout en protestant énergiquement contre l'odieuse imputation dont on frappe son armée, le général russe récrimine à propos d'un acte blâmable sans doute, mais qui n'a pas eu toute l'importance qu'il lui donne, car les faits se sont ainsi passés :

Au bord de la mer, sur les ondulations de terrain qui descendent vers la baie de la Quarantaine, s'élève la chapelle de Saint-Wladimir, construite à l'endroit même où, à la fin du dixième siècle, ce duc de Russie se convertit au christianisme et reçut le baptême des mains de Reimbern, évêque de Colberg. Des rôdeurs de nuit, sans tenir compte des ordres supérieurs, se sont introduits à la faveur des ténèbres dans ce lieu consacré, et en ont enlevé des boiseries propres à alimenter le feu du bivouac. Quand cet acte de vandalisme a été connu du général

Forey, il l'a flétri par un ordre du jour, et les coupables ont été mis aux fers sur un bâtiment à Kamiesch. En outre, un poste a reçu pour mission spéciale de prévenir le retour d'un pareil scandale, atténué d'ailleurs par la translation antérieure des objets sacrés au monastère de Saint-Georges, dont les moines, depuis notre arrivée, doivent à la sollicitude bienveillante du général en chef leur tranquillité non interrompue et leur subsistance quotidienne.

Comme on le voit, la dévastation n'a eu ni le caractère ni la gravité que lui prête le prince Menschikoff, et ses auteurs ont été punis avant même qu'une plainte eût été portée.

Tandis que nos soldats jettent un nouveau lustre sur le drapeau qui confond dans ses plis la bannière azurée de Saint-Martin, chère à Clovis, le rouge oriflamme des capétiens et l'étendard sans tache de Charles VII, une partie de notre flotte est envoyée à Yalta, avec mission de s'emparer de vins et de farines qu'on prétend emmagasinés pour le compte du gouvernement. L'expédition se compose du *Napoléon*, vaisseau à hélice, de *la Pomone* et de *l'Ulloa*, frégates à vapeur, et de *la Mégère*, aviso à vapeur, auxquels se joignent trois navires anglais, *le Sans Pareil*, vaisseau à hélice, *la Tribune*, frégate à vapeur, et *le Vésuvius*, corvette à vapeur. De plus *l'Égyptien*, transport français, et deux transports anglais accompagnent les bâtiments de guerre.

Le 3 novembre, à six heures du soir, la flottille appareille sous le commandement du contre-amiral Charner. Malgré sa précaution de masquer ses feux et de longer les falaises élevées de la côte, les vigies russes la découvrent et dénoncent son approche en allumant les signaux.

Au point du jour, on découvre le palais impérial d'Orianda, l'un des plus gracieux spécimens de l'architecture moscovite, puis, un peu plus loin, le château de Livadia, appartenant au comte Léon Pototsky, et, enfin, la blanche ville d'Yalta, avec sa charmante église et ses beaux ombrages. Comme on croit Yalta protégée par une forte batterie, on signale le branle-bas du combat; mais, en approchant de terre, on reconnaît l'inutilité de ces préparatifs, la ville est sans défense aucune, et nul ne s'oppose à la mise à terre des compagnies de débarquement

des deux divisions. A dix heures, la place est occupée par elles sans coup férir, et les tartares (les seuls habitants qui soient demeurés) s'empressent autour des marins alliés, leur offrent leurs services avec cordialité, et commencent par les conduire aux magasins du gouvernement. On y trouve quelques centaines d'hectolitres de farine destinée aux troupes impériales; mais cette farine est de qualité inférieure, et les agents des vivres ne la déclarent bonne que pour les chevaux. De plus, on découvre sous un tas d'étoupes et de copeaux une assez forte quantité de poudre, dont on s'empare. Le gouverneur d'Yalta, en quittant la ville, a donné ordre de brûler ces approvisionnements, afin que les *barbares*, les *païens* n'en puissent profiter ; heureusement pour lui, le garde-magasin, pauvre vieil invalide, a négligé d'obéir.

Les compagnies de débarquement sortent de la ville et vont visiter le château du prince Pototsky, dont l'intendant leur fait les honneurs; là, comme dans la ville, les officiers veillent à ce qu'aucun acte de pillage n'ait lieu et payent le vin et le bétail qu'ils font transporter à bord.

Pendant toute la nuit, des embarcations armées en guerre stationnent devant la ville et doivent donner l'alarme au cas où les cosaques, cachés aux environs, viendraient à se montrer.

Le 5, au matin, la colonne d'exploration retourne à terre; *la Mégère*, remorquant les chaloupes de guerre, est chargée de raser le rivage pour protéger les compagnies de débarquement et, au besoin, les recueillir. Cette fois, on prend la direction du château Woronzoff. Les officiers refusent l'offre que leur fait l'intendant de chasser dans le parc, où les cerfs, les chevreuils et les daims se promènent par bandes nombreuses, et ils achètent, comme à Livadia, du vin et des fruits.

La division remet à la voile et regagne son mouillage sans être inquiétée, après trois journées d'un voyage pittoresque et charmant dans le sud de la Crimée, dont les paysages rappellent les sites italiens. Les vignobles de cette contrée, plantés en cepages du Bordelais, du Languedoc, des côtes du Rhône, de la Champagne, de la Bourgogne et des bords du Rhin, fournissent deux sortes de vins blancs estimés : l'un semblable au Grave, l'autre à l'Epernay. Les habitants d'Yalta assurent même que la majeure partie du champagne qui se consomme en

Russie provient des récoltes des princes Woronzoff, Gortschakoff et Pototski.

Le 6 novembre, lord Raglan assemble sous sa tente un conseil de guerre auquel assistent les généraux Canrobert, Bosquet, Forey, Bizot, de Martimprey, Trochu, Burgoyne, England, Airey et Rose. Les vice-amiraux Bruat et Lyons y représentent les amiraux Hamelin et Dundas, retenus à leur mouillage.

Le général Canrobert résume la situation : une partie de l'armée du Danube, qu'on devait croire retenue sur le Pruth par les autrichiens et les turcs, est venue renforcer l'ennemi qui, ayant en outre reçu des troupes de l'intérieur, compte un effectif de cent mille hommes. Les journées de Balaclava et d'Inkermann ont réduit à seize mille cinq cents hommes l'armée anglaise. Si l'on donne l'assaut, nos troupes ne peuvent manquer d'être prises en flanc, et l'ennemi les décimera aisément, par suite de la nécessité où l'on sera d'affaiblir certains points de notre ligne de circonvallation, forcément étendue en raison de la configuration du sol et des exigences du siége. Dans ces conditions, convient-il d'ajourner l'assaut ou de le donner immédiatement?

A l'unanimité, les membres du conseil, se prononçant pour l'ajournement jusqu'à l'arrivée des renforts, décident qu'on fortifiera les lignes de circonvallation et que les travaux d'attaque seront continués.

Immédiatement, et profitant de ce que l'artillerie ennemie garde le silence, on commence de nouveaux ouvrages défensifs pour mettre à l'abri d'un coup de main les baies de Kamiesch et de Streletzka qui touchent les dépôts de l'armée française. Afin de couvrir les 4e et 5e divisions, on trace dans le prolongement des attaques de gauche, à l'extrémité des contre-forts, trois ouvrages consistant : 1° en une redoute de cinquante mètres, en avant de la maison du Rivage; 2° en une sorte de cavalier avec chemin couvert en avant, à organiser au moyen d'une mine; 3° en un épaulement de quarante mètres de largeur, destiné à une batterie de campagne. Dans la troisième parallèle, on établit les gradins de franchissement et l'on installe aux environs du dépôt de tranchée (maison du Clocheton) trois bataillons de réserve.

Pendant ce temps, les russes construisent, en avant du bastion du

Mât, une batterie d'un profil élevé, ayant cinq embrasures destinées à combattre nos batteries 12 et 13, et jettent devant nos parallèles, dans le cimetière et dans les grottes voisines des attaques anglaises, des tirailleurs d'élite chargés de riposter à la meurtrière fusillade de nos francs-tireurs. Un duel incessant s'engage entre eux, et de part et d'autre les pertes sont sensibles. Voici, quant à nous, ce qu'en dit le rapport du général en chef :

« Déjà plus de la moitié de nos francs-tireurs ont été atteints par le feu de l'ennemi, auquel ils ne permettent pas de repos ; mais pour un brave qui tombe, dix se présentent pour obtenir l'honorable faveur de le remplacer. Que de nobles dévouements dans cette race d'hommes, et combien on est fier de leur commander ! »

Dans la nuit du 13 au 14 novembre, la place ouvre un feu terrible contre nos retranchements ; les boulets, les obus, les bombes et les grenades pleuvent en telle quantité que toutes les divisions prennent les armes ; on pense que cette furieuse canonnade a pour but de masquer une attaque de l'armée de secours, mais il n'en est rien, et vers le matin, les batteries s'éteignent sans raison comme elles se sont allumées sans motif.

Nos troupes, remises de leur alerte, songent à se reposer, quand tout à coup éclate un violent orage. Il est six heures du matin ; la pluie ruisselle, un violent vent de sud-ouest déchire les tentes, rompt les cordes et les piquets, enlève la toiture du monastère de Saint-Georges, et renverse sur les malheureux malades les baraques qui servent d'ambulances. Les couvertures, les vêtements, les tables, les chaises, emportés par les tourbillons, volent et s'entre-choquent dans l'air ; les chevaux, à demi noyés, hennissent lugubrement dans les trous qu'on leur a creusés ; de lourdes voitures sont retournées par la tempête sens dessus dessous, et de grands arbres balayés comme de frêles fétus. Les soldats terrassés, aveuglés, roulés par l'ouragan, ne trouvent que de précaires abris sous les rochers ou derrière les fortifications. Rien ne résiste à cette trombe qui, dans sa rotation terrible, saisit tout ce qu'elle rencontre et le sème sur la vallée comme autant de feuilles ; une pluie mêlée de grêle clapote sur le sol inondé, et, par instants, la rafale l'emporte en larges

nappes sur tel ou tel point des tranchées qu'elle submerge. C'est un nouveau déluge dans toute sa majestueuse horreur.

Un courrier, dépêché du quartier général à Balaclava, revient au bout de trois quarts d'heure, après avoir failli vingt fois être enlevé, lui et son cheval, par la bourrasque. A Balaclava, la garnison, campée sur les falaises, est obligée de se cramponner aux broussailles du sol pour ne pas être lancée dans la baie; l'avenue d'acacias qui ombrage la plage tombe déracinée; le vieux chêne du corps de garde en écrase les constructions dans sa chute; l'ouragan arrache les balcons, les toitures et les émiette au loin. Les rues, transformées en canaux fangeux par la pluie, la neige et la grêle, voient grouiller pêle-mêle, des chevaux, des mulets, des chameaux et des bœufs, sans préjudice d'une population bigarrée où se confondent, comme en une nouvelle Babel, français, anglais, italiens, espagnols, grecs, turcs, arabes, bulgares, maltais, égyptiens et tartares.

Mais les ravages du camp ne sont rien en comparaison des pertes de la flotte. A Kamiesch, où l'ancrage est si abrité, si sûr, la houle entre-choque les bâtiments tandis que la tempête brise leurs agrès et emporte au loin leurs voiles; sur plusieurs points retentissent les sinistres appels du canon de détresse; c'est que tous nos navires n'ont pas le bonheur d'être amarrés à ce calme mouillage....

Le Danube sombre à dix lieues du cap Chersonèse; son équipage n'aborde qu'après des peines infinies.

Dans la baie de Katcha, la violence de l'ouragan fait échouer *le Gange*, *le Pyrenus*, *le lord Raglan*, *le Rodwell*, *le Tyrone* et treize bâtiments de commerce; heureusement ces navires sont vides.

Il n'en est pas de même des sept vaisseaux anglais, *le Kenilworth*, *le Malta*, *le Prince*, *le Progress*, *le Risolute*, *le Wanderer* et *le Wild-Dove*, qui, chargés de vivres, de munitions, d'effets chauds pour l'hiver et de vingt jours de foin, attendent à l'entrée du port de Balaclava leur tour de débarquement. On ne peut rien sauver du chargement, lorsque ces navires se brisent sur les rochers, et, de tous les équipages, quarante hommes seulement gagnent la terre, dont six des cent cinquante qui montaient le beau steamer *le Prince*.

Le Rip-Van-Wrinckle, transport anglais, coule bas en vue d'Odessa, avec deux cent cinquante prisonniers russes qu'il conduit à Constantinople.

Le Sané, à destination de Kamiesch, est atteint par l'ouragan à la hauteur du cap Chersonèse. La violence du roulis est telle qu'un canon de 30, n° 1, amarré en vache sur le gaillard d'avant, passe par-dessus le bord avec affût, pitons et palans, sans même écorcher la muraille extérieure.

Le transport français *la Constance* échoue dans les eaux d'Eupatoria; l'équipage et les troupes se réfugient près de la garnison de la ville; quant au bâtiment, il est incendié par les cosaques.

Moins heureux, le transport anglais *le Culloden*, qui se brise non loin de là, ayant à bord trente-cinq chevaux de train, trois cents caisses de munitions et trente soldats turcs, a ses matelots et ses passagers capturés par l'ennemi.

Voici le plus poignant de ces naufrages : *la Perseveranza*, du port de Livourne, frétée par le gouvernement français, transporte de Varna en Crimée le dernier détachement du 4e régiment de hussards, vingt-cinq hommes et autant de chevaux ; elle est remorquée par une frégate à vapeur dont le piston se brise et qui, reculant, la frappe avec une si rude force qu'une voie d'eau se déclare dans sa cale. Le capitaine met le cap sur une anse où il espère pouvoir débarquer, mais une saute de vent démâte sa goëlette et la jette à la côte ; alors son équipage et lui lancent à flot les chaloupes et s'y précipitent les premiers, au mépris de leur devoir ; dix hussards seulement trouvent place dans le grand canot encombré de bagages, le reste est abandonné sur le tillac, que les vagues furieuses couvrent à chaque instant. En abordant, la chaloupe donne contre des rochers et se brise ; le capitaine est noyé — juste châtiment de sa déloyale lâcheté. Les dix hussards prennent heureusement terre ; un d'eux court au port, distant de quatre kilomètres, et ramène une cinquantaine de soldats et une escouade de marins. Un triste spectacle s'offre à leurs regards ; *la Perseveranza* est couchée sur le flanc et les hussards, cramponnés au bastingage et à la cabane du roufle, sont ballottés par des lames



Dessin d'Andrieux. Imprimé par J. Best.

Combat de nuit.

monstrueuses qui soulèvent le navire et le laissent retomber sur les rochers.

Plusieurs matelots se lancent à la mer et essaient d'amarrer une corde à bord du bâtiment échoué à portée de pistolet ; le flot les repousse, et, après plusieurs tentatives infructueuses, ils se voient réduits à ce lugubre aveu :

— Ils sont perdus !

Deux des malheureux ainsi condamnés cherchent alors à se sauver seuls. Le premier se jette à la nage ; une vague l'engloutit, il ne reparaît plus. Le second se laisse glisser le long des haubans, attend le passage d'une lame et s'élance à son tour ; trois fois le flot le recouvre de son écume, trois fois il remonte à la surface, mais sans avancer, accroché qu'il est par ses éperons aux lambeaux de voilure ; enfin, dans un suprême effort, il saisit un cordage et s'y balance, suivant les oscillations du vaisseau ; pendant cinq minutes, il reste ainsi suspendu entre la vie et la mort ; c'est cette dernière qui l'emporte ; à bout de forces, le pauvre naufragé lâche le cordage et s'abîme dans les flots.

On va abandonner les autres à leur funeste sort, quand de nouveaux secours arrivent ; après de longues difficultés surmontées, on parvient à organiser le sauvetage, et sur les treize hussards qui foulent le pont croulant de *la Perseveranza*, neuf gagnent heureusement la terre. A peine y sont-ils sains et saufs que le bâtiment se partage en deux.

En outre de tous ces navires, quarante transports anglais et français, chargés d'approvisionnements et de munitions, échouent sur la côte, et, pour ne pas les laisser au pouvoir des russes, les équipages y mettent le feu avant que de les abandonner.

La perte la plus sérieuse pour nous est celle du *Pluton* et du *Henri IV*. Le premier, heurté par un transport anglais en dérive, va s'échouer sur la grève d'Eupatoria complétement désemparé. Au même instant, une violente canonnade retentit, une colonne de six mille russes attaque la ville avec six pièces de canon. Le capitaine Fisquet, du *Pluton*, commande le branle-bas de combat et dirige du côté de l'ennemi les deux bouches à feu de sa corvette, prêt à foudroyer les cosaques s'ils se pré-

sentent; mais, devant la sérieuse résistance de la ville, ceux-ci se sont déjà retirés; il ne reste donc à nos braves marins qu'à s'occuper de leur propre sauvetage, leur navire étant ensablé à quatre-vingts mètres de la plage, les bordages du pont disjoints, l'arrière et l'avant se séparant et l'entre-pont étant plein d'eau. On met le youyou à la mer; deux hommes dévoués filent à terre une ligne de loch; bientôt le va-et-vient est établi et le débarquement s'opère quatre par quatre. Le capitaine Fisquet, commandant du *Pluton*, quitte le dernier son bâtiment; dans le coup qui le frappe, il a du moins la consolation de voir tout l'équipage sauvé et de pouvoir dire avec une conscience nette que tous, admirables de sang-froid et de dévouement, ont bien fait leur devoir.

Quelques jours auparavant, le capitaine Jehenne, commandant du *Henri IV*, a écrit à l'amiral Hamelin:

« Je me considère comme en perdition sur la rade d'Eupatoria, lorsque viendra un fort coup de vent de sud-ouest. »

Ce lugubre pressentiment, éveillé par le petit nombre de matelots valides qui restent à bord, l'équipage du *Henri IV* ayant fourni de nombreux détachements pour le siége de Sévastopol et pour la garnison d'Eupatoria, ne doit pas tarder à se réaliser.

Le vaisseau qui a perdu deux ancres, l'une brisée à Baltchick en dérapant, l'autre cassée par un boulet dans le combat du 17 octobre, n'en peut mettre que quatre dehors, lorsque la tempête éclate. Toutes quatre se brisent successivement, et *le Henri IV*, jeté par la violence du flot à la côte, s'enfonce dans le sable à une profondeur de quatre à cinq mètres. Ses chalands sont coulés et ses canots échoués sur la rade d'Eupatoria, où ils ont été embarquer des bœufs. Un va-et-vient est établi; mais la grosseur des lames ne permet pas le transbordement des cent dix malades qui sont à bord; le capitaine se borne à envoyer au commandant supérieur de la garnison des munitions pour obusiers de montagne, en remplacement de celles qu'il a avantageusement consommées la veille contre la cavalerie russe. Enterré dans la grève, à soixante mètres au plus de la rive, *le Henri IV* semble une citadelle avancée de

la place et ses canons tiennent au large les détachements de cosaques qui battent les environs. Une décharge de ses caronades vient même fort à propos débarrasser du voisinage importun d'une cinquantaine de ces cavaliers l'équipage du youyou mis à terre.

Le capitaine Jehenne signale alors au *Lavoisier* de faire route vers la baie de Kamiesch, dès que le temps le lui permettra, et de prévenir l'amiral Hamelin de sa situation, en le priant d'envoyer des secours pour sauver les vivres et le matériel d'armement qu'il ne peut déposer sur une terre ennemie. Quant à lui, son parti est pris; jusqu'à ordre contraire, il n'évacuera pas son vaisseau tant qu'il en restera un morceau pour le porter et y faire flotter les couleurs nationales.

Le commandant en chef de la flotte française donne ordre de renflouer le navire ; mais la profondeur de la souille qu'il s'est creusée y met un invincible obstacle et l'on se contente d'en enlever les bouches à feu pour armer de nouvelles batteries de siége dont l'équipage fournit les chefs de pièce. Le lieutenant Las Cases et un détachement de marins demeurent préposés à la garde du bâtiment.

Quelques jours après, le capitaine Jehenne passe devant un conseil de guerre qui lui rend son épée en déclarant qu'il a fait, pour sauver son vaisseau, tout ce qui était possible à l'intelligence et aux forces humaines. L'Empereur sanctionne plus tard cette réparation d'une façon éclatante, en accordant au capitaine Jehenne le grade de contre-amiral, demandé pour lui après l'affaire du 17 octobre.

Un dernier fait démontrera éloquemment la violence de la tempête : un des vaisseaux coulés à l'entrée du port de Sévastopol est entraîné par le roulis en dehors de la digue, et les russes, afin de maintenir la clôture de leur rade, sont obligés, le 17, de sacrifier un nouveau bâtiment pour remplacer celui-là.

Le danger qu'a couru notre flotte, les désastreuses conséquences qu'entraînerait pour l'armée de terre la destruction des escadres, provoquent un conseil auquel assistent les généraux en chef et les amiraux. On y décide de ne conserver, sur le littoral criméen, que quelques vaisseaux à voiles ancrés dans les baies méridionales de la presqu'île de Chersonèse et protégés, à l'extérieur de ces mêmes baies, par

la ligne des vapeurs. On estime que l'escadre ainsi réduite suffira à la défense des mouillages et à nos communications avec les ports ottomans.

Nos travaux de défense ayant beaucoup souffert de la tempête, on s'occupe activement de réparer leurs dégradations. L'argile du sol, détrempée par la pluie, s'attache aux pieds des travailleurs et s'affaisse sous les charriots; en certains endroits, les hommes ont de l'eau jusqu'au genou; n'importe, chacun s'escrime avec ardeur, et au bout de huit jours la majeure partie du dégât a disparu. Les baraques d'ambulances et de corps de garde, les magasins et hangars de l'intendance sont reconstruits. Les turcs se creusent des huttes souterraines auxquelles, pour les mieux garantir du vent, on n'arrive que par des galeries tournantes, et où ils percent et maçonnent des cheminées en terre glaise. Les français adoptent pour leurs cuisines ce genre de construction; quant à leurs tentes, ils les abritent au moyen de claies gigantesques ingénieusement tressées avec les vignes et les treilles des environs. L'infanterie des anglais, occupée à ses tranchées, n'a guère le temps de songer à ses habitations; mais leur cavalerie et leur artillerie établissent des baraques dont l'excellente confection témoigne des progrès faits par nos alliés à l'école du troupier français.

L'armée de secours du prince Menschikoff occupe la même position à trois kilomètres de nous, le débordement de la Tchernaïa et la pluie qui ne cesse de tomber la condamnant à une immobilité absolue; des déserteurs tracent un affligeant tableau des misères auxquelles est en proie le malheureux soldat russe; pas d'abri, une nourriture mauvaise et souvent insuffisante, les fièvres, le choléra, tel est le résumé des souffrances qu'il endure.

Nonobstant ces rassurantes informations, le génie borde de retranchements et flanque de bastions et de courtines les lignes de circonvallation. D'un autre côté, on sape au pied les taillis et les broussailles qui ont facilité la surprise du 5. Cette dernière opération est signalée par un singulier épisode :

Quelques-uns des soldats préposés à l'abatage sont troublés dans leur besogne par des plaintes qui semblent monter vers eux des bas-

fonds inondés par la rivière; ils préviennent leur capitaine, et sur l'heure un détachement va à la découverte. Bientôt on trouve dans les herbes trois blessés russes qui, perdus là depuis treize jours, n'ont pas encore succombé à leurs souffrances de toute nature. Un d'eux a brouté l'herbe aux alentours après avoir épuisé le mauvais pain noir contenu dans son sac; les deux autres ont eu la force de se traîner jusqu'à un endroit où plusieurs de leurs camarades, tués dans l'action, étaient gisants, et ils ont vécu de leurs provisions.

On les transporte au camp, où on les place entortillés dans de chaudes couvertures, devant un bon feu; puis on leur donne à chacun une ration de soupe et un verre d'eau-de-vie; réconfortés par ces bons soins, les blessés peuvent répondre aux questions d'un polonais de la légion étrangère. On apprend d'eux alors que les popes et les officiers leur ont prédit mille tortures plus horribles les unes que les autres s'ils tombaient au pouvoir des païens occidentaux, ennemis de la sainte église du czar, ajoutant que ceux des enfants de l'autocrate qui mourraient dans la guerre sainte, en état de grâce, entreraient d'emblée au paradis, et que ceux en état de péché ressusciteraient.

Par ordre supérieur, ces malheureux sont transférés aux ambulances; on leur y prodigue des soins éclairés, non en pure perte, car tous les trois, — et ce n'est pas le côté le moins invraisemblable de cette merveilleuse aventure, — tous les trois guérissent.

Le lendemain, un détachement de nos grenadiers découvre, au milieu des ruines d'une chaumière incendiée par les russes, un enfant d'environ deux ans, revêtu de riches habits et ayant au cou une croix grecque en or. Porté au bivouac de la compagnie, le pauvre petit enfant trouvé est adopté par le bataillon. Un caporal éclopé par un obus lui apprend à marcher; un soldat, manchot depuis l'affaire de l'Alma, mais servant encore son pays en faisant la soupe, préside à ses repas. Pendant la nuit, on porte son berceau dans une tente. Pleure-t-il, les soldats le bercent; dort-il, eux-mêmes reposent plus tranquillement en sachant qu'il sommeille.

Rien de plus touchant que cette métamorphose du troupier en mère de famille.

« J'ai vu, dit le correspondant qui nous fournit cet épisode, des hommes auxquels le sifflement des balles dans le cimier de leur shako n'avait pas plus fait froncer le sourcil qu'à des statues, s'émouvoir et s'attendrir aux cris de cet enfant. »

En outre, les travailleurs déterrent par-ci par-là de l'argenterie, des bijoux, des pierreries enfouis par les habitants des environs de Sévastopol au moment de leur fuite et mis à découvert par l'impitoyable tracé du génie. Un jour, une caisse est ainsi exhumée ; chacun s'empresse autour de l'heureux mineur et le félicite avant de savoir même le contenu de la caisse mystérieuse ; enfin elle s'ouvre, et un coquet chapeau rose, enjolivé de blondes et de marabouts apparaît aux regards ébahis.

— J'aurais préféré un manchon, s'écrie le propriétaire du *bibi* ; n'importe c'est un compatriote ! voyez ! et il montre sur le couvercle ces trois lignes imprimées dans un élégant encadrement :

MODES,
LUCY HOCQUET,
rue de la Paix. — Paris.

Respecté, à cause de son origine, le chapeau rose est accroché à la place d'honneur sous la tente, où il sert tout à la fois d'ornement et de garde-pipe, — *utile dulci.*

Un des francs-tireurs, après plusieurs essais infructueux, *décroche* enfin le monsieur au paletot blanc dont nous avons plus haut raconté les prouesses quotidiennes, et le voit tomber en travers de sa pièce, au moment où il allait y mettre le feu.

Chaque jour, de nouveaux renforts arrivent aux alliés. *Le Napoléon* amène deux mille hommes de Constantinople ; *le Suffren*, onze cents. Trois bâtiments à vapeur débarquent au cap Chersonèse la brigade Mayran. Bref, du 13 au 24, l'armée reçoit environ vingt mille hommes, tant de Varna que de Malte et de Toulon. De plus, on organise en France deux nouvelles divisions : la 7ᵉ, général Dulac; la 8ᵉ, général de

Salles, et, par décision ministérielle, chaque régiment de ligne fournit cent soixante volontaires pour compléter les cadres des corps composant l'armée d'Orient.

Ce n'est pas tout : la jalouse sollicitude du chef de l'État a deviné les privations que l'hiver doit amener à sa suite, et de nombreux transports débarquent à Kamiesch des tentes, des cabanes, des capotes à capuchon, des paletots et des guêtres en peau de mouton, des vêtements imperméables, de grosses chaussures, etc. La vue de ces vêtements chauds et confortables transporte d'aise les destinataires qui, pour se garantir de la pluie dans les tranchées, étaient réduits à nouer leur couverture autour de leur cou. Ainsi affublés ils ressemblent plutôt aux groënlendais de Biard qu'aux troupiers d'Horace Vernet, mais ils bravent l'inclémence de l'hiver, et comme le dit un des intéressés :

— L'élégance n'est pas de saison.

En même temps les approvisionnements affluent, et bientôt chaque homme peut recevoir une ration quotidienne de vin ou d'eau-de-vie.

Quelques reconnaissances nocturnes accomplies par les russes n'ont aucun résultat, grâce à l'active surveillance de nos grand'gardes, mais les tirailleurs incommodent extraordinairement les anglais dans leurs tranchées. Ils sont parvenus à se creuser, en avant de ces mêmes lignes, de grands trous dans lesquels s'embusquant, ils prennent d'écharpe les attaques françaises et y projettent une grêle de balles. Lord Raglan, sur la demande du général Canrobert, ordonne de chasser ces tirailleurs et de les refouler vers la place.

Le 21 novembre, à la nuit, un détachement de cent hommes du 1er bataillon de la brigade de chasseurs à pied (*rifle-brigade*), commandé par le capitaine Tryon, s'avance en silence jusqu'à trente mètres des embuscades et se précipite à la baïonnette sur les tirailleurs. Le capitaine Tryon, à la tête de la colonne, s'est lancé au plus fort de la mêlée, et sa voix tonnante encourage ses soldats. Vainement les russes résistent, ils sont repoussés jusqu'au Grand-Dock; arrivés là, leurs clameurs avertissent les canonniers de la place, et presque aussitôt la mousqueterie tonne sur toute la ligne, mais les riflemen sont maîtres de la position. A trois reprises, l'ennemi essaye de reconquérir le terrain qu'il a perdu,

et par trois fois il recule devant la fusillade et les baïonnettes anglaises. Malheureusement ce brillant fait d'armes coûte la vie au capitaine Tryon, qui l'a accompli avec autant de bonheur que d'audace. Cette mort est une perte pour nos alliés. Officier distingué, le capitaine Tryon passait à bon droit pour un des plus habiles tireurs de l'Angleterre, et à la bataille d'Inkermann, suivi de deux chasseurs qui lui chargeaient deux carabines, il avait à lui seul couché à terre une soixantaine d'ennemis.

Le général Canrobert va remercier lord Raglan du concours intrépide de ses troupes, et publie un ordre du jour où on lit ce paragraphe :

« J'ai voulu rendre hommage devant vous à la vigueur avec laquelle s'est accompli ce hardi coup de main, qui a malheureusement coûté la vie au vaillant capitaine Tryon. Nous lui donnons les regrets dus à sa fin glorieuse; elle resserrera les liens de loyale confraternité d'armes qui nous unissent à nos alliés. »

Pendant la nuit du lendemain, les russes cherchent à leur tour à débusquer les anglais du point conquis la veille; mais le lieutenant Patrick Robertson, à la tête d'un détachement du 4e régiment d'infanterie anglaise et d'un groupe de tirailleurs du 57e régiment, les charge si vigoureusement qu'ils renoncent à leurs projets d'envahissement, au moins pour cette nuit.

En dehors des attaques à main armée, l'ennemi nous harcèle d'espions qui se portent principalement du côté des anglais, trouvant les sentinelles de ces derniers plus accessibles que les nôtres. Il en résulte certains dommages, et lord Raglan adresse aux factionnaires un ordre du jour dont nous extrayons ces lignes :

« Le commandant des forces a lieu de penser que les sentinelles avancées ne sont pas assez promptes à arrêter ceux qui viennent à elles du côté de l'ennemi ni à tirer sur ceux qui ne leur répondent pas d'une manière satisfaisante. Des hommes à pied et à cheval ont pu s'approcher tout près des sentinelles sans avoir à répondre à des *Qui vive?*

ou avoir essuyé le feu des sentinelles. Les seules personnes qui puissent s'approcher des sentinelles du côté de l'ennemi sont les déserteurs et les parlementaires; mais il faut leur faire faire halte et ne pas les laisser arriver sans qu'un détachement du piquet soit venu les reconnaître. Lorsque des patrouilles s'avancent sur leur front, ou lorsque des officiers vont reconnaître, il faut en prévenir les sentinelles; et tout ceci doit leur être expliqué catégoriquement lorsqu'on les pose.

» Lorsqu'on enterre les morts, il suffit aux soldats employés à ce service d'arborer un drapeau noir pour que l'ennemi ne tire pas sur eux. »

A la fin de novembre, toutes nos nouvelles batteries sont achevées et armées avec des gros mortiers envoyés à Kamiesch par le gouvernement ottoman, sur la demande du général Canrobert. De son côté, lord Raglan a reçu du gouverneur de Malte la presque totalité des mortiers de l'île.

La dépêche suivante du commandant en chef de l'armée d'Orient au maréchal ministre de la guerre offre un excellent résumé de la situation :

« Devant Sévastopol, 28 novembre 1854.

» MONSIEUR LE MARÉCHAL,

» Le temps s'améliore, et c'est une circonstance qui est loin d'être sans intérêt pour nos opérations. Une pluie continuelle et l'état des chemins sur les plateaux où nous sommes établis avaient augmenté considérablement les difficultés des transports de vivres et de matériel. Un rayon de soleil va réparer tout cela, et nous allons reprendre nos travaux avec un redoublement d'activité.

» L'ennemi met de son côté à profit ces intermittences forcées pour augmenter ses moyens de défense, ainsi que nous pouvons le constater. Jusqu'à présent il a cherché avant tout à nous intimider, et jamais on n'a vu une pareille consommation de poudre et de boulets; nos officiers d'artillerie calculent qu'ils ont tiré pour cet objet, depuis notre arrivée sous les murs de Sévastopol, quatre cent mille coups de canon et brûlé un million deux cent mille kilogrammes de poudre. On peut se faire une idée, d'après cela, des approvisionnements accumulés depuis longtemps dans la place. Nous remarquons cependant que leur artillerie est plus économe de son tir, et particulièrement que celui des projectiles creux a beaucoup diminué. Le chiffre de nos tués ou blessés ne dépasse pas quinze par jour.

» L'armée du prince Menschikoff se maintient sur la défensive. Elle couvre ses positions d'ouvrages défendus par des pièces de marine, et il semble acquis que, jusqu'à nouvel ordre, elle a renoncé à rien entreprendre contre nous.

» Pendant ce temps, notre position s'améliore sous tous les rapports. Les renforts nous arrivent, et nos régiments de zouaves, comme tous ceux qui sont originaires d'Afrique, présentent surtout un ensemble des plus satisfaisants. Nos approvisionnements ont pris de grandes proportions, et je me trouve dès aujourd'hui en mesure de distribuer aux troupes une ration quotidienne de vin et d'eau-de-vie. C'est un point très-important, qui nous épargnera bien des maladies et sauvegardera nos effectifs.

» D'autre part, les vêtements d'hiver nous arrivent, et déjà la capote à capuchon, le paletot en peau de mouton dominent dans nos camps. Le soldat supportera noblement et courageusement l'épreuve de la mauvaise saison, se voyant ainsi l'objet de soins nouveaux pour lui et qui témoignent de tant de sollicitude pour sa situation de la part de l'Empereur et de son ministre.

» Le gouvernement turc m'a promis six mille tentes coniques, qui sont fort recherchées ici, parce qu'elles résistent mieux que les nôtres aux vents très-violents de nos contrées.

» Je puis vous assurer, monsieur le maréchal, que l'armée devient d'une rare solidité, et vous ne sauriez imaginer à quel point nos jeunes gens, tout à coup mûris par la grandeur de la lutte, deviennent de vieux soldats. Vous n'auriez pas vu, sans un vif sentiment de satisfaction, des lignes déployées rester calmes et immobiles sous un feu de canon que lord Raglan m'a déclaré être supérieur à celui qu'il avait entendu à Waterloo.

» Je vous donne ces détails parce qu'ils ne peuvent manquer de vous intéresser vivement, de vous rassurer en même temps, enfin de vous donner la mesure de la confiance que m'inspirent mes troupes.

» Les nouvelles divisions trouveront ici des aînées qui leur donneront de bons exemples.

» Veuillez agréer, etc.

« *Le général en chef*, CANROBERT. »

CHAPITRE IX.

Sortie russe du 1er décembre. — Autres du 2 et du 5. — Arrivée du général de Montebello. — Décision du 22 novembre. — Situation générale. — Souffrances des anglais. — Déplorable administration des turcs. — Rigueurs de l'hiver. — L'amiral Bruat dans la passe de Sévastopol. — Les parlementaires ; lettre d'Osten-Sacken ; décision prise. — Sorties du 11 et du 20. — Belle conduite du 2e bataillon du 4e léger. — Ordre du jour du général Forey. — Les infernaux. — Épisodes. — Reconnaissance du général d'Allonville. — L'amiral Hamelin remet le commandement de la flotte française au vice-amiral Bruat. — L'amiral Dundas cède le commandement à l'amiral Lyons. — Les Turcs à Eupatoria. — Dépêche du général Canrobert. — Maladie du prince Napoléon. — Reconnaissance du général Morris. — Coups de main des 28 et 31 décembre. — Distribution solennelle des récompenses.

(Décembre 1854.)

Le 1er décembre, à huit heures du soir, l'obscurité est profonde et le tumulte des rafales domine tous les autres bruits ; un fort détachement russe sort de Sévastopol par la batterie du Jardin, point le plus rapproché des attaques françaises, et s'avance en silence. Il n'est plus qu'à une quarantaine de mètres lorsqu'on le signale, mais avant que nos soldats soient en mesure de les recevoir, les russes touchent nos tranchées, plusieurs même escaladent les parapets. Ce semblant de succès leur coûte cher, car tout ce qui est entré dans nos lignes y tombe sous la baïonnette, et nos troupes franchissant à leur tour les ouvrages, se

ruent furieusement sur l'ennemi, qui nous laisse une centaine d'hommes, tant morts que prisonniers, et regagne la place à toutes jambes, protégé dans sa retraite par la mousqueterie des forts.

La même nuit, à une heure du matin, les russes sortent de nouveau dans l'espoir de venger leur échec, mais il en est d'eux comme de leurs devanciers.

Le lendemain, toujours à la faveur des ténèbres, une colonne commandée par un officier, s'introduit dans les cheminements de la deuxième à la troisième parallèle; un détachement du 39e la met en fuite. Au nombre des morts de l'ennemi figure l'officier commandant la sortie.

Les déserteurs, qui chaque jour se réfugient au camp français, annoncent l'arrivée de chasseurs du Caucase, auxquels on a confié la mission de multiplier les attaques contre les ouvrages avancés. Le dépôt de tranchée, bien et dûment averti, se tient sur ses gardes; malgré les fatigues qui doivent en résulter, la plus grande surveillance est recommandée aux petits postes, et l'on attend patiemment les redoutables partisans qui veulent réduire à néant les défenses si péniblement conquises sur la nature ingrate du sol. A ce moment, la force active du corps de siége se compose de vingt-deux mille neuf cent soixante-cinq hommes ; l'effectif des bataillons de garde à la tranchée est environ de quatre mille et l'artillerie et le génie fournissent quotidiennement de quinze à dix-huit cents travailleurs.

Le 5, vers dix heures du soir, six compagnies d'infanterie russe marchent sur nos lignes; le 1er bataillon du 39e, commandé par le capitaine Paris, les reçoit par une fusillade à bout portant qui calme leur ardeur et leur imprime un mouvement rétrograde dont l'obscurité protége la rapide allure.

Le général de Montebello est arrivé au camp; il a remis au général Canrobert la lettre de l'Empereur que nous avons citée au chapitre précédent, et en même temps la décision impériale du 22 novembre, en vertu de laquelle le commandant en chef de l'armée de Crimée peut décerner des décorations, des médailles et nommer aux différents grades vacants, y compris celui de chef de bataillon, afin que les

actes de bravoure et les généreuses actions soient instantanément récompensés.

En outre, investi de pouvoirs extraordinaires vis-à-vis des autorités civiles, militaires et maritimes, le général de Montebello a reçu de l'Empereur une mission de haute confiance, celle de tout voir par ses yeux et de s'enquérir des moindres besoins de l'armée. Déjà, à son passage à Constantinople, il a obtenu du Sultan la transformation en hôpital français du palais de l'ambassade russe. Au camp, sous la conduite des généraux Canrobert et Bizot, il inspecte minutieusement les travaux défensifs accomplis, et ceux en préparation ; il visite les ambulances, où il laisse, au nom de l'Empereur, de fortes sommes pour le soulagement des malades et des blessés, et repart pour Constantinople, après avoir vainement essayé d'obtenir de lord Raglan son opinion personnelle sur les éventualités de l'avenir.

C'est qu'aussi la situation des anglais est vraiment désastreuse. Les privations de toutes sortes s'ajoutent aux fatigues excessives pour décimer leur vaillante armée.

Les corps cantonnés à Balaclava sont les seuls qui ne souffrent point. Au début de l'occupation, officiers et soldats se rendaient à bord des transports, et, l'argent à la main, achetaient jambon, viandes fraîches, vins ou liqueurs, mais depuis qu'un cantinier de Péra a, en quatre jours, réalisé un bénéfice de trente-six mille piastres sur une cargaison d'assez mince valeur intrinsèque, nombre de capitaines caboteurs ont obtenu du colonel Daveney, commandant la ville, l'autorisation d'ouvrir des boutiques dans les principales rues et, depuis lors, Balaclava n'est plus qu'un immense marché où la garnison trouve tout ce qu'elle peut désirer.

Mais, situé à trois heures de distance de la ville, le camp ne se ressent en rien de l'abondance qui y règne ; la route, détrempée par les pluies et détériorée par un perpétuel va-et-vient, n'est qu'un océan de boue dans lequel les arabas s'enfoncent jusqu'au moyeu et les hommes jusqu'au genou, et tandis que des masses de provisions encombrent les magasins de Balaclava, les troupes du camp sont réduites à la demi-ration et au quart de ration. Aussi comptent-elles des hommes littérale-

ment morts de faim. La brigade de soldats de marine, entre autres, après une semaine de demi-ration, reste deux jours sans recevoir aucune espèce de vivre, ni pain, ni biscuit. Le manque de bois fait que le soldat ne peut utiliser le café vert qu'on lui distribue et mange crue sa ration de porc salé; il en résulte une dyssenterie scorbutique qui se propage rapidement et enlève de nombreuses victimes. Il faudrait des citrons, de la viande fraîche et des légumes pour extirper le mal dans sa racine, mais l'imprévoyance de l'administration a tout négligé.

Si le reproche que nous formulons là est grave, nous sommes en mesure d'en établir la justice au moyen de preuves réitérées. Nous n'en citerons qu'une, elle est concluante :

Le camp possède des huttes seulement pour deux cents hommes ; le reste couche sous la tente, c'est-à-dire dans la boue, au froid, à la pluie, à la neige ! Le duc de Newcastle frète un bâtiment de commerce et l'envoie à Balaclava avec un fort chargement de baraques en bois. Le capitaine s'adresse tour à tour pour sa livraison à l'état-major, au commissaire général qui se le renvoient mutuellement, sans rien décider. Un matin, le commissaire du port lui signifie qu'il entrave depuis longtemps lé débarcadère et le somme de quitter le quai. Le capitaine revient à Constantinople. Là, il avertit de sa mésaventure l'ambassadeur anglais qui lui ordonne de retourner à Sévastopol. Le marin obéit; mais pour éviter cette fois toute lenteur et tout mauvais vouloir, il avise bien et dûment lord Raglan et le commissaire général de l'arrivée et de la livraison des baraques, dépose ces dernières sur la plage, sans s'inquiéter de ce qu'elles y deviendront, et s'éloigne d'un mouillage dont il a apprécié l'équivoque hospitalité. Les baraques restent trois jours à la place où on les a empilées, mais le quatrième, un highlander qui manque de bois prend une porte ; son camarade s'empare d'un volet; les cloisons y passent à leur tour ; puis, ce premier pas fait, le chapelet s'égrène jusqu'au dernier morceau, et, des baraques destinées à garantir les anglais des intempéries, il ne reste bientôt qu'un nuage de fumée au-dessus des marmites de leurs bivouacs.

Un correspondant du *Morning-Herald* écrit à la date du 12 décembre :

« Nos soldats ne sont plus que de véritables spectres, les ombres de ce qu'ils étaient en arrivant, et au défaut de nourriture, à l'excès de fatigue, viennent s'ajouter, par une conséquence naturelle, les maladies qui se propagent d'une manière alarmante. Hier, la route qui mène de notre camp à Balaclava était entièrement couverte de mules que nous avaient prêtées les français pour transporter ceux de nos malades qui doivent être embarqués pour Scutari, Malte ou l'Angleterre. Mille deux cent six hommes ont été ainsi conduits à Balaclava. Sur ce nombre, il en est la moitié que nous ne reverrons jamais, au moins ici, et les autres ne seront pas avant trois ou quatre mois en état de reprendre leur service. Ces mille deux cent six malades représentent à peu près le contingent de quatorze jours, non compris ceux que les ambulances transportent journellement en grand nombre à l'hôpital général de Balaclava, ni ceux qui sont traités dans les hôpitaux que possèdent au camp même les divers régiments. »

On comprend que les effectifs, ainsi réduits par la maladie, soient accablés de besogne; et en effet, chaque homme valide est constamment de tranchée ou de garde, et la fatigue est telle que les soldats se couchent dans la boue et s'y endormiraient sans la vigilance des officiers.

Voici, d'après des lettres publiées en Angleterre, la situation de certains régiments :

« Nous sommes réduits à un effectif de trois cent soixante hommes sur plus de mille que nous avons eus successivement en Crimée, en comptant les renforts venus d'Angleterre.

» Tel est le relevé de notre contingent actuel :

» Hommes en état de faire leur service. . .	313
» Malades au camp..	134
» Id. à Scutari ou à Balaclava.	309
	756

» Nous avons perdu par le froid, l'humidité et la faim, depuis le débarquement, cent cinquante-deux hommes. »

Il résulte des mêmes correspondances que le service des hôpitaux n'est pas mieux organisé que celui des camps :

« Les malades arrivent des tranchées ou des piquets à l'hôpital moribonds, et nous ne pouvons leur rendre ni la chaleur ni la vie, car nous sommes sans feu ; nous ne pouvons les coucher que sur le sol humide. Nous manquons des médicaments nécessaires ; on l'a dit bien des fois déjà, mais les choses sont restées les mêmes. Que peuvent devenir les malades? Nous manquons de bois : on en a distribué ces jours-ci aux troupes sous forme de ration quotidienne; mais je vous assure que nous n'en avons pas eu une once pour l'hôpital. »

Les turcs souffrent également. Leurs administrateurs ne s'en préoccupent pas ; l'indifférence est même poussée si loin qu'il serait impossible au directeur du personnel d'établir même approximativement la situation et de dire ce qui reste des vingt-cinq mille hommes envoyés en Crimée par la Porte Ottomane, depuis le mois de septembre. On ne tient de comptabilité que pour les chevaux. Les gardiens des écuries, à mesure des décès, coupent les oreilles des animaux morts, les mettent dans un sac, et vont quotidiennement exhiber leur récolte sur la table du commissaire général, qui leur en délivre un reçu.

Notre service de santé prend heureusement sous sa protection les malades et les blessés turcs, que leurs médecins soignent fort mal, — attendant l'autorisation du colonel-commandant pour pratiquer une amputation, quelle qu'en soit l'urgence, — et grâce à la charité française, la mortalité diminue chez nos pauvres alliés.

Nos troupes, aux prises avec l'hiver, en combattent par tous les moyens possibles la mauvaise influence.

Une route empierrée, flanquée d'un fossé et sous laquelle un égout est ménagé pour l'écoulement des eaux, relie le camp à la baie de Kamiesch ; des files de mules, des convois d'équipages militaires la sillonnent incessamment. Les terrassiers, les charrons, les charpentiers, les forgerons, fournis par les compagnies d'ouvriers, ont couvert la grève d'ateliers, de hangars, de magasins et d'ambulances ; des

embarcadères ont été construits pour la cavalerie, l'infanterie et les marchandises ; au bord de la mer, s'élèvent les bureaux et les magasins d'administration ; de nombreux transports chargés de vivres et d'approvisionnements viennent à chaque instant y déposer leurs cargaisons. C'est une animation sans relâche, un va et vient perpétuel.

Au loin, veillent *le Jean Bart*, *le Panama* et *le Vauban*; *la Pomone* garde l'entrée du port, et, sous la protection des batteries installées sur les promontoires du sud et du nord, stationnent *l'Alger*, *le Marengo*, *le Montezuma* et *le Montebello*, portant pavillon de l'amiral Bruat.

Des fours construits par l'intendance cuisent le pain que des détachements spéciaux boulangent du matin au soir ; les *romaniers* (bouchers militaires) dépècent la viande et la distribuent aux escouades ; les vivres secs (salaisons, biscuit, riz, café, sucre), sont emmagasinés par les soins des employés aux subsistances, ainsi que les effets de campement et d'habillement, et distribués aux corvées de régiments sur la présentation de bons émanés de l'intendance militaire. En apparence, c'est un pêle-mêle, un fouillis à ne pas s'y reconnaître, mais au fond rien de mieux ordonné.

A côté des baraques de l'administration et dans la principale rue de la ville, celle *du Commerce*, les cantiniers, des maltais et des allemands ouvrent des cafés, des restaurants, des boutiques de denrées alimentaires qui ne rachètent point par le bon marché l'infériorité de leurs produits, comme le prouve ce prix courant :

Vin.	2 francs le litre.
Pommes de terre	90 cent. le kilogramme.
Haricots	70 cent. le kilogramme.
Sucre.	4 fr. le demi-kilogramme.
Une bougie.	1 franc.

Et, comparativement aux autres, tous ces articles sont à très-bas prix !

Matin et soir nos soldats mangent la soupe et, deux ou trois fois par jour, ils prennent du café dans lequel ils émiettent du biscuit, ce

qui lui donne une consistance nutritive et réconfortante. Nos alliés pourraient faire de même, mais ils professent un souverain mépris pour la soupe et le café.

En résumé, le nombre des soldats anglais disponibles ne dépasse pas le chiffre de seize mille, malgré les renforts envoyés : quant à la cavalerie, elle est réduite à six cents hommes par suite des pertes en chevaux. La mortalité est grande aussi dans nos attelages de trait et dans nos chevaux de dragons ; ceux des chasseurs d'Afrique résistent mieux.

Du côté de la Quarantaine, dont le fort est dans un déplorable état et ne semble pas devoir résister à une attaque sérieuse, nos ouvrages sont à peine distants de cent cinquante mètres des batteries russes. La surveillance des gardes de tranchée est si constante que les nocturnes sorties des russes se bornent, pour nos travailleurs, à d'inoffensives reconnaissances. Les troupes nouvellement arrivées ont réclamé le privilége d'occuper ces postes dangereux et s'y comportent bravement.

— Les conscrits se font la main ! disent les anciens.

Les anglais travaillent aussi avec ardeur, mais leur marche est bien plus lente que la nôtre. N'ayant pas, comme nous, des trains d'équipages militairement organisés, ils en sont réduits aux ressources du pays qui se trouvent insuffisantes pour conduire aux emplacements désignés les bouches à feu et le matériel des approvisionnements. Cependant ils achèvent d'établir sur les crêtes d'Inkermann une batterie de huit pièces de 32 qui domine le port et les batteries de terre.

Quant à l'armée russe, elle a, tant dans Sévastopol qu'aux environs, huit divisions d'infanterie, comprenant la totalité, moins une (la dix-huitième), de celles qui forment les 4e, 5e et 6e corps d'armée, quatre bataillons de cosaques de la mer Noire et un grec. En admettant les diminutions résultant des fatigues, combats et maladies, cette armée s'élève à soixante-dix mille hommes, plus douze mille des équipages de la flotte formant la garnison de la place.

Dans la nuit du 5 au 6, le corps du général Liprandi quitte ses positions de Balaclava, à cause du débordement de la Tchernaïa qui inonde son camp, et passe sur la rive droite de cette rivière, après avoir incen-

dié les vastes cantonnements en bois qu'il avait dressés pour hiverner.

L'ennemi, par suite de ce mouvement et du développement que lui permet de prendre l'arrivée de l'avant-garde des 2e et 3e corps, a sa droite vers le fort du Nord, son centre depuis Inkermann jusqu'à Makensie, et sa gauche depuis ce dernier point jusqu'au village de Tchorgoun. La cavalerie, évaluée à dix mille chevaux, est sur la rive droite du Belbeck et du côté d'Eupatoria. L'artillerie est considérable. Les approvisionnements des russes leur viennent par Kertch et Arabat, d'où une bonne route conduit par Karasoubazar à Simphéropol, centre des magasins de vivres de l'armée de Crimée.

Le 6 décembre, à une heure vingt minutes, la frégate *le Wladimir*, et la corvette à vapeur *la Chersonèse*, sous les ordres des capitaines Boutacoff et Roudnew, cinglent vers la baie de Streletzka, comme pour attaquer nos bâtiments placés en vedette. Le capitaine Devaulce, de l'aviso *la Mégère*, signale les deux bâtiments et se porte à leur rencontre avec *le Vautour*, *le Terrible*, *le Vauban*, *le Caton*, *le Panama*, et *le Jean Bart*. Devant des forces aussi imposantes, les deux navires russes se retirent en lâchant quelques bordées inoffensives.

L'amiral Bruat, concluant de cette sortie qu'une passe existe dans la rade, propose à quelques officiers d'aller à la découverte. L'entreprise est périlleuse, on n'en accueille l'idée qu'avec plus d'enthousiasme. La nuit venue, les hardis explorateurs montent dans des chaloupes et nagent en silence vers la passe qu'ils franchissent; la chaloupe du *Charlemagne* sur laquelle se trouve l'amiral Bruat touche la chaîne qui ferme le port militaire, mais le jour commence à blanchir à l'horizon, les sentinelles donnent l'alarme et une pluie de projectiles s'abat dans les vagues autour de la petite flottille qui regagne l'escadre à force de rames.

Pas un homme n'est atteint; la seule chaloupe du *Charlemagne* éprouve quelques avaries sérieuses.

Aucune règle n'ayant été fixée pour les parlementaires, aucun emplacement spécial désigné, la proximité de nos avant-postes fait que cette incertitude est toute à notre désavantage. Le général Canrobert écrit à ce sujet au général Osten-Sacken, en lui demandant de réglementer les

formalités à observer pour les communications entre les deux armées. Voici la réponse de l'officier russe :

« MON GÉNÉRAL,

» Partageant complétement l'opinion émise dans la lettre de Votre Excellence, datée du 11 décembre, je viens vous proposer la mesure suivante pour éloigner dorénavant tout malentendu entre nos parlementaires.

» Les officiers qui, désormais, seront expédiés comme tels de la ville se présenteront, avec pavillon blanc et trompette à l'angle du mur d'enceinte du cimetière, à notre flanc droit, le plus proche de la mer et de nos ouvrages.

» Veuillez, si vous acceptez mes propositions, prendre les mesures nécessaires, afin que tout parlementaire venant de votre part ait à se présenter à l'angle opposé du même mur, le plus proche de vos travaux ; ces officiers pourront alors se rapprocher l'un de l'autre, le long du mur, aux extrémités duquel ils seront rendus tous les deux. C'est là, et nulle part ailleurs, que se tiendra entre eux toute conférence nécessitée par les circonstances.

» Je vous prie, mon général, d'agréer l'expression des sentiments distingués que je vous porte,

« B. DMITRY OSTEN-SACKEN. »

La mesure est ainsi adoptée, et à partir de ce jour, les parlementaires se rencontrent à l'angle du cimetière.

Chaque nuit est signalée par des sorties russes. Comme tous ces engagements se rèssemblent, nous ne citons que les principaux.

Le 11, à minuit, l'ennemi sort par le bastion du Mât et marche sur notre troisième parallèle. L'avant-garde, conduite par un enseigne de vaisseau, et munie de deux obusiers de montagne, décharge presque à bout portant une volée de mitraille sur notre droite, mais les compagnies d'élite l'attendent de pied ferme et la culbutent vigoureusement. L'attaque du corps principal est plus importante : le major Golowinski, commandant du bataillon n° 2 d'infanterie de la mer Noire, s'élance, à la tête de ses cosaques, sur la gauche de nos tranchées que défendent des troupes récemment arrivées et non encore familiarisées avec la tactique russe. Pris à l'improviste, au milieu de l'obscurité, nos conscrits cèdent au premier choc et rentrent dans l'intérieur de la parallèle, étourdis des sauvages hourrahs de l'ennemi et de la violence de son assaut; mais le premier frisson passé, ce frisson à fleur de peau qu'éprouvait Henri IV à chaque nouvelle affaire, ils s'arrêtent à la voix du capitaine Clément, et, guidés par ce brave officier, repoussent les assail-

lants à la baïonnette, avec l'aide d'un détachement de travailleurs du 22e léger.

L'ennemi rentre à Sévastopol, emmenant prisonnier le lieutenant Martin, et après avoir enlevé trois petits mortiers turcs dans la batterie mobile. Il laisse une vingtaine de morts et de blessés dans la tranchée et sur le terre-plein. Le capitaine Clément, qui s'est battu comme un lion, et auquel on doit l'heureuse issue de l'engagement, a reçu trois coups de baïonnette.

Le lendemain, vers neuf heures du soir, deux mille russes partent de la batterie du Jardin, longent les lignes françaises qu'ils prévoient sur leurs gardes et vont attaquer en flanc les batteries anglaises. Le feu roulant qui les accueille les décide à une retraite immédiate et précipitée.

Indépendamment de ces sorties, dont s'inquiètent nos travailleurs, l'ennemi lance chaque nuit sur nos tranchées une abondante distribution de boulets, de bombes et d'obus. Nos soldats connaissent, au son de la pièce, quel est le projectile qu'on leur envoie, et lorsqu'ils sont derrière les parapets, sauf la bombe qui peut venir tomber dans la tranchée, ils ne craignent rien. L'enjouement national ne se dément pas en face du danger, et chaque espèce de projectile est baptisée d'un nom assez bien en rapport avec son effet ou avec sa forme.

Quand c'est la mitraille qui tombe avec un bruit analogue au trot d'un escadron, il se trouve toujours un plaisant pour crier :

— Fantassins, ne craignez rien, c'est la cavalerie !

— Attention ! voici le bouquet ! dit-on, si c'est une gerbe de grenades qui éclate.

Enfin, si c'est une bombe qui arrive comme une énorme boule de feu et annonçant son approche par un *fiou-fiou* significatif, ce cri vole de groupe en groupe :

— Gare la marmite !

Chacun s'écarte de la direction du projectile, se jette à plat ventre et ne se relève qu'après l'explosion,

Les services rendus par les francs-tireurs déterminent la création de trois compagnies d'élite, composées chacune de cent cinquante

hommes, sous le nom d'*Eclaireurs volontaires*. Le but de cette organisation est :

1° De connaître tout ce qui se passe en avant des retranchements de l'ennemi ;

2° D'être prévenu des sorties et de les inquiéter ;

3° D'enlever tous les postes, partis, etc., qui sont en dehors de la place ;

4° De détruire tous les abris des tirailleurs russes, les obstacles qui pourraient s'opposer à la marche de nos colonnes, d'attaquer les fougasses et d'enclouer les pièces, etc.

Pour cela, les compagnies sont subdivisées en trente brigades de cinq hommes ; chaque officier de la compagnie a dix brigades dont cinq en réserve et cinq placées en avant dans les points les plus favorables pour observer les mouvements de l'ennemi.

Lorsqu'il y a à faire un coup de main de peu d'importance, mais qui demande de la promptitude, les officiers doivent se servir des brigades qu'ils ont en réserve, sous la main, sans cependant déranger les petits postes déjà placés en avant des tranchées.

Pour une opération de quelque importance, il appartient au génie commandant d'aviser.

Le service des éclaireurs se divise en deux parties bien distinctes qu'il ne faut pas confondre.

La première, invariable : celle des petits postes placés çà et là, en avant des tranchées, qu'il faut toujours y maintenir; c'est là le service de toutes les nuits, qui ne doit pas avoir d'interruption.

La seconde, celle des coups de main, composée de plusieurs brigades, peut se modifier suivant les circonstances; le commandant du génie de service a droit d'en réclamer l'exécution.

Le général Canrobert demande, pour ce périlleux service, des hommes de bonne volonté, et à cet effet, on ouvre des listes dans chaque régiment. Le nombre des signataires est si grand que force est de faire un choix. La première division fournit la première compagnie; la seconde et la troisième se recrutent dans le reste de l'armée.

L'organisation des éclaireurs volontaires est complétement terminée

le 17 décembre, et le lendemain, les compagnies commencent leur service.

Elles unissent tant d'audace à tant de bravoure que bientôt on ne les nomme plus que les *Enfants perdus* ou les *Infernaux*. Un officier de ces hardis volontaires décrit ainsi leurs expéditions :

« Quand la nuit est bien complète, chacun passe par-dessus la tranchée et s'avance en silence, pose son fusil en avant, le rejoint, puis le repose plus en avant et ainsi de suite, toujours à quatre pattes. Les officiers dirigent la marche : quand ils sont près de l'embuscade, au cri de : *A la baïonnette!* tout le monde se dresse, s'élance, franchit l'obstacle; puis, à grands coups d'épaule et de crosse, la muraille est renversée avec un grand fracas de pierres. Alors, on rentre au galop sous la mitraille que la place envoie toujours trop loin. Voilà tout le secret : du silence, de la baïonnette, puis, vainqueurs ou découverts, une rentrée au galop. »

Dans la nuit du 20 au 21, tandis qu'une colonne russe, commandée par le capitaine de corvette Hinski, longe, tambours et trompettes en tête, les lignes françaises, un autre détachement plus considérable se glisse en silence sur la gauche des anglais et cloue à terre, à coups de baïonnette, les hommes de piquet endormis dans leurs couvertures. Le factionnaire du 7ᵉ régiment de fusiliers tire en criant : Aux armes ! Tandis qu'il se replie, et essaye de recharger sa carabine, la baguette s'embarrasse dans ses jambes et le renverse. Les russes le prennent, ainsi que trente-deux soldats et trois officiers. Ils emportent en outre les fusils et les couvertures. De là, ils envahissent la tranchée, mais la garde, sous les ordres du lieutenant-colonel Waddy, après une lutte acharnée de trois quarts d'heure, réussit à les en chasser.

La colonne du capitaine Hinsky, honteuse de son inaction quand la fusillade tonne à l'autre extrémité, après s'être approchée de divers points où elle a trouvé la défense en bon état, se décide enfin à attaquer un ouvrage en construction et surnommé le T, à cause de sa forme. Le 2ᵉ bataillon du 5ᵉ léger y est de garde. Le chef de bataillon Courson,

qui le commande, a fait coucher tous ses hommes sur les parapets, en ordonnant un silence complet et une immobilité absolue.

Abusés par ce calme, les russes croient le poste du T endormi, et s'élancent résolûment à l'assaut, mais soudain les parapets se garnissent, et une fusillade à bout portant rejette au bas des talus l'ennemi qu'une charge à la baïonnette achève de mettre en déroute.

Dans son ordre du jour du lendemain, le général Forey s'exprime ainsi sur ce fait d'armes :

« Je suis heureux de signaler au corps de siége la bonne contenance du 2e bataillon du 5e léger, dont je rends compte au général en chef; et, afin de l'en récompenser, je donne des ordres pour qu'il concoure à l'avenir, avec les plus vieux régiments, à la garde de nos postes les plus exposés aux entreprises de l'ennemi. »

Le génie, en prolongeant les cheminements vers la gauche dans le sens parallèle aux défenses de l'ennemi, gagne le fond de la baie de la Quarantaine, et nos troupes occupent le lazaret sur la rive méridionale de cette baie. Par malheur, les anglais n'avancent pas; le général Canrobert met vainement à leur disposition, litières, cacolets, chevaux de trait et de bât; l'embarras que leur causent leurs nombreux malades arrête les travaux; et le plus déplorable, c'est que cette fâcheuse situation est connue de l'ennemi.

Le 20, dans la matinée, un millier de fantassins écossais et turcs sortent de Balaclava par la droite de nos positions et explorent les hauteurs qui s'étendent vers la vallée de Baïdary. Ils y rencontrent un poste de cosaques qui s'enfuit en leur abandonnant sa batterie de cuisine.

Le même jour, à la même heure, le 4e régiment de chasseurs d'Afrique et le 6e dragons, sous les ordres du général d'Allonville, marchent vers la redoute du mont Canrobert qu'un peloton de tirailleurs escalade, soutenu par le 4e escadron; à peine au faîte, nos éclaireurs se trouvent en face d'un détachement d'infanterie qu'ils rejettent dans le ravin. Le capitaine d'état-major Saget, chargé de reconnaître le terrain,

remplit sa mission en poussant du village de Camara jusqu'à celui de Tchorgoun, sans être inquiété par les groupes de cosaques et d'infanterie qui se montrent sur la route de la vallée.

Du rapport du capitaine Saget il résulte qu'il n'y a plus sur la rive gauche de la Tchernaïa que des postes ennemis observant de loin nos positions. Les renforts de troupes turques envoyés par Omer-Pacha à la garnison d'Eupatoria ont évidemment décidé les russes à reporter leur ligne d'opération de Pérékop à la presqu'île de Tchougar.

Le 21, le général Canrobert adresse cette dépêche au ministre de la guerre :

« MONSIEUR LE MARÉCHAL,

» Le mauvais temps a continué avec de rares et courtes intermittences d'amélioration ; nous n'en continuons pas moins et autant que possible à enlacer la place avec nos tranchées, et tous les travaux du siége se perfectionnent et se consolident, malgré la saison pluvieuse, qui rend les transports très-difficiles.

» Les deux armées s'aident réciproquement. Je dois à l'armée anglaise le transport de presque toute la cavalerie dont je dispose en Crimée, et, de mon côté, j'ai mis à la disposition de lord Raglan mes cacolets pour porter ses malades à Balaclava et des attelages pour le transport de ses munitions. Ces échanges contribuent à entretenir d'excellentes relations et une cordialité parfaite entre les deux armées.

» Il ne se passe guère de nuit sans que plusieurs points du développement de nos attaques reçoivent l'effort d'une sortie, qui coûte généralement cher aux assaillants.

» Bien que le nombre des malades ait un peu augmenté par suite de l'humidité perpétuelle au milieu de laquelle nous vivons, l'état sanitaire est satisfaisant, et le moral de l'armée est parfait.

» Si les troupes ont été fortement incommodées par les pluies, il n'a pas encore fait froid; la neige, qui couvre depuis longtemps la cime des montagnes de l'intérieur, n'a pas paru sur le plateau que nous occupons, et le thermomètre n'est pas descendu une seule fois au-dessous de zéro. Ces conditions générales sont rendues meilleures par les soins qu'on prend de nos soldats, et, grâce à la sage prévoyance de l'Empereur et de son gouvernement, l'armée jouit d'un bien-être relatif qui lui fait supporter gaiement les fatigues qui lui sont imposées.

» Le chiffre des malades, dans nos hôpitaux militaires de Constantinople, est de trois mille sept cent quatre-vingt-quatorze, dont mille trois cent quatre-vingt-sept blessés. Dans ce nombre, figurent deux cent soixante-six russes. J'ai établi en Crimée, près de la baie de Karatch, un dépôt de convalescents où se rétabliront les hommes sortant des ambulances de l'armée, qui n'ont besoin que d'un peu de repos pour reprendre leur service. Cette mesure diminuera nos évacuations sur Constantinople.

» Le prince Napoléon, encore retenu à Constantinople par la maladie qui l'a

forcé de quitter la Crimée, voulait venir nous rejoindre. J'ai dû m'opposer à ce retour, qui compromettait la santé du prince.

» Agréez, etc.

» *Le général en chef*, CANROBERT. »

Le 23 décembre, par suite de la promotion récente du vice-amiral Hamelin au rang d'amiral, l'escadre de la mer Noire passe sous la direction du vice-amiral Bruat.

« Je suis heureux, dit le premier dans son ordre du jour, de laisser l'escadre aux mains d'un amiral que son expérience et son intrépidité rendent si digne d'un pareil commandement. »

Quelques jours auparavant, le vice-amiral Dundas, dont le temps de service était expiré, a remis le commandement de l'escadre anglaise au contre-amiral sir Edmund Lyons.

Durant la nuit du 28 au 29, les 1re et 2e compagnies d'éclaireurs volontaires, sous la conduite des capitaines Roussel et Goetzmann, qui fondent les premiers sur l'ennemi, le sabre à la main, enlèvent et détruisent plusieurs embuscades russes.

Le 30, le général Morris, avec dix bataillons d'infanterie française et turque, onze escadrons de cavalerie et deux batteries d'artillerie, va reconnaître les postes établis à l'extrémité de la plaine de la Tchernaïa. Deux batteries de position essayent d'arrêter la marche de la colonne, mais notre artillerie leur répond victorieusement et une charge de chasseurs d'Afrique achève de déblayer la place. Les russes, après la défaite de leurs avant-postes, évacuent le vallon où ils avaient établi leur campement près du village abandonné de Varnoutka, laissant à nos troupes des planches, des bœufs, des moutons, de la volaille. Par ordre du général, toutes les huttes sont brûlées ainsi que les approvisionnements qu'on ne peut emporter. La reconnaissance pousse jusqu'à la vallée de Baïdary, fait de précieuses observations sur la ligne de communication entre les forces russes des hauteurs et celles de la plaine, et regagne le camp français à six heures.

Dans la nuit de ce jour, la 1re compagnie des éclaireurs volontaires

rase des embuscades sur la droite de notre 3e parallèle et prépose vingt hommes à la garde de leurs emplacements. Trois colonnes russes masquées par un ravin cernent ce poste; alors, dit l'ordre du jour, « ces braves soldats cherchent à se dégager en chargeant à la baïonnette. Dix d'entre eux peuvent rejoindre leur compagnie; mais les dix autres tombent, morts ou blessés, au pouvoir de l'ennemi, combattant jusqu'au dernier moment au poste qui leur a été assigné. »

Le 31 décembre, au bruit de la canonnade de la place, le commandant en chef de l'armée de Crimée réunit ses vaillantes troupes sur le plateau, leur adresse quelques paroles jaillies du cœur pour glorifier leur passé et prédire les victoires de leur avenir, et termine par ces mots :

— Tous, je vous remercie au nom de la France et de l'Empereur !

Puis il passe en revue les divers corps et leur remet les récompenses que la décision du 22 novembre l'a autorisé à distribuer. Comme l'a dit Jeanne d'Arc, en déposant sa bannière dans la basilique de Reims, au sacre de Charles VII, ils ont été à la peine, c'est bien le moins qu'ils soient à l'honneur. De ces récompenses, voici la liste :

Par décret impérial du 29 décembre 1854, et décision du général Canrobert, en date du 31 décembre, confirmée par décrets des 24 et 27 janvier 1855, sont nommés dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur :

GRANDS OFFICIERS.

Morris, gén. de division.
D'Autemarre, gén. de brig.

COMMANDEURS.

Cassaignolles, gén. de brig.
De Martimprey, id.

État-major.

De Loverdo, colonel.
Raoult, major de tranchée.

OFFICIERS.

Niol, général de brigade.
Beuret, id.

État-major.

Vico, chef d'escadron.
Dauvergne, id.
Osmont, id.
Leroy, capitaine.

Intendance.

Le Creurer, sous-intendant.

Service médical.

Scoutetten, méd. principal.

6e de ligne.

Goze, colonel.

7e de ligne.

De Maussion, chef de bat.

27e de ligne.

Adam, colonel.

42e de ligne.

De Mallet, chef de bat.

74e de ligne.

Breton, colonel.

80e de ligne.

Guignard, chef de bat.

92e de ligne.

Blot, capitaine.

97e *de ligne.*

Malher, colonel.
Comignan, lieut.-colonel.

98e *de ligne.*

Martenot, chef de bataillon.

3e *bat. de chasseurs à pied.*

Tixier, chef de bataillon.

19e *bat. de chasseurs à pied.*

Caubert, chef de bataillon.

1er *régiment de zouaves.*

Jannin, colonel.

3e *régiment de zouaves.*

De Chard, capitaine.

1er *de la légion étrangère.*

Marty, capitaine.

2e *de la légion étrangère.*

Bertrand, capitaine.

Tirailleurs algériens.

Lévy, lieut.-colonel.

4e *de chasseurs d'Afrique.*

Abdelal, chef d'escadron.

Artillerie.

Mazure, colonel, directeur du parc de siége.
De Blois, lieuten.-colonel, sous-directeur du parc de siége.

8e *d'artillerie.*

Duprey, capitaine en 2e.

9e *d'artillerie.*

De Berkeim, ch. d'escadron.

14e *d'artillerie.*

Mitrécé, chef d'escadron.
Liédot, id.

16e *d'artillerie.*

De Tryon, chef d'escadron.

État-major du génie.

Dubois, lieut.-colonel.
Guérin, id.
Dubost, chef de bataillon.

Flotte.

Bianchi, capit. de frégate.

CHEVALIERS.

Corps d'état-major.

Ducos, capitaine.
Mircher, id.
Broye, id.
Piquemal, id.
Hautz, id.
Courier, id.
De Laboissière, id.
Lavisse, id.
Follope, id.
Tordeux, lieutenant.
Boussenard, id.

Intendance.

Bagés, sous-intendant.

Aumônerie.

Castaing, aum. de la 1re di.
G'Salter, id. de la 2e.
Weber, id. de la 4e.
Gondard, id. de la div. de cavalerie.

Gendarmerie.

Potié, prévôt de la 4e div.
Rostaing, gend. à pied.
Billy, gend. à cheval.

6e *de ligne.*

Rapet, capitaine.
Thiénot, id.
Cognes, id.
Ricci, lieutenant.
Besombes, sergent-major.

7e *de ligne.*

Sore, capitaine.
Rousseau, id.
Guyon, id.

19e *de ligne.*

Péricaud, capitaine.
De Vautré, id.
Dabbadie, sous-lieutenant.
Barboteau, adjud.-sous-off.
Depret, grenadier.

20e *de ligne.*

Cusset, capitaine.
Lemayre, id.

21e *de ligne.*

Védére, capitaine.
Remy, sergent.

26e *de ligne.*

Gagnier, capitaine.
Champion, id. adjud.-maj.
Delsollier, lieutenant.
Marié, sous-lieutenant.
Weille, sergent.
Ribreu, id.
Oller, caporal-sapeur.
Godard, caporal.

28e *de ligne.*

Michel, capitaine.
Besson, lieutenant.

39e *de ligne.*

Paris, capitaine.
Taphanel, id.
Labarre, lieutenant.
Roche, sous-lieutenant
Ruetsch, voltigeur.

42e *de ligne.*

Lechaix, capitaine.

46e *de ligne.*

Mertz, capitaine.
Adam, id.
Thomas, sergent.

50e *de ligne.*

Léandre, capitaine.
Burel, sous-lieutenant.
Gorneaux, chef de musique.

74e *de ligne.*

Richer, capitaine.



Imprimé par J. Best.

Vue de Kamiesch.

Lagneaux, sous-lieutenant.
Chauveau, voltigeur.
Lejay, fusilier.

80ᵉ *de ligne.*

Quinet, capitaine.
Messelot, id.
Brunet, id.
Serullaz, sergent.
Dufournaud, grenadier.

82ᵉ *de ligne.*

Benoît, capitaine.
Guillaumé, id.
De Bermon, lieutenant.
De Gourville, id.
Lafargue, id.
Klipfel, sergent.
Grégoire, id.
Giroux, voltigeur.

95ᵉ *de ligne.*

Loisel, capitaine.
Pierron, lieutenant.
Ribeaucourt, id.
Schwartz, sous-lieutenant.
Hourbeight, sergent.
Aubry, chasseur.
Guillemin, id.

97ᵉ *de ligne.*

Ravon, capitaine.
Cabanel, id.
Jacquey, sous-lieutenant.
Ræckel, sergent-major.
Vauret, voltigeur.
Jean, id.
Lambert, id.
Bernhard, grenadier.

98ᵉ *de ligne.*

Allard, capitaine.

1ᵉʳ *bat. de chasseurs à pied.*

Dumont, capit.-adjud.-maj.
Colonel, lieutenant.

3ᵉ *bat. de chasseurs à pied.*

Masse, capitaine.
Augier, lieutenant.
Jay, sergent-major.
Anna, sergent-clairon.

5ᵉ *bat. de chasseurs à pied.*

Clinchant, capitaine.
De Geslin, id.
Vermot, lieutenant.
De Vernou, sous-lieutenant.
Guyot, sergent.
Rigaut, id.

9ᵉ *bat. de chasseurs à pied.*

Bobet, capit.-adjud.-maj.
Bouveret, sergent.
Morisot, sapeur.

10ᵉ *bat. de chasseurs à pied.*

Garnier, lieutenant.
Bertrand, sergent.
Malher, sapeur.

1ᵉʳ *rég. de zouaves.*

Cassaigne, capitaine.
Veyron-Lacroix, id.
Boyé, sergent-major.
Bellan, sergent.
Leguay, zouave.

2ᵉ *rég. de zouaves.*

Borel, capitaine.
Dequirot, id.
Morand, id.
Jeanningros, sous-lieuten.
Mouchet, sergent.
Berger, id.

3ᵉ *rég. de zouaves.*

Sarrette, capitaine.
Champeaux, id.
Candolive, id.
Brut, lieutenant.
Garidel, id.
Rossignon, sergent-major.
Radout, sergent.
Roudil, zouave.

1ᵉʳ *rég. de la légion étrang.*

Bouneton, cap.-adjud.-maj.
Monin, capitaine.
Laurent, sergent.
Saumweber, voltigeur.

2ᵉ *rég. de la légion étrang.*

L'Hériller, chef de bataill.
Brébion, capitaine.
Castillon, sergent-major.

Tirailleurs algériens.

Irlandi, capitaine.
Rolland, id.
Jodocius, sergent-major.

1ᵉʳ *rég. de chass. d'Afrique.*

Durdilly, lieutenant.
Guerre, sous-lieutenant.
Stupffel, id.
Wittmann, maréch.-des-log.

4ᵉ *rég. de chass. d'Afrique.*

Burtin, capitaine.
Tribout, sous-lieutenant.
Léonard, id. porte-drapeau.

6ᵉ *rég. de dragons.*

Chichet, capitaine.

4ᵉ *rég. de hussards.*

Lenormand, capitaine.

5ᵉ *rég. de hussards.*

De Lajaille, capitaine.

Artillerie.

Lagroy, capitaine, aide de camp du général Thiry.

1ᵉʳ *rég. d'artillerie.*

Gaillart, capitaine en 2ᵉ.
Joubert, lieutenant en 2ᵉ.
Dagues, sous-lieutenant.
Lefebvre, mar.-des-log.
Bellegarde, id.
Rousseau, id.
Haineaud, brigadier.
Quéré, 2ᵉ canonn. servant.

2ᵉ *rég. d'artillerie.*

D'Artiguelongue, cap. en 1ᵉʳ.
Lebelin, lieutenant en 1ᵉʳ.
Hénique, mar.-des-log-chef.

3ᵉ *rég. d'artillerie.*

Debrives, capitaine en 2ᵉ.

4e rég. d'artillerie.

Maignien, capitaine en 2e.

5e rég. d'artillerie.

Bigarne, cap. en 2e.

6e rég. d'artillerie.

Hatzfeld, capitaine en 1er.
Schnéegans, capitaine en 2e.

7e rég. d'artillerie.

De Magallon, capitaine en 2e.

8e rég. d'artillerie.

Larroque, cap. en 1er.
Ducos, lieutenant en 2e.
Clairin, id.
Catteillot, adjud.-sous-off.
Magnin, maréch.-des-logis.
Escallier, id.

13e rég. d'artillerie.

Minot, capitaine en 2e.
Abrial, lieutenant en 2e.
Richier, 1er canonn.-cond.
Mazenc, 1er canonn.-serv.

16e rég. d'artillerie.

Thoumas, capitaine en 1er.
Leyma, artificier.

17e rég. d'artillerie.

De Girardin, lieut. en 1er.
D'Esclaibes, sous-lieuten.
Grandcompain, adj.-s.-off.

Artificiers.

Michaud, chef artificier.

État-major du génie.

De Foucault, capitaine.
Chaper, id.

1er rég. du génie.

Sénéchal, maître ouvrier.

2e rég. du génie.

Hudelist, capitaine en 1er.
Garnier, capitaine en 2e.
Brénot, sergent.
Dehaye, caporal.

3e rég. du génie.

Roulet, capitaine en 1er.
Aubry, capitaine en 2e.
De Villenoisy, id.
Boyre, lieutenant en 2e.
Bézard, sergent-major.
Éliot, 1er sapeur.

Équipages militaires.

Lamy, brigadier, 2e escad.
Eglin, lieuten., 5e id.

Service de santé.

Scrive, médecin principal.
Bruneau, médecin-major.
Lenoir, id.
Fratini, aide-maj. de 1re cl.
Lambert, id. de 2e.
Comte, id. id.
Hounau, id. id.
Rateau, pharmac. de 1re cl.

Vétérinaires.

Stef, aide de 1re classe.

Subsistances militaires.

Foucher, officier comptable.

Flotte.

Aumônerie.

L'abbé *Fournier*.

État-major.

Bodot, lieuten. de vaisseau.
Gazielle, id.
Boch, id.
Molinard, id.
De Lagrée, id.
Testu, enseigne.
Albigot, id.

4e rég. d'infanter. de mar.

Boutté, sous-lieutenant.
Rican, sergent.

Artificiers.

Buisson, 1er maître.

Manœuvriers.

Ganteaume, 1er maître.

Canonniers.

Boury, 1er maître.
Manche, id.
Amourettou, id.

Armuriers.

Gervais, 1er maître.

Équipages.

Delarose, matelot.

Par décret impérial du 29 décembre 1854, et décision du général Canrobert confirmée par décrets des 24 et 27 janvier 1855, la médaille militaire est conférée aux sous-officiers et soldats dont les noms suivent :

Gendarmerie.

Senat, brigadier.
Gain, id.
Alassœur, id.
Gaillard, gendarme.
David, gendarme.
Dardennes, id.
Jaulent, id.
Raffali, id.
Fosset, id.

6e rég. de ligne.

Ricci, sergent.
Girod, id.
Christofini, id.
Odinet, id.

Pic, sergent fourrier.
Reix, caporal.
Sentier, id.
Cadix, id.
Spinosi, id.
Masson, id.
Barbe, grenadier.
Val, id.
Cabal, voltigeur.
Vinez, fusilier.
Gruber, id.
Bazelli, id.
Bougarel, id.
Camurat, id.

7e *rég. de ligne.*

Bard, sergent.
Maitre, sergent-fourrier.
Bousquet, caporal.
Nold, fusilier.
Dupont, id.

19e *rég. de ligne.*

Dornat, sergent-major.
Guasco, sergent.
Roulland, id.
Constantin, id.
Lanfranchi, id.
Pantalacci, id.
Maratuel, id.
Pinard, id.
Colin, caporal.
Boulanger, id.
Aubertin, id.
Montange, id.
Polard, id.
Blairet, id.
Portet, sapeur.
Bour, grenadier.
Lemaire, id.
Marcilhac, id.
Galet, id.
Hermann, id.
Gervais, id.
Biron, id.
Cordin, id.
Rousseau, id.
Colin, voltigeur.

Hervé, voltigeur.
Mille, id.
Aubignat, id.
Leblanc, id.
Montfort, id.
Fey, fusilier.
Delamarre, id.
Sailly, id.
Furdin, id.
Villefroy, id.
Renard, id.
Guennelon, id.
Holtecker, id.
Guilgars, id.
Gonnet, id.
Durand, id.
Hioco, id.
Charbonnier, id.
Ventre, id.
Roëhrig, id.
Surtel, id.
Buffet, id.

20e *rég. de ligne.*

Guillot, sergent.
Gougeon, id.
Copin, caporal.
Lehé, grenadier.
Deschamps, id.
Rodiat, voltigeur.
Maurel, fusilier.

21e *rég. de ligne.*

Metzger, chef de musique.
Colin, caporal de musique.
Vitzel, musicien.
Moinard, id.
Malardé, caporal-sapeur.
Richard, caporal.
Gromangin, voltigeur.

26e *rég. de ligne.*

Capion, sergent-major.
Bessonet, id.
Lapra, sergent-fourrier.
Itsweire, id.
Caldier, sergent.
Beaumont, id.

Lelandais, sergent.
Bouré, id.
Fauve, id.
Chélin, id.
Brune, id.
Valter, caporal.
Cabanes, id.
Roumieu, id.
Marot, id.
Bazin, id.
Neveu, id.
Colin, tambour-major.
Frey, sapeur.
Starck, grenadier.
Nogués, id.
Bois, id.
Guinet, id.
Rohr, voltigeur.
Quédillae, id.
Machut, id.
Boubel, id.
Giquel, fusilier.
Cagnion, id.
Verdier, id.
Treuvez, id.
Hébrard, id.
Philippe, id.
Famechon, id.
Baffie, id.
Renault, id.
Cordin, id.
Dupont, id.
Nouvel, id.
Darrieux, id.
Valérien, id.
Berreur, id.
Bataillé, id.
Ligot, id.
Tissot, id.
Vacher, id.
Roux, id.
Costille, id.
Guernet, id.
Laurens, id.
Lorentz, id.
Bourgeod, id.
Michel, id.

Giraud, fusilier.

27e *rég. de ligne.*

Pomié, grenadier.
Catiau, voltigeur.
Guillon, id.
Rigaud, id.
Lafond, fusilier.

28e *rég. de ligne.*

Sourilas, chef de musique.
Fléchon, sergent.
Brugières, id.
Herr, caporal-sapeur.

39e *rég. de ligne.*

Marteau, sergent.
Dureuil, caporal.
Ofcard, id.
Aumont, grenadier.
Petit-Colin, id.
Guillaume, id.
Relanton, voltigeur.
Fantin, fusilier.
Scherer, id.
Humbrecht, id.
Vairon, id.
Violette, id.
Ginot, id.
Dupuis, id.
Liochon, id.
Cerciat, id.

42e *rég. de ligne*

Combes, sergent-major.
Del, sergent.
Boulot, caporal.
Dieuleveut, id.
Cartelet, id.
Rosay, fusilier.
Naudé, id.
Servit, id.
Vaucher, id.

46e *rég. de ligne.*

Bazin, sergent.
Perro, id.
Olivier. id.
Gasser, id.
Doutreligne, id.

50e *rég. de ligne.*

Klein, sergent.
Fisse, id.
Cottier, id.
Gazillot, id.
Chamboredon, tamb.-major.
Masson, caporal.
Gilly, grenadier.
Vuillaume, id.
Dutillac, id.
Faulhaber, voltigeur.
Teste, fusilier.
Guillepain, id.
Collenne, id.
Finot, id.

74e *rég. de ligne.*

Loger, sergent.
Rilhet, id.
Descouens, id.
Petit, caporal.
Delorme, id.
Guilleret, id.
Rouillard, id.
Terrot, grenadier.
Moussot, id.
Lafont, id.
Bournichon, id.
Korn, id.
Millet, voltigeur.
Giannoni, id.
Maitre, id.
Sauzon, id.
Soulier, id.
Ramillon, id.
Allais, id.
Croquebolle, id.
Gamet, fusilier.
Michel, id.
Petit, id.
Billebaud, id.
Saux, id.
Chalier, id.
Lagarrigue, id.
Dubuisson, id.

80e *rég. de ligne.*

Bordeau, sergent.
Deslandes, sergent.
Pujol, grenadier.
Labia, id.
Augst, voltigeur.
David, fusilier.
Murazzani, id.
Albert, id.

82e *rég. de ligne.*

Barjon, sergent-fourrier.
Costedoat, id.
Carrère, id.
Guinet, id.
Leguen, sergent.
Couvelet, id.
Niederst, id.
Baurin, id.
Brés, id.
Roubaud, id.
Colfa, id.
Laroche, id.
Fort, id.
Lugat, caporal.
Pierson, id.
Eichemberger, id.
Munier, id.
Dunepart, id.
Grinvalt, id.
Stamaty, id.
Miriel, grenadier.
Ducros, id.
Soulayrac, id.
Biscayburu, id.
Langlois, id.
Raoult, id.
Vildt, voltigeur.
Sire, id.
Dilly, id.
Balmelle, id.
Ostermann, id.
Francez, fusilier.
Guillot, id.

95e *rég. de ligne.*

Justin, sergent.
Lavedan, id.
Benet, caporal.
Simart, id.

Feutren, voltigeur.
Fouchard, id.
Choplin, id.
Fabre, fusilier.
Poulard, id.
Chauvin, id.
Vatz, id.
Fleury, id.
Vernet, id.
Luxe, id.

97e *rég. de ligne.*

Lacoste, serg.-major.
Brisset, sergent.
Tripette, id.
Beroard, id.
Jot, caporal.
Louis, id.
Haguais, id.
Louet, id.
Bixel, grenadier.
Fontaine, id.
Schoch, voltigeur.
Busselet, id.
Gay, id.
Cravec, id.
Lemignon, id.
Roybon, fusilier.
Delhorbe, id.

98e *rég. de ligne.*

Mahé, sergent.
Fronty, voltigeur.

1er *bat. de chass. à pied.*

Audié, sergent.
Carle, id.
Veau, id.
Charpin, id.
Brun, caporal.
Boullu, id.
Moris, chasseur.
Boulenger, id.
Galand, id.
Bolze, id.
Quazenave, id.
Dalby, id.
Brunel, id.
Piérel, clairon.

3e *bat. de chass. à pied.*

Pemjean, serg.-major.
Delobel, serg.-fourrier.
Kœnig, sergent.
Bernard, id.
Rouget, id.
Lebreton, id.
Diebold, caporal.
Mongin, chasseur.
Pons, id.
Besançon, id.
Berthaux, id.
Gouillat, id.

5e *bat. de chass. à pied.*

Hierthès, sergent.
Biet, caporal.
Cot, chasseur.
Juillard, id.
Fontaine, id.
Dréanic, id.
Cornut, id.

Compagnies franches.

Capion, serg.-fourrier.
Pillon, caporal,
Ferber, chasseur.
Luigi, id.
Mignot, id.
Bouscatel, id.

6e *bat. de chass. à pied.*

Pujol, serg.-clairon.
Hertenberger, clairon.
Berdé, sapeur.

9e *bat. de chass. à pied.*

Gaday, serg.-fourrier.
Liébig, sergent.
Lasserre, id.
Arnouil, id.
Dufal, id.
Estran, caporal.
Chevrez, clairon.
Girard, chasseur.
Constans, id.
Bouisse, id.
Trautmann, id.
Saintier, id.

Bicault, chasseur.

19e *bat. de chass. à pied.*

Renard, serg.-fourrier.
Broyer, sergent.
Tourinel, id.
Gaday, id.
Marduel, id.
Bulh, chasseur.
Terroir, id.
Legros, id.
Grandpierre, id.
Latappy, id.

1er *rég. de zouaves.*

Martin, sergent.
Marteau, id.
Andanson, id.
Aumont, caporal.
Hamelin, id.
Santenac, sapeur.
Mony, zouave.
Garrigues, id.
Morel, id.
Saintot, id.
Rapp, id.
Muller, id.

2e *rég. de zouaves.*

Blot, sergent.
Tombon, id.
Breysse, id.
Loustau, id.
Gabaret, id.
Delacour, cap.-sapeur.
Thomas, caporal.
Chabot, id.
Boyer, id.
Liger, zouave.
Marouzé, id.
Pescan, id.
Dognetan, id.
Heck, id.
Lelan, id.
Pujol, id.
Bernard, id.
Foutrain, id.

3e *rég. de zouaves.*

Klein, serg.-major.

Brécard, serg.-fourrier.
Massé, sergent.
Lafon, id.
Gavillot, id.
Gentil, caporal.
Sohier, id.
Cruel, id.
Durand, id.
Baudelin, id.
Masse, zouave.
Berger, id.
Virlot, id.
Dolidon, id.
Leguen, id.
Diem, id.
Lemoine, id.
Béchu, id.
Garlon, id.
Schwein, id.

1er rég. de la lég. étrangère.

Vincent, sergent.
Bauermeister, id.
Bloch, caporal.
Hermanai, id.
Serlooten, tamb.-major.
Barré, sapeur.
Merkés, grenadier.

2e rég. de la lég. étrangère.

Folz, sergent.
Unterberg, id.
André, id.
Van Hove, id.
Herbau, grenadier.
Ciaprelda, id.

Tirailleurs algériens.

Visto, serg.-fourrier.
Monier, sergent.
Castex, id.
Huguenard, id.
Bou-Kridich, id.
Ceccaldi, id.
Ben Sodmi, id.
Benelli, caporal.
Ben Sain, id.
Ben Kaddour, id.
El Moadadi, id.
Abdalla, caporal.
Moussa, id.
Bel Kadj, id.
Tateb, tirailleur.
Ould Maouch, id.
Bricard, id.
Ben Amour. id.
Djelali, id.
Hermann, id.
Belker, id.

6e rég. de dragons.

Bœuf, mar. des logis.
Griffoul, id.
Poirot, dragon.
Pierron, id.

4e rég. de hussards.

Camus, mar. des logis.
Marty, hussard.
Andreau, id.
Bernard, id.

1er de chass. d'Afrique.

Lhuintre, mar. des logis chef.
Boussac, id. fourrier.
Jacob, mar. des logis.
Boquet, brigadier.
Coillot, id.
Savard, id.
Mohrr, chasseur.
Cordier, id.
Hürstell, id.
Girier, id.
Faugère, id.

4e de chass. d'Afrique.

Duhamel, mar.-des-log.-chef.
Landon, mar.-des-logis.
Aroche, id.
Perret, id.
Arigon, brigadier.
Deffayet, id.
Leposteur, id.
Fouchey, id.
Bailly, chasseur.
Cornille, id.
Godalle, id.
Chollon, id.
Montardy, chasseur.
Cubertefond, id.
Viau, id.

1er rég. d'artillerie.

Rives, mar.-des-logis.
Marchizeaux, id.
Cornu, 1er servant.
Queroix, id.
Besson, id.
Crossouard, id.
Vogues, id.
Laplacette, id.
Delpech, 1er ouvrier.
Guyot, 2e servant.
Signolet, id.
Villautreix, id.
Leduc, id.
Journé, id.

2e rég. d'artillerie.

Labarbe, brigadier.
Deligny, artificier.
Chastanier, 1er servant.
Frey. 1er ouvrier.

3e rég. d'artillerie.

Coulon, mar.-des-logis.
Bauchaine, 1er servant.

4e rég. d'artillerie.

Crolot, mar.-des-logis.
Sorbière, id.
Gallot, 1er servant.
Séjourné, id.
Deruelle, id.
Chamot, 1er ouvrier.
Baldayrou, 2e servant.

5e rég. d'artillerie.

Faidherbe, mar.-des-logis.
Mallet, brigadier.
Perron, artificier.
Krio, 1er servant.
Leyraud, 1er conducteur.

6e rég. d'artillerie.

Jonville, mar.-des-logis.
Branger, brigadier.

7e rég. d'artillerie.

Fayt, mar.-des-logis.
Bourgeois, brigadier.
Gauthier, 1er servant.

8e rég. d'artillerie.

Poutrel, mar.-des-logis.
Passas, 1er servant.
Érard, id.
Soyeux, id.
Pissel, 1er conducteur.
Gaucher, id.
Paccouret, id.

9e rég. d'artillerie.

Benoît, mar.-des-logis-chef.
Schoumaken, 1er conducteur.

11e rég. d'artillerie.

Frioux, 1er servant.

12e rég. d'artillerie.

Frissard, mar.-des-logis.

13e rég. d'artillerie.

Hervé, mar.-des-logis.
François, id.
Durand, id.
Carrier, brigadier.
Goiffon, id.
Klinger, 1er servant.
Fégueux, 1er conducteur.
Vanhove, id.
Locqueneux, id.
Pierre, 2e conducteur.

16e rég. d'artillerie.

Brian, brigadier.
Lacour, artificier.
Lalliat, 1er conducteur.
Bessière, id.
Lallemand, 1er servant.
Lépine, 2e id.

17e rég. d'artillerie.

Bidaux, brigadier.
Pochard, 1er servant.
Zaug, 1er conducteur.

Parc de siége.

Mul, ouvrier d'état.

2e rég. du génie.

Coche, sergent.
Obrecht, id.
Pradelles, caporal.
Rodet, 1er sapeur.
Corbin, id.
Hoff, maître ouvrier.

3e rég. du génie.

Vernier, sergent.
Chevalme, id.
Florentin, id.
Demaizière, id.
Dambrine, caporal.
Fourno, 1er sapeur.
Wottly, maître ouvrier.

Train des équipages.

Mahuet, mar.-des-logis.
Rousseau, mar.-des-logis.
Rocheroy id.

Hôpitaux.

Laffilé, serg. infirmier.
Schweitzer, id.
Berthier, caporal-infirmier.
Beaupère, id.

Ouvriers d'administration.

Meyrat, sergent.
Lefond, id.

Flotte.

4e rég. d'inf. de marine.

Taddéi, sergent.
Ménétrier, id.
Robert, id.
Mercier, id.
Mingas, id.
Pillot, caporal.
Champelaurier, id.
Cairon, soldat.
Hutin, id.

Manœuvriers.

Hernieux, 1er maître.

Equipage.

Tidou, matelot.
Dupré, id.
Carré, id.
Lépine, id.
Colleville, id.

CHAPITRE X.

Les diplomates. — La Prusse et l'Autriche. — Circulaire du 3 septembre. — Dissidences entre les cabinets de Vienne et de Berlin. — Concessions de l'Autriche. — Le *Journal français* de Francfort. — Concessions de la Prusse et de la Russie. — Traité du 2 décembre. — Contre-propositions. — Ouverture des chambres à Londres et à Paris. — Manifeste de Nicolas. — Combat de Petropaulowski. — Récompenses qui en sont la suite. — Destruction de Kola. — Echecs réitérés des turcs en Asie. — Les bachi-bouzoucks battus à Urzuguet. — Prise de Bayazid. — Combat d'Indjé-Déré. — Les turcs et les autrichiens dans les provinces danubiennes. — Restauration des hospodars. — Omer-Pacha reçoit l'ordre d'aller en Crimée. — Firman du sultan.

(SEPTEMBRE 1854 A JANVIER 1855.)

Avant que de passer aux événements de l'année 1855, il nous faut rétrograder. L'intérêt qui s'attache à la guerre de Crimée nous a dominés à ce point que nous avons laissé en arrière nombre de faits et de documents sans lesquels notre livre ne serait que l'histoire incomplète et tronquée de la guerre d'Orient.

Revenons d'abord au tapis vert de la diplomatie; le refus des quatre points de garantie par la Russie est la dernière pièce officielle que nous ayons mentionnée, à la date du 26 août.

Le 3 septembre, M. de Manteuffel adresse aux envoyés de Prusse près les cours allemandes une circulaire pour combattre les propositions

autrichiennes et notamment la demande faite à la diète par M. de Prokesch, ambassadeur impérial, de la mobilisation des contingents fédéraux :

« L'Europe n'a pas regardé l'occupation des Principautés comme un *casus belli*. Maintenant qu'elle a cessé, peut-on y trouver ce cas de guerre? Le danger d'une réoccupation possible de ces principautés est-il de nature à compromettre les intérêts allemands d'une manière durable et à imposer à la Confédération des obligations militaires?

» Quant aux quatre points, répondent-ils tellement aux intérêts allemands, qu'il soit avantageux pour les parties contractantes de se les approprier comme base exclusive de futures négociations? Un protectorat commun sur les Principautés et sur les raïas chrétiens sera-t-il favorable aux intérêts allemands? L'entrée des troupes autrichiennes dans les Principautés nous donne la certitude que les intérêts allemands y seront énergiquement sauvegardés; mais ne sont-ils pas compromis par l'entrée simultanée de troupes turques et peut-être d'autres troupes étrangères, abstraction faite des complications militaires qui pourront en résulter?

» Les quatre bases ont été repoussées par la Russie, et les puissances occidentales ne les considérant pas comme obligatoires pour elles, il est donc impossible d'y rattacher des négociations de paix immédiates, comme le gouvernement prussien l'aurait désiré. En conséquence, S. M. le roi ne saurait trouver compatible avec sa conviction de recommander à ses confédérés allemands l'acceptation des quatre points d'une manière qui pourrait et devrait entraîner pour eux des charges et des engagements, lesquels ne paraissent point commandés par l'esprit et le but de l'alliance. »

La sensation produite en Allemagne, à Londres, à Paris, par cette circulaire, est profonde, et si la prose de M. de Manteuffel vaut à la Prusse les sympathies de la Russie, elle soulève en Europe la réprobation générale. En effet, mentant aux obligations stipulées dans le traité du 20 avril, le cabinet de Berlin, par la circulaire du 3 septembre,

affirme sa neutralité, et cette neutralité, on ne le saurait nier, est un appui moral donné à la politique du czar et l'ajournement indéfini d'une solution pacifique si désirée et si désirable.

Quant aux motifs invoqués, ils ne supportent pas l'examen, et le *Journal Français* de Francfort démontre jusqu'à l'évidence l'intérêt qu'a la Confédération germanique à l'adoption par la Russie des quatre points de garantie :

« Si la Russie continue à exercer un protectorat sur les principautés danubiennes et l'Église orientale en Turquie, toutes les circonstances qui ont conduit aux complications actuelles continuent d'exister.

» Un tel état de choses ne peut cesser que si la Russie renonce au protectorat sur les principautés danubiennes et sur douze millions de chrétiens grecs non unis en Turquie. Par conséquent, le premier et le quatrième des points en question répondent entièrement aux intérêts de l'Allemagne.

» Si la Russie reste en possession de la domination dans la mer Noire, par la circonstance que la Porte est tenue de fermer les deux détroits à tout navire de guerre, les navires de commerce des autres nations seront sans protection dans la mer Noire. Il n'est sûrement pas dans l'intérêt de l'Allemagne que ses vaisseaux de commerce y soient ainsi sans défense. Le troisième point n'est donc pas si indifférent à la Confédération germanique qu'on veut bien le présenter. Personne, en outre, ne peut contester qu'elle n'ait un grand intérêt à la liberté de la navigation du Danube jusqu'à la mer Noire. »

L'Autriche, par une circulaire du 14 septembre, consent à ajourner la mobilisation des forces confédérées; mais cette concession ne suffit pas à la Prusse, qui lui demande de fermer les Principautés à des opérations éventuelles des turcs et de leurs alliés contre la Russie, et aussi de prendre l'engagement de ne pas attaquer la Russie, si cette dernière ne commence pas les hostilités.

Une note du 30 septembre et une dépêche confidentielle au comte Esterhazy écartent ces exigences après en avoir fait ressortir l'illogisme :

« L'Autriche n'a pas reçu de la Porte un droit d'occupation exclusive, et vous n'êtes pas à même de déclarer que les intérêts allemands ne seront sauvegardés dans les Principautés qu'autant qu'elle les occupera seule. Elle ne peut plus, en aucun cas, renoncer au droit de passer de la situation actuelle d'expectative armée à celle de la participation à la guerre.

» Nous ne pouvons nous croire autorisés à occuper les Principautés en commun avec la Turquie que sous la condition de la protéger contre toute attaque venant des troupes russes et de ne pas mettre obstacle aux opérations militaires des puissances alliées.

» C'est ce qui résulte de notre convention avec la Porte et ce qui est en harmonie parfaite avec ce que nous avons toujours soutenu et exprimé aussi bien contre la Russie que contre d'autres puissances. Lorsque nous avons demandé l'évacuation des Principautés, nous avons stipulé expressément qu'il ne pourrait y être attaché aucune condition dont l'accomplissement fût hors des limites de notre pouvoir. Là-dessus, la Russie s'est déclarée disposée à l'évacuation, mais nous a demandé de la garantir contre la poursuite de l'ennemi et des attaques ultérieures. Nous avons refusé de faire droit à cette demande. Ce n'est qu'alors que la Russie a déclaré qu'elle se retirait par des motifs purement stratégiques, et elle a prévenu ainsi un conflit qui aurait été la suite de la décision que nous avions prise irrévocablement. Il suit de là que la Russie ne nous a pas remis les Principautés. Elle les a abandonnées à leur sort. Nous sommes entrés ensuite parce que nous avions pour cela le consentement de la Turquie. Les turcs y entrent parce que leur plan d'opérations l'exige; des français et des anglais pourront de même y entrer en vertu du traité d'alliance conclu avec la Porte.

» Nous avons donc le droit d'être dans les Principautés, mais nullement la faculté d'en exclure par force d'autres que les adversaires de la Porte, encore moins de prescrire d'avance aux puissances belligérantes dans quel but militaire elles auraient à entrer dans ce pays. Nous ne pourrions élever une pareille prétention sans provoquer immédiatement de justes objections contre notre procédé. »

Le cabinet de Berlin ne se tient pas pour battu, et réplique le 13 octobre :

« Vous avez conclu un traité avec la Turquie sans notre concours et sans celui de la Confédération ; c'est à notre insu que vous avez pris la résolution d'occuper militairement les Principautés ! Ce que vous y faites ne nous regarde pas ! Nous serions engagés par notre traité d'alliance et par la législation fédérale, dans le cas d'une attaque non provoquée contre le territoire autrichien ; mais ce cas ne s'est pas encore présenté. »

Nonobstant l'opposition de la Prusse, l'Autriche charge le baron de Prokesch, son représentant à la diète de Francfort, d'appuyer près de la Confédération les propositions suivantes :

1° Déclarer qu'une attaque contre l'Autriche, que ce soit contre le territoire de l'Empire ou contre ses troupes dans les Principautés, obligera toute l'Allemagne à soutenir l'Autriche de tous ses moyens ;

2° Déclarer que la Confédération germanique reconnaît, en tant que puissance européenne, les quatre garanties du traité du 20 avril dans leur contenu essentiel comme des bases propres à ouvrir la voie pour établir un état assuré de paix et de droit en Europe, mais que, comme puissance alliée, elle s'approprie et maintient en particulier le premier point ;

3° Enfin reconnaître l'existence du danger d'une attaque, et charger en conséquence une commission militaire de faire les propositions nécessaires, en prenant pour base le projet de résolution du 20 avril, pour que la force à mettre sur pied par la Confédération puisse être employée à temps et convenablement, quand elle sera appelée, et d'autoriser la commission politique à proposer, le cas échéant, la réunion effective des contingents aux lieux désignés.

Au cas où la diète n'accepterait pas ces conditions, l'Autriche réserve son initiative, et, à tout événement, met sur le pied de guerre son armée dont l'effectif est de cinq cent vingt-deux mille deux cents hommes, avec six cents soixante-quatre pièces d'artillerie.

La majorité des Etats secondaires de l'Allemagne pactise avec la politique de Vienne et considère l'inactivité de la Confédération comme attentatoire à la dignité du pays. Les gouvernements de Saxe-Weimar, de Saxe-Altenbourg et de Saxe-Gotha, ainsi que le sénat de Hambourg, déclarent qu'une attaque de la Russie contre l'Autriche dans les Principautés ou sur les frontières doit soulever l'Allemagne en masse pour la protection du territoire impérial et qu'il est du devoir de la diète de s'approprier dès à présent les deux demandes de garantie relatives à la cessation du protectorat russe et à la libre navigation du Danube.

La Prusse, décidée par ce *tolle* quasi général, consent à annexer au traité du 20 avril un article dont la rédaction est solennellement adoptée le 9 décembre par la diète; cet article est ainsi conçu :

« La situation des affaires européennes devenant de plus en plus mençante, les deux hautes cours de Berlin et de Vienne se sont trouvées portées à prendre en grande considération la nécessité d'une stipulation complétant le traité du 20 avril de cette année. Les deux hauts souverains se sont rencontrés dans leur conviction, que, pour les participants de ce traité, élargi par la résolution de la diète du 24 juillet, il importe, avant tout, d'agir en commun pour faire accepter une base qu'ils jugent convenable pour les négociations de paix future. Ils voient cette base dans les quatre points préliminaires pour lesquels l'Autriche et la Prusse se sont déjà employées à la cour de Russie, et ils mettent par conséquent tous leurs soins à faire admettre cette base.

» Bien qu'on puisse espérer par suite d'entrer dans la voie d'une entente pacifique, la gravité de la situation générale de l'Europe et la nécessité de poursuivre avec efficacité le but de la paix qu'on se propose exigent néanmoins la garantie résultant de l'union étroite de l'Allemagne tout entière.

» Dirigé par cette pensée, et appréciant les dangers qu'une attaque contre les troupes autrichiennes, qui aurait lieu non-seulement sur le territoire de l'empire, mais aussi dans les Principautés danubiennes, pourrait entraîner pour l'Allemagne, S. M. le roi de Prusse consent à s'obliger, par ces présentes, envers S. M. l'empereur d'Autriche, à une défense commune, même dans le dernier cas, et compte avec confiance que les autres confédérés allemands prouveront, en acceptant le présent article additionnel, et en en réalisant au besoin les stipulations, qu'ils sont animés des mêmes dispositions. »

La Russie de son côté a réfléchi, et l'acceptation des quatre garanties, formulées comme suit plus loin, a été annoncée à la Prusse, le 6 novembre, par M. de Budberg, et, le 28, à l'Autriche par le prince Gortschakoff :

1° Garantie commune par les cinq puissances des droits religieux et civils des populations chrétiennes de l'empire ottoman, sans distinction de culte.

2° Protectorat des Principautés exercé en commun par les cinq puissances, aux mêmes conditions que nos traités avec la Porte ont stipulées en leur faveur.

3° Révision du traité de 1841. La Russie ne s'opposera pas à son abolition si le sultan, principale partie intéressée, y consent.

4° Liberté de la navigation du Danube, qui existe de droit et que la Russie n'a jamais eu l'intention d'entraver.

Mais ces concessions tardives sont frappées d'impuissance par le nouveau traité conclu le 2 décembre entre MM. de Bourqueney, Buol-Schauenstein et Westmoreland, représentants de la France, de l'Autriche et de l'Angleterre.

Par ce traité, les trois puissances prennent l'engagement mutuel et réciproque de ne consentir aucun arrangement avec la cour de Russie avant que d'en avoir délibéré en commun.

L'Autriche s'oblige personnellement à défendre la frontière des Principautés danubiennes contre toute agression des forces russes, sans gêner aucunement les mouvements des troupes anglo-françaises ou ottomanes sur ces mêmes territoires.

Une commission composée des plénipotentiaires de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Autriche, à laquelle la Sublime-Porte sera invitée d'adjoindre un représentant, se réunira à Vienne pour examiner et régler toutes les questions se rapportant soit à l'état exceptionnel et provisoire dans lequel se trouvent lesdites Principautés, soit au libre passage des diverses armées sur leur territoire.

Au cas où les hostilités éclateraient entre l'Autriche et la Russie, les trois puissances se prêteront un appui mutuel, offensif et défensif, et n'accueilleront de la part de la cour impériale de Russie, sans s'être réciproquement concertées, aucune ouverture ni aucune proposition tendante à la cessation des hostilités.

Si dans le cours de l'année 1854, le rétablissement de la paix géné-

rale n'est pas assuré, les trois puissances délibéreront sans retard sur les moyens efficaces pour obtenir l'objet de leur alliance.

Si le cabinet de Berlin veut coopérer à l'œuvre commune, son adhésion sera reçue avec empressement par les signataires.

La Prusse répond le 19 décembre par un refus. Elle ne veut pas s'associer à un traité dont la destination spéciale est de régler l'entente de l'Autriche et des puissances occidentales; en outre, elle demande quelle interprétation on donne aux quatre garanties, pour juger de la portée de ses propres engagements.

L'Autriche rappelle purement et simplement l'alliance du 20 avril et la résolution fédérale du 9 décembre, en vertu desquelles la Prusse s'est obligée, suivant les éventualités, à mobiliser cent mille hommes dans le délai de trente-six jours et à placer cent autres mille hommes sur les frontières orientales trois semaines après la mobilisation de la première force. Aux termes de l'engagement consenti, ces obligations doivent être remplies dès que besoin sera. L'Autriche estime le moment venu, puisque des troupes russes se concentrent sur ses frontières. En conséquence, elle somme la Prusse d'exécuter ses conventions.

Le cabinet de Berlin envoie alors à Londres M. d'Usedom, pour conclure avec les puissances occidentales une convention particulière; mais cette tentative échoue, et, par suite de la réserve du gouvernement qu'il représente, M. d'Arnim est exclu de la conférence du 28 décembre, dans laquelle le comte de Buol, le baron de Bourqueney et lord Westmoreland déterminent l'interprétation des quatre garanties par le protocole suivant:

« Dans le but de préciser le sens que leurs gouvernements attribuent à chacun des principes contenus dans les quatre articles, et en se réservant d'ailleurs, comme ils l'ont toujours fait, la faculté de poser telles conditions particulières qui leur paraîtraient exigées en sus des quatre garanties par l'intérêt général de l'Europe pour prévenir le retour des dernières complications, les représentants de l'Autriche, de la France et de la Grande-Bretagne déclarent que :

» 1° Leurs gouvernements, en jugeant de commun accord qu'il était nécessaire d'abolir le protectorat exclusif exercé par la Russie sur la Moldavie, la Valachie et la Servie, et de placer dorénavant sous la garantie collective des cinq puissances les priviléges reconnus par les sultans à ces principautés dépendantes de leur empire, ont entendu et entendent qu'aucune des stipulations des anciens traités de la Russie avec la Porte concernant lesdites provinces ne pourrait être remise en

vigueur à la paix, et que les arrangements à conclure à leur sujet seraient ultérieurement combinés de façon à donner une pleine et entière satisfaction aux droits de la puissance suzeraine, à ceux des trois principautés et aux intérêts généraux de l'Europe;

» 2° Pour donner à la liberté de la navigation du Danube tout le développement dont elle est susceptible, il serait convenable que le cours du bas Danube, à partir du point où il devient commun aux deux États riverains, fût soustrait à la juridiction territoriale existant en vertu de l'article 3 du traité d'Andrinople. En tout cas, la libre navigation du Danube ne saurait être assurée si elle n'est pas placée sous le contrôle d'une autorité syndicale, investie des pouvoirs nécessaires pour détruire les obstacles existant aux embouchures de ce fleuve ou qui s'y formeraient plus tard ;

» 3° La révision du traité du 13 juillet 1841 doit avoir pour objet de rattacher plus complétement l'existence de l'empire ottoman à l'équilibre européen, et de mettre fin à la prépondérance de la Russie dans la mer Noire. Quant aux arrangements à prendre à cet égard, ils dépendent trop directement des événements de la guerre pour qu'on puisse dès à présent en arrêter les bases. Il suffit d'en indiquer le principe;

» 4° La Russie, en renonçant à la prétention de couvrir d'un protectorat officiel les sujets chrétiens du sultan du rite oriental, renonce également, par voie de conséquence naturelle, à faire revivre aucun des articles de ses traités antérieurs, et notamment du traité de Routschouk-Kaïnaragig, dont l'interprétation erronée a été la cause principale de la guerre actuelle. En se prêtant leur mutuel concours pour obtenir de l'initiative du gouvernement ottoman la consécration et l'observance des privilèges religieux des diverses communautés chrétiennes, sans distinction de cultes, et en mettant ensemble à profit, dans l'intérêt desdites communautés, les généreuses intentions manifestées à leur égard par Sa Majesté le sultan, elles attacheront le plus grand soin à préserver de toute atteinte la dignité de Sa Hautesse et l'indépendance de sa couronne. »

Ce protocole, signifié au prince Gortschakoff, est envoyé par lui à Saint-Pétersbourg. Le 30, l'ambassadeur russe soumet une contre-proposition que les représentants des puissances alliées refusent de recevoir comme note exprimant les amendements de la Russie à leurs interprétations. Le prince Gortschakoff insistant, ils l'admettent *à titre de renseignement*, en maintenant la formule des conditions de paix sur lesquelles le gouvernement russe a à se prononcer par une acceptation ou un refus. Un délai de quatorze jours est accordé pour la réponse.

On prévoit d'ailleurs l'issue de ces pourparlers, et, elle est rien moins que pacifique.

Le 12 décembre, la reine Victoria s'exprime ainsi à l'ouverture du Parlement :

« Je vous ai convoqués, milords et messieurs, à cette époque insolite de l'année, afin de pouvoir, avec votre assistance, adopter des mesures qui me permettent de poursuivre la grande guerre dans laquelle nous sommes engagés avec la plus grande vigueur et le plus grand effet.

« Je sais que cette assistance sera donnée avec empressement, car je ne saurais douter que vous ne partagiez ma conviction de la nécessité de n'épargner aucun effort pour augmenter mon armée actuellement engagée en Crimée. »

Le 26 décembre, l'Empereur Napoléon III adresse ces paroles au Sénat et au Corps Législatif :

« La guerre entraîne de cruels sacrifices ; cependant tout me commande de la pousser avec vigueur, et dans ce but je compte sur votre concours.

« L'armée de terre se compose aujourd'hui de 581,000 soldats et de 113,000 chevaux ; la marine a 62,000 matelots embarqués. Maintenir cet effectif est indispensable. Or, pour remplir les vides occasionnés par les libérations annuelles et par la guerre, je vous demanderai, comme l'année dernière, une levée de 140,000 hommes. »

En Autriche, le corps d'armée commandé par le feld-zeugmeister baron de Hess occupe la Gallicie et la Bukovine et se relie aux troupes cantonnées en Transylvanie et dans les Principautés. Des trains d'artillerie, des convois de munitions, des voitures pour les blessés, des fournitures d'hôpitaux sont incessamment dirigés de Vienne sur la Gallicie.

La Prusse annexe des batteries de campagne à ses régiments d'artillerie.

De son côté, Nicolas Ier envoie de nombreux renforts en Crimée et publie le manifeste suivant :

« Par la grâce de Dieu, nous, Nicolas Ier, empereur de toutes les Russies, etc., etc., savoir faisons :

» Les causes de la guerre qui dure encore sont pleinement connues de notre bien-aimée Russie. Elle sait que ni vues ambitieuses, ni désir d'obtenir de nouveaux avantages, auxquels nous n'avions pas droit, ne nous ont servi de mobile dans les actes et circonstances qui ont eu pour résultat inattendu la lutte actuelle. Nous avons uniquement eu en vue de sauvegarder les immunités solennellement reconnues de l'église orthodoxe et de nos coreligionnaires d'Orient; mais quelques gouvernements, nous attribuant des intentions intéressées et secrètes, qui étaient loin de notre pensée, ont entravé la solution de cette question, et ont fini par former une alliance hostile à la Russie.

» Après avoir proclamé qu'ils avaient pour but le salut de l'empire ottoman, ils agissent contre nous à main armée, non en Turquie, mais dans les limites de nos propres États, dirigeant leurs coups sur les points qui leur sont plus ou moins accessibles : dans la Baltique, dans la mer Blanche, dans la mer Noire, en Tauride, et jusque sur les côtes les plus lointaines de l'océan Pacifique. Grâce au Très-Haut, ils rencontrent partout, et dans nos troupes, et dans les habitants de toutes les classes, des adversaires intrépides, animés par leur amour pour nous et pour la patrie, et, à notre consolation, dans ces circonstances orageuses, au milieu des calamités inséparables de la guerre, nous voyons se produire sans cesse des exemples éclatants et des preuves de ce sentiment aussi bien que du courage qu'il inspire. Telles sont les défaites, plus d'une fois infligées, malgré une grande disparité de forces, aux troupes ennemies au delà du Caucase; telle est la lutte inégale, soutenue avec succès par les défenseurs de la côte de la Finlande, du couvent de Solovetzki et du port de Petropaulowski, au Kamchatka; telle est surtout l'héroïque défense de Sévastopol, signalée par tant d'exploits d'un courage invincible, d'une infatigable activité, que nos ennemis eux-mêmes admirent et auxquels ils rendent justice.

» Envisageant avec une humble gratitude envers Dieu les travaux, l'intrépidité, l'abnégation de nos troupes de terre et de mer, ainsi que l'élan généreux du dévouement qui anime toutes les classes de l'empire, nous osons y reconnaître le gage et l'augure d'un avenir plus heureux. Pénétré de notre devoir de chrétien, nous ne pouvons désirer une plus longue effusion de sang, et certes nous ne repousserons pas des offres et des conditions de paix, si elles sont compatibles avec la dignité de notre empire et les intérêts de nos sujets bien-aimés. Mais un autre devoir non moins sacré nous commande dans cette lutte opiniâtre de nous tenir prêt à des efforts et à des sacrifices proportionnés aux moyens d'action dirigés contre nous.

» Russes, nos fidèles enfants, vous êtes accoutumés, quand la Providence vous appelle à une œuvre grande et sainte, à ne rien épargner, ni votre fortune acquise par de longues années de travail, ni votre vie, ni votre sang, ni celui de vos enfants. La noble ardeur qui a enflammé vos cœurs dès l'origine de la guerre ne saurait s'éteindre dans aucune situation, et vos sentiments sont aussi ceux de votre souverain. Nous tous, monarque et sujets, nous saurons, s'il le faut, répétant les paroles de l'empereur Alexandre dans une année semblable à celle d'aujourd'hui, *le fer à la main, la croix dans le cœur*, faire face aux rangs de nos ennnemis, pour défendre les biens les plus précieux au monde : la sécurité et l'honneur de la patrie.

» Donné à Gatchina, le 14e (28e) jour du mois de décembre de l'an de grâce 1854, et de notre règne le trentième.

» *Signé* NICOLAS. »

Le czar parle dans son manifeste d'avantages remportés par ses troupes au Kamchatcka ; il est bon de réduire à leur juste valeur ces assertions, et c'est ce que nous allons faire en reproduisant succinctement les faits qui se rattachent d'ailleurs à la guerre d'Orient et en sont un des épisodes.

Quand, au milieu du mois de juillet, on apprend au Kamchatcka l'ouverture des hostilités entre la Russie et les puissances occidentales, les autorités fortifient le port de Pétropaulowski dont la baie et sa voisine, celle de Tarinski, sont les seules qui offrent aux navires un mouillage assuré. Sept batteries en terre couvrent les abords de la place; la frégate *l'Aurora* et le transport *la Dwina* stationnent, par ordre de l'amiral Potiakin, à l'entrée de la rade, et des armes sont distribuées aux marins, aux soldats, aux fonctionnaires civils et à la majeure partie des habitants.

La division navale de l'amiral Potiakin croise elle-même sur les côtes de la Chine et du Japon, où, pour protéger le commerce des nations de l'Occident, la France et l'Angleterre ont envoyé une escadre composée des frégates françaises *la Forte*, de 60 canons, *l'Eurydice*, de 30, du brick *l'Obligado* et de la corvette *l'Artémise*, sous les ordres du contre-amiral Febvrier-Despointes, et des vaisseaux anglais *le Président, l'Amphitrite, la Pique, la Virago, le Trincemolé*, commandés par le contre-amiral Price.

Le 25 juillet, la flottille quitte le port d'Honolulu, et, laissant en route *l'Amphitrite, l'Artémise* et *le Trincemolé* qui se dirigent vers San-Francisco, arrive le 28 août en vue de la terre. Le lendemain, à deux heures et demie, les vaisseaux abordent la rade de Pétropaulowski dans l'ordre suivant : *le Président, la Forte, la Pique* et *l'Eurydice ; la Virago* tenant la gauche du *Président*, et *l'Obligado* la gauche de *la Forte*. Quatre batteries leur envoient une volée de mitraille, mais hors de portée ; *la Virago* y riposte par une bordée également sans effet. En s'avançant, ce navire reconnaît dans le port quatre vaisseaux dont un de commerce et trois de guerre.

Le lendemain, un officier de *la Forte* et les commandants de *l'Eurydice* et de *la Pique* poussent une reconnaissance, afin de déterminer un ali-

gnement dans lequel il soit possible de canonner les batteries sans s'exposer au feu de la frégate russe. L'expédition constate qu'une batterie, dite Schakoff, est armée de cinq pièces de fort calibre, et une batterie rasante de douze pièces de 36; cette dernière, construite en fascines sur une épaisseur de quatre mètres, est la plus difficile à démonter; à côté s'en trouve une troisième assez imparfaitement fortifiée.

L'amiral Price, après le rapport de l'officier de *la Forte*, enjoint au maître canonnier de *la Pique* de pointer sur la batterie faible, afin de lui démonter une pièce. Un boulet vole et un des canons russes tombe sur ses affûts brisés. Cette expérience faite, l'ordre d'avancer est signalé à tous les bâtiments; *la Pique* est amarrée à tribord de *la Virago; la Forte* nage à bâbord; *le Président* est à l'arrière. Lorsque *la Virago* est à portée du phare, un boulet parti de ce point ricoche dans ses eaux; un obus lancé du navire morcèle la charpente inférieure de l'édifice. Mais, à ce moment, le canot de *la Pique* vient prendre l'amiral français et le chirurgien-major de *la Forte*, pour les transporter à bord du *Président*, où gît l'amiral Price, frappé à mort par la balle d'un pistolet qui lui a éclaté dans les mains.

En face de ce grave événement, on ajourne l'attaque et les tambours battent la retraite.

Vers deux heures, les vigies signalent une chaloupe russe, voilée en cotre, qui se dirige vers Pétropaulowski : les deux canots du *Président* lui donnent la chasse et s'en emparent. Elle est montée par neuf matelots.

Le 31 août, au matin, la batterie Schakoff commence le feu; tandis que *la Pique, la Forte* et *le Président* la foudroient, *la Virago* met à terre une colonne de troupes qui s'élancent au pas de course sur la batterie faible. Vainement *l'Aurora* leur lâche sa bordée, les marins débarqués escaladent les talus, brisent les affûts et les caissons et enclouent les pièces. Voyant un détachement d'environ deux cents russes se diriger de leur côté, les vainqueurs se rembarquent en bon ordre, protégés par le feu de *la Pique* et de *la Forte*. Ce dernier vaisseau s'attaque alors à la batterie rasante qu'il mitraille avec acharnement;



Imprimé par J. Best.

Le Pont de Traktir.

celle-ci lui riposte par de nombreuses avaries ; quatre boulets se logent dans la coque, quatre autres dans la muraille, à la hauteur des gaillards ; les bastingages de la quinzième caronade tombent en charpie; mais bien qu'à huit encâblures de la batterie et obligée de tirer à ricochet pour l'atteindre, la frégate, au bout d'une demi-heure, a désemparé la moitié des pièces de la batterie, qui s'éteint tout à fait lorsque *le Président* vient seconder *la Forte*. Les soldats l'évacuent et se retirent sur *l'Aurora* et *la Dwina*. De part et d'autre, on cesse le feu; nos équipages passent la nuit à réparer les ravages de la mitraille ennemie.

Le 1er septembre, *la Virago* cingle vers la baie de Tarinski, où le corps de l'amiral Price est inhumé. Trois matelots américains, déserteurs de bâtiments baleiniers, accostent l'équipage, montent à bord et fournissent de précieux renseignements sur la position de Pétropaulowski.

Un conseil de guerre se tient le 3 à bord de *la Forte;* on y décide une seconde attaque pour le lendemain avec les dispositions suivantes :

On mettra à terre sept cents hommes des deux nations, sous les ordres des capitaines de la Grandière et Burridge; les soldats de la marine anglaise, commandés par le capitaine Parker, et les pelotons d'élite français, commandés par M. de Lacombe de *l'Eurydice,* formeront un corps spécial de cent soixante-dix carabiniers. M. Thomas, avec le concours de MM. Gauvain et de Kersaint, dirigera la compagnie de *la Forte.* M. Bourasset aura le commandement général des canots, et M. Reynaud, chirurgien-major de *l'Eurydice,* surveillera l'ambulance.

Chaque homme reçoit soixante cartouches; un supplément de munitions est installé dans les chaloupes, et le lundi, 4, à trois heures du matin, les troupes de débarquement montent sur *la Virago,* qui cingle vers la partie basse de la presqu'île.

Un boulet parti des batteries russes entame les bastingages de *la Virago;* deux autres traversent le grand mât et le mât de misaine de *la Forte,* mais en dépit de la mitraille, le débarquement s'opère à huit heures; grâce au feu de *la Forte* et du *Président,* les deux batteries établies sur ce point se taisent, et le capitaine du premier de ces navires, désignant à ses canonniers un grand magasin d'huiles à lui signalé par

les déserteurs américains, promet un grade à celui qui l'incendiera. Un obus part du bord, et un instant après une colonne de flammes qui s'élève au-dessus de l'emplacement menacé annonce que le grade est gagné. Pendant six heures, ce magasin brûle, malgré les secours et les tentatives des habitants pour le sauver.

Les soldats de marine, suivis des pelotons d'élite, et ayant comme arrière-garde les équipages des divers navires, entrent dans la batterie abandonnée et y enclouent les pièces; puis, les carabiniers prenant la tête, la colonne s'élance dans les taillis qui couvrent la hauteur et où les russes disséminés en tirailleurs les accueillent par une fusillade incessante et furieuse. Le capitaine Parker tombe mortellement frappé. M. Bourasset et un lieutenant de *l'Eurydice*, M. Lefebvre, ont le même sort. Une balle brise le bras de M. Howard, aide de camp de l'amiral anglais. Décimés par la mitraille, nos braves matelots ne peuvent rendre coup pour coup, ayant à combattre un ennemi invisible. Le résultat qu'on se proposait est atteint en partie; la batterie est détruite, et ses défenseurs gisent sans vie sur leurs pièces enclouées; il y aurait folie à assiéger un bois dont on ignore et l'étendue et les issues, aussi donne-t-on le signal de la retraite. Cent hommes embusqués derrière les ruines de la batterie protégent le mouvement, et, tenant à distance les forces russes, permettent à nos matelots de transporter leurs blessés dans les canots. Bientôt l'embarquement est complet, et les chaloupes s'éloignent, escortées par *la Virago*, qui, durant l'attaque de terre, a forcé une batterie de cinq pièces, placée à cheval sur un petit ruisseau, au nord de la ville, d'éteindre son feu.

Le lendemain, M. l'abbé Ricardi procède à Tarinski, en présence de tous les équipages, à l'inhumation des morts. Le 6, on appareille, et le 7, on quitte la rade de Pétropaulowski. En mer, on signale, dans la matinée, un trois-mâts et une goëlette; cette dernière, *l'Anadir*, chargée de vivres et de munitions, est prise sans coup férir et mise à la remorque. *La Virago* et *le Président* donnent la chasse au trois-mâts qui, à une heure, amène son pavillon après avoir reçu un boulet du *Président*. C'est le transport *le Sitcka*, de 800 tonneaux, venant d'Ayan (mer d'Ochotsk), et portant à la garnison de Pétropaulowski des muni-

tions pour une somme de deux cent mille dollars (plus d'un million de francs). *Le Sitcka*, armé de dix canons, compte à bord un capitaine, trois officiers, un élève, vingt-quatre matelots, six officiers passagers, un pope et quatre marchands.

Le 8 septembre, on brûle en mer la goëlette *l'Anadir*, et, le 3 octobre, la flottille française mouille dans la baie de San-Francisco, tandis que l'escadre anglaise poursuit sa route, conduisant *le Sitcka* à Vancouver.

L'expédition de Pétropaulowski coûte aux alliés, en morts et blessés, deux cent soixante-quatorze hommes. Le gouverneur du Kamchatcka, dans son rapport, annonce une perte de cent quinze hommes, au nombre desquels le prince Maksoutoff II, lieutenant de vaisseau et commandant une batterie. Il cite en outre un magasin de poisson incendié et huit maisons détruites par les boulets.

Pour récompenser la bravoure de nos marins à Pétropaulowski, un décret impérial du 2 décembre nomme dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur :

COMMANDEUR.

De la Grandière, capitaine de *l'Eurydice*.

OFFICIERS.

De Rosencoat, capitaine de *l'Obligado*.
De Lacombe, lieutenant de *l'Eurydice*.

CHEVALIERS.

État-major.

Harlé, lieut. de vaisseau.
Thomas, id.
Vaneéckout, id.
Gicquel, enseigne.

Service médical.

Guérin, chirurgien-major.
Lagarde, id.

Canonniers.

Chapelain, quartier-maître.
Raynel, 2e maître.

Manœuvriers.

Sigalen, 2e maître.

Charpentiers.

Grall, maître.

Équipages.

Kernéis, matelot.

A la même date, un second décret impérial confère la médaille militaire aux maîtres et matelots dont les noms suivent :

Armuriers.

Sanson, maître.

Calfats.

Bérot, quartier-maître.
Lauron, id.

Timoniers.

Bourasseaux, quartier-mait.

Equipages.

Riou, matelot.
Vautier, id.
Jouissant, id.
Raoul, id.
Hédel, id.
Toullec, id.
Guillemot, id.
Tanguy, matelot.
Tartu, id.
Aréne, id.
Royer, id.
Marot, id.
Guillouet, id.
Lelargue, id.
Campot, id.
Pouilly, id.

Une autre expédition dans la Laponie russe a des résultats plus décisifs. Soupçonnant les anses voisines de Kola, capitale de la province, de recéler des bâtiments russes, le capitaine Erasmus Ommaney, commandant par ancienneté la flottille anglaise de l'océan arctique, envoie *la Miranda* reconnaître ces parages.

Le capitaine Lyons, malgré les difficultés de navigation qu'offre l'étroite rivière qui descend de Kola, parvient à conduire *la Miranda* jusque sous les murs de la place. Voulant épargner la ville, il somme la garnison de se rendre, et fixe les conditions sur l'acceptation desquelles il donne aux autorités tout le temps de réfléchir. On lui répond par un refus ; il ouvre son feu ; l'effet des bombes est terrible au milieu de maisons de bois, et bientôt un incendie général dévore la ville.

Sans avoir perdu un seul homme, le capitaine Lyons rallie la flottille, ayant détruit les fortifications de la place et des magasins remplis de farine.

L'empereur de Russie dit plus vrai quand il parle du succès de ses armées en Asie.

La Sublime Porte possède de ce côté les pachalicks de Van, d'Erzeroum et de Kars en Arménie, et celui de Trébizonde en Anatolie. Une armée de trente mille hommes, commandée par Achmet-Pacha, est chargée de défendre ces possessions. Le général ottoman installe son quartier-général à Kars, et échelonne un corps d'observation sur les côtes de la mer Noire. Le 10 novembre 1853, il est battu par les russes à Guédickler et rejeté sur le Kars-Tchaï, affluent de l'Arpatchaï. A la vérité, les troupes sous ses ordres se composent en partie de recrues ; mais si les soldats ne sont pas bons, leur chef, en revanche, est détestable, et son inaptitude devant l'ennemi n'est égalée que par son indifférente ignorance des besoins du soldat. Ainsi, pendant l'hiver, il laisse ses troupes manquer de vivres, d'abris, de bois et de vêtements, et les maladies qu'engendrent ces privations font de tels ravages qu'elles réduisent de moitié les vingt-six mille hommes cantonnés à Kars et aux alentours.

Le divan se décide enfin à faire droit aux plaintes qui lui sont adressées, et remplace Achmet par le muchir Zarif-Moustapha-Pacha. Ce

dernier, au moyen de marchés passés avec le Diarbekir, Schilper et Mouch, provinces agricoles, obtient de l'orge et du blé en quantité suffisante ; il organise régulièrement le service des subsistances pour les troupes, et décrète une pénalité sévère contre les fournisseurs qui donneraient des vivres avariés. En outre, pour combler les vides de ses cadres, le muchir fait venir d'Alep et de Damas de forts détachements de l'armée d'Arabie.

Behdjid-Pacha et Sefer-Pacha viennent inspecter les fortifications de Kars et les trouvent en bon état. Le 30 mai, ils visitent la redoute de Soukoum-Calèh, évacuée par les russes le 5 du même mois, et y commandent des réparations et des annexes importantes ; après quoi ils s'enfoncent dans les montagnes, à la recherche de Schamyl, qui accourt à leur rencontre avec d'autres chefs circassiens et leur promet son appui.

A la fin de mai, l'armée d'Asie est reconstituée et compte, en dehors de son effectif régulier, un grand nombre de bachi-bouzoucks à titre de troupes auxiliaires. Moustapha-Pacha résout alors de prendre l'offensive et, dès les premiers jours de juin, trois mille bachi-bouzoucks et un bataillon de réguliers sont chargés d'enlever deux redoutes russes construites au nord de la frontière ottomane, sur la route d'Urzuguet à Kutaïs.

Hassan, bey de Tchourouck-Sou, s'empare de la première redoute avec sa colonne, puis, s'unissant à son frère Ali-Bey et à Hamid, bey de Batoum, ils attaquent la seconde avec toutes leurs forces, lorsque plusieurs bataillons ennemis les prennent en flanc et les repoussent, après dix heures d'une sanglante mêlée.

Les russes comptent neuf cents hommes tués et sept cents blessés. Les bachi-bouzoucks ont huit cents tués et six cents blessés ; les réguliers quarante-neuf tués, soixante-cinq blessés. Hassan et Hamid-Bey sont au nombre des morts.

Le 16 juin, le général Andronnikoff, à la tête de vingt-deux mille hommes, surprend les bachi-bouzoucks près d'Urzuguet. Ces derniers, en raison de leur infériorité numérique, se replient sans accepter le combat ; mais leur retraite leur coûte trois mille hommes, bien que

protégée par les troupes de Sélim-Pacha, commandant la division turque de Tchourouck-Sou.

Zarif-Moustapha-Pacha a placé une division d'avant-garde sur la rivière d'Arpatchaï, non loin d'Alexandropol.

Vers la fin de juillet, une colonne russe, commandée par le général Bébutoff, sort de cette ville et repousse les irréguliers composant cette avant-garde. Le muchir, averti de cette agression au camp de Hadji-Vély-Heui, dépêche aussitôt deux régiments de cavalerie et deux batteries d'artillerie pour couvrir la retraite des bachi-bouzoucks, mais déjà les russes ont abandonné la poursuite et installent leur campement à Indjé-Déré, conformément aux vues du général Bébutoff qui veut opérer sa jonction avec dix mille hommes de la province d'Érivan. Ces derniers, chargés de prendre l'offensive, attaquent le 29 juillet le camp de Karaboulack, occupé par trois mille cinq cents réguliers et six mille bachi-bouzoucks sous le commandement de Sélim-Pacha.

Les russes, violemment refoulés, appellent leur réserve; les turcs comptent également sur la leur, mais elle a été emmenée par Sélim-Pacha, qui s'est dirigé vers le pachalick de Van, et force est aux ottomans de se retirer, laissant l'ennemi maître de la ville de Bayazid.

Cet échec entraîne la destitution de Sélim-Pacha, qui se disculpe à la manière du docteur Pangloss :

— Lorsque les russes m'ont attaqué, dit-il, je faisais tranquillement ma sieste dans un village à deux lieues de là ; il est donc tout naturel que je n'aie pas empêché leur assaut. Dès que j'ai été prévenu de la présence de l'ennemi, je suis parti avec des renforts; est-ce ma faute si ces renforts se sont trouvés inutiles, ayant oublié leurs cartouches? Évidemment non ! Les russes, d'ailleurs, n'ont rien gagné à leur victoire. Les quinze cents tentes dont ils se sont emparés étaient pourries et dans un tel état de délabrement qu'ils nous rendent service en nous en débarrassant. Quant aux quinze pièces de canon par nous perdues, je suis prêt à les payer.

Sélim-Pacha reprocherait volontiers aux soldats du czar d'être moins chevaleresques en leurs procédés que le comte d'Anterroche, comman-

dant à Fontenoi une compagnie de grenadiers du régiment des gardes-françaises, et saluant l'ennemi en lui disant :

— Tirez les premiers, messieurs les anglais.

Zarif-Moustapha-Pacha qui, à Vély-Heui, a concentré les troupes d'Arslan, pacha de Zaïm, et celles de Khérim, pacha d'Ardughan, se trouve à la tête de cinquante et un bataillons d'infanterie, de huit régiments de cavalerie, de quatre mille irréguliers et de soixante-dix-huit pièces de canon, représentant trente-huit mille hommes.

Grâce aux dénonciations des déserteurs, il sait que le général Bébutoff ne dispose que de dix-huit bataillons d'infanterie, de trente-six escadrons de dragons, de deux mille cinq cent cinquante cosaques, de quinze cents irréguliers, et de huit batteries d'artillerie, soit en tout de vingt mille hommes. Ne jugeant pas à propos de laisser l'ennemi recevoir au complet les renforts d'Érivan, le muchir se décide à attaquer. Il envoie le comte de Meffray, officier français détaché à l'armée d'Asie en qualité de colonel d'état-major, pousser une reconnaissance du côté de Perguet ; l'attention des russes se concentre sur ce point, et, favorisés par cette diversion, les turcs s'emparent sans coup férir des hauteurs de Karadag.

La lutte commence au point du jour entre les deux armées sur l'emplacement même du camp du général Bébutoff, à mi-chemin de Kourouck-Déré et d'Indjé-Déré. L'infanterie ottomane, appuyée par son artillerie, fait des prodiges de valeur, déploie, suivant les expressions mêmes du général ennemi, « une résistance que les plus vieux soldats n'avaient jamais rencontrée en elle, » et enfonce l'aile droite des russes. Mais l'absence de cavalerie à opposer aux dragons du czar, entraîne bientôt une réaction fatale aux osmanlis, qui sont obligés de battre en retraite, laissant sur le champ de bataille plus de cinq mille hommes hors de combat. La perte des russes est de six mille morts et de deux mille blessés.

La défaite d'Indjé-Déré amène la destitution de Zarif-Moustapha-Pacha auquel on avait enjoint de rester sur la défensive ; il est remplacé par le meilleur lieutenant d'Omer-Pacha, Ismaïl-Pacha.

Le prince Bébutoff, au moment de recueillir les fruits de sa victoire,

est obligé de se replier sur Tiflis, menacé par Schamyl, qui, à la tête de dix-huit mille hommes, a envahi la Géorgie, malgré les efforts des généraux-majors de Wrenski, de Wrangell et de Backlanoff; le premier s'étant approché de Védim, résidence du chef des Circassiens, et les deux autres ayant brûlé ses approvisionnements de grains et de fourrages dans la Tchetchnia.

C'est le 17 août que les russes lèvent le camp d'Indjé-Déré et le transportent près d'Alexandropol, après avoir fait sauter la forteresse de Bayazid. A la fin du même mois, l'évacuation du territoire turc est complète.

Le reste de l'année se passe sans événéments importants; seulement, au mois de novembre, trois mille hommes sont détachés pour grossir le contingent turc qui assiége Sévastopol.

Voyons maintenant, en terminant ce travail rétrospectif, ce qui s'est passé dans les provinces Danubiennes, durant les derniers mois de 1854.

Après l'évacuation de la Valachie par les russes, douze mille hommes de troupes autrichiennes commandés par un roumain, le feld-maréchal comte Coronini, nommé gouverneur militaire de la Grande-Valachie, entrent à Bucharest.

Ces douze mille hommes comprennent quatre bataillons de l'archiduc Sigismond, trois bataillons du grand-duc Constantin, deux bataillons du régiment frontière, deux divisions de hulans de l'archiduc Charles, deux batteries, dont une de fuséens, un train de ponts, un train d'équipages et un train de munitions.

Le 7 septembre 1854, Omer-Pacha et le prince Cantacuzène, président du conseil d'administration provisoire nommé par Dervish-Pacha, commissaire civil de la Sublime Porte, vont recevoir la colonne autrichienne sur la route de Bajora à Bucharest. Une brigade turque et deux bataillons valaques forment la haie, une batterie ottomane fait les salves usitées et les musiques entonnent l'hymne national d'Autriche; mais en dépit de la pompe de cette réception et malgré l'affluence des curieux, il est facile de voir que les soldats de l'empereur François-Joseph ne sont pas accueillis avec l'enthousiasme qui a salué l'arrivée

des troupes turques. On semble pressentir la mésintelligence qui se manifeste dès le lendemain entre Omer-Pacha et le comte Coronini. Le premier propose de destituer les fonctionnaires employés par les russes et de ne pas réintégrer dans ses fonctions d'hospodar le prince Barbo Démétrius Stirbey qui, au mépris des injonctions formelles du Sultan, a conservé pendant huit mois le pouvoir sous la domination moscovite. Le feld-maréchal, au contraire, veut sa restauration. Malgré l'opposition du muchir, ce dernier sentiment prévaut au Divan et, le 5 octobre, le prince rentre dans sa capitale, bien modestement au gré des autrichiens qui avaient projeté une ovation, mais qui ont été obligés d'y renoncer après la défense formelle adressée par Mussar-Pacha, commandant de place, au préfet de police :

« Vu les accusations graves et officielles qui pèsent sur le prince Stirbey ; vu la haine de la majorité des habitants notables de la ville ; vu surtout les circonstances au milieu desquelles s'accomplit le retour du prince, j'ai cru devoir me conformer à l'opinion publique en vous ordonnant, monsieur le Préfet, d'empêcher qu'on élève des arcs de triomphe, qu'on lise des adresses ou autres discours, enfin qu'aucune manifestation inconvenante irrite le peuple et fasse naître le désordre. »

Les russes évacuent aussi la Moldavie ; ils essaient de retenir dans leurs rangs les milices indigènes ; mais le capitaine Philippesco s'y refuse au nom de ses camarades ; par ordre d'Osten-Sacken, on le jette dans une voiture qui le conduit, escorté de cosaques, à Skouléni. Son arrêt porte qu'après quatre années de captivité en Sibérie, il servira pendant le reste de sa vie à l'armée du Caucase.

Au commencement de novembre, le 3e régiment de la garde du Sultan et les bachi-bouzouks chassent de la Dobrutscha les derniers cosaques et volontaires qui y rôdent, et pendant qu'Achmet-Sadyck, avec l'avant-garde ottomane, occupe, sur la ligne du Séreth, Babadagi, Toultcha, Matchin, le 8 du même mois, Dervish-Pacha entre à Yassy et y rétablit le 9 le prince Ghika dans ses fonctions d'hospodar.

D'accord avec les généraux alliés, Omer-Pacha va prendre l'offen-

sive sur le Pruth; mais les commissaires autrichiens s'opposent à l'envahissement de la Bessarabie, alléguant qu'il serait impossible alors à leur gouvernement de conserver sa neutralité vis-à-vis du czar. Leur avis est qu'au lieu de franchir le Sereth, l'armée ottomane doit aller chercher les russes par le Delta et les bouches du Danube, contrée marécageuse que l'hiver rend impraticable et où tout mouvement de troupes en cette saison est impossible.

Omer-Pacha est donc réduit à l'inaction lorsque, sur la demande du général Canrobert et de lord Raglan, le mustéchar du ministère des affaires étrangères, Mahmoud-Bey, lui apporte un firman du Sultan dont nous citerons ces paragraphes :

« Dans nos prières, nous nous souvenons toujours de ta personne intelligente, aussi bien que de tous les généraux, officiers et soldats, grands et petits, de notre armée impériale ; nous ne cessons un seul instant de nous occuper nous-même en personne, avec bienveillance, de ce qui peut soulager les peines et accroître la félicité et le bien-être de tous, et enfin, partout où mon armée impériale se trouve et partout où elle est envoyée, ma faveur et ma haute attention pour son bien-être seront avec elle.

» Voici que maintenant le service de mon empire requiert indispensablement qu'une portion suffisante des troupes de mon armée impériale de Roumélie, se rende avec toi en Crimée, rejoigne mes troupes victorieuses qui s'y sont rendues précédemment, et les armées des deux hautes puissances, alliées sincères et intimes de mon empire, pour combattre l'ennemi.

» J'ai les yeux fixés sur vous. Mettez votre confiance en l'aide et en la miséricorde du Seigneur Dieu de l'univers, et ajoutez à vos précédents glorieux en servant dignement la cause de l'honneur de l'empire et de la nation! Mettez un soin infini à vous conduire amicalement et d'accord avec les généraux, les officiers et les soldats des deux hautes puissances susdites, mes alliées, dans la cause où le bon droit de mon empire est reconnu du monde entier. Fortifiez ainsi doublement ma faveur impériale envers vous, donnez de nouvelles preuves de votre

valeur innée, de votre respect bien reconnu pour les lois fondamentales militaires, et de votre sincère dévouement à ma majestueuse personne impériale. »

Une lettre vizirielle du 24 décembre 1854, transmet à Omer-Pacha l'ordre d'aller en Crimée avec cinquante mille hommes inquiéter l'armée russe sur ses derrières, en lui enjoignant de presser le départ des troupes et de concerter ses mouvements avec les généraux alliés.

CHAPITRE XI.

Position des armées. — Visite d'Omer-Pacha au camp de Sévastopol. — Lenteurs forcées des anglais. — Les français relèvent leurs postes à Inkermann. — Fanatisme des prêtres russes. — Attaques des 5, 7, 11, 12 et 14. — Le *lasso*. — Correspondance à ce sujet entre les généraux Canrobert et Osten-Sacken. — Le bouton du prince Menschikoff. — Les outardes ; partage fraternel. — Affaires des 20, 30 et 31 janvier. — Récompenses. — Rigueurs de l'hiver. — Cherté des vivres. — Situation de l'armée alliée. — Souffrances des anglais. — Les infirmières. — Dons patriotiques. — Réorganisation de l'armée française. — Allocution de l'Empereur aux voltigeurs de la garde impériale. — Arrivée de ces derniers à Sévastopol. — Formation d'une seconde légion étrangère. — Le général Niel au camp. — Préparatifs d'attaque contre Malakoff. — Les turcs à Eupatoria. — Affaires des 3, 11 et 16 février. — Combat du 23. — Le czar accepte les quatre garanties. — Traité d'alliance avec la Sardaigne. — Manifeste de l'Empereur de Russie.

(Janvier, Février 1855.)

Des convois de troupes, venant de Constantinople, remplissent les vides creusés par la guerre et les maladies dans les rangs des assiégeants. Les 7e et 8e divisions françaises sont presque au complet et portent notre effectif à soixante-sept mille hommes. Nos ouvrages sont terminés et armés de cinquante bouches à feu qui n'attendent qu'un ordre pour foudroyer la place et ses défenseurs ; mais nos alliés ne sont pas prêts.

L'armée russe est, au dire des déserteurs, cruellement éprouvée ; la concentration des troupes ottomanes à Eupatoria l'inquiète beaucoup. C'est qu'Omer-Pacha suit à la lettre les instructions du sultan ; après avoir présidé à Varna à l'installation à bord de ses régiments, il s'em-

barque lui-même avec le colonel Dieu, le commissaire anglais Simmons et Rustan-Pacha, et descend à Kamiesch sans y être annoncé. Au moment de son arrivée, il ne se trouve sur le quai qu'un lieutenant et un commissaire d'artillerie surveillant un transbordement de boulets et d'obus. Le muchir se fait immédiatement conduire au quartier général où, après l'avoir reçu, le général Canrobert convoque un conseil auquel assistent lord Raglan, sir John Burgoyne, les amiraux Bruat et Lyons. On y décide que l'armée ottomane sera portée au nombre de quarante-cinq mille hommes de toutes armes, à Eupatoria, qui lui servira de base pour agir sur les communications et les flancs de l'ennemi et faciliter les opérations futures des armées alliées.

Omer-Pacha retourne le lendemain à Varna, ayant visité le camp jusqu'à la maison Blanche et examiné la situation de la place des hauteurs de l'Observatoire.

Par suite du retard apporté par les anglais à l'achèvement des travaux qui leur sont dévolus, nos batteries restent forcément muettes, à l'exception d'une, où quarante mortiers essayent de répondre aux projectiles de toute sorte dont l'ennemi crible nos tranchées : *les marmites*, bombes ou obus ainsi nommées à cause de leur cavité; *les négros*, ou boulets, à cause de leur couleur noire; *les patates*, grenades, biscaïens, mitraille qui font en s'éparpillant sur le sol l'effet d'un semis de pommes de terre; *les mouches*, ou balles, ainsi dites du bruit qu'elles font en passant.

Le général Canrobert veut sortir à la fois et de son inaction et de son incertitude; il expose, en conséquence, à lord Raglan, la situation des attaques françaises, et le prie de lui donner l'état des siennes. Le général en chef de l'armée anglaise lui envoie en réponse un rapport très-circonstancié sur la réduction de ses effectifs; il en ressort la nécessité pour nos troupes de décharger les alliés d'une partie de la besogne qui leur a été attribuée.

On ne peut donner l'assaut en face de nos lignes si les ouvrages anglais ne sont en mesure de battre victorieusement les formidables batteries de l'Arsenal et du Redan, qui pulvériseraient nos colonnes. Aussi arrête-t-on que le corps d'observation, augmenté d'une brigade, pren-

dra une partie du service fait actuellement par l'armée anglaise, qui aura alors deux nuits et deux jours de repos pour un jour et une nuit de travail. Le colonel de Cissey et le commandant Vico procèdent, le 13 janvier, au remplacement des anglais par les français sur le plateau d'Inkermann.

Nos parallèles sont tellement rapprochées de la place, qu'on a été obligé de modifier, depuis le 1er janvier, le service des tranchées comme suit :

Au lieu d'un bataillon de réserve, c'est un bataillon de piquet qui occupe la maison du Clocheton, point central des tranchées où les troupes de garde et les brigades de travailleurs reçoivent leur ration supplémentaire d'eau-de-vie. Le bataillon de réserve, formant un effectif de quatre cent cinquante à cinq cents hommes, se tient sur la gauche, en arrière des batteries 1 et 2.

On compte chaque jour sept bataillons de garde à la tranchée, plus un bataillon de chasseurs à pied employés comme tireurs, et disposés sur tout le développement de la parallèle la plus avancée pour entretenir le feu de mousqueterie. En outre, un poste de deux cents hommes placés dans le ravin des anglais relie nos attaques de droite à la gauche des alliés; une compagnie de francs-tireurs de cent cinquante hommes est répartie sur différents points favorables au tir de précision, et, chaque nuit, deux compagnies du bataillon de volontaires font le service d'éclaireurs.

Le chiffre des travailleurs quotidiennement commandés dans les différents corps est de trois mille ; on les distribue par escouades sur divers points, pour pratiquer de nouveaux boyaux de communication, ou construire l'emplacement de nouvelles batteries, ou réparer les parapets endommagés par le feu de l'ennemi. Leur nombre augmente quand besoin est, et dépasse quelquefois quatre mille.

La garde de tranchée est divisée en trois commandements : la droite, le centre, la gauche, dévolus à des colonels ou lieutenants-colonels. Il y a chaque jour un général de tranchée pris dans les brigades du corps de siége.

Les ouvrages français se divisent en deux attaques : celle de droite,

qui comprend depuis le bastion Central jusqu'à la batterie des Casernes, en englobant le bastion du Mât; celle de gauche, qui s'étend depuis la Quarantaine jusqu'au bastion Central. Le colonel Raoult, ou son premier aide-major le commandant Faure, accompagne le général dans ses explorations quotidiennes.

A la nuit, le grand fanal du Clocheton s'illumine et guide les plantons envoyés aux dépôts et les brancards de l'ambulance. Des vigies y veillent constamment, chargées d'annoncer les attaques de l'ennemi. Leur signal est répété par le clairon, dont les différentes sonneries, au nombre de trois, caractérisent l'événement : le *garde à vous* donne l'alerte ; le *rappel* indique une attaque ; l'*assemblée* signifie que cette attaque est sérieuse. En outre, des fusées précisent la direction : des *étoiles* pour la gauche; des *marrons* pour le centre ; des *serpenteaux* pour la droite. Deux de ces fusées annoncent le *garde à vous*, trois le *rappel*, quatre l'*assemblée*.

Tant de précautions ne sont que raisonnables, car les russes multiplient les attaques nocturnes, excités par les popes qui leur disent que les soldats français, les mains engourdies par le froid, laisseront échapper leurs armes impuissantes et s'offriront à leurs coups comme des boucs impurs au couteau du sacrificateur.

Le 5 janvier, quatre cents hommes d'élite du régiment de Minsk, conduits par leur colonel, sont repoussés dans leur tentative d'enclouer les pièces des batteries françaises établies aux abords du ravin du sud. Dans la nuit de ce même jour, cent cinquante volontaires des équipages de marine, à la tête desquels marche le lieutenant Zawalichine, en voulant attaquer l'ouvrage T, tombent au milieu d'un poste du 46e de ligne qui les fusille à bout portant. L'arrière-garde de cette colonne, composée d'infanterie, se replie à cette première décharge sous les murs de la ville; l'artillerie des forts ouvre une terrible canonnade et les matelots russes pris entre deux feux se débandent dans un désordre inexprimable ; ils abandonnent sur les talus six morts et dix-sept blessés.

Dans la soirée du 7, une colonne russe de quatre cents hommes s'élance à l'escalade de nos parapets avec une telle vigueur qu'une quinzaine de russes se trouvent en dedans de la parallèle sans coup

férir. Trois compagnies du 1er bataillon du 46e, commandées par le chef de bataillon Julien, sont de garde sur ce point; elles observent un tel silence « qu'on entend battre son cœur » selon l'expression d'un des soldats; lorsque l'ennemi s'est engagé par masses dans l'étroit boyau de la tranchée, nos troupes se précipitent sur lui, tandis qu'une compagnie de réserve commandée par le sous-lieutenant Kerdudo l'attaque en flanc. Ne pouvant évoluer, les russes sont culbutés et poursuivis l'épée dans les reins par le sous-lieutenant Kerdudo à la tête de sa compagnie. Ce jeune homme, à peine âgé de vingt ans, montre dans cette circonstance l'aplomb et l'énergie d'un vieux militaire. Il est mis par le général en chef à l'ordre du jour de l'armée et ses collègues lui offrent un banquet.

Le même jour, une colonne ennemie passe la Tchernaïa et se dirige vers Sévastopol en rasant le bas des hauteurs d'Inkermann; mais les anglais descendent des crêtes de leur cantonnement et par une vigoureuse attaque la contraignent de rétrograder.

Le 12, vers deux heures du matin, deux cent cinquante russes tentent un coup de main sur la portion de parallèle qui couvre les batteries 16, 17 et 18. Le lieutenant Espanet, à la tête de la 4e compagnie du 80e de ligne (5e léger) se rue sur l'ennemi. La 5e compagnie appuie son mouvement, et, chargés à la baïonnette, les russes battent en retraite, laissant sept tués et deux blessés dans nos lignes. Le lieutenant Espanet est blessé de deux coups de baïonnette.

Le 13, entre une heure et deux heures du matin, huit cents cosaques profitent du moment où les compagnies d'éclaireurs volontaires détruisent des embuscades sur la gauche de notre troisième parallèle, pour risquer une nouvelle sortie. A la faveur des ténèbres, ils surprennent nos sentinelles et en capturent six ; les autres se réfugient dans la tranchée que l'ennemi envahit sur leurs talons; mais là, quarante hommes du 2e bataillon du 95e, commandés par le sous-lieutenant La Jallet lui lâchent à six pas de distance une décharge en pleine poitrine et se précipitent sur lui à coups de crosse et de baïonnette.

Les français, bien que très-inférieurs en nombre, soutiennent vaillamment la lutte lorsqu'un poste de gardes de tranchée arrive à leur

aide et prend les russes par derrière. Cette seconde attaque est le signal de la déroute et, après la chasse que donnent aux assaillants nos soldats, bien peu de ceux-là regagneraient la ville si un régiment n'en sortait pour appuyer leur retraite.

Devant un ennemi six fois plus nombreux et protégé par l'artillerie des forts, les nôtres se replient sous une pluie de boulets dont ils rendent la monnaie en démasquant deux gros canons qui criblent de mitraille la colonne russe. L'ennemi laisse sur le terrain quatre-vingts tués ou blessés, trente-sept prisonniers et plus de trois cents fusils. Nous comptons trente et un blessés et six prisonniers.

La nuit du 14 au 15 est signalée par un engagement plus sérieux. Une neige épaisse tourbillonne dans l'atmosphère et assourdit jusqu'aux bruits les plus rapprochés. Vers deux heures du matin, trois colonnes russes sortent de Sévastopol et se glissent vers les extrémités de la deuxième parallèle; deux d'entre elles doivent attaquer la droite et la gauche de ce point ; la troisième formera la réserve.

Nos éclaireurs franchissent les parapets en donnant l'alarme, mais la distance est si courte que les cosaques arrivent en même temps qu'eux sur la portion de droite, défendue par les grenadiers et la première compagnie du 74e ; ils essaient d'envahir un petit boyau à l'entrée duquel veille une section de grenadiers; on les fusille à bout portant, ils ripostent, et le capitaine Bouton tombe mortellement atteint sur les cadavres de ses soldats ; il ne reste plus de vivant dans cet étroit passage que trois grenadiers et un caporal, le caporal Guillaumin, qui se bat avec acharnement et tient tête avec ses trois hommes au flot qui veut le déborder.

Le gros des assaillants s'est porté sur le point occupé par la première compagnie. Une mêlée furieuse s'engage à l'arme blanche, dès le début de laquelle le capitaine Castelnau roule percé de treize coups de baïonnette :

— Enfants, soutenez l'honneur du drapeau ! s'écrie-t-il en rendant le dernier soupir.

— Et vengeons notre capitaine ! ajoute le lieutenant Rigaud, qui fond le premier sur l'ennemi.

Une section de la deuxième compagnie accourt pour appuyer la première. Le sous-lieutenant Brachet, son chef, se trouve face à face avec un officier russe qui a comme lui le sabre à la main. Ils s'élancent l'un sur l'autre : atteint d'un coup de pointe au bras droit, le sous-lieutenant Brachet reprend bientôt l'avantage et étend à ses pieds son adversaire.

Le commandant Rouméjoux amène au pas de course son bataillon et tombe sur les russes qu'il frappe avec furie jusqu'à l'instant où un coup de baïonnette lui traverse la partie supérieure du poumon gauche. De nouveaux renforts arrivent de tous côtés et l'ennemi se retire, n'ayant pu forcer nos ouvrages malgré l'élan et la vigueur de son attaque. Son acharnement est tel qu'un officier, désespéré de ne pas atteindre la crête de l'épaulement, frappe de grands coups d'estoc à travers le gabionnage, tâchant de blesser nos soldats ; un de ces derniers brise l'arme d'un coup de bêche, franchit le parapet et tue l'officier qui brandit encore un tronçon inutile.

Cette affaire nous coûte dix-neuf tués, parmi lesquels deux capitaines et trente-sept blessés dont trois officiers.

Les russes laissent dans la tranchée et sur les glacis une trentaine de tués et blessés dont un capitaine et plusieurs officiers, tous armés d'épées longues, droites, à garde de poignard, et munis de clous et de marteaux pour l'enclouage des pièces. Le capitaine est selon toute apparence un personnage, car le lendemain un parlementaire apporte au général Forey une lettre du général Osten-Sacken pour réclamer le corps de cet officier « *très-distingué.* »

Ce cadavre et vingt-six autres sont remis dans les bâtiments de la Quarantaine à un lieutenant qui, durant les délais qu'entraîne la funèbre livraison, ne cesse de répéter à nos soldats en très-bon français :

— Quel chien de métier on nous fait faire là !... Est-ce que vous n'en finirez pas bientôt de nous prendre ? ça ne doit pas vous amuser plus que nous...

La colonne de réserve des russes n'était pas restée inoccupée ; ses hommes, armés de gaffes et de crocs, harponnaient nos soldats ou tout

au moins leurs sacs empilés contre l'épaulement; d'autres tendaient des cordes pour amener la chute de leurs adversaires et s'en emparer avant qu'ils eussent pu se relever; d'autres enfin, munis de *lassos*, cordelettes de quinze pieds garnies d'une balle de plomb, frappaient à de longues distances leurs ennemis et les entraînaient étranglés, à la façon des gauchos de l'Amérique, dans leurs chasses des prairies.

Ces procédés sauvages, employés déjà par les russes dans le Caucase, motivent une lettre adressée par le commandant en chef de l'armée française au général Osten-Sacken. Nous en citerons ce passage:

« Permettez-moi, monsieur le gouverneur, de vous signaler un fait dont vous n'êtes sans doute pas informé; il m'est démontré que dans les combats qui ont eu lieu en avant de nos tranchées, des officiers et des soldats ont été entraînés à l'aide de cordes ou de bâtons à crochets; nos combattants n'ont d'autres armes que le fusil, la baïonnette et l'épée, et sans vouloir affirmer que l'emploi de ces moyens soit contraire aux règles de la guerre, il m'est peut-être permis de dire, en me servant d'une vieille expression française: « Que ce ne sont point là des armes courtoises. » Il vous appartient d'apprécier. »

Voici à cette accusation la réponse du gouverneur de Sévastopol :

« Il est recommandé à nos soldats de préférer l'action de faire prisonnier à celle de tuer inutilement. Quant aux instruments dont vous faites mention, il est très-possible que les travailleurs qui, d'ordinaire, accompagnent les sorties, aient usé de leurs outils pour se défendre.

» Du reste, les lettres que j'ai fait parvenir à l'état-major de l'armée française, de la part de vos officiers faits prisonniers, doivent vous éclairer suffisamment sur la manière dont ils sont traités dans leur captivité. Il vous appartient aussi d'apprécier. »

Tout en esquivant le fait principal, le général Osten-Sacken dit une chose vraie quand il parle des soins prodigués à nos blessés. Son assertion est confirmée par nos prisonniers eux-mêmes, dont, chaque jour, des

parlementaires vont chercher la correspondance, en leur portant les lettres arrivées pour eux de l'occident. Ces dernières sont, en présence des messagers, ouvertes à l'état-major, avant que d'être remises aux destinataires.

L'une d'elles donne lieu, le 17 janvier, à un plaisant incident; elle est adressée à un officier anglais par une de ses parentes et se termine ainsi ;

« Quand vous aurez fait Menschikoff prisonnier, j'espère bien que vous m'enverrez un bouton de son fameux paletot ; je vous promets d'en faire une relique. Il me semble que cela doit porter bonheur comme de la corde de pendu. »

Riant aux éclats de la bizarrerie de la requête, l'amiral coupe un des boutons de son par-dessus et le tend au parlementaire en lui disant :

— Expédiez, je vous prie, ce bouton à la signataire de cette lettre. Je peux n'être pas pris de sitôt, et

Désir de femme est un feu qui dévore !

Pour ne pas faire attendre à une jeune dame une chose aussi simple, je lui envoie très-volontiers par avance ce qu'elle paraît désirer si fort.

Au reste, cette courtoisie du prince est imitée par ses officiers dans toutes les occasions où la guerre n'a rien à voir.

Ainsi, une bande d'outardes prend son vol au-dessus des tranchées; du côté des russes et du nôtre la fusillade fait rage, et quatre oiseaux tombent sur le terrain neutre qui sépare nos ouvrages de la place ; nombre de Tantales apparaissent de droite et de gauche, dévorant des yeux les victimes emplumées, mais nul ne s'aventure à les aller ramasser, lorsqu'un jeune capitaine russe attache son mouchoir blanc à la pointe de son épée, et, brandissant ce pacifique étendard improvisé, s'avance vers les quatre outardes, les relève, en jette deux dans nos

tranchées et s'en retourne avec les deux autres, après nous avoir gracieusement répété le mot d'Henri IV au duc de Bellegarde :

— Messieurs les français, il faut que tout le monde vive.

Le 19, vers minuit, une colonne russe de trois cents hommes se porte sur la ligne de circonvallation près de la baie de la Quarantaine ; elle est vigoureusement reçue par quatre compagnies du 2e bataillon du 2e régiment de la légion étrangère, sous le commandement du chef de bataillon L'Hériller. Tandis qu'une compagnie lutte avec l'ennemi sur le parapet, les voltigeurs, la 1re et la 5e s'élancent de la tranchée pour tourner ce dernier qui se rabat sur sa réserve et laisse sept cadavres entre nos mains.

Une heure après, les petits postes du 46e signalent une nouvelle sortie qui se dirige vers la gauche du T. L'ennemi se précipite résolûment sur nos ouvrages, mais le 2e bataillon du 46e, à la voix du capitaine Thomas qui le commande, l'attaque à la baïonnette et le poursuit jusqu'à hauteur de ses embuscades. Quinze cadavres russes et quelques blessés restent en travers de la tranchée. Les pertes des assaillants dépassent de beaucoup ce chiffre, car, toute la nuit, on les voit occupés à ramasser leurs hommes hors de combat tombés en avant de nos parallèles.

Les français comptent sept hommes tués et trente-deux blessés ; en outre, un sous-lieutenant du 46e, M. des Ecots, emporté par son élan, est tombé au pouvoir des assaillants avec les dix grenadiers qui le suivaient. Le lendemain, un parlementaire apporte de ses nouvelles au camp, ainsi que d'autres officiers du 42e et du 26e capturés précédemment, en venant réclamer le corps du prince Poipoff, capitaine tué dans la nuit. Le général Forey lui fait répondre que les officiers russes, portant la même capote que les soldats, ne peuvent être distingués de ces derniers, et qu'en conséquence, le prince Poipoff a été inhumé le matin avec les autres cadavres.

A cette date, voici quel est le total des tués et blessés dans le corps de siége, depuis le débarquement :

Officiers : Tués 23 ; blessés 171 ; disparus 3.

Troupes : Tués 464 ; blessés 3,392 ; disparus 128.

Le 30 janvier, deux mineurs du génie français creusent un boyau dans une couche d'argile, entre deux bancs de roches, lorsque l'ennemi, qui a pratiqué une contre-mine, fait jouer le taraud et allume le fourneau. Trois mineurs accourent au bruit de l'explosion et tombent asphyxiés par la fumée à côté des deux premiers déjà sans connaissance. Alors M. Mangin, officier du génie, se traîne à plat ventre dans le boyau, ramène successivement les cinq hommes et a le bonheur d'en rappeler trois à la vie.

Un peu après minuit, le lendemain, quatre cents volontaires russes envahissent une place d'armes nouvellement ouverte par le génie à l'extrémité de la troisième parallèle. Une compagnie d'éclaireurs volontaires du 7e de ligne (voltigeurs du 1er bataillon) dirige contre les assaillants une fusillade que ceux-ci couvrent de leurs hourrahs. Le lieutenant de vaisseau Biruleff les conduit et leur donne l'exemple de l'audace et de l'intrépidité. Une compagnie du 18e et les 2e et 3e compagnies du 1er bataillon du 42e, commandées par le chef de bataillon du génie Sarlat et les détachements de travailleurs des 21e, 39e et 74e de ligne, du 9e bataillon de chasseurs à pied et du 3e régiment du génie sous les ordres du capitaine du génie Fourcade, franchissent le parapet aux cris de : Vive l'Empereur ! et tombent à la baïonnette sur les russes qui reculent, mais en nous faisant toujours face, malgré quatre coups de canon chargés à mitraille que leur envoient deux pièces de campagne d'une de nos batteries. Deux compagnies du 18e et du 42e, envoyées au secours des troupes qui ont poursuivi l'ennemi jusque sous le canon de la place, accueillent, par une déplorable erreur, à coups de fusil, ce même détachement auquel ils apportent leur appui. On compte plusieurs victimes de cette fatale méprise. Cette affaire est d'ailleurs très-meurtrière pour nous : le commandant Sarlat et le capitaine Rémy, du 42e, sont tués ; le capitaine Fourcade a la cuisse cassée, deux autres officiers sont grièvement blessés.

Le commandant Sarlat, dont la promotion remontait à quelques jours seulement, est inhumé, le 3 février, à côté de la tombe d'un autre officier du génie, M. Brissaud, tué dans une autre affaire. Le général de division du génie Niel, aide de camp de l'Empereur, et le général de

brigade Bizot conduisent le deuil. Le service est célébré par l'abbé Profillet, aumônier de l'ambulance.

Ces divers combats amènent les promotions suivantes dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur, décrétées ou confirmées par ordonnances de l'Empereur en date des 14, 20 janvier, 15, 20 février et 5 mars :

COMMANDEUR.

Bizot, général du génie.

OFFICIER.

De Rouméjoux, chef de bat. du 74e de ligne.

CHEVALIERS.

19e *de ligne.*

Guilbert, lieutenant.

42e *rég. de ligne.*

Noll, lieutenant.

46e *de ligne.*

Kerdudo, sous-lieutenant.
Combeaud, id.

74e *de ligne.*

Landois, capitaine.
Brachet, sous-lieutenant.
Guillemin, caporal.

80e *de ligne.*

Espanet, lieutenant.

95e *de ligne.*

De Lajallet, sous-lieutenant.

2e *rég. de la légion étrangère.*

Saussier, lieutenant.
Hogelucht, grenadier.

1er *rég. de chass. d'Afrique.*

Jacot, maréchal-des-logis.

3e *régiment de génie.*

Gerlat, sergent.

Par décrets des 13 janvier, 11, 17, 20 février et 5 mars, la médaille militaire est conférée aux officiers, sous-officiers et soldats dont les noms suivent :

Canrobert, général en chef de l'armée d'Orient.

7e *de ligne.*

Bruley, caporal.
Lavilatte, voltigeur.
Paris, id.

21e *de ligne.*

Daude, voltigeur.
Bellier. id.

39e *de ligne.*

Walter, grenadier.

42e *de ligne.*

Rabiet, sergent.
Lamblin, id.
Goguillon, id.
Orjebin, caporal.
Pauliac, fusilier.
Landrin, id.
Quéro, id.
Tanguy, id.

46e *de ligne.*

Jamain, sergent-major.
Vignaud, id.
Didelot, sergent.
Farges, caporal.
Autexier, voltigeur.
Vignaud, id.
Calandraud, id.
Gau, id.
Mounès, fusilier.
Bénezet, id.

74e *de ligne.*

Neveu, sergent.
Rousset, caporal.
Badet, id.
Audié, voltigeur.
Morez, grenadier.
Guillemin, id.
Galtié, id.
Cazes, fusilier.
Saint-Martin, id.
Bouchot, id.

80e *de ligne.*

Bréard, sergent.
Leclercq, id.
Frayt, fusilier.
Urvoa, id.

95e *de ligne.*
Berthié, sergent.
Andrieu, id.
Estèbe, caporal.
Ollivier, id.
Gouaux, voltigeur.
Borne, fusilier.
Guiguan, id.

97e *de ligne.*
Keller, sergent.

3e *bat. de chass. à pied.*
Plasse, chasseur.

9e *bat. de chass. à pied.*
Labbé, chasseur.
Marceaux, id.
Gesswingt, id.

19e *bat. de chass. à pied.*
Germain, chasseur.

1er *rég. de zouaves.*
Porson, zouave.

16e *régiment d'artillerie.*
Bra, mar.-des-logis.

3e *régiment du génie.*
Peltier, sergent.
Collin, caporal.
Merme, 2e sapeur.
Mouchot, me ouvrier.

2e *rég. de la légion étrangère.*
Devliéger, sergent.
Seignund, grenadier.
Rischard, voltigeur.
Deglin, fusilier.

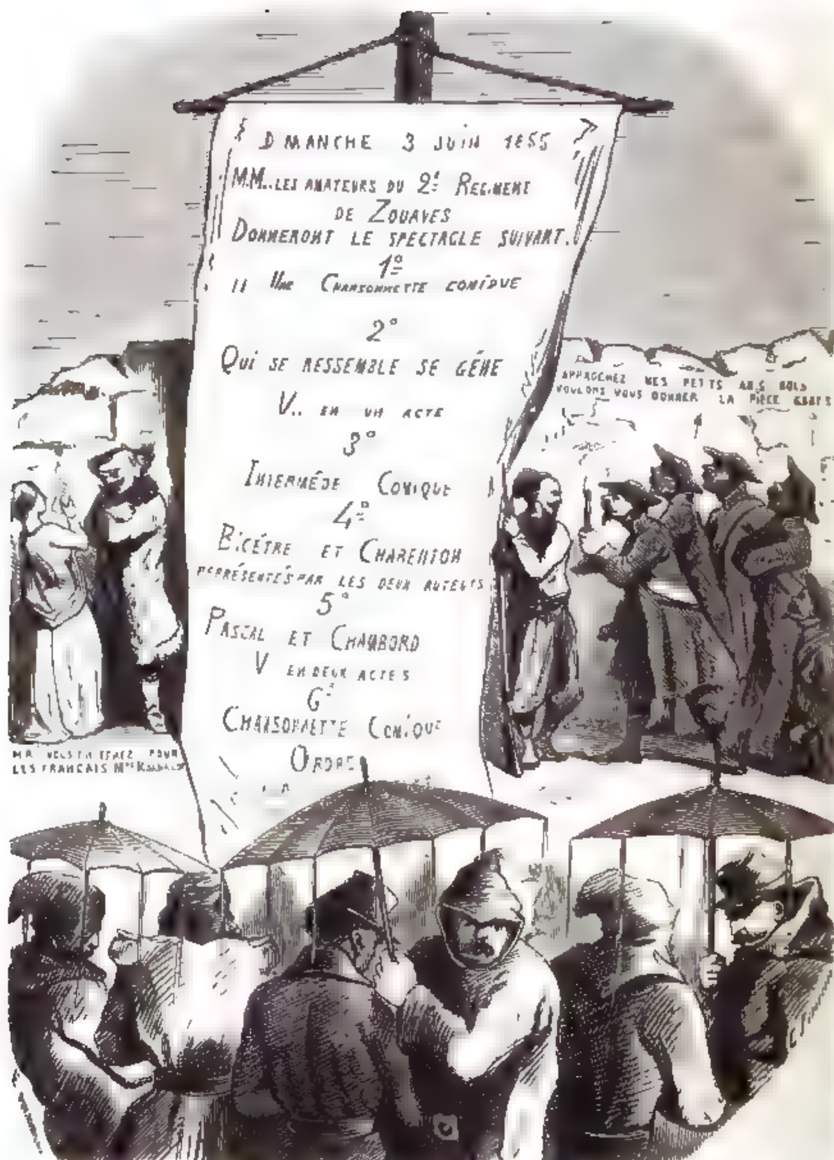
Avec la nouvelle année, l'hiver a commencé; jusque-là, on n'en avait eu que les avant-coureurs, mais, de l'aveu même des vieillards indigènes, il sévit, durant janvier, si cruellement qu'il n'est point donné à la mémoire humaine de se rappeler de pareilles rigueurs. Le thermomètre descend à 14 degrés au-dessous de zéro, et la neige tombe avec une telle violence que le sol en est recouvert à une profondeur d'un mètre et plus. Cette révolution atmosphérique augmente la misère de l'armée en la privant de la ressource que lui offraient les racines des arbres pour le chauffage des tentes et la coction des aliments.

Dans la nuit du 7 au 8, l'intensité du froid tue vingt-huit chevaux de dragons.

Les soldats nouvellement débarqués supportent moins bien que les vieilles troupes la rigueur de la saison. Le 8, une nouvelle baraque d'ambulance, construite à la hâte pour les besoins du service, reçoit soixante-trois *nouveaux*, dont trente-cinq ont les pieds gelés et subissent des amputations soit partielles, soit totales.

Le manque de bois prive l'armée de soupe et de pain. On y supplée par du biscuit. Les marchands à la suite augmentent dans d'incalculables proportions le prix de leurs denrées, ainsi qu'on en peut juger par ce très-véridique aperçu :

Un pain d'un kilogramme.	4 fr.	»	c.
Le fromage (le demi-kilo).	7	»	
Une paire de chaussettes de coton. . . .	8	»	



Imprimé par J. Best.

Théâtre des Zouaves.

Une bougie.	2 fr. 50 c.
Une feuille de papier à lettre.	» 20

Voici, à la date du 22 janvier, l'état réel des armées alliées en Crimée. Leur nombre total, y compris les marins débarqués, s'élève à peine à cent cinquante mille hommes, dont cent trente-cinq mille devant Sévastopol et quinze mille à Eupatoria. Après les nombreux renforts venus de France, d'Algérie, d'Angleterre, de Gibraltar, de Malte, de Tunis et de Turquie, cela paraîtrait inexplicable si l'on ne prenait en compte le chiffre malheureusement considérable des morts et celui des évacuations continuelles de malades, non-seulement sur les hôpitaux de Constantinople et de Scutari, mais directement sur France, Malte et l'Angleterre.

Les cent trente-cinq mille hommes du camp devant Sévastopol se répartissent ainsi :

Anglais.	27,000
Français..	80,000
Marins débarqués appartenant aux flottes.	6,000
Turcs, égyptiens, tunisiens	22,000
Ensemble	135,000

Mais l'effectif des troupes valides est bien loin d'atteindre ce chiffre. Sur les vingt-sept mille hommes de troupes britanniques, il n'y en a pas treize mille en état de faire le service des tranchées, et c'est tout au plus s'il leur reste cinquante chevaux pour les besoins de l'artillerie et le transport des vivres.

Les souffrances de nos alliés sont d'ailleurs comparativement beaucoup plus fortes que les nôtres. L'administration anglaise les combat par tous les moyens en son pouvoir, mais l'organisation du matériel de l'armée est si défectueuse que les palliatifs restent impuissants; ainsi la distribution des couvertures, des *jersey-frocks* et des socques expédiés de Londres ne s'opère que lentement, et le chemin de fer

qui doit relier le camp à Balaclava n'existe encore que sur le papier. D'après le rapport des médecins de l'hôpital de Scutari, un tiers des malades à peine pourra revenir en Crimée. Les pertes sont évaluées à soixante par jour, et on ne compte pas moins de mille cas de maladie par semaine. Le parlement anglais s'émeut de cette situation et une enquête est votée dans la séance du 26 janvier. Cet échec du ministère entraîne la retraite de lord Aberdeen et du duc de Newcastle, qui sont remplacés par le comte Granville et lord Panmure.

En attendant les résultats de l'enquête, cinquante infirmières, sous la direction de miss Nightingale, sont envoyées à Constantinople, et un crédit illimité est ouvert pour le service des hôpitaux. Une caisse patriotique, destinée à secourir les veuves et les orphelins, se remplit au moyen d'une souscription dont les listes se couvrent de signatures d'une extrémité à l'autre du Royaume-Uni.

Une souscription pareille s'organise en France et reçoit nombre de dons en argent et en nature. Parmi ceux de cette dernière catégorie figurent six cents bouteilles de vieux grave de Mérignac envoyées par le vénérable archevêque de Bordeaux, avec la lettre suivante adressée à M. V. Samazeuilh, trésorier de la commission centrale de la Gironde :

« MONSIEUR,

» Les feuilles publiques de Bordeaux m'apportent, au milieu des campagnes que je parcours en ce moment, la liste des membres d'une commission organisée pour recueillir des souscriptions en faveur des soldats de l'armée d'Orient. C'est une noble pensée de donner une preuve de souvenir à nos frères combattant au loin pour l'honneur et la sécurité de la patrie, et rien ne me paraît plus délicat que d'offrir à nos guerriers un cadeau sous la forme d'étrennes du jour de l'an.

» Mais la commission, qui vous a nommé son trésorier, ne nous parle que des soldats que le fer de l'ennemi n'a pas atteints. Bien des familles de France et d'Angleterre, j'en ai la conviction, sauraient gré aux Bordelais de ne pas oublier les nombreux blessés que renferment les hôpitaux.

» Veuillez agréer en leur faveur, pour mon offrande personnelle, six cents bouteilles de vin vieux des graves de Mérignac. Si, comme je ne saurais en douter, mon exemple rencontre beaucoup d'imitateurs, nous aurons trouvé un moyen efficace de hâter la guérison de tant de braves, impatients d'aller rejoindre leurs frères d'armes sous les murs ou, mieux encore, dans l'intérieur de Sévastopol.

» Agréez, monsieur, etc.

» FERDINAND, cardinal DONNET, *archevêque de Bordeaux*. »

L'armée française, sur la demande du général Canrobert, est réorganisée par décret impérial du 10 janvier ; elle est divisée en deux corps comme suit :

PREMIER CORPS.

Commandant en chef, le général de division PÉLISSIER.
Artillerie, le général de brigade LEBOEUF.
Génie, le général de brigade TRIPIER.
1re *division*, le général de division FOREY.
2e *division*, le général de division LEVAILLANT.
3e *division*, le général de division PATÉ.
4e *division*, le général de division DE SALLES.

DEUXIÈME CORPS.

Commandant en chef, le général de division BOSQUET.
Artillerie, le général de brigade BEURET.
Génie, le général de brigade FROSSARD.
1re *division*, le général de division BOUAT.
2e *division*, le général de division CAMOU.
3e *division*, le général de division MAYRAN.
4e *division*, le général de division DULAC.

Le commandement supérieur de l'armée reste au général Canrobert ; celui du génie au général Bizot ; celui de l'artillerie au général Thiry.

Un nouveau contingent de soixante-quinze hommes est prélevé sur chaque régiment d'infanterie pour compléter les cadres des troupes en campagne. En outre, le 8 janvier, l'Empereur passe la revue des voltigeurs de la garde impériale sous les ordres du général Uhrich, et leur adresse cette allocution en leur remettant leurs aigles :

« SOLDATS,

» Le peuple français, par sa souveraine volonté, a ressuscité bien des choses qu'on croyait mortes à jamais, et aujourd'hui l'Empire est

reconstitué. D'intimes alliances existent avec nos anciens ennemis. Le drapeau de la France flotte avec honneur sur ces rives lointaines, où le vol audacieux de nos aigles n'était pas encore parvenu. La garde impériale, représentation héroïque de la gloire et de l'honneur militaires, est ici devant moi, entourant l'Empereur ainsi qu'autrefois, portant le même uniforme, le même drapeau, et ayant surtout dans le cœur les mêmes sentiments de dévouement à la patrie.

» Recevez donc ces drapeaux qui vous conduiront à la gloire, comme ils y ont conduit vos pères, comme ils viennent d'y conduire vos camarades. Allez prendre votre part de ce qui reste encore de dangers à surmonter et de gloire à recueillir. Bientôt vous aurez reçu le noble baptême que vous ambitionnez, et vous aurez concouru à planter nos aigles sur les murs de Sévastopol. »

Ce détachement de la garde impériale arrive en Crimée le 21 janvier.

Enfin deux décrets du 17 janvier nomment général de brigade au titre étranger M. Ochsenben, ex-chef du département militaire en Suisse, et lui confient l'organisation d'une seconde légion étrangère sur les bases suivantes :

« Art. 1er. — Il sera formé une seconde légion étrangère.

» Art. 2. — Cette légion se composera de deux régiments d'infanterie. Le nombre des bataillons, provisoirement fixé à deux par régiment, pourra être augmenté suivant les besoins.

» Art. 3.—La composition des cadres, dans les deux régiments, sera conforme au tableau annexé au présent décret.

» Art. 4. — Pour la solde, les masses, l'administration, les services, etc., la 2e légion étrangère sera, comme la 1re, assimilée aux troupes de ligne françaises.

» Art. 5. — Les emplois d'officiers seront confiés en totalité à des officiers étrangers.

» Art. 6. — Le recrutement en hommes de troupe s'opérera suivant les conditions déterminées pour la 1re légion étrangère par les art. 4, 5, 6, 7 et 8 de l'ordonnance sus-visée du 10 mars 1831.

» Art. 7. — La première formation une fois effectuée, l'avancement aura lieu conformément aux règlements sur la matière.

» Art. 8. — Des concessions de terre, soit en Algérie, soit dans les autres colonies françaises, pourront être accordées aux militaires des 1re et 2e légions étrangères qui se seront distingués au service de la France par leur bravoure et leur bonne conduite. »

L'armée française, à l'aide de tous ces renforts, compte quatre-vingt-trois mille hommes. Quant à l'armée anglaise, elle se compose de quarante-quatre mille neuf cent quarante-huit hommes ainsi répartis :

A l'hôpital du camp.	5,773
A l'hôpital de Scutari. . . .	12,344
En service spécial.	2,498
Prisonniers de guerre. . . .	134
Contingent actif.	24,194

A la fin de janvier, la garnison de Sévastopol se compose de trente mille hommes ; une armée de soixante-dix mille hommes campe à l'est et au nord de nos positions, avec des corps détachés vers Batchi-Séraï et Simphéropol ; vingt-cinq mille hommes sont retranchés sur les hauteurs de l'Alma et cinquante mille assurent, à l'entrée de l'ithsme de Pérécop, les communications du prince Menschikoff avec la Russie. Chaque régiment russe est suivi d'un convoi de deux cents bœufs, et, d'après le règlement, tout soldat reçoit une ration quotidienne d'un kilogramme et demi de pain et d'un demi-kilogramme de viande. L'armée russe, outre qu'elle est acclimatée, est donc beaucoup mieux pourvue que la nôtre.

Le général Niel, aide de camp de l'Empereur, arrive au camp dans les derniers jours de janvier. Il étudie minutieusement et de près la place qui, dans son immense étendue, tient de la ville forte et du camp retranché, et émet cet avis qu'en présence des difficultés sans nombre contre lesquelles nous avons à lutter, l'investissement est le seul moyen de réduire sûrement Sévastopol dont la garnison et les travailleurs sont trop aisément renouvelés par l'armée de secours. Que l'on se rende ou non à son opinion, il ajoute qu'il faut attaquer la place du côté de Malakoff.

Le général Canrobert tient le 1er février un conseil, à l'issue duquel on décide l'exécution de travaux d'approche devant la tour Malakoff. En conséquence, le corps du génie aux ordres du général Bosquet est

chargé de construire deux batteries, l'une de huit pièces, au point de jonction de nos travaux avec ceux des anglais, l'autre de quinze pièces au moins sur le versant est du bassin du Carénage. Ces batteries croiseront leur feu sur la tour et sur le mamelon situé en avant et protégeront ainsi les travaux d'approche du bastion Central et la parallèle qui doit couronner le mamelon au sud de Malakoff. Une batterie de quinze pièces sera élevée ultérieurement près de cette dernière parallèle. On fera ensuite des cheminements sur les deux contre-forts qui comprennent le ravin des Docks pour s'approcher du Redan et de la tour.

Ces travaux sont placés sous la direction du lieutenant-colonel d'artillerie de Laboussinière et du chef de bataillon du génie de Saint-Laurent. Le major de tranchée désigné est le chef d'escadron d'état-major Besson.

Le 7 février, douze cents travailleurs commencent le tracé des communications ; pendant qu'il surveille cette opération, le commandant de Saint-Laurent constate que les russes augmentent leurs moyens de défense autour du phare, en élevant cinq épaulements couvrant dix-sept pièces et trois mortiers dont le feu doit être dirigé contre la batterie du fond du port, que le colonel de Laboussinière ordonne d'achever, afin de ralentir les travaux de l'ennemi et d'éteindre les cinq batteries.

Le corps de siége, de son côté, termine ses ouvrages et complète l'armement formidable de ses trente-trois batteries.

Le 9, une proclamation du général en chef communique aux troupes la nouvelle organisation de l'armée, et annonce que le corps Pélissier demeurera attaché à l'attaque de gauche; que le corps Bosquet, tout en restant corps d'observation, exécutera les travaux de l'attaque Malakoff, et que la garde impériale et la 9e division (Brunet) seront établies près du grand quartier général, de manière à pouvoir se porter sur tel ou tel point.

Dans la première semaine de février, l'armée russe de secours reparaît du côté de Balaclava et s'installe en face des murs de circonvallation du plateau de Chersonèse. Mais, nonobstant ce voisinage, le chemin

de fer des anglais est activement poussé par les huit cents ouvriers croates embauchés à Constantinople pour ce travail, aussi bien que l'établissement du télégraphe électrique destiné à rattacher le quartier général à Balaclava. Le temps est toujours rigoureux ; ainsi le 13, le vent renverse les tentes des russes à mesure qu'ils les dressent sur la pente de la vallée de la Tchernaïa. On voit même un ours, chassé par le froid, errer aux abords de notre camp. Tout enfin, la violence des intempéries et la fermeté de nos soldats, réalise le mot du prince Menschikoff :

« Décembre, janvier et février sont trois grands généraux ; si les alliés leur résistent, ils sont capables de résister à tout. »

Les sorties sont beaucoup moins fréquentes qu'en janvier, mais si les russes se reposent d'un côté, ils agissent de l'autre, et c'est à Eupatoria qu'il nous faut les aller chercher.

Lors du débarquement en Crimée, les généraux en chef ont d'abord dédaigné d'occuper cette place dont les rues dévastées par l'abandon, le mauvais port et les grèves arides ne leur semblaient d'aucune utilité; puis, réfléchissant que, de ce point, on maîtrisait les communications de Simphéropol, de Batchi-Séraï et de Pérécop, ils se sont ravisés, et le chef d'escadron d'état-major Osmont, avec deux compagnies du 30e de ligne et deux compagnies d'infanterie de marine, s'est installé dans la ville, en qualité de commandant supérieur. Le capitaine du génie Fervel, chargé de fortifier Eupatoria, y a construit une enceinte continue, des batteries, des redoutes fermées, des redans et des épaulements protégés, du côté de l'est, par un large fossé rempli des eaux du lac Saki.

La population, originairement de neuf mille âmes, s'est rapidement élevée au chiffre de quarante-quatre mille par suite des destructions de villages opérées par les russes. Ces nouveaux habitants, exaspérés contre les auteurs de leur ruine et réduits à la plus affreuse misère, ont accepté les secours du commandant Osmont et se sont laissés enrégimenter par lui en milices qui, dans leurs engagements avec les avant-

postes ennemis, se sont si bravement conduites que les russes ont bientôt appuyé de pièces de canon toutes leurs grands'gardes. Du reste, ces derniers, cantonnés à Vraz, ne tentent rien de sérieux contre la place et y laissent pénétrer les renforts turcs sans s'y opposer.

C'est ainsi qu'au commencement de janvier, Behram et Tifick, pachas, amènent dix mille hommes et Méhémet-Pacha treize cents. L'escadre turque, secondée par les vaisseaux et vapeurs alliés *le Jason*, *la Semele*, *le Kanguroo*, *la Nubia*, *le Simoun* et *l'Industry*, attend à Varna de nouvelles troupes qui y arrivent chaque jour par les routes de Schumla, de Silistrie et de Rustchuck. A la fin de janvier, la garnison ottomane d'Eupatoria compte près de trente mille hommes.

Le 3 février, les turcs dirigent une attaque sur le village de Saki avec dix mille fantassins et douze escadrons de cavalerie ; mais partout ils rencontrent les avant-postes en éveil ; de plus, un escadron du régiment de lanciers envoyé par le comte Cancrine, colonel des dragons du grand-duc Michel, menaçant de les prendre en flanc, ils craignent de se voir couper la retraite et rentrent dans Eupatoria. Le 11, les russes prennent à leur tour l'offensive et s'emparent, au nombre de quinze mille, d'un cimetière tartare situé à l'est de la place ; une vigoureuse sortie de la garnison les en déloge presque immédiatement.

Lors de l'arrivée d'Omer-Pacha, le 9, Eupatoria est défendue par trente-cinq mille turcs, une compagnie française de fuséens, les compagnies alliées et les marins du *Henri IV*. La corvette *le Vilva*, le vapeur ottoman *le Shefaër*, et les steamers *le Véloce*, *le Curaçao*, *le Valorous*, *le Furious* et *le Viper* occupent la rade.

Dans la nuit du 16 au 17, le lieutenant général Krouleff, à la tête de trente-six bataillons d'infanterie, de six régiments de cavalerie, de quatre cents cosaques, de quatre-vingts pièces en position et de quelques troupes d'artillerie en réserve, venus depuis une semaine tant de Sévastopol que de Simphéropol et de Pérékop, fait élever à sept cents mètres de la place, de l'est à l'ouest, des ouvrages en terre, capables de couvrir une pièce avec ses servants et dans l'intervalle desquels sont pratiqués des trous pour les tirailleurs. Au matin, ses quatre-vingts pièces sont ainsi abritées et ouvrent leur feu contre la ville.

Omer-Pacha a pris ses dispositions, de concert avec le commandant Osmont et les capitaines des bâtiments anglais et français ; le lieutenant de vaisseau Las Cases commande une des batteries avancées ; la 5e et celle de Villeneuve sont armées des pièces du *Henri IV* et servies par l'équipage de ce navire ; la compagnie des fuséens est prête avec ses fusées à la Congrève ; le signal retentit et l'artillerie d'Eupatoria répond à la canonnade des russes. Ceux-ci se déploient vers la gauche d'abord, mais trouvant ce point gardé par les navires français, anglais et turcs, ils se reportent à l'autre extrémité, et leurs tirailleurs s'embusquent dans le cimetière juif. Le général Korff commande la cavalerie et le général Osten-Sacken l'infanterie. Deux colonnes d'assaut se forment en ce lieu ; la première, composée de volontaires grecs et bulgares, arrive jusqu'au fossé, obstacle imprévu qui l'arrête, tandis que les assiégés la foudroient de balles et de boulets. Elle fuit encore qu'une seconde colonne, munie de madriers et d'échelles, se prépare au franchissement du fossé ; mais les planches sont trop courtes et force est à cette seconde colonne de se replier comme la première. Un bataillon turc, soutenu par trois cents chevaux, la charge à la baïonnette et lui tue une centaine d'hommes dans le cimetière. Sélim-Pacha, commandant les troupes égyptiennes, est tué dans cette dernière heure, ainsi que les colonels Rusten-Bey et Ali-Bey.

La supériorité de l'ennemi en artillerie et en cavalerie empêche Omer-Pacha de l'inquiéter dans sa retraite, qui s'effectue par trois directions différentes : vers le pont du lac Lasik, Top-Mamaï et la route de Pérékop.

Voici le chiffre des pertes de cette journée : l'armée turque compte quatre-vingt-huit morts, dont sept officiers ; deux cent soixante-dix-sept blessés, dont dix officiers ; soixante-dix-neuf chevaux tués et dix-huit blessés. Les habitants d'Eupatoria ont treize morts et onze blessés. Le détachement français compte quatre hommes tués et neuf blessés, dont un officier de marine. On ne sait pas au juste le nombre des tués chez les russes, qui en ont enlevé beaucoup avec tous leurs blessés, mais les autorités d'Eupatoria constatent l'inhumation de quatre cent cinquante-trois cadavres. Quant au rapport du lieutenant général

Krouleff, il n'accuse que cinq cents hommes tués et blessés. L'artillerie ennemie a perdu trois cents chevaux. On a fait sept prisonniers.

Pendant ce temps, les espions signalent au général Canrobert la présence d'une partie de la 17ᵉ division sur la rive droite de la Tchernaïa, aux environs de Tchorgoun. D'après leurs dires, il se trouverait là cinq mille hommes, deux cents chevaux et six pièces de campagne. Le commandant en chef de l'armée française ordonne, le 18, au général Bosquet, de refouler ces troupes avec sa première division, une brigade de la deuxième, la brigade de chasseurs d'Afrique et trois batteries d'artillerie; suivant l'ordre, l'expédition doit partir dans la nuit du 19, de manière à se trouver au pont de Traktir au point du jour.

En effet, à minuit et demi, nos soldats gagnent la plaine de Balaclava sous une pluie fine qui les transperce jusqu'aux os. Soudain le vent change et la neige tombe à flots, enterrant les chemins et transformant la plaine en une vaste steppe où il est impossible d'effectuer les mouvements indiqués. La retraite sonne, mais la réunion ne s'opère que lentement, et le général se voit contraint d'ordonner des marches et des contremarches pour éviter des congélations que le repos amènerait infailliblement. Enfin, à six heures, les bataillons se trouvent au complet et regagnent, exténués, leurs bivouacs, qu'ils ont beaucoup de peine à retrouver, ensevelis qu'ils sont sous la neige.

Du 21 au 22, l'ennemi construit sur la pente du mont Saponne, qui forme le côté droit de la baie du Carénage, une redoute nommée Sélenghinst, du nom du régiment auquel sa garde est confiée. Le général Canrobert vient examiner ces travaux et décide qu'il les faut détruire, malgré la ceinture des postes fortifiés qui les protége et le vaste espace découvert qui nous en sépare. Le général Bosquet enjoint à deux bataillons du 2ᵉ de zouaves, à un bataillon du 4ᵉ de marine, à un bataillon du 6ᵉ de ligne et à un bataillon du 10ᵉ de se tenir prêts à marcher le 23, à onze heures du soir. Le général Mayran, commandant la 3ᵉ division du 2ᵉ corps, a la direction de l'attaque, avec le général de Monet sous ses ordres.

A minuit, la colonne prend ses positions dans les tranchées : les deux bataillons de zouaves sous la conduite du colonel Cler et du

commandant Darbois, à droite et à gauche; l'infanterie de marine au centre, avec le général de Monet. A une heure et demie, le général Bosquet donne le signal du départ; chaque bataillon, dans sa marche, est précédé par deux compagnies d'avant-garde, un capitaine du génie et un détachement d'ouvriers. Les deux bataillons du 6e et du 10e de ligne se massent dans un ravinement en avant de la parallèle, à titre de réserve. Le lieutenant-colonel Dubos les commande.

Les cosaques démontés du 8e bataillon de la mer Noire, qui, au nombre de douze cents, occupent les embuscades d'avant-postes, signalent l'approche des zouaves, et le général-major Khronscheff dispose en bataille les régiments de Sélenghinst et de Wolhynie. La colonne de droite, au moment où elle atteint la ligne russe, est prise en flanc et de front par une fusillade à bout portant; ses compagnies de soutien attaquent à la baïonnette les embuscades et les enlèvent; la colonne de gauche est retardée par les obstacles du terrain; quant à celles du centre, le feu des embuscades y jette le désordre. Le général de Monet a l'index et le pouce de la main droite fracassés par une balle; un instant après, il est blessé au bras et à la main gauche. Craignant que la douleur ne trahisse son courage, il remet le commandement au colonel Cler, sans cesser pour cela de marcher en avant.

— Votre salut est dans l'ouvrage. Suivez-moi! crie-t-il à ses soldats, et, le premier, il pénètre dans les retranchements ennemis, où sept officiers tombent à ses côtés. Rien n'arrête l'impétuosité des zouaves, ni le feu des batteries voisines, ni les projectiles du *Wladimir*, de *la Chersonèse* et du *Gromonossets*, embossés dans la rade, ni la furieuse fusillade des défenseurs de la parallèle. Ils luttent corps à corps avec les cosaques du Don et les grenadiers russes, tandis que les ouvriers du génie ravagent les épaulements et enclouent les pièces; mais les renforts qui arrivent de toutes parts à l'ennemi menacent de les envelopper, et le général de Monet fait sonner la retraite. Le colonel Cler a peine à abandonner une position qui lui a coûté l'élite de son régiment; ce n'est qu'au troisième appel qu'il s'y décide. En revenant, il va donner contre le premier bataillon du régiment Sélenghinst, commandé par le colonel Sabaschinschy.

— Je ne donnerai pas à ces j... f.... là la satisfaction de promener dans toute la Russie un colonel de zouaves; mieux vaut mourir! Et il s'élance sur l'ennemi, et, derrière lui, les zouaves font une trouée qui leur coûte encore beaucoup de monde, — notamment le capitaine Sage et le sous-lieutenant Sévestre.

Nos pertes sont grandes; le seul régiment du 2e zouaves a cinq officiers tués, un prisonnier, treize blessés; soixante-deux soldats ou sous-officiers tués et cent trente-sept blessés. Le rapport du prince Menschikoff n'accuse que deux cent soixante-dix-huit hommes hors de combat; mais ce chiffre n'est pas vraisemblable. Voici l'ordre du jour du général Canrobert à propos de cette affaire:

« SOLDATS,

» Dans le combat livré aux russes pendant la nuit du 23 au 24 de ce mois par des troupes du 2e corps, le but que nous nous proposions a été atteint, et nos armes ont reçu un nouvel éclat qu'elles doivent, pour la plus grande part, aux officiers, sous-officiers et soldats du 2e régiment de zouaves, si vaillamment conduits par leur digne chef, le colonel Cler, et les commandants de bataillon Lacretelle et Darbois. Le général de Monet, qui conduisait en personne, sous l'énergique direction du général de division Mayran, l'attaque contre les russes, a pénétré le premier dans leurs retranchements, où, malgré quatre blessures reçues, il n'a cessé de donner à tous l'exemple d'un brillant courage. Le commandant Mermier, du 4e régiment de marine, le lieutenant d'artillerie de La Fosse, le capitaine du génie Valesque suivaient de près leur général. Le général de division Bosquet, commandant le 2e corps, avait préparé l'opération et en avait la haute direction.

» Le général en chef remercie, au nom de l'Empereur et de la France, les braves qui viennent de soutenir l'honneur de notre drapeau avec une si haute valeur, que nos ennemis eux-mêmes lui rendent hommage.

» Nous avons fait des pertes sensibles; quatre-vingt-quatorze des nôtres, presque tous appartenant au 2e régiment des zouaves, dont je ne saurais trop louer le courageux élan, ont glorieusement succombé. Donnons-leur des regrets; mais ils sont tombés pour la patrie, pour l'Empereur, et leur mort a été vengée par celle d'un nombre bien plus considérable de nos ennemis. »

Le 27, un armistice est conclu, et les zouaves et les grenadiers russes procèdent fraternellement à l'inhumation des morts. On retrouve les corps de deux officiers de zouaves, dont l'un a reçu neuf coups de baïonnette, et l'autre vingt-trois et deux coups de feu. Le commandant du détachement russe annonce à l'officier français, son collègue de corvée, que sur les cinq officiers capturés dans la redoute, un seul survit, le capitaine Perne.

Le bruit se répand au camp de la prochaine arrivée de l'Empereur; c'est le capitaine Merle, débarqué le 23 à Kamiesch, avec le général Niel, de retour, qui a apporté la nouvelle. Les troupes manifestent bruyamment leur enthousiasme, et saluent de nombreuses acclamations les récompenses accordées par le général en chef pour les faits d'armes du mois de février, et confirmées par décrets impériaux des 14, 21, 24 et 31 mars 1855 :

Légion d'honneur :

OFFICIERS.

2e rég. de zouaves.

Lacretelle, chef de bataillon.
Blanchet, capitaine.

6e rég. de ligne.

Guépard, chef de bataillon.

Service de santé.

Morgue, médecin principal de 1re classe.

CHEVALIERS.

Etat-major.

Reboul, capitaine, officier d'ord. du gén. de Monet.
D'Abzac, capitaine.

1er rég. du génie.

Chrétien, capitaine.

2e rég. de zouaves.

Lacretelle, capitaine.
Labretoigne, id.
Baratchard, lieutenant.
Rambaud, sous-lieutenant.
Vignau, sergent-major.
Aigrot, sergent.
Fombon, id.
Thierriat, id.
Gardé, soldat.

6e de ligne.

Roulet, sergent.

10e de ligne.

Dalidan, chef de bataillon.

Service de santé.

Burnot, méd.-maj. de 1re cl.
Lagouest, id.
Lantenois, pharm. de 1re cl.
Cornillon, id. 2e cl.

Flotte.

D'André, enseigne de vaiss.

4e rég. d'infanter. de mar.

Morville, lieutenant.

Médaille militaire :

2e rég. de zouaves.

Demont, sergent-major.
Esmiou, sergent.
Doridat, id.
Faillot, id.
Paget, id.
Boudet, id.
Avrard, caporal.
Tailland, id.
Giaccobini, id.
Embrée, caporal-clairon.
Brand, clairon.
Pradelle, sapeur.
Prou, soldat.
Derlicque, id.
Chazal, id.
Moreau, soldat.
Mouffard, id.
Dubois, id.
Martinet, id.

6e de ligne.

Hutard, fusilier.
Zéisser, id.

10e de ligne.

Lucas, voltigeur.

1er rég. d'artillerie.

Teyssier, maréch.-des-logis.
Mion, 2e canonnier.

1er rég. du génie.

Sarré, sergent-major.
Krebs, sergent.
Verdier, 1er sapeur.

2e rég. du génie.

Marchand, sergent-fourrier.

Flotte.

Ollivier, matelot de 1re cl.
Kermel, id. 2e cl.

Canonniers.

Leberre, quartier-maître.

Manœuvriers.

Blayo, quartier-maitre.

4e rég. d'inf. de marine.

Turbot, caporal.
Lizon, id.

Si les héroïques efforts de nos soldats ne tranchent pas aussi vite qu'il est désirable le nœud de la question turco-russe, la diplomatie n'est pas plus expéditive à le dénouer.

On sait que la conférence a accordé quatorze jours au czar pour se prononcer sur l'interprétation des quatre garanties. A l'expiration du délai, le prince Gortschakoff apporte l'acceptation de Nicolas I[er]. Ce consentement fournit à la Prusse un prétexte pour revendiquer une place aux conférences, à titre de grande puissance. M. Drouyn de Lhuys lui fait judicieusement observer que « la qualité de grande puissance est permanente, et qu'on ne peut pas s'en dépouiller lorsqu'elle entraîne des charges, pour la reprendre dès qu'elle n'offrira plus que des avantages. »

Deux voyages du lieutenant général de Wedel, envoyé à Paris par le cabinet de Berlin, restent infructueux ; la France et l'Angleterre déclarent formellement que la Prusse ne participera au règlement de la paix qu'après son adhésion au traité du 2 décembre.

Le 10 janvier, la Sardaigne entre dans la ligue franco-anglo-ottomane en vertu d'une convention ainsi conçue :

» Art. 1[er]. — Sa Majesté le roi de Sardaigne fournira pour les besoins de la guerre un corps d'armée de quinze mille hommes, organisé en cinq brigades, formant deux divisions et une brigade de réserve sous le commandement d'un général sarde.

Art. 2. — Le corps d'armée de Sa Majesté le roi de Sardaigne sera composé d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, proportionnellement à sa force effective.

Art. 3. — Sa Majesté le roi de Sardaigne s'engage à maintenir le corps expéditionnaire au chiffre de quinze mille hommes par l'envoi successif et régulier des renforts nécessaires.

» Art. 4. — Le gouvernement sarde pourvoira à la solde et à la subsistance de ses troupes. »

Un article additionnel met à la charge de la France et de l'Angleterre les frais d'embarquement et de transport. Le général Alfonso della Marmora est nommé général en chef de l'expédition, avec les généraux Joseph Durando et Alessandro della Marmora sous ses ordres.

L'Autriche demande à la Diète de Francfort la mobilisation de la

moitié des contingents fédéraux, soit des cinq cent vingt-cinq mille trente-sept hommes ainsi répartis :

Corps d'armée I, II, III.	— AUTRICHE	153,295	hommes.
— IV, V, VI.	— PRUSSE	170,509	
— VII.	— BAVIÈRE	50,236	
— VIII.	— WURTEMBERG, BADE, HESSE-DARMSTADT.	47,557	
— IX.	— SAXE, HESSE-ÉLECTORALE, NASSAU, LUXEMBOURG, LIMBOURG	35,363	
— X.	— HANOVRE, BRUNSWICK, OLDEMBOURG, VILLES ANSÉATIQUES, MECKLEMBOURG	49,918	
Division d'infanterie de réserve		18,186	
		525,037	hommes

se distribuant entre les différentes armes de la manière suivante :

Infanterie	404,502
Cavalerie	71,149
Artillerie	40,270
Génie	5,745
États-Majors	3,371
	525,037

525,037 hommes subdivisés en trois cent quatre-vingt-sept bataillons, quatre cent neuf escadrons et cent quarante-sept batteries, comptant onze cent vingt-deux canons, dans lesquels l'artillerie de siége figure pour deux cent cinquante pièces, savoir : 122 canons, 31 obusiers et 97 mortiers. A ces forces, il faut ajouter quatorze cent soixante-dix chirurgiens et seize mille huit cent trente-sept hommes du train des équipages.

En réponse à la demande de l'Autriche, la Diète allègue l'inopportunité d'une mobilisation immédiate et se borne à décréter la mise sur le

pied de guerre. Par suite de cette résolution, toutes les puissances de la confédération complètent leurs cadres, équipent leur cavalerie et montent des batteries de campagne. La sagesse de ces préparatifs est suffisamment justifiée par le manifeste du czar, à la date du 22 février, manifeste où se lit le passage ci-après :

« En présence des forces que les puissances occidentales réunissent et des autres préparatifs qu'elles font pour lutter contre nous, préparatifs qui, en dépit des négociations entamées, ne discontinuent point et acquièrent même sans relâche, presque chaque jour, de plus vastes développements, nous sommes contraint, de notre côté, de songer immédiatement à l'augmentation des moyens que Dieu nous a donnés pour défendre la patrie, pour opposer une ferme et puissante barrière à toutes les tentatives hostiles à la Russie, à tous les projets qui menaceraient sa sécurité et sa grandeur. Ce premier de nos devoirs, nous le remplissons ; et invoquant l'appui du Très-Haut, avec une foi entière en sa grâce, avec une pleine confiance dans l'amour de nos sujets, animés comme nous du même sentiment de dévouement pour notre croyance, pour l'Eglise orthodoxe et pour notre chère patrie, nous adressons ce nouvel appel à toutes les classes de nos sujets, ordonnant :

» Qu'il soit procédé à la formation d'une milice générale de l'empire.

» Les dispositions relatives à la formation et à l'organisation de cette milice ont été examinées et confirmées par nous, et se trouvent exposées en détail dans un règlement spécial. Elles seront partout mises à exécution avec ponctualité et avec zèle.

» Plus d'une fois déjà de pénibles et même de cruelles épreuves ont menacé et atteint la Russie ; mais elle a toujours trouvé son salut dans son humble foi en la Providence, dans le lien étroit et indissoluble qui unit le monarque aux sujets, ses enfants dévoués. Qu'il en soit de même aujourd'hui ! Que le Dieu qui lit dans les cœurs, qui bénit les intentions pures, nous accorde son assistance. »

La noblesse russe, ayant, en 1854, demandé l'autorisation d'organiser une milice, est forcée d'accepter cette création qui va fournir au gouvernement une armée de serfs équipée aux frais de l'aristocratie ; aussi, dans une adresse du 25 février, proteste-t-elle de son dévouement à l'empereur et de son zèle pour la patrie.

CHAPITRE XII.

Mort de l'empereur Nicolas. — Manifeste d'Alexandre II. — Circulaire de M. de Nesselrode. — Conférences de Vienne. — Rupture des négociations. — Omer-Pacha au camp des alliés. — Forces russes. — Coups de main des 14 et 15 mars. — Sortie du 22. — Récompenses. — Escarmouche du 3 à Eupatoria. — L'aqueduc de Kamiesch. — Affaires des 9 et 13 avril. — Mort du général Bizot. — Convention relative aux parlementaires. — Conseil tenu par les généraux en chef. — Nouvelles de l'armée de réserve. — Récompenses. — Conférences de Vienne. — Proposition des plénipotentiaires russes. — Rupture des conférences. — Propositions de l'Autriche. — M. Drouyn de Lhuys remplacé par M. de Walewski. — Circulaire du 9 mai. — Combats des 1, 2, 13 et 14 mai. — Démission du général Canrobert. — Le général Pélissier prend le commandement en chef. — Nouvelle organisation de l'armée française. — Le contingent sarde. — Affaires du 23 et du 24. — Expédition de la Tchernaia. — Expédition de Kertch. — Expédition de la mer d'Azof. — M. de Walewski et M. de Nesselrode. — Plan de campagne de l'empereur Napoléon.

(Mars, Avril, Mai 1855.)

Le 2 mars, un grand cri part de Saint-Pétersbourg et se répercute à travers le monde : le czar se meurt, le czar est mort !

Nicolas Ier vient de succomber à une maladie courte et douloureuse, L'Europe émue attend le premier mot de son successeur, espérant une modification dans la politique de la Russie ; mais ces quelques lignes du manifeste du 3 mars la désabusent immédiatement :

« Fasse la Providence, qui nous a appelé à cette haute mission, que, guidé et protégé par elle, nous puissions affermir la Russie dans le

plus haut degré de puissance et de gloire, *que par nous s'accomplissent les vues et les désirs de nos illustres prédécesseurs Pierre, Catherine, Alexandre le Bien-Aimé et notre auguste père d'impérissable mémoire.* »

Le 7 mars, à la réception du corps diplomatique, Alexandre II précise davantage encore ses intentions ultérieures :

— Je suis prêt, dit-il, à tendre la main à une entente sur les conditions que mon père avait acceptées. Comme lui, je veux la paix, et veux voir se terminer les maux de la guerre ; mais si les conférences qui vont s'ouvrir à Vienne, n'aboutissent pas à un résultat honorable pour nous, alors, messieurs, à la tête de ma fidèle Russie, je combattrai avec la nation tout entière, et je périrai plutôt que de céder. »

Le 14 mars, le maréchal Potemkin, orateur des députés de la noblesse, apporte au nouveau czar « l'assurance renouvelée du zèle et du dévouement illimités avec lesquels la noblesse est prête à sacrifier sa vie et sa fortune pour contribuer à la grande idée du défunt couronné qui tira le glaive pour remplir une sainte mission. »

Le 10 mars, M. de Nesselrode adresse aux agents russes une circulaire protestant des dispositions pacifiques de la Russie et, cinq jours après, M. de Bourqueney pour la France, lord John Russell et lord Westmoreland pour l'Angleterre, le prince Gortschakoff et M. de Titoff pour la Russie, Arif-Effendi et Riza-Bey pour la Turquie, le comte Buol et le baron de Prokesch pour l'Autriche, ouvrent à Vienne les conférences relatives au rétablissement de la paix.

Dans les premières séances, les envoyés du czar acceptent la suppression du protectorat russe sur les principautés danubiennes et la liberté de la navigation du Danube ; mais, le 26 mars, lorsqu'on met sur le tapis le troisième point de garantie, à savoir la révision du traité de 1841, les plénipotentiaires de Russie déclarent n'avoir pas les instructions suffisantes pour élucider la question, et les membres du congrès s'ajournent jusqu'à plus ample informé.

Pendant ce temps le saint synode prêche la croisade contre « l'envie et l'antique hostilité de l'occident jaloux ; » on décrète une levée de dix

recrues sur mille âmes dans l'est de l'empire slave ; des commissions de chefs-lieux enregistrent les engagements et dirigent les enrôlés sur Novgorod et Moscou ; on met sur le pied de guerre la garde intérieure, les milices douanière et forestière ; et les travaux défensifs de Sévastopol sont poussés avec une nouvelle activité. L'amiral Menschikoff est, sur sa demande, remplacé par le prince Gortschakoff II, et le général Osten-Sacken et l'amiral Nakimoff rentrent dans leurs commandements primitifs. Pendant qu'on achève la redoute Sélenghinst, le régiment de Kamtchactka construit une lunette sur le Mamelon-Vert, à trois cents mètres en avant de la tour Malakoff, et la garnison, sacrifiant de nouveaux vaisseaux, rend toute attaque du côté du port impossible au moyen de quatre estacades où les chaînes, les câbles, les madriers et les bâtiments coulés alternent en se prêtant un mutuel appui. Enfin, un ordre du jour du général Osten-Sacken enjoint à toutes les femmes de quitter Sévastopol.

Le 12 mars, Omer-Pacha arrive à Kamiesch sur *le Columbo*, et, de une heure et demie à cinq heures et demie, tient conseil avec les généraux en chef et les amiraux des armées alliées. On convient d'appeler immédiatement à Eupatoria la division égyptienne de Constantinople, afin qu'Omer-Pacha puisse venir renforcer les troupes de siége avec vingt-deux mille hommes d'élite, laissant à Eupatoria une garnison de trente mille hommes suffisante pour inquiéter les russes.

Les français sont prêts pour l'attaque et peuvent au 13 mars ouvrir le feu de cinq cents pièces d'artillerie environ, mais les ouvrages anglais ne sont pas terminés, et, à diverses reprises, dans le courant du mois, le général Canrobert demande à son collègue lord Raglan la fixation d'une date définitive, sans pouvoir l'obtenir. Et, cependant, chaque jour qui s'écoule aggrave la situation en amenant des renforts à l'ennemi dont voici la situation à cette époque :

Dans la ville et le faubourg, au sud du grand fort,	39,000 hommes
Au nord du grand fort et à distance au plus de six kilomètres, à Belbeck, Tchorgoun, etc.	35,000
A reporter.	74,000

Report.	74,000 hommes
Sur l'Alma et vers Eupatoria.	25,000
A Pérécop.	10,000
A Théodosie et Kertch.	10,000
Total en infanterie.	119,000
Sur divers points, cavalerie.	15,000
Génie et artillerie.	10,000
Marine.	5,000
Total général.	149,000 hommes

qui vont s'augmenter de la 9e division d'infanterie, d'une division de grenadiers et d'une brigade de réserve.

Heureusement, la dure saison touche à sa fin et les maladies (le scorbut, la dyssenterie, le typhus) diminuent. Le chemin de fer de Balaclava, qui sert déjà au transport des vivres et des munitions, a fait cesser les privations dont souffraient les divisions anglaises du camp. Celles-ci, qui occupent maintenant le centre, installent des batteries nouvelles dont les boulets désemparent le *Gromonossetz* dans le grand port. L'attaque française coupe les embuscades russes par une tranchée depuis le fort de la Quarantaine jusqu'au bastion du Mât et ouvre des boyaux en avant de la tour Malakoff; mais les *trous à carabines*, comme les anglais nomment les embuscades, déciment nos travailleurs ; le 14 au matin, un jeune capitaine du génie, M. Guilhot, tombe victime d'un de ces avant-postes.

Le soir de ce même jour, deux compagnies d'élite du 10e de ligne enlèvent trois embuscades russes que les travailleurs du génie attaquent immédiatement du pic et de la pioche; une colonne de quatre cents hommes sort de Sévastopol vers cinq heures du matin et cherche à reconquérir ces positions; mais elles sont vigoureusement défendues par le capitaine Champanhet et ses grenadiers jusqu'au moment où trois compagnies de tirailleurs algériens, conduites par le commandant Gibon, prennent à leur tour l'offensive et rejettent l'ennemi dans la place.

Dans la nuit du 15 au 16, le 2e bataillon du 3e de zouaves, commandé par le colonel de Brancion, du 50e de ligne, enlève d'autres embuscades. Pendant ce temps, l'ennemi fait une sortie sur l'extrême gauche de nos attaques; mais il est repoussé par le capitaine Bertrand à la tête des voltigeurs du 2e régiment de la légion étrangère, et par le sous-lieutenant Bèdes, à la tête de la 7e compagnie du 10e bataillon de chasseurs à pied. Les russes laissent vingt-neuf morts sur le glacis, et l'on estime qu'ils ont perdu le tiers des cinq cents hommes engagés dans cette sortie.

Le 17, le lieutenant-colonel Vaissier, du 82e, un des héros de l'Alma et d'Inkermann, est tué en allant relever un poste.

Le 22, à sept heures du soir, onze bataillons de mille hommes chacun, le 44e équipage de la marine et un détachement du 35e équipage, sous la direction du lieutenant général Krouleff, descendent le Mamelon-Vert et, protégés par une foudroyante fusillade, se déploient à gauche de nos cheminements qu'ils attaquent à onze heures. Voici quel est sur ce point notre défense : à droite de la parallèle Victoria, le 6e et le 82e de ligne ; au centre, trois cent cinquante hommes du 4e bataillon de chasseurs à pied ; à gauche, le 2e bataillon du 3e de zouaves ; en réserve, dans le ravin de Karabelnaïa, le 86e de ligne. Les zouaves attendent silencieusement l'ennemi et par deux fois le fusillent à bout portant ; accablés par le nombre, ils chargent trois fois à la baïonnette, et, grâce à l'appui que leur prêtent deux compagnies d'élite du 85e, commandées par le capitaine Montois, ils peuvent regagner la tranchée, ayant perdu le commandant Banon. A gauche, le colonel Janin, du 1er de zouaves, résiste avec intrépidité, malgré le sang qui lui couvre le visage ; il a le front labouré par une balle et les joues déchirées par des pierres. Les russes envahissent la parallèle du côté des anglais et prennent nos troupes de revers, ce qui nous fait éprouver des pertes considérables; mais le général d'Autemarre se multiplie pour venir en aide aux régiments engagés : par ses ordres, le 4e bataillon de chasseurs à pied accourt sur les pas de son commandant Fontanges, et s'unissant aux défenseurs de nos ouvrages, force les assaillants à battre en retraite, après une lutte de plus d'une heure.

Cette sortie, suivant le rapport du prince Gortschakoff, « coûte très-cher à l'ennemi » : *Tués*, huit officiers supérieurs et subalternes et trois cent soixante-dix neuf hommes; *blessés*, vingt et un officiers supérieurs et subalternes et neuf cent quatre-vingt-deux soldats.

Les anglais comptent soixante-douze blessés et trente-quatre tués, au nombre desquels les capitaines Vicars et Cavendish Brown.

Quant à nos pertes, les voici d'après le journal du corps de siége : Douze officiers tués, douze blessés, quatre disparus; cinq cent et un hommes hors de combat et quatre-vingt-trois disparus. Au nombre des morts figurent les chefs de bataillon Dumas et Banon; parmi les blessés, on compte le colonel Janin, le capitaine Malafaye, du 82e de ligne, et le capitaine adjudant-major Letors de Crécy, du 2e de zouaves; ces deux derniers prisonniers.

Le général Osten-Sacken demande, le lendemain, une suspension d'armes pour enterrer les morts; à midi, le drapeau parlementaire est arboré des deux côtés, et jusqu'à trois heures, français, anglais et russes procèdent à ce funèbre travail, échangeant des interpellations amicales et se rendant mille petits services.

A la suite de cette affaire, le général Canrobert, prévoyant qu'à l'avenir toute tentative, du côté de nos attaques nouvelles, doit amener des combats d'une grosse proportion, renforce le 2e corps avec la division de réserve et envoie chaque soir deux bataillons de la garde prendre position près de lui.

Voici la liste des récompenses accordées à l'armée de Crimée, pendant le courant de mars, et confirmées par décrets impériaux des 31 mars, 11, 14, 23, 28 avril et 2 mai :

Légion d'honneur.

OFFICIERS.

État-major.

Pajol, colonel.
Hecquart, chef d'escadron.

Artillerie.

De la Boussinière, lieut.-col.
Lefrançois, lieut.-colon.
Toussaint, chef d'escadron.

Génie.

Mouhat, capitaine.

4e bat. de chass. à pied.

De Fontanges, chef de bat.

3e rég. de zouaves.

Brincourt, capitaine.
Du Moulin, chef de bataillon.

Tirailleurs algériens.

Gibon, chef de bataillon.
Castex, id.

50e de ligne.

De Brancion, colonel.

9e rég. de cuirassiers.

De Lamartinière, colonel.

CHEVALIERS

Etat-major.

Dantin, capitaine.
Perrotin, id.

Zouaves de la garde.

Goëzmann, capitaine.
Roy, sergent.
Berger, zouave.

1er des grenadiers de la garde.

Caujolle, sergent.

4e bat. de chass. à pied.

Grandjean, cap. adj.-major.
Thouvenin, capitaine.

10e bat. de chasseurs à pied.

Geoffroy, lieutenant.
Bedés, sous-lieutenant.
Claverie, chasseur.

1er rég. de zouaves.

Bernard, serg.-clairon.

3e rég. de zouaves.

Martin, capit. adjud.-maj.
Gouzy, capitaine.
Lalanne, id.
Paoli, lieutenant.
Rouet, id.
Turc, id.
Gavillot, sergent.
Outtier, caporal.
Lediot, id.
Pillet, zouave.
Vincent, id.

1er rég. de la légion étrangère.

Wattecamps, serg.-major.

2e rég. de la légion étrang.

Chardin, capitaine.
Pacoret, sous-lieutenant.

Tirailleurs algériens.

Bonnemain, capitaine.
Mahmoud, lieutenant.
Aïssa, id.

2e rég. de chass. d'Afrique.

Brice, capitaine.

1er rég. de hussards.

Machine, lieutenant.

3e chasseurs à cheval.

De Livio, lieutenant.

7e rég. de dragons.

Jalabert, adj. sous-officier.

9e régiment de cuirassiers.

De Bastide, cap. adj.-major.

6e rég. de cuirassiers.

Falize, capitaine.

Etat-major du génie.

De Courville, capitaine.

2e rég. du génie.

Girard, caporal.

3e régiment du génie.

Péret, capitaine.
Goury, id.
Berrier, id.
Bressonnet, id.
Fescourt, lieutenant.
Teissier, sergent.

État-major d'artillerie.

Liégeard, chef d'escadron.
Lafon, capitaine.
Charles, id.
Jeuffrain, id.
Rébillot, id.

1er régiment d'artillerie.

De Maintenant, capitaine.
Lemée, maréchal-des-logis.
Larroutis, id.

3e rég. d'artillerie.

Faucheur, sous-lieutenant.

4e rég. d'artillerie.

Crolot, mar.-des-logis.
Joly, id.

8e rég. d'artillerie.

De Tinseau, capitaine.

9e rég. d'artillerie.

De Cayrol, capitaine.

14e rég. d'artillerie.

Suter, capitaine.

16e rég. d'artillerie.

Demay, lieutenant.
Mosser, mar.-des-logis.

6e de ligne.

Bigotte, capitaine.

19e de ligne.

Heimburger, sergent.

20e de ligne.

Clair, sous-lieutenant.

26e de ligne.

Stal, sergent.

82e de ligne.

De Bonnet, capitaine.
Soulier, sergent.

86e de ligne.

Lafond, capitaine.
Bonne, id.
Baudichon, lieutenant.
Bihel, sous-lieutenant.
Quinquin, sergent.
Grosclaude, fusilier.

91e de ligne.

De Poilloue, capitaine.

100e de ligne.

Minot, capitaine.
Gaurichon, lieutenant.
De Mornac, sous-lieutenant.
Desaint, id.

5e escadron du train.

De Blanry, capitaine.

Noyer, aide-vétérinaire.

Service de santé.

Ving, aide-major de 1re cl.
Raymond, id.
Billon, id. de 2e.
Lantoin, chirurg. de 2e cl.

Roger, pharmac. de 1re cl.

Administration.

Durfort, officier comptable.
Arrigas, id.
Royer, id.

Flotte.

Martin, lieut. de vaisseau.
Michel, enseigne.
Cavalier, id.
Bizouard, id.
Deleusse, aspirant.
Cogniec, matelot de 3e cl.

Médaille militaire :

L'amiral *Bruat*.

Zouaves de la garde.

Bonvalet, sergent-major,
Thomas, zouave.
Nouvel, id.
Lebérigaud, id.
Grosjean, id.

Chass. à pied de la garde.

Beler, chasseur.

1er bat. de chass. à pied.

Barbé, sergent.
Portal, clairon.
Storck, chasseur.
Philibert, id.
Jean, id.

3e bat. de chass. à pied.

Voisin, sergent.
Sérède, chasseur.

4e bat. de chasseurs à pied.

Kopp, sergent-major.
Girardeau, sergent-clairon.
Vallard, sergent.
Banse, caporal.
Ravel, id.
Blanché, clairon.
Boucq, sapeur.
Lamorie, chasseur.
Gaudin, id.

5e bat. de chass. à pied.

Conjard, sapeur.
Pascal, chasseur.
Champmartin, id.

9e bat. de chass. à pied.

Mounier, chasseur.
Cocrelle, chasseur.

10e bat. de chasseurs à pied.

Dulin, sergent.
Gervais, id.
Rigaud, caporal.
Marembert, chasseur.

1er rég. de zouaves.

Berger, zouave.
Fraëring, id.
Jacquemot, id.
Leblanc, sapeur.

2e rég. de zouaves.

Voirin, caporal.
Perrot, zouave.
Lafage, id.
Laulier, id.

3e rég. de zouaves.

De Séré, sergent.
Couesnon, id.
Chatelin, id.
Lambert, id.
Schir, id.
Sautrot, id.
Lavigne, sergent-fourrier,
Outtier, caporal.
Cardon, id,
Didier, id,
Thouverez, id.
Boisnard, id.
Henri, id.
Gandet, zouave.
Houdet, id.
Bernardon, id.
Pezat, id.
Calvé, id.
Nakas, zouave.
Audinot, id.
Lopin, id.
Bourdon, id.
Massé, id.
Lecuier, id.
Silvestre, id.
Besnard, id.
Chavanne, id.
Irlande, id.
Tappret, id.
Laporte, id.
Guymard, id.
Michel, id.
Ballay, id.
Maury, id.
Laborie, id.

1er rég. de la légion étrang.

Eyroud, sergent.
Zuckelback, grenadier.
Koch, id.
Malfroot, fusilier.

2e rég. de la légion étrang.

Moser, sergent.
Varrand, id.
Schaefer, id.
Sarwarki, caporal.
Deseyn, voltigeur.
Lehelloco, id.
Schérer, id.
Scheuer, id.
Leuthuer, id.
Zanola, fusilier.

1er chasseurs d'Afrique.

Tanguy, chasseur.
Revers, id.



Imprimé par J. Best.

Alexandre II, Empereur de Russie.

Tirailleurs algériens.

Serpentini, sergent-major.
Harvier, sergent-fourrier.
Aidoudi, sergent.
Soliman, id.
Mohamed, id.
Sala, caporal.
Schutz, id.
Rebah, id.
Mohamed, tirailleur.
Messaoud, id.
Meskri, id.
Hassan, id.
Saada, id.

1er rég. de hussards.

Ruck, hussard.

4e rég. de hussards.

Quost, adj. sous-officier.
Honte, brigadier.
Kuecht, trompette.
Chenut, hussard.
Herbillon, id.

7e rég. de dragons.

Dupont, brigadier.

6e rég. de cuirassiers.

Ledant, mar.-des-logis.

9e rég. de cuirassiers.

Lepetit, mar.-des-logis.

1er de spahis.

Ben-Ahmed, brigadier.

2e escadron du train.

Dauxerre, mar. des logis.
Vuillaume, brigadier.
Viron, 1er soldat.

5e escadron du train.

Paquet, mar. des logis.
Garchery, id.
Niclout, brigadier.

1er rég. du génie.

Bernard, sergent.
Denizeau, caporal.
Breton, id.
Marteau, 2e sapeur.

2e rég. du génie.

Rhumeau, sergent-fourrier.
Decombe, caporal.
Dézony, 1er sapeur.

3e rég. du génie.

Raffin, sergent.
Rivel, caporal.
Debize, id.
Chauvey, 1er sapeur.
Berthier, mineur.
Lachaud, id.
Couturier, maître ouvrier.

3e comp. d'ouvriers.

Verpillat, sergent.

1er régiment d'artillerie.

Cernay, 1er canonnier.
Lebris, id.
Giacomoni, 2e canonnier.

2e régiment d'artillerie.

Cheruzel, brigadier.
Lemette, 2e canonnier.

4e régiment d'artillerie.

Chalot, 1er canonnier.
Bourret, id.

5e régiment d'artillerie.

Bourriot, mar. des logis chef.
Bourrot, mar. des logis.
Godard, id.
Brilliat, brigadier.
Charcellay, 1er canonnier.

6e régiment d'artillerie.

Fischer. mar. des logis.

8e régiment d'artillerie.

Apparut, brigadier.
Edel, artificier.

9e régiment d'artillerie.

Masse, brigadier.
Noyer, 2e canonnier.

11e régiment d'artillerie.

Bellot, mar. des logis.

13e régiment d'artillerie.

Morard, artificier.
Breton, 2e canonnier.

14e régiment d'artillerie.

Lacombe, mar. des logis.

16e régiment d'artillerie.

Huart, 1er canonnier.
Feugier, id.

17e régiment d'artillerie.

Remy, mar. des logis.
Huot, garde d'artillerie.

6e de ligne.

Cassan, sergent.
Prouvier, caporal.
Fauris, voltigeur.

7e de ligne.

Blanc, caporal.
Breith, grenadier.
Castagner, voltigeur.

10e rég. de ligne.

Soumet, caporal.
Judlen, grenadier.
Visonneau, fusilier

18e de ligne.

Petit, grenadier.

20e de ligne.

Cautié, sergent.
Cristiani, voltigeur.
Mallet, sapeur.

21e rég. de ligne.

Davoine, fusilier.

27e de ligne.

Basset, voltigeur.
Bresson, id.

39e de ligne.

Dambron, caporal.

46e de ligne.

Lemouëlic, grenadier.

50e de ligne.

Runtkiste, sergent.

Talanel, voltigeur.

61e de ligne.

Monrey, grenadier.

82e de ligne.

Ancel, sergent.
Macheras, id.
Clément, caporal.
Pradeau, id.
Martin, grenadier.
Jean, voltigeur.
Duret, fusilier.
Rafroidi, id.

86e rég. de ligne.

Barbier, sergent-major.
Soyard. id.
Sabatier, sergent.
Templier, id.
Jovier, id.
Kepfer, id.
Dumas, sergent-fourrier.
Huet, caporal.
Tisserand, id.
Lamothe, id.
Lemoine, grenadier.
Sevoz, fusilier.
Trochet, id.
Viguier, id.
Arth, clairon.
Maitre, id.

98e de ligne.

Goichot, fusilier.

100e rég. de ligne.

Gavaldà, sergent-major.
Baudement, sergent.
Collignon, id.
Palisson, grenadier.
Cross, voltigeur.
Pangaud, id.
Roulé, id.

Service de santé.

Noël, sergent-infirmier.
Cauzier, id.
Rousselet, id.
Frandaz, id.

Flotte.

Labeille, matelot de 1re cl.
Pauverne, id. 2e.
Malet, id. id.
Génier, id. 3e.
Scrille, id. id.
Wacoigne, id. id.
Drouylazet, id. id.
Lemarec, id. id.

Canonniers.

Lebreton, quartier-maître.

Rég. d'artillerie de marine.

Gas, artificier.

L'Empereur, par décrets des 17 et 21 mars, nomme généraux de division les généraux de brigade d'Allonville, d'Aurelle, de Monet et d'Autemarre.

Durant ce mois, il n'est rien à signaler, du côté d'Eupatoria, que quelques escarmouches ; la plus importante est celle du 3 mars dans laquelle le colonel Iskender-Bey est blessé par le lieutenant-colonel de lanciers Winner. Kamiesch et Balaclava ne sont nullement inquiétés. Dans la première de ces localités, on achève le 20 mars la construction d'un aqueduc de cinq cent soixante-trois mètres de longueur, sur quatre mètres quatre-vingt dix centimètres de base et cinq mètres de hauteur. Cent cinquante marins, sous la direction du lieutenant de vaisseau Albert, ont été employés tous les jours à cet ouvrage, pendant la plus grande partie de l'hiver. L'aqueduc amène au fond du port de Kamiesch les eaux d'un puits qui, élevées par un jeu de pompes, descendent à la mer dans des tuyaux exhumés d'anciens conduits.

Les baraques et les tentes des marchands cantiniers forment une ville de bois et de toile à côté de la ville de pierre ; cette nouvelle cité qui a

ses rues et ses places : place de la Gloire, rue Napoléon, passage de Lourmel, est appelée par nos soldats *Chenapanville* ou *Flibustopol.* Le prix des denrées les plus communes, au commencement du printemps, prouve que cette qualification est tout au plus de la médisance:

Eau-de-vie.	3 francs le litre.
Bière.	2 francs la bouteille.
Vin d'Italie.	1 franc 50 cent. le litre.
Pain blanc.	1 franc 10 cent. le demi kilog.
Fromage.	2 francs le demi kilog.
Une paire de bottines. . .	45 francs.

Aux premiers jours d'avril, le général Canrobert et lord Raglan tiennent conseil et fixent au 9 l'ouverture du feu. Le 8, Omer-Pacha arrive au camp, où une division turque, sous les ordres d'Ismaël-Pacha, l'a précédé. Le 9, au point du jour, trois cent trois bouches à feu tonnent à la fois contre la place sur laquelle pleut un déluge de bombes et de fusées incendiaires. Les assiégés, surpris par la brusquerie de cette attaque, sont quelque temps à nous répondre; mais à partir de leur première décharge, ils vomissent à leur tour une grêle de mitraille et causent dans nos ouvrages de notables dégradations. La pluie qui tombe à torrents inonde les tranchées et gêne les mouvements de nos canonniers; cependant leurs projectiles ouvrent une brèche dans le mur crénelé et balafrent les bastions.

Le lendemain, entre neuf et dix heures, les gardes de tranchée cherchent à enlever des embuscades russes pour permettre aux ouvriers du génie d'englober dans nos ouvrages une portion du cimetière, mais la vigoureuse résistance de l'ennemi permet à peine d'ébaucher deux cents mètres de gabionnade. Le 11, à la même heure que la veille, nos troupes tombent à nouveau sur les avant-postes que soutiennent de fortes réserves. Le 46e compte en un instant soixante-treize hommes à terre, sans reculer d'une semelle; toute la nuit, la lutte continue avec des chances diverses ; à l'aube, le commandant du génie Mangin, qui dirige les ouvriers, est blessé. Le relevé de la nuit, de notre côté, est de

deux cent cinquante hommes hors de combat. Dans la journée, les généraux Canrobert et Pélissier, réunis aux généraux chefs de service, visitent les ouvrages, étudient le terrain et tiennent conseil à la maison du Clocheton ; ils décident, vu l'urgence, une double attaque, l'une en avant du T, l'autre vers le cimetière; celle-ci commandée par le général Breton, celle-là par le général Rivet.

Dans la nuit du 13 au 14, quatre embuscades placées aux abords du T sont enlevées par quatre compagnies du 46e, aux ordres du chef de bataillon Julien, et une compagnie du 5e de chasseurs, ayant à sa tête le lieutenant Capri. Les russes se défendent intrépidement ; un instant, grâce à leur nombre, ils reprennent la position; mais les capitaines Robert et Beauregard amènent un détachement de la légion étrangère et deux compagnies du 42e au secours des troupes engagées, que le lieutenant Sauve a déjà renforcées avec une compagnie du 14e, et les embuscades demeurent au pouvoir des travailleurs qui les rasent. Trois compagnies du 26e, sous les ordres du capitaine Michel, protégent les mouvements du génie.

Du côté du cimetière, six compagnies du 98e de ligne, conduites par le commandant Grémion, s'élancent à la baïonnette sur six embuscades ; les capitaines Marrust et Bourresch tombent mortellement frappés à la tête de leurs soldats. La fusillade ennemie fait rage dans nos rangs, quand accourent deux compagnies du 9e bataillon de chasseurs qui décident du succès de l'expédition en aidant à culbuter les russes. Cette double attaque nous coûte en tués quatre officiers et trente-six soldats, en blessés douze officiers et cent cinq soldats.

Le 15 avril, on ouvre, à l'aide de seize fourneaux de mine, contenant vingt-cinq mille kilogrammes de poudre, une tranchée à demi-distance entre la troisième parallèle et le saillant des bastions du Mât. Complétée par les ouvriers du génie, du 15 au 22, cette quatrième parallèle abrite nos cheminements contre l'artillerie de la place.

Le même jour, les deux ouvrages de contre-approche du Carénage cessent leur feu, désemparés qu'ils sont par la précision de notre tir. Le lendemain, une batterie nouvellement installée commence à battre le Mamelon Vert. Le 18, Omer-Pacha, à la tête de douze bataillons

turcs, de quinze cents chevaux français, anglais et ottomans et d'un détachement d'artillerie, pousse une reconnaissance du côté de Tchorgoun ; il ne rencontre qu'une compagnie de cosaques, et acquiert la conviction que le prince Gortschakoff a massé toutes ses troupes près de Sévastopol, en prévision d'un assaut.

Un article des instructions secrètes du général Canrobert est ainsi conçu :

« Si l'assaut de Sévastopol est impossible ou doit coûter trop de monde, sans nous amener à la prise totale de la ville, il faut vous tenir sur la défensive, et vous arranger de telle sorte qu'il soit possible de vous prendre deux divisions d'infanterie, la garde impériale et toute la cavalerie, quatre batteries montées et quatre à cheval, pour que toutes ces troupes, jointes à un corps de quarante mille hommes réuni à Maslak, près Constantinople, puissent, au premier signal, opérer extérieurement contre l'ennemi. »

En présence de termes aussi formels, le général français ne peut aventurer l'assaut; mais les anglais se trouvent par leurs travaux tellement engagés avec l'ennemi, que lord Raglan, dans un conseil tenu le 22, insiste pour une prompte résolution, combattant de toutes ses forces le projet d'une attaque extérieure. Les commandants des armes spéciales des deux armées, les généraux Pélissier et Bosquet exposent que les troupes demandent à grands cris l'assaut, que l'attente profite aux russes en leur permettant d'augmenter leurs défenses et leurs effectifs, et, devant cette unanimité d'avis contraires, le général en chef finit par se rallier au désir commun. On discute alors les moyens d'attaque, et le général Pélissier est invité à faire reconnaître et préparer l'emplacement destiné à contenir les colonnes d'assaut en face de la brèche du mur crénelé, du bastion Central et du bastion du Mât, que nos troupes de gauche attaqueront, tandis qu'à droite, on prendra le Mamelon Vert et les redoutes du Mont Saponne. Les alliés seront chargés d'emporter le grand Redan.

Le surlendemain, au moment où le conseil se réunit à nouveau, l'a-

miral Bruat adresse communication d'une dépêche ministérielle qui annonce l'arrivée totale à Constantinople de l'armée de réserve pour les premiers jours de mai. A cette nouvelle, on décide que, pour ne pas se priver d'un puissant concours, on ajournera l'assaut.

Cependant le feu des anglais cause aux batteries du Jardin et des Casernes, au Redan et au mamelon de la tour Malakoff, de nombreuses avaries que les russes réparent avec une promptitude et une habileté désespérantes. Une bombe russe fait éclater un des magasins à poudre des alliés et leur tue un homme en en blessant neuf autres grièvement.

Au nombre des morts anglais, on compte le lieutenant de vaisseau Douglas, les lieutenants d'artillerie Luce et Mitchell, le lieutenant Preston du 88e régiment; parmi leurs blessés, figurent les lieutenants de vaisseau Urmston et d'Aet, les lieutenants d'artillerie Steele, Sinclair et Lestrange, les capitaines du génie Crafton et Green, et le capitaine Danovan, du 33e.

Lord Raglan, dans une dépêche du 14 avril, annonce que le télégraphe sous-marin a été amené sans encombre du cap Kelegra au Monastère, et que, dès qu'il sera attaché au cap Kelegra, les ingénieurs le plongeront jusqu'à Varna, où il espère qu'il pourra fonctionner du 22 au 24.

Nos pertes ne sont ni moins fortes, ni moins douloureuses que celles de nos alliés. Le 11 avril, le général Bizot, en visitant les tranchées anglaises avec le général Niel, est frappé d'une balle à la tête; il succombe le 16 à sa blessure, et est inhumé au port du génie en présence du général Canrobert, de lord Raglan, d'Omer-Pacha et de nombreuses députations des trois armées. Nos troupes perdent en lui un général qui, unissant la bravoure du sous-lieutenant et les mâles qualités de l'officier supérieur, poussait l'amour du devoir jusqu'au fanatisme. Le lendemain du jour où il est tombé mortellement frappé, l'empereur le nomme général de division; mais ses nouvelles épaulettes ne brillent que sur son cercueil. Le génie perd encore dans les journées du 11 et du 13 les commandants Masson et Saint-Laurent et le capitaine Mouhat. Dès le commencement d'avril, le général Niel a

pris, par ordre de l'Empereur, le commandement en chef du génie de l'armée d'Orient.

Le 24 avril, en raison de l'occupation par les français du cimetière dont l'extrémité est affectée aux entrevues des parlementaires, toute communication par terre cesse entre les deux armées, et une convention intervient dont l'ordre du jour donne ainsi connaissance :

« En vertu de conventions arrêtées entre lord Raglan, les amiraux et le général Canrobert d'une part, et le gouverneur de Sévastopol de l'autre, il a été entendu que les échanges se feraient désormais par voie de mer. Les seules relations qui pourront s'établir à l'avenir, entre l'assiégé et nous, seront celles que nécessitera l'inhumation des morts, lorsqu'il s'en trouvera en avant des lignes. Dans ce cas, les dispositions ci-après seront prises :

» Le pavillon blanc parlementaire sera arboré à midi, vis-à-vis du point où il y aura lieu de procéder à l'opération dont il s'agit, sans que, pour cela, il soit nécessaire de faire cesser le feu dans les autres directions. Chaque parti fera inhumer les morts qui seront les plus rapprochés de ses travaux : aucune communication ne pourra avoir lieu entre les personnes appelées à figurer dans l'opération. »

Le 26 et le 27, le général en chef passe la revue des deux corps d'armée et annonce la prochaine arrivée des trente mille hommes de la réserve. Cette nouvelle est accueillie par les troupes au cri répété de : Vive l'Empereur !

Tel est l'état des récompenses accordées pour faits d'armes dans le mois d'avril et confirmées par décrets impériaux des 12, 18, 23 et 26 mai :

Légion d'honneur :

GRAND'CROIX.

Canrobert, général en chef.

OFFICIERS.

2ᵉ *rég. de la lég. étrangère.*

L'Hériller, chef de bat.

39ᵉ *rég. de ligne.*

Pouget, chef de bat.

Artillerie.

Malherbe, lieut.-colonel.

Génie.

Martin, chef de bat.

Flotte.

Tricault, capit. de frégate.
Rolland, lieut. de vaisseau.

CHEVALIERS.

État-major.

Campenon, capitaine.
De la Soujeole, id.
Davenet, capitaine.
Régnier, id.

1ᵉʳ *rég. des gren. de la garde.*

Lombard, capitaine.

1ʳᵉ *comp. du gén. de la garde*

Dervier, sergent.

14ᵉ *rég. de ligne.*

Arnoux, capitaine.
Mondy, sergent.

15ᵉ *rég. de ligne.*

Lochner, sous-lieut.

18e *rég. de ligne.*

Poupard, lieutenant.

19e *rég. de ligne.*

De Gramont, capitaine.

21e *rég. de ligne.*

Groualle, sous-lieut.
Mansuy, sergent.
Collet, id.
Darrier, fusilier.

26e *rég. de ligne.*

Chaulan, capitaine.

28e *rég. de ligne.*

Latour, capitaine.
Condeau, sous-lieut.
Véber, sergent.

39e *rég. de ligne.*

Eterlin, chef de bat.
Vigouroux, capitaine.
Dufay, id.
Desbarbieux, lieutenant.
Berret, sous-lieut.
Triste, sergent.
Blandin, voltigeur.

42e *rég. de ligne.*

Ragon, capitaine.
Nicolson, id.

43e *rég. de ligne.*

Colombani, capitaine.
Marchal, lieutenant.
Bouraud, id.
Leguen, sous-lieut.
Garrigues, grenadier.

46e *rég. de ligne.*

Julien, chef de bat.
Michel, capit.-adj.-major.
Dubosquet, capitaine.
Ehrler, lieutenant.
Gourdon, sergent.
Ristori, serg.-fourrier.
Lemouëlic, grenadier.

71e *rég. de ligne.*

Thomas, chef de bat.
Sicard, capit.-adj.-major.
Hubert, id.
Caron, capitaine.
Petitjean, lieutenant.
Sayettat, sergent.
Chagnat, id.
Marbot, fusilier.

79e *rég. de ligne.*

Guiraud, sergent.

80e *rég. de ligne.*

Philippot, capit.-adj.-maj.
Crozals, capitaine.
Schülz, sergent.

91e *rég. de ligne.*

Leverdier, chef de bat.

98e *rég. de ligne.*

Barry, chef de bat.
Grémion, id.
Genella, capitaine.
Lambinet, id.
Sentelli, lieutenant.
De la Vieuville, id.
Dumas, id.
Crucerey, id.
Guis, sous-lieut.
Friol, id.
Cazaux, serg-maj.
Turette, sergent.
Liebert, id.

1er *rég. de la lég. étrangère.*

Alavoine, lieutenant.

2e *rég. de la lég. étrangère.*

Treskow, sergent.

5e *bat. de chass. à pied.*

Copri, lieutenant.
Cerli, caporal.

9e *bat. de chass. à pied.*

Dusan, capitaine
Blancart sous-lieut.

10e *bat. de chass. à pied.*

Saphorés, sous-lieut.

2e *rég. de zouaves.*

Supper, sergent.

1er *rég. de hussards.*

Dicquemare, lieutenant.

1er *rég. d'artillerie.*

Myon, mar.-des-logis.
Soufflet, id.
Candegabe, brigadier.
Hueder, 1er can.-servant.
Mignot, id.
Villautreix, 2e id.

2e *rég. d'artillerie.*

Chanel, capitaine en 2e.

3e *rég. d'artillerie.*

Mauger, capitaine en 1er.

4e *rég. d'artillerie.*

Jouffroy, capitaine en 1er.
Sorbière, mar.-des-logis.

5e *rég. d'artillerie.*

Chateau, mar.-des-logis.

6e *rég. d'artillerie.*

Rapp, lieut. en 1er.
Jonville, mar.-des-logis.

8e *rég. d'artillerie.*

Bergére, capit. en 2e.
Falque, mar.-des-logis.

11e *rég. d'artillerie.*

Mouron, lieut. en 1er.

12e *rég. d'artillerie.*

Simonin, capit. en 2e.

13e *rég. d'artillerie.*

De St.-Germain, capit. en 2e.
Blondin, id.

15e *rég. d'artillerie.*

Bellot, capit. en 2e.

2e *rég. du génie,*

Ducrot, capit. en 2e.

Coudray, capit. en 2e.
Hervé, sergent.

3e rég. du génie.

Mengin, lieut. en 1er.
Caron, sergent.

Service de santé.

Boueil, aide-maj. de 1re cl.

Flotte.

Delacroix, cap. de frégate.
Laurent, lieut. de vaisseau.
De Foucault, id.
Rousseau, lieut. de vaisseau.
R. Duplessis, id.
Jéhenne, enseigne.
De Mandat, id.
Bergasse, id.
Andréa, id.
Cavoty, aspirant.
D'Abel, id.
Bonnet, id.

Artillerie de marine.

Bezançon, capitaine.
Virgile, capitaine.
De Dompierre, id.
Correard, id.

Marins débarqués.

Wyst, capit. d'armes.
Stephan, quart. me can.
Angeli, 1er me can.
Baisset, 2e m manœuv.
Luneau, me voilicr.
Querre, mat. 1re cl.
Buffard, id. 2e.

Médaille militaire:

2e grenadiers de la garde.

Avril, grenadier.
Gauthier, id.

2e voltigeurs de la garde.

Chaumet, voltigeur.
Grimaud, id.

Zouaves de la garde.

Allié, zouave.
Bonin, id.

14e de ligne.

Léotard, sergent-fourrier.
Lamotte, voltigeur.
Migairon, id.
Finot, fusilier.
Bessincton, id.

18e de ligne.

Jegou, sergent.
Blutau, fusilier.
Filatier, id.
Agoutin, id.
Menou, id.
Clairotte, id.

19e de ligne.

Rousseau, caporal.
Loaisel, id.
Boyer, grenadier.
Marchand, id.

21e de ligne.

Turpin, sergent.
Garnier, sergent.
Furon, caporal.
Detré, id.
Rouhier, grenadier.
Vachias, voltigeur.
Laroche, id.
Raffestin, id.
Bras, fusilier.
Lebas, id.
Pernin, id.
Bourgoin, id.

26e de ligne.

Bordeau, sergent.
Waymel, fusilier.
Cardinal, id.

28e de ligne.

Vincent, sergent.
Laissu, id.
Hostiou, id.
Selégue, id.
Déroziaux, id.
Nivault, grenadier.
Paillard, id.
Crocq, voltigeur.
Moulin, id.

39e de ligne.

Hateau, sergent.
Escudier, id.
Ligier, caporal.
Siredey, id.
Mendez, id.
Siebert, caporal.
Flandre, clairon.
Molbert, grenadier.
Borie, id.
Bercier, id.
Deruelles, id.
Mühlbécher, voltigeur.
Terriot, fusilier.

42e de ligne.

Jean, sergent.
Jullien, id.
Raz, id.
Guichard, sergent-fourrier.
Thomas, caporal.
Wenger, voltigeur.
Leclercq, fusilier.

43e de ligne.

Roux, sergent-major.
Poggi, sergent.
Brunetti, id.
Camicas, id.
Marty, clairon.
Maraste, voltigeur.
Morey, id.
Garde, fusilier.

46e de ligne.

Romarmier, sergent-major.
Aubin, sergent.
Levailler, id.
Launay, id.
Ybos, caporal.

Candeil, caporal.
Bailhé, id.
Geais, grenadier.
Arseguet, id.
Pelfort, fusilier.
Escalé, id.
Bathmann, id.
Andrillo, id.

50e *de ligne.*

Martelet, sergent.

74e *de ligne.*

Potier, sergent.
Sauton, caporal.
Bor, fusilier.
Joye, id.
Guillin, id.
Krémer, id.
Pibouleau, id.
Lepetit, id.
Michalon, id.
Boog, id.

79e *de ligne*

Jougua, sergent.
Reboul, id.
Harrisson, id.
Cueille, caporal.

80e *de ligne.*

Hazard, sergent-major.
Fressard, sergent.
Lefontevieux, id.
Ruello, caporal.
Castanier, id.
Forestier, id.
Massal, id.
Bracq, id.
Verdier, voltigeur.
Morin, grenadier.
Rozin, id.
Duchez, id.
Beyne, fusilier.

91e *de ligne.*

Brenans, fusilier.

98e *de ligne.*

Lemaitre, sergent-major.
Gont, sergent.
Coutellier, id.
Jaouen, id.
Cacouault, id.
Souffrion, caporal.
Thouroude, id.
Magnier, grenadier.
Le Duigout, id.
Chanau, voltigeur.
Boit, fusilier.
Barbazanges, id.
Refrognet, id.
Faviot, id.
Bruyeiron, id.
Deydier, id.
Nivert, id.
Thomas, id.
Hervé, id.

100e *de ligne.*

Vesperini, sergent.

4e *bat. de chass. à pied.*

Mirabel, chasseur.

5e *bat. de chass. à pied.*

Pascal, chasseur.
Sevestre, id.
Ertorteguy, id.
Roman, id.

9e *bat. de chass. à pied.*

Lemoine, sergent.
Miane, id.
Mordacq, id.
Pérès, chasseur.
Brunel, id.
Voisin, id.
Cuzol, id.

10e *bat. de chass. à pied.*

Salignon, sergent.
Marcaggy, caporal.

1er *rég. de zouaves.*

Huriau, zouave.
Caillet, id.

1er *rég. de la légion étrangère.*

Messe, sergent.
Delcommune, caporal.
Jacques, id.

2e *rég. de la légion étrangère.*

Van Schwerin, sergent.
Vérulst, caporal.
Dantert, id.
De Groot, id.
Fourdin, id.
Braggio, grenadier.
Gravers, id.
Saubert, voltigeur.
Hartmann, fusilier.
Mathot, id.

1er *rég. d'artillerie.*

Kerriou, mar.-des-logis.
Dubois, brigadier.
Cazenave, id.
Besson, 1er canon.-servant.
Uzel, id.
Leclercq, id.
Trollier, id.
Jannier, id.
Fuchs, id.
Vandeux, id.
Faivre, 2e can.-servant.
Dannilet, id.
Signolet, id.
Charlet, id.
Guyot, id.
Brillant, id.
Sibilo, id.
Çomby, id.

2e *rég. d'artillerie.*

Hugo, mar. des logis.
Barril, id. fourrier.
Roux, 2e can. servant.

3e *rég. d'artillerie.*

Julien, 1er can. servant.
Gadeau, 2e id.
Valton, id. id.

4e *rég. d'artillerie.*

Caillau, mar. des logis.
Sans, 1er can. servant.
Moudle, id.
Cabar, 2e id.

Bottin, 2ᵉ can. servant.

5ᵉ rég. d'artillerie.

Metzler, mar. des logis chef.
Humez, mar. des logis.
Droalin, id.
Guillemet, id.
Mathieu, id.
Dubuc, 1ᵉʳ can. servant.
Péri, 2ᵉ id.
Mathias, 2ᵉ ouvrier.

6ᵉ rég. d'artillerie.

Scholl, mar. des logis.
Ringeisen, id.
Mahieu, 2ᵉ pontonnier.

8ᵉ rég. d'artillerie.

Porcheron, mar. des logis.
Bergeron, id.
Alleaume, id.
Petit-Frère, id.
Marcilly, id.
Duthil, 2ᵉ can. servant.

9ᵉ rég. d'artillerie.

Brunet, mar. des logis.
Sylvestre, 2ᵉ can. servant.

12ᵉ rég. d'artillerie.

Castan, 1ᵉʳ conduct.

13ᵉ rég. d'artillerie.

Bresson, adj. sous-offic.
Lambert, mar. des logis.
Goulley, 1ᵉʳ can. servant.

17ᵉ rég. d'artillerie.

Grandjean, artificier.

1ᵉʳ rég. du génie.

Stinkesse, caporal.

2ᵉ rég. du génie.

Fare, sergent.
Guichard, 1ᵉʳ sapeur.

3ᵉ rég. du génie.

Lissot, sergent.
Decroix, id.
Maillet, id.
Hym, brigadier.
Vautrin, 1ᵉʳ conduct.
Bourgeois, 1ᵉʳ sapeur.
Violet, 2ᵉ id.

Service de santé.

Esarguel, sergent infirmier.
Jean, soldat infirmier.

Flotte.

4ᵉ d'infant. de mar.

Grandidier, caporal.
Balot, soldat.

Artillerie de marine.

Adrien, sergent.
Aubry, id.
Henri, caporal.
Garnier, artificier.
Alanier, id.
Fau, 2ᵉ canonnier.

Équipages.

Jouette, matelot 1ʳᵉ cl.
Amade, id.
Leberre, id.
Leduc, id.
Claris, matelot 2ᵉ cl.
Boursier, id.
Héribarne, id.
Couriaud, id.
Dudon, matelot 2ᵉ cl.
Bernard, id.
Sévestre, id.
Etiard, id.
Talon, id.
Ponsier, id.
Larreu, id.
De Neuville, id.
Durand, id.
Leroy, matelot 3ᵉ cl.
German, id.
Duval, id.
David, id.
Roux, id.
Raynaud, id.
Hardisson, id.
Delpon, id.

Canonniers.

Cambro, quartier-mᵉ.
Joachim, id.
Peyre, id.
Réal, id.
Larvor, id.
Martel, 2ᵉ mᵉ can.
Moisan, id.
Lecouet, id.
Michelet, aide-armurier.

Charpentiers.

Gouzan, maitre.
Bonneau, id.

Timoniers.

Goubler, 2ᵉ mᵉ.

Manœuvriers.

Hascouët, 2ᵉ mᵉ.

Le 18 avril, la conférence de Vienne rouvre ses séances. Ali-Pacha, pour le premier point de la troisième garantie, propose une stipulation ainsi conçue :

« Les puissances contractantes, désirant manifester l'importance qu'elles attachent à la participation de l'empire ottoman aux avantages

du système établi par le droit public entre les divers états de l'Europe, déclarent qu'elles considèrent cet empire comme formant, à l'avenir, partie intégrante de ce système, et s'engagent mutuellement à respecter son indépendance et son intégrité territoriale comme condition essentielle de l'équilibre général. »

Cet article est adopté et l'on passe à la discussion du deuxième point. M. Drouyn de Lhuys propose de limiter le nombre des vaisseaux russes dans la mer Noire; mais le prince Gortschakoff répond que « la Russie ne consentira pas à ce que la force de sa marine soit restreinte à un nombre déterminé de bâtiments, soit en vertu de traités, soit d'une autre manière, » et demande un ajournement pour préparer un projet de stipulation qu'il apporte le 26 et dont voici la teneur :

« Les hautes cours conctractantes ayant à cœur de faire cesser les inquiétudes qui pourraient naître de l'inégalité des forces navales des deux puissances riveraines dans le bassin de la mer Noire, Sa Hautesse le sultan, par un acte spontané de sa volonté souveraine, consent à modifier la règle de la clôture des détroits des Dardanelles et du Bosphore, consacrée par le traité du 1er-13 juillet 1841, et à accorder désormais indistinctement aux pavillons de guerre de toutes les nations le libre passage à travers ces détroits, pour se rendre de l'Archipel dans la mer Noire *et vice versâ*.

» Les dispositions qui régleront le passage des bâtiments de guerre à travers les détroits et détermineront les points et la durée des mouillages, feront l'objet d'un règlement spécial, que la Sublime-Porte promulguera selon les besoins de sa sécurité.

» Le règlement mentionné à l'article précédent sera identique pour les pavillons de guerre de toutes les nations en état de paix avec la Sublime-Porte, qui, appelées à en jouir sur un pied de parfaite égalité, s'engageront à l'observer scrupuleusement.

» Sa Hautesse le sultan se réserve toutefois, en vue de circonstances particulières, d'apporter dans les dispositions de ces règlements, en faveur de tel pavillon qu'il lui plaira, des modifications exceptionnelles et transitoires destinées à élargir les franchises pour un temps limité.

» Pour le cas où (ce qu'à Dieu ne plaise!) la Sublime-Porte serait elle-même en guerre ou verrait sa sécurité compromise par des hostilités qui viendraient à éclater entre d'autres puissances, Sa Hautesse le sultan se réserve la faculté de suspendre le libre passage à travers les détroits, soit totalement, soit partiellement, jusqu'à la cessation des circonstances qui auraient motivé cette mesure. »

Les plénipotentiaires français n'ayant point mission de discuter une proposition aussi éloignée des leurs, promettent d'en référer à leur gouvernement et déclarent leur mission finie provisoirement.

L'Autriche, désirant arriver à une solution, malgré l'interruption des séances, rédige les deux propositions suivantes :

PREMIÈRE PROPOSITION.

« ARTICLE Ier. — Les hautes parties contractantes, désirant que la Sublime Porte puisse participer aux avantages de la bonne entente établie par les lois des nations entre les divers États de l'Europe, s'engagent particulièrement à respecter l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'empire ottoman et à garantir en commun l'observation de cet engagement ; en conséquence, elles considéreront tout acte et tout événement qui seraient de nature à le mettre en danger comme une question d'intérêt européen. S'il survenait un différend entre la Porte et l'une des puissances contractantes, ces deux États, avant d'avoir recours aux armes, devraient mettre les autres puissances à même de terminer ce différend par les moyens pacifiques.

» ART. II. — Les plénipotentiaires russes et ceux de la Sublime Porte proposeront en commun à la conférence la force effective égale des armements maritimes que les deux puissances riveraines de la mer veulent entretenir dans la mer Noire, force qui ne devra pas dépasser le nombre des vaisseaux russes actuellement à flot sur cette mer.

» L'arrangement qu'elles auront décidé sur ce point fera partie intégrante du traité général.

» Seront également insérées dans le traité les mesures auxquelles les plénipotentiaires auront souscrit dans le but d'assurer l'observation exacte et constante des stipulations contenues dans le présent article.

» ART. III. — Le règlement concernant la fermeture des détroits du Bosphore et des Dardanelles établi par le traité du 13 juillet 1841 reste en vigueur, sauf les exceptions spécifiées dans les articles suivants.

» ART. IV. — Chacune des puissances contractantes qui ne possède pas d'établissement dans la mer Noire sera autorisée, par un firman de Sa Hautesse, à envoyer dans cette mer, pour y stationner, deux frégates ou navires de moindre force.

» ART. V. — Dans le cas (que Dieu nous en préserve!) où le sultan serait menacé d'une agression, il se réserve le droit d'ouvrir les détroits à toutes les forces navales de ses alliés. »

DEUXIÈME PROPOSITION.

ARTICLE Ier. — Les hautes puissances contractantes, désirant que la Sublime Porte puisse participer aux avantages de la bonne entente établie par les lois des nations entre les divers États de l'Europe, s'engagent à respecter l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'empire ottoman, à garantir en commun la stricte observation de cet engagement, et considéreront par conséquent tout acte et tout événement qui seraient de nature à le menacer d'un danger comme une question d'intérêt européen. Si un différend survenait entre la Porte et l'une des parties contractantes, ces deux États, avant de recourir aux armes, devraient mettre les autres puissances à même de terminer ce différend par des moyens pacifiques.

» ART. II. — Le règlement sur la fermeture des détroits du Bosphore et des

Dardanelles établi par le traité du 13 juillet 1841 continuera d'être en vigueur, sauf les exceptions spécifiées dans les articles suivants.

» ART. III. — Chacune des parties contractantes qui ne possède aucun établissement sur la mer Noire sera autorisée par un firman de Sa Hautesse à y envoyer pour y stationner deux frégates ou navires d'une force moindre, afin d'y protéger son commerce et d'y exercer la surveillance nécessaire.

» ART. IV. — Si la Russie désire augmenter sa force navale au delà du nombre des vaisseaux actuellement à flot et selon qu'il est régulièrement constaté, les puissances contractantes qui ne possèdent aucun établissement dans la mer Noire seraient autorisées par un firman de Sa Hautesse à envoyer, après en avoir averti cinq jours à l'avance, dans cette mer, un nombre supplémentaire de vaisseaux du même rang égal à la moitié des forces navales de la Russie.

» ART. V. — A aucune époque, les vaisseaux de guerre des nations étrangères ne seront autorisés à mouiller dans la Corne d'Or, si ce n'est les petits bâtiments admis jusqu'à présent comme attachés aux ambassades ; et, en temps de paix, le nombre des vaisseaux de ligne des parties contractantes qui ne possèdent pas d'établissement dans la mer Noire ne pourra jamais être de plus de quatre en même temps devant Constantinople, dans leur trajet pour aller des Dardanelles dans la mer Noire et de la mer Noire aux Dardanelles.

» ART. VI. — Dans le cas où (que Dieu nous en garde !) le sultan se trouverait menacé d'une agression, il se réserve d'ouvrir les détroits à toutes les forces navales des alliés. »

En outre, le prince Gortschakoff et M. de Titoff sont avisés qu'en raison des réserves faites par eux à l'engagement de maintenir par la force, l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'empire ottoman, et de leur refus de consentir à toute espèce de limitation des forces russes dans la mer Noire, l'Autriche, la France et la Grande-Bretagne s'engagent réciproquement à :

1° Maintenir, par la force, l'observation des principes établis par l'article Ier en cas de violation de l'indépendance et de l'intégrité territoriale de l'empire ottoman par la Russie ;

2° Considérer comme un *casus belli* l'accroissement des forces navales de la Russie dans la mer Noire, comparées à leur force effective au commencement de la guerre. Si la Russie veut s'engager à ne pas dépasser ce nombre, les trois puissances consentent à ne pas donner de publicité à cette convention :

PROJET DE TRAITÉ.

« Leurs Majestés l'Empereur d'Autriche, l'Empereur des français et la Reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, désirant garantir l'indé-

pendance et l'intégrité territoriale de l'empire ottoman, et étant respectivement animés du désir de mettre à exécution l'engagement stipulé dans l'article... du traité conclu le... entre... ont nommé leurs plénipotentiaires, etc..., qui, après avoir vérifié leurs pleins pouvoirs..., sont tombés d'accord sur les articles suivants :

» ARTICLE Ier. — Les hautes parties contractantes s'engagent, en cas de besoin, d'employer leurs flottes et leurs armées pour atteindre le but ci-dessus spécifié.

» ART. II. — En conséquence, si l'une des puissances ayant signé ledit traité du... venait à commettre contre l'empire ottoman une agression qui soit de nature à porter atteinte à l'un ou l'autre des deux principes établis dans le préambule du présent traité, les hautes parties contractantes, sur l'appel du sultan, s'uniraient pour défendre cet empire dans les proportions et de la manière qu'ils auront déterminées d'un commun accord.

» ART. III. — Un accroissement excessif des forces navales de la Russie sur l'Euxin sera considéré comme un acte d'agression auquel sont applicables les articles I et II.

» ARTICLE SECRET. — Dans le cas où la Russie augmenterait le nombre ou la force de sa marine jusqu'à atteindre l'état où se trouvaient ses forces navales effectives au commencement de la guerre, conformément à l'état ci-joint, et dans le cas où les remontrances adressées en commun à la Russie, jointes à la présence des flottes alliées dans la mer Noire, seraient infructueuses, les hautes parties contractantes s'accordent à regarder ce fait comme donnant lieu à l'application du troisième article du traité de ce jour. Elles considéreraient en conséquence l'existence d'une pareille force effective comme un *casus belli*, et feraient immédiatement servir leurs forces de terre et de mer à contraindre cette puissance à se conformer à ces conditions d'équilibre qui sont nécessaires aux intérêts de l'Europe. »

Le cabinet de Vienne se dit prêt à tenir pour déclaration de guerre le rejet de cet ultimatum. M. Drouyn de Lhuys soumet ce dernier, en l'appuyant, à Sa Majesté Napoléon III; mais l'Empereur refuse d'y adhérer, ne voulant ni abandonner la guerre sans avoir matériellement affaibli la Russie, ni s'exposer à solliciter inutilement une paix qu'il a le droit d'exiger. A la suite de cette dissidence, M. Drouyn de Lhuys donne sa démission et est remplacé au ministère des affaires étrangères par M. le comte Walewski.

Celui-ci annonce, par une circulaire du 9 mai, aux agents de la France à l'étranger que la bonne volonté des puissances occidentales a échoué devant l'impossibilité de concilier un arrangement, fondé sur la combinaison du cabinet de Vienne, avec les exigences de leur dignité et des droits légitimes qu'elles se sont imposé la tâche de faire prévaloir dans l'intérêt général de l'Europe.

M. de Buol, dans une longue dépêche du 20 mai, développe son projet et en défend l'économie; mais, sur le refus réitéré de la France et de l'Angleterre de l'adopter, il déclare, par une seconde circulaire du 25 mai « que l'Autriche, sans contester aux puissances occidentales le droit de poser, dans leur intérêt, des conditions qui iraient plus loin que les bases primitives, doit leur abandonner la responsabilité de ce qui pourra en résulter, puisqu'on sera en dehors du protocole du mois de décembre, se bornant, pour son propre compte, à maintenir les principes reconnus dans les conférences, et à continuer de protéger l'intégrité de l'empire ottoman contre *une nouvelle attaque.* »

Pendant ce temps, M. de Nesselrode adresse aux représentants de la Russie à l'étranger une circulaire reproduite par *le Journal de Saint-Pétersbourg* du 12 mai, et dans laquelle le grand chancelier, après avoir présenté le règlement des deux premiers points comme une victoire de la diplomatie russe, rejette sur les plénipotentiaires de l'occident les obstacles qui ont empêché l'interprétation du troisième point. M. de Walewski lui répond à la date du 25 et réfute une à une toutes ses allégations, après quoi, il conclut ainsi :

« Les demandes des puissances occidentales, conformes aux vœux de la Porte, adoptées et soutenues jusqu'au bout par les plénipotentiaires autrichiens, comme composant un système complet et efficace, ont été, au contraire, aussi modérées dans leur expression qu'elles étaient dans le fond légitimes. Nous n'avons rien demandé à la Russie qui coûtât à sa dignité, encore moins à son honneur. Nous l'avons invitée, uniquement mus par l'intérêt général de l'Europe, à fixer sur une base équitablement calculée, et acceptée également par la Porte, le nombre des bâtiments qu'elle entretiendrait à l'avenir dans une mer où elle n'a à redouter aucune attaque et où sa marine de guerre, réduite à des proportions raisonnables, amplement suffisantes pour les services réguliers auxquels elle aurait à pourvoir, se serait trouvée en tous cas pour le moins égale à la marine ottomane. Le cabinet de Saint-Pétersbourg s'est refusé à cet accord, qui aurait rendu la paix au monde. Il a décliné l'autorité des exemples qu'on lui a cités ; il a oublié que lui-même, dans son dernier traité de paix avec la Perse, a imposé à cette puissance l'obligation de s'interdire la navigation de la mer Caspienne, exclusivement réservée aux flottilles de la Russie ; il n'a pas voulu admettre ce que la France, l'Angleterre, les États-Unis et les Pays-Bas, sous des formes et à des époques diverses, ont accepté, soit pour terminer la guerre, soit pour consolider la paix, soit pour supprimer des germes de rivalité ou de conflit entre des États voisins.

Les puissances occidentales ne sauraient être responsables de la continuation d'une guerre dont elles ont désiré arrêter les effets avec autant de sincérité et d'empressement qu'elles avaient essayé d'en prévenir l'explosion.

La France et l'Angleterre n'ont pas les sentiments qu'on leur prête; leur hostilité n'est pas, comme on le dit, implacable. Elles n'ont jamais voulu imposer à la Russie une paix attentatoire à son honneur et à sa dignité; mais la nécessité les a investies d'un rôle qu'avec l'aide de la divine Providence elles sauront remplir, et l'Europe, raffermie sur ses bases, leur saura gré d'avoir contenu dans de justes bornes une influence qui s'efforçait de dépasser partout le cercle de son action légitime. »

Vers la fin d'avril, lord Raglan a proposé au général Canrobert d'envoyer un corps expéditionnaire en exploration du côté de Kertch et de Yéni-Kalé pour empêcher les russes de se ravitailler par la mer d'Azof, qui leur permet de débarquer sur la chaussée de la Sirwasch des approvisionnements et des munitions de toute nature. Bien que peu favorable à une dispersion de ses forces, le généralissime français a cédé aux instances de son collègue, aux sollicitations des amiraux Bruat et Lyons, et, le 30 avril, la flotte met à la voile, emmenant le 1[er] régiment de zouaves, trois régiments de ligne et un bataillon de chasseurs à pied sous les ordres du général d'Autemarre, un détachement turc et une division anglaise commandée par sir George Brown.

Le lendemain, une dépêche télégraphique, émanant du cabinet de l'Empereur, apporte au général Canrobert les instructions suivantes :

« Au reçu de cette dépêche, réunissez tous vos moyens pour vous préparer à attaquer l'ennemi extérieurement ; concentrez immédiatement toutes vos forces, même celles de Maslack. »

Le général communique à lord Raglan cette injonction et le prévient qu'il va rappeler l'amiral Bruat et la division d'Autemarre ; en effet, un de ses officiers d'ordonnance, le lieutenant de vaisseau Martin, part sur l'aviso *le Dauphin*, rejoint l'expédition à l'entrée du détroit de Kertch et remet à l'amiral français l'ordre de revenir à Kamiesch. En même temps, une dépêche adressée à Constantinople presse l'arrivée de l'armée de réserve ainsi composée :

Division de la garde.	6,450 hommes.
Général Mellinet ; 211 officiers.	
A reporter. . . .	6,450

Report.	6,450 hommes.
1re division d'infanterie.	6,924
Général Herbillon ; 248 officiers.	
2e division d'infanterie.	6,570
Général d'Aurelle ; 234 officiers.	
Division de cavalerie.	1,364
Général d'Allonville ; 190 officiers.	
	21,308 hommes.

Le général de Béville, aide de camp de l'Empereur, est venu à l'avance faire disposer le camp à Maslack, sur la rive droite du Bosphore. Les troupes s'y sont installées le 1er mai ; dès le premier jour, on a signalé parmi elles des cas nombreux de choléra, mais l'ordre arrive de rejoindre l'armée devant Sévastopol, et l'on espère que le changement opérera une heureuse réaction. La division d'Aurelle doit s'embarquer le 12, la division Herbillon le 13, et la garde impériale le 15.

Au camp, c'est toujours le même service fatigant : la canonnade le jour, la nuit les sorties.

Entre le bastion Central et le bastion du Mât, les russes ont relié quelques embuscades à l'aide de parapets, et déjà deux cents hommes, à l'abri de cette ligne couvrante, peuvent impunément décimer les travailleurs et les défenseurs de notre parallèle avancée. Les commandants de l'artillerie et du génie dénoncent ce point comme une future place d'armes qui battra d'enfilade nos attaques sur le bastion du Mât et notre nouvelle batterie (n° 40). Le général Pélissier demande l'autorisation de le faire enlever ; mais le général Canrobert refuse d'abord, paralysé qu'il est par les instructions secrètes qui lui interdisent toute autre attaque qu'une attaque décisive ; cependant, sur les nouveaux rapports qui lui parviennent et dont un se termine ainsi : « Si l'on ne marche pas, l'ennemi, enhardi, pourra marcher sur nous, » le général en chef transmet, le 1er mai, au

général Pélissier l'ordre d'emporter l'ouvrage signalé, et celui-ci charge son collègue de Salles de l'exécution de cette importante mesure.

A dix heures et demie, trois colonnes sortent de nos parallèles et s'élancent sur les parapets des russes. Celle de gauche, aux ordres du général Bazaine, se compose de six compagnies du 1er régiment de la légion étrangère (colonel Viennot), de huit compagnies du 43e (commandant Becquet de Sonnay), et de dix compagnies du 19e de ligne (colonel Grenier). Celle du centre, commandée par le général de la Motte-Rouge, est formée par deux bataillons du 46e de ligne (colonel Gault) et le 98e de ligne (colonel Brégeot). Celle de droite compte le 9e bataillon de chasseurs à pied (capitaine Villermain) et deux compagnies du 42e (capitaine Ragon). L'attaque s'opère sur les trois points avec une impétuosité et une furie à laquelle les russes ne peuvent résister, et ils fuient vers le bastion Central, d'où, un instant après, part le signal d'un foudroyant bombardement. Mais vainement les projectiles éclaircissent les rangs de nos travailleurs; sous la direction du lieutenant-colonel du génie Guérin, ils retournent les parapets afin de dérober la position aux vues des remparts, et commencent à les relier par une communication à la parallèle en arrière. Dans la matinée, le feu de nos batteries, dirigé par le général Lebœuf, fait taire l'artillerie de la place, et quatre cents ouvriers achèvent de relier à nos tranchées l'ouvrage russe, qui nous avance de cent cinquante mètres vers le bastion Central.

A trois heures de l'après-midi, le lendemain, trois mille russes s'avancent en rampant vers le point que nous leur avons enlevé et que gardent deux compagnies d'élite du 2e régiment de la légion étrangère, une compagnie d'élite du 43e et deux bataillons du 46e et du 98e, ces deux derniers d'un très-faible effectif. L'avant-garde russe surprend les sentinelles, mais en un instant chacun est à son poste et l'ennemi est repoussé; il revient à la charge avec une nouvelle impétuosité et se heurte contre le 46e que commande le lieutenant-colonel Martineau-Deschenets; au même moment, deux compagnies du 1er régiment des voltigeurs de la garde, commandées par le capitaine Gentil, une com-

pagnie du 10e bataillon de chasseurs à pied et deux compagnies du 80e, sous les ordres du chef de bataillon Courson, accourent sous la grêle des balles renforcer les troupes engagées et précipiter la retraite des russes.

Le 3 mai, une suspension d'armes a lieu pour l'inhumation des morts des deux journées précédentes. On rend aux russes cent cinquante cadavres trouvés dans la tranchée. De notre côté, on relève cent vingt et un morts, dont onze officiers, parmi lesquels le colonel Viennot, le commandant Julien et le capitaine Dubosquet. En outre, nous comptons vingt-deux officiers hors de combat. Nous avons capturé dans l'ouvrage plusieurs prisonniers, un grand nombre d'armes et d'outils et neuf mortiers.

La nuit du 3 au 4 est employée au prolongement des cheminements dont le lieutenant-colonel Guérin a tracé les lignes; on y pose trois cent quatre-vingts gabions, malgré l'averse de mitraille qui ne cesse d'inonder le terrain. Un seul moment, les sapeurs semblent hésiter; alors un jeune lieutenant du génie, M. Lullé-Dujardin, franchit la crête des gabions et, se croisant les bras, debout au milieu des projectiles, leur dit avec un héroïsme que l'histoire doit enregistrer :

— Allons, enfants, ce n'est rien ! voyez plutôt.

Dans la nuit du 12 au 13, le lieutenant général Krouleff envoie cent soixante-cinq volontaires du régiment d'Okhotz, soutenus par quatre compagnies du même régiment, avec mission de ravager nos travaux sur le versant du mamelon Vert. Le détachement divisé en deux colonnes, sous les ordres du sous-lieutenant Rytoff et de l'enseigne Gaversky, attaque les tranchées anglaises et est repoussé. Il en est de même, le lendemain, d'une double sortie dirigée contre l'extrême gauche des anglais et nos approches de la Quarantaine.

Le commandant Favé, envoyé par l'Empereur, débarque à Kamiesch. Il apporte la nouvelle que l'Empereur ne viendra pas en Crimée, et remet au général en chef un plan de campagne écrit par Sa Majesté Napoléon III, et destiné à être communiqué aux généralissimes anglais et turc. En voici les principaux passages :

L'EMPEREUR

Au général Canrobert, commandant en chef l'armée d'Orient.

28 avril 1854.

« Le feu qui a commencé contre la place aura, à l'heure qu'il est, réussi ou échoué. Dans l'un et l'autre cas, il faut absolument sortir de la position défensive dans laquelle l'armée se trouve depuis six mois; à cet effet, d'accord avec le gouvernement anglais, j'aurais divisé les troupes en trois armées : une armée de siége et deux armées d'opérations.

» La première armée est destinée à garder Kamiesch et à bloquer la garnison de Sévastopol.

» La seconde armée est destinée à opérer à une petite distance de Balaclava et à s'emparer au besoin des hauteurs de Mackensie.

» La troisième armée est destinée à faire une diversion (1).

» Si, comme je le pense, les russes ont trente-cinq mille hommes dans Sévastopol, quinze mille hommes au nord d'Eupatoria, et soixante-dix mille hommes entre Simphéropol, le Belbeck et la Tchernaïa, il suffisait d'avoir soixante mille hommes de bonnes troupes pour détruire toute l'armée russe qui pouvait être surprise et prise à revers avant d'avoir pu réunir toutes ses forces : et même eût-elle pu les réunir, nous nous trouvions en nombre presque égal; car il ne faut pas oublier ce grand principe de la guerre, que si l'on fait une diversion à une certaine distance de sa base d'opération, il faut que les troupes employées à cette diversion soient en nombre suffisant pour résister à elles seules à l'armée ennemie qui peut réunir tous ses efforts contre elles.

» Tout cela bien considéré, j'aurais porté dans la vallée de Baïdar les quarante mille hommes pris à l'armée de Sévastopol, et, soutenu par lord Raglan, j'aurais occupé, depuis Skélia jusqu'au pont de Teulé et Tchorgoun, les quatre chemins qui traversent la Tchernaïa; nous aurions eu ainsi autant de têtes-de pont menaçant la gauche des russes établis sur les hauteurs de Mackensie.

» Après ce mouvement, je laissais lord Raglan maître de toutes les positions sur la gauche de la Tchernaïa, depuis Skélia jusqu'à Tchorgoun; je réunissais, en arrière des lignes occupées par les anglais, les quarante mille hommes de l'armée active avec la cavalerie et les moyens de transport à ma disposition, attendant dans cette situation avec des vigies sur la falaise, du côté de la mer, l'arrivée de mon corps d'armée de réserve qui, venant de Constantinople, aurait eu l'ordre de reconnaître le cap Phoros (2).

---

(1) 1° L'armée de siége, composée de 30,000 français et de 30,000 turcs.... 60,000 hommes. sans compter 10,000 indisponibles.

2° La première armée d'opération sous lord Raglan : 25,000 anglais, 15,000 piémontais, 5,000 français et 10,000 turcs.......................... 55,000

3° Deuxième armée d'opération : 40,000 français à l'armée de Sévastopol, 25,000 français composant l'armée de réserve de Constantinople.......................... 65,000

(2) L'armée active serait ainsi organisée :

Général Canrobert, général en chef.

1er CORPS D'ARMÉE. — Général Bosquet, 4 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie légère.

2e CORPS D'ARMÉE. — Général Regnault de Saint-Jean d'Angely, 2 divisions d'infanterie, 1 division de la garde, une division de grosse cavalerie.

Le général Pélissier continuerait à commander l'armée de siége.

» Quelle était notre position vis-à-vis des russes?

» Le mouvement sur Baïdar, en nous donnant les passages sur la Tchernaïa, a menacé leur gauche et fait croire à notre intention de les déloger de front des hauteurs d'Inkermann et de Mackensie; les russes sont donc tenus en échec, et leur attention est attirée sur Inkermann et Pérékop; nos positions sont excellentes, mes projets inconnus, et si quelque chose vient les déranger, rien n'est compromis.

» Mais supposons que rien ne s'oppose au plan général, il se poursuit donc de la manière suivante :

» Dès que la flotte portant les vingt-cinq mille hommes de l'armée de la réserve a été reconnue, on lui a donné l'ordre de se porter à Alouchta sur l'endroit de la plage qui, en secret, aura été reconnu favorable à un débarquement. Trois mille hommes sont disposés d'avance pour débarquer les premiers, et ils vont s'établir à trois lieues d'Alouchta, au delà du défilé d'Ayen. Tant que des cavaliers n'ont pas donné la nouvelle de l'occupation du défilé, le reste des troupes ne quitte pas les vaisseaux. Les rapports étant favorables, l'avant-garde prend là une bonne position au delà du défilé, s'y retranche et y attend l'armée; alors ce qui reste des vingt-cinq mille hommes débarque sur la plage d'Alouchta, et, de leur côté, les quarante mille hommes réunis à Baïdar reçoivent l'ordre de filer par la grande route qui longe la mer par Yalta. En trois jours, c'est-à-dire deux jours après le débarquement de l'armée à Alouchta, les quarante mille hommes de Baïdar se sont réunis sous les murs de Simphéropol aux vingt-cinq mille débarqués; on s'empare de cette ville et on y laisse une garnison suffisante, ou bien on occupe, sur la route que nous venons de parcourir, une bonne position qui assure les derrières de l'armée.

» Maintenant, de deux choses l'une : ou l'armée russe qui est devant Sévastopol abandonne cette formidable position pour venir à la rencontre de l'armée qui s'avance du côté de Baktschi-Seraï, et alors la première armée d'opération, sous les ordres de lord Raglan, la pousse l'épée dans les reins et s'empare de la position d'Inkermann; ou bien les russes attendent dans leurs lignes l'arrivée de l'armée qui vient de Simphéropol, et alors celle-ci s'avance de Baktschi-Seraï sur Sévastopol, en appuyant toujours sa gauche aux montagnes, fait sa jonction avec l'armée du maréchal Raglan qui s'est avancé de Baïdar sur Albat, repousse l'armée russe et la rejette dans Sévastopol ou dans la mer.

» Ce plan a d'immenses avantages à mes yeux : d'abord l'armée, jusqu'à Simphéropol, qui n'est qu'à neuf lieues d'Alouchta, se trouve toujours en communication avec la mer; elle traverse les pays les plus sains où il y a la meilleure eau de toute la Crimée; ses derrières sont toujours assurés; elle occupe des terrains accidentés où notre infériorité en cavalerie est moins sensible; enfin, elle se trouve tout à coup sur la ligne d'opération des russes et leur coupe tous les approvisionnements en s'emparant probablement de leurs parcs de réserve. Si le défilé d'Ayen, élément indispensable de la réussite du projet, est fortifié de manière à ne pouvoir être pris, les trois mille hommes qui sont allés en reconnaissance pour s'en emparer, se rembarquent aussitôt, l'armée de réserve va débarquer à Balaclava, et la diversion qu'on voulait opérer à Simphéropol se fait par Baïdar, mais avec beaucoup moins d'avantages.

» Quant à la marche des quarante mille hommes qui vont de Baïdar à Alouchta, je la crois sans danger, puisque l'armée est protégée par des montagnes presque infranchissables, et qu'on est très-loin de l'armée russe. Notre armée peut,

pendant presque toute la route au bord de la mer, être suivie de bateaux à vapeur pour recueillir les malades (1).

» Si, au contraire, on voulait faire une diversion par Eupatoria, mon avis est que rien ne serait plus dangereux et plus opposé aux règles de l'art comme aux conseils de la prudence. En effet, si l'on opère d'Eupatoria pour se diriger sur Simphéropol, on est dans un pays malsain, découvert et presque sans eau ; on est sur un terrain où la cavalerie russe, qui est très-nombreuse, a toutes chances de succès ; on fait une marche de seize lieues devant un ennemi qui peut venir du nord, comme du midi, tomber sur vos colonnes et vous couper toute retraite. On ne peut appuyer ses ailes à aucun obstacle naturel. Pour aller d'Eupatoria à Simphéropol, il faut traîner avec soi tous les vivres et toutes les munitions ; car, une fois l'armée partie d'Eupatoria, les quinze mille russes qui l'entourent aujourd'hui, et dont la plupart sont de la cavalerie, harcèleront ses derrières et empêcheront l'arrivée de toute espèce de convois. Si elle trouve quelque résistance à Simphéropol et que, pendant ce temps, l'armée russe, par un changement de front, se soit mise à cheval sur la route qu'elle a parcourue, cette armée est anéantie ou affamée. Et d'ailleurs il est un autre principe absolu, c'est qu'une marche de flanc n'est possible que loin de l'ennemi et à l'abri par des obstacles de terrain.

» L'armée qui opérerait d'Eupatoria à Simphéropol n'aurait donc ni ligne d'opération, ni flanquement assuré, ni retraite, ni champ de bataille favorable, ni moyen de se nourrir. Enfin, cette armée d'opération, au lieu d'être compacte, composée de soldats d'une même nation, commandés par un seul chef, serait formée en grande partie de turcs, et comme on y adjoindrait quelques divisions alliées, il n'y aurait ni unité, ni sécurité, ni confiance absolue.

» Si, au lieu d'aller sur Simphéropol, l'armée partant d'Eupatoria veut se diriger tout droit sur Sévastopol, il faut qu'elle recommence dans de mauvaises conditions la campagne que nous avons faite en débarquant en Crimée; il faut qu'elle enlève les formidables positions de l'Alma, de la Katcha et du Belbeck. Cette entreprise est impossible, car elle serait désastreuse. De là découle la nécessité absolue de ne laisser à Eupatoria que le nombre de turcs strictement indispensable pour défendre la place.

» Voici le plan que je voulais exécuter à la tête des braves troupes que vous avez commandées jusqu'ici, et c'est avec la plus profonde et la plus vive douleur que des intérêts plus graves me forcent à rester en Europe.

» NAPOLÉON. »

Le 13 mai, cet important travail est lu en conseil par le général Canrobert. Lord Raglan et Omer-Pacha insistent pour opérer par Eupato-

(1) « D'un autre côté, le ministre de la guerre aura fait réunir à Constantinople des rations en viande en poudre et en objets occupant un petit volume, afin que les soldats, en laissant tous les autres effets, puissent emporter dans le sac huit jours de vivres, plus une chemise et la capote. Le corps d'armée de réserve emportera, dans des vapeurs, de ces rations pour soixante mille hommes pendant huit jours. Les voitures qui suivront l'armée de Baïdar en emporteront autant, de sorte que les soixante mille hommes auront, en commençant le mouvement, pour seize jours de vivres assurés. De plus, une fois à Simphéropol, les voitures pourront, par Alouchta, ravitailler l'armée. »

ria, mais leur collègue leur démontre victorieusement les dangers de ce mouvement et alors ils se rabattent sur celui de Baïdar à Baktschi Seraï, écartant tout à fait celui d'Alouchta à Simphéropol. Pour mieux rattacher lord Raglan au projet dont il attend les meilleurs résultats, le général Canrobert lui offre avec une sublime abnégation le commandement supérieur. Tant de grandeur d'âme, cet immense sacrifice à la cause commune étonnent le chef de l'armée anglaise et le font hésiter. Pourtant il finit par accepter, mais à la condition que les français se chargeront de défendre les tranchées anglaises.

Vainement le général Canrobert lui objecte l'impossibilité pratique de cette prétention qui ne tend à rien moins qu'à augmenter démesurément le chiffre déjà très-fort de nos pertes journalières, lord Raglan fait de ce remplacement la condition de son acceptation. Le général Canrobert voit que la mésintelligence, soulevée entre lui et son collègue par le rappel de l'expédition de Kertch, grandit sourdement, et, de ce moment, sa résolution est prise. Loin d'être un obstacle au succès de l'œuvre, il s'effacera modestement et abdiquera de son plein gré les éminentes fonctions auxquelles l'a appelé la confiance du chef de l'État et dont son mérite personnel le rendait digne entre tous. Les beaux âges de la république romaine n'ont pas produit de sacrifice plus héroïque et plus simplement accompli.

Depuis le 24 avril, grâce au télégraphe électrique, le quartier général et le cabinet des Tuileries ne sont qu'à quelques heures de distance, et la journée du 16 mai transmet à leurs adresses respectives les deux dépêches suivantes :

« Crimée, 16 mai, dix heures du matin.

» Ma santé fatiguée ne me permettant plus de conserver le commandement en chef, mon devoir envers mon souverain et mon pays me force à vous demander de remettre ce commandement au général Pélissier, chef habile et d'une grande expérience.

» L'armée que je lui laisserai est intacte, aguerrie, ardente et confiante.

» Je supplie l'Empereur de m'y laisser une place de combattant à la tête d'une simple division.

» CANROBERT. »

« Paris, 16 mai, onze heures du soir.

« L'Empereur accepte votre démission. Il regrette que votre santé soit altérée.



Imprimé par J. Best.

Une Tranchée devant Sébastopol.

Il vous félicite du sentiment qui vous fait demander de rester à l'armée. Vous y commanderez non pas une division, mais le corps du général Pélissier. Remettez le commandement en chef à ce général.

» *Maréchal* VAILLANT. »

Le 19, en présence des généraux commandant les corps d'armée, des généraux de division, des chefs de service de l'artillerie et du génie, du chef d'état-major général et de l'intendant général, le commandant en chef de l'armée française résigne ses pouvoirs entre les mains de son successeur. Cette révolution est l'objet de deux ordres du jour que nous citerons tous les deux, tant ils honorent justement les généraux Canrobert et Pélissier :

« SOLDATS !

» Le général Pélissier, commandant le premier corps, prend, à dater de ce jour, le commandement en chef de l'armée d'Orient.

» L'Empereur, en mettant à votre tête un général habitué aux grands commandements, vieilli dans la guerre et dans les camps, a voulu vous donner une nouvelle preuve de sa sollicitude, et préparer encore davantage les succès qui attendent sous peu, croyez-le bien, votre énergique persévérance.

» En descendant de la position élevée où les circonstances et la volonté du souverain m'avaient placé, et où vous m'avez soutenu au milieu des plus rudes épreuves par vos vertus guerrières et ce dévouement confiant dont vous n'avez cessé de m'honorer, je ne me sépare pas de vous. Le bonheur de partager de plus près vos glorieuses fatigues, vos nobles travaux, m'a été accordé, et c'est encore ensemble que, sous l'habile et ferme direction du nouveau général en chef, nous continuerons à combattre pour la France et pour l'Empereur.

» Au grand quartier général, devant Sévastopol, le 19 mai 1855.

» *Le général en chef,* CANROBERT. »

« SOLDATS,

« Notre ancien général en chef vous a fait connaître la volonté de l'Empereur, qui, sur sa demande, m'a placé à la tête de l'armée d'Orient. En recevant de l'Empereur le commandement de cette armée exercée si longtemps par de si nobles mains, je suis certain d'être l'interprète de tous en proclamant que le général Canrobert emporte tous nos regrets et toute notre reconnaissance. Aux brillants souvenirs de l'Alma et d'Inkermann, il a ajouté le mérite, plus grand encore peut-être, d'avoir conservé à notre souverain et à notre pays, dans une formidable campagne d'hiver, une des plus belles armées qu'ait eues la France. C'est à lui que vous devez d'être en mesure d'engager à fond la lutte et de triompher. Si, comme j'en suis certain, le succès couronne nos efforts, vous saurez mêler son nom à vos airs de victoire. Il a voulu rester dans nos rangs, et, bien qu'il pût prendre un commandement plus élevé, il n'a voulu qu'une chose, se mettre à la

tête de sa vieille division. J'ai déféré aux instances, aux inflexibles désirs de celui qui était naguères notre chef et sera toujours mon ami.

» Soldats, ma confiance en vous est entière. Après tant d'épreuves, tant d'efforts généreux, rien ne saurait étonner votre courage. Vous savez tous ce qu'attendent de vous l'Empereur et la patrie, soyez ce que vous avez été jusqu'ici, et, grâce à votre énergie, au concours de nos intrépides alliés, des braves marins de nos escadres, et avec l'aide de Dieu, nous vaincrons.

» Au grand quartier général, devant Sévastopol, le 19 mai 1855.

« PÉLISSIER. »

Le 20 mai, paraît un ordre général qui réorganise ainsi l'armée d'Orient:

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL. — MM. *de Martimprey*, général de brigade, chef d'état-major général; *Jarras*, colonel d'état-major, sous-chef; *Thiry* général de division, commandant l'artillerie de l'armée; *Niel*, général de division, commandant le génie; *Blanchet*, intendant général; *Girard de Charbonnières*, lieutenant-colonel, grand-prévôt.

PREMIER CORPS. — MM. *de Salles*, général de division, commandant; *Rivet*, général de brigade, chef d'état-major; *Lebœuf*, général de brigade, commandant l'artillerie; *Dalesme*, général de division, commandant le génie; *Bondurand*, intendant.

1re *division*. — M. *d'Autemarre*, général de division, commandant. — 1re brigade; général *Niol* : 3e bataillon de chasseurs à pied; 19e de ligne; 26e de ligne. — 2e brigade; général *Lebreton* : 39e de ligne; 74e de ligne.

2e *division*. — M. *Levaillant*, général de division, commandant.

3e *division*. — M. *Paté*, général de division, commandant. — 1re brigade, général *Beuret* : 6e bataillon de chasseurs à pied; 28e de ligne; 98e de ligne. — 2e brigade, général *Bazaine* : 1er et 2e régiments de la légion étrangère.

4e *division*. — M. *Bouat*, général de division, commandant. — 1re brigade, général *Faucheux* : 10e bataillon de chasseurs à pied; 18e de ligne; 79e de ligne. — 2e brigade, général *Duval* : 14e de ligne; 43e de ligne. Du génie, de l'artillerie et des équipages militaires sont attachés à chacune de ces quatre divisions.

Division de cavalerie. — M. *Morris*, général de division, commandant. — 1re brigade, général *Cassaignolles* : 1er et 3e régiments de chasseurs d'Afrique. — 2e brigade, général *Féray* : 2e et 4e régiments de chasseurs d'Afrique. De l'artillerie, les réserves et parcs de l'artillerie et du génie dépendent de cette division.

DEUXIÈME CORPS. — M. *Bosquet*, général de division, commandant; *Courtot de Cissey*, général de brigade, chef d'état-major; *Beuret*, général de brigade, commandant de l'artillerie; *Frossard*, général de brigade, commandant du génie; *Blanc de Molines*, intendant.

1re *division*. — M. *Certain Canrobert*, général de division, commandant. — 1re brigade. général *Espinasse* : 1er bataillon de chasseurs à pied; 1er régiment de zouaves; 7e de ligne. — 2e brigade, général *Vinoy* : 20e de ligne; 27e de ligne.

2e *division*. — M. *Camou*, général de division, commandant. — 1re brigade, général *Wimpffen* : régiment de tirailleurs algériens; 3e régiment de zouaves; 50e de ligne. — 2e brigade, général *Vergé* : 2e bataillon de chasseurs à pied; 6e de ligne; 82e de ligne.

3e division. — M. *Mayran*, général de division, commandant. — 1re brigade, général *de Lavarande* : 19e bataillon de chasseurs à pied; 1er régiment de zouaves; 4e régiment d'infanterie de marine. — 2e brigade, général *Failly* : 95e de ligne; 97e de ligne.

4e division. — M. *Dulac*, général de division, commandant. — 1re brigade, général *de Saint-Pol* : 17e bataillon de chasseurs à pied; 57e de ligne; 85e de ligne. — 2e brigade, général *Bisson* : 10e de ligne; 61e de ligne.

5e division. — M. *Brunet*, général de division, commandant. — 1re brigade, général *Cœur* : 4e bataillon de chasseurs à pied; 86e de ligne; 100e de ligne. — 2e brigade, général *Lafond de Villers* : 46e de ligne; 91e de ligne. Du génie, de l'artillerie et des équipages militaires sont attachés à chacune de ces cinq divisions.

Division de cavalerie. — M. *d'Allonville*, général de division, commandant. — 1re brigade, général *X* : 1er et 4e régiments de hussards. — 2e brigade, général *de Champéron* : 6e et 7e régiments de dragons; artillerie, réserves et parcs de l'artillerie et du génie.

CORPS DE RÉSERVE. — MM. *Regnault de Saint-Jean-d'Angély*, général de division, commandant; *de Vaudrimey*, colonel, chef d'état-major; *Soleille*, général de brigade, commandant l'artillerie; *X.*, commandant le génie; *Paris*, intendant militaire.

1re division. — M. *Herbillon*, général de division, commandant. — 1re brigade, général *Marguenat* : 14e bataillon de chasseurs à pied; 47e de ligne; 52e de ligne. — 2e brigade, général *Cler* : 63e de ligne; 73e de ligne.

2e division. — M. *d'Aurelle*, général de division, commandant. — 1re brigade, général *Montenard* : 7e bataillon de chasseurs à pied; 9e de ligne; 32e de ligne. — 2e brigade, général *Perrin-Jonquière* : 15e de ligne; 96e de ligne.

Division de la garde impériale. — M. *Mellinet*, général de brigade, commandant. — 1re brigade, général *Uhrich* : zouaves; 1er et 2e régiments de voltigeurs. — 2e brigade, général *Pontevès* : chasseurs; 1er et 2e régiments de grenadiers; gendarmes. Du génie, de l'artillerie et des équipages militaires sont attachés à ces trois divisions.

Brigade de cavalerie de réserve. — M. *de Forton*, général de brigade, commandant : 6e et 9e régiments de cuirassiers; réserves et parcs de l'artillerie et du génie.

Chez les anglais, la fin de l'hiver a eu pour résultat de réduire le chiffre des malades, qui, au 17 mai, n'est plus que de onze mille deux cent onze hommes. Des renforts venus d'Angleterre et des Indes ont porté l'effective de l'armée britannique à environ trente-deux mille hommes.

Avec Omer-Pacha sont arrivés vingt-cinq mille turcs d'élite de la garnison d'Eupatoria, où les ont remplacés les divisions égyptienne et tunisienne jusqu'alors employées aux travaux de siége.

Le contingent sarde, dont l'avant-garde, composée de quatre mille hommes, est arrivée à Balaclava, avec le général Alphonse de la Mar-

mora, dans la nuit du 8 mai, est installé presqu'au complet au village de Karoni, à gauche de la route qui mène de Balaclava au quartier général de lord Raglan.

De son côté, l'empereur de Russie appelle de nouvelles forces sous les drapeaux ; un ukase du 6 mai ordonne une levée de douze hommes sur mille dans les dix-sept gouvernements occidentaux de la seconde moitié territoriale de l'empire (de la Courlande au delà du gouvernement de Saint-Pétersbourg). On estime que ce recrutement doit fournir deux cent cinquante mille hommes. De plus, les districts du Don promettent un nouveau contingent de cinquante mille cavaliers.

Le prince Gortschakoff, voyant nos tranchées envelopper le cimetière et menacer sa gauche, ordonne de construire une ligne de contre-approche sur le versant du mamelon, avec cheminements vers le bastion 5. Les russes poussent activement l'édification de cette place d'armes, dans la nuit du 21 au 22, et le rapport qui parvient à ce sujet au général Pélissier est si menaçant que, sur l'heure, le général de Salles est invité à faire enlever la position et à tourner contre l'ennemi ses propres ouvrages.

Le général de Salles inspecte la tranchée en compagnie des généraux Paté, la Motte-Rouge et Beuret, puis, dans une conférence à laquelle assistent les généraux Dalesme et Lebœuf de l'artillerie et du génie, on convient que l'attaque, dirigée en chef par le général Paté, aura lieu sur deux points : contre les embuscades du fond de la baie et contre celles du cimetière. L'attaque de gauche, conduite par le général Beuret se compose de trois compagnies du 10e bataillon de chasseurs à pied, de trois bataillons du 2e régiment de la légion étrangère et d'un bataillon du 98e de ligne. L'attaque de droite, conduite par le général de la Motte-Rouge, comprend les compagnies d'élite du 1er régiment de la légion étrangère, deux bataillons du 28e de ligne, avec un bataillon du 13e de ligne et deux bataillons des voltigeurs de la garde en réserve. L'ouvrage russe est défendu par les régiments de chasseurs du maréchal prince de Varsovie et de Podolie, deux bataillons du régiment de Jitomir, le régiment d'infanterie de Minsk, le régiment des chasseurs d'Ouglitch et trente-six pièces de canon.

A neuf heures, le brave général Paté, l'un des héros de notre armée d'Afrique, donne le signal. Le général de la Motte-Rouge, avec la légion étrangère et le 28ᵉ de ligne, enlève les embuscades de droite, tandis que celles de gauche tombent au pouvoir de la légion étrangère et des chasseurs à pied. Mais les russes reviennent à la charge avec d'imposants renforts, et il ne faut pas moins que l'engagement de notre réserve des voltigeurs de la garde et du bataillon du 18ᵉ pour nous permettre de soutenir la lutte. Cinq fois les embuscades sont prises et reprises avec un acharnement sans pareil. Le 9ᵉ bataillon de chasseurs à pied, deux nouveaux bataillons des voltigeurs de la garde et le 80ᵉ de ligne tombent à leur tour sur l'ennemi sans parvenir à le culbuter. Des tranchées et de la place, les boulets et les obus pleuvent sur les combattants avec une violence telle que les ouvriers du génie, impuissants à nous conserver les ouvrages que nous avons envahis, les rasent afin que l'ennemi ne puisse plus s'y abriter. L'aube seule met un terme à cette tuerie qui nous coûte les chefs de bataillon d'Anthès et Cargoüet, et aux russes le général-major Adlerberg.

Le général Osten-Sacken demande une suspension d'armes pour enterrer les morts, mais elle lui est refusée. On a décidé pour le soir même une nouvelle attaque.

Cette fois, c'est le général Levaillant qui dirige l'expédition. Par ses ordres le général Couston couvre avec quatre bataillons le point qui, à l'extrême gauche, est resté en notre pouvoir, tandis que le général Duval, avec six autres bataillons des 14ᵉ, 46ᵉ, 80ᵉ et 98ᵉ régiments de ligne attaque la gabionnade parallèle au mur du cimetière que défendent deux bataillons du régiment de chasseurs de Jitomir. La résistance, au reste, est molle, comparativement aux luttes de la veille, et bientôt tout l'ouvrage nous appartient. Le colonel Guérin et le commandant Durand de Villers s'empressent d'y établir les ouvriers du génie.

Le 24, le général Osten-Sacken réitère sa demande d'une suspension d'armes qui lui est accordée. Douze cents cadavres sont rendus aux russes. Le rapport du prince Gortschakoff n'accuse en tués et blessés que deux mille cinq cent quatorze hommes, mais ce chiffre n'est ni vrai, ni vraisemblable. Nous avons six cents morts et quatorze cents blessés.

Parmi les premiers se trouve le lieutenant-colonel Boulatigny, du 19e de ligne. La garde seule compte vingt-sept officiers hors de combat, dont quatre mortellement frappés. Le général Pélissier signale au ministre de la guerre deux causes éventuelles comme ayant augmenté nos pertes : « l'une, c'est que les voltigeurs de la garde, courant dans la nuit sur un terrain inconnu, très-accidenté, au milieu d'obstacles de toute espèce, pensant voir à chaque pas un ennemi dans l'ombre, ont essuyé pendant quelques instants, à raison de la direction qu'ils avaient prise, le feu de leurs camarades. L'autre, c'est que leurs buffleteries blanches les désignaient aux balles de l'ennemi. Deux compagnies de voltigeurs de la garde s'étaient lancées comme des lions dans une forteresse; elles n'en sont pas sorties, mais n'ont succombé qu'après avoir fait un carnage affreux. »

Pendant qu'on procède au camp français à l'inhumation des glorieuses victimes des 22 et 23, les anglais célèbrent la fête de S. M. la reine Victoria, et lord Raglan passe une grande revue à laquelle assistent le général Pélissier et Omer-Pacha.

Le retour du printemps a métamorphosé en terre de promission la vallée de la Tchernaïa; la vue de ces belles prairies, de ces gras pâturages si nécessaires aux chevaux de notre cavalerie et à nos troupeaux, et l'obligation d'étendre nos positions pour prévenir les influences épidémiques d'une trop grande agglomération d'hommes sur un même point, déterminent le commandant en chef de l'armée française à faire reconnaître de ce côté le terrain sur une vaste échelle et à établir des bivouacs sur la rive gauche de la Tchernaïa, dont la rive droite est assurée aux russes par deux batteries placées sur des crêtes inaccessibles et qui lancent jusqu'à quatre mille mètres d'énormes projectiles. Dans une heure de gaieté française, nos soldats ont baptisé ces batteries : *Gringalet* et *Bilboquet*, en souvenir de la joyeuse parade des *Saltimbanques*.

Un corps d'opération est formé sous les ordres du général Canrobert; il se compose des divisions Canrobert et Brunet (1re et 2e du deuxième corps), d'une division sarde, d'une division turque, de la cavalerie française, de la réserve d'atillerie de campagne et d'un corps d'infan-

terie, du 10e hussards, du 12e lanciers et de l'artillerie à cheval de l'armée anglaise, au total vingt-cinq mille hommes.

Le 25 mai, un peu avant l'aube, infanterie et cavalerie viennent silencieusement se masser sur la rive gauche de la Tchernaïa, en avant des redoutes abandonnées par les turcs, à la bataille de Balaclava. Le général Canrobert lance les zouaves et les chasseurs à pied déployés en tirailleurs sur la bifurcation de la rivière ; la cavalerie se dirige au trot vers le pont de Traktir ; une colonne s'avance pour tourner l'ennemi par la droite ; à l'arrière, les piémontais et les anglais viennent de Balaclava ; Omer-Pacha rassemble dix mille turcs au centre et détache une colonne vers le village de Kamara pour appuyer la droite ; enfin, près de Karoni, le long de la route de Kamiesch à Balaclava, se tiennent les zouaves, les grenadiers et les chasseurs à pied de la garde.

Les zouaves surprennent au pas de course les avant-postes de l'ennemi et franchissent la Tchernaïa, en enfonçant jusqu'au genou dans la vase. Une batterie tonne contre eux de toutes ses bouches, mais ils s'y précipitent, tuent les servants sur leurs pièces et retournent les canons contre l'ennemi. La cavalerie, sous le feu de la batterie Bilboquet, escalade les hauteurs, tandis que la seconde brigade de la 1re division les gravit par le revers méridional. L'ennemi se décide alors à se replier sur ses réserves, du côté de Mackensie et d'Aïtodor, et la retraite sonne dans nos rangs pour nos hardis tirailleurs qui, réunis aux piémontais, fouillent les ravins jusqu'au pied des terribles Bilboquet et Gringalet.

Les généraux Pélissier et Canrobert, du haut des crêtes de Tchorgoun, dominent la vallée et suivent le mouvement des troupes qui se retirent sur les monts Fediukines, les sardes à droite de l'armée française, les turcs en deuxième ligne, et établissent leurs campements dans la vallée. Le général Canrobert, avant que de quitter l'emplacement de la lutte, fait raser la batterie par nous conquise et remettre en état la conduite d'eau coupée par les russes. Cette affaire, dont les résultats ont tant d'importance pour le bien-être de nos soldats et la nourriture des chevaux, ne nous coûte que deux cents hommes hors de combat.

Nos marins ne se distinguent pas moins que les troupes de terre. Le 20 mai, il a été arrêté entre les généraux en chef et les amiraux qu'un

corps expéditionnaire, composé de sept mille français et de trois batteries, sous les ordres du général d'Autemarre, de trois mille anglais et d'une batterie, sous les ordres du général Brown, de cinq mille turcs et d'une batterie empruntée à l'armée d'Omer-Pacha, s'embarquerait sur les deux escadres qui le transporteraient immédiatement devant Kertch. L'escadre française, désignée pour l'expédition, comprend *le Montebello*, portant le pavillon du vice-amiral Bruat, remorqué par *le Napoléon*, portant le pavillon du contre-amiral Charner, et *le Charlemagne*; les frégates à vapeur *le Cacique*, *le Descartes*, *le Mogador*, *le Caffarelli*, *l'Ulloa* et *l'Asmodée*; la frégate mixte *la Pomone*; les corvettes à vapeur *le Phlégéton*, *le Primauguet*, *le Bertholet*, *le Véloce*, *le Roland*, *le Caton*, *le Laplace*; les avisos à vapeur *le Brandon*, *le Lucifer*, *la Mégère*, *le Fulton*, *le Milan*, *le Dauphin* : la bombarde *le Vautour*; le transport à vapeur *l'Égyptien*; *le Positivo* et *le Lovisy*, navires de commerce chargés de vivres, et enfin le remorqueur *le Béïcos*, destiné à conduire à terre les chalands de débarquement. L'escadre anglaise se compose de trente-deux voiles ou vapeurs : *le Royal-Albert*, *l'Hannibal*, *l'Alger*, *l'Agamemnon*, *le Saint-Jean-d'Acre*, *la Princesse-Royale*, *le Sidon*, *le Valorous*, *le Léopard*, *la Tribune*, *le Simoon*, *le Furious*, *le Highflyer*, *le Terrible*, *la Miranda*, *le Sphinx*, *le Spitfire*, *le Gladiator*, *le Vésuvius*, *le Curlew*, *le Swallow*, *le Caradoc*, *le Stromboli*, *l'Ardent*, *le Médina*, *le Wrangler*, *le Viper*, *le Lynx*, *le Recruit*, *l'Arrow*, *le Banshee*, *le Snake* et *le Beagle*.

Le 22, l'embarquement des hommes et du matériel est au complet : *le Cacique*, *le Descartes* et *l'Ulloa* ont reçu trois batteries d'artillerie, dont *l'Asmodée* porte les chevaux et *le Caffarelli* les munitions de réserve avec les mulets d'ambulance. Huit chalands, pouvant recevoir chacun une pièce attelée et son caisson, flanquent les vaisseaux. Les 5e et 14e bataillons de chasseurs à pied montent les avisos à vapeurs qui peuvent, vu leur faible tirant d'eau, s'approcher de très-près de la côte; le 19e et le 26e de ligne sont embarqués sur les frégates et corvettes à vapeur; le 74e et le 39e de ligne sur *le Montebello*, *le Napoléon*, *le Charlemagne* et *la Pomone*.

L'escadre appareille à six heures du soir, découvre le 23 au matin

le palais d'Orianda, appartenant à l'impératrice douairière de Russie, puis la blanche et jolie ville d'Yalta, double le 24 le cap Tackli et mouille à 12 milles de ce cap, dans la baie de Kamych-Bouroun indiquée comme point de débarquement. En première ligne, se rangent : *le Vautour, le Brandon, le Milan, le Dauphin, le Lucifer;* en seconde, *le Berthollet, le Roland, le Caton, le Véloce, le Primauguet, le Phlégéton;* en troisième, *le Mogador, le Cacique, le Descartes, l'Ulloa, l'Asmodée* et *la Pomone*. L'escadre anglaise exécute sur la gauche un mouvement pareil.

M. Giovannelli, lieutenant du *Montebello*, est nommé commandant de la plage, ayant sous ses ordres les enseignes de vaisseau Imbert et Aragin, avec un détachement de cinquante hommes et deux embarcations du *Montebello*, et les aspirants Julien et Baratier. Le docteur Mavrion, chirurgien principal, organise une ambulance de plage.

Une colonne russe se montre sur les hauteurs, mais elle diparaît à l'intérieur des terres et il ne demeure en vue que quelques cosaques, bientôt contraints à la retraite par les boulets de l'escadre anglaise et de *la Mégère*. Déjà trois mille hommes d'infanterie et trois batteries d'artillerie sont à terre; à trois heures et demie, le débarquement est complétement opéré. Pendant ce temps, l'amiral Bruat, monté sur *le Laplace* et escorté de petits bâtiments, va reconnaître la passe auprès du cap Saint-Paul; on y constate la présence de navires coulés et de bouées explosives mises en communication par un fil électrique avec la batterie Saint-Paul, qui saute bientôt ainsi que celle d'Ak-Bouroun, détruites par les russes, avant que de les évacuer. Nos bâtiments entrent dans la mer d'Azof où voguent, éparpillés comme un vol de perdrix, après le coup de fusil, bricks, goëlettes, barques et toutes sortes de navires marchands auxquels nos chaloupes canonnières donnent incontinent la chasse. *Le Snake*, soutenu par *le Fulton* et *la Mégère*, attaque le steamer *l'Argonaute* qui porte la caisse de Kertch et deux chalands chargés des archives civiles et militaires; il parvient à capturer ces deux derniers, sur lesquels on saisit une bibliothèque de livres russes, un portrait en pied du czar Nicolas, la correspondance du gouverneur, les comptes de

la douane, des meubles et une mystérieuse caisse en fer qui, ouverte avec beaucoup de peine, n'offre aux regards curieux qu'un vieille robe de femme. *Le Fulton* et *la Mégère* échangent, durant toute la journée, des bombes et des boulets avec la forteresse d'Iénikalé, qui, à huit heures du soir, s'illumine de clartés sinistres et saute avec un horrible fracas. Le général Wrangel a ordonné cette destruction, imitée à Kertch, où les magasins à poudre du fort Génois, les navires *le Berdiansk*, *le Donets* et *le Mogoutchy*, en réparation dans le port, et les magasins de blés contenant deux millions quatre-vingt-trois mille kilogrammes de blé et deux cent cinquante-quatre mille kilogrammes de farines, sont incendiés par la garnison avant son départ.

Le lendemain, à la pointe du jour, les troupes de débarquement se mettent en marche. A quelque distance de Kertch, une députation d'habitants vient offrir au général d'Autemarre le pain et le sel, en lui annonçant la retraite des russes et réclamant sa protection. La population s'empresse autour de nos soldats, auxquels elle distribue du vin, du lait et des fruits. Un détachement français et quatre régiments écossais restent à Kertch, et le corps expéditionnaire se dirige vers Iénikalé. Malheureusement cette petite garnison est impuissante à prévenir et à réprimer de graves désordres dont cette pauvre ville est le théâtre, aussitôt le départ du gros de nos troupes. Les équipages de quelques vaisseaux marchands mis à terre commencent le pillage dans l'après-midi; sur le soir, les turcs guidés par les tartares, leurs co-religionnaires, assaillent les demeures des russes et y signalent leur passage par le meurtre et le viol. Quelques maraudeurs anglais et français se mêlent au désordre, mais ils se bornent à saccager les basses-cours et à déménager les meubles dans la rue, et principalement les pianos qu'ils rangent sur deux lignes et sur lesquels ils s'escriment des pieds et des mains comme autant de Listz improvisés; on dirait le Conservatoire qui secoue ses vieux tapis sur le pavé de Kertch.

Les antiquités déposées au Musée sont mises en pièces; bas-reliefs, urnes cinéraires, autels votifs, tout est pulvérisé; c'est la civilisation qui donne à son tour aux barbares le spectacle de sauvages dévastations, et brise, stupide iconoclaste, ces précieuses reliques des civilisations

expirées. Dans son indignation, un anonyme écrit sur la porte du Musée cette virulente apostrophe :

« En entrant dans ce temple où reposent les monuments d'un siècle » passé, j'ai reconnu les traces d'une invasion de vandales. Hélas! français ou anglais, faites la guerre à la génération présente, mais ne la » faites pas à l'histoire! si vous avez la prétention d'être nations civilisées, ne faites pas la guerre des barbares. »

Des patrouilles sillonnent les rues et arrêtent quelques-uns des fauteurs de désordre. L'amiral Bruat, prévenu, accourt à Kertch, fait recueillir les familles errantes sur la grève, à bord du *Caton* et du *Ripen*, qui reçoivent l'ordre de les conduire à un port russe, et prend contre les pillards des mesures si énergiques que tout rentre dans l'ordre.

A Iénikalé, on trouve la ville déserte. Avant que de s'enfuir, l'ennemi a coupé les aqueducs, mais un grec dénonce aux officiers du génie l'emplacement des conduits, et bientôt nos troupes peuvent amplement se désaltérer.

Ce même jour, une escadrille, composée des navires français *le Lucifer*, *la Mégère*, *le Brandon* et *le Fulton* sous la conduite du capitaine de vaisseau Béral de Sédaiges, et des bâtiments anglais *la Miranda*, *le Curlew*, *le Vesuvius*, *l'Ardent*, *le Stromboli*, *la Medina*, *le Wrangler*, *le Viper*, *le Lynx*, *le Recruit*, *l'Arrow*, *le Snake* et *le Beagle*, s'avance dans la mer d'Azof. Elle brûle, le 26, à Berdiansk, deux maisons, quelques caboteurs et une portion considérable des dépôts de froment. Le 28, elle incendie par ses bombes un magasin à poudre dans les batteries d'Arabat. Les bâtiments français retournent à Kertch, les navires anglais poursuivent leur route et mouillent en vue de Génitschi. Le 29, le commandant Crawfort, précédé du drapeau parlementaire, somme le gouverneur, de la part de l'amiral Lyons, d'avoir à lui livrer les vaisseaux réfugiés dans le port et les approvisionnements destinés à l'armée de Sévastopol. Sur le refus de ce fonctionnaire, on bombarde la ville et l'on incendie quatre-vingt-dix caboteurs et les magasins, en dépit de deux cents cosaques, d'un bataillon d'artillerie et de quatre

pièces de campagne. Le 2 juin, l'escadrille anglo-française opère sa jonction à douze milles de Taganrog. En raison du peu de profondeur de l'eau, cinq vapeurs seuls peuvent arriver à portée de canon de la place : *Le Dauphin* et *la Mouette* pour les français, *le Reçruit*, *la Mina* et *le Danube* pour les anglais. Les lieutenants Jaurès et Horton descendent à terre et demandent qu'on livre la ville aux alliés. Le lieutenant général Krasnoff et le comte Tolstoï, gouverneur militaire, refusent; alors les pièces à la Paixhans et les fusées à la Congrève incendient la Bourse, l'Arsenal, la rue des Grecs et les magasins de thé, de vin et d'huile. Défense a été faite aux pointeurs de viser les églises, les hôpitaux et les établissements de bienfaisance sur lesquels flotte le drapeau noir. Un détachement français et quatre cents soldats de marine anglais descendent à terre et brûlent, malgré la résistance de six cents cosaques, les magasins de grains et un énorme approvisionnement de planches et de madriers.

Le 4 juin, l'escadrille incendie à Marianpol les magasins appartenant au gouvernement, et se présente, le 6, devant Gheisk. Quatre parlementaires sont députés au gouverneur, le colonel Borsikoff, pour l'inviter à se rendre; mais ce vieux soldat expose avec tant de noblesse et avec une douleur si vivement sentie les embarras de sa situation, n'ayant que cent hommes pour défendre la place, et son devoir lui commandant de ne pas se rendre sans résistance, qu'on lui accorde une faveur exceptionnelle, celle de se retirer, lui et ses soldats, avec armes et bagages. On met ensuite à terre un détachement qui brûle tout ce qui appartient à l'État en respectant les propriétés particulières. Les flottes reviennent à Anapa où l'on s'attend à une plus longue et plus forte résistance; mais les russes ont évacué la ville, après avoir ruiné les fortifications, et les tribus circassiennes se sont emparées de la place qu'elles pillent au milieu des horreurs de l'incendie. Les amiraux alliés font enlever les bouches à feu et les munitions qui ont échappé au désastre et président en personne à la ruine de Kertch. Sept mille turcs, un régiment anglais et un régiment français restent en garnison à Iénikalé. Le 12 juin, *l'Ulloa* arrive à Kamiesch et annonce l'arrivée de l'escadre pour le surlendemain. *L'Ulloa* amène aux ambulances cent

cinquante cholériques et en a jeté treize à la mer, parmi lesquels le commandant Briquet, du 19e de ligne.

Nous terminerons ce chapitre par la liste des récompenses accordées pour le mois de mai et confirmées par décrets impériaux des 26 mai, 7 et 17 juin :

Légion d'honneur.

OFFICIERS.

Etat-major.

Faure, chef d'escadron.

1er de voltigeurs de la garde.

Mongin, lieutenant-colonel.
Chicard, capitaine.
Genty, id.

2e de voltigeurs de la garde.

Lebailly, capitaine.

19e de ligne.

Boulatigny, lieut.-colonel.

28e de ligne.

Chapsal, capitaine.
De Saint-Priest, id.

46e de ligne.

Gault, colonel.
Bouchard, chef de bataillon.

80e de ligne.

Courson, chef de bataillon.

1er rég. de la 1re lég. étrangère.

Franzini, capitaine.

2e rég. de la légion étrang.

Martinez, chef de bataillon.
Robert, capitaine.

État-major d'artillerie.

Le Clerc, chef de bataillon.

Flotte.

Michelin, comm. de marine.
De Las Cases, lieut. de vais.

CHEVALIERS.

Etat-major.

De Bouillé, capitaine.
Duval, id.
Boudet, id.
Petit, id.
Hubert, id.
Gaillard, id.

1er voltigeurs de la garde.

Delpech, lieutenant.
Cambot, id.
Jacquelot, sous-lieutenant.
Boussand, id.
Fourrier, id.
Marteau, sergent.
Frioude, id.
Jeantrelle, id.
Rondet, voltigeur.
Tardivet, id.

2e voltigeurs de la garde.

Vichery, capitaine.
Bouton, id.
Boscary, sous-lieutenant.
Bessin, sergent.
Drouet, id.
Caute, id.
Rochotte, id.

14e de ligne.

Gillet, capitaine adj.-major.
Mader, id.
Weller, capitaine.
Bruneau, id.
Sauve, lieutenant.
Fombelle, sergent.

18e de ligne.

Lapersonne, capitaine.
Maloizel, lieutenant.
Lachèze, sergent-major.
Bursin, sergent.
Soupeau, id.
Noiret, id.

19e de ligne.

Noël, chef de bataillon.

28e de ligne.

Vansteenkiste, médecin.
Fontan, capitaine.
Fagotte, lieutenant.
Glatigny, sergent.
Neu, voltigeur.

42e de ligne.

Gérard, sergent.
Boulot, caporal.

43e de ligne.

Lagneaux, capitaine.
Piétrucci, id.
Louis, lieutenant.
Serment, id.
Fournier, sous-lieutenant.
De Beaurepaire, id.
Pillaud, sergent.

46e de ligne.

Buisson, cap. adj.-major.
Fessy, capitaine.
Duplessis, id.
Labbé, lieutenant.
Ballue, sous-lieutenant.
Franc, id.

Lamb.rt, sous-lieutenant.
Patriarche, id.
Petitbon, médecin-major.
Didelot, sergent-major.
Cany, caporal.
Fronti, clairon.
Lacombe, fusilier.

79e *de ligne.*

Duhamel, capitaine.
Vignal, id.
Falconetti, id.
Malliot, lieutenant.
Dufo, sergent-major.
Moulin, sergent.
Dezarnaud, fusilier.

80e *de ligne.*

Effroy, capitaine.
Pagès, id.
Cormeau, lieutenant.
Pillet, id.
Lefèvre, sergent.
Payoux, id.
Dupas, fusilier.

82e *de ligne.*

De la Goublaye, lieutenant.

98e *de ligne.*

Deplanque, cap. ad.-major.
Fabritzius, capitaine.
Salmin, lieutenant.
Philippe, id.
Pedrille, sous-lieutenant.
Soulage, sergent.

5e *bat. de chass. à pied.*

Boucherie, capitaine.
César, sergent.

6e *bat. de chasseurs à pied.*

Clément, capitaine.

9e *bat. de chasseurs à pied.*

Villermain, capitaine.
Poilécot, sous-lieutenant.
Tissier, sergent.

10e *bat. de chasseurs à pied.*

De Bonne, capitaine.
De la Chevardière, id.
Horcat, lieutenant.

1er *rég. de zouaves.*

Aubert, sergent.

1er *de la* 1re *légion étrangère.*

Delebecque, cap. adj.-major.
Lachenal, capitaine.
Fischer, id.
Lacour, id.
Demailly, id.
Tourre, id.
Drumei, lieutenant.
D'Espinassy, id.
Girard, id.
Lalu, sergent.
Beaumann, id.

2e *de la* 1re *légion étrangère.*

Bombin, capitaine.
Poggi, id.
D'Astis, id.
Chave, lieutenant.
Bernard, sous-lieutenant.

7e *rég. de dragons.*

Marrot, sous-lieutenant.

1er *rég. de chass. d'Afrique.*

Du Preuil, chef d'escadron.
Jouve, sous-lieutenant.
Delimont, id.

Etat-major d'artillerie.

De Franchessen, capitaine.
M. de Callac, id.

1er *régiment d'artillerie.*

Fagueret, capitaine.
Boust, lieutenant.

4e *régiment d'artillerie.*

Bayle, maréchal-des-logis

5e *régiment d'artillerie.*

Guibret, capitaine.
Bouriot, mar.-des-logis.

8e *régiment d'artillerie.*

Poirot, lieutenant.

12e *régiment d'artillerie.*

Lafillière, capitaine.
Authage, adj. sous-officier.

2e *rég. du génie.*

Géant, capitaine.
Appfel, sous-lieutenant.

3e *rég. du génie.*

Hinstin, lieutenant.
Lecoipellier, id.
Garbe, sergent.
Dubois, id.

Service de santé.

Blanvillain, médecin-maj
Cassaigne, pharm.-major.
Pierron, adj.-d'administrat.

Flotte.

Maurel, enseigne.
Basset, aspirant.
Rieunier, id.

Médaille militaire :

1er *voltigeurs de la garde.*

Arnouillau, sergent-major.
Grimaldi, sergent.
Casanova, id.
Dechaise, caporal.
Delamare, id.
Tramini, voltigeur.
Vivier, id.
Balesta, voltigeur.
Dittner, id.
Brunet, id.
Corcaff, id.

Livebardon, voltigeur.
Brügger, id.
Hocquet, id.
Pierre, id.
Cordier, id.
Visser, id.
Perrin, id.
Poncet, id.

2e *voltigeurs de la garde.*

Deprey, sergent.
Hau, caporal.
Caër, id.
Durand, id.
Rodier, voltigeur.
Cartellier, id.
Castex, id.
Pierre, id.
Bollendier, id.

Gendarmerie impériale.

Boutement, gendarme.

14e *rég. de ligne.*

Schelbaum, sergent-major.
Sidot, sergent.
Vauthier, id.
Dey, id.
Pallu, id.
Diemart, fusilier.

18e *de ligne.*

Defils, sergent.
Pinet, id.
David, id.
Vergne, id.
Rollin, id.
Ancelet, id.
Parisot, caporal.
Aguillon, grenadier.
Cavaroc, id.
Vignaud, voltigeur.
Laguerre, id.
Rey, fusilier.
Chazalon, id.
Comet, id.
Jourdan, id.

19e *de ligne.*

Maurel, sergent.
Moynier, sergent.
Damance, grenadier.
Roumegous, fusilier.
Berthot, clairon.

21e *de ligne.*

Petitjean, grenadier.
Saint-Dizier, fusilier.

26e *de ligne.*

Charpentier, sergent.
Ruolt, caporal.

28e *de ligne.*

Lelarge, sergent-fourrier.
Seymour, sergent.
Lambert, id.
Lecouëdic, id.
Denis, caporal.
Crenier, id.
Jacquot, fusilier.
Richard, id.

39e *de ligne.*

Pérard, fusilier.

42e *de ligne.*

Perrot, sergent.
Marcel, id.
Kiffer, voltigeur.

43e *de ligne.*

Gaindrau, sergent.
Labourie, id.
Goueytes, caporal.
Remazeilhes, id.
Porte, grenadier.
Grelet, id.
Viguier, id.
Lamarie, fusilier.
Houdeline, id.
Desperriers, id.

46e *rég. de ligne.*

Biais, sergent.
Dumoulin, id.
Charbonnel, id.
Bounet, caporal.
Goudal, id.
Mayer, id.
Jadin, caporal.
Farge, grenadier.
Ehrsam, id.
Simon, voltigeur.
Réveil, id.
Claudel, id.
Fournet, fusilier.
Goumillon, id.
Py, id.
Baget, id.
Bernard, id.
Baux, id.
Même, id.
Broudichon, clairon.

74e *de ligne.*

Lota, fusilier.
Combeis, id.

79e *de ligne.*

Devismes, sergent.
Renaudin, id.
Chaudemanche, id.
Escanya, id.
Bouhair, caporal.
Petton, grenadier.
Simon, id.
Lecorre, voltigeur.
Jardet, fusilier.
Billion, id.

80e *rég. de ligne.*

Lebon, sergent-major.
Caron, id.
Leloup, sergent.
Bouënel, id.
Frugier, id.
Parlant, caporal.
Allouis, id.
Biriou, grenadier.
Chareille, id.
Godefroy, voltigeur.
Paris, id.
Servière, fusilier.
Goursolle, clairon.

95e *de ligne.*

Donnezeau, sergent.

98e *de ligne.*

Roch, adjudant.
Berteau, sergent-major.
Soudres, sergent.
Lagoutte, id.
Dargelès, id.
Derbort, id.
Brousse, caporal.
David, id.
Gallet, id.
Demars, id.
Millouet, grenadier.
Kennemann, id.
Franck, voltigeur.
Bézias, id.
Leberon, fusilier.

5e *bat. de chass. à pied.*

Bozzi, sergent.
Hédricourt, id.
Morel, chasseur.
Praicheux, id.
Caboux, id.
Revoil, id.
Louis, clairon.

6e *bat. de chasseurs à pied.*

Del, sergent.
Jourde, chasseur.
Saunière, id.

9e *bat. de chass. à pied.*

Thévenin, sergent.
Marc, caporal.
Dubois, chasseur.
Maréchaux, id.

10e *bat. de chasseurs à pied.*

Monié, sergent.
Riché, id.
Chebot, chasseur.
Rière, id.
Margail, clairon.

1er *rég. de la légion étrang.*

Cone, sergent-major.
Giovana, id.
Ayanz, sergent-fourrier.
Wouters, sergent.
Berger, sergent.
*Beaupl**é*, id.
Deuthsmann, id.
Paravicini, id.
Peyron, id.
Cartiaux, id.
Olivier, caporal.
Bailleux, id.
Bénard, id.
Ulbricht, grenadier.
Stortz, id.
Lafontaine, id.
Kolozard, voltigeur.
Marianoviz, id.
Perkowski, id.
Mittermayer, id.
Afsens, fusilier.
Vanderputt, id.

2e *de la* 1re *lég. étrangère.*

Berman, sergent.
Vangermert, id.
Stwoinski, id.
Boldrini, id.
De Puybusque, id.
Penetti, caporal.
Legout, id.
Schreiner, id.
Vandenberghe, id.
Scholly, id.
Héberlé, grenadier.
Nicomède, id.
Krebs, id.
Vanmierlo, id.
Sancha, id.
Urschel, voltigeur.
Schmitt, fusilier.
Lecleitner, id.

1er *hussards.*

Piau, maréchal-des-logis.
Pasquet, hussard.

7e *dragons.*

Sester, maréchal-des-logis.

1er *chasseurs d'Afrique.*

Ollier, chasseur.
Lanoë, id.
Lanartic, trompette.

4e *chasseurs d'Afrique.*

Beau, maréch.-d.-log.-chef.
Dulac, maréchal-des-logis.

Parc de siége.

Gaillard, ouvrier d'état.

1er *rég. d'artillerie.*

Le Savetier, maréch.-d.-log.

2e *rég d'artillerie.*

Vouaux, 1er servant.
Audebeaud, 2e servant.
Crouillère, 1er conducteur.

3e *rég. d'artillerie.*

Blot, maréchal-des-logis.
Blossenhaner, id.
Kraft, id.
Courtine, id.
Bourgoin, id.
Billot, 1er servant.

4e *rég. d'artillerie.*

Vézineau, maréchal-d.-log.
Gras, 1er servant.

5e *rég. d'artillerie.*

Libourel, 1er servant.

6e *rég. d'artillerie.*

Guyon, 2e pontonnier.

8e *rég. d'artillerie.*

Deleville, 1er servant.

9e *rég. d'artillerie.*

Mirabel, 1er servant.

12e *rég. d'artillerie.*

Schill, 2e servant.

13e *rég. d'artillerie.*

Payebien, 2e conducteur.

5e *comp. d'ouvriers.*

Humann, maréchal-des-log.

2e *rég. du génie.*

Rispal, sergent-major.
Berlemont, sergent-fourrier.

Marchipont, sergent.
Chevalier, id.
Astoin, caporal.
Henri, sapeur.
Brunet, maître ouvrier.
Maurin, id.

3e *rég. du génie.*

Laurent, sergent-fourrier.
Playoust, sergent.
Communot, id.
Visonnaud, id.
Maurice, id.
Harmant, caporal.
Chérière, id.
Charles, maître ouvrier.
Janique, 1er sapeur.
Riffe, id.
Lefeach, 1er sapeur.
Lambert, id.
Pernot, id.
Larcher, id.
Sayet, id.
Silbermann, id.
Chanel, id.
Angelvin, id.

CHAPITRE XIII.

Le printemps. — Les approvisionnements. — Le théâtre des zouaves. — Reconnaissance sur Baidar. — Victoire du 7 juin, dite du *Mamelon-Vert*. — Ordre du jour du général Pélissier. — Attaque de la tour Malakoff. — Echecs successifs. — Nos pertes. — Episodes. — La marine française et le général Totleben. — Le choléra au camp. — Mort du général Alexandro la Marmora. — Mort de lord Raglan. — Nos flottes dans la Baltique. — Dénombrement. — Les bouées explosives. — Affaire du Cossack à Hango. — Violente polémique. — Blocus des côtes russes. — Récompenses. — La conférence de Vienne. — Le grand-duc Constantin nommé régent. — Le *Journal de Saint-Pétersbourg* et *le Moniteur*. — La Diète germanique. — Désarmement de l'Autriche. — Abrogation des quatre points par les puissances occidentales.

(JUIN 1855.)

Le retour du printemps a changé la physionomie des camps alliés ; au lieu de ces steppes neigeuses, de ces déserts de boue où s'égaraient nos soldats, de belles prairies émaillées de fleurs déroulent sous leurs pieds de frais tapis ; les croupes pelées des montagnes revêtent une verdure nouvelle ; des eaux limpides coulent paresseusement dans la vallée ; en un mot, c'est un paysage du Lignon, moins les bergers de l'Astrée, plus les zouaves. La conquête de la rive gauche de la Tchernaïa a surtout été précieuse en ce qu'elle assure nos approvisionnements d'eau pour lesquels on parlait de construire des citernes et de forer des puits artésiens. A la vérité, il faut monter l'eau à une hauteur de cent mètres par des escarpements abrupts, mais les hommes de corvée ont l'avantage de prendre des bains froids, et le métier de tritons plaît si

fort à nos soldats, que pour le rôle de sommelier il y a toujours plus d'appelés que d'élus.

L'administration se distingue par son activité et concentre à Constantinople les rations dont il est parlé dans le plan de campagne de Sa Majesté Napoléon III ; elles y forment un approvisionnement spécial de réserve de deux millions de rations de vivres prêtes à mettre en sac, savoir :

Deux millions de rations de viande divisées en cinq cent mille rations de viande en poudre et quinze cent mille rations de saucissons de Lyon, d'Arles, de Bologne, à la composition de cent grammes.

Deux millions de rations de saindoux, à la composition de vingt-cinq grammes.

Deux millions de rations de julienne en tablettes, à vingt-cinq grammes.

Deux millions de rations de biscuit, à sept cent trente-cinq grammes.

Deux millions de rations de riz à soixante grammes.

Deux millions de rations de sel blanc à soixante-six grammes.

Deux millions de rations de sucre cristallisé à vingt et un grammes.

Deux millions de rations de café torréfié à seize grammes.

Deux millions de rations de vin, à vingt-cinq centilitres, pour les ambulances.

Deux millions de rations de rhum et eau-de-vie, à six centilitres, pour la troupe.

Cent dix mille assortiments de récipients composés chacun d'un sac pour la viande en poudre ou saucisson, une boîte cylindrique pour le saindoux, un sac pour le riz, un sac pour le sel, un sac pour le sucre, un sac pour le café torréfié, une musette en toile blanche pour loger quatre rations de biscuit à l'intérieur du havresac, une musette en toile rayée imperméable pour porter quatre autres rations en dehors du havresac. Au moyen des deux musettes, chaque homme pourra porter huit rations de biscuit ; une besace à deux fins, pour contenir, vides ou pleins, les récipients ci-dessus, ou loger les effets de premier équipement retirés du havresac quand on placera les vivres dans ce dernier.

Les fabriques d'armes de Saint-Étienne, Liége et Namur confectionnent des masses de haches d'assaut pour les combattants de Sévastopol, et, au fur et à mesure qu'elles sont contrôlées par le génie militaire, on les expédie à Marseille, d'où elles doivent partir pour leur dernière destination.

Avec les beaux jours, le goût des plaisirs est revenu, et, comme dans la Rome impériale, le *panem et circenses* est le mot d'ordre des soldats alliés. Chacun improvise des spectacles suivant le tempérament national et la mode du pays natal. Pour les anglais, les courses; l'esplanade qui s'étend du quartier général au village de Karoni sert de turf; sont inscrits au *stude-boock* les chevaux anglais, turcs, arabes, tartares, voire les mulets d'équipage pour la partie comique du *derby*; les gentlemen-riders sont pris dans tous les rangs de l'armée et se disputent, comme à Epsom ou à New-Market, les prix de courses plates, de courses de haies et de steeple-chases. Pour les français, le théâtre! Près de l'abattoir d'Inkermann, à l'extrême droite du camp, des amateurs du 2ᵉ régiment de zouaves bâtissent une salle de planches et de toiles dont la scène est à peu près de la dimension de celle des Délassements-Comiques. Le lieutenant Petit-Beau est nommé directeur; des amateurs composent la troupe; des amateurs peignent les décors; la musique du régiment fournit l'orchestre. Il n'y a point de claque au *Théâtre impérial d'Inkermann*, ou, plutôt, le public remplace avantageusement cette équivoque institution; heureux théâtre! plus heureux théâtre où l'on ne voit pas, comme à la rue Richelieu, chacun se disputer les rôles, sans souci de son talent ou de ses aptitudes. M. Lassagne, ex-artiste dramatique, joue les premiers rôles; quant aux autres artistes, ils ressemblent aux comédiens de l'Odéon du prologue de Théophile Gauthier, ils ne s'appellent pas! Les moins favorisés du côté de la barbe entrent en possession des emplois féminins, et s'ils n'égalent point en grâces nos jolies comédiennes, ils rachètent ce désavantage en n'ayant ni indispositions d'humeur, ni distractions d'avant-scène. Les représentations sont suffisamment variées, comme le prouvent ces programmes, fidèlement reproduits d'après ceux exposés au foyer du théâtre des Variétés, en août 1856 :

Dimanche, 20 *mai* 1855. — MM. les amateurs du 2e de zouaves donnent le spectacle suivant : 1° *Le Bal du Sauvage*. — 2° Intermède comique. — 3° *Les Fureurs de l'amour* — 4° Intermède comique par un sergent anglais.

Jeudi, 24 *mai* 1855. — 1° *Le Retour de Crimée*. — 2° Intermède. — 3° *Les Fils Gavet*. — 4° Intermède. — 5° *La Chambre à deux lits*.

Dimanche, 3 *juin* 1855. — 1° Une chansonnette comique. — 2° *Qui se ressemble se gêne*. — 3° Intermède comique. — 4° *Pascal et Chambord*. — 5° *Bicêtre et Charenton*, représenté par les deux auteurs. — 6° Chansonnette comique.

Comme les affiches de l'Hippodrome, les affiches du théâtre impérial d'Inkermann appellent l'illustration à leur aide. Tantôt des officiers, réunis sous un immense parapluie, lisent en riant cette promesse, trop fidèlement tenue : *La direction du théâtre prend les rafraîchissements à son compte*. Tantôt c'est un zouave qui, apostrophant une demi douzaine de cosaques, leur montre le théâtre dans l'éloignement et leur dit : *Ils dansent là-bas, payez les violons, s'il vous plaît?* Ou bien le même zouave adresse à des russes, qui s'avancent avec précaution, cette invitation engageante : *Approchez, mes petits amis, nous voulons vous donner la pièce gratis*. Ici, le prince Menschikoff, drapé dans le carrick de Bilboquet, regarde piteusement le théâtre et murmure : *Je crois qu'il est temps de sauver la caisse!* Là, un marchand de Sévastopol, le front orné d'andouillers que jalouserait un dix-cor, gourmande sa femme en ces termes : *Ah! vous en tenez pour les français, madame Kornatoff!* Ailleurs, les acteurs, affublés de leurs costumes, courent aux armes; on lit au-dessous cette légende : *Inconvénient d'établir un théâtre trop près des tranchées*. Ailleurs encore, on voit les murs de Sévastopol croulant sous nos boulets, avec cette inscription : *Ouverture à grand orchestre*.

Le prix des places est excessivement modique, et pourtant, grâce à l'affluence des spectateurs, on réalise des recettes de quatre et de cinq cents francs. Si le droit des pauvres n'existe pas à Inkermann, il est remplacé par le droit des prisonniers, et ceux des nôtres qui sont à

Sévastopol reçoivent, pour les cinq premières représentations, une somme ronde de treize cents francs.

Le public offre l'échantillon varié des divers uniformes de l'armée alliée. Si les amateurs d'Inkermann n'ont pas, comme Talma à Dresde, un parterre de rois, ils peuvent s'enorgueillir d'un parterre de généraux, car MM. Morris, Bosquet, de Lavarande et Mayran sont les fidèles habitués du petit théâtre, aussi bien que les officiers supérieurs anglais : ces derniers ne se lassent pas d'applaudir les grotesques charges des *Anglaises pour rire*.

Ainsi que le signale l'affiche du 3 juin, transcrite plus haut, les amateurs d'Inkermann unissent parfois

Les lauriers de la muse aux palmes de Thalie !

Nous ne pouvons reproduire une de ces improvisations dramatiques, toutes parfumées de patriotisme et de poudre à canon, mais, à défaut d'un vaudeville, il nous est permis de citer quelques couplets d'une chanson de M. Émile Carré, sergent-major au 39[e] de ligne :

Et pourquoi n'en ririons-nous pas?

Air du *Ballet des Pierrots*.

Le français, qu'au feu l'on admire,
Est vraiment gai dans le malheur;
Eclats de bombe, éclats de rire,
Ont pour lui la même valeur.
Sous la tente est notre demeure;
Sévastopol est à deux pas;
Le canon tonne, le vent pleure,
Et pourquoi n'en ririons-nous pas?

Oui l'hiver, était rude au siége
Quand tous les aquilons grondaient !
Des glaçons de givre et de neige
Souvent à nos barbes pendaient;
Alors on battait la semelle
Et, pour éloigner les frimas,
On chantait dans la parallèle,
Et pourquoi n'en ririons-nous pas?

Les prendrons-nous par la famine?
(Dieu seul sait ce qu'ils deviendront!)
Ferons-nous sauter une mine
Pour voir la mine qu'ils feront?
L'Occident bat la générale
Pour leur lancer tous ses soldats,
Le czar en est déjà tout pâle;
Et pourquoi n'en ririons-nous pas?

Pas plus que la claque, la critique n'existe au théâtre d'Inkermann, mais le régime des amendes y est sévèrement appliqué, si la jeune première oublie de se raser, ou si le père noble, se croyant en face des russes, fait son entrée à plat ventre, en marchant sur les coudes et sur les genoux, ce qui convient sûrement à un zouave, mais point du tout à un Ferville. Du reste, cette double profession des comédiens amateurs expose la troupe à de fréquents changements de spectacle pour cause de tranchées, voire à des relâches par suite de blessures; mais la gaieté gauloise trouve encore dans ces accidents un moyen de provoquer l'hilarité, tant il est vrai que le français, s'il n'est plus de force à recevoir le ciel croulant sur la voûte de ses boucliers, comme les brenns ses aïeux, trouverait, pour saluer ce cataclysme, un dernier éclat de rire.

Ces joyeux divertissements vont, au reste, bientôt prendre fin; l'heure des grandes luttes approche, et le théâtre d'Inkermann, au rebours du temple de Janus, fermera ses portes devant la guerre.

Des tartares ayant dénoncé la présence à Büuck-Miscomia de quelques escadrons de cosaques, le général Morris est chargé de pousser une reconnaissance à Baïdar avec les divisions Canrobert et d'Allonville et une colonne sarde commandée par le général La Marmora. Il part, le 3 juin, par la route de Woronzoff, et traverse les belles vallées de Varnoutka et de Baïdar, sans rencontrer d'autres ennemis que des détachements de cosaques qui tournent bride à notre approche. De Baïdar, le général Morris se dirige vers les portes de Phoros, tandis que le général d'Allonville, avec sa cavalerie, marche vers le nord jusqu'au moulin de Teilion sur la Tchernaïa, et de là jusqu'à Urkusta.

Le soir même, le corps expéditionnaire rentre au complet dans ses bivouacs. Le résultat de cette reconnaissance, c'est qu'à la fin de juin la division de cavalerie s'installe à demeure dans la vallée de Baïdar, qui lui fournit quarante mille quintaux de fourrages.

L'ennemi, devinant l'imminence d'une sérieuse attaque, multiplie ses défenses et invente une machine infernale que la vigilance de nos officiers du génie frappe heureusement d'impuissance : c'est une ligne transversale de cubes de bois contenant chacun cinquante kilogrammes de poudre, en contact avec des appareils fulminants mis en jeu par une simple pression du pied, le tout enterré à fleur de sol. Nos sapeurs enlèvent gaiement ces petits volcans en fredonnant ce refrain tout à fait de circonstance :

Il est plus dangereux de glisser
Sur le gazon que sur la glace,
Eclaireurs, craignez le danger.

Le général Pélissier et lord Raglan sont d'accord pour attaquer le mamelon Vert, dont le feu empêche les anglais d'avancer leurs ouvrages contre le grand Redan. Les généraux des armes spéciales, réunis chez sir Harry Jones, adressent le 4 juin une dépêche au général Pélissier, dépêche dans laquelle ils expriment le désir de commencer par une diversion contre les forces russes, du côté d'Altodor et de Mackensie ; mais, sans tenir aucun compte de ce vœu, le général en chef assemble un grand conseil composé des généraux français Bosquet, Niel, Thiry, Lebœuf, Beuret, Dalesme, Frossard, Martimprey et Trochu, et des généraux anglais sir Jones, Dacres, Airey, du colonel Adye et du major Claremont, pour préciser le jour et l'heure de l'assaut. On décide que ce sera le 7 juin, vers quatre heures du soir. Le général Bosquet est chargé de l'exécution. Le 6, au matin, les batteries française et anglaise ouvrent un feu d'enfer contre la place et dégradent les points qui doivent être attaqués le lendemain. A cinq heures du soir, le général Pélissier inspecte les tranchées ; il est salué d'unanimes hurrahs à son passage dans le camp des anglais. Le 7, entre trois et quatre heures, le général Bosquet adresse une chaleureuse allocution



Imprimé par J. Best.

L'Abbé Parabère, Aumônier principal de l'armée d'Orient.

aux 2e, 3e, 4e et 5e divisions du 2e corps, et les envoie à leur poste de combat attendre le signal.

L'action doit s'exercer simultanément sur trois points : à droite, les redoutes de Selenghinst et de Volhynie, dites *Ouvrages Blancs*; au centre, le mamelon Vert; à gauche, *les Carrières*. Les deux premiers nous sont attribués, le troisième est dévolu aux anglais. A six heures et demie, cinq fusées de signal brillent dans l'espace, et, sur l'heure, les troupes s'élancent : la 3e division, commandée par le général Mayran, marche vers les redoutes du Carénage; le général de Lavarande, avec la 1re brigade, composée d'une partie du 19e bataillon de chasseurs à pied, du 2e de zouaves et du 4e régiment de marine, franchit au pas de course les deux cents mètres qui le séparent de la redoute de Volhynie, s'y précipite avec ses hommes par les embrasures et en chasse les russes. En même temps la 2e brigade, sous les ordres du général de Failly, et comprenant l'autre partie du 19e bataillon de chasseurs à pied, le 95e de ligne et le 1er bataillon du 97e, s'élance sur la redoute Selenghinst, et, malgré les foudres de l'artillerie et de la fusillade, force l'ennemi à lui céder la place. Les russes, délogés des ouvrages blancs, se réfugient, partie dans une batterie qui défend l'embouchure du ravin du Carénage, partie vers le pont jeté sur la baie qui termine ce ravin. Ces derniers sont coupés par le lieutenant-colonel Larrouy d'Orion, qui, à la tête du 2e bataillon du 97e et d'un bataillon du 61e, ayant tourné les escarpements de la rive droite, leur fait quatre cents prisonniers, dont douze officiers. Les autres sont chassés de la batterie par nos soldats, qui enclouent les canons et se rallient dans la redoute Selenghinst, à l'approche d'une forte colonne russe contre laquelle le général Mayran fait exécuter une charge à la baïonnette.

Au centre, le général Wimpffen enlève également à la baïonnette les embuscades à l'avant du mamelon Vert, sous les feux croisés du grand Redan et des batteries de gauche de Malakoff; puis, divisant ses troupes en trois colonnes, il voit à droite les tirailleurs algériens, conduits par le colonel Rose, s'emparer d'une batterie de quatre pièces; à gauche, le colonel Polhes attaquer avec le 3e zouaves le mamelon, tandis qu'au centre le colonel de Brancion, à la tête du 50e de

ligne, s'élance résolûment dans le fossé, escalade le talus et charge à la baïonnette les russes, qui fusillent à bout portant nos soldats. Le colonel plante sur l'épaulement le drapeau de son régiment et tombe au même instant criblé de balles. Mais les russes abandonnent le mamelon, et, à leur poursuite, nos bataillons roulent comme une avalanche, malgré l'ordre donné de ne pas dépasser la gorge de l'ouvrage. C'est que la victoire aux pieds ailés leur crie, ainsi que l'ange à l'Ashavérus de la légende : « Marche! marche encore! marche toujours! » Et ils volent, terribles tourbillons de fer et de feu, jusqu'au fossé de la tour Malakoff. Déjà quelques hommes s'accrochent aux embrasures, lorsque les réserves russes s'alignent sur les remparts, vomissent la mort dans nos rangs, et nous détachent une colonne considérable devant laquelle nos héroïques imprudents sont forcés de se replier. Le mamelon Vert ne leur offrant pas un abri sûr, en raison de l'explosion d'une fougasse qui l'a couvert de planches, de madriers et de cordages enflammés, en brûlant grièvement le commandant Tixier, du 3e chasseurs à pied, et plusieurs hommes, ils se massent à l'arrière de cet ouvrage. Le général Bosquet voit le danger et lance à la fois la 2e brigade de la division Camou et la 5e division. Pendant que le général Vergé ramène les troupes de son collègue le général Wimpffen à l'assaut de la redoute, le colonel Duprat de la Roquette, du 100e de ligne, envahit les parallèles, et le général Lafont de Villers s'établit solidement à gauche dans un pli de terrain. Premiers et derniers venus rivalisent d'ardeur, et l'ennemi est une seconde fois culbuté, et notre aigle d'or domine, pour ne plus le quitter, le mamelon Vert.

Non moins heureux que nous, les anglais envahissent l'ouvrage des Carrières, et, imitant la folle intrépidité de la brigade Wimpffen, poussent jusqu'au grand Redan; mais la violence du feu des russes les rejette dans le ravin, en les décimant. La première ligne de défense de l'ennemi est emportée, et nous nous trouvons rapprochés de la place de près de quatre cents mètres. Le génie s'occupe sans relâche de consolider les points conquis; plusieurs bataillons turcs, commandés par Séfer-Pacha, concourent à cette œuvre. Dans la nuit qui suit, les russes viennent à trois reprises pour essayer de nous débus-

quer, mais nos troupes font bonne garde et les reçoivent à coups de fusil. Le lendemain matin, le général de Lavarande, en inspectant les travaux, a la tête emportée par un boulet de canon. L'ennemi, jugeant la batterie du 2 mai désormais trop isolée pour s'y maintenir avantageusement, la détruit, et les navires du port, nous voyant maîtres de la rive droite du carénage, se réfugient dans la baie de l'artillerie. La conquête du mamelon Vert coûte aux alliés environ deux mille cinq cents hommes hors de combat. On compte parmi les morts les colonels Hardy, du 86ᵉ, de Brancion, du 50ᵉ, le lieutenant-colonel Leblanc, du même régiment, le capitaine d'artillerie Decasse. Les russes annoncent dans leur rapport officiel deux mille neuf cent quarante-sept hommes hors de combat; ils se répartissent ainsi :

Tués : Le général-major Timoféïef, quatre officiers supérieurs, vingt-sept officiers inférieurs, cinq cent un soldats. *Blessés* : Onze officiers supérieurs, soixante-neuf officiers inférieurs, deux mille trois cent trente-quatre soldats. Ils perdent en outre soixante-treize bouches à feu et cinq cent deux prisonniers, dont quatorze officiers, tombés en notre pouvoir.

Un ordre du jour du général Pélissier, en portant à la connaissance de l'armée les résultats de la victoire du 7 juin, annonce que, pour honorer la mémoire du général de Lavarande et du colonel de Brancion, les ouvrages où ils ont été tués reçoivent leur nom et s'appellent : le Mamelon-Vert, *Redoute Brancion*; les redoutes de Volhynie et de Sélenghinst, *Ouvrages Lavarande*.

Le 9, de midi à six heures, un armistice est conclu pour l'inhumation des morts. Deux incidents signalent cette lugubre cérémonie. Le drapeau parlementaire russe disparaît tout à coup de la tour Malakoff et, croyant à la reprise du feu, nos soldats se hâtent déjà de regagner les tranchées, lorsque le pennon blanc se dresse de nouveau sur le bastion d'où un coup de vent l'a renversé. Un instant après, deux zouaves, disparus depuis l'affaire du 7, surgissent du milieu des russes, franchissent les lignes françaises, et racontent comme quoi, précipités par leur élan dans le fossé de Malakoff, ils s'y sont tapis jusqu'à ce moment, n'ayant nulle envie d'être pris ainsi que des rats dans une souricière.

En prévision d'un assaut décisif, on retourne contre Sévastopol les ouvrages Lavarande ; de nouvelles batteries couvrent la redoute Brancion, à cent mètres de laquelle une tranchée russe retournée forme une sorte de parallèle avancée. En outre, on relie par le prolongement des boyaux les diverses attaques entre elles, et les anglais convertissent en une vaste place d'armes les Carrières du Redan. En présidant à ces travaux, le lieutenant-colonel du génie Guérin est tué le 13 juin. L'ennemi ne déploie pas une moindre activité, et, sous l'intelligente impulsion du général Totleben, il fortifie son flanc gauche et étage des batteries au nord de la rade.

Un conseil est tenu chez le général Pélissier ; on y décide l'attaque de Malakoff pour le 18, et à la suite un grand mouvement sur la Tchernaïa par un corps d'armée français de vingt-cinq mille hommes auquel s'adjoindront les contingents sarde et ottoman. Le général Bosquet prend le commandement sur la Tchernaïa et est remplacé, au corps d'attaque, par le général Regnault de Saint-Jean-d'Angély. Voici du reste les divers mouvements opérés dans l'armée à la veille de l'assaut. Le corps d'observation du général Bosquet comprend quatre divisions d'infanterie, deux divisions de cavalerie, une réserve d'artillerie et les équipages nécessaires ; les divisions Brunet et Mayran gardent leur place sur le plateau, les divisions Camou et Dulac gagnent la plaine, faisant place aux divisions Regnault de Saint-Jean-d'Angély et d'Autemarre.

En même temps que le commandement du corps d'attaque, le général Regnault de Saint-Jean-d'Angély reçoit du général Pélissier les instructions suivantes :

« Dimanche, 17 juin, à la pointe du jour, ouverture générale du feu contre la place. — Le même jour, les armées sarde et turque feront un mouvement offensif vers Aï-Todor, de manière à menacer cette direction.

» Le lundi, 18, de bonne heure, dans la matinée, assaut sur la tour Malakoff, avec attaque du Redan par les anglais. Après succès, et alors qu'il y aura lieu, assaut sur le Bastion du Mât et sur le Bastion Central. Un corps d'environ vingt-cinq mille hommes est formé par l'armée française sur la Tchernaïa, soit pour appuyer la démonstration des armées turque et sarde, soit, si j'en donnais l'ordre, pour attaquer et enlever les batteries de la rive droite de la Tchernaïa et s'emparer du plateau dans le camp retranché du fort du Nord. Le projet serait, avec le concours des anglais, et en faisant jonction avec les armées sarde et turque,

de marcher sur Bachtschi-Séraï. C'est à cette éventualité postérieure à l'assaut qu'il y a lieu de se préparer complétement, en organisant à l'avance convois, munitions et ambulances pour les troupes qui devront prendre part à ce mouvement. Afin d'assurer l'exécution de ce plan général, en ce qui concerne l'armée française, je vous ai désigné pour prendre le commandement du corps qui sera chargé de l'attaque sur Malakoff, le général Bosquet devant prendre sous ses ordres les troupes qui vont se former sur la Tchernaïa. Ces troupes se composeront des 1re, 2e et 4e divisions du 2e corps et de la 1re division du corps de réserve (général Herbillon); de toute la cavalerie, divisions Morris et d'Allonville; de la brigade Forton et de quatre batteries à cheval de la réserve.

» Je viens de vous dire que l'attaque sur Malakoff aura lieu le 18 au matin. Les troupes chargées de cette opération, et qui seront sous vos ordres, seront la 1re division du 1er corps (général d'Autemarre), la 3e division du 2e corps (général Mayran), la 5e division du 2e corps (général Brunet), la division de la garde (général Mellinet). Quant au corps d'armée aux ordres du général de Salles, chargé des attaques de gauche, il se composera des 2e, 3e et 4e divisions du 1er corps et de la 2e division du corps de réserve (général d'Aurelle). Tous les mouvements de troupes qui doivent compléter ces dispositions s'opéreront demain, dans l'après-midi, sur les ordres particuliers des commandants de corps. La garde impériale seule sera maintenue, jusqu'à nouvel ordre, dans les conditions d'installation où elle se trouve. En conséquence de ces dispositions, je vous invite à vous mettre immédiatement en mesure de connaître le terrain sur lequel vous aurez à agir, pour me soumettre, le 17 au matin, le projet d'action. C'est une question que le général Bosquet a été en position de préparer, et dont il vous remettra les données. Vous irez recevoir de ce général le commandement demain, à deux heures de l'après midi, et vous vous installerez au quartier général actuel du 2e corps, dont l'emplacement est connu. Vous enverrez demain de très-bonne heure votre chef d'état-major s'aboucher avec le général de Cissey, afin d'en recevoir tous les renseignements qui devront assurer l'heureuse continuation des attaques et de tous les services. Le sous-chef d'état-major du 2e corps, le commandant Henry, restera avec le colonel Vaudrimey jusque après le succès de l'assaut. Vous inviterez M. l'intendant du corps de réserve à se rendre auprès de M. l'intendant de Molines, demain matin de très-bonne heure, pour prendre la direction des services administratifs du nouveau corps d'armée placé sous vos ordres, afin d'être en mesure de satisfaire à tout ce qu'exigent les circonstances, comme ambulances, distributions, etc. Les compagnies du génie engagées dans les travaux de siége y resteront. Vous aurez sous vos ordres, pour l'attaque sur Malakoff, MM. les généraux Frossard, du génie, et Brunet, de l'artillerie. »

Le 16, conformément à ces instructions, le général Regnault de Saint-Jean-d'Angély va reconnaître le terrain, en compagnie des généraux Frossard et Beuret; de son côté, le général Bosquet établit son quartier général sur les monts Fédiukines et visite ses campements et ceux des alliés, les sardes sur un affluent de la Tchernaïa, à la hauteur de Tchorgoun, les turcs dans les bois de la Tchernaïa. Le même jour, le général Pélissier vient sur les bords de la Tchernaïa remettre au gé-

néral Canrobert le grand cordon de la Légion d'honneur qui lui a été accordé par décret du 21 mai.

Le 17, le général en chef, pour obvier aux fâcheux résultats de l'entraînement des troupes, publie l'ordre du jour suivant :

« SOLDATS,

» Dans une occasion récente, un entraînement, toujours déplorable, puisqu'il aboutit à répandre inutilement un sang généreux, vous a emportés plus loin que vous n'eussiez dû le faire, et bon nombre en ont été cruellement punis. Il est de mon devoir, aujourd'hui, de vous renouveler les recommandations faites tant de fois déjà. Aussi, répéterai-je aux officiers généraux, aux chefs de corps, aux commandants de compagnies, de faire bien sentir aux hommes qui leur sont confiés la nécessité de leur réunion et de leur formation régulière après toute action de guerre, et surtout après un assaut. Non-seulement le succès de l'opération, mais encore l'honneur de l'armée et leur propre salut individuel, dépendent de la rapidité avec laquelle ils se sont reformés et mis en mesure de repousser l'attaque de l'ennemi, de vaincre toute résistance qui serait encore à renverser, jusqu'à ce qu'il soit réduit à l'impuissance. J'attends de votre dévouement à l'Empereur, de votre amour du devoir, la stricte exécution de cet ordre. Trouvez-y les paroles d'un père jaloux de votre conservation et d'un chef qui a le droit de vous demander tout pour le succès de nos armes, l'honneur du souverain et la gloire de la France.

» *Le général en chef*, A. PÉLISSIER. »

Pendant toute la journée, nos projectiles inondent la place; vers deux heures, Malakoff et le Redan qui, jusque-là, avaient riposté coup pour coup, commencent à faiblir et diminuent de plus en plus leur feu; les alliés attribuent aux effets de leur tir cette sorte d'agonie de l'artillerie russe, mais ce n'est qu'une ruse de l'ennemi. Averti par ses espions du projet d'attaque pour le lendemain, l'ennemi se ménage et nous endort dans une fâcheuse sécurité. A sept heures, grand conseil chez le général Pélissier : il se compose, sous la présidence de ce dernier, des généraux Niel, Thiry, Beuret, Dalesme, Frossard, Mayran, Brunet, Regnault de Saint-Jean-d'Angély et d'Autemarre. Sir Harry Jones, commandant le génie anglais, y assiste. Le but de la réunion est de coordonner toutes les décisions prises et d'arrêter les dernières formalités. Les principaux points de l'opération sont ainsi déterminés :

La division Mayran, renforcée du 1er régiment des voltigeurs de la garde pour combler les vides de son effectif, attaquera à droite, depuis

la batterie de la pointe jusqu'au redan du Carénage. Les divisions d'Autemarre et Brunet tourneront Malakoff, celle-ci par la droite, celle-là par la gauche.

La division de la garde, composant la réserve des trois attaques, sera massée à l'arrière de la redoute Victoria. Les 2e et 4e divisions légères des anglais s'empareront du grand Redan. Toutes ces opérations doivent commencer simultanément au signal d'attaque, que se réserve expressément le général en chef et qui se composera d'un bouquet de fusées à étoiles tiré de la batterie Lancastre.

Les troupes se rendent silencieusement à leur poste de combat et chaque général prend ses dispositions particulières. Le général Mayran décide que les zouaves assailliront par la droite la batterie de la pointe que l'infanterie de marine attaquera par la gauche, en même temps que la courtine du petit Redan. Le colonel Malher et le lieutenant-colonel Paulze d'Ivoy, avec le 97e et le 95e, sont chargés de compléter l'assaut sur ce dernier point. Trois heures vont sonner, quand plusieurs bombes à traces fusantes, parties de la redoute Brancion, abusent le général Mayran, qui les prend pour le signal. Son état-major lui fait observer que l'heure convenue est éloignée encore :

— N'importe, messieurs, quand on marche à l'ennemi, mieux vaut être en avance qu'en retard, répond-il, et il donne l'ordre de charger. Les colonnes Saurain et de Failly s'élancent à travers les hautes herbes qui embarrassent la marche du soldat; à peine arrivées au pied des ouvrages, elles sont criblées d'un ouragan de mitraille, tant par les pièces des remparts que masquaient des portières en corde que par les steamers *le Wladimir, le Gromonossetz, le Khersonèse, le Krimm, le Bessarabia* et *l'Odessa,* embossés à la pointe de la baie du Carénage. Le général Mayran, qui s'est porté en avant, est atteint au coude gauche par un biscaïen; on lui propose d'abandonner le commandement :

— Non! répond-il en comprimant d'atroces douleurs, ma place est ici! faites avancer les réserves.

Immédiatement, le colonel Boudville accourt avec le 1er voltigeurs de la garde, et le lieutenant-colonel Paulze d'Ivoy avec le 95e de ligne. Le général leur désigne la batterie d'un geste intraduisible; ils y volent

l'épée haute, mais presque au même instant tombent le général Mayran, frappé d'un biscaïen de grappe marine qui lui brise deux côtes et lui enfonce les poumons, le colonel Boudville, atteint de plusieurs blessures, et le lieutenant-colonel Paulze d'Ivoy, la figure traversée par une balle. Le capitaine Hautz, aide de camp du général Mayran, va porter le commandement au général de Failly. Pendant ce temps, le général en chef, apprenant la critique situation des troupes engagées sur ce point, ordonne au général Regnault de Saint-Jean-d'Angély de prendre quatre bataillons de la garde, à la réserve générale, et de les envoyer à leur secours. Les généraux Mellinet et Uhrich commandent en personne ces renforts; mais il est trop tard, et tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de rallier les troupes dans le ravin du Carénage.

Le général Pélissier était à plus de mille mètres de la batterie Lancastre au moment où le général Mayran lançait ses colonnes; il s'est hâté d'arriver, en apprenant par un officier envoyé à la découverte la méprise, et de donner le signal; mais la fatalité s'acharne sur nous et fait échouer toutes les combinaisons.....

L'attaque des divisions d'Autemarre et Brunet doit être simultanée sur la droite et la gauche de Malakoff; malheureusement la seconde, retardée dans sa marche par l'étroitesse des cheminements où elle s'est engagée, n'est pas prête au moment du signal. Il en résulte un temps d'arrêt avant que les colonnes d'assaut puissent s'élancer. Elles le font enfin aux cris mille fois répétés de : Vive l'Empereur! lorsque le général Brunet roule à terre, la poitrine percée d'une balle. A ses côtés tombe le lieutenant-colonel de la Boussinière, la tête brisée par un biscaïen. Le général Lafont de Villers prend le commandement et continue le mouvement agressif; mais déjà la batterie de la pointe est débarrassée de l'attaque Mayran et peut tourner toutes ses pièces contre les assaillants de Malakoff, ainsi que les vapeurs de la rade; sous le feu terrible qui leur enlève des rangs entiers, les soldats sont forcés de s'abriter dans un ravin en y attendant les réserves.

A la gauche de Malakoff, le général d'Autemarre lance le 5e bataillon de chasseurs à pied et le 1er bataillon du 19e de ligne. Une vive fusillade partie de la batterie Gervais ne sert qu'à accélérer leur élan.

— Ni premier, ni dernier parmi nous, tous ensemble ! s'écrie le commandant Garnier du 5e chasseurs à pied, et à sa voix ses soldats fondent comme une avalanche dans la batterie et en délogent le régiment de Pultawa, qui la défend. Le 19e plante son drapeau sur l'épaulement et déjà les chasseurs envahissent le faubourg de Karabelnaïa, depuis le monticule Malakoff jusqu'au ravin des Docks ; le colonel Manèque suit avec le 19e cette marche en avant. Chaque maison est une citadelle dont il faut faire l'assaut. Le général Krouleff amène le régiment de Sevsk, le régiment de Pultawa et six compagnies du régiment de Yakoutsk et reprend l'offensive. Écrasés par le nombre, nos braves soldats rétrogradent jusqu'à l'entrée du faubourg et s'y maintiennent un instant, puis ils rentrent dans les retranchements de la batterie Gervais, où les suivent une centaine de russes. Le commandant Garnier couvert de sang (il a reçu trois coups de feu et un coup de baïonnette), se retourne vers le colonel Manèque et lui dit :

— Un dernier effort, n'est-ce pas, colonel ?

— Allons, le 19e ! s'écrie ce dernier pour réponse ; et le 19e, comme les chasseurs, se rue en avant, lorqu'une cinquième blessure renverse le commandant Garnier. L'ennemi a reconquis ses retranchements, le capitaine de Gramont pousse ses grenadiers jusqu'au fossé et tombe grièvement frappé sans avoir pu le franchir. A ce moment, le général Niol accourt avec le 26e sous les ordres du colonel Sorbiers ; ralliant le 19e, il tente un nouvel effort et arrive aussi au fossé, mais le feu des russes écrase nos troupes ; le colonel Manèque et le commandant Moréno sont grièvement blessés, et le général Niol se voit contraint à une retraite que soutient un bataillon du 39e.

De quatre émissaires envoyés au général d'Autemarre par le commandant Garnier, aussitôt son entrée dans la batterie Gervais, trois ont été tués, mais le quatrième, le sous-lieutenant Potier, arrive à sa destination et prévient le général, qui dépêche aussitôt un officier d'état-major, le capitaine Piquemal, au général en chef. Celui-ci donne l'ordre aux zouaves de la garde de marcher, et fait demander à lord Raglan de réitérer son attaque sur le grand Redan ; celui-ci lui ayant répondu que la chose est de toute impossibilité, le général Pélissier se résigne à la

retraite et la commande sur toute la ligne. Pour l'intelligence du refus de lord Raglan, il est nécessaire de préciser le résultat de l'attaque anglaise. Trompés par la fusillade de la colonne Mayran, nos alliés sortent aussi de leurs tranchées avant le signal; un feu roulant de mousqueterie et d'artillerie les repousse; trois fois ils reviennent à l'assaut, et toujours infructueusement, malgré des pertes sensibles; le major-général sir John Campbell, le colonel Shadfort du 57e, le colonel Yea des fusiliers royaux, sont tombés au premier rang. Une seconde attaque contre les batteries du Pérésype (port militaire) n'est pas plus heureuse, et les anglais regagnent leurs lignes en bon ordre, mais en laissant sur leur chemin une longue traînée de morts et de blessés.

Durant l'attaque par terre, des vapeurs français et anglais canonnent la place et vomissent des torrents de fusées incendiaires. Le capitaine Lyons, fils de l'amiral, est grièvement blessé à bord de *la Miranda*, qu'il commande.

Voici le bilan de cette nuit fatale d'après les rapports officiels :

Français : 37 officiers tués, 17 disparus, 96 blessés; 1544 sous-officiers et soldats tués ou disparus, 1644 blessés. Le 5e bataillon de chasseurs compte à lui seul 412 hommes hors de combat et 18 officiers sur 20, et le 19e de ligne 393 soldats et 27 officiers. On cite parmi nos victimes les généraux Brunet et Mayran, et les lieutenants-colonels de Laboussinière et de Cendrecourt.

Anglais : 1295 hommes tués, blessés ou disparus.

Russes : 2 officiers supérieurs, 14 officiers subalternes et 701 soldats tués; 4 officiers supérieurs, 43 officiers subalternes et 3132 soldats blessés; 1 général, 5 officiers supérieurs, 29 officiers subalternes et 815 soldats gravement contusionnés; 2 généraux, 12 officiers supérieurs, 57 officiers subalternes et 879 soldats contusionnés légèrement. Parmi les morts se trouvent le major Roudanovsky, et les capitaines Bouditcheff, Ostrovsky, Yourkowsky. Les lieutenants-colonels prince Bagration et Nikidine, les capitaines Kislinsky et Stanilawsky sont au nombre des blessés. Dans les contusionnés, on compte le général-major Zamamarine et le capitaine Mikrioukoff.

Le prince Gortschakoff établit ainsi le chiffre de ses prisonniers :

français, 1 officier supérieur, 16 officiers subalternes et 270 soldats: *anglais*, 1 officier supérieur et 5 soldats.

Mille faits glorieux ou lugubres ont signalé cette nuit néfaste, nous regrettons de ne pouvoir en mentionner que quelques-uns: Au 19e de ligne, le sous-lieutenant Laugier est frappé par un biscaïen. Son frère, fourrier au même régiment, accourt pour le relever; au moment où il se baisse, une balle l'étend mort sur le corps du mourant.

Le colonel Picard, du 91e de ligne, est frappé d'un biscaïen au-dessus de la hanche droite, d'un éclat d'obus au ventre, et d'un coup de pierre à la poitrine; son sang coule à flots, un sapeur essaye de l'entraîner vers l'ambulance :

— Mon drapeau! mon drapeau ! s'écrie le vieil officier en résistant; on le lui présente criblé de mitraille et la hampe brisée à deux endroits, il le presse contre sa poitrine, le mouille de ses larmes et retombe évanoui.

Mais l'épisode le plus étrange de cette affaire est assurément le séjour de la brigade anglaise, commandée par le major-général Eyre, dans les maisons en face de la batterie des Jardins, pendant vingt-quatre heures. Au nombre de trois mille hommes, ils y soutiennent le feu des russes un jour et une nuit, se promènent dans ce faubourg, sous la mitraille, avec des ajustements de femmes et des parapluies, vident les caves, brisent les meubles, adoptent un enfant de trois mois abandonné et se retirent, sans perdre plus de quatre cents hommes. C'est à propos de cette superbe retraite qu'un highlander dit à un de nos chasseurs :

— Vous bons pour attaquer, mais mauvais pour la retraite.

— Je le crois pardieu bien, réplique le français, est-ce que nous apprenons à reculer?

Le 19, à quatre heures, un armistice est conclu pour le déblaiement du champ de bataille. Le général Pontevès commande les français, le général Totleben les russes. Ce dernier, voyant un de nos lieutenants de vaisseau, lui dit avec une extrême gracieuseté :

— Vous appartenez, monsieur, à un corps qui fait honneur à votre pays. La marine française est admirablement représentée devant Sévastopol, et nous savons que partout où elle se trouve, comme récemment

encore à Kertch, elle est fidèle aux traditions nobles et généreuses.

Pour remercier le prince Gortschakoff et la garnison de Sévastopol, l'empereur Alexandre décide que le régiment des chasseurs de Briansk, dont le prince est le chef, portera désormais son nom, et que chaque mois, dans la place, compte pour une année de service.

L'assaut du 18 ayant démontré l'impossibilité de franchir, même au pas de course, un espace découvert de cinq à six cents mètres sous une pluie de mitraille, on se met à creuser de nouvelles tranchées pour diminuer la distance entre nos lignes et les ouvrages russes. L'ennemi se fortifie de son côté avec autant d'ardeur que d'intelligence et multiplie les réduits, les batteries rasantes, les batteries d'enfilade, les batteries à feux croisés, les larges fossés et les blindages, sous la direction du général Totleben, qui a le mollet traversé par une balle, le 20, en présidant à ces travaux de défense.

Le 21, le général Bosquet reprend le commandement des attaques et est remplacé sur la Tchernaïa par le général Herbillon.

L'ordre du jour suivant est communiqué aux troupes :

« En raison des fatigues supportées par les troupes pendant les grandes chaleurs, et dans l'intérêt de la santé générale de l'armée, il sera accordé, à partir du 22 juin, à chaque homme présent, une ration journalière de vin et une ration d'eau-de-vie, indépendamment de la ration de sucre et de café.

» MM. les officiers, dans l'intérieur des compagnies, devront veiller d'une manière toute particulière à ce que l'eau-de-vie ne soit pas pure; elle devra être mêlée avec de l'eau pour servir de boisson pendant la journée.

» *Le général en chef*, A. PÉLISSIER. »

Dans la soirée du 23, un orage épouvantable éclate sur la vallée de la Tchernaïa. Des hommes et des chevaux sont noyés dans les ravins que la pluie a transformés en torrents; le chemin de fer et le cimetière de Balaclava sont profondément ravagés par la tempête. Le 24, le général Esthwart, adjudant-général de l'armée anglaise, meurt du choléra, ainsi que le contre-amiral Boxer, commandant la rade de Balaclava. La fatale épidémie, après avoir exercé ses ravages au camp de la Tchernaïa, sévit maintenant à Kamiesch et à Inkermann. Le 21, elle moissonne le général Alexandre la Marmora. Le 28, le commandant de

place d'Inkermann, le chef de bataillon d'Anglars, succombe à une attaque du fléau, et le soir du même jour, l'armée anglaise pleure la perte de lord Raglan, mort à neuf heures moins vingt minutes entre les bras de ses aides de camp, comme son premier collègue, le maréchal de Saint-Arnaud, épargné aussi par la bataille pour être abattu par la maladie. Le général James Simpson, le plus ancien de grade des officiers supérieurs de l'armée anglaise en Orient, prend le commandement.

Cette perte, si douloureuse pour nos alliés, est annoncée au camp français par cet ordre du jour :

« SOLDATS !

« La mort vient de surprendre dans l'exercice de son commandement le feld-maréchal lord Raglan, et de plonger dans le deuil l'armée anglaise.

» Nous nous associerons tous aux regrets de nos braves alliés. Ceux qui ont connu lord Raglan, qui savaient l'histoire de cette existence si noble, si pure, si remplie de services rendus à son pays; ceux qui ont été témoins de son attitude intrépide aux journées d'Alma et d'Inkermann, qui se rappellent la grandeur calme et stoïque de son caractère pendant cette rude et mémorable campagne, tous les gens de cœur, enfin, déploreront la perte d'un tel homme.

» Les sentiments que le général en chef exprime ici seront ceux de l'armée entière. Lui-même est frappé de ce coup imprévu. La douleur publique s'augmente pour lui du regret d'être à jamais séparé d'un compagnon d'armes dont il aimait l'esprit cordial, admirait les vertus, et dans lequel il avait toujours trouvé un concours loyal et affectueux.

» Au grand quartier général devant Sévastopol, le 29 juin 1855.

» *Le général en chef*, A. PÉLISSIER. »

Le retour des beaux jours, en déblayant la Baltique, y a rappelé nos flottes. La France, dont le contingent devant Sévastopol est le plus fort, ne fournit que *le Tourville*, *le Duquesne*, *l'Austerlitz* et la corvette *l'Assas*. En revanche, l'Angleterre donne toute une armée navale ainsi composée :

Navires.	Chevaux.	Canons.
Duc de Wellington	700	131
Royal-George	400	102
Exmouth	400	91
James Watt	600	91
Orion	600	91
Cæsar	400	91
A reporter	3,100	597

Navires.	Chevaux.	Canons.
Report.	3,100	597
Nile	500	91
Majestic	400	81
Cressy	400	81
Colossus	400	81
Sans-Pareil	350	70
A reporter	5,150	1,001

Navires.	Chevaux.	Canons.
Report	5,150	1,001
Blenheim	450	60
Hogue	450	60
Ajax	450	60
Edimburg	450	60
Russell	200	60
Hawke	200	60
Cornwallis	200	60
Pembroke	200	60
Hastings	200	60
Impérieuse	360	51
Euryalus	400	51
Arrogant	360	47
Amphion	300	34
Horatio	250	21
Cossack	250	21
Pylades	250	21
Esk	250	21
Tartar	250	21
Archer	200	17
Retribution	400	28
Magicienne	400	16
Odin	600	16
Sampson	467	6
Dragon	560	6
Bulldog	500	6
Penelope	650	18
Lightning	100	3
Vulture	470	6
Desperate	400	8
Conflict	400	8
Cruizer	60	14
Harier	160	14
Ariel	60	9
Falcon	100	17
Basilisk	400	6
Rosamund	286	6
Driver	280	6
Janus	220	4
Locust	180	3
Otter	120	3
Porcupine	132	3
Recruit	160	4
Weser	160	4
Zephyr	100	3
A reporter	18,185	2,066

Navires.	Chevaux.	Canons.
Report	18,185	2,066
BATTERIES FLOTTANTES.		
Œtna	»	19
Glutton	»	16
Meteor	»	16
Thunder	»	16
Trusty	»	16
GALIOTTES A BOMBES.		
Blazer	»	1
Firn	»	1
Hardy	»	1
Havock	»	1
Manly	»	1
Mastiff	»	1
Porcupine	»	1
Surly	»	1
CHALOUPES CANONNIÈRES.		
Gleaner	»	3
Pelter	»	3
Pincher	»	3
Ruby	»	3
Teazer	»	3
Badger	»	3
Snapper	»	3
Bitot	»	2
Boxer	»	2
Clinker	»	2
Cracker	»	2
Dapper	»	2
Fancy	»	2
Grinder	»	2
Him	»	2
Jackdaw	»	2
Jasper	»	2
Jack	»	2
Magpie	»	2
Redwing	»	2
Skylarck	»	2
Snake	»	2
Starling	»	2
Stork	»	2
Swinger	»	2
Thistle	»	2
Veazel	»	2
Pygmy	»	2
Total	18,185	2,217

Le contre-amiral Dundas commande en chef; le contre-amiral Seymour, en second; le contre-amiral Baynes, en troisième. Le capitaine Pelham est chef d'état-major. Dans les premiers jours d'avril, cette formidable escadre, après s'être, à coups de canon, frayé un passage à travers les glaces du grand Belt, vient se ranger sur une seule ligne de bataille devant Cronstadt. Elle est ralliée, le 1er juin, par l'escadre française, sous les ordres du contre-amiral Pénaud.

L'arrivée des flottes alliées jette la consternation sur tout le littoral, malgré la présence rassurante de nombreux camps fortifiés et de l'escadre russe, dont deux divisions à Cronstadt et une à Sweaborg, comprenant vingt-cinq mille deux cents matelots et douze mille hommes de troupes de marine répartis sur dix-neuf vaisseaux de ligne à voile, trois vaisseaux de ligne à vapeur, quatre frégates, huit bricks, quinze schooners, trois frégates à vapeur, vingt et un avisos à vapeur et vingt-cinq batteries flottantes. Les garnisons de Livonie, d'Esthonie et de Courlande viennent renforcer l'armée que commande le général Siewers, le long du golfe de Finlande, et en portent l'effectif à trois cent mille hommes. Cronstadt est mis en état de siége et l'on défend aux habitants de Saint-Pétersbourg et d'Orianembaum d'y venir, à moins de nécessité absolue. La population de Revel, redoutant un bombardement, enfouit ses effets les plus précieux et couvre le sol d'une épaisse couche de sable. Enfin, les russes sèment tout le long du littoral des bouées explosibles, de l'invention du docteur Jacoby, savant prussien. Ces machines, destinées à faire sauter nos bâtiments sont révélées par la secousse qu'éprouve *le Merlin*, portant les amiraux Dundas et Pénaud, au retour d'une reconnaissance aux abords de l'île de Kotlim. Cette secousse n'a heureusement d'autre résultat qu'un bris de vaisselle. Des plongeurs envoyés pour sonder la mer en rapportent des cônes de tôle galvanisée remplis de poudre et mis en jeu par une tige de métal dont l'extrémité est garnie de poudre-coton. On organise aussitôt sur une vaste échelle la pêche des *jacobis*, *jacobines* ou *jacobites*, comme on voudra les appeler, et nos marins se familiarisent vite avec le maniement de ces redoutables appareils. Toutefois, l'amiral Seymour et le capitaine Lewis, de *l'Exmouth*, sont assez grièvement blessés en les examinant de trop près.

Les premières semaines ne sont signalées que par la prise de nombreux caboteurs. Une seule affaire mérite d'être détaillée, à cause du retentissement qu'elle a eu, nous voulons parler du massacre de l'équipage de la chaloupe du *Cossack.*

Ce bâtiment ayant capturé, dans la baie de Hango-Udd, un capitaine caboteur et deux matelots finlandais, reçoit de l'amiral Dundas l'ordre d'aller mettre à terre ses prisonniers, l'intention des amiraux alliés n'étant pas d'inquiéter inutilement le commerce du pays. Le 5 juin, vers midi, se trouvant en vue de la rade de Hango, le capitaine Faushawe envoie, sous la conduite du lieutenant Geneste, le cutter du navire débarquer les trois finlandais. On touche la terre sans voir personne, et, tenant à la main le drapeau parlementaire, le lieutenant Geneste saute sur la plage, avec les prisonniers, le chirurgien Easton et l'aide-master Charles Sullivan. Au lieu de suivre ses instructions qui lui défendent de s'avancer à l'intérieur, le lieutenant veut pousser jusqu'à la ville pour acheter des provisions fraîches; mais au détour d'une colline, il tombe au milieu d'une embuscade de cinq cents cosaques qui l'accueillent, lui et les siens, par une vigoureuse fusillade. Vainement le capitaine finlandais crie : « Pavillon parlementaire ! » en désignant le drapeau blanc, l'ennemi répond par une seconde décharge qui couche à terre les sept hommes débarqués, et se précipite vers le cutter, dont il massacre l'équipage, à l'exception du mulâtre John Brown. Celui-ci, blessé à l'épaule droite, simule une immobilité cadavérique et échappe ainsi à la cruauté des russes; quand ces derniers se sont éloignés, il est recueilli par un canot du *Cossack,* envoyé à la découverte, et répand à bord la sinistre nouvelle, en annonçant que tous les hommes de l'embarcation ont été massacrés.

L'amiral Dundas expédie à ce sujet une dépêche qui soulève l'indignation de l'Angleterre et motive cette énergique déclaration de lord Clarendon, à la chambre haute :

« Il s'agit d'un acte de violence si horrible, si contraire aux mœurs et aux usages des nations civilisées, qu'il est impossible de croire que les coupables aient agi d'après des instructions, ou qu'ils aient obtenu

l'approbation de leurs supérieurs. Le gouvernement anglais a fait demander au gouvernement russe, par l'intermédiaire du gouvernement danois, le châtiment des assassins. Si cette satisfaction est refusée, il a fait menacer d'exercer des représailles. »

Un long débat contradictoire s'engage entre lord Dundas, d'un côté, et, de l'autre, l'aide de camp général de Berg et le prince Dolgorouky. On reconnaît que le rapport du mulâtre John Brown est exagéré sur certains points, puisque plusieurs des hommes de l'équipage qu'il assure avoir vu massacrer sont prisonniers et sans blessures, notamment le lieutenant Geneste et le chirurgien Easton. En outre, le ministre russe accuse les alliés d'abuser du drapeau parlementaire pour opérer soit des sondages, soit des reconnaissances. Lord Dundas taxe de mensongères ces allégations et réclame la mise en liberté du lieutenant Geneste, qui lui est refusée.

Pour éviter de nouveaux *malentendus*, le prince Dolgorouky avise les amiraux alliés que leurs parlementaires, à l'avenir, ne pourront se présenter qu'à Cronstadt, Sweaborg, Revel, Libau, Windau, Wasa et Tornéo.

Le 15, au mouillage de Seskar, les amiraux Pénaud et Dundas notifient par la déclaration suivante le blocus des côtes de la Baltique :

« Il est notifié par les présentes, au nom de Sa Majesté Impériale Napoléon III, empereur des Français, et de son alliée Sa Majesté Victoria, reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, que, le 15 juin dernier, tous les ports, hâvres, rades et criques russes de la côte de Finlande, depuis Nystad, situé par 60° 46' de latitude nord et 21° 20' de longitude est de Greenwich, jusqu'à Hango-Head, par 59° 46' de latitude nord et 22° 55' de longitude est de Greenwich, y compris spécialement le port d'Abo, ainsi que toutes les îles et îlots situés le long de ladite côte et tous les canaux et passages conduisant de ces îles à ladite côte, c'est-à-dire plus spécialement les canaux conduisant vers et au milieu des îles entre Nystad ci-dessus désigné et l'île de Landto, par 50° 23' de latitude nord et 20° 43' de longitude est de Greenwich, et les différents canaux conduisant respectivement entre et à l'est des îles de Landto, Enklinge, Kumblinge, Seglinge et les roches Kohar, par 59° 25' de latitude nord et 21° 0' de longitude est de Greenwich, et de là tous les canaux menant à la côte de Finlande, entre les roches Kohar et le phare de Outo et entre Outo et la pointe de Hango ci-desus désigné, ont été mis en état de strict blocus par une force navale suffisante des flottes alliées; et il est en outre notifié par les présentes que toutes les mesures autorisées par le droit des gens

et les traités respectifs subsistant entre Leurs Majestés et les différentes puissances neutres seront adoptées et mises à exécution relativement à tous les navires qui tenteraient de violer ledit blocus. »

Les faits d'armes du mois de juin provoquent les promotions suivantes, confirmées par décrets impériaux des 27, 30 juin, 18, 21 et 31 juillet :

Légion d'honneur :

OFFICIERS.

Intendance militaire.

Viguier, sous-intendant.

Etat-major.

Beaudoin, chef d'escadron.
Colson, id.
De Rumford, id.

1er rég. des gren. de la garde.

Peyssard, chef de bat.

26e de ligne.

De Sorbiers, colonel.

39e de ligne.

Eterlin, chef de bat.

50e de ligne.

Signorino, chef de bat.

82e de ligne.

Guiomar, chef de bat.

85e de ligne.

Véron, lieut.-colonel.

91e de ligne.

Picard, colonel.

95e de ligne.

Danner, colonel.

97e de ligne.

Paulze d'Ivoy, colonel.

5e bat. de chass. à pied.

Garnier, chef de bat.

2e rég. de zouaves.

Saurin, colonel.

Tirailleurs algériens.

Pelisse, capitaine.

6e cuirassiers.

Fournier, chef d'escadron.

6e dragons.

De Lassalle, chef d'escad.

Etat-major d'artillerie.

Lelong, lieut.-colonel.
Pé de Arros, chef d'escad.
Wartelle, id.
De Bentzmann, id.

3e rég. d'artillerie.

Le Caruyer, chef d'escad.

Etat-major du génie.

Veye, chef de bat.
Abinal, id.

CHEVALIERS.

Intendance.

C. de Lavalette, sous-int.
Lévy-Baruch, id.

État-major.

D'Andelau, capitaine.
Gruizard, id.
Conegliano, id.
Gallot, id.
Royer, id.
Kieffer, id.
De Beurmann, id.

Rég. des guides.

De Galiffet, sous-lieut.

Gendarmerie de la garde.

Aubertin, sous-lieut.
Vic, id.
Oury, sergent-fourrier.
Renard, brigadier.

1er grenadiers de la garde.

Desmerliers, capitaine.
Rambaud, lieutenant.
Berton, sergent.

1er voltigeurs de la garde.

Courboulin, médecin-maj.

6e de ligne.

Merlin, capitaine.
Vignaux, id.
Taddéi, id.
Vallier, sergent-major.

9e de ligne.

Dupleit, sous-lieut.

10e de ligne.

Chable, capitaine.

19e de ligne.

Brayer, capitaine.
Fensalés, lieutenant.

21e de ligne.

Velleret, capitaine.
Mouré, lieutenant.

26e de ligne.

Moreno, ch. de bataill.
Marchand, id.
Lamy, id.
Cochet, lieutenant.
Quiring, tambour.

39e *de ligne.*

Roux, capit. adj.-major.
Herbert, capitaine.
Quégain, id.
Beaugrand, lieutenant.
Collot, sous-lieutenant.
Escudier, sergent.
Coquelet, id.
Mézier, tamb. major.

49e *de ligne.*

Adrien, ch. de bataillon.
De Fauconnet, id.
Giordani, capit. adj.-major.
Chauchar, capitaine.
Meuriche, id.

50e *de ligne.*

Mena, capitaine.
Bernard, id.
Gasc, lieutenant.
Champon, sergent.
Chevalier, id.
Poussin, caporal.

57e *de ligne.*

Basset, capitaine.
Javey, sous-lieutenant.

61e *de ligne.*

Peyrusset, médec.-major.

74e *de ligne.*

Renaut, capitaine.
Barrachin, id.
Bréhant, sergent.

82e *de ligne.*

Chaunac, ch. de bataill.
Bourgeois, capitaine.
Polonus, id.
Obry, lieutenant.
Vettault, id.
Roubaud, serg.-fourr.

85e *de ligne.*

Godine, ch. de bataill.
Waldner, capitaine.
Sénac, sous-lieut.

86e *de ligne.*

Blanquart, capit. adj.-maj.
Evrard, capitaine.
Lantheaume, id.
Delaunay, id.
Baudry, id.
Deleine, id.
Manési, lieutenant.
Léons, sous-lieut.

91e *de ligne.*

Strauss, médec.-major.
Négrier, capitaine.
Pelletier, id.
Daniel, id.
Pelletier, lieutenant.
Marchand, s.-lieut. port.-dr.
Adrian, sous-lieut.
Leboux, sergent.
Auclaire, fusilier.

93e *de ligne.*

Harent, lieutenant.

95e *de ligne.*

Lestorey, capitaine,
Rivière, sergent.

97e *de ligne*

Boissié, ch. de bataill.
Guiot, id.
Laurent, capitaine.
Rappon, sergent.
Schwarts, id.

100e *de ligne.*

Carmouche, médec.-major.
Lumel, capitaine.
O'Sullivan, id.
Lecer, lieutenant.
Hételle, id.
Deschamps, id.
Loustaunau, sous-lieut.

3e *bat. de chass. à pied.*

Bastide, capitaine.
Grégoire, id.
Buob, sergent.

4e *bat. de chass. à pied.*

Lambert, médec.-major.
Legros, capitaine.
Pichard, id.
Mennessier, id.
Déglesne, id.
Remi, lieutenant.
Schülz, sergent.
Lens, id.
Baille, caporal.
Fichter, chasseur.

5e *bat. de chass. à pied.*

Gouget, médec.-major.
Roger, lieutenant.
Potier, id.
Jambon, sous-lieut.
Parisot, sergent.
Conjard, sapeur.

17e *bat. de chass. à pied.*

Peirolles, capitaine.
Schwich, id.
Bressolles, lieutenant.

19e *bat. de chass. à pied.*

Saint-Supéry, méd.-major.
Suire, capitaine.
Cavenne, lieutenant.
Mathelin, id.
Gondallier, id.
Gras, serg.-major.
Ramond, serg.-fourr.
Cournou, caporal.
Troté, sapeur.

1er *de zouaves.*

Renaud, sergent.

2e *de zouaves.*

Lauer, capitaine.
Pouyanne, id.
Javary, id.
Fayout, lieutenant.
Vasseur, serg.-major.
Coutery, sergent.
Carlin, id.
Deleuze, id.
Liotard, id.

Guignot, caporal.
Micolad, zouave.
Castaingts, id.
Chouanard, id.

3e de zouaves.

Rioublant, médec.-major.
Leclerc, capitaine.
Brün, lieutenant.
Chevalier, id.
Capon, sergent.
Grammont, caporal.

Tirailleurs algériens.

Monassot, capitaine.
Conot, id.
De Roquefeuil, id.
Humery, lieutenant.
De Lammers, id.
Ferkatadji, sous-lieut.
Blanpied, serg.-major.

4e de chass. d'Afrique.

Thomas, capitaine.

6e rég. de cuirassiers.

Poret, aide-vétérin.

6e rég. de dragons.

De Simony, capitaine.
Leroux, mar.-des-log.

Etat-major d'artillerie.

Deville, capitaine.
Dauvet, id.
Périer, ch. artificier.

1er rég. d'artillerie.

Voilliard, capitaine.

2e rég. d'artillerie.

Lestourgie, capitaine.
De Frémond, id.
Bodiot, mar.-des-log.-ch.

3e rég. d'artillerie.

Coulon, mar.-des-log.
Estienne, id.

4e rég. d'artillerie.

Gary, capitaine.

8e rég. d'artillerie.

Lacoste, capitaine.
Laforgue, id.
Berthomier, id.
Destrem, lieutenant.
Piron, id.

9e rég. d'artillerie.

Ploton, lieutenant.

10e rég. d'artillerie.

Auger, lieutenant.

11e rég. d'artillerie.

Agnus, adjud.-s.-officier.

12e rég. d'artillerie.

Cazejux, sous-lieut.

13e rég. d'artillerie.

Pavillion, capitaine.
Brion, lieutenant.

15e rég. d'artillerie.

Bezard, capitaine.

17e rég. d'artillerie.

Pongérard, capitaine.

Etat-major du génie.

Salanson, capitaine.
Masselin, id.
Varte, id.

1er rég. du génie.

Delaporte, capitaine.
Mandagout, lieutenant.
Serra, serg.-fourr.

2e rég. du génie.

Renucci, capitaine.
Biaggini, sergent.

3e rég. du génie.

De Laboissière, capitaine.
Chéry, sergent.
Blanchier, id.

Service de santé.

Mercier, médec.-major.
De Finance, id.
Laforgue, id.
Lapeyre, id.

Service administratif.

Petit, off. d'admin. princip.
Poinsignon, id. de 2e cl.

Flotte.

4e d'infant. de mar.

Graëve, capitaine.
Noquet id.
Martini, lieutenant.
Dufresne, sous-lieut.
Dubourg, serg.-major.
Coatalem, id.
Ottavi, sergent.

Artillerie de marine.

Lamour, capitaine.
Thory, id.

Équipages.

Metizan, enseigne.
Lévesque, id.

Aumônerie.

L'abbé *Profillet*, aumônier.

Service de santé.

Guillou, chirurgien.

Médaille militaire :

Gendarmerie de la garde.

Blanc, mar.-des-logis-chef.
Rivaud, maréchal-des-logis.
Gruson, brigadier.
Cavailh, id.
Moyen, brigadier.
Pallier, gendarme.
Dubois, id.
Servais, id.
Poncabaret, id.
Balmont, gendarme.

1er grenadiers de la garde.

Courtois, sergent.
Maillol, grenadier.
Bougère, id.

Raviguet, grenadier.
Farvaque, id.

2e grenadiers de la garde.

Maubon, caporal.

1er voltigeurs de la garde.

Lebouc, sergent-fourrier.
Petit, caporal.
Dessaud, id.
David, id.

Artillerie de la garde.

Beaucrel, 2e canonnier.

6e rég. de ligne.

Broust, sergent-fourrier.
Monnet, sergent.
Georgel, id.
Laubiosse, id.
Doustalet, id.
Guglielmi, id.
Lemée, caporal.
Quinchon, id.
Chastaing, id.
Bébiant, id.
Bouché, caporal tambour.
Gérôme, tambour.
Fenouil, clairon.
Vasseur, sapeur.
Granier, grenadier.
Goetz, id.
Jourde, id.
Leca, voltigeur.
Richard, id.
Post, id.
Sage, fusilier.
Beal, id.
Clémentelle, id.
Brocard, id.
Leleu, id.

10e rég. de ligne.

Rieu, sergent.
Brancaleone, id.
Engler, voltigeur.
Lechesne, id.
Petelaud, id.
Vincendon, fusilier.

14e rég. de ligne.

Poucet, grenadier.

19e rég. de ligne.

Thomas, sergent.
Frisson, id.
Lesage, grenadier.
Cotonnet, id.
Mallet, id.
Descours, voltigeur.

20e rég. de ligne.

Ravé, fusilier.

26e de ligne.

Caut, adjudant.
Chauffeur, sergent-fourrier.
Barbillon, sergent.
Masset, id.
Lorrain, caporal.
Hérard, id.
Bermann, grenadier.
Dupont, id.
Ulrich, voltigeur.
Vilfroy, fusilier.
Dissez, id.
Chantebeau, id.

39e de ligne.

Béranger, adjudant.
Buschmidt, sergent-major.
Braibant, sergent-fourrier.
Schérer, sergent.
Balaine, caporal.
Robineau, sapeur.
Marty, grenadier.
Dalmas, id.
Parent, fusilier.
Popelin, id.

43e de ligne.

Barnoud, sergent.
Cubaynes, grenadier.
Maudeis, voltigeur.

49e de ligne.

Debœuf, serg.-major.
Pinault, id.
Bégat, sergent.
Camguilhem, id.
Cœuille, sergent.
Péri, id.
Vieillard, id.
Michel, id.
Dihl, grenadier.
Magron, id.
Nougaret, voltigeur.
Delaunay, fusilier.
Delannoy, id.

50e de ligne.

Defère, sergent.
Renault, id.
Pascal, id.
Keller, id.
Herané, id.
Pétes, caporal.
Richard, id.
Boutau, id.
Charquillon, id.
Janody, grenadier.
Giraudmoine, id.
Mazot, id.
Robert, voltigeur.
Augonnet, id.
Mathieu, id.
Raud, id.
Mazet, fusilier.
Chevalier, id.
Godeau, id.
Sautour, id.

57e de ligne.

Haramburu, serg.-major.
Goubault, sergent.
Ducastel, id.
Lebourgeois, id.
Foure, voltigeur.
Bellot, fusilier.
Bourelier, id.

61e de ligne.

Schmitt, caporal.
Auguste, grenadier.
Lacoste, fusilier.

74e de ligne.

Ciffre, sergent.
Vagnon, caporal.
Millon, grenadier.

Verpillat, grenadier.
Barret, voltigeur.

79e *de ligne.*

Dusserclc, fusilier.

80e *de ligne.*

Bougis, grenadier.

82e *de ligne.*

Renaudin, sergent.
Hirsche, id.
Heinold, id.
Burté, id.
Gourmand, id.
Scalier, caporal.
Vaissière, id.
Goueslain, sapeur.
Bruyère, grenadier.
Benoist, id.
Dumont, id.
Harion, id.
Micoulau, id.
Hubidos, voltigeur.
Carion, fusilier.

85e *de ligne.*

Chalard, sergent.
Roth, grenadier.
Hiver, fusilier.

86e *de ligne.*

Bronner, sergent-major.
Derat, sergent-fourrier.
Hagebaert, id.
Potay, sergent.
Mathon, id.
Briot, id.
Cadorel, id.
Laronde, id.
Lebrun, id.
Martinet, caporal.
César, id.
Claire, id.
Cordier, id.
Ponté, grenadier.
Hioco, id.
Hortold, fusilier.
Salingardes, id.
Lebreton, id.

91e *de ligne.*

Valter, sergent.
De Lachau, id.
Denis, id.
Pla, id.
Orsal, id.
Targe, id.
Leboux, id.
Pierre, sapeur.
Constantino, id.
Faivre, grenadier.
Bastard, voltigeur.
Fages, id.
Signoret, fusilier.
Delescluse, id.

95e *de ligne.*

Verbois, sergent-fourrier.
Michel, id.
Pech, sergent.
Lacassagne, id.
Jean, id.
Chevassus, id.
Guit, capor.-four.
Perruche, caporal.
Riter, id.
Rival, clairon.
Bousquet, grenadier.
Dulmais, id.
Aragon, voltigeur.
Moulin, fusilier.
Villant, id.

96e *de ligne.*

Soreau, caporal.

97e *de ligne.*

Clot, sergent-major.
Muess, sergent.
Papillard, id.
Crétin, id.
Chanson, caporal.
Girod, id.
Bruguière, id.
Coste, id.
Chaix, id.
Olasse, id.
Janton, caporal-sapeur.
Hartmann, clairon.
Lharpe, grenadier.
Chéri, fusilier.
Serrie, id.
Delrieu, id.
Houdeville, id.

98e *de ligne.*

Hatterer, fusilier.

100e *de ligne.*

Prunier, sergent.
Deschamps, id.
Renier, id.
Mirande, id.
Soubie, id.
Albert, sapeur.
Chaminant, clairon.
Boyer, grenadier.
Bétinas, id.
Vignes, voltigeur.
Jegou, id.

3e *bat. de chasseurs à pied.*

Gougelet, sergent-fourrier.
Van-Doren, id.
Sougey, caporal.
Marmonnier, id.
Spigodi, sapeur.
Simon, clairon.
Œuvrard, chasseur.
Lourdain, id.
Duffourre id.
Revetto, id.
Prigent, id.

4e *bat. de chass. à pied.*

Lhôste, serg.-four.
Riéger, sergent.
Dumont, id.
Pennafart, id.
Heulluy, caporal.
Sénéchal, id.
Cornet, id.
Leclerc, id.
Traller, chasseur.
Lecoq, id.
Thomas, id.
Streff, id.

Javelle, chasseur.
Rouillon, id.
Berdou, id.

5° *bat. de chasseurs à pied.*

Lagarde, serg.-maj.
Lecat, sergent.
Devise, id.
Lenôtre, id.
Giraud, caporal.
Hermès, id.
Fages, sapeur.
Jean, clairon.
Benoit, chasseur.
Meyer, id.
Moulin, id.
Lamaison, id.

17° *bat. de chasseurs à pied.*

Rochard, sergent-major.
Laroche, id.
Lafont, chasseur.
Bagieu, id.
Chator, id.

19° *bat. de chass. à pied.*

Couperie, serg.-four.
Frikert, sergent.
Gaillard, id.
Hervieux, id.
Olivieri, id.
Crepsal, id.
Biot, caporal.
Friedel, sapeur.
Calin, id.
Bertho, clairon.
Fortin, chasseur.
Veyssière, id.
Leroux, id.
Bourgneuf, id.
Lambert, id.
Quand, id.
Labadie, id.
Delimoges, id.

1er *rég. de zouaves.*

Schérer, caporal.
Dagès, zouave.

2° *de zouaves.*

Buzenet, serg.-maj.
Moisan, serg.-four.
Borot, id.
De Grivel, id.
Orcibal, sergent.
Engerand, id.
Dupetit, id.
Mordant, id.
Michel, id.
Martel, id.
Clavel, id.
Cavellier, caporal.
Trellu, id.
Laporte, id.
Coffin, id.
Lahaie, id.
Blandel, sapeur.
Huoalany, clairon.
Bourreau, id.
Laûght, zouave.
Berthon, id.
Le Joncourt, id.
Sentenac, id.
Laplanche, id.
Lomé, id.
Brière, id.
Subsol, id.
Mirauchaux, id.
Armand, id.
Demay, id.
Laurent, id.

3° *de zouaves.*

Henry, adjudant.
Hentz, id.
Talbot, sergent.
Lucas, caporal.
Voreau, zouave.
Trouvé, id.
Hervé, id.

1er *de la légion étrangère.*

Lotte, sergent.

2° *de la légion étrangère.*

Houbart, fusilier.

Tirailleurs algériens.

Thierry, sergent-major.
Rigoulot, sergent-fourrier.
Guillet, sergent.
L. de Givry, id.
Lechasseux, id.
Ibrahim, id.
Mosmoudi, id.
Omar, id.
Mahmoud, id.
Ben-Sadi, caporal.
Bulliod, id.
Bel-Oucif, id.
Ismain, id.
Ombareck, tirailleur.
Kreis, id.

6° *dragons.*

Charet, mar.-des-log.
Robelin, dragon.
Jacquillon, id.

1er *escadr. du train.*

Barrau, mar.-des-log.
Joannanat, id.
Lardet, brigadier.

5° *escadr. du train.*

François, cavalier.

État-major d'artillerie.

Marty, garde de 2° cl.
Arnold, id.

1er *d'artillerie.*

Poujol, mar.-des-log.-ch.
Sautel, mar-des-log.
Lardez, id.
Copin, brigadier.
Legros, 2° servant.

2° *d'artillerie.*

Vuillermoz, m.-d.-log.-fou.
Dubau, mar.-des-log.
Soulier, 1er servant.
Lassauzée, 2° servant.

3° *d'artillerie.*

Chambart, artificier.
Marthe, 1er servant.
Chevalerin, 2° conducteur.

4e d'artillerie.

Lang, mar.-des-log.
Garelli, id.
Vigueron, brigadier.
Lecointe, id.
Renaud, artificier.

8e d'artillerie.

David, mar.-des-log.
Manent, id.
Boulay, id.
Coste, 1er servant.
Lainger, id.

10e d'artillerie.

Favreau, mar.-des-log.

12e d'artillerie.

Delançois, mar.-des-log.
Bérulier, 1er conducteur.

13e d'artillerie.

Guillemet, adjudant.
Gavet, mar.-des-log.
Watrin, id.
Madec, artificier.
Lambert, id.

1er du génie.

Keller, serg.-major.
Verse, sergent.
Vaillant, id.
Hiquet, id.
Chalons, id.
Reous, id.
Pierson, id.
Dupeyre, me-ouvrier.
Champagne, id.
Refuveille, 1er sapeur.
Beneck, id.
Blanck, 1er sapeur.
Lafarge, id.
Parmentelat, id.

2e du génie.

Moulin, sergent.
Audruette, caporal.
Boudrot, id.
Adelin, me-ouvrier.

3e du génie.

Muzard, sergent.
Pfeiffer, id.
Moutié, caporal.
Goulon, id.
Bellague, id.
Martel, me-ouvrier.
Segonzac, 1er sapeur.
Viala, 2e sapeur.
Magret, id.
Heurtevin, id.
Recouvreux, id.
Rabule, id.
Cassan, id.

Infirmiers militaires.

Démumieux, serg.-major.
Winchelmuller, id.

Flotte.

4e d'inf. de marine

Chenu, sergent-major.
Royer, sergent.
Comité, id.
Bancelin, id.
Gravié, id.
Guichot, id.
Hachon, id.
Bichet, id.
Dufeux, caporal.
Labeille, caporal.
Suzini, id.
Michel, clairon.
Prost, soldat.
Eyraud, id.
Martin, id.
Lelièvre, id.
Constantin, id.
Chabannes, id.

Rég. d'artillerie de mar.

Huppé, sergent-major.
Baron, sergent.
Lourelli, caporal.
Diétrich, id.
Lorrain, id.
Miramon, artificier.
Schweitzer, 1er canonnier.
Campion, 2e id.
Fuchs, id.

Marins débarqués.

Pendézec, quartr-me-canon.
Bolgat, id.
Vida, matelot canonn.
Jubert, id.
Azéma, matel. de 1re cl.
Audoucet, id.
Grout, id.
Guéguen, id.
Chaigneau, matel. de 2e cl.
Bastelica, id.
Delpech, id.
Bourdon, id.
Blondy, id.
Perquier, id.
Libaut, id.
Piétrini, id.
Blaise, id.

La grande voix du canon a, durant ce mois de juin, étouffé les bavardages diplomatiques, et c'est uniquement pour l'acquit de notre conscience d'historien que nous enregistrons, à la date du 4 juin, une nouvelle et dernière séance de la conférence de Vienne, provoquée par l'Autriche, au sujet de ses deux propositions qui sont à nouveau repoussées par MM. de Bourqueney et Westmoreland.



Paris. Typ. Morris et comp.

Conclusion de l'armistice au pont de Traktir.

Le czar, au commencement de juin, a nommé son frère Constantin régent de l'empire, pour le cas où il viendrait à mourir avant la majorité du czarewitch Nicolas; ce choix, qui associe dorénavant aux délibérations d'État le grand-duc Constantin, représentant du parti de la guerre, a une portée qu'apprécient de même les divers cabinets européens.

On ne peut se méprendre sur les intentions belliqueuses du nouvel empereur de Russie devant la rigoureuse application faite par ses agents de l'ukase du 24 avril, relatif à une levée extraordinaire, et dont les dispositions frappent tous les hommes de vingt à trente-sept ans, y compris les fils uniques et les pères de famille, n'admettant d'exemption qu'en faveur des infirmes.

Le 12, *le Journal de Saint-Pétersbourg* publie un long mémoire pour rejeter sur les alliés la responsabilité de la rupture des conférences de Vienne et de la continuation de la guerre. *Le Moniteur* du 18 juin, et une circulaire du gouvernement anglais, à la date du 19, répondent à ce mémorandum et en détruisent la mensongère argumentation.

D'un autre côté, la Russie fait distribuer à tous les membres de la Diète germanique une note demandant la neutralité de l'Allemagne, en échange de l'acceptation des deux premiers points. Le cabinet de Vienne proteste en excipant de l'indivisibilité des quatre points; mais, la Prusse aidant, tous ses efforts sont inutiles et les États germaniques se montrent partisans du *statu quo* pacifique, estimant leurs intérêts dorénavant garantis. Au lieu de resserrer son alliance avec les puissances occidentales, l'Autriche se laisse insensiblement entraîner par le cabinet de Berlin, et, le 24 juin, un ordre du jour de l'empereur François-Joseph congédie les réserves des troisième et quatrième corps. Le 28, une dépêche de M. de Buol essaye de justifier la nouvelle attitude de son gouvernement. D'après lui, les alliés du 2 décembre n'étant pas d'accord sur le troisième point, l'Autriche se trouve exonérée de l'obligation de contribuer à la guerre, tout en restant tenue de répondre de l'acceptation des quatre points dans leur totalité et de continuer à protéger le territoire ottoman par l'occupation des Principautés.

En réponse à ces défaillances de leur prudente alliée, la France et l'Angleterre déclarent que les quatre points n'existent plus et qu'elles

se réservent le droit « d'entrer dans les négociations à venir, entièrement libres et sans nulle entrave, et de traiter de la paix aux conditions qu'elles jugeront les plus avantageuses à leurs intérêts, et que les événements de la guerre les autoriseront à demander. »

CHAPITRE XIV.

Funérailles de lord Raglan. — La cavalerie anglaise. — Lettre du sultan. — Sortie du 6. — Réouverture du théâtre. — Ordre du jour du prince Gortschakoff. — Mort de l'amiral Nakimoff. — Episodes. — Sorties des 14 et 17 juillet. — Ordre du jour du général Simpson. — Sortie du 25. — Ruse de guerre. — Rappel en France du général Canrobert. — Récompenses. — Sortie du 2 août. — Echange de prisonniers. — Episodes. — Décret du 4 août. — Les malades. — Situation des assiégeants. — Bataille de Tracktir. — Ordre du jour. — Lettre de l'Empereur. — Les clairons des Bersaglieri. — Bombardement. — Expédition de la Baltique. — Bombardement de Sweaborg. —Pertes des Russes.— Récompenses. — La diète germanique et le cabinet de Vienne. — Voyage de la reine Victoria à Paris.

(Juillet et Aout 1855.)

Le 3 juillet, la dépouille mortelle du feld-maréchal lord Raglan est transférée du quartier général à la baie de Kazach. Le corps, enfermé dans trois cercueils : de plomb, de zinc et de chêne, repose sur un char improvisé, attelé de huit chevaux ; un drap noir frangé de soie blanche recouvre la bière ; le général Pélissier place une couronne d'immortelles à côté de l'épée de l'illustre mort et du drapeau anglais. A quatre heures, le cortége se met en marche au bruit des salves d'artillerie et des musiques militaires qui exécutent des motifs funèbres. Aux quatre coins du char, s'avancent à cheval les généraux en chef Pélissier, Omer-Pacha, Simpson et la Marmora. Deux soldats d'ordonnance conduisent derrière le cheval de bataille de lord Raglan. A la suite, défilent succes-

sivement les parents et l'état-major du défunt, les généraux et officiers supérieurs français, sardes et ottomans, les commissaires anglais près les armées étrangères, les généraux anglais et leurs états-majors, l'état-major des quartiers généraux, un officier de chaque régiment de cavalerie, d'infanterie, des sapeurs, des mineurs royaux et du corps de transport par voie de terre, des officiers de la brigade navale, des soldats de la marine, de l'état-major médical, du commissariat et de l'artillerie, les escortes personnelles des généraux Pélissier et Simpson, un détachement du 8e de hussards anglais, une batterie de campagne de l'artillerie anglaise, deux escadrons du 4e de dragons de la garde, un détachement du corps d'état-major anglais à cheval, et des détachements des armées française, sarde et ottomane. En avant du char, marchent deux escadrons du 12e de lanciers anglais, deux escadrons de cavalerie piémontaise, quatre escadrons des 1er et 4e régiments de chasseurs d'Afrique, quatre escadrons des 2e et 9e régiments de cuirassiers français, deux détachements d'artillerie française à cheval, et un détachement d'artillerie à cheval, du major Brandling. Du quartier général anglais au quartier général français, deux escadrons de cavalerie forment la haie; du quartier général français à la baie de Kazach, l'infanterie de la garde impériale et celle du premier corps bordent la route.

A sept heures, le convoi arrive à Kazach, où tous les bâtiments, ayant en berne leurs pavillons, le saluent de dix-neuf coups de canon. Le cercueil est reçu par les amiraux des flottes alliées, entourés de leurs états-majors, et déposé dans une chaloupe peinte en noir, qui le transporte à bord du *Caradoc*, également peint en noir depuis la quille jusqu'aux dernières enfléchures de la mâture. Les colonels lord Paulett, lord Burgersh et Kingscote, le major Prendergast et le capitaine Maxel, de la marine royale, s'embarquent sur ce vaisseau, qui met immédiatement à la voile pour Constantinople. On remarque que, durant toute la cérémonie, l'artillerie de la place s'est tue, sans pouvoir décider si c'est par respect pour le mort ou simplement par hasard.

La cavalerie anglaise, qui vient de recevoir de nombreux renforts, est réorganisée comme suit :

Effectif total : 5,000 hommes, devant s'élever à 8,000 quand les escadrons seront au complet. Commandant en chef, le major général Yorke-Scarlett. — 1re brigade, *grosse cavalerie* : 1er, 4e et 5e régiments de dragons légers; 1er, 2e et 6e dragons. — Colonel Lawrence. — 2e brigade, *cavalerie légère* : 12e lanciers; 2e, 4e, 13e et 15e régiments de hussards. — Colonel Georges Paget. — 3e brigade, *cavalerie légère* : 17e lanciers; 3e, 8e, 10e et 11e régiments de hussards. — Colonel Parleby.

Le campement de ces trois brigades est entre Kamara et Tchorgoun.

Le 2, le général Pélissier met à l'ordre du jour de l'armée la lettre suivante que lui a adressée le Sultan :

« Monsieur le commandant général,

» Je désire vous offrir, à vous et à la brave armée placée sous vos ordres, et que l'Empereur, mon auguste et intime allié, a destinée à la défense de ma cause, un témoignage public de ma haute satisfaction et mes félicitations sincères pour les nouveaux faits d'armes que vous venez d'ajouter à tant d'actions d'éclat qui ont couvert de gloire les troupes alliées, combattant pour une si juste cause, et bravant avec intrépidité les rigueurs d'un climat sévère.

» Le sang versé sur le champ de bataille pour la défense de cette cause, qui est devenue aujourd'hui le gage du maintien de la légalité en Europe, aura certainement le résultat précieux pour l'avenir de réunir des nations faites pour s'apprécier, de cimenter leur alliance, que la sagesse des cabinets avait combinée, par des liens indissolubles; car la sympathie toute-puissante des peuples est l'alliance la plus naturelle et la plus légitime.

» Soyez persuadé que l'admiration que j'éprouve pour la bravoure guerrière et morale des héroïques soldats de la Crimée se communique aujourd'hui à tous les peuples que Dieu m'a confiés, et dorénavant nous ne pourrons faire de distinction entre aucun des soldats qui combattent pour la cause commune.

» Le monde entier a les yeux sur les enfants de ces grandes nations alliées qui combattent côte à côte pour la gloire de leur pays. Je ne doute pas que les mêmes soldats qui ont fait leurs preuves sous le valeureux général Canrobert, et qui continuent si brillamment sous votre commandement, n'obtiennent bientôt avec leurs frères d'armes, par une victoire définitive, les lauriers que mérite leur courage incomparable à surmonter tous les dangers, toutes les souffrances. Je suis fier de voir mes soldats associés à cette gloire pure et sainte.

» Je charge mon aide de camp général, Ethem-Pacha, de vous remettre cette lettre, et de porter à votre armée l'expression de ma gratitude. Le sentiment d'affection qu'éprouve pour eux mon cœur est d'autant plus vif, que la nation à laquelle ces braves soldats, dont les actions de valeur fixent l'attention générale, appartiennent, est la plus ancienne alliée de mon empire.

» Je prie Dieu de vous accorder les succès les plus glorieux, et de vous avoir en sa sainte et digne garde.

» Au palais de Tchéragan, le 12 schewal 1271. »

Le 5, la division Canrobert, dont l'effectif se monte à plus de six mille hommes, prend le service du corps de siége, en remplacement de la division Faucheux (ancienne division Mayran), considérablement affaiblie par ses pertes du mois de juin. Quelques remaniements ont eu lieu dans divers commandements : le général de division de la Motte-Rouge commande la 5ᵉ division du 2ᵉ corps; le général de brigade Duprat de la Roquette commande la 2ᵉ brigade de la 4ᵉ division du 1ᵉʳ corps; le général de brigade Latrille de Lorencez commande la 1ʳᵉ brigade de la 5ᵉ division du 2ᵉ corps; le général de brigade Manèque commande la 1ʳᵉ brigade de la 3ᵉ division du 2ᵉ corps; le général de brigade Sencier commande la 1ʳᵉ brigade de la 1ʳᵉ division du corps de réserve. Les généraux Duval, Cœur et de Marguenat rentrent en France.

Le lendemain, une centaine de volontaires russes et trois compagnies des chasseurs d'Okhotsk ravagent aux abords du mamelon Vert des logements inoccupés.

La secousse du 18 est déjà oubliée et le théâtre d'Inkermann a rallumé les deux lanternes de papier qui lui servent de lustre; avant que de prendre place sur les gradins en terre de l'amphithéâtre, chaque spectateur dépose son offrande dans un tronc qui se trouve à la porte et dont le produit est destiné à nos blessés.

Le choléra continue de sévir au camp, et, le 10, le lieutenant-colonel Vico, attaché à l'armée anglaise en qualité de commissaire-adjoint, succombe aux atteintes du fléau.

Le 11, la proclamation suivante du prince Gortschakoff, s'érigeant en Pierre l'Hermite, circule dans nos tranchées :

« Dans les temps des plus anciennes guerres des russes, des archiprêtres et d'autres ecclésiastiques de l'Église orthodoxe ont toujours béni nos troupes qui s'armaient pour la défense de la patrie. Cette bénédiction qu'appelait la présence des saintes images au milieu de nos régiments, était la source de tous nos succès contre l'ennemi du pays. Ainsi, l'image sainte et miraculeuse de la sainte Vierge, mère de Dieu, de Smolensk, a donné, par sa seule présence à l'armée, une suite de victoires à nos armes, et conduit nos soldats de Moscou à Paris.

» Maintenant, que tous nos compatriotes prient avec ferveur pour nous, Son Éminence le métropolite Philaret de Kijeff, à l'exemple des temps anciens, vient de bénir les troupes confiées à mon commandement en tirant des catacombes de

Kijeff la sainte et miraculeuse image qui représente l'ascension de la mère de Dieu, notre céleste intercesseur, et qui, dans les temps reculés, a été conférée par la mère de Dieu à ce temple comme gage de la protection éternelle qui est accordée à la Russie orthodoxe.

» Par disposition particulière de Dieu, l'arrivée de la sainte image a eu lieu simultanément avec celle de Sa Haute Éminence Innokenti, archevêque de Kherson et de Tauride, que les dangers de la guerre n'ont pas empêché d'aller visiter son troupeau et de bénir les troupes qui défendent Sévastopol avec tant d'héroïsme.

» Le 8 de ce mois, Sa Haute Éminence a, dans la ville assiégée, pendant que le canon de l'ennemi grondait, consacré par l'eau bénite les troupes venues de la garnison et des forts; elle les a bénies avec l'image sacrée, et elle leur a souhaité en paroles éloquentes des succès nouveaux et la victoire.

» Dans la ferme conviction que le cadeau remis à la ville de Sévastopol reproduit le saint et miraculeux tableau de l'ascension de la mère de Dieu, qui se trouve dans les catacombes de Kijeff, et que la bénédiction de nos archiprêtres sera pour nous le gage de nouveaux triomphes, raffermissons-nous, vaillants camarades, par la pensée que notre cause est juste, et que l'empereur et la patrie fondent sur votre héroïsme et votre inflexibilité un espoir justifié.

» *Le commandant en chef*, prince GORTSCHAKOFF. »

Le même jour, vers le soir, l'amiral Nakhimoff, adjoint au chef de la garnison pour la marine, gouverneur militaire de la ville et commandant du port de Sévastopol, a la tête emportée par un boulet, au moment où il examine nos travaux, du haut de la tour Malakoff. Un premier projectile venait de frapper à ses côtés un sac de sable, et refusant de s'éloigner comme on le lui conseillait, il avait dit :

— Ces français visent juste !

On peut retourner le compliment aux assiégés, car chaque fois qu'un imprudent aventure la moindre partie de son individu au-dessus des tranchées, il est assuré d'être touché par les tirailleurs russes. Le docteur du *Carlo Alberto* et un sous-officier français, pour avoir regardé par-dessus la parallèle, sont mortellement frappés d'une balle au front. Un touriste anglais, qui, voulant jouer un bon tour à l'ennemi, s'amuse à promener son chapeau sur le poing, le long de la crête de la gabionnade, reçoit une balle qui lui brise trois doigts, et meurt le soir du tétanos. Mais si la mort est l'hôte naturel du camp, il n'en est pas de même de la naissance; aussi le bivouac des anglais est-il étrangement et doublement surpris de s'éveiller aux vagissements d'un enfant nouveau-né, dont la mère est inscrite comme soldat sur les cadres de l'armée. C'est

une écossaise qui, pour suivre son mari, s'est enrôlée et lui a sauvé la vie à Inkermann. L'enfant est nommé par le régiment Almus-Inkermann, en commémoration des deux batailles auxquelles il a assisté, sans s'en douter.

Dans la nuit du 14 au 15, les russes tentent une attaque contre la gauche des ouvrages qui font face à Malakoff et dont la redoute Brancion forme le centre. Le lieutenant-colonel Grangette, du 49e de ligne, avec trois bataillons de son régiment et le 4e de chasseurs à pied en réserve, défend la gauche de la ligne, dont la droite est occupée par le lieutenant-colonel de Chabron, du 86e de ligne, avec un bataillon de son régiment et un bataillon du 91e. Quarante voltigeurs et deux cents hommes d'élite du 91e, sous les ordres du commandant Teillier, veillent dans une embuscade volante, à l'extrémité de la gabionnade. Le 1er bataillon du 100e se tient en réserve dans la parallèle, prêt à appuyer où besoin sera, et le ravin de Karabelnaïa recèle un bataillon de chacun des deux régiments de grenadiers de la garde impériale et deux cents travailleurs du 100e de ligne.

Il est une heure et demie du matin, une colonne de six bataillons sort du faubourg de Karabelnaïa et s'avance contre nos lignes. Les éclaireurs de la gabionnade volante, suivant leur consigne, se replient sur la parallèle et dénoncent l'ennemi. Celui-ci s'élance sur les tranchées en poussant des cris sauvages, mais écrasé par la fusillade et les boulets de deux de nos batteries, il se retire après une demi-heure d'assauts infructueux, emportant ses tués et ses blessés et laissant sur le terrain des armes, des objets d'équipement et cinq morts dont un officier. De notre côté, la division la Motte-Rouge qui est de service, durant ses vingt-quatre heures de garde, et en y comprenant ce combat, ne compte que vingt tués et quatre-vingt-quatorze blessés. La même nuit, une sortie contre les lignes anglaises échoue également.

Dans la nuit du 17, double sortie des assiégés, l'une simulée contre notre gauche, l'autre sérieuse, sur notre droite. Celle-ci, partie du petit Redan, vient attaquer à trois reprises nos embuscades défendues par une compagnie de grenadiers du 20e de ligne et un détachement des zouaves de la garde, auxquels se joignent les travailleurs du 52e de ligne et

les sapeurs du génie. Elle est par trois fois repoussée avec perte et se retire, en abandonnant plusieurs des siens sur le terrain. On estime que cette affaire coûte aux russes plusieurs centaines d'hommes hors de combat. Quant à nous, nous avons eu, dans les vingt-quatre heures, vingt-trois tués et soixante-dix-sept blessés; parmi ces derniers, on compte le colonel Adam, du 27e, le commandant du génie Boissonnet, et le lieutenant Chazotte, des zouaves de la garde.

Le 21, le général Simpson, confirmé dans son poste de commandant en chef, publie cet ordre du jour :

« Le général Simpson annonce à l'armée qu'il a eu l'honneur de recevoir de la reine, sa nomination au commandement en chef de l'armée en Crimée. Le lieutenant général, quoique profondément pénétré du sentiment de la responsabilité de sa position, est très-fier du haut et insigne honneur qui lui est fait, et de la confiance que met en lui sa souveraine. Il sera du devoir du lieutenant général de s'efforcer de suivre les traces de son grand prédécesseur, et il a foi dans l'appui des généraux, officiers et soldats, à l'effet de maintenir, dans toute leur intégrité, l'honneur et la discipline de cette noble armée.

» JAMES SIMPSON, *lieutenant général commandant.* »

Le 25, une nouvelle sortie est dirigée contre nos embuscades de droite. Elle se compose de cent vingt volontaires, d'une compagnie de chasseurs de Krémentschoug, de deux compagnies des chasseurs d'Alexopol, sous les ordres du capitaine Bratkowski. A deux heures du matin, cette colonne envahit les logements, mais elle est immédiatement expulsée par le capitaine du génie Lecocq, à la tête des travailleurs, et par deux compagnies des chasseurs de la garde et du 10e de ligne.

Des placards en gros caractères, affichés à Kamiesch, à Balaclava et à Kadi-Kéuï, défendent sous les peines les plus sévères de visiter les tranchées sans une permission spéciale des généraux en chef. Cette mesure est commandée par les fréquentes pérégrinations d'espions qui, affublés des uniformes alliés, se faufilent dans les campements et y observent ce qui se passe.

Le 30, les gardes de tranchée lancent des fusées à étoiles pareilles à celles qui ont donné le signal d'attaque contre le mamelon Vert et Ma-

lakoff; en même temps les tambours battent la charge; immédiatement des masses de russes s'agglomèrent derrière la tour Malakoff, croyant à un assaut, mais il n'en est rien, et nos batteries seules s'en prennent à leurs bataillons, qu'elles déciment.

Des décrets impériaux des 4, 17 et 29 août confirment les récompenses accordées pour le mois de juillet par le général en chef, et dont suit la liste :

Légion d'honneur.

OFFICIERS.

Etat-major du génie.

Tholer, chef de bat.

79e de ligne.

Lespinasse, capitaine.

Service de santé.

Boudier, médecin-major.

CHEVALIERS.

Etat-major.

Thierry, capitaine.
Hitschler, lieutenant.

Zouaves de la garde.

Martin, lieutenant.
Quéret, sergent.

Chass. à pied de la garde.

Boidot, lieutenant.

1er grenadiers de la garde.

Semaire, lieutenant.

1er voltigeurs de la garde.

Orlandini, sergent.

2e voltigeurs de la garde.

Jourdan, voltigeur.

1er de zouaves.

Sée, capitaine.
Delport, sergent.

3e de zouaves.

Carten, caporal.

10e de ligne.

Payelle, lieutenant.
Haas, fusilier.

19e de ligne.

Ferrand, lieutenant.

20e de ligne.

Honoré, grenadier.
Radiguet, fusilier.

74e de ligne.

De Négrier, capitaine.

95e de ligne.

D'Aigremont, sous-lieut.
De la Jallet, serg.-major.

97e de ligne.

Delapierre, capitaine.
Lecomte, lieutenant.

2e du génie.

De Lécluse, lieutenant.

3e du génie.

Vernier, sergent-major.

Service de santé.

Tassard, médecin-major
Campardon, id.

Administ. des hôpitaux.

Bourges, adjudant.

Médaille militaire :

Chass. à pied de la garde.

Eyl, chasseur.
Maurat, id.

1er de zouaves.

Caen, sergent-major.
Minary, id.
Oliot, caporal.
Mansuy, zouave.
Ehrlick, zouave.
Lagarrigue, id.

2e de zouaves.

Guibert, caporal.

3e de zouaves.

Ysiquel, zouave.

10e de ligne.

Cazaux, sergent-major.

28e de ligne.

Giraudet, fusilier.

29e de ligne.

Mahé, voltigeur.
Gazères, fusilier.

39e de ligne.

Lucien, fusilier.

54e de ligne.
Hugon, fusilier.

85e de ligne.
Manco, voltigeur.

91e de ligne.
Bonet, fusilier.

95e de ligne.
Simien, sergent.
Neyraud, sergent
Bars, fusilier.
Lacheretz, id.

97e de ligne.
Hussenot, sergent.
Schwel, voltigeur.

2e du génie.
Fourneau, sergent.
Rousselle, 1er sapeur.

3e du génie.
Miet, artificier.

Service de santé.
Barolle, infirm.-maj. serg.
Gavilloux. id.

Le 1er août, les ouvriers du génie commencent à disséminer sur toute la ligne d'attaque, en arrière des canons, deux cents batteries de mortiers à plaque. Dans la nuit de ce jour, deux mille russes essayent vainement de détruire les chevaux de frise qui barrent la route de Woronzoff; la fusillade des gardes de tranchée les rejette dans la place.

Le 4 août, le général Canrobert monte sur le vaisseau-courrier de Constantinople et quitte la Crimée, aux acclamations des troupes réunies sur le rivage. Le 26 juillet, le général Pélissier lui avait transmis ce passage d'une dépêche ministérielle reçue la veille :

« Dites au général Canrobert que l'Empereur, pour raison de santé, l'engage à revenir en France. »

Le général Canrobert, souffrant en effet d'une ophtalmie, répondit en ces termes et sur-le-champ :

« L'état de ma santé, quoique mauvais, ne peut encore paralyser mon activité. En acceptant ma rentrée en France pour cette cause, je donnerais à notre armée un mauvais exemple, et je me pique, mon général, de ne lui en avoir jamais donné que de bons. Si Sa Majesté l'Empereur, et vous, mon général, pensez que la dignité du commandement supérieur ait à souffrir de la modeste position qu'occupe ici celui qui fut pendant si longtemps le général en chef de notre immense armée, et si vous croyez que ma présence en France puisse être plus utile au service du pays et de l'Empereur, veuillez ordonner, et je m'inclinerai devant votre décision. »

Cette lettre fut transmise à Paris et reçut la réponse qui suit :

« L'Empereur ordonne au général Canrobert de venir prendre son service auprès de sa personne.

» *Maréchal* VAILLANT. »

Le général Mac-Mahon remplace le général Canrobert à la première division du 2e corps.

Le 5, on procède à un échange de prisonniers que signale un singulier épisode :

Un vieux soldat russe, à l'appel des hommes qui doivent le reconduire jusqu'aux lignes de la place, entend le nom de Béchu et se récrie en disant que ce nom est aussi le sien. Son homonyme lui réplique :

— Êtes-vous comme moi de Bazoches-les-Gallerandes, canton d'Outarville, département du Loiret ?

— Eh oui, mon garçon, d'où je présume que nous sommes un peu parents.

Des éclaircissements sont donnés de part et d'autre, et il en résulte que le hasard a rapproché l'oncle et le neveu. Celui-là, parti en 1812 avec la grande armée, a été fait prisonnier, envoyé en Sibérie, puis longtemps après évacué sur le midi de la Russie, où la levée extraordinaire est venue le chercher en 1854. Depuis quarante-trois ans sa famille le croyait mort.

Le 6, le général Pélissier communique à l'armée une dépêche télégraphique qui lui arrive de Paris.

« Par décret du 4 août, les campagnes compteront double pour l'armée d'Orient.

» L'Empereur s'occupe d'une mesure en vertu de laquelle les pensions des veuves des officiers et des soldats qui succombent à l'ennemi seront beaucoup améliorées. »

« SOLDATS !

» Au milieu des vœux ardents que forme pour vous votre patrie, en présence de l'intérêt immense que le monde civilisé apporte à la grande mission des armées alliées, ces preuves nouvelles de la sollicitude incessante de l'Empereur pour son armée d'Orient, fortifieront encore votre persévérant courage dans ces travaux glorieux, qui vous acheminent chaque jour vers un prochain succès. »

Le mouvement des troupes sur Sévastopol continue ; les 4e et 5e divisions d'infanterie y arrivent successivement, et ces forces nouvelles suggèrent au prince Gortschakoff un projet d'attaque sur la vallée de la Tchernaïa, qu'il veut essayer de reconquérir, et où nous sommes établis de la manière suivante :

La division de cavalerie du général d'Allonville, à l'entrée de la vallée de Baïdar ; une division turque sur le mamelon d'Alson, dépendant du pâté montueux de Balaclava ; l'armée piémontaise sur la montagne de Hasford ; sur les monts Fédiukines, la division Faucheux, composée de la brigade Manèque (19e bataillon de chasseurs à pied, 2e zouaves, 4e infanterie de marine), et de la brigade de Failly (95e et 97e de ligne) ; la division Herbillon, composée de la brigade Marguenat (14e bataillon de chasseurs à pied, 47e et 52e de ligne), et de la brigade Cler (63e et 73e de ligne) ; la division Camou, composée de la brigade Wimpffen (tirailleurs algériens, 3e zouaves, 50e de ligne), et de la brigade Vergé (3e bataillon de chasseurs à pied, 6e et 82e de ligne). Huit batteries d'artillerie sont annexées à ces diverses divisions. Dans la plaine de Balaclava, bivouaque la division de cavalerie du général Morris (quatre régiments de chasseurs d'Afrique). Les zouaves et les chasseurs occupent les mamelons les plus rapprochés du pont de Traktir (de l'Auberge) qui sert de communication entre Balaclava et Simphéropol.

Le général Herbillon, commandant supérieur des troupes sur la Tchernaïa, reçoit du général d'Allonville une dépêche télégraphique, qui lui dénonce un fort mouvement de l'ennemi sur la gauche du corps d'armée, et donne des ordres en conséquence. A la nuit, six divisions d'infanterie russe appuyées par trois divisions de cavalerie et cent soixante pièces de canon, descendent les versants de Mackensie et du haut Schouliou et se rangent sur la droite de la rivière. A quatre heures du matin, les batteries de position ouvrent leur feu contre les avant-postes piémontais ; la dix-septième division, sous les ordres du lieutenant général Liprandi, envahit l'épaulement. Les *bersaglieri* soutiennent la réputation d'excellents tireurs qu'ils ont conquise dans la campagne d'Italie et tuent les artilleurs russes sur leurs pièces. Pendant ce temps, le général Read, avec les 7e et 8e divisions, traverse le pont de

Traktir; ses soldats improvisent des passages à l'aide de ponts volants, de planches, d'échelles, et, protégés par le brouillard, atteignent l'autre rive; ils commencent à gravir les monts Fédiukines. Le général de Failly est chargé de la défense de ce point. A droite et à gauche du pont, il a disposé les batteries des capitaines Vautré et de Sailly; le 73e arrive au pas de course, le général Cler amène deux bataillons du 62e et un du 73e sur le mamelon de droite où combattent deux compagnies du 2e zouaves et un fort détachement du 19e bataillon de chasseurs à pied; la brigade de Failly s'est complétée, et ce général, s'élance au premier rang et charge les russes avec une telle impétuosité qu'il les refoule au delà du pont. Le détachement qui gravit les pentes en face de la rivière se trouve inopinément en face des trois bataillons du général Cler que lui masquaient les ondulations du sol; la fusillade qu'il reçoit presque à bout portant désorganise ses rangs, et l'arrivée du 2e zouaves précipite sa retraite.

La 5e et la 17e division rallient les troupes du général Read, qui, mortellement frappé, ainsi que son chef d'état-major le général de Weimarn, est remplacé par le prince Gortschakoff, et se ruent de nouveau sur le pont. Sept batteries établies par le colonel Forgeot sur le front de notre ligne foudroient les assaillants. Le général en chef accourt avec la division Levaillant du 1er corps, la division Dulac, du 2e, la garde impériale et six bataillons turcs commandés par Sefer-Pacha, mais déjà le colonel Danner, avec le 95e, le général de Failly avec le 97e et le général Cler avec le 2e zouaves ont rejeté l'ennemi de l'autre côté de la rivière. Alors, la 17e division russe, renforcée du régiment d'Odessa, se porte sur l'extrême droite des lignes françaises, où la deuxième division piémontaise, sous les ordres du général Trotti, les accueille par un feu persistant et nourri. Le général Montevecchio, de l'armée sarde, tombe grièvement blessé d'une balle au thorax. La colonne gravit le plateau, malgré l'énergique défense du général Trotti; arrivée au sommet, elle y rencontre deux bataillons du général Cler qui l'attaquent à la baïonnette et la refoulent sur le canal. A l'extrême gauche, la 7e division russe, après avoir passé le canal, est assaillie à la fois par le 50e, le 82e de ligne et le 3e zouaves de la division Camou, qui la repoussent

vigoureusement. Battu sur les trois points, le général Gortschakoff fait sonner la retraite ; au moment où les colonnes se déploient dans la plaine de la Tchernaïa, opérant leur mouvement rétrograde, le général baron Wrewsky, aide de camp du général en chef, est coupé en deux par un boulet de canon. A trois heures, le dernier russe a disparu de la route de Mackensie. La rivière est encombrée de cadavres et d'armes brisées ; des flaques de sang marbrent de tous côtés le gravier des rives. Deux jours de suspension d'armes suffisent à peine à l'inhumation des morts.

La perte des russes s'élève à trois mille trois cent vingt-neuf morts et seize cent soixante-quatre blessés entrés aux ambulances des alliés. Dans ce dernier chiffre figurent trente-huit officiers. On ignore le nombre des blessés emmenés par l'ennemi.

La perte des français comprend en tués : deux officiers supérieurs, les commandants Darbois et Alpy, dix neuf officiers subalternes, cent soixante-douze sous-officiers et soldats ; en blessés, huit officiers supérieurs, cinquante-trois officiers subalternes, onze cent soixante-trois sous-officiers et soldats ; en disparus, cent quarante-six sous-officiers et soldats.

La perte des sardes est de deux cent cinquante hommes hors de combat.

La victoire de la Tchernaïa est annoncée à l'armée par la proclamation suivante :

« SOLDATS,

» Dans la journée du 16 août, vous avez vaillamment combattu, et vous avez puni l'armée russe de son aventureuse tentative contre nos positions de la Tchernaïa. Pour avoir été remportée le lendemain de la Saint-Napoléon, votre victoire n'en célèbre pas moins dignement la fête de votre Empereur. Rien ne pouvait être plus agréable à son grand cœur que le laurier dont vous avez de nouveau décoré vos aigles.

» Cinq divisions d'infanterie russe, soutenues par une artillerie nombreuse et des masses considérables de cavalerie, et présentant un effectif de soixante mille hommes, ont fait effort contre vos lignes. L'ennemi comptait vous en chasser et vous refouler sur le plateau de Chersonèse. Vous avez confondu ses présomptueuses espérances ; il a échoué sur tout son front d'attaque, et les sardes, à votre droite, se sont montrés vos dignes émules. Le pont de Traktir a été le théâtre d'une lutte héroïque qui couvre de gloire les braves régiments qui l'ont soutenue.

» Cette affaire, où les russes ont perdu plus de six mille hommes, plusieurs généraux, et laissé entre nos mains plus de deux mille deux cents blessés ou prisonniers, et leur matériel, préparé de longue main pour le passage de la rivière, fait le plus grand honneur au général Herbillon, qui commandait les lignes de la Tchernaïa, et à sa division. Les divisions Camou et Faucheux ont été à la hauteur de leur vieille réputation. Les généraux de brigade, de Failly surtout, Cler et Wimpffen, les colonels Douay, Polhes, Danner et Castagny, ont droit à la reconnaissance de l'armée.

» Je ne puis nommer ici tous les émules de leur valeur ; mais je dois signaler particulièrement l'habile direction que le colonel Forgeot a imprimée à nos énergiques canonniers, la brillante conduite de l'artillerie de la garde impériale et des divisions. Une batterie de position anglaise, du sommet qui domine Tchorgounn, nous a puissamment aidés à décider le mouvement de retraite de l'ennemi, sans engager nos réserves. Les turcs, débarrassés d'une fausse attaque, nous ont apporté l'appui de six bataillons et d'une batterie. La cavalerie anglaise était prête, avec des escadrons sardes, à seconder les braves chasseurs d'Afrique du général Morris, si la poursuite de l'ennemi eût pu ajouter utilement au succès. Mais je n'ai pas perdu de vue notre grande entreprise, et j'ai voulu ménager notre sang, après avoir obtenu un résultat qui consacre une fois de plus notre supériorité sur cette infanterie si vantée, qui vous présage de nouvelles victoires, et augmente vos droits à la reconnaissance du pays.

» Au grand quartier général, devant Sévastopol, le 17 août 1855.

» *Le général en chef*, A. PÉLISSIER. »

Trois jours après, l'Empereur adresse la lettre suivante au général en chef de l'armée d'Orient :

« GÉNÉRAL,

» La nouvelle victoire remportée sur la Tchernaïa prouve, pour la troisième fois depuis le début de la guerre, la supériorité des armées alliées sur l'ennemi lorsqu'il est en rase campagne; mais si elle fait honneur au courage des troupes, elle ne témoigne pas moins des bonnes dispositions que vous aviez prises. Adressez mes félicitations à l'armée, et recevez-les aussi pour votre part. Dites à ces braves soldats, qui depuis plus d'un an ont supporté des fatigues inouïes, que le terme de leurs épreuves n'est pas éloigné. Sévastopol, je l'espère, tombera bientôt sous leurs coups; et l'événement fût-il retardé, l'armée russe, je le sais par des renseignements qui paraissent positifs, ne pourrait plus pendant l'hiver soutenir la lutte dans la Crimée. Cette gloire acquise en Orient a ému vos compagnons d'armes en France; ils brûlent tous de partager vos dangers. Aussi, dans le double but de répondre à leur noble désir et de procurer du repos à ceux qui ont déjà tant fait, j'ai donné des ordres au ministre de la guerre, afin que tous les régiments restés en France aillent au fur et à mesure remplacer en Orient ceux qui rentreraient. Vous savez, général, combien j'ai gémi d'être retenu loin de cette armée qui ajoutait encore à l'éclat de nos aigles; mais aujourd'hui mes regrets diminuent, puisque vous me faites entrevoir le succès prochain et décisif qui doit couronner tant d'héroïques efforts.

» Sur ce, général, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

» Écrit au palais de Saint-Cloud, le 20 août 1855.

» NAPOLÉON. »

Dans cette affaire du pont de Traktir, nos soldats ont remarqué et applaudi l'entrain des troupes sardes ; les *bersaglieri* surtout rivalisent d'audace avec nos zouaves et nos chasseurs à pied, et l'on ne saurait trop louer la bravoure des clairons de ce régiment qui, sonnant la charge de la main gauche, manient de la droite leur carabine à baïonnette avec une merveilleuse dextérité.

— Il faut convenir que vous n'êtes pas manchots ! dit à l'un d'eux un sergent de chasseurs à pied, la musique et la contredanse, tout ça marche ensemble; vous aimez donc furieusement le bal?

— C'est que, voyez-vous, nous nous figurions être aux prises avec les autrichiens, répond le clairon.

— Et ce n'était que les autres chiens ! histoire de rire et de se déboutonner d'un calembour. N'importe, nous vous rendrons la pareille, à l'occasion. Entre amis, un coup de main ça se prête et ça se rend, c'est pas comme un écu de cent sous.

Le 17 août, les alliés recommencent à bombarder la place, et ce, sans interruption jusqu'à la fin du mois.

Dix jours avant la victoire de Traktir, sur un autre point de son territoire, la Russie a subi un violent échec, par le fait des flottes alliées dans la Baltique. Le 6 août, l'escadre anglo-française s'est embossée devant Sweaborg, et a construit, à l'aide de marins débarqués, un épaulement de vingt mètres de long, de cinq mètres cinquante centimètres de largeur à la base, et de deux mètres de hauteur sur l'îlot Abraham, à deux mille deux cents mètres des forts russes. Derrière cet épaulement, on a abrité une batterie de trois mortiers de vingt-sept centimètres et un dépôt de poudre enfermé dans une déchirure de granit et recouvert d'un blindage à l'épreuve de la bombe. Puis, les chaloupes se sont dispersées en demi-cercle, les bombardes françaises occupant le centre. Le 7, le bombardement a commencé à sept heures vingt minutes du soir et n'a cessé que le 11, à la pointe du jour. Les alliés n'ont perdu qu'un seul homme, un matelot anglais. Les russes ont relevé

soixante morts et cent quatre-vingt-dix-huit blessés. Deux poudrières, deux magasins de bombes, un magasin de chanvre et de filin, deux magasins de blés et de farines, un magasin de goudron, le dépôt des médicaments de l'armée, dix-sept habitations particulières, la maison du général gouverneur et sa chancellerie, dix-huit navires et les quais en granit ont été incendiés et détruits par nos projectiles. La perte totale en établissements militaires, munitions, approvisionnements, bois de chauffage, etc., est estimée à vingt-cinq millions.

Voici le tableau des récompenses accordées dans le mois d'août et confirmées par décret impérial du 11 août :

Légion d'honneur :

GRANDS OFFICIERS.

De Salles, gén. de division.
Levaillant, id.

COMMANDEURS.

Le Bœuf, gén. de brigade.
Lafont de Villiers, id.

Intendance militaire.

Angot, intendant.

Flotte.

Bouet, capitaine de vaiss.
Baisset, id.

Infanterie de marine.

Bertin, colonel.

OFFICIERS.

Etat-major du génie.

De Chappedelaine, lieut.-col.
Pouzols, chef de bat.
Boissonnet, id.

Flotte.

Le Couriault, cap. de frég.
Lévêque, id.
Baillou, lieut. de vaisseau.
Giovanetti, lieut. de vaiss.

CHEVALIERS.

Sapeurs-pompiers.

Poteau, capitaine.

2e *de zouaves.*

Michaud, caporal.

20e *de ligne.*

Courty, capitaine adj.-major
Dufau, capitaine.
Blouzon, lieutenant.

49e *de ligne.*

Stique, lieutenant.

52e *de ligne.*

Dufour, lieutenant.
Desroziers, sergent.

80e *de ligne.*

Collin, caporal.

86e *de ligne.*

Ragot, lieutenant.

91e *de ligne.*

Grandvallet, cap. adj.-maj.

4e *hussards.*

Dugon, lieutenant.

6e *dragons.*

Guénot, lieutenant.

Etat-major du génie.

Segrétain, capitaine.

1er *rég. du génie.*

Laloy, sous-lieut.

2e *rég. du génie.*

Chevalier, sergent.

Service de santé.

Valette, médec.-major.
Pégat, id.

Subsistances.

Stéfani, off. d'administrat.

Flotte.

Giost, lieutenant de vaiss.
De Freycinet, id.
Léonec, id.
Riondet, id.
Grandin, id.
Goux, id.
Bayot, enseigne.
Coutessouze, id.
Japhet, aspirant.

Aumônerie.

Nicolas, aumônier.

Armuriers.

Pomet, 1er maître.

Canonniers.

Pomelec, 2e maître.

Équipages.

Belloc, matelot.

4e d'infanterie de marine.

Japhet, chirurgien.

Commissariat.

Hiriart, aide-commissaire.

Médaille militaire:

Zouaves de la garde.

Grimaud, caporal.
Bacque, zouave.
Giraud, id.

2e grenadiers de la garde.

Caillot, sergent.

Gendarmerie.

Bure, gendarme.

1er bat. de chasseurs à pied.

Dubourg, chasseur.
David, clairon.

17e bat. de chasseurs à pied.

Vignier, chasseur.

3e de zouaves.

Brancourt, zouave.

6e de ligne.

Schall, grenadier.

7e de ligne.

Guyader, voltigeur.

20e de ligne.

Mercadié, sergent.
Halzelvandre, caporal.
Laurent, grenadier.
Brenger, id.

21e de ligne.

Schirmann, fusilier.

28e de ligne.

Degert, fusilier.
Dérameaux, id.
Lefrançois, id.

46e de ligne.

Miesse, fusilier.
Persieux, id.
Capaillère, id.

50e de ligne.

Deplagne, voltigeur.

52e de ligne.

Pezet, sergent.
Bertoin, caporal.

61e de ligne.

Fresne, sergent.

85e de ligne.

Verne, caporal.
Keravec, id.
Passaqui, voltigeur.
Bourgoin, id.

86e de ligne.

Gascon, sergent.

91e de ligne.

Jeunehomme, caporal.
Madlen, grenadier.
Lecallonac, voltigeur.
Beroncle, fusilier.

3e rég. d'artillerie.

Reff, brigadier.

1er rég. du génie.

Lambermont, cap.-tourneur.
Calendris, maître ouvrier.
Dummil, 1er sapeur.
Dautremont, 2e sapeur.

2e rég. du génie.

Buroque, sergent.
Vantroyen, id.
Demarest, maître ouvrier.
Desgranchamps, 2e sapeur.

3e rég. du génie.

Granade, sergent.
Chamard, 2e sapeur.
Gueidon, id.

6e dragons.

Bernier, mar.-des-logis.

4e chasseurs d'Afrique.

Meuthen, maréchal-des-log.
Hervo, chasseur.

Les deux mois dont nous venons de tracer l'histoire rapidement n'ont rien changé aux tergiversations diplomatiques des cabinets de Vienne et de Berlin, mais un grand événement les a signalés en France, nous voulons parler du voyage de la reine d'Angleterre. Rien n'est plus propre à consacrer la cordiale entente des deux pays que ce rapproche-

ment intime de leurs gouvernants qui unit fraternellement la lance de Saint-Michel au bouclier de Saint-Georges ; aussi la souveraine du Royaume-Uni est-elle accueillie partout avec un enthousiasme chaleureux et sincère.

CHAPITRE XV.

Conférence secrète au quartier du général Bosquet. — Ordres du jour des généraux Bosquet, de Salles et Mac-Mahon. — Journée du 8 septembre. — Pertes des armées alliées. — Pertes des russes. — Sévastopol est à nous. — Ordre du jour du général Pélissier. — Récompenses. — Épisodes. — Dépêche de l'Empereur. — Lettre du Sultan. — Matériel trouvé dans Sévastopol. — Situation des russes. — Combat de Kougbil. — Razzia du 2 novembre à Eupatoria. — Bombardement de Kinburn. — Combat de Tangarog. — Mort de l'amiral Bruat. — Voyage d'Alexandre II en Crimée. — Destruction de Sévastopol. — Combat du 8 décembre. — Prise de Kars. — Traité avec la Suède. — La diplomatie. — Le congrès de Paris. — Traité de paix. — Conclusion.

(Septembre 1855 à Avril 1856.)

Le 3 septembre, le général Pélissier réunit en conseil de guerre les généraux Niel, Bosquet, Thiry, Martimprey, Frossard et sir Harry Jones ; des explications fournies par le génie et l'artillerie, il résulte que nos approches sont à vingt-cinq mètres de la place et que nous n'avons plus de munitions que pour une semaine : il est donc urgent de se hâter, d'autant que notre voisinage des ouvrages ennemis nous coûte cent cinquante hommes en moyenne par jour. Ainsi que l'a démontré le général Niel, Malakoff est le point vulnérable ; la prise de ce bastion doit nous livrer le faubourg et la ville par suite. La discussion est donc ouverte sur la fixation du jour de l'assaut ; à l'unanimité, on décide qu'il aura lieu le 8 et que l'artillerie ouvrira son feu, le 5, sur tous les

points. Notre armement total se compose de six cent vingt-sept pièces réparties dans soixante-douze batteries, dix-neuf contre le bastion du Mât, dix-neuf contre le bastion Central, treize contre la Quarantaine, trente-quatre contre Malakoff, quatre dans les redoutes du 5 novembre et Canrobert. L'armement des attaques anglaises comprend cent soixante-dix-neuf pièces dans trente-deux batteries, dix-sept à droite et quinze à gauche.

Le 5, les huit cent six bouches à feu tonnent à la fois contre Sévastopol ; un statisticien russe estime que les alliés lancent dans cette journée et dans la nuit suivante soixante-dix mille boulets et seize mille bombes et obus. Le vaisseau russe à deux ponts *le Marian*, mouillé dans la rade, est incendié par une bombe et brûle pendant deux heures, projetant sur nos camps une lueur rougeâtre ; nos projectiles sèment partout la ruine et la mort ; de l'aveu même du prince Gortschakoff, quatre officiers supérieurs, quarante-sept officiers subalternes et trois mille neuf cent dix-sept hommes, sans compter les artilleurs tués dans les batteries, sont mis hors de combat du 5 au 8.

Le 7, la brigade Wimpffen quitte la Tchernaïa et prend le service des tranchées, afin d'assurer aux troupes d'attaque une nuit de repos. A une heure, le général Bosquet convoque les généraux de division et de brigade et les généraux du génie et de l'artillerie de son corps d'armée pour leur annoncer que l'assaut sera donné le lendemain à midi, et leur communiquer son plan d'attaque, en leur recommandant sur ces deux points une discrétion absolue. Le 8, au matin, le général de Cissey fait relever par six bataillons d'avant-garde la brigade Wimpffen, en même temps que le génie allume, en avant de nos cheminements, trois fourneaux chargés de 1,500 kilogrammes de poudre pour rompre les galeries souterraines des mineurs russes, sous le terrain que nos troupes doivent occuper. A huit heures, tous les régiments désignés pour l'assaut prennent les armes et on leur communique les ordres du jour suivants :

« SOLDATS DU 2e CORPS ET DE LA RÉSERVE,

» Le 7 juin, vous avez eu l'honneur de porter fièrement les premiers coups droit au cœur de l'armée russe. Le 16 août, vous infligiez, sur la Tchernaïa, la

plus honteuse humiliation à ses troupes de secours. Aujourd'hui, c'est le coup de grâce, le coup mortel que vous allez frapper de cette main ferme, si connue de l'ennemi, en lui enlevant sa ligne de défense de Malakoff, pendant que nos camarades de l'armée anglaise et du 1er corps commenceront l'assaut au grand Redan et au bastion Central.

» C'est un assaut général, armée contre armée; c'est une immense et mémorable victoire dont il s'agit de couronner les jeunes aigles de la France. En avant donc, enfants! A nous Malakoff et Sévastopol! et vive l'Empereur!

» *Général* BOSQUET. »

« SOLDATS DU 1er CORPS,

» Le jour si impatiemment demandé par vous est arrivé. Dans quelques heures vous franchirez les remparts au pied desquels vous avez acquis tant de gloire! Dans quelques heures vous aborderez ces russes, qui ont toujours fui devant vos baïonnettes. Animés par le souvenir de vos ancêtres, inspirés par la grande âme de notre général en chef, marchez donc avec confiance; élevez les aigles immortelles que notre glorieux Empereur vous a rendues; que le russe tremble en nous entendant crier : Vive l'Empereur! Que ce soir la France, reconnaissante, inscrive avec orgueil sur l'arc de ses victoires le nom d'une nouvelle et héroïque bataille, à côté des noms mémorables d'Austerlitz, d'Iéna et de la Moskowa!

» *Général* DE SALLES. »

« SOLDATS DE LA 1re DIVISION ET ZOUAVES DE LA GARDE,

» Vous allez enfin quitter nos parallèles pour attaquer l'ennemi corps à corps. Dans cette journée décisive, le général vous a confié le rôle le plus important : l'enlèvement du redan de Malakoff, clef de Sévastopol.

» Soldats! toute l'armée a les yeux sur vous, et vos drapeaux, plantés sur les remparts de cette citadelle, doivent répondre au signal donné pour l'assaut général.

» Vingt mille anglais et vingt mille français à gauche vous prêteront leur appui en se jetant sur ce côté de la place.

» Zouaves, chasseurs à pied, soldats des 7e, 20e et et 27e de ligne, votre bravoure répond du succès qui doit immortaliser les numéros de vos régiments.

» Dans quelques heures, l'Empereur apprendra à la France ce que peuvent faire les soldats de l'Alma et d'Inkermann.

» Je vous donnerai le signal par le cri : Vive l'Empereur! Notre mot de ralliement sera : Honneur et patrie!

» *Général* MAC MAHON. »

Tel est, d'après les dépêches du général Pélissier, le plan d'attaque adopté par les chefs des armées alliées :

« L'ennemi devait être abordé sur les points principaux de sa vaste enceinte, afin de l'empêcher de diriger toutes ses réserves contre une attaque et de lui donner des inquiétudes sur la ville où aboutit le point par lequel il pouvait faire sa retraite. Le général de Salles avec le 1er corps renforcé d'une brigade sarde, dont

le général de la Marmora m'avait offert le concours, devait, à gauche, attaquer la ville; au centre, les anglais devaient s'emparer du grand Redan; enfin, à notre droite, le général Bosquet devait attaquer Malakoff et le petit redan du Carénage (bastion n° 2 des russes), points saillants de l'enceinte Karabelnaïa.

» Les dispositions suivantes avaient été prises sur chacune de ces attaques. A la gauche, la division Levaillant (2e du 1er corps; brigade Coustou : 9e bataillon de chasseurs à pied, commandant Rogié; 21e de ligne, lieutenant-colonel Villeret; 42e de ligne, lieutenant-colonel de Mallet; brigade Trochu : 46e de ligne, lieutenant-colonel Lebanneur; 80e de ligne, colonel Laterrade), chargée de l'attaque du bastion Central et de ses lunettes, était placée dans les parallèles les plus avancées. A sa droite était la division d'Autemarre (brigade Niol : 5e bataillon de chasseurs à pied, commandant Garnier; 19e de ligne, colonel Guignard ; 26e de ligne, colonel de Sorbiers; brigade Breton : 39e de ligne, colonel Comignan; 74e de ligne, colonel Guyot de Lespart), qui devait pénétrer sur les traces de la division Levaillant et s'emparer de la gorge du bastion du Mât et des batteries qui y ont été élevées. La brigade sarde du général Cialdini, placée à côté de la division d'Autemarre, devait attaquer le flanc droit du même bastion. Enfin la division Bouat (4e du 1er corps, général Lefèvre : 10e chasseurs à pied, commandant Guiomard; 18e de ligne, colonel Dantin; 19e de ligne, colonel Grenier; 2e brigade, général de la Roquette: 14e de ligne, colonel Négrier; 43e de ligne, colonel Broutta) et la division Paté (3e du 1er corps; brigade Beuret : 6e bataillon de chasseurs à pied, commandant Fermier de la Prévotais; 28e de ligne, colonel Lartigues; 98e de ligne, colonel Conseil-Dumesnil; brigade Bazaine : 1er régiment de la légion étrangère, lieutenant-colonel Martenot de Cordoue; 2e régiment de la légion étrangère, colonel de Chabrières), servaient de réserve à la division Levaillant : de plus, et pour parer de ce côté aux éventualités qui pouvaient se produire, j'avais fait venir de Kamiesch et mis sous les ordres du général de Salles les 30e et 35e de ligne, qui avaient été placés à l'extrême gauche et assuraient fortement de ce côté la possession de nos lignes.

» Devant Karabelnaïa, ainsi que je l'ai déjà dit, notre attaque devait se faire sur trois directions : à gauche, sur Malakoff et son réduit; à droite, sur le petit redan du Carénage; et au centre, sur la courtine qui unit ces deux ouvrages. Le système de Malakoff était évidemment le point le plus important de l'enceinte; sa prise devait entraîner forcément la ruine successive des défenses de la place, et j'avais ajouté aux troupes dont disposait déjà le général Bosquet toute l'infanterie de la garde impériale.

» L'attaque de gauche sur Malakoff était confiée au général de Mac-Mahon (1re division du 2e corps) : 1re brigade, colonel Decaen : 1er zouaves, colonel Colineau, et 7e de ligne, colonel Decaen; 2e brigade, général Vinoy : 1er bataillon de chasseurs à pied, commandant Gambier: 20e de ligne, colonel Orianne; 27e de ligne, colonel Adam, qui avait en réserve la brigade Wimpfen; 3e de zouaves, colonel Polhès; 50e de ligne, lieutenant-colonel Nicolas, et tirailleurs algériens, colonel Rose, tirée de la division Camou, et les deux bataillons de zouaves de la garde, colonel Jannin.

» L'attaque de droite sur le Redan était confiée au général Dulac (brigade Saint-Pol) : 17e chasseurs à pied, commandant de Férussac; 57e de ligne, colonel Dupuis; 85e de ligne, colonel Javel; 2e brigade, général Bisson; 10e de ligne, commandant de Lacontrie; 61e de ligne, colonel de Taxis, ayant en réserve la brigade Marolles; 15e de ligne colonel Guérin; 96e de ligne, colonel Malherbe, de la division d'Aurelles, et le bataillon de chasseurs à pied de la garde, commandant Cor-



Imprimé par J. Best.

Les Clairons sardes.

nuller de Lucinière. Enfin le général de la Motte-Rouge (brigade du général Bourbaki : 4e chasseurs à pied, commandant Clinchant; 86e de ligne, colonel Berthier; 100e de ligne, colonel Mathieu; 2e brigade, colonel Picard : 91e de ligne, colonel Picard; 49e de ligne, colonel Kerguern) commandait l'attaque du centre par le milieu de la courtine, ayant en réserve les voltigeurs (colonels Montéra et Douay) et les grenadiers (colonels Blanchard et Dalton) de la garde, sous les ordres directs du général de division de la garde Mellinet, ayant sous lui les généraux de brigade de Pontevès et de Failly.

» Pour le placement de ces troupes, nos tranchées avaient été décomposées en trois quartiers, dont chacun devait contenir dans sa partie avancée la presque totalité de la division d'attaque, et les réserves devaient trouver place tant dans les anciennes tranchées, bien calculées pour les contenir, que dans les ravins de Karabelnaïa et du Carénage. Il était essentiel pour mieux tromper l'ennemi que le rassemblement de toutes ces troupes pût se faire sans être éventé; aussi toutes les lignes de communication conduisant à nos places d'armes avancées avaient-elles été suivies avec grand soin, et, partout où l'on pouvait être vu, les crêtes couvrantes avaient été assez relevées pour donner un défilement suffisant.

» Aux attaques de gauche comme à celles de droite, des détachements du génie et de l'artillerie, munis d'outils, étaient désignés pour être placés en tête de chaque colonne d'attaque. Les sapeurs du génie devaient, avec les auxiliaires d'avant-garde de chaque attaque, être prêts à jeter des ponts, dont ils avaient appris la manœuvre et dont les matériaux étaient disposés à l'avance en première ligne. Les canonniers devaient être munis de tout ce qui est nécessaire, marteaux, égorgeoirs, étoupilles, etc., pour être prêts à enclouer ou désenclouer les pièces, selon le cas, et retourner, si cela était possible, contre l'ennemi, celles que nous aurions conquises. De plus, dans les premiers bataillons de chaque attaque, un certain nombre d'hommes devaient être munis d'outils à manche court pouvant se porter au ceinturon de cartouchière, pour ouvrir des passages, combler les fossés, retourner les traverses, accomplir, en un mot, les travaux urgents et si importants du premier moment.

» En outre, des réserves de batteries de campagne avaient été préparées de manière à pouvoir rapidement venir prendre part à l'action. Aux attaques de gauche, une batterie de campagne devait être placée dans une carrière voisine de l'enceinte, avec ses chevaux à portée, ses canonniers pourvus de bricoles pour en déboucher au besoin; deux autres batteries de la première division devaient se tenir au Clocheton; enfin une quatrième devait se porter à l'extrême gauche du lazaret. Aux attaques de droite, une réserve de vingt-quatre bouches à feu de campagne devait être placée, savoir : douze bouches à feu divisionnaires à l'ancienne batterie de Lancastre, et douze bouches à feu de la garde à la redoute Victoria. Des travailleurs postés sur des points désignés devaient, au moment opportun, préparer les voies à cette artillerie.

» Afin d'être prêt à tout événement, la 1re brigade de la division d'Aurelle était postée de manière à repousser, avec l'aide des batteries et des redoutes existant dans cette direction, toute entreprise de l'ennemi sur les contre-forts d'Inkermann.

» Du côté de nos lignes, le général Herbillon avait l'ordre de faire garnir les positions de la Tchernaïa en faisant prendre les armes à son infanterie, monter à cheval sa cavalerie, et atteler son artillerie à l'heure fixée pour l'attaque. J'avais en outre fait descendre près de lui la brigade de cuirassiers du général de Forton. Le général de la Marmora était prévenu de ces dispositions. Quant au général d'Allonville, il devait, dans la nuit du 7 au 8, se replier de la vallée de Baïdar pour

venir prendre, près du pont de Kreutzen, une position de concentration avantageuse pour le cas où l'armée de secours aurait voulu nous menacer à l'extérieur. »

A dix heures, le général Bosquet vient au poste de combat qu'il s'est choisi dans la 6e parallèle, et le général en chef, avec les généraux Niel, Thiry et Martimprey, se rend à la redoute Brancion, où est établi son quartier-général. Les montres ont été réglées sur celle du général Pélissier ; à midi les trois colonnes doivent s'élancer simultanément à l'assaut.

Les chefs d'attaque, le regard sur le cadran, suivent impatiemment l'aiguille dans sa lente évolution ; enfin elle marque midi, et chaque général bondit sur la crête des talus, au cri de : Vive l'Empereur ! mille fois répété par les troupes. La première brigade de la division Mac-Mahon, le 1er de zouaves en tête, suivi du 7e de ligne et flanqué du 4e chasseurs à pied, se précipite sur la face gauche et le saillant de Malakoff ; un fossé de cinq mètres de profondeur protége cet ouvrage, les zouaves et les chasseurs à pied y roulent plutôt qu'ils n'y descendent; puis de là, bondissant comme des panthères, ils escaladent une escarpe de vingt pieds de haut, et se dressent sur les parapets, où le sous-officier Eugène Libaut, du 1er régiment de zouaves, plante l'étendard de la 1re division, que le général Mac-Mahon lui a remis en lui disant :

— Partez ! c'est le drapeau du signal.

L'intérieur de Malakoff est hérissé de traverses et de blindages formant autant de fortifications séparées que les russes défendent pied à pied, leurs officiers en tête ; mais l'incroyable puissance de notre élan les balaie comme des fétus sur l'aire, et ceux qui restent sont morts criblés de blessures, ayant usé leur dernier souffle en une suprême résistance à laquelle il ne manque, pour être complétement admirable, que la légitimité du but poursuivi. Nous sommes maîtres de l'ouvrage, et les tirailleurs algériens ferment, avec les sapeurs du génie, l'unique issue conservée par les russes.

Le général la Motte-Rouge franchit au même instant, avec sa division, la Grande Courtine, s'empare de la batterie de six pièces qui flanque Malakoff et se jette sur la seconde enceinte, où nos morts s'a-

moncèlent sur les cadavres russes, mais qui finalement nous reste. Un détachement du 11e léger, conduit par le colonel Chabron, pousse même jusqu'au faubourg. Les généraux Saint-Pol et Bisson, de la division Dulac, escaladent le petit Redan, et, broyant tout ce qui s'oppose à leur passage, hommes et barrières, entraînent leurs soldats vers les batteries de la maison en Croix et de la Pointe; mais bientôt vingt pièces de campagne attelées, les batteries du Cimetière, de la rive Nord et les bouches à feu du *Wladimir*, du *Chersonèse* et de *l'Odessa* vomissent sur ces braves une pluie de fer et de feu; en outre, ils voient arriver sur eux, des ravins d'Outchakoff et d'Oupatanoff, des réserves formidables dont la fusillade les foudroie; et après une héroïque résistance, il leur faut rétrograder, laissant sur le terrain la majeure partie de leurs officiers morts ou blessés. Le colonel Dupuis, du 57e, est parmi les premiers. La moitié de la colonne se masse dans le fossé et y tient bon, tandis que l'autre moitié va se reformer à l'abri de nos parallèles. C'est l'instant où le lieutenant-colonel Magnan, chef-d'état major de la division, tombe mortellement frappé. La retraite de la division Dulac a découvert le flanc droit de la division de la Motte-Rouge, et cette dernière se voit obligée de rentrer dans la première ligne de la courtine. Les généraux Saint-Pol et Bisson reviennent à la charge et reprennent une seconde fois le petit Redan; mais la mitraille fauche impitoyablement nos rangs; le général Saint-Pol est tué, le général Bisson est blessé; leurs bataillons, impassibles en face de la mort, se resserrent écrasés, foudroyés, décimés; le clairon sonne, et voici les chasseurs de la garde qui accourent se mêler à cette lutte héroïque. Renforts inutiles! bravoure impuissante! L'adjudant-major de la Grandière est coupé en deux par un boulet, et le chef de bataillon Cornulier reçoit une balle dans la poitrine au moment où il dit: En avant! L'agonie étouffe sur ses lèvres la dernière syllabe du commandement.

— Amis, s'écrie un sergent, notre brave homme de commandant était le père du soldat, comme le maréchal Bugeaud; vengeons-le!

Et, appuyés par deux bataillons des grenadiers de la garde, les chasseurs reprennent la première ligne de défense, mais de tous côtés les projectiles s'abattent sur eux; le sol est jonché de cadavres, parmi les-

quels celui du brave général de Marolles ; il est impossible de se maintenir dans cette position découverte, et le colonel des grenadiers ordonne aux troupes de se replier sur le fossé extérieur de la courtine.

Cependant, le général Bosquet examine du haut de son observatoire les diverses phases du combat ; voyant la position désespérée des divisions Dulac et de la Motte-Rouge, il ordonne au commandant Souty d'aller avec ses batteries éteindre le feu des vapeurs dont le tir à longue portée nous est extrêmement préjudiciable. Les pièces partent au galop et traversent une grêle de boulets et d'obus, non sans y laisser quelques hommes ; bientôt elles tonnent à leur tour et mêlent leur voix au formidable concert de l'artillerie ennemie ; quoique sans nul abri et partant exposées de toutes parts, ces héroïques batteries forcent à la retraite *le Wladimir*, *le Khersonèse* et *l'Odessa* ; mais leur victoire leur coûte cher : le capitaine Rapatel est tué, le commandant Souty a une jambe brisée, et plus des deux tiers des officiers, sous-officiers et artilleurs gisent pêle-mêle sur les cadavres des chevaux.

A ce moment où les vapeurs russes vaincus s'éloignent, une bombe éclate en avant de la 6e parallèle, un des éclats brûle la moustache du chef d'état-major du 2e corps, enlève la contre-épaulette du commandant Balland, 1er aide de camp du général Bosquet, et renverse ce dernier, qu'il atteint au flanc droit. Le général fait remettre le commandement au général Dulac après mainte hésitation, mais la douleur l'emporte sur son énergie ; nonobstant il résiste longtemps aux efforts de son état-major, qui veut l'entraîner à l'ambulance, et l'on ne doit qu'à son évanouissement de pouvoir l'éloigner du théâtre de la lutte. La place est dangereuse ; le guidon de commandement, en moins d'un quart d'heure, a eu sa flamme échancrée par un boulet et sa hampe frappée de trois balles et brisée par un éclat d'obus ; en outre, au début de l'action, tandis que le général interrogeait quelques prisonniers russes, dont trois officiers, une bombe a tué tout le monde autour de lui, soldats ennemis, soldats français et interprète, sans qu'il ait été atteint.

Le général Pélissier vient de donner le signal convenu avec le général Simpson, et la division légère des anglais s'élance à l'assaut du grand

Redan. Les compagnies du 3ᵉ Buffs et du 97ᵉ portent les échelles ; mais celles-ci se trouvent en nombre insuffisant; c'est à grand'peine que les assaillants arrivent sur le parapet, où ils engagent avec l'ennemi une terrible fusillade, tandis que le colonel Windham, avec la 2ᵉ division, pénètre dans l'ouvrage par les embrasures de gauche. Au lieu d'avancer comme nos troupes l'ont fait à Malakoff et d'emporter successivement les traverses derrière lesquelles s'abrite l'ennemi, les anglais, qui appréhendent de sauter, s'en tiennent à la conquête de la première ligne. Il résulte de cette immobilité que les russes incessamment renforcés écrasent nos alliés, dont le nombre diminue à chaque instant. Le colonel Windham envoie à trois reprises des officiers demander du renfort au général Codrington; mais chacun de ces émissaires est blessé au sortir du fossé, sans pouvoir accomplir sa mission. Alors le colonel se décide à y aller lui-même et part en disant au capitaine Crealock :

— Si je suis tué, que l'on sache bien pourquoi je ne suis pas resté ici.

Il arrive dans la cinquième parallèle auprès du général; mais au moment où celui-ci va donner aux réserves l'ordre de marcher, les derniers débris des colonnes d'assaut, refoulés à la baïonnette, abandonnent le Redan, y laissant presque tous leurs officiers. L'encombrement des tranchées est tel, après la rentrée de ces bataillons décimés, que le général Simpson se voit forcé de renvoyer au lendemain la seconde attaque pour laquelle étaient réservés les highlanders de sir Colin Campbell et la 3ᵉ division de sir William Eyrn.

En même temps que les anglais assaillent le Redan, le général de Salles lance les deux brigades de la division Levaillant contre le bastion Central ; dirigées par les généraux Coustou et Trochu, elles traversent au pas de course un sol ravagé par les explosions de fourneaux de mines, et le bataillon de chasseurs envahit la lunette du bastion. L'ennemi replié derrière des traverses successives tient ferme partout ; une fusillade meurtrière part des crêtes ; des pièces démasquées au moment même et des canons de campagne amenés sur plusieurs points crachent leur mitraille sur les nôtres. Les généraux Trochu et Coustou, grièvement blessés, viennent de remettre leur commandement ; les

officiers tombent à la tête de leurs compagnies ; la position est déplorable, lorsque arrivent le 42ᵉ et le 46ᵉ de ligne, puis la brigade Breton, qu'a été chercher le général Rivet, chef d'état-major du 2ᵉ corps. Ce dernier, qui marche en avant, est tué par un biscaïen ; derrière lui s'affaisse le général Breton, la tête traversée par une balle. Pourtant nos braves régiments s'élancent, mais l'explosion de plusieurs fougasses et le retour offensif de nouvelles colonnes russes les forcent à se retire dans nos places d'armes avancées.

Le général Lebœuf, qui commande les batteries, en modifie et active le tir pour obliger l'ennemi à s'abriter derrière ses parapets. Déjà la division d'Autemarre et la brigade des sardes, commandée par le général Cialdini, se préparent à renouveler l'assaut, quand leur arrive l'ordre du général en chef de se tenir au repos.

A Malakoff, la brigade Vinoy, les zouaves de la garde, la réserve du général de Wimpffen, un bataillon de voltigeurs de la garde, sous les ordres du colonel Douay, et plusieurs compagnies des grenadiers de la garde commandées par le lieutenant-colonel de Bretteville, sont venus seconder la division Mac-Mahon. Vainement le général Krouleff conduit ses réserves contre ces vaillantes troupes, il est repoussé et obligé par une grave blessure de remettre le commandement au général Lyssenko, qu'une balle frappe presque aussitôt. De nouveaux renforts, amenés par le général Youférof, qui tombe à son tour, comme le général Martineau qui lui succède, sont refoulés avec perte, et bientôt les conquérants de Malakoff n'ont à combattre que l'artillerie russe. Pendant ce temps, les divisions Dulac et de la Motte-Rouge, secondées par les deux batteries de campagne en réserve au Lancastre, prennent trois fois le Redan et la courtine, et trois fois sont obligées de reculer devant la mitraille de l'ennemi. Vers cinq heures, l'explosion de la poudrière de la batterie russe de la Poterne couvre Malakoff d'un voile épais de fumée. Tout le camp français est dans une cruelle anxiété, on croit le corps Mac-Mahon perdu ; il n'en est rien, une partie de la division de la Motte-Rouge, et notamment ce général, qui est presque aveuglé, et le 91ᵉ, qui y perd son aigle (retrouvé plus tard), a seule à souffrir de ce désastre. Le général Dulac, voyant nos bataillons se débander,

s'élance l'épée à la main, suivi des voltigeurs de la garde, sous les ordres du commandant Janingros, les ramène sur toute la gauche de la courtine, qu'ils occupent définitivement.

D'après les ordres du général en chef, les généraux Thiry et Niel font prendre par les généraux Beuret et Frossard toutes les dispositions propres à nous consolider définitivement dans Malakoff et sur la partie de la courtine restée en notre pouvoir, de manière à résister au besoin à une attaque nocturne de l'ennemi, et à être en mesure de lui faire évacuer le lendemain le Petit-Redan du Carénage, la maison en Croix et toute cette portion de ses défenses. A cet effet, on transporte à bras dans le réduit huit mortiers à la Cohorn, et huit pièces de 12 de l'artillerie de la garde, ainsi que plusieurs canons russes, sont disposés en batterie; mais ces sages précautions sont inutiles. L'ennemi, convaincu de son impuissance à reprendre Malakoff, qui commande tout un côté de la place, se décide à évacuer cette partie et se retire dans les forts du nord. Déjà, de la redoute Brancion, le général Martimprey a signalé de grands mouvements de troupes du côté du pont, et bientôt les explosions successives du petit Redan, des batteries de la maison en Croix et des autres défenses révèlent suffisamment la tactique des russes : avant que d'évacuer la ville, ils en détruisent tout ce qu'ils peuvent. Bien que la nuit soit venue, la division Dulac, assistée d'officiers du génie est envoyée, en reconnaissance et visite depuis le petit Redan jusqu'à la batterie de la Pointe; elle constate l'abandon du faubourg de Karabelnaïa, et apprend de plusieurs prisonniers faits pendant l'excursion que la garnison est en pleine retraite. Le général en chef voudrait pousser en avant, gagner le pont et fermer la route à l'ennemi; mais les incendies et les explosions qui se multiplient sur divers points rendent cette pensée inexécutable, et l'on reste en position, attendant que le jour se fasse sur cette scène de désolation.

Le soleil, à son lever, éclaire l'œuvre de destruction qui dépasse toute croyance : les derniers vaisseaux russes, mouillés la veille dans la rade, sont coulés; le pont est replié ; l'ennemi n'a conservé que ses vapeurs qui enlèvent les derniers fugitifs et quelques russes dont l'exaltation a, durant la nuit, promené l'incendie dans la ville. Bientôt, ces

derniers habitants, ainsi que les steamers, sont contraints de s'éloigner et de chercher un refuge dans les anses de la rive nord de la rade. Sévastopol est à nous!

Ainsi se termine ce siége mémorable, pendant lequel l'armée de secours a été battue deux fois en bataille rangée, et dont les moyens de défense et d'attaque ont atteint des proportions colossales.

Nos pertes sont dans cette journée de cinq généraux tués (Saint-Pol, Breton, Rivet, Marolles et Pontevès); quatre blessés (Bosquet, Mellinet, Trochu et Bourbaki); six contusionnés; deux cent quarante officiers supérieurs tués, vingt blessés et deux disparus; cent seize officiers subalternes tués, deux cent vingt-quatre blessés, huit disparus; quatorze cent quatre-vingt-neuf sous-officiers et soldats tués, quatre mille deux cent cinquante-neuf blessés et quatorze cents disparus; total général: sept mille cinq cent cinquante et un hommes hors de combat. Sur deux cent trente-trois officiers de la garde impériale qui ont été engagés dans l'assaut, cent quarante sont tués ou blessés, et sur cinq mille sept cents soldats fournis par ces troupes d'élite au corps d'attaque, on compte deux mille quatre cent soixante et onze morts ou blessés. Le général Mellinet, qui commande la division, a la mâchoire fracturée par une balle, et le général de Pontevès, commandant une brigade, est tué.

La perte des anglais est en morts : de vingt-neuf officiers, parmi lesquels les colonels Patullo du 30e, Cuddy du 55e, Hancoch du 57e, Eman du 41e, et le major Wilsford du même régiment, de trente-six sergents, de six tambours et de trois cent quatorze soldats; en blessés, de cent vingt-quatre officiers, parmi lesquels les généraux Warren et Shilley, de cent quarante-deux sergents, de douze tambours et de seize cent huit soldats; en disparus, de un officier, douze sergents et cent soixante-trois soldats : total deux mille quatre cent quarante-sept hommes hors de combat.

La perte des sardes est de : quatre soldats tués, cinq officiers et trente et un soldats blessés; total : quarante hommes hors de combat.

Quant au chiffre des pertes russes, le voici textuellement extrait du rapport du prince Gortschakoff :

« La défense de Sévastopol nous a coûté bien cher; les lieutenants-

généraux Khrouleff et de Martineau et le général-major Lyssenko (1) ont été blessés, les deux derniers grièvement.

» Ont été tués : les généraux-majors de Bussau, cammandant de la 1re brigade de la 8e division d'infanterie, Youféroff, commandant de la 1re brigade de la 9e division d'infanterie; les colonels Mézentoff, commandant du régiment d'infanterie de Sélenghinsk, Arschénevsky, commandant du régiment de Modlin et de Neidhardt, qui était chargé du commandement du régiment d'infanterie Diebitch-Zabalkansky; le capitaine de frégate de Kotzebüe et le yessaoul (capitaine) d'artillerie du Don Stcherbatcheff, qui était attaché au corps d'état-major. Ont été blessés : le général-major Zouroff, chargé du commandement de la 2e brigade de la 5e division d'infanterie; le lieutenant-colonel Nyrzek, chargé du commandement du régiment de Mourom; le colonel Tchérémissinoff, chef de la 49e cohorte de la milice du gouvernement de Koursk; le lieutenant-colonel Alennikoff, chargé du commandement du régiment de Podolie; le colonel Freund, commandant du régiment de Praga; le capitaine de cavalerie de la garde Voiéikoff, aide de camp de l'empereur; le capitaine en second baron de Meyendorff, du corps d'état-major, officier qui donnait les plus grandes espérances, mortellement atteint d'un coup de feu à quelques pas du commandant en chef (ces deux derniers ont succombé à leurs blessures). Ont été atteints de contusions: le général-major Nosoff, commandant de la 2e brigade de la 9e division d'infanterie, et le colonel Zvéreff, chargé du commandement du régiment de chasseurs de Galitch. Dans la journée du 8 septembre la perte totale de la garnison s'est élevée, en morts, à 4 officiers supérieurs, 55 officiers subalternes et 2,625 hommes; en blessés, à 26 officiers subalternes et 5,826 hommes; 9 officiers supérieurs, 38 officiers subalternes et 1,138 hommes ont été atteints de contusions, et enfin 24 officiers subalternes et 1,739 hommes ont disparu (2). »

Nous empruntons à M. Alfred Launoy, correspondant du *Moniteur universel*, une description de Malakoff, la clef de Sévastopol, comme

(1) Le général Lyssenko a succombé à ses blessures le 13 septembre.

(2) On ne connaît pas encore les pertes parmi les hommes de l'artillerie.

a dit le général Niel. M. Alfred Launoy faisait partie de l'expédition, il a visité les lieux, et nul n'est plus apte à les peindre :

« La fortification de Malakoff resta ignorée et n'eut aucune importance jusqu'à la guerre actuelle. Les innombrables travaux dont elle a été l'objet pendant le siége, mis en rapport avec sa situation exceptionnelle, en ont fait un ouvrage à part, sans précédent dans l'histoire militaire, et offrant des difficultés jugées par les principes de l'art comme insurmontables.

» Le plateau sur lequel la tour Malakoff est construite a cent vingt mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Du haut de cette position, on voit se développer devant soi un immense panorama qui comprend toute la ville, les forts, la rade, le port, les établissements de l'armée et ceux de la marine russe, et, dans le fond du tableau la mer.

» Le plateau de Malakoff a trois cents mètres de long et cent vingt mètres de largeur moyenne. Sur cette vaste surface, les russes ont en quelque sorte construit une ville en terre, avec un labyrinthe de rues tortueuses semblables aux chemins pratiqués à travers nos carrières, et bordées, au lieu de maisons, par une énorme quantité d'abris blindés, dont l'entrée a quelques rapports avec celle de nos caves. Ces abris sont recouverts de massifs en terre, à l'épreuve du boulet et de la bombe, ayant trois, quatre et jusqu'à cinq mètres de hauteur. La principale rue de cette ville d'un nouveau genre est une large voie qu'on dirait découpée dans la terre, et qui va d'une extrémité de l'espace à l'autre en décrivant de nombreux contours, depuis le saillant de l'ouvrage tourné vers nos attaques jusqu'à l'entrée de la route en pente qui forme sa sortie et conduit à Karabelnaïa. Cette rue, ou plutôt cette voie est la clef du labyrinthe ; elle a trois cent cinquante-cinq mètres d'étendue. Il faut pour la suivre sans se tromper prêter une grande attention, à cause de la quantité de circuits qu'elle fait et des innombrables chemins qui la traversent et la coupent en tous sens dans la longueur entière de son parcours.

» Le plateau de Malakoff, vu extérieurement, a l'aspect d'un

énorme massif en terre, dans lequel on a cherché à éviter les angles morts et à multiplier les embrasures. On s'est inspiré, pour la construction de l'ouvrage, des dispositions et de la nature du terrain, et on ne lui a pas donné un caractère bien défini. Il se compose de deux parties distinctes : l'enceinte de la tour proprement dite et le réduit.

» La première, de forme circulaire, fait face à nos attaques. La tour est renfermée dans cet espace ; sur le devant du plateau, et au saillant même de l'ouvrage, sont un fossé et un épaulement énormes. Autrefois elle avait deux étages. Pendant les premiers jours de notre occupation, on voyait, de nos lignes et par les temps noirs, sa silhouette blanche se détacher sur le ciel. Au 17 octobre, elle a été très-fortement endommagée par le feu de l'armée alliée, et ses embrasures ont été détruites. Depuis, les russes l'ont rasée au niveau du premier étage ; et lorsqu'ils ont fait leurs grands travaux de défense de la droite, ils ont entouré sa partie circulaire d'un énorme revêtement en terre et ont établi sur son sommet une plate-forme également en terre, très-épaisse et protégée par un épaulement solide, dans lequel des embrasures ont été ménagées.

» La tour alors a disparu pour nous ; mais on a continué à voir les lignes de sa masse sous l'enveloppe en terre qui dessinait son contour général. Son autre face a été conservée ; elle regarde la ville et forme un angle rentrant peu prononcé. Elle avait autrefois trente mètres de longueur ; elle n'en a plus que vingt-cinq à découvert, parce que ses extrémités ont été engagées pour asseoir le blindage de l'autre partie de la construction.

» La muraille de cette face aujourd'hui a quatre mètres de hauteur ; elle est d'une blancheur éclatante. Elle a été faite, comme le reste, avec des pierres provenant des carrières d'Inkermann et apportées au moyen de corvées de soldats. On trouve vers son milieu une porte cintrée donnant accès dans une galerie en maçonnerie d'une grande solidité, qui est éclairée par douze créneaux disposés dans sa longueur et servant pour le tir de la mousqueterie. En ce moment, huit seulement de ces créneaux sont libres, les quatre derniers de gauche ayant été

obstrués lorsqu'on a construit l'escalier en terre et en bois qui conduit à la plate-forme de la tour sur laquelle flotte maintenant notre drapeau, près du télégraphe et du poste d'observation récemment établis. Indépendamment de cette galerie à fleur de terre, il y en a sous la face circulaire une autre plus souterraine faite pour servir de poudrière.

» A la distance d'environ 31 mètres du mur blanc de la tour s'étend, dans la largeur de l'ouvrage, un fossé qui sépare la première ligne de la seconde, et indique le commencement du réduit, protégé en outre par d'énormes traverses ou pièces de bois disposées de manière à barrer tous les chemins et toutes les avenues pouvant donner accès dans cette partie de l'espace.

» La conception du réduit est celle d'un fort étoilé. La direction de son artillerie était bien entendue et de manière à battre les approches du grand et du petit Redan, et ces ouvrages eux-mêmes, pour le cas où ils auraient été enlevés les premiers.

» Il y avait au réduit, soit le long des épaulements, soit dans ses autres parties disposées à cet effet, un grand nombre d'abris blindés établis pour protéger les défenseurs contre les coups du mamelon Vert et du Carénage. Nous en avons compté dans ce seul espace plus de cinquante de différentes grandeurs et faits de la même manière, c'est-à-dire avec de très-gros corps d'arbres, des mâts de vaisseaux, des bois de construction et des terres rapportées ou prises sur place au moyen d'énormes trous carrés pratiqués dans l'intérieur du plateau même; quelques-uns de ces abris avaient des assises en pierre; leur ensemble pouvait contenir 2,000 à 2,500 hommes. Au milieu d'eux s'élève une véritable montagne de terre destinée à recouvrir une poudrière. A son sommet, qui domine tout, on voit une petite éminence en terre, ayant pour assises trois gros gabions reliés entre eux, et sur laquelle le drapeau français a été planté pour la première fois dans la journée mémorable du 8 septembre.

» A l'arrière du réduit, commence le chemin en pente qui conduit du plateau à Karabelnaïa et à Sévastopol. Il est taillé dans le sol comme une tranchée à double caponnière. Malgré sa raideur, les che-

vaux et les voitures peuvent le gravir et le descendre. Il formait la grande communication entre cette défense capitale, la ville et les tranchées destinées à la relier au grand Redan.

» L'ouvrage de Malakoff est entouré en entier par un immense fossé qui suit toutes ses formes extérieures et qui a environ de sept à huit cents mètres de développement total. Ce fossé, dans sa partie circulaire, faisant face à nos attaques, a six mètres de profondeur sur sept de largeur.

» L'ouvrage était armé, dans toutes ses parties, de soixante-deux pièces de position et d'un certain nombre de pièces de campagne qu'on mettait en batterie sur des rampes disposées à cet effet, et que leur mobilité rendait très-utiles pour les circonstances imprévues de la défense. La construction des batteries avait été exécutée sur un plan d'ensemble et soignée jusque dans ses moindres détails. Les embrasures étaient garnies de volets élastiques faits avec des petits cordages attachés les uns aux autres au moyen de fil à voile, destinés à parer les balles et à mettre les canonniers à l'abri de la mousqueterie. Une découpure de la grandeur de l'œil avait été ménagée dans chaque volet, à une hauteur convenable, pour permettre au chef de pièce de pointer. L'intérieur des épaulements était garni, dans un grand nombre de directions, de banquettes en gradins, destinées à recevoir des tirailleurs, et il y avait, aux deux extrémités du fossé intérieur qui sépare l'enceinte de la tour du réduit, deux pièces chargées à mitraille pour tirer sur les assaillants lorsqu'ils auraient pénétré jusqu'en cet endroit.

» Le calibre des pièces était varié. Il y avait du 32, du 68 en très-petit nombre, et surtout du 24, plus 4 mortiers. Des canons de rechange se trouvaient en réserve dans les différentes places d'armes de l'intérieur du plateau. »

L'intention des russes était de détruire Malakoff comme tous les autres ouvrages de la place; mais un hasard providentiel protége et le bastion et ceux de nos braves soldats qui l'occupent. Au moment où la division de Mac-Mahon a pénétré dans le réduit et s'y est installée, un

officier russe, suivi d'une cinquantaine de soldats, s'est retiré dans l'étage conservé de la tour Malakoff, d'où il a dirigé sur nos troupes une fusillade nourrie et meurtrière; ce que voyant, le général Mac-Mahon a ordonné de jeter des fascines enflammées autour de la tour afin d'aveugler par la fumée ses défenseurs. Le cercle de feu pétille déjà, d'épaisses vapeurs se condensent aux créneaux, lorsque le souvenir des magasins à poudre revient au général, qui fait éteindre les fascines et somme en même temps l'officier russe de se rendre, ce à quoi celui-ci se résigne devant l'évidente impossibilité d'une plus longue résistance. Les ouvriers du génie en creusant le sol pour jeter de la terre sur les fascines embrasées, mettent à découvert un fil électrique communiquant avec une mine pratiquée dans la tour; immédiatement chacun se met à l'œuvre, et une tranchée circulairement ouverte autour du bastion, révèle l'existence de deux autres fils en communication avec des poudrières, dans lesquelles on trouve le lendemain quarante mille kilogrammes de poudre.

Le Redan est sauvé par un autre hasard : un sapeur-mineur anglais s'y introduit à la nuit, et, le trouvant évacué, appelle ses camarades pour le visiter avec lui. Durant l'exploration, il se heurte contre un câble qu'il coupe avec sa hache, et qui, examiné de près, est reconnu pour un fil électrique aboutissant à la poudrière de l'ouvrage.

Dans le rapide récit que nous venons d'esquisser de la journée du 8 septembre, plusieurs épisodes à conserver, entre les mille qui ont signalé l'assaut, n'ont pu trouver place; qu'il nous soit permis de les consigner ici :

Non-seulement les troupes assaillantes ont partout déployé un entraînant héroïsme, mais les blessés eux-mêmes, quoique refroidis par la souffrance, sont restés indomptables jusqu'à la fin. Ils se traînent comme ils peuvent aux ambulances, refusant l'appui que leur offrent les hommes valides :

— Vous avez mieux à faire qu'à nous porter, disent-ils, battez-vous.

En sonnant la charge, un clairon a le bras cassé par une balle, il ramasse son instrument de la main gauche, et, avant que de reprendre la sonnerie interrompue, il dit à son camarade :

— Comme c'est heureux que je ne joue pas du violon! mon bras de moins me gênerait joliment.

Un blessé, en passant devant la redoute Brancion, demande à boire à un officier. Celui-ci lui tend une gourde d'eau-de-vie :

— Pardon, mon capitaine, auriez-vous la bonté de m'insinuer le biberon ; j'ai l'os du bras gauche quasiment détaché et je soutiens ça avec la main droite. Un membre perdu, une victoire gagnée, je dois du retour, ajoute-t-il, en réponse aux consolations que lui donne son interlocuteur.

Un zouave passe, se dirigeant vers l'ambulance. Il a un coup de feu à la jambe gauche, et il marche appuyé sur un fusil. Il accompagne deux russes plus gravement blessés que lui, et il s'occupe d'eux avec une grande sollicitude. Tantôt il s'arrête pour arranger un petit pansement provisoire qu'il leur a fait; tantôt il commande halte et leur donne à boire dans une gourde qu'il a sur lui. Il accompagne tout cela de bonnes paroles, dont les soldats russes ne comprennent pas le sens littéral, mais dont au son de sa voix ils apprécient la portée bienveillante. Faisant boire le plus jeune des deux russes, qui paraît aussi le plus souffrant, il lui dit, en lui soutenant le bras, cette phrase militaire qui montre tant de bon sens :

— Bois, bois, mon vieux. Ce n'est pas de votre faute, à vous, ce qui est arrivé. Vous avez fait votre devoir de soldats. Vous êtes de braves gens comme nous.

Au moment où l'on emporte à l'ambulance le général Bosquet, un zouave rencontre le convoi :

— Ah! dit-il, s'ils nous tuent ceux-là...

Un boulet lui enlève la jambe sur le dernier mot, et il tombe en travers du chemin; le général, se soulevant sur son brancard, lui tend la main :

— V'là mon bâton de maréchal, je peux m'en aller, murmure le pauvre soldat, et il expire.

Dans le ravin du Carénage, que couronne une de nos ambulances, un vieux sergent fait arrêter les porteurs de la civière sur laquelle il est couché, et regarde l'incendie qui dévore Sévastopol. On lui objecte que

son état est grave, que de prompts secours peuvent lui sauver la vie.

— Bah ! dit-il, j'aime mieux mourir ici. Sévastopol est à nous, vive la France ! et les porteurs ramassent un cadavre.

C'est un zouave qui a planté les couleurs françaises sur la première tranchée de Malakoff, c'est un chasseur à pied qui en a couronné les derniers ouvrages. Voici la lettre touchante qu'il écrit à ce propos :

« Dans Sévastopol, 28 septembre.

» Ma chère mère,

» Je t'écris ces mots ; c'est pour te faire savoir que ton fils est chevalier de la Légion d'honneur depuis la prise de Sévastopol, et en même temps pour savoir l'état de ta santé. Quant à ton chéri, il a été quitte de la prise de Sévastopol avec un coup de baïonnette à l'estomac et une balle à la tête. Chère mère, console-toi, ton fils est bientôt guéri de ses deux blessures ; il va marcher dans peu de temps avec son bataillon, et portant sur sa poitrine cette belle croix d'honneur. Chère mère, ton fils s'est fait remarquer dans toute l'armée d'Orient et citer sur les journaux par toute la France, pour avoir planté un drapeau sur la dernière tranchée des russes et n'avoir quitté la position qu'après avoir reçu ses deux blessures. Seulement je n'ai pas lâché mon drapeau.

» Chère mère, les officiers du 27e et du 42e, et surtout le brave capitaine adjudant-major et commandant du 21e, m'ont sauté au cou en me disant : « Allez, vous êtes un brave, caporal, vous méritez les remercîments de l'armée française et les bonnes notes que nous vous donnerons demain. » Le lendemain matin, malgré les deux blessures que j'avais reçues, MM. les officiers du 21e sont venus me chercher pour déjeuner avec eux ; je suis resté avec eux toute la journée ; ils ont fait le plus beau rapport pour moi au général en chef ; mais quand le général a vu ce rapport, il a dit : « Ce n'est pas faux, car j'ai vu un caporal de chasseurs qui a fait flotter un drapeau sur cette terrible tranchée des russes, mais je le croyais mort. » Il s'est empressé à me faire citer par toute l'armée d'Orient. Chère mère, ton fils a été fait chevalier de la Légion d'honneur par sa bravoure, ses blessures et sa bonne conduite. Je termine ces quelques lignes, car je suis fatigué par mes blessures. Elles vont bien ; seulement je suis faible et je te prie d'excuser mon écriture, car je suis sur mon lit avec la fièvre.

» Je t'envoie le ruban de ma croix que je viens de recevoir avec ma croix, et un morceau de ma tunique où j'ai été blessé. Je termine en t'embrassant de tout mon cœur, comme un fils fait chevalier de la Légion d'honneur.

» Gaspard Usureau.

» Ton fils a la croix sur la poitrine depuis le 25. Adieu.

» Ce morceau de tunique est le morceau que l'on m'a tiré du coup de baïonnette. »

Le 9, le général Pélissier date de Malakoff cet ordre du jour :

« SOLDATS !

» Sévastopol est tombé ; la prise de Malakoff en a déterminé la chute. De sa propre main l'ennemi a fait sauter ses formidables défenses, a incendié sa ville, ses magasins, ses établissements militaires, et coulé le reste de ses vaisseaux dans le port. Le boulevard de la puissance russe dans la mer Noire n'existe plus.

» Ces résultats, vous les devez non-seulement à votre bouillant courage, mais encore à votre indomptable énergie et à votre persévérance pendant un long siége de onze mois. Jamais l'artillerie de terre et de mer, jamais le génie, jamais l'infanterie n'avaient eu à triompher de pareils obstacles ; jamais aussi ces trois armes n'ont déployé plus de valeur, plus de science, plus de résolution. La prise de Sévastopol sera votre éternel honneur.

» Ce succès immense grandit et dégage notre position en Crimée. Il va permettre de rendre à leurs foyers, à leurs familles, les libérables qui sont restés dans nos rangs. Je les remercie au nom de l'empereur du dévouement dont ils n'ont cessé de donner des preuves, et je ferai en sorte que leur retour dans la patrie puisse bientôt s'effectuer.

» Soldats ! la journée du 8 septembre, dans laquelle ont flotté ensemble les drapeaux des armées anglaise, piémontaise et française, restera une journée à jamais mémorable. Vous y avez illustré nos aigles d'une gloire nouvelle et impérissable. Soldats ! vous avez bien mérité de la France et de l'empereur !

» Au grand quartier général, à la redoute Malakoff, le 9 septembre 1855.

» *Le général en chef*, A. PÉLISSIER. »

L'amiral Bruat remercie en ces termes les batteries de la marine :

« A l'escadre, 10 septembre.

» Le vice-amiral commandant en chef félicite les batteries de la marine de la part glorieuse qu'elles ont prise à la vigoureuse canonnade qui, pendant trois jours, a préparé l'assaut des ouvrages ennemis.

» Il s'empresse de porter à la connaissance de l'escadre les détails qu'il reçoit à l'instant de M. le contre-amiral Rigault de Genouilly.

» Du 5 au 9 septembre les batteries de siége de la marine ont eu cent quarante-cinq hommes hors de combat et trois officiers blessés. Comme toujours, dans cette bataille qui vient d'avoir lieu, nos marins ont été admirables d'énergie, de dévouement et d'habileté pour les mouvements de leurs pièces. Jamais leur tir n'avait été plus précis et plus rapide. Il a dû infliger à l'ennemi des pertes considérables.

» Les officiers et aspirants ont soutenu la glorieuse réputation de la marine, et ils ont admirablement secondé les excellentes dispositions prises par le brave officier général qui les commandait.

» *Le vice-amiral commandant en chef* : BRUAT. »

Le 12, on met à l'ordre du jour de l'armée les deux dépêches suivantes, expédiées par le maréchal Vaillant, ministre de la guerre :

« Paris, le 11 septembre 1855, deux heures quinze minutes du soir.

» L'empereur m'écrit de Saint-Cloud :

» Faites passer la dépêche suivante au général Pélissier :

» *L'empereur au général Pélissier.*

» Honneur à vous! Honneur à notre armée! Faites à tous mes sincères félici-
» tations. »

« Paris, le 11 septembre 1855.

» Sa Majesté m'ordonne de vous écrire qu'elle vous élève à la dignité de maréchal de France. Je suis heureux d'avoir à vous annoncer cette bonne nouvelle, très-heureux.

La reine d'Angleterre et le roi de Sardaigne font féliciter le maréchal Pélissier et le Sultan lui adresse cette lettre :

« *Au maréchal Pélissier.*

» MARÉCHAL,

» Les armes de l'alliance viennent de remporter une brillante victoire, fruit de tant de courage et de tant de bravoure. En mon nom et au nom de mon peuple, je vous félicite, vous et la brave armée que l'empereur, mon auguste et intime allié, a mise sous votre commandement, comme j'ai félicité nos braves alliés les anglais et les sardes.

» La Turquie vous est reconnaissante comme la France, et elle partage l'admiration générale du monde entier.

» Les braves enfants de ces pays qu'une alliance intime lie l'un à l'autre à jamais ont été bien éprouvés sans doute, mais la prise d'une place dont le siége sera une des plus belles pages de l'histoire militaire est la récompense la plus glorieuse. Leur pays bénit leurs noms, comme le Tout-Puissant a béni leurs armes. Soyez, monsieur le maréchal, mon organe auprès de votre brave armée pour lui exprimer ces sentiments.

» Le président du conseil général de guerre, le général de division Rifaat-Pacha, qui vous remettra la présente, vous communiquera de vive voix mes félicitations les plus sincères à vous et à vos braves compagnons d'armes.

» Sur ce, je prie Dieu de vous avoir toujours en sa sainte et digne garde.

» ABDUL-MEDJID. »

Voici maintenant la liste des récompenses accordées par l'Empereur, à la suite de cette victoire :

Légion d'honneur.

GRAND-CROIX.

De Mac-Mahon, gén. de div.
Bosquet, id.
Niel, commandant le génie.

GRANDS-OFFICIERS.

Thiry, général de division.
Dalesme, id.
Paté, id.
Dulac, id.
Rigault de Genouilly, commandant en chef les marins débarqués.

COMMANDEURS.

La Motte-Rouge, gén. de div.
Frossard, général de brig.
Trochu, id.
Bourbaki, id.

État-major.

Jarras, colonel.
Lebrun, id.
De la Tour du Pin, id. volontaire.
Besson, lieutenant-colonel.

18e de ligne.

Dantin, colonel.

20e de ligne.

Orianne, colonel.

80e de ligne.

Laterrade, colonel.

Flotte.

Jannin, cap. de vaisseau.
Chaigneau, id.

OFFICIERS.

État-major.

Joinville, lieutenant-colonel.
C. de Vercly, id.
Balland, chef d'escadron.
Manèque id.
D'Orléans, capitaine.

Intendance militaire.

De Mercier, sous-intendant.
Robert, id.
F. du Puyparlier, id.

2e grenadiers de la garde.

D'Alton, colonel.

1er voltigeurs de la garde.

Montera, colonel.
Grémion, chef de bataillon.

Zouaves de la garde.

Aurel, chef de bataillon

Artillerie de la garde.

Renault, chef d'escadron.
Clappier, id.

Gendarmerie de la garde.

Guisse, chef d'escadron.

4e bat. de chasseurs à pied.

Clinchant, chef de bat.

9e bat. de chasseurs à pied.

Rogier, chef de bataillon.

1er de zouaves.

De Roig, capitaine.

2e de zouaves.

Darbois, chef de bataillon.

7e de ligne.

Decaen, colonel.
Poupart, chef de bataillon.

10e de ligne.

Dagon, chef de bataillon.

15e de ligne.

Guérin, colonel.

20e de ligne.

Schühler, capitaine.

21e de ligne.

Hüe, chef de bataillon.

28e de ligne.

Lartigue, colonel.

30e de ligne.

Lamy, chef de bataillon.

32e de ligne.

Cavaroz, colonel.

61e de ligne.

De Taxis, colonel.

85e de ligne.

Morandy, chef de bataillon.

96e de ligne.

Mena, chef de bataillon.

98e de ligne.

Conseil, colonel.
De Nivet, chef de bataillon.

100e de ligne.

Mathieu, colonel.

Etat-major d'artillerie.

Faye, chef d'escadron.
Sibille, id.
Joly, id.
Liegeard, id.
Tellier, id.
Narey, id.

Roche, chef d'escad.
Dusaert, id.

9e d'artillerie.

Crouzat, capitaine.

10e d'artillerie.

Rapatel, capitaine.

Etat-major du génie.

Foy, lieutenant-colonel.
Ragon, chef de bataillon.
Rouillier, id.
Bailly, id.
Fournier, id.
Noël, id.

3e du génie.

Aufroy, capitaine.

6e dragons.

Badenhuyer, chef d'escad.

7e dragons.

De Laudriève, chef d'escad.

4e hussards.

Simon, colonel.
Tilliard, chef d'escadron.

Marins débarqués.

Pélissier, lieut.-col. d'art.
Brault, chef de bataillon.
Du Rousseau, cap. de frég.
De Terson, lieut. de vaiss.
Amet, id.
Raillier, id.
Bonamy, id.

Service de santé.

Malapert, méd. principal.
Thomas, id.
Méry, id.
Cazalas, id.
Leuret, médecin-major.
Bourguillion, id.
Pastoureau, id.
Caumont, id.

Subsistances.

Bourgeois, off. d'adm. princ.

Flotte.

H. du Cintré, cap. de frég.
Bachm, id.
Lejeune, id.
Duranteau, id.
Moret, lieut. de vaisseau.

CHEVALIERS.

État-major.

Pujade, capitaine.
Gatine, id.
Taffin, id.
Jumel, id.
Tissier, id.
Bresson, id.
Wachler, id.
Rouvèrie, id.
Loisillon, id.
Warnet, id.
Gilly, id.
Déaddé, id.
Lamy, id.
Capitan, lieutenant.
Servier, id.
Colle, id.

Intendance militaire.

Pérot, sous-intendant.
Jalibert, id.
Tournal, adjoint.
Rovardey, id.

Gendarmerie de la garde.

Lafon, chef d'escadron.

1er grenadiers de la garde.

Henrion, cap. adj.-major.
Pieraggi, capitaine.
Faveris, lieutenant.
Lombard, id.
Margaine, id.
Bertrand, sous-lieutenant.
Igrec, id.
Cazanova, id.
Robin, serg.-major.
Carré, sergent.
Courtois, id.
Novel, id.

Doutreligne, sergent.
Harly, grenadier.
Dombrosky, id.

2e grenad. de la garde.

Tonne, capitaine.
Molinier, id.
Phalempin, id.
Pernot, lieutenant.
Gaut, id.
Ardouin, id.
Trilles, id.
Cholleton, id.
Bernier, sergent.
Conor, id.
Luciani, id.
Maubon, caporal.

1er voltig. de la garde.

Fleury, capitaine.
Laferrière, id.
Lapouraille, id.
Faure, sous-lieutenant.
Lelay, id.
Miclet, id.
Rocq, sergent.
Piernet, id.
Darcagne, id.
Berthucas, id.
Lachambre, id.
Farret, id.
Léger, id.
Rouger, caporal.
Lazare, voltigeur.
Ferran, id.
Pierrache, id.
Courtin, id.
Paulmiée, id.
Mauchet, id.
Retor, id.

2e voltig. de la garde.

Strolz, capitaine.
Marque, id.
Donnève, id.
Dumont, lieutenant.
Heute, id.
Mathieu, id.
Donati, sous-lieut.

Avezac, sous-lieut.
Bois, sergent.
Javey, id.
De Cazenauve, id.
Keller, id.
Deboz, id.
Taisne, id.
Carivenc, id.
Ranc, voltigeur.
Lassimone, id.
Regagnon, id.
Chenevay, id.
Usland, id.

Chass. à pied de la garde.

Verdeil, capitaine.
Langranié, lieutenant.
Guignet, sous-lieut.
Nicod, sergent.
Joubert, caporal-sapeur.
Briand, sapeur.

Zouaves de la garde.

Hiniaux, capitaine.
Marlier, id.
De Mutrécy, id.
Velay, lieutenant.
Andrieu, id.
Boulay, id.
Winteroll, s.-l. porte-aigle.
Bertrand, sous-lieut.
Hervier, sergent.
Candy, caporal.
Pellemard, id.
Guyon, zouave.

Artillerie de la garde.

Loyer, capitaine.
Bonnin, id.
Moutet, adj. sous-of.
Jeanne, mar.-des-log.
Lhotte, id.
Aubert, aide-vétérinaire.

Génie de la garde.

Damarey, lieutenant.
Barboiron, m^e ouvrier.

Train de la garde.

Charles, lieutenant.

Gendarmerie.

Perrin, capitaine.
Bouillet, gendarme.

17e bat. de chass. à pied.

Gambier, chef de bat.
Balland, capitaine.
Bobillier, id.
Dinnat, id.
Célin, id.
Roppeer, id.
Gaudin, lieutenant.
Manin, serg.-fourr.

4e bat. de chasseurs à pied.

Carré, capitaine.
Brion, sergent-major.
Loste, serg.-four.
Imbert, sergent.

5e bat. de chass. à pied.

Guedon, lieutenant.
Le Luyer, id.
Baillet, sous-lieut.
Hébrard, sergent.

6e bat. de chass. à pied.

Duburgua, capitaine.
Lucquiaud, sergent.

7e bat. de chass. à pied.

Maurice, chef de bataillon.

9e bat. de chass. à pied.

Duval, capitaine.
Barbot, lieutenant.
Dupont, sergent.
Uzureau, caporal.

10e bat. de chass. à pied.

Pontié, capitaine.
Moreau, lieutenant.

14e bat. de chass. à pied.

Demay, capitaine.
De Brossard, id.

17e bat. de chass. à pied.

Choppin, capitaine.
Caillot, lieutenant.
Nadal, sous-lieut.

Pillet, sous-lieut.
Catala, sergent-major.

1er de zouaves.

Joly, capit. adj.-maj.
Bonnet, capitaine.
Bousson, id.
Ollivier, id.
Bordes, lieutenant.
De la Chevardière, id.
Blot, id.
Ozenfant, s.-lieut. port.
Leroux, sous-lieutenant.
Rousseau, id.

3e de zouaves.

Parguez, capitaine.
Costes, lieutenant.
Pierron, sous-lieut.
Gentil, caporal.

1er de la 1re légion étrangère.

Aubry, capitaine.
De Talleyran, id.
De Lavenne, id.
Abrial, lieutenant.
Verchère, id.

2e de la 1re légion étrangère.

Gabrielli, capit. adj.-major.
Desécots, lieutenant.

Tirailleurs algériens.

Chevreuil, capitaine.
Baudier, lieutenant.
De Royne, id.
Ben-Beyram, id.
Hamoud, id.
Mahmoud, id.
Ben-Ali, sergent.
Mohamet, id.
Ben-Omar, id.
Cazaux, serg.-four.

6e de ligne.

Veil, lieutenant.
Leduc, caporal.

7e de ligne.

Rivière, ch. de bataill.

Lamotte, capit. adj.-major.
Wertz, capitaine.
Guyot, id.
Gérard, lieutenant.
Dejean, id.
Taillandier, id.
Desmares, s.-lieut. porte-dr.
Blanc, sergent.
Chevalérias, id.
Eymerie, sapeur.
Richard, clairon.
Leroy, fusilier.
Marie, id.

9e *de ligne.*

Gayrand, capitaine.
Durbec, id.
Allard, lieutenant.
Boubée, sous-lieut.

10e *de ligne.*

Peychaud, chef de bat.
Lambolay, capitaine.
Dupont, id.
Levron, cap. adj.-maj.
Roy, lieutenant.
Drespring, id.
Henry, id.
Berbegier, id.
Marié, id.
Véroudard, id.
Perrin, id.
Bouliech, id.
D'Angélis, sergent.
Lehé, grenadier.

14e *de ligne.*

Sassey, capitaine.
Dubois, id.
De Ligniville, lieut.
Giacomoni, id.

15e *de ligne.*

Chareyre, capitaine.
Davoust, lieutenant.
Jalustre, id.
Hoffet, id.
De Foucher, sous-lieut.
Faube, sergent.
Lallemand, sergent.
Luccioni, id.

18e *de ligne.*

Boutillot, capitaine.
Jacques, id.
Benoît, lieutenant.
Misler, s.-l. porte-drap.

19e *de ligne.*

Brisson, cap. adj.-maj.
Grimal, lieutenant.

20e *de ligne.*

Baudouin, chef de bat.
Le Breton, capit.
Barrau, cap. adj.-maj.
D'Afflon, lieut.
Lespieau, id.
Dehaye, s.-l. porte-drap.
De Conchy, sous-lieut.
Cantié, sergent.
Guillot id.
Delibés, cap.-sap.

21e *de ligne.*

Guyot, cap. adj.-maj.
Friol, capitaine.
Mascarenc, id.
Douhaire, id.
Pittié, lieutenant.
Béme, sergent.
Fuson, id.

26e *de ligne.*

Petit, capitaine.
Vallet, id.

79e *de ligne.*

Schobert, chef de bat.
Wirbel, id.
Minart, capitaine.
Mons, id.
Canche, lieutenant.
Pallière, id.
Vaquet, id.
Jasserand, sous-lieut.
Pigeon, adj. sous-of.
Chapy, caporal.
Bontus, tamb.-maj.
Parsis, sapeur.
Bory, fusilier.

28e *de ligne*

Abbo, capitaine.
Mourget, lieutenant.
Barbé, sergent.

30e *de ligne.*

Binet, capitaine.
Tranche, sous-lieut.

32e *de ligne.*

Logerot, cap. adj.-maj.

39e *de ligne.*

Savary, cap. adj.-maj.

42e *de ligne.*

Cagnazzolly, cap. adj.-maj.
Cahen, lieutenant.
Lecouppey, id.
Puissant, id.
Noël, sergent.
Pierrat, grenadier.

43e *de ligne.*

Limayrac, cap. adj.-maj.
Denne, capit.
Dautrement, lieut.
Vrignaud, sous-lieut.

46e *de ligne.*

Gasser, capitaine.
Roghi, id.
Questroy, id.
La Bouédec, id.
Rollet, lieut.
Pérard, sous-lieut.
Taillefesse, serg.-maj.
Heynés, tamb.-maj.

47e *de ligne.*

Isnard, capit.
Couder, id.
Baitini, id.
Carquille, sous-lieut.

49e *de ligne.*

Lebrun, chef de bat.
Roy, cap. adj.-maj.

Hindermann, cap.
Pianet, id.
Thouvenel, id.
Cartier, lieut.
Roche, id.
Giocanti, sous-lieut.
Theissier, serg.

50e *de ligne.*

Rusquet, capitaine.
Deplanque, id.
Desplas, id.
Brocard, lieut.
Pasquier, id.
Voidy, id.
Cabé, sergent.
Martelet, id.
Fisse, id.

52e *de ligne.*

Gaillot, capit.
De Baroncelli, id.

57e *de ligne.*

Lacarcet, cap. adj.-maj.
Roux, capit.
D'Armingaud, id.
Kreitzer, id.
Boutroy, lieut.
Lacroix, sous-lieut.
Simard, id.
Binet, adj. sous-of.
Chaillet, sergent.
Goubaut, id.

61e *de ligne.*

Pradier, chef de bat.
Epailly, capit.
Chabal, id.
Tarboché, id.
Bulot, lieut.
Rouland, id.
Chambry, id.
Péan, id.
Jacob, sous-lieut.
Noël, id.
Latour, sergent.

62e *de ligne.*

Skopetz, capit.
Duplom, id.

73e *de ligne.*

Formy, chef de bat.
Théaux, lieut.

74e *de ligne.*

Boisson, cap. adj.-maj.
Rigaud, capit.
Hammerlin, id.

79e *de ligne.*

Noël, capit.
Perguilhem, id.
Pacotte, id.

80e *de ligne.*

Suzzarelli, cap. adj.-maj.
Couston, lieutenant.
Valeau, id.
Carré, sous-lieut.
Loescher, id.
Defontevieux, sergent.

85e *de ligne.*

Musnier, cap. adj.-maj.
D'Argouesse, capit.
Vassor, lieutenant.
Brot, id.
Castelnove, id.
Breton, sous-lieut.
Graziani, id.
Rolet, id.
André, sergent.
Maihé, id.

86e *de ligne.*

Thomas, capitaine.
Jacquinot, id.
Didenot, id.
Landini, lieutenant.
Giraudon, sous-lieut.
Briot, sergent.
Templier, id.
Vigier, fusilier.

91e *de ligne.*

Vuillot, capitaine.
Barrot, id.
De Labarre, id.
Anouilh, cap. adj.-major.
Testart, lieutenant.
Rondeau, id.
Lombard, adj. sous-officier.
Mineau, vaguemestre.

95e *de ligne.*

Aizier, capitaine.
Goëb, id.
Sisco, lieutenant.

96e *de ligne.*

Trinité, cap. adj.-major.
Dol, capitaine.
Schillinger, id.
Borrelli, id.
Belmer, id.
Delpoux, id.
Vitureau, lieutenant.
Le Borne, id.
Couchot, sous-lieut.
Bonnet, sergent.
Bourdais, id.
Gabrielli, id.

98e *de ligne.*

Rohr, capitainc.
Brocard, id.
Laffon, id.
Vautherot, lieutenant.

100e *de ligne.*

Bousquet, capitaine.
Jomain, id.
Girard, id.
Seybel, lieutenant.
Kieffert, id.
Rives, s.-lieut. porte-drap.
Malherbe, sergent.
Chantemesse, id.
Denoual, musicien.

9e *cuirassiers.*

Morel, capitaine.

1er de chasseurs d'Afrique.

Dubessay, capitaine.
De Chérizey, lieutenant.
Castanier, id.

2e de chasseurs d'Afrique.

Cousin, lieutenant.
Grollier, adj. sous-officier.
Dunoyer, mar.-des-log.

3e de chasseurs d'Afrique.

Delaremanichère, lieutenant.

1er spahis.

Ben-Ahmed, mar.-des-log.

1er hussards.

Delorme, lieutenant.

4e hussards.

Charmeux, capitaine.
Hazotte, lieutenant.
Bourseul, mar-des-log.

7e hussards.

De Berny, capitaine.

6e dragons.

Baabe, capitaine.
De Sibert, sous-lieut.

7e dragons.

Dorsanne, capitaine.
Bonaparte, lieutenant.

État-major d'artillerie.

Peloux, capitaine.
Piœrron, id.
Cournier, id.
Moyse, id.
Grevy, id.
Xesner, id.
Meynal, id.
Torchon, id.
Dubois, id.
Lebeau, id.
Pellé, id.
Bonnefin, garde principal.
Bohant, garde de 1re cl.
Duringer, id. 2e
Arnold, id. id.
Marquet, id. id.
Huot, id. id.

1er d'artillerie.

Launay, capitaine.
Degournay, id.
Barny, id.
Rougier, id.
Pinczon, id.
Dumont, id.
Putz, id.
Bernadac, lieutenant.
Hellot, sous-lieut.
Charpeaux, id.
Baquerie, mar.-des-log.
Le Savetier, id.

2e d'artillerie.

Noury, capitaine.
Grandmaire, id.
Lefrançois, id.
Bedoin, id.
Corbin, id.
Boissonade, lieutenant.
Moret, sous-lieut.
Desruol, id.
Rigaud, id.
Paret, id.
Marquet, id.
Blot, mar.-des-log.
Pied, id.

3e d'artillerie.

Legardeur, capitaine.
Cavalier, id.
Marie, id.
Clouzet, id.
Malcor, lieutenant.
Frentzel, id.
Gay, sous-lieut.
Dietz, mar.-des-log.
Lemasson, id.
Blossenhauer, id.
Rabidaire, id.
Courtine, mar.-des-log.

4e d'artillerie.

Thévenin, capit.
Teyssèdre, id.
Morel, id.
Roussel, lieutenant.
Broussouloux, id.
Bertet, sous-lieut.
Mekl, mar.-des-log.
Lang, id.
Houzé, id.
Mercier, id.

5e d'artillerie.

Sauvé, capitaine.
Durousseau, id.
Liégeard, id.
Rey, id.
O'Farrell, id.
Bonnet, id.
Grisey, lieutenant.
Lefèvre, sous-lieut.
Kleckner, id.
Baron, id.
Gaudaire, mar.-d.-log.-chef.
Godard, mar.-des-log.
Pététin, id.
Perron, brigadier.

6e d'artillerie.

Janisson, capit.
Brouet, sous-lieut.
Fischer, mar.-des-log.
Michaud, id.

7e d'artillerie.

Mesnard, capit.
Adam, mar.-des-log.

8e d'artillerie.

Boucher, capit.
Lanty, id.
Claris, lieutenant.
Charpenay, mar.-des-log.
Loigerot, id.
Jacquey, id.
Boucherand, canon. serv.

9e d'artillerie.

Berthaud, capit.
Matha, mar.-des-log.

10e d'artillerie.

Deschamps, capit.
Leclerc, id.
Marsal, lieutenant.
Petit, adj. sous-of.
Grosjean, mar.-des-log.
Perrin, id.
Rissel, chef artific.
Leporier, canon. serv.

11e d'artillerie.

Viguier, capit.
Dubois, id.
Astier, id.
Flye, lieutenant.
Bellet, mar.-des-log.

12e d'artillerie.

Danse, capitaine.
Gobert, id.
Chastaignier, id.
Harel, id.
De Gironde, id.
Bernard, lieut.
Dornier, sous-lieut.
Delançois, mar.-des-log.

13e d'artillerie.

Martel, capit.
Denecey, id.
Galle, id.

15e d'artillerie.

Armand, capit.
Saunier, id.
Becker, artific.

17e d'artillerie.

Charpentier, capit.
Schalcker, lieut.

5e comp. d'ouvriers.

Logerot, capit.

État-major du génie.

Odier, capit.
Bonneray, id.
La Ruelle, id.
Aldebert, garde de 1re cl.

1er du génie.

Joyeux, lieut.
Pironneau, sergent-major.
Bernard, sergent.
Brou, caporal.
Callandris, me ouvrier.

2e du génie.

Maritz, capit.
Méreau, id.
Hennequin, sous-lieut.
Rhumeau, sergent.
Tertre, id.
Rousset, caporal.

3e du génie.

Coste, capit.
Heydt, id.
Beziat, id.
Regad, id.
Bradelle, lieut.
Ferron, id.
Dreyssé, sous-lieut.
Chabbert, sergent-major.
Boitard, id.
Charles, sergent.
Maltzlard, id.
Radigois, id.
Beliague, id.
Pfeiffer, id.
Muzard, id.
Chevalme, id.

1er escadr. du train.

Violet, capitaine.
Niel, lieutenant.

5e escadr. du train.

Loos, capitaine.

Marins débarqués.

Delsaux, cap. d'artil.
Fracon, cap. d'art.
De Guilhermy, id.
Mounier, lieut. d'artill.
Legentil, serg.-maj. d'artill.
Kindel, serg. d'artill.
Adénier, id.
Le Breton, lieut. de vaiss.
Lespès, id.
Gougnard, id.
Viller, id.
Flottard, cap. au long cours.
Poincel, enseigne.
Velleret, id.
Pottié, id.
Detournière, id.
Maher, id.
Doré, id.
Hibert, id.
Quentin, id.
Carly, id.
Vandier, aspirant
Guibert, id.
Warneck, id.
Gicquel, id.
Brown, id.
Reyniers, id.
D'Ansel, id.
De Serre, id.
Noé, sous-commissaire.
Aiguier, chirurgien.
Steimbach, quart. me canon.
Madu, id
Henry, 1er me canonn.
Amenc, id.
Etiard, matelot.

Service de santé.

Garreau, médecin-major.
Folie, id.
Cuvillon, id.
Moussu, id.
Larivière, id.
Verjus, id.
Renard, id.
Bertrand, id.
Didiot, id.
Forcioli, id.

Basselet, médecin-major.
Pilet, id.
Chaufour, id.
Mérimée, id.
Verdier, aide-major.
Ohier, id.
Tédeschi, id.
Vernay, id.
Gillin, id.
Chevassu, id.
Nuzillat, id.
Maugis, id.
Mignot, id.
Savaëte, id.
Biolacci, id.
Dubosq, id.
Darcy, id.
Corne, id.
Mouret, id.
Herbecq, id.
Goinard, id.
Rollet, id.
Frison, id.
Goureau, aide-major.
Courbet, id.
Gronnier, id.
Gueury, id.
Daga, id.
Chapuy, id.
Ditz, id.
Dexpers, id.
Rueff, id.
Driard, id.
Perrin, id.
Poignet, id.
Thomas, id.
Demortain, pharm. princ.
Bourgeois, pharm. maj.
Bachelet, id.

Services administratifs.

Bourdin, officier d'adm.
Frey, id.
Poncelet, id.
Pinel, id.
Latrobe, id.
Sénélart, officier d'adm.
Crété, id.
Lacoste, id.
Génissieux, id.
Antonini, adjud. d'adm.
Moricau, id.
Remiatte, id.
Templier, commis princip.

Interprètes.

Chodzchiéwicz, interprète.

Flotte.

Berg, lieut. de vaisseau.
De Mornard, id.
Perrire, id.
Kenny, enseigne.
Cosse, id.
Locquin, capit. d'armes.
Lebozec, chirurgien.
Cochois, id.

Médaille militaire :

Gendarmerie de la garde.

Lequin, mar. des logis.
Cavaillou, id.
De l'Hopital, gendarme.

1er grenadiers de la garde.

Toussaint, sergent-major.
Hemardinquer, id.
Montarsolo, id.
Engasser, id.
Ferond, id.
Gauthier, sergent.
Berthoumieu, id.
Andreani, id.
Quesney, id.
Perron, id.
Froment, caporal.
Lemoine, id.
Maissiat, id.
Girinon, grenadier.
Uthdinger, id.
Rossard, grenadier.
Gillot, id.
Bontoux, id.
Schoffer, id.
Pascal, id.
Coste, id.
Armand, id.
Duffaud, id.
Héart, id.
Guillaumet, id.
Roullet, id.
Thouvenot, id.
Boiral, id.

2e grenadiers de la garde.

Château, sergent-major.
Barral, id.
Lenoir, sergent-fourrier.
Peltier, id.
Limonier, id.
Desprey, id.
Moulin, sergent.
Lagrosse, id.
Andanson, id.
Marchal, id.
Berthier, id.
Coutrix, id.
Tart, id.
Durieux, id.
Alfan, id.
Salles, caporal.
Daunois, id.
Ménard, id.
Lalanne, id.
Milliardet, id.
Heurtaut, caporal-tambour.
Maisonnave, sapeur.
Rome, grenadier.
Stenheilber, id.
Bordeaux, id.

1er voltigeurs de la garde.

Petit, sergent-major.

Armand, serg.-major.
Santune, id.
Ségui, sergent.
Lasvigne, id.
Commandeur, id.
Fossier, id.
Morel, id.
Mathieu, id.
Boignant, id.
Bade, caporal.
Labé, id.
De Béchevel, id.
Casanova, id.
Vinciguerra, id.
Debs, sapeur.
Schaffauser, id.
Lavignotte, id.
Palat, tambour.
Dupuis, voltigeur.
Dorison, id.
Vandembrent, id.
Jahier, id.
Lhenry, id.
Tronchet, id.
Charpentier, id.
Duport, id.
Machin, id.
Gareau, id.
Péborq, id.
Mahéo, id.
Brossard, id.
Mervoyer, id.
Paquet, id.
Morisot, id.
Hutinet, id.
Amiel, id.
Faissoles, id.
Serres, id.
Grosjean, id.
Fargues, id.
Millet, id.
Antic, id.
Peyruseigth, id.
Bicais, id.
Allier, id.
Andoin, id.
Klein, id.
Audigier, id.
Mayer, voltigeur.
Nicolier, id.
Penjon, id.
Presle, id.
Rouger, id.
Audin, id.
Pierron, id.
Lacapère, id.
Montreuil, id.
Fillinger, id.
Ruban, id.
Pendariès, id.
Pichon, id.

2e *voltigeurs de la garde.*

Despax, sergent-fourrier.
Caubin, sergent.
Martinet, id.
Laurent, id.
Lehmann, id.
Maniteuve, id.
David, id.
Raisin, id.
Brisebard, id.
Burret, id.
Montarlot, id.
Jung, caporal.
Taverne, id.
Bordage, id.
Susini, id.
Primault, id.
Rufin, id.
Humps, id.
Guilloteau, caporal tamb.
Poumès, tambour.
Vaxelaire, sapeur.
Povri, voltigeur.
Laissu, id.
Vittemann, id.
Ledard, id.
Drot, id.
Fortin, id.
Jarron, id.
Guettet, id.
Bragnes, id.
Puel, id.
Lecerf, id.
Fousnaquer, id.
Debeleix, voltigeur.
Duguet, id.
Royer, id.
Claude, id.
Daumas, id.
Maurel, id.
Bie, id.
Chalumeau, id.
Doussin, id.
Troupigny, id.
Mansuy, id.
Labarrière, id.
Cougnon, id.
Grislin, id.
Le Gueguen, id.
Mellier, id.
Mazzoni, id.
Joubin, id.
Mirliflor, id.
Dupont, id.
Baur, id.
Dilhuit, id.
Gibert, id.
Guitre, id.
Porte, id.

Chass. à pied de la garde.

Lestié, sergent.
Moser, id.
Lecesne, id.
Rouilly, id.
Garat, caporal.
Passerieu, id.
Motreff, sapeur.
Hilon, clairon.
Pain, chasseur.
Rolle, id.
Gesnot, id.
Muel, id.
Michelon, id.
Schubb, id.
Thomas, id.
Thénaut, id.

Zouaves de la garde.

Etienne, sergent-major.
Bertèche, id.

Denis, sergent.
Rouny, id.
Vigneron, id.
Calinaud, id.
Debras, id.
Blanque, id.
Trichereau, id.
Debazacq, id.
Durante, id.
Mayens, id.
Guillemin, caporal.
Quesnot, id.
Derré, zouave.
Guilbaux, id.
Mouillé, id.
Brussel, id.
Kaselin, id.
Riboulet, id.
Bailly, id.
Lallement, id.
Mayeux, id.
Clerc, id.
Carmouze, id.
Magnette, id.

Artillerie à pied de la garde.

Molaret, mar.-des-logis.
Thalinger, id.
Ollier, artificier.
Compin, canonn. servant.
Jacquillon, id.

Artillerie à cheval de la garde.

Danés, mar.-des-logis.
Cuzin, artificier.
Hoffmann, id.
Dirr, sapeur.
Héraud, canonn. servant.
Ceysson, id.

Génie de la garde.

Vacher, sergent.
Baudelaire, id.
Pacquin, caporal.
Baudelot, id.
Unit, sapeur.
Altier, id.
Miller, sapeur.
Délimont, id.

Train de la garde.

Lurquin, mar.-des-logis.
Gloriès, brigadier.
Bunel, soldat.
Demange, id.

Gendarmerie.

Lallemand, mar.-des-l.-chef
Bourbon, mar.-des-logis.
François, id.
Dury, brigadier.
Sarrazin. id.
Rousse, gendarme.
Etelain, id.
Trimaille, id.
Aitelli, id.

7ᵉ *de ligne.*

Heisch, serg.-fourr.
Collin, sergent.
Dirat, id.
Alexandre, id.
Guilmant, id.
Amaton, id.
Boulgy, id.
Gohon, id.
Provost, id.
Mey, caporal.
Doridant, id.
Jeanpierre, cap. sapeur.
Membré, sapeur.
Bunnetel, id.
Fouché, grenadier.
Croissant, id.
Rolot, id.
Humbert, id.
Gravier, voltigeur.
Verbrugghe, id.
Frément, id.
Brideau, id.
Toudic, fusilier.
Mazeram, id.
Grange, id.
Guillaume, id.

10ᵉ *de ligne.*

Bidault, sergent.
D'Angélys, id.
Dantony, id.
Gauchiran, id.
Moura, id.
Famery, id.
Hugues, id.
Chaurand, id.
Lorenzy, id.
Gay, caporal.
Colnago, id.
Lalo, id.
Vinatier, id.
Havet, cap. sapeur.
Schmidt, sapeur.
Aitelli, id.
Landreau, id.
Leseurs, clairon.
Chochard, grenadier.
Cros, id.
Ehrard, id.
Bohry, voltigeur.
Lacombe, id.
Ribbes, id.
Vincent, fusilier.
Subreville, id.
Gonin, id.
Canal, id.

14ᵉ *de ligne.*

Lecture, sergent.
Morin, caporal.
Bré, grenadier.
Billon, voltigeur.
Rondet, fusilier.

15ᵉ *de ligne.*

Delprat, sergent-major.
Lemaréchal, id.
Massé, sergent.
Couturier, id.
Morandat, id.
Debref, id.
Bordier, caporal.
Paysant, id.
Bailly, id.

Guillemet, caporal.
Galland, id.
Contesse, id.
Broxolle, clairon.
Durant, id.
Nassoy, grenadier.
Schmitt, voltigeur.
Bourhoven, id.
Moury, id.
Dumeil, fusilier.
Gourrier, id.
Husson, id.
Ardaillou, id.
Jannuel, id.
Tapet, id.

18e *de ligne*.

Noël, sergent-major.
Klenger, sergent.
Camerano, id.
Selton, cap. sapeur.
Lehrmann, sapeur.
Aspe, fusilier.
Hugues, id.

19e *de ligne*.

Didier, sergent.
Santolini, id.
Schonemberger, id.
Delage, fusilier.
Juillard, id.

20e *de ligne*.

Deniau, sergent-major.
Boucher, id.
Bonoyer, sergent-fourrier.
Archambeau, id.
Raudin, sergent.
Vel, id.
Schabran, id.
Allard, id.
Cornu, id.
Lémery, id.
Benger, id.
Quatrehommes, id.
Marsili, id.
Taix, caporal.
Malaprez, id.
Martin, caporal.
Tholozan, id.
Bonnefond, id.
Ceccaldi, grenadier.
Lépine, id.
Mazade, id.
Laroche, id.
Gatin, id.
Pailhosse, id.
Gonthier. id.
Marsac, voltigeur.
Robin, id.
Laroque, fusilier.
Chevrier, id.

21e *de ligne*.

Marie, sergent-major.
Chapel, id.
Dervin, sergent-fourrier,
Pontarly, id.
Delauzun, id.
Hardouin, id.
Baptiste, sergent.
Marizier, id.
Schmitt, id.
Bouillot, id.
Loridan, id.
Genuist, id.

26e *de ligne*.

Busson, sergent.
Saimpy, id.
Merle, id.
Dombrunsky, musicien.

27e *de ligne*.

Bonnel, sergent-major.
Grisot, id.
Dazin, sergent-fourrier.
De Bion, id.
Parus, sergent.
Moquet, id.
Billard, id.
Baldy, id.
Brival, id.
Père, id.
Messal, id.
Bigorre, sergent.

30e *de ligne*.

Lamors, sergent.

32e *de ligne*.

Arnaud, sergent.
Bégin, id.

39e *de ligne*.

François, sergent.
Danière, id.
Brossard id.
Cases, caporal.

42e *de ligne*.

Viard, sergent.
Lanquetif, id.
Chaumard, id.
Baret, id.
Constant, id.
Menneglier, id.

43e *de ligne*.

Martel, sergent.
Castel, id.
Salles, id.
Cotillon, id.

46e *de ligne*.

Malgrat, sergent.
Blanchard, id.
Méridieu, id.
Chauvin, id.
Mongeot, id.
Roche, id.
Bertrand, id.
Drugeon, id.
Villeneuve, clairon.

47e *de ligne*.

Denat, sergent.
Ramel, id.
Vexlard, id.
Grignoux, id.
André, id.

49e *de ligne*

Henri, sergent.

Prieur, sergent.
Sarrasin, id.
Leclaire, id.
Valette, id.
Domart, cap. de musique.

50e *de ligne.*

Mercié, sergent.
Delbose, id.
Bailly, id.
Petit, id.
Mignaton, id.
Aragon, id.
Georges, id.
Gravier, id.

52e *de ligne.*

Palazzi, adj. sous-of.
Lépine, sergent.
Maximy, id.
Vigner, id.
Muller, id.

57e *de ligne.*

Morin, sergent-fourr.
Lemoine, id.
Mion, sergent.
Roy, id.
Sorgniaud, id.
Druon, id.
Bizet, id.
Flausse, id.
Holterbach, id.
Thomas, id.

61e *de ligne.*

Burtin, sergent-major.
Scotto, id.
Piot, sergent-fourr.
Raden, sergent.
Lelay, id.
Simonnet, id.
Chabrier, id.

62e *de ligne*

Junger, sergent.
Gros, id.
Taron, id.
Coarraze, sergent.
Couran, id.

73e *de ligne.*

André, sergent.

74e *de ligne.*

Joly, sergent.
Cavarrot, id.
Christiani, id.
Ravaine, id.
Pounot, id.

79e *de ligne.*

Morisset, sergent.
Vinçonneau, id.
Hue, id.

80e *de ligne.*

Binard, sergent.
Birobent, id.
Wolf, id.
Avril, id.
Corbeau, id.
Grangié, id.
Haéwerlé, id.
Degérant, id,

82e *de ligne.*

Bigot, sergent.

85e *de ligne.*

Macler, sergent.
Granger id.
Monier, id.
Morrin, id.
Bonichon, id.
Confortieri, id.
Thomas, id.
Marié, id.
Denis, id.
Jabin, id.
Depeix, sergent-fourr.
Colonna, id.
Valentini, id.

86e *de ligne.*

Mignot, sergent.
Laurent, sergent.
Galtier, id.
Riou, id.
Grept. id.
Stumpff. id.
Bauquier, id.

91e *de ligne.*

Egalon, maître armurier.
Rodier, sergent.
Clavier, id.
Boube, id.

96e *de ligne.*

Massol, sergent-major.
Lamôle, sergent.
Baggioni, id.
Pantaléon, id.
Chazottes, id.
Dagué, id.
Mattei, id.
Faure, id.
Orcel, tamb.-major.

98e *de ligne.*

Billaud. sergent-fourr.
Farcassin, sergent.
Demonjean, id.

100e *de ligne.*

Fargeas, sergent-major.
Fournols, sergent-fourr.
Langronne, id.
Cabaret, sergent.

1er *bat. de chass. à pied.*

Teste, sergent-major.
Muntz, sergent-fourr.
Motellier, id.
Loude, sergent.
Pellat, id.
Fermier, id.
Schneider, id.
Maynard, id.

4e *bat. de chasseurs à pied.*

Mansion, sergent-major.
Demange, id.
Rose, sergent.
Rochite, id.

Masson, sergent.

5e bat. de chass. à pied.

Pétrique, sergent.

6e bat. de chass. à pied.

Laurent, sergent.

9e bat. de chass. à pied.

Bergez, sergent-major.
Charret, sergent.
Rochette, id.

10e bat. de chass. à pied.

Rondony, sergent-major.
Maquet, sergent.
Borie, id.
Joachim, id.

17e bat. de chass. à pied.

Chadrin, sergent.
Kerchmer, id.
Duvaux, id.
Baudoin, id.

1er de zouaves.

Malgouyré, sergent-fourr.
Fusy, sergent.
Perrin, id.
Moschenross, id.
Ghesquières, id.
Pellissier, id.
Castan, id.
De la Faye, id.
Py, id.
Sée, id.
Libaut, caporal.

3e de zouaves.

Martin, adj. sous-of.
Renard, sergent-fourr.
Deneuville, id.
Moniot, sergent.
Boucheron, id.
Bire, id.
Wurz, id.

1er de la 1re lég. étrangère.

Hart, sergent.
Vionmet, id.
Spengler, id.
Amann, id.

2e de la 1re lég. étrangère.

Greiner, sergent.

Tirailleurs algériens.

Corrége, sergent.
Wilkinson, id.
De Nogué, id.
Mustapha, id.
Mohamed, id.

9e cuirassiers.

Chalon, mar.-des-logis.

1er hussards.

V. de Rouillon, m.-des-log.

1er d'artillerie.

Petit, mar.-des-logis.
Hartmann, id.
Bousquet, id.
Moret, id.
Durdan, id.
Freland, id.
Carrée, id.
Hoisnard, id.
Biret, id.
Soubielle, id.
Masson, id.
Lahitte, id.

2e d'artillerie.

Michel, adj. sous-of.
Block, mar.-des-logis-chef.
Jolly, mar.-des-logis.
Delagrange, id.
Donjon, id.
Minault, id.
Fratzy, id.
Gandillot, id.
Maurie, id.
Gien, id.

Nobis, mar.-des-logis.
Brunel, id.
Sezilly, id.
Colombé, id.
Bussiennes, id.
Schwartz, id.
Ramaget, id.
Decaix, id.
Bonnet, id.
Jacob, id.
Couillard, id.

3e d'artillerie.

Dupuy, mar.-des-logis chef.
Toucas, id.
Martocq, id.
Jeanne, mar.-des-logis.
Borgeon, id.
Sabad, id.
Biguier, id.
Defferrière, id.
Davfés, id.
Zemb, id.
Prévôt, id.
Morére, id.

4e d'artillerie.

Saganson, m.-des-log.-chef.
Soulages, m.-des-logis-fourr.
Martin, mar.-des-logis.
Dubernat, id.
Antoine, id.
Blanc, id.
Bonchère, id.
Pertusot, id.
Amellant, id.
Carrot, id.
Poussardin, id.
Varlet, id.

5e d'artillerie.

Perney, adj. sous-of.
Guerre, mar.-des-logis.
Penotel, id.
Passat, id.
Bazelle, id.
Montillet, id.

Benezech, mar.-des-logis.
Mainguet, id.
Greuez, id.
Tincelin, id.
Petit, id.
Jeanson, id.

6e *d'artillerie.*

Lehalek, mar.-d.-log.-chef.
Garcin, mar.-des-log.
Lefèvre, id.

7e *d'artillerie.*

Mignon, mar.-des-log.
Warner, id.
Bouchanin, id.
Tardy, id.

8e *d'artillerie.*

Pruneau, mar.-des-log.
Andreani, id.
Lenguemart, id.
Gorlier, id.
Formy, id.
Freh, id.
Bertrand, id.
Mitelet, id.
Darolles, id.
Bergoniaux, id.

9e *d'artillerie.*

Carré, mar.-des-logis-chef.
Schini, mar.-des-log.
Morfoissé, id.
Vaissière, id.
Labranche, id.

10e *d'artillerie.*

Thomas, mar.-des-log.-chef.
Burcey, mar.-des-log.-fourr.
Choffin, mar.-des-log.
Meunier, id.
Damourette, id.
Ory, id.
Saint-Mezard id.
Baudot, id.

11e *d'artillerie.*

Chevigny, adj. sous-officier.
Thomas, mar.-des-log.
Ehrmann, id.

12e *d'artillerie.*

Cocu, mar.-des-log.
Maure, id.
Labadie, id.
Guillaume, id.
Paquier, id.
Grandemanche, id.
Berthaut, id.

13e *d'artillerie.*

Dufour, mar.-des-log.
Jacques, id.
Herbet, id.
Lutz, id.
Monange, id.

17e *d'artillerie.*

Boullier, chef artificier.

5e *compagnie d'ouvriers.*

Helfenstiein, mar-des-log.

1er *du génie.*

Paulon, sergent.
Moinier, id.
Peltrisot, id.
Millery, id.
Beaucourt, id.
Robert, id.

2e *du génie.*

Kopf, serg.-major.
Tonnin, id.
Bassand, id.
Lecomte, serg.-fourr.
Lelut, sergent.
Royer, id.
Dubois, id.
Poirier, id.
Fousset, id.
Morei, id.
Vaunoy, id.
Opigez, id.
Bourdillat, id.
Piquet, sergent.
Combe, id.
Souquet, me ouvrier.
Mitaud, id.
Tanchon, id.
Firling, id.
Vuenemburge, id.

3e *du génie.*

Millot, sergent-major.
Pingat, sergent-fourrier.
Raux, sergent.
Distribué, id.
Romagnier, id.
Villebonnet, id.
François, id.
Rachon, id.
Raquet, id.
Peltier, id.
Junquet, id.
Mignaton, id.
Richard, id.
Clochette, id.
Lemblé, id.
Huet, id.
Bidaut, me ouvrier.
Gardanne, id.
Chavannon, id.
Gattelier, id.
Sellier, id.

1er *escadron du train.*

Daumas, mar.-des-logis.
Tardien, id.
Masson, mar.-ferrant.

3e *escadron du train.*

Carmier, mar.-des-logis.
Fuzeau, id.

5e *escadron du train.*

Divuy, mar.-des-logis.

Ouvriers d'administration.

Sibille, sergent-major.
Schremer, id.
Etienne, sergent.
Raithel, id.
Moreau, id.

Infirmiers militaires.

Broussard, sergent-major.
Duchosal, id.
Detchemendy, id.
Leberer, id.
Bruant, id.
Giudici, id.
Samouël, id.
Leheu, id.
Rebufat, id.
Boucher, id.

Flotte.

4e d'infanterie de marine.

Guichot, sergent.
Ceyte, sergent.

Artillerie de marine.

Deviller, sergent.
Boileau, id.
Quiner, id.
Lardin, id.
Legrix, id.
Béluche, id.
Laurent, sergent-fourrier.

Manœuvriers.

Douarin, quartier-me.
Furet, id.
Courtès, 2e maître.

Voiliers.

Estienne, quartier-me.
Gismondi, 2e maître.

Charpentiers.

Charles, maître.

Armuriers.

Langlois, 2e maître.

Canonniers.

Le Bihan, quartier-me.
Leroux, id.
Vignault, 2e maître.
Barré, id.

Dès le 19, une commission anglo-française est chargée d'inventorier le matériel abandonné par les russes, et le résultat de son enquête est ainsi formulé dans son rapport : 4,000 bouches à feu ; 407,314 boulets ; 101,755 projectiles creux ; 24,080 boîtes de mitraille ; 262,482 kilogrammes de poudre; 470,000 cartouches à balles en bon état, et 160,000 cartouches à balles avariées pour fusils et carabines ; 80 voitures dites *arabas ;* une caisse d'instruments de vérification ; 2 machines à souffler pour fonderie ; 26 soufflets de forge et autant d'enclumes ; 12 meules à aiguiser ; 6 yoles, sans compter les embarcations qui restent pour le service du port ; 500 billes de bois de gaïac ; 200 pièces de bois de mâture, mesurant cent mètres cubes ; 180 pièces de bois pour mâtures d'embarcations ; 100 vergues en mauvais état ; 12 mâts de perroquet ; 12 chouquets ; 400 ancres de corps-morts ; 90 ancres de différentes grandeurs ; 40 espars ; 300 outils ; 730,000 kilogrammes de fer en barre et acier ; 50 grappins et petites ancres ; 2,060 manilles pour ancres ; 100 caisses en fer ayant contenu de l'huile ; 100 chaînes d'ancres ; 52,000 kilogrammes de vieux cuivre de doublage ; 50,000 kilogrammes de vieux cordages ; 2 vieux grelins ; 300 caisses à eau ; 25,000 kilogrammes de cordages neufs de différentes dimensions ; 100 madriers bons à faire des planches ; 400 poulies de différentes grandeurs ; 200 kilogrammes de fil de fer ; 8,000 feuilles de tôle ; 7,000 feuilles de fer blanc ; 8,000 feuilles de tôle faible pour boîtes à balles ; 150 flas-

ques en fonte; 200 cuves en fonte; 20,000 kilogrammes d'étain: 60,000 kilogrammes de cuivre rouge; 8,000 kilogrammes de clous ordinaires; 200 kilogrammes de menus clous; une très-grande quantité de bois de sapin; 200 barils de brai et goudron; 150 barils de matières à peinture; 1 mètre cube d'ocre rouge; 1 mètre cube d'ocre jaune; 200 ressorts et chaînettes en cuivre; 12 balances; 6 cuisines en fonte; 150 pièces de machines de toute sorte; 3,000 kilogrammes de petites chaudières pour l'hiver; restes d'une machine à vapeur de 220 chevaux, ayant appartenu à un steamer brûlé par les russes; 8 grandes chaudières en cuivre pesant environ 50,000 kilogrammes; 50,000 kilogrammes de vieux cuivre; 5,000 kilogrammes de chevilles en cuivre; 80,000 kilogrammes de vieux fer; 6 grosses cloches; 10 petites cloches; 350 lits d'hôpital; 600 pliants; une grande quantité de livres et de dessins; 2 caliornes pour la machine à mâter; 3 grandes pompes pour les bassins; 8 chaudières en fer pour lesdites pompes; 2 machines à vapeur de 30 chevaux et 1 machine de 16 chevaux, à haute pression, pour les bassins; 2,000 tonneaux de charbon de terre en poussière; 17 grues en fer, dont 3 fixées sur le quai, une sur la rive et 13 en magasin; 1 machine à vapeur de 12 chevaux pour une manutention; 2 machines à draguer hors de service; 2 grandes pompes pour vider les réservoirs des bassins; une pompe hydraulique à main; 1 machine pour une boulangerie; une machine de 20 chevaux, à haute pression; 6 statues en marbre; 2 sphinx et un grand bas-relief; plus en vivres:

Pain.	11,000	sacs	(500	tonneaux.)
Farine.	3,700	—	150	—
Orge.	100	—	9	—
Blé noir.	1,300	—	117	—
Avoine.	200	—	18	—
Millet.	600	—	54	—
Blé.	240	—	20	—
Pois.	5	—	1 1/2	—
Blé en grains. . . .	50	quartiers		
Viande salée	480	barils	(60	tonneaux.)

Dans la matinée du 9, français, anglais, piémontais, ottomans envahissent les rues de Sévastopol, qu'ils trouvent pavées de projectiles, boulets, obus, têtes de mort, biscaïens, éclats de bombes et de grenades, débris de boîtes de mitraille; le spectacle du faubourg de la Karabelnaïa est d'une désolation dont rien ne saurait donner une idée; tous les magnifiques établissements accumulés par le gouvernement sur ce point sont détruits et n'offrent plus que des ruines informes : arsenaux de la marine pour la réparation et le radoubage, magasins de cordages, de voiles, de provisions de toute espèce, vastes ateliers, machines, forges pour les agrès, magasins de toiles à voiles, de toiles d'habillements, d'uniformes confectionnés, de casques et d'armes, casernes magnifiques pouvant contenir toute une armée, docks immenses, manutentions militaires, logements de milliers d'ouvriers, nos boulets n'ont rien épargné, et, à voir ces hautes murailles trouées, déchirées, lézardées, crevassées du haut en bas, on se demande par quel miracle d'équilibre elles sont encore debout.

Chaque maison est visitée à son tour, et pour parler la langue zouave, on y *chaparde* passablement. La colonie de Kamiesh s'est abattue comme une bande de vautours sur le cadavre de Sévastopol et procède sournoisement à un déménagement général des meubles et du linge. Un fait à noter, dans l'histoire de cette campagne, pour l'honneur du nom français, c'est qu'à part de rares exceptions, nos soldats ne pillent pas, ou tout au moins n'est-ce pas la cupidité qui les pousse. Ainsi, deux chasseurs à pied trouvent dans la cour d'une maison une grosse cloche; à l'aide d'un madrier et d'une corde, ils la chargent sur leurs épaules, sans se préoccuper des meubles et des objets de valeur qui garnissent les appartements, et l'emportent à leur bivouac. Un officier, sur le chemin, leur demande ce qu'ils prétendent faire de cette singulière capture :

— Sonner le *Te Deum* de notre victoire, répondent-ils, et ils poursuivent leur route.

Une vingtaine de troupiers se rencontrent sur le quai, tous uniformément coiffés de chapeaux roses, couleur affectionnée, à ce qu'il paraît, des élégantes de Sévastopol, et là, en vue des russes qui occupent

l'autre rive, ils exécutent les danses les plus caractérisées du salon de la Victoire, ce paradis dominical des casernes de l'École-Militaire.

D'autres, enfin, jouent pacifiquement au bouchon à la porte d'une cantine, le premier établissement ouvert à Sevastopol ; cette porte est une planche étroite plantée au milieu de la baie, avec un vide à droite et à gauche, et sur laquelle on a écrit : *Entrez sans frapper*.

Le 10, le maréchal Pélissier donne des ordres sévères pour mettre un terme à ces déprédations. Un vaste cordon de sentinelles est établi, et tous les visiteurs qui reviennent de la ville chargés de meubles, de literies, d'effets d'habillements sont poliment invités à déposer le tout ; le soir, il y a comme une ligne de défense formée par ces restitutions. On ne laisse passer que les animaux : chiens, chats, volailles ; ces dernières défilent en si grand nombre, qu'à coup sûr, chaque ordinaire trouve au fond de la marmite de son souper la fameuse poule au pot du Béarnais.

Le 11, le général Bazaine, nommé gouverneur de Sévastopol, y entre avec une garnison composée du 42e régiment de ligne (1re brigade, 2e division du premier corps), du 80e de ligne (2e brigade, 2e division), et d'une compagnie du génie. Le grand quartier de Karabelnaïa, sorte de ville à part, est partagé entre nos alliés et nous, et le capitaine Minot, premier aide-major de tranchée aux attaques de Malakoff, est installé comme commandant de place dans la partie de Karabelnaïa qui nous est dévolue, avec cent chasseurs à pied et trois cents hommes d'infanterie.

A l'extrémité du port, en allant au fort Saint-Paul, au fond d'une petite anse qui remonte dans la direction des docks, se trouvent des hôpitaux où les russes, dans la précipitation de leur retraite, ont abandonné environ cinq cents blessés. On les leur remet, le lundi matin, en présence d'une grande affluence de curieux. Nos soldats, que l'arrivée du bateau russe a attirés en foule sur les quais du port, s'offrent spontanément pour aider au transport des malades, et s'en acquittent avec les précautions les plus délicates :

— Pas si vite, mon vieux, dit un chasseur à un soldat russe à moustaches blanches, auquel il sert de béquilles, pas si vite, et appuie-

toi bien. Avec des cheveux de cette couleur-là, est-ce qu'on ne pouvait pas te laisser tranquille au coin de ton feu, mon pauvre vieux?

Par ordre du maréchal Pélissier, on recueille les munitions de l'amirauté de Sévastopol, sans négliger pour cela les nôtres, et une commission compétente est chargée d'examiner soigneusement les projectiles anglais et français que l'on retrouve en ville, et de mettre en réserve ceux qui sont encore en état de servir.

Le 16, un *Te Deum* solennel est célébré dans l'église cathédrale.

En réponse au rapport officiel du prince Gortschakoff, l'empereur Alexandre adresse à l'armée de Sévastopol la missive qui suit :

« La défense de Sévastopol, qui s'est prolongée si longtemps, et qui est peut-être sans exemple dans les annales militaires, a attiré sur elle l'attention non-seulement de la Russie, mais de toute l'Europe. Dès son origine, elle a mis ses défenseurs au même rang que les héros qui ont le plus illustré notre patrie.

» Dans le courant de onze mois, la garnison de Sévastopol a disputé à un ennemi puissant chaque parcelle du territoire de la patrie qui entoure la ville, et chacune de ses entreprises a été distinguée par des actes de la plus brillante bravoure Le bombardement opiniâtre renouvelé quatre fois, et dont le feu a été appelé infernal à bon droit, a ébranlé les murs de nos fortifications, mais n'a pu faire chanceler ou diminuer le zèle et la persistance de leurs défenseurs. Ils ont combattu l'ennemi ou sont morts avec un courage indomptable, avec une abnégation digne des soldats du Christ, sans penser à se rendre.

» En regrettant de cœur la perte de tant de généreux guerriers qui ont offert leur vie en sacrifice à la patrie et en me soumettant avec vénération au jugement du Tout-Puissant, auquel il n'a pas plu de couronner leurs actes d'un succès complet, je crois de mon devoir sacré d'exprimer dans cette circonstance, en mon nom et en celui de toute la Russie, à la brave garnison de Sévastopol, la reconnaissance la plus vive pour ses travaux infatigables, pour le sang qu'elle a répandu dans la défense de près d'une année de ces fortifications qu'elle avait élevées en quelques jours.

» Mais il y a une impossibilité même pour les héros. Le 8 de ce mois, après que six assauts désespérés eurent été repoussés, l'ennemi parvint à se rendre maître de l'important bastion de Korniloff, et le général en chef de l'armée de Crimée, voulant ménager le sang précieux de ses compagnons, qui, dans ces circonstances, n'aurait été répandu qu'inutilement, se décida à passer sur le côté nord de la forteresse, ne laissant à l'ennemi assiégeant que des ruines ensanglantées.

» Ces héros éprouvés, objet de l'estime générale de leurs camarades, offriront sans doute, en rentrant actuellement dans les rangs de l'armée, de nouveaux exemples des mêmes vertus guerrières. Avec eux et comme eux, toutes nos troupes, animées de la même foi illimitée en la Providence, du même amour ardent pour moi et notre patrie, combattent toujours et partout avec courage les ennemis qui touchent à notre arche sainte, à l'honneur, à l'intégrité territoriale de la

patrie ; et le nom de Sévastopol, qui s'est acquis une gloire immortelle par tant de souffrances, et les noms de ses défenseurs vivront éternellement dans le cœur de tous les russes, avec les noms des héros qui se sont immortalisés sur les champs de bataille de Pultawa et de Borodino.

» Saint-Pétersbourg, le 11 septembre 1855.

» ALEXANDRE. »

Dans son ordre du jour à l'armée, le prince Gortschakoff a dit :

« Sévastopol nous tenait enchaînés à ses murs ; avec sa chute nous acquérons la mobilité, et une nouvelle guerre commence, la guerre de campagne, celle qui va à l'esprit du soldat russe. Montrons à l'Empereur, montrons à la Russie que cet esprit est toujours le même qui inspira nos ancêtres dans notre lutte mémorable et patriotique. Quel que soit le lieu où l'ennemi se montre, nous lui présenterons nos poitrines, et nous défendrons notre terre natale comme elle a été défendue en 1812. »

Ces paroles semblent indiquer l'intention de marcher en avant, et, pourtant, après l'évacuation de la partie sud de la ville, le généralissime russe se fortifie dans la partie nord que défendent la batterie Constantin et les forts Catherine, Soukaïa, Sévernaïa et de l'Étoile. L'ennemi, établi dans ces ouvrages, a à sa gauche deux divisions campées dans les ruines d'Inkermann; dix autres divisions sont espacées sur les crêtes de Mackensie, de Baïdar et du Belbeck, gardant les routes de Simphéropol et de Batchi-Séraï. Des détachements spéciaux assurent les communications de la garnison avec les trois corps stationnés en Crimée. Le général Schabelski occupe Simphéropol avec quatre régiments de dragons et deux régiments de cavalerie de la garde. Autour d'Eupatoria, bivouaquent la brigade de uhlans Raischoff, la division des uhlans de réserve, commandée par le baron Korff, et la brigade de hussards du 6e corps, formant un effectif total de quatre régiments de huit cents chevaux chacun. Entre Kaffa et Arabat, se trouvent huit régiments de dragons des divisions Wrangel et Montrésor, de douze cents chevaux chacun. Pérécop est défendu par quarante mille hommes. Ces forces sont imposantes, mais nos soldats, électrisés par la

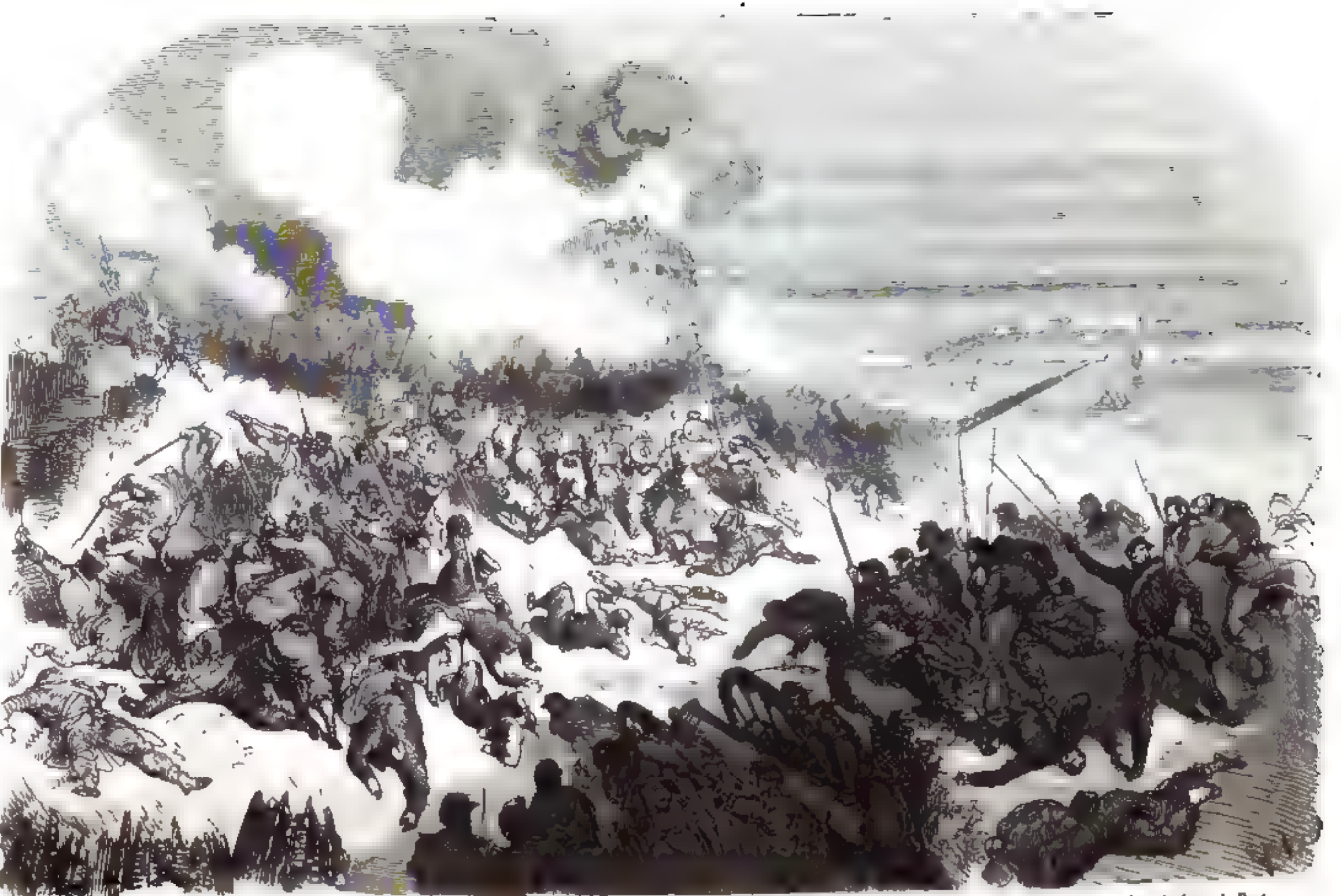
victoire, ne demandent qu'à marcher à de nouveaux combats, et, profitant de ces belliqueuses dispositions, le conseil de guerre des armées alliées décide que, pour amener les russes à une complète évacuation de la Crimée, un corps s'efforcera de tourner l'aile gauche ennemie, tandis qu'un autre, aux environs d'Eupatoria, empêchera les communications de Simphéropol à Pérécop.

En conséquence de cette décision, le premier corps, commandé par le général de Salles, le deuxième corps sous les ordres du général de Mac-Mahon, les highlanders, la garde royale et deux divisions anglaises, la brigade noire et la brigade jaune piémontaises, douze bataillons ottomans, commandés par Osman-Pacha, et les chasseurs d'Afrique descendent sur les bords de la Tchernaïa et poussent de fortes reconnaissances dans la direction du haut Belbeck. Les divisions d'Autemarre, Paté, d'Aurelle et Morris rencontrent les russes, mais campés sur des hauteurs inaccessibles dont les étroits passages, suivant l'expression d'un témoin, seraient défendus par quatre hommes et un caporal contre une armée tout entière ; aussi, après des marches et des contremarches sans résultats, l'expédition est rappelée par le maréchal Pélissier à ses quartiers de la Tchernaïa, vers la fin d'octobre.

Le 22 septembre, le général d'Allonville débarque à Eupatoria avec les 6e et 7e régiments de dragons, le 4e de hussards et une batterie à cheval. Le 26, il pousse une reconnaissance entre la mer et le lac Sasik, avec deux régiments, quatre bataillons et une batterie de l'armée française, trois régiments de cavalerie égyptienne sous les ordres de Sefer-Pacha, une batterie et un bataillon de tirailleurs commandés par Rustan-Pacha, et des bachi-bouzoucks que dirige Sibley-Bey. Une division russe d'environ deux mille hommes, fait mine de disputer le village de Sasik à la colonne, mais après un échange de quelques volées d'artillerie, elle se retire sur les montagnes de la gauche, et laisse les alliés regagner Eupatoria, après avoir incendié un dépôt de fourrages russes.

Ayant appris qu'une forte division de cavalerie, appuyée de plusieurs batteries d'artillerie stationne près de Djoltchack, à vingt-huit kilomètres d'Eupatoria, le général d'Allonville dirige sur ce point une

nouvelle reconnaissance divisée en trois colonnes. Celle de droite, composée de deux bataillons ottomans, de quatre bataillons égyptiens et de plusieurs escadrons de carabiniers, est commandée par Ahmed-Meneckli-Pacha; elle longe le littoral, appuyée par deux chaloupes canonnières et se porte entre le lac Sasik et la mer, à l'extrémité de l'isthme. Celle du centre comprend douze escadrons de la division d'Allonville, la batterie Armand, de l'artillerie à cheval, deux cents cavaliers irréguliers et six bataillons égyptiens; elle traverse un des bras du lac Sasik et se dirige sur Djoltchack par Chiban. Celle de gauche, formée de douze bataillons ottomans, de deux batteries et de trois régiments de cavalerie, sous les ordres du muchir Ahmed-Pacha, marche sur Djoltchack par Oraz, Atchir et Arsech. Le 29 septembre, Ahmed-Pacha arrive au rendez-vous vers dix heures du matin; le lieutenant général Korff, avec les lanciers de Son Altesse Impériale la grande duchesse Catherine Mikhaïlovna et la batterie légère d'artillerie à cheval n° 19, se porte rapidement à sa rencontre; mais le général d'Allonville arrive au galop et lui barre le chemin près du village de Koughill. Le général Walsin-Esterhazy, avec le 4e hussards, le général Champéron, avec les 6e et 7e dragons, chargent l'ennemi à l'arme blanche en première, seconde et troisième lignes. Les deux régiments de cavalerie ottomane et les six bataillons égyptiens secondent le mouvement, à l'arrière. Après une volée de leurs pièces qu'ils n'ont pas le temps de recharger, les russes se débandent, laissant sur le terrain cinquante morts, parmi lesquels le colonel Andréosky du 18e de uhlans, cent soixante-neuf prisonniers, dont un officier, le lieutenant Prokowitch, deux cent cinquante chevaux, trois canons, trois obusiers, cinquante lances, douze caissons et une forge de campagne, avec les attelages. Notre perte se réduit à trente-cinq hommes hors de combat; celle des ottomans à trente. Le 4e hussards s'est particulièrement distingué dans cette affaire, et l'un de ses maréchaux-de-logis, M. Eugène Bourseul, à peine âgé de vingt et un ans, revient avec dix-huit blessures dont heureusement aucune n'est mortelle. Voici l'ordre du jour publié par le maréchal Pélissier sur le combat de Koughil:



Dessin de G. Doré. Imprimé par J. Best.

Prise de la tour Malakoff.

« SOLDATS !

» L'avenir a un succès de plus à enregistrer. Un corps de cavalerie russe vient d'être complétement défait dans les plaines d'Eupatoria.

» Les hussards et les dragons du général d'Allonville ont pu enfin, le 29 septembre, joindre l'ennemi près du village de Koughil. Soutenu par le corps ottoman d'Ahmet-Muchir-Pacha, le général d'Allonville a lancé le 4e régiment de hussards, les 6e et 7e régiments de dragons sur la division des uhlans du général Korff, qui a été abordée à l'arme blanche avec la plus grande valeur.

» Sabrés jusque dans leurs rangs, harcelés dans leur retraite pendant plus de deux heures, les escadrons ennemis se sont enfuis dans toutes les directions, laissant entre nos mains 6 pièces de canon, 12 caissons d'artillerie, 169 prisonniers et 250 chevaux.

» Ce brillant combat, dont je félicite le général d'Allonville, fait grand honneur au 4e régiment de hussards, au 6e et au 7e régiments de dragons, à la batterie Armand de l'artillerie à cheval, ainsi qu'aux généraux Walsin-Esterhazy et de Champeron.

» C'est un beau fait d'armes dont je suis heureux d'avoir à rendre compte à l'empereur et qui inaugure dignement une nouvelle série d'opérations. »

Le 7 octobre, la division d'Allonville avec six escadrons turcs et cinq batteries à cheval, s'avance vers Aïdar, et, après une pointe de vingt-huit kilomètres, ramène cinq cents têtes de bétail et cent chameaux et chevaux. Sur la demande du général, il lui est envoyé à titre de renforts la division d'infanterie de Failly et la brigade de cavalerie anglaise de lord Paget, composée des carabiniers, des 4e et 14e dragons légers, du 12e lanciers et d'un corps d'artillerie à cheval commandé par le capitaine Thomas. Le 20, le 27 et le 28, trois reconnaissances sont poussées dans diverses directions; elles n'amènent que d'insignifiantes escarmouches entre nos éclaireurs et les cosaques; les russes gardent partout leurs positions sur des hauteurs escarpées où ce serait folie que de les attaquer. Le 3 novembre, Ali-Pacha avec ses irréguliers, deux escadrons français, deux escadrons anglais et quelques escadrons turcs, s'empare, à El-Toch, de nombreux troupeaux destinés à l'approvisionnement des russes, et ramène à Eupatoria 270 bœufs, 3,450 moutons, 50 chevaux, 10 chameaux et 20 voitures enlevées aux russes.

En même temps que s'accomplissent les expéditions du haut Belbeck et d'Eupatoria, d'importantes opérations se préparent contre les ports nord-ouest de la mer Noire. On sait que l'empereur Alexandre, après

un voyage à Moscou, où il a accompli un pèlerinage au monastère de Saint-Serge dont les reliques, portées dans les rangs de l'armée pendant les guerres des czars Michel Fédorowitch, Pierre Ier et Alexandre Ier, lui ont été remises par le métropolitain Philarète, est arrivé le 23 septembre à Nicolaïeff. Là, il a rencontré son frère, le grand duc Constantin, grand amiral de la flotte russe et inspecteur général du génie, et le général du génie Totleben, surveillant les réparations des ouvrages de défense de la place. L'ingénieur d'Odessa, M. Wolokoff, est chargé d'établir autour de la ville cinq redoutes armées ensemble de trois cent soixante canons ; les bataillons de sapeurs de la garde, les grenadiers des 4e et 5e corps d'armée, deux bataillons de la réserve, deux équipages des flottes et des ouvriers supplémentaires, embrigadés à Cronstadt par le grand duc, sont mis à sa disposition pour cet important travail. On procède à l'armement des frégates *Vilgas* et *Tiger*, récemment sorties de chantier, et l'on active la construction de cinq cents chaloupes canonnières pouvant porter, chacune, deux ou quatre pièces à longue portée fournies par l'arsenal de Kiew.

Le 25, l'empereur, accompagné des grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel Nicolaiéwitch, et du général Luders, commandant l'armée du sud, visite les fortifications qu'on est en train d'élever entre le Bug et l'Ingoul. Le lendemain, il parcourt les hôpitaux, passe une grande revue le 27, se fait présenter le 28 cent quarante-quatre officiers de la marine russe blessés au siége de Sévastopol, visite le même jour le dépôt des cartes, les ateliers de la marine, la caserne du corps des cadets et de la compagnie des pilotes, les magasins d'armes et de munitions, et va, le 1er octobre, accompagné de l'adjudant général Huowing, inspecter les batteries qui défendent le liman du Dniéper. Chaque jour, de nouvelles troupes se concentrent autour de Nicolaïeff. Les milices (*druschines*), au chiffre de quarante-trois, se rassemblent dans le gouvernement de Kherson ; comme elles ont laissé de nombreux malades dans les hôpitaux militaires de Tiraspol, de Ialta et d'Ovidiopol, leur effectif, qui devrait être de mille hommes chacune, ne se monte qu'à un total de trente mille hommes environ.

En réponse à ces préparatifs, neuf mille français et trois mille an-

glais commencent à s'embarquer le 6 octobre, en destination de Kinburn, citadelle qui défend l'embouchure du Dniéper. Le général Bazaine, remplacé par le général Levaillant dans le commandement de Sévastopol, commande nos troupes. Nos alliés sont sous les ordres du brigadier général Spencer, à défaut du général Markhâm, empêché par la maladie. Le contingent français se compose des tirailleurs algériens, des 1re et 2e divisions du 2e corps, du 14e bataillon de chasseurs à pied, de la 1re division du 3e corps, du 95e régiment de ligne, de plusieurs batteries de campagne, d'un détachement du génie et de dix bataillons de débarquement, formés par l'amiral Bruat. Les 5e, 17e, 20e, 21e et 89e brigades et mille soldats d'infanterie de marine composent le contingent anglais.

La flotte française comprend les bâtiments ci-après désignés :

Vaisseaux mixtes : *Montebello*, monté par l'amiral Bruat ; *Ulm*, Labrousse ; *Wagram*, Larrieu ; *Jean-Bart*, Touchard, capitaines de vaisseau. Frégates a vapeur : *Vauban*, Rocquemaurel ; *Descartes*, Darricau, capitaines de vaisseau ; *Asmodée*, portant le pavillon du contre-amiral Pellion, capitaine, Crosnier ; *Cacique*, Guesnet ; *Labrador*, Selva ; *Sané*, de Laplin, capitaines de frégate. Corvettes a vapeur : *Primauguet*, Vrignaud ; *Berthollet*, de la Guéronnière ; *Tisiphone*, de Montour ; *Laplace*, Caboureau ; *Roland*, Périgot, capitaines de frégate. Avisos a vapeur : *Milan*, Huchet de Cintré ; *Lucifer*, Béral de Sédaiges, capitaines de frégate ; *Brandon*, Cloué ; *Dauphin*, Robillard, lieutenants de vaisseau. Batteries flottantes : *Dévastation*, Montaignac de Chauvance ; *Tonnante*, Dupré ; *Lave*, de Cornulier-Lucinière, capitaines de frégate. Bombardes a voiles et a vapeur : *Cassini*, Bachm, capitaine de vaisseau ; *Ténare*, Krantz ; *Vautour*, Causse ; *Palinure*, Moret ; *Sésostris*, de Saly, lieutenants de vaisseau. Canonnières a vapeur : *Alarme*, Hulot d'Osery ; *Flamme*, Palasne de Champeaux ; *Flèche*, Morier ; *Grenade*, Jaureguiberry ; *Mitraille*, Bouchet-Rivière, lieutenants de vaisseau. Chaloupes canonnières : *Bourrasque*, Ronin ; *Rafale*, Thomassy, lieutenants de vaisseau ; *Stridente*, Courbet ; *Meurtrière*, Lemazurier ; *Mutine*, Ollivier, enseignes de vaisseau ; *Tirailleuse*.

Dans l'escadre anglaise, on compte *le Royal-Albert* portant le pavillon de l'amiral Lyons, *l'Hannibal*, portant le pavillon de l'amiral Stewart, *le Léopard, le Sidon, l'Alger, le Saint-Jean-d'Acre, le Princess-Royal, l'Agamemnon*; les vapeurs *Curaçao, Dauntless, Firebrand, Furious, Gladiator, Léopard, Odin, Sidon, Sphinx, Spiteful, Stromboli; Terrible, Tribune, Triton, Valorous, Vulcan, Arrow, Clinker, Craker, Fancy, Moslem, Lynx, Viper, Wrangler, Beagle, Snake*, six bombardes et douze transports à voiles.

Le soir du 7, les escadres alliées appareillent par une brise de terre qui les force de prendre la haute mer et de se rallier, le 9, en vue d'Odessa, d'où elles repartent le 14 pour mouiller, le soir, devant Kinburn. Le pavillon de capitulation ayant été inutilement hissé, le 15, le débarquement commence à l'abri d'un réduit improvisé sur neuf cents mètres de développement. Le général Bazaine fait établir deux lignes, l'une de circonvallation, l'autre de contre-circonvallation, à douze cents mètres de la place, et loge derrière un pan de mur une batterie de douze pièces de campagne. De leur côté, les amiraux Bruat et Lyons disposent sur une ligne nord-est les vaisseaux de ligne destinés à l'attaque du fort, et sur une ligne N. N. O et S. S. E. l'une de l'autre, au sud-ouest de la citadelle, les trois batteries flottantes *la Dévastation, la Lave* et *la Tonnante*, avec les bombardes sur une ligne E. O. et les canonnières et les petits vapeurs dans les intervalles.

Vers une heure de l'après-midi, le fort ouvre le feu; les projectiles n'arrivent pas jusqu'à l'escadre, tandis que nos bombes éclatent au milieu des ouvrages russes. Le 16, la violence de la houle ne permet qu'aux canonnières anglaises de continuer le bombardement, mais le 17, à neuf heures du matin, la flotte anglo-française commence un feu terrible, soutenue par deux compagnies de chasseurs qui fusillent les canonniers russes sur leurs pièces. Le 29ᵉ de ligne et cent artilleurs composant la garnison se défendent intrépidement; mais les incendies se multiplient dans la citadelle; des explosions réitérées forcent les artilleurs d'abandonner leurs canons; deux cents hommes sont morts; plus de cinq cents blessés gisent hors de combat. Les amiraux Bruat

et Lyons donnent l'ordre de cesser le feu et envoient des parlementaires proposer une capitulation, que le gouverneur Kokonowitch n'accepte que contraint et forcé par les défections de ses troupes qui jettent leurs armes et quittent leur poste de combat. Pour honorer la bravoure des officiers russes, on leur laisse leurs épées et nos soldats ouvrent leurs rangs devant une trentaine de grenadiers ennemis portant les tableaux de l'église, les bannières religieuses et les reliques, tant il y a de grandeur calme et d'imposante simplicité dans ces hommes vaincus comme soldats, mais invincibles dans leur foi.

L'amiral Bruat annonce en ces termes la victoire de Kinburn :

« A bord du *Montebello*, le 18 octobre 1855.

» L'amiral commandant en chef félicite l'escadre du nouveau succès qu'elle vient d'obtenir. A Kinburn comme à Kertch, l'activité de tous, le zèle apporté dans l'exécution des ordres reçus, le désir de s'inspirer de la pensée du chef pour le mieux seconder, ont amené un résultat prompt et décisif qui ouvre un vaste champ aux opérations ultérieures.

» La cordiale union des deux escadres alliées, la rapidité avec laquelle la marine et l'armée ont appris à combiner leurs efforts, l'habitude qu'elles ont acquise depuis un an de concourir à un but commun, ont assuré l'heureuse issue de toutes les expéditions qu'elles ont entreprises de concert. La prise de Kinburn est un lien de plus entre les deux flottes et les vaillantes troupes qui les ont secondées.

» La date du 17 octobre sera consacrée désormais dans la marine française et dans la marine anglaise par un double souvenir. Il y a un an, les flottes alliées bravaient pendant six heures le feu des redoutables batteries de mer de Sévastopol. Hier, le fort de Kinburn et les ouvrages élevés pour défendre la passe d'Otchakoff, réduits par l'artillerie qui les foudroyait de tous côtés, acceptaient la capitulation que les amiraux leur faisaient offrir. Investis par terre et par mer, les forts de Kinburn ne pouvaient nous échapper.

» Le feu des batteries flottantes et des bombardes a tellement précipité le dénouement de l'action, que les autres bâtiments de l'escadre n'ont pu prendre à ce glorieux combat la part qui leur avait été promise. Mais par la précision de leur manœuvre, par leur ardeur à se porter au feu, les canonnières, les vaisseaux, les frégates, les corvettes et les avisos à vapeur ont montré ce que l'amiral était en droit d'attendre d'eux si la lutte s'était prolongée davantage.

» Par ordre,

» *Le chef d'état-major*, E. Jurien. »

Le Moniteur nous fournit ces curieux documents sur les batteries flottantes dont on vient de louer l'énergique coopération :

« Les rapports de l'amiral Bruat sur l'attaque de Kinburn ont signalé le puissant effet des batteries flottantes ; quelques journaux avaient déjà excité la curiosité publique en décrivant les particularités de leur construction, mais ils n'ont pas dévoilé l'inventeur de cette nouvelle arme ; on apprendra avec plaisir qu'elle est due à l'initiative de l'Empereur.

» Lorsqu'au commencement de la guerre les flottes formidables de l'Angleterre et de la France mirent à la voile pour la mer Noire et la Baltique, les personnes peu initiées aux éléments de la guerre maritime crurent que ces flottes allaient renverser en un clin d'œil toutes les forteresses russes.

» L'Empereur, auquel ses études sur l'artillerie avaient rendu ces questions familières, ne s'y trompa pas ; et il fut persuadé que si les flottes russes, n'osant pas venir combattre en pleine mer, se réfugiaient à l'abri derrière les fortifications élevées à grands frais pendant la paix, les marines alliées ne pourraient presque rien tenter contre leurs murailles. Il insista même, dans une note qu'il adressa au ministre de la marine, pour que les amiraux n'engageassent qu'avec prudence leurs beaux et nombreux vaisseaux ; car, disait-il, il faut qu'à la guerre les chances soient égales. On ne peut pas hasarder contre une muraille de peu de valeur, armée de quelques bouches à feu servies par un petit nombre de canonniers, un vaisseau portant 1,200 hommes, armé de 80 canons, dont la construction a duré des années et coûté à l'Etat plusieurs millions.

» La première campagne étant venue confirmer ces prévisions, l'Empereur chercha les moyens de créer pour ainsi dire une flotte de siége, la flotte ordinaire n'étant faite que pour combattre des vaisseaux. Entrons, à ce propos, dans quelques détails.

» Un vaisseau qui porte 100 canons de gros calibre, une escadre qui en porte des milliers, produisent des effets très-prompts et très-décisifs contre des adversaires de même nature ; il n'en est pas de même contre des fortifications en maçonnerie ou en terre, parce qu'alors l'un des deux adversaires est beaucoup plus vulnérable que l'autre, étant seul exposé au danger de sombrer. Les forts de terre lancent contre les vaisseaux des boulets qui traversent leurs murailles, renversent la mâture et projettent des éclats de bois ou de fer qui mettent hors de combat un plus grand nombre de marins que les projectiles mêmes. Les boulets rougis au feu produisent encore un autre effet : s'ils s'arrêtent et demeurent logés dans la muraille ou devant un entrepont, ils échauffent graduellement le bois, et, à moins de prompts secours souvent difficiles, occasionnent un incendie qui force à abandonner le bâtiment. Des boulets de cette sorte atteignirent un de nos vaisseaux lors de la canonnade contre Odessa. Il faut ajouter que le tir des pièces placées à terre sur des plates-formes solides doit avoir plus de justesse que celui des bouches à feu mobiles sur la mer ; que le vaisseau présente un but étendu aux coups de la batterie, et que son tirant d'eau ne lui permet généralement pas de s'approcher ni de se placer comme il voudrait. Mais ce qui a rendu plus redoutable encore l'artillerie des forts, c'est l'invention qui a illustré le nom du général Paixhans, et qui consiste à lancer horizontalement, avec autant de justesse que les boulets pleins, des projectiles creux de gros calibre dont un seul, logé dans la muraille, à hauteur ou au-dessous de la flottaison, peut, en éclatant, produire une voie d'eau impossible à fermer ; un seul de ces projectiles peut donc faire couler le navire. Le même effet n'est pas produit par le passage d'un boulet ; les fibres du bois se resserrent et laissent à peine passage à l'eau par une ouverture facile à boucher.

» Avant les travaux du général Paixhans, ces bombes n'étaient guère lan-

cées que verticalement, et si elles pouvaient, en tombant sur un navire, le traverser de haut en bas, l'incertitude du tir les rendait, en réalité, peu redoutables.

» Le but principal de l'Empereur a été de trouver un moyen de créer des navires moins coûteux, d'une construction plus facile et plus prompte que les vaisseaux, tirant moins d'eau, par conséquent pouvant approcher davantage des côtes, montés par un faible équipage, par conséquent exposant moins d'existences, et recouverts d'une armure en fer, afin que les boulets creux tirés par les canons Paixhans vinssent s'y briser comme du verre. L'objet primitif a donc été, non pas de rendre un bâtiment complétement invulnérable, mais d'annuler les effets de l'invention du général Paixhans.

» Fort de cette idée, l'Empereur ordonna des expériences qui furent exécutées sous ses yeux au polygone de Vincennes. Des panneaux construits en bois, représentant une petite étendue de la muraille d'un vaisseau, reçurent des armures de dispositions et d'épaisseurs diverses; des bouches à feu de fort calibre furent établies à petite distance, et leur tir permit de déterminer les dimensions et la nature de l'armure qui, sans charger le bâtiment d'un poids par trop lourd, suffirait à protéger la muraille en brisant ou repoussant les projectiles creux. L'épreuve montra que l'armure faisait plus encore, car elle résista à des boulets bien plus nombreux que ceux qui pourraient l'atteindre sur un même point dans une lutte très-prolongée.

» Cet élément déterminé, l'Empereur mit à l'étude un projet de bâtiment spécial d'après le programme qui suit : un seul étage de canons, peu de tirant d'eau, peu de hauteur au-dessus de la flottaison, protection efficace contre tous les projectiles, boulets pleins, boulets creux, boulets rouges et bombes. Les qualités nautiques durent être hardiment sacrifiées à l'objet qu'on se proposait, et l'Empereur donna à ce nouvel engin de guerre le nom de *batterie flottante*, pour bien indiquer que ce n'est pas un navire fait comme un autre, pour poursuivre ou éviter l'ennemi, mais une véritable batterie de siége pouvant lutter énergiquement et longtemps contre les fortifications regardées par l'ennemi comme inattaquables par mer.

» Le corps de nos ingénieurs des constructions navales fournit des hommes capables de comprendre ce projet, qui fut promptement arrêté. La batterie flottante ne dut recevoir qu'une mâture disposée pour être enlevée entièrement avant d'entrer en action, et une machine à vapeur occupant peu de place dut, en faisant mouvoir une hélice, permettre à la batterie flottante d'aller, chose essentielle, prendre sans aide la place favorable à l'action de ses pièces.

» La batterie flottante a les caractères des grandes inventions praticables et importantes, surtout parce qu'elles arrivent en leur temps. Non-seulement la machine à vapeur à hélice lui donne une faculté sans laquelle elle serait presque annulée, mais les plaques de fer qui la recouvrent n'auraient pu être façonnées et forgées comme il faut, si nos plus grandes usines n'eussent pas été munies de ces énormes marteaux que la vapeur manie aujourd'hui avec une facilité et une précision qu'on ne peut voir sans étonnement. La fabrication de ces plaques et d'autres détails de cette construction, dont il est inutile de parler, exigent même une industrie tellement avancée, qu'on peut dire qu'il se passera longtemps avant que la Russie, réduite à ses propres ressources, puisse nous imiter avec succès.

» Aussitôt que les premières épreuves de tir eurent sanctionné les idées sur lesquelles était basée la nouvelle invention et avant même que le projet fût arrêté, l'Empereur s'empressa de communiquer ses vues à notre grande et fidèle alliée. Les juges compétents, hommes de savoir et d'expérience, éprouvèrent quelque

surprise, car la question était considérée comme insoluble ; mais les épreuves de tir renouvelées en Angleterre confirmèrent les résultats obtenus en France. Les deux gouvernements convinrent alors de construire chacun un certain nombre de batteries flottantes qui viennent de faire leur coup d'essai dans l'affaire de Kinburn. Les projectiles qui les ont frappées n'ont pu, malgré leur gros calibre, ni traverser ni même endommager leurs bordages, et elles ont ouvert dans les murailles en maçonnerie des brèches praticables.

» Ainsi, non-seulement les batteries flottantes ont, comme le désirait l'Empereur, annulé la propriété si redoutable des boulets Paixhans, qui ont produit tant d'effets désastreux à Sinope ; mais l'expérience de la guerre, comme les épreuves de Vincennes, ont prouvé qu'elles pouvaient résister à des boulets pleins. Nos navires et ceux de nos alliés, qui connaissent maintenant les propriétés de cette nouvelle machine de guerre, sauront en tirer bon parti.

» L'Empereur avait déjà donné à la France une artillerie de bataille qui a pris une grande part aux victoires de l'Alma, d'Inkermann et de Traktir ; il a encore doté la marine d'une arme qui vient seulement de faire son apparition, et dont l'avenir dira la puissance. »

La prise de Kinburn nous donne quatorze cent vingt et un prisonniers, dont un officier général, quarante officiers et treize cent quatre-vingts soldats, cent soixante-quatorze bouches à feu, vingt-cinq mille projectiles, cent vingt mille cartouches, des poudres et des approvisionnements de toute nature. Notre perte est pour les deux escadres d'une soixantaine d'hommes hors de combat.

Tel est le tableau des récompenses accordées à la flotte et à l'armée pour la prise de Kinburn :

Légion d'honneur.

GRAND-OFFICIER.

Pellion, contre-amiral.

COMMANDEUR.

Gussenet, cap. de vaisseau.

OFFICIERS.

Labrousse, cap. de vaiss.
Kersauson, cap. de frég.
Dupré, id.
Blaise, lieut. de vaiss.
Krantz, lieut. de vaiss.

CHEVALIERS.

Du Temple, lieut. de vaiss.
Thomassy, id.
Laugaudin, id.
De Saint-Phalle, id.
Delassaux, id.
Hamon, id.
De Desplas, enseigne.
Dorladot, id.
Ploix, s. ingénieur hydr.

Manœuvriers.

Bouffier, 1er maître

Canonniers.

Guimard, 1er maître.
Long, 2e maître.

Mécaniciens.

Verpinet, 1er maître.

6e d'artillerie.

Guevel, capitaine.

Médaille militaire:

Artillerie de marine.	*Delchary*, 2e maître.	*Mécaniciens.*
Motte, sergent.	*Manœuvriers.*	*Gallon*, 1er maître.
Larrouy, id.	*Miossec*, quartier-maître.	*Calfats.*
Laffitte, id.	*Senglars*, id.	*Gués*, maître.
2e d'infanterie de marine.	*Timoniers.*	*Équipages.*
Hennebaius, soldat.	*Guillermic*, quart.-maître.	*Le Port*, matelot.
Canonniers.	*Picot*, 2e maître.	*Le Hardelay*, id.
Duval, 2e maître.	*Johannot*, id.	*Le Guen*, id.

Le lendemain de la reddition de Kinburn, les russes, par ordre du czar, détruisent le fort d'Otchakoff et les trois batteries rasantes qui l'entourent, et assurent ainsi aux escadres alliées la possession du golfe de Kherson.

Le 19, douze canonnières françaises sous les ordres du contre-amiral Pellion, et une flottille anglaise commandée par le contre-amiral Stewart, appareillent, et, divisées en deux colonnes, explorent les bouches du Bug et du Dniéper. L'escadrille chargée de remonter ce dernier fleuve capture, en vue de Stanisloff, un immense radeau en bois de chêne et d'orme, de huit cent cinquante pieds de long sur soixante de large et six de profondeur. La seconde escadrille, après avoir échangé quelques coups de canon avec une batterie de campagne établie sur la pointe Valoschkaïa, revient au mouillage de Kinburn. Cette double expédition démontre l'impossibilité pour la flotte d'arriver à Nicolaïeff, et le retour à Kamiesch est arrêté. L'amiral Bruat compose ainsi la station navale devant Kinburn, dont M. Paris, capitaine du vaisseau le *Fleurus*, prend le commandement :

Trois batteries flottantes: *Dévastation*, *Lave* et *Tonnante*; quatre grandes canonnières de 1re classe: *Flèche, Alarme, Grenade, Flamme;* deux chaloupes canonnières : *Bourrasque, Rafale;* la bombarde *le Vautour;* la corvette de charge *la Provençale;* la corvette à vapeur *le Milan* et l'aviso à vapeur *le Lucifer.*

L'escadre anglaise laisse une division d'égale force, et cet ensemble constitue un état de défense respectable, chaque batterie flottante por-

tant seize pièces de 50, chaque canonnière quatre pièces de même calibre, et chaque bombarde deux mortiers de trente-deux centimètres.

Le général Bazaine reste avec le 95e de ligne à Kinburn, dont on a réparé les fortifications et qu'on a armé de cinquante canons. Les escadres partent le 29, et le 3 novembre elles rentrent au mouilllage de Kamiesch.

Notre croisière dans la mer d'Azoff n'est pas moins heureuse. Durant les mois d'août et de septembre, la flottille capture et brûle quantité de bateaux pêcheurs et de chaloupes chargées de fourrages et d'autres approvisionnements; les garnisons de Kertch, de Yénikalé et du cap Saint-Paul se fortifient et poussent des reconnaissances. Une seule affaire sérieuse signale la journée du 21 septembre :

Le colonel d'état-major d'Osmont, commandant de place à Kertch, est averti que les cosaques emmènent tous les arabas des environs. Pour s'opposer à ces déprédations, il réclame l'assistance de la cavalerie anglaise; le lieutenant-colonel Ready lui envoie les capitaines Fitz-Clarence et Clarke avec deux détachements du 10e hussards. Les cosaques ayant rassemblé leur butin dans les deux villages de Koss-Seraï-Min et de Seïd-Ali, à quinze milles environ de Kertch, le détachement du capitaine Fitz-Clarence est désigné pour se rendre dans le premier de ces villages, et celui du capitaine Clarke dans l'autre. Des chasseurs d'Afrique et des dragons français les y ont précédés. En arrivant à Koss-Seraï-Min, le capitaine Fitz-Clarence envoie à son collègue l'ordre de venir le rejoindre à la nuit; mais la lettre ne parvient malheureusement que le lendemain matin. En se rendant à l'invitation qui lui est faite, le capitaine Clarke, dont le détachement n'est que de trente-quatre hommes, tombe dans un parti d'une cinquantaine de cosaques qu'il charge aussitôt : mais devant un renfort de trois cents hommes que reçoit l'ennemi, il est forcé de se replier après avoir perdu son sergent-major, son maréchal-ferrant et treize hommes que les cosaques emmènent prisonniers. Les hussards du capitaine Fitz-Clarence et les chasseurs d'Afrique rejoignent, après cette escarmouche, le capitaine Clarke, et toute la troupe se met en marche dans la direction de Kertch.

A un demi-mille du village ils sont attaqués par un corps considérable de cosaques qu'ils repoussent après l'avoir chargé à plusieurs reprises. Dans ce dernier engagement, le 10e hussards compte encore deux morts et un blessé.

Le 24 septembre, dix canonnières à vapeur françaises et cinq anglaises, portant trois cents hommes de l'infanterie légère des highlanders et six cents hommes de notre infanterie de marine, se dirigent vers Taman, sur la côte d'Asie. M. Bouet, chef de la station navale française dans le détroit de Kertch, commande la flottille. Lorsqu'on est en vue de la place, M. Bouet fait lancer une vingtaine d'obus qui chassent les cosaques abrités derrière des fortifications en terre, et assurent le débarquement des troupes. Celles-ci, ne rencontrant aucune résistance, démolissent les maisons et les magasins de Taman et de Fanagoria, en réservant, pour les emporter au cap Saint-Paul, tous les matériaux qui peuvent être utilisés. Cette expédition ne coûte aux alliés que deux blessés : un matelot de *la Miranda*, atteint d'un coup de feu pendant la nuit, et un soldat français frappé d'un coup de sabre par un camarade, qui le prend pour un ennemi sous la capote et le casque russes dont il a eu la fantaisie de s'affubler, avant que de s'endormir. Pendant la destruction des chantiers et des magasins de la rive asiatique, plusieurs bâtiments des alliés croisent devant Temriouck, y arrêtent la marche d'une forte colonne qui se rend au secours de Taman et y brûlent le pont de bois du canal.

Dans les premiers jours de novembre, neuf vapeurs anglais, sous les ordres du capitaine Sherard Osborne, brûlent devant Gheisk et aux environs, dans le gouvernement d'Ekatherinoslaff, un énorme approvisionnement de bois de chauffage et de blé en meule. Cette expédition est la dernière des alliés dans la mer d'Azoff, où les glaces commencent à se montrer. Les flottes sont rappelées à Kamiesch, et il ne reste sur ce point qu'une garnison française au cap Saint-Paul, et une garnison anglo-ottomane à Kertch et à Yénikalé.

Par suite de la promotion du vice-amiral Bruat à un grade supérieur, cet éminent officier est rappelé en France. Le 4 novembre, il adresse ainsi ses adieux à la flotte :

« OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET MARINS!

» Rappelé en France par les ordres de l'Empereur, je ne veux point quitter ces parages, où nous avons supporté ensemble tant d'épreuves laborieuses, sans vous remercier de m'avoir si bien secondé. Les glorieux succès qui ont ouvert et couronné cette campagne, les services que vous avez rendus depuis le jour où notre pavillon a flotté dans la mer Noire, seront pour notre marine un éternel honneur, pour la France un légitime sujet d'orgueil, pour les amiraux qui ont eu l'honneur de les commander le plus précieux des souvenirs.

» Je remets avec une entière confiance aux mains du contre-amiral Pellion le dépôt des traditions qui m'avait été légué par le brave amiral Hamelin. L'escadre de la mer Noire restera fidèle au passé ; elle n'oubliera pas qu'elle a l'unique honneur de partager avec nos vaillantes troupes les ardentes sympathies de la France et la confiance de l'empereur, et, avec nos braves alliés, l'admiration de l'Europe.

» *L'amiral commandant en chef*, BRUAT. »

Le 7, l'amiral Bruat quitte Kamiesh avec la division de l'escadre de la Méditerranée qui ramène en France la garde impériale, provisoirement commandée par le général Clère ; il mouille le 9 à Béicos, est reçu le 13 par le sultan, qui lui adresse de cordiales félicitations, et succombe à une foudroyante attaque de choléra le 19.

Loin de vouloir abandonner la Crimée, comme on le supposait, le prince Gortschakoff s'exprime ainsi, dans un ordre du jour, à la date du 15 octobre :

« Sa Majesté Impériale notre glorieux maître, m'ayant chargé de remercier, en son nom et au nom de la Russie, les vaillants guerriers qui ont défendu le côté sud de Sévastopol avec tant d'abnégation, de courage et de persévérance, est persuadée que l'armée, après avoir acquis la liberté des opérations en campagne, continuera par tous les efforts possibles de défendre le sol de la sainte Russie contre l'invasion de l'ennemi. Mais, de même qu'il a plu à la sollicitude du père de la grande famille (l'armée) d'ordonner dans sa haute prévoyance la construction du pont, afin d'épargner, au dernier moment, le sang russe autant qu'il serait possible, l'empereur m'a investi aussi de pleins pouvoirs pour continuer ou cesser la défense de nos positions dans la Crimée, selon les circonstances.

» Vaillants guerriers! vous savez quel est notre devoir. Nous n'abandonnerons point volontairement ce pays où saint Wladimir reçut l'eau de grâce après avoir été converti au christianisme que nous adorons. Mais il y a des conditions qui rendent quelquefois impraticables les plus fermes résolutions et inutiles les plus grands sacrifices. L'empereur a daigné me laisser seul juge du moment où nous devrons changer notre ligne de défense, si telle est la volonté de Dieu.

» C'est à nous de prouver que nous savons justifier la confiance du czar, venu dans notre voisinage pour y pourvoir à la défense de la patrie et aux besoins de

son armée. Ayez confiance en moi, comme vous l'avez fait jusqu'à présent à toutes les heures d'épreuves que les décrets de la Providence nous ont envoyées. »

En conséquence de cette décision, de nouvelles redoutes s'élèvent sur la côte nord de la rade de Sévastopol; le général Melnikoff augmente les fortifications de Simphéropol, et, chaque jour, des renforts de grenadiers de la garde et des milices de Moscou arrivent dans cette dernière ville. Le czar, lui-même, vient relever le courage de son armée; le 9 novembre, accompagné du grand duc Michel, il entre à Batchi-Seraï, et, jusqu'au 12, passe alternativement en revue les 3e, 4e et 5e corps d'infanterie, l'artillerie et les milices, visite les hôpitaux, et date de Simphéropol cette adresse à l'armée :

« BRAVES SOLDATS DE L'ARMÉE DE CRIMÉE!

» Par mon ordre du jour du 11 septembre, je vous ai exprimé les sentiments de sincère gratitude dont mon cœur est rempli pour vos services à la défense de Sévastopol, services qui vous ont acquis une gloire immortelle.

» Mais il ne suffisait pas à mon cœur de vous remercier de loin pour des actes héroïques de courage et de dévouement par lesquels vous avez soutenu, à l'admiration même de nos ennemis, un siége terrible de près d'une année; c'est ici, au milieu de vous, que je tenais à vous exprimer les sentiments de ma bienveillance et de ma gratitude sincères.

» J'ai ressenti une satisfaction inexprimable à me voir réuni à vous, et l'état brillant dans lequel j'ai trouvé les troupes de l'armée de Crimée lors des dernières revues a surpassé mon attente. Vous voir et me trouver au milieu de vous a été un bonheur pour moi.

» Je vous remercie de toute mon âme pour vos mérites, pour vos actions d'éclat, pour vos vertus profondément enracinées en vous; elles me garantissent le maintien de la gloire des armes russes et l'ardeur avec laquelle ma brave armée sera toujours prête à se sacrifier pour la foi, le czar et la patrie.

» En mémoire de la défense éclatante et glorieuse de Sévastopol, j'ai fondé pour les troupes qui ont concouru à la défense de cette forteresse une médaille d'argent, spéciale, qui devra être portée sur la poitrine avec le ruban de Saint-George. Que cette médaille soit le signe manifeste de votre mérite, et qu'elle inculque à vos futurs compagnons la haute idée d'honneur et de devoir qui forme l'appui le plus inébranlable du trône et de la patrie. Que le nom de mon père à jamais regrettable, uni au mien sur cette médaille, vous soit un gage de nos sentiments également bienveillants, et rende inséparables dans vos cœurs le fidèle souvenir de l'empereur Nicolas Paulowitch et le mien!

» Je suis fier de vous, comme mon père était fier de vous; de même que lui, j'ai confiance en votre dévouement éprouvé et votre zèle pour l'accomplissement du devoir. En son nom et au mien, je remercie encore une fois les braves défenseurs de Sévastopol : je remercie toute l'armée!

» ALEXANDRE. »

Les alliés ont d'abord songé à s'établir dans Sévastopol; et, à cet effet, ils ont installé près du fort Alexandre des batteries destinées à éteindre le feu de l'ennemi: mais celui-ci persiste avec un tel acharnement à faire pleuvoir ses bombes et ses boulets sur la partie de la ville que nous occupons, chaque jour, il y entasse ruines sur ruine, à ce point que les généraux alliés arrêtent, d'un commun accord, la destruction immédiate et radicale de Sévastopol. On la partage en quatre lots, dont un pour chacune des armées française, anglaise, sarde et ottomane, et, la répartition faite, des détachements procèdent à la démolition et au transfert des matériaux en provenant, tels que tuiles, briques, pierres, marbres, charpentes, portes, fenêtres, fer et plomb, pour être employés à l'hivernement de nos troupes sur le plateau de Chersonèse, le mont Sapoun, les hauteurs d'Ourat, et les alentours de Kadikoï et de Karani. Chaque soldat, tour à tour architecte, maçon, charpentier, couvreur, serrurier, menuisier, fumiste, s'improvise une cabane de pierre ou de bois, dans laquelle les débris des machines à vapeur sont utilisés sous forme de tuyaux de cheminée et de calorifères. Les piémontais, seuls, restent fidèles au système des maisons souterraines, qu'ils perfectionnent, et pour lesquelles le général de la Marmora institue un prix, dit *prix des gourbis*. Des routes tracées, par des corvées d'hommes, relient entre elles les diverses positions, et notamment le corps de réserve, dans la vallée de la Tchernaïa, avec la division d'Autemarre à Baïdar. Les piémontais se rapprochent des highlanders, au moyen d'un embranchement du chemin de fer de Balaclava, qui va de Kamara à Kadikoï. C'est le 5 novembre qu'une première locomotive, peinte de vert et d'or, et surnommée l'*Alliance*, circule sur le rail-way, à la grande stupéfaction des turcs et des tartares.

Le 15 novembre, le parc d'artillerie du Moulin est détruit par un déplorable accident. Ce parc, situé dans le voisinage d'Inkermann, et contenant 30,000 kilogrammes de poudre, 600,000 cartouches, 300 obus, et quantité d'autres artifices de guerre, a paru un danger au maréchal Pélissier et à sir William Codrington, récemment appelé à succéder à sir James Simpson, dans le commandement de l'armée an-

glaise, et il a été décidé qu'une notable partie des munitions serait évacuée sur divers autres dépôts.

En conséquence, des artilleurs sont occupés à transvaser de la poudre au moyen d'entonnoirs et de tuyaux de cuivre, lorsque l'un d'eux, trouvant sous sa main un éclat de bombe, le jette à terre. Le hasard veut que ce morceau heurte une pierre couverte de poudre, en fasse jaillir une étincelle, et, en un instant, tout vole en éclats à plusieurs milles à la ronde ; les vaisseaux tremblent sur leurs ancres à Kamiesch, à Balaclava et à Kasath ; les maisons s'écroulent, le petit village du Moulin disparaît dans l'explosion ; l'incendie se manifeste de tous côtés, et les baraques de l'ambulance de la quatrième division s'effondrent sur les malades qu'elles abritent. On compte, parmi les français, trente tués, dont deux officiers, et une centaine de blessés, dont dix officiers. La perte des anglais est aussi forte, et comprend : un officier et vingt sous-officiers et soldats tués, quatre officiers et cent douze sous-officiers et soldats blessés. L'artilleur, cause innocente de cette catastrophe, en est miraculeusement quitte pour de légères brûlures et quelques écorchures insignifiantes.

Dans la nuit du 1er au 2 décembre, un orage épouvantable fait déborder la Tchernaïa, et emporte les tentes de la division Chasseloup-Laubat, campée entre Traktir et Balaclava. Les soldats sont obligés de chercher un refuge à Kamiesch, qui est une véritable ville, et où ont afflué tous les marchands qui comptaient s'établir à Sévastopol. La concurrence a ramené à un taux raisonnable les diverses denrées, comme le prouve ce relevé, en date du 30 novembre :

Vins rouges en bordelaises, de 115 à 135 fr. la bordelaise suivant l'estampe ; abondants.

Cognac en baril, 1 fr. 50 c. à 1 fr. 60 c. le litre.

Tafia en baril, 1 fr. 25 c. à 1 fr. 50 c. le litre.

Rhum en baril, 1 fr. 60 c. à 1 fr. 75 c. le litre.

Absinthe en caisse, de 28 à 32 fr., suivant l'estampe.

Vermout en caisse, de 16 à 18 fr.; très-abondant.

Champagne, de 35 à 40 fr., suivant la marque.

Liqueurs assorties, de 24 à 36 fr., suivant la marque.
Huile plagnol, de 18 à 19 fr., suivant la marque.
Bière de Marseille, de 7 à 8 fr. le panier; très-abondante et offerte.
Savon de Marseille, 1 fr. 10 c. le kilogr.; peu demandé.
Morue de Marseille, 1 fr. le kilogr. ; peu recherchée.
Sucre raffiné de Marseille, 1 fr. le kilogr. : papier 7 p. 100.
Bougies stéariques, 1 fr. 75 c. le paquet de 500 grammes.
Chandelles de suif, 20 fr. la caisse.
Saucissons de France, 5 fr. le kilogr.
Chocolat de France, 2 fr. le kilogr.; très-abondant.
Café rio, marchand, 1 fr. 35 c. le kilogr.
Salaisons assorties, 8 fr. le caisson.
Bordeaux en caisse de 12 bouteilles, de 15 à 20 fr. la caisse, selon la qualité.
Farine minot tuzelle, 125 à 130 fr. la bal. de 122 kilogr. et demi.
Fromage de Gruyère, 2 fr. le kilogr.; offert abondamment.
Fromage de Hollande, 3 fr. 50 c. la tête; peu demandé.
Graisse blanche en vessie, 2 fr. 25 c. le kilogr.

Balaclava est moins bien approvisionné, si l'on s'en rapporte à cette lettre d'un sarde :

« Le dernier courrier qui est arrivé du Piémont nous a apporté la nouvelle d'un tas de promotions. M... et B... sont passés officiers et ont arrosé leurs épaulettes; nous avons fait un dîner magnifique au restaurant anglo-franco-italien, rue d'Afrique, au bazar de Balaklava, à côté de la guinguette des zouaves. Veux-tu que je te fasse venir l'eau à la bouche en t'énumérant les plats orientaux que nous avons dévorés à ce festin de Balthazar?

» *Entrée.* — Nous nous sommes contentés d'*entrer* par la porte et de nous installer sur des escabeaux *ad hoc* autour d'une futaille sur laquelle j'ai vu écrit ton nom avec la date 4 juillet 1855 et celui du sous-lieutenant R..., qui est mort d'une fièvre chaude, il y a bientôt quinze jours. J'ai pensé que tu avais gravé ton nom sur ce tonneau le jour où tu étais allé avec R... arroser son épée.

» *Hors-d'œuvre.* — Un appétit, un véritable appétit de véritable Icarien.

» *Potage.* — Nous n'en avons pas mangé; il n'y en avait plus.

» *Premier service.*— Salade de pommes de terre vinaigrée en diable; quatre bouteilles de vin de champagne.

» *Coup du milieu.*— Omelette aux oignons; une bouteille de vin de Malaga fabriqué en France.

» *Deuxième service.* — Salade de pois secs huilée affreusement ; quatre bouteilles de champagne.

Dessert. — Deux bouteilles de rhum en punch et une chanson *Mi rallegro tua promozione* sur le divin air des *Lampions.*

» Tu vois qu'à Balaklava on ne dîne pas tant mal et on boit sec; il est vrai de dire que plusieurs zouaves nous avaient aidés à boire et à chanter le fameux air des *Lampions.* »

Un marseillais a l'idée de créer un service d'omnibus entre Kamiesch et le quartier général ; à cet effet, il attelle trois rosses à une charrette à veaux, meublée de trois banquettes et recouverte d'une toile, et chacun d'envahir le véhicule. Le prompt succès de l'industriel éveille la convoitise, et bientôt un véritable omnibus stationne rue de la Gloire.

Les détails suivants, extraits des nombreuses correspondances locales, donneront une juste idée de l'importance de Kamiesch :

» Quiconque a vu Kamiesch l'an dernier et revoit aujourd'hui cette ville ne saurait que s'étonner d'un pareil développement. C'est prodigieux ! Dimanche dernier Kamiesch inaugurait son église, l'église de la *ville* de Kamiesch ! Le mot n'est pas trop ambitieux. D'un recensement récent, complété par les notes de la place, il résulte que Kamiesch compte aujourd'hui 5,000 habitants, français pour la plupart.

» En face d'une pareille agglomération, il a fallu songer à une organisation sérieuse. Le grand prévôt de l'armée, le colonel de Vernon, a tiré tout le parti possible de la population locale et a créé une sorte d'administration, moitié militaire et moitié civile, qui répond suffisamment aux besoins de la colonie. Un conseil de prud'hommes a été appelé à résoudre toutes les difficultés commerciales qui devaient nécessairement s'élever parmi cette affluence de marchands; cette institution a rendu de véritables services. Aussi a-t-on étendu peu à peu ses prérogatives, et aujourd'hui elle peut passer pour le conseil municipal.

» Le développement de Kamiesch a créé de nouveaux besoins, des embarras ; on s'est mis à l'étude. Les innombrables voitures qui circulent dans les rues de Kamiesch détériorent la voie publique : il faut la réparer. A dix heures, on éteint tous les feux, mais la circulation ne cesse pas ; il y a des accidents dans les rues sombres : il faut les éclairer.

» On a trouvé un moyen tout naturel de parer à ces dépenses, celui d'imposer la population. Je connaîtrai plus tard, je le pense, le chiffre de l'impôt prélevé ; ce sera une base intéressante pour apprécier la richesse du commerce de Kamiesch. On suppose que le total atteindra 40,000 francs. La plus grande partie de cette somme sera affectée à la voie publique, à l'éclairage des rues.

» On veut faire déjà du luxe, et le commerce de Kamiesch, qui ne songe guère à l'évacuation, veut du gaz, rien que cela ! Ce gaz serait portatif, il est vrai; mais je me demande si cet éclairage peut être appliqué sans danger à une ville de bois.

On parle aussi d'un théâtre; mais il n'y faut guère songer tant qu'on ne pourra traverser une rue sans une paire de bottes à l'écuyère.

» Cette organisation n'est pas à l'état de larve, comme on pourrait le croire; elle est réalisée en ses points essentiels. Sur la place Neuve, qui semble appelée à être le centre du gouvernement local, on a groupé la gendarmerie, la police, le poste des sapeurs-pompiers, la maison du médecin de la commune, de l'architecte-voyer, du commissaire-priseur, et on a acheté un vaste hangar dans lequel les prud'hommes municipaux discuteront bientôt et les intérêts commerciaux et les intérêts moraux de la ville de Kamiesch.

» Le commandant de la gendarmerie et le président du conseil ont une grande part dans cette curieuse transformation. Matériellement, Kamiesch a toujours la même apparence. Toute cette population, toutes ces provisions sont sous la baraque ou sous la tente; je n'y ai vu que deux maisons en pierre. Les fortunes s'y font rapidement, mais au prix de fatigues inouies et d'une activité dévorante. On cite des fortunes nettes, réalisées, de 2, 3, 4 et 500,000 francs.

» On a beaucoup médit de ces fortunes, et vous savez de quel nom on a baptisé Kamiesch. Les habitants assurent que tout n'est que calomnie, et ils demandent, avec un certain orgueil, qu'on leur cite une ville de l'importance de la leur dans laquelle il n'y ait pas eu une faillite depuis un an. Or, Kamiesch est dans ce cas.

» On ne trouve pas seulement à Kamiesch cette population de *mercanti* qui suit les camps. La population commence à ressentir des besoins qui annoncent un certain degré de civilisation, une société qui s'organise. On y voit des pharmacies; il y a un bijoutier, cinq horlogers; des maisons d'équipements militaires de Paris et Lyon y ont des dépôts; de grandes maisons de Marseille ne dédaignent pas d'y avoir des annexes.

» Les maisons importantes de Kamiesch elles-mêmes ont des succursales. Jusqu'ici, pour faire des provisions, il fallait envoyer du camp à Kamiesch ou à Balaklava; c'était trois à quatre lieues à parcourir, une journée employée pour les hommes et les bêtes.

» Pour parer en partie à cet inconvénient, l'autorité militaire établit des villages à proximité des grandes agglomérations de troupes. Près du quartier général s'élève *Canonville;* près du camp d'Inkermann s'élève *Woronzoff;* près du Moulin s'élevait le village du même nom, détruit il y a quinze jours par l'explosion d'une poudrière. Ce sont les grosses maisons de Kamiesch qui ont fait bâtir des succursales, ce qui enlèvera au petit commerce de la ville le grand bénéfice de la vente au détail pour cet hiver.

» *L'Euphrate* amenait l'autre jour à Constantinople des artistes engagées pour un café chantant à Kamiesch; *la Tamise* en débarquait d'autres hier à Kamiesch, qui n'avaient pour tout bagage qu'un petit panier au bras et un petit bonnet sur l'oreille, et je les voyais aujourd'hui pimpantes et en robe de soie dans les comptoirs des principaux cafés. Ce n'est pas le côté le plus moral de la colonie; n'est-ce pas le commencement de toutes? Après tout, l'œil vigilant et moral de la gendarmerie veille sur ces détails; ne soyons pas plus prude qu'elle. »

Le 3 décembre, un grand steeple-chase a lieu entre Kamiesch et le monastère de Saint-Georges. Cinq prix y sont disputés par cent dix concurrents: *le grand steeple-chase international*, *la coupe de l'alliance*,

le handicap de Sévastopol, la coupe de Tràctir, le prix de consolàtion.

Le théâtre de Traktir, bâti sur le plan de celui d'Inkermann, multiplie ses représentations, et enfin, la chasse est une nouvelle source de distraction pour nos braves criméens. Ce dernier plaisir n'est pas sans danger; car si les alliés chassent les cailles russes, les cosaques chassent les alliés, et plus d'un disciple de saint Hubert se trouve ainsi pris au trébuchet, notamment le lieutenant-colonel de Brayer et le capitaine adjudant-major Francas du 69e de ligne (division Chasseloup-Laubat), capturés le 2 décembre par les cosaques du colonel Valonïeff.

Le 7 au soir, le régiment de Smolensk, de la 7e division russe, cantonné à Fok-Sala et à Léni-sala, reçoit l'ordre, sur les renseignements d'un espion tartare, d'aller attaquer nos positions entre Orkousta, Baga et Savatka. Favorisés par une nuit pluvieuse, les russes s'emparent d'un petit poste avancé de douze hommes, puis se présentent devant le village de Baga, où le chef de bataillon-de Richebourg, du 26e, avec trois compagnies de son bataillon, une section du 7e chasseurs à pied, et un peloton du 4e chasseurs d'Afrique, les tient en échec, malgré l'inégalité du nombre. Une seconde attaque, dirigée contre Orkousta, est reçue par le lieutenant-colonel Lacretelle du 19e de ligne qui garde le village avec cinq compagnies du 7e chasseurs à pied et une division du 4e chasseurs d'Afrique. D'Orkousta à Baga, la charge sonne sur toute la ligne, et, après quelques efforts inutiles, les russes se débandent; poussés vivement à la baïonnette, ils n'ont d'autre ressource que de se jeter dans les broussailles qui couvrent les hauteurs à leur droite, et où on les tue comme des lièvres. L'ennemi perd, dans cette affaire, cent cinquante hommes tués ou blessés, et laisse entre nos mains vingt-huit prisonniers.

Nous comptons deux morts, onze blessés et seize prisonniers.

Dans la nuit du 26 au 27, le lieutenant-colonel Lacretelle, avec deux compagnies d'éclaireurs, commandées par les capitaines Pichon et Nehlich, surprend un poste de quatre-vingts russes, tue dix-huit hommes, et ramène un même nombre de prisonniers. Cet engagement est le dernier de l'année.

Nous ne nous sommes pas bornés au récit de la guerre de Crimée; nous avons suivi sur ses divers théâtres la lutte engagée par la Russie; il est donc juste de retourner en arrière sous les murs de Kars, où nous avons laissé le général Mourawieff bloquant Vassif-Pacha.

Du mois de juillet à la fin de septembre, les russes ont resserré le blocus si étroitement qu'aucun convoi ne peut arriver dans la place; les fourrages manquent, et, lorsque le général Williams se décide à renvoyer une partie de la cavalerie, tous les passages sont gardés avec tant de soin, qu'après avoir été décimés par les cosaques, les émigrants se voient forcés de rentrer dans Kars. Comme les vivres s'épuisent aussi, on met à mort six cents chevaux, et leur chair est distribuée à la garnison. La nouvelle de cette position désespérée est parvenue à Constantinople, et l'on s'occupe d'y remédier. L'amiral Ahmed-Pacha doit amener de Roumélie quinze mille hommes, douze mille chevaux, un matériel de guerre, des munitions, des bœufs, des buffles et des chariots. Les troupes ont été embarquées à Varna, les bestiaux à Sizeboli, les provisions à Baltchick. Omer-Pacha, le 14 septembre, est arrivé à Trébizonde, d'où il a gagné Batoum, pour surveiller l'agglomération, sur ce point, de seize pièces de campagne, de vingt canons de montagne, de plusieurs mortiers, de quatre cents paires de bœufs de trait, et de nombreux approvisionnements. A la même date, cinq mille hommes, commandés par le muchir Selim-Pacha, doivent s'avancer sur Acalzique. Tous ces préparatifs sont connus du général Mourawieff, qui, pour en prévenir la réalisation, donne l'assaut le samedi 29 septembre. Trois colonnes, sous les ordres du lieutenant général Kovalevsky, et des généraux-majors Nyrod et de Maïdel, soutenues par des réserves que commandent les lieutenants généraux Gagarine et de Brummer et le général-major Bazim, attaquent, après minuit, les redoutes qui protégent les hauteurs du nord de la ville. Ismaël-Pacha défend ce point, et reçoit vigoureusement l'ennemi. Les habitants de la ville viennent au secours de ses soldats, et, durant huit heures d'une effroyable mêlée, la position est prise et reprise tour à tour. Leur succès éphémère coûte cher aux russes. Le général Kovalevsky, six majors, dix colonels et soixante-sept autres officiers sont tués; à côté de ces morts

tombent grièvement blessés : le prince Gagarine, les généraux de Maïdel et Bronoffski et cent soixante-onze officiers. Cet abatis de ses chefs épouvante le soldat russe, qui se débande dans une confusion telle que la réserve a mille peines à couvrir la retraite.

Le général Mourawieff accuse une perte totale de 6,317 hommes; les turcs ne comptent que 1,094 hommes tués ou blessés.

Un instant la garnison de Kars se flatte de voir lever le blocus; mais le général russe répare immédiatement ses pertes et concentre à proximité de Kars trois régiments de la 13e division d'infanterie, quatre régiments de la 18e division, quatre de la 21e, représentant trente mille hommes, la division d'Erivan, le bataillon de chasseurs du Caucase, le bataillon de sapeurs, la druschine noble, l'artillerie, trois régiments de dragons, trois régiments musulmans, trois régiments de cosaques, deux régiments de kurdes et la milice des montagnards. A toutes ces forces, Vassif-Pacha ne peut guère opposer que vingt mille hommes épuisés par les privations de toute espèce; il est donc urgent que de prompts secours arrivent à la ville assiégée, et Omer-Pacha ne saurait trop se hâter. Par malheur, ce dernier, au lieu d'intervenir directement, tente une diversion dans le Gouriel, l'Imérétie et la Mingrélie, et malgré certains avantages dont nous allons parler, n'est d'aucun appui pour les héroïques défenseurs de Kars.

Omer-Pacha, après avoir établi son quartier général à Soukhoum-Kalé, sur la côte d'Abasie, réorganise avec les troupes de Crimée et de Bessarabie l'armée d'Asie qui, dans les garnisons de Batoum et de Soukhoum-Kalé, est réduite de quinze mille hommes à trois cent cinquante par suite des maladies et de l'incurie des pachas; puis, le 3 novembre, il marche sur Kutaïs avec vingt-six mille hommes et quarante canons, tandis que, de Redout-Kalé et de Batoum, Osman-Pacha et Mustapha-Pacha se dirigent sur le même point, l'un avec huit mille hommes, l'autre avec douze bataillons d'infanterie et quatre cents cavaliers.

Le 6 novembre, le généralissime ottoman a devant lui la rive gauche de l'Ingour défendue par huit mille hommes d'infanterie régulière et dix mille miliciens retranchés derrière des fortifications en terre. L'armée turque s'avance sur le bord de la rivière, où elle engage avec l'en-

nemi un combat d'artillerie et de mousqueterie. Bientôt les troupes ottomanes, sous l'impulsion d'une vigoureuse initiative, s'élancent dans la rivière et la passent sur deux points, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, sans se laisser arrêter par le feu terrible que les russes dirigent sur elles et tombent comme la foudre sur ces derniers. L'ennemi défend avec opiniâtreté ses positions, mais l'attaque turque est conduite avec tant d'entrain et de vigueur qu'il n'y peut résister, abandonne ses redoutes et prend la fuite, laissant aux vainqueurs cinq pièces d'artillerie, sept caissons, un nombre considérable de fusils et d'équipements et quarante prisonniers. Les russes perdent quatre cents hommes dans cette affaire; la perte des turcs est de soixant-huit morts et deux cent vingt blessés.

Le 7, Omer-Pacha campe au village de Sougdidi, puis traversant plusieurs affluents du Phase, il arrive devant Chopi que défendent huit bataillons russes. Ceux-ci, avertis du résultat de la bataille de l'Ingour, n'opposent qu'une molle résistance à l'attaque des troupes ottomanes, qui bientôt se voient maîtresses de la position et de tous les approvisionnements qu'y a concentrés le prince Bagration-Moukharnsky, commandant le détachement du Gouriel.

En apprenant ces premiers avantages à Tiflis, le prince Bébutoff, que ne rassure pas un formidable effectif composé de trente-deux bataillons d'infanterie régulière, des bataillons de réserve des 19e, 20e et 21e divisions, d'un grand nombre de bataillons de ligne du Caucase, des milices des pays environnants, d'un régiment de dragons, de douze pulks de cosaques de ligne et de plusieurs divisions d'artillerie, invite par une proclamation les princes et les nobles de l'Imérétie, du Gouriel et de la Mingrélie à armer leurs paysans et leurs serviteurs et à marcher avec les bourgeois et les colons libres « *contre un ennemi qui, quoique indigne d'être enterré dans une terre chrétienne, verra ses cadavres couverts de sable dans ces lieux où ne retentit point le son des cloches de l'église, mais où errent les bêtes fauves.* »

Cette levée extraordinaire devient inutile devant la nécessité où se trouve Omer-Pacha de rester en route. L'incurie de l'administration centrale le laisse sans argent pour la solde des troupes, sans vivres,

sans moyens de transport, et malgré les succès de ses premières opérations, il ne peut, comme il le voulait, pousser jusqu'à Kutaïs et de là à Tiflis.

Cependant la position des assiégés de Kars n'est plus tenable. La ration de chaque homme est depuis longtemps réduite à deux cent cinquante grammes de farine par jour. Les chevaux, mulets, ânes, chameaux, chiens et chats ont été successivement mangés; un officier anglais a payé un rat 25 schellings (30 fr. 25 cent.). La paille de millet et celle de maïs sont enlevées des toitures et converties en un pain grossier, mieux fait pour tromper la faim que pour l'apaiser. Malgré ses tortures, la garnison reste inébranlable à son poste, lorsque, le 14 novembre, le général Mourawieff envoie un parlementaire avec l'offre d'une capitulation honorable. Dans le conseil de guerre qui se tient pour délibérer sur cette proposition, le général anglais Williams, décide ses collègues à demander un sursis de dix jours, afin de laisser à Sélim-Pacha le temps d'arriver avec ses renforts, et l'autorisation d'envoyer un courrier à Erzeroum. Le général russe, parfaitement édifié sur le résultat de cette démarche, accorde le sursis et le sauf-conduit. Le capitaine Thompson arrive à Erzeroum, où il acquiert la preuve que la garnison de Kars n'a aucun secours à attendre du dehors, et rapporte aux assiégés cette triste nouvelle. Le 23 novembre on distribue les derniers vivres; depuis longtemps, la faim tue de quatre-vingts à cent personnes par jour; le général Williams s'abouche le 24 avec le général Mourawieff et signe la capitulation suivante :

« La forteresse se rend avec tous les objets militaires qu'elle contient et dans l'état où elle se trouve. Les bouches à feu ne pourront être enclouées. Les affûts et fusils seront livrés dans leur état actuel; on n'emportera ni ne détruira aucune pièce des archives. Les troupes qui évacuent Kars laisseront des postes sur les points les plus importants; la caserne, les arsenaux, etc., seront livrés et reçus par des commissaires nommés par les deux parties. La remise aura lieu le lendemain de l'évacuation de la forteresse.

» La garnison, qui se rend prisonnière de guerre, quitte la forteresse avec tous les honneurs militaires. En témoignage de la courageuse défense de la forteresse, les officiers de tout rang conservent leur épée. Les troupes quittent la forteresse avec leurs armes au son du tambour, enseignes déployées. Elles formeront une grande colonne par bataillon, les rédifs et les bachi-bouzoucks à part, à la distance d'un demi-verste.

» Après que la garnison aura déposé les armes, le muchir s'approchera du général en chef et lui remettra le rapport sur le nombre de ses troupes et l'objet des états militaires. En même temps, des personnes désignées par les russes commenceront à inscrire les noms des officiers et des soldats de l'armée turque. Les milices auxquelles il est permis de retourner dans leurs foyers seront dirigées sur Erzeroum par le mont Sagan. Ceux qui, dans les vingt-quatre heures après le dernier bivouac au pied du mont Sagan, où s'arrêtera l'escorte russe, n'auront pas passé la montagne, seront considérés comme prisonniers de guerre. Des médecins et des infirmiers turcs, en nombre suffisant, restent pour soigner les malades et les blessés.

» On respectera la propriété privée du soldat.

» Les milices sont renvoyées dans leurs foyers.

» Les individus ne faisant pas partie de l'armée active (les commis, les interprètes, les infirmiers) peuvent rentrer dans leurs foyers.

» Le général Williams aura le droit de présenter une liste de personnes qui pourront rentrer dans leurs foyers sur l'approbation du général Mourawieff. Ne seront pas exclus de cette liste les militaires sujets de l'une des deux puissances belligérantes.

» Toutes les personnes renvoyées dans leurs foyers donneront leur parole d'honneur de ne pas servir contre l'empereur de Russie dans la présente guerre.

» Les habitants s'en remettent à la générosité du gouvernement russe, qui les prend sous sa protection. Ils enverront au général Mourawieff une députation qui lui remettra les clefs de la ville et lui promettra une soumission absolue. On respectera les monuments et les édifices publics de la ville. »

Le 28, la garnison turque quitte Kars, où les russes ne s'installent définitivement que le 30, témoignant aux vaincus tous les égards dus au courage malheureux.

La campagne de 1855 est terminée ; de tous côtés on se prépare à celle de 1856. Le général Canrobert a conclu le 21 novembre, avec le roi de Suède, un traité important dont nous reproduisons la teneur :

Art. 1er. Sa Majesté le roi de Suède et de Norwége s'engage à ne céder à la Russie, ni à changer avec elle, ni à lui permettre d'occuper aucune partie des territoires appartenant aux couronnes de Suède et de Norwége. Sa Majesté le roi de Suède s'engage, en outre, à ne céder à la Russie aucun droit de pâturage, de pêche, ou de quelque autre nature que ce soit, tant sur lesdits territoires que sur les côtes de Suède et de Norwége, et à repousser toute prétention que pourrait élever la Russie à établir l'existence d'aucun des droits précités.

Art. 2. Dans le cas où la Russie ferait à Sa Majesté le roi de Suède et de Norwége quelque proposition ou demande ayant pour objet d'obtenir, soit la cession ou l'échange d'une partie quelconque des territoires appartenant aux couronnes de Suède et de Norwége, soit la faculté d'occuper certains points desdits territoires, soit la cession de droits de pêche, de pâturage ou tous autres sur ces mêmes territoires et sur les côtes de Suède et de Norwége, Sa Majesté le roi de



Les membres du Congrès présentant le traité de paix à l'Empereur.

Suède et de Norwége s'engage à communiquer immédiatement cette proposition Sa Majesté l'empereur des Français et à Sa Majesté Britannique, et leurs dites Majestés prennent, de leur côté, l'engagement de fournir à Sa Majesté le roi de Suède et de Norwége des forces navales et militaires suffisantes pour coopérer avec les forces navales et miltaires de Sadite Majesté, dans le but de résister aux prétentions ou aux agressions de la Russie. La nature, l'importance et la destination des forces dont il s'agit seront, le cas échéant, arrêtées d'un commun accord entre les trois puissances. »

Le 29 décembre, la garde impériale, les 20e et 97e régiments de ligne et un bataillon du 50e, revenant de Sévastopol, sont triomphalement reçus à Paris. Toute la population, grossie de nombreuses députations de la province, encombre les boulevards et les rues que le cortége doit traverser; des arcs de triomphe, des mâts ornés de banderoles et de trophées, des décorations emblématiques ornent le parcours; toutes les fenêtres sont pavoisées de drapeaux français, anglais, turcs et sardes. L'Empereur qui est allé recevoir les troupes à la place de la Bastille, leur adresse cette éloquente allocution :

« SOLDATS,

» Je viens au-devant de vous comme autrefois le sénat romain allait aux portes de Rome, au-devant de ses légions victorieuses. Je viens vous dire que vous avez bien mérité de la patrie.

» Mon émotion est grande, car au bonheur de vous revoir se mêlent de douloureux regrets pour ceux qui ne sont plus, et un profond chagrin de n'avoir pu moi-même vous conduire au combat.

» Soldats de la garde comme soldats de la ligne, soyez les bienvenus.

» Vous représentez tous cette armée d'Orient, dont le courage et la persévérance ont de nouveau illustré nos aigles et reconquis à la France le rang qui lui est dû.

» La patrie, attentive à tout ce qui s'accomplit en Orient, vous accueille avec d'autant plus d'orgueil, qu'elle mesure vos efforts à la résistance opiniâtre de l'ennemi.

» Je vous ai rappelés quoique la guerre ne soit pas terminée, parce qu'il est juste de remplacer à leur tour les régiments qui ont le plus souffert. Chacun pourra ainsi aller prendre sa part de gloire, et le pays, qui entretient six cent mille soldats, a intérêt à ce qu'il y ait maintenant en France une armée nombreuse et aguerrie, prête à se porter où le besoin l'exige.

» Gardez donc soigneusement les habitudes de la guerre, fortifiez-vous dans l'expérience acquise; tenez-vous prêts à répondre, s'il le faut, à mon appel; mais en ce jour oubliez les épreuves de la vie du soldat, remerciez Dieu de vous avoir épargnés, et marchez fièrement au milieu de vos frères d'armes et de vos concitoyens, dont les acclamations vous attendent. »

Puis le défilé commence ; à la vue « de ces habits bleus par la victoire usés, » de ces glorieuses mutilations, un enthousiasme électrique confond tous les cœurs dans un même battement, toutes les voix dans un même cri. Chacun se découvre devant les drapeaux criblés de mitraille, et devant les groupes de blessés qui marchent en tête des corps. Des larmes roulent dans tous les yeux, toutes les mains applaudissent, la France s'incline devant sa propre gloire, une suprême émotion domine ce tableau, c'est noble, c'est grand, c'est beau.

Les chantiers de Brest et de Cherbourg travaillent activement ; on forge des boulets propres à briser le granit, et l'on double en acier les chaloupes canonnières. En outre, on parle d'établir deux camps aux environs de Brest et de Cherbourg, pour le ravitaillement de l'armée de Crimée, dont l'effectif sera porté à cent vingt mille hommes. Enfin, le 10 janvier, un conseil de guerre ouvre ses séances aux Tuileries, sous la présidence de l'Empereur ; il se compose du roi Jérôme Napoléon, du duc de Cambridge, du prince Napoléon, de lord Cowley, des amiraux sir Edmond Lyons et Dundas, des majors-généraux sir Richard Ayrey et sir Harry Jones, du général comte de la Marmora, du maréchal Vaillant, du comte Colonna Walewski, des généraux Canrobert, Bosquet, Niel, de Martimprey, et des amiraux Hamelin, Jurien de la Gravière et Pénaud. Ce conseil a pour objet d'éclairer les gouvernements alliés sur les diverses combinaisons militaires qui peuvent être adoptées, de prévoir toutes les éventualités, et d'en régler les exigences. Formé en grande partie de généraux expérimentés, qui, presque tous, ont pris une glorieuse part aux opérations accomplies en Orient et dans la Baltique, ce conseil de guerre ne peut émettre que des avis mûrement réfléchis et des propositions éminemment utiles pour le meilleur emploi des forces de terre et de mer que préparent les puissances occidentales.

L'Angleterre compte mettre en ligne, au mois d'avril, soixante-dix mille hommes. Déjà huit régiments d'infanterie au grand complet sont répartis dans les trois royaumes ; cinq autres attendent dans les possessions de la Méditerranée, et une réserve de cavalerie est installée à Kululi, sur le Bosphore ; elle se compose de détachements des 2e, 3e et

7[e] dragons, du 3[e] dragons-légers, des 7[e] et 13[e] hussards, et du 18[e] lanciers. Pour l'expédition de la Baltique, notre alliée est prête à fournir vingt vaisseaux de ligne de 131 à 80 canons, dix-huit frégates de 60 à 28 canons, dix-huit corvettes, vingt bateaux à vapeur à roues de 6 canons, trois batteries flottantes, quatre bombardes, dix-sept canonnières, cent quarante canonnières plus petites et trois bâtiments auxiliaires, soit un total de deux cent quarante-trois navires de guerre, tous à vapeur, à l'exception d'un navire-magasin et d'un navire-hôpital.

La Russie, de son côté, s'ingénia énergiquement pour sa défense : un ukase impérial du 11 décembre ordonne un emprunt de cinquante millions de roubles argent; un autre ukase appelle sous les drapeaux les paysans des domaines d'apanage de la couronne, pour former le quatrième bataillon des chasseurs de la famille impériale; Saint-Pétersbourg et Moscou sont fortifiés; les divisions de la garde et les réserves occupent les forteresses de Pologne, tandis que les autres forces mobiles sont réparties en Finlande et en Crimée, à Sitomir, Kicheneff et Nicolaïeff; les généraux commandant les provinces de la Baltique, de la Finlande, de l'Esthonie, de la Courlande et de la Livonie sont autorisés à ordonner la levée en masse de leurs populations pour la défense du littoral, et le prince Menschikoff est nommé gouverneur de Cronstadt.

Le 16 décembre, le comte Buol adresse au comte Esterhazy, ambassadeur autrichien près la cour de Russie, les propositions suivantes, pour être soumises à l'acceptation du czar :

« 1° *Principautés Danubiennes.* — Abolition complète du protectorat russe. Les principautés danubiennes recevront une organisation conforme à leurs vœux, à leurs besoins, à leurs intérêts, et cette nouvelle organisation, pour laquelle la population sera elle-même consultée, sera reconnue par les puissances contractantes et sanctionnée par le sultan, comme émanant de son initiative souveraine. Aucun Etat ne pourra, sous un prétexte quelconque, sous aucune forme de protectorat, s'ingérer dans les questions d'administration intérieure des principautés. Elles adopteront un système définitif, permanent, réclamé par leur position géographique, et aucune entrave ne pourra être mise à ce que, dans l'intérêt de leur sécurité, elles fortifient comme elles l'entendront, leur territoire contre toute agression étrangère.

» En échange des places fortes et territoires occupés par les armées alliées, la Russie consent à une rectification de sa frontière avec la Turquie européenne.

Elle partirait des environs de Chotyn, suivrait la ligne des montagnes qui s'étend dans la direction sud-est et aboutirait au lac Sasyk. Le tracé serait définitivement réglé par le traité général, et le territoire concédé retournerait aux principautés et à la suzeraineté de la Porte.

« 2° *Danube.* — La liberté du Danube et de ses embouchures sera efficacement assurée par des institutions européennes dans lesquelles les puissances contractantes seront également représentées, sauf les positions particulières des riverains, qui seront réglées sur les principes établis par l'acte du congrès de Vienne en matière de navigation fluviale. Chacune des puissances contractantes aura le droit de faire stationner un ou deux bâtiments légers aux embouchures du fleuve, destinés à assurer l'exécution des règlements relatifs à la liberté du Danube.

» 3° *Mer Noire neutralisée.* — Cette mer sera ouverte aux bâtiments marchands, fermée aux marines militaires. Par conséquent, il n'y sera créé ni conservé des arsenaux militaires maritimes. La protection des intérêts commerciaux et maritimes de toutes les nations sera assurée dans les ports respectifs de la mer Noire par l'établissement d'institutions conformes au droit international et aux usages consacrés dans la matière. Les deux puissances riveraines s'engagent mutuellement à n'y entretenir que le nombre de bâtiments légers, d'une force déterminée, nécessaire au service de leurs côtes. Cette convention, conclue séparément par ces deux puissances, fera partie, comme annexe, du traité général, après avoir été approuvée par les parties contractantes. Cette convention séparée ne pourra être ni annulée ni modifiée sans l'assentiment des signataires du traité général. La clôture du détroit admettra l'exception applicable aux stationnaires mentionnés dans l'article précédent.

» 4° *Populations chrétiennes sujettes de la Porte.* — Les immunités des sujets rajas de la Porte seront consacrées, sans atteinte à l'indépendance et à la dignité de la couronne du sultan. Des délibérations ayant lieu entre l'Autriche, la France, la Grande-Bretagne et la Sublime-Porte, afin d'assurer aux sujets chrétiens du sultan leurs droits religieux et politiques, la Russie sera invitée, à la paix, à s'y associer.

» 5° Les puissances belligérantes se réservent le droit qui leur appartient de produire, dans un intérêt européen, des conditions particulières en sus des quatre garanties. »

La Russie reçoit en même temps avis qu'au cas où cet ultimatum ne serait pas accepté à la date du 18 janvier, l'ambassadeur autrichien quittera Saint-Pétersbourg. M. de Nesselrode essaye d'abord d'un système de contre-propositions; mais, devant l'attitude décidée du cabinet de Vienne et les sollicitations de la cour de Berlin, le czar se décide à notifier, le 16 janvier, l'acceptation pure et simple des propositions autrichiennes.

En conséquence de cette acceptation, les ambassadeurs de France, d'Autriche, d'Angleterre, de Russie et de Turquie, se réunissent le 1er fé-

vrier, à midi, à l'hôtel des affaires étrangères, à Vienne, signent un protocole constatant l'adhésion des cours contractantes aux propositions et posent les bases d'un armistice à conclure par les plénipotentiaires qui devront être rendus à Paris, siége des conférences, avant le 20 février.

Les plénipotentiaires choisis sont :

Pour la France, le comte Colonna Walewski, ministre des affaires étrangères, avec le baron de Bourqueney, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de France près la cour d'Autriche ;

Pour l'Autriche, le comte Buol-Schauenstein, ministre de l'extérieur et de la maison de l'empereur, avec le baron Hubner, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire d'Autriche à Paris ;

Pour la Grande-Bretagne, le comte de Clarendon, secrétaire d'État pour les affaires étrangères, avec lord Cowley, ambassadeur extraordinaire de la reine d'Angleterre à Paris ;

Pour la Russie, le comte Orloff, envoyé extraordinaire de l'empereur Alexandre, avec le baron de Brunow, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Russie près la confédération germanique ;

Pour la Sardaigne, le comte de Cavour, président du conseil des ministres et ministre des finances, avec le marquis Pès de Villamarina, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sardaigne à Paris ;

Pour la Turquie, Aali-Pacha, grand vizir, président du conseil privé, avec Mehemed-Bey, ambassadeur extraordinaire du sultan à Paris.

A ces douze noms il convient d'ajouter ceux des plénipotentiaires prussiens, admis à siéger aux conférences, après la séance du 12 mars : ce sont MM. de Manteuffel, ministre des affaires étrangères et président du conseil des ministres, avec le comte de Hazfeldt, conseiller privé, envoyé extraordinaire, et ministre plénipotentiaire de Prusse à Paris.

Le congrès de la paix tient sa première séance le lundi 25 février, et débute par conclure un armistice entre les armées belligérantes, jusjusqu'au 31 mars, avec réserve de le prolonger, si besoin est.

Le 30 mars, le *Moniteur* insère, en tête de ses colonnes, la déclaration suivante :

« La paix a été signée aujourd'hui à une heure, à l'hôtel des Affaires Etrangères. »

Et, le 29 avril, le même journal publie le traité de paix ainsi qu'il suit :

TRAITÉ DE PAIX ET D'AMITIÉ.

« AU NOM DE DIEU TOUT-PUISSANT,

» Leurs Majestés l'Empereur des français, la Reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, l'Empereur de toutes les Russies, le Roi de Sardaigne et l'Empereur des ottomans, animés du désir de mettre un terme aux calamités de la guerre, et voulant prévenir le retour des complications qui l'ont fait naître, ont résolu de s'entendre avec Sa Majesté l'Empereur d'Autriche sur les bases à donner au rétablissement et à la consolidation de la paix, en assurant, par des garanties efficaces et réciproques, l'indépendance et l'intégrité de l'empire ottoman.

» A cet effet, Leursdites Majestés ont nommé pour leurs plénipotentiaires, savoir :

» Sa Majesté l'Empereur des français :

» Le sieur Alexandre, comte Colonia Walewski, sénateur de l'empire, grand officier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, chevalier grand-croix de l'ordre équestre des Séraphins, grand-croix de l'ordre des Saints Maurice et Lazare, décoré de l'ordre impérial du Medjidié de première classe, etc., etc., son ministre et secrétaire d'État au département des affaires étrangères,

» Et le sieur François-Adolphe, baron de Bourqueney, grand-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur et de l'ordre de Léopold d'Autriche, décoré du portrait du sultan en diamants, etc., etc., etc., son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique;

» Sa Majesté l'empereur d'Autriche :

» Le sieur Charles-Ferdinand, comte de Buol-Schauenstein, grand-croix de l'ordre impérial de Léopold d'Autriche, et chevalier de l'ordre de la Couronne de fer de première classe, grand-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, chevalier des ordres de l'Aigle noir et de l'Aigle rouge de Prusse, grand-croix des ordres impériaux d'Alexandre Newski en brillants, et de l'Aigle blanc de Russie, grand-croix de l'ordre de Saint-Jean de Jerusalem, décoré de l'ordre impérial du Medjidié de première classe, etc., etc., etc., son chambellan et conseiller intime actuel, son ministre de la maison et des affaires étrangères, président de la conférence des ministres,

» Et le sieur Joseph-Alexandre, baron de Hübner, grand-croix de la Couronne de fer, grand officier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, son conseiller

intime actuel et son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour de France;

» Sa Majesté la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande :

» Le très-honorable George-Guillaume-Frédéric, comte de Clarendon, baron Hyde de Hindon, pair du royaume uni, conseiller de Sa Majesté Britannique en son conseil privé, chevalier du très-noble ordre de la Jarretière, chevalier grand-croix du très-honorable ordre du Bain, principal secrétaire d'État de Sa Majesté pour les affaires étrangères,

» Et le très-honorable Henri-Richard-Charles, baron Cowley, pair du royaume-uni, conseiller de Sa Majesté en son conseil privé, chevalier grand-croix du très-honorable ordre du Bain, et ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de Sa Majesté près Sa Majesté l'empereur des français;

» Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies :

» Le sieur Alexis, comte Orloff, son aide de camp général et général de cavalerie, commandant du quartier général de Sa Majesté, membre du conseil de l'empire et du comité des ministres, décoré des deux portraits en diamants de Leurs Majestés feu l'empereur Nicolas et l'empereur Alexandre II, chevalier de l'ordre de Saint-André en diamants et des ordres de Russie, grand-croix de l'ordre de Saint-Étienne d'Autriche de première classe, de l'Aigle noir de Prusse en diamants, de l'Annonciade de Sardaigne et de plusieurs autres étrangers;

» Et le sieur Philippe, baron de Brunow, son conseiller privé, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la Confédération germanique et près Son Alesse Royale le grand-duc de Hesse, chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir de première classe, de Saint-Alexandre Newski enrichi de diamants, de l'Aigle blanc, de Sainte-Anne de première classe, de Saint-Stanislas de première classe, grand-croix de l'ordre de l'Aigle rouge de Prusse de première classe, commandeur de l'ordre de Saint-Étienne d'Autriche, et de plusieurs ordres étrangers;

» Sa Majesté le roi de Sardaigne :

» Le sieur Camille Benso, comte de Cavour, grand-croix de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare, chevalier de l'ordre du Mérite civil de Savoie, grand-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, décoré de l'ordre impérial du Medjidié de première classe, grand-croix de plusieurs autres ordres étrangers, président du conseil des ministres, et son ministre et secrétaire d'État pour les finances,

» Et le sieur Salvator, marquis de Villamarina, grand-croix de l'ordre des Saints Maurice et Lazare, grand officier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, etc., son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour de France;

» Et Sa Majesté l'empereur des ottomans :

» Mouhammed-Emin-Aali-Pacha, grand vizir de l'empire ottoman, décoré des ordres impériaux du Medjidié et du Mérite de première classe, grand-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, de Saint-Étienne d'Autriche, de l'Aigle rouge de Prusse, de Sainte-Anne de Russie, des Saints Maurice et Lazare de Sardaigne, de l'Étoile polaire de Suède et de plusieurs autres ordres étrangers,

» Et Mehemmed-Djémil-Bey, décoré de l'ordre impérial du Medijdié de seconde classe, et grand-croix de l'ordre des Saints Maurice et Lazare, son ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire près Sa Majesté l'empereur des français, accrédité en la même qualité près Sa Majesté le roi de Sardaigne;

» Lesquels se sont réunis en congrès à Paris.

» L'entente ayant été heureusement établie entre eux, Leurs Majestés l'empereur des français, l'empereur d'Autriche, la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, l'empereur de toutes les Russies, le roi de Sardaigne et

l'empereur des ottomans, considérant que, dans un intérêt européen, Sa Majesté le roi de Prusse, signataire de la convention du 13 juillet 1841, devait être appelée à participer aux nouveaux arrangements à prendre, et appréciant la valeur qu'ajouterait à une œuvre de pacification générale le concours de Sadite Majesté, l'ont invitée à envoyer des plénipotentiaires au congrès.

» En conséquence, Sa Majesté le roi de Prusse a nommé pour ses plénipotentiaires, savoir :

» Le sieur Othon-Théodore, baron de Manteuffel, président de son conseil, et son ministre des affaires étrangères, chevalier de l'ordre de l'Aigle rouge de Prusse, première classe, avec feuilles de chêne, couronne et sceptre, grand commandeur de l'ordre de Hohenzollern, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Prusse, grand-croix de l'ordre de Saint-Étienne de Hongrie, chevalier de l'ordre de Saint-Alexandre Newski, grand-croix de l'ordre des Saint-Maurice et Lazare, et de l'ordre du Nichan-Iftihar de Turquie, etc., etc., etc.

» Et le sieur Maximilien-Frédéric-Charles-François, comte de Hatzfeldt-Wildenburg-Schœnstein, son conseiller privé actuel, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour de France, chevalier de l'ordre de l'Aigle rouge de Prusse, seconde classe, avec feuilles de chêne et plaque, chevalier de la Croix d'honneur de Hohenzollern, première classe, etc., etc., etc.

» Les plénipotentiaires, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivants :

» ARTICLE PREMIER. — Il y aura, à dater du jour de l'échéance des ratifications du présent traité, paix et amitié entre Sa Majesté l'Empereur des français, Sa Majesté la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, Sa Majesté le roi de Sardaigne, Sa Majesté impériale le sultan, d'une part, et Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, de l'autre part, ainsi qu'entre leurs héritiers et successeurs, leurs États et sujets respectifs, à perpétuité.

» ART. 2. — La paix étant heureusement rétablie entre Leursdites Majestés, les territoires conquis ou occupés par leurs armées pendant la guerre seront réciproquement évacués.

» Des arrangements spéciaux régleront le mode d'évacuation, qui devra être aussi prompte que faire se pourra.

» ART. 3. — Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies s'engage à restituer à Sa Majesté le sultan la ville et la citadelle de Kars, aussi bien que les autres parties du territoire ottoman dont les troupes russes se trouvent en possession.

» ART. 4. — Leurs Majestés l'Empereur des français, la reine du royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, le roi de Sardaigne et le sultan s'engagent à restituer à Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies les villes et ports de Sévastopol, Balaklava, Kamiesch, Eupatoria, Kertch, Iéni-Kaleh, Kinburn, ainsi que tous autres territoires occupés par les troupes alliées.

» ART. 5. — Leurs Majestés l'Empereur des français, la reine du royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, l'empereur de toutes les Russies, le roi de Sardaigne et le sultan accordent une amnistie pleine et entière à ceux de leurs sujets qui auraient été compromis par une participation quelconque aux événements de la guerre, en faveur de la cause ennemie.

» Il est expressément entendu que cette amnistie s'étendra aux sujets de chacune des parties belligérantes qui auraient continué, pendant la guerre, à être employés dans le service de l'un des autres belligérants.

» ART. 6. — Les prisonniers de guerre seront immédiatement rendus de part et d'autre.

» ART. 7. — Sa Majesté l'Empereur des français, Sa Majesté l'empereur d'Autriche, Sa Majesté la reine du royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, Sa Majesté le roi de Prusse, Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, et Sa Majesté le roi de Sardaigne, déclarent la Sublime-Porte admise à participer aux avantages du droit public et du concert européens. Leurs Majestés s'engagent, chacune de son côté, à respecter l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'empire ottoman, garantissent en commun la stricte observation de cet engagement, et considéreront, en conséquence, tout acte de nature à y porter atteinte comme une question d'intérêt général.

» ART. 8. — S'il survenait, entre la Sublime-Porte et l'une ou plusieurs des autres puissances signataires, un dissentiment qui menaçât le maintien de leurs relations, la Sublime-Porte et chacune de ces puissances, avant de recourir à l'emploi de la force, mettront les autres parties contractantes en mesure de prévenir cette extrémité par leur action médiatrice.

» ART. 9. — Sa Majesté Impériale le sultan, dans sa constante sollicitude pour le bien être de ses sujets, ayant octroyé un firman qui, en améliorant leur sort, sans distinction de religion ni de race, consacre ses généreuses intentions envers les populations chrétiennes de son empire, et voulant donner un nouveau témoignage de ses sentiments à cet égard, a résolu de communiquer aux puissances contractantes ledit firman, spontanément émané de sa volonté souveraine.

» Les puissances contractantes constatent la haute valeur de cette communication. Il est bien entendu qu'elle ne saurait, en aucun cas, donner le droit auxdites puissances de s'immiscer, soit collectivement, soit séparément, dans les rapports de Sa Majesté le sultan avec ses sujets, ni dans l'administration intérieure de son empire.

» ART. 10. — La convention du 13 juillet 1841, qui maintient l'antique règle de l'empire ottoman relative à la clôture des détroits du Bosphore et des Dardanelles, a été révisée d'un commun accord.

» L'acte conclu à cet effet et conformément à ce principe, entre les hautes parties contractantes, est et demeure annexé au présent traité, et aura même force et valeur que s'il en faisait partie intégrante.

» ART. 11. — La mer Noire est neutralisée : ouverts à la marine marchande de toutes les populations, ses eaux et ses ports sont, formellement et à perpétuité, interdits au pavillon de guerre soit des puissances riveraines, soit de toute autre puissance, sauf les exceptions mentionnées aux articles 14 et 19 du présent traité.

» ART. 12. — Libre de toute entrave, le commerce, dans les ports et dans les eaux de la mer Noire, ne sera assujetti qu'à des règlements de santé, de douane, de police, conçus dans un esprit favorable au développement des transactions commerciales.

» Pour donner aux intérêts commerciaux et maritimes de toutes les nations la sécurité désirable, la Russie et la Sublime-Porte admettront des consuls dans leurs ports situés sur le littoral de la mer Noire, conformément aux principes du droit international.

» ART. 13. — La mer Noire étant neutralisée, aux termes de l'article 11, le maintien ou l'établissement sur son littoral d'arsenaux militaires maritimes devient sans nécessité, comme sans objet. En conséquence, Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies et Sa Majesté impériale le sultan s'engagent à n'élever et à ne conserver sur ce littoral aucun arsenal militaire maritime.

» ART. 14. — Leurs Majestés l'empereur de toutes les Russies et le sultan ayant

conclu une convention à l'effet de déterminer la force et le nombre des bâtiments légers nécessaires au service de leurs côtes, qu'elles se réservent d'entretenir dans la mer Noire, cette convention est annexée au présent traité, et aura même force et valeur que si elle en faisait partie intégrante. Elle ne pourra être ni annulée ni modifiée sans l'assentiment des puissances signataires du présent traité.

» Art. 15. — L'acte du congrès de Vienne ayant établi les principes destinés à régler la navigation des fleuves qui séparent ou traversent plusieurs États, les puissances contractantes stipulent entre elles qu'à l'avenir ces principes seront également appliqués au Danube et à ses embouchures. Elles déclarent que cette disposition fait désormais partie du droit public de l'Europe et la prennent sous leur garantie.

» La navigation du Danube ne pourra être assujettie à aucune entrave ni redevance qui ne serait pas expressément prévue par les stipulations contenues dans les articles suivants. En conséquence, il ne sera perçu aucun péage basé uniquement sur le fait de la navigation du fleuve, ni aucun droit sur les marchandises qui se trouvent à bord des navires. Les règlements de police et de quarantaine à établir, pour la sûreté des États séparés ou traversés par ce fleuve, seront conçus de manière à favoriser, autant que faire se pourra, la circulation des navires. Sauf ces règlements, il ne sera apporté aucun obstacle, quel qu'il soit, à la libre navigation.

Art. 16. — Dans le but de réaliser les dispositions de l'article précédent, une commission dans laquelle la France, l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Prusse, la Russie, la Sardaigne et la Turquie seront chacune représentées par un délégué, sera chargée de désigner et de faire exécuter les travaux nécessaires, depuis Isatcha, pour dégager les embouchures du Danube, ainsi que les parties de la mer y avoisinantes, des sables et autres obstacles qui les obstruent, afin de mettre cette partie du fleuve et lesdites parties de la mer dans les meilleures conditions possibles de navigabilité.

» Pour couvrir les frais de ces travaux, ainsi que des établissements ayant pour objet d'assurer et de faciliter la navigation aux bouches du Danube, des droits fixes d'un taux convenable, arrêtés par la commission, à la majorité des voix, pourront être prélevés à la condition expresse que, sous ce rapport comme sous tous les autres, les pavillons de toutes les nations seront traités sur le pied d'une parfaite égalité.

» Art. 17. — Une commission sera établie et se composera des délégués de l'Autriche, de la Bavière, de la Sublime-Porte et du Wurtemberg (un pour chacune de ces puissances), auxquels se réuniront les commissaires des trois principautés danubiennes, dont la nomination aura été approuvée par la Porte. Cette commission, qui sera permanente, 1° élaborera les règlements de navigation et de police fluviale; 2° fera disparaître les entraves, de quelque nature qu'elles puissent être, qui s'opposent encore à l'application au Danube des dispositions du traité de Vienne; 3° ordonnera et fera exécuter les travaux nécessaires sur tout le parcours du fleuve; et 4° veillera, après la dissolution de la commission européenne, au maintien de la navigabilité des embouchures du Danube et des parties de la mer y avoisinantes.

» Art. 18. — Il est entendu que la commission européenne aura rempli sa tâche, et que la commission riveraine aura terminé les travaux désignés dans l'article précédent, sous les nos 1 et 2, dans l'espace de deux ans. Les puissances signataires réunies en conférence, informées de ce fait, prononceront, après en avoir pris acte, la dissolution de la commission européenne, et dès lors la com-

mission riveraine permanente jouira des mêmes pouvoirs que ceux dont la commission européenne aura été investie jusqu'alors.

» ART. 19. — Afin d'assurer l'exécution des règlements qui auront été arrêtés d'un commun accord, d'après les principes ci-dessus énoncés, chacune des puissances contractantes aura le droit de faire stationner en tout temps deux bâtiments légers aux embouchures du Danube.

» ART. 20.—En échange des villes, ports et territoires énumérés dans l'article 4 du présent traité, et pour mieux assurer la liberté de la navigation du Danube, Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies consent à la rectification de sa frontière en Bessarabie.

» La nouvelle frontière partira de la mer Noire, à un kilomètre à l'est du lac Bourna-Sola, rejoindra perpendiculairement la route d'Akkerman, suivra cette route jusqu'au val de Trajan, passera au sud de Bolgrad, remontera le long de la rivière de Yalpuck jusqu'à la hauteur de Saratsika, et ira aboutir à Katamori, sur le Pruth. En amont de ce point, l'ancienne frontière entre les deux empires ne subira aucune modification.

» Des délégués des puissances contractantes fixeront, dans ses détails, le tracé de la nouvelle frontière.

» ART. 21. — Le territoire cédé par la Russie sera annexé à la principauté de Moldavie, sous la suzeraineté de la Sublime-Porte.

» Les habitants de ce territoire jouiront des droits et priviléges assurés aux principautés, et, pendant l'espace de trois années, il leur sera permis de transporter ailleurs leur domicile en disposant librement de leurs propriétés.

» ART. 22. — Les principautés de Valachie et de Moldavie continueront à jouir, sous la suzeraineté de la Porte et sous la garantie des puissances contractantes, des priviléges et des immunités dont elles sont en possession. Aucune protection exclusive ne sera exercée sur elles par une des puissances garantes. Il n'y aura aucun droit particulier d'ingérence dans les affaires intérieures.

» ART. 23. — La Sublime-Porte s'engage à conserver auxdites principautés une administration indépendante et nationale, ainsi que la pleine liberté de culte, de législation, de commerce et de navigation.

» Les lois et statuts aujourd'hui en vigueur seront révisés. Pour établir un complet accord sur cette révision, une commission spéciale, sur la composition de laquelle les hautes puissances contractantes s'entendront, se réunira sans délai, à Bucharest, avec un commissaire de la Sublime-Porte.

» Cette commission aura pour tâche de s'enquérir de l'état actuel des principautés et de proposer les bases de leur future organisation.

» ART. 24. — Sa Majesté le sultan promet de convoquer immédiatement, dans chacune des deux provinces, un divan *ad hoc*, composé de manière à constituer la représentation la plus exacte des intérêts de toutes les classes de la société. Ces divans seront appelés à exprimer les vœux des populations relativement à l'organisation définitive des principautés.

» Une instruction du congrès réglera les rapports de la commission avec ces divans.

» ART. 25. — Prenant en considération l'opinion émise par les deux divans, la commission transmettra, sans retard, au siége actuel des conférences, le résultat de son propre travail.

» L'entente finale avec la puissance suzeraine sera consacrée par une convention conclue à Paris entre les hautes parties contractantes; et un hatti-chériff, conforme aux stipulations de la convention, constituera définitivement l'organi-

sation de ces provinces placées désormais sous la garantie collective de toutes les puissances signataires.

ART. 26. — Il est convenu qu'il y aura dans les principautés une force armée nationale, organisée dans le but de maintenir la sûreté de l'intérieur et d'assurer celle des frontières. Aucune entrave ne pourra être apportée aux mesures extraordinaires de défense que, d'accord avec la Sublime-Porte, elles seraient appelées à prendre pour repousser toute agression étrangère.

» ART. 27. — Si le repos intérieur des principautés se trouvait menacé ou compromis, la Sublime-Porte s'entendra avec les autres puissances contractantes sur les mesures à prendre pour maintenir ou rétablir l'ordre légal. Une intervention armée ne pourra avoir lieu sans un accord préalable entre ces puissances.

» ART. 28. — La principauté de Servie continuera à relever de la Sublime-Porte, conformément aux hats impériaux qui fixent et déterminent ses droits et immunités, placées désormais sous la garantie collective des puissances contractantes.

» En conséquence, ladite principauté conservera son administration indépendante et nationale, ainsi que la pleine liberté de culte, de législation, de commerce et de navigation.

» ART. 29. — Le droit de garnison de la Sublime-Porte, tel qu'il se trouve stipulé par les règlements antérieurs, est maintenu. Aucune intervention armée ne pourra avoir lieu en Servie sans un accord préalable entre les hautes puissances contractantes.

» ART. 30. — Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies et Sa Majesté le sultan maintiennent, dans son intégrité, l'état de leurs possessions en Asie, tel qu'il existait légalement avant la rupture.

» Pour prévenir toute contestation locale, le tracé de la frontière sera vérifié et, s'il y a lieu, rectifié, sans qu'il puisse en résulter un préjudice territorial pour l'une ou pour l'autre des deux parties.

» A cet effet, une commission mixte, composée de deux commissaires russes, de deux commissaires ottomans, d'un commissaire français et d'un commissaire anglais, sera envoyée sur les lieux immédiatement après le rétablissement des relations diplomatiques entre la cour de Russie et la Sublime-Porte. Son travail devra être terminé dans l'espace de huit mois, à dater de l'échange des ratifications du présent traité.

» ART. 31. — Les territoires occupés pendant la guerre par les troupes de Leurs Majestés l'empereur des français, l'empereur d'Autriche, la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande et le roi de Sardaigne, aux termes des conventions signées à Constantinople, le douze mars mil huit cent cinquante-quatre, entre la France, la Grande-Bretagne et la Sublime-Porte, et le quinze mars mil huit cent cinquante-cinq, entre la Sardaigne et la Sublime-Porte, seront évacués après l'échange des ratifications du présent traité, aussitôt que faire se pourra. Les délais et les moyens d'exécution feront l'objet d'un arrangement entre la Sublime-Porte et les puissances dont les troupes ont occupé son territoire.

» ART. 32. — Jusqu'à ce que les traités ou conventions qui existaient avant la guerre entre les puissances belligérantes aient été ou renouvelés ou remplacés par des actes nouveaux, le commerce d'importation ou d'exportation aura lieu réciproquement sur le pied des règlements en vigueur avant la guerre ; et leurs sujets, en toute autre matière, seront respectivement traités sur le pied de la nation la plus favorisée.

» ART. 33. — La convention conclue en ce jour entre Leurs Majestés l'empe-

reur des français, la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, d'une part, et Sa Majesté l'empereur de toute les Russies, d'autre part relativement aux îles d'Aland, est et demeure annexée au présent traité et aura même force et valeur que si elle en faisait partie.

» Art. 34. — Le présent traité sera ratifié, et les ratifications en seront échangées à Paris, dans l'espace de quatre semaines, ou plus tôt, si faire se peut.

» En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs l'ont signé et y ont apposé le sceau de leurs armes.

» Fait à Paris le trentième jour du mois de mars de l'an mil huit cent cinquante-six.

» *Signé* A. Walewski, Bourqueney, Buol Schauenstein, Hubner, Clarendon, Cowley, Manteuffel, Hatzfeldt, Orloff, Brunow, Cavour, de Villa-Marina, Aali, Mehemmed-Djémil.

» Article additionnel et transitoire. — Les stipulations de la convention des détroits signée en ce jour ne seront pas applicables aux bâtiments de guerre employés par les puissances belligérantes pour l'évacuation par mer des territoires occupés par leurs armées; mais lesdites stipulations reprendront leur effet aussitôt que l'évacuation sera terminée.

» Fait à Paris le troisième jour du mois de mars de l'an mil huit cent cinquante-six. »

(Suivent les quatorze signatures dans l'ordre ci-dessus.)

PREMIÈRE ANNEXE.

« AU NOM DE DIEU TOUT-PUISSANT.

» Leurs Majestés l'empereur des français, l'empereur d'Autriche, la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, le roi de Prusse, l'empereur de toutes les Russies, signataires de la convention du treize juillet mil huit cent quarante et un, et Sa Majesté le roi de Sardaigne, voulant constater en commun leur détermination unanime de se conformer à l'ancienne règle de l'empire ottoman, d'après laquelle les détroits des Dardanelles et du Bosphore sont fermés aux bâtiments de guerre étrangers tant que la Porte se trouve en paix;

» Lesdites Majestés, d'une part, et Sa Majesté le sultan, de l'autre, ont résolu de renouveler la convention conclue à Londres le treize juillet mil huit cent quarante et un, sauf quelques modifications de détail qui ne portent aucune atteinte au principe sur lequel elle repose.

» En conséquence, Leursdites Majestés ont nommé, à cet effet, pour leurs plénipotentiaires, savoir :

(Ici sont répétés les noms des puissances et des plénipotentiaires tels qu'on les trouve dans le traité.)

» Lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, trouvés en bonne forme, sont convenus des articles suivants :

» Article premier. Sa Majesté le sultan, d'une part, déclare qu'il a la ferme résolution de maintenir, à l'avenir, le principe invariablement établi comme ancienne règle de son empire, et en vertu duquel il a été de tout temps défendu aux bâtiments de guerre des puissances étrangères d'entrer dans les détroits des Dar-

danelles et du Bosphore, et que tant que la Porte se trouve en paix, Sa Majesté n'admettra aucun bâtiment de guerre étranger dans lesdits détroits.

» Et Leurs Majestés l'empereur des français, l'empereur d'Autriche, la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, le roi de Prusse, l'empereur de toutes les Russies et le roi de Sardaigne, de l'autre part, s'engagent à respecter cette détermination du sultan et à se conformer au principe ci-dessus énoncé.

» Art. 2. Le sultan se réserve, comme par le passé, de délivrer des firmans de passage aux bâtiments légers sous pavillon de guerre, lesquels seront employés, comme il est d'usage, aux services des légations des puissances amies.

» Art. 3. La même exception s'applique aux bâtiments légers sous pavillon de guerre que chacune des puissances contractantes est autorisée à faire stationner aux embouchures du Danube, pour assurer l'exécution des règlements relatifs à la liberté du fleuve, et dont le nombre ne devra pas excéder deux pour chaque puissance.

» Art. 4. La présente convention, annexée au traité général, signé à Paris en ce jour, sera ratifiée, et les ratifications en seront échangées dans l'espace de quatre semaines, ou plutôt, si faire se peut.

» En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs l'on signée, et y ont apposé le sceau de leurs armes.

» Fait à Paris, le trentième jour du mois de mars de l'an mil huit cent cinquante-six. »

(*Suivent les quatorze signatures.*)

DEUXIEME ANNEXE.

« AU NOM DE DIEU TOUT-PUISSANT.

» Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies et Sa Majesté impériale le sultan, prenant en considération le principe de la neutralisation de la mer Noire, établi par les préliminaires consignés au protocole n° 1, signé à Paris le vingt-cinq février de la présente année, et voulant, en conséquence, régler d'un commun accord le nombre et la force des bâtiments légers qu'elles se sont réservé d'entretenir dans la mer Noire pour le service de leurs côtes, ont résolu de signer, dans ce but, une convention spéciale, et ont nommé à cet effet :

» Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies :

» Le sieur Alexis, comte Orloff, son aide de camp général, etc., et le sieur Philippe, baron de Brunow, son conseille privé, etc.;

» Et Sa Majesté impériale le sultan :

» Mouhammed-Emin-Aali-Pacha, grand vizir de l'empire ottoman, etc., et Mehemmed-Djémil-Bey, etc.

» Lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivants :

» Article premier. Les hautes parties contractantes s'engagent mutuellement à n'avoir dans la mer Noire d'autres bâtiments de guerre que ceux dont le nombre, la force et les dimensions sont stipulés ci-après.

» Art. 2. Les hautes parties contractantes se réservent d'entretenir chacune dans cette mer six bâtiments à vapeur de cinquante mètres de longueur à la flottaison, d'un tonnage de huit cents tonneaux au maximum, et de quatre bâtiments légers à vapeur ou à voile, d'un tonnage qui ne dépassera pas deux cents tonneaux chacun.

» Art. 3. La présente convention, annexée au traité général signé à Paris, en ce jour, sera ratifiée, et les ratifications en seront échangées dans l'espace de quatre semaines, ou plus tôt, si faire se peut.

» En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs l'ont signée et y ont apposé le sceau de leurs armes.

» Fait à Paris, le trentième jour du mois de mars de l'an mil huit cent cinquante-six.

» *Signé* Orloff, Brunow, Aali, Mehemmed-Djémil. »

TROISIÈME ANNEXE.

« AU NOM DE DIEU TOUT-PUISSANT.

» Sa Majesté l'empereur des Français, Sa Majesté la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, et Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, voulant étendre à la mer Baltique l'accord si heureusement rétabli entre elles en Orient, et consolider par là les bienfaits de la paix générale, ont résolu de conclure une convention, et nomment à cet effet :

(Ici viennent, avec l'indication de leurs qualités, les noms des plénipotentiaires de la France, de l'Angleterre et de la Russie.)

» Lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivants :

» Article premier. — Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, pour répondre au désir qui lui a été exprimé par Leurs Majestés l'empereur des français et la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, déclare que les îles d'Aland ne seront pas fortifiées, et qu'il n'y sera maintenu ni créé aucun établissement militaire ou naval.

» Art. 2. — La présente convention, annexée au traité général signé à Paris en ce jour, sera ratifiée, et les ratifications en seront échangées dans l'espace de quatre semaines, ou plus tôt, si faire se peut.

» En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs l'ont signée et y ont apposé le sceau de leurs armes.

» Fait à Paris, le trentième jour du mois de mars de l'an mil huit cent cinquante-six.

» *Signé* A. Walewski, Bourqueney, Clarendon, Cowley, Orloff, Brunow.

Tandis que la diplomatie règle à Paris les destinées de l'Europe, les événements suivent leur cours en Crimée, et bien que nous n'en soyons plus aux palpitantes émotions de la lutte, il n'est pas sans intérêt d'observer la situation des armées en présence.

Le 12 janvier, le prince Gortschakoff II, appelé au commandement en chef des armées de l'ouest et du centre et à la lieutenance du royaume de Pologne, par suite du décès du général, feld-maréchal, prince de

Varsovie, comte Paskéwitch d'Érivan, laisse au général Luders la direction de l'armée de Crimée, ainsi composée :

Les 4e, 5e, 10e, 11e, 16e et 17e divisions d'infanterie.	24,000 h.
La 15e division d'infanterie de réserve, les bataillons de tirailleurs, l'artillerie et la cavalerie y appartenant.	4,000
Les druschines 38 et 54 des milices de Kaluga. . .	7,000
Deux régiments de la 2e brigade de la 6e division d'infanterie	2,000
Une brigade de la 2e division de dragons. . . .	1,600
Les 2e et 3e divisions de grenadiers, ou de l'artillerie, troupes d'élite chargées de garder les positions de Sarabas et Troch-Ablan.	8,000
La moitié de la 12e division d'infanterie.	2,000
Les druschines 39, 40, 41 et 42 de Kertch. . . .	4,000
Total. .	52,600 h.

non compris les corps d'observation de Kertch, Théodosie et Eupatoria.

Les forts du Nord s'obstinent à gaspiller leur poudre et leurs boulets, en dirigeant contre nous des décharges inoffensives auxquelles nous dédaignons de répondre; nous avons mieux à faire, il nous faut détruire les bassins de radoub improprement nommés docks, et les fortifications qui ont échappé à notre artillerie.

Ces bassins construits à l'extrémité de la baie orientale du port du sud, par deux ingénieurs, l'un français, M. de Riancourt, l'autre anglais, M. Upton, sont de véritables merveilles d'art, tant à cause de la perfection de leur exécution que des difficultés vaincues par leurs habiles édificateurs. Ils comprennent six cuves creusées dans le roc, avec bordages de porphyre, communiquant avec la mer au moyen de huit écluses dont les portes, en plaques de fer battu boulonnées, pèsent plus de sept cent cinquante mille kilogrammes. Ces portes, non compris le transport et la pose, ont coûté un million de roubles argent (quatre

millions de notre monnaie). Ces cuves, affectant la forme d'un vaisseau, reçoivent les bâtiments en réparation, sont vidées à l'aide d'une machine à épuisement pour que les ouvriers puissent travailler à pied sec, puis, le radoub terminé, se remplissent au moyen d'un aqueduc de douze kilomètres de longueur, de deux mètres de largeur, et de deux mètres cinquante centimètres de profondeur moyenne, qui prend l'eau de la Tchernaïa à la hauteur de Tchorgoun et la dérive dans les bassins.

Si la construction de ces immenses ouvrages a dû vaincre de sérieux obstacles, leur ruine n'entraîne pas de moins grandes difficultés, à cause des infiltrations d'eau dans les puits de mines, de la nature rocailleuse du sol et de la solidité des assises; mais nos officiers du génie mènent à bien l'entreprise, et au milieu de janvier l'œuvre de destruction commence. Pour éviter les dangers d'une explosion simultanée, on s'est décidé à détruire les six bassins l'un après l'autre. Onze mines, contenant ensemble quatre mille kilogrammes de poudre, s'enflamment sous l'action d'un fil électrique, et lorsque la fumée se dissipe, on voit les énormes masses de granit arrachées de leur base, et la cuve convertie en un amas de décombres. Le 4 février, le fort Saint-Nicolas, sous lequel on a enfoui cinquante-trois mille kilogrammes de poudre, est sillonné par l'étincelle électrique; une épaisse colonne de fumée s'échappe de la gauche du bâtiment. Des explosions bruyantes se font entendre, se confondant à de rares intervalles dans un nuage opaque qui voile la base de l'œuvre de destruction; les rayons du soleil se jouent avec éclat dans cette masse de fumée qui, dilacérée par la brise, laisse voir une ligne basse de ruines comme dernier débris du fort Saint-Nicolas, naguère menaçant et maintenant couché sous les flots. Les forts Alexandre et Paul, les casernes de la Tchernaïa, dites *Maisons-Blanches*, subissent le même sort, aux acclamations réitérées de nos soldats, dont plus d'un a de bonnes raisons pour leur garder rancune.

La nouvelle de l'armistice conclu à Paris par les plénipotentiaires arrive au maréchal Pélissier le 28, et le lendemain les chefs d'état-major des armées alliées et le général Tatchimoff, délégué par le général Luders, se réunissent au pont de Traktir, dont les deux issues sont pavoisées de drapeaux blancs. Après une assez longue entrevue, les

commissaires arrêtent verbalement les conventions de l'armistice et décident qu'on les mettra en vigueur sans attendre leur ratification écrite. La Tchernaïa est d'un commun accord choisie pour ligne de démarcation entre les deux armées.

Pendant que sous la tente discutent les généraux, les soldats rassemblés sur les berges s'invitent mutuellement à passer de l'autre côté, en dépit des ordres contraires qui, des deux parts, leur ont été signifiés par leurs chefs. Des postes établis aux extrémités du pont empêchent toute communication de ce côté, il faut donc affronter le lit de la rivière et chacun hésite, lorsqu'un sarde d'une taille herculéenne entre bravement dans l'eau, qui ne lui monte qu'à la ceinture, et propose aux russes de les passer sur la rive des alliés moyennant la modique rétribution de cinq centimes par individu. La singularité du voyage, le bon marché du péage décident les plus curieux, qui grimpent à califourchon sur les épaules du sarde et arrivent de l'autre côté sans la plus légère éclaboussure. Trente fois le géant piémontais accomplit le trajet, aussi calme, aussi inébranlable que les saints Christophe taillés par les imagiers du treizième siècle dans le granit de nos vieilles cathédrales, et ne manifestant même aucune émotion des brocards que lui adressent les russes sur l'exiguité de sa recette. Les voyageurs sont parfaitement accueillis par les nôtres; plusieurs bouteilles sont fraternellement vidées, puis vient l'heure du retour, et les russes cherchent leur passeur, qui fume tranquillement à l'écart.

— Hé, batelier! lui crient-ils, démarrons; c'est le moment.

— Allez, allez, leur répond-il, vous aviez raison ce matin, l'eau est froide, et ce n'est vraiment pas la peine de risquer des rhumatismes pour un sou.

Les russes se récrient; mais le sarde tient bon, et force est aux railleurs d'accepter son tarif de retour, soit un rouble par personne, et d'avance. En échange, le passeur rend à ses pratiques la monnaie de leurs moqueries.

— On peut braver les rhumatismes, dit-il, quand on a de quoi payer la tisane.

Le feu cesse complétement du côté des russes, et, tranquille sur ce

point, la sollicitude des chefs se porte sur les règlements de police et de salubrité, qu'on fait exécuter avec une salutaire rigueur. Ainsi est-il de l'ordonnance qui enjoint au soldat de se frotter les pieds avec de la graisse, le soir, avant de se coucher, afin de prévenir la congélation des extrémités, et, par suite, une amputation. Ainsi est-il encore de la défense faite aux liquoristes de vendre des spiritueux en grande quantité, pour éviter les cas de congestion et de *delirium tremens*, qui se sont multipliés, surtout dans l'armée anglaise. De sévères perquisitions sont pratiquées chez les débitants, et tout contrevenant voit répandre le contenu de ses tonneaux sur la voie publique. C'est surtout à propos du chemin de fer qu'on entasse arrêtés sur arrêtés : Défense de jouer avec les locomotives, défense de traverser le rail-way au moment du passage d'un train, défense de descendre quand la machine vole à toute vitesse, etc., etc. Ces prohibitions, presque aussi naïves que cette décision d'un maire d'un village français : *Ceux qui se feront écraser sur un chemin de fer seront punis suivant toute la rigueur des lois!* sont motivées par les nombreuses imprudences qui ont eu déjà plus d'un fâcheux résultat.

Un recensement général classe ainsi la population étrangère amenée en Crimée par la guerre :

Soldats....................	170 à 180,000 hommes.
Commerçants et industriels......	13,000

La population féminine ne s'élève qu'au chiffre de six cent trente-sept personnes, ainsi réparties : Trente dames qui sont venues rejoindre leurs époux, parmi les occupants français ; onze ladies amenées au camp des anglais par le même motif. La statistique n'établit aucune catégorie à l'égard du reste, où les anglaises figurent pour un chiffre très-élevé, deux cent cinquante environ.

Les cas de choléra sont rares; mais le typhus et le scorbut peuplent quotidiennement les ambulances.

Le service de santé redouble de dévouement, et plusieurs de ses membres succombent à la peine. L'administration, pour combattre les

ravages du mal, augmente les rations sur certains points, les double ailleurs. Les anglais sont particulièrement traités avec une sollicitude toute paternelle. Qu'on en juge par ce détail de la ration du soldat : une livre et demie de pain, une livre de viande, une demi-livre de légumes, une once de riz, un quart d'once de thé, une double ration de rhum, qu'on peut échanger contre une plus grande quantité d'ale ou de bière.

Le Times, ayant publié une peinture exagérée des souffrances de notre armée devant Sévastopol, *le Moniteur* réfute une à une ses allégations.

« Dans son numéro du 22 mars, *le Times*, sur la foi de son correspondant de France, représente notre armée de Crimée comme manquant de tout, vivres et vêtements, et comme abandonnée du gouvernement de l'empereur, qui n'aurait plus aucune sollicitude pour ces braves troupes. *Le Times* va jusqu'à dire que nos soldats en sont réduits à aller ramasser, pour leur subsistance, le biscuit gâté et les vivres de rebut que jettent les soldats anglais.

» Relativement à cette dernière assertion, nous dirons que, si la disette se faisait sentir dans nos camps, nos alliés s'empresseraient de partager leurs ressources avec nous, comme nous l'avons fait nous-mêmes avec eux, et que l'offre généreuse qu'ils nous ont faite récemment à Constantinople de mettre tous leurs médicaments à notre disposition nous répond assez de ce qu'ils feraient en Crimée si, en effet, nous y manquions de vivres.

» Mais *le Times*, nous n'en doutons pas, regrettera de ne s'être pas mieux renseigné quand il saura que l'armée française est approvisionnée de manière à recevoir du pain frais tous les jours; qu'elle a en magasin de la farine pour trois mois d'avance, et que la majeure partie de nos troupes reçoit des distributions de légumes frais qui lui sont expédiés en grande masse de Constantinople.

» Quant aux vêtements, on peut affirmer que jamais, à aucune époque, il n'a été aussi largement pourvu aux besoins d'une armée : chaque soldat de Crimée a reçu, en sus des vêtements réglementaires, un habillement d'hiver complet, composé d'un bonnet de laine feutrée,

d'une capote à capuchon, d'une paire de guêtres bulgares, d'une ceinture de laine ou de flanelle, d'une paire de bas de laine, d'une paire de sabots et d'une paire de gants.

» Il est vrai que, malgré les soins dont elle n'a pas cessé d'être l'objet, notre armée est éprouvée depuis quelque temps par la maladie, qui semble épargner nos alliés, plus heureux que nous. Mais si l'on considère que nos troupes sont campées autour de Sévastopol, sur le théâtre même de la lutte, c'est-à-dire sur un terrain, qui, ayant servi de tombe à tant de victimes, est loin d'offrir les conditions de salubrité que l'armée anglaise trouve à Balaclava, on comprendra que l'infériorité actuelle de notre état sanitaire peut être la suite de ces circonstances inévitables, et qu'on ne saurait l'attribuer à un défaut de sollicitude.

» Ajoutons qu'on est déjà parvenu aujourd'hui à améliorer cette situation, et que bientôt, sans doute, on l'aura complétement maîtrisée. On peut espérer cet heureux résultat du retour de la belle saison et des mesures prises pour combattre la maladie, notamment des évacuations considérables qui sont faites sur Constantinople, et de l'établissement sur ce dernier point de nouvelles baraques ambulantes, spacieuses et largement aérées. »

Le 6 mars, sur la côte d'Eupatoria, quatre bâtiments frétés par l'intendance sont assaillis par un formidable coup de vent, qui les désempare, et se perdent. Trois équipages parviennent à gagner la rive ; mais les marins du *Romolo*, dont un coup de mer a détaché l'avant, semblent condamnés à périr, lorsqu'un des matelots de la direction du port d'Eupatoria, le nommé Penhoat, se jette à l'eau en dépit d'un froid de dix degrés, et va attacher au bâtiment naufragé une ligne de va-et-vient, à l'aide de laquelle l'équipage du *Romolo* arrive à terre sain et sauf.

Le 10 mars, le maréchal Pélissier adresse à l'armée française l'ordre du jour qui suit :

« SOLDATS,

» Une médaille commémorative de la guerre de Crimée a été instituée par la reine d'Angleterre. Cette auguste alliée de notre Empereur a bien voulu vous la décerner comme témoignage du prix qu'elle a toujours mis à tant de fatigues et tant de dangers partagés avec ses propres soldats.

» Vous allez recevoir ce noble signe qui constatera sur votre poitrine des glorieux et fraternels efforts accomplis dans vingt combats et dans un siége à jamais mémorable.

» Rentrés dans vos familles, cette médaille rappellera dans les communes les plus reculées l'alliance des deux grands peuples.

» Au grand quartier général, à Sévastopol, le 10 mars 1856.

» A. PÉLISSIER. »

On procède avec activité au déblayement de Sévastopol ; les canons et le matériel conquis par nous sont déposés dans l'enceinte des fortifications de Kamiesch et de Kazatch, en attendant qu'on les embarque sur les bâtiments en partance pour l'Europe.

Le 13 mars, une vaste tente française est dressée en tête du pont de Traktir, sur notre territoire. Le général de Martimprey, chef d'état-major général de l'armée française, accompagné des chefs d'état-major des armées anglaise et sarde, s'y rend vers une heure ; il y est rejoint presque aussitôt par le chef d'état-major de l'armée russe. L'entrevue, qui a pour but la signature de l'armistice, dure une heure et demie, et les généraux se séparent en échangeant de cordiales poignées de main et avec des témoignages évidents d'estime réciproque. Le tableau ne manque pas de pittoresque. Le général russe est escorté par quelques pelotons de cosaques du Don qui portent un éclatant uniforme rouge et de longues lances. A courte distance, au fond de la plaine, une petite colonne d'infanterie et de cavalerie est rangée en bataille. De notre côté, un détachement de zouaves, en belle tenue, occupe les abords de la tente, autour de laquelle sont espacées les sentinelles. Un grand nombre d'officiers de toute arme des quatre armées couvrent littéralement les deux rives de la Tchernaïa.

De part et d'autre, c'est une véritable fraternisation et l'on voit éclater à cette occasion les sympathies si souvent signalées entre les français et les russes. Les gourdes, les bouteilles voltigent d'un bord à l'autre comme faisaient, il y a peu de temps, les boulets. Plus d'une tombe à l'eau, mais bon nombre arrivent à destination. Un jeune officier russe, le bras gauche en écharpe, s'avance suivi de deux soldats qui portent un lourd panier.

— Les officiers de zouaves, messieurs ? demande-t-il.

— Par ici, lui répondent des capitaines de ce corps.

— C'est à l'un de vous que je dois ma blessure ; à votre santé ! Et, de son bras valide, il lance coup sur coup trois bouteilles de champagne qui sont vidées en un clin d'œil. Les zouaves, à leur tour, envoient quelques bouteilles ; deux se brisent en route :

— Gardez les bouchons, nous vous les changerons à Paris.

— A Paris ! répètent les officiers russes, au milieu de formidables applaudissements.

L'armistice se réduit définitivement à une pure et simple suspension d'hostilités. Les entrevues entre les alliés et les russes sont presque impossibles ; le double cordon de sentinelles établi de part et d'autre sur le front des lignes met obstacle à toute communication. Un ordre général annonce, à la vérité, qu'on délivrera des permissions individuelles pour visiter les russes ; mais malgré ces permissions, l'armistice ne réalise pas les espérances qu'on en a conçues, et les commerçants de Kamiesch et de Balaclava éprouvent une cruelle désillusion.

Le 20, un incendie consume douze baraques anglaises entre Kadikoï et Kamara ; vingt soldats meurent dans les flammes.

Le 23, les détonations de l'artillerie de marine annoncent au camp et à la flotte la naissance du prince impérial. Un *Te Deum* est chanté dans chacun de nos corps d'armée. Les anglais, en apprenant cette nouvelle, tirent cent et un coups de canon et pavoisent leur camp. Les sardes, et même les russes, s'associent à ces enthousiastes manifestations. Le soir, les vallées de la Tchernaïa et de Balaclava sont inondées de lumières. D'immenses feux de joie allumés sur toute la ligne des camps illuminent les sommets des monts Fédiouchine et les mamelons de la Tchernaïa. Les écossais et les sardes, campés sur les hauteurs de Kamara, donnent à leurs feux des dimensions telles que la clarté en est projetée à d'énormes distances. Du côté Des russes, tout est en feu depuis la batterie du Télégraphe jusqu'au fort Constantin, et de cette même batterie à la vallée de Baïdar.

Le 24 mars est signalé par un grand steeple-chase, présidé par le maréchal Pélissier et le général Codrington. Les russes, groupés sur le bord de la rivière, voudraient bien prendre leur part des plaisirs de la

journée ; mais ils n'osent braver l'interdiction. Heureusement, un français émet cette opinion légèrement hasardée, que, s'il est défendu de traverser le pont, rien n'empêche qu'on ne passe l'eau, et, à l'instant, la rive droite déborde sur la rive gauche, et dragons, hulans, cosaques, cadets, s'élancent vers le terrain des courses, où le capitaine anglais Hom obtient le prix du premier steeple-chase ; M. Talon, sous-officier au 4e hussards français, gagne ensuite deux courses de grande vitesse ; puis un incident excite l'hilarité générale. Un capitaine de chasseurs d'Afrique arrive d'un air tout gêné, clopin-clopant, pour faire peser son petit cheval, à l'allure assez sauvage. Puis, au signal donné, on le voit jeter habit bas pour lutter plus à l'aise contre ses concurrents, vêtus religieusement du costume traditionnel des jockeys, et s'envoler sur son petit arabe, qui distance de plusieurs longueurs tous ses concurrents.

Le 27, on reçoit la nouvelle de la prolongation de l'armistice, et *la Tisiphone* apporte, le 2 avril, l'annonce officielle de la conclusion de la paix. Des salves de cent et un coups de canon, tirées du quartier général, et répétées par les bâtiments présents à Kamiesch, célèbrent ce grand événement, que le maréchal apprend à l'armée dans l'ordre du jour suivant :

« SOLDATS,

» L'Empereur disait naguère à vos frères : « Vous avez bien mérité de la patrie ! » Vous entendrez successivement, à votre tour, les mêmes paroles tomber de cette bouche auguste, j'en ai l'assurance.

» Soldats ! par votre énergie, par votre résolution, votre héroïque constance, votre indomptable courage, vous avez, avec nos braves et fidèles alliés, conquis la paix du monde.

» J'ai quelque droit de le dire, à l'aspect de tant de champs de bataille arrosés de votre sang, témoins de votre froide abnégation, et d'où chaque fois votre gloire s'élevait plus radieuse et plus belle et couronnait vos sublimes efforts.

» Vous allez revoir la patrie, heureuse de votre retour, heureuse d'une paix glorieuse, d'une paix signée sur le berceau d'un enfant impérial. Pénétrons-nous tous d'un tel présage, trouvons-y une nouvelle marque de la protection divine, et, s'il était besoin, un motif de plus pour l'accomplissement de tous nos devoirs envers l'Empereur et le pays.

» Au grand quartier général, à Sévastopol, le 2 avril.

» *Le maréchal commandant en chef,* A. PÉLISSIER. »

La tâche que nous avions entreprise est terminée. Nous avons suivi jusqu'au dernier moment nos intrépides soldats sur cette terre qu'ils ont arrosée de leur sang et, consciencieux chroniqueur, nous n'avons rien omis des intéressants détails de la grande épopée qui a replacé la France à son véritable rang, c'est-à-dire à la tête des nations civilisées.

Sans doute nous n'avons pu citer tous les actes de dévouement, de bravoure, d'héroïsme qui ont illustré les nôtres, il nous eût fallu enregistrer chaque nom et multiplier à l'infini les épisodes.

Nos soldats ont été dignes de leurs pères, nous ne savons pas de plus bel éloge à leur adresser, et le maréchal Pélissier, duc de Malakoff, marche de pair avec le maréchal Ney, duc de la Moskowa.

Quant au souverain auquel la patrie doit cette glorieuse résurrection, pendant toute cette longue guerre qu'il a dominée de l'esprit et de l'épée, il n'a eu ni doute ni défaillance. Le droit chemin est le bon chemin, et il n'en a pas suivi d'autre, forçant ses ennemis même à l'admirer. Aussi tous les cœurs ont-ils ratifié, en les doublant, les huit millions de suffrages qui l'ont appelé à notre tête ; celui-là mérite bien l'héritage de Napoléon qui a réalisé la parole de Frédéric de Prusse : « Aujourd'hui il ne se tirera pas un coup de canon en Europe sans la » permission de la France. »

EUGÈNE WOESTYN.

Octobre 1856.

TABLE DES MATIÈRES.

Paris, typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.

RH



